24779

ENCYCLOPÉDIE
MÉTHODIQUE
NOUVELE ÉDITION ENRICHIE DE REMARQUES

DÉDIÉE À LA SÉRÉNISSIME

RÉPUBLIQUE DE VENISE
ANTIQUITÉS

TOME TROISIEME SECONDE PARTIE.

À PADOUE

M. DCC. XCV.

Avec Approbation et Privilége.

LAURIER. (*littér. & mythol.*) Cet arbre, nommé *daphné*, (*δάφνη*) par les Grecs, eſt de tous les arbres celui qui fut le plus en honneur chez les anciens. Ils tenoient pour prodige un *laurier* frapé de la foudre. Admis dans leurs cérémonies religieuſes, il entroit dans leurs myſteres, & les feuilles étoient regardées comme un inſtrument de divination. Si, jetées au feu, elles rendoient beaucoup de bruit, c'étoit un bon préſage; ſi au contraire elles ne pétilloient point du tout, c'étoit un ſigne funeſte. Vouloit-on avoir des ſonges ſur la vérité deſquels on pût compter, il falloit mettre des feuilles de cet arbre ſous le chevet de ſon lit. Vouloit-on donner des protecteurs à la maiſon, il falloit planter des *lauriers* au devant de ſon logis. Les laboureurs, intéreſſés à détruire ces ſortes des mouches ſi redoutées des bœufs pendant l'été, qu'elles les jetent quelquefois dans une eſpece de fureur, ne connoiſſoient point de meilleurs remedes que les feuilles de *laurier*. Dans combien de graves maladies ſon ſuc préparé, ou l'huile tirée de ſes baies, paſſoient-elles pour des contre-poiſons ſalutaires? On mettoit des branches de cet arbre à la porte des malades; on en couronoit les ſtatues d'Eſculape. Tant de vertus qu'on attribuoit au *laurier*, le firent enviſager comme un arbre divin, & comme l'arbre du bon génie.

Mais perſone n'ignore qu'il étoit particuliérement conſacré à Apollon, & que c'eſt pour cela qu'on en ornoit ſes temples, ſes autels, & le trépié de la pithie. L'amour de ce dieu pour la nymphe Daphné, eſt la raiſon qu'en donnent les mythologiſtes; cependant la véritable eſt la croyance où l'on étoit qu'il communiquoit l'eſprit de prophétie & l'enthouſiaſme poétique. De là vint qu'on couronoit les poëtes de *laurier*, ainſi que ceux qui remportoient les prix aux jeux pythiques.

Les faiſceaux des premiers magiſtrats de Rome, des dictateurs & des conſuls, étoient entourés de *lauriers*, lorſqu'ils s'en étoient rendus dignes par leurs exploits. Plutarque parlant de l'entrevue de Lucullus & de Pompée, nous apprend qu'on portoit devant tous les deux des faiſceaux ſurmontés de *laurier*, en conſidération de leurs victoires.

Virgile fait remonter juſqu'au ſiecle de ſon héros la coutume d'en ceindre le front des vainqueurs: il eſt du moins certain que les Romains l'adopterent de bonne heure; mais s'étoit dans les triomphes qu'ils en faiſoient le plus noble uſage. Là les généraux le portoient non ſeulement autour de la tête, mais encore dans la main, comme le prouvent les médailles. On décoroit même de *laurier* ceux qui étoient morts en triomphant: ce fut ainſi qu'Annibal en uſa à l'égard de Marcellus.

Parmi les Grecs, ceux qui venoient de conſulter l'oracle d'Apollon, ſe couronoient de *lauriers* s'ils avoient reçu du dieu une réponſe favorable; c'eſt pourquoi dans Sophocle, Œdipe voyant Oreſte revenir de Delphes la tête ceinte de *lauriers*, conjecture qu'il raporte une bonne nouvele. Ainſi, chez les Romains, tous les meſſagers qui en étoient porteurs, ornoient de *lauriers* la pointe de leurs javelines. La mort de Mithridate fut annoncée de cette maniere à Pompée. On entouroit ſemblablement de *laurier* les lettres & les tablettes qui renfermoient le récit des bons ſuccès: on faiſoit la même choſe pour les vaiſſeaux victorieux. Cet ornement ſe mettoit à la poupe, parce que c'étoit-là que réſidoient les dieux tutélaires du vaiſſeau, & que c'étoit à ces dieux que les matelots, menacés du naufrage, adreſſoient leurs vœux & leurs prieres. J'ajoute encore que le *laurier* étoit un ſigne de paix & d'amitié; car au milieu de la mêlée, l'ennemi le tendoit à ſon ennemi pour marquer qu'il ſe rendoit à lui.

Enfin, l'adulation pour les empereurs introduiſit l'uſage de planter des branches de *laurier* aux portes de leurs demeures: voilà d'où vient que Pline appele cet arbre, *le portier des Céſars*, le ſeul ornement & le fidele gardien de leurs palais. *Gratiſſima domibus janitrix, qua ſola & domos*

exornat, & ante limina Cæſarum excubat. Voyez, ſi vous êtes curieux de plus grands détails, la diſſertation de Madriſio *dell'Alloro, e ſuoi vari uſi preſſo gli Antichi*.

Mais parcourez tant que vous voudrez tout ce qu'on a pris ſoin de recueillir en littérature à l'honeur du *laurier*, vous ne trouverez rien au deſſus de l'éloge charmant qu'Ovide en a fait. Je ne connois point de morceau dans ſes ouvrages ſur un pareil ſujet, qui ſoit plus joli, plus agréable & plus ingénieux; c'eſt dans l'endroit de ſes métamorphoſes où Apollon ayant atteint Daphné déja changée en *laurier*, la ſent encore palpiter ſous la nouvele écorce qui l'enveloppe: liſez cette peinture.

Complexuſque ſuis ramos, & membra lacertis
Oſcula dat ligno: refugit tamen oſcula lignum.
Cui Deus: at quoniam conjux mea non poteſ eſſe,
Arbor eris certe, dixit, mea; ſemper habebunt
Te coma, te citharæ, te noſtræ, laure, pharetræ.
Tu ducibus Latiis aderis, cum læta triumphum
Vox canet, & longas viſent Capitolia pompas.
Poſtibus auguſtis eadem fidiſſima cuſtos,
Ante fores ſtabis, mediamque tuebere quercum.
Utque meum intonſis caput eſt juvenile capillis,
Tu quoque perpetuos ſemper gere frondis honores.
Finierat Pæan: factis modo laurea ramis,
Annuit, utque caput, viſa eſt agitaſſe cacumen.

„ Apollon ſerre entre ſes bras les rameaux du *laurier*, comme ſi c'étoit encore la belle nymphe qu'il vient de pourſuivre. Il applique au bois des baiſers que le bois ſemble dédaigner. Ce dieu lui adreſſe alors ces paroles: puiſque tu ne puis être mon épouſe, tu ſeras du moins mon arbre chéri; *laurier*, tu ſeras à jamais l'ornement de ma tête, de ma lyre & de mon carquois. Tu ſeras l'ornement des généraux qui monteront triomphans au Capitole, au milieu d'une pompe magnifique & des chants de victoire & d'alégreſſe. Tu décoreras l'entrée de ces demeures auguſtes où ſont renfermées les couronnes civiques que tu prendras ſous ta protection. Enfin, comme la chévelure de ton amant ne vieillit jamais, & qu'elle n'eſt jamais coupée, je veux que tes rameaux ſoient toujours verts & toujours les mêmes. Ainſi parla le dieu. Le *laurier* applaudit à ce diſcours, & parut agiter ſon ſommet, comme ſi la nymphe encore vivante eût fait un ſigne de tête. (*D. J.*)

Le *laurier* eſt le ſymbole de la victoire; les Romains en couronoient ceux qui recevoient les hommages du triomphe.

Apollon & les divinités qui préſident aux arts libéraux, ont des courones de *laurier* pour ſignifier que les ouvrages de génie ſont conſacrés à l'immortalité dont le *laurier* eſt le ſymbole, puiſqu'il conſerve ſa verdure mal-gré les rigueurs de l'hiver.

Le *laurier*, dont étnient faites les courones des anciens, étoit le *ruſcus* ou *laurier* alexandrin.

LAURIUM, (*géog. anc.*) montagne de Grece, dans l'Attique, entre le promontoire Sunium & le port de Pyrée.

Les mines d'argent de l'Attique étoient dans cette montagne, & l'on frapoit une monoie du métal que l'on en tiroit. Xénophon & Plutarque prétendent qu'elles devenoient plus fécondes à meſure qu'on y creuſoit davantage, & qu'elles ſembloient redoubler leur libéralité en faveur de ceux qui travailloient à les épuiſer; cependant ce bonheur ne dura pas toujours; les mines du mont *Laurium* s'épuiſerent & tarirent à la fio; c'eſt Strabon (*lib. IX.*) qui le dit en termes formels. Au reſte, ces précieuſes mines apartenoient originairement à des particuliers d'Athênes; mais Thémiſtocle les unit au domaine de la république, & commença par les employer à l'armement de la flote pour la guerre d'Égine. (D. J.)

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur de Gordien-Pie.

LAUS. On trouve ſur des médailles de colonie ces ſigles C. L. I. C. & C. L. I. N. AVG. que l'on explique ainſi: *Colonia* Laus *Julia Corinthus*, & *Colonia* Laus *Julia Nova Auguſti*.

Laus, aujourd'hui *Lodi*, étoit en Lucanie.

LAUSUS. Voyez LESSUS.

LAUTIA, dans Tite-Live, déſigne la dépenſe de l'entretien des ambaſſadeurs étrangers à Rome, payée par le tréſor public.

LAYA ou PHAYA. *Voyez* PHAYA.

LEÆNA, courtiſane de Démétrius Poliorcetes, à laquelle les Athéniens bâtirent un temple, & éleverent des autels. *Voyez* LAMIE.

LÉANDRE, jeune homme de la ville d'Abydos, ſur la côte de l'Helleſpont, du côté de l'Aſie amoureux de la jeune Héro. *Voyez* HÉRO.

On voit ſouvent ſur les pierres gravées le buſte de *Léandre*, plongé dans l'eau juſqu'aux épaules. Le ſujet a été un de ceux que les anciens graveurs ont traité avec le plus de plaiſir, puiſqu'il eſt encore plus répété que celui de Diomede. Il y avoit dans la ſeule collection des ſoufres du baron de Stoſch, ſoixante empreintes différentes des têtes de *Léandre*. Sur une pâte antique de cette collection, paroît Héro ſur une tour, tenant une lampe à la main pour éclairer *Léandre*, qui traverſe à la nage l'Helleſpont, précédé de deux dauphins. Sur une autre, le buſte de *Léandre* eſt orné d'un croiſſant, qui déſigne ſans doute la nuit, temps où cet infortuné alloit voir Héro.

LÉARQUE, fils d'Ino & d'Athamas, fut la victime de la haine que Junon avoit conçue contre toute la race de Cadmus. Il fut tué par ſon propre pere, que la déeſſe avoit rendu furieux. *Voyez* ATHAMAS.

Digitized by Google

LEBEDUS, en Ionie, ΛΕΒΕΔΙΩΝ.
Les médailles autour de cette ville ſont :
RRRR. en argent. *Pellerin*.
O. en bronze.
O. en or.
Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Caracalla, de Geta.

LEBENA, ville de Crete, qui ſervoit de port à Gortyne. Il y avoit un temple d'Eſculape, bâti ſur le modele de celui qui étoit à Cyrene, & (*Philoſt.* 4. 11.) toute la Crete ſe rendoit dans ce temple, de même que toute l'Aſie ſe rendoit à Pergame.

LÉCANOMANCIE, divination qui ſe pratiquoit de la maniere ſuivante. On jetoit dans un baſſin plein d'eau des pierres précieuſes chargées de caracteres magiques, & des lames d'or & d'argent; de maniere que le ſon, produit par leur chûte dans le fond du baſſin, étoit interprété pour la réponſe déſirée.

Glycas raporte ſérieuſement, (*liv.* 2. *des Annal.*) que Neckanébo, roi d'Égypte, connut par ce moyen qu'il ſeroit détrôné par ſes ennemis.

LECHES, fils de Neptune & de Pirene, fille d'Achélous, donna ſon nom à un des ports de Corinthe appelé Léchée.

LECORIS; c'eſt le nom qu'on donne à une des grâces, dans un ancien monument: les deux autres ſont *Gelaſie* & *Comaſie*. *Voyez* GÉLASIE.

LECTEUR, ſ. m. (*Littérat.*) *lector*, quelquefois *a ſtudiis*, & en grec ἀναγνώστης; c'étoit chez ces deux peuples un domeſtique dans les grandes maiſons, deſtiné à lire pendant les répas. Il y avoit même un domeſtique *lecteur* dans les maiſons bourgeoiſes, où l'on ſe piquoit de goût & d'amour pour les lettres. Servius, dans ſes *commentaires ſur Virgile*, *liv.* XII, *v.* 159, parle d'une lectrice, *lectrix*.

Quelquefois le maître de la maiſon prenoit l'emploi de *lecteur*; l'empereur Sévere, par exemple, liſoit ſouvent lui-même aux repas de ſa famille. Les Grecs établirent des *anagnoſtes* qu'ils conſacrerent à leurs théâtres, pour y lire publiquement les ouvrages des poëtes. Les anagnoſtes des Grecs & les *lecteurs* des Romains avoient des maîtres exprès qui leur apprenoient à bien lire, & on les appeloit en latin *prælectores*.

Le temps de la lecture étoit principalement à ſouper dans les heures des vacations, au milieu même de la nuit, ſi l'on étoit réveillé & diſpoſé à ne pas dormir davantage: c'étoit du moins la pratique de Caton, dont il ne faut pas s'étoner; car il étoit affamé de cette nouriture. Je l'ai rencontré, dit Cicéron, dans la bibliotheque de Lucullus, aſſis au milieu d'un tas de livres de ſtoiciens, qu'il dévoroit des ieux. *Erat in eo inexhauſta aviditas legendi, nec ſatiare poterat, quippe nec reprehenſionem vulgi inanem reformidans, in ipſa curia ſoleret ſepius legere, dum ſenatus cogeretur, ita ut hallus librorum videbatur.*

Atticus ne mangeoit jamais chez lui en famille, ou avec des étrangers, que ſon *lecteur* n'eût quelque choſe de beau, d'agréable & d'intéreſſant à lire à la compagnie; de ſorte, dit Cornélius Népos, qu'on trouvoit toujours à ſa table le plaiſir de l'eſprit réuni à celui de la bonne chere. Les hiſtoriens, les orateurs, & ſur-tout les poëtes, étoient les livres de choix pendant le repas, chez les Romains comme chez les Grecs.

Juvenal promet à l'ami qu'il invite à venir manger le ſoir chez lui, qu'il entendra lire les vers d'Homere & de Virgile durant le repas, comme on promet aujourd'hui aux convives une repriſe de brelan après le ſouper. Si mon *lecteur*, dit-il, n'eſt pas des plus habiles dans ſa profeſſion, les vers qu'il nous lira ſont ſi beaux, qu'ils ne laiſſeront pas de nous faire plaiſir.

Noſtra dabunt alios hodie convivia ludos,
Conditor Iliados cantabitur, atque Maronis
Altiſono, dubium facientia carmina palmam:
Quid refert tales verſus qua voce legantur?
Satyr. II.

LECTICAIRE, porteur de chaiſe ou de litiere. Il y en avoit à Rome de deux ſortes; les uns étoient gagés & faiſoient partie du domeſtique des riches. Les autres étrangers, pour la plupart, attendoient ſur les places qu'on les employât. Ils étoient en grand nombre, & ils jouoient un grand rôle dans les ſéditions. Leur demeure étoit au delà du Tybre, dans la douzieme région.

LECTICARII Dei. On lit dans une inſcription (*Muratori* 26. 2.) ces mots qui déſignent les porteurs des ſtatues des dieux dans les pompes religieuſes.

LECTICARIOLA, femme qui prodigue ſes faveurs aux porteurs de chaiſes; mot forgé par Martial. (12. 58.)

LECTISTERNE, cérémonie religieuſe pratiquée à Rome, dans des temps de calamités publiques, dont l'objet étoit d'apaiſer les dieux. C'étoit un feſtin que, pendant pluſieurs jours, on donnoit au nom & aux dépens de la république, aux principales divinités dans un de leurs temples, perſuadé qu'elles y prendroient part effectivement, parce qu'on y avoit invité leurs ſtatues, & qu'on le leur avoit préſenté. On dreſſoit dans un temple une table avec des lits autour, couverts de beaux tapis & de riches couſſins, & parſemés de fleurs & d'herbes de ſenteur, ſur leſquels on mettoit les ſtatues des dieux invités au feſtin; pour les déeſſes, elles n'avoient que des ſiéges. Chaque jour que duroit la fête, on ſervoit un repas magnifique, que les miniſtres du temple avoient ſoin de deſſervir le ſoir.

Le premier *lectiſterne* parut à Rome vers l'an 356 de ſa fondation: un mauvais hiver ayant été ſuivi d'un été encore plus fâcheux, où la peſte

fit périr un grand nombre d'animaux de toutes ſortes; comme le mal étnit ſans remede, & qu'on n'en pouvoit trouver ni la cauſe, ni la fin, par un décret du ſénat, on alla conſulter les livres des ſybilles; les duumvirs ſybullins raporterent que pour faire ceſſer ce fléau, il ſalloit faire une fête avec des feſtins, à ſept divinités qu'ils nommerent; ſavoir, Apollon, Diane, Hercule, Latone, Mercure & Neptune. On célébra pendant huit jour cette nouvele fête, dont le ſoin nu l'ordonance ſut ennfiée aux duumvirs, & dans la ſuite on leur ſubſtitua les épulons. Les citnyens en leur particulier, pour prendre part à la ſolemnité, laiſſerent leurs maiſons ouvertes, avec la liberté à chacun de ſe ſervir de ce qui étoit dedans: on exerça l'hoſpitalité envers toutes ſortes de gens connus, inconnus, étrangers: on vit en même temps diſparnître toute animnſité. Ceux qui avoient des ennemis, converſerent & mangerent avec eux, de même que s'ils euſſent toujours été en bonne intelligence: on mit fin à tnutes ſortes de procès & de diſſentions; on ôta les liens aux priſoniers, & on ne remit point dans les fers ceux que les dieux en avoient délivrés. Tite-Live, qui raporte tout ce détail, (*au cinquieme liv. de ſon hiſt. c.* 13.) ne nous dit pas ſi ce premier *lectiſterne* produiſit l'effet qu'nn en atendnit; du moins étnit-ce toujours un moyen de ſe diſtraire pendant un temps des fâcheuſes idées qu'offre à l'eſprit la vue des calamités publiques. Mais le même hiſtorien nous apprend que la troiſieme fnis qu'on tint le *lectiſterne*, pour obtenir encore la ceſſation d'une peſte, cette cérémnnie fut ſi peu efficace, qu'on eut recours à un autre genre de dévotion, qui fut l'inſtitution des jeux ſcéniques, dans l'eſpérance que, n'ayant point encore paru à Rome, ils ſeroient plus agréables aux dieux.

Valere Maxime fait mention d'un *lectiſterne* célébré en l'honeur de trois divinités ſeulement, Jupiter, Mercure & Junon. Encore n'y avoit-il que la ſtatue de Junon qui fût couchée ſur le lit, pendant que celles de Jupiter & de Mercure étoient ſur des ſiéges. Arnobe fait auſſi mention d'un *lectiſterne* préparé à Cérès ſeulement.

Le *lectiſterne* n'eſt pas d'inſtitution romaine, comme on l'a cru juſqu'au temps de Caſaubon; ce ſavant critique a fait voir qu'il étnit anſſi en uſage dans la Grece. En effet, Pauſanias parle en pluſieurs endroits de ces ſortes de couſſins, *pulvinaria*, qu'on mettoit ſous les ſtatues des dieux & des héros. Spon, dans ſon voyage de Grece, dit qu'on voyoit encore à Athênes le *lectiſterne* d'Iſis & de Sérapis: c'étoit un petit lit de marbre de deux pieds de long ſur un de hauteur, ſur lequel ces deux divinités étoient repréſentées aſſiſes. Nous pouvons juger par-là de la forme des anciens *lectiſternes*. Le nom de la cérémonie eſt pris de l'action de préparer des lits, de les étendre. (de *lectus*, lit, & de *ſternere*, dreſſer, préparer, étendre.)

LECTISTERNIUM. Le plus grand des *lectiſternium* qu'on a trouvé à Herculanum, eſt de bronze, de einq palmes romains, (de ſept pouces de long) & en a quatre de long ſur deux & demi de large. Les bâres d'en-haut, du côté de devant, portent ſur deux belles têtes de cheval, & celles du derriere repoſent ſur des têtes de cygnes. Un petit *lectiſternium* auſſi de bronze, a la figure d'un bois de lit à l'antique, avec quatre colonnes, ſans leſquelles on pouroit prendre cet utenſile pour un joujou.

On vnit ſouvent ſur les médailles impériales des *lectiſternium* chargé de divinités, qui ſervent de type.

LÉDA, fille de Theſtius, épouſa Tyndare, rni de Sparte. Jupiter l'ayant trouvée ſur les bords de l'Eurotas, fleuve de Laconie, où elle ſe baignoit, en devint amoureux; & pour pouvoir l'approcher ſans aucun ſoupçon, il enmmanda à Vénus de ſe métamorphoſer en aigle: pour lui il prit la fignre d'un cygne, qui, étant pourſuivi par cet aigle, alla ſe jeter entre les bras de *Léda*, & ſe repoſa ſur ſon ſein. Au bout de neuf mois, la reine de Sparte acoucha d'un œuf, d'où ſortirent Pollux & Hélene. D'autres racontent qu'elle acoucha de deux œufs; que de l'un d'eux ſortirent Caſtor & Pollux, & de l'autre Hélene & Clytemneſtre. Pluſieurs des anciens ont confondu *Léda* avec Néméſis. Pauſanias dit que *Léda* n'étoit point la mere d'Hélene, mais ſeulement ſa nourice. Phidias ſe conformant à cette tradition, repréſenta *Léda* de telle ſorte, ſur la baſe de la ſtatue de Néméſis, qu'elle ſembloit amener Hélene à cette déeſſe. D'autres enfin ont dit que ce ſut Néméſis qui pondit l'œuf, & que *Léda* l'ayant trouvé, le couva, & en fit éclore Caſtor, Pollux & Hélene. *Voyez* le mot HÉLENE, où l'on expoſe les différentes traditions touchant cet œuf myſtérieux.

L'uſage a conſacré la dénomination de *Léda* pour toutes les femmes qu'on voit careſſées par un cygne, de quelque maniere qu'elles ſoient repréſentées: peut-être ſeroit-on plus fondé à leur donner le nom de *Néméſis*.

Nous trouvons cependant un caractere diſtinctif dans la fable; elle nnus apprend que Jupiter, déguiſé en cygne, & pourſuivi par Vénus, métamorphoſée en aigle, alla chercher un aſyle dans le ſein de Néméſis. Cette déeſſe recueillit l'oiſeau fugitif, qui en jouit pendant ſon ſomeil, & s'envola à ſon réveil. On pouroit donc appeler Néméſis les femmes qui ſont repréſentées endormies ſur les monumens antiques, & careſſées par un cygne. Le nom de *Léda* apartiendroit excluſivement aux femmes qui ſeroient repréſentées avec le cygne, mais éveillées, ou dans toute autre atitude que couchées.

LÉÉNA, fameuſe courtiſane d'Athênes, ayant été ſnupçonée d'avoir eu part à la conjuratinn contre les fils du tyran Piſiſtrate, parce qu'elle étoit amie d'un des meurtriers d'Hipparque,

Hippias, frere d'Hipparque, ſous ce prétexte, fit ſouffrir à cette femme toutes ſortes de cruautés, juſqu'à ce qu'elle expirât dans les tourmens. Les Athéniens, lorſqu'ils ſe virent délivrés de la tyrannie des Piſiſtrates, érigerent à cette courtiſane une ſtatue ſous la figure d'une lione ſans langue, pour marquer que la force des tourmens n'avoit pu arracher une ſeule parole de la bouche de *Léena*, qui même ſe coupa la langue, dans la crainte de ſuccomber à la douleur.

LEGATIO, emploi de l'officier appelé *legatus* chez les Romains. *Voyez* LEGATUS.

LEGATIS, (*à*). On trouve cet nffice dans une inſcription raportée par Muratori. (898. 9.) C'étnit probablement un officier chargé du ſoin des ambaſſadeurs, *legati*, comme nos introducteurs des ambaſſadeurs.

LEGATIUM, honoraires d'un envoyé.

LEGATUS, déſignoit chez les Romains, 1°. un officier ſupérieur qui commandoit en qualité de député du général, ce qui répondoit à nos lieutenans généraux des armées; 2°. un officier civil député par le proconſul ou le gouverneur pour gouverner une prnvince; 3°. une perſone de marque que le ſénat décoroit de ce titre ſans fonctions, pour lui attirer le reſpect dans ſes vnyages, & pour le faire défrayer par les villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. On appeloit le titre d'honeur des troiſiemes, *libera legatio*, une ambaſſade libre, parce que la perſone qu'elle regardnit n'étnit chargée d'aucune fonction, & pouvoit ſe dépouiller de ce titre à volonté.

LÉGENDE, mots gravés ſur les médailles autour des têtes ou des types. L'*inſcription*, au contraire, eſt l'aſſemblage des mots, qui tienent ſur le milieu de la médaille la place d'un type.

D'après cette diſtinction, il faut dire que chaque médaille porte deux *légendes*, celle de la tête & celle du revers. La premiere ne ſert ordinairement qu'à faire connoître la perſone, repréſentée, par ſon nom propre, par ſes charges, ou par certains ſurnoms que ſes vertus lui ont acquis. La ſeconde eſt deſtinée à publier ſoit à tort, ſoit avec juſtice, ſes vertus, ſes belles actinns, à perpétuer le ſouvenir des avantages qu'elle a procurés à l'empire, & des monumens glorieux qui ſervent à immortaliſer ſon nnm. Ainſi, la médaille d'Antonin porte du côté de la tête, *Antonius Auguſtus pius, pater patriæ, trib. pot. cos. III.* Voilà ſon nom & ſes qualités. Au revers, trois figures, l'une de l'empereur aſſis ſur une eſpece d'échafaud; l'autre d'une femme debout, tenant une corne d'abondance, un carton carré, avec certain nombre de points. La troiſieme eſt une figure qui ſe préſente devant l'échafaud, & qui tend ſa robe, comme pour recevoir quelque choſe: tnut cela nous eſt expliqué par la *légende*, *liberalitas quarta*, qui nous apprend que cet empereur fit une quatrieme libéralité au peuple, en lui diſtribuant certain nnmbre de meſures de blé, ſelon le beſoin de chaque famille.

Cet uſage n'eſt pas néanmnins ſi univerſel & ſi indiſpenſable, que les qualités & les charges de la perſone ne ſe liſent quelquefois ſur le revers, auſſi-bien que du côté de la tête; ſouvent elles ſont partagées moitié d'un côté, moitié de l'autre; d'autres fois on les trouve ſur le revers, où on ne laiſſe pas encore, quoique plus rarement, de rencontrer le nom même, celui d'Auguſte, par exemple, celui de Conſtantin & de ſes enfans.

On trouve quelquefois des médailles ſur leſquelles le nom ſe lit des deux côtés, même ſans preſqu'aucune différence dans la *légende*. Témoin un petit médaillon de potin frapé en Égypte, ſur lequel on trouve des deux côtés, CABINA, CEBACTH. L. I E., quoique ſur un de ces côtés on voie la tête de Sabine, & ſur l'autre une figure de femme aſſiſe, tenant de la main droite des épis, & une haſte de la gauche. Tel eſt encore un médaillon d'argent de Conſtantin, où, du côté de la tête on lit *Conſtantinus max. Aug.*, au revers, *Conſtantinus Aug.*, avec trois labarum, dans l'exergue *ſit*; & cet autre médaillon auſſi d'argent, de l'empereur Julien, où, autour de la tête ſans courone, on trouve *F L. C L. Julianus Nob. Caſ.*, au revers trois labarum, pour *légende*, *D N. Julianus Caſ.*; dans l'exergue *T. Csn.* Enfin une médaille de Maximien Daza, qu'on peut placer également dans le moyen & dans le petit bronze, où l'on voit d'un côté Maximien à mi-corps, ayant la tête couronée de laurier, & la poitrine couverte d'une cuiraſſe; il tient de la main droite un glnbe, ſur lequel eſt une victoire; ſa gauche eſt cachée par ſon bouclier, dont la partie ſupérieure repréſente deux cavaliers courant à tnute bride de gauche à droite, précédés par la Victnire. Dans la partie inférieure ſont quatre petits enfans debout, qui déſignent les quatre ſaiſons de l'année. La *légende* de ce côté eſt *Maximinus Nob. Caſ.*; au revers un homme debout, vêtu du paludament, tenant de la main droite un globe, ſur lequel eſt une Victoire; il s'apuie de la gauche ſur un haſte; on lit autour: *Maximinus nobiliſſimus Caſ.*; dans le champ à gauche E, dans l'exergue *A N T.*

Quand les médailles n'ont point de têtes, les figures qui y ſont repréſentées en tienent lieu; & alors la *légende* du revers eſt une eſpece d'inſcription. Par exemple, dans la médaille de Tibere, en reconoiſſance du ſoin qu'il prit de faire rétablir les villes d'Aſie qu'un tremblement de terre avoit ruinées, il eſt repréſenté aſſis ſur une chaiſe curnle, avec ces mots: *Civitatibus Aſia reſtitutis*, & le revers n'a qu'une ſimple *légende*, *Tiberius Cæſar divi Auguſti filius Auguſtus Pont. Max. Tr. Pot. XXI.*

Quant à ce qui concerne les médailles des villes & des provinces, comme elles portent ordinairement pour tête le génie de la ville, ou celui de la province, ou quelqu'autre déité qu'on y adoroit, la *légende* eſt auſſi le nom de la ville, de la province, de la déité, ou de tous les deux enſemble, Α'ντιοχέων, Συρακοσίων, &c. Ζεὺς φίλιος Συρακοσίων, Ἡρακλέους Θασίων, &c. ſoit que le nom de déité demeure du côté de la tête, ſoit que le nom de la ville ſe liſe au revers, & que le nom de la ville ſerve de *légende* à la déité, comme Καμψιέων à Jupiter Hammon, Μασσαλιήτων à Hercule, &c.

Dans ces mêmes médailles, les revers ſont toujours quelques ſymboles de ces villes, ſouvent ſans *légende*, plus ſouvent avec le nom de la ville, quelquefois avec celui de quelque magiſtrat, comme Α'γωγεῖον ἐπὶ Σοσάτρου, &c.; en ſorte qu'il eſt vrai de dire que la *légende*, dans ces ſortes de médailles, ne nous apprend que le nom de la ville ou celui du magiſtrat qui la gouvernoit, lorſque la médaille a été frapée.

Par-tout ailleurs les belles actions ſont exprimées ſur le revers, ſoit au naturel, ſoit par des ſymboles, dont la *légende* eſt l'explication. Au naturel, comme quand Trajan eſt repréſenté mettant la couronne ſur la tête au roi des Parthes, *rex parthus datis*. Par ſymbole, comme lorſque la victoire de Jules & d'Auguſte eſt repréſentée par un crocodile enchaîné à un palmier avec ces mots, *Egypto capta*. L'on voit auſſi dans Hadrien toutes les provinces qui le reconoiſſoient pour leur réparateur; & ceux qui n'en connoîtroient pas les ſymboles, apprendoient à les diſtinguer par les *légendes*, *reſtitutori Galliæ*, *reſtitutori Hiſpaniæ*, &c. Ainſi, les différentes victoires deſignées par des couronnes, par des palmes, par des trophées, & par de ſemblables marques qui ſont d'elles-mêmes indifférentes, ſe trouvent déterminées par la *légende*, *Aſia ſubacta* d'Auguſte; *Alemannia devicta* de Conſtantin le jeune; *Judæa capta* de Veſpaſien; *Armenia & Meſopotamia in poteſtatem populi romani redacta* de Trajan, ou ſimplement, *de Germanis*, *de Sarmatis*, de Marc-Aurele; car les *légendes* les plus ſimples ont ordinairement le plus de dignité.

Mettant donc à part les *légendes* de la tête deſtinées à marquer le nom, ſoit tout ſeul, comme Brutus, Céſar, ſoit avec des qualités, ainſi que nous venons de le dire, les autres *légendes* ne doivent être que les explications des ſymboles, qui paroiſſent ſur les médailles, par leſquelles on prétend faire connoître les vertus des princes, certains évènemens ſinguliers de leur vie, les honeurs qu'on leur a rendus, les avantages qu'ils ont procurés à l'état, les monumens de leur gloire, les déités qu'ils ont le plus honorées, & dont ils ont cru avoir reçu une protection particuliere: car les revers n'étant chargés que de ces ſortes de choſes, les *légendes* y ont un raport eſſentiel; elles ſont comme la clef des types, que l'on auroit bien de la peine à deviner ſans leur ſecours, ſur-tout dans les ſiecles éloignés, & dans des pays où les uſages ſont tous différens de ceux des anciens.

C'eſt en cela qu'excellent les médailles du haut empire, dont les types ſont toujours choiſis & appliqués par quelque bonne raiſon que la *légende* nous découvre; au lieu que dans le bas empire on ne ceſſe de répéter les mêmes types & les mêmes *légendes*; & l'on voit que les uns & les autres ſont donnés indifféremment à tous les empereurs, plutôt par coutume que par mérite. Témoin *gloria exercitus*, *felix temporum renovatio*.

Comme les vertus qui rendent les princes plus aimables & plus eſtimables à leurs peuples, ſont auſſi ce que les revers de leurs médailles repréſentent ordinairement, les *légendes* les plus communes ſont celles qui ſont connoître ces vertus, tantôt par leur ſimple nom, comme dans ces revers de Tibere, qu'il méritoit ſi mal, *moderationi*, *clementiæ*, *juſtitiæ*, tantôt en les appliquant aux princes, ou par le nominatif ou par le génitif, *ſpes Auguſta*, ou *ſpes Auguſti*, *conſtantiæ Auguſtæ*, ou *conſtantiæ Auguſti*, gardant auſſi indifféremment le même régime à l'égard de la vertu même: *virtus Aug.* ou *virtuti Aug. clementiæ* ou *clementiæ*, &c.

Les honeurs rendus aux princes conſiſtent particuliérement dans les ſurnoms glorieux qu'on leur a donnés, pour marquer ou leurs actions les plus mémorables, ou leurs plus éminentes vertus; c'eſt ainſi que je les diſtingue des monumens publics qui devoient être les témoins durables de leur gloire. Ces ſurnoms ne peuvent être exprimés que par la *légende*, ſoit du côté de la tête, ſoit du côté du revers.

Quant aux honeurs rendus aux princes après la mort, qui conſiſtoient à les placer au rang des dieux, nous les connoiſſons par le mot de *conſecratio*, par celui de *pater*, de *divus* & de *Deus*. *Divo pio*, *divus Auguſtus pater*, *Deo & Domino Caro*. Quelquefois autour des temples & des autels on mettoit *memoriæ felici* ou *memoriæ æternæ*. Quelquefois ſur les médailles des princeſſes on lit, *æternitas*, ou *ſideribus recepta*; & du côté de la tête, *diva*, ou en grec Θεά.

Les *légendes* qui expriment les bienfaits répandus ſur les villes, ſur les provinces, & ſur l'empire, ſont ordinairement fort courtes & fort ſimples: mais elles ne laiſſent pas d'être magnifiques. Par exemple, *conſervator urbis ſuæ*, *ampliator civium*, *fundator pacis*, *rector orbis*, *reſtitutor urbis*, *Hiſpaniæ*, *Galliæ*, &c. *pacator orbis*, *ſalus generis humani*, *gaudium reipublicæ*, *gloria rom. Hilaritas pop. rom. lætitia fundata*, *tellus ſtabilita*, *exuperator omnium gentium*; *gloria orbis terræ*, *bono reipublicæ nati*, *gloria novi ſeculi*. Quelquefois la maniere en eſt encore plus vive, comme *Roma naſcens*, *Roma renaſcens*; *Roma reſurgens*, *libertas reſtituta*.

Les bienfaits plus particuliers ſont quelquefois exprimés plus diſtinctement dans les *légendes*, comme *reſtitutor moneta*, *remiſſa ducenteſima*, *quadrageſima remiſſa*, *vehiculariæue Italiæ remiſſa*, *fiſci judaici calumnia ſublatu*, *congiarium pop. rom. datum*, *puella fauſtiniana*, *via trajana*, *indulgentia in Carthaginenſes*, *reliqua vetera H. S. novies millies abolita*, c'eſt-à-dire, douze millions, *plebi urbanæ frumento conſtituto*. Telles ſont les *légendes* de pluſieurs médailles d'Alexandre Sévere, de Caligula, de Domitien, de Septime-Sévere, d'Hadrien & de Nerva.

On diſtingue encore par les *légendes*, les événemens particuliers à chaque province, lors même qu'ils ne ſont repréſentés que par les ſymboles communs. Par exemple, une Victoire avec un trophée, une palme ou une courone déſignent une médaille de Veſpaſien, & ſont déterminées par le mot *victoria Germanica*, à ſignifier une victoire remportée ſur les Germains; il en eſt de même de ces autres *légendes*, *victoria navalis*, *victoria parthica*, *prætorium recepti*, *imperatore recepto*, qu'on voit ſur les médailles de Marc-Aurele. La *légende* nous marque la réception glorieuſe que firent à Claude les ſoldats de ſon armée. La grâce que l'on fit à Néron de l'agréger dans tous les colléges ſacerdotaux, a été conſervée par celles-ci, *ſacerdos receptatus in omnia collegia ſupra numerum*; dans cette autre, *pax ſundata cum Perſis*, l'empereur Philippe nous a laiſſé un monument de la paix qu'il fit avec les Perſes. La merveille qui ariva à Taragone, lorſque de l'autel d'Auguſte l'on vit ſortir une palme, nous eſt connue par une médaille ſur laquelle on voit le type du prodige & les quatre lettres *C. V. T. T. Colonia victrix togata*, ou plutôt *turrita Tarraco*; l'empereur Tibere fit à ce ſujet une agréable raillerie, que Suétone raporte.

Les monumens publics ſont auſſi connus & diſtingués par la *légende*; de ſorte que ceux qui ont été conſtruits par le prince même, ſont mis au nominatif ou au génitif, ou exprimés par un verbe, au lieu que ceux que l'on a bâtis ou conſacrés en leur honeur ſont mis au datif. *Macellum Auguſti*. *Baſilica Ulpia*. *Aqua Martia*. *Portus Oſtienſis*. *Forum Trajani*. *Templum divi Auguſti reſtitutum*; parce que ces édifices ont été élevés par Néron, par Trajan, par Antonin: au lieu que nous voyons *Romæ & Auguſto*, *Jovi Deo*, *Divo Pio*, *Optimo Principi*; pour marquer les temples en l'honeur d'Auguſte, & les colonnes élevées pour Antonin & pour Trajan.

L'atachement que les princes ont eu pour certaines déités, & les titres ſous leſquels ils les ont honorées en reconoiſſance de leur protection en général, ou de quelques grâces particulieres, nous ſont connus par les manieres différentes dont la *légende* eſt exprimée. Nous ſavons que Numérien honoroit ſinguliérement Mercure, parce que ce dieu eſt au revers de la médaille avec ce mot *Pietas Aug.* Nous connoiſſons que Dioclétien honoroit Jupiter comme ſon protecteur, parce que nous voyons ſur des médailles *Jovi Conſervatori*; *Jovi Propugnatori*, & même le ſurnom de *Jovius*; que Gordien attribuoit à ce dieu le ſuccès d'une bataille où ſes gens n'avoient point lâché le pied, *Jovi Statori*.

Sur les médailles des princeſſes, on mettoit l'image & le nom des deités de leur ſexe, *Ceres*, *Juno*, *Veſta*, *Venus*, *Diana*. On marquoit le bonheur de leur mariage par *Venus Felix*; la reconoiſſance qu'elles avoient de leurs couches heureuſes & de leur fécondité, *Junoni Lucinæ*, *Veneri genitrici*.

La bonne fortune des princes, qui a toujours été leur principale déité; ſe trouve auſſi le plus ſouvent ſur leurs médailles en toutes ſortes de manieres: *Fortuna Auguſta*, *Perpetua*. *Fortunæ Felici Muliebri*. *Fortuna manens*, *Fortuna obſequens*, *Fortuna redux*, où le nom de la Fortune eſt indifféremment par le nominatif, par le datif, ou par l'accuſatif; car nous voyons également *Mars Victor*, *Marti Ultori*, *Martem Propugnatorem*, & même *Martis Ultoris*; mais cette derniere *légende* ſe raporte au temple bâti pour venger la mort de Jules, ce qui fait une différence notable.

Il ne faut pas oublier ici que les noms exprimés dans les *légendes* ſe liſent quelquefois au nominatif, *Cæſar Auguſtus*, quelquefois au génitif, *Divi Julii*, enfin au datif, *Imp. Nervæ Trajano Germanico*, &c. où à l'accuſatif, M. *Aurel. Alexandrum*, *&c.* On ne trouve guere d'exemples de l'accuſatif ſur les médailles latines, que dans celle de Gallien, *Gallienum Aug.* au revers, *Ob conſervationem ſalutis*.

Ne parlons point maintenant des perſones, mais des choſes même qui paroiſſent ſur les médailles, où leurs noms & leurs qualités tienent lieu de *légendes*: je rangerai dans ce nombre:

1°. Les villes, les provinces, les rivieres, dont nous voyons les unes avec leur ſimple nom, *Tiberis*, *Danuvius*, *Rhenus*, *Nilus*, *Ægyptus*, *Hiſpania*, *Italia*, *Dacia*, *Africa*, *Roma*, *Alexandrea*, *Valentia*, *Italica*, *Bilbilis*. Les autres avec leurs titres particuliers, leurs qualités & leurs prérogatives: *Colonia Julia Auguſta Felix Berytus*. *Colonia immunis illici Auguſta*. *Colonia Aurelia Metropolis Sidon*. *Colonia Prima Flavia Auguſta Cæſarienſis*. *Municipium Ilerda*. *Aelium Municipium Coillutanum Antonianum*.

Les villes greques ſur-tout étoient ſoigneuſes d'exprimer les privilèges dont elles jouiſſoient, Ἱερὰς, Ἄσυλον, Αὐτονόμου, Ἐλευθέρας, Ναυαρχίδος, Κολωνίας. Pour marquer qu'elles étoient inviolables, c'eſt-à-dire, qu'on ne pouvoit en retirer les criminels qui s'étoient réfugiés dans leurs murs, elles ſe qualifioient Ἱερὰς ἀσύλου. Le droit qu'elles avoient conſervé de ſe gouverner par leurs propres loix, s'exprimoit ſur leurs médailles par le mot Αὐτονόμων. Les villes qui n'étoient point ſoumiſes à la juriſdiction du magiſtrat envoyé de Rome pour gouverner la province dans laquelle

elles étoient ſituées, s'appeloient *libres*, Ελεύθεραι. C'eſt une obſervation du marquis Maffei. Le privilége d'avoir un port de mer & des vaiſſeaux ſe marquoit en *légende* ſur les médailles, par le mot Ναυαρχίδος. Celui d'être exempt des tributs & des impots, par le mot Ελεύθερα. Les priviléges particuliers des colonies, tels que le droit du pays latin, ou le droit des citoyens romains, par le mot Κολωνια. Ceux des Néocores, qu'elles étoient fort ſoigneuſes de marquer, par les mots Δις, τρις, τετρακις, Νεωκορων. Enfin les alliances qu'elles avoient avec d'autres villes, par le terme Ομονοια. Il faut conſulter ſur tous ces titres les ſavantes remarques de Vaillant, dans ſon livre des médailles greques; il ſeroit difficile d'y rien ajouter.

2°. Les *légendes* des médailles nous découvrent le nom des légions particulieres qui compoſoient les armées. Nous trouvons ſur une médaille de Marc-Antoine, *Leg. xxiv.* dans le cabinet du P. Chamillard, qui eſt une médaille bien rare. La médaille qui porte *Leg. I*, l'eſt encore davantage; car la plupart de celles qu'on connoît, portoient dans leur origine un autre chiſre, & ne ſont réduites à celui-ci que par la friponerie de quelques brocanteurs. Il eſt bon d'en avertir les curieux, pour qu'ils n'y ſoient pas trompés.

3°. Les jeux publics, marqués ordinairement par des vaſes, d'où il ſort des palmes ou des couronnes, ne ſe diſtinguent que par la *légende*, qui contient ou le nom de celui qui les a inſtitués, ou de celui en l'honneur duquel on les célébroit. Ainſi l'on apprend que Néron fut l'auteur des jeux qui ſe devoient donner à Rome de cinq ans en cinq ans, par la médaille où l'on lit, *Certamen Quinquennale Roma Conſtitutum*. Par la *légende* du revers de la médaille de Caracalla, Μητροπολ. Ανκυρας. Ασκληπια. Σωτηρια Ισθ. Πυθια. on apprend qu'à Ancyre en Galatie on célébroit en l'honneur d'Eſculape, dit le Sauveur, les mêmes jeux qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe en l'honneur d'Apollon; qu'on conſulte là-deſſus des lettres de Spanheim, publiées par Morel, dans le projet qu'il nous a donné du plus beau deſſein qu'on ait jamais formé pour la ſatisfaction des curieux.

On trouvera dans ce projet (*Specimen univerſa rei nummariæ*) les *légendes* qui expriment les principaux jeux des anciens, & les ſavantes remarques que M. de Spanheim a faites ſur ce ſujet. On nommoit Καβειρια, ceux qui ſe faiſoient à Theſſalonique en l'honneur des Cabires; Θεογαμια, ceux qui ſe célébroient principalement en Sicile, pour honorer le mariage de Proſerpine & de Pluton; Σεμνεια, ceux qui avoient été inſtitués par Septime Sévere; Κωμωδια, ceux qu'on faiſoit par l'ordre de Commode, &c. On trouve auſſi les jeux marqués ſur les médailles latines avec le temps de leur célébration. Nous avons ſur la médaille de Memmius, *Ad Cerialia primus fecit*. Nous trouvons ſur-tout des jeux ſéculaires qui ſe célébroient à la fin de chaque ſiecle, marqués avec grand ſoin ſur les médailles, *Ludos ſæculares Fecit*, dans celle de Domitien; *Sæculares Aug.* ou *Augg.* dans Philippe, &c. Les types en ſont différens; tantôt ils expriment des ſacrifices, tantôt des combats, tantôt des animaux extraordinaires, dont on donnoit ſe ſpectacle au peuple dans ces jeux.

4°. Les vœux publics pour les empereurs, & qui ſont marqués ſur pluſieurs médailles, ſoit en *légende*, ſoit en inſcription, ont fait nommer ces ſortes de médailles, *médailles votives*.

5°. L'une des choſes les plus curieuſes que les médailles nous apprenent par les *légendes*, ce ſont les différens titres que les empereurs ont pris, ſelon qu'ils ont vu leur puiſſance plus ou moins affermie. Jules Céſar n'oſa jamais revêtir ni le titre de roi, ni celui de ſeigneur; il ſe contenta de ceux-ci, *Imperator*, *Dictator perpetuus*, *Pater Patriæ*. Ses ſucceſſeurs réunirent inſenſiblement à leur dignité le pouvoir de toutes les charges. On les vit ſouverains pontifes, tribuns, proconſuls, cenſeurs, augures. Je ne parle que des magiſtratures; car pour les qualités, elles devinrent arbitraires; & le peuple s'acoutumant peu à peu à la ſervitude, laiſſa prendre au ſouverain tel nom que bon lui ſembla, même ceux des divinités qu'il adoroit: témoin *Hercules Romanus*, dans Commode; *Sol Dominus Imperii Romani*, dans Aurélien, ſi toutefois ce nom eſt donné au prince, & non pas au ſoleil même, qui ſe trouve ſi ſouvent ſur les médailles, *Soli invicto Comiti*.

Auguſte ne ſe nomma d'abord que *Cæſar Divi Filius*, & puis *Imperator*, enſuite *Triumvir Reipublicæ Conſtituendæ*, enſuite *Auguſtus*; enfin il y ajouta la puiſſance de tribun, qui le faiſoit ſouverain. Caligula garda les trois noms, *Imp. Cæſ. Auguſt.* Claude y ajouta le titre de *Cenſor*. Domitien ſe fit *Cenſor perpetuus*, ſans que depuis lui on puiſſe rencontrer cette qualité ſur les médailles. Aurélien, ou, ſelon d'autres, Æmilien, s'arrogea le titre de *Dominus*, que les provinces acorderent à Septime Sévere & à ſes amis. Après Carus, cette qualité devint commune à tous les empereurs, juſqu'à ce que ceux d'Orient prirent le nom de rois des romains, Βασιλευς Ρωμαιων. Il eſt bon d'apprendre ici que les Grecs donnerent quelquefois ce même nom aux Céſars, quoiqu'ils n'aient jamais ſouffert qu'ils priſſent celui de *Rex* en latin. Le titre de *Nobiliſſimus Cæſar*, donné au prince deſtiné à l'empire, ne ſe vit pas pour la premiere fois ſur les médailles de Philippe le jeune, comme tous les antiquaires l'ont cru. M. l'abbé Belley prouve, dans l'*Hiſt. de l'acad. des Inſcrip.* que ce titre parut dès le regne de Macrin ſur les médailles de Diaduménien.

L'ambition des princes greco, & la flaterie de leurs ſujets, nous fourniſſent, ſur leurs médailles, une grande quantité de titres, qui étoient inconnus aux empereurs latins, Βασιλευς Βασιλεων, *Nicator*, *Nicephorus*, *Evergetes*, *Soter*, *Epiphanes*, *Ce-*

raunus,

ταννικος, *Callinicus*, *Dionyſius*, *Theopator*. Ils ont été auſſi-bien moins ſcrupuleux que les latins à ſe faire donner le nom de dieu: Démétrius s'étant appelé Θεος Νικατωρ; Antiochus, Θεος Επιφανης Νικηφορος; un autre Démétrius, Θεος Φιλοπατωρ Σωτηρ. Ils ne faiſoient pas non plus difficulté d'adopter des ſymboles des divinités, comme la foudre & les cornes de Jupiter Hammon, avec la peau de lion d'Hercule. Tous les ſucceſſeurs d'Alexandre s'en firent même un point d'honneur.

Les princeſſes reçurent la qualité d'*Auguſta* dès le haut empire, *Julia Auguſta*, *Antonia Agrippina*, &c. On la trouve même ſur les médailles de celles qui ne furent jamais femmes d'empereurs, *Julia Titi*, *Marciana*, *Matidia*, &c. Les titres de *Mater Senatus* & *Mater Patriæ* ſe voient ſur les médailles d'or & d'argent, de grand & de moyen bronze de Julie, femme de Septime Severe, dont le revers repréſente une femme aſſiſe, ou une femme debout, tenant d'une main un rameau & de l'autre un bâton ou une haſte, avec ces mots en abrégé, *Mat. Augg*: *Mat. Sen*: *Mat. Pat.*

6°. Les alliances ſe trouvent auſſi marquées dans les *légendes* à la ſuite des noms, & non ſeulement les alliances par adoption qui donnoient droit de porter le nom de fils, mais celles même qui ne procuroient que le titre de neveux & de nieces. Nous n'entrerons point dans ce détail aſſez connu, ce qui d'ailleurs ſeroit long & ennuyeux.

7°. Les *légendes* nous découvrent encore le peu de temps que duroit la reconoiſſance de ceux qui ayant reçu l'empire de leur pere, de leur mere, ou de leur prédéceſſeur qui les avoit adoptés, quitoient bientôt après le nom & la qualité de fils qu'ils avoient pris d'abord avec empreſſement. Trajan joignit à ſon nom celui de Nerva qui l'avoit adopté; mais peu de temps après il ne porta plus que celui de Trajan. D'abord c'étoit *Nerva Trajanus Hadrianus*, bientôt ce fut *Hadrianus* tout ſeul; & le bon Antonin, qui s'appeloit au commencement de ſon regne *Titus Ælius Hadrianus Antoninus*, s'appela peu après *Antoninus Auguſtus Pius*: cependant la vanité ou l'ambition leur faiſoit quelquefois garder des noms auxquels ils n'avoient aucun droit, ni par le ſang, ni par le mérite. Ainſi celui d'Antonin a été porté par ſix empereurs juſqu'à Élagabale; celui de Trajan par Dece, &c.

Ces noms propres, devenus communs à pluſieurs, ont cauſé beaucoup d'embaras aux antiquaires, parce que ces ſortes de médailles ne portent aucune époque, au lieu que les médailles greques, beaucoup plus exactes, portent les ſurnoms & marquent les années, & par-là facilitent extrêmement la connoiſſance de certains rois, dont on n'auroit jamais bien débrouillé l'hiſtoire ſans ce ſecours, comme les Antiochus, les Ptolémées, & les autres.

8°. N'oublions pas d'ajouter que dans les *légendes* des médailles on trouve ſouvent le nom du magiſtrat ſous lequel elles ont été frapées. Vaillant s'eſt donné la peine de faire le recueil des divers noms de magiſtrature greque énoncés ſur les médailles, & d'expliquer les fonctions de ces différentes charges. Dans les médailles des colonies latines, on voit les noms des duumvirs à l'ablatif.

Il eſt temps de parler de la poſition de la *légende*. L'ordre naturel, qui la diſtingue de l'inſcription, eſt qu'elle ſoit poſée ſur le tour de la médaille, au dedans du grenetis, en commençant de la gauche à la droite, & cela généralement dans toutes, depuis Nerva. Mais dans les médailles des douze Céſars, il eſt aſſez ordinaire de les trouver marquées de la droite à la gauche, ou même partie à gauche, partie à droite.

Il y en a qui ne ſont que dans l'exergue, *de Germanis*, *de Sarmatis*, &c. Il y en a qui ſont en deux lignes paralleles, l'une au deſſus du type, & l'autre au deſſous, comme dans Jules. Il y en a, dans le même empereur, poſées en travers & comme en ſautoir. Il y en a en pal, comme dans une médaille de Jules, où la tête de Marc-Antoine ſert de revers. Il y en a au milieu du champ, coupées par la figure, comme dans un revers de Marc-Antoine, qui repréſente un fort beau trophée. On voit un autre revers du même, où un grand palmier au milieu d'une couronne de lierre coupe ces mots, *Alexand. Ægypt.* Enfin il y en a en baudrier, comme dans Jules; tout cela prouve que la choſe a toujours dépendu de la fantaiſie de l'ouvrier.

C'eſt particuliérement ſur les grandes médailles greques qu'on trouve les poſitions de *légendes* les plus bizares, ſur-tout quand il y a plus d'un cercle. Il n'eſt point de maniere de placer, de trancher, de partager les mots & de ſéparer les lettres que l'on n'y rencontre: ce qui donne bien de la peine à ceux qui ne ſont pas aſſez intelligens pour les bien démêler.

On pouroit être trompé à certaines médailles où la *légende* eſt écrite à la maniere des Hébreux, les lettres poſées de la droite à la gauche. Celle de Gela eſt de cette ſorte ΓΑΛΑΞ: quelques-unes de Palerme & d'autres de Ceſarée; c'eſt ce qui a fait croire à quelques-uns que l'on avoit autrefois nommé *Ceſarée* ΑΛΦΑΣ, au lieu de *Flavia*, ΦΛΑ. La médaille de Lipari eſt du même genre; on a été long-temps ſans l'entendre, parce qu'on y lit ΠΙΛ pour ΛΙΠ.

Il ne paroît donc pas que les anciens aient ſuivi les regles fixes dans la maniere de placer les *légendes* ſur les médailles, & de plus toutes leurs médailles n'ont pas des *légendes*; car encore qu'il ſoit vrai que la *légende* eſt l'âme de la médaille, il ſe trouve cependant quelques corps ſans âmes, non ſeulement dans les conſulaires, mais auſſi dans les impériales; c'eſt-à-dire, des médailles ſans *légende* ni du côté de la tête, ni du côté du revers: par exemple, dans la famille Julia, la

tête de Jules ſe trouve ſouvent ſans *légende*. On voit auſſi des revers ſans *legende*, & ſur-tout dans cette même famille. Une médaille qui porte d'un côté la tête de la piété avec la cigogne, & de l'autre une courone qui enferme un bâton augural & un vaſe de ſacrificateur, eſt ſans aucune *légende*.

Il s'en trouve qui ne ſont que demi-animées, pour parler ainſi, parce que l'un des côtés eſt ſans *légende*, tantôt celui de la tête, & tantôt celui du revers. Nous avons pluſieurs têtes d'Auguſte ſans inſcription, comme celle qui porte au revers la ſtatue équeſtre que le ſénat fit ériger en ſon honeur, avec ces mots, *Cæſar Divi filius*. Nous avons auſſi une infinité de revers ſans *legende*, quelquefois même des revers précieux pour la ſingularité du type & pour le nombre des figures. Je crois qu'on peut mettre dans ce nombre ceux qui ne portent que le nom du monétaire, ou le ſimple *S. C.* puiſque ni ce nom, ni ces lettres ne contribuent en rien à expliquer le type; telles ſont trois ou quatre belles médailles de Pompée, avec des revers très-curieux, qui n'ont que le nom de *M. Minatius Sabinus proquæſtor*. Deux de Jules-Céſar, dont l'une, chargée d'un globe, de faiſceaux, d'une hache, d'un caducée & de deux mains jointes, n'a que le nom *L. Buca*; l'autre, qui porte un aigle militaire & une figure aſſiſe, tenant une branche de laurier ou d'olivier, couronée par-derriere par une victoire en pied, n'a que *ex S. C.* Une de Galba, dont le revers eſt une allocution de ſix figures, que quelques-uns croient marquer l'adoption de Piſon, ſe trouve auſſi ſans aucune *légende*. Les ſavans diſent que le coin eſt moderne, & que la véritable médaille porte *Allocutio*.

Pour celles qui ſe trouvent avec les ſeules *légendes* ſans tête, on les met dans la claſſe des inconnues ou des médailles incertaines, & on les abandone aux conjectures des ſavans. *Voyez* MÉDAILLE *ſans tête*.

Il manqueroit quelque choſe d'important à ce diſcours, ſi je ne diſois rien des deux langues ſavantes, la latine & la greque, dans leſquelles ſont écrites les *légendes* & les inſcriptions des médailles antiques.

Mais je dois obſerver d'abord que la langue ne ſuit pas toujours le pays, puiſque nous voyons quantité de médailles impériales frapées en Grece ou dans les Gaules, dont les *légendes* ſont en latin; car le latin a toujours été la langue dominante dans tous les pays où les Romains ont été les maîtres; & depuis même que le latin eſt devenu une langue morte, par la deſtruction de la monarchie romaine, il ne laiſſe pas de ſe conſerver pour tous les monumens publics & pour toutes les monoies conſidérables dans tous les états de l'empire chrétien.

Il y a des médailles frapées dans les colonies, dont la tête porte l'inſcription en latin, & le revers l'inſcription en grec. Le P. Jobert parle d'un Hoſtilien M. B. qui d'un côté porte Γαιος ουαλενς ουοστιλιανος ευσεβης, avec la tête du prince rayonée, & de l'autre côté *Col. P. T. Caſ. Metr.* La tête du génie de la ville eſt ſurmontée d'un petit château tout entier; c'eſt Céſarée de Paleſtine. Enfin, les médailles dont les *legendes* ſont en deux langues différentes, ne ſont pas extrêmement rares; témoin celles d'Antioche, où l'on trouve des *legendes* latines du côté des têtes de Claude, de Néron & de Galba, & des *legendes* greques au revers.

Le grec eſt, comme je l'ai dit, l'autre langue ſavante dont on s'eſt ſervi le plus univerſélement ſur les médailles. Les Romains ont toujours eu du reſpect pour cette langue, & ſe ſont fait une gloire de l'entendre & de la parler. C'eſt pourquoi ils n'ont pas trouvé mauvais que non ſeulement les villes de l'Orient, mais toutes celles où il y avoit eu des grecs, la conſervaſſent ſur leurs médailles. Ainſi les médailles de Sicile & de pluſieurs villes d'Italie; celles des provinces, & de tout le pays qu'on appeloit *la grande Grece*, portent toutes les *légendes* greques, & ces ſortes de médailles ſont une partie ſi conſidérable de la ſcience des antiquaires, qu'il eſt impoſſible d'être un parfait curieux, ſi l'on n'entend le grec comme le latin, & l'anciene géographie auſſi-bien que la nouvele.

Il ne nous reſte plus, pour compléter cet article, qu'à faire quelques obſervations ſur les lettres initiales des *légendes*.

1°. Il paroît qu'à proprement parler les lettres initiales ſont celles qui, étant uniques, ſignifient un mot entier. Dès qu'on en joint pluſieurs, ce ſont des abréviations & non pas des initiales: *P.P. Aug.* ſignifie *Perpetuus Auguſtus* par abréviation; *T. P.* ſignifie *tribunitia poteſtate* par des initiales, *Tr. Pot.* ſe dit par abréviation; *V. P.* exprime *vota populi* par initiales, *Vot. Po.* par abréviation. Or, dans un grand nombre de lettres, il n'eſt pas aiſé de deviner celles qui doivent être jointes enſemble, & celles qui doivent demeurer ſeules; & je ne crois pas qu'on puiſſe donner ſur cela de regle certaine.

2°. L'uſage des lettres initiales eſt de tous les temps & de toutes les nations, depuis qu'on a commencé à écrire. Les Latins, les Grecs, les Hébreux s'en ſont ſervis. On en a fait uſage principalement ſur les médailles, à cauſe du peu d'eſpace qu'il y a pour exprimer les *légendes*; la multiplicité des prénoms, des ſurnoms, des titres & des charges, n'a pu ſe marquer autrement, non pas même ſur le *G. B.* La néceſſité a été encore plus grande dans les longues inſcriptions; c'eſt pourquoi il n'eſt pas poſſible de donner aucun précepte: la vue ſeule de pluſieurs médailles & des inſcriptions, où les mots ſe liſent tout au long, en peut faciliter la connoiſſance. Ainſi perſone ne doute que *S. C.* ne ſignifie *ſenatus conſulto*, & que *S. P. Q. R.* ne ſignifie *ſenatus populuſque romanus*. On convient auſſi que *I. O.*

Digitized by Google

M. veut dire *Jovi optimo maximo* ; mais on n'eſt pas d'acord ſur l'interprétation de ces deux lettres Δ. E. qui peuvent également ſignifier Δημαρχικῆς Ἐξουσίας, ou Δόγματι Ἐπαρχίας, ou Δόξαι Εὐχαὶ, *tribunitiâ poteſtate*, *decreto provinciæ*, *voto publico*.

3°. Si l'on avoit toujours ponctué exactement les lettres initiales, il ſeroit aiſé de les reconoître, & de diſtinguer quand il en faut joindre quelques-unes enſemble pour un même mot ; mais parce qu'on a ſouvent négligé de le faire particuliérement dans le Bas-empire & ſur les petites médailles, on n'y trouve pas la même facilité. On dit, ſans ſe tromper, *D. N. V. Licinius* : *dominus noſter Valerius Licinianus Licinius* ; mais il faut ſavoir d'ailleurs que *DDNNIOV LICINV AVG & CÆS*, ſur la médaille où les deux buſtes ſont afrontés, ſignifie *domini noſtri Jovis Licinii invicti Auguſti & Cæſaris*. De là eſt venu la liberté qu'on s'eſt donnée, de prendre pour des lettres initiales celles qui ne le ſont point, & de faire pluſieurs mots d'un ſeul ; dans *Con.* (*Conſtantinopoli*,) on veut trouver *civitates omnes Narbonenſes*, &c.

4°. Je crois qu'on peut donner pour conſtant que toutes les fois que pluſieurs lettres jointes enſemble ne forment aucun mot intelligible, il faut conclure que ce ſont des initiales ; & que lorſque les mots ont quelques ſens, il ne faut pas les ſéparer pour en faire pluſieurs mots.

5°. Quand pluſieurs lettres ne peuvent former aucun mot, & que ce ſont clairement des lettres initiales, il s'agit d'en découvrir la ſignification. La difficulté ne conſiſteroit pas tant à donner un ſens aux *légendes* les plus embaraſſantes, puiſqu'il ſuffiroit pour cela de ſe livrer à toutes les conjectures qui peuvent s'offrir à l'eſprit d'un antiquaire exercé & ingénieux. Mais il ne ſeroit pas ſi aiſé de faire adopter ces conjectures par des perſones acoutumées à demander des preuves de ce qu'on prétend leur perſuader ; auſſi la plupart des explications paroiſſent peu vrai-ſemblables au plus grand nombre des ſavans. C'eſt ainſi que la priere à Jéſus-Chriſt, que le P. Hardouin trouvoit le ſecret de lire ſur la médaille de Decentius, n'eſt aux ieux d'un autre ſavant jéſuite, Froelich, (*Diſſert. de numm. monet. culp. vitioſ. cap. ij. p.* 381.) qu'une pure imagination, uniquement fondée ſur l'arangement bizâre de quelques lettres tranſpoſées par l'ignorance de l'ouvrier qui a gravé le coin.

Il ne faut pas ſe perſuader que les monétaires aient été ſi ſavans, qu'ils n'aient fait quelquefois de très-grôſſes fautes dans les *légendes*. Nous en avons en particulier des preuves trop évidentes ſur certaines médailles frapées hors d'Italie, comme celle des Tetricus, &c. Ces mépriſes venoient tantôt de précipitation, tantôt de ce que les ouvriers ne ſavoient pas aſſez le latin ou le grec, tantôt encore de ce que ceux qui leur donnoient les *légendes* ne les écrivoient pas aſſez diſtinctement. (*D. J.*)

Légendes de la plupart des Médailles de Peuples, de Villes & de Rois, rangées ſuivant l'ordre de l'alphabet latin, pour en faciliter la recherche.

Nota. Cette Table n'eſt imprimée que ſur le recto de chaque feuillet, afin que regardant le jour au travers, on puiſſe reconoître les Légendes écrites en Boustrophédon, *ou à rebours.*

A.

A . . . . . Apollonie, en Crete.
A. . . . . Argos, dans l'Argolide.
A . . . . . Atabyrium, en Sicile.
C. I. C. A. . . . . Apamée, dans la Bithynie.
C. I G. A . . . . . Accis, dans l'Eſpagne.
ABAK. . . . . Abacænum, en Sicile.
ΑΒΒΑΙΤΩΝ . . . . . Abbætum, en Myſie.
ABBALLO . . . . . Aballo, dans les Gaules.
ΑΒΑCCHNΩN . . . . . Abaſſus, en Phrygie.
ΑΒΔΕΡΙΤΕΩΝ . . . . . Abdere, en Thrace.
ΑΒΕΩΝ . . . . . Aba, dans la Carie.
ΒΑΣΙΛΕΥΣ. ΑΒΓΑ . . . Abgare, roi d'Édeſſe & d'Oſrhoene.
ΑΒΟΛ . . . . . Abolla, en Sicile.
ΑΒΩΝΟΤΕΙΧΕΙΤΩΝ. . . Abonotichus, dans la Paphlagonie.
ABVDOS. . . . . Abudos, dans les Gaules.
ΑΒΥΔΗΝΩΝ. . . . . Abydus, en Troade.
ΑΚΑΝΘ. . . . . Acanthus, en Macédoine.
ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ . . . . . Acarnanie.
COL. ACCI . . . . . Accis, dans l'Eſpagne.
COL. GEM. ACCI . . . Accis, dans l'Eſpagne.
ΑΚΗ. . . . . Acé, en Paleſtine.
ACERV . . . . . Acerra, en Italie.
ΑΧ . . . . . Achéens.
ΑΧΑΙΩΝ . . . . . Achéens.
ΑΧΑΙΟΙC . . . . . Achéens.
ACHVLLA . . . . . Achulla, en Afrique.
ΑΚΙ . . . . . Acilium, en Italie.
ΑΚΙΛΙΩΝ . . . . . Acilium, en Italie.
ACINIPO . . . . . Acinipo, en Eſpagne.
ΑΚΜΟΝΙ . . . . . Acmonia, en Phrygie.
ΑΚΡΑΙΩΝ . . . . . Acræ, en Sicile.
ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΝ . . . . Acragas, en Sicile.
ΑΚΡΑCΙΩΤΩΝ . . . . . Acraſus, dans la Lydie.
ΑΚΤΙΟ . . . . . Actium, dans l'Acarnanie.
ΑΔΑΝΕΩΝ . . . . . Adana, en Cilicie.
ΑΔΕΛΦΩΝ. ΑΗΜΩΝ . . Laodicée, Apamée, Antioche & Séleucie, quatre villes de Syrie confédérées.
ΑΔΡΑΜΗΝΩΝ . . . . . Adramme, dans la Cœléſyrie.
ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ. . . . Adramytium, en Myſie.
ΑΔΡΑΝΟΥ . . . . . Adranus, en Sicile.
ΑΔΡΙΑΝΕΩΝ . . . . . Hadrianl, en Bithynie, près de l'Olympe.
ΑΔΡΙΑΝΩΝ. ΠΡΟC. ΟΛΥΜΠΙΩΝ . . . . . Hadriani, en Bithynie, près de l'Olympe.
ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . . Hadrianopolis, en Bithynie.
ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . Hadrianopolis, en Thrace.
ΑΔΡΙΑΝΟΘΗΡΕΙΤΩΝ . . Hadrianothera, en Bithynie.
ΑΕΛΑΝΩΝ . . . . . Aela *ou* Lelana, en Paleſtine.
COL. AEL. CAP . . . . Aelia Capitolina, dans la Paleſtine.
COL. AEL. CAP. COMM. Aelia Capitolina, dans la Paleſtine.
ΑΙΓΑΕΩΝ . . . . . Aegæ, en Macédoine.
ΑΙΓΑΕΩΝ . . . . . Aegæ, en Aeolie.
ΑΙΓΕΑΙΩΝ . . . . . Aegæ, en Cilicie.
ΑΙΓΕΙΕΩΝ . . . . . Aegée, dans l'Aetolie *ou* dans l'Achaïe.
ΑΙΓΙΕΩΝ . . . . . Aegium, en Achaïe.
ΑΙΓΙΝΗΤΩΝ . . . . . Aegina, île.
ΑΙΓΙΝΗ . . . . . Aegina, île.
ΑΙΓΟΣ. ΠΟ . . . . . Aegoſpotamos, en Thrace.
AIA. KA. KOA . . . . . Aelia Capitolina, en Paleſt.
ΑΙΝΙΑΝΕΩΝ. . . . . Aenianes, en Theſſalie.
ΑΙΝΙΑΝΩΝ. . . . . Aenianes, en Theſſalie.

AINIANΩN . . . . . Aenianes, Aeneia, en Acarnanie.
AINION. . . . . Aenus *ou* Aenos, en Thrace.
AIΠEAIΩN . . . . . Aepea, dans la Meſſénie.
AISERNIN . . . . . Aeſernia, en Italie.
AIZNAIΩN. . . . . Aetna, en Sicile.
AITΩΛΩN . . . . . Aetoliens.
AIZANEITΩN. . . . . Aezanus, en Phrygie.
AΓAΘOKΛEOΣ . . . . Agathocle, roi de Sicile.
AΓXIAΛEΩN . . . . . Anchialus, dans la Cilicie.
AΓXIAΛEΩN . . . . . Anchialus, dans la Thrace
AΓΚΩN . . . . . Ancone, en Italie.
BA. AΓΡ. . . . . Agrippa II, roi de Judée.
BAΣIΛEΩΣ. AΓΡIΠΠA. . Agrippa I, roi de Judée.
AΓΡIΠΠEΩN . . . . . Agrippias, jadis Anthédon, en Paleſtine.
AΓYPINAIΩN. . . . . Agyrina, en Sicile.
AΛABANΔEΩN . . . . . Alabanda, en Carie.
AΛAIΣAΣ. . . . . Alæſa, en Sicile.
ΑΛΒΑ . . . . . Alba, en Italie.
AΛEIΩN. AXAIΩN . . . Alea, en Arcadie.
AΛEΩΣ . . . . . Aleus, roi de Tégée.
AΛHCEITΩN . . . . . Aleſis, dans l'Élide.
AΛEΞAN . . . . . Alexandrie, en Troade.
AΛEΞANΔPEIA . . . . Alexandrie, en Égypte.
AΛEΞANΔPEΩN. ΚΑΤ'ICCON . . . . . Alexandrie, près de la ville d'Iſſus.
AΛEΞANΔPOΣ . . . . Alexandre I, roi de Macédoine.
BAΣIΛEΩΣ. AΛEΞANΔPOΥ. . . . . Alexandre le Grand, roi de Macédoine.
AΛEΞ. ΤΟΥ. ΝΕ . . . . Alexandre, fils de Néoptoleme, roi d'Épire.
AΛIKAPNACCEΩN . . . Halicarnaſſus, en Carie.
AΛIHNΩN . . . . . Alia & Alieni, en Phrygie.
AΛINΔEΩN. . . . Alina, Alinda, Alindus, } en Carie.
AΛINEΩN . . . .
AΛΛAPIΩTAN . . . . Allaria, en Crete.
AΛΛIBANΩN . . . . . Allibanon, en Sicile.
AΛMONIΩN . . . . . Almum, en Mœſie.
ΑΛΟ . . . . . Haloneſus, île.
AΛONTINΩN. . . . . Alontinum *ou* Aluntium, en Sicile.

AΛΩΠEKON . . . . . Alopeconneſus, dans la Cherſonneſe de Thrace.
ΑΛΥ . . . . . Alyſia, dans l'Acarnanie.
AΛYΩN . . . . . Alvona, en Illyrie.
ΑΜ . . . . . Amorgus, île.
AMANTΩN . . . . . Amantia, en Illyrie.
AMACIA . . . . . Amaſia, dans le Pont Galatique.
AMAΣΣEIAΣ. . . . . Amaſia, dans le Pont Galatique.
AMAΣTPEΩ . . . . . Amaſtris, en Paphlagonie.
AMAΣTPIANΩN. . . . Amaſtris, en Paphlagonie.
AMAΣTPIΣ . . . . . Amaſtris, en Paphlagonie.
AMAΞIΩN. ΠE. . . . Hamaxia, dans la Cilicie.
AMBP . . . . . Ambracia, en Épire.
AMHΣTPATINΩN . . . Amiſtra, en Sicile.
AMICHNΩN . . . . . Amiſus, dans le Pont Galatique.
AMIΣOY . . . . . Amiſus, dans le Pont Galatique.
AMMΩN. . . . . Ammonia, dans la Marmarique.
AMOPIANΩN . . . . . Amorium, en Phrygie.
AMΦAΞIΩN . . . . Amphaxis, en Macédoine.
AMΦI. . . . . Amphilochia, dans l'Acarnanie.
AMΦIΠOΛEITΩN. . . . Amphipolis, en Syrie.
AMΦIΠOΛITΩN . . . . Amphipolis, en Macédoine.
AMΦITOYN. . . . . Amphia, dans la Meſſénie.
AMYNTAΣ. . . . . Amyntas III, roi de Macédoine.
AMYNTAΣ. . . . . Amyntas, roi de Cybire.
AMYNTAΣ . . . . . Amyntas, roi de Galatie.
ANAKTOPIΩN. . . . . Anactorium, dans l'Acarnanie.
ANAZAPBΩN . . . . Anazarbus, en Cilicie.
ANKYPANΩN. MHT. . Ancyre, dans la Galatie.
ANKYPANΩN . . . . Ancyre, en Phrygie.
ANKYPAC . . . . . Ancyre, en Galatie.
ANDEC . . . . . Andegavi, dans les Gaules.
ANDOB . . . . . Andob, dans les Gaules.
ANΔPI . . . . . Andros, île.
ANΔPΩN . . . . . Andros, île.
ANEMOYPIEΩN . . . . Anemurium, en Cilicie.

ΑΝΩ . . . . . Anolus, en Lydie.
COL. ANT. . . . . Antioche, de Piſidie.
ΑΝΤΑΙΟ. . . . . Anteopolis, dans l'Égypte.
ΑΝΤΑΝΔΡΙΩΝ . . . Antandros, en Myſie.
ΑΝΘΕΜΟΥΣΙΩΝ. . . Anthemuſium, dans la Méſopotamie.
ΑΝΘΗ . . . . . Anthédon, en Phœnicie.
ΒΑΣΙΛ. ΑΝΤΙΓ . . . Antigone, fils d'Ariſtobule, roi de Judée.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ . . . . . Antigone Gonatas, roi de Macédoine.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ . . . . . Antigone, roi d'Aſie.
COL. CAESAR. ANTIOC. Antioche, de Piſidie.
COLONIAE. ANTIOCHEAE . . . . . Antioche, de Piſidie.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ . . . . Antioche, de Cilicie.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ . . . . Antioche, en Carie.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ . . . . Antioche, capitale de Syrie, ſur l'Oronte.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΜΗΤΡΟΚΩΛ . . . . . Antioche, de Syrie.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ . . . . Antiochiens établis à Ptolémaïde, en Paleſtine.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΠΙ. ΚΑΛΛΙΡΟΗΙ . . . . Antiochiens établis à Callirohé, en Méſopotamie, ou Édeſſe.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ ΠΡΟΣ. ΔΑΦΝΗΙ . . . Antiochiens établis au bourg de Daphné, en Syrie.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΕΥΦΡΑΤΗΝ. Antiochiens établis près de l'Euphrate, en Syrie.
ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΙΠΠΟΝ. . . Antiochiens établis près du mont Hippus, dans la Cœlésyrie.
ΑΝΤΙΟCΗΙΑ . . . . Antioche de Syrie, ſur l'Oronte.
ΣΩΤΗΡΟΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Antiochus I Soter, roi de Syrie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Antiochus I Soter, roi de Syrie.
ΑΝΤΙΠ . . . . . Antipolis, dans les Gaules.
ΑΝΤΙΣ . . . . . Antiſſa, dans l'île des Lesbos.
ΑΟΡΝΙΩΝ . . . . . Aornos, dans l'Épire.
ΑΟΥΕ . . . . . Avenio, dans les Gaules.
COL. IVL. CONC. AUG. APAM . . . . . Apamée, en Bithynie.

ΑΠΑΜΕΙC . . . . . Apamée, ſur le Méandre, en Phrygie.
ΑΠΑΜΕΩΝ. . . . . Apamée, en Syrie.
ΑΠΑΜΕΩΝ. . . . . Apamée, ſur le Méandre, en Phrygie.
ΑΠΑΜΕΩΝ. ΠΡΟΣ. ΑΧΙΟΝ . . . . . Apamée, ſur l'Axius, en Syrie.
ΑΠΑΜΕΩΝ. ΤΩΝ. ΜΥΡΛΕΑΝΩΝ. . . . . Apamée, en Bithynie.
ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ . . . . Épire.
ΑΦΡΑ. . . . . Aphra, en Eſpagne.
ΑΦΡΟΔΙCΙΕΩΝ . . . Aphrodiſias, en Carie.
ΑΦΥΤΑΙ. . . . . Aphytis, en Macédoine.
ΑΠΟΛ . . . . . Apollonopolis, en Égypte.
ΑΠΟΛΛ . . . . . Apollonie, en Thrace.
ΑΠΟΛΛΩ . . . . . Apollonie, en Ætolie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ . . . Apollonie, en Illyrie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ . . . Apollonie, en Épire.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. ΠΡΟC. ΡΥΝΔ. . . . . Apollonie, près du Rhyndacus, en Myſie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ . . . Apollonie, en Lydie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ . . . Apollonie, en Carie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ. ΑΥ . Apollonie, en Lycie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ . . . Apollonie, près d'Épheſe, en Ionie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΕΩΝ . . . Apollonidea, en Lydie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΡΕΙΤΩΝ . . Apollonos-hieritæ, en Lydie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΑ. . . . . Apollonie, près d'Épheſe, en Ionie.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΗΤΕΩΝ. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ. . . . . Apollonie, en Thrace.
ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ. . . . . Apollonie, en Sicile.
ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ. . . . . Apollonos, île.
ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ . . . . Aptere, en Crete.
ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ. . . . . Aptere, en Crete.
AQUINO. . . . . Aquinum, en Italie.
ΑΡ. . . . . Aradus, île ſur les côtes de la Phénicie.
ΑΡ. . . . . Arcadiens, dans le Péloponeſe.
ΑΡΑΒΙΑ. . . . . Arabia.
ΑΡΑΔΙΩΝ. . . . . Aradus, île ſur les côtes de la Phœnicie.
ΑΡΚ . . . . . Arconeſus, île.

ΑΡΚΑΔΩΝ . . . . . Arcadia, en Crete.
ΑΡΧΕΛΑΟ . . . . . Archélaüs I, roi de Macédoine.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΧΕΛΑΟΥ. Archélaüs, roi de Cappadoce.
ARERMACIOS . . . . . Arematium, dans les Gaules.
ΑΡΕΘΟΥΣΑΤΩΝ. . . . Arethuſa, dans la Syrie.
ΑΡΓΕΙΩΝ . . . . . Argos, dans l'Argolide.
ΑΡΓΕΙΩΝ . . . . . Argos, en Cilicie.
ΑΡΓΕΙΩΝ . . . . . Argos-Amphilochium, en Acarnanie.
ΑΡΓΙΩΝ . . . . . Argos-Amphilochium, en Acarnanie.
ΑΡΙΑΣΣΕΩΝ . . . . . Ariaſſus, en Pamphilie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ . . . . . Ariarathe, roi I *ou* II *ou* III de Cappadoce.
ARIMI . . . . . Arminium, en Italie,
ARIMNO . . . . . Ariminium, en Italie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ . . ΑΡΙΟΒΑΡΣΑΝΟΥ. . . . . Ariobarzane Philoromæus I, roi de Cappadoce.
ΑΡΙ . . . . . Ariſtæum, en Thrace.
ΑΡΙΣ . . . . . Arisbas, roi d'Épire.
ΑΡΙΣΒΕΩΝ . . . . . Arisbe, dans la Troade.
ΑΡΜΕΝΙΑ . . . . . Arménie.
ARN. ASI . . . . . Arna, en Italie.
ΑΡΠΑΝΩΝ. . . . . Arpi, en Italie.
ΑΡΠΑΝΟΥ . . . . . Arpi, en Italie.
ΑΡΠΑΣΗΝΩΝ. . . . . Harpaſa, en Carie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΣΑΚΟΥ. Arſacé I, roi des Parthes.
ΑΡΣΙ . . . . . Arſinoë, en Crete.
ΑΡΣΙ . . . . . Arſinoë, dans la Cirénaïque.
ΑΡΣΙΝΟΗΣ. ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ . . . . . Arſinoë, femme de Ptolémée Philadelphe.
ΑΡΣΙΝΟΙΤΗΣ . . . . Arſinoë, en Égypte.
ΑΡΣΙΝΟΙΤΩΝ. . . . . Arſinoë, dans l'Égypte.
ΑΡΤΑΤΑΣ . . . . . Artavasde, rois des rois; roi d'Arménie.
ΑΡΤ . . . . . Arxata, en Arménie.
ΑΡΥΚΑΝ . . . . . Arycanda, en Lycie.
ΑΣ . . . . . Aſcalon, en Paleſtine.
ΑC . . . . . Aſcalon, en Paleſtine.
ΑCΚΑΛΩ . . . . . Aſcalon, en Paleſtine.
ARN. ASI. . . . . Aſinium, en Italie.
ΑCΙΒΑΙΩΝ. . . . . Aſiba, dans le Pont Cappadocien.
ΑSIDO . . . . . Aſido, en Eſpagne.
ΑCΙΝΑΙΩΝ . . . . . Aſine, en Laconie.
ΑCΩΠΕΙΤΩΝ . . . . Aſopus, en Laconie.
ΑCΩΤΙΩΝ . . . . . Azotus, dans la Phœnicie.
ΑCΠΕΝΔΙΩΝ . . . . . Aſpendus, en Pamphylie.
ΑΣΣΙ . . . . . Aſſus, en Aeolie.
ΑCCΙΩΝ . . . . . Aſſus, en Aeolie.
ASSORV . . . . . Aſſorus, en Sicile.
COL. AST. AVGVSTA . . Aſturica, en Eſpagne.
ΑΣΤΥΠΑΛΑΙΕΩΝ . . . Aſtypalea, île.
ΑΣΤΥΡΑ . . . . . Aſtyra, dans l'île de Rhodes.
ΑCΤΥΡΗΝΕΩΝ . . . . Aſtyra, dans la Myſie.
ΑΤ . . . . . Atrax, en Theſſalie.
ΑΤ . . . . . Atabyrium, en Sicile.
ΑΤΑΡ . . . . . Atarnea, en Myſie.
D. N. ATHALARICUS. REX . . . . . Athalaric, roi des Goths.
ΑΘΑΜΑΝ . . . . . Athamanes, en Aetolie.
ΑΘΕ. . . . . Athênes.
ΑΘΗΝΑΙΩΝ . . . . . Athênes.
ΟΥΑΒΑΛΑΘΟC.
ΑΘΗΝΟ. Υ. ΑΥΓ. . . . Athénodore, roi de Palmyre
ΑΘΡΙΒ . . . . . Athribites, dans l'Égypte
ΩΙΝΙΤΑ. . . . . Atinum, en Italie.
ΑΤΡΑΓΙΩΝ . . . . . Atrax, en Theſſalie.
ΑΤΤΑΒΥΡΑΙΩΝ . . . . Attaburæa, dans la Phœnicie.
ΑΤΤΑΙΤΩΝ . . . . . Attæa, en Phrygie.
ΑΤΤΑΛΕΩΝ . . . . . Attalia, en Lydie.
ΑΤΤΑΛΕΩΝ . . . . . Attalia, dans la Pamphylie.
ΑΤΤΟΥΔΕΩΝ . . . . . Attuda, en Phrygie.
ΑΥΔ . . . . . Audoléon, roi de Péonie.
ΑΥΓΟΥCΤΑΝΩΝ. . . . Auguſta, en Cilicie.
AVLIRCO. . . . . Aulirci, dans les Gaules.
ΑΥΡΗΛΙΟΠΟΛΙΤΑΙC. . . Auréliopolis, dans la Lidie.
ΑΥΡΗΛΙΟΠΟΛΙΤΩΝ . . Auréliopolis, dans la Lydie.
ΑΥΤΩ . . . . . Automale, dans la Cirénaique.
ΑΥΤΟΜΑΛΗC . . . . Automale, dans la Cyrénaique.
ΑΞ . . . . . Axia, en Locride *ou* en Crete.

ΑΖΕΤΙΝΩΝ . . . . . Azetini, dans l'Attique.

B.

C. C. I. B. . . . . Babba, dans la Numidie.
BA. . . . . Battus, roi de la Cyrénaïque.
D. N. BADVILA . REX. . Baduela I, roi des Goths.
ΒΑΓΗΝΩΝ . . . . . Bage, en Lydie.
BAILO . . . . . Bailo, en Eſpagne.
ΒΑΛΑΝΕΩΝ. . . . . Balanea, en Syrie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΒΑΛΛΑΙΟΥ . Ballæus, roi inconnu.
BAP . . . . . Barce, dans la Cyrénaïque.
ΒΑΡΚΑΙ . . . . . Barce dans la Cyrénaïque.
ΒΑΡΓΑCΗΝΩΝ . . . . Bargaſa, en Carie.
ΒΑΡΓΥΛΙΗΤΩΝ . . . . Bargylia, en Carie.
ΒΑΡΙΝΩΝ . . . . . Baris, en Italie.
ΒΕΙΘΥΝΙΑC . . . . . Bithynie.
ΒΕΙΘΥΝΙΕΩΝ . . . . . Bithynium, en Bithynie.
ΒΕΡΑΙΩΝ. . . . . Beroea, en Macédoine.
ΒΑΣΣΙΛΙΣΣΗΣ . ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ . . . . . Bérénice I, femme de Ptolémée, roi d'Égypte.
COL. FEL. BER. . . . . Berytus, en Phœnicie.
ΒΕΡΟΗ. . . . . Beroea, en Syrie.
ΒΕΡΟΙΑ . . . . . Beroea, en Syrie.
ΒΗΡΥΤΙΩΝ. . . . . Béryte, en Phœnicie.
ΒΕΡΡΟΙΑ. . . . . Berroea en Syrie.
ΒΗΤΑΡΡΑ . . . . . Betarræ, dans les Gaules.
ΒΙΑΤ . . . . . Biatec, roi inconnu.
ΒΙΑΤΕC . . . . . Biatec, roi inconnu.
BILBILIS . I TALICA . MV. Bilbilis, en Eſpagne.
ΒΙΣΑΛΤΙΚΟΝ. . . . . ΒΙΣΑLTIA, en Macédoine.
ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ. . . . . ΒΙΣΑLTIA, en Macédoine.
ΒΙΖΑΝΘΗΝΩΝ . . . . Bizanthe, en Thrace.
ΒΙΣΤΥΥΙΣ . . . . . Biſtuvium, en Italie.
ΒΙΤΟΥΙΟ . ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Bitovius, roi de Galatie.
ΒΙΤΟΥΚΟC. . . . . Bitucus, roi de Galatie.
ΒΙΖΥ. . . . . Bizya, en Thrace.
ΒΙΖΥΑΝΩΝ . . . . . Bizya, en Trace.
ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ . . . . . Blaundos, en Phrygie.
ΒΟΙΑΤΩΝ . . . . . Boea, en Laconie.
ΒΟΙΩΤΩΝ . . . . . Bœotiens.

COLONIA . BOSTRA . . Boſtra, dans l'Arabie.
ΒΟCΤΡΑC . . . . . Boſtra, en Arabie.
ΒΟCΤΡΩΝ . . . . . Boſtra, en Arabie.
ΒΟΤΡΥΗΝΩΝ . . . . . Botrys, en Phœnicie.
ΒΟΤΤΑΙΩΝ. . . . . Bottiæa, en Macédoine.
ΒΟΤΤΕΑΤΩΝ . . . . . Bottiæa, en Macédoine.
ΒΟΤΤΙΑΙΩΝ . . . . . Bottiæa, en Macédoine.
ΒΟΥΒΑC. . . . . Bubaſtæ, en Égypte.
ΒΟΥΡΡΑΙΩΝ . . . . . Bura, dans l'Arcadie.
ΒΟΥCΙΡΙΤΩΝ . . . . . Buſiris, en Égypte.
ΒΡΕΤΤΙΩΝ . . . . . Bruttii, en Italie.
BRICCIT . . . . . Brico, Briccit, dans les Gaules.
ΒΡΙΟΥΛΕΙΤΩΝ. . . . . Briula, en Lydie.
ΒΡΟΥΖΗΝΩΝ . . . . . Bruzus, en Phrygie.
BRVN . . . . . Brundiſium, en Italie.
ΒΥΒΛΙΩΝ . . . . . Byblos, en Phœnicie.
ΒΥΒΛΟΥ . . . . . Byblos, en Phœnicie.
ΒΥΛΛΙΟΝΩΝ . . . . . Bullis, en Illyrie.
C. A . BVT. ou BUTHR. Buthrotum, en Épire.
C. A. BVTHR. . . . . Buthrotum, en Épire.
ΒΥΤΟΝΤΙΝΩΝ. . . . . Butontum, en Italie.
ΒΥΤΡΟΤΙΩΝ . . . . . Buthrotum, en Épire.
ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ . . . . . Byzantium, en Thrace.

C.

♀ . . . . . Corinthe, en Achaïe & Sicile.
♀ . . . . . Corſe, île.
C. A. C. . . . . Cæſarée, près du Liban, dans la Phœnicie.
C. I. C. . . . . Carthage, en Afrique.
C. I. N. C. . . . . Carthago nova, en Eſpagne.
V. I. N. K. . . . . Carthago nova, en Eſpagne.
C. A. . . . . Cæſarea Auguſta, de Phœnicie.
C. A. . . . . Cæſar Auguſta, en Eſpagne.
C. C. A. . . . . Cæſar Auguſta, en Eſpagne.
MV. C. I. . . . . Calaguris, en Eſpagne.
ΚΑ . . . . . Caryſtus, dans l'Eubée.
ΚΑΒΑCΙΤΩΝ. . . . . Cabaſis, en Égypte.
COL. CABE. . . . . Cabellio, dans les Gaules.

ΚΑΒΗΡΩΝ . . . . . Cabira, dans le Pont Cappadocien.
ΚΑΔΩΗΝΩΝ . . . . . Cadi, en Phrygie.
ΚΑΙΑΝΤΟΛΟΥ . . . . Cæantolus, roi de Galatie.
ΚΑΙΛΙΝΩΝ . . . . . Cælium, en Italie.
ΚΑΙΝΩΝ . . . . . Caene, île.
COL. PR. FL. AUG. CAESAR . . . . . Cæſarée, près du Liban, en Phœnicie.
COL. CAESARIA. LIB. ΦΑΑ . . . . . Cæſarée, près du Liban, en Phœnicie.
ΚΑΙCΑΡΕΙΑ. ΠΑΝΙΑC. . Cæſarée, près du mont Panius, dans la Samarie.
ΚΑΙCΑΡΕΙΑC . . . . . Cæſarée, en Bithynie.
ΚΑΙCΑΡΕΙΑC. ΓΕΡΜΑΝΙΚΗΣ. & ΓΕΡΜΑΝΙΚΕΩΝ . . . . . Cæſaréa Germanicia, en Syrie.
ΚΑΙCΑΡΕΙΑC. ΑΙΒΑΝΟΥ. Cæſarée, en Paleſtine.
ΚΑΙCΑΡΕΙΑC. CEBAC-ΤΗC . . . . . Cæſarée, près du mont Panius, en Samarie.
ΚΑΙCΑΡΕΩΝ . . . . . Cæſarée, en Paleſtine.
ΚΑΙCΑΡ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΤΩ. ΑΝΑΖΑΡ . . . . . Cæſarée, près d'Anazarbus, en Cilicie.
ΚΑΙCΑΡΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΑΡΓΑΙΩ . . . . . Cæſarée, près du mont Argæus en Cappadoce.
MV. CAL. IVL . . . . Calaguris, en Eſpagne.
ΚΑΛΑΚΤΙΝΩΝ . . . . Calacta, en Sicile.
ΚΑΛΧΑΔΟΝΙΟΙC . . . Calchedon, en Bithynie.
ΚΑΛΧΑΔΟΝΙΩΝ . . . . Calchedon, en Bithynie.
CALENO . . . . . Caleno, Cales, en Italie.
ΚΑΛΛΑΤΙΑΝΩΝ . . . . Callatia, en Moeſie.
CALP . . . . . Calpe, en Eſpagne.
ΚΑΜΑΡΙΝΑΙΩΝ . . . . Camarina, en Sicile.
ΚΑΜΠΑΝΟ . . . . . Capua, en Italie.
ΚΑΝ . . . . . Canata ou Canatha, en Paleſtine.
ΚΑΝΩ . . . . . Canopus, en Égypte.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΚΑΝΟΥ. ΠΟΛΥ. ΟΝΝΟΙΑ . . . . Canog Poly, roi inconnu.
ΚΑΝΟΘ . . . . . Canotha, dans la Décapole de Syrie.
ΚΑΦΙΑΤΩΝ . . . . . Caphia, en Arcadie.
ΚΑΠΙΤΩΛΙΕΩΝ . . . . Capitolias, dans la Cœléſyrie.
CAPV . . . . . Capua, en Italie.

ΚΑΡΑΛΙΩΤΩΝ . . . . Caralis, dans l'Iſaurie.
ΚΑΡΑΛΛΙΩΤΩΝ . . . . Carallia, en Pamphylie.
CARBVLA . . . . . Carbula, en Eſpagne.
ΚΑΡΔΙΑ . . . . . Cardia, en Thrace.
CARI . . . . . Cariſia, en Eſpagne.
CARISI . . . . . Cariſia, en Eſpagne.
CARMO . . . . . Carmo, en Eſpagne.
ΚΑΡΡ . . . . . Carrhae, en Méſopotamie.
ΚΟΛ. ΚΑΡΡΗΝ . . . . Carrhae, en Méſopotamie.
ΑΥΡ. ΚΑΡΡΗΝΩΝ ΦΙΛΩΡ . . . . . Carrhae, en Méſopotamie.
CARTEIA . . . . . Carteia, en Eſpagne.
ΚΑΡΘΑ . . . . . Cartha, dans l'île de Ceos.
KARTHAGO . . . . . Carthage, en Afrique.
ΚΑΡΥΣΤΙΩΝ . . . . . Caryſtus, dans l'Eubée.
ΚΑCΑΥΩΝ . . . . . Caſatæ, en Pamphylie.
MVNICIP. CASCANTVM. Caſcantum, en Eſpagne.
CASSANDREA . . . . Caſſandria, en Macédoine.
COL. IVL. AVG. CASSANDREN . . . . . Caſſandria, en Macédoine.
ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ . . . . Caſſandre, roi de Macédoine.
ΚΑΣΣΟΠΑΙΩΝ . . . . Caſſope, dans l'Épire.
CAST . . . . . Caſtulo, en Eſpagne.
ΚΑCΤΑΒΑΛΕΩΝ . . . Caſtabala, en Cilicie.
ΚΑCΤΑΒΑΛΕΩΝ . . . Caſtabala, en Cappadoce.
ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ . . . . Catana, en Sicile.
CAVL . . . . . Caulonia, en Italie.
AVAX . . . . . Caulonia, en Italie.
ΚΑΥΣΤΡΙΑΝΩΝ . . . Cayſtriani, en Lydie.
CE . . . . . Cenchræ, dans l'Achaïe.
ΚΕ . . . . . Ceos, île.
ΚΕ . . . . . Cephalenia, île.
ΚΗΒΗCCΕΩΝ . . . . Cebeſſus, dans la Lycie.
C. V. I. CEL. . . . . Celſa, en Eſpagne.
ΚΕΛΕΝΔΡΕΝΩΝ . . . Celendris, en Cilicie.
ΚΕΝΤΟΡΙΠΙΝΩΝ . . . Centuripæ, en Sicile.
ΚΕΩΝ . . . . . Ceos, île.
ΚΕΦΑΛ . . . . . Cephalœdium, en Sicile.
ΚΕΡΑΙΤΑΝ . . . . . Ceraetania, en Crete.
ΚΕΡΑCΟΥΝΤΙΩΝ . . . Ceraſus, dans le Pont.

ΚΕΡΕΤΑΠΕΩΝ . . . . Ceretapa, en Phrygie.
ΧΑΒΑΚΤΩΝ . . . . . Chabacta, dans le Pont Galatique.
ΚΑΛΧΑΔΟΝΙΩΝ . . . . Chalcedon, en Bithynie.
ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ . . . . . Chalcis, dans la Syrie.
ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ . . . . . Chalcis, dans l'Euboée.
ΧΕΡ . . . . . Cherſoneſus, dans la Taurique.
ΧΕΡΣΟΝΑΣΙΟΝ . . . . Cherſoneſus, en Crete.
ΧΙΩΝ. . . . . Chios, île.
ΧΙΩΣ . . . . . Chios, île.
ΚΥΠΡΙΩΝ . . . . . Cypre, île.
ΚΙΑΝΩΝ . . . . . Cius, en Bithynie.
ΚΙΒΥΡΑΤΩΝ . . . . . Cibyra, en Phrygie.
ΚΙΔΡΑΗΝΩΝ . . . . . Cidra, en Phrygie.
ΚΙΔΥΗCCEIC . . . . Cidyeſſus, en Phrygie.
ΚΙΕΡΕ . . . . . Cierus, en Bithynie.
ΚΙΛΒΙΑΝΩΝ. ΤΩΝ. ΑΝΩ. Cilbiani *ſuperiores*, en Lydie.
ΚΙΛΒΙΑΝΩΝ. ΤΩΝ. ΚΑΤΩ. Cilbiani *inferiores*, en Lydie.
ΚΙΜΩΛΙ. . . . . Cimolis, île.
ΚΙΘ . . . . . Cithæron, en Bœotie.
ΚΛΑΡΗΝΩΝ . . . . . Claros, dans l'Ionie.
ΚΛΑΥΔΕΙΚΟΝΙΕΩΝ. . . Claudiconium, en Lycaonie.
ΚΛΑΥΔΙΕΩΝ . . . . . Claudias, en Cappadoce.
ΚΛΑΥΔΙΟ . . . . . Claudiopolis, en Lycaonie.
ΚΛΑΥΔΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Claudiopolis, en Iſaurie.
ΚΛΑΖΟΜΕΝΙΩΝ . . . . Clazomene, en Ionie.
ΚΛΕΩ . . . . . Cleonæ, dans l'Argolide.
ΚΛΕΩΝΑΙΩΝ . . . . . Cleonæ, dans l'Achaïe.
ΒΑΣΣΙΛΙΣΣΗΣ. ΚΛΕΟ-ΠΑΤΡΑΣ . . . . . Cléopâtre II, mere de Ptolémée VIII & de Ptolémée IX, rois d'Égypte.
CLOVNIOΣ . . . . . Clunia, en Eſpagne.
CLVNIA . . . . . Clunia, dans l'Eſpagne.
ΚΝΙ . . . . . Cnidus, en Carie.
ΚΝΙΔΙΩΝ . . . . . Cnidus, en Carie.
ΚΝΩΣΙΩΝ . . . . . Cnoſſus, en Crete.
ΚΝΩΣΙΩΝ . . . . . Minos, roi de Crete.
AEL. MVNICIP. COEL. Coelu *ou* Coillu, en Numidie.
AEL. MVNICIP. COEL. . Coelum *ou* Culla, dans la Cherſoneſe de Thrace.
AEL. MVNICIP. COIL. . Coelu *ou* Coillu.
ΚΟΛΩΝΑΩΝ. . . . . Colonæ, dans la Meſſénie.
ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ . . . . . Colophon, en Ionie.
ΚΟΛΟCCΗΝΩΝ. . . . . Coloſſæ, en Phrygie.
ΚΟΛΥΒΡΑCCEΩΝ . . . . Colybraſſos, en Cilicie.
ΚΟΜΑΝΩΝ . . . . . Comana, dans le Pont Galatique.
COL. IVL. AVG. F COMANORVM . . . . . Comana, dans le Pont.
COMOS . . . . . Comios, dans les Gaules.
ΚΟΜΜΑΓΗΝΟΝ . . . . Commagene, en Syrie.
ΚΟΝΑΝΕΩΝ . . . . . Conana, en Piſidie.
CONOVO . . . . . Conoviano, dans la Grande Bretagne.
COPIA . . . . . Copia, en Italie.
ΚΟΠΤΗΤΩΝ . . . . . Coptos, en Égypte.
COL. IVL. AVG. COR. Corinthe, dans l'Achaïe.
COP. . . . . Corinthe, dans l'Achaïe.
COP . . . . . Coreyra nigra, île, aujourd'hui Curzola.
ΚΟΡΑΚΗCΙΩΤΩΝ. . . . Coraceſium, dans la Cilicie.
ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ . . . . . Corcyra, île, aujourd'hui Corfou.
CORDV . . . . . Corduba, en Eſpagne.
ΚΟΡΙΝΘΙΩΝ . . . . . Corinthe, en Achaïe.
LAVS. IVLI. CORINT . . Corinthe, en Achaïe.
ΚΟΡΩΝΑΙΩΝ . . . . . Corone, en Meſſénie.
ΚΟΡΟΠΙCCEΩΝ . . . . Coropiſſus, en Lycaonie.
ΚΩΡΥΚΙΩΤ . . . . . Corycus, en Cilicie.
ΚΩΡΥΔΑΛΛΩΝ . . . . Corydalla, en Lycie.
ΚΟΙΝΩΝ. . . . . Cyrénéens.
ΚΩΙΟΝ . . . . . Cos, île.
ΚΟΙΩΝ . . . . . Cos, île.
ΚΟΣΩΝ . . . . . Coſa, en Italie.
ΚΟΤΙΑΙΕΩΝ . . . . . Cotiæum, en Phrygie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΚΟΤΥΣ . . . Cotis III, roi de Thrace.
ΚΡΑ . . . . . Cragus, en Lycie.
ΚΡΑ . . . . . Crannium, dans l'île de Céphalénie.
ΚΡΑ . . . . . Crannon, en Theſſalie.

ΚΡΑΝΑΙΩΝ . . . . . Crannium, dans l'île de Céphalénie.

ΚΡΑΝΩΝ . . . . . Crannon, en Theſſalie.

COL. IVL. AUG. CREMNA . . . . . Cremna, dans la Piſide, ſur les confins de la Pamphylie.

ΚΡΗΤΙΑ . ΦΛΑΟΥΙΟΠΟΛΙΣ . . . . . Cretia Flaviopolis, dans la Bithynie.

ΚΡΗΤΩΝ . . . . . Crete, île.

ΚΡΟ . . . . . Cretone, en Italie.

ΚΡΩΜΝΑ . . . . . Cromna, dans la Paphlagonie.

ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΣ . . . Crotone, en Italie.

ΚΤΗ . . . . . Ctimenæ *ou* Ctemenæ, en Theſſalie.

ΚΤΙΜΕΝΟΣ . . . . . Ctimenæ *ou* Ctemenæ, en Theſſalie.

ΚΥ . . . . . Cydna, en Lycie.

ΚΥΔΩΝΙΑΤΑΝ . . . . Cydonia, en Crete.

ΚΥΜΑΙΟΙΣ . . . . . Cyme, en Aeolie.

ΚΥΜΑΙΩΝ . . . . . Cumæ, en Italie.

CVNOBELINVS . . . . Roi des Bretons.

ΚΥΜΑΙΩΝ . . . . . Cyme, en Aeolie.

ΚΥΙΤΩΝ . . . . . Cyon, en Carie.

ΚΥΝΟΠ . . . . . Cynopolis, en Égypte.

ΚΥΠ . . . . . Cypariſſus, en Phocide.

ΚΥΠΑΡΙΣΣΙΕΩΝ . . . Cypariſſa, dans le Péloponeſe.

ΚΥΡΑΝΑΙΩΝ . . . . . Cyrene.

ΚΥΡΡΗΣΤΩΝ . . . . Cyrrhus, en Syrie.

ΚΥΘΝΙ . . . . . Cythnus, île.

ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ . . . . Cyzique, en Myſie.

D.

C. I. A. D. . . . . Dertoſa, en Eſpagne.

C. F. P. D. . . . . Deulton, dans la Thrace.

ΔΑΚΙΑ . . . . . Dace.

ΔΑΛΔΙΑΝΩΝ . . . . . Daldis, en Lydie.

COL. ΔΑΜΑ. METR. . . Damaſcus, dans la Cœléſyrie.

ΔΑΜΑΣΚΗΝΩΝ . . . Damas, dans la Cœléſyrie.

ΔΑΜΑCΚΟΥ . . . . . Damas, dans la Cœléſyrie.

ΔΑΜΑΣΤΙΩΝ . . . . Damaſtium, en Épire.

. . . . ΔΑΟΡΣΩΝ . . . . Daorſi, en Illyrie.

ΔΑΡΔΑΝΙΩΝ . . . . . Dardanus, dans la Troade.

ΔΗ . . . . . Délos, île.

ΔΕΙΗΝΩΝ . . . . . Dium, dans la Cœléſyrie.

ΔΕΛΦΩΝ . . . . . Delphes, dans la Phocide.

ΔΗΜΗΤΡΙΕΩΝ . . . . Démétrias, en Aſſyrie.

ΔΗΜΗΤΡΕΩΝ . . . . Démétrias, en Theſſalie.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ . ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ . . . . . Démétrius I, Dieu, Philopator, Soter, roi de Syrie.

ΔΗΜΩΝ * ΑΔΕΑΦΩΝ . . Laodicée, Apamée, Antioche, Séleucie, quatre villes de Syrie confédérées.

COL. FL. PAC. DEVLT. Deulton, en Thrace.

DIAOVLOS . . . . . Diablintes, dans les Gaules.

COL. IVL. AUG. DIENSIS . . . . . Dium, en Macédoine.

ΔΙΟ . . . . . Diotus, roi de la Bactriane.

ΔΙΟΚΑΙ . . . . . Diocæſarée, de Galilée.

ΔΙΟΚΑΙCΑΡΕΙΑC . . . Diocæſarée, en Cappadoce.

ΔΙΟΚΑΙCΑΡΕΙΩΝ . . . Diocæſarée, en Phrygie.

ΔΙΟΚΑΙCΑΡΕΩΝ . . . Diocæſarée, en Cilicie.

ΔΙΟΝΥCΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Dionyſopolis, en Thrace.

ΔΙΟΠ . . . . . Dioſpolis *parva*, en Égypte.

ΔΙΟΠΟΛΙΤΩΝ . ΜΕ . . Dioſpolis *magna*, en Égypte.

ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΑΔΟΣ . . . Dioſcurias, en Colchide.

ΔΙΟCΙΕΡΕΙΤΩΝ . . . . Diosheritæ, en Lydie.

ΔΙΟCΠΟΛΙC . . . . . Dioſpolis, en Paleſtine.

ΔΙΟCΠΟΛΙΤΩΝ . ΜΕΓ . . Dioſpolis *magna*, en Égypte.

ΔΙΟΥ . . . . . Diodotus, roi de la Bactriane.

ΔΟΚΙΜΕΩΝ . . . . . Docimeum, en Phrygie.

ΔΟΛΙΧΑΙΩΝ . . . . . Doliche, en Syrie.

ΔΩΡΑ . . . . . Dora, ville de Phœnicie.

ΔωΡΕΙΤωΝ . . . . . Dora, ville de Phœnicie.

ΔωΡΕΙωΝ . . . . . Dora, ville de Phœnicie.

ΔωΡΙΤΕΙΤωΝ . . . . Dora, ville de Phrygie.

DORNACOS . . . . . Durnacus, dans les Gaules.

ΔΟΡΥΛΑΕΩΝ . . . . . Dorylæum, en Phrygie.

ΔΩCΕΩΝ . . . . . Doſa, en Aſſyrie.

ΔΡΕ . . . . . Drepanum, en Sicile.

ΔΥΡ . . . . . Dyrrachium, en Illyrie.

DVRAT . . . . . Duratum, dans les Gaules.

ΔΥΡ . ΛΑΚΩ . . . . . Dyrrachium, en Laconie.

DVRNACVS . . . . . Durnacus, dans les Gaules.

E.

HAT . . . . . Atria, en Italie.
EBOR . . . . . Ebora, dans le Portugal.
EBVRO . . . . . Eburones, dans les Gaules.
ΕΔΕCCA . . . . . Edeſſa, dans la Syrie.
ΜΑΡ.ΑΥΡ.ΑΝΤΩ.ΕΔΕCCA Edeſſa, en Méſopotamie.
ΕΔΕCCAIΩΝ . . . . . Edeſſa, en Macédoine.
ΕΔΕCCAIΩΝ . . . . . Edeſſa en Syrie.
ΕΔΕCCΕΩΝ . . . . . Edeſſa, en Macédoine.
ΕΓΕΣΤΑΙΩΝ . . . . . Egeſta *ou* Segeſta, en Sicile.
ΕΓΙΑΛΕΩΝ. . . . . Aegialus, dans le Péloponeſe.
ΕΙΚΟΝΙΕΩΝ . . . . . Iconium, en Lycaonie.
Ε ΠΟΝΙΕΩΝ . . . . . Hipponium, en Italie, depuis Valentia.
ΕΙΡ. . . . . Ereſus, dans l'île de Lesbos.
ΕΙΡΗΝΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . Irenopolis, en Cilicie.
ΕΛΑΙΟΥΣΙΩΝ . . . . Elæuſa, île.
ΕΛΑΙΤΩΝ . . . . . Elæa, en Aeolie.
ΕΛΑΤΕΩΝ. . . . . Elatea, dans la Phocide.
ΗΛΕΙΩΝ. . . . . Elis, dans le Péloponeſe.
ΕΛΕΥΣΙ. . . . . Eleuſis, dans l'Attique.
ΕΛΕΥΘΕΡΝΑΙΩΝ. . . . Eleutherna, en Crete.
ΕΛΕΥΘΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ . . Eleutheropolis.
ΗΛΙΟΠ . . . . . Héliopolis, en Égypte.
ΕΛΥΡΙΩΝ . . . . . Elyrus, en Crete.
COL. EMERITA. AVGVSTA . . . . . Emerita, dans le Portugal.
ΕΜΙCΩΝ. ΚΟΛΩΝΙΑC. . Emiſa, dans la Phœnicie.
EMPOR. . . . . Emporiæ, en Eſpagne.
ΕΜΠΟΡ . . . . . Emporiæ, en Sicile.
ΕΜΠΟΡΙΤΩΝ . . . . . Emporiæ, en Eſpagne.
ΕΝΝΑΙΩΝ . . . . . Enna & Henna, en Sicile.
ΕΝΤΕLLINΩΝ. . . . . Entella, en Sicile.
ΕΠ . . . . . Épidaure, dans l'Argolide.
ΗΦΑΙ. . . . . Ephæſtia, dans l'île de Lemnos.
ΕΦΕΣΙΟΝ . . . . . Épheſe, en Ionie.
ΕΠΙΚΤΗΤ. . . . . Epictetus, contrée de la Phrygie.
ΕΠΙΔΑΥΡΟΥ . . . . . Épidaure, dans l'Argolide.
ΕΠΙΦΑΝΕΩΝ . . . . . Epiphanea, en Syrie.
ΕΠΙΦΑΝΕΩΝ . . . . . Epiphanea, en Cilicie.
ΕΡ. . . . . Ereſus, dans l'île de Lesbos.
ΕΡ. . . . . Erythræ, en Crete.
ΗΡ. Σ. . . . . Heraclea ſintica, en Macédoine.
ΗΡΑΚ . . . . . Héracléopolis, en Égypte.
ΗΡΑΚΛΗΑC. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ. . . . . Héraclée, dans le Pont.
ΗΡΑΚΛΕΙΑ . . . . . Héraclée, en Bithynie.
ΗΡΑΚΛΕΙΑ . . . . . Héraclée, dans la Cyrénaïque.
ΗΡΑΚΛΕΙΑC. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ. . . . . Héraclée, dans le Pont.
ΗΡΑΚΛΗΙΩΝ . . . . . Héraclée, en Italie.
ΗΡΑΚΛΕΙΩΝ . . . . . Héraclée, en Lydie.
ΗΡΑΚΛΕΩΝ . . . . . Héraclée, en Lydie.
ΗΡΑΚΛΕΩΝ. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ. . . . . Héraclée, dans le Pont.
ΗΡΑΚΛΕΩΤΑΝ . . . . Héraclée, en Acarnanie.
ΗΡΑΚΛΕΩΤΑΝ. ΜΕΤΡ. . Héraclée, en Thrace.
ΗΡΑΚΛΕΩΤΩΝ . . . . Héraclea Lynceſtidis, en Macédoine.
ΗΡΑΚΛΕΩΤΩΝ . . . . Héraclée, en Carie.
ΕΡΑΔ. . . . . Eradæ, dans l'Attique.
ΗΡΑΕΩΝ . . . . . Heræa, dans l'Arcadie.
ΕΡΕΒΟΙΩΝ. . . . . Erebæa, en Bithynie.
ΕΡΕΣΙ . . . . . Ereſus, dans l'île de Lesbos.
ΕΡΕΤΡΙΕΩΝ . . . . . Eretria, dans l'Euboée.
MVN. ERGAVICA . . . Ergavica, en Eſpagne.
ΕΡΙ . . . . . Eriza, en Carie.
ΕΡΜΙΟΝΕΩΝ . . . . . Hermione, dans le Péloponeſe.
ΕΡΜΟ . . . . . Hermopolis, en Égypte.
ΕΡΜΟΚΑΠΗΛΕΙΤΩΝ . . Hermocapelus, en Lydie.
ΕΡΜΩΝΘ . . . . . Hermonthis, en Égypte.
ΕΡΜΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . . Ermopolis, en Égypte.
ΕΡΜΟΥΠΟΛΕΙΤΩΝ . . . Hermupolis, en Lydie.
ΗΡΩ . . . . . Heroopolis, en Égypte.
ΗΡΩΔΟΥ . . . . . Hérode le Grand, roi de Judée.
ΕΡΥ . . . . . Erythræ, en Ionie.
ΕΡΥΚΕΙΩΝ . . . . . Eryx, en Sicile.

Digitized by Google

ΕΡΥΘΡΑΙΩΝ . . . . . Erythræ, en Ionie.
ΕΣΒΟΥ . . . . . Esbus, dans l'Arabie.
ΕΣΒΟΥΣ . . . . . Esbus, dans l'Arabie.
ΕΣΤΡΕΔΙΙΣ . . . . . Aſpendus, en Pamphilie.
ΕΤΕΝΝΕΩΝ . . . . . Etenna, en Pamphilie.
ΕΥ . . . . . Eubée, île.
ΕΥΑ . . . . . Eva, en Arcadie.
ΕΥΒΟΙΕΩΝ . . . . . Eubée, île.
ΕΥΚΑΡΠΕΙΑ . . . . . Eucarpia, en Phrygie.
ΕΥΚΑΡΠΕΩΝ . . . . . Eucarpia, en Phrygie.
ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ . . . . . Eucratides le fils, roi de la Bactriane.
ΕΥΜΕΝΕΩΝ . . . . . Eumenia, en Phrygie.
ΕΥΜΕΝΕΩΝ. ΑΧΑΙΩΝ . . Eumenia, en Phrygie.
ΒΑΣΙΛ. ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ . . Eupator, roi du Boſphore.
ΕΥΡΩΜΕΩΝ . . . . . Euronne, dans la Carie.
ΕΥΡΥΔΙΚΕΩΝ . . . . Eurydicium, dans l'Élide.
ΕΥΣΕΒΕΙΑΣ . . . . . Euſebia, en Cappadoce.

F.

FA . . . . . Faleria, dans l'Étrurie.
FAI . . . . . Faiſula, en Italie.
FAΛΕΙΩΝ . . . . . Faliſci, en Italie.
FAΡΙΑΙΩ . . . . . Faria, île.
FAΞΙΩΝ . . . . . Axia en Locride *ou* en Crete.

G.

ΓΑΒΗΝΩΝ . . . . . Gabe, dans l'Iturée *ou* la Trachonite.
ΓΑΒΑΛΕΩΝ . . . . . Gabala, en Syrie.
ΓΑΔΑΡΑ . . . . . Gadara, en Paleſtine.
ΓΑΔΑΡΕΩΝ . . . . . Gadara, en Paleſtine.
ΓΑΛΑΤΙΑΣ . . . . . Galatie, en Aſie.
ΓΑΛΑΤΩΝ . . . . . Galatie, en Aſie.
ΓΑΡΓΑΡΕΩΝ . . . . . Gargara, en Aeolide.
ΓΑΥΛΙΤΩΝ . . . . . Gaulos, île.
ΓΑΖΑΕΩΝ . . . . . Gaza, en Paleſtine.
ΓΑΖΙΟΥΡΩΝ . . . . . Gaziura, dans le Pont Galatique.
ΓΕΛΑΣ . . . . . Gela, en Sicile.
ΓΕΛΩΙΩΝ . . . . . Gela, en Sicile.
ΓΕΛΩΙΩΝ . . . . . Gela, en Sicile.
ΒΑ. ΓΕΛΩΝΟΣ . . . . Gélon, roi de Sicile.
ΓΕΡΑΣΩΝ . . . . . Geraſa, dans la Décapole de Syrie.
ΓΕΡΜΑΝΙΚΕΩΝ . . . . Cæſarea Germanicia, en Syrie.
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΕΩΣ . . Germanicopolis, en Iſaurie.
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΙΣ . . Germanicopolis, en Paphlagonie.
COL. AVG. F. GERMENO . . . . . Germé, en Galatie.
ΓΕΡΜΗΝΩΝ . . . . . Germé, en Myſie.
ΓΟΜΦΕΩΝ . . . . . Gomphi, en Theſſalie.
ΓΟΡΔΗΝΩΝ . . . . . Gordus-Julia, en Lydie.
ΓΟΡΔΟΣ . . . . . Gordus-Julia, en Lydie.
ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ . . . . . Gortyna, en Crete.
ΓΟΡΤΥΣ . . . . . Gortyna, en Crete.
ΓΡΑ . . . . . Graviſcæ, en Italie.
MVNICIP. GRACCVRIS . Graccuris, en Eſpagne.
ΓΡΥ . . . . . Grumentum, en Italie.
ΓΥΡΤΩΝΙΩΝ . . . . Gyrton, en Theſſalie.
ΓΙΘΕΑΤΩΝ . . . . . Gythium, en Laconie.

H.

COL. H. LEG. H. . . . Héliopolis, dans la Cœléſyrie.
C. G. IVL. H. A. P. . . Héliopolis, dans la Cœléſyrie.
C. G. I. H. P. A. . . . Hippone, dans l'Afrique.
HADR. . . . . Hadrumetum, en Afrique.
COL. HEL. . . . . Héliopolis, dans la Cœléſyrie.

I.

IA . . . . . Jaſus, en Carie.
IAITOY . . . . . Jaetia, en Sicile.
IAΣΕΩΝ . . . . . Jaſus, en Carie.
IACCEΩΝ . . . . . Jaſus, en Carie.
IATIKO . . . . . Iaticus, roi de Galatie.
IBRVIX . . . . . Éburovices, dans les Gaules.
IKAP . . . . . Icarius, île.
IΔΡΙΕΩΣ . . . . . Idricus, roi de Carie.
IEPAΠΟΛΕΙΤΩΝ . . . Hiérapolis, en Phrygie.
IEPAΠΟΛΙΣ . . . . . Hiérapolis, en Phrygie.
IEPAΠΥΤΝΙΩΝ . . . . Hierapytna, en Crete.

ΙΕΡΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ . . . Hiérocæſarée, en Lydie.
ΙΕΡΩΝΟΣ . . . . . Hiéron I, roi de Sicile.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΙΕΡΟΝΥΜΟΥ. Hiéronyme, roi de Sicile.
ΙΕΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. . . . Hiérapolis, en Cilicie.
ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . Hiérapolis en Syrie.
ΙΜΤΩΝ . . . . . Jos, île.
C. I. IL. A. . . . . Illici, en Eſpagne,
C. C. IL. A. . . . . Illici, en Eſpagne.
ΙΛΗΑ. . . . . Hileia, en Méſopotamie.
MVN. ILERDA . . . . Ilerda, en Eſpagne.
ΙΛΙΩΝ . . . . . Ilium, en Troade.
ΙΛΙΟΝ . . . . . Ilium, en Troade.
M. H. ILLERGAVONIA. DERT . . . . . Illergavonia, en Eſpagne.
ΙΜΒΡΙΩΝ . . . . . Imbrus, île.
ΙΜΒΡΟΥ . . . . . Imbrus, en Carie.
ΗΙΜΕΡΑΙΩΝ . . . . Himere, en Sicile.
ΙΝΔΙΚΗ . . . . . Indicæa.
ΙΩΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. . . . Ionopolis, en Paphlagonie.
ΙΠΠΩΝΙΕΩΝ . . . . . Hipponium, en Italie, depuis Valencia.
ΙΡ. . . . . Irene, île.
ΙRIPPO . . . . . Irippo, en Eſpagne.
ΙΡΡ . . . . . Irrheſia, île.
ΙΣ . . . . . Iſſa, île près de l'Illyrie.
ΙΣΑΥΡΩΝ . . . . . Iſaurus, en Iſaurie.
ΙΣΙΝ. . . . . Iſindus, en Pamphylie.
ΙΣΤΙΑΙΕΩΝ . . . . . Iſtiæa, en Euboée.
ΙΣΤΡΙΗ. . . . . Iſtriopolis, en Moeſie.
ΙΣΤΡΙΗΝΩΝ . . . . . Iſtrus, dans le Pont.
MVM. ITAL. . . . . Italica, en Eſpagne.
ΙΤΑΝΙΩΝ . . . . . Itanus, en Crete.
ΙΘΑ . . . . . Ithaque, île.
ΙΘΑΚΩΝ . . . . . Ithaque, île.
ΙΟΠΗ. . . . . Joppé, en Paleſtine.
ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ. ΙΟΤΑΠΗ. . Jotapé, reine de Commagene.
ΙΟΥΔΑΙΑΣ . . . . . Judée.
ΙΟΥΛ. . . . . Julis, dans l'île de Céos.
ΙΟΥΛΙΑ. . . . . Julias, en Paleſtin.
ΙΟΥΛΙΕΩΝ. . . . . Julia, en Phrygie.
ΙΟΥΛΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. . . Juliopolis, en Bithynie.
REX IVBA. . . . . Juba le fils, roi de Numidie & de Mauritanie.
REX IVBA . . . . . Juba le pere, roi de Numidie & de Mauritanie.
ΙΥΛΙΩΝ. . . . . Julis, dans l'île de Ceos.

L.

Λ. . . . . Locriens-Épizéphiriens, en Italie.
ΛΑ . . . . . Lacédémone, en Laconie.
ΛΑ . . . . . Lampſaque, en Myſie.
ΛΑ . . . . . Larymna & Salgaſſus, en Béotie.
ΛΑ. ΣΑ. . . . . Larymna & Salgaſſus, en Béotie.
ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ. . . . . Lacanatæ, en Cilicie.
ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ . . . Lacédémone, en Laconie.
ΛΑΚΥΔΩΝ. . . . . Lacydon, dans les Gaules.
ΛΑΡΙΝΟΔ . . . . . Larinum, en Italie.
LAELIA . . . . . Lælia, en Eſpagne.
ΛΑΕΡΤΕΙΤΩΝ. . . . . Laërte, en Cilicie.
ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ. . . . . Lalaſſis, dans l'Iſaurie.
ΛΑΜ . . . . . Lampſaque, en Myſie.
ΛΑΜΙΕΩΝ. . . . . Lamia, en Theſſalie.
ΛΑΜΠΑΙΩΝ . . . . . Lampa, en Crete.
ΛΑΜΨ . . . . . Lampſaque, en Myſie.
ΛΑΜΨΑΚΗΝΩΝ . . . . Lampſaque, en Myſie.
ΛΑΝΔΙΝΑ . . . . . Landina, en Italie.
SEPT. COL. LAOD. METRO . . . . . Laodicée, en Syrie.
COL. LAODICEAS. METROPOLEOS . . . . Laodicée, en Syrie.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ . . . . . Laodicée, en Phrygie, ſur les confins de la Carie.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ . . . . . Laodicée de Syrie, près de la mer.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ . . . . . Laodicée, dans le Pont Galatique.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. ΠΡΟΣ. ΑΙΒΑΝ. . . . . Laodicée, dans la Cœléſyrie, près du Liban.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. . . . . Laodicée, de Syrie.
ΛΑΠΙΘ . . . . . Lapithæ, en Theſſalie.

ΛΑΠΠΑΙΩΝ . . . . . Lappa, en Crete.
ΛΑΡΑΝΔΕΩΝ . . . . Laranda, en Lycaonie.
ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ . . . . . Lariſſa, en Theſſalie.
ΛΑΩΝ . . . . . Las, dans la Laconie.
ΛΑΥΔΙΚΕΩΝ . . . . . Laodicée, en Syrie.
ΛΕΒΕΔΙΩΝ . . . . . Lebedus, en Ionie.
ΛΕΟΝΤΙΝΩΝ . . . . . Leontini, en Sicile.
ΛΕΟΝΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Leontopolis, en Égypte.
COL. VIC. IVL. LEP. . . Leptis, en Afrique.
ΛΕΠΤΙC . . . . . Leptis, en Afrique.
C. V. I. L. . . . . Leptis, en Afrique.
ΛΕCΒΙΩΝ . . . . . Lesbos, île.
ΛΕΣΒΟΥ . . . . . Lesbos, île.
ΛΗΤΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . Letopolis, en Égypte.
ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ . . . . . Leucade, en Acarnanie.
ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ . . . . . Leucas, en Syrie.
ΛΙΒΥΗ . . . . . Libya, nome d'Égypte.
LIHOVI . . . . . Lexovii, dans les Gaules.
ΛΙΛΥΒΑΙΤΑΝ . . . . Lilybæum, en Sicile.
ΛΙΜΥΡΕΩΝ . . . . . Limyra, en Lycie.
ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ . . . . . Lipari, île.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΛΙΣΑΜΟ . . Liſamo, roi inconnu, peut-être d'Arſamoſate.
ΛΙΣΣΙΩΝ . . . . . Liſſus, en Crete.
LITAN . . . . . Litanobriga, dans les Gaules.
ΛΟΚΡΩΝ . . . . . Locriens-Épizéphyriens, en Italie.
ΛΟΚΡΩΝ . . . . . Locriens-Ozoles, en Locride.
ΛΟΓ . . . . . Longone, en Sicile.
ΛΟΓΓΟΣ. ΤΑΛΗΤΩΝ . . . . . en Laconie.
ΛΟΥΚΑΝΟΜ . . . . . Lucania, en Italie.
LOVCERI . . . . . Luceria, en Italie.
ΛΥΚΑΟΝΙΑC . . . . . Lycaonie, dans l'Aſie mineure.
ΛΥΚΙΑΝΩΝ . . . . . Lyciani, en Italie.
ΛΥΚΙΩΝ . . . . . Lycie, dans l'Aſie mineure.
ΛΥΚΙΩΝ . . . . . Cragus, en Lycie.
ΛΥΚΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . . Lycopolis, en Égypte.
LUGD. . . . . Lugdunum, dans les Gaules.
ΛΙΡΒΕΙΤΩΝ . . . . . Lyrbe, en Pamphylie.
LVS. . . . . Lus, dans les Gaules.
ΛΥCΙΑΔΕΩΝ . . . . . Lyſias, en Phrygie.
ΛΙΣΙΜΑΧΕΩΝ . . . . Lyſimachie, en Thrace.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ . . . . . Lyſimaque, roi de Macédoine.
ΛΥΤΤΙΩΝ . . . . . Lyttus, en Crete.

M.

Μ. . . . . Malée, en Laconie.
ΜΑ . . . . . Rhodanuſia, dans les Gaules.
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ . . . . Macédoniens (les) après les rois.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΑΓΑ . . Magas, roi de la Cyrénaïque.
ΜΑΓΝΗΤΩΝ . . . . . Magneſia, en Theſſalie.
ΜΑΓΝΗΤΩΝ . . . . . Magneſia, en Ionie, près du Méandre.
ΜΑΓΝΗΤΩΝ. CΙΠΥΛΟΥ . Magneſia, en Lydie, près du mont Sipylus.
ΜΑΓΥΔΕΩΝ . . . . . Magydus, en Pamphylie.
ΜΑΙΟΝΩΝ . . . . . Mæonie, en Aſie.
ΜΑΙΟΝΩΝ . . . . . Mæonie, en Aſie.
ΜΑΛΕΩΝ . . . . . Malée, en Laconie.
ΜΑΛΙΕΩΝ . . . . . Maliens, en Theſſalie.
ΜΑΛΙΩΝ . . . . . Maliens, en Theſſalie.
ΜΑΛΛΩΤΩΝ . . . . . Mallus, en Cilicie.
ΜΑΜΕΡΚΟΥ . . . . . Mamercus, roi de Sicile.
ΜΑΜΕΡΤΙΝΩΝ . . . . Mamertins, en Italie.
ΜΑΝΤΑΛΗΝΩΝ . . . . Mantala, en Phrygie.
ΜΑΝΤΙΝΕΩΝ . . . . . Mantinée, en Arcadie.
ΜΑΡΚΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ & ΔΕΤΩΝ . . . . . Marcianopolis, en Thrace.
ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ . . . . Maronée, en Thrace.
ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ . . . . Maronée, en Thrace.
ΜΑΣ . . . . . Marſeille, dans les Gaules.
ΜΑΣ . . . . . Mazara, en Sicile.
ΜΑΣ. ΛΥΚΙΩΝ . . . . Maſſycites, en Lycie.
ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ . . . Marſeille, dans les Gaules.
ΜΑCΤΑΥΡΕΙΤΩΝ . . . Maſtaura, en Lydie.
ΜΑΘΥ . . . . . Methymna, dans l'île de Lesbos.
ΜΑΥΣΣΟΛΛΟ . . . . Mauſole, roi de Carie.
MEDIO . . . . . Mediomatrici, dans les Gaules.
ΜΕΓ . . . . . Megalopolis, en Arcadie.

ΜΕΓ. . . . . Megarſus, en Cilicie.
ΜΕΓ . . . . . Megara, en Sicile.
ΜΕΓΑΡΕΩΝ . . . . . Mégare, en Attique.
ΜΕΓΑΡΣΩΝ . . . . . Megarſus, en Cilicie.
ΜΕΓΙΑΙΤΩΝ . . . . . Megia, en Méſopotamie.
ΜΗΛΙΩΝ . . . . . Melos, île.
ΜΕΛΙΤΑΙΩΝ . . . . . Melite, aujourd'hui Malte.
ΜΕΜΦΕΙΤΗC . . . . . Memphis, en Égypte.
ΜΕΜΦΙ . . . . . Memphis, en Égypte.
ΜΕΝΑΙΝΩΝ . . . . . Mene, en Sicile.
ΜΕLITAS . . . . . Mélite, aujourd'hui Malte.
ΜΕΝΔ . . . . . Mendes, en Égypte.
ΜΕΝΔΙΗ . . . . . Mende, en Macédoine.
ΜΕΝΕ . . . . . Ménélaïs, en Égypte.
ΜΕΝΕΛΑΙ . . . . . Ménélaïs, en Égypte.
ΜΕΝΕΛΑΙΤΩΝ . . . . Ménélaïs, en Égypte.
ΜΕΣ . . . . . Meſſene, en Meſſénie.
ΜΕΣΑΜΒΡΙΑΝΩΝ . . . Meſambria, en Thrace.
ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ . . . . Meſſine, en Sicilie.
ΜΕCCHNIΩN . . . . . Meſſene, en Meſſénie.
ΜΕΣΣΕΝΙΩΝ . . . . . Meſſine, en Trace.
ΜΕΤΑ . . . . . Métapontum, en Sicile.
ΜΕΤΑΜΒΡΙΑΝΩΝ . . . Meſambria, en Thrace.
ΜΕΤΑΠΟΝΤΙΝΩΝ . . . Metapontinum, en Sicile.
ΜΕΤΗΛΙ. . . . . Metelis, en Égypte.
ΜΕΘΑΝΑΙΩΝ. . . . . Méthana, dans l'Argolide.
ΜΗΘΥΜΝΑΙΩΝ . . . . Methymna, dans l'île de Lesbos.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΩC.
ICATΩN . . . . . Metropolis, en Iſaurie.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Metropolis, en Phrygie.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.
ΤΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΙΑ . . Metropolis, en Ionie.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . Metropolis, en Phrygie.
ΜΗΤΡΟΣ . . . . . Metroum, en Bithynie.
ΜΙ . . . . . Milet, en Ionie.
ΜΙΔΑΕΩΝ . . . . . Midæum, en Phrygie.
ΜΙΔΑΩΝ . . . . . Midæum, en Phrygie.
ΜΕΙΛΗΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Miletopolis, en Myſie.
ΜΙΛΗCΙΩΝ . . . . . Milet, en Ionie.
ΜΙΛΗΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. . . Miletopolis, en Myſie.

ΜΙΝΥ . . . . . Minya, en Theſſalie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ . . . . . Mithridate, premier roi de Pont.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ . . . . . Mithridate Eupator, roi de Pont.
Β. ΜΟΑΓ . . . . . Moagete, roi de Cybire.
ΜΟΚΑ . . . . . Moca, dans l'Arabie Pétrée.
ΜΟΚΟΚΛΕΙΩΝ . . . . Mococle *ou* Moccle, en Phrygie.
ΜΟΛΟΣΣΩΝ . . . . . Moloſſi, en Épire.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ. Monunius, roi de Dyrrachium.
ΜΟΨΕΑΤΩΝ . . . . . Mopſos *ou* Mopſueſtia, en Cilicie.
ΜΟΨΕΙ . . . . . Mopſium, en Theſſalie.
ΜΟΡΓΑΝΤΙΝΩΝ . . . . Morgantinum, en Sicile.
ΜΟCΤΗΝΩΝ . . . . . Moſtene, en Lydie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ. Moſtis, roi de Dalmatie.
ΜΟΘΩ . . . . . Motone, en Meſſénie.
ΜΟΤΥΑΙΩΝ . . . . . Motye, en Sicile.
ΜΥ . . . . . Mycaleſſus, en Bœotie.
ΜΥΚΟΝΙΩΝ . . . . . Myconus, île.
ΜΥΛΑCCEΩΝ . . . . . Mylaſa, en Carie.
ΜΥΝΔΙΩΝ . . . . . Myndus, en Carie.
ΜΥΡ . . . . . Myrlea, en Bithynie.
ΜΥΡΕΩΝ . . . . . Myra, en Lycie.
ΜΥΡΙΑΝΔΡΙΤΩΝ . . . Myriandos, en Cilicie.
ΜΥΡΙΝΑΙΩΝ . . . . . Myrina, en Aeolie.
ΜΥΡΤΑΝΤΙΑ . . . . . Murgantia, dans le Samnium.
ΜΥΤΙΛΗΝΑΙ . . . . . Mytilene, dans l'île de Lesbos.

N.

C. V. I. N. . . . . Norba, en Eſpagne.
C. C. N. C. . . . . Norba, en Eſpagne.
ΝΑΚΟΛΕΩΝ . . . . . Nacolia, en Phrygie.
ΝΑΚΡΑCEΩΝ. . . . . Nacraſa, en Lydie.
ΝΑΚΡΑCITΩΝ . . . . Nacraſa, en Lydie.
ΝΑLIΔ . . . . . Nagidus, en Cilicie.
ΝΑΥ . . . . . Naupactus, en Aetolie.
ΝΑΥΚΡΑΤΙC . . . . Naucratis, en Égypte.
ΝΑΞΙΩΝ . . . . . Naxus, île.

ΝΑΞΙΩΝ . . . . . Naxus, en Sicile.
ΝΕ. . . . . Nea, île.
ΝΕΑΠ . . . . . Neapolis, en Carie.
COL. NEAP . . . . . Neapolis, en Paleſtine.
COL. SERG. NEAPOL . . Neapolis, en Paleſtine.
ΦΛ. ΝΕΑCΠ . . . . . Neapolis (*Flavia*), en Paleſtine.
ΝΕΗΤΩΝ . . . . . Netum, en Sicile.
ΝΕΙΚΑΝΙΕΩΝ. . . . . Nicée, en Bithynie.
ΝΕΙΚΑΝΙΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΚΙΛΒΙΑΝΩ . . . . . Nicée, dans l'Aſie mineure, près de Cilbianus.
ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. CΕΛΕΥΚΙΔΟC. . . . . Nicopolis, en Séleucide.
ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΩC . . . . Nicopolis, en Epire.
COL. NEM. . . . . Nemauſus (*Nîmes*), dans les Gaules.
ΝΕΟ . . . . . Neapolis, en Macédoine.
ΝΕΟΚΑΙCΑΡΕIC . . . . Neocæſarée, dans le Pont.
ΝΕΟΚΑΙCΑΡΕΩΝ. . . . Neocæſarée, dans le Pont.
ΝΕΟΠΟΛΙΤΗC . . . . Neapolis, en Italie.
ΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . . Neapolis, en Italie.
ΝΕΡΩΝΙΕΩΝ . . . . . Neronias, en Paleſtine, jadis Cæſarée.
CΕΠ. ΚΟΛΩ. ΝΕCΙΒΙ . . Niſibe, en Méſopotamie.
ΝΙ. . . . . Niſyros, île.
ΝΙΚΑΙΕΩΝ. . . . . Nicée, en Bithynie.
ΝΙΚΗΦΟΡΙΟΝ . . . . Nicephorium, en Méſopotamie.
ΝΙΚΟΜΕΔ . . . . . Nicomédie, en Bithynie.
ΒΑCΙΛΕΩC. ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ. Nicomede I, roi de Bithynie.
ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC . . . . Nicopolis, en Épire.
ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC . . . . Nicopolis, ſur le Meſtus, en Thrace.
ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC . . . . Nicopolis, dans la Séleucide.
ΝΙΚΟΠΟΛΙC . . . . . Nicopolis, ſur l'Iſter *ou* Danube, en Moeſie.
ΝΙΚΟΠΟΛΙΤΩΝ . . . . Nicopolis, ſur l'Iſter *ou* Danube, en Moeſie.
NINNO . . . . . Ninno, dans les Gaules.
ΝΙΣΥ . . . . . Niſyros, île.
ΝΩΛΑΙΩΝ . . . . . Nola, en Italie.
ΝΟΥΚΡΙΝΩΝ . . . . . Nucrinum, en Italie.
NVCRINVM . . . . . Nucrinum, en Italie.
ΝΥΣΑ. CΚΥΘΟΠΟΛΙC . Nyſa, en Syrie.
ΝΥΣΑ. ΕΝ. ΠΑΙΩ . . . Nyſa, en Paeonie.
ΝΥCΑΕΩΝ . . . . . Nyſa, en Carie.

O.

C. A. O. A. F. . . . . Oea, en Afrique.
OBVLCO . . . . . Obulco, en Eſpagne.
OCII . . . . . Ocii, dans les Gaules.
ΟΔΗCCΕΙΤΩΝ . . . . . Odeſſus en Moeſie.
ΟΙΝΙΑΔΑΝ. . . . . Oeniadæ, en Acarnanie.
ΟΙΤΑΙ . . . . . Oetæi, en Theſſalie.
COL. IVL. AVG. OLBA-BEN. . . . . Olba, en Piſidie, aux confins de la Pamphylie.
ΟΛΒΑCΑ . . . . . Olbaſa, en Pamphylie.
ΟΛΒΙΟ . . . . . Olbiopolis, dans la Sarmatie.
ΟΛΟΝΤΙΩΝ . . . . . Olus, en Crete.
ΟΛΥ . . . . . Olympus, en Lycie.
ΟΝΟΥ . . . . . Onuphis, en Égypte.
ONVBA . . . . . Onuba, en Eſpagne.
ΟΦΡΥ . . . . . Ophrynium, en Troade.
ΟΠΟΝΤΙΩΝ . . . . . Opuntii, en Locride.
ΟΡΑΝΔΕΩΝ . . . . . Oroanda, en Pamphylie.
ΟΡΧΟΜΕΝΙΩΝ . . . . Orchomenus, en Arcadie.
ΩΡΙΚΙΩΝ . . . . . Oricus, en Épire.
ΟΡΙΠΠΟ. . . . . Orippo, en Eſpagne.
ORRA . . . . . Orra, en Sicile *ou* en Italie.
OPPE . . . . . Horreum, en Épire.
OPPI . . . . . Horreum, dans l'Épire.
ΟΡΣΑΝΤΙΝΩΝ . . . . . Urſentium *ou* Orſo, en Lucanie.
ΟΡΘΑΓΟΡΕΩΝ . . . . . Orthagoria, en Macédoine.
ΟΡΘΩΣΙΕΩΝ . . . . . Orthoſias, en Carie.
ΟΡΘΩCΙΕΩΝ . . . . . Orthoſias, en Phœnicie.
ORTONA . . . . . Ortona, en Italie.
OSCA. . . . . Oſca, en Eſpagne.
V. V. OSCA. . . . . Oſca, en Eſpagne.
VRB. VIC. OSCA . . . Oſca en Eſpagne.
OSET . . . . . Oſſet, en Eſpagne.
OSI . . . . . Oſicerda, en Eſpagne.
OSIC. . . . . Oſicerda, en Eſpagne.

MVN. OSICERDA . . . Oſicerda, en Eſpagne.
OSSET . . . . . Oſſet, en Eſpagne.
OSTVR . . . . . Oſtur, en Eſpagne.
OTPOHNΩN . . . . . Otrus & Otrea, en Phrygie.
OYABAΔΔAΘOC . . . . Vabalathe, roi de Palmyre.
OYIKT . . . . . Vicus Julius, dans les Gaules.
OVTRICIV . . . . . Viritium, dans les Gaules.
OYPANIAΣ ΠOΛEΩC. . . Uranopolis, en Macédoine.
OXYPYNXITΩN . . . . Oxyrynchus, en Égypte.

P.

C. A. A. P. . . . . Patræ, dans l'Achaïe.
C. I. P. . . . . Parada, en Afrique.
C. C. I. P. . . . . Parada, en Afrique.
C. G. I. H. P. . . . . Parium, en Myſie.
Π. . . . . Panticapæum, dans la Cherſonneſe Taurique.
Π . . . . . Palés, dans l'île de Céphalénie.
PA . . . . . Palés, dans l'île de Céphalénie.
PAE . . . . . Paeſtum, en Italie.
ΠAΓAIΩN . . . . . Pagæ, dans l'Attique.
ΠAIS . . . . . Paeſtum, en Italie.
ΠAISTANO . . . . . Paeſtum, en Italie.
ΠAΛΛHNΩN . . . . . Pallene, en Achaïe.
ΠAΛMYPA . . . . . Palmyre, en Syrie.
ΠAΛTHNΩN. . . . . Paltos, en Syrie.
ΠAN. . . . . Panticapæum, dans la Cherſonneſe Taurique.
ΠANΔO. . . . . Pandoſia, en Italie.
ΠANEMOTEIXETTΩN . . Panemotichus, en Pamphylie.
ΠANOPMITAN . . . . Panormus, en Sicile.
PANORMITANORVM . . Panormus, en Sicile.
ΘEOΓ. ΠANOC . . } Panopolis, en Égypte.
ΠANOΠ . . . . }
ΠANTAΛEΩ. EN. ΠAIΩ. Pantalia & Pautalia, en Pœonie.
ΠANTI . . . . . Panticapæum, dans la Cherſonneſe Taurique.
ΠANTIKAΠAITΩN. . . Panticapæum, dans la Cherſonneſe Taurique.
ΠAΦIΩN . . . . . Paphos, dans l'île de Cypre.
ΠAPI . . . . . Paros, île.
COL. PARIA. IVL.
AVG . . . . . Parium, en Myſie.
ΠAPIANΩN . . . . . Parium, en Myſie.
ΠAPIΩN . . . . . Paros, île.
ΠAPΛAIΩN . . . . . Parlais, dans la Lycaonie.
COL. PARLAIS . . . . Parlais, en Licaonie.
COL. NER. PAT. . . . Patræ, en Achaïe.
COL. PATR . . . . . Patricia (*colonia*), en Eſpagne.
ΠATAPEΩN . . . . . Pataræ, en Lycie.
ΠATPAOY . . . . . Patræ, en Achaïe.
ΠATPAOY. . . . . Patrée.
ΠATPE . . . . . Patræ, en Achaïe.
COL. A. A. PATRENS. . Patræ, en Achaïe.
ΠATPEΩN . . . . . Patræ, en Achaïe.
COLONIA. PATRICIA. . Patricia (*colonia*), en Eſpagne.
ΠATTAΛIΩTΩN. . . . Pantalia & Pautalia, en Pœonie.
ΠE . . . . . Pelinna, en Theſſalie.
ΠEΔNHAICCEΩN . . . Pedneliſſus, en Piſidie.
ΠEIPA . . . . . Peiræ, en Achaïe.
ΠEΛEKAN . . . . . Pelecania, en Bœotie.
ΠEΛINNAIΣ . . . . . Pelinna, en Theſſalie.
ΠEΛΛA . . . . . Pella, en Syrie.
COL. IVL. AVG.
PELLA . . . . . Pella, en Macédoine.
ΠEΛΛAIΩN . . . . . Pella, en Macédoine.
ΠEΛΛHC . . . . . Pella, en Macédoine.
ΠEΛΩPIAΣ . . . . . Meſſine, en Sicile.
ΠHΛOY. . . . . Peluſium, en Égypte.
ΠEΛTHNΩN . . . . . Peltæ, en Phrygie.
ΠEΠAPΘΩN . . . . Peparethus, île.
ΠEPΔIKKA . . . . . Perdiccas II, roi de Macédoine.
APTEMIΔOΣ. ΠEP-
ΓAIAΣ . . . . . Pergæ, en Pamphylie.
ΠEPΓAIΩN . . . . . Pergæ, en Pamphylie.
ΠEPΓAION . . . . . Pergæ, en Pamphylie.
ΠEPΓAMHNΩN . . . . Pergame, en Myſie.
ΠEPINΘIΩN . . . . . Perinthus, en Thrace.
ΠEPΠEPHNΩN . . . . Perperenna, en Aeolide.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΕΡΣΕΩΣ . Perſée, roi de Macédoine.
ΠΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΩΝ . . . Peſſinus, dans la Galatie.
ΓΑΛ. ΤΟΛΙΣ. ΠΕΣΣΙ-
ΝΟΥΝΤΙΩΝ . . . . Peſſinus, en Galatie.
ΠΕΤΗΛΙΝΩΝ . . . . Petelia, en Italie.
ΠΕΤΡΑ . . . . . Petra, dans la Marmarique.
ΠΕΤΡΑ . . . . . Petra, dans l'Arabie.
Φ . . . . . Phocéens, dans la Phocide.
Φ . . . . . Phaeſtus, en Crete.
ΦΑ . . . . . Phaeſtus, en Crete.
ΦΑ . . . . . Palaſarna, en Crete.
ΦΑ . . . . . Pharus, île.
ΦΑ . . . . . Phanagoria, ſur le Boſphore Cimmérien.
ΦΑΙ . . . . . Phaeſtus, en Crete.
ΦΑΙΣ . . . . . Phaeſtus, en Crete.
ΦΑΛΑΝ . . . . . Phalanna, en Theſſalie.
ΦΑΡΒΑΙ . . . . . Pharbæthites, nome d'Égypte.
ΦΑΡΚΑΔΟ . . . . . Pharcadon, en Theſſalie.
ΦΑΡΝΑΚΕΩΝ . . . . Pharnacia, dans le Pont Polémoniaque.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΦΑΡΝΑΚΟΥ . Pharnace I, roi de Pont.
ΦΑΡΣ . . . . . Pharſalus, en Theſſalie.
ΦΑΣΗΛΙ . . . . . Phaſelis, en Lycie & en Pamphylie.
ΦΕΑ . . . . . Phea, dans l'Élide.
ΦΕΝΕΑΤΩΝ . . . . Pheneos, dans l'Arcadie.
ΦΕΝΕΩΝ . . . . . Pheneos, en Arcadie.
ΦΕΡΑΙΣΝ . . . . . Pheræ, en Theſſalie.
ΦΙΑΛΕΩΝ . . . . . Phialæ, en Arcadie.
ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ . . . Philadelphie, en Lydie.
ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ . . . . Philadelphie, dans la Cœléſyrie.
ΦΙΛΑΔΕΛΦΙΑ . . . . Philadelphia, en Lydie.
ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ . . . . Philatere, roi de Pergame.
COL. AVG. IVL. PHI-
LIPPI . . . . . Philippi, en Macédoine.
ΦΙΛΟΠΠΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Philippopolis, en Thrace.
ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΕΟΣ . . . Philippopolis, en Thrace.
EN. ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙ . . Philippopolis, en Thrace.
ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ. ΚΟ-
ΛΩΝΙΑΣ . . . . . Philippopolis, dans l'Arabie.

ΦΙΛΙΠΠΟΥ . . . . . Philippe II, roi de Macédoine.
ΦΙΛΙΠΠΩΝ . . . . . Philippi, en Macédoine.
ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ. ΦΙΛΙΣΤΙ-
ΔΟΣ . . . . . Philiſtis, reine en Sicile.
ΦΙΛΟΜΗΛ . . . . . Philomelium, en Phrygie.
ΦΙΛΟΜΗΛΕΩΝ . . . . Philomelium, en Phrygie.
ΦΙΝΤΙΑΣ . . . . . Phintias, roi de Sicile.
ΦΛΑΟΥΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Flaviopolis, en Cilicie.
ΦΛΙΑΣΙΩΝ . . . . . Phlius, dans l'Achaïe.
ΦΩ . . . . . Phocée, en Ionie.
ΦΩΚΑΕΩΝ . . . . . Phocée, en Ionie.
ΦΩΚΑΙΩΝ . . . . . Phocée, en Ionie.
ΦΩΚΕΩΝ . . . . . Phocéens, de la Phocide.
ΦΩΚΙ . . . . . Phocéens, de la Phocide.
ΦΟΙΝΕΚΑΙΩΝ . . . . Phoenicie.
ΦΟΙΝΙΚΗΣ . . . . . Phoenicie.
ΦΘΕΝΕΟΥ . . . . . Phthénéotes, nome de l'Égypte.
ΦΥ . . . . . Phycus, dans la Cyrénaïque.
ΠΙΜΟΛΙΣ . . . . . Pimolis, dans le Pont Galatique.
ΠΙΝΑ . . . . . Pinamus, dans l'Égypte.
ΠΙΟΝΙΤΩΝ . . . . . Pionia, dans l'Aeolide.
ΠΙΣΑΥΡ . . . . . Piſaurum, en Italie.
ΠΙΤΑΝΑΙΩΝ . . . . . Piténé, en Myſie.
ΠΙΞΟΔΑΡΟ . . . . . Pixodare, roi de Carie.
ΠΛΑΡΑΣΕΙΩΝ . . . . Plaraſſa, en Carie.
ΠΛΩΤΕΙΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . Plotinopolis, en Thrace.
ΠΛΟΥΣΙΑΣ . . . . . Pluſia, en Sicile.
ΠΟΔΑΛΙΩΤΩΝ . . . . Podalia, en Lycie.
ΠΟΙΜΑΝΗΝΩΝ . . . . Poemani, en Myſie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΟΛΕΜΩΝΟ. Polémon II, roi de Pont.
ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ. ΑΡΧΙΕ-
ΡΕΩΣ . . . . . Polémon, roi ou prince d'Iſaurie.
ΠΟΛΥΡΗΝΙΩΝ . . . . Polyrrhenium, en Crete.
ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Pompeiopolis, en Cilicie, *jadis* Soli.
ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΙΣ . . . Pompeiopolis, capitale de la Paphlagonie.
ΠΟΣΕΙ . . . . . Poſidonia, en Italie.
ΠΟΣΕΙ . . . . . Poſidonia, en Italie.

ΠΡΑΙΣΙ . . . . . Præſus, en Crete.
ΠΡΑΙΣΙΩΝ . . . . . Præſus, en Crete.
ΠΡΙΑΝΖΙΕΩΝ . . . . Prianſus, en Crete.
ΠΡΙΑΠΗΝΩΝ . . . . Priapus, en Myſie.
ΠΡΙΑΠΕΩΝ . . . . . Priapus, en Myſie.
ΠΡΙΗ . . . . . } Priene, en Ionie.
ΠΡΙΗΝΕΩΝ . . . . }
ΠΡ . *en monogramme* . Pronos, dans l'île de Cé-
ΠΡΟ . . . . . phalénie.
ΠΡΩΑΝΩΝ . . . . . Proana, en Theſſalie.
ΠΡΟΚΟΝ . . . . . Proconneſus, île.
ΠΡΟΣΩ . . . . . Proſopis, en Égypte.
ΠΡΟΣΤΑΝΝΕΩΝ . . . Proſtanna, en Piſidie.
ΠΡΟΥΣΑΕΩΝ . . . . Pruſa, en Bithynie.
ΠΡΟΥΣΙΕΩΝ . . . . Pruſias, en Bithynie, près du fleuve Hippius.
ΒΑΣΙΛ. ΠΡΟΥΣΙΟΥ. . Pruſias I, roi de Bithynie.
ΠΡΥΜΝΗΣΣΕΩΝ . . . Prymneſſus, en Phrygie.
ΨΩΦΙΔΙΩΝ . . . . . Pſophis, en Arcadie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΤΟ . . Ptolémée Appion, à ce qu'on croit, roi de la Cyrénaïque.
COL. PTOL. . . . . Ptolemaïs, en Phoenicie.
COL. CLA. PTOL. . . Ptolemais, en Phoenicie.
REX. PTOLE . . . . Ptolémée, roi de Numidie & de Mauritanie.
ΠΤΟΛΕΜΑΙ . . . . . Ptolémaïs, dans la Cyrénaïque.
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ . ΤΕ- Ptolémée, roi ou tétrarque
ΤΡΑΡΧΗΣ . . . . de Chalcidice.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ . ΠΤΟΛΕ- Ptolémée I Soter, roi d'É-
ΜΑΙΟΥ . . . . . gypte.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ . ΠΤΟΛΕ- Ptolémée Céraune, roi de
ΜΑΙΟΥ . . . . . Macédoine.
ΠΥ. . . . . Pylos, de Triphylie, en Élide.
ΠΥΔΝΑΙΩΝ . . . . Pydna, en Macédoine.
ΠΥΛ . . . . . Pylos, en Meſſénie.
ΠΥΛΙΩΝ . . . . . Pylos, en Meſſénie.
ΠΥΛΛΟΥ. . . . . Pylli, ſur les médailles de Salapia & d'Arpi, en Italie.
PVPLVNA, *en lettres étruſques* . . . . . Populonium, en Étrurie.
ΠΥΡΝΗΩΝ . . . . . Pyrnus, en Carie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ . ΠΥΡΡΟΥ. Pyrrhus, roi d'Épire.
ΠΥΘΙΕ . . . . . Pythium, en Macédoine.
ΠΥΘΟ . . . . . Pythopolis, en Bithynie.

Q.

Q . . . . . *Voyez* C.

R.

P . . . . . Rithymna, dans l'île de Crete.
PABBATAMHNΩN . . Rabatama, dans l'Arabie.
PABBAΘMΩNA . . . Rabbathmoma, dans l'Arabie Pétrée.
PABBAΘMΩMHNΩN. . Rabbathmoma, dans l'Arabie Pétrée.
PAMAΘHNΩN . . . . Rhamata, en Paleſtine.
PAΦIA . . . . . Raphia, en Syrie.
RATVMACOS . . . . Rhotomagus, dans les Gaules.
PAYKIΩN . . . . . Raucus, en Crete.
PH . . . . . Regium, en Italie.
RECI . . . . . Regium, en Italie.
RECINON . . . . . Regium, en Italie.
PHΓINΩN . . . . . Rhegium, en Italie.
REMO . . . . . Remi, dans les Gaules.
PEΦANEΩN . . . . . Raphanea, en Syrie.
PEΦANEΩTΩN. . . . Raphanea, dans la Syrie.
PHCAINHCIΩN . . . Rhéſaina, en Méſopotamie.
PHΣKYΠΟΡΙΔΟΥ. . . Rheſcyporis I, roi du Boſphore.
PI . . . . . Rithymna, en Crete.
PIΘΥ . . . . . Rithymna, en Crete.
POΔHTΩN . . . . . Rhoda, en Eſpagne.
POΔΙΟΝ . . . . . Rhodes, île.
RODOMO . . . . . Rhotomagus, dans les Gaules.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ . ΡΟΙΜΗ- Rhoemetalces I, roi de
ΤΑΛΚΟΥ . . . . . Thrace.
COL. ROM. . . . . Romulea (*colonia*), en Eſp.
ROTHOMO. . . . . Rhotomagus, dans les Gaules.
ROTVMAGVS . . . . Rhotomagus, dans les Gaules.
ROVECA. . . . . Roveca, dans les Gaules.
ROVV . . . . . Rovu, dans les Gaules.
PY . . . . . Rypæ, dans l'Achaïe.
PYBAΣTEINΩN . . . Baſta, en Italie.
PYΦ . . . . . Ripæ, dans l'Achaïe.
COL. RVS . . . . . Ruſcino, dans la Gaule Narbonnoiſe.

S.

C. L. F. S. . . . . Sinope, dans le Pont.
Σ . . . . . Salamis, en Cypre.
Ϟ A. *en monogramme* . . Samé, dans l'île de Céphalénie.
ΣΑ . . . . . Salamis, en Cypre.
SAETABI . . . . . Saetabi, en Eſpagne.
CAETTΩN . . . . . Saitte, en Lydie.
SAG . . . . . Saguntus, en Eſpagne.
CAΓ . . . . . Sagalaſſus, en Piſidie.
CAΓA . . . . . Sagalaſſus, en Piſidie.
CAΓAΛΑCCEΩN . . . . Sagalaſſos, en Piſidie.
SAGVNTINV . . . . . Saguntum, en Eſpagne.
CAIT . . . . . Sais, en Égypte.
CAITTHNΩN. . . . . Saetteni, en Lydie.
ΣΑΛΑΜΙΝΙ . . . . . Salamis, en Cypre.
ΣΑΛΑΠΙΝΩΝ . . . . Salapia *ou* Salpia, en Italie.
CAΛHNEITΩN . . . . Sala, en Phrygie.
CAΛHNΩN . . . . . Sala, en Phrygie.
ΣΑΛΠΙΝΩΝ . . . . . Salapia *ou* Salpia, en Italie.
ΣΑΜΑΙΩΝ . . . . . Samée, dans l'île de Céphalénie.
ΣΑΜΔΑΛΙ. . . . . Samdalium, en Piſidie.
ΣΑΜΙΩΝ . . . . . Samos, île.
Ϟ AMOϞ ATΩN . . . . Samoſate, dans la Commagene.
BAΣIΛEΩΣ. ΣAMOY . . Samus Théoſebès & le Juſte, roi de Commagene.
SANTONOS . . . . . Santones, dans les Gaules.
ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ . . . . . Sardes, en Lydie.
BAΣIΛEΩΣ. ΣAYPOMATOY . . . . . Sauromates I, roi du Boſphore.
CAΞIΩN . . . . . Saxus, en Crete.
CKHΨIΩN . . . . . Scepſis, en Myſie.
CKHΨIΩN. ΔAP . . . Scepſis, en Troade.
ΣΚΙΑΘΙ . . . . . Sciathos, île.
ΣΚΟΔΡΕΙΝΩΝ . . . } Scodra, dans l'Illyrie.
ΣΚΟΔΡΙΝΩΝ. . . . }
ΣΚΟΤΟΥΣΑ . . . . . Scotuſſa, en Theſſalie.
ΣΚΟΤΟΥΣΣΑΙΩΝ . . . Scotuſſa, en Theſſalie.
CKYΘOΠ . . . . . Scythopolis, dans la Décapole de Syrie.
ΣΕ . . . . . Séleucie, en Pamphylie.
ΣΕ . . . . . Seriphus, île.
COL. L. SEP. SEBASTE. . Sébaſte, en Paleſtine.
ΚΟΛ. CEBACTE . . . . Sébaſte, en Paleſtine.
CEBACTH . . . . . Sébaſte, en Cilicie.
CEBACTHNCON. . . . Sébaſte, jadis & depuis Ancyre, en Galatie, chez les Tectoſages.
CEBACTHNΩN . . . Sébaſte, en Phrygie.
CEBACTHNΩN . . . . Sébaſte, dans la Samarie.
CEBACTOΠOΛEITΩN . . Sebaſtopolis, dans le Pont Galatiqué.
CEBACTOΠOΛEITΩN. . Sebaſtopolis, dans l'Aeolie.
CEBEN . . . . . Sebennys, en Égypte.
ΣΕΓΕΣΤΑΙΩΝ . . . . Segeſta, en Sicile.
ΣΕΓΕΣΤΑΞΙΒ . . . . Segeſta, en Sicile.
SEGOBRIG . . . . . Segobriga, en Eſpagne.
ΣΕΙΡΙ . . . . . Siris, en Italie.
ΣΕΛΗΝΗ . . . . . Sélene, femme de Ptolémée VIII, roi d'Égypte.
CEΛEYKEIAC . . . . Sélucie, en Syrie, dans la Piérie.
ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ . . . . . Séleucie, en Syrie, dans la Piérie.
ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΚΑΛΥΚΑΔΝΩΝ . . . . Séleucie, en Cilicie, près du fleuve Calycadnus.
BAΣIΛEΩΣ. ΣΕΛΕΥΚΟΥ . Séleucus I Nicator, roi de Syrie.
ΣΕΛΓΕΩΝ . . . . . Selge, en Piſidie.
ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ . . . . Selinus, en Sicile.
ΣΕΦΙ . . . . . Zephyrium, en Cicile.
CEΠΦΩΡΗΝΩΝ . . . . Sepphoris, en Paleſtine.
SEQVANO. . . . . Sequani, dans les Gaules.
CEPΔIKHC. OYAΠΠAC. . Serdica, en Thrace.
CEPΔΩN . . . . . Serdica, en Thrace.
CHCTΩN . . . . . Seſtus, en Thrace.
CEΘPOEITHC . . . . Sethrum, dans l'Égypte.
BAΣIΛE. ΣEYTO . . . Saites III, roi de Thrace.
ΣIKEΛIOTAN . . . . Sicile.
ΣIKI . . . . . Sicinus, île.
CIKYΩNIΩN . . . . . Sicyone, dans l'Achaïe.
COL. AVR. PIA. METR. SID . . . . . Sidon, en Phoenicie.

ΣΙΔΗ : : : : : . . Sidé, en Pamphylie.
ΣΙΔΗΤΩΝ . . . . . Sidé, en Pamphylie.
ΣΙΔΩΝΙΩΝ . . . . . Sidon, en Phoenicie.
ΣΙΔΩΝΟΣ . . . . . Sidon, en Phoenicie.
ΣΙΛΑΝΔΕΩΝ . . . . . Silandus, en Lydie.
ΣΙΛΥΕΩΝ . . . . . Silyus, en Pamphylie.
ΑΥΡ. CEΠ. ΚΟΛ. ΣΙΝ-
ΓΑΡΑ . . . . . Singara, en Méſopotamie.
ΣΙ . . . . . Siphnus, île.
ΣΙΝ . . . . . Sinope, dans la Paphlagonie.
ΣΙΝΟΠΗΣ . . . . . Sinope, dans la Paphlagonie.
C. I. AV. SINOP. . . . Sinope, dans le Pont.
ΣΙΦΝΙΩΝ . . . . . Siphnus, île.
ΣΙΠΟΝΤ . . . . . Sipontum, en Italie.
ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ . . . . . Smyrne, en Ionie.
ΣΩ . . . . . Soli *ou* Soloe, en Cypre.
ΣΩΛΕΩΝ . . . . . Soli *ou* Soloë, en Cypre.
ΣΩΛΕΩΝ . . . . . Soli, en Cilicie.
ΣΟΛΟΙ . . . . . Soli *ou* Soloe, en Cypre.
COAONTINΩN . . . . Solus, en Sicile.
SOTIOГA . . . . . Sotioga, dans les Gaules.
ΣΤΑΦΙ . . . . . Stabiæ, en Italie.
CTEKTOPHNΩN . . . Stectorium, en Phrygie.
MVNIC. STOBENS . . . Stobi, en Macédoine.
CTPATONEIKEΩN . . . Stratonicea, en Carie.
CTPATONIKEΩN . . . Stratonicea, en Carie.
ΣΤΥΜΦΑΛΙΩΝ . . . . Stymphalus, en Arcadie.
VM. . . . . Sybaris, en Italie.
MV. . . . . Sybaris, en Italie.
ΣΥΒΡΙΤΙΩΝ . . . . . Sybritus, en Crete.
CYEΔPEΩN . . . . . Syedra, en Pamphylie.
SVESANO . . . . . Sueſſa, en Italie.
CYNAEITΩN . . . . . Synaos, en Phrygie.
CYNNAΔEΩN . . . . . Synnade, en Phrygie.
ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ . . . . Syracuſe, en Sicile.
CYPIAC . . . . . Syrie.
ΣΥΡΙΕΩΝ . . . . . Syros, île.
CYPIΩN . . . . . Syrie.

T.

C. V. T. . . . . Tarraco, en Eſpagne.
C. V. T. T. . . . . Tarraco, en Eſpagne.
TA. . . . . Tanagræ, en Bœotie.
TABAΛΕΩΝ . . . . . Tabala, en Lydie.
TABHNΩN . . . . . Taba, en Syrie.
TABHNΩN . . . . . Tabæ, en Carie.
TANA . . . . . Tanagræ, en Bœotie.
TANI . . . . . Tanis, en Égypte.
TANOΣ . . . . . Tanos, en Crete.
TAOYIANΩN . . . . . Tavia, dans la Galatie.
TAΦAI . . . . . Taphia, île.
C. V. T. TAR. . . . . Tarraco, en Eſpagne.
TAPANTINΩN . . . . Tarente, en Italie.
TARRACO . . . . . Tarraco, en Eſpagne.
TAPΣEΩN . . . . . Tarſe, en Cilicie.
TAPCOT . . . . . Tarſe, en Cilicie.
TAYPOMENITAN . . . Tauromenium, en Sicile.
TE . . . . . Tegea, en Crete.
TH . . . . . Teos, en Ionie.
TEГEA . . . . . Tegea, en Crete.
TEГEATΩN . . . . . Tegea, en Arcadie.
THIΩN . . . . . Teos, en Ionie.
THAI . . . . . Telos, île.
THMENOΘYPEICI . . . Temenothyra, en Phrygie.
THMENOΘYPEΩN . . . Temenothyra, en Phrygie.
THMNEITΩN . . . . . Tempus, en Aeolie.
TENEΔIΩN . . . . . Tenedos, île.
THNIΩN . . . . . Tenos, île.
TENTYP . . . . . Tentyre, en Égypte.
TEP . . . . . Termeſſus, en Piſidie.
TEPINAIΩN . . . . . Terina, en Italie.
TEPMHCCEΩN . . . . Termeſſus, en Piſidie.
TEYKPOT . . . . . Teucer, roi ou prince d'Iſaurie.
ΘAΣIΩN . . . . . Thaſus, île.
ΘE . . . . . Thebes, en Bœotie.
ΘH . . . . . Thera, île.
ΘEB . . . . . Thebes, en Bœotie.
ΘHBAIΩN . . . . . Thebes, en Bœotie.
ΘEBH . . . . . Thebes, en Bœotie.
ΘEΛΠΟΥCIΩN . . . . Thelphuſe, dans l'Arcadie.

ΘΕΜΙCΩΝΕΩΝ . . . Themiſonium, en Phrygie.
ΘΕΜΙCΩΝΙΩΝ . . . Themiſonium, en Phrygie.
D. N. THEODAHATVS REX . . . . . Théodahat, roi des Goths.
ΘΕΩΝ. ΑΔΕΛΦΩΝ . . Dieux-Freres, Ptolémée-Philadelphe & ſon frere.
ΘΗΡΑΙΩΝ . . . . . Thera, île.
ΘΗΡΕΩΝ. . . . . Thera, île.
ΘΕΡΜΙΤΑΝ. . . . . Thermæ, en Sicile.
ΘΕΡΩΝΟΣ . . . . . Théron, roi de Sicile.
ΘΕΣ . . . . . Theſpiæ, en Bœotie.
ΘΕΣΠΙΕΩΝ . . . . . Theſpiæ, en Bœotie.
ΘΕCCΑΛΟΥ. . . . . Theſſaliens.
ΘΕΣΣΑΛΩΝ . . . . Theſſaliens.
ΘΕΣΣΑΛΟΝΕΙΚΕΩΝ. . Theſſalonique, en Macédoine.
ΘΕCCΑΛΟΝΙΚΗ. ΜΗΤΡ. ΚΟ. . . . . Theſſalonique, en Macédoine.
ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗΣ . . Theſſalonique, en Macédoine.
ΘΙΒΡΩ . . . . . Thibrus, en Theſſalie.
ΘΙΝΙΤΩΝ . . . . . Thinis, en Égypte.
ΘΟΥΡΙΑΤΩΝ . . . . Thuria, en Meſſénie.
ΘΟΥΡΙΩΝ . . . . . Thurium, en Italie.
ΘΡΑΚΩΝ . . . . . Thrace.
ΘΥ. . . . . Thyrium, dans l'Acarnanie.
ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ . . . Thyatire, en Lydie.
ΘΥΕΣΣΕΩΝ . . . . Thyeſſus, en Lydie.
ΘΥΡΙΑ . . . . . Thyria, dans l'Argolide.
ΘΥΡΡΗΩΝ . . . . . Thyrium, en Acarnanie.
ΘΥΡΡΕΙΩΝ . . . . . Thyrium, en Acarnanie.
TIANO . . . . . Tianum, en Italie.
TIANOI . . . . . Tianus, dans la Paphlagonie.
TIANΩN. . . . . Tianus, dans la Paphlagonie.
TIANΩN. . . . . Tios, en Paphlagonie.
TIANVM. *in Apulia*. Teanum, en Italie.
TIATI. . . . . Tiati, en Italie.
TIBERIAC . . . . . Tiberias, en Galilée.
TIBERIEΩN. . . . . Tiberias, en Galilée.
TIBERIOΠΟΛΙΤΩΝ . . Tyberiopolis, en Phrygie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ. Tigrane, roi, roi des rois, roi-dieu, roi des rois-dieux, grand roi des rois, roi de Syrie.

ΤΙΜΟΘΕΟΣ . ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ . . . . . Timothée & Dionyſius, rois d'Héraclée, dans le Pont.
ΤΜΟΛΙΤΩΝ. . . . . Tmolos, en Lydie.
ΤΟΜΕΙΤΩΝ. . . . . Tomi, en Moeſie.
ΤΟΝΕΩC. . . . . Tomi, en Moeſie.
ΤΟΜΙΤΩΝ . . . . . Tomi, en Moeſie.
ΤΟΜΟC . . . . . Tomi, en Moeſie.
ΤΟΠΕΙΡΙΤΩΝ . . . . Topirus, en Thrace.
ΤΟΠΕΙΡΟΥ . ΘΥΠΑΙΑC. Topirus, en Thrace.
COL. ALEX. AVG. TR. Troas, en Phrygie.
COL. AVR. ANTONIANA . ALEX. TR. . . Troas, en Phrygie.
JVL. TRAD. . . . . Traducta (*Julia*), en Eſpagne.
ΤΡΑΙΑΝΗC. ΑΥΓΟΥCΤΗC . . . . . Trajanopolis *ou* Trajana Auguſta, en Thrace.
ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ . . Trajanopolis, en Phrygie.
ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ. . Trajanopolis *ou* Trajana Auguſta, en Thrace.
ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ. . . . Tralles, en Lydie.
ΤΡΑΠΕΖΟΠΟΛΙΤΩΝ. . Trapezopolis, en Carie.
ΤΡΑΠΕΖΟΥΝ . . . . Trapezus, dans le Pont Galatique.
ΤΡΙΚΚΑΙΩΝ . . . . Tricca, en Theſſalie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΤΡΥΦΩΝΟΣ. Tryphon (*Autocrator*), roi de Syrie.
ΤΡΙΠΟΛΕΙΤΩΝ . . . Tripolis, en Carie, ſur le Méandre.
ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ . . . . Tripolis, dans le Pont Polémoniaque.
ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ. . . . Tripolis, en Phoenicie.
ΤΡΟ . . . . . Troezenes, dans l'Argolide.
COL. TROA . . . . Troas, en Troade.
COL. AVG. TROA. . . Troas, en Phrygie.
ΤΡΟΙΖΗΝΙΩΝ . . . . Troezenes, dans l'Argolide.
ΤΥΑΝΕΩΝ . . . . . Tyana, en Cappadoce.
ΤΥΑΝΩΝ . . . . . Tyana, en Cappadoce.
ΤΥΛΙΣΙΩΝ. . . . . Tyliſium, en Thrace.
TVRIASO . . . . . Turiaſo, en Eſpagne.
MVN. TVRIASO . . . Turaſo, en Eſpagne.
TYRONOS . . . . . Tirones, dans les Gaules.
ΤΥΡΟΥ . . . . . Tyr, en Phoenicie.
ΤΥΡΑΝΩΝ . . . . . Tyras, en Moeſie.

COL. SEPT. TYRVS. METROP. . . . . Tyr, en Phoenicie.

TVTERE, *en étrusque*. Tuder, en Italie.

V.

C. I. V . . . . . Valentia, en Eſpagne; *ou plutôt* Vienna, dans les Gaules.

C. I. V . . . . . Vienna, dans les Gaules.

VALENTIA. . . . . Valentia, en Italie, *jadis* Hippo.

YBλAΣ. MEΓAλAΣ. . Hyblas, en Sicile.

YΔPHΛEITΩN . . . . Hydrela, en Carie.

YΔP . . . . . Hydruntum, en Italie.

VE. . . . . Velia, en Italie.

YEλHTΩN . . . . . Velia, en Italie.

P. M. S. COL. VIM. . Viminiacum, dans la Moeſie ſupérieure.

BAΣIλEΩΣ . TIOI . . Épiphanès & Callinicus, rois de Commagene.

VLIA. . . . . Ulia, en Eſpagne.

VOLCAE. . . . . Volcæ, dans les Gaules.

YΠAIΠHNΩN . . . . Hypaepa, en Lydie.

YΠΠANOY . . . . . Hyppanius, roi inconnu.

YΨHλI . . . . . Hypſelis, en Égypte.

YPKANΩN . . . . . Hyrcanis, en Lydie.

VRENA . . . . . Urina, en Italie.

VRINA . . . . . Urina, en Italie.

VRSONE. . . . . Urſo, en Eſpagne.

M. MVN. IVL. VTICEN. Utique (*Uticenſe Julium*), en Afrique.

D. N. WITIGES. REX. Vitigès, roi des Goths.

X.

ΞAN . . . . . Xanthus, en Lycie.

ΞOITΩN. . . . . Xous, en Égypte.

Z.

ZA . . . . . Zacynthus, île.

ZAKYNΘIΩN . . . . Zacynthus, île.

ZANKLE, *en étrusque*. Zancle, en Sicile.

ZAYΘHC . . . . . Zaytha, en Méſopotamie.

ZHλITΩN . . . . . Zela, dans le Pont.

ZEΠTIMIA. ZHNOBIA. ZEB . . . . . Zénobie, reine d'Palmyre

ZHNOΔΩPΩΣ . . . . Zénodore, roi de Judée.

ZHΦYPIΩTΩN. . . . Zephyrium, en Cilicie.

ZEYΓMATEΩN . . . Zeugma, en Syrie.

TABLE *alphabétique d'un grand nombre d'abréviations qui ſe liſent dans les* LÉGENDES *des médailles.*

A. A. *Apolloni Auguſto.*
ABN. *Abnepos*, petit-fils.
ACT. *Actiacus*, *Actia*, *Actium*, ville d'Épire.
AD FRV. EMV. *Ad fruges emundas.*
ADI. *Adjutrix* (*legio*).
ADIAB. *Adiabena*, ancien nom de l'Aſſyrie.
AED. *Ædes* ou *Ædilis*, édifices ou édile.
AED. P. *Ædilitia poteſtas.*
AED. S. *Ædes ſacræ* ou *Ædibus ſacris.*
AEL. MVN. COEL. *Ælium municipium cœla*, ancienne ville ſur l'Helleſpont.
AFR. *Africanus.*
ALE. *Alexandria.*
ANFF. *Annum novum*, *felicem*, *fauſtum.*
ANN. ..... NAT. VRB. P. CIR. CON. *Anno ..... natalis urbis*, *populo Circenſes*, (*ludi*) *conſtituti.*
APOL. PAL. Apollon Palatin.
AQVA M. *ou* MR. *Aqua Marcia.*
AST. *Aſtigitana*, Aſtigitane, aujourd'hui Éciſe, ville d'Andalouſie.
B. Berythe, ville d'Aſie; ou *bono*, pour le bien; ou *Braccara Auguſtalic*, à préſent Brague en Portugal; ou enfin 2.
BA. *Braccara Auguſtalis.*
BRPN. *Bono reipublicæ nato.*
BRVN. Bronduſe ou Brindes, ville du royaume de Naples.
BVTHR. *Buthroum*, Butrinto, ville d'Épire.
CA. *Cæſar Auguſta*, ou *Cæſarea Antiochia.*
CAAP. *Colonia Auguſta Aroe Patrenſis*, colonie, &c. de Patras.
CABE. *Cabellio*, Cavaillon, ville de France au Comtat Vénaiſſin.
CABVT. *Colonia Auguſta* de *Brutinto.*
CAC. *Colonia Auguſta Cæſarea*, colonie Auguſte de Céſarée.
CAE. *ou* CAES. *ou* CA. *Cæſarea*, Antioche de Piſidie.
CAI. *ou* CIA. Colonie Juliene Auguſte de Cadis, en Eſpagne.
CAP. Colonie Auguſte Émérite, à préſent Mérida, en Eſpagne.
CAL. Calaguris, ville d'Eſpagne, aujourd'hui Calahorra.
CAOAF. *Colonia Antoniana Oea*, *Auguſta*, *Felix.* Oea eſt Tripoli d'Afrique.
CAPI. MET. SID. *Colonia Aurelia Pia Metropolis Sidon.* Sidon, ville de Phénicie.
CAR. *Colonia Aug. Rauracorum*, de Rauracum, à préſent Auguſt, village en Suiſſe; ou *Colonia Aſta Regia*, colonie d'Aſt, autrefois grande ville de l'Andalouſie.
CCA. *Colonia Cæſarea Auguſta*, de Sarragoce, en Eſpagne.
CCCOL. LVG. *Claudia copia colonia Lugdunenſis.*
CCIB. *Colonia campeſtris Julia Babba*, colonie champêtre de Babba, en Mauritanie.
CCIBDD. De même avec *Decreto decurionum.*
CCIHPA. *Colonia Concordia Julia Hadumetrina Pia Auguſta.* Concordia eſt en Italie, & la colonie Concordia d'Hadrumete eſt en Afrique.
C. CIV. *ou* C. *ou* CIB. DDP. *Corona civica ..... decreto populi.*
CCNA. *Colonia Carthago nova*, *Auguſta*, nouvele Carthage, ou Carthagene, en Eſpagne.
CCNCDD. *Colonia Concordia Norba Cæſareanea*, *decreto decurionum.* Norba Cæſarea eſt une ville de Luſitanie.
CCOR. *Colonia Corinthuc.*
CCR. *Ducenteſima remiſſa.* L'impôt du deux centieme remis; ou *Circenſes* (*ludi*) *reſtituti.*
CCS. *Colonia Claudia Sabaria*, colonie de l'empereur Claude; *ou* colonie Claudia de Sabarie, ville de Hongrie.
CER. SACR. PER. OOCUM. ISELA. *Certamina ſacra periodica Œcumenica Iſclaſtica.* Les combats ou jeux appelés *Iſelatiquec.*
CERT. QUIN. *ou* QUINQ. ROM. CON. *Certamina Quinquennalia Romæ conſtituta.* Combats ou jeux Quinquennaux établis à Rome.
C. E. S. *Cum exercitu ſuo.*
C. F. P. D. *Colonia Flavia Pacenſis Develtum.* Pax-Auguſta *ou* Pazauguſta de Develtum, ville de Thrace; Pax Auguſta, ville de Luſitanie; Develtum eſt Develto, en Turquie.
CGIHPA. *Colonia Gemella*, *Julia*, *Hadriana*, *Pariana*, *Auguſta*, colonie Gemella, Julia, Hadriene, Auguſte de Parium; Parium, ville de Myſie ſur la Propontide.
CICA. *Colonia Julia*, *Concordia Apamea*, colonie Juliene, ſurnomée *Concordia d'Apamée.*
CIAD. *Colonia Julia*, *Auguſta*, *Dertona*, colonie, &c. Dertona; de Tortone, au duché de Milan.
C. I. AV. *Colonia Julia Auguſta*, colonie Julia Auguſta, de Cadis en Eſpagne.
C. I. AUG. F. SIN. *Colonia Julia*, *Auguſta*, *Felix*, *Sinope*, colonie, &c. de Sinope, à préſent Sinope, ville de Natolie, en Aſie.
C. I. B. *Colonia Julia Babba*, colonie Julia Babba, dans la Mauritanie Tingitaine.
C. I. C. APA. *Colonia Julia*, *Carthago*, *Auguſta*, *Antiqua*, *Pia*, Villefranche d'Eſpagne, ou *Colonia Julia*, *Corinthuc*, *Auguſta*, *Pia*, *Antoniana.*
C. I. CAL. *Colonia Julia Calpa*, colonie Julia de Calpe, à préſent Gibraltar.
C. I. F. *Colonia Julia Felix.*
C. I. G. A. *Colonia Julia*, *Gemella*, *Auguſta. Gemella*, ainſi nommée comme ayant été tirée de deux autres.
ACC. L. III. *Accitana legio tertia.* Accitane, légion III, *ou* légion III d'Acci, à préſent Guadix, au royaume de Grenade.
C. I. I. A. *Colonia immunis Ilice*, *Auguſta*, co-

lonie franche, Juliene Auguſte d'Illicé, à préſent Elche, en Eſpagne.

C. I. N. C. *Colonia Julia, nova Carthago*, Carthagene.

C. I. N. C. *Colonia Julia, Norba Cæſariana*, Norba Cæſarea, ville de Luſitanie, à préſeot Alcantara.

CIR. CON. *Circenſes (ludi) conſtituti*, ou *conceſſit*, ou *conceſſi*.

C. I. V. *Colonia Julia, Valentia*, de Valence en Eſpagne.

CLASS. PR. *Claſſis præfectus* ou *prætoria*, préfet de la flote, *ou* flote prétoriene.

C. V. T. *Colonia victrix Taraco*, colonie victorieuſe de Taraco; c'eſt Tarragone d'Eſpagne.

C. L. I. COR. *Colonia Laus Julia Corinthus*, colonie Laus Juliene de Corinthe. *Laus* eſt Lodi, en Lucanie.

C. L. I. N. AUG. *Colonia Laus Julia nova Auguſta*, colonie Juliene de Lodi oouvele Auguſte; c'eſt une ville d'Italie.

C. M. L. *Colonia metropolis Laodicea*, colooie de Laodicée métropole, en Cœléſyrie.

CO. DAM. METRO. *Colonia Damaſcus metropolis*, colonie de Damas, métropole de Syrie.

COHR. PRET. VII. P. VI. F. *Cohortes prætoriana ſeptimum Pia, ſextum fideles* ou *felices*.

COH. I. CR. *Cohortis prima Cretenſis*, de la premiere cohorte de Crete, en l'Île de Candie.

COH. PRAET. PHIL. *Cohors prætoriana Philippenſium*, des Philippiens, ou de la Macedoine, en Thrace.

COL. AEL. A. H. MET. *Colonia Ælia Auguſta Hadrumetina metropolis*, colonie Éliene *ou* Élia, c'eſt-à-dire, d'Hadrieo, qui s'appeloit *Aelius*; Élia eſt à préſent Zama; Hadrumete eſt auſſi une ville d'Afrique.

COL. AEL. CAP. COMM. P. F. *Colonia Ælia, Capitolina Commodiana, Pia, Felix*, colonie Éliene Capitoline de Commode, Pieuſe, Heureuſe. *Ælia Capitolina* eſt Jéruſalem.

COL. ALEX. TROAS. *Colonia Alexandriana Troas*, colonie d'Alexandrie, de Troade ou Troas: c'eſt la nouvele Troade en Phrygie; les Turcs l'appelent *Caraſia*.

COL. AMAS. *ou* AMS. *Colonia Amaſtrianenſis* ou *Amaſtrianorum*, colonie d'Amaſtris ou des Amaſtriens, en Paphlagonie; Amaſtro eſt poſſédée par les Turcs.

COL. ANT. *ou* ANTI. *Colonia Antiochia*, Antioche de Piſidie.

COL. ARELAT. SEXTAN. *Colonia Arelate Sextanorum*, colonie d'Arelate-Sequani; Arles, dans la Gaule Narbonnoiſe.

COL. AST. AUG. *Colonia Aſtigitana Auguſta*, colooie d'Aſtigi; c'eſt Exija, en Eſpagoe.

COL. AUG. FEL. BER. *Colonia Auguſta felix Berytus*, colonie Auguſte, heureſe de Beryte, à préſent Beroot, en Phénicie, aux Turcs.

COL. AUG. FIR. *Colonia Auguſta firma*, colonie Auguſte ferme; c'eſt l'Aſtigitaine ou d'Aſtigi, à préſent Exija ou Eccija, en Eſpagoe.

COL. AUG. JUL. PHILIP. *Colonia Auguſta Julia Philippenſis*, de Philippe, en Thrace.

COL. AUG. PAT. TREVIR. *Colonia Auguſta Paterna Trevirſis*, colooie Auguſte Paternum de Treves; peut-être avoit-elle été tirée de *Paternum*, en Italie.

COL. AUG. TROA. *ou* TROAD. *Colonia Auguſta Troadenſis*, colonie Auguſte de la nouvele Troye.

COL. AUR. KAR. COMM. P. F. *Colonia Aurelia Karrhæ, Commodiana, Pia, Felix*, colonie Auréliene de Carrhe, de Commode, Pieuſe, Heureuſe; c'eſt Carrhes en Aſie; ou *Colonia Aurelia Carneatum Commagena*, &c. colonie Auréliene des Carneates de Commagene, &c. Carnes & Commagene, deux villes d'Italie.

COL. AUR. ANTONI. AUG. TROA. Colonie Auréliene, Antonieoe, Auguſte de Troade ou de Troye.

COL. AUR. P. M. SIDON. Colonie Auréliene pieuſe de la métropole Sidon, à préſent Seid ou Sayd, en Syrie, aux Turcs.

COL. B. A. *Colonia Braccara Auguſta*; c'eſt Brague en Luſitaoie ou Portugal.

COL. BERIT. L. V. *ou* VIII. Colonie de Bérite; légion cinquieme ou huitieme: c'eſt Beroot, en Phénicie.

COL. CABE. *Colonia Cabellio*. C'eſt Cavailloo.

COL. CÆS. AUG. Colonie de Céſarée Auguſte, en Paleſtine.

COL. CAMALODUN. Colonie de Camalodunum Colchetter; ſelon d'autres, Maldon, dans la Grande-Bretagne.

COL. CASILIN. Colonie de Caſilimin, Capoue; ſelon d'autres, Caſtel-Lazzo.

COL. CL. PTOL. *Colonia Claudia Ptolemais*, à préſent Acre, en Phénicie, aux Turcs.

COL. DAMAS. METRO. *Colonia Damaſcus metropolis*, métropole de Syrie.

COL. F. J. A. P. BARCIN. *Colonia Flavia, Julia, Auguſta, Pia, Barcino*, Barcelone, en Eſpagne.

COL. FL. PAC. DEULT. *Colonia Flavia Pacenſis Deultum. Colonia Flavia*, &c. Paz-Auguſte de Develtus ou Develtund; Paz-Auguſte de Develto eſt Zagara ou Zagoria, en Thrace, Turquie d'Europe.

COL. HA. MET. *Colonia Hadriana Mercurialis Thanitana*, colonie Hadriene, Mercuriale des Thénites ou de Thenes; Mercuriale eſt Fermo, ville d'Italie; Thenes, ville d'Afrique.

COL. H. *Colonia Heliopolis*.

HEL. LEG. H. Légion d'Héliopolis, &c.

COL. HEL. J. O. M. H. *Colonia Helioopolis, Jovi optimo maximo Heliopolitano*, l'Héliopolitain.

COL. JUL. AUG. C. I. F. COMAN. *Colonia, &c. Concordia, Invicta, Felix, Comanorum*, colonie, &c. de Concorde, l'Invincible, l'Heureuſe, des Comaniens. Cette colonie paroît avoir été tirée de Concorde, en Italie, & envoyée à Comane, en Cappadoce, ſurnomée *Pontica*.

COL.

COL. JUL. AUG. FEL. CREMNA. *Colonia ..... Cremna*, colonie .... des Cremniens; Cremna, ville de la Pamphilie.

COL. JUL. CER. SAC. AUG. FEL. OECUM. ISE. HEL. *Colonia Julia certamen ſacrum, Auguſtum, Felix, Capitolinum, Œcumenicum, iſelaticum, Heliopolitanum*, jeu donné ſans doute par cette colonie Juliene d'Héliopolis de Syrie.

COL. JUL. CONC. APAM. AUG. DD. *Colonia Julia Concordia Apamea, Auguſta decreto decurionum*, colonie Juliene de Concorde d'Apamée Auguſte, *ou* colonie tirée de Concorde, en Italie, & envoyée à Apamée.

COL. JUL. PATER. NAR. *Colonia Julia Paterna Narbonenſis*, colonie tirée de Paternum, en Italie, & envoyée à Narbonne.

COL. NEM. *Colonia Nemauſus* ou *Nemauſenſis*, colonie de Nîmes.

COL. NICEPH. COND. *Colonia Nicephorium condita*, colonie établie à Nicephorium, en Méſopotamie, ſur l'Euphrate.

COL. PATR. *Colonia Patrenſis* ou *Patricia*, colonie d'Aroé ou Patras, *ou* colonie de Patricia; c'eſt Cordoue, en Eſpagne.

COL. P. F. AUG. P. CAES. MET. *Colonia prima Flavia, Auguſta, Felix, Cæſarea metropolis*, premiere Flaviene ..... de Ceſarée, métropole, en Paleſtine.

COL. P. FL. AUG. CES. METROP. P. S. P. Colonie premiere Flaviene, &c. P. S. P. *Provincia Syria Paleſtina*, de la province de Syrie, en Paleſtine.

COL. R. F. AUG. FL. C. METROP. *Colonia Romana, Felix, Auguſta, Flavia, Cæſarea metropolis.*

COL. ROM. *Colonia Romulenſis*, de Romula; c'eſt Séville, en Eſpagne.

COL. ROM. LUGD. *Colonia Romanorum Lugdunum*, colonie de Romains à Lyon.

COL. RUS. LIG. VI. *Colonia Ruſcino*. C'eſt le Rouſſillon, en France. *Legio Sexta.*

COL. SABAR. Colonie de Sabaria ou de Sabarie, dans la Pannonie; c'eſt Sarwart, en Hongrie.

COL. SEBAS. Colonie Sébaſte; Sébaſte, en Paleſtine.

COL. SER. G. NEAPOL. *Colonia Sergii Galba Neapolis*, colonie de Sergius Galba, à Néapolis; c'eſt Naplouſe, en Paleſtine.

COL. V. I. CELSA. *Colonia Victrix Julia Celſa*, colonie victorieuſe, Juliene, de Celſa, peut-être Kelſa, en Eſpagne.

COL. VIC. JUL. LEP. *Colonia Victrix, Julia, Leptis*, de Leptis; c'eſt la grande Leptis.

COL. VIM. AN. I. *Colonia Viminacium, anno primo*, colonie de Viminacium; c'eſt Widin, dans la Servie.

COL. VLP. TRA. *Colonia Vlpia Trajana*, colonie de Trajan. Vlpie eſt Kellen ou Verhel, en Tranſylvanie.

COM. ASI. ROM. ET AUG. *Commune Aſiæ Romæ & Auguſto.*

COM. IMP. AUG. *Comes Imperatoris Auguſti.*

COMM. (L'empereur) Commode, *ou* colonie de l'empereur Commode.

CONC. *Concordia*, Concorde, *ou* la ville Concorde.

CONC. APAM. *Concordia Apamea*, Apamée, ville de Bithynie.

CONG. PR. *Congiarium primum*, ou *Populo romano.*

CONG. TER. P. R. IMP. MAX. DAT. *Congiarium tertium populo romano impenſis maximis datum.*

CONS. SUO. *Conſervatori ſuo.*

CONSTANTINO P. AUG. B. M. V. N. P. R. CI M. S. P. L. C. *Conſtantino Pio Auguſto bona memoria, urbis noſtræ perpetuo rectori, cives municipi ſui prima Lugdunenſium civitatis.* Tout cela eſt fort conjectural; au reſte, cette médaille ne ſe retrouve plus.

CO. P. F. CAE. METRO. *Colonia prima Flavia Cæſarea metropolis*, de Céſarée la métropole.

C. O. P. J. A. *Colonia Octavanorum pacenſis, Julia Auguſta*, colonie des Octaviens pacifiques, *ou* de Paz-Auguſte, Juliene & Auguſte.

C. P. FL. AUG. F. G. CAES. METRO. P. S. P. *Colonia prima Auguſta Felix, Germanica Cæſarea metropolis provincia Syria Paleſtina.* Conjecture.

C. R. J. F. S. *Colonia romana Julia Felix, Sinope*, colonie romaine.....de Sinope.

C. SACR. FAC. *Cenſor ſacris faciundis*, cenſeur prépoſé aux choſes ſacrées.

C. T. T. *Colonia Togata Taraco*, colonie de Taraco ou Tarragone, en Eſpagne.

C. V. *Clupeus votivus.*

C. V. IL. *Colonia victrix Illice*, colonie d'Illice, à préſent Elche, en Eſpagne.

CVNOBE. *Cunobelinus*, roi des Bretons.

CUR. X. F. *Curator denariorum Flandrorum.*

D. C. C. N. C. *Decurionis colonia Concordia Norba-Cæſariane*, les décurions de la colonie de Norba-Céſarée; c'eſt Alcantara.

DD. PP. *Decuriones poſuere.*

DEO. NEM. *Deo Nemauſo*, de Nîmes.

DERT. *Dertoſa*, Dertoſe; Tortoſe, dans la Catalogne.

DIANA PERG. *Diana Pergenſis*, de Perge, en Pamphilie.

D. I. M. S. *Deo invicto Mithræ ſacrum*, autel ou temple conſacré à Mithras, &c.

D. PP. *Dii penates.*

DR. CAES. Q. PR. *Druſus Cæſar quinquennalis præfectus*, préfet quinquennal.

D. S. I. M. *Deo ſoli invicto Mithræ.*

EQ. CON. *Equeſtris* ou *Equites cohortis*, chevaliers d'une telle cohorte, ou cohorte à cheval; cavalerie.

ETR. *Etruſcus*, étruſque, ou toſcan.

EUR. *Europa.*

EX. AR. P. *ou* EX. A. P. *Ex argento publico, puro, probato.*

EX. CONS. *Ex conſenſu.*

EX. DD. *Ex decreto decurionum.*

EX PA P. Q. J. B. AD A. D. E. *Ex ea pecunia, quæ juſſu ſenatus ad æratium delata eſt.*

FANE. *Faneſtris*, à préſent *Fano*; conjecture. Il y a eu la colonie de Faneſtris Juliene.

F. C. S'il y a ſur la médaille des inſtrumens de monoie, liſez: *Faciundum curavit*. Si ce ſont des épis ou une voiture, liſez: *Frumento convehendo*, officier peépoſé à la fourniture & à la traite des grains.

FEL. PR. *Felicitas provinciarum*.

FER. *Feronia*, la déeſſe Féronia.

FLAM. DIAL. *Flamendialis*, prêtre de Jupiter.

FLAM. D. Flamine du divin (Auguſte, &c.)

FL. FEL. *Flavia, felicis (legionis)*.

FORT. PRIM. *Fortuna primigenia*, à la fortune tutélaire des premiers nés.

FRUG. AC. *Fruges accepta*, grains ou vivees reçus.

GADIT. *Gaditanus*.

GEM. LEG. *Gemina* ou *Gemella legio*, légion double, ou Gemelle, ou de Tucci.

GEN. COL. COR. *Genio colonia Corinthi*.

GEN. COL. NER. PATR. *Genio colonia Neroniana Patrenſis*, de la colonie Néroniene de Patras.

GEN. ILLY. *Genio Illyrici*, au génie d'Illyeie.

GER. P. *Germanica provincia*, ou *Germania populus*.

GL. E. R. *Gloria exercitus romani*.

GL. R. *Gloria romanorum*.

G. L. S. *Genio loci ſacrum*.

G. M. V. *Gemina Minervia victrix*, la colonie victoieuſe de Minervium, en Italie.

G. P. *Gracia peragrata*, ou *Gracia populus*.

G. T. A. *Genius tutelaris Ægypti*, ou *Gemina tutator Africa*, protecteur des deux Afriques.

H. *Haſtati*, ſoldats armés de toutes pieces.

HERC. GADIT. *Herculi gaditano*.

HEL. Héliopolis, en Egypte.

HIS. ou HISP. *Hiſpalis* ou *Hiſpania*.

HO. *Honos*, l'Honeur, divinité.

HA. P. ou H. P. *Haſtatorum & principum*, les premieres cohortes des légions.

HS. *Seſtercium*, ſeſterce, monoie.

II. VIR. QUINQ. *Duumvir quinquennalis*.

IMP. C. Ç. VA. F. GAL. VEND. VOLUSIANO AUG. *Imperatori Cæſari Carpico, Vandalico, Finnico, Galandico, Vendenico, Voluſiano Auguſto*.

IMP. CAES. M. Ç. LAT. POSTHUMUS. *Imperator Cæſar Marcus Caſſius Latienus*.

IO, CANTAB. *Jovi Cantabrico*, à Jupiter le Cantabee.

I. O. M. D. Dédié à Jupitee teès-bon, &c.

I. O. M. SPONS. SECURIT. AUG. *Jovi, &c. ſponſori ſecuritatis Auguſti*.

I. O. M. S. P. Q. R. V. S. PR. S. IMP. CAES. QUOD PER EU. R. P. IN AMP. ATQ. TRAN. S. E. *Vota ſuſcepta pro ſalute imperatoris Cæſaris quod per eum reſpublica in ampliori atque tranquilliori ſtatu eſt*.

I. O. M. V. C. *Victori, conſervatori*.

ISEL. OECUM. *Iſelaſtica Œcumenica (certamina)*.

I. S. M. R. *Juno ſoſpita magna regina*, ou *Mater romanorum*.

IT. *Italia*.

ITAL. MUN. *Italicum municipium*, municipe d'Italie.

KAP. *Kapitolina*, capitolins.

LAPHR. *Laphria*, Diane, ainſi nommée.

LEG. I. ADI. P. F. *Legio I. adjutrix, pia, fidelis*.

LEG. I. MIN. *Legio I. Minervia*, Minervium, en Italie.

LEG. II. PART. V. P. V. F. *Legio II. quintum pia, quintum fidelis*.

LEG. II. TRO. ou TRA. FOR. *Trojana* ou *Trajana fortis*.

LEG. IIII. FL. VI. P. VI. F. *Legio quarta Flavia, ſextum pia, ſextum fidelis*.

LEG. V. M. P. C. *Macedonica, Pia, Conſtans*.

LEG. VII. CL. GEM. P. FIDEL. *Claudia, gemina, pia, fidelis*.

LEG. XVI. FR. *Fregellæ*, de Feégelle, anciene ville du Latium, ou de Frégene, anciene ville de Toſcane.

LEG. M. XX. *Legio macedonica vigeſima*.

LEG. XXX. NEP. VI. F. *Legio trigeſima neptuniana, ſextum fidelis*.

LENT. CUR. X. P. *Lentulus curator denariorum Flandorum*, ou *curavit denarium Flandum*.

LEP. *Lepidus* ou *Lepis*, nom de ville.

L. P. D. E. P. *Lucius Papirius deſignatus ædilis plebis*.

MAC. AUG. *Macellum Auguſti*, édifice bâti par Néron, poue les boucheries.

M. C. J. *Municipium Calaguris, Julia*, municipe de Calaguris, Juliene, à préſent Calahoree en Eſpagne.

M. D. M. J. *Magna deum matri Idea*, à Cybele, la geande mere des dieux Indéene.

MET. DEL. pour DAL. *Metallum Dalmaticum*, métal de Dalmatie.

METAL. ULPIAN. PAN. *Metallum Ulpianum Pannonicum*, de Pannonie.

MET. NOR. *Metallum Noricum*, métal de Norique.

M. H. ILLERGAVONIA DERT. *Municipium Hibera Illergavonia Dertoſa*, Tortoſe, en Catalogne.

M. LEP. C. REG. INST. *Marcus Lepidus Regienſium inſtauravit*, ville de Regina ou des Réginiens, ville d'Eſpagne dans la Bœtique.

M. M. J. V. *Municipes municipii Julii Uticenſis*, ceux du municipe de Julius d'Utique, à préſent Biſerte, en Afeique.

M. R. *Municipium Ravennatium*, municipe de Ravenne, ville d'Italie.

M. S. *Moeſia ſuperioris*, de la Méſie ſupéeieuee.

MUL. FEL. *Multa felicia*, nombreuſes proſpérités.

MULT. XX. MULT. XXX. *Multis vicennalibus, multis tricennalibus*, pluſieurs vingtaines & trentaines d'années.

MUN. CAL. JUL. *Municipium Calaguris Julia*, de Calaguris Juliene.

MUN. CLUN. *Municipium Clunia*, anciene ville d'Eſpagne, à préſent Crunna.

MUN. FANE. ALL. *Municipium Faneſtre-Aelium*, de Faneſtre-Aelien, ou d'Aelius, peut-être Fano, en Italie.

MUN. STOB. *Municipium Stobenſe*, de Stobi, en Macédoine.

MUN. JUL. VTICEN. DD. PP. *Municipii Julia Uticenſis decuriones poſuere*, les décurions du municipe Julia d'Utique ont poſé, &c. Biſerte ville d'Afrique.

MUN. TUR. *ou* MU. TU. *Municipium Turiaſſo*, ville d'Eſpagne.

NAT. *Natali* ou *Natus*, naiſſance, ou né.

NAT. URB. CIRC. CON. *Natali urbis circenſes conſtituti*, au jour anniverſaire de la fondation de la ville, établiſſement des jeux du cirque.

N. C. A. P. R. *Nummus Cuſus a populo romano*.

NEP. *Neptunalia*, fêtes de Neptune.

NER. J. Q. URB. *Nerva primus quaſtor urbis*.

NICEPH. *Nicephorium*, colonie de Nicephorium, en Méſopotamie.

N. T. M. *Numini tutelari maximo*.

N. TR. ALEXANDRIANÆ COL. BOSTR. *Nervia, Trajana, Alexandrina colonia Boſtræ*, à la colonie ou de la colonie Nerviene, Trajane, Alexandriene de Boſtra, ville de la Paleſtine.

OEC. *Œcumenica*, jeux ou combats œcuméniques ou univerſels.

P. D. *Populo datum*.

PELAG. *Pelagia*, titre donné à Vénus.

P. F. Quelquefois *Primus fecit*.

P. H. C. *Provincia Hiſpania citerioris*. C'eſt une conjecture.

PH. COND. *Philippi condita*, bâti par Philippe, ou *Philippus condidor*, Philippe, fondateur.

P. M. S. COL. VIM. *Provincia Mœſiæ ſuperioris colonia Viminiacum* ou *Viminacium*. C'eſt Widin, dans la Servie.

PR. COS. *Pro conſule*, à la place du conſul.

PRON. *Pronepos*, arriere-petit-fils.

PRO. P. Propréteur.

PR. S. P. *Provincia Syria Paleſtina*.

PR. VRB. *Præfectus urbis*, ou *Prætor urbanus*.

PROQ. Proqueſteur.

Q. C. V. I. N. C. *Quinta colonia victrix Julia, nova Carthago*. C'eſt Carthagene, en Eſpagne.

Q. DES. *Quæſtor deſignatus*.

Q. P. *Quæſtor prætoris*.

Q. PR. *Quæſtor provincia*

Q. PROC. *Quæſtor proconſulis*.

QUADRAG. REM. *Quadrageſima remiſſa*, remiſe d'un impôt appelé *le quarantieme*, ou remiſe du quarantieme des impôts.

QUIN. ITER. Quinquennal pour la deuxieme fois.

Q. V. *ou* QUOD V. M. S. &c. *Quod viæ munitæ ſint* ou *ſunt*, à cauſe que les chemins ont été rendus ſûrs, commodes, &c.

R. *Remiſſa*, remiſe; ou *reſtituit*, ou *romanus*, ou *Roma*.

R. CC. *Remiſſa ducenteſima*, remiſe de la deux centieme partie des impôts.

RECEP. *Recepta*, reçus.

REF. *Refecta*, refaite, réparée.

R. M. *ou* REI MIL. *Rei militaris*, d'afaire militaire.

REST. NUM. *Reſtituta Numidia*, la Numidie rétablie.

ROC. IL. C. (en liſant de droite à gauche.) *Colonia Laus Julia Corinthus*, colonie appelée *Laus Julia*, de Corinthe.

ROM. COL. *Romulea colonia*, colonie de Romulea.

R. XL. *Remiſſa quadrageſima*, le quarantieme remis.

SACERD. COOP. IN OMN. COLL. SUPRANUM. Prêtre aggrégé dans tous les colléges comme ſurnuméraire.

SAC. F. *Sacris faciundis*, ou *Sacra faciens*, prépoſé pour vaquer, *ou* vaquant aux choſes ſacrées.

SACR. PER. *Sacra periodica* ou *perpetua*, ſacrifices périodiques ou perpétuels.

SAG. *Saguntum*, Sagunte, ancienne ville d'Eſpagne.

SAL. *Salduba*, ancienne ville d'Eſpagne.

SALM. *Salmantica*, Salamanque, ville d'Eſpagne.

SCIS. *Sciſcia*, Siſcia, ville de Croatie, à préſent Siſſey.

SEP. COL. LAUD. *Septimia colonia Laudicea*, colonie Septimiene de Laudicée: c'eſt Laodicée.

SEP. TUR. MET. *Septimia Tyrus metropolis*, colonie Septimia de Tyr, métropole, en Phénicie.

S. R. *Senatus romanus*, ou *Salus romanorum*, ou *Spes relpublicæ*.

STABILIT. *Stabilita*, la terre ou l'état.

SS. *Seſtercium*, ſeſterce, monoie valant 2 ½ as & demi: on le marquoit de pluſieurs manieres.

TASCIA. Sur les médailles de *Cunobelinus*, roi des Bretons.

TERT. *ou* TER. *Tertium*.

TES. *ou* TESS. *Theſſalonica*, de Theſſalonique.

T. G. A. *Tutelaris genius Ægypti*. Conjecture.

TRA. *ou* TR. F. *Trajana fortis*, légion Trajane courageuſe.

TR. II. *Tribunus legionis* IIæ.

TR. PL. D. *Tribunus plebis deſignatus*.

TR. V. MON. *Triumviri monetales*.

V. ÆT. *Virtus æterna*.

VETER. *Veteranorum*, colonie des vétérans.

V. J. *Vota imperii*. Conjecture.

VIC. S. *Victoria Sicula*, victoire de Sicile.

VIII. ſur une monoie d'argent. *Octo aſſes*, huit as romains.

VII. VIR. EPU. *Septem viri epulones*.

VI. VIR. AUG. *Sevir auguſtalis*, dignité romaine.

V. N. M. R. *Urbi Nicomedienſi moneta reſtituta*, droit de fraper monoie.

X. *Decem, decennalia, denarius*.

X. F. *Denarium faciendum*, pour la fabrique de l'argent.

XV. *Quindecim denarios*. Cette marque ſur une monoie d'or, indique qu'elle vaut quinze deniers.

XVI. *Sexdecim asses*, marque d'une piece d'argent qui ne valoit d'abord que 10 ſs ; lorſqu'elle fut montée à 16 ſs, on annonça ce changement par XVI.

XX. V. *Vicennalia vota*.

N. B. Pour rendre cette TABLE complete, le lecteur conſultera les tables d'abréviations contenues dans les articles ABRÉVIATIONS, CONSULAIRES & EXERGUE.

TABLE des principales abréviations qui ſe trouvent dans les LÉGENDES *des médailles greques, & en particulier des noms de dignités, avec ces titres & ces dignités.*

A. AP. APXO. APXON. APXONTOΣ. Archonte.

ΣYNAPKONTOC. Aſſocié à l'archonte.

A. AC. ACT. ACTA *Aſylum*, *aſyli*, aſyle.

ATΓ. Αὐγούστου. Auguſte.

AΘHNA. Ἀθηναίων. *Athenienſium*.

AIΓ. Αἰγυπτίων. *Ægypti*.

AMAC. Ἀμασείας. Ville de Pont.

ANAZ. Ἀναζάρβου. Ville de Cilicie.

ANEΘH. Ἀνέθηκε. *Poſuit*.

ANΘY. Ἀνθύπατος. *Proconſul*.

ANTI. Ἀντιστρατήγου. *Propratoris*.

APIC.. Ἄριστος. *Optimus*.

APXI APXIE. Ἀρχιερέως. *Pontificis maximi*.

ATΓ AYΓOT. *Auguſta*, *Auguſta*.

AYT ATTO. Αὐτόνομος. *Populus ſuis utens legibus*.

AΦP. *Africanus*.

AX. Ἀχαίων. *Græcia populorum*.

APXIEPYΣ MEΓAΣ. Souverain pontiſe.

APXONTOC. Archonte.

AΓΩNOΘETHΣ. Agonothete.

ΑΣΤΛΟΥ. Sacrée & ville d'aſyle.

ΕΛΕΥΤΕΡΑΣ. Titre d'une ville libre.

AYTONOMOΣ. Titre d'une ville qui ſe gouverne ſuivant les loix. Quelques médailles réuniſſent ces deux titres, qui, ſur d'autres, ſe trouvent ſéparés.

B. *Iterum*. *Secundo*.

BEΛ. Βουλεύτου. *Optimi*. *Attributum ſummi pontificis*.

B. N. *Bis Neocororum*. *Secundum Neocororum*.

Γ. Γαΐος. Γάιος. *Caïus*. *Cneus*.

Γ. B. Γράμματι Βουλῆς. *Decreto ſenatus*.

Γ. Γ. Γράμματι Γερουσίας. *Decreto ſenatus*.

ΓP. ΓPA. ΓPAM. Γραμματεύς. *Scriba*.

ΓPAMMATEIΣ. *Grammateus*. C'étoit dans Épheſe, Magneſie, Tralles, & autres villes de l'Aſie, le nom d'un des grands magiſtrats, & quelquefois le premier & le ſeul.

Δ. Δὶς. *Secundum*.

ΔHM. Δῆμος. *Populus*.

ΔHMHT. Δημήτηρ. Surnom de Cérès.

ΔIK. Δίκαιος. *Juſtus*. Surnom de Peſcennius Niger.

ΔPOYC. Δρουσίλλα. Druſilla; ſœur de Caligula, & femme de Germanicus.

Δ. E. ΔHMAPXIKHΣ EΞOYΣIAΣ. *Tribunitia poteſtate*.

Δ. E. ΔOΓMATI ΕΠΑΡΧΙΑΣ. *Decreto provinciæ*.

ΕΛΕΥΘ. Ἐλευθέρας. *Liberæ*. Ville libre.

ΕΝΔ. ΕΝΔΟΣ. *Illuſtris*.

ΕΞ. Ἐξουσία. *Poteſtas*.

ΕΤ. ΕΤΟ. Ἔτους. *Anno*.

ΕΥ. Εὐσεβὴς. *Pius*.

ΕΧ. Ἔχοντος. *Habente*, participe.

ΕΦΟΡΟC. Éphore, & comme tribun du peuple à Tyr, Sidon, Dore, Égée, Nicopolis, Sébaſte, & autres villes, ont, dans leurs légendes, le titre de *Navarchides*, qu'on y voit ainſi en abrégé, NAYAPX.

Il y avoit des villes avec ces titres : IEPAΣ KAI ΑΣΥΛΟΥ. Sacré & ville d'aſyle.

La bonne intelligence de quelques villes entr'elles ſe marquoit par ce mot, OMONOIA. *Concordia*.

KOINONIA. *Communitas* exprimoit une communication de biens, priviléges, dieux, &c.

HΓ. HΓEM. Ἡγεμόνος. *Præſidis*.

HΓEMONOC. Nom du premier magiſtrat.

Θ. Θεῶν. *Deorum*.

ΘY. Θυγατὴρ. *Filia*.

IO. IOΛ. Ἰούλιος. *Julius*.

IEP. Ἱερὰ, Ἱερᾶς *Sacra*, *ſacræ*.

IOYΛ. Ἰούλια. *Julia*.

ICΘ. Ἴσθμια. *Iſthmia*, jeux, combats.

KAI. KAIC. Καῖσαρ. *Cæſar*.

KAICAP. Καίσαρος. *Cæſaris*.

KAC. Κάσσιος. *Caſſius*.

KE. Καίσαρος. *Cæſaris*.

KΛAPI. Κλαρία. *Claria*, ſurnom de Diane

KOI. Κοῖνον. *Commune*.

KOP. Κορνήλιος. *Cornelius*.

KTIC. Κτιστὴς. *Conditor*.

KOY. KOYIN. Κοΐντος. *Quintus*.

KY. KYIN. *Idem*.

AI. ΛIK. Λικίνιος. *Licinius*.

AO. ΛOY. ΛOYK. Λούκιος. *Lucius*.

AOΓΓEI. Λογγείνου. *Longini*, ſurnom dans la famille Caſſia, & autres.

MH. MHT. Μητρόπολις. *Metropolis*.

MAIAN. Μαιάνδρος. *Mæander*, fleuve célebre de la Carie.

NE. NEΩ. NEΩK. Νεωκόρων. *Neocororum*, villes à qui on avoit donné le droit de bâtir certains temples & de les entretenir.

NAY. NAYAP. Ναύαρχίδος. *Navarchis*, *ſeu claſſica*, privilége de ville.

NEIK. NEIKO. Νικομηδέων. *Nicomedenſium in Bithynia*.

NEΩKOPOΣ. Particulier préposé à la garde d'un temple.

NIΓ. Νίγρος. *Niger*, ſurnom de Peſcennius.

OIKOYMEN. Οἰκουμενικὰ. *Œcumenica*, combats univerſels.

OMO. Ὁμόνοια. *Concordia*.

ΟΝ. Ὄντος. étant, participe.
ΟΥΑΛ. Οὐαλερίανος. *Valerianus*.
ΟΥΑΛ. Οὐάλης. *Valens*, ſurnom d'Hoſtilien.
ΟΥΗΡ. Οὖηρος. *Verus*.
Π. Π. Πρώτη ποντικῆ. *Prima Ponti*. C'eſt la ville d'Amaſie.
ΠΑΝ. ΠΑΝΗ. Πανηγυριστοῦ. *Panegyriſta*.
ΠΕΣΚ. *Peſcenius*.
ΠΡ. ΠΡΕC. Πρεσβευτὴς. *Legatus*.
ΠΡΟΔΙ. Προδίκῳ. *Procuratore*.
ΠΥΘ. Πύθια. *Pythia certamina*.
ΠΡΙΤΑΝΕΙΣ. Pritane; c'étoit une eſpece d'Archonte.
ΕΠΙΣΤΡΑΤΗΣ. Épiſtrate, ou premier des Pritanes, qui étoient cinquante, ſervant par ſemaine au nombre de dix.
ΠΡΟΕΔΡΟΣ. Proedre; c'étoit le titre des neuf autres pritanes.
ΠΑΝΗΓΥΡΙΣΤΗΣ. Panégyriſte, chargé de faire l'éloge des dieux.
ΠΟΛΙΑΡΧΟΣ. Polyarque, préfet d'une ville.
ΠΡΟΔΙΚΟΣ. *Prodicos*, curateur, avocat, &c.
ΠΑΡΟΧΟC. *Parochus*, homme chargé de fournir l'hoſpice aux Romains qui paſſoient en Grece.
CEB. CEBAC. Σεβαστὸς. *Auguſtus*.
CAΛΩ. Σαλωνῖνος. *Salominus*.
ΣΕΟΥ. Σεούηρος. *Severus*.
CO· COΦ. Σοφιστοῦ. *Sophiſta*.
ΣΤΕΦΑΝΗ. Στεφανηφόρου. *Stephanophoro*, dignité.
CΩT. Σωτῆρι. *Servatori*.
ΤΕΜ Τεμένου. *Templi*.
ΥΠ. Ὑπὸ. *Sub*, prépoſition.
ΥΠΑΤΟΡ. Conſul.
ΦΗΣΤ. Φήστου. *Feſto*, ſurnom romain.
ΦΛΑ. ΦΛΑΟΥ. Φλαυίων. *Flavii*, *ſub Flavio*.
ΑΥ. ΑΥΤ. Αὐτοκράτωρ. *Imperator*.
ΓΒ. Γνώμῃ Βουλῆς. *Decreto ſenatus*.
ΓΑΛ. *Galba*.
ΔqΥ. *Anno* 494.
ΕΤ. Ε. ΔΡΑΧΜΗ. *Anno V drachma*.
ΕΤΥΧ. Εὐτυχὴς. *Felix*.
ΙΟΥΣ. *Juſtus*.
L. Λυκαβάντος. *Annus*.
ΛΕΥΚ. *Lucius*.
ΝΕ. ΙΕΡΟΥ. Νεοῦ. Ἱεροῦ. *Novo ſancto*.
Π. Π. *Pater patria*.
CTP. Στρατηγὸς. *Prator*.
CTPATHΓOC. Strategue, eſpece de préteur.
TAMIOC. Queſteur.

LÉGION, ſ. f. *Art militaire des Romains*, on formoit chez les Romains avec des ſoldats qui n'avoient que leurs bras pour tout bien, ſelon l'expreſſion de Valere-Maxime, les corps de troupes appelés *legions*, du mot latin *legere*, *choiſir*; parce que quand on levoit des *légions*, on faiſnit un choix, dit Végece, de la jeuneſſe la plus propre à porter les armes; ce qui s'appeloit *deletum facere*, au raport de Varron.

Dans les commencemens de la république, les ſeuls citoyens romains, inſcrits au rôle des tribuns, ſoit qu'ils habitaſſent Rome, ou qu'ils demeuraſſent à la campagne, formerent ces *légions* invincibles qui rendirent ce peuple le maître du monde.

Les *légions* étoient compoſées d'infanterie & de cavalerie, dont le nombre a varié ſans ceſſe; de ſorte qu'on ne doit pas être ſurpris, ſi les auteurs qui en ont parlé, paroiſſent ſe contre-dire, puiſque leurs contradictions ne vienent que de la différence des temps.

D'abord, ſous Romulus, inſtituteur de ce corps, la *legion* n'étoit que de trois mille hommes d'infanterie, & de trois cents chevaux. Sous les conſuls, elle fut long-temps de quatre mille, ou de quatre mille deux cents fantaſſins, & de trois cents chevaux. Vers l'an de Rome 412, elle étoit de cinq mille hommes d'infanterie. Pendant la guerre que Jules-Céſar fit dans les Gaules, ſes *légions* ſe trouverent encore à peu près compoſées du même nombre d'hommes. Sous Auguſte, les *légions* avoient ſix mille cent fantaſſins, & ſept cents vingt ſix chevaux. À la mort de ce prince, elles n'étoient plus que de cinq mille hommes d'infanterie, & de ſix cents chevaux. Sous Tibere, elles revinrent à ſix mille hommes de pied, & à ſix cents cavaliers. Comme Septime-Severe imagina de former, à l'imitation des Macédoniens, une phalange, ou bataillon carré de trente mille hommes, compoſé de ſix *légions*, nous apprenons de ce trait d'hiſtoire, que la *légion* étoit alors de cinq mille hommes. Sous les empereurs ſuivans, elle reprit l'ancien état qu'elle avoit ſous Auguſte.

Il réſulte évidemment de ce détail, que pour connoître la force des armes romaines dans les différens temps, il faut être au fait du nombre des *légions* que Rome levoit, & du nombre d'hommes qui compoſoient chaque *légion*. Les variations ont été fort fréquentes ſur ce dernier point, elles l'ont été de même par raport au premier, du moins ſous les empereurs; car du temps de la république, le nombre des *légions* fut long-temps limité à quatre *légions* romaines, dont chaque conſul commandoit deux, avec autant des alliés.

Quand Annibal ſe fut emparé de la citadelle de Cannes, on fit à Rome, dit Polybe, ce qui ne s'étoit pas encore fait; on compoſa l'armée de huit *légions*, chacune de cinq mille hommes, ſans les alliés. C'étoient alors des légions ſoumiſes à l'état: mais quand le luxe eut fait de progrès immenſes dans Rome, & qu'il eut conſumé le bien des particuliers, le magiſtrat, comme le ſimple citoyen, l'officier & le ſoldat porterent leur ſervitude où ils crurent trouver leur intérêt.

Les *légions* de la république, non ſeulement augmenterent en nombre, mais devinrent les *légions* des grands & des chefs de parti; & pour atacher le ſoldat à leur fortune, ils diſſimulerent ſes brigandages, & négligerent la diſcipline militaire, à laquelle leurs ancêtres devoient leurs conquêtes & la gloire de Rome.

Ajoutons que les *légions* ne furent compoſées de citoyens de la ville de Rome, que juſqu'à la deſtruction de Carthage ; car, après la guerre des alliés, le droit de bourgeoiſie romaine ayant été acordé à toutes les villes d'Italie, on rejeta ſur elles la levée des troupes légionaires, & très-peu ſur Rome.

Ces troupes néanmoins s'appelerent *romaines*, parce que les alliés participant aux mêmes priviléges que les citoyens de Rome, étoient incorporés dans la république.

Mais l'empire s'étant agrandi de toutes parts, les villes d'Italie ne purent fournir le nombre d'hommes néceſſaire à la multiplicité des *légions* que les empereurs établirent. Ils les formerent alors des troupes de toutes les provinces, & les diſtribuerent ſur les frontieres, où on leur aſſigna des camps, *caſtra*, dont quelques-uns ſont devenus des villes par ſucceſſion de temps; de là tant de noms géographiques, où le mot *caſtra* ſe trouve inſéré.

Il nous faut préſentement indiquer les différentes parties & les différentes ſortes de ſoldats, dont la *légion* romaine étoit compoſée.

Romulus, à qui Rome doit cet établiſſement, la diviſa en dix corps, qu'on nommoit *manipules*, du nom de l'enſeigne qui étoit à la tête de ces corps, & qui conſiſtoit en une botte d'herbes, atachée au bout d'une gaule. Ces corps devinrent plus forts, à meſure que la *légion* le devint; & toutefois lorſqu'on eut pris d'autres enſeignes, ils ne laiſſerent pas de retenir ce premier nom de *manipule*.

On fit avec le temps une nouvele diviſion de la *légion* qui néanmoins fut toujours de dix parties, mais qu'on appela *cohortes*, dont chacune étoit commandée par un tribun : chaque cohorte étoit compoſée de trois manipules, ſortes à proportion de la *légion*.

On attribue cette nouvele diviſion à Marius. Elle contioua depuis d'être toujours la même, tant ſous la république, que ſous les empereurs. La *légion* étoit donc compoſée de trente manipules & de dix cohortes ou régimens, pour parler ſuivant nos uſages, plus ou moins nombreuſes, ſelon que la *légion* l'étoit.

Mais il faut remarquer que la premiere cohorte étoit plus forte du double, & qu'on y plaçoit les plus grands hommes; les neuf autres cohortes étoient égales en nombre de ſoldats. Ces dix cohortes formoient dix bataillons qui ſe rangeoient ſur trois lignes. Si la *légion* étoit de ſix mille hommes, la manipule étoit de deux cents hommes ou deux centuries.

Une *légion* étoit compoſée, indépendament des cavaliers, de quatre ſortes de ſoldats qui, tous quatre, avoient différent âge, différentes armes & différens noms. On les appeloit *vélites*, *haſtaires*, *princes & triaires*; *Voyez* VÉLITES, HASTAIRES, PRINCES & TRIAIRES, car ils méritent des articles ſéparés.

Les *légions*, ſous la république, étoient commandées par un des conſuls & par leurs lieutenans. Sous les empereurs, elles étoient commandées par un officier général qu'on nommoit préfet, *præfectus exercituum*. Les tribuns militaires commandoient chacun deux cohortes, & portoient, par diſtinction, l'anneau d'or comme les chevaliers. Chaque manipule avoit pour capitaine un officier qu'on appeloit *ducentaire*, quand la *légion* fut parvenue à ſix mille hommes d'infanterie: de même qu'on nommoit *centurion* celui qui commandoit une centurie. Les tribuns militaires éliſoient les centurions, & ceux-ci éliſoient leur lieutenant qu'on nommoit *ſuccenturion* & qu'on appela dans la ſuite *option*. *V.* OPTION.

Quant aux *légions* que les alliés fourniſſoient, ceux qui les commandoient étoient appelés *préfets* du temps de la république, mais ils étoient à la nomination des conſuls ou des généraux d'armées.

Chaque *légion* avoit pour enſeigne générale une aigle les ailes déployées, tenant un foudre dans ſes ſerres. Elle étoit poſée ſur un piédeſtal du même métal au haut d'une pique; cette figure étoit d'or ou d'argent, de la groſſeur d'un pigeon. Celui qui la portoit s'appeloit le *porte-aigle*, & ſa garde, ainſi que ſa défenſe, étoit commiſe au premier centurion de la *légion*.

Ce fut Marius, ſelon Pline, *liv. X. c. iv*, qui choiſit l'aigle ſeule pour l'enſeigne générale des *légions* Romaines; car, outre l'aigle, chaque cohorte avoit ſes propres enſeignes, faites en forme de petites baniéres, d'une étoſe de pourpre, où il y avoit des dragons peints. Chaque manipule & chaque centurie avoit auſſi ſes enſeignes particuliéres de même couleur, ſur leſquelles étoient des lettres pour déſigner la *légion*, la cohorte & la centurie.

On diſtinguoit les *légions* par l'ordre de leur levée, comme premiere, deuxieme, troiſieme, ou par les noms des empereurs, auteurs de leur fondation, comme *legio Auguſta*, *Claudia*, *Flavia*, *Trajana*, *Ulpia*, *Gordiana*, &c. Elles furent encore diſtinguées dans la ſuite par des épithetes qu'elles avoient méritées pour quelque belle action, comme celle qui fit ſurnomer une légion la *foudroyante*, une autre la *victorieuſe*; ou même pour quelque défaut qui lui étoit propre, comme la *paillarde*. Enfin elles retinrent quelquefois le nom des provinces où elles ſervoient, comme *l'Illyrienne*, *la macédonienne*, *la parthique*, *la gauloiſe*, &c.

Il nous reſte à parler de la cavalerie qui compoſoit chaque *légion*. On lui donnoit le nom d'*aile*, parce qu'on la plaçoit ordinairement de maniere, qu'en couvrant les flancs alle en formoit les ailes. On la diviſoit en dix parties ou brigades, autant qu'il y avoit de cohortes; & chaque brigade étoit forte, à proportion du total de la cavalerie de la *légion*. Si elle paſſoit ſix cents chevaux, chaque aile ou brigade étoit de deux

turmes ou compagnies, de trente-trois chevaux chacune. La turme ſe ſubdiviſoit en trois décuries ou dixaines, qui avoient chacune un décurion à leur tête, dont le premier commandoit à toute la turme, & en ſon abſence le ſecond. On prenoit toujours un de ces premiers décurions, pour commander chaque aile ou brigade, & en cette qualité il étoit appelé *préfet de cavalerie*; il avoit rang au deſſus du petit tribun, ou comme nous dirions, du colonel d'infanterie.

Toute la cavalerie romaine qu'établit Romulus dans les légions qu'il inſtitua, ne conſiſtoit qu'en trois cents jeunes hommes, qu'il choiſit parmi les meilleures familles, & qu'on nommoit *celeres*; c'eſt là l'origine des chevaliers romains. Servius-Tullius porta ce nombre à dix-huit cents cavaliers, & en forma dix-huit centuries. Ils avoient un cheval fourni & entretenu aux dépens de l'état. Cependant cette cavalerie n'étant pas ſuffiſante, on l'augmenta en faiſant les levées pour les *légions*; mais on obſerva de la tirer d'entre les plébéiens aiſés, parce qu'on les obligea de ſe fournir de monture à leurs dépens. Ils n'avoient encore point d'autres armes défenſives qu'un mauvais bouclier de cuir de bœuf, & pour arme offenſive qu'un foible javelot.

Mais comme on éprouva les déſavantages de cette armure, on les arma à la greque, c'eſt-à-dire, de toutes pieces; leurs chevaux mêmes étoient bardés au poitrail & aux flancs. Le cavalier avoit un caſque ouvert, ſur lequel étoit un grand panache de plumes, ou un ornement relevé qui en tenoit lieu. Une cote de mailles ou à écailles le couvroit juſqu'au coude, & deſcendoit juſqu'aux genoux, avec des gantelets ou un épais bouclier.

Les armes offenſives étoient une groſſe javeline férée par les deux bouts, & une épée beaucoup plus longue que celle de l'infanterie; c'eſt ainſi que Polybe, *l. IV., ch. iv.*, nous décrit l'armure de la cavalerie des *legions* romaines.

Elle ne ſe ſervoit point d'étriers, & n'avoit que des ſelles raſes. Les cavaliers pour monter à cheval, étoient obligés de ſe lancer deſſus tout armés, & ils apprenoient à faire cet exercice à droite comme à gauche; il n'étoit pas non plus d'uſage de ſérer leurs chevaux, quoiqu'on le pratiquât pour les mules.

Parmi les légionaires romains, il n'y avoit point de cavalerie légere, elle n'étoit connue que dans leurs troupes auxiliaires, mais les empereurs en établirent ſous le nom d'*archers*, leſquels pour être plus agiles, ne portoient aucune armure, & n'avoient que le carquois plein de fleches, l'arc & l'épée. Quant aux étendards & cornetes de la cavalerie, on les diſtinguoit de celles de l'infanterie, par la couleur qui étoit bleue, & parce qu'elles étoient taillées en banderoles.

On mettoit ſous la garde du premier capitaine les étendards & cornetes de la cavalerie dans un aſyle aſſuré, ainſi que les aigles ou drapeaux de l'infanterie étoient ſous la garde du porte-aigle. Les cavaliers & les ſoldats des *légions* portoient leur argent en dépôt dans ces deux endroits. Végece, *c. XX, liv. II*, nous apprend qu'on y dépoſoit encore la moitié des gratifications qu'on faiſoit aux troupes, de peur qu'elles ne diſſipaſſent tout en débauches & en folles dépenſes.

Ce furent les empereurs qui imaginerent l'uſage de faire aux *légions* des donatifs, pour me ſervir des mêmes termes des auteurs. On partageoit ces donatifs en dix portions, une pour chaque cohorte, & ſur quoi toute la *légion* mettoit quelque choſe à part dans un onzieme ſac, pour la ſépulture commune; quand un ſoldat mouroit, on tiroit de ce ſac de quoi faire ſes funérailles.

Enfin, lorſque les *légions* avoient remporté quelque victoire, on ornoit de lauriers les aigles romaines, les étendards de la cavalerie, les enſaignes où étoit le portrait de l'empereur, & on faiſoit brûler des parfumus devant elles.

Voilà les particularités les plus importantes ſur cette matiere; je les ai recueillies avec quelque ſoin de Tite-Live, de Denis d'Halicarnaſſe, de Céſar, de Polybe, de Végece, de Frontin, & d'autres auteurs; en y mettant de l'ordre, j'ai pris pour guide des gens du métier. (*D. J.*)

LÉGION. Les antiquaires appelent *légion* une médaille, ſur laquelle on voit pour revers, deux ſignes ou étendards militaires, avec l'aigle des *legions* au milieu; & pour inſcription, le nom de la *légion*; LEGIO I., II., X., ou LEGIO XV. Par exemple, ANT. AUG. III. VIR A. P. C., avec un navire; au revers, deux ſignes appelés *pila*, & l'aigle romaine au milieu; avec ces mots, LEG. II., ou LEG. III., ou LEG. XVI, un autre LEG. XVII, CLASSICÆ. On trouve ſur les médailles d'Antoine, (*V. ſon article*,) juſqu'à la XXXe. *legion*. La XXXVIe. paroît ſur les médailles de Victorin le pere: on n'en connoît pas au delà de ce nombre. Antoine eſt le premier, & Caraufius le dernier, ſur les médailles deſquels on trouve des *légions*.

Sur les médailles de Gallien, on voit non ſeulement le nombre & le nom des *légions*, tels que ULPIA, III. ITALICA, II. ADJUTRIX; mais encore les animaux qui étoient leurs ſymboles particuliers, un Porc-épi, un Ibis, le Pégaſe, &c. &c.

LÉGIONAIRE, ſ. m. *Hiſt. anc.*, ſoldat des légions romaines; c'eſt le nom qu'on donnoit ſurtout aux fantaſſins, car les cavaliers retenoient le nom d'*equites*. On diſtinguoit dans chaque légion quatre eſpeces de ſoldats dans l'infanterie: les vélites; les haſtaires, les princes & les triaires. Les vélites, autrement nommés *antefignani*, parce qu'on les plaçoit avant les enſeignes, aux premiers rangs, & qu'ils commençoient le combat, étoient armés à la légere d'un petit bouclier rond, d'un pied & demi de diametre, & d'un petit caſque d'un cuir fort; du

reſte, ſans armure pour être plus diſpos. Leurs armes offenſives étoient l'épée, le javelot & la fronde. Ils ne ſervoient que pour eſcarmoucher. Ils ſe rangeoient d'abord à la queue des troupes, & de là par les intervalles ménagés entre les cohortes, ils s'avançoient ſur le front de la bataille, pour harceler les ennemis; mais dès qu'ils étoient une fois pouſſés, ils rentroient par les mêmes intervalles; & derriere les bataillons qui les couvroient, ils faiſoient voler ſur l'ennemi une grêle de pierres ou de traits. Ils étoient auſſi chargés d'acompagner la cavalerie pour les expéditions bruſques & les coups de mains. On croit que les Romains n'inſtituerent les vélites dans leurs légions qu'après la ſeconde guerre punique, à l'exemple des Carthaginois, qui dans leur infanterie avoient beaucoup de frondeurs & de gens de trait. Selon Tite-Live, il n'y avoit que vingt vélites par manipule; ce qui faiſoit ſoixante par cohorte, & ſix cents par légion, quand la légion étoit de ſix mille hommes. Avant qu'ils fuſſent admis, les ſoldats qui compoſoient l'infanterie légere, s'appeloient *rorarii* & *accenſi*. On ſupprima les vélites, quand on eut acordé le droit de bourgeoiſie romaine à toute l'Italie; mais on leur ſubſtitua d'autres armés à la légere. Le ſecond corps des *légionaires* étoient ceux qu'on nommoit *haſtaires*, d'un grôs javelot qu'ils lançoient, & que les latins appeloient *haſta*, arme différente de la pique punique: celle-ci étoit trop longue & trop peſante pour être lancée avec avantage. Ils étoient peſamment armés du caſque, de la cuiraſſe & du bouclier, de l'épée eſpagnole & du poignard. Ils faiſoient la premiere ligne de l'armée. Après eux venoient les *princes*, armés de même, auſſi-bien que les *triaires*, à l'exception que ceux-ci portoient une eſpece d'eſponton court, dont le fer étoit long & fort. On les oppoſoit ordinairement à la cavalerie, parce que cette arme étoit plus réſiſtante que les javelines & les dards des princes & des haſtaires. On donna aux triaires ce nom, parce qu'ils formoient la troiſieme ligne & l'élite de l'armée; mais dans les nouveaux ordres de bataille qu'introduiſit Marius, on plaça les triaires aux premiers rangs: c'étoient toujours les plus vieux & les plus riches ſoldats qui formoient les triaires, & c'étoit devant eux qu'on portoit l'aigle de la légion. On ne pouvoit entrer dans ce corps avant l'âge de 17 ans, & outre cela, il falloit être citoyen romain: cependant il y eut des circonſtances où l'on y admit des afranchis; & après l'âge de 46 ans, on n'étoit plus obligé de ſervir. Le temps du ſervice des *légionaires* n'étoit pourtant que de 16 ans. Avant Septime-Severe, il n'étoit pas permis aux *légionaires* de ſe marier, ou du moins de mener leurs femmes en campagne avec eux. La diſcipline militaire de ces ſoldats étoit très-ſévere; ils menoient une vie dure, faiſoient de longues marches chargés de peſans fardeaux; & ſoit en paix, ſoit en guerre, on les tenoit continuélement en haleine, ſoit en fortifiant des places & des camps, ſoit en formant ou en réparant les grands chemins.

LEGIONIS alumni. Les ſoldats élevés dès leur enfance dans une légion, s'appeloient éleves de ce corps; *ALUMNUS LEG. VII.*

AEΓNA, bandes de pourpre ou d'autre couleur qui bordoient les toges-prétextes.

LÉGUMES. *Voyez* FÉVES & SEMAILLES.

LEHERENNUS. Gruter (1074. 6. 7.) raporte les inſcriptions ſuivantes, trouvées dans la Novempopulonie, près de Comminges:

LEHERENNO

DOMESTICUS

RUFI. F.

V. S. L. M.

LEHEREN

DEO

TERTULLUS

V. S. L. M.

Cette divinité étoit peut-être la même que la *Nehalennia* des zélandois.

AEITOYPΓOI. Les *leiturges*, chez les Athéniens, étoient des citoyens d'un rang & d'une fortune conſidérables. Leur tribu, ou même toutes les tribus, les obligeoient de remplir quelque charge pénible de la république, &, dans les occaſions preſſantes, de fournir à leurs frais des dépenſes extraordinaires, mais néceſſaires pour le ſalut de l'état.

LÉITUS, un des cinq chefs qui menerent au ſiége de Troye l'armée des Béotiens de Thebes. *Voyez* ARCÉSILAS.

LELANA. *Voyez* ÆNA.

LÉLAPE. C'eſt le nom du chien que Procris donna à Céphale. Thémis, dit Ovide, piquée de la mort du ſphynx, & de voir l'obſcurité de ſes oracles dévelopée, envoya ce furieux renard qui cauſa tant de déſordres, que toute la nobleſſe des environs s'aſſembla pour le perdre ou pour le tuer. Céphale, excité par Amphytrion à ſe trouver à cette chaſſe, lâcha après le monſtre ſon chien, qui n'avoit pas ſon pareil à la courſe. À peine fut-il en liberté, qu'on le perdit de vue; on ne voyoit que la trace de ſes pieds dans la pouſſiere: il fit tous ſes éforts pour atteindre le renard, & le ſuivit de ſi près, qu'il ouvroit à

tout

tout moment la gueule pour le ſaiſir ; mais il ne mordoit que le vent. À la fin, les deux animaux furent changés en deux figures de marbre, dont l'une étoit dans la poſture d'un animal qui ſuit ; l'autre dans celle d'un chien qui aboya après lui. Les dieux n'ayant pas voulu permettre qu'aucun de ces deux animaux fût vaincu, les avoient métamorphoſés en pierres. Les poëtes ont fait l'hiſtoire & la généalogie de ce chien. Vulcain, ſelon eux, l'avoit formé, & en avoit fait préſent à Jupiter, qui le donna à Europe. Procris, qui le reçut de Minos, le donna enſuite à Céphale. *Voyez* AMPHITRION, CAÉON, CÉPHALE, SPHINX.

LELEX fut la tige d'une famille célebre dans le Péloponneſe (*Euſeb. Chronic.*). Il eut pour fils Mylès & Polycaon. Le ſecond épouſa Meſſene d'Argos, fille de Phorbas, & régna à Andanie. L'aîné, Mylès, fut pere d'Eurotas : de là vint que la Laconie fut appelée *Lélégie*.

LEMBARII, *LEMBUS*, }. On appeloit *lembus* de grandes barques, ou des navires légers non pontés, qui ne ſervoient que pour les rivieres & pour la mer aux pirates ſeuls. Les flotes des rivieres, telles que le Rhin, le Danube, &c. étoient montées par des ſoldats, qui en prirent le nom de *lembarii*.

LEMNISQUES, ou bandeletes de pourpre avec aſquelles on lioit les courones, on ornoit les palmes des athletes vainqueurs, &c. &c. „ On „ peut obſerver, dit Caylus (*Rec. 3. pl. 40.*), „ ſur ce Jupiter les *lemniſques* ou les rubans de „ la courone : on juge, par leur diſpoſition, „ qu'ils ont été pendant un temps une parure „ ſymmétriquement placée, & avec étalage, ſur „ chacune des épaules „.

LEMNOS, île de la mer Égée, voiſine de la Thrace & du mont Athos. Pluſieurs auteurs ont obſervé que l'ombre de cette montagne s'étend juſque ſur l'île, lorſque le ſoleil étant prêt à ſe coucher, rend les ombres infiniment plus grandes que les corps qui les occaſionent. *Lemnos* eſt célebre dans la mythologie. Elle tire ſon nom de la grande déeſſe qui s'appeloit *Lemnos*, & à qui on ſacrifioit des filles. Son labyrinthe fut un des quatre édifices de cette nature dont les anciens aient fait mention. *Voyez* LABYRINTHE. C'eſt dans cette île que Vulcain tomba quand il fut précipité du ciel. *Voyez* VULCAIN. Sa chute donna à l'endroit de la terre ſur laquelle il tomba, de grandes vertus, celle entr'autres de guérir toutes ſortes de bleſſures. Belon, qui voyageoit en Turquie en 1548, nous apprend qu'il n'y a aucun habitant de *Lemnos* qui ne parle de Vulcain : les uns diſent qu'en tombant, lui & ſon cheval ſe rompirent les cuiſſes, mais qu'il fut promptement guéri par la vertu de la terre qui le reçut. Le même auteur dit que les anciens faiſoient, en médecine, beaucoup uſage d'une certaine terre argileuſe, qui eſt encore aujourd'hui auſſi recomandable qu'elle l'ait jamais été. Les Latins la nomment *terra lemnia*, ou *terra ſigillata*, & les François *terre ſcellée* ou *ſigillée*. Les ambaſſadeurs, ajoute-t-il, qui reviennent de Turquie, en apportent ordinairement pour an faire préſent aux grands ſeigneurs ; car elle eſt entr'autres propre contre la peſte & contre toutes ſortes de fluxions. Il ſe vend beaucoup de terre ſcellée, continue Belon ; mais elle eſt preſque toujours contre-faita, parce qu'il ne s'an trouve que dans l'île de *Lemnos*, où il faut l'aller prendre en perſone, & la recevoir de la main du ſous-bſchi, qui la tient à ferme du grand-ſeigneur. Il ſe fit conduire à l'endroit d'où l'on tire cette terre, n'y vit *autre choſe*, *ſinon qu'un pertuis oblique*, qui étoit fermé, & qu'il lui fut impoſſible de faire ouvrir, parce qu'on na l'ouvre qu'une fois l'an, le 6 d'Août, avec beaucoup d'appareil & de grandes cérémonies. Le même auteur ajoute, que du temps de Dioſcoride on mêloit du ſang de bouc avec la terre, pour en faire des aſpeces de pains ; mais on ne tuoit pas les boucs ſans beaucoup de cérémonies. La prêtreſſe ſcelloit enſuite les pains d'un ſceau qui repréſentoit une chevre, d'où on les appeloit *ſphragida aegos*, qui, en grec, ſignifie *ſceau d'une chevre*. Cette cérémonie d'immoler les boucs & de mêler leur ſang avec la terre, étoit en mémoire de la colere de Vénus, dont on va parler, qui punit les femmes de *Lemnos*, en leur imprimant à toutes une odeur violente de bouquin. Ces cérémonies n'avoient plus lieu du temps de Galien : une prêtreſſe ſe contentoit de ſemer du froment & de l'orge ſur la terre avec certaines cérémonies ; enſuite elle en empliſſoit un chariot, qu'elle faiſoit mener à Epheſtia, l'une des villes de l'île. Il eſt bon de remarquer à cette occaſion qu'il y a des auteurs qui diſent que ce ne fut pas une fleche d'Hercule qui bleſſa Philoctete, mais la morſure d'un ſerpent, & qu'il en fut guéri par la vertu de cette terre.

L'île de *Lemnos* étoit encore fameuſe par le maſſacre dont on a parlé à l'article d'*Hypſipyle*. Ce maſſacre auroit fait de cette île un déſert, ſi les Argonautes n'y euſſent remédié. Les femmes avoient tué tous les hommes, & n'étoient pas dans le deſſein de recevoir les premiers venus ; car ayant appris qu'un vaiſſeau abordoit dans leur île, elles accoururent en armes ſur le rivage pour s'oppoſer à l'invaſion. Mais quand elles eurent ſu que ce n'étoient point les Thraces leurs ennemis qui venoient les ataquer, & que c'étoit le vaiſſeau des Argonautes, elles les reçurent avec beaucoup de courtoiſie ; elles ne leur permirent cependant de deſcendre qu'après leur avoir fait jurer de leur ſervir de maris. Les Argonautes, inſtruits de la cauſe qui avoit dégoûté les *Lemniens* de leurs femmes, & du maſſacre qu'elles avoient fait de leurs époux, de leurs peres & de leurs freres, eurent de la peine à promettre : il y a même des auteurs qui diſent

qu'ils ſe batirent; mais enfin ils promirent, & tinrent ſi bien leur parole, qu'ils ne ſongeoient plus à l'expédition de Colchos : ils y reſtereot deux ans. Enfin Hercule, qui étoit toujours reſté dans le vaiſſeau, ſans vouloir prendre part aux plaiſirs de ſes compagnons, les obligea de ſe rembarquer, & c'eſt ainſi que l'île fut repeuplée. On a dit à l'article d'*Hypſipyle* qu'elle devint amoureuſe de Jaſon, & qu'ils vécurent pendant ces deux ans très-bien enſemble.

Cette île étoit ſort iocommodée des ſauterelles; & c'étoit pour cela que chaque habitant étoit taxé à en tuer un certain nombre, & qu'on y adoroit les oiſeaux qui les détruiſoient. Bacchus y étoit auſſi en grande vénération; ſon culte y avoit été établi par Thoas, fils de ce dieu & d'Ariadne. Le pays étoit bien récompenſé de ce culte par l'abondance des vins. Le culte de Diane y étoit auſſi ſolemnel. Pour Vénus, elle n'y étoit point aimée; & c'étoit pour ſe venger de ce mépris, qu'elle avoit rendu les lemnienes ſi puantes: d'ailleurs cette déeſſe ſe ſouvenoit toujours, avec chagrin, que c'étoit dans cette île que Vulcain la ſurprit avec le dieu Mars, & la donna en ſpectacle à tous les dieux. Homere place cependant cette aventure dans le ciel. *Voyez* Cyclopes, Hypsipyle, Philoctete, Vénus, Vulcain.

LEMNUNCULUS, le même que *Lenunculus*.

LEMURALIA, fêtes des Lémures. *Voyez* Lémures.

LÉMURES *ou* LARVES. C'étoient des génies mal-faiſans, ou les âmes des morts inquiets, qui revenoient tourmenter les vivans. On inſtitua à Rome des fêtes appelées *lémures* ou *lémurales*, pour apaiſer les *lemures* ou pour les chaſſer. On croyoit que le meilleur moyen pour les écarter des maiſons, étoit de leur jeter des féves, ou d'en brûler, parce que la fumée de ce légume rôti leur étoit inſupportable. Apulée, dans ſon *Démon de Socrate*, dit que, dans l'anciene langue latine, *lémures* ſignifioit l'âme de l'homme ſéparée du corps après la mort. Les *lemuries* ſe célébroient au mois de mai : tous les temples étoient fermés à Rome, & il n'étoit pas permis de ſe marier pendant ces fêtes. Elles ſe célébroient la nuit; car Ovide les appele *fêtes nocturnes*; c'eſt auſſi le temps des latins. Enfin elles furent inſtituées par Romulus, qui voulut apaiſer les mânes de ſon frere Rémus, qu'il avoit tué. C'eſt pourquoi on croit que le mot de *lémures* eſt pris pour *rémures*, ou fêtes en l'honeur de Rémus. *Voyez* Larves.

LÉMURIES. *Voyez* Lémures.

LENÆUM, terrain & temple conſacrés à Bacchus. On donnoit auſſi ce nom au chariot ſur lequel on ſe promenoit, bizârement traveſti, pendant les bacchanales.

LÉNÉEN, *lenæus*, ſurnom ordinaire de Bacchus, du mot grec ληνὸς, qui ſignifie *un preſſoir*, ou plutôt *la table d'un preſſoir* : de là Bacchus a été nommé *lénéen*, c'eſt-à-dire, le dieu qui préſide à la vendange. Mais Horace le déſigné plus noblement, *cingentem viridi tempora pampino*, le dieu couroné de pampre vert. Les bacchantes furent ſemblablement nommées *lenææ*, lénéenes; les fêtes de Bacchus, *lenæa*, lénées; & le mois dans lequel on les célébroit, *lenæon*. Nous expliquerons tous ces mots.

LÉNÉES *ou* LÉNÉENES, ſ. f. pl. en latin *lenæa*, en grec λήναια, fêtes qu'on célébroit tous les ans dans l'Attique en l'honeur de Bacchus, dans le cours du mois lénéon, en autone. Outre les cérémonies d'uſage aux autres fêtes de ce dieu, celles-ci étoient remarquables, en ce que les poëtes y diſputoient des prix, tant par des pieces compoſées pour faire rire, que par le combat de tétralogie, c'eſt-à-dire, de quatre pieces dramatiques : de là vient que dans les *lénées* on lui chantoit : „ Bacchus, nous ſolemniſons „ vos fêtes, en vous préſentant les dons des „ muſes en nos vers éoliens; vous en avez la „ premiere fleur; car nous n'employons point des „ chanſons uſées, mais des hymnes nouveaux & „ qui n'ont jamais été entendues „.

LÉNÉON, *lenæon*, en grec λήναιον, mois des anciens Ioniens, dans lequel on célébroit les fêtes de Bacchus en Grece. Quelques ſavans croient que ce mois répondoit au poſidéon des Athéniens; d'autres le ſont répondre à leur mois anthœſtérion : auſſi, ſelon les uns, ce mois ſe raporte à notre mois de ſeptembre, & ſelon d'autres, à notre mois d'octobre : tout cela prouve que dans les traductions il faut conſerver les noms grecs ſur des choſes de cette nature, ſauf à faire les explications dans les notes.

LENOCINIUM, *LENONES*, }. La profeſſion de proſtituer des femmes étoit appelée à Rome *lenocinium*, & ceux qui l'exerçoient *lenones*. Les loix les déclarerent infâmes, & des empereurs les chargerent d'un honteux tribut. Alexandre-Sévere fit plus, il défendit de porter ce vil tribut dans le tréſor public, de crainte qu'il ne le ſouillât; mais il l'affecta aux réparations du cirque, des théâtres & de l'amphithéâtre.

Juſtin (2. 3. 8.) appele des hérauts, des envoyés, *lenones* : *miſſis primo lenonibus, qui hoſtibus parendi legem dicerent*.

LENS ou *LENTICOLA*, poids des Romains, qui étoit la 208e partie d'une drachme, & qui valoit un grain & demi.

LENTICOLA, vaſe à mettre des huiles odoriférantes, ainſi nommé de ſa forme ronde, & très-aplatie.

LENTILLE (*Métrologie de M. Paulton*). Caton dit qu'il faut ſemer la lentille, *lens*, dans des terres raportées, & provenant de démolitions, dans les terres rouges & où il ne croît point d'herbe. La *lentille*, ſelon Pline, préfere une terre légere à une terre graſſe; elle aime un ciel pur & un temps ſec. Il y a de deux ſortes de

lentilles en Égypte : l'une eſt ſemblable à celle qu'on cultive en Italie ; l'autre eſt plus ronde & plus noire. On dit que ce légume rend l'eſprit content & tranquille dans ceux qui en mangent, & leur donne de la gaité.

LENTULUS, ſurnom de la famille CORNELIA.

LENUNCULUS ou *LEMNUNCULUS*, petite barque de pêcheur, *navigium piſcatorium*, dit Nonius (*XIII. 8.*).

LENUNCULARIUS, celui qui monte ou conduit un *lenunculus*. On lit à Rome cette inſcription (*Spon. Miſcel. VI. p. 224.*):

MEMORIAE PERPETUAE
Q. CAECILIO Q. L. NICANORI
LENUNCULARIO R. TIB.
Q. CAECILIUS. ANOPTES. TABUL
R. TIB. S. T. T. L.

LEO Lapideus. *Voyez* LION.

LÉON I.

LEO AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

C. en or ; le revers, qui a pour légende *Virtus Auguſti*, eſt R.

O. en argent & en B.

LÉON le jeune.

FLAVIUS LEO AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

RRR. en or ; on le trouve avec ſa tête ſeule, ou avec celle de Zénon.

O. en argent, & à ce qu'on croit en B.

LÉON III, l'Iſaurien.

LEO AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

O. en or.

O. en argent & en B.

LÉON IV. (*Chazare*.)

LEO AUGUSTUS CHAZARUS.

Il eſt incertain ſi l'on poſſede des médailles de *Léon Chazare* : les deux de M. & P. B. que Ducange lui attribue, peuvent apartenir à Léon iſaurien, & à ſon fils Conſtantin Copronyme, plutôt qu'à celui-ci & à ſon fils Conſtantin. On pouroit même les donner à Léon l'arménien & à ſon fils Conſtantin ; tant eſt difficile à démêler la confuſion que les noms des trois *Léons*, avec leurs fils Conſtantins, mettent dans leurs médailles.

LÉON V, l'Arménien.

LEO AUGUSTUS.

On ne connoît point de médailles de *Léon* l'Arméoien.

LÉON VI, ou le Philoſophe.

LEO AUGUSTUS.

Ses médailles ſont.

RRR. en or.

RR. en argent.

R. en B.

LÉON I, roi d'Arménie.

Pellerin en a publié une médaille de bronze, ſur laquelle on voit un lion à mi-corps couroné, avec une légende arméniene.

LÉONCE.

LEONTIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

RR. en or.

O. en argent & en B.

LÉONIDÉES, fêtes inſtituées en l'honeur de Léonidas, roi de Lacédémone, qui ſe fit tuer, avec toute ſa troupe, en défendant vaillament le paſſage des Thermopyles.

LÉONTE, pere d'Ixion. *Voyez* IXION.

LEONTICA. Gruter (303. 1. 1087. 5.) & pluſieurs autres ont raporté des inſcriptions dans leſquelles il eſt parlé des *leontica*, qui ſont aſſimilées aux *covacica*, *perſica*, *patrica*, *hierocoracica* ; c'étoient des fêtes, ou des myſteres, ou des initiations, des mithriaques. *Voyez* LÉONTIQUES.

LÉONTINI, en Sicile. AEONTINΩN.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont :

C. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont :

Une tête de lion.

Un grain d'orge ou de blé barbu.

Quatre épis d'orge ou de blé barbu.

Un lion à mi-corps.

Un lion paſſant.

Deux poiſſons.

LÉONTIQUES, ſ. m. ou f. de *leontica*. C'étoient des ſacrifices qui ſe faiſoient à l'honeur du ſoleil, & qu'on appeloit autrement *mithriaques*, parce que le ſoleil ſe nommoit *mithra* chez les Perſes. On leur avoit donné le nom de *leontiques*, & les prêtres qui les faiſoient étoient appelés *lions*, parce que l'on repréſentoit le ſoleil ſous une figure à tête de lion rayonée, portant une tiare, & tenant de ſes deux mains les cornes d'un taureau, qui tâchoit en vain de ſe débaraſſer.

Il y a dans Gruter (*p. MLXXXVII.*) deux inſcriptions, dans l'une deſquelles il eſt dit que Nonius Victor & Aurélius Victor donnerent des *léontiques* ſous le conſulat de Dacien & de Céréalis, le 16 avant les calendes d'avril, c'eſt-à-dire, avant le 17 de mars ; & dans l'autre, qu'ils les donnerent encore ſous le conſulat d'Euſebe & d'Hypatius, c'eſt-à-dire, l'année ſuivante, le quatrieme avant les ides de mars, qui eſt le douzieme du même mois : or, du 17 de mars au 12 du même mois de l'année ſuivante, il y a 360 jours, qui font, ſelon la ſupputation des Grecs, une année lunaire. De là le cardinal Noris, dans ſes Époques ſyro-macédoniennes (*Diſſertat. I. de anno macedonum*), conclut que les *léontiques* étoient une fête annuele, mais qui ſe faiſoit après

la révolution de l'année lunaire, & non pas de l'année ſolaire ; car quoique l'année lunaire ne ſoit que de 354 jours 8 heures 48 minutes & 36 ſecondes, cependant, dit-il, dans l'uſage civil & populaire, les Grecs lui donnoient 360 jours ; ce qu'il prouve par S. Auguſtin (*l. V. de civit. Dei*, *c.* 12. *& l. IV. de Trinit. c.* 4.). Il y a cependant ſur cela une difficulté qui mérite d'être propoſée ; car dans le même Gruter (*p. cccliii. n.* 1.) une inſcription porte que ſous le XIe conſulat de l'empereur Conſtantius, & le IIe de Julien, qui fut l'année qui précéda celui de Dacien & de Céréalis, ces mêmes Nonius Victor & Aurélius Victor donnerent des *léontiques* le quatrieme jour devant les ides d'août, c'eſt-à-dire, le dixieme d'août : or, du 10 au 17 de mars de l'année ſuivante qu'ils en donnerent auſſi, comme l'inſcription citée par le cardinal Noris le montre, il n'y a que deux cents vingt jours au plus, qui certainement ne font point une année lunaire ; il y a 140 jours à dire. Les *léontiques* ne ſe faiſoient donc pas au bout de la révolution d'une année lunaire. *Voyez* encore MITHRIAQUES.

LÉONTOPOLIS, dans l'Égypte. ΛΕΟΝΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Antonin.

LÉOS, un des héros éponymes de la Grece : il acquit ce titre, dit Pauſanias, pour avoir dévoué ſes filles à la mort pour le ſalut de l'état. Les héros éponymes d'Athènes étoient ceux qui avoient donné leurs noms aux tribus de l'Attique.

LÉPIDE (*Marcus*). MARCUS LEPIDUS PONTIFEX MAXIMUS III. VIR. *Reipublicæ conſtituendæ.*

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

RR. en argent, au revers d'Auguſte. Celles qui ont au revers *Muſſidius Longus*, ſont RRR.

RRRR. en G. B. de la colonie de *Cabe*.

RR. en M. B.

R. en P. B.

RRR. en P. B. grec, au revers d'Auguſte. Triſtan en a raporté une greque, qui paroît du module du moyen bronze, frapée à *Cos*.

LÉPIDOTUS. *Voyez* CARPE & LATOS.

LEPIDUS, ſurnom de la famille ÆMILIA.

LEPISTA, petit vaſe ouvert en forme de coquille.

LEPORARIUM, parc où l'on éleve des lievres. Au temple de Varron, du vivant de Pompée, ce mot déſigna tout parc deſtiné à renfermer toute eſpece d'animal (*de re ruſtica*, *lib.* 3. *cap.* 3. *&* 12.).

LÉPRÉAS *ou* LÉPRÉUS, fils de Glaucon & d'Aſtydamie, & petit-fils de Neptune, avoit comploté avec Augias de lier Hercule lorſqu'il demanderoit la récompenſe de ſon travail, ſelon la promeſſe faite par Augias. Depuis ce temps-là, Hercule cherchoit l'occaſion de ſe venger ; mais Aſtydamie réconcilia *Lépréas* avec le héros. Après cela, *Lépréas* diſputa avec Hercule à qui joueroit mieux au diſque, à qui puiſeroit plus d'eau en un certain temps, à qui auroit plutôt mangé un taureau d'égal poids, & à qui boiroit davantage. Hercule remporta par-tout la victoire. Enfin *Lépréas*, plein de vin & de colere, ayant de nouveau défié Hercule, fut tué dans le combat. (*Athénée*, *l.* 10.)

LEPTÈ. *Voyez* LEPTON.

LEPTIS, en Afrique. ΛΕΠΤΙC.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguſte, de Tibere, & quelques-unes en caracteres puniques,

COL. VIC. IUL. LEP. *Colonia victrix Julia Leptis.*

C. V. I. L. *Colonia victrix Julia Leptis.*

Devenue colonie romaine, elle a fait fraper des médailles latines, ſous l'autorité de ſes préteurs, avec ces légendes ..... *Pellerin.*

LEPTON, ſ. m. en grec λεπτὸν, monoie ancienne de cuivre, qui étoit la ſeptieme partie du chalque ou calque, & la deux-cent-cinquante-deuxieme partie de la drachme ; car la drachme faiſoit 6 oboles, l'obole 6 chalques, & la chalque 7 *leptes*. La drachme évaluée à 10 ſous de notre monoie, donne 15 ſous 8 deniers pour l'obole, 3 deniers $\frac{5}{7}$ pour le chalque, & un peu moins d'un demi-denier pour le *lepte*.

Dans l'évangile ſelon S. Marc, *chap.* xij. *v.* 42, il eſt dit, ſuivant la verſion greque des Septante, que la pauvre veuve mit deux *lepta* dans le tronc, ce que la vulgate rend par *duo minuta*, & les traductions en langue vulgaire, par *deux deniers* ou *deux pites* ; mais le *lepte* vaut moins qu'un denier & plus qu'une pite. Le *lepte* étoit la plus petite monoie de cuivre chez les Athéniens, comme le *quadrain* ou *quadrans* étoit la plus petite monoie chez les Romains.

Pour connoître l'eſtimation de M. Pauſton, *voyez* CHALCOUS, dont le *lepte* étoit la ſeptieme partie. Pour celle de Romé de Liſle, *voyez* MONOIE.

LEPTON, monoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie. *Voyez* PERUTAH.

LEPTON D'ARGENT, miliaréſion, monoie des Romains. Elle valut, ſelon M. Pauſton, ſous Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 1 livre tournois & $\frac{1}{000}$. Elle valoit alors, en monoie du même peuple,

1 $\frac{1}{2}$ denier de Néron,
ou 1 $\frac{1}{2}$ livre de cuivre,
ou 21 nummus ou phollis,
ou 84 aſſarion.

LEPTON, monoie de cuivre des Romains, ſous Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *Voyez* ASSARION.

LEPTURGUS, ſ. m. On nommoit en grec λεπτουργοὶ, & en latin *tenuarii*, des ouvriers qui s'occupoient à faire ces *pallia bombycina*, ces robes fi-

nes, ces habits tranſparens, ces gazes de Cos, ſi fort en vogue dans les temps de la dépravation des mœurs des Grecs & des Romains.

Roſinus nous décrit l'uſage & la variété de ces nuages de lin ou de ſoie, qu'un poëte nommoit ſi heureuſement *ventos textiles*.

Les planches en grand nombre d'Herculanum, *tab.* 17., 18., 19., 20., 21., 22., 23., 25. du *tom.* I, nous repréſentent de très-jolies bacchantes danſant, revêtues de ces robes de gaze; c'eſt dans ce même habit qu'Apulée nous dépeint Vénus, *qualis erat dum virgo, nudo & injecto corpore, perfectam formoſitatem profeſſa, niſi quod tenui* pallio bombycino *inumbrat ſpectabilem*. *Voyez* GAZE DE COS. (*D. J.*)

LERNE, c'eſt l'ancien nom d'un lac dans le territoire d'Argos, dont le circuit n'a pas plus d'un tiers de ſtade, (ce ſtade eſt environ la vingt-quatrieme partie d'une de nos lieues,) dit Pauſanias. Ce lac eſt renomé dans les anciens poëtes, à cauſe de l'hydre de *Lerne*. Cette hydre étoit un monſtre à pluſieurs têtes; les uns lui en donnent ſept, d'autres neuf, & d'autres cinquante. Quand on en coupoit une, on en voyoit autant renaître qu'il en reſtoit après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce monſtre étoit ſi ſubtil, qu'une fleche qui en étoit frotée, donnoit infailliblement la mort. Cette hydre faiſoit un ravage incroyable dans les campagnes & dans les troupeaux. Hercule reçut ordre d'Euryſthée d'aller combatre ce monſtre. Il monta ſur un char: Iolas lui ſervit de cocher. Junon voyant Hercule prêt à triompher de l'hydre, avoit envoyé à ſon ſecours un cancre marin qui le piqua au pied. Hercule l'ayant auſſi-tôt écraſé, la déeſſe le plaça parmi les aſtres, où il forme le ſigne de l'écreviſſe ou du *cancer*. L'hydre fut tuée enſuite ſans obſtacle. Ce fut un des travaux d'Hercule. On dit qu'Euryſthée ayant ſu qu'Iolas avoit acompagné Hercule dans le combat, ne voulut pas admetre celui-ci au nombre des douze travaux auxquels le deſtin avoit aſſujéti le héros. Quelques mythologues avoient dit que les têtes de l'hydre étoient d'or, ſymbole de la fertilité qu'Hercule procura à un lieu inacceſſible. Euripide dit auſſi que la faux dont ce héros ſe ſervit pour couper les têtes de ce monſtre, étoit d'or.

Pauſanias raporte d'autres particularités du lac de *Lerne*: „ c'eſt par ce lac, dit-il, que les Argiens prétendent que Bacchus deſcendit aux „ enfers, pour en retirer Semelé ſa mere: ce „ qu'il y a de vrai, ajoute l'hiſtorien, c'eſt que „ ce marais eſt d'une profondeur exceſſive, & „ que qui que ce ſoit, juſqu'à préſent, n'en a „ pu trouver le fond, de quelque machine qu'il „ ſe ſoit ſervi pour cela: car Néron fit lier des „ câbles de la longueur de pluſieurs ſtades, & „ par le moyen d'un plomb que l'on y atacha, „ il fit ſonder le fonds de ce marais, ſans qu'il „ fut poſſible de le trouver. On en raconte encore une autre particularité: c'eſt que l'eau „ de ce marais qui paroît toujours comme dormante, tourne néanmoins tellement que, quiconque oſeroit y nager, ne manqueroit pas de „ ſe perdre „.

LERNÉES ou LERNÉENS, fêtes ou myſteres qu'on célébroit à *Lerna*, près d'Argos, en l'honeur de Bacchus & de Cérès. La déeſſe y avoit un bois ſacré de platanes; & au milieu du bois étoit ſa ſtatue de marbre qui la repréſentoit aſſiſe. Bacchus y avoit auſſi une ſtatue. Quant aux ſacrifices nocturnes qui s'y font tous les ans à Bacchus, dit Pauſanias, il ne m'eſt pas permis de les divulguer.

LESBOS, île de la mer Égée, qu'on apele aujourd'hui Mételin. Les Lsbeiens avoient la barbare coutume d'immoler à Bacchus des victimes humaines. *Voyez* CADMUS *ou* CADMILUS.

Cette île fourniſſoit un marbre bleu-clair, fort recherché des anciens.

LESBOS, île. AECBIΩN & ΛΕΣΒΟΥ.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

R. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Des vaſes.

Des hommes.

Des centaures ou des ſatyres dans des atitudes déshonêtes. Ces derniers types les font raporter, par quelques écrivains, à Magnéſie de Theſſalie.

On a frapé dans cette île des médailles impériales greques en l'honeur de M. Aurele & d'Antonin.

LESCHÉNORE, ſ. m. ſurnom que les anciens grecs ont donné à Apollon: *Leſchenorius*. Apollon étoit le dieu des ſciences; & par raport aux progrès qu'on y faiſoit, on lui donnoit différens noms. Par raport aux commençans, il ſe nommoit Pythien, *Pythius*; par raport à ceux qui commençoient à entrevoir la vérité, Délien & Phanée, *Delius*, *Phaneus*; par raport à ceux qui étoient habiles, ſavans, Iſmenien, *Iſmenius*; & enfin, par raport à ceux qui faiſoient uſage de leur ſcience, qui ſe trouvoient dans les aſſemblées, qui y parloient, qui y philoſophoient, Leſchénore, *Leſchenorius*.

Ce nom vient du grec λέσχη, *entretien*, *conférence de philoſophes*.

LESCHÉ, ſ. m. Le *Leſché* étoit un endroit particulier chez les Grecs, où l'on ſe rendoit pour converſer; mais on donnoit le nom de *Leſché* par excellence, aux ſalles publiques de Lacédémone, dans leſquelles on s'aſſembloit pour les affaires de l'état. C'étoit-là où le pere portoit lui-même ſon enfant nouveau-né, où les plus anciens de chaque tribu qui y étoient aſſemblés, le viſitoient; s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonoient qu'il fût nouri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour

ſon héritage ; ſi au contraire ils le trouvoient mal-fait, délicat & foible, ils l'envoyoient aux apothetes, c'eſt-à-dire, dans le lieu où l'on expoſoit les enfans : Lycurgue l'avoit ainſi preſcrit, & Ariſtote lui-même approuve cette loi de Lycurgue. (*D. J.*)

LESSUS, lamentation des pleureuſes aux enterremens. Une loi des XII tables la défendoit : *Mulieres genas ne radunto, neve leſſum funeris ergo habento*. On dérive ce mot du λύω des grecs.

LESTRIGONS, étoient un peuple qui habitoit en Italie, proche de Caiete. Leur ville capitale, qu'Homere appele *Leſtrigonie*, & qui a eu depuis le nom de *Formies*, avoit été bâtie par Lamus. *Voyez* LAMUS. Homere (*Odyſſ. l.* 10.) nous donne les *Leſtrigons* pour anthropophages. Ulyſſe étant arivé ſur les côtes de la Leſtrigonie, envoya deux de ſes compagnons vers le roi du pays : ceux-ci trouverent, à l'entrée du palais, la femme du roi, qui leur fit horreur ; elle étoit auſſi grande qu'une haute montagne. Dès qu'elle les vit, elle appela ſon mari, qui leur prépara une cruele mort ; car empoignant d'abord un des deux envoyés, il le mangea pour ſon dîner ; l'autre voulut s'enfuir, mais ce monſtre ſe mit à crier & à appeler les *Leſtrigons*. Sa voix épouvantable fut entendue de toute la ville. Les *Leſtrigons* accoururent de toutes parts ſur le port, ſemblables non à des hommes, mais à des géans ; & du haut de leurs rochers eſcarpés, accâblerent de pierres les compagnons d'Ulyſſe : ils en ſaiſirent pluſieurs ; & enfilant ces malheureux comme des poiſſons, ils les emporterent pour en faire bonne chere. Ulyſſe, qui n'étoit point deſcendu à terre, s'éloigna au plus vîte de cet horrible lieu, après avoir perdu plus de la moitié des ſiens. Cette hiſtoire eſt contée différemment par Ovide. *Voyez* ANTIDATE. Au reſte, les *Leſtrigons* ne cultivoient point la terre ; ils ne vivoient que de la chair & du lait de leurs troupeaux.

LETES, nom célebre dans l'hiſtoire du bas-empire. On avoit toujours cru qu'il déſignoit une nation particuliere ; mais Dubos (*Hiſt. critique de l'établiſſement de la monarchie françoiſe*) dit qu'il déſignoit tous les barbares enrôlés au ſervice de l'empire, de quelque nation qu'ils fuſſent, auxquels on avoit donné des bénéfices militaires. Il dérive le nom *letes* de *lætus*, content, parce qu'ils étoient ſatisfaits de ſervir l'empire ; mais il ſeroit plus naturel, en adoptant ſon opinion ſur les *letes*, de dériver leur nom du grec λεῖτος, public.

LÉTHÉ, un des fleuves de l'enfer, autrement nommé *le fleuve d'Oubli*. Les eaux de *Léthé*, dit Virgile, baignoient les champs Elyſées. Sur les bords du fleuve voltigeoient une foule d'ombres de toutes les nations de l'univers, qui paroiſſoient fort empreſſées de s'y plonger & d'en boire à longs traits, pour perdre le ſouvenir du paſſé : c'étoient les âmes qui devoient animer de nouveaux corps. „ Mais eſt-il croyable, diſoit Énée „ à ſon pere Anchiſe aux champs Élyſées, que „ les âmes retournent ſur la terre pour animer „ une ſeconde fois des corps mortels ? Eſt-il poſ- „ ſible qu'elles déſirent avec tant d'ardeur de „ revoir la lumiere, & qu'elles aient tant de „ goût pour cette malheureuſe vie ? „ Anchiſe lui répond : „ Lorſque le temps a achevé d'éfacer „ toutes les ſouillures des âmes dans les enfers, „ & qu'elles ont recouvré la pureté de leur cé- „ leſte origine, & la ſimplicité de leur eſſence, „ un dieu, au bout de mille ans, les conduit „ ſur les bords du fleuve d'Oubli, afin de les „ rapeler à la vie, & de les unir, ſuivant leurs „ déſirs, à de nouveaux corps „. Ceux qui admétoient la métempſychoſe, penſoient que c'étoit la cauſe pour laquelle on ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'on avoit été auparavant. Il y avoit en Égypte un marais près du lac Querron, appelé *Léthé*, mot qui, en grec, ſignifie *oubli*. Toute la fable du *Léthé* paroît bâtie uniquement ſur la ſignification du mot *Léthé*.

Le *Léthé* étoit auſſi une riviere d'Afrique, qui ſe jetoit dans la Méditerranée, proche le cap des Syrtes. Il interrompoit, dit-on, ſa courſe, & rentrant dans la terre, couloit par-deſſous l'eſpace de quelques milles, & reſſortoit enſuite plus grôs près de la ville de Béréniee : c'eſt ce qui fit imaginer qu'il ſortoit des enfers. Il y avoit encore en Eſpagne deux fleuves de ce nom ; l'un dans la Bétique, c'eſt le Guadalethe, l'autre dans le Portugal, aujourd'hui le Lima. Enfin, on trouve dans l'île de Crete un fleuve *Léthé*, ainſi nommé, dit la fable, parce qu'Hermione y oublia ſon mari Cadmus.

Léthé étoit encore le nom d'une des fontaines ſacrées de la Béotie, dont tous ceux qui venoient conſulter l'oracle de Trophonius étoient obligés de boire.

LETHEC, *ardob*, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit en meſures de France, ſelon M. Pauſton, 12 boiſſeaux & $\frac{1}{10000}$. Elle valoit en meſures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{2}{3}$ caphizos,
ou 2 $\frac{1}{3}$ væba *des Arabes*,
ou 3 médimnes *de Salamine*,
ou 3 $\frac{1}{3}$ médimnes *de Paphos & de Sicile*.
ou 5 éphap,
ou 7 $\frac{1}{2}$ métrétès.
ou 10 ſephel,
ou 15 modios.

LETHEC, *ardob*, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, ſelon M. Pauſton, en meſure de France, 169 pintes & $\frac{1}{10}$. Elle valoit en meſures anciennes & des mêmes pays,

1 $\frac{2}{3}$ caphizos,
ou 2 $\frac{1}{3}$ væba *des Arabes*,
ou 5 éphad,
ou 7 $\frac{1}{2}$ métrétès,

ou 10 ſephel,
ou 15 modios,
ou 360 log.

LÉTHÉE & Olene changés en rochers, *Voyez* OLENE.

LETOPOLIS, en Égypte. ΛΗΤΟΠΟΛΙΤΩΝ. Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque en l'honeur d'Hadrien.

LETTRES Égyptiennes. *Voyez* ÉCRITURE *des Égyptiens*.

LETTRES greques.

„ Les vingt-quatre *lettres* de l'alphabet grec étoient depuis long-temps acréditées chez quelques peuples de la Grece, tandis que les autres s'en tenoient encore aux anciens caracteres. Sous l'archontat d'Euclide, l'an 2 de la 94 olympiade, 493 ans avant J. C. les Athéoiens reçurent, par l'entremiſe de Calliſtrate de Samos, l'uſage des vingt-quatre *lettres* de l'alphabet; car auparavant, ſi l'on en croit Euſebe, ils n'en avoient que ſeize. Après qu'on eut adopté, ordinairement plutôt par l'uſage que par aucun décret ſolemnel, les nouveaux élémens, on ne laiſſa pas d'employer les anciens. Une même inſcription renferma quelquefois des Ε & des ΚΣ, des Ο & des Ω pour des Ο longe. Quand même on ne trouveroit dans un monument que des Ο pour des Ω, il ne s'enſuivroit pas qu'ils précédaſſent l'invention des derniers. Il n'eſt point de médaille greque qui égale l'antiquité des tables lacédémoniennes, publiées par Fourmont. Cependant on rencontre beaucoup de médailles où l'on ne fait uſage que de l'Ο pour l'Ω: c'eſt ce qu'on peut vérifier ſur un nombre de celles qui non ſeulement ont précédé l'ere chrétiene, mais encore qui apartienent aux trois premiers ſiecles, d'après cette époque „.

„ Quant à la figure, dans les plus anciennes inſcriptions & médailles, on voit ſouvent paroître le Z ſous cette forme Ɪ. L'Ε l'emprunta auſſi, ſur-tout durant le ſecond & le troiſieme ſiecle. Le Ρ ainſi figuré Γ, eſt fréquent ſur les anciennes médailles greques; mais ſur les inſcriptions de la plus haute antiquité, à peine le jambage droit paroît-il naiſſant. Spanheim combar Saumaiſe, Huet, & autres, pour avoir eſtimé le *ſigma* en forme de C, plus ancien que celui-ci Σ. On voit néanmoins le premier dans une des inſcriptions lacédémonienes de Fourmont, & l'on ne voit nulle part de Σ du même âge. Ce dernier fut à la vérité formé ſur un *ſigma* plus ancien, & dont la figure approchoit de la lettre Z ou de l'*épiſemon* ϛ. Il eſt encore vrai que le Σ fut d'un uſage commun depuis environ 400 ans avant J. C. juſqu'à l'empire de Domitien; que dans la ſuite il parut moins fréquent; qu'on en découvre pourtant des exemples au troiſieme ſiecle, & même au delà. Le *ſigma* ſous cette figure Ɛ devint à la mode pour lors; mais il fut au plutard employé dès le temps d'Augnſte. Le C tient la place du Γ dans quelques anciennes médailles de Sicile; les latins s'en ſervoient auſſi au lieu du G. L'U pour l'Υ n'eſt pas fort rare ſur les médailles du troiſieme ſiecle, & ſur d'autres encore plus antiques. L'F pour le Φ ſe montre ſur les médailles des Faliſques, peuple de la Grande Grece, voiſin du Latium. Spanheim prétend retrouver dans cette F le *digamma* éolique, ayant la force de l'H & peut être de l'V „. (*Nouvele Diplomatique*.)

La forme des caracteres du mot ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ (nom de l'artiſte qui a fait le torſe du Belvédere) ne permet pas de douter, dit Winckelmann, que ce fameux fragment, qui, dans la partie de l'idéal, ſurpaſſe tous les chefs-d'œuvre de ſculpture de l'antiquité, n'ait été exécuté dans le temps où l'art commençoit à décheoir, ce qui eut lieu environ dans la 150e olympiade. Dans tous les temps, il y a eu des génies heureux qui, mal-gré la décadence générale, ſe ſont ſoutenus par leurs propres forces. La plus anciene médaille, du moins autant que je ſache, ſur laquelle ſe trouve un ω, au lieu d'un Ω, eſt celle de Polémon, roi de Pont, avec cette inſcription:

ΒΑΣΙΛΕωΣ ΠΟΛΕΜωΝΟΣ.

Elle eſt à Rome dans le cabinet des PP. Franciſcains, à San Bartolommeo all' Iſola. Il eſt facile de ſe tromper lorſqu'on ne veut juger que d'après l'élégance des caracteres. J'ai vu dans le cabinet de Faucaulti, à Naples, ainſi que dans le cabinet de la reine de Suede, chez le duc de Bracciani, à Rome, des médailles des rois de Pont, dont les caracteres ſont d'une grande élégance, mais dont le deſſein & le coin ſont plus que barbares. À l'égard de la beauté même des caracteres, on pouroit établir quelques regles: les points & les boules aux bouts extérieurs des caracteres grecs, par exemple, commencerent à être en uſage du temps d'Alexandre le Grand, & ôterent beaucoup de l'élégance que ces caracteres avoient eue juſqu'alors.

Les caracteres des ouvrages de Philodémus, extraits des fouilles d'Herculanum, ſont, dit Winckelmann, exactement de la même grandeur que ceux dont *Jo. Laſcaris Rindacenus* s'eſt ſervi pour faire imprimer quelques auteurs grecs qui étoient devenus rares, tels, par exemple, que le Callimaque, l'Apollonius de Rhodes, l'Anthologie. J'avois d'abord penſé que la forme des caracteres de ces manuſcrits auroit été plus anciene, & j'étois, pour ainſi dire, perſuadé que j'y trouverois le Ϲ rond; que le Σ auroit la figure d'un C latin, & que l'Ω auroit la forme d'un ω italique; parce qu'on trouve ces caracteres écrits de cette maniere dans l'inſcription d'un vaſe du roi Mithridate, qui eſt au Capitole. Mais Α, Δ, Λ, Μ, y ſont repréſentés par ⊿, ≻, λ, μ, qu'on ne trouve pas dans les inſcriptions des premiers ſiecles. Je conviens que l'Α des plus anciennes mo-

noies de la ville de Caulooia, dans la grande Grece, a preſque la même forme : ſur l'une de ces médailles il y a, par exemple, KAVAO, & ſur une autre (avec l'A renverſé) KAVAO, dont le jambage qui dépaſſe par le haut fait la différence & lui donne un air moins ancien. Dans pluſieurs inſcriptioos latines d'Herculanum, (car on n'en a pas trouvé de greques en marbre) les caracteres ſont d'une forme plus moderne; forme qui differe de celle des caracteres du temps des premiers empereurs, & particuliérement de ceux des deux grandes tables de marbre ſur leſquelles on lit les noms d'afranchis. Ces inſcriptions ne donnent pas une juſte idée du temps auquel elles ont été faites. Je crois néanmoins qu'elles ne ſont pas plus ancienes que ne l'indiquent les caracteres, car l'eodroit au pied du Véſuve n'a été détruit qu'après l'enſouiſſement d'Herculanum. Ce fait eſt prouvé par des monoies poſtérieures, particuliérement par une médaille d'or d'Hadrien, qu'on a trouvée dans les ruines d'Herculanum, ainſi que par une autre inſcription que Fabretti a déja fait connoître (*n.* 13. *p.* 280.), qui contient la deſcription des ſtatues tirées EX ABDITIS LOCIS, qu'on a fait ſervir à décorer les bains de l'empereur Sévere. Par ces *lieux cachés*, il ne faut entendre, ſelon moi, que les villes enſévelies d'Herculanum, de Reſina, de Stabia & de Pompeii. Cette table de marbre a été portée de Pouzoles à Portici.

„ Si les *lettres greques* du premier âge frappent tout d'uo coup par leur figure, elles le font encore plus par la façon dont elles ſont penchées de côté, mais non pas de la maoiere qu'elles le furent plus de 600 ans après l'ere chrétiene. Les angles & même les triangles les caractériſeot auſſi très-particuliérement: elles devienent bientôt plus droites, & ſe partagent eo rondes & carrées, quoique le plus ſouvent les mêmes monumens admetent & les unes & les autres. Les Σ ſans baſe, dont la pointe eſt dirigée Z en haut, marqueht une antiquité très-reculée. Quelques auteurs veulent que l'Y ne ſoit pas des premiers temps; mais les plus anciens monumens que nous connoiſſons, & ceux qu'ils citent eux-mêmes, prouvent tout le contraire. Auſſi Spanheim ſoutient-il, d'après Ariſtote & pluſieurs autres auteurs, que l'Y étoit du nombre des *lettres* cadméenes. Cependant la place que l'Y tient dans l'alphabet grec, ſemble nous annoncer qu'il y fut ajouté après coup, quoiqu'il fût emprunté du *van* ou de l'*épiſemon βαῦ*; mais comme la prononciation des orientaux, des grecs & des occidentaux mêmes varioit ſur cette *lettre*, cela fut cauſe qu'ils en firent deux & même trois. L'F, qu'on prétend avoir été inventée par les Éoliens, n'étoit que l'*épiſemon βαῦ*, dont ils firent un uſage ſingulier, en l'inſérant entre deux voyeles, pour eo empêcher le concours „.

„ Les *lettres* perlées, ponctuées & nouées, annoncent les regnes des ſucceſſeurs d'Alexandre. On ne laiſſe pourtant pas d'en rencontrer ſur les médailles & les aoneaux grecs, fabriqués ſous les empereurs romains. Du temps des premiers Céſars, les *lettres* ſont remarquables par leur proportion, & la régulsrité de leurs traits; leur reſſemblance avec nos capitales ou majuſcules peut preſque ſuffire pour les diſtinguer „.

„ Montfaucon doute ſi avant le premier ſiecle on fit jamais uſage de l'Ɛ à deux traits. Sur un grand nombre d'inſcriptions antiques qu'il avoit examinées, jamais une ſeule *lettre* de cette ſorte ne s'étoit offerte à ſes ieux. On en a découvert depuis d'un âge qui remonte beaucoup au deſſus de celui des médailles & des marbres, dont il avoit vu les caracteres. Il eſt vrai que cet Ɛ o'étoit pas encore ſi arondi; mais il le fut au plutard dès le temps d'Alexandre le Grand „.

„ Parmi les monumens écrits depuis l'ere chrétiene, ceux où l'on obſerve eo même temps le Σ & l'Ω ainſi figurés, ſont commonément les plus anciens, quoique ces deux caracteres ſe trouveot encore quelquefois réunis juſqu'au Ve ſiecle, ſur-tout en Orient. L'Ɛ rond, le ⊏ ou *ſigma* carré, & l'*ω*, après avoir pris inſenſiblement le deſſus, devinrent ordinaires ſur les médailles & les marbres aux IVe & V^e ſiecles, même en Orient; car en Occident ils commencerent à être à la mode dès les premiers temps des empereurs romains, lorſqu'on y faiſoit uſage des *lettres greques*. Tous ces caracteres eurent auſſi cours en Orient avant l'ere chrétiene. Montfaucon nous aſſure que les *lettres* A, E, Σ, Ω ne paroiſſent jamais ſous cette forme dans les manuſcrits; il ne faut les chercher que dans les inſcriptions, au moins du temps de l'empire romain. On y obſerve auſſi des I élevés au deſſus de la ligne, des M, des N & des A approchans de nos *lettres* majuſcules en écriture courante. L'M, au reſte, eſt de toutes la plus fréquente: elle commença dès-lors à s'élargir & à s'arondir par le milieu, même dans les inſcriptions. De là eſt venue ſans doute l'*μ* d'écriture courante, ſi elle n'étoit pas encore d'uſage „.

„ Quelque ordinsires que ſoient les A, ſemblables à ceux des latins, dans les ioſcriptions greques, Montfaucon n'en avoit jamais vu dans les manuſcrits copiés par les grecs. Toujours, ſelon lui, ils prenent ou cette forme Δ, ou celle-ci ◺, & ſont faits à deux traits dans les manuſcrits antérieurs au commencement du Xe ſiecle; mais dans ceux qui y ſont poſtérieurs, ces lettres ſont formées d'un ſeul trait. Si jamais nous n'avons vu daos les manuſcrits grecs d'E parfaitement carrés, non plus que Montfaucon, le manuſcrit du roi *n°.* 63, nous en offre au moins ſous cette forme E. Sur les médailles du IIIe ſiecle, on découvre, an jugement de cet habile antiquaire, des traces d'écriture courante; par exemple, ο pour *ou*. Mais à compter depuis Alexandre, ces caracteres compoſés ſe rencontrent aſſez ſouvent. Du IXe ſiecle aux Xe & XIe, les grecs,

ſur

ſur leurs monoies, & dans des expreſſions purement greques, firent uſage des *lettres* latines b, F, L, m, n, R, S : ainſi parle Montfaucon. Mais la plupart de ces *lettres* ſont incomparablement plus anciennes ſur les médailles, ſans y être pourtant ordinaires „.

„ On croit communément que l'uſage des accents & des eſprits ne s'eſt introduit dans les manuſcrits grecs qu'au VI ſiecle, parce qu'on en trouve du VIe où ils ne paroiſſent pas. Leur origine eſt néanmoins, de l'aveu des ſavans, beaucoup plus antique ; & l'on ne pouroit rien conclure contre l'âge de manuſcrits marqués d'accents, s'ils portoient des caracteres d'un âge plus reculé : peut-être même auroit-on tort, ſous ce ſeul prétexte, d'en rabaiſſer quelques-uns au deſſous de V^e ou VIe ſiecles. Cependant, comme au VIIe ſiecle l'uſage des accents devint général, on ne peut ſe diſpenſer de fixer au moins à ce ſiecle les manuſcrits qui en ſont dépourvus „. (*Nouvele Diplomatique.*) *Voyez* ÉCRITURE.

LETTRES gauloiſes. *Voyez* GAULOIS & ÉCRITURE.

LETTRES hiſtoriées.

„ Les *lettres* initiales des livres, des chapitres & des *alinéa* étoient d'abord d'un goût beaucoup plus ſimple qu'elles ne commencerent à le paroître au VIIe ſiecle, & même ſur la fin du VIe. Ces ornemens furent prodigués de plus en plus dans la ſuite. Moins un manuſcrit affecte les *lettres hiſtoriées* à la tête des livres & des chapitres, moins il emploie de *lettres* initiales d'un plus grand volume que celles du texte aux *alinéa*, plus on doit juger ce manuſcrit ancien, s'il eſt écrit en onciale ou demi-onciale. Par exemple, les premieres *lettres* des pſaumes du célebre Pſautier qu'on croît avoir été à l'uſage de S. Germain, évêque de Paris au VIe ſiecle, ne ſont point ſupérieures à celles du texte. C'eſt encore une marque d'une belle antiquité lorſqu'on trouve la premiere *lettre* de chaque page, ou ſeulement la plupart des pages d'un manuſcrit, commençant par une grande *lettre*, tandis qu'on n'en met que d'une taille ordinaire à la tête des livres & des *alinéa* : tels ſont les fragmens d'un Virgile, dont on a donné le modele dans la nouvele appendice de la Diplomatique de Mabillon ; tel eſt le manuſcrit 960 de la bibliotheque de Saint-Germain-des-Prés „.

„ Il n'eſt peut-être point de caractere plus facile à ſaiſir, ni plus propre à déterminer l'âge des manuſcrits, que celui qui réſulte de la forme & du génie de leurs *lettres hiſtoriées*, répondant à nos *lettres* griſes. En général, leur rareté dans les manuſcrits, où d'ailleurs on ne s'eſt point négligé ſur l'élégance, eſt en proportion avec leur antiquité. Si ce caractere n'étoit démenti par aucun autre, on pouroit eſtimer du Ve ſiecle, ou du VIe au moins, tout manuſcrit où l'on n'en découvriroit aucune. Du reſte, on ne prétend pas fixer au dernier l'origine des *lettres hiſtoriées* : on ne ſauroit même preſque douter qu'elle ne ſoit bien plus ancienne „.

„ En effet, le VIe ſiecle n'étoit pas un temps fort propre à faire éclôre des nouveautés ſi recherchées. Ces *lettres* ſont appelées *capitulaires*, parce qu'elles étoient placées au commencement des chapitres & des livres „.

„ Les *letsres* en broderie commencent à relever les manuſcrits du VIe ſiecle. Au VIIe, elles deviennent plus fréquentes, & rempliſſent quelquefois la premiere page d'un livre „.

„ Aux *lettres* brodées, en France, ſuccéda la mode des *lettres* en treillis ou à mailles. Leur maſſif commença d'abord par recevoir des chaînetes : bientôt elles ſe multiplierent au point de produire des *lettres* treſſées & entrelâcées. Le regne de ce caractere déſigne les VIIIe & IXe ſiecles „.

„ Les arabeſques parurent ſur les *lettres hiſtoriées* dès le VIIIe ſicle ; leur faveur s'accrut dans la ſuite ; leur crédit ſe ſoutint au moins juſqu'au XIIe ſiecle ; mais depuis le Xe ſiecle, ce fut avec un dépériſſement ſenſible du côté du goût „.

„ Les *lettres* blaſonées, ou pour ainſi dire en marqueterie, apartienent à l'écriture lombardique. Elles ſont extrêmement maſſives ; quelquefois même leur largeur excede leur hauteur „.

„ Lorſque les *lettres* griſes wiſigothiques ſont plus ſimples du côté des images, elles le paroiſſent auſſi du côté des couleurs ; mais en général elles ſont très-compoſées, ſur-tout dans les livres d'égliſe. Ce ſont des *lettres* à figures d'hommes, ou de quelques parties de leurs membres. Elles repréſentent des animaux à quatre pieds, des oiſeaux, des poiſſons, des ſerpens, des fleurs, des fleurons, des feuillages. Les VIIe & VIIIe ſiecles ſont, à proprement parler, ceux des *lettres* compoſées d'un ou de pluſieurs animaux à quatre pieds, d'un ou de pluſieurs oiſeaux, poiſſons, ſerpens, ou de différens aſſortimens de ces animaux entr'eux, ou même avec les hommes. Les uns & les autres formerent originairement le corps des *lettres* ; mais dans le moyen âge, communément ils n'y parurent que comme des décorations, qui n'empêcherent pas qu'on n'y figurât les *lettres* à l'ordinaire.

„ Les *lettres hiſtoriées* anglo-ſaxones ſe diſtinguent des autres, parce qu'elles aboutiſſent en têtes & en queues de ſerpens, parce qu'elles ſont bordées de points, parce qu'elles paroiſſent dans leur maſſif garnies de perles, parce qu'elles portent ſur un fond rouge, bleu, jaûne, mi-partie ou écartelé de ces couleurs. Ces *lettres* griſes, terminées en tête ou en queue de ſerpens, de dragons, de monſtres, ou les repréſentant dans leur maſſif, ont été moins imitées des autres nations que les précédentes. Le treillage & les entortillemens ont ſouvent lieu dans ces ſortes de *lettres* „.

„ Les *lettres* fleuronées ou fleuries, conſtamment employées dans les manuſcrits, ont paſſé

de là dans les imprimés. Leur variété presque infinie ouvroit sans doute un vaste champ à l'imagination des peintres de manuscrits; aussi se donnerent-ils carriere en ce genre. Aux VIIIe & IXe siecles, ils diversifierent prodigieusement leurs *lettres historiées*: souvent les couleurs les plus vives & les plus tranchantes y contrasterent. Rien dans la nature dont ces *lettres* n'aient emprunté la forme; mais après l'avoir pour ainsi dire épuisée, à force de vouloir raffiner, les enlumineurs & les peintres tomberent dans le ridicule & dans l'extravagant. Toutefois avant le XIIIe siecle ils s'en préserverent en quelque sorte, si l'on compare les productions de leur imagination la plus égarée avec celle des siecles suivans. On ne vit plus alors ces *lettres* garnies que de têtes déplacées, avec des nez monstrueux, ou bien elles se chargerent de lignes de diverses couleurs, en barbes, en gerbes, en chevelures bouclées par les extrémités; souvent leurs extensions postiches ne se bornerent pas, soit à remonter au haut, soit à descendre au bas de la page, mais se replierent encore le long des marges supérieures & inférieures: cependant le corps de la *lettre* proprement dite n'avoit ordinairement guere plus d'un pouce de diametre. Les extensions chevelues affectoient des couleurs opposées à celle du fond de la *lettre*. Deux filets voisins soutenoient souvent leur alternative de couleur autant de fois qu'ils étoient répétés. Dans leurs intervalles, d'autres petites lignes, qui ne tenoient à rien, se trouvoient placées; souvent elles étoient en vis ou en volute. Quand les filigranes n'avoient pas lieu, les échapemens des *lettres*, presque en forme d'antennes, ne laissoient pas d'occuper autant ou plus de terrain, lors même qu'on leur donnoit pour fond des feuilles d'or. En un mot, tout ce qu'un goût dépravé peut produire de plus absurde, tout ce qu'un cerveau frénétique peut enfanter de chimeres, fut presque l'unique apanage des *lettres historiées* des XIIIe, XIVe & XVe siecles.

„ Cependant c'est au XVe siecle qu'on commence un peu à se réconcilier avec la belle nature; on en découvre même quelques foibles préludes dès le XIVe. Ces filigranes & ces échapemens de *lettres historiées* donnerent lieu à des vignetes, à des rinceaux, où l'on vit naître des fleurs & des fruits. Les enlumineurs s'exercerent d'abord beaucoup sur les fraises, & c'est peut-être en quoi ils réussissoient le mieux. Leurs desseins du reste étoient des pieces mal assorties. S'ils s'aviſoient d'orner les manuscrits de portraits, leurs personages étoient roides & sans vie; mais peu à peu leurs mignatures devinrent plus douces, plus finies & plus naturelles: les vignetes & les peintures furent détachées des *lettres*. Les portraits devenus un peu plus animés, sur la fin du XVe & le commencement du XVIe siecle, ne servirent plus que d'ornemens isolés; & les vignetes, de cadres & de bordures. Les rinceaux de feuillages y paroissoient souvent sur un fond d'argent; & les fleurs sur un fond d'or. Des oiseaux, des dragons, des reptiles, &c. faisoient quelquefois un effet assez gracieux dans ces cadres & ces bordures; quoique la nature n'y fût pas encore tout-à-fait copiée dans sa beauté. Les *lettres* initiales étoient souvent elles-mêmes décorées de plantes, garnies de feuilles, de fleurs & de fruits." (*Nouvelle diplomatique.*)

Lettres sur des galets, c'est-à-dire, sur des pierres roulées par les eaux des fleuves ou des torrens. Ces galets sont ordinairement de 4 à 5 pouces de longueur, 2 ou 3 de largeur, & 1 ou 2 d'épaisseur. Les *lettres* sont de relief. Ces pierres sont ordinairement calcaires. En voici une description. On a trouvé, disoit-on, près de S. Maixent-en-Poitou, une de ces pierres sur laquelle étoit sculpté en relief un trophée d'armes avec cette inscription: VIEN. TI. C. II. S. P. Q. R. Le possesseur de ce petit monument le croyoit antique, & en préparoit une savante explication. J'examinai la nature de ce galet, & le trouvant calcaire, je reconnus la supercherie.

Voici la maniere dont on s'y prend pour en fabriquer de semblables. On couvre le galet d'un fort enduit de cire jaune ordinaire, sur lequel on trace les *lettres* ou figures désirées. Puis on enleve la cire de toutes les parties qui ne doivent pas concourir à ces *lettres*. On plonge ensuite le galet dans un acide, & on l'y laisse assez de temps pour que l'acide dissolve & ronge les parties nues du galet. On découvre enfin les parties chargées de cire, & elles se trouvent de relief sur le reste de la pierre. Toute cette manipulation dépend, comme le savent les chimistes, de la propriété qu'ont les acides de ronger & de dissoudre les pierres calcaires.

Lettres missives. Les *lettres* des Grecs & des Romains avoient, comme les nôtres, leurs formules: voici celles que les Grecs mettoient au commencement de leurs missives. Philippe, roi de Macédoine, à tout Magistrat, *Salut*; & pour indiquer le terme grec, χαίρειν. Les mots χαίρειν, ἀσπάζεσθαι, ὑγιαίνειν, dont ils se servoient & qui signifioient *joie*, *prospérité*, *santé*, étoient des especes de formules affectées au style épistolaire, & particuliérement à la décoration du frontispice de chaque *lettre*.

Ces sortes de formules ne signifioient pas plus en elles-mêmes que signifient celles de nos *lettres* modernes; c'étoit de vains complimens d'étiquette. Lorsqu'on écrivoit à quelqu'un, on lui souhaitoit, au moins en apparence, la *santé*, par ὑγιαίνειν, la prospérité par ἀσπάζεσθαι, la joie, & la satisfaction par χαίρειν.

Comme on mettoit à la tête des *lettres*, χαίρειν, ἀσπάζεσθαι, ὑγιαίνειν, on mettoit à la fin, ἔρρωσο, ἔσο ὑγιής; & quand on adressoit sa *lettre*

à pluſieurs, ἐῤῥῶσθαι, ἔρῤῥωσο, *portez-vous bien*, *ſoyez heureux*, ce qui équivaloit (mais plus ſenſément) à notre formule, *votre très-humble ſerviteur*.

S'il s'agiſſoit de donner des exemples de leurs *lettres*, je vous citerois d'abord celle de Philippe à Ariſtote, au ſujet de la naiſſance d'Alexandre.

„ Vous ſavez que j'ai un fils; je rends grâces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du vivant d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous me formerez en lui un ſucceſſeur digne de vous, & un roi digne de la Macédoine „. Ariſtote ne remplit pas mal les eſpérances de Philippe. Voici la *lettre* que ſon éleve devenu maître du monde lui écrivit ſur les débris du trône de Cyrus.

„ J'apprends que tu publies tes écrits acromatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t-il maintenant ſur les autres hommes? Les hautes ſciences que tu m'as enſeignées, vont devenir communes, & tu n'ignores pas cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes par la ſcience des choſes ſublimes que par la puiſſance. Adieu „.

Les Romains ne firent qu'imiter les formules des Grecs dans leurs *lettres*. Elles finiſſoient de même par le mot *vale*, *portez-vous bien*, elles commençoient ſemblablement par le nom de celui qui les écrivoit, & par celui de la perſone à qui elles étoient adreſſées. On obſervoit ſeulement lorſqu'on écrivoit à une perſone d'un rang ſupérieur, comme à un conſul ou à un empereur, de mettre d'abord le nom du conſul ou de l'empereur.

Quand un conſul ou un empereur écrivoit, il mettoit toujours ſon nom avant celui de la perſone à qui il écrivoit. Les *lettres* des empereurs, pour les affaires d'importance, étoient cachetées d'un double cachet.

Les ſucceſſeurs d'Auguſte ne ſe contenterent pas de ſoufrir qu'on leur donnât le titre de ſeigneurs, dans les *lettres* qu'on leur adreſſoit, mais ils ſoufrirent qu'on joignît à leur nom les épithetes magnifiques de très-grand, très-auguſte, très-debonaire, invincible & ſacré. Dans le corps de la *lettre*, on employoit les termes de votre clémence, votre piété, & autres ſemblables. Par cette introduction de formules inouies juſqu'alors, il arriva que le ton noble épiſtolaire des Romains, ſous la république, ne reconut plus ſous les empereurs d'autre ſtyle, que celui de la baſſeſſe, & de la flaterie.

LETTRES numérales. C'eſt ainſi qu'on appeloit les *lettres* dont les Romains ſe ſervoient pour leurs chifres, & que nous avons priſes d'eux. Ces *lettres numérales* ſont, C. D. I. L. M. V. X. Toutes ces *lettres numérales* des Romains ſe trouvent formées, ſi vous faites un cercle & le diviſez par deux lignes, une traverſale, & l'autre perpendiculaire, qui viennent à ſe croiſer en droiture par le centre.

Obſervez pour entendre cet article que l'M dont il s'agit ici, étoit une M oncíale formée ainſi CIↃ; mais dont les parties courbes touchoient immédiatement la partie droite. Si donc à cette M oncíale vous ajoutez une ligne horizontale, paſſant par le centre, vous trouverez par ſa décompoſition toutes les *lettres* numérales ci-deſſus marquées. Le C. le D. ou IↃ, le I, l'CIↃ ou M ne ſoufrent aucune difficulté. Il n'y en a d'apparente que pour l'L; l'V & l'X: mais elle s'évanouit, ſi l'on conſidere que l'L, lV, ſont formées par un quart de l'interſection des lignes perpendiculaires & horizontales, plus ou moins ouvertes; & l'X par l'interſection entiere des deux lignes, ou par la réunion des pointes de deux V. *Voyez pour rendre cet article complet chaque* LETTRE *en particulier, mais ſurtout le* D *&* E.

LETTRES dominicales. *Voyez* CADENDRIER lunaire, & CONCURRENS.

LETTRES de Bellérophon. *Voyez* BELLÉROPHON.

LETTRES Épheſiennes, & LETTRES de Milet, étoient des mots barbares, ou bizârement aſſemblés auxquels les Grecs du temps d'Apulée attribuoient des vertus magiques.

LETTRES dans le champ des Médailles. *Voyez* ÉPOQUES & ERE.

LEVAIN. *Voyez* PAIN des anciens, & MELLET.

LEVANA. La déeſſe *Lévane* préſidoit à l'action de celui qui levoit un enfant de terre: car quand un enfant étoit né, la ſage-femme le mettoit à terre, & il falloit que le pere, ou quelqu'un de ſa part, le levât de terre, & le prît dans ſon ſein, ſans quoi il paſſoit pour illégitime. S. Auguſtin (L. IV. de la cité de Dieu) dit que *Lévane* n'étoit point une déeſſe particuliere; qu'au ſentiment des païens, c'étoit Jupiter à qui l'on donnoit divers noms ſelon les offices différens qu'il avoit; qu'il ouvre la bouche aux petits enfans & qu'on le nomme le Dieu *Patican*, qu'il les leve de terre, & qu'il eſt la déeſſe *Lévane*. Voſſius (*de Idol. L. II, c. 26, à la fin*) prétend que *Lévane* eſt la même que Ilithie, ou Lucine, qui eſt le même que la Lune, & que le nom *Levane* vient de l'hébreu, *Lebana*, qui ſignifie la Lune.

LEUCACHATE, *ſ. f. hiſt. nat.* Les anciens donnoient ce nom à une eſpece d'agate, qui ſuivant cette dénomination devoit être blanche, ou du moins dans laquelle on remarquoit des taches ou des veines blanches.

LEUCADE. Le lieu d'Acarnanie le plus célebre par le culte d'Apollon eſt l'île de *Leucade*. Quelques-uns font venir ſon nom de Leucas Zacynthien, l'un des compagnons d'Ulyſſe, & ils prétendent que ce fut lui qui bâtit le temple d'Apollon *Leucadien* (*Servius in Æn. III.*) D'au-

tres ont avancé que le mont *Leucate* devoit ſon nom à l'aventure d'un jeune enfant nommé *Leucatée* qui s'étoit élancé du haut de cette montagne dans la mer pour ſe dérober aux pourſuites d'Apollon. Le promontoire de cette île étoit terminé par une pointe qui s'avançoit au deſſus de la mer, & qui ſe perdoit dans les nues. Elle étoit ſi haute qu'elle étoit toujours environée de brouillards dans les jours mêmes les plus ſereins. C'étoit préciſément ſur cette hauteur qu'étoit bâti le temple d'Apollon. (*Strab. lib. x. p.* 453.) Et comme on l'apercevoit de loin, ceux qui naviguoient dans la mer ioniene ne manquoient jamais de le reconoître pour s'aſſurer de leur route : (*Æneid. III. V.* 274.)

Mox & Leucata nimboſa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo.

L'origine du culte d'Apollon en ce lieu étoit fondée (*Ptolem. Hephaſt. ibid.*) ſur l'opinion où l'on étoit que ce Dieu avoit découvert dans la roche *Leucadiene* une propriété particuliere pour guérir les amans malheureux, & qu'il avoit indiqué lui-même le ſaut qu'il falloit faire du haut de cette roche dans la mer, comme une recette infaillible contre l'amour.

Il falloit ſuivant une ancienne coutume, que tous les ans, au jour de la fête du Dieu de *Leucade*, l'on précipitât du haut de cette montagne quelque criminel condamné à mort; c'étoit un ſacrifice expiatoire, que les Leucadiens offroient à Apollon pour détourner les fléaux qui pouvoient les menacer. Il eſt vrai qu'en même temps on atachoit au coupable des ailes d'oiſeaux, & même des oiſeaux vivans, pour le ſoutenir en l'air & rendre ſa chute moins rude. On rangeoit au bas du précipice, de petites chaloupes pour tirer promptement le criminel hors de la mer. Si on pouvoit enſuite le rapeler à la vie, on le baniſſoit à perpétuité, & on le conduiſoit hors du pays.

Voilà ce qu'on faiſoit par l'autorité publique & pour le bien de la patrie : mais il y eut des particuliers qui de leur propre mouvement, & dans l'eſpérance de guérir des fureurs de l'amour, ſe précipiterent eux-mêmes du haut de cette roche. De là vient que le promontoire fut appelé le *ſaut des amoureux*, *ἅλμα τῶν ἐρώτων*, *ſaltus quo finire amores creditum eſt*.

On ne manque pas d'exemple d'amans malheureux, qui dans le déſeſpoir d'aimer ſans être aimés, n'ont enviſagé que la mort pour ſe délivrer de leurs peines, & ont pris les chemins les plus courts pour ſe la procurer. L'exécution de ſi noirs projets n'écoute ni réflexion ni raiſonement. Il n'en eſt pas de même du ſaut de *Leucade*, qui conſiſtoit à ſe précipiter du haut de cette montagne dans la mer, pour obtenir la guériſon des tourmens de l'amour.

Ce ſaut étoit regardé comme un remede ſouverain, auquel on recouroit ſans renoncer au plaiſir & à l'eſpérance de vivre. On ſe rendoit de ſang froid à *Leucade*, des pays les plus éloignés; on ſe diſpoſoit par des ſacrifices & par des offrandes, à cette épreuve; on s'y engageoit par un acte de religion, & par une invocation à Apollon, qui faiſoit partie du vœu même; enfin, on étoit perſuadé qu'avec l'aſſiſtance du dieu dont on imploroit la protection avant que d'entreprendre ce redoutable ſaut, & par l'attention des perſones placées au bas du précipice, pour en recevoir tous les ſecours poſſibles à l'inſtant de la chute, on recouvroit en ceſſant d'aimer, la tranquillité qu'on avoit perdue.

Cette étrange recette fut acréditée par la conduite de Jupiter, qui n'avoit trouvé, diſoit-on, d'autre remede dans ſa paſſion pour Junon, que de deſcendre du ciel, & de s'aſſeoir ſur la roche *Leucadiene*. Vénus elle-même, ajoutoient les poëtes, éprouvant après la mort de ſon cher Adonis, que les feux dont elle brûloit, devenoient chaque jour encore plus inſupportables, recourut à la ſcience d'Apollon, comme au dieu de la médecine, pour obtenir du ſoulagement à ſes maux; il fut touché de ſon triſte état, lui promit ſa guériſon, & la mena généreuſement ſur le promontoire de *Leucade*, d'où il lui conſeilla de ſe jeter dans la mer. Elle obéit, & fut toute ſurpriſe au ſortir de l'onde, de ſe trouver heureuſe & tranquille.

On ignore cependant quel mortel oſa le premier ſuivre l'exemple des dieux. Sapho nous aſſure dans la lettre où l'aimable Ovide lui ſervoit de ſecrétaire, que ce fut Deucalion, trop ſenſible aux charmes de l'indifférente Pyrrha. L'hiſtoire parle de deux poëtes qui l'imiterent; l'un nommé Nicoſtrate, fit le ſaut ſans aucun accident, & fut guéri de ſa paſſion pour la cruele Tettigiée; l'autre, appelé *Charinus*, ſe caſſa la cuiſſe, & mourut quelques heures après.

Nous ne ſavons pas mieux ſi ce fut la fille de Pétéla, éperdument amoureuſe de Céphale, ou Calycé, atteinte du même mal pour un jeune homme qui s'appeloit *Evathlus*, ou l'infortunée Sapho, qui tenta la premiere le terrible ſaut de *Leucade*, pour ſe délivrer des cruels tourmens dont Phaon étoit la cauſe; mais nous ſavons que toutes périrent victimes de leur aveugle confiance dans le remede d'Apollon.

On doit être cependant moins étoné des égaremens où l'amour jeta les trois femmes que nous venons de nommer, que de ceux où tomba depuis une illuſtre héroine, qui ayant partagé ſa vie entre les ſoins d'un état, & les pénibles exercices de la guerre, ne put avec de pareilles armes, garantir ſon cœur des excès d'une folle paſſion, je veux parler d'Artémiſe, fille de Lygdamis, & reine de Carie.

Cette Princeſſe dont on vante l'élévation des ſentimens, la grandeur de courage, & les reſſources de l'eſprit dans les plus grands dangers,

ſécha d'amour pour un jeune homme de la ville d'Abydos, nommé *Dardanus*. Les prieres & les promeſſes furent vainement employées; Dardanus ne voulut rien écouter: Artémiſe guidée par la rage & le déſeſpoir, entra dans ſa chambre, & lui creva les yeux; bientôt une action ſi barbare lui fit horreur à elle-même, & pour lors ſes feux ſe rallumerent avec plus de violence que jamais: accâblée de tant de malheurs, elle crut ne pouvoir trouver de reſſource que dans le remede d'Apollon *Leucadien*; mais ce remede trancha le fil de ſes jours, & elle fut enterrée dans l'île *Leucadie*.

Il paroît par les exemples tirés des annales hiſtoriques, que le ſaut du promontoire a été fatal à toutes les femmes qui s'y ſont expoſées, & qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'hommes vigoureux qui le ſoutinrent heureuſement.

Il eſt même très-vrai-ſemblable que ſans les liens d'un vœu redoutable contracté par les amans ſur les autels d'Apollon, avant que de ſubir l'épreuve du ſaut, tous auroient changé de réſolution à la vue du précipice; puiſqu'il y en eut qui mal-gré cet engagement ſolemnel, firent céder dans ces momens d'éſroi, le reſpect pour les dieux, à la crainte plus forte d'une mort preſqu'aſſurée; témoin ce Lacédémonien qui s'étant avancé au bord du précipice, retourna ſur ſes pas, & répondit à ceux qui lui reprochoient ſon irréligion: „ J'ignorois que mon vœu avoit beſoin d'un autre vœu bien plus fort, pour m'engager à me précipiter „.

Enfin, les hommes éclairés par l'expérience, ne ſongerent plus à riſquer une ſi rude épreuve, que les femmes avoient depuis long-temps pour toujours abandonée: alors les miniſtres du temple d'Apollon, ne trouvant aucun moyen de remettre en crédit leur remede contre l'amor, établirent, ſelon les apparences, qu'on pouroit ſe racheter du ſaut, en jetant une ſomme d'argent dans la mer, de l'endroit où l'on ſe précipitoit auparavant. Du moins cette conjecture eſt fondée ſur ce qu'un hiſtorien raporte, qu'on tira de la mer, dans un filet, une caſſete pleine d'or, avec un jeune homme nommé *Nérée*, dont on ſauva la vie. (*D. J.*)

LEUCADE, dans l'Acarnanie. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

RR. en bronze.

Leur type ordinaire eſt:

Pégaſe volant. — Une maſſue.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honeur de Commode.

LEUCADIUS, ſurnom d'Apollon, à cauſe d'un temple qu'il avoit dans l'île de Leucade ſur la côte d'Égypte.

LEUCANIE. On ne connoît cette divinité que par l'inſcription ſuivante, raportée dans Gruter, page 1074, n°. 8.

DEAE LEUCANIAE

SEX AURELIUS BACCHI

LUS. VOT. SOLV.

LEUCAS, en Syrie. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.

Ses médailles autonomes ſont:

RRR. en bronze ..... *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

La fabrique ſyriene les fait diſtinguer des médailles de l'autre Leucade.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Gordien-Pie, de Macrin, de Fauſtine jeune, de Claude, d'Hadrien.

LEUCÉ, île du Pont-Euxin, dont les anciens ont fait une eſpece de champs élyſées, où habitoient les âmes de pluſieurs héros. „ Il y a ſur le Pont-Euxin, dit Pauſanias, vers l'embouchure de l'Iſter, (le Danube) une île conſacrée à Achille, qui s'appele *Leucé*: cette île a quelques vingt ſtades de circuit; elle eſt toute couverte de forêts, qui abondent en bêtes fauves & de toute eſpece. Achille y a un temple & une ſtatue. On dit que Léonyme de Crotone eſt le premier qui ait abordé en ce lieu. En effet la guerre s'étant alumée entre les Crotoniates & les Locriens d'Italie, ceux-ci à cauſe de leur anciene affinité avec les Opontiens, invoquerent Ajax fils d'Oilée. Léonyme qui commandoit les Crotoniates, ataqua les ennemis & donna d'abord ſur un grôs que l'on ſuppoſoit être commandé par Ajax; mais il reçut une grande bleſſure dans l'eſtomac, ce qui l'obligea à ſe retirer du combat; dans la ſuite, comme ſa plaie lui faiſoit beaucoup de douleur, il alla conſulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui dit d'aller dans l'île de *Leucé*, que là il trouveroit Ajax qui le guériroit. Il y alla en effet & fut guéri. Les Crotoniates diſent qu'à ſon retour il aſſura qu'il avoit vu dans cette île Achille, les deux Ajax & avec eux Patrocle & Antiloque; qu'Hélene étoit mariée à Achille, & que cette princeſſe lui avoit recomandé qu'auſſitôt qu'il ſeroit arivé à Himera, il avertit Stéſichore, qui n'avoit perdu la vue que par un effet de ſa colere & de ſa vengeance; avis dont le poëte profita ſi bien que peu de temps après il chanta la palinodie „. Il faut remarquer que Pauſanias commence ſon récit par ces mots: „ Il faut que je raporte un conte que font les Crotoniates, ſur Hélene „. Voyez ACHILLEA.

LEUCIPPE, fille de Theſtor. *Voyez* THESTOR.

LEUCIPPIDES, Phœbé & Hilaire, fille de Leucippus. *V.* CASTOR, HILAIRE.

LEUCIPPUS étoit fils de Gorgophone & de Perierès, fils d'Éole. *Leucippus* fut pere de Phœbé & d'Hilaire, qui furent enlevées par Caſtor & Pollux leurs couſins germains; Tyndare étant

frere utérin de Leucippus. *Voyez* GORGOPHONE, HILAIRE.

LEUCIPPUS fils d'Œnomaüs roi de Piſe, au raport de Pauſanias, devint paſſionément amoureux de Daphné, mais il comprit que s'il la demandoit ouvertement en mariage, il s'expoſeroit à un refus, parce qu'elle avoit une averſion générale pour tous les hommes. Voici le ſtratagême dont il s'aviſa; il laiſſa croître ſes cheveux, pour en faire, diſoit-il, un ſacrifice, au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la maniere des jeunes filles, il prit un habit de femme, & alla voir Daphné: il ſe préſenta à elle ſous le nom de la fille d'Œnomaüs, & lui témoigna avoir grande envie de faire une partie de chaſſe avec elle. Daphné fut trompée à l'habit, & *Leucippe* paſſa pour une fille. Comme d'ailleurs ſa naiſſance & ſon adreſſe lui donnoient un grand avantage ſur toutes les compagnes de Daphné, & qu'il n'oublioit rien pour lui plaire, il gâgna bientôt ſes bonnes grâces. Ceux qui mêlent les amours d'Apollon avec cette aventure, continue l'hiſtorien, ajoutent que le dieu, piqué de voir *Leucippe* plus heureux que lui, inſpira à Daphné & à ſes compagnes, l'envie de ſe baigner dans le Ladon, que *Leucippe* fut contraint de quiter ſes habits comme les autres, & qu'ayant été reconu pour ce qu'il étoit, il fut tué à coups de fleches ou de poignard. Cette hiſtoire peut être vraie dans toutes ſes circonſtances, ſi on en ôte l'intervention d'Apollon; car il eſt ſûr que *Leucippe* périt dans ſa jeuneſſe par quelqu'aventure tragique. *Voyez* DAPHNÉ.

LEUCO, divinité des Platéens. Au temps de la guerre de Perſe, la Pythie ordona aux Grecs d'honorer *Leuco* comme un Dieu, & les Platéens furent les plus empreſſés à obéir à l'oracle. (*Voſſius, de Idololatr.* l. 13.)

LEUCOCHRYSOS, nom par lequel Pline & les anciens ſemblent avoir déſigné l'hyacinthe d'un jaûne clair.

LEUCOGRAPHIS, *Meraxus*, *Galaxia*, terre à foulon, formant lait ou bouillie avec l'eau. Dioſcoride (v. 152.) en vante les propriétés médicales.

LEUCOLITHE, nom par lequel les auteurs grecs déſignent une eſpece de Pyrite blanche qu'ils calcinoient & qu'ils regardoient comme un remede efficace contre les maux d'yeux.

LEUCOMA, regiſtre public de la ville d'Athênes, dans lequel on écrivoit le nom de tous les citoyens, d'abord qu'ils avoient atteint l'âge preſcrit, pour être admis à l'héritage paternel, cet âge étoit celui de vingt ans. (*Potter Archaol. grac. lib.* 1. *cap.* XII, *tom.* 1. *p.* 79.)

LEUCON, fils d'Athamas. *Voyez* ANDRÉUS.

LEUCONICUM, mot mis mal-à-propos pour *Lingonicum*. *Voyez* ce dernier.

LEUCONOÉ. *Voyez* MINÉIDES.

LEUCONOTUS, Λευκόνοτος, nom d'un vent chez les anciens. Nous pouvons le nommer en françois, le *vent du midi*; car Végece le place au point que nous appelons le *Sud-Sud-Eſt*, à vingt-deux degrés & demi du Sud. Les Grecs l'ont nommé Λευκὸς; & les latins *albus*, parce qu'il eſt ordinairement ſerein en Italie comme en Grece. (*D. J.*)

LEUCOPHAEUS color, gris, mélange de blanc & de noir.

LEUCOPHRYNE, ſurnom que les Magnéſiens donnoient à Diane, & qui eſt pris, ſoit de *Leucophrys*, ville d'Aſie en Phrygie, ſur les bords du Méandre, ſelon Xénophon, ſoit de *Leucophois*, ancien nom de l'île de Ténédos, où Diane avoit un temple célebre. Ce fut ſur le modele de ce dernier temple que les Magnéſiens conſacrerent à cette divinité celui qu'ils éleverent en ſon honneur, avec une ſtatue qui la repréſentoit à pluſieurs mamelles, & couronée par deux victoires.

LEUCOPHTALMUS, eſpece d'onyx dans laquelle on trouvoit la reſſemblance d'un œil humain, entouré d'un cercle blanc.

LEUCOPHYLLE, en grec Λευκόφυλλος, plante fabuleuſe qui venoit dans le Phaſe, riviere de la Colchide. Plutarque en parle dans ſon *Traité des Fleuves*. Les anciens lui attribuoient une vertu admirable, celle d'empêcher les femmes de tomber dans l'adultere; mais on ne trouvoit cette plante qu'au point du jour, vers le commencement du printemps, lorſqu'on célébroit les myſteres d'Hécate; & alors il la falloit cueillir avec de certaines précautions. Les maris jaloux, après l'avoir cueillie, la jetoient autour de leur lit, afin de le conſerver à l'abri de toute tâche. C'eſt ce que Plutarque dit élégament en grec, & que Pontus de Tyard traduit ainſi dans ſon vieux gaulois:

Car quiconque au printemps en ſon lit cachera
Cette plante cueillie en Phaſis, trouvera
Que jamais ſa Venus ne ſera dérobée.

Un uſage pareil ſe pratiquoit chez les Athéniens durant la fête des Theſmophories; mais l'herbe du Phaſis avoit des propriétés bien plus étendues que l'*agnus caſtus* des Athéniens, puiſque ſa vertu ne ſe bornoit pas à la durée d'une fête, & qu'elle calmoit pour toujours l'inquiétude des maris jaloux. (*D. J.*)

LEUCOSIE, une des ſyrenes, donna ſon nom à une île de la mer Tyrrhénienne, ſur la côte occidentale d'Italie, où elle fut rejetée, dit Strabon, lorſque, ſelon la fable, elles ſe précipiterent dans la mer. *Voyez* SYRENES.

LEUCOSTICOS. Pline donne ce nom à une eſpece de porphyre, parce qu'il eſt rempli de taches blanches, formées par le feld-ſpat ou ſpat étincelant.

LEUCOTHOÉ, c'eſt la même qu'Ino, nourice de Bacchus, à qui les dieux donnerent ce nom après qu'elle eut été admiſe au nombre des

divinités marines. Elle avoit un autel dans le temple de Neptune à Corinthe; elle fut aussi honorée à Rome, dans un temple où les dames romaines alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs freres, n'osant pas prier la déesse pour les leurs, parce qu'elles avoient été trop malheureuses en enfans. Il n'étoit pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce temple, & on les battoit impitoyablement, jusqu'à les faire mourir sous le bâton, si on les y trouvoit. *Voyez* MATUTA. C'est sous ce nom que le dictateur Furius Camillus, après la prise de Veies, établit un culte public à *Leucothoé*.

On sait la sage réponse que fit le philosophe Xénophon aux Eléates, qui lui demandoient s'ils feroient bien de continuer d'offrir à *Leucothoé* leurs sacrifices, acompagnés de pleurs & de lamentations: il leur répondit que s'ils la tenoient pour déesse, il étoit inutile de la tant pleurer; & que s'ils croyoient qu'elle eût été du nombre des mortels, ils se pouvoient passer de lui sacrifier. (*D. J.*)

„ Le plus ancien, dit Winckelman (*Hist. de l'Art, liv. 3, c. 2.*), non seulement des bas-reliefs étrusques, mais encore de tous les ouvrages de demi-bosse qui sont à Rome, se voit à la Villa Albani, & se trouve gravé dans mes Monumens de l'antiquité (*Monum. ant. inedit. n°. 56.*). Cet ouvrage, composé de cinq figures, représente la déesse *Leucothoe*, nommée *Ino* avant sa déification. Elle étoit une des trois filles de Cadmus & d'Harmonie, & femme d'Athamas, roi de Thebes. Ses deux sœurs étoient Agape & Semelé; celle-ci, comme on sait, fut aimée de Jupiter, & eut de lui Bacchus. Ino, après la mort funeste de Semelé, prit soin du petit Bacchus, étant sa tante maternele. Sur notre monument, Ino tient l'enfant debout sur ses genoux; comme elle est assise dans un fauteuil, il se pouroit bien que l'épithete ἐύθρονος, de *bien assise*, que Pindare donne à ces filles de Cadmus, fit allusion à ce fauteuil. Au dessus du front, elle porte une espece de diadême qui a la forme d'une fronde; c'est-à-dire, sur le devant de la tête, on voit un ruban large de trois doigts attaché autour des cheveux des deux côtés, au moyen de deux bandes moins larges; ce qui fait qu'Aristophane explique le mot σφενδόνη par une espece d'ornement de tête ou de diadême. Ses cheveux sont arangés en anneaux crêpés au dessus du front, & sur les tempes, & descendent tout droit sur les épaules & sur le dos. Vis-à-vis d'Ino sont placées trois nymphes qui ont pris soin du petit Bacchus, & qui sont de différente grandeur; celle qui est sur le devant, & qui est la plus grande, tient l'enfant par la lisiere. Les têtes des cinq figures de ce morceau ont beaucoup de ressemblance avec les formes égyptienes, tant par des ieux tirés en haut & aplatis, que par une bouche dont la direction est semblable à celle des ieux. Leur draperie est disposée en plis droits & paralleles, indiqués seulement par des incisions, de maniere que deux lignes s'approchent toujours l'une de l'autre.„

On voit encore à la Villa Albani une belle statue de *Leucothoé*, dont le manteau est attaché sur l'épaule par un bouton.

LEUCOTHOÉ, fille d'Orchame, septieme roi de Perse depuis Bélus, & d'Eurinome, la plus belle personne de l'Arabie. Apollon, charmé de sa beauté, prit la figure de sa mere, & sous ce déguisement, eut un accès facile auprès de son amante. Orchame ayant été averti de son crime par Clytie, que la jalousie pour une rivale avoit portée à cette basse vengeance, le roi, dis-je, transporté de fureur, ordona que *Leucothoé* fût enterrée toute vive, & que l'on jetât sur son corps un monceau de sable. Apollon n'ayant pu la sauver, parce que le Destin s'y opposoit, arosa de nectar son corps & la terre qui l'environoit; aussi-tôt l'on en vit sortir l'arbre qui porte l'encens. *Voyez* CLYTIE.

LEVÉ, déesse honorée dans le Brabant, à Lœwe ou Leuwe. Valois conjecture que ce lieu fut appelé *Leva fanum*, parce qu'il y avoit un temple dédiée à la déesse Leva. (*Not. Gal. p. 265.*)

LEVÉE des troupes. *Voyez* le Dictionaire de l'Art militaire.

LEVER (se). Voyez ASSURGERE.

LEUGAIRE (colonne), colonne itinéraire des Romains, découverte dans les Gaules, où les distances sont marquées par le mot *leuga*.

Tout le monde sait l'usage où les Romains étoient de placer de mille en mille pas, le long de leurs routes, des colonnes de pierres, sur lesquelles ils marquoient la distance des différens lieux à la ville où chaque route commençoit.

Mais 1°. les colonnes itinéraires découvertes dans les Gaules & dans le voisinage au delà du Rhin ont une singularité qu'on ne voit point sur celle d'aucun autre pays; c'est que les distances y sont quelquefois marquées par le nombre des lieues, *leugis*, & non par celui des milles.

2°. Ces sortes de colonnes ne se rencontrent que dans la partie des Gaules nommée par les Romains *comata* ou *chevelue*, & dont César fit la conquête; dans tout le reste, on ne voit que des colonnes milliaires.

3°. Quelquefois, dans le même canton & sous le même empereur, la distance d'une station à l'autre étoit exprimée à la romaine & à la gauloise, c'est-à-dire, en milles ou en lieues, non pas à la fois sur une même colonne, mais sur des colonnes différentes.

4°. Le mot *leuga* ou *leunga* est originairement gaulois; il vient du mot celtique *longe* ou *leak*, une pierre; d'où l'on doit inférer que l'usage de diviser les chemins en lieues, & de marquer chaque division par une pierre, étoit vrai-semblablement connu des Gaulois avant que les Romains les eussent soumis à leur empire. (*D. J.*)

Digitized by Google

LEVITONARIUM est colobium sine manicis, quali monachi Ægyptii utuntur, dit Isidore (19. 21.). C'étoit une tunique sans manches, c'est-à-dire, sans manches ajoutées au corps de la tunique, mais avec des prolongemens des parties correspondantes aux épaules, capables de couvrir le haut du bras jusqu'à quatre à cinq pouces au dessus du coude. Cette explication, fondée sur les marbres, explique les prétendues manches du *colobium* de Cassien (2. 5.).

LEVRES. (*Sculpture.*) *Voyez* BOUCHE.

LEVURE de biere. *Voyez* PAIN des anciens.

LEXIARQUE, Λεξιαρχὸς, officier ou magistrat d'Athènes employé principalement à tenir registre de l'âge & des qualités de l'esprit & du cœur de tous les citoyens qui pouvoient avoir droit de suffrage dans les assemblées.

Potter, dans ses *Archaol. greques, lib. I. cap. xvj*, dit que les *lexiarques* étoient au nombre de six en chef, assistés de trente autres personnes sous leurs ordres.

Ils enregistroient tous les citoyens capables de voter dans une des quatre tribus de la république. On tiroit ensuite de chacune de ces tribus un certain nombre de sujets pour former les prytanes de l'année, & travailler dans les différens bureaux où on les distribuoit, selon les matieres, dont la discussion leur étoit renvoyée.

Comme l'on ne recevoit point dans l'assemblée les citoyens qui, par défaut d'âge, n'étoient pas encore enregistrés, aussi forçoit-on les autres de s'y trouver, & même à une certaine heure fixe.

Les *lexiarques* en sous-ordre, avec une corde fraîchement teinte d'écarlate, qu'ils tenoient tendue, les poussoient vers le lieu de l'assemblée; & quiconque paroissoit avec quelque tache de cette teinture, portoit, pour ainsi dire, des livrées de paresse, qu'il payoit d'une amende; au lieu que l'on récompensoit de trois oboles l'exactitude & la diligence.

Tous les citoyens écrits dans le registre dont les *lexiarques* en chef étoient dépositaires, avoient voix délibérative dès l'âge de vingt ans, à moins qu'un défaut personel ne leur donnât l'exclusion.

Ainsi, l'on n'admétoit point aux voix les mauvais fils, les poltrons déclarés, les brutaux qui, dans la débauche, s'étoient emportés jusqu'à oublier leur sexe, les prodigues & les débiteurs du fisc.

Les femmes, jusqu'au temps de Cécrops, avoient eu droit de suffrage: elles le perdirent, dit-on, pour avoir favorisé Minerve dans le jugement du procès qu'elle eut avec Neptune à qui nommeroit la ville d'Athènes.

Le mot *lexiarque* vient de λῆξις, *héritage, patrimoine*, & d'ἄρχειν, *commander*, parce que ces magistrats avoient la juridiction sur les sujets qui devoient décider des affaires, du bien & du patrimoine de la république. (*D. J.*)

LEXOVII, dans les Gaules. LIHOVI.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRRR. en bronze. . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

LÉZARD. Les anciens tiroient de cet animal un remede pour les yeux. C'est pourquoi on trouve dans la collection de Stosch une agate-onyx, sur laquelle sont gravés un *lézard* & ces mots: LVMINA RESTITVTA. (*Plin.* 29. 38.)

On en faisoit aussi un grand usage dans la magie & dans les philtres.

LÉZARD. Voyez *SAUROCTONOS* (Apollon).

LIACULUM, } *LIARE*, }. Les maçons qui faisoient cette espece de stuc ou d'enduit, connu chez les Romains sous le nom de *tectorium*, le polissoient avec un instrument de bois appelé *liaculum*. Cette façon étoit désignée par le mot *liare*. (*Vitruv.* 7. 3.)

LIAGORE, une des cinquante Néréides.

LIBANOMANTIE, divination qui se faisoit par le moyen de l'encens.

Ce mot est composé du grec λίβανος, *encens*, & de μαντεία, *divination*.

Dion Cassius (*l. XLI. de l'Hist. august.*) parlant de l'oracle de Nymphée, proche d'Apollonie décrit ainsi les cérémonies usitées dans la *libanomantie*. On prend, dit-il, de l'encens; & après avoir fait des prieres relatives aux choses qu'on demande, on jete cet encens dans le feu, afin que sa fumée porte la priere jusqu'aux dieux. Si ce qu'on souhaite doit ariver, l'encens s'alume sur le champ; quand même il seroit tombé hors du feu, le feu semble l'aller chercher pour le consumer; mais si les vœux qu'on a formés ne doivent pas être remplis, ou l'encens ne tombe pas dans le feu, ou le feu s'en éloigne & ne le consume pas. Cet oracle, ajoute-t-il, prédit tout, excepté ce qui regarde la mort & le mariage. Il n'y avoit que ces deux articles sur lesquels il ne fût pas permis de le consulter.

ΛΙΒΑΝΩΤΡΙΣ, l'*acerra* des Romains, le cofret à l'encens.

LIBANOTOS, vent placé entre l'*africus* & le *notus*.

LIBANUS. Voyez ENCENS.

LIBATION, en grec λοιβὴ & σπονδὴ (*Hom.*), en latin *libatio, libamen, libamentum*, d'où l'on voit que le mot françois est latin d'origine; mais nous n'avons point de terme pour le verbe *libare*, qui signifioit quelquefois *sacrifier*. Virgile dit, (*l. VII. de l'Énéide*) *nunc pateras* libare *Jovi*; car les libations accompagnoient toujours les sacrifices. Alors les *libations* étoient une cérémonie d'usage, où le prêtre épanchoit sur l'autel quelque liqueur en l'honneur de la divinité à laquelle on sacrifioit.

Mais les Grecs & les Romains employoient aussi les *libations* sans sacrifices dans plusieurs occasions très-fréquentes, comme dans les négociations, dans

dans les traités, dans les mariages, dans les funérailles, lorſqu'ils entreprenoient un voyage par terre ou par mer; quelquefois en ſe couchant, en ſe levant; enfin très-ſouvent au commencement & à la fin des repas: alors les intimes amis ou les parens ſe réuniſſoient pour faire enſemble leurs *libations*. C'eſt pour cela qu'Eſchine a cru ne pouvoir pas indiquer plus malicieuſement l'union étroite de Démoſthene & de Céphiſodore, qu'en diſant qu'ils faiſoient en commun leurs *libations* aux dieux.

Les *libations* des repas étoient de deux ſortes; l'une conſiſtoit à ſéparer quelque morceau de viande & à la brûler en l'honneur des dieux; dans ce cas, *libare* n'eſt autre choſe que *excerpere*; l'autre ſorte de *libation*, qui étoit la libation proprement dite, conſiſtoit à répandre quelque liqueur, comme de l'eau, du vin, du lait, de l'huile, du miel, ſur le foyer ou dans le feu, en l'honneur de certains dieux; par exemple, en l'honeur des Lares qui avoient un ſoin particulier de la maiſon, en l'honeur du génie-dieu tutélaire de chaque perſone, & en l'honeur de Mercure, qui préſidoit aux heureuſes aventures. Plaute appele aſſez plaiſamment les dieux qu'on fêtoit ainſi, les dieux des plats, *dii patellarii*.

En effet, on leur préſentoit toujours quelque choſe d'exquis, ſoit en viandes, ſoit en liqueurs. Horace peint ſpirituélement l'avarice d'Avidienus, en diſant qu'il ne faiſoit des *libations* de ſon vin que lorſqu'il commençoit à ſe gâter.

Ac niſi mutatum parcit defundere vinum.

On n'oſoit offrir aux dieux que d'excellent vin, & même toujours pur, excepté à quelques divinités, auxquelles, pour des raiſons particulieres, on jugeoit à propos de le couper avec de l'eau. On en uſoit ainſi à l'égard de Bacchus, peut-être pour abatre ſes fumées; & vis-à-vis de Mercure, parce que ce dieu étoit eo commerce avec les vivans & les morts.

Toutes les autres divinités vouloient qu'on leur ſervît du vin pur; auſſi dans le Plutus d'Ariſtophane un des dieux privilégiés ſe plaint amérement de ce qu'on le *triche*, & de ce que, dans les coupes qu'on lui préſente, il y a moitié vin & moitié eau. Les maîtres, & quelquefois les valets, faiſoient ces tours de pages.

Dans les occaſions ſolemneles, on ne ſe contentoit pas de remplir la coupe des *libations* de vin pur, on la couronoit d'une guirlande de fleurs; c'eſt pour cela que Virgile, en parlant d'Anchiſe qui ſe préparoit à faire une *libation* d'apparat, n'oublie pas de dire:

Magnum cratera corona
Induit, implevitque mero.

Avant que de faire les *libations*, on ſe lavoit les mains, & l'on récitoit certaine priere. Ces pratiques étoient une partie eſſentiele de la cérémonie des mariages & des feſtins des noces.

Outre l'eau & le vin, le miel s'offroit quelquefois aux dieux, & les Grecs le mêloient avec de l'eau pour leurs *libations*, en l'honeur du ſoleil, de la lune & des oymphes.

Mais des *libations* fort fréquentes, auxquelles on ne manquoit guere dans les campagnes, étoient celles des premiers fruits de l'année, d'où vient qu'Ovide dit:

Et quodcumque mihi pomum novus educat annus,
Libatum agricolæ ponitur ante deo.

Ces fruits étoient préſentés dans de petits plats, qu'oo nommoit *patella*. Cicéron remarque qu'il y avoit des gens peu ſcrupuleux qui mangeoient eux-mêmes les fruits réſervés en *libations* pour les dieux: *Atque reperiemus aſotos non ita religioſos, ut edant de patella, quæ diis libata ſunt.*

Enfin, les Grecs & les Romains faiſoient des *libations* ſur les tombeaux dans la cérémonie des funérailles. Virgile nous en fournit un exemple dans ſon troiſieme livre de l'Énéide:

Solemnes tum forte dapes, & triſtia dona
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoris ad tumulum. . . . . .

Anacréon n'approuve point ces *libations* ſépulcrales. À quoi bon, dit-il, répandre des eſſences ſur mon tombeau? Pourquoi y faire des ſacrifices inutiles? Parfume-moi pendant que je ſuis en vie; mets des courones de roſes ſur ma tête. . . . . .

Quelques empereurs romains partagerent les *libations* avec les dieux. Après la bataille d'Actium, le ſénat ordona des *libations* pour Auguſte dans les feſtins publics, ainſi que dans les repas particuliers; & pour compléter la flaterie, ce même ſénat ordona, l'année ſuivante, que dans les hymnes ſacrés le nom d'Auguſte ſeroit joint à celui des dieux. Mais en vain déſira-t-il cette eſpece de déification, il ne ſe trouvoit pas moins tous les matins, à ſon réveil, le foible, le tremblant & malheureux Octave. (*D. J.*)

Quoique l'on fît des *libations* ſur les autels & ſur les tombeaux, il y avoit cependant une grande différence entre les unes & les autres. Quelques autels antiques ſont creuſés au deſſus pour recevoir les *libations*, & percés de côté pour les laiſſer couler au pied de l'autel. On diſtingue très-bien ces ouvertures latérales à cinq autels deſſinés ſur les vaſes étruſques du Vatican, dont un a été publié exprès par Winckelman, au n°. 181 de ſes *Monumenti antichi inediti*. Les tombeaux n'ont qu'une ſeule ouverture, la ſupérieu-

re, deſtinée à recevoir les *libations*; mais ils n'en ont point de latérales, parce que les cendres des morts devoient s'abreuver du lait, du vin ou de l'huile qu'on répandoit tous les ans au jour anniverſaire des funérailles. Les ouvertures des tombeaux ſont travaillées ordinairement en forme de coupes ou de crateres, formées de pluſieurs petits trous comme un couloir ou une paſſoire; quelquefois ce cratere eſt ſculpté ſur les côtés du tombeau, & alors on n'y voit point d'autre ouverture. *Voyez* LARMES.

LIBELLA, monoie de compte des Romains. Elle étoit repréſentée par ce ſigne I-I-S-. Elle valoit 2 *ſembella* ou 4 *teruncius*.

LIBELLA-teruncius, monoie de compte des Romains pour le numéraire ſeſterciaire. *Voyez* SEMIS AIS.

LIBELLES injurieux. Sous l'empire de Néron, un Romain, nommé *Fabricius Vegeton*, ayant été convaincu d'avoir écrit pluſieurs *libelles* contre les ſénateurs & les prêtres de Rome, fut banni d'Italie, & ſes écrits ſatyriques condamnés au feu. Tacite dit: *Convictum Vejetonem, Italia depulit. Nero libros exuri juſſit, conquiſitos, lectitatoſque, donec cum periculo parabantur; mox licentia habendi, oblivionem attulit.* (Annal. liv. XIV. ch. 1.)

Néron, tout cruel qu'il étoit, empêcha de pourſuivre criminélement les écrivains des ſatyres contre ſa perſone, & laiſſa ſeulement ſubſiſter l'ordonance du ſénat, qui condamnoit au baniſſement & à la confiſcation des biens le préteur Antiſtinus, dont les *libelles* étoient les plus ſanglans.

LIBELLI. Les *libelli* étoient à Rome les informations dans leſquelles les accuſateurs écrivoient le nom & les crimes de l'accuſé; ils les ſignoient & les remettoient au juge ou au préteur.

LIBELLIS (*A*). Gruter (597. 9. 10.) a publié des inſcriptions dans leſquelles il eſt fait mention de ceux qui recevoient les requêtes adreſſées aux empereurs, déſignées par ce mot.

LIBELLIO, colporteur de livres, par oppoſition aux libraires ayant des magaſins. Stace (*Sylv.* 4. 9. 21.) a employé ce mot:

De capſa miſeri libellionis.

LIBENTINE, *Libentina*, déeſſe des Romains. De *libendo*, dit Varron (*De ling. lat. l. V.*) ſe ſont faits les noms *libido*, *libidinoſus*, & beaucoup d'autres, comme celui de *libentine*. Demandons, s'il vous plait, qui de cette nombreuſe troupe de dieux que les Romains ont adorés, en a principalement étendu & conſervé l'empire? Car de ce grand ouvrage, & ſi digne de conſidération, ils n'oſeroient faire aucune part à la déeſſe Cloacine, ou à Volupie, qui prend ſon nom de la volupté, ou à *Libentine*, qui tient le ſien de la convoitiſe, dit Ceriziers (*trad. de la Cité de Dieu de S. Aug.*). On dit que *Libentine* étoit Vénus, ou que c'étoit Proſerpine; & l'on ajoute que c'étoit à Vénus *Libentine*, que les filles, quand elles devenoient grandes, conſacroient leurs poupées. Il eſt vrai que Perſe (*Sat. II. v.* 70.) dit qu'elles les offroient à Vénus; mais il ne dit point que ce fut à Vénus *Libentine*, & l'on ne trouve nulle part que *Libentine* fût Vénus. Scaliger, dans ſes notes ſur Varron, cite des exemplaires qui portent *Libentine*: il dit que Nonnius & S. Auguſtin l'appelent ainſi (*L. de Civit.* 8.); que d'autres liſent dans Varron *Libentia*, & d'autres Vénus *Libentina* & *Libitina*; mais on ne trouve dans S. Auguſtin nulle variante ſur le mot *Libentina*. Scaliger, qui cite ce Pere mal-à-propos, pourroit bien ſe tromper de même ſur Varron, & il faudroit ſavoir quels ſont ces auteurs ou ces manuſcrits qui diſent *Libentina*, *Libentia*, Vénus *Libentina*, & *Libitina*. Voſſius (*L. VIII de Idolol. c.* 16.) parle de cette déeſſe, qu'il appele auſſi *Lubentine*.

Plaute la nomme *Lubentia*, quand il dit (*Aſin. act. II. ſc.* 2. *v.* 2.) *uti ego illos Lubentiores faciam quam Lubentia eſt.* C'eſt Vénus *Libentine*, dit Lambin, la déeſſe de la joie.

Ce mot eſt venu de *libet* ou *lubet*, il plait, il eſt agréable, c'eſt le bon plaiſir.

LIBER. Les latins appeloient *liber* la partie de l'écorce qui touche immédiatement au bois: *liber dicitur* (ainſi s'énonce Servius, commentateur de Virgile) *interior corticis pars, qua ligno cohæret.* Or comme on employa cette écorce pour écrire, on donna d'abord le nom de *liber* aux écrits dont les feuilles étoient d'écorce; ce qui s'étendit dans la ſuite à toutes ſortes de *livres*, de quelque matiere qu'ils fuſſent compoſés. *Voyez* ÉCORCE d'arbre.

LIBER, *LIBERA*. On donna à Bacchus le ſurnom de *Liber*, ſelon quelques mythologues, parce qu'il avoit rendu la liberté aux villes de Béotie; ſelon d'autres, parce qu'il rendoit, par ſa liqueur chérie, l'eſprit *libre* de ſoucis. Ovide, dans ſes *Faſtes*, dit que Bacchus donna à Ariadne le ſurnom de *Libera*; & Cicéron (*de natura Deorum*) fait *Libera* fille de Jupiter & de Cérès; c'eſt Proſerpine. On voit rénnies ſur les médailles de la famille Caſſia les têtes de *Liber* & de *Libera*, c'eſt-à-dire, ſelon quelques antiquaires, de Bacchus mâle & de Bacchus femele.

Un paſſage de Varron, conſervé par S. Auguſtin (*lib. 6. c. 9. de civit. Dei*), nous donne la véritable intelligence de ces deux divinités: il nous apprend que dans l'eſprit des plus anciens mythologues Romains, *Liber* & *Libera* préſidoient à la formation des hommes & à l'effuſion des ſemences, à leur *liberté* ou à leur émiſſion, chacun reſpectivement à ſon ſexe. C'eſt pourquoi on joignoit toujours le mot *pater* au ſurnom *liber*, & celui de *mater* au ſurnom de *libera*; car en

Sicile (*Plutarch. Metellus* .) on appeloit *meres* Cérès & Proſerpine . *Liberum a liberamento appellatum volunt , quod mares in coeundo per ejus beneficium , emiſſis ſeminibus , liberentur . Hoc idem in feminis agere Liberam , quam etiam Venerem putant , quod & ipſas perhibeant ſemina emittere , & ob hoc Libers eandem virilem corporis partem in templo poni , ſemineam Libera . Voyez* LIBÉRALES .

LIBER , nom latin des pellicules qui forment l'écorce des arbres . On s'en ſervoit pour écrire dans les lieux où l'on n'avoit point de *papyrus* ni de parchemin .

LIBERA (*toga*) . *Voyez* TOGE .

LIBÉRALES , fêtes qu'on célébroit à Rome en l'honneur de *Liber pater* ou de Bacchus . Elles étoient fixées au 17 mars . S. Auguſtin (*l. VII. de la Cité de Dieu*) en parle comme de fêtes pleines de la plus grande diſſolution . Voici comme il s'explique : „ Varron dit qu'en certains „ lieux de l'Italie on célébroit des fêtes de *Liber* „ avec tant de licence , qu'on révérnit en ſon „ honeur des figures infâmes , non dans le ſe„ cret , pour épargner la pudeur , mais en pu„ blic , pour faire triompher l'iniquité ; car on „ les mettoit honorablement ſur un chariot , que „ l'on conduiſoit dans la ville , après l'avoir „ d'abord promené par la campagne . Mais dans „ Lavinium il y avoit un mois entier pour les „ ſeules fêtes de *Liber* , pendant leſquelles on di„ ſoit les plus grandes ſaletés du monde , juſqu'à „ ce que le chariot eût traverſé la place pu„ blique & fût arivé au lieu que l'on avoit de„ ſtiné pour mettre ce qu'il portoit . Après quoi „ il falloit que la plus honête dame de toute la „ ville allât couroner cet infâme dépôt devant „ tout le monde . C'eſt ainſi qu'on croyoit ren„ dre le dieu *Liber* favorable aux ſemences , & „ détourner des terres les charmes ou ſortiléges „. Cette fête étoit différente des bacchanales . Varron ajoute que de vieilles femmes , couronées de lierre , ſe tenoient aſſiſes avec des prêtres de Bacchus à la porte de ſon temple , avant devant elles un foyer & des liqueurs compoſées avec du miel , & qu'elles invitoient les paſſans à en acheter pour faire des libations à Bacchus , en les jetant dans le feu . On mangeoit en public ce jour-là ; chacun avoit la liberté de dire ce qu'il vouloit .

LIBÉRALITÉ . Cette vertu eſt perſonifiée ſur les médailles romaines . C'eſt une femme qui , dans un revers d'Hadrien , répand une corne d'abondance : dans une autre , elle tient una corne d'abondance d'une main , & de l'autre une tablete ou teſſere , marquées de points & de nombres ; c'étoit pour indiquer la quantité de grains ou de vin ou d'argent que l'empereur donnoit . Outre ces figores de la *Libéralité* , repréſentée en femme , il y en a pluſieurs autres où l'action même du prince qui fait ſes libéralités eſt repréſeotée . On appele même ces médailles *liberalitas* . Le globe étoit auſſi un des ſymboles de la *Libéralité* . *Voyez* GLOBE .

Cette *Libéralité* romaine parut ſans doute trop ſobre & trop économe ; les modernes en imaginerent une autre , à laquelle on donna à chaque main une corne d'abondance , dont l'une même eſt renverſée , afin qu'elle répande mieux les richeſſes qu'elle contient . On lui mit auſſi ſur la tête un aigle , dont on ignore abſolument la ſignification . D'autres ont préféré de donner à la *Libéralité* un vaſe dans chaque main .

LIBERATOR . Jupiter ſe trouve quelquefois appelé de ce nom dans les poêtes , lorſqu'il avoit été invoqué dans quelque danger dont on croyoit être ſorti par ſa protection .

LIBÉRIES , *liberia* , fête ou jour auquel les enfans des Romains quitoient les habits de l'enfance & prenoient la toge , appelée *toga libera* . Les *libéries* tomboient le 16 des kalendes d'avril , c'eſt-à-dire , le 17 mars .

LIBERTÉ . C'étoit une divinité chez les Grecs , ſous le nom d'*Eleuthérie* ; mais ſon culte fut bien plus célebre chez les Romains , ſi amoureux de la liberté , qu'ils lui bâtirent pluſieurs temples , & lui éleverent un grand nombre de ſtatues . Tibérius Gracchus conſacra à la *Liberté* , ſur le mont Aventin , un temple dont les colonnes étoient de bronze , & où on voyoit de très-belles ſtatues : il étoit précédé d'une cour , que l'on appeloit *atrium libertatis* . Les Romains , par un décret publie , firent bâtir un temple à la même déeſſe , pour flater Jules-Céſar ; comme ſi leur liberté étoit rétablie par celui qui en ſapa juſqu'aux fondemens . Mais dans une médaille de Brutus , on voit un bonet , ſymbole de la *Liberté* , entre deux poigoards , avec cette inſcription : *Eidibus martiis* , aux ides de mars ; c'étoit le quinzieme de ce même mois où Brutus , Caſſius , & les autres conjurés tuerent Jules-Céſar , pour rendra la liberté à la république romaine . Dans d'autres médailles , c'eſt une femme qui tient d'une main un bonet , & de l'autre une pique ou une baguete , dont les maîtres frapoient légérement leurs eſclaves lorſqu'ils vouloient les mettre en liberté .

On érigea ſous Tibere , dans la place publique , une ſtatue à la *Liberté* , dès qu'on ſut la mort de Séjan . Joſephe raporte qu'après le maſſacre de Caius , Caſſius Chérea vint demander le mot aux conſuls , ce qu'on n'avoit point vu de mémoire d'homme , & que le mot qu'ils lui donnerent fut *liberté* .

Caius étant décédé , on érigea , ſous Claude , un monument à la *Liberté* ; mais Néron replongea l'empire dans une cruele ſervitude . Sa mort rendit encore la joie générale . Tout le peuple de Rome & des provinces prit le bonet de la *Liberté* ; ce fut un triomphe univerſel . On s'empreſſa de repréſenter par-tout , dans les ſtatues & ſur les monnies , l'image de la *Liberté* , qu'on croyoit renaiſſante .

Une inſcription particuliere nous parle d'une nouvele ſtatue de la *Liberté*, érigée ſous Galba. La voici telle qu'elle ſe lit à Rome ſur la baſe de marbre qui ſoutenoit cette ſtatue:

Imaginum domus Aug. cultoribus ſignum libertatis reſtituta, Ser. Galba imperatoris. Aug. curatores anni ſecundi, C. Turranius Polubius, L. Calpurnius Zena, Murdius Lalus, C. Turranius Flavus, C. Mardius Demoſthenes.

Sur le côté gauche de la baſe eſt écrit: *Dedic. id. Octob. C. Bellica Natale Coſ. P. Cornelio Scipione aſiatico.*

Ces deux conſuls furent ſubrogés l'année 68 de J. C. Ce fut ſur le modele de cette ſtatue, ou de quelqu'autre pareille, qu'on frapa, du temps du même empereur, tant de monoies qui portent au revers: *Libertas auguſt.*, *libertas reſtituta*, *libertas publica*. Les provinces, à l'imitation de la capitale, dreſſerent de pareilles ſtatues. Il y a, dans le cabinet du roi de France, une médaille greque de Galba avec le type de la *Liberté* & le mot Ελευθερια.

LIBERTINUS. Ce mot veut dire un *affranchi* qui a été délivré de l'eſclavage & mis en liberté. Dans les premiers temps de la république, *libertinus* étoit *liberti filius*, le fils d'un affranchi, lequel affranchi ſe nommoit proprement *libertus*; mais ſur la fin de la république, quelque temps avant Cicéron, & depuis ſous les empereurs, on n'obſerva plus cette différence, & les affranchis furent appelés indifféremment *liberti* & *libertini*. Cette remarque eſt de Suétone. (*D. J.*)

LIBETHRE, ville qui étoit autrefois au pied du mont Olympe. Les Libéthriens ayant envoyé à l'oracle de Bacchus, en Thrace, pour ſavoir quelle deſtinée auroit leur ville, la réponſe du dieu fut qu'auſſi-tôt que le ſoleil verroit les os d'Orphée, *Libethre* ſeroit détruite, par ce qu'on l'appele en grec *Sus*. (Σῦς en grec ſignifie un porc, un ſanglier; mais il ſignifioit auſſi un torrent nommé le *Sus*: de là l'ambiguité de l'oracle & la mépriſe des Libéthriens.) Les habitans crurent que l'oracle vouloit dire un ſanglier. Au reſte, perſuadés qu'il n'y avoit point de bête au monde capable de renverſer une ville comme la leur, & que le ſangher étoit un animal qui avoit plus d'impétuoſité que de force, ils demeurerent tranquilles, & ne tinrent pas compte de l'oracle. Cependant lorſqu'il plut à Dieu, dit Pauſanias, d'exécuter ſes deſſeins, voici ce qui ariva. Un berger, ſur l'heure de midi, s'étant couché auprès du tombeau d'Orphée, tout en dormant ſe mit à chanter des vers d'Orphée, mais d'une voix ſi douce & ſi forte, qu'on ne pouvoit l'entendre ſans être charmé. Chacun voulut voir une choſe ſi ſinguliere; les bergers des environs, & tout ce qu'il y avoit de gens répandus dans la campagne, accoururent en foule: ce fut à qui s'approcheroit les plus près du berger. À force de ſe pouſſer les uns les autres, ils renverſerent la colonne qui étoit ſur le tombeau. L'urne qu'elle ſoutenoit tomba & ſe briſa: le ſoleil vit donc les os d'Orphée. Dès la nuit ſuivante, il y eut un orage éfroyable; le *Sus*, un des torrens qui tombe du mont Olympe, grôſſi des eaux du ciel, ſe déborde, inonde la ville de *Libethre*, en jete à bas les murs, les temples, les maiſons, gâgne enfin avec tant de précipitation & de violence, que cette miſérable ville, avec tout ce qu'elle renfermoit d'habitans, eſt enſéveli ſous les eaux. Ainſi fut acompli l'oracle.

LIBÉTHRIDES. On donne quelquefois ce nom aux muſes; il étoit particulier à des nymphes qui habitoient aux environs du mont Libéthrius, près de l'Hélicon. Près de là étoit auſſi la fontaine *Libéthride*, qui ſortoit d'une grôſſe roche dont la figure imitoit le ſein d'une femme; de maniere que l'eau ſembloit couler de deux mamelles comme du lait. Les muſes & les nymphes *Libéthrides* avoient leurs ſtatues ſur le mont Libéthrius.

LIBITINAIRE, LIBITINE, } *Libitine* préſidoit aux funérailles. Plutarque prétend que c'étoit Vénus *Epithymbia* à qui on donnoit ce nom, pour avertir les hommes de la fragilité de la vie, & leur faire comprendre que la fin n'en étoit point éloignée du commencement, puiſque la même divinité préſidoit à l'un & à l'autre: c'eſt auſſi le ſentiment de Denis d'Halycarnaſſe. D'autres croient que c'étoit Proſerpine. *Libitine* avoit un temple à Rome, qui étoit environé d'un bois ſacré: c'étoit dans ce temple qu'on vendoit tout ce qui étoit néceſſaire pour les funérailles. Par un ancienne coutume établie par Servius Tullus, on portoit à ce temple de l'argent pour chaque perſone qui mouroit: on mettoit cet argent dans le tréſor de *Libitine*; & ceux qui étoient prépoſés pour le recevoir, écrivoient ſur un regiſtre le nom de chaque mort pour lequel on venoit apporter cette eſpece de tribut: ce regiſtre s'appeloit le regiſtre de Libitine, *Libitina ratio*. C'eſt par-là qu'on ſavoit combien il mouroit de monde chaque année.

On appela *libitinaires* des officiers publics qui avoient ſoin des funérailles & de tout ce qui concernoit cette cérémonie.

Il paroît, par la troiſieme ode du troiſieme livre d'Horace, qu'on donnoit auſſi le nom de *libitine* à cette eſpece de lit dans lequel on portoit les corps morts à leur ſépulture, & à la porte de Rome par où on ſortoit les cadâvres.

Lampridius appele porte de *Libitine*, *libitinenſis porta*, celle par laquelle on ſortoit de l'amphithéâtre les cadâvres des gladiateurs morts.

Gruter (971. 8.) raporte l'inſcription ſuivante, faite en l'honeur de cette déeſſe, & la ſeule peut-être que l'on connoiſſe:

Digitized by Google

AS LUCO. LIBITINA

Q. CORUNCANI. STATI

Q. Q. L. EROS

CORUNCANIA. Q. L. CRESTE

in fr. p. XIIII. In. a. p. XIII.

LIBO, ſurnom des familles *JULIA*, *LIVIA*, *MARIA & SCRIBONIA*.

LIBONOTUS, l'un des douze vents des anciens. Les dictionaires traduiſent ce mot latin par le vent du ſud-oueſt, le vent qui ſouffle entre le midi & l'occident ; mais cette traduction n'eſt pas exacte, parce que nous n'avons point ſur notre bouſſole le nom qui marque au juſte ce rumb de vent des anciens ; en voici la raiſon :

Ariſtote & Pline ont diviſé les vents en douze ; le quart du cercle qui s'étend entre le midi *notus* ou *auſter*, & l'occident *zephirus* ou *favonius*, ſe trouve partagé en deux intervalles de trente degrés chacun, & ces deux eſpaces ſont remplis par deux vents ; ſavoir : *libonotus* & *africus*, éloignés l'un de l'autre à diſtance égale.

Le premier eſt au milieu entre le vent d'Afrique, nommé Λίψ par les Grecs, & le vent du midi, nommé Νότος dans la même langue, *notus* en latin.

Ainſi, cette diviſion, par douze, ne ſauroit s'accorder avec la nôtre, qui eſt par trente-deux ; le vent, dont le *libonotus* approche le plus, c'eſt le ſud-oueſt quart au ſud ; & comme nous diſons *ſud-oueſt*, pour ſignifier le vent qui ſouffle au milieu, préciſément entre le *ſud* & l'*oueſt*, d'un nom compoſé de ces deux ; de même les anciens ont unis les noms de *lips* & de *notus*, & ont appelé *libonotus* le vent qui ſouffle préciſément entre ces deux autres vents. (*D. J.*)

LIBRA, *as*, *pondo*, diviſion de l'ancienne livre romaine valoit, ſelon M. Pauſton, (*Métrologie.*) en poids de France, 6312 grains ; valoit en poids romains,

1 $\frac{5}{6}$ deunx,
ou 1 $\frac{1}{2}$ dextans,
ou 1 $\frac{1}{3}$ dodrans,
ou 1 $\frac{2}{3}$ beſſis,
ou 1 $\frac{5}{7}$ ſeptunx,
ou 2 ſexunx,
ou 2 $\frac{1}{2}$ quincunx,
ou 3 triens,
ou 4 quadrans,
ou 6 ſextans,
ou 12 onces.

Voyez LIVRE.

LIBRAIRE. Les Romains appeloient *bibliopola*, nos *libraires*, *notarii* ceux qui écrivoient en notes abrégées ; & *librarii* ou *antiquarii*, ceux qui tranſcrivoient en beaux caractères ; ou du moins liſibles, ce qui avoit été écrit en notes.

LIBRARIA, *LIBRARIUS*, } Tous les ſavans ſont d'accord ſur les fonctions du *librarius* : c'étoit un eſclave ou un affranchi, qui mettoit au net les notes abrégées des *notarii*. Il en eſt fait mention dans les inſcriptions ſuivantes :

L. VOLUSIO. AEGIALEO

SYRILLO. LIBRAR.

ROGATU. VOLUSIAE

EROTIDIS.

Et :

JUCUND

DOMITIAE

SISULI. LIBRAR.

AD. MANUM.

On trouve encore dans Muratori (948. 3.), *LIBRARIUS AB EXTRA PORTA TRIGEMINÆ . . . & LIBRARIUS LEGIONIS & PRÆFECTI & TURMÆ*, *&c.* Elles déſignent celui qui tenoit dans une légion, dans un eſcadron, ou auprès du préfet, le regiſtre des ſommes dues aux ſoldats ; comme Vegece (2. 7.) nous l'apprend, *in libro referebat rationes ad milites pertinentes.*

Les fonctions de l'eſclave, appelée *libraria*, ſont encore douteuſes. Quelques critiques veulent qu'elles fuſſent les mêmes que celles des *librarii*, ou des copiſtes mettant au net. Euſebe (*Hiſt. eccléſ.* 6. 17.) dit expreſſément qu'Origene avoit auprès de lui des hommes & des femmes qui écrivoient & copioient pour lui.

Mais Fabretti expliquant cette inſcription :

AUG. L. LIBRARIA

CON. SUO. PIISSIM.

ET. SENE. MER. ET. SIBI

dit que *libraria* étoit la même eſclave que la *lanipendia*, c'eſt-à-dire, qu'elle peſoit & diſtribuoit aux autres eſclaves la laine pour les travaux domeſtiques ; & c'eſt dans ce ſens, qu'il explique le vers ſuivant de Juvénal (6. 435.) :

. . . . . *ſi nocte maritus*
Averſus jacuit, periit libraria, ponunt
Coſmeta tunicas. . . . . .

Un ancien ſcholiaſte de Juvénal, & l'ancien abréviateur du droit civil, donnent de *libraria* la même explication que Fabretti.

LIBRATOR. Muratori (774. 1.) raporte une inſcription dans laquelle ce mot eſt contenu. Il déſignoit les ſoldats qui faiſoient agir (*librabant*) les machines deſtinées à lancer de grôs traits ou des pierres. *Librator* étoit auſſi celui qui dirigeoit la conduite des eaux pour les aqueducs.

LIBRES (villes). *Voyez* AUTONOMIE.

LIBRILIA. Ce fut tantôt le nom des machines qui lançoient de grôs traits ou des pierres d'un grôs volume; ce fut auſſi, comme le témoigne Feſtus, le nom particulier d'une arme offenſive formée d'une branche ou bâton, auquel pendoit lié avec des courroies un caillou de la grôſſeur du bras, *librilia appellantur inſtrumenta bellica, ſaxa ſcilicet ad brachii craſſitudine in modum flagellorum loris revincta*.

LIBRIPENS, en grec ζυγοστατης. C'eſt le nom de celui qui peſoit l'argent qu'on donnoit aux ſoldats pour leur paie; c'étoit auſſi le fermier du poids publie, & celui qui tenoit la balance lorſqu'on émancipoit quelqu'un à prix d'argent. Le *libripens* étoit encore celui qui tenoit la livre de cuivre dans la cérémonie de la paſſation du contrat de vente appelé *mancipatio*. *Mancipatio* ou *manciparus* ſignifioit l'aliénation de fonds privilégiés aux citoyens romains, qui ſe faiſoit avec les formalités requiſes, en ſe ſervant de certains termes formels, en préſence d'un certain nombre de témoins, & de celui qui tenoit la balance, & peſoit l'argent. Dans ces occaſions, & dans d'autres encore, l'argent ſe peſoit; & ne ſe comptoit pas, par atachement pour les uſages anciens des premiers jours de Rome.

LIBROS (*ad*). On lit dans Muratori (919. 1.) ces mots, pour déſigner le garde des livres.

LIBRIS pontificalibus (*a*). Le garde des livres pontificaux de Rome eſt déſigné par ces mots dans l'inſcription ſuivante publiée par Gruter. (306. 6.)

LIBUM. (*Cato de re ruſtica*.)

„ Pour faire le pain appelé *libum*, (eſpece de gâteaux qu'on offroit aux dieux), on pile dans un pétrin deux livres de fromage, on y incorpore une livre de farine de ſeigle; ou bien ſi l'on veut que le gâteau ſoit plus léger, on ſe contente d'y jeter une demi-livre de farine de froment & un œuf: avec cette pâte, on forme un pain qu'on met ſur des feuilles, & qu'on fait cuire ſous un couvercle de tourtiere ſur un âtre échauſé „.

LIBURNE, *liburnus*, huiſſier qui appeloit les cauſes qu'on devoit plaider dans le bâreau de Rome; c'eſt ce que nous apprenons de Martial, qui tâche de détourner Fabianus, homme de bien, mais pauvre, du deſſein de venir à Rome, où les mœurs étoient perdues: *Procul horridus liburnus*; & Juvénal, dans ſa quatrieme ſatyre:

Primus, clamante liburno, currite, jam ſedit.

L'empereur Antonin décida dans la loi VII, (*ff. de integ. reſtit.*) que celui qui a été condamné par défaut, doit être écouté, s'il ſe préſente avant la fin de l'audience, parce qu'on préſume qu'il n'a pas entendu la voix de l'huiſſier, *liburni*. Il ne faut donc pas traduire *liburnus* par *crieur public*, comme ont fait la plupart de nos auteurs, trop curieux du ſoin d'appliquer les uſages aux nôtres.

LIBURNES, *liburna* dans Horace, *liburnica* dans Suétone & dans Lucain; ſorte de frégate légere, de galiote ou de brigantin, à voiles ou à rames, qu'employoient les Liburniens, pour courir les îles de la mer Ionienne. Suidas dit que les *liburnes* ſervoient beaucoup en guerre pour des pirateries, à cauſe qu'elles étoient bonnes voilieres. La flote d'Octave en avoit un grand nombre, qui lui furent très-utiles à la bataille d'Actium. Végece prétend qu'elles étoient de différentes grandeurs, depuis un rang de rameurs juſqu'à cinq. (*D. J.*)

LIBURNUM, ſorte de chaiſe roulante chez les Romains, ou plutôt de litiere, fort commode pour lire, écrire & dormir. On leur donna ce nom parce qu'elles avoient la figure d'une frégate liburnienne. (*D. J.*)

LIBYA, nome d'Égypte. *Voyez* LIBYA.

Ce nome a fait fraper une médaille de bronze en l'honeur d'Hadrien.

LIBYE, fille d'Epaphus & de Caſſiopée, ou, ſelon d'autres, de l'Océan & de Pamphelyge, fut aimée de Neptune, dont elle eut deux fils, Agénor & Bélus. C'eſt elle qui a donné ſon nom à la *Libye*.

Hérodote dit que les *Libyens* n'adoroient que le ſoleil & la lune. Le ſoleil y portoit le nom de *Jupiter-Ammon*. En général le culte des *Libyens* avoit de grands rapports avec celui d'Égypte, de même que leurs mœurs & leurs uſages.

ΛΙΒΥΕΣ. Heſychius donne ce nom aux vaſes dans leſquels on renfermoit les offrandes pour les morts, & que l'on dépoſoit ſur les tombeaux.

LICHANOS, ſ. f. eſt en *muſique* le nom que donnoient les Grecs à la troiſieme corde de chacun de leurs deux premiers tétrachordes, parce que cette troiſieme corde ſe touchoit de l'index. *Lichanos*, dit Boece, *idcirco, quoniam lichanos dicitur quem nos indicem vocamus*. La troiſieme corde à l'aigu du plus bas tétrachorde, qui étoit celui des hypates, s'appeloit quelquefois *lichanos hypaton*, quelquefois *hypaton diatonos*, *enharmonios*, ou *cromatiké*, ſelon le genre. Celle du ſecond tétrachorde, ou du tétrachorde des moyenes, s'appelnit *lichanos meſon*, ou *meſon diatonos*, &c. *Voyez* TÉTRACHORDE. (*S.*)

LICHAS, rocher qui étoit entre l'Eubée & la Grece propre. On connoît l'origine fabuleuſe qu'Ovide lui donne dans ſes Métamorphoſes, (*l. IX. v.* 526. *& ſuiv.*) Strabon dit que les *lichades*, ainſi nommées de *lichas*, étoient au nombre de trois, qu'il place ſur la côte des Locres Épicnémédiens. *Voyez* LYCHAS.

LICHAS, compagnon d'Hercule. *Voyez* LYCHAS.

LICHAS, *cænoſtome*, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, ſelon M. Pauſton (*Métrologie.*), 6 pouces $\frac{430}{1000}$ de France. Elle valoit en meſures anciennes des mêmes pays,

2 ½ tophach,
ou 5 condyles,
ou 10 esbaa.

LICHEN de Grece, eſpece de *lichen* qui ſert à teindre en rouge. Tournefort, qui en a donné le premier la deſcription, le nomme *lichen græcus, polypoides, tinctorius* (*Coroll.* 40.).

Il croît par bouquets griſâtres, longs d'environ deux ou trois pouces, diviſés en petits brins preſque auſſi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons déliés à leur naiſſance, arondis & roides, mais épais de près d'une ligne dans la ſuite, courbés en faucille, & terminés quelquefois par deux pointes; ces cornichons ſont garnis dans leur longueur d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, de demi-ligne de diametre, relevés de petites verrues ſemblables aux baſſins de polype de mer: toute la plante eſt ſolide, blanche, & d'un goût ſalé.

Elle n'eſt pas rare dans les îles de l'Archipel; mais ſon uſage pour la teinture n'eſt connu qu'à Amorgos.

Elle vient ſur les rochers de cette île & ſur ceux de Nicomia. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle ſervoit autrefois à mettre en rouge les tuniques d'Amorgos, qui étoient ſi recherchées. Cette plante ſe vendoit encore dans l'Archipel, ſur la fin du dernier ſiecle, dix écus le quintal; ce qui ſeroit vingt écus de nos jours. On la tranſportoit à Alexandrie & en Angleterre, pour l'employer à teindre en rouge, comme on ſe ſervoit en France de la parele d'Auvergne; mais l'uſage de la cochenille a fait tomber toutes les teintures que les plantes peuvent fournir. (*D. J.*)

LICINIA, famille romaine dont on a des médailles,

C. en argent.
C. en bronze.
O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont: *CRASSVS, GETA, IVNIANVS, LVCVLLVS, MACER, MVCIANVS, MVRENA, NERVA, SACERDOS, SILIANVS, STOLO, VARVS.*

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

LICINIA GALLIENA, couſine de Gallien.

On ne connoît de *Licinia Galliena* que la médaille raportée dans Goltzius.

LICINIUS.

FLAVIUS VALERIUS LICINIANUS LICINIUS AUGUSTUS, antea CÆSAR.

Ses médailles ſont:
RRR. en or.
O. en argent pur, du module ordinaire.
RRR. en médaillons d'argent.
RRR. en médaillons de bronze.
C. en M. & P. B.

LICINIUS le jeune.

FLAVIUS VALERIUS LICINIANUS LICINIUS CÆSAR.

Ses médailles ſont:
RRR. en or.
O. en argent pur.
C. en P. B.

LICINIUS, ſurnom des familles FABIA, PORCIA.

LICIUM, ceinture particuliere aux officiers publics, établis pour exécuter les ordres des magiſtrats. Le *licium* que portoient les licteurs étoit mélangé de différentes couleurs & appliqué ſur un *limus*, comme on le voit par ce paſſage de Pétrone: *Nec longe a præcone Aſcyltos ſtabat, amictus veſte diſcoloria, atque in lance argentea indicium & fidem præferebat*. Chez les Romains, on cherchoit le larcin chez autrui avec un baſſin & une ceinture, *per lancem licioque*; & le larcin ainſi trouvé, s'appeloit *conceptum furtum, lance & licio*; d'où vient dans le droit *actio concepti*, parce qu'on avoit action contre celui chez qui l'on trouvoit la choſe perdue. (*D. J.*)

ΛΙΚΝΟΣ, ΛΙΚΝΙΤΗΣ, ΛΙΚΝΟΦΟΡΟΙ, LICNOPHORES, } Bacchus, diſoient les mythologiſtes, avoit eu pour berceau une corbeille d'oſier, ou un van, λίκνον. De là vinrent ſon ſurnom λικνίτης, & celui des *licnophores*, λικνοφόροι, qui portoient des vans remplis de fruits dans les pompes de Cérès & de Bacchus.

LICORNE. Les anciens ont déſigné par ce nom un animal fabuleux, auquel ils donnoient la taille du cheval ou du cerf, & une corne unique de quatre pieds de long. Les dents foſſiles des monodons ou narhwals, ſeconde claſſe des cétacés, & dont ils ignoroient l'origine, ont donné

lieu à cette fable. Ces dents, longues quelquefois de neuf à dix pieds, droites & cannelées, ſortent de la mâchoire ſupérieure de cet animal marin, & reſſemblent à deux dards implantés: on n'en trouve ſouvent qu'une ſeule, l'autre ayant été briſée.

Voici maintenant une fable de nos anciens naturaliſtes, raportée par Iſidore de Séville (*au l. XII. de ſes Origines, c. 2.*) ſur la maniere de prendre les *licornes*. „ Rhinocéros, ainſi appelé „ par les Grecs, s'explique en latin, *qui a une* „ *corne ſur le nez*. Le monocéros, ou la *licor-* „ *ne*, de même s'appele ainſi, parce qu'elle a au „ milieu du front une corne de quatre pieds de „ long. Cette corne eſt ſi forte, qu'elle renverſe „ ou perce tout ce qu'elle frape. Elle combat „ ſouvent contre l'éléphant, & le tue en lui „ perçant le ventre. Sa force eſt telle, que les „ chaſſeurs ne pouroient jamais la prendre; mais, „ comme aſſurent ceux qui ont écrit ſur la na- „ ture des choſes, on fait avancer une jeune fil- „ le vierge, qui découvre ſon ſein devant la *li-* „ *corne* lorſqu'elle approche; alors la bête dépo- „ ſant toute ſa férocité, applique ſa tête contre „ ce ſein, où s'étant comme aſſoupie, elle eſt „ priſe ſans aucune peine, comme ſi la nature „ ne l'avoit point armée „. Cette fable, qui choque la vrai-ſemblance, ſe trouve exprimée ſur une pierre gravée, qui eſt digne des beaux ſiecles de l'antiquité.

LICTEUR, ſ. m., en latin *lictor*, huiſſier qui marchoit devant les premiers magiſtrats de Rome, & qui portoit la hache envelopée dans un faiſceau de verges: il faiſoit tout enſemble l'office de ſergent & de boureau.

Romulus établit des *licteurs*, pour rendre la préſence des magiſtrats plus reſpectable, & pour exécuter ſur le champ les jugemens qu'ils prononçoient. Ils furent nommés *licteurs*, parce qu'au premier commandement du magiſtrat, ils lioient les mains & les pieds du coupable, *lictor a ligando*. Apulée croit qu'ils tiroient leur nom d'une ceinture ou courroie qu'ils avoient autour du corps, & qu'on appeloit *licium*. *Voyez* LICIUM.

Quoi qu'il en ſoit, ils étoient toujours prêts à délier leurs faiſceaux de verges, pour fouéter ou pour trancher la tête, ſelon l'ordre qu'ils recevoient, *I, lictor, colliga manus, expedi virgas, perfle ſecuri*. Ils étoient cependant, mal-gré leur vil emploi, de condition libre, de race d'affranchi; & on n'admétoit point d'eſclave à cet office.

Quand les dictateurs paroiſſoient en public, ils étoient précédés par vingt-quatre *licteurs*; les conſuls par douze; les proconſuls, les préteurs, les généraux, les maîtres de la cavalerie, par ſix; le préteur de la ville par deux; & chaque veſtale qui paroiſſoit en public, en avoit un par honeur. Comme les édiles & les tribuns ne jouiſſoient point de la haute juſtice, les huiſſiers qui les précédoient s'appeloient *viatores*, parce qu'ils étoient ſouvent en route pour donner des ajournemens aux parties. Les queſteurs n'avoient ni *licteurs* ni *viatores*.

La charge des *licteurs* conſiſtoit en trois ou quatre points. 1°. *Submotio*; c'eſt-à-dire, à contenir le peuple aſſemblé, & chaque tribu dans ſon poſte; à apaiſer le tumulte s'il s'en élevoit; à chaſſer les mutins de la place, ce qu'ils exécutoient avec beaucoup de violence; enfin, à écarter & à diſſiper la foule. Horace, *Ode XVI, l. II*, fait une belle alluſion à cette premiere fonction des *licteurs*, quand il dit:

Non enim gazæ, neque conſularis
Submovet lictor *miſeros tumultus*
Mentis, & curas laqueata circum
Tecta volantes.

Euſſions-nous encore une eſcorte plus nombreuſe, que celle de nos conſuls, nous ne viendrions pas à bout de diſſiper le tumulte de nos paſſions, ni les ſoucis importuns qui voltigent autour des lambris dorés; le *licteur* peut bien écarter, *ſubmovere*, le peuple, mais non pas les troubles de l'eſprit.

Matronæ non ſubmovebantur *a magiſtratibus*, dit Feſtus: les dames avoient ce privilége à Rome de n'être point obligées de ſe retirer devant le magiſtrat; ni *licteurs*, ni huiſſiers, ne pouvoient les contraindre de faire place; on le défendit à ces gens-là, de peur qu'ils ne ſe ſerviſſent de ce prétexte, pour les pouſſer ou les toucher. Ils ne pouvoient pas même faire deſcendre leurs maris, lorſqu'ils étoient dans un char avec elles.

La ſeconde fonction des *licteurs* ſe nommoit *animadverſio*; ils devoient avertir le peuple de l'arivée ou de la préſence des magiſtrats, afin que chacun leur reodît les honeurs qui leur étoient dûs, & qui conſiſtoient à s'arrêter, à ſe lever ſi l'on étoit aſſis, à deſcendre de cheval ou de chariot, & à mettre bas les armes ſi on en portoit.

La troiſieme fonction des *licteurs* s'appeloit *præitio*; ils précédoient les magiſtrats, marchoient devant eux, non tous enſemble, ni deux ou trois de front, mais de file, un à un, & à la ſuite les uns des autres. De là vient que dans Tite-Live, dans Valere Maxime, dans Cicéron, on lit ſouvent *primas, proximus, ſecundas* lictor. Lipſe raporte une inſcription qui fait mention du *proximus lictor*. On les voit ainſi rangés ſur une médaille de Brutus.

Une quatrieme fonction des *licteurs*, étoit de marcher dans les triomphes devant le char du triomphateur, en portant leurs faiſceaux entourés de branches de laurier.

Je ne m'amuſerai point à rechercher ſi, dans les cas ordinaires, ils portoient leurs faiſceaux droits, ou ſur l'épaule; je remarquerai ſeulement, qu'outre les faiſceaux, ils tenoient des

baguetes

baguetes à la main, dont ils ſe ſervoient pour faire ouvrir la porte des maiſons où le magiſtrat vouloit entrer.

Pline obſerve que Pompée, après avoir vaincu Mithridate, défendit à ſon *licteur* de ſe ſervir de ſes baguetes pour faire ouvrir la porte de Poſſidonius, dont il reſpectoit le ſavoir & la vertu.

Enfin, quand les magiſtrats vouloient plaire au peuple & gâgner ſa faveur, ils faiſoient écarter leurs *licteurs*, & c'eſt ce qu'on appeloit *ſubmittere faſces*. *Voyez* FAISCEAUX. Mais les magiſtrats n'eurent le glaive en main que ſous la république & les premiers empereurs; ce furent enſuite les ſoldats du prince qui prirent la place de *licteurs*, pour arrêter les coupables, & pour trancher la tête.

Sur un bas-relief repréſentant un ſacrifice de Titus & publié par Winckelmann, (*monumenti antichi inediti*, nº. 178.) les *licteurs*, couronés de lauriers n'oot point de barbe. Ils ſoot vêtus d'une large tunique & d'un manteau agrafés ſur la poitrine, & orné d'un gland, ou d'une houpe. Cette maniere de l'agrafer le diſtingue ſans doute des *paludamentum*, *ſagum*, *lacerna* & *trabea* qui ne différoient point entr'eux par la forme, mais qui tous s'atachoient ſur l'épaule. C'eſt ſans doute le *ſagum*; car le paſſage ſuivant de Cicéron nous apprend qu'ils portoient le *ſagum*, manteau des ſoldats, lorſqu'ils ſuivoient hors de Rome les conſuls, ou les généraux, mais qu'en rentrant dans la Capitale, ils les quitoient pour prendre une toge courte, *Togula*. Voici ce paſſage (*in Piſon.* c. 23.) qui leur donnant la toge, annonce qu'ils n'étoient point eſclaves, mais affranchis au moins: *Togula ad portam lictoribus preſto fuerunt: quibus illis acceptis ſagula rejecerunt*. *Voyez* FAISCEAUX.

LICURGUE. *Voyez* LYCURGUE.

LICYMNIUS, frere d'Alcmene, fut tué par Tlépoleme fils d'Hercule. *Voyez* ARGÉE, TLEPOLEME.

LIERRE de Bacchus. C'eſt le *lierre* à fruit jaûne, ou pour parler noblement, à fruit doré, comme Pline s'exprime d'après Dioſcoride & Théophraſte; nos botaniſtes modernes l'appelent auſſi *Hedera dionyſios*. Il n'eſt pas moins commun en Grece que le *lierre* ordinaire l'eſt en France; mais les Turcs s'en ſervent aujourd'hui pour leurs cauteres; tandis qu'autrefois on l'employoit aux plus nobles uſages. Ses feuilles ſelon la remarque de Pline, ſont d'un vert plus gai que celles du *lierre* ordinaire, & ſes bouquets couleur d'or, lui donnent un éclat particulier. Ses feuilles cependant ſont ſi ſemblables à celles du *lierre* commun, qu'on auroit ſouvent de la peine à les diſtinguer, ſi on ne voyoit le fruit. Peut-être que ces eſpeces ne different que par la couleur de cette partie. Les pieds qui ont levé de la graine jaûne de ce *lierre* ſemées dans le jardin royal de Paris, étoient ſemblables aux pieds qui levent de la graine de notre *lierre* en arbre. Leurs feuilles étoient pareillement aoguleuſes, cependant les fruits different beaucoup.

Ceux du *lierre* jaûne ſont, au raport de Tournefort qui les a vus ſur les lieux, de grôs bouquets, arondis de deux ou trois pouces de diametre, compoſés de pluſieurs grains ſphériques, un peu anguleux, épais d'environ quatre ligoes, & un peu aplatis ſur le devaot où ils ſont marqués d'un cercle duquel s'éleve une pointe haute de demi-ligne.

La peau qui eſt feuille morte ou couleur d'ocre, eſt charnue; elle renferme trois ou quatre graines ſéparées par des cloiſons fort minces; chaque graine eſt longue d'environ une ligne & demie, blanche en dedans, griſâtre, veinée de noirâtre, & relevée de petites boſſes en dehors; elles n'ont point de goût, & leur figure approche aſſez de celle d'un petit rein; la chair qui couvre ces graines eſt douceâtre d'abord, enſuite elle paroît mucilagioeuſe. On vend ces graines dans le marché aux herbes de Conſtantinople.

Le *lierre* qui produit ce fruit doré, étoit ſpécialemeot conſacré à Bacchus, ou parce qu'il fut jadis caché ſous cet arbre, ou par d'autres raiſons que nous ignorons. Plutarque dans ſes propos de table, dit: que ce dieu apprit à ceux qui étoient épris de ſes fureurs à ſe couroner des feuilles de cet arbre, à cauſe de la vertu qu'elles ont d'empêcher qu'on ne s'enivre.

On en couronoit auſſi les poëtes, comme on le voit dans Horace & dans la ſeptieme éclogue de Virgile, ſur laquelle Servius obſerve qu'on en agiſſoit ainſi, parce que les poëtes ſont conſacrés à Bacchus, & ſujets comme lui à des enthouſiaſmes; ou bien parce que l'éclat des beaux vers, ſemblables à celui du fruit de cet arbre, dure éternélement, & acquiert à leurs auteurs l'honeur de l'immortalité.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Bacchantes aient autrefois employé le *lierre* pour garnir leurs thyrſes & leurs coefures; toute la Thrace eſt couverte de ces ſortes de plantes. (D. J.)

Il ne faut pas toujours prendre pour des éventails les feuilles de *lierre* qu'on voit dans la main de pluſieurs figures ſur les monumens. En effet, il eſt aiſé de remarquer qu'elles ont la queue très-fine & très-délicée, & qu'elles ne ſauroient avoir ni la proportion, ni la ſolidité convenable à un éventail. D'un autre côté on ne voit pas trop ſur quoi ſeroit fondé l'uſage d'en porter à la main, à moins que ce ne fuſſent de ces feuilles ſur leſquelles on écrivoit les noms des perſones que l'on aimoit; les anciens écrivoient le nom de leurs maitreſſes, ſur les murailles, ſur les arbres & ſur des feuilles.

Mal-gré l'uſage qu'ils faiſoient du *lierre* dans différentes fêtes & dans les repas voluptueux, nous n'oſons prononcer ſur le motif qui a pu faire placer ces feuilles entre les mains des figures qui les portent. Si nous en connoiſſions bien la

nature, la queſtion ſeroit peut-être plus aiſée à réſoudre; mais quand ce ſeroit celles du *Nymphæa*, ainſi que l'ont penſé quelques autres, il reſteroit toujours des doutes ſur leur uſage. Au reſte l'antiquité a ſes myſteres come beaucoup d'autres ſciences, & il y auroit de la folie à vouloir rendre raiſon de tout.

Diodore de Sicile, (*lib.* 1) dit qu'Oſiris, avoit apporté ce végétal en Égypte.

LIEUE, meſure itinéraire, dont ſe ſervent les François, & les Eſpagnols, pour marquer la diſtance d'un lieu à un autre. Les Anglois, les Italiens, les Allemands, &c. uſent du mot de *mille* quoiqu'ils ne donnent pas la même étendue à leurs milles. Il en eſt de même des *lieues* françoiſes. La *lieue* gauloiſe étoit de 1500 pas romains, ſelon Ammien Marcellin. La *lieue* commune de France eſt de 2500 pas géométriques, la petite de 2000, la grande de 3500, & même plus.

Vigenere & d'Ablancourt ne ſauroient être approuvées dans leurs évaluations des *lieues*. L'un & l'autre, en traduiſant les auteurs latins, évaluent toujours quatre milles anciens à une *lieue*, premiere faute; & ſecondement ils confondent le mille romain avec le mille italique.

Ménage dérive le mot *lieue* de *leuca*, *leuga*, ou *leca*, c'eſt tout comme il voudra, mais il faut remarquer que ces trois mots ont été inconnus aux auteurs de la bonne latinité, & que ſont ceux de la baſſe latinité qui s'en ſont les premiers ſervis.

Il eſt encore à propos d'obſerver, que les mots *leg. lega & leuga* déſignent dans Antonin, une *lieue* de quinze cents pas: cependant quelquefois, & non pas toujours (comme l'a imaginé Zurita), le mot *leg.* ſignifie dans l'itinéraire de ce géographe, *legio*, légion; & cela eſt clair, quand après le mot *leg.* eſt ajouté le mot *ala*, ou des nombres, comme I. IX. XI. XIV. &c. ſuivis des noms *italicâ*, *tertia*, *gemina*, & autres ſemblables, qui ſont certainement des noms de légions: le bon ſens aidé d'un peu de ſavoir, fera ſans peine ce diſcernement, & diſtinguera ſans erreur les paſſages d'Antonin, où il s'agit de légions, de ceux qui déſignent les diſtances par *lieues*.

Ammien Marcellin qui fait les *leucæ* gauloiſes chacune d'un milliaire & demi, ou de 1500 pas romains, dit que les Romains ne comptoient par *leucæ* ou *leugæ* que depuis Lyon en allant au Nord. Auſſi appele-t-il cette ville *exordium Galliarum*.

LIEVRE. Le *lievre* étoit conſacré à Vénus. (*Philoſtrat. lib.* 7. *Icon.* 6.). Il l'étoit auſſi à Bacchus, depuis que ce dieu en avoit pris la forme, pour échaper à la pourſuite de Penthée. (*Æſchyl. Eumenid. v.* 26.)

Les anciens regardoient les *lievres* des Gaules Ciſalpines au delà du Pô, du Milanez, comme les meilleurs de toute l'Europe.

L'opinion des Romains qui penſoient que l'on acquerroit de la beauté, en mangeant ſouvent du *lievre*, a pu venir de l'équivoque *leporis* du *lievre*, & *leporis* de la beauté, de la grâce; de-là, ce vers technique:

Venator ſequitur lepores, rhetorque lepores.

Sur les monumens, un enfant ou génie tenant un *lievre* & des fruits, eſt le type de l'autone, ſaiſon de la chaſſe.

LIEVRE & lapin ſymbole de l'Eſpagne & de la Sicile, ou il eſt le ſymbole naturel de la fécondité.

Lievre courant ſur les médailles de Meſſine.

LIEUTENANT, *legatus*. Chez les Romains, les magiſtrats, même ceux qui avoient l'adminiſtration de la juſtice, avoient la liberté de remettre en tout ou en partie, à une ou pluſieurs perſones, les fonctions dépendantes de leur office.

Les proconſuls qui avoient le gouvernement des provinces, tant pour les armes que pour la juſtice & les finances, avoient ordinairement des eſpeces de *lieutenans* diſtincts pour chacune de ces trois fonctions; ſavoir, pour les armes, *legatum*, c'eſt-à-dire, un député ou commis, lequel ne ſe mêloit point de la juſtice, à moins que le proconſul ne le lui eût mandé expreſſément. Pour la juſtice, ils avoient un aſſeſſeur, *aſſeſſorem*; & pour les finances, un queſteur. Quelquefois pour ces trois fonctions, ils n'avoient qu'un même *lieutenant* lequel, ſous les derniers empereurs, s'appeloit *imperatoris*, & quelquefois *vicarius*; mais ce dernier titre ſe donnoit plus ordinairement à ceux que l'empereur envoyoit dans les provinces où il n'y avoit point de gouverneur, leſquels en ce cas en étoient gouverneurs en chef, étant vicaires, non du gouverneur, mais de l'empereur même.

Les légats des proconſuls étoient choiſis par le ſénat, mais les aſſeſſeurs étoient choiſis par les gouverneurs de provinces; & lorſque les légats avoient, outre les armes, l'adminiſtration de la juſtice, ils tenoient cette derniere fonction de la volonté du gouverneur.

Les gouverneurs des provinces & pluſieurs autres des principaux officiers de l'empire avoient auſſi coutume d'envoyer, par les villes de leur département, des commis appelés *curiopolæ*, ce que Julian, interprete des novelles, traduit par *locum tenentes*, d'où nous avons ſans doute tiré le terme de *lieutenant*. Mais Juſtinien, en ſa novelle 134, ſupprima ces ſortes d'officiers, voulant que les défenſeurs des cités, choiſis par les habitans, fiſſent la charge des gouverneurs des provinces en leur abſence.

Mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût toujours libre à l'officier de commettre & de léguer quelqu'un pour faire ſa charge; les fonctions même de la juſtice, quoique les plus importantes & les plus difficiles, pouvoient preſque toutes être déléguées, même à des perſones privées.

Digitized by Google

D'abord, pour ce qui eſt de la ſimple juriſdiction, il eſt certain qu'elle pouvoit être déléguée : celui auquel elle étoit entièrement commiſe, pouvoit même ſubdéléguer & commettre à diverſes perſones des procès à juger.

L'appel du commis ou délégué général ſe relevoit devant le ſupérieur du magiſtrat qui l'avoit commis, parce que ce délégué étoit comme nos *lieutenans* ; il n'exerçoit d'autre juriſdiction que celle de ſon commettant & en ſon nom. Il y a même lieu de croire que les ſentences de ce délégué général étoient intitulées du nom du magiſtrat qui l'avoit commis ; de même qu'en France, les ſentences rendues par le *lieutenant*, ne laiſſent pas d'être intitulées du nom du bailli.

Il y avoit pourtant un cas où l'on appeloit du légat au proconſul ; mais apparemment que dans ce cas, le légat avoit quelque juriſdiction qui lui étoit propre.

Du ſimple juge délégué on ſe pourvoyoit devant le délégué général qui l'avoit commis ; mais ce n'étoit pas par voie d'appel proprement dit : car le ſimple délégué n'avoit pas proptement de juriſdiction ; il ne donnoit qu'un avis, lequel n'avoit de ſoi aucune autorité juſqu'à ce que le déléguant l'eût approuvé.

Le pouvoir appelé chez les Romains, *mixtum imperium*, ne pouvoit pas être délégué indiſtinctement ; car il comprenoit deux parties.

L'une atachée à la juriſdiction, & pour la manutention d'icelle, qui emportoit ſeulement droit de légere correction : cette premiere partie étoit toujours cenſée déléguée à celui auquel on commettoit l'entiere juriſdiction, mais non pas au délégué particulier.

La ſeconde partie du *mixtum imperium*, qui conſiſtoit à décerner des décrets, à acorder des reſtitutions en entier, recevoir des adoptions, manumiſſions, faire des émancipations, miſes en poſſeſſion & autres actes ſemblables, n'étoit pas transférée à celui auquel la juriſdiction étoit commiſe, parce que ces actes légitimes tenoient plus du commandement que de la juriſdiction ; le mandataire de juriſdiction, ou délégué général, n'avoit pas droit de monter au tribunal, & d'occuper le ſiége du magiſtrat, comme font préſentement les *lieutenans* en l'abſence du premier officier du ſiége ; & c'eſt encore une raiſon, pour laquelle le délégué général ne pouvoit faire les actes qui devoient être faits *pro tribunali*. On pouvoit néanmoins déléguer quelques-uns de ces actes légitimes, pourvu que ce fût par une commiſſion expreſſe & ſpéciale.

L'uſage de ces commiſſions ou délégations avoit commencé à Rome, pendant l'état populaire ; les magiſtrats étant en petit nombre, & le peuple ne pouvant s'aſſembler auſſi ſouvent qu'il auroit fallu pour donner lui-même toutes les commiſſions néceſſaires, il falloit néceſſairement que les magiſtrats ſubſtituaſſent des perſones pour exercer en leur place, les moindres fonctions de leur charge : les grands officiers avoient même le pouvoir d'en inſtituer d'autres au deſſous d'eux.

Mais toutes ces délégations & commiſſions, étant abuſives, furent peu à peu ſupprimées ſous les empereurs. Le titre du code *de officio ejus qui vice præſidis adminiſtrat*, ne doit pas s'entendre d'un juge délégué ou commis par le préſident : mais de celui qui étoit envoyé au lieu du préſident pour gouverner la province, ſoit par l'empereur ou par le préfet du prétoire.

Il fut donc défendu, par le droit du code, de commettre l'entiere juriſdiction, du moins à d'autres qu'aux légats ou aux *lieutenans* en titre d'office ; il fut même défendu aux magiſtrats de commettre les procès à juger, à moins que ce ne fût des afaires légeres. C'eſt pourquoi les juges délégués, n'étant plus mandataires de juriſdictions furent appelés *juges pédanés*, comme on appeloit auparavant tous ceux qui n'avoient point de tribunal ou prétoire, & qui jugeoient *de plano*.

LIEUX. *Voyez* LATRINES.

LIGDUS. *Voyez* IDUS.

LIGEE, une des nymphes que Virgile donne pour compagne à Cyrene, mere d'Ariſthée.

LIGÉE, λιγὺς, λιγεια, ſignifie qui a un ſon doux & agréable, une voix claire & argentine. C'eſt auſſi le nom d'une des *Sirenes*.

LIGNA verſatilia in circo, rouleaux de bois ſuſpendus au deſſous des premiers gradins du cirque pour arrêter les éforts des bêtes féroces qui vouloient s'élancer ſur les ſpectateurs. Ces rouleaux, ſuſpendus par les extrémités de leurs axes, tournoient ſur eux-mêmes, & ne préſentoient jamais un point fixe, un apui ſolide aux pieds des animaux ; de ſorte que ceux-ci retomboient néceſſairement dans l'arêne, ſans pouvoir s'échaper ni bleſſer perſone.

Ces rouleaux étoient remplacés quelquefois par de vaſtes tambours d'un diametre plus grand que la longueur des animaux. On en voit de pareils ſur des diptyques d'ivoire du cinquieme ſiecle, où ſont repréſentés les jeux du cirque. Ammien Marcellin (19. 6.) les décrit ainſi : *Ut dentatæ in caveis beſtiæ, tetro pædore efferatæ, evadendi ſpe repagulis verſatilibus illiduntur*. En voici une deſcription poétique de Calpurnius (*Eclog.* 7. 48.)

. . . . . *Necnon, ubi finis arenæ*
Proxima marmoreo peragit ſpectacula muro,
Sternitur adjunctis ebur admirabile truncis,
Et cost in rotulam tereti, qua lubricus axis
Impoſitos ſubita vertigine falleret ungues,
Excuteretque feras. . . . . .

LIGNARII, charpentiers ou marchands de bois. Leur quartier à Rome étoit placé hors de la porte *Trigemina* (TIT. *Liv.* 35. 41.).

LIGNATORES, goujats, valets des ſoldats, qui apportoient le bois & l'eau dans les camps.

LIGNES des manuſcrits.

„ Les *lignes* tirées horizontalement, pour eſpacer également & rendre droites celles de l'écriture, & perpendiculairement, pour déterminer l'étendue de la page ou de la colonne, peuvent aider à fixer l'âge des manuſcrits: en rouge, elles ne conviennent, qu'aux plus bas temps: au crayon ou bien à la mine de plomb, elles décelent les XII. XIII. & XIVe. ſiecle. On en trouve pourtant déja quelques exemples dès le XI. Tracées ſeulement avec le ſtylet, elles ſe raportent aux ſiecles précédeens, & s'étendent juſqu'au XIII.

Les *lignes* blanches horizontales, prolongées d'un bout à l'autre de la feuille, indiqueront du moins le VIIe. Bornées à la largeur de la colonne ou de la page, on n'en poura rien conclure. Mais, ſi tandis que les autres horizontales ſont ainſi terminées, deux paralleles au haut, & deux au bas de la page ſont portées depuis l'extrémité du feuillet juſqu'au fond de la page: on aura le ſigne d'un âge, qui ne peut s'élever au deſſus du XI ſiecle. Les points perçans placés au bout de ces lignes ne marquent rien de bien précis: au contraire, cachés dans le texte, ils déſigneront le VIIe & plus „.

„ On a peine à croire qu'on puiſſe tirer quelques inductions de la diſtance des *lignes*; c'eſt néanmoins un fonds qui n'eſt pas tout-à-fait ſtérile. La diſtance des *lignes* varie dans les diplômes des rois, ſuivant la diverſité des ſiecles, & quelquefois même des âges. Du temps des Romains, elle n'alloit guere, qu'à un demi-pouce dans les actes publics. Elle ſe ſoutint à peu près ſur le même pied ſous les premiers rois mérovingiens: c'eſt-à-dire, juſqu'à la moitié du VIIe. ſiecle. Souvent depuis elle fut réduite à un quart de pouce. Telle fut preſque toujours ſon étendue dans les chartes privées. Cette diſtance fut portée juſqu'aux trois quarts de pouce & même au delà dans les diplômes de Charlemagne. Elle s'étendit encore plus dans ceux de Louis le débonaire. Elle fut pouſſée à l'extrême dans ceux de Charles le Chauve: de ſorte qu'on en voit où les lignes ſont écartées de deux pouces; particuliérement dans ceux des dernieres années de ſon regne. Les *lignes* ſe raprocherent ſous ſes ſucceſſeurs environ à la diſtance d'un pouce. Cet intervalle diminua preſque inſenſiblement, pendant trois ſiecles. Du temps de Philippe Auguſte les *lignes* n'étoient plus éloignées que d'un quart de pouce. La même réduction eut lieu en Allemagne ſous Frédéric II. On pouroit ſur ce point porter beaucoup plus loin les détails. Mais il y a moins d'inconvéniens, à ne faire qu'effleurer certaines matieres, qu'à prétendre les épuiſer. (*Nouvele diplomatique.*)

LIGNES de circonvallation étoient connues des anciens; mais on n'en peut pas dire autant des *lignes* deſtinées à couvrir un pays. Ils bâtiſſoient pour remplir cet objet, de longues & ſolides murailles. *Voyez* MURAILLES.

LIGULA, mal prononcé LINGULA, comme nous l'apprend Martial (14. 120.):

Quamvis me ligulam dicant equiteſque, patreſque,
Dicor ab indoctis lingula Grammaticis.

Ligula, l'épiglotte du goſier, la hanche des flûtes antiques, l'agrafe qui nouoit toute la chauſſure, la partie amincie d'un levier, la partie creuſe d'un *ſtrigil*, l'eſpece de cuillere à manche perpendiculaire qui ſert à puiſer dans un grand vaſe, un poignard court & large en forme de langue, &c.

LIGULE, *cochlear*, cinquieme partie du cyathe, meſure de capacité des Romains. Elle valoit, ſelon M. Paucton (*Métrologie*), pour les ſolides & les liquides $\frac{1}{10000}$ de pinte françoiſe.

LIGURIENS (les) paſſoient pour des hommes vigoureux, adonés au travail, vivant de lait, de fromage, & uſant, dit Strabon, d'une boiſſon faite avec de l'orge. Ils ſupportoient conſtamment la fatigue & la peine, *aſſuetum malo Ligurem*: Virgile néanmoins les dépeint comme des gens faux & fourbes. Claudien inſinue la même choſe, & Servius les traite de menteurs.

Les peuples qui habitoient la vraie Ligurie ayant envoyé des colonies en Italie, y introduiſirent leur nom en s'y établiſſant eux-mêmes. Le mot *ligus* en grec ſignifie *un amateur de la poéſie & de la muſique*. Les Grecs ont ſouvent impoſé aux nations d'Europe, d'Aſie & d'Afrique des noms ſous leſquels nous les reconoiſſons encore aujourd'hui, parce qu'ils les ont tirés de quelque qualité morale ou corporele qui leur étoit particuliere.

LIGYRIENS, peuples anciens de la Thrace. Ils avoient un lieu ſaint, conſacré à Bacchus, qui rendoit des oracles, au raport de Macrobe (*Saturn. I, lib. I. ch. xviij.*). (*D. J.*)

LILÉE, naïade, fille du fleuve Céphiſe, donna ſon nom à une petite ville qui étoit près de Delphes, du côté du mont Parnaſſe, dans laquelle Apollon & Diane avoient chacun un temple.

LILIUM, pieux à demi enfoncé en terre dans une foſſe recouverte de brouſſailles, pour faire l'effet des chauſſes-trapes. Céſar (*de bell. Gall. 7. 73.*) s'en ſervit dans le ſiége d'Alexia. Ces pieux s'élevant au milieu de la foſſe, avoient une reſſemblance groſſiere avec les étamines du lys qui ſont placées au centre des pétales.

LILYBÆUM, en Sicile. ΛΙΛΤΒΑΙΤΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt une lyre ou un trépied.

LIMAÇON. Le *limaçon* étoit le ſymbole de la volupté & de la lubricité, parce qu'il eſt doué des deux ſexes. On le voit ſur une cornaline de Stoſch, où ſa préſence atteſte la lubricité de la célebre Meſſaline. Baudelot publia, en 1708, une pierre dont le ſujet étoit analogue à celui-ci, & où l'on voyoit la même impératrice aſſiſe ſur un *limaçon*.

Fulvius Hirpinus, habitant de Tarquinium, inventa, peu de temps avant la guerre civile de Pompée, l'art d'engraiſſer les *limaçons* pour la cuiſine, en les nouriſſant de farine pétrie avec du vin cuit en ſirop. Cette nouriture les faiſoit parvenir à une grôſſeur extraordinaire (*Plin.* 9. 56.).

LIMA, déeſſe à qui les Romains confioient la garde du ſeuil des portes, *liminum*. Arnobe (*IV. p.* 132.) en fait mention: *Quis Limentinum, quis Limam cuſtodiam liminum gerere, & janitorum officia ſuſtinere credat?*

LIMBE, cercle qui entoure la tête, & que Horapollon nomme *βασίλειον τῆς κεφαλῆς*, parce que les empereurs l'avoient adopté comme la marque de leur dignité. Claude eſt le premier dont on ait conſervé une tête ornée du *limbe*, dans ſon buſte qui eſt en Eſpagne. Trajan le porte dans pluſieurs des reliefs de l'arc de Conſtantin. Les artiſtes l'attribuerent auſſi aux divinités; & l'on voit dans les pierres de Stoſch le *limbe* acompagner une tête d'Iſis, gravée ſous les empereurs.

Quant aux Étruſques & aux Grecs, le plus ancien *limbe* qui ſe trouve ſur leurs monumens eſt celui dont eſt ornée la tête du ſoleil ſur un vaſe étruſque de la bibliotheque du Vatican, publié par Winckelmann, au *n°.* 22 de ſes *Monumenti antichi inediti*.

Cet ornement devint très-fréquent ſur les médailles des empereurs grecs.

LIMBOLARIUS. Muratori (937. 8.) raporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention de ces artiſans qui fabriquoient & appliquoient les bordures (*limos*) de pourpre que l'on couſoit aux tuniques, aux toges-prétextes, & aux chlamydes ou paludamens. On lit dans Plaute (*Aul.* 3. 5. 45.):

Textores, limbolarii, arcularii ducuntur.

LIMBUS, bordure, bande appliquée. *Voyez* BORDURES.

LIMENARQUE, *limenarcha*, commandant d'un port. Dans une inſcription antique, il eſt fait mention du *limenarque* de Cypre, c'eſt-à-dire, du gouverneur des ports de cette île.

Ce mot eſt grec, & il eſt formé de λιμὴν, *port*, & de ἄρχων, *commander*.

LIMENETIS, ſurnom de Diane, qu'on lui donnoit lorſqu'elle préſidoit aux ports; & ſous cette idée, ſa ſtatue la repréſentoit avec une eſpece d'écreviſſe de mer ſur la tête.

Ce nom eſt formé de λιμὴν, *port*.

LIMENTINUS ou *LIMENTINA*, divinité qui préſidoit à la garde des portes, qui s'appelent en latin *limen* (*Arnob. IV. pag.* 132.). *Voyez LIMA*.

LIMETANUS, ſurnom de la famille *MAMILIA*.

LIMINARQUE, officier deſtiné à veiller ſur les frontieres de l'empire, & qui commandoit les troupes prépoſées à leur garde. Ce terme, comme pluſieurs autres qui ſe ſont établis au temps du bas-empire, a été formé de deux mots, l'un latin, *limen*, porte, entrée, parce que les frontieres d'un pays en ſont pour ainſi dire les portes, & l'autre grec, ἀρχὸς, qui ſignifie *commandant*. (*D. J.*)

LIMITANEI milites, troupes prépoſées à la garde des frontieres, *limitum*.

LIMITE, LIMES. Ce mot latin répond au mot *limites* que nous en avons emprunté, & ſignifie *bornes* ou l'extrémité qui ſépare une terre, un pays d'avec un autre. Dans les pays que les Romains diſtribuoient aux colonies, les champs étoient partagés entre les habitans à qui on les donnoit à cultiver, & on les ſéparoit par des *limites*, qui conſiſtoient ou en un ſentier batu par un homme à pied, ou en pierres qui tenoient lieu de bornes; ces pierres étoient ſacrées, & on ne pouvoit les déplacer ſans crime. Hygin a fait un traité exprès ſur ce ſujet, intitulé: *De limitibus conſtituendis*.

Le mot *limes* déſigne encore la *frontiere*, lorſqu'il eſt queſtion d'un état tout entier. C'eſt ainſi qu'Auguſte, maître de l'empire, s'arrogea deſpotiquement un certain nombre de provinces, fixa leurs *limites*, & mit dans chacune de ces provinces un certain nombre de légions pour les défendre en cas de beſoin. Les *limites* de l'empire changerent avec l'empire; tantôt on ajouta de nouveles *frontieres*, & tantôt on les diminua. Dioclétien fit élever à leur extrémité des forteresſes & des places de guerre pour y loger des ſoldats. Conſtantin en retira les troupes pour les mettre dans les villes; alors les barbares trouvant les frontieres de l'empire dégarnies d'hommes & de ſoldats, n'eurent pas de peine à y entrer, à les piller ou à s'en emparer. Telle fut la fin de l'empire romain, dont Horace déſoit d'avance, *jam Roma mole ruit ſua*.

LIMITES. Solon avoit fait une loi par laquelle les limites des héritages étoient diſtingués par un eſpace de cinq pieds qu'on laiſſoit entre-deux pour paſſer la charue; & afin que l'on pût ſe méprendre ſur la propriété des territoires, cet eſpace de cinq pieds étoit impreſcriptible.

Cette diſpoſition fut d'abord adoptée chez les Romains par la loi des douze tables. La loi *Manilia* avoit pareillement ordoné qu'il y auroit un eſpace de cinq ou ſix pieds entre les fonds voiſins. Dans la ſuite, on ceſſa de laiſſer cet eſpace, & il fut permis d'agir pour la moindre

anticipation qui ſe faiſoit ſur les *limites*; c'eſt ce que l'on induit ordinairement de la loi *quinque pedum*, au code *finium regundorum*, laquelle n'eſt pourtant pas fort claire.

Depuis que l'on eut ceſſé de laiſſer un eſpace entre les héritages voiſins, on marqua les *limites* par des bornes ou pierres, & quelquefois par des terres.

Dans les premiers temps de la fondation de Rome, c'étoient les freres Arvales qui connoiſſoient des *limites*.

Le tribun Manilius fut ſurnomé *Limitaneus*, parce qu'il avoit fait une loi ſur les *limites*.

Il y avoit chez les Romains, comme parmi nous, des arpenteurs, *menſores*, que les juges envoyoient ſur les lieux pour marquer les *limites*.

LIMITOTROPHI fundi, terrains voiſins des frontieres, & conquis ſur les ennemis, que les empereurs, & Sévere-Alexandre le premier, (*Lampid.* 58.) affecterent pour l'entretien des troupes placées aux frontieres appelées *limitanei milites*.

LIMMA, en muſique, eſt ce qui reſte d'un ton majeur, après qu'on en a retranché l'apotome, qui eſt un intervalle plus grand d'un comma que le ſémi-ton moyen: par conſéquent le *limma* eſt moindre d'un comma que le ſémi-ton majeur.

Les Grecs diviſoient le ton majeur en pluſieurs manieres. De l'une de ces diviſions, inventée par Pythagore ſelon les uns, & ſelon d'autres par Philolaus, réſultoit l'apotome d'un côté, & de l'autre le *limma*, dont la raiſon eſt de 243 à 256. Ce qu'il y a ici de ſingulier, c'eſt que Pythagore faiſoit du *limma* un intervalle diatonique qui répondoit à notre ſémi-ton majeur; de ſorte que ſelon lui, l'intervalle du *mi* au *fa* étoit moindre que celui du *fa* à ſon dieſe; ce qui eſt tout au contraire, ſelon nos calculs harmoniques.

La génération du *limma*, en commençant par *ut*, ſe trouve à la cinquieme quinte *ſi*; car alors la quantité, dont ce *ſi* eſt ſurpaſſé par l'*ut*, eſt préciſément ce raport que nous venons d'établir.

Il faut remarquer que Zarlin, qui s'acorde avec le P. Merſenne ſur la diviſion pythagorique du ton majeur en *limma* & en apotome, en applique les noms tout différemment; car il appele *limma* la partie que le P. Merſenne appele *apotome*, & *apotome* celle que le P. Merſenne appele *limma*. *Voyez* APOTOME. *Voyez* auſſi ENHARMONIQUE. (*S.*)

LIMNADES *ou* LIMNIADES, nymphes des étangs & des marais. Nom formé de λίμνη, étang, lac.

LIMNATIDE (*Voyez* CRABE), ſurnom de Diane, qui étoit regardée comme la patrone des pêcheurs d'étangs, leſquels, par reconoiſſance, célébroient entr'eux, en l'honneur de la déeſſe, une fête nommée *limnatidie*. (*D. J.*)

LIMNÆ, ville de Thrace dans la Cherſonefe, auprès de Seſtos; 2°. *Limnæ* étoit encore un lieu du Péloponeſe, aux confins de la Laconie & de la Meſſénie, célebre par le temple de Diane, qui en tira ſon nom de Diane *limnéene*. Les Meſſéniens violerent les filles qui s'étoient rendues dans ce temple, pour y ſacrifier à la déeſſe. On demanda juſtice de cette violence, & le refus des Meſſéniens donna lieu à une guerre cruele qui cauſa la ruine de leur ville; 3°. enfin *Limnæ* étoit un quartier d'une tribu de l'Attique ſituée proche la ville d'Athénes, où il y avoit un temple de Bacchus, dans lequel on célébroit une fête en ſon honeur le 12 du mois Anthefterion, & on y falſoit combatre des jeunes gens à la lute. C'étoit dans ce temple, qu'on liſoit un décret des Athéniens, qui obligeoit leur roi, lorſqu'il vouloit ſe marier, de prendre une femme du pays, & une femme qui n'eût point été mariée auparavant. (*D. J.*)

LIMNEUS. On trouve quelquefois cette épithete donnée à Bacchus; mais à quel titre? Préſidoit-il auſſi aux lacs, aux étangs? Ce n'eſt pas la fonction du dieu du vin.

LIMNORIE, une des cinquante Néréides.

LIMOCINCTI, officiers des magiſtrats, qui portoient la ceinture appelée *licium*, deſſus le vêtement appelé *limum* ou *limus*. Aulugelle, (*XII. 2.*) en fait mention en ces termes: *Licio tranſverſo, quod limum appellatur, qui magiſtratibus præminiſtrabant, cincti erant*. Pignorius (*de ſervis*) raporte cette inſcription:

HONORI
M. GAVI. M. F.
POB. SQUILLIANI
EQ. PUB. IIII. VIR. I. D.
IIII. VIR. AP. UB.
CURATORI VICETINORUM
APPARITORES ET
LIMOCINCTI
TRIBUNALIS EJUS.

LIMONIADES } LIMONIATE } De ces deux mots formés de λειμών, *pré*, le premier déſigne les nymphes des prés; le ſecond une eſpece d'émeraude, ou de pierre couleur vert pré.

LIMUS ou *LIMUM*, bande d'étoſe, qui enveloppoit un homme depuis le nombril, ou la ceinture, juſqu'à la cheville du pied: *veſtis erat*, dit Servius (*Æneid.* 12. 119.), *qua uſque ad pedes tegebantur poparum pudenda*. C'étoit le ſeul vêtement des victimaires qui le fixoient à leur ceinture, avec pluſieurs tours d'une ceinture ou bandelete. Cette ceinture étoit tiſſue de pluſieurs couleurs, & s'appeloit *licium*, lorſqu'il s'agiſſoit du *limus* des ſerviteurs des magiſtrats, qui étoient

Digitized by Google

appelés *limocinctli*. Le plus ſouvent le *limus* eſt terminé, ſur les monumens, par une bande de pourpre; d'où lui vint ſon nom, ſelon Iſidore, *limus quia limus, id eſt, obliquas habet purpuras*.

LIMYRA, en Lycie. ΛΙΜΥΡΕΩΝ.

On a une médaille impériale greque de cette ville frapée en l'honeur de Gordien Pie.

LIMYRE, fontaine de Lycie, qui rendoit des oracles, ſelon Pline, d'une façon ſinguliere: c'étoit par le moyen des poiſſons. Les conſultans leur préſentoient à manger; ſi les poiſſons ſe jetoient deſſus, c'étoit une augure favorable pour l'événement ſur lequel on venoit les interroger; s'ils le refuſoient, en le rejetant avec leurs queues, c'étoit la marque d'un mauvais ſuccès.

LIN. Pour cacheter un teſtament, une lettre, ou un autre papier ſecret, on le perçoit de trois trous, au travers deſquels on paſſoit un fil de *lin* que l'on lioit, & ſur lequel on appliquoit de la cire pour recevoir l'empreinte d'un cachet. *Voyez* BYSSUS & TOILE.

LIN *incombuſtible*. *Voyez* AMIANTE.

LINDES, ville de l'île de Rhodes, fondée, ſelon les uns, par Tlépoleme, fils d'Hercule; ſelon les autres, par les Héliades, petits-fils du ſoleil. Le culte qu'on y rendoit à Minerve la fit ſurnommer LINDIENE.

LINEA, fil d'aplomb ou d'un niveau, corde de la ſonde de mer, corde de l'arc, horizon.

Linea margaritæ, un rang de perle.

Linea ſacra, au jeu des *calculi*, étoit la *ligne* vide, placée entre les deux armées.

Linea incita, au même jeu, étoit la derniere ligne de chaque côté.

LINEA alba dans les cirques, étoit la même choſe que la *Barrière* (*Voyez* ce mot.) ou la ligne tirée devant les chars & les coureurs, pour aligner au moment du départ. Une corde tendue & frotée de craie ou de chaux; *linea cretata*, pour être mieux viſible, formoit cette ligne: de là vinrent ces expreſſions, *a carceribus ad calcem*, & *hæc ſpatiis ultima creta meis*. (*Propert.* 4. 2. 58.)

LINEA in circo, eſpace vide qui coupoit les gradins, & formoit un rayon de cercle tiré du *podium* à la circonférence extérieure du cirque. La *linea* étoit vide de ſiéges, & l'on ne pouvoit y reſter que debout. Ovide (*Amorum* 3. 2. 19.) parlant d'une femme qu'il aimoit, auprès de laquelle il ſe plaiſoit à être aſſis dans le cirque à l'avant-derniere place du gradin, tandis qu'elle étoit à la derniere, lui dit que la *linea* la force de ſe raprocher de lui mal-gré elle:

Quid fruſtra refugis? cogit nos linea jungi,
Hæc in lege loci commoda circus habet.

Et (*de Arte amandi* 1. 141.)

Et bene, quod cogit, ſi nolis, linea jungi;
Quod tibi tangenda eſt lege puella loco.

LINEATORES in hippodromo, les mêmes que les DESIGNATORES *Indorum*. *Voyez ce mot*.

LINGE. Les anciens en faiſoient peu d'uſage, & on peut aſſurer en général qu'ils n'en portoient pas ſur la peau: de là vint la néceſſité des bains.

Les mouchoirs n'étoient pas en uſage chez les anciens, du moins chez les Grecs. On voit que les perſones de diſtinction ſe ſervoient de leur manteau pour s'eſſuyer les ieux, comme avoit fait Agathocle, frere d'une reine d'Égypte, dans une aſſemblée du peuple à Alexandrie (*Polyb. l. XV. p.* 712.) Il en étoit de même des ſervietes chez les Romains: elles ne furent introduites que très-tard, & encore l'uſage étoit que chaque convive apportât ſon linge.

LINGE (écriture ſur le). Au IVe ſiecle, quand on promulguoit quelque loi, elle étoit encore expoſée dans toutes les villes ſur des tables d'airain, ou de bois enduit de céruſe, ou ſur des nappes de *linge*. *Æreis tabulis, vel ceruſſatis, aut linteis mappis ſcripta*. (*Cod. Theodoſ.*)

Quant aux livres de *linge*, ils étoient d'un grand uſage dans l'antiquité. Tite-Live en fait ſouvent mention; il cite Licinius Macer & Tuberon, comme ayant conſulté les livres des magiſtrats, & les anciennes annales de Rome, qui n'avoient pour matiere que de la toile. Vopiſque parle de quelques ouvrages écrits ſur le *linge*, & conſervés dans une des plus célebres bibliotheques de ſon ſiecle. La toile fourniſſoit alors à l'écrivain la même matiere, qu'elle continue d'offrir au peintre: celle de lin étoit particuliérement employée. Les Parthes, au lieu de ſe ſervir du *papyrus*, qu'ils auroient pu trouver en aboudance à Babylone, faiſoient avec l'aiguille des lettres ſur leurs habits. Quand on emploie tant de temps à former quelques lettres, on ne doit pas ſe promettre des progrès fort rapides dans les ſciences. Les livres de *linge* étoient appelés *lintei*, *carbaſini*.

A Athènes, on écrivoit ſur le voile de Minerve les noms de ceux qui avoient été tués en combatant vaillament pour la patrie. Les Indiens, au raport de Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Thyane, écrivoient ſur des toiles, qu'il nomme *ſyndones*. Symmaque, après avoir dit deux mots des écrits ſur le *linge*, rend témoignage à la coutume ancienne, & qui, de ſon temps, étoit encore en vigueur, de faire tranſcrire ſur des volumes de ſoie, les pieces qu'on vouloit conſerver précieuſement, & pour leſquelles on avoit conçu la plus haute eſtime. Si la choſe étoit ſuſceptible de quelque difficulté, les theſes imprimées de nos jours ſur le ſatin, ſuffiroient pour la faire diſparoître.

LINGONICUM, mieux que *LEUCONICUM*, boure de laine, avec laquelle on faiſoit à Rome des matelas. Son nom venoit des étofes velues des Gaulois, *lingones*, que l'on tondoit pour avoir cette boura. Les Grecs avoient le même

uſage, & appeloient γράμμος, le *lingonicum* des Latins.

Le *lingenicum*, ſur lequel on étoit aſſis ſur les gradins du cirque étoit fait avec des joncs ſecs hachés.

Martial (*lib. XIV apoph.* 159.) décrit le *lingonicum* en ces vers:

Oppreſſa nimium vicina eſt faſcia pluma,
Vellera lingonicis accipe raſa ſagis.

LINIES, fêtes en l'honneur de Linus.

LINONASME, *muſ. des anc.* Chanſon lugubre & ſolemnele des Grecs, ſur la mort de Linus. Il y a toute apparence que le *linonaſme* étoit la même chanſon que le *linos*.

LINOS, eſpece de chanſon triſte ou de lamentation, en uſage chez les anciens Grecs.

Voici ce qu'en dit Hérodote, *liv. II*, en parlant des Égyptiens. „ Ils ont, dit-il, pluſieurs autres uſages remarquables, & en particulier celui de la *linos*, qui eſt célebre en Phénicie, en Cypre & ailleurs, où elle porte différens noms, ſuivant la différence des peuples. On convient que c'eſt la même chanſon, que les Grecs chantent ſous le nom de *linos*; & ſi je ſuis ſurpris de pluſieurs autres ſingularités d'Égypte, je le ſuis ſur-tout du *linos*, ne ſachant d'où il a pris le nom qu'il porte. Il paroît qu'on a chanté cette chanſon dans tous les temps: au reſte, le *linos* s'appele chez les Égyptiens, *maneros*. Ils prétendent que Maneros étoit le fils unique de leur premier roi; & que leur ayant été enlevé par une mort prématurée, ils honorerent ſa mémoire par cette eſpece de chanſon lugubre, qui ne doit ſon origine qu'à eux ſeuls „. Le texte d'Hérodote donne l'idée d'une chanſon funebre. Sophocle parle de la chanſon *élinos*, dans le même ſens; cependant le *linos* & l'*elinos* étoient chantées pour marquer non ſeulement le deuil & la triſteſſe, mais encore la joie, ſuivant l'autorité d'Euripide, cité par Athénée. (*l. XIV. ch. iij.*). Pollux donne encore une autre idée de cette chanſon, quand il dit que le *linos* & le *lithyerſe* étoient des chanſons propres aux ſoſſoyeurs & aux gens de la campagne. Comme Hérodote, Euripide & Pollux ont vécu à quelque ſiecle de diſtance les uns des autres, il eſt à croire que le *linos* fut ſujet à des changemens qui en firent une chanſon différente, ſuivant la différence des temps. (Sophocle, *in Ajace*. Pollux, *liv. I. c. j.* *Diſſert.* de M. de La Nuaze, *ſur les chanſons des anciens*, *mém. de l'Acad. des belles lettres*, *tom. IX. pag.* 358.)

LINTEARII, *LINTEONES*, } Gruter (38. 15.) raporte l'inſcription ſuivante, trouvée auprès de Vérone:

L. POSTHUMIUS. FACILIS
T. KAREIUS. VALENS
LINTEONES. APOLL.
D. P. S. D. L. D. P.

Les *linteenes* fabriquoient les toiles, & les *lintearii* les vendoient.

LINTRARII, conducteurs de canots.

LINTRES, pluriel de *LINTER*. C'étoient de véritables canots, c'eſt-à-dire, des troncs d'arbre creuſés, appelés en grec μονόξυλα, & qui, ſelon Xénophon, pouvoient porter trois hommes. Pline, Strabon & Tite-Live en parlent comme ſubſiſtant encore chez différens peuples.

On donnoit auſſi ce nom à des vaſes, dont la forme étoit la même que celle des canots.

LINUS étoit fils d'Uranie & d'Amphimarus, fils de Neptune, ſelon Pauſanias. Il fut le plus excellent muſicien que l'on eût encore vu; mais Apollon le tua, pour avoir oſé ſe comparer à lui. Les habitans du mont Hélicon faiſoient, tous les ans, ſon anniverſaire, avant de ſacrifier aux muſes. *Linus* fut pleuré des nations les plus barbares; & Homere dit que Vulcain avoit gravé ſur le bouclier d'Achille, entre pluſieurs autres ornemens, un jeune muſicien, qui chantoit ſur ſa lyre la mort de *Linus*.

LINUS, fils d'Apollon & de Terpſichore, fut maître d'Orphée, & enſuite d'Hercule. Il apprit à ce dernier à jouer d'un inſtrument de muſique qui ſe touchoit avec l'archet. Ce diſciple le tua. (*Voyez* HERCULE.) On dit qu'il avoit écrit de l'origine du monde, du cours du ſoleil & de la lune, de la nature des animaux & des plantes. Il diſoit, ſelon Diogene Laerce, que tout avoit été créé en un inſtant.

LION. Les *lions* étoient conſacrés à Vulcain, chez les Égyptiens, à cauſe de leur tempérament allumé, dit Élien (*de anim. l. XII. c. 7.*). Mais le Vulcain des Grecs étoit Cnuphis ou l'Agathodæmon des Égyptiens, c'eſt-à-dire, cet eſprit de vie, qui anime & remplit tout l'univers. Auſſi voit-on dans la barque de Marcianus Capella, un *lion* ſur un arbre, ſymbole de Vulcain.

Les raports du *lion* avec le ſoleil étoient plus directs, parce que le débordement du Nil arivoit pendant que le ſoleil parcourt le ſigne du *lion*, c'eſt-à-dire, en juillet & août (*Horapollo lib. I. c. 21.*). De là venoit, ajoute Horapollo, que les prêtres donnoient la forme de *lion* aux bouches & aux robinets des fontaines ſacrées; de là vint, ſelon le même écrivain, (*lib. I. c. 17.*) que l'on plaçât des *lions* ſous le trône d'Horus, pour montrer la grande analogie qui exiſtoit entre cet animal & le ſoleil, qui eſt appelé *Horus*.

Plutarque dit (*Simp. quæſt.* t. 4. *q.* 5.) que le *lion* étoit conſacré au ſoleil; parce que, de

tous

tous les animaux, qui ont des griffes recourbées, c'eſt le ſeul qui voit en naiſſant, & parce qu'il dort fort peu, & les yeux ouverts : mais c'eſt une fable. Le *lion* étoit un attribut de Veſta. Les poëtes atelent le char de Cybele de deux *lions*, comme il paroît par pluſieurs médailles. On portoit auſſi une effigie de *lion*, dans les ſacrifices de cette déeſſe ; parce que les Galles, ſes prêtres, avoient trouvé le moyen d'adoucir & même d'aprivoiſer des *lions*, juſqu'au point de pouvoir les toucher & les careſſer, ſans crainte, à ce que dit Varron. Les Léontins adoroient le *lion*, & en mettoient une tête ſur leurs monoies. Quant au *lion* de Némée, qu'Hercule tua, *voyez* NÉMÉE. C'eſt le *lion*, dont les poëtes ont fait la conſtellation du *lion* céleſte.

LIONS (Prêtres) ; Porphyre dit que chez les Perſes, le ſoleil étoit repréſenté ſous la forme d'un *lion* ; qu'il s'appeloit *mithra* ; que ſes prêtres s'appeloient *lions*, & ſes prêtreſſes *hyenes*.

LION ſur les monumens. Dans les ſculptures du cofre de Cypſelus (*Pauſan. V.*), on voyoit Agamemnon portant ſur ſon bouclier une tête de *lion*, *pour exprimer la terreur*, diſent l'inſcription & Pauſanias.

Cette tête tiroit peut-être la langue en ſigne de dériſion, comme celles de pluſieurs médailles greques ; & ce ſeroit l'explication de ce type extraordinaire.

On voit à Rome des *lions* égyptiens, deux à la montée du capitole, & deux autres à la fontaine dite *fontana felice*. (*Kircher l. cit. p.* 463.) Ces animaux ſont traités avec beaucoup d'intelligence, avec des travaux très-variés & des contours coulans & amenés de loin. Les grands atachemens des épaules & des flancs, qui ne ſont point indiqués dans les figures humaines, égyptiennes, ſont très-apparens dans celles des animaux ; ces parties, conjointement avec les veines des cuiſſes & des autres membres, ſont d'une exécution vigoureuſe & élégante. On ne peut douter que ce ne ſoient des ouvrages égyptiens, puiſque les *lions* de la fontaine *felice* ſont caractériſés par des hiéroglyphes qui ne ſe trouvent pas à ces animaux de fabrique poſtérieure.

Il s'eſt conſervé des *lions* grecs, d'une grande beauté, tant de ronde boſſe & demi-boſſe, que ſur des médailles & ſur des pierres gravées. Le *lion* aſſis de marbre blanc, plus grand que le naturel ; le même qui étoit placé autrefois au port du Pirée d'Athènes, & qui décore maintenant l'entrée de l'arſenal de Veniſe, eſt rangé, avec raiſon, parmi les plus beaux monumens de ce genre. Le *lion*, ſur ſes pieds du palais Barberini, auſſi plus grand que le naturel, & enlevé d'un tombeau, montre ce roi des animaux dans ſa majeſté terrible. De quelle beauté de deſſein & de coio ne ſont pas les médailles de la ville de Velia ! Au reſte, ceux qui ont obſervé plus d'un *lion* dans la nature, nous aſſurent que les figures antiques de ces animaux renferment quelque choſe d'idéal qui les diſtingue des *lions* vivans.

Sur une pâte de verre moulée ſur l'antique, on voit, dans la collection de Stoſch, Jupiter aſſis avec les pieds ſur un marche-pied, mettant la main droite ſur la tête d'un *lion* ailé, qui eſt du même côté. Au côté du trône où eſt le *lion*, il y a la déeſſe Veſta debout, avec un flambeau ; & de l'autre côté, ſur un autel eſt Harpocrate auſſi debout, qui tient une corne d'abondance poſée ſur un terme de Priape : l'aigle eſt au pied de Jupiter, à ſa gauche. Au reſte, Veſta eſt repréſentée ici comme à l'ordinaire, avec le flambeau, & un *lion*.

Une cornaline du même cabinet offre un horoſcope ; on y voit un *lion*, un caducée, le cancer, une tête de bélier, deux étoiles au deſſus, & un fouet ſous la tête du *lion*.

Sur une cornaline de la même collection, Hercule jeune entraîne le *lion* de la forêt de Némée hors de ſa caverne. La gravure en eſt fort belle, & approche un peu de la maniere étruſque. Cette pierre & les ſuivantes, qui repréſentent le même ſujet, nous autoriſent à mettre ce travail d'Hercule, le premier de tous : car il eſt ici repréſenté toujours jeune, & ſans barbe ; ce que Béger ne pouvoit pas bien diſtinguer ſur une (*Theſ. Palat. pag.* 204.) médaille d'Héraclée, dont le revers repréſente la même action. Outre cela, Hercule n'eſt pas encore revêtu de la peau de *lion* ſur nos pierres, quoiqu'au fond il auroit pu l'être, avant même qu'il eût tué celui de Némée ; puiſque, dès ſon enfance, il prit plaiſir à porter (*Theocrit. idil.* 25. *ad fin.*) la peau de *lion*, & qu'il vouloit coucher deſſus.

LION (Tête de). Sur les médailles : ſymbole de Cyzique & de Cnidus, en Carie ; ſur les médailles de Lyſimachia, de Rhegium, de Salamis.

— *Lion* paſſant, type ordinaire des rois de Galatie, de Capua, de Centoripe, d'Héraclée en Italie, des Léontins, de Magneſia en Ionie, de Meſſine, de Roma, de Silandus, de Smirne, de Syracuſe, de Tiati, de Velia, d'Héraclée en Acarnanie, de Lyon.

— *Lion* debout, ou couché, regardant une étoile ſur les médailles de Milet.

— *Lion* déchirant un animal ſur les médailles de Morgantium, de Velia, d'Acanthus.

LIONE. Les Ambraciotes adoroient autrefois la *lione* ; parce que Paphagès, ou comme Janus Parrhaſius l'appele, *epiſt.* 8, Phacillus, tyran d'Ambraſie, ayant rencontré une *lione* acompagnée de ſes petits lionceaux, cet animal le mit en pieces, & remit ainſi Ambraſie en poſſeſſion de ſa liberté. *Voyez* VOSSIUS, *de Idol.* (*l. III. c.* 75.) La *lione* eſt un des animaux qui a le plus d'amour pour ſes petits. Hérodote, (*l. III. c.* 108) Antigonus, (*hiſtor.* 25) Horus, (*Hiéroglyphe, l. II. c.* 78.) diſent que la *lione* ne porte des petits qu'une fois dans ſa vie ; que la nature a pourvu ainſi à la ſûreté du genre humain,

que ces animaux euſſent détruit, s'ils avoient multiplié beaucoup; que chez les Égyptiens, une *lione* étoit le hiéroglyphe d'une femme qui n'a eu qu'une fois des enfans. Quoi qu'il en ſoit du hiéroglyphe des Égyptiens, qui a bien pu être fondé ſur une fauſſe opinion, pluſieurs auteurs ſoutienent que c'eſt une fable, & que les *liones* ont des petits plus d'une fois, & qu'elles en ont plus d'un chaque fois; elles en portent juſqu'à quatre, & quelquefois plus. *Voyez*, ſur les *liones*, BOCHART.

LIPARI, île. ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRRR. en or. . . . . *Hunter.*

RRRR. en argent. . . . . *Hunter.*

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont: — trident — dauphin — proue de vaiſſeau. *Voyez* CYCLOPES.

LIPOGRAMMATIQUE, mot formé de λείπω, *je laiſſe*, & de γράμμα, *lettre*. Il ſe dit d'un ouvrage, où l'on affecte de ne point employer quelques lettres de l'alphabet. C'eſt de cette maniere, que Tryphiodore fit ſon odyſſée. Il n'y a point d'A dans le premier livre, point de B dans le ſecond, & ainſi des autres. Neſtor, poëte de Lavanda, qui vivoit du temps de l'empereur Sévere, fit auſſi une iliade *lipogrammatique*. Laſus-d'Hermoine, très-ancien poëte, avoit fait une ode & une hymne ſans ξ. Cléarque, dans Athénée, parle auſſi d'une ode ſans ξ, faite par Pindare.

LIQUARE vinum. Les Romains ne faiſoient point bouillir le vin dans des cuves, mais dans les amphores, où ils le gardoient juſqu'à plus de cent ans. De plus, ils cuiſoient leurs vins en expoſant les amphores de terre cuite à la fumée. Tout cela rendoit le vin très-épais & très-chargé de lie. Ils étoient obligés, pour le boire, de le paſſer, *liquare*, à la chauſſe, ou dans une paſſoire, *colo*.

LIRIOPÉE, une des nymphes océanides, qui eut Narciſſe du fleuve Céphiſe; elle donna ſon nom à la fontaine, dans laquelle on feint que Narciſſe ſe noya. *Voyez* NARCISSE.

LIS. La fleur du *lis* eſt ſouvent placée dans la main de Junon, de Vénus & de l'Eſpérance. Clément d'Alexandrie (*Pædag. l. 2. c. 8.*) dit que Vénus l'aimoit beaucoup.

LISAMO, roi inconnu, peut-être d'Arſamoſate.

Ses médailles, avec ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΙΣΑΜΟ, ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

LISSA. Euripide, dans ſon Hercule furieux, met la déeſſe *Liſſa* au nombre des furies, parce qu'elle inſpiroit la fureur & la rage, d'où elle avoit tiré ſon nom grec. Junon, dans ce poëme, ordonne à Iris de conduire cette furie, armée de ſerpens, auprès d'Hercule, pour lui inſpirer les fureurs qui lui firent enfin perdre la vie.

LISSUS, en Crete. ΛΙΣΣΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

RRRR. en argent..... *Eckhel.*

O. en bronze.

LIT. *Voyez* LITS.

LITANOBRIGA, dans les Gaules. LITAN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent . . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en bronze.

LITARE differe de *ſacrificare*, ſelon Macrobe, en ce que ce dernier exprime l'offrande; & *litare*, l'acceptation de l'offrande de la part des dieux. Un acteur du *Pœnulus* de Plaute veut bien offrir des victimes pour les manger enſuite, mais non les abandoner aux dieux, ou à leurs miniſtres; *tum me Jupiter faciat, ut ſemper ſacrificem, & nunquam litem.*

LITERATUS. *Voyez* INSCRIPTIO.

LITERNUM, en Italie.

Pellerin a publié une médaille de bronze autonome, avec les noms étruſques de Cume & de *Liternum*, deux villes voiſines & alliées.

LITES. C'étoient, ſelon Homere, les prieres, filles de Jupiter (Le mot λιτὴ ſignifie *ſupplication, prieres.*) „ Ces déeſſes, dit-il, ſont boiteuſes, ri„ dées, ayant toujours les yeux baiſſés, toujours „ rampantes & toujours humiliées; elles marchent „ toujours après l'injure: car l'injure, altiere, „ pleine de confiance en ſes propres forces, & „ d'un pied léger, les dévance toujours, parcourt „ la terre, pour éfrayer les hommes, tandis que „ les humbles prieres la ſuivent pour guérir les „ maux qu'elle a faits. Celui qui les reſpecte & „ qui les écoute, en reçoit de grands ſecours; el„ les l'écoutent à leur tour dans ſes beſoins, & „ portent ſes vœux aux pieds du grand Jupi„ ter „. (*Odyſſ. lib. II.*)

LITHÉSIEN, ſurnom de l'Apollon de Mélée ou Mélia. (*Litheſius.*) On l'appeloit ainſi, dit Étienne de Byzance, parce que, dans cette ville, la ſtatue de ce dieu étoit poſée ſur une pierre: λίθος, *lithos*, en grec, ſignifie *pierre*.

LITHOBOLIE. C'eſt le nom grec de la fête appelée la *lapidation*, dont nous avons parlé; (de λίθος, *pierre*, & de βάλλω, *je jete*.)

LITHOMANTIE, divination par les pierres, comme le porte ce nom tiré du grec, & compoſé de λίθος, *pierre*, & de μαντεία, *divination*.

On a quelques conjectures incertaines ſur cette eſpece de divination. Dans le poëme des pierres attribué à Orphée, il en eſt fait mention d'une, qu'Apollon donna à Hélénus le troyen. Cette pierre, dit le poëte, s'appele *ſideritès*, & a le don de la parole; elle eſt un peu raboteuſe, dure, peſante, noire, & a des rides qui s'étendent circulairement ſur ſa ſurface. Quand Hélénus vouloit employer la vertu de cette pierre, il s'abſtenoit pendant vingt-un jours du lit conjugal, des bains publics & de la viande des animaux;

Digitized by Google

enſuite il faiſoit pluſieurs ſacrifices, il lavoit la pierre dans une fontaine, l'enveloppoit pieuſement & la portoit dans ſon ſein. Après cette préparation qui rendoit la pierre animée, il la prenoit à la main pour l'exciter à parler, & faiſoit ſemblant de la vouloir lancer. Alors elle jetoit un cri ſemblable à celui d'un enfant qui déſire le lait de ſa nourice. Hélénus profitant de ce moment, interrogeoit la pierre ſur ce qu'il vouloit ſavoir, & en recevoit des réponſes certaines. C'eſt ſur ces réponſes, qu'il prédit la ruine de Troye ſa patrie.

Dans ce qui nous reſte des prétendus oracles de Zoroaſtre, il eſt fait meotion d'une pierre que Pline nomme *aſtroite*, qu'il faut offrir en ſacrifice, dit Zoroaſtre, lorſqu'on verra un démon terreſtre s'approcher. Delrio & Pſellus appelent cette pierre *mizouris*, *minzouris* & *munſuris*, & ajoutent qu'elle avoit la vertu d'évoquer les génies, & d'en tirer les réponſes qu'on ſouhaitoit; mais les poëmes d'Orphée & de Zoroaſtre ſont des ouvrages ſuppoſés. Cherchons donc dans des ſources plus certaines des traces de la *lithomantie*.

Il y a apparence que les Chananéens & les Phéniciens conſultoient les pierres comme des oracles; & ces pierres, ainſi diviniſées, étoient connues dans toute l'antiquité ſous le nom de *baſiles*, ou pierres animées, qui rendoient des oracles. *Voyez* BETILES. *Mém. de l'Acad. des inſcript. l. VI. pag.* 514. 525. & 531. Delrio, *diſquiſit. magiq. l. IV. c. XI. quæſt. vij. ſect. 1. p.* 555. On raporte encore à la *litomantie* la ſuperſtition de ceux qui penſent que la pierre précieuſe, qu'on nomme *amethyſte*, a la vertu de faire connoître à ceux qui la portent les événemens futurs par les ſonges.

LITHOSTROTOS. Ce mot eſt grec λιθόστρωτος, en latin *lithoſtrotum*, c'eſt-à-dire, *pavé de pierres*; mais les petits pavés porterent ce nom par excellence chez les anciens. Ils entendoient proprement par *lithoſtrota*, des pavés, tant de marqueterie ſimple, que de moſaique, faits de coupures de divers marbres, qui ſe joignoient & s'enchâſſoient enſemble dans le ciment. On formoit, avec ce petit carrelage, toutes ſortes de compartimens différens en couleurs, en grandeurs & en figures. *Lithoſtrota*, dit Grabaldus, *e parvulis cruſtis marmoreis, quaſi pavimenta lapidibus ſtrata*. C'eſt de ces ſortes de pavés, dont parle Varron, *de re ruſt. lib. IV*, en écrivant à l'un de ſes amis, *quum villam haberet opere tectorio ac pavimentis nobilibus* lithoſtrotis *ſpectandam, parum putaſſet eſſe, ni quoque parietes eſſent illis ornati*.

Les *lithoſtrota*, ou pavés de marqueterie & de moſaique ſuccéderent aux pavés peints, inventés par les Grecs, & en firent perdre l'uſage. C'eſt Pline, *lib. XXXVI. cap. XXV.*, qui nous l'apprend en ces termes: *Pavimenta originem apud Græcos habent, elaborata arte, pictura ratione, donec* lithoſtrota *eam expulere*.

Ils commencerent à Rome ſous Sylla, qui fit faire un des ces nouveaux pavés de pieces de rapport, dans le temple de la Fortune, à Préneſte, environ 900 ans avant J. C.

Lithoſtrotos eſt compoſé de λίθος, *pierre*; & de στρωτὸς, un *pavé*; en latin, *ſtratum*. (*D. J.*)

LITICEN. *Leg. III. Parthicæ*. Muratori (794. 4.) raporte une inſcription, dans laquelle il eſt fait mention du trompete courbé, ou joueur de *lituus*, de la troiſieme légion ſurnomée *parthique*.

LITIERE, *baſterna & lectica*. C'étoit chez les Romains, comme parmi nous, une eſpece de corps de caroſſe fixé ſur les brancards. Entrons dans quelques détails.

Les Romains avoient deux ſortes de voitures portatives, dont les formes étoient différentes, & qui étoient différemment portées; ſavoir, l'une par des mulets, ou l'appeloit *baſterna*; & l'autre par des hommes, on la nommoit *lectica*.

La baſterne ou la *litiere*, proprement nommée, ſelon nos uſages, a été parfaitement décrite dans une anciene épigramme que voici:

Aurea matronas claudit baſterna pudicas,
Quæ radians latum geſtat utrumque latus.
Hanc geminus portat duplici ſub robore burdo,
Provehit & modico pendula ſepta gradu.
Proviſum eſt caute, ne per loca publica pergens,
Fuſcetur viſis caſta marita viris.

„ Une *litiere* dorée & vitrée (en verre ou en pierre ſpéculaire), des deux côtés, enferme les dames de qualité; elle eſt ſoutenue ſur un brancard par deux mulets qui portent à petits pas cette eſpece de cabinet ſuſpendu: la précaution eſt fort bonne, pour empêcher que les femmes mariées ne ſoient ſubornées par les hommes qui paſſent „.

Iſidore, dans ſes origines (*liv. XX. cap. xij.*), & d'autres auteurs, parlent auſſi de cette *litiere* fermée, qui ne ſervoit que pour les femmes.

L'autre eſpece de *litiere*, appelée *lectica*, étoit communément ouverte, quoiqu'il y en eût de fermées; les hommes s'en ſervoient d'ordinaire, & des eſclaves la portoient, comme c'eſt la coutume parmi les aſiatiques pour les palanquins. Il y en avoit de plus ou moins magnifiques, ſelon la qualité, le rang, ou le goût dominant du luxe. Dion Caſſius nous apprend que, ſous Claude, ces ſortes de *litieres* vinrent à la mode pour les dames; on les faiſoit alors plus petites qu'auparavant, & toutes découvertes. De là vint que Pline appeloit les *litieres* couvertes, des *chambres de voyageurs; cubicula veſtoria*.

On y employoit plus ou moins de porteurs; deux, quatre, ſix, huit. La *litiere*, *lectica*, portée par quatre eſclaves, s'appeloit *tétraphore*, te-

trapborum; la *litiere* portée par ſix, s'appeloit *exaphore*, *exapborum*; & la *litiere*, portée par huit, ſe nommoit *octophore*, *octophorum*.

On en uſoit non ſeulement en ville, mais en voyage, comme on peut le voir dans Plutarque, au ſujet de Cicéron, qui commanda à ſes domeſtiques de s'arrêter, & de poſer ſa *litiere*, lorſqu'Hérennius, qui le cherchoit avec ſes ſoldats par ordre de Marc-Antoine, pour lui ôter la vie, étoit près de l'atteindre : alors Cicéron tendit le cou hors de ſa *litiere*, regardant fixément ſes meurtriers, tandis que ſes domeſtiques déſolés ſe couvroient le viſage : ainſi périt l'orateur de Rome, le 8 décembre 710 de Rome, âgé de près de 64 ans.

Il ſemble réſulter de ce détail, que nos *litieres*, portées par des mulets ou par des chevaux, répondent à la *baſterne*; & que nos chaiſes vitrées, portées par des hommes, ſe raportent en quelque maniere à la *lectica* des Romains.

Mais il eſt bon de remarquer que le mot *lectica* avoit encore d'autres ſignifications analogues à celui de *litiere*.

1°. Il déſignoit de grandes chaiſes de chambre, vitrées de toutes parts, où les femmes ſe tenoient, travailloient & parloient à tous ceux qui avoient à faire à elles : j'ai vu quelque choſe d'approchant dans des cafés à Londres. Auguſte avoit une de ces chaiſes, où il s'établiſſoit ſouvent après ſouper, pour travailler; Suétone l'appele *lecticulam lucubratoriam*.

La *ſella* étoit moins élevée que la *lectica*, & ne pouvoit contenir qu'une perſone aſſiſe.

2°. *Lectica*, ſignifioit encore le *cercueil*, dans lequel on portoit les morts au bûcher. On les plaçoit ſur ce brancard, habillés d'une maniere convenable à leur ſexe & à leur rang : on en trouvera la preuve dans Denis d'Halycarnaſſe, dans Cornelius Népos, & autres hiſtoriens.

Il eſt vrai-ſemblable que *lectica* eſt dérivé de *lectus*, un lit, parce qu'il y avoit dans la *litiere* un conſſin & un matelas, comme à un lit.

L'invention de cette voiture, portée par des hommes ou par des bêtes, venoit des rois de Bithynie; mais l'uſage de ces voitures prit une telle faveur à Rome, que ſous Tibere les eſclaves ſe faiſoient porter en *litiere* par d'autres eſclaves inférieurs. Enfin cette mode ceſſa ſous Alexandre Sévere, pour faire place à celle des chars, qui s'introduiſit même juſque chez les gens du peuple de Rome, à qui l'empereur permit de décorer leurs chars, & de les argenter à leur fantaiſie.

Je finis d'autant mieux, que le lecteur peut ſe dédomager de mes omiſſions par le Traité de Scheffer, *de re vehiculari*, in-4°. & celui d'Arſtorphius, *de lectis & lecticis*, in-12. (*D. J.*)

LITIERSE *ou* LITIERSES, chanſon en uſage parmi les Grecs, & ſur-tout affectée aux moiſſoneurs. Elle fut ainſi nommée de Lytierſès, fils naturel de Midas, & roi de Célenes en Phrygie.

Pollux dit que le *litierſe* étoit une chanſon de deuil qu'on chantoit autour de l'aire & des gerbes, pour conſoler Midas de la mort de ſon fils, qui, ſelon quelques-uns, avoit été tué par Hercule. Cette chanſon n'étoit donc pas une chanſon greque dans ſon origine : auſſi Pollux la met-il au rang des chanſons étrangeres; & il ajoute qu'elle étoit particuliere aux Phrygiens, qui avoient reçu de Lytierſès l'art de l'agriculture. Le ſcholiaſte de Théocrite aſſure que de ſon temps les moiſſoneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lytierſès, comme d'un excellent moiſſoneur.

Si le *litierſe* a été, dans ſon origine, une chanſon étrangere aux Grecs, qui rouloit ſur les éloges d'un prince phrygien, on doit reconoître que les moiſſoneurs de la Grece n'adopterent que le nom de la chanſon, & qu'il y eut toujours une grande différence entre le *litierſe* phrygien & le *litierſe* grec. Ce dernier ne parloit guere ni de Lytierſès, ni de Midas, à en juger par l'*Idylle X* de Théocrite, où le poëte introduit un moiſſoneur, qui, après avoir dit : voyez ce que c'eſt que la chanſon du divin Lytierſès, la raporte partagée en ſept couplets, qui ne s'adreſſent qu'aux moiſſoneurs, à ceux qui batent le grain, & au laboureur qui emploie les ouvriers. Au reſte, cette chanſon de Lytierſès paſſa en proverbe en Grece, pour ſignifier une chanſon qu'on chantoit à contre-cœur & par force. Pollux, *lib. IV. c. vij.* Éraſme, *adag. chil. iij. cent. 4. adag.* 75. Diſſert. de M. de la Nauſe ſur les Chanſons anciennes. Mémoires de l'acad. des Belles Lettres, *tom. IX, p.* 349 *& ſuiv.*

LITOMANTIE, terme formé du grec λιτὸς, *qui rend un ſon clair*, & de μαντεία, *divination*. Eſpece de divination qui conſiſtoit à pouſſer les uns contre les autres pluſieurs anneaux, dont le ſon plus ou moins clair & aigu formoit, diſoit-on, des préſages bons ou mauvais pour l'avenir.

LITRE d'argent, monoie anciene de l'Égypte & de l'Aſie. *Voyez* ONOE D'OR.

LITRE, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* ROTULE.

LITS pour le ſomeil, *lecti cubiculares*. Tant que les Romains conſerverent leur genre de vie dur & auſtere, ils coucherent ſimplement ſur la paille, ou ſur des feuilles d'arbres ſeches, & ils n'avoient pour couvertures que quelques peaux de bêtes, qui leur ſervoient auſſi de matelas. Dans les beaux jours de la république, ils s'écarterent peu de cette ſimplicité; & pour ne pas dormir ſous de riches lambris, leur ſomeil n'en étoit ni moins profond, ni moins plein de délices. Mais bientôt l'exemple des peuples qu'ils ſoumirent, joint à l'opulence qu'ils commencerent à goûter, les porta à ſe procurer les commodités

Digitized by Google

de la vie, & conſécutivement les rafinemens de la moleſſe. À la paille, aux feuilles d'arbres ſeches, aux peaux de bêtes, aux couvertures faites de leurs toiſons, ſuccéderent des matelas de la laine de Milet, & des *lits* de plumes du duvet le plus fin. Non contens de bois de *lits* d'ébene, de cédre & de *citreus*, ils les firent enrichir de marqueterie ou de figures en relief; enfin ils en eurent d'ivoire & d'argent maſſif, avec des couvertures fines, teintes de pourpre & rehauſſées d'or.

Au reſte, leurs *lits*, tels que les marbres antiques nous les repréſentent, étoient faits à peu près comme nos *lits* de repos, mais avec un doſſier qui régnoit le long d'un côté, & qui de l'autre s'étendoit aux pieds & à la tête, n'étant ouverts que par-devant. Ces *lits* n'avoient point d'impériales ni de rideaux; & ils étoient ſi élevés, que l'on n'y pouvoit monter ſans marche-pied ou gradin.

C'eſt à Rome qu'on dormoit ſur ces *lits* de plumes ſi recherchés dans l'antiquité, & qu'on achetoit des Égyptiens, qui furent toujours aſſez ſenſés pour ne pas s'en ſervir eux-mêmes. Il en eſt parlé dans une épigramme de Martial, qui commence par ces mots: *Quid torus a Nilo*, &c. Ce commerce étoit fondé ſur la prodigieuſe quantité d'oies que les Égyptiens nouriſſoient.

On peut croire que les Grecs avoient des *lits* à pavillon, d'après leur nom Κωνωπεῖα.

Περιστρώματα & Στρωματοδέσματα étoient des *lits* couverts de houſſes de pluſieurs couleurs.

Lits de table des Grecs. La moleſſe aſiatique inventa l'uſage de manger couché ſur des *lits*; cet uſage paſſa chez les Grecs, ſans qu'on puiſſe en fixer l'époque. Il en eſt parlé dans le feſtin que Cliſthene (Diodore de Sicile) donna, l'an 548 avant J. C., aux prétendans de ſa fille. Plutarque parlant de la frugalité de Cléomene (*Hommes illuſtres*), dit que ſa table étoit ordinairement laconique, c'eſt-à-dire, très-frugale, à trois *lits* ſeulement; & s'il avoit à recevoir des ambaſſadeurs ou autres étrangers, il ajoutoit deux *lits*, & alors ſa table étoit ſervie par des officiers, & un peu plus ſplendidement. Dès que le repas étoit fini, on apportoit une table à trois pieds, ſur laquelle on poſoit un vaſe d'airain rempli de vin, deux autres vaſes & quelques taſſes d'argent qu'on préſentoit à ceux qui vouloient boire. Les tables étoient ordinairement de trois *lits*, à trois perſones par *lits* quelquefois cinq; mais cela devenoit iocommode. On verra chez les Romains des particularités qui feront comprendre la maniere dont on ſe plaçoit. Chez les Grecs, on ne couvroit point les tables d'une nappe (*Jac. Phil. Thomaſini de teſſeris hoſpitalitatis, cap. 18. Ferrarius de re veſt. pars II. lib. I c. 7.*). Ces tables ont ſur les monumens trois pieds ou ſoutiens; il ſemble cependant, par la deſcription de Plutarque, que la premiere table en avoit plus de trois, comme étant plus grande.

Lit de table, *lectus triclinaris*. *Lit* ſur lequel les anciens ſe mettoient pour prendre leur repas dans les ſalles à manger.

Ils ne s'aſſeyoient pas comme nous, pour manger; ils ſe couchoient ſur des *lits* plus ou moins ſemblables à nos *lits* de ſalle, dont l'uſage peut nous être reſté de l'antiquité. Leur corps étoit élevé ſur le coude gauche, afin d'avoir la liberté de manger de la main droite, & leur dos étoit ſoutenu par-derriere avec des traverſins, quand ils vouloient ſe repoſer.

Cependant la maniere dont les Romains étoient à table, n'a pas toujours été la même dans tous les temps, mais elle a toujours paru digne de la curioſité des gens de lettres; & ſi je l'oſe dire, je me ſuis mis du nombre.

Avant la ſeconde guerre punique, les Romains s'aſſeyoient ſur de ſimple banc de bois, à l'exemple des héros d'Homere, ou, pour parler comme Varron, à l'exemple des Crétois & des Lacédémoniens; car, dans toute l'Aſie, on mangeoit couché ſur des *lits*.

Scipion l'africain fut la premiere cauſe innocente du changement qui ſe fit à cet égard. Il avoit apporté de Carthage de ces petits *lits*, qu'on a long-temps appelés *puniciani*, africains. Ces *lits* étoient fort bas, d'un bois aſſez commun, rembourées ſeulement de paille, ou de foin, & couverts de peaux de chevre ou de mouton.

Un tourneur ou menuiſier de Rome, nommé *Archias*, les imita, & les fit un peu plus propres; ils prirent le nom de *lits archiaques*. Comme ils tenoient peu de place, les gens d'une condition médiocre n'en avoient encore point d'autres ſous le ſiecle d'Auguſte. Horace lui-même s'en ſervoit à ſon petit couvert; je le prouve par le premier vers de l'*épître 5. du liv. I*; car c'eſt ainſi qu'il faut lire ce vers:

Si potes archiacis convivia recumbere lectis.

„ Si vous voulez bien, mon cher Torquatus, „ accepter un repas frugal, où nous ſerons cou„ chés ſur des *lits* bourgeois „.

Il eſt certain qu'il y avoit peu de différence pour la délicateſſe entre les *lits* africains, apportés à Rome par Scipion, & les anciens bancs dont on ſe ſervoit auparavant. Mais l'uſage de ſe baigner chez ſoi, qui s'établiſſoit dans ce temps-là, & qui afoiblit inſenſiblement le corps, fit que les hommes au ſortir du bain ſe jetoient volontiers ſur des *lits* pour ſe repoſer, & qu'ils trouverent commode de ne pas quiter ces *lits* pour manger. Enſuite la mode vint que celui qui prioit à ſouper fit la galanterie du bain à ſes conviés; c'eſt pourquoi on obſervoit, en bâtiſſant les maiſons, de placer la ſalle des bains proche de celle où l'on mangeoit.

D'un autre côté, la coutume de manger couchés ſur des *lits* prit faveur, par l'établiſſement

de dreſſer pour les dieux des *lits* dans leurs temples aux jours de leur fête & du feſtin public qui l'acompagnoit. La remarque eſt de Tite-Live (*Décad. liv. I. ch. j.*). Il n'y avoit preſque que la fête d'Hercule où l'on ne mettoit point de *lits* autour de ſes tables, mais ſeulement des ſiéges, ſuivant l'ancien uſage : ce qui fait dire à Virgile, quand il en parle, *hos ſacris ſedes epulis*. Tous les autres dieux furent traités plus délicatement. On peut voir encore aujourd'hui la figure des *lits* dreſſés dans leurs temples ſur des bas-reliefs & des médailles antiques. Il y en a deux repréſentations dans Spanheim; l'une pour la déeſſe *Salus*, qui donne à manger à un ſerpent; l'autre, au revers d'une médaille de la jeune Fauſtine.

Comme les dames romaines, à la différence des dames greques, mangeoient avec les hommes, elles ne crurent pas d'abord qu'il fût de la modeſtie d'être couchées à table, elles ſe tinrent aſſiſes ſur les *lits* tant que dura la république; mais elles perdirent avec les mœurs la gloire de cette conſtance; & depuis les premiers Céſars juſque vers l'an 320 de l'ere chrétiene, elles adopterent & ſuivirent ſans ſcrupule la coutume des hommes.

Pour ce qui regarde les jeunes gens qui n'avoient point encore la robe virile, on les retint plus long-temps ſous l'ancienne diſcipline. Lorſqu'on les admétoit à table, ils y étoient aſſis ſur le bord du *lit* de leurs plus proches parens. Jamais, dit Suétone, les jeunes Céſars, Caius & Lucius, ne mangerent à la table d'Auguſte qu'ils ne fuſſent aſſis *imo loco*, au bas bout.

La belle maniere de traiter chez les Romains, étoit de n'avoir que trois *lits* autour d'une table, un côté demeurant vide pour le ſervice. Un de ces trois *lits* étoit au milieu, & les deux autres à chaque bout; d'où vint le nom de *triclinium*, donné également à la table & à la ſalle à manger.

Il n'y avoit guere de place ſur les plus grands *lits* que pour quatre perſones; les Romains n'aimoient pas être plus de douze à une même table, & le nombre qui leur plaiſoit davantage étoit le nombre impair de trois, de ſept ou de neuf: leur *lits* ordinaires ne contenoient que trois perſones. Le maître de la maiſon ſe plaçoit ſur le *lit* à droite au bout de la table, d'où voyant l'arangement du ſervice, il pouvoit plus facilement donner des ordres à ſes domeſtiques; il réſervoit une place au deſſus de lui pour un des conviés, & une au deſſous pour ſa femme ou quelque parent.

Le *lit* le plus honorable étoit celui du milieu; enſuite venoit celui du bout à gauche: celui du bout à droite étoit cenſé le moindre. L'ordre pour la premiere place, ſur chaque *lit*, requéroit de n'avoir perſone au deſſus de ſoi; & la place la plus diſtinguée étoit la derniere ſur le *lit* du milieu: on l'appeloit la *place conſulaire*, parce que effectivement on la donnoit toujours à un conſul quand il alloit manger chez quelque ami. L'avantage de cette place conſiſtoit à être la plus libre pour ſortir du repas, & la plus acceſſible à ceux qui ſurviendroient pour parler d'afaires; car les Romains, quoiqu'à table, ne ſe départoient jamais de remplir les fonctions de leurs charges.

Horace, dans une de ſes ſatyres (*l. II. ſat. 8.*) nous inſtruit qu'on mettoit la table ſous un dais quand on traitoit un grand ſeigneur, comme Mécene; & Macrobe décrivant un repas des pontifes, dit, pour en exprimer la magnificence, qu'il n'y avoit que dix conviés, & que cependant on mangeoit dans deux ſalles. C'étoit par le même principe de magnificence qu'il y avoit une ſalle à cents *lits* dans la célebre fête d'Antiochus Épiphanès, décrite par Élien.

La ſomptuoſité particuliere des *lits* de table conſiſtoit, 1°. dans l'ébene, le cédre, l'ivoire, l'or, l'argent, & autres matieres précieuſes dont ils étoient faits ou enrichis; 2°. dans les ſuperbes couvertures de diverſes couleurs, brodées d'or & de pourpre; 3°. enfin dans les trépieds d'or & d'argent.

Pline (*l. XXXIII. c. xj.*) remarque qu'il n'étoit pas extraordinaire, ſous Auguſte, de voir les *lits* de table entiérement couverts de lames d'argent, garnis de matelas les plus mollets & des courte-pointes les plus ſiches. Du temps de Séneque, ils étoient communément revêtus de lames d'or, d'argent, ou d'électrum, mélange d'or avec l'argent. Cette mode paſſa de l'orient à Rome, comme il paroît par le pompe triomphale de Lucullus, dont Plutarque nous a laiſſé la deſcription.

Aulugelle ſe plaignant du luxe des Romains en *lits* d'or, d'argent & de pourpre, ajoute qu'ils donnoient aux hommes, dans leurs feſtins, des *lits* plus magnifiques qu'aux dieux mêmes; cependant un docteur de l'Égliſe, en parlant des *lits* des dieux, dit: *Dii veſtri triclinia cæleſtibus, atque in chalcidicis aureis canitant*. En effet, un auteur grec fait mention d'un *lit* des dieux, qui étoit tout d'or, dans l'île de Pandere. Que devoir-ce être des *lits* des hommes, s'ils les ſurpaſſoient encore!

Ciaconius, qui a épuiſé ce ſujet dans ſa Diſſertation de *triclinio*, vous en inſtruira. Il vous apprendra le degré de ſomptuoſité où l'on porta la diverſité de ces *lits*, ſuivant les ſaiſons; car il y en avoit d'été & d'hiver. Il vous indiquera la matiere de ces divers *lits*, le choix des étoffes & de la pourpre, enfin leur perfection en broderie. Pour moi j'aime mieux ne vous citer que ce ſeul vers d'Ovide, qui peint l'ancienne pauvreté romaine: „ Les *lits* de nos pe-„ res n'étoient garnis que d'herbes & de feuilles; „ il n'apartenoit qu'aux riches de les garnir de „ peaux „.

Digitized by Google

Qui poterat pelles addere, dives erat.

La mode donna à ces *lits* depuis deux pieds juſqu'à quatre pieds de hauteur ; elle en changea perpétuélement la forme & les contours. On en fit en long, en ovale, en forme de croiſſant ; & enſuite on les releva un peu ſur le bout qui étoit proche de la table, afin qu'on fût apuié plus commodément en mangeant. On les fit auſſi plus ou moins grands, non ſeulement pour être à ſon aiſe, mais encore afin que chaque *lit* pût tenir au beſoin, ſans ſe gêner, quatre ou cinq perſones ; d'où vient qu'Horace dit (*l. I. ſat. iv. v.* 86.) : „ Vous voyez ſouvent quatre per„ ſones ſur chacun des trois *lits* qui entourent „ une table „.

Sæpe tribus lectis *videas cœnare quaternos.*

Plutarque nous apprend que Céſar, après ſes triomphes, traita le peuple romain à vingt-deux mille table à trois *lits*. Comme il eſt vrai-ſemblable que le peuple ne le fit point de ſcrupule de ſe preſſer pour un ami, & de ſe mettre quelquefois quatre, il en réſulte qu'il y avoit au moins deux cents mille perſones à ces vingt mille tables, aux dépens de Céſar. *Voyez* au mot LARGESSE ce que j'ai dit de l'argent qu'il avoit employé pour ſe faire des créatures.

Puiſque dans les repas publics on faiſoit manger le peuple romain ſur des *lits*, on ne doit pas s'étoner de voir cet uſage établi en Italie, ſous le regne de Néron, juſque parmi les laboureurs. Columelle leur en fait le reproche, & ne le leur permet qu'aux jours de fêtes.

Quant aux tables autour deſquelles les *lits* étoient rangés, c'eſt aſſez d'obſerver ici que de la plus grande ſimplicité, on les porta en peu de temps à la plus grande richeſſe. Les convives y venoient prendre place à la ſortie du bain, revêtus d'une robe qui ne ſervoit qu'aux repas, & qu'on appeloit *veſtis cœnatoria*, *veſtis convivalis*. C'étoit encore le maître de la maiſon qui fourniſſoit aux conviés ces robes de feſtins, qu'ils quitoient après le repas.

Nous avons des eſtampes qui nous repréſentent ces robes, ces tables, ces *lits*, & la maniere dont les Romains étoient aſſis deſſus pour manger ; mais je ne ſai ſi, dans pluſieurs de ces eſtampes, l'imagination des artiſtes n'a pas ſuppléé aux monumens : du moins il s'y trouve bien des choſes difficiles à concilier. Il vaut donc mieux s'en tenir aux ſeules idées qu'on peut s'en former par la lecture des auteurs contemporains & par la vue de quelques bas-reliefs qui nous en ont conſervé des repréſentations incompletes.

Dans l'un de ces bas-reliefs, on voit une femme à table, couchée ſur un des *lits*, & un homme près d'elle, qui ſe prépare à s'y placer quand on lui aura ôté ſes ſouliers : on ſait que la propreté vouloit qu'on les ôtât dans cette occaſion. La femme paroît couchée un peu de côté, & apuiée ſur le coude gauche, ayant pour tout habillement une tunique ſans manches, avec une draperie qui l'envelope au deſſus de la ceinture juſqu'en bas. Elle a pour coeffure une eſpece de bourſe où ſont ſes cheveux, & qui ſe ferme autour de la tête.

La *Pl. XIV* du *tome I.* des peintures antiques d'Herculanum, repréſente auſſi la fin d'un ſouper domeſtique de deux perſones ſeulement, aſſiſes ſur un même *lit*. La table eſt ronde ; il y a deſſus trois vaſes & quelques fleurs, & le plancher en eſt tout couvert. (*D. J.*)

Caylus dit (*Rec. d'antiq. 2. Pl.* 115.), en publiant un bas-relief de marbre, qui repréſente un repas : „ La forme du *lit*, ou de la table, en demi-cercle, & la maniere dont le trois convives ſont diſpoſés, paroiſſent aſſez ſingulieres ; mais on voit pluſieurs *lits* ou tables arangés de cette façon dans les anciens monumens „.

„ L'ouvrage intitulé *Roma ſubterranea* (*lib. VI. cap.* 27.) en fournit pluſieurs exemples à l'occaſion des agapes ou repas des premiers chrétiens. Je renvoie principalement le lecteur à la *p.* 606. Mais le manuſcrit du Virgile conſervé au Vatican, & dont les figures ont été gravées par Pietro-Sante-Bartoli, nous donne un deſſein dont les raports me paroiſſent avoir une plus grande conformité avec le bas-relief dont il eſt queſtion. Il repréſente ce que dit Virgile (*Enéide*, *liv. II. v.* 258 *& ſuiv.*) en décrivant le moment où les Grecs ſortent du cheval de bois & égorgent les ſentinelles & ceux des habitans, qu'ils trouvent livrés au ſomeil & plongés dans l'ivreſſe où les avoit conduit la joie d'être délivrés de leurs maux. Les *lits* & les tables, à moitié renverſés, ſur leſquels les Grecs en font même périr quelques-uns, ſont dans le goût du bas-relief de ce numéro „.

Les anciens pouſſoient la recherche des feſtins juſqu'à avoir des habits particuliers pour les repas ; on les appeloient *ſynthèſes*. Selon Ferrarius, la figure principale d'un bas-relief de la Villa Negroni (*admiranda Roman. antiquit. fol.* 71.) en eſt revêtue : ce bas-relief repréſente quelques fêtes, que les uns ont pris pour les Saturnales, & les autres pour le feſtin de Trimalcion de Pétrone. Selon Bianchini (*Iſtoria univerſale*, *fol.* 83.), la barbe prouve décidement que la figure principale n'eſt point Trimalcion ; mais ſa grande ſtature ne prouve pas non plus que ce ſoit Saturne, comme l'a penſé cet auteur. Quoi qu'il en ſoit, il étoit contre la bienſéance de paroître en public avec la *ſynthèſe* : Néron fut blâmé de l'avoir fait (*Suetonius*). Ferrarius (*de re veſt. cap.* 32.) cite un paſſage de Juſte-Lipſe, ſuivant lequel la *ſynthèſe* reſſembloit au *pallium*. Il n'eſt pas poſſible de diſtinguer la forme de cet habillement à la figure du bas-relief de la Villa

Negroni. Les monumens qui repréſentent des Romains à table, leur donnent ordinairement une tunique ſans ceinture, acompagnée d'un manteau, dont ordinairement on ne voit qu'une partie. Les hiſtoriens n'ont rien écrit de poſitif ſur cet habillement de table; ils ont ſeulement blâmé Néron de s'être préſenté en public avec la ſyntheſe, dont ils parlent comme d'un habit trop généralement connu pour avoir beſoin d'être décrit. On ne découvre pas davantage les ſervietes (*Bayfius, de vaſculis, fol.* 147. 151.), dont les Romains faiſoient uſage au ſiecle de Tibere & de Néron.

Le luxe ayant introduit à Rome l'uſage de manger couchés ſur des *lits*, cette coutume ne pouvoit être ſi générale, qu'une infinité de perſones ne s'en tinſſent à la maniere anciene de manger aſſis ſur de ſiéges. On voit ſur quelques monumens de ces ſiéges recouverts d'un couſſinet avec un doſſier; & ſouvent des femmes & des enfans aſſis ſur ces ſiéges auprès d'hommes couchés ſur les *lits* auprès d'une table.

LIT NUPTIAL, *lectus genialis*, *lit* préparé par les mains de l'Hymen. C'étoit un *lit* qu'on dreſſoit exprès chez les Romains pour la nouvele mariée, dans la ſalle ſituée à l'entrée de la maiſon, & qui étoit décorée des images des ancêtres de l'époux. Le *lit nuptial* étoit toujours placé dans cette ſalle, parce que c'étoit le lieu où la nouvele épouſe devoit dans la ſuite ſe tenir ordinairement pour filer & faire des étoſes.

On avoit un grand reſpect pour ce *lit*; on le gardoit toujours pendant la vie de la femme pour laquelle il avoit été dreſſé; & ſi le mari ſe remarioit, il devoit en faire tendre un autre. C'eſt pouquoi Cicéron traite, en orateur, de crime atroce l'action de la mere de Cluentius, qui, devenue éperdument épriſe de ſon gendre, l'épouſa, & ſe fit tendre le même *lit nuptial* qu'elle avoit dreſſé deux ans auparavant pour ſa propre fille, & dont elle la chaſſa.

Properce appele le *lit* de noces *adverſum lectum*, parce qu'on le mettoit vis-à-vis de la porte. Il s'appeloit *genialis*, parce qu'on le conſacroit au génie, le dieu de la nature, & celui-là même qui préſidoit à la naiſſance des hommes. (*D. J.*)

LITTERARIÆ URNÆ. C'eſt le nom qu'on donnoit aux vaſes qui portoient quelque inſcription, ou ſimplement quelques lettres numérales indicatives de leur capacité.

LITTORALIS. On trouve cette épithete, donnée à Sylvain, dans un monument où il paroît couronné de lierre, avec ſes cornes qui percent la courone: apparemment qu'il étoit honoré ſur le rivage de la mer en cette forme.

LITTUS, ce mot ancien, qui veut dire *rivage*, du côté de la mer, étant joint à quelque épithete, a été donné par les anciens, comme nom propre à certains lieux. Ainſi, dans Ptolémée, *littus Caſia*, étoit une ville de Corſe; *littus magnum*, une ville de Taprobane, &c.

LITTUS, *PLAGIA*, *PORTUS*, *STATIO*, *POSITIO*, *COTAO*, *REFUGIUM*, *GRADUS*. Il y a, dans tous ces mots de la navigation des Romains, des différences qu'il importe d'expliquer non ſeulement pour l'intelligence des auteurs, mais encore parce que l'itinéraire maritime d'Antonin eſt diſpoſé par *littora*, *plagia*, *portus*, *ſtationes*, *poſitiones*, *cothones*, *refugia* & *gradus*.

Je commence par le mot *littus*, *rivage*, qui a la plus grande étendue, & qoi comprend tous les autres; car, à parler proprement, *littus* eſt la liſiere, le bord de la terre habitable, qui touche les mers, comme *ripa*, la *rive*, ſignifie la *liſiere* qui borde les fleuves de part & d'autre. Il eſt vrai cependant qu'en navigation, ce mot général a une ſignification ſpéciale. En effet, il ſe prend dans les bons auteurs pour tout endroit où les bâtimens peuvent aborder à terre, & y reſter à l'ancre avec quelque ſûreté, & pour lors, ce mot déſigne ce que nous appelons une rade.

Plagia, *plage*, ſe confond aſſez ordinairement avec *littus* & *ſtatio*, comme Surita le remarque; mais auſſi ſouvent les rades & plages, *plagia*, ſont des parties du rivage, fortifiées par des ouvrages de maçonerie, pour en rendre l'accès plus ſûr & plus facile. On appeloit ces ſortes de fortifications ou *remparement*, *aggeres*, nom commun à toute levée de terre excédant en hauteur la ſurface du terrain.

Il ſe trouve auſſi des rades ou ſtations, *ſtationes*, très-ſûres, & qui ſont l'ouvrage ſeul de la nature. Telle eſt celle que Virgile dépeint dans ſes géorgiques, *liv. IV.*

. . . . . *Eſt ſpecus ingens*
Exeſi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque ſinus ſcindit ſeſe unda reductos:
Deprenſis olim ſtatio tutiſſima nautis.

Portus ſignifie tous ports faits par nature ou par art, ou déſignés par la nature, & achevés par artifice.

Cothones ſont les ports ſûr faits uniquement de main d'hommes; *cothones* dit Feſtus, *appellantur portus in mari tutiores, arte & manu facti*; tel étoit le port de Carthage en Afrique, que Scipion ataqua. *Portum*, dit Appius, *quem cothonem appellant, ineunte vere aggreſſus eſt Scipio*; tel étoit encore le port de Pouzzole, prés de Naples, au raport de Strabon.

Stationes, les ſtations tienent le milieu entre les plages & les ports, *plagia & portus*; ce ſont des lieux diſpoſés, ſoit naturélement, ſoit artificiellement; de maniere que les navires s'y tiennent plus ſûrement que dans de ſimples plages, mais moins ſûrement que dans les ports. Surita nous le fait entendre, en diſant: *Stationes ſunt quæ portum, tutam manſionem non aſſequuntur, & tamen*

tamen littoribus præstans; tel étoit dans l'île de Lesbos le havre, dont parle Virgile en ces termes:

Nunc tantum sinus, & statio malefida carinis.

Positiones, les positions désignent la même chose que les stations; *positiones pro stationibus indifferenter usurpantur*, dit un des commentateurs de l'itinéraire d'Antonin.

Refugium semble désigner en général tout rivage où l'on peut aborder; cependant il paroît signifier spécialement un *havre*, où les navires, qui y abordent, peuvent rester avec assurance. *Ego arbitror*, dit Surita, *voce refugii stationes designari quæ fida navibus manfio designatur.*

Gradus, degré, signifie quelquefois une espece de pont sur le bord de la mer ou sur le rivage des grands fleuves, fait exprès comme par degrés, pour monter de terre dans le vaisseau, ou du vaisseau descendre sur terre avec plus de facilité. C'est la définition de Surita. J'ajoute que les Romains donnerent plus communément le nom de *gradus* aux ports qui étoient à l'embouchure des rivieres, & où l'on avoit pratiqué des degrés; enfin, ils nommerent *gradus*, les embouchures du Rhône. Ammien Marcellin nous l'apprend, en décrivant le cours de ce fleuve: *Rhodanus*, dit-il, *inter valles quas ei natura præscripsit, spumans gallico mari concorporatur, per patulum sinum, quem vocant*, ad gradus, *ab Arelate* 18 *ferme lapides dispositum*. „ Le Rhône coulant entre les vallées que la nature lui a prescrites, se jete tout écumant dans la mer gauloise, par une ouverture qu'on nomme *aux degrés*, à environ 18 milles de la ville d'Arles „. (*D. J.*)

LITUUS, instrument avec lequel les augures partageoient le ciel en quatre régions, pour former le *templum*, lorsqu'ils vouloient observer le vol des oiseaux. C'étoit un bâton droit sur les deux tiers de sa longueur, & recourbé sur le troisieme tiers en spirale à un ou deux tours: tel, en un mot, que la crosse des évêques.

Romulus, dont la politique demandoit de savoir se rendre les dieux favorables, créa trois augures, institua le *lituus*, pour marque de leur dignité, & le porta lui-même comme chef du collége, & comme très-versé dans l'art des présages: depuis lors les augures tenoient toujours en main le *lituus*, lorsqu'ils prenoient les auspices sur le vol des oiseaux; c'est par cette raison, qu'ils ne sont jamais représentés sans le bâton augural, & qu'on le trouve communément sur les médailles, joint aux autres ornemens pontificaux.

Comme les augures étoient en grande considération dans les premiers temps de la république, le bâton augural étoit gardé dans le capitole avec beaucoup de soin: on ne le perdit qu'à la prise de Rome par les Gaulois; mais on le retrouva, dit Cicéron, dans un petit temple des Saliens sur le Mont Palatin.

Dans la collection de Stosch, on voit sur une sardoine, qui paroît étrusque, un augure debout, sans barbe, ayant à la main droite le *lituus*, tel qu'on le voit sur quelques médailles romaines. (*Vaillant, num. famil. cæs.*) Winckelmann croyoit que cette gravure étoit la plus ancienne de toutes celles qui avoient été publiées sur ce sujet, il observoit que sur les anneaux qui sont aux doigts de presque toutes les statues de bronze des empereurs, qu'on a trouvées à Herculanum, il y a un *lituus*.

LITUUS, instrument de la musique militaire des Romains. Les auteurs latins distinguent constamment le *lituus* de la *tuba*; & entr'autres, Horace dans ces vers: (*Od.* 1. 1. 23.)

Multos castra juvant, & lituo tuba
Permixtus sonitus . . . . . .

Acron, ancien commentateur de ce poëte, dit sur ces vers: *Litui acutus est sonus, tuba gravis inter lituum & tubam hoc distare invenit: lituus equitum est, & incurvus; tuba vero peditum est & directa.*

La trompete droite, notre trompete moderne, *tuba*, étoit l'instrument de l'infanterie; & le *lituus* qui étoit recourbé, servoit à la cavalerie.

Le son aigu du *lituus*, lui fit donner ce nom, formé de λιτὸς, *son clair ou aigu*. Celui de la trompete droite étoit grave.

La courbure du *lituus* étoit moindre que celle du *cornu*, qui étoit à peu près aussi recourbé que nos cors de chasse. Le *lituus* étoit droit sur les deux premiers tiers de sa longueur; & il se recourboit légèrement à son extrémité, où le pavillon représentoit ordinairement la bouche d'un poisson, ou la gueule d'une bête féroce. La courbure du *lituus* formoit au plus un quart de rond; tandis que le *cornu* faisoit souvent plus que le cercle entier.

LIVIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Les surnoms de cette famille sont: CLAVDIANVS, DRVSVS, LIBO, MAMILIANVS, SALINATOR.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LIVIANUS, surnom des familles ÆMILIA & TERENTIA.

LIVIE, épouse d'Auguste.

Livia Augusta, ou *Julia Augusta*.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.
RR. en G. B. de la colonie de *Romulea*.
RRR. en G. B. des colonies d'*Emerite* & de *Patras*.
RR. en M. B. de colonies.

RR. en P. B.

C. en M. B. de coin romain, ſous les effigies de la Juſtice, de la Piété & de la Santé.

R. du même module, reſtituées.

RR. en M. B. grec.

On en trouve au revers d'Auguſte & de Tibere, & d'autres avec ſa tête, au regard de celle d'Auguſte. RR. avec ſa tête ſeule, frapée à Sidon.

Le médaillon d'or de cette impératrice, ſous l'effigie de la Piété, & au revers VESTA eſt de coin moderne. Il eſt dans le cabinet de Sainte Genevieve.

On voit à la galerie de Florence (*tom. II. tab. 27. n. 4.*) une tête de *Livie*, ornée du diadême, & couverte par-derriere d'un voile. Le deſſein de cette tête, dans le *Muſeum Florentinum*, n'a pas trop de reſſemblance avec l'original, & il paroît que le commentateur s'eſt plus réglé ſur le deſſein, qui n'a pas l'air de *Livie*, que ſur l'original, puiſqu'il l'a laiſſé ſans dénomination. Une belle tête coloſſale, avec le diadême & le voile par-derriere, dans la vigne du cardinal Alexandre Albani, que l'on croit repréſenter *Livie*, reſſemble à celle de la Pierre.

On conſerve dans la Villa Mattei une ſtatue, que l'on croit être de *Livie*, ou de Sabine, femme d'Hadrien. Elle eſt repréſentée en Melpomene, comme l'indique ſon haut cothurne.

LIVILLE, troiſieme fille de Germanicus.

JULIA JUNIOR.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RRR. en P. B. grec.

On n'en trouve pas de latines.

LIVINEIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en or.

O. en argent.

R. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LIVRE romaines, *libra*, poids d'uſage chez les Romains. Ses parties étoient : l'once, qui en faiſoit la douzieme partie ; le *ſextans*, qui peſoit deux onces & étoit la ſixieme partie de la *livre* ; le *quadrans*, qui en peſoit trois & en étoit le quart ; le *triens*, qui en peſoit quatre & en étoit le tiers ; le *quincunx*, qui en peſoit cinq ; le *ſemis*, ſix, & faiſoit une demi-livre ; le *ſeptunx*, ſept ; le *bes*, huit ; le *dodrans*, neuf ; le *dextans*, dix ; le *deunx*, onze ; enfin, l'*as* peſoit douze onces ou une *livre*.

On ne diſpute point ſur le ſens de tous ces mots latins ; mais ce dont on n'eſt point aſſuré, c'eſt de la valeur de la *livre* romaine. Les uns y ont compté cent deniers ou cent drachmes, d'autres quatre-vingt-ſeize, & d'autres enfin quatre-vingt-quatre. Voilà les trois chefs auxquels on peut raporter les principales évaluations que nos ſavans ont faites de la *livre* romaine.

Budé, dans ſon Traité de cette *livre* romaine (*de aſſe*), eſt le premier qui a cru qu'elle peſoit cent drachmes. Cet habile homme ne manqua pas de graves autorités pour apuier ſon ſentiment ; & comme les deniers qu'il peſa ſe trouvérent la plupart du poids d'un grôs, il conclut que la *livre* qu'il cherchoit, étoit égale à douze onces & demie de la *livre* de Paris ; mais ſon hypotheſe n'a point fait de progrès, parce qu'elle s'eſt trouvée fondée ſur des obſervations ou peu exactes, ou manifeſtement contraires à la vérité.

Agricola renverſa cette opinion de fond en comble, en prouvant qu'au lieu de cent drachmes il n'en falloit compter que quatre-vingt-ſeize à la *livre* ; ce qu'il établit par une foule d'autorités préciſes, auprès deſquelles celles que Budé avoit produites ne purent ſe ſoutenir. Tout le monde ſentit que la commodité d'employer un nombre entier, peu éloigné du nombre vrai, avoit fait négliger aux écrivains allégués par ce ſavant une exactitude qui ne leur avoit pas paru néceſſaire.

Après la chute du ſyſtême de Budé, les deux autres ont régné ſucceſſivement dans l'empire littéraire. Pendant près d'un ſiecle, preſque tout le monde a ſuppoſé la *livre* romaine du poids de quatre-vingt-ſeize drachmes ; enfin, on s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit que quatre-vingt-quatre deniers dans cette *livre*, & c'eſt l'hypotheſe la plus commune aujourd'hui.

La premiere preuve qu'on en donne, c'eſt que Pline & Scribonius Largus ont aſſuré que la *livre* romaine étoit compoſée de quatre-vingt-quatre deniers. Celſe a dit auſſi qu'il y avoit ſept deniers à l'once, & l'on apprend de Galien que la même choſe avoit été avancée par d'anciens médecins, dont il avoit vu les ouvrages. La ſeconde preuve eſt qu'on s'eſt aſſuré de ce que le conge, meſure d'un demi-pied cubique, pouvoit contenir d'eau. Ce vaiſſeau, qui contenoit, à ce qu'on croit, dix *livres* ou cent vingt onces romaines d'eau ou de vin, ne contient que cent huit ou cent neuf onces de la *livre* de Paris ; ainſi l'once de Paris eſt bien plus forte que celle de Rome n'a pu être, & cela ſera vrai ſi vous ne comptez à la *livre* romaine que quatre-vingt-quatre deniers ; mais vous ſerez obligé de ſuppoſer tout le contraire, ſi vous donnez quatre-vingt-ſeize deniers à cette *livre*, & huit deniers à chacune de ſes douze onces ; car les deniers qu'on doit employer ici, & qui ont été frapés au temps de la république, peſent chacun ſoixante-quatorze ou ſoixante-quinze grains, c'eſt-à-dire, deux ou trois grains de plus que nous n'en comptons pour un grôs.

M. Eiſenſchmid, qui publia, en 1708, un Traité des poids & des meſures des anciens, eſt peut-être celui qui a mis ces preuves dans un plus grand jour ; car après avoir déterminé la valeur de l'once romaine à quatre cents vingt-

Digitized by Google

trois grains de Paris, conformément à l'expérience faite à Rome par M. Auzout, pour connoître le poids d'eau que contenoit le conge, il a montré qu'en conſéquence il étoit abſolument néceſſaire de ne compter que ſept deniers conſulaires pour une once, puiſque chacun de ces deniers étoit du poids de ſoixante-quatorze à ſoixante-quinze grains; & comme il auroit été un peu dur de contre-dire ce grand nombre d'anciens qui ont écrit qu'il y avoit huit drachmes ou huit deniers à l'once, il a remarqué que depuis Néron juſqu'à Septime Sévere, le denier afoibli d'un huitieme ne peſa plus que ſoixante-trois grains, qui, multipliés par huit, donnent cinq cents quatre: de ſorte qu'alors on a pu & même on a dû dire, comme on a fait, qu'il y avoit quatre-vingt-ſeize deniers à la *livre* romaine.

Une autre obſervation non moins importante du même auteur, c'eſt qu'encore que tous les anciens aient ſuppoſé que la drachme attique & le denier romain étoient du même poids, il y a néanmoins toujours eu une différence aſſez conſidérable entre ces deux monoies, puiſque la drachme attique avoit un peu plus de quatre vingt-trois grains.

Cependant M. de la Barre, qui préſente lui-même cette hypotheſe dans toute la force qu'elle peut avoir, la combat ſavament dans les *Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions*, & ſoutient que la *livre* romaine étoit compoſée de 96 deniers, & ſon once de huit deniers.

1°. Parce que le conge, qui, rempli d'eau, contient environ cent neuf onces de la *livre* de Paris, ne contenoit en poids romains que cent onces de vin; ce qui montre que l'once romaine étoit plus forte que la nôtre. Or il y a huit gros à nôtre once, & le gros eſt de trois grains plus foible que n'étoit le denier romain.

2°. Parce que divers auteurs, qui vivoient avant qu'on eût afoibli à Rome les deniers d'un huitieme, ont aſſuré, en termes exprès, qu'il y en avoit quatre-vingt-ſeize à la *livre*, & qu'ils n'en ont dit que ce que tout le monde en diſoit de leur temps.

3°. Parce qu'il y en a d'autres qui ont évalué le talent en *livres*, après avoir comparé le poids des deniers avec celui des drachmes, & que leur évaluation ſe trouve vraie en donnant quatre-vingt-ſeize deniers à la *livre*.

Il faut pourtant convenir que les autorités qu'on raporte pour donner quatre-vingt-quatre deniers à la *livre* romaine, au lieu de quatre-vingt-ſeize, ſont très-fortes. Pline dit poſitivement que la *livre* avoit quatre-vingt-quatre deniers; mais on peut répondre avec M. de la Barre, qu'il parloit de ce qu'on en délivroit à la monoie pour une *livre*; car les officiers des monoies n'étoient pas tenus de donner une *livre* peſant de deniers pour une *livre* de matiere: il s'en falloit un huitieme, dont ſans doute une partie tournoit au profit de l'état, & l'autre au profit des monoyeurs. De plus, Pline vivoit dans un temps où l'on afoiblit les deniers d'un huitieme, & cependant il marque huit deniers pour une once, comme on faiſoit avant lui, & comme font tous nos auteurs quand ils parlent de nos monoies.

Pour moi voici mon raiſonement ſur cette matiere: je le tire des faits mêmes, qu'aucune opinion ne peut conteſter.

Le poids des deniers a varié chez les Romains: le poids de leurs drachmes n'a pas toujours été uniforme à celui de leurs deniers, quoique ces mots ſoient ſynonymes dans les auteurs: les drachmes ni les deniers n'ont pas toujours été de poids. Tel des anciens a compté ſept deniers l'once, tel autre ſept deniers & demi, & tel autre huit. Pluſieurs d'entr'eux ont ſouvent confondu dans leurs ouvrages la *livre* poids & la *livre* meſure ſans nous en avertir, atendu qu'ils parloient de choſes connues de leur temps, & qu'il ne s'agiſſoit pas d'expliquer aux Boizards à venir. Toutes ces raiſons contribuent donc à nous confondre ſur l'évalnation des monoies romaines, parce qu'on ne peut établir aucun ſyſtême ſur des autorités qui ſe contre-diſent. Voilà pourquoi, parmi nos ſavans, les uns comptent cent deniers, d'autres quatre-vingt-ſeize, & d'autres quatre-vingt-quatre à la *livre* romaine.

Enfin, non ſeulement les deniers, les drachmes, les onces, en un mot toutes les parties de la *livre* en or, en argent & en cuivre, qu'ils ont pris pour baſe de leurs évaluations en les peſant, n'ont pas toujours eu le même poids ſous la république, ni depuis Néron juſqu'à Septime Sévere; mais dans les pieces mêmes contemporaines & du même conſulat, il eſt arivé que par l'uſer ou autres cauſes, les unes, d'un même temps, peſent plus, & les autres moins. (*D. J.*)

Livre, poids des Romains. *Voyez* Mine italique, ou *Libra*, ou *Pondo*, pour l'évaluation de M. Pauſton, dans ſa *Métrologie*; & Poids des anciens, pour celle de Romé de l'Iſle.

Livre, âs, livre de cuivre, monoie des anciens Romains. Elle valut, depuis la fondation de Rome juſqu'à l'an 537,

1 livre, monoie actuele de France, ſelon M. Pauſton.

Elle valoit alors, en monoie du même peuple,

2 ſembelles,

ou 4 téronces.

Pour les autres époques du numéraire romain depuis l'an 537 cherchez Once de cuivre. En multipliant par 12 la valeur de l'once, vous aurez celle de la *livre* de cuivre.

Livre de cuivre, kération d'or. Elle valut, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, $\frac{6}{1000}$ de *livre* tournois, ſelon M. Pauſton. Elle valoit en monoie du même peuple,

12 nummus.
ou 48 aſſarion.

Livre d'argent, monoie de compte des Romains, n'eut de baſe numéraire, c'eſt-à-dire, de ſous-multiple d'argent (le *denarius*), que depuis l'an 485 de la fondation de Rome.

La *livre* d'argent valut, ſelon M. Pauſton, dans ſa *Métrologie*, depuis 485 juſqu'en 537, 120 liv. tournois de monoie actuele de France, depuis 537 juſqu'en 586, 108 liv.; depuis 586 juſqu'au regne de Claude ou de Néron, 75 liv. 12 ſous; depuis le regne de Claude ou de Néron juſqu'à Conſtantin, 75 liv.

Elle valut, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 75 liv. tournois. Elle valoit alors, en monoie des Romains,

5 ſous d'or,
ou 60 miliaréſion,
ou 68 $\frac{4}{7}$ lepton d'argent,
ou 96 deniers de Néron,
ou 120 livres de cuivre,
ou 1440 nummus,
ou 5760 aſſarion.

La *livre*, poids romain d'argent, monoie de la loi Salique, valoit 75 liv. tournois actueles, ſelon M. Pauſton. Elle valoit, en monoie de la loi Salique,

7 $\frac{1}{2}$ ſous d'or,
ou 24 ſous d'argent,
ou 288 deniers d'argent.

Livre d'or, monoie de compte des Romains, n'eut de baſe numéraire, c'eſt-à-dire, de ſous-multiple d'or (*l'aureus*), que depuis l'an 547 de Rome. Elle valut depuis cette époque, ſelon M. Pauſton, dans ſa *Métrologie*, juſqu'en 560, 2160 liv. tournois de la monoie actuele de France; depuis 560 juſqu'à 586, 1728 liv.; depuis 586 juſqu'au regne de Claude ou de Néron, 907 liv. 4 ſous; depuis le regne de Claude ou de Néron juſqu'à Conſtantin, 900 liv.

La *livre* d'or valut, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 1080 liv. tournois. Elle valoit alors, en monoie du même peuple,

5 $\frac{\text{phollis ou balantion}}{\text{phollis militaire}}$,
ou 7 $\frac{\text{phollis militaire}}{\text{livres d'argent}}$,
ou 14 $\frac{1}{2}$ livres d'argent,
ou 72 ſous d'or,
ou 864 miliaréſion,
ou 987 $\frac{1}{7}$ lepton d'argent,
ou 1382 $\frac{4}{7}$ deniers de Néron,
ou 1728 livres de cuivre.

La *livre* d'or, poids romain, monoie de la loi Salique, valoit 750 liv. tournois actueles. Elle valoit, en monoie de la loi Salique,

10 livres d'argent, poids romain,
ou 72 ſous d'or,
ou 240 ſous d'argent,
ou 2880 deniers d'argent.

N. B. Pour connoître les évaluations des Livres de cuivre, d'or & d'argent, romaines, de Romé de l'Iſle, *voyez* Monoies des Romains.

LIVRÉE. Dion raporte qu'Œnomaüs fit le premier porter des couleurs vertes & bleues aux troupes qui devoient repréſenter dans les jeux publics des combats de terre & de mer.

LIVRES des anciens. On écrivit les premiers *livres* ſur des feuilles de palmiers, ſur l'écorce intérieure du tilleul, ſur celle de la plante d'Égypte nommée *papyrus*. On ſe ſervit encore de tabletes minces enduites de cire, ſur leſquelles on traçoit les caracteres avec un ſtylet ou poinçon; ou de peaux, ſur-tout de celles des boucs & des moutons, dont on fit enſuite le parchemin. Le plomb, la toile, la ſoie, la corne, & enfin le papier, furent ſucceſſivement les matieres ſur leſquelles on écrivit.

Les parties des végétaux furent long-temps la matiere dont on faiſoit les *livres*; & c'eſt même de ces végétaux, que ſont pris la plupart des noms & des termes qui concernent ces *livres*, comme le nom grec *βίβλος*, les noms latins *folium*, *tabula*, *liber*, d'où nous avons tiré *feuillet*, *tablete*, *livre*, & le mot anglois *book*. On peut ajouter que cette coutume eſt encore ſuivie par quelques peuples du nord, tels que les Tartares Kalmouks, chez leſquels les Ruſſes trouverent, en 1721, une bibliotheque, dont les *livres* étoient d'une forme extraordinaire. Ils étoient extrêmement longs, & n'avoient preſque point de largeur: les feuillets étoient fort épais, compoſés d'une eſpece de coton ou d'écorces d'arbres, enduits d'un double vernis, & dont l'écriture étoit blanche ſur un fond noir. (*Mém. de l'Acad. des belles lettres, tom. V. pag.* 5 *&* 6.)

Quand les anciens avoient des matieres un peu longues à traiter, ils ſe ſervoient plus commodément de feuilles ou de peaux couſues les unes au bout des autres, qu'on nommoit *rouleaux*, appelés pour cela par les latins *volumina*, coutume que les anciens Juifs, les Grecs, les Romains, les Perſes, & même les Indiens, ont ſuivie, & qui a continué quelques ſiecles après la naiſſance de J. C.

La forme des *livres* eſt aujourd'hui carrée, compoſée de feuillets ſéparés: les anciens faiſoient peu d'uſage de cette forme, ils ne l'ignoroient pourtant pas. Elle avoit été inventée par Attale, roi de Pergame, à qui l'on attribue auſſi l'invention du parchemin. Les plus anciens manuſcrits que nous connoiſſons, ſont tous de cette forme carrée; & le P. Montfaucon aſſure que de tous les manuſcrits grecs qu'il a vus, il n'en a trouvé que deux qui fuſſent en forme de rouleau. (*Palæograph. græc. lib. I. c. iv*, p. 16. Reimm. *Idea ſyſtem. antiq. litter. p.* 227. *Item* p. 242. Schwartz, *de ornam. lib. diſſert.* 11.

Ces rouleaux ou volumes étoient compoſés de pluſieurs feuilles atachées les unes aux autres, & roulées autour d'un bâton qu'on nommoit *umbilicus*, qui ſervoit comme de centre à la colonne ou cylindre que formoit le rouleau. Le côté ex-

térieur des feuilles s'appeloit *frons* ; les extrémités du bâton ſe nommoient *cornua*, & étoient ordinairement décorés de petits morceaux d'argent, d'ivoire, même d'or & de pierres précieuſes : le mot Σύλλαβος étoit écrit ſur le côté extérieur.

Les *livres* des anciens étoient ordinairement roulés : on en voit cependant de carrés comme des tabletes, ſur pluſieurs monumens.

Iſidore met cette diſtinction, entre *liber* & *codex*, que le premier marque particuliérement un ouvrage ſéparé, faiſant ſeul un tout à part, & que le ſecond ſignifie une collection de *livres* ou d'écrits. (Iſid. *orig. lib. VI. cap. xiij.*) Maffei prétend que *codex* ſignifie un *livre* de forme carrée, & *liber* un *livre* en forme de regiſtre. (Maffei, *hiſtor. diplom. lib. II. biblioth. italiq. tom. II. p. 244.*)

Selon les anciens, un *livre* différoit d'une lettre non ſeulement par ſa groſſeur, mais encore parce que la lettre étoit pliée, & le *livre* ſeulement roulé. Il y a cependant divers *livres* anciens, qui exiſtent encore ſous le nom de *lettres*; tel eſt l'art poétique d'Horace.

Livres pontificaux, *libri pontificales*, ἱερὰ βιβλία, c'étoient chez les Romains les *livres* de Numa, qui étoient gardés par le grand prêtre, & dans leſquels étoient décrites les cérémonies des fêtes, des ſacrifices, les prieres & tout ce qui avoit raport à la religion. On les appeloit auſſi *indigitamenta*, parce qu'ils ſervoient, pour ainſi dire, à déſigner les dieux dont ils contenoient les noms, auſſi-bien que les formules & les invocations uſitées en diverſes occaſions.

Livres rituels, *libri rituales*, appelés par Cicéron, *reconditi* : c'étoient ceux qui contenoient la ſcience de prévoir l'avenir par le vol & le chant des oiſeaux. *Voyez* Cicéron, *orat. pro domo ſua ad pontif.* Servius, *ſur le Ve liv. de l'Énéid. v.* 788.

Livres des haruſpices, *libri haruſpicini* : c'étoient ceux qui contenoient les myſteres & la ſcience de deviner par l'inſpection des entrailles des victimes.

Livres achérontiques ; c'étoient ceux dans leſquels étoient contenues les cérémonies de l'Achéron : on les nommoit auſſi *libri etruſci*, parce qu'on en faiſoit auteur Tagès l'étrurien, quoique d'autres les attribuaſſent à Jupiter même. Quelques-uns croient que ces *livres* étoient les mêmes que ceux qu'on nommoit *libri fatales*, & d'autres les confondent avec ceux des haruſpices. *Voyez* Servius, *ſur le Ve liv. de l'Énéid. v.* 398.

Livres fulminans, *libri fulgurantes* : c'étoient ceux qui traitoient du tonerre, des éclairs, & de l'interprétation qu'on devoit donner à ces météores ; tels étoient ceux qu'on attribuoit à Bigois, nymphe d'Étrurie, & qui étoient conſervés dans le temple d'Apollon. *Voyez* Servius, *ſur le VIe liv. de l'Énéid. v.* 72.

Livres fatals, *libri fatales*, qu'on pouroit appeler autrement *livres des deſtins*. C'étoient ceux dans leſquels on ſuppoſoit que l'âge ou le terme de la vie des hommes étoit écrit, ſelon la diſcipline des Étruriens. Les Romains conſultoient ces *livres* dans les calamités publiques, & on y recherchoit l'eſpece d'expiation la plus propre à apaiſer les dieux.

Livres ſibyllins ; c'étoient des *livres* compoſés par des prétendues prophéteſſes appelées *ſibylles*, leſquels étoient dépoſés à Rome dans le capitole, ſous la garde des duumvirs. *Voyez* Sibylle.

LIXÆ, valets des ſoldats. Ils n'étoient pas eſclaves, mais libres, comme le témoigne Feſtus : *lixa, quod exercitum ſequuntur quæſtus gratia, dicti, quod extra ordinem ſint militiæ, eiſque liceat quod libuerit.*

LIXULÆ, eſpece de gâteau.

L. Lib. *liberti libertus*, ou *liberti liberta*, ou *liberta libertus*, ou *liberta liberta*, afranchi d'un afranchi, ou d'une afranchie.

L'épitaphe ſuivante nous apprend que *Titus Claudius Oneſimus* a conſacré un monument à ſa femme *Flavia Reſtituta*, afranchie de *Titus Flavius Blaſtus*, qui étoit lui-même afranchi de l'empereur *Titus*.

D M

FLAVIAE RESTITVTAE

T. FLAVI AVG. LIB. BLA

STI LIBERTAE FECIT

TI. CLAVDIVS ONESI

MVS CON. B. M. F.

LOCARII. On appeloit à Rome de ce nom ceux qui ſe rendoient de bonne heure aux ſpectacles pour occuper les places les plus commodes, & les céder enſuite pour de l'argent aux riches citoyens qui arivoient tard. Martial parlant de l'opulent Hermès, l'appele la *fortune des locarii*. (*Lib. 5. ep. 9.*) *Hermes divitiæ locariorum.*

LOCARIUM, écot, ſomme donnée à un aubergiſte, pour le payer de ſes avances : *quod datur in ſtabulo, & taberna, ubi conſiſtant*, dit Varron (*de ling. lat. iv. 2.*).

LOCATOR ſcenicorum. Ce mot a été mal lu dans une ancienne inſcription (*Muratori*, 660. 1.) publiée pluſieurs fois. Il faut lire *Jocator*.

LOCIS (*a*) *cubicul.* Ces mots, dans les inſcriptions latines, déſignent un ſerviteur chargé du ſoin & de la garde d'une chambre.

LOCRIEN. Il paroît par un paſſage de Pollux (*Onomaſt. liv. IV. chap. 9.*) qu'il y avoit anciénement un *mode locrien*, inventé par Philoxene. (F. D. C.).

LOCRIENS-Ozoles, en Locride. ΑΟΚΡΩΝ. Les médailles autonomes de ce peuple ſont : RR. en argent.

RRR. en bronze.
O. en or.
Leur type ordinaire eſt Pégaſe, ou un foudre.
M. Neumann renvoie le type de Pégaſe aux *Locriens*-Épizéphiriens.

LOCRIENS-Épicnémidiens, en Locride.
Les médailles autonomes de ce peuple ſont:
RRR. en argent.
O. en or.
RRR. en bronze.
On les diſtingue des médailles frapées chez les autres *Locriens* par les types de l'homme nu, armé, marchant, du raiſin, du monogramme ΟΠ.
M. Combe leur attribue deux médailles d'argent d'Hunter, avec ΕΠΙ, & Pégaſe volant; mais le type du Pégaſe doit les faire reſtituer aux *Locriens*-Ozoles, ou à ceux d'Italie, ſelon M. Neumann.

LOCRIENS-Épizéphiriens, en Italie. ΛΟΚΡΩΝ & A.
Les médailles autonomes de ce peuple ſont:
RR. en argent.
RR. en bronze.
O. en or.
Leurs types ordinaires ſont:
Un foudre ailé.
Deux cornes d'abondance.
Un caducée.
Un aigle poſé.
Un aigle poſé déchirant un cerf.
On les diſtingue des médailles frapées chez les autres *Locriens*, par les globules, ou par leur fabrique, ſemblable à celle des médailles de la grande Grece. M. Neumann attribue aux *Locriens* d'Italie les médailles qui ont pour types Pallas & Pégaſe.

LOCULAMENTUM. Ce mot déſignoit chez les Romains un étui à mettre des *livres*; car les anciens n'ayant pas l'uſage de l'imprimerie ni de la reliure, écrivoient leurs ouvrages ſur des écorces d'arbres, ſur du parchemin, ſur du papyrus d'Égypte; & après les avoir roulés, ils les enfermoient avec des boſſetes d'ivoire ou de métal, & les mettoient dans des étuis, dans des compartimens ou niches faites exprès pour les conſerver, & c'eſt ce qu'ils appeloient *loculamentum*. (*D. J.*)

LOCULI, ſacs à argent.

LOCULUS, *LOCUS*, } Ces mots ſont relatifs aux tombeaux. Lorſqu'il s'agit d'un tombeau placé dans un champ, *loculus* ou *locus*, déſigne l'eſpace de terre qu'occupoit le monument, & celui qui devoit reſter vide tout autour, afin de conſerver un accès libre aux héritiers ou aux amis.

S'agiſſoit-il d'un hypogée ou d'un tombeau ſouterrain commun, tels que les catacombes? *Loculus* ou *locus* déſignoit alors une niche, une petite excavation faite dans le mur ou dans les terres du ſouterrain, pour recevoir une urne ou un cadâvre. Lorſqu'elle renfermoit un cadâvre, on la bouchoit avec une tablete de marbre ou de terre cuite, ſcellée avec du plâtre & des crampons de fer, de peur que l'odeur de la putréfaction ne s'exhalât dans les rues ou paſſages du ſouterrain.

LOCUTIUS. Voyez *AIUS LOCUTIUS*.

LOFNA. Les anciens Goths déſignoient par ce nom une déeſſe, dont la fonction étoit de réconcilier les époux & les amans les plus déſunis.

LOG, rob, xeſtès, keſt, kiſt, kodda, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte pour les ſolides. Elle valoit, en meſure de France, $\frac{1}{1000}$ de boiſſeau, ſelon M. Pauſton, dans ſa *Metrologie*. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays, deux hémines.

Log, rob, xeſtès, acſac, évid, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte pour les liquides. Elle valoit $\frac{1}{1000}$ de pinte de France, ſelon M. Pauſton. Elle valoit, en meſures anciennes, deux mines.

LOGA. *Voyez* LOG.

LOGEUM, λογεῖον, avant-ſcène, place élevée de dix à douze pieds romains devant le théâtre, ſur laquelle s'avançoient les acteurs pour être mieux entendus.

ΛΟΓΓΟΣ ΤΑΛΗΤΩΝ, en Laconie.
Les médailles autonomes de ce lieu ſont:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Leur type ordinaire eſt un trépied.

LOGISTE, λογιστὴς, nom d'un magiſtrat très-diſtingué à Athènes, prépoſé pour recevoir les comptes de tous ceux qui ſortoient de charge: le ſénat même de l'aréopage, ainſi que les autres tribunaux, étoient obligés à une reddition de compte devant les *logiſtes*, & à ce qu'on croit, tous les ans.

Les *logiſtes* répondoient aſſez bien à ceux qu'on nommoit à Rome *recuperatores pecuniarum repetundarum*.

Il faut encore diſtinguer les *logiſtes* des euthines, εὐθυνοι, quoique l'office de ces deux ſortes de magiſtrats eût la plus grande affinité; les uns & les autres étoient au nombre de dix, & l'emploi des uns & des autres rouloit entiérement ſur la reddition des comptes; mais les euthynes étoient en ſous-ordre. On doit donc les regarder comme les aſſeſſeurs des *logiſtes*: c'étoient eux qui recevoient les comptes, les examinoient, les dépouilloient, & en faiſoient leur raport aux *logiſtes*.

On éliſoit les euthynes; on tiroit au ſort les *logiſtes*. Si ces derniers trouvoient que le comptable étoit coupable de délit, ſon cas étoit évoqué au tribunal qui jugeoit les criminels. Enfin

les *logiſtes* & les euthynes ne connoiſſoient que du fait des afaires pécuniaires, & renvoyoient la prononciation du jugement de droit aux autres tribunaux.

Logiſte eſt dérivé de λογίζεσθαι, *compter*. (*D. J.*).

LOGOTHETE, ſ. m. *logotheta*. C'étoit un des principaux officiers de l'empire grec. Le *logothete* étoit le miniſtre général des finances & des dépenſes publiques. Il ſignoit auſſi les édits & les ordonances de l'empereur, comme le chancelier ſigne ceux du roi. On trouve grand *logothete*, *logothete* général, Bullenger, *l. VIII. de imp. rom. c.* 29. Le *logothete* des ſecrets, *logotheta ſecretorum*; c'étoit le chancelier. Bulleng. *l. VIII. de imp. rom. c.* 30. *Logothete* des afaires particulieres ou domeſtiques, *comes rei privatæ*, *logotheta privatorum* ou *domeſticorum*. Bulleng. *l. VIII. de imp. rom. c.* 51. Le *logothete* des troupeaux, *logotheta gregum*; Bullenger croit que c'étoit le fitocome de la cour, c'eſt-à-dire, celui qui avoit ſoin de l'annone & des vivres, *l. VIII. de imp. rom. c.* 39. Le *logothete* du tréſor militaire, *logotheta ærarii militaris*; c'étoit le tréſorier des guerres. Bulleng. *ibid. c.* 57. *Voyez* encore l'Onomaſticon de Roſweyd, & le Gloſſaire de Meurſius, outre Codin, *de officiis*.

Le grand *logothete* étoit au deſſus de tous les autres *logotheses*: il étoit proprement le chancelier de l'empire, faiſoit entre ſes mains le ſerment acoutumé dans l'Égliſe des Blaquernes.

Ce mot vient de λόγος, *compte*, & de τιθέναι *mettre*. Nicétas explique le nom de *logothete* par celui de chancelier; & Symmachus appele le *logothete* du nom de contrôleur, *diſcuſſor*; ce qui montre que le *logothete*, qui eſt quelquefois appelé *rationalis* en latin, faiſoit les fonctions d'un contrôleur & d'un chancelier.

ΛΟΙΒΕΙΑ, petits vaſes avec leſquels on faiſoit les libations, & que l'on appeloit encore λοιβίδες, ou σπονδεῖα.

LOIMIUS, ſurnom d'Apollon. Macrobe dit que les Indiens honoroient Apollon *Loimius* (λοιμὸς ſignifie *peſte*), c'eſt-à-dire, ſurnomé de la peſte, mais de la peſte comme déja finie, parce que c'eſt Apollon qui chaſſe les maladies & la peſte.

LOIRS, rats dormeurs, *glires*.

» Une eſpece d'utenſile, inventé par le luxe, & trouvé à Herculanum, dit Winckelmann, étoit celui dans lequel les anciens noutiſſoient & engraiſſoient une eſpece de ſouris des champs, ou *loirs*, qui ſe trouve dans les bois de châtaigniers. Ces vaſes ſont de terre cuite, à peu près de la hauteur de trois palmes & de deux & demi de diametre (21 pouces de hauteur & 18 de diametre). Ils ont une embouchure paſſablement grande, & l'on voit dans l'intérieur de petits baſſins demi-ronds, auſſi de terre, pratiqués dans le contour & par degrés; ils ſervoient à mettre la nouriture de ces animaux. Le vaſe de cette eſpece étoit nommé *glirarium*, de *glis*, nom qui eſt paſſé dans la langue allemande & dans celle de quelques autres peuples, & qui a la même ſignification que dans le latin. Comme ces animaux ne ſont pas connus hors de l'Italie, il eſt arivé que quelques ſavans étrangers ont conjecturé que les Romains engraiſſoient des rats, & qu'ils les mangeoient comme une viande délicate. Non ſeulement Sloane établit cette opinion dans l'avertiſſement de ſa Deſcriptioo de la Jamaique, en anglois; mais Liſter, dans ſes Remarques ſur Apicius, de l'Art de la cuiſine, ne paroît pas mieux inſtruit. En Italie, cet animal s'appele *ghiro*, de *glis*. Il reſte caché pendant l'hiver, & l'on prétend qu'il demeure alors dans uo aſſoupiſſement continuel, ſaos prendre de nouriture; c'eſt par cette taiſoo que les modernes en ont fait le ſymbole du ſomeil, & que l'Algarde en a repréſenté un auprès de la ſtatue du Someil, qu'il a exécutée en marbre noir dans la vigne Borgheſe ».

Varron (*de re Ruſtic.* 3. 16.) dit que pour engraiſſer les *loirs* on les renfermoit dans des toneaux & ſans lumiere; là, on les nouriſſoit de châtaignes, de glands & de noix. Fulvius Hirpinus ſubſtitua à ces toneaux le *glirarium*, cage de ſon inveotion. Les habitans de la campagne engraiſſoient des *loris* pour en faire des préſens à leurs patrons des villes (*Martial. lib.* 3. 58.):

Nec venit inanis ruſticus ſalutator;
Fert ille ceris cana cum ſuis mella,
Metamque lactis Saſſinate de ſylua.
Somniculoſos ille porrigit glires.

LOKE, nom donoé par les anciens peuples du Nord au démon. Suivant leur mythologie, *Loke* étoit le calumniateur des dieux, l'artiſan des tromperies, l'opprobre du ciel & de la terre. Il étoit fils d'un géant, & avoit une femme nommée *Signie*; il en eut pluſieurs fils. Il eut auſſi trois enfans de la géaote *Angerbode*, meſſagere des malheurs; ſavoir, le loup Fenris, le grand ſerpent de Midgrad, & Héla le mort. *Loke* faiſoit une guerre éternele aux dieux, qui le prirent enfin, l'atacherent avec les ioteſtins de ſon fils, & ſuſpendirent ſur ſa tête un ſerpent, dont le venin lui tombe goute à goute ſur le viſage. Cependant *Signie* la femme eſt aſſiſe auprès de lui, & reçoit ces goutes dans un baſſin, qu'elle va vider; alors le venin tombant ſur *Loke*, le fait hurler & frémir avec tant de force, que la terre en eſt ébranlée. Tel étoit, ſuivant les Goths, la cauſe des tremblemens de terre. *Loke* devoit reſter enchaîné juſqu'au jour des ténebres des dieux. *Voyez l'Edda des Islandois*.

LOLLIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en argent.
R. en bronze.
O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont : *Classicvs*, *Palikanvs*.

Goltzius en a publié des médailles, inconnues depuis lui.

LOLLIEN, tyran ſous Gallien.

Spvrivs Servilivs Lollianvs Avgvstvs.

On ne connoît de médailles de *Lollien* que celles en or & en B. raportées par Goltzius, Urſin & Chiſſlet.

LOMBARDS. Paul Warnefridus, appelé communément *Paul Diacre*, a écrit l'hiſtoire des *Lombards* en ſix livres. Il dit que ces peuples ſe raſoient le derriere de la tête ; que par-devant ils laiſſoient croître leurs cheveux juſqu'à la bouche, & les rangeoient des deux côtés du viſage ; qu'ils avoient des habits larges, & ordinairement de laine, ornés de bandes de différentes couleurs. Leurs ſouliers étoient ouverts preſque juſqu'au grôs doigt du pied ; ils les fermoient & les lioient avec des courroies, dont ils les laçoient. *Voyez l. I. c. 8 & ſuiv.* Spelman écrit que les *Lombards* que Narsès appela en Italie, étoient une colonie de Saxons. Grégoire de Tours (*Hiſt. de France, Epitsm. n.* 65.) dit que les *Lombards* ayant paſſé le Danube avec leurs femmes & leurs enfans, les Chunes leur voulurent faire la guerre, & leur envoyerent demander pourquoi ils paſſoient ſur leurs terres ? Alors les *Lombards* dirent à leurs femmes de ſe lier les cheveux le long des joues & du menton, afin que les Chunes les prenant pour des hommes, crûſſent avoir en tête un plus grand nombre de guerriers qu'ils n'en avoient en effet, & qu'ils n'oſaſſent point les ataquer ; & c'eſt de ce ſtratagême, ſi l'on en croit Grégoire de Tours, qu'ils furent appelés *longobardi*, longues barbes, *Lombards*. Mais Paul Diacre dérive leur nom de *laug*, long, & de *barden*, lances ou hallebardes.

Le dieu des *Lombards* ſe nommoit *Wodan*, & ſelon d'autres, *Wiſodan*, qui, au raport de Paul Diacre, étoit le Mercure des Romains.

LOMENTUM, farine de féves avec laquelle on ſe frotoit la peau chez les Romains, pour oblitérer les rides & donner de la fraîcheur.

Lomento rugas uteri quod condere tentas.

Lomentum, bleu-clair, bleu lavé. Plioe dit (2. 13.) de cette nuance : *Ex cæruleo fit, quod vocatur lomentum : perficitur id lavando, terendoque. Et hoc eſt cæruleo candidius.*

LONGA corona, guirlande. Les loix des XII tables défendoient d'orner les corps des défunts de courones longues, c'eſt-à-dire, de guirlandes. Il étoit d'uſage d'en orner les portes dans les fêtes & les rejouiſſances. (*Ovid. Faſt.* 4. 738.)

Et tegat ornatas longa corona fores.

LONGINUS, ſurnom de la famille *Cassia*.

LONGONE, en Sicile. AOΓ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze. *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

LONGURIUS ; bâre d'écurie qui ſépare les chevaux. (*Varro, de re ruſtic.* 2. 7.)

LONGUS, ſurnom des familles *Manlia*, *Mussidia*, *Sempronia*...

LOPADUSÆ, île voiſine de l'Afrique, au royaume de Tunis.

Le prince de Torremuſa en a publié une médaille de bronze.

LORA, piquete, boiſſon que l'on fait, en détrempant du marc de raiſins dans de l'eau. Les Grecs l'appeloient τρυγήσιον οἶνον & ὑπόπιον. Varron (*de re ruſtica* 1. 54.) dérive ſon nom de la maniere de la faire : *ea vocatur lora, quod lota acina, ac pro vino operariis datur bieme.*

Lorarii, ceux qui, dans l'arêne, forçoient à grands coups de fouet ou de courroies les gladiateurs à faire leur devoir ; ceux auſſi qui puniſſoient les eſclaves rebelles.

Lorica, petit rempart de terre ou de claies, dont on couronoit le foſſé d'un retranchement.

Lorica, corniche qui débordoit les murs ſous les dernieres tuiles, pour empêcher les eaux de pluie de s'écouler le long des murailles.

Lorica étoit encore un maſſif de maçonerie, compoſé de chaux, de marbre pilé & de ſable.

Lorum, courroie qui lie la chauſſure. Celle des plébéiens étant baſſe, n'étoit garnie que d'une courroie ; mais celle des patriciens qui montoit juſqu'au gras de la jambe, en exigeoit pluſieurs.

Ces courroies étoient noires, & la chauſſure blanche, comme on l'apprend de ces vers d'Horace :

Nam ut quiſque inſanus nigris medium impedit crus
Pellibus.

Et de celui-ci de Juvenal (*Sat.* 7.) :

Appoſitam nigræ lunam ſubtexit alutæ.

Lorum, ornement que les Romains portoient par-deſſus leurs habits, du temps de l'empereur Conſtantin & de ſes ſucceſſeurs, λῶρον.

Les bas-reliefs de l'arc de Conſtantin, qui ſont du temps de cet empereur, le repréſentent lui & d'autres perſonages, avec une bande large de ſept à huit pouces ; elle deſcend de l'épaule gauche, traverſe la poitrine, paſſe enſuite ſous le bras droit, & remoote par-derriere à l'épaule gauche. Cette direction ſe fait remarquer ordinairement au bord de la toge. Différens buſtes ou portraits de grandeur naturele ſont ornés de cette bande. Mais à ces buſtes, on ne la voit jamais ſimple ; elle revient de deſſous le bras droit & paſſe ſous la

la portion qui deſcend de l'épaule gauche, ce qui forme une eſpece de croix. Quoi qu'il en ſoit de cette différence, il eſt à remarquer que cette bande ou *lorum* ne ſe trouve à aucune figure vêtue de la toge. Ce dernier habillement étant devenu hors d'uſage, il eſt vraiſemblable que les ſénateurs ou les conſuls, qui s'en ſervirent les derniers, y ſubſtituerent cette bande pour leur ſervir d'ornement diſtinctif. En effet cet ornement ne ſe trouve que ſur les monumens fabriqués vers le ſiecle de Conſtantin. Buonarroti (*Oſſervazioni, &c. fol.* 137. 247.) penſe de même que cette bande ſuppléoit & repréſentoit la toge; mais l'idée qu'il s'eſt formée de celle-ci, a ſi peu de juſteſſe, qu'il prend le *pallium* ou manteau, qui couvre une partie du *lorum*, pour le *lorum* même, à la figure d'un conſul, gravée ſur un diptyque, dont il donne le deſſein & l'explication.

Le *lorum* eſt très-apparent ſur les diptyques & ſur les médailles des empereurs grecs. Il conſiſte dans une large bande chargée de pierres précieuſes & de broderies, poſée par-derriere ſur le cou, paſſant ſur les deux épaules, & ſe croiſant ſur la poitrine, pour deſcendre enſuite juſqu'au bas de la tunique. Rien ne ſauroit mieux la repréſenter, que l'étole de nos prêtres; ſi ce n'eſt cette étole plus large, que portent les évêques grecs dans les anciennes peintures, deſſous la *caſula* ou chaſuble, & dont on ne voit que dans le bas les bouts larges, frangés, brodés & ornés de perles. — Le ſcapulaire étroit des anciens moines reſſemble au *lorum*. Auſſi le *lorum* eſt-il appelé *ſuperhumérale*, ὑμοφόριον.

LOTERIES des Romains, *hiſt. rom.*, en latin *pittacia*, dans Pétrone.

Les Romains imaginerent, pendant les ſaturnales, des eſpeces de *loteries*, dont tous les billets qu'on diſtribuoit *gratis* aux conviés, gâgnoient quelques prix; & ce qui étoit écrit ſur les billets, ſe nommoit *apophoreta*. Cette invention étoit une maniere galante de marquer ſa libéralité, & de rendre la fête plus vive & plus intéreſſante, en mettant d'abord tout le monde de bonne humeur.

Auguſte goûta beaucoup cette idée; & quoique les billets des *loteries* qu'il faiſoit, conſiſtaſſent quelquefois en de pures bagateles, ils étoient imaginés pour donner matiere à s'amuſer encore davantage; mais Néron, dans les jeux que l'on célébroit pour l'éternité de l'empire, étala la plus grande magnificence en ce genre. Il créa, en faveur du peuple, des *loteries* publiques de mille billets par jour, dont quelques-uns ſuffiſoient pour faire la fortune des perſones, entre les mains deſquelles le hazard les diſtribuoit.

L'empereur Élagabale trouva plaiſant de compoſer des *loteries*, moitié de billets utiles, & moitié de billets qui gâgnoient des choſes riſibles & de nulle valeur. Il y avoit, par exemple, un billet de ſix eſclaves, un autre de ſix mouches, un billet d'un vaſe de grand prix, & un autre d'un vaſe de terre commun, ainſi du reſte.

LOTINE. Athénée raporte que la flute appelée *lotine*, étoit la même que la flute appelée par les Alexandrins *photinge*. *Voyez* PHOTINGE. Il ajoute qu'on la faiſoit de bois de lotos, qui croît en Afrique.

LOTIS, nymphe qui, pour éviter la violence que Priape lui voulut faire, prit les dieux de la ſécourir; elle fut changée en *lotus*. (*Ovid. meta.* 4. 348.) Il ne faut pas la confondre avec Dryopé, qui fut auſſi changée en *lotus*.

LOTOPHAGES, anciens peuples d'Afrique, qui habitoient la côte de Barbarie, dans le golfe de la grande Syrthe. Ulyſſe ayant été jeté par la tempête ſur la côte des *Lotophages*, envoya deux de ſes compagnons, qui ne leur firent aucun mauvais traitement; ils leur donnerent ſeulement à goûter de leur fruit de *lotus*. Tous ceux qui mangeoient de ce fruit, ne vouloient ni s'en retourner, ni même donner de leurs nouveles: ils n'avoient d'autre envie que de demeurer avec ces peuples, & de vivre de *lotus*, dans un entier oubli de leur patrie. Il fallut uſer de violence, pour les faire revenir dans leurs vaiſſeaux. Les *Lotophages* étoient ainſi appelés, parce qu'ils vivoient du fruit de *lotus* (*Odyſſ.* 9.). Leur nom eſt formé de λώτος, *lotus*, & de φάγομαι, je mange.

LOTUS, LOTOS, } plante aquatique d'Égypte, appelée auſſi *féve* d'Égypte.

Le *lotus*, ſuivant M. Savary (*lettres ſur l'Égypte*, II. 8.), eſt une nymphée particuliere à l'Égypte; qui croît dans les ruiſſeaux, & aux bords des lacs. Il y en a de deux eſpeces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur bleuâtre. Le calice du *lotus* s'épanouit comme celui d'une large tulipe, & répand une odeur ſuave, approchante de celle du lis. La premiere eſpece produit une racine ronde, ſemblabla à une pomme de terre; les habitans du bord du lac Menzalé s'en nourriſſent. Les ruiſſeaux des environs de Damiette ſont couverts de cette fleur majeſtueuſe, qui s'éleve d'environ deux pieds au deſſus des eaux. M. Paw aſſure qu'elle a diſparu de l'Égypte, & en donne une deſcription qui ne lui reſſemble aucunement (*Recherches ſur les Égypt. & les Chin. pag.* 150.); mais il n'eſt pas étonant que ce ſavant ſe ſoit trompé, puiſque la plupart des voyageurs, qui ont parcouru l'Égypte, n'ont jamais vu le *lotus*, qui ne ſe trouve point ſur les grands canaux du Nil, mais dans les ruiſſeaux qui traverſent l'intérieur des terres ..... C'eſt auprès de Damiette, que le *lotus*, auquel les Arabes ont conſervé le nom primitif de *nenuphar*, éleve ſa tige orgueilleuſe au deſſus des eaux, il épanouit ſon large calice, on légérement azuré, ou d'une blancheur éblouiſſante, & paroît le roi des plantes aquatiques. Les étangs & les canaux qui traverſent

l'intérieur des terres ſont remplis de cette fleur ſuperbe, qui répand une odeur très-agréable; auſſi entroit-elle chez les anciens dans la compoſition des parfums.

La figure que nous en avons, la plus conforme à la deſcription de Théophraſte, nous a été donnée d'après nature par l'auteur du Recueil des plantes du Malabar; les parties qui en ſont repréſentées ſur les monumens, s'y trouvent très-conformes. La fleur eſt de toutes ces parties celle qui s'y remarque le plus ordinairement en toutes ſortes d'états; ce qui vient du raport que ces peuples croyoient qu'elle avoit avec le ſoleil, à l'apparition duquel elle ſe montroit d'abord ſur la ſurface de l'eau, & s'y replongeoit dès qu'il étoit couché; phénomene d'ailleurs très-commun dans toutes les eſpeces de nymphæa.

C'étoit l'origine de la conſécration que les Égyptiens avoient faite de cette fleur à cet aſtre, le premier & le plus grand des dieux qu'ils aient adorés. De là vient la coutume de la repréſenter ſur la tête d'Oſiris, ſur celle d'autres divinités, ſur celle même des prêtres qui étoient à leur ſervice.

Les rois d'Égypte, affectant les ſymboles de la divinité, ſe ſont fait des couronnes de cette fleur. Elle eſt auſſi repréſentée ſur les monoies, tantôt naiſſante, tantôt épanouie, & environant ſon fruit. On la voit avec ſa tige comme un ſceptre royal dans la main de quelques idoles.

Le *lotus* de Théophraſte eſt donc l'eſpece de nénuphar nommée *nymphæa alba major Ægyptiaca*, par quelques-uns de nos botaniſtes, & que Proſper Alpin a ſi bien décrite dans ſon ſecond livre des plantes d'Égypte, *ch. xvj.*

Sa tige reſſemble à celle de la féve & pouſſe quantité de fleurs blanches comme celle du lis. Ses fleurs ſe reſſerrent, plongent la tête dans l'eau quand le ſoleil ſe couche, & ſe redreſſent quand il paroît ſur l'horizon. Il porte une tête & une graine comme le pavot, ou ſemblable au millet dont les Égyptiens faiſoient autrefois du pain, ainſi que le témoignent Hérodote & Théophraſte. Cette plante a une racine faite en pomme de pin, qui eſt bonne à manger crue & cuite.

Il eſt une autre eſpece de *lotus* ou de *nymphæa* dont Cluvius & Herman nous ont donné des figures, & qui ne differe de la précédente que par la couleur incarnate de ſa fleur. Cette fleur, au raport d'Athénée (*liv. XV.*), eſt celle qu'un certain poëte préſenta comme une merveille, ſous le nom de *lotus antinoien*, à l'empereur Hadrien, qui renouvela dans Rome le culte d'Iſis & de Sérapis.

Le fruit de cette plante, qui a la forme d'une coupe de ciboire, en portoit le nom chez les Grecs. Dans les bas-reliefs, ſur les médailles & ſur les pierres gravées, ſouvent elle ſert de ſiége à un enfant, que Plutarque dit être le crépuſcule, à cauſe de la ſimilitude de couleur de ce beau moment du jour avec cette fleur. Le *lotus antinoen* eſt vrai-ſemblablement la même choſe que la féve d'Égypte, qui a été aſſez amplement décrite par Théophraſte.

On voit dans la collection de Stoſch, ſur une cornaline brûlée, deux Oſiris mîtrés, ayant en main un bâton, terminé par une tête de hupe; au milieu d'eux eſt un vaſe d'une forme élégante, orné d'un ouvrage fait en treillis, dont les anſes ſont formées par de petites figures: il contient la plante de *lotus*, dont la fleur qui eſt épanouie reſſemble à une fleur de lis, comme l'a dépeint Théophraſte (*Hiſt. plant. l. IV. c. 10. p. 87.*), & comme le *lotus* en marbre noir du Capitole, haut de deux palmes (environ 16 pouces), qui fut trouvé dans la Villa d'Hadrien à Tivoli, nous en donne inconteſtablement la forme; au deſſus du vaſe, il y a des caracteres égyptiens, deux cancres & un globe avec des ailes. On y voit auſſi, ſur une pâte antique, un vaſe qui contient une plante dont la tige a trois branches des deux côtés, & qui eſt ſemblable à la plante du vaſe raporté par Montfaucon (*Ant. expl. t. II. p. 11. Pl. CXLI.*). Toute cette plante reſſemble parfaitement au grand chandelier du temple de Jéruſalem, que l'on voit en bas-relief ſur l'arc de Titus, auquel reſſembloient ceux des Juifs & des premiers chrétiens (*Fabretti, Inſcr. c. v. p. 389. n. 44. Ors. vet. p. 537. n. 53.*). La forme de cette plante, qui s'approche de celle du *lotus*, dont la fleur eſt épanouie ſur la pierre précédente, pouroit conduire à l'origine de la forme du grand chandelier du temple de Jéruſalem, fait peut-être à la façon de ceux des Égyptiens, chez qui les chandeliers dédiés aux dieux avoient ſix branches (*Clem. Alexandr. Strom. l. V. p. 666.*), ou pluſieurs branches, ſelon quelques auteurs (*Callimach. epigr. 59.*). Le *lotus* étoit regardé par ce peuple comme une choſe des plus ſacrées; on s'en ſervoit pour orner les chapiteaux des colonnes (*Norden. Voy. en Égypte, tab. XCIX. CXV*), en quoi ils ont auſſi été ſuivis par les Grecs (*Athen. Deipnoſ. l. V. p. 206. B.*), & pour orner beaucoup d'inſtrumens, d'utenſiles, & ſur-tout ceux qui tendoient à la religion; parce que le *lotus* tendant à la figure ronde, y tendant par la forme des feuilles, que par celle des fleurs & des fruits, ſelon Iamblique (*de Myſter. ſect. VII. c. 2.*), il étoit pris pour l'image de la perfection. D'un autre côté, il étoit auſſi le ſymbole du ſoleil (*Plut. de Iſ. & Oſir. p. 633. edit. Henr. Steph.*): on voit de là le raport qu'il avoit avec un chandelier.

Caylus dit (*Rec. d'Antiq. tom. I. p. 32.*): „ Cette figure apartenoit autrefois à M. le maréchal d'Eſtrées, & le P. de Montfaucon l'a déja fait graver dans le ſupplément de l'*Antiquité expliquée* (*t. II. pl. CXC.*). Elle repréſente le Soleil ou le petit Horus aſſis ſur la fleur du *lotus*, plante qui croît dans le Nil, & qui ſemble ré-

Digitized by Google

gler ſes mouvemens ſur ceux de cet aſtre (*Dioſcorid. lib. IV. c.* 114.), en s'élevant au-deſſus de l'eau lorſqu'il paroît ſur l'horizon, & en s'y replongeant lorſqu'il diſparoît. Ce phénomene avoit engagé les Égyptiens à lui conſacrer cette plante, & à le repréſenter fort ſouvent aſſis ſur la fleur qu'elle produit. (*Voyez* entr'autres Plut. *de Iſid. & Oſirid.*) Je crois encore que c'eſt ſur cette eſpece de trône qu'on le montroit au peuple dans les pompes iſiaques, où l'on portoit les divinités égyptiennes. Spon & Kirker ont rapporté des monumens où l'on voit des prêtres tenant les ſimulacres de leurs dieux entre leurs mains (*Miſcell. Erud. Antiq. p.* 306.). Ces petits ſimulacres ſont fort ſemblables à celui que je donne ici, & ſe terminent de même par une poignée, pour donner la facilité de les tenir & de les porter : Ce petit bronze a en tout trois pouces neuf lignes de hauteur ; la fleur a quinze lignes de diametre, & la figure aſſiſe a un pouce de hauteur ».

Lotus, plante (Fleur de). Sur les médailles de Syracuſe.

Lotus, } arbriſſeau d'Égypte & de Lybie.
Lotos, }

Extrait d'un mémoire intitulé : *Recherches ſur un arbriſſeau connu des anciens, ſous le nom de* lotus *de Lybie*. Par M. des Fontaines, *de l'Académie des ſciences*.

Les naturaliſtes anciens avoient donné, comme l'on ſait, le nom de *lotus* ou *lotos* à diverſes eſpeces de plantes économiques, parmi leſquelles il en eſt deux qui ont eu la plus grande célébrité ; l'une particuliere à l'Égypte, croiſſoit dans les canaux qui ſervoient à conduire les eaux du Nil pour aroſer & fertiliſer les campagnes : c'eſt le *néauphar* des Arabes, connu des botaniſtes modernes ſous le nom de *nymphæa lotus*, & dont Proſper Alpin nous a laiſſé une bonne deſcription dans ſon livre des plantes d'Égypte, *chap.* 16.

Cette plante, remarquable par la beauté de ſa fleur qui reſſemble beaucoup à celle de notre volet blanc, eſt repréſentée ſur pluſieurs médailles antiques, ſous le nom de *lotus*, & décrite dans l'ouvrage de Pline, de maniere à ne pouvoir être méconnue ; ſes ſemences & ſa racine étoient employées autrefois, & le ſont encore aujourd'hui, à la nouriture des hommes.

L'autre eſpece de *lotus*, qui va faire le ſujet de ce mémoire, auſſi célebre, mais beaucoup moins connue que la précédente, croiſſoit naturélement ſur les côtes de la Lybie, & avoit donné ſon nom à un peuple nombreux de ces contrées, auquel elle ſervoit de principale nouriture, les *Lotophages*.

La plupart des naturaliſtes & des hiſtoriens anciens ne nous ont laiſſé que des deſcriptions très-imparfaites, & d'après leſquelles il eſt difficile de s'en former une idée juſte ; auſſi leurs interpretes & leurs commentateurs ont-ils fait des éforts inutiles pour le reconoître, & rarement même s'acordent-ils entr'eux. Les uns ont dit que c'étoit l'*aliſier* ; d'autres l'ont pris pour le *micocoulier* ; quelques-uns ont penſé que c'étoit une eſpece de *plaqueminier*. Mais en liſant attentivement les deſcriptions du *lotus*, que Théophraſte, Polybe & Pline nous ont tranſmiſes, & en les comparant avec les arbres dont il vient d'être fait mention, on voit qu'elles ne peuvent s'y raporter ; & pour réfuter encore plus ſûrement toutes ces conjectures, il me ſuffira d'aſſurer qu'aucun de ces arbres ne ſe trouve dans le pays des anciens Lotophages, où j'ai ſéjourné pendant long-temps, & que j'ai viſité avec beaucoup de ſoin. Il eſt hors de doute que ces peuples habitoient particuliérement dans le voiſinage du golfe qui porte le nom de *petite-Syrthe*, ſur les confins de la partie méridionale du royaume de Tunis, où ſe trouve l'île Gerbi, connue des anciens, ſous le nom de *lotophagite*, parce qu'elle produiſoit abondament du *lotus*.

Strabon déſigne le pays des *lotophages*, de maniere à ne nous laiſſer aucun doute ſur ſa poſition : « A l'entrée de la petite Syrthe, dit ce » géographe, eſt une île oblongue, nommée *Cercinna*, tout près ſe trouve celle de *Cercinnitis*. » (Ces deux îles, ſituées exactement comme le » dit Strabon, ont encore conſervé leur ancien » nom ; on les appele les îles de *Cercina* ou *Carcana*). Là, ajoute le même auteur, commence la petite Syrthe ou Syrthe des Lotophages, » ainſi nommée, parce que le *lotus*, dont le fruit » eſt très-agréable au goût, croît abondament » le long de ſes bords ».

Pline confirme exactement ce que dit Strabon, ſur la ſituation de ce pays célebre.

« La partie de l'Afrique, qui regarde l'Italie, » produit un arbre remarquable, connu ſous le » nom de *lotus* ; il naît en grande quantité aux » environs des Syrthes. Son fruit, ajoute-t-il, a » une ſaveur ſi délicieuſe, qu'il a donné ſon » nom à un peuple nombreux & à toute l'éten- » due du pays où il croît naturélement ».

C'eſt donc dans la partie méridionale du royaume de Tunis, & particuliérement aux environs de la petite Syrthe, qu'il faut rechercher le *lotus*. Il eſt preſque impoſſible qu'un végétal, qui y fut autrefois aſſez abondant pour ſervir de principale nouriture aux hommes, & pour fournir, comme le dit Pline, à la ſubſiſtance des armées romaines, lorſqu'elles traverſoient l'Afrique, ne ſe ſoit pas conſervé dans ces contrées.

Le *lotus* de Lybie étoit un arbre, & non une herbe, comme celui d'Égypte ; c'eſt un fait atteſté par tous les naturaliſtes anciens, qui en ont parlé, & que l'on ne peut révoquer en doute, comme nous le verrons ci-après.

Pendant le ſéjour que j'ai fait ſur les côtes de Barbarie, & dans les lieux même où croiſſoit

anciénement le *lotus*, je n'ai rien négligé pour découvrir un végétal auſſi intéreſſant. J'avois lu avec attention les deſcriptions qu'en ont laiſſé les anciens, & entr'autres celles de Théophraſte, de Pline & de Polybe, qui avoit lui-même obſervé le *lotus*.

Les recherches que j'ai faites m'ont conduit à penſer que c'étoit une eſpece particuliare de jujubier ſauvage, qui eſt encore aujourd'hui très-répandu dans toute la partie méridionale du royaume de Tunis, ſur les bords du déſert, & aux environs de la petite Syrthe. Le docteur Schaw avoit le premier embraſſé cette opinion, ſans cependant qu'il l'ait apuiée ſur des preuves auſſi fortes que celles que je vais offrir: d'ailleurs, il n'en a donné qu'une deſcription très-imparfaite à la fin du catalogue des plantes, imprimé à la ſuite de ſes voyages, avec une figure qui n'en repréſente ni les fleurs, ni les fruits & d'après laquelle il eſt difficile de le reconoître. Il le nomme *Ziziphus ſylveſtris, inſt. r. herb.*; dénomination qui manque d'exactitude, puiſque Tournefort déſigne, par cette phraſe, une plante différente de celle qui eſt en queſtion.

Le jujubier décrit par Linnæus, ſous le nom de *rhamnus lotus*, paroît bien être l'arbriſſeau, dont j'offre l'hiſtoire; mais il faut avouer, en même temps, que les caracteres qui le diſtinguent ont échapé à ce célebre naturaliſte, il paroît même qu'il n'en a parlé que d'après le docteur Schaw. Je vais en donner une deſcription abrégée, & je diſcuterai enſuite les paſſages de quelques auteurs anciens, où il eſt fait mention du *lotus*, & d'après leſquels il me paroît évident qu'il n'y a que l'arbriſſeau en queſtion, qui puiſſe raiſonablement s'y raporter.

Le *rhamnus lotus* s'éleve à la hauteur de quatre à cinq pieds; ſes rameaux nombreux & recourbés vers la terre ſont garnis d'épines qui naiſſent deux à deux, & dont l'une eſt droite, & l'autre courbe, comme celles du jujubier cultivé.

Ses feuilles tombent pendant l'hiver; elles ſont alternes, ovales, obtuſes, légérement crénelées, larges de trois à quatre lignes, & marquées de trois nervures longitudinales.

Les fleurs naiſſent en petits groupes aux aiſſelles des feuilles, quelquefois elles ſont ſolitaires.

Le calice eſt à cinq diviſions ovoides, ouvertes, partagées longitudinalement par une petite ligne ſaillante.

La corolle eſt compoſée de cinq pétales plus courts que le calice, & eſt creuſée en forme de demi-entonoir.

Les étamines, au nombre de cinq, ſont oppoſées aux pétales, & les deux ſtyles ſont courts & raprochés.

Le fruit eſt un drupe pulpeux, à peu près ſphérique, de la grôſſeur d'une prunelle ſauvage. Il renferme un noyau oſſeux dans ſon intérieur. En mûriſſant, il prend une couleur rouſſe, approchante de celle de la jujube.

Le *lotus* fleurit en mai, & ſes fruits ſont mûrs dans le courant d'août & de ſeptembre, leur goût approche de celui de la jujube; mais il eſt plus agréable.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que cet arbriſſeau a de grands raports avec le jujubier cultivé, dont il differe ſur-tout par la forme de ſon fruit, qui eſt ſphérique, & au moins une fois plus petit que celui du précédent. Ses feuilles ſont auſſi moins alongées. Le jujubier s'éleve à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds; le *lotus* forme toujours un buiſſon, il ſe trouve abondament dans preſque toutes les plaines ſâbloneuſes & arides du royaume de Tunis, particuliérement ſur les bords du déſert, & aux environs de la petite Syrthe.

Je vais maintenant raporter les paſſages des auteurs anciens, où il eſt fait mention du *lotus*, afin de les comparer avec mes obſervations, & d'établir les raiſons qui me portent à croire que c'eſt le jujubier que je viens de décrire, qui eſt le véritable *lotus* de Lybie.

Hérodote (*liv. 4.*) dit que le fruit du *lotus* a la forme des graines du lentiſque; qu'il a une ſaveur auſſi agréable que la datte; qu'il ſert d'aliment aux Lotophages, & qu'ils en font du vin. Ce réçit ne nous donne, à la vérité, que peu de connoiſſance ſur le *lotus*; mais du moins la comparaiſon que l'auteur fait de ſon fruit avec la ſemence du lentiſque, eſt exacte & conforme à ce que j'ai dit de celle du jujubier que je regarde comme le *lotus*. Elles ont l'une & l'autre une figure à peu près ſphérique, & elles ne different ſenſiblement que par la grôſſeur.

Selon Théophraſte, le *lotus* qu'il nomme *celtis* eſt à peu près de la grandeur d'un poirier. Ses feuilles ſont découpées & reſſemblent à celles de l'*ilex*. Le fruit eſt de la grôſſeur de la féve d'Égypte (ou *colocaſe*). Il mûrit comme les raiſins en changeant de couleur, & naît comme ceux du myrte ſur les deux côtés des tiges qui ſont nombreuſes & touffues. Sa ſaveur eſt douce, il ne fait aucun mal. (Celui qui eſt ſans noyau eſt préféré à l'autre.) On en fait du vin, & l'arbre produit une très-grande quantité de fruits.

Pline parle du *lotus*, à peu près dans les mêmes termes que Théophraſte; il le compare au *celtis* d'Italie; mais il dit que le climat l'a fait changer, qu'il eſt de la grandeur d'un poirier, quoique cependant Cornelius Nepos aſſure qu'il a moins d'élévation. Ses rameaux ſont touſus comme ceux du myrte; la couleur du fruit, qui imite celle du ſafran, change ſouvent avant la maturité, comme dans les raiſins. Si ces deux deſcriptions ne ſont ni auſſi préciſes, ni auſſi détaillées qu'on pouroit le déſirer, du moins elles renferment pluſieurs caracteres qui conviennent mieux à notre jujubier qu'à aucun autre arbre du pays des anciens Lotophages. Ce que Théophraſte & Pline diſent de la forme du fruit, de ſa grôſ-

Digitized by Google

ſeur, de ſon goût, de ſa couleur; de la maniere dont il naît ſur des rameaux touſus, comme ceux du myrte, &c. ſe raporte parfaitement à l'arbriſſeau dont je viens de parler.

Théophraſte raconte que le *lotus* étoit ſi commun dans l'île *lotophagite*, & ſur le continent adjacent, que l'armée d'Ophellus ayant manqué de vivres en traverſant l'Afrique pour ſe rendre à Carthage, ſe nourit des fruits de cet arbre pendant pluſieurs jours. Et préciſément la plupart des plaines arides & incultes, qui conduiſent de la partie méridionale du royaume de Tunis vers les ruines de l'ancienne Carthage, ſont encore aujourd'hui couvertes en beaucoup d'endroits de l'eſpece de jujubier que je prends pour le *lotus*; je n'y ai obſervé aucun autre arbre ou arbriſſeau, avec lequel on puiſſe le confondre.

Si nous conſultons Pulybe, qui avoit vu le *lotus* de Lybie, cet hiſtorien nous offrira encore des raprochemens plus frapans que ceux que je viens de raporter.

„ Le *lotus* eſt un arbriſſeau rude & armé d'épines. Ses feuilles ſont petites, vertes, ſemblables à celles du *rhamnus*, mais plus larges & plus épaiſſes. Ses fruits encore tendres reſſemblent aux baies de myrte. Lorſqu'ils ſont mûrs, ils ſe teignent d'une couleur de pourpre; ils égalent alors en grôſſeur les olives rondes, & chacun renferme un noyau oſſeux dans ſon intérieur „. On voit que ces obſervations ſont parfaitement conformes avec la deſcription que j'ai donnée du *rhamnus lotus*.

Je ſai que quelques commentateurs regardent le *lotus* de Polybe comme une eſpece différente de celui de Théophraſte & de Pline. Mais il me ſemble que c'eſt ſans fondement; car les deſcriptions de ces deux naturaliſtes ont plus de raport avec le jujubier que j'ai indiqué pour le *lotus*, & qui eſt le même que celui de Polybe, qu'avec aucun autre arbre qui croiſſe ſur les côtes de Barbarie.

Pulybe ne s'eſt pas ſeulement borné à la décrire; il nous apprend auſſi la maniere dont on le préparoit anciénement, & ce qu'il en dit, ſervira encore à confirmer l'opinion que j'ai embraſſée.

„ Lorſque le *lotus* eſt mûr, les Lotophages le recueillent, le broient & le reoſerment dans des vaſes. Ils ne ſont aucun choix des fruits qu'ils deſtinent à la nouriture des eſclaves; mais ils choiſiſſent ceux qui ſont de meilleure qualité pour les hommes libres. Ils les mangent préparés de cette maniere; leur ſaveur approche de celle des figues ou des dattes: on en fait auſſi du vin, en les écraſant & en les mêlant avec de l'eau; cette liqueur eſt très-bonne à boire, mais elle ne ſe conſerve pas au delà de dix jours „.

Pline dit la même choſe que Polybe, ſur la préparation du *lotus*; ce qui me porte d'autant plus à croire que c'eſt le même arbriſſeau dont ils ont parlé l'un & l'autre. Il ajoute ſeulement que le bois étoit fort recherché pour faire des inſtrumens à vent, & divers autres ouvrages. Aujourd'hui les habitans des bords de la petite Syrthe & du voiſinage du déſert recueillent encore les fruits du jujubier que je prends pour le *lotus*; ils les vendent dans tous les marchés publics, les mangent comme autrefois & en nouriſſent même leurs beſtiaux. Ils en font auſſi de la liqueur en les triturant avec de l'eau. Il y a plus, c'eſt que la tradition que ces fruits ſervoient anciénement de nouriture aux hommes, s'eſt même conſervée parmi eux.

D'après toutes ces conſidérations, il me paroît évident que c'eſt le jujubier que je viens de décrire, qui eſt le véritable *lotus* des Lotophages. Il eſt le ſeul végétal des contrées qu'ils habitoient autrefois, qui puiſſe s'acorder avec ce qu'en ont dit les anciens, & ſur-tout Pulybe qui l'avoit obſervé lui-même.

Il eſt vrai-ſemblable que c'eſt ce même *lotus*, dont Homere a parlé dans l'Odyſſée (*liv.* 9.); mais ſon imagination féconde l'avoit entraîné un peu au delà de la vérité, en lui faiſant dire que les fruits de cet arbriſſeau avoient un goût ſi délicieux, qu'ils faiſoient perdre aux étrangers le ſouvenir de leur patrie „.

LOUCHES. M. Paw dit des Égyptiens:

„ On croit que plus l'air d'un pays eſt ſec & preſque toujours ſerein, plus la vue des habitans y eſt foible; & à cet égard, l'humidité de l'atmoſphere ſemble être beaucoup plus favorable. Mais indépendament de cette cauſe générale, les habitans de l'Égypte, de la Péninſule Arabique, de la Carmanie ou du Kirman, de l'Inde, de Siam, de la Chine Méridionale, & d'une partie du Japon, ſont aſſez ſujets à une maladie des ieux, dont nous avons traité fort amplement, en parlant des Chinois & des Égyptiens en particulier. (*Voyez* AVEUGLEMENT.) Cependant on peut ſoupçoner que de certains vents très-pénétrans, qui ſouflent quelquefois de la ligne équinoxiale vers le tropique du cancer, doivent être regardés comme une plaie à l'égard de tous ces peuples, auxquels il ne ſeroit vrai-ſemblablement point poſſible de lire ſans ceſſe des ouvrages écrits ou imprimés en caracteres auſſi petits que ceux dont on ſe ſert en Europe: d'ailleurs ils ont le diaphragme des paupieres plus épanché que nous, & quelques-uns d'entr'eux, comme les Chinois, l'alongent encore par artifice; & leurs peintres rendent à peine tout l'orbite de l'Iris ſenſible, lorſqu'ils repréſentent des viſages de face: les ſculpteurs de Siam taillent les ieux en loſange, les Indiens les font d'une maniere ſinguliere, qu'il me ſeroit difficile de définir; & il eſt certain qu'on ne voit pas non plus de beaux ieux dans les anciénes ſtatues Égyptiennes. Cette bizarerie, qui a eu cours parmi les mythologues au ſujet de la Vénus Cythéréene, qu'ils diſent avoir un peu *louché*, paroît provenir de quelque repréſenta-

tion de la *Néphtis*, ſuite en Égypte : auſſi voit-on que Perſe, pour déſigner une prêtreſſe de cette contrée, ſe contente de l'appeler *luſca ſacerdos* „.

LOUNA. *Voyez* ODIN.

LOUP. Les Égyptiens avoient en vénération cet animal, parce qu'ils croyoient qu'Oſiris s'étoit ſouvant déguiſé en *loup*. Le *loup* étoit même adoré à Lycopolis, qui ſignifie la ville du *loup*. Cet animal étoit conſacré à Apollon, parce que le *loup*, dit-on, a la vue fine & perçante. Mais Pauſanias en donne une autre raiſon. „ Il „ y avoit, dit-il, près du grand autel d'Apol„ lon, à Delphes, un *loup* de bronze : c'étoit „ une offrande faite par les habitans de Delphes „ eux-mêmes. On dit qu'un ſcélérat, après avoir „ volé l'argent du temple, alla ſe cacher dans „ l'endroit le plus fouré du mont Parnaſſe : là „ s'étant endormi, un *loup* ſe jeta ſur lui, & „ le mit en pieces. Ce même *loup* entroit tous „ les ſoirs dans la ville, & la rempliſſoit d'hur„ lemens : on crut qu'il y avoit à cela quelque „ choſe de ſurnaturel, on ſuivit le *loup*, & on „ retrouva l'argent ſacré, que l'on reporta „ dans le temple „. En mémoire de cet événement, on fit faire un *loup* de bronze pour le conſacrer au dieu de Delphes. *Voyez* LYCOGENE & MACÉNO.

Élien donne une autre raiſon de cette attribution du *loup* au ſoleil, ou à Apollon, λυκογενὴς. Latone s'étoit, diſoit-il, métamorphoſée en *louve*, pour acoucher en ſûreté d'Apollon & de Diane.

L'apparition d'un *loup* traverſant le chemin, étoit chez les Romains un très-mauvais augure pour les voyageurs. Horace le dit (*Od.* 3. 28.) :

Impios parræ recinentis omen
Ducit, aut prægnans canis, aut ab agro
Rava decurrens lupa Lanuvino.

Entre les divers ſymboles qui formoient les enſeignes militaires des Romains, on voyoit des *loups*.

Un *loup* à mi-corps étoit le ſymbole des Argiens; & on voit encore les pierres d'un temple à Argos chargées de têtes de *loup*.

LOUP entier, ou à mi-corps ſur les médailles d'Argos en Argolide, de Cartha.

LOUP-CERVIER. Pline (8. 19. & 22.) dit que Pompée montra le premier dans les amphithéâtres un *loup*-cervier amené des Gaules; il ajoute qu'il portoit le ſurnom *cervarius*, à cauſe des taches de ſon poil, qui le faiſoient reſſembler aux faons des biches.

LOUP-MARIN, eſpece de perſegue.

Les anciens avoient donné à ce poiſſon le nom de *loup*, à cauſe de ſa voracité. La chair étoit un des alimens qu'ils eſtimoient le plus; mais ſelon Willughby, ils conſultoient plutôt leur ſenſualité, que leur ſanté dans le jugement qu'ils portoient de ce poiſſon. Cet auteur préfere, parmi les poiſſons de cette eſpece ceux qui ont été pris en pleine mer; il met au ſecond rang ceux qui ont ſéjourné dans les étangs marins; au troiſieme, ceux qu'on a pêchés à l'embouchure des fleuves, & fait encore moins de cas de ceux qui ont été trouvés dans le lit même des fleuves, parce qu'ils y ont vécu de nourritures fangeuſes, ainſi que de petits poiſſons nouris eux-mêmes dans la fange. Il paroît cependant que ces derniers flatoient davantage le goût des Romains; puiſqu'au raport de Pline (*hiſt. nat. l.* 9. *c.* 54.), les meilleurs *loups*-marins étoient ceux qu'on avoit pris dans le Tybre entre les ponts: les plus ſenſuels même parmi cette nation ſe vantoient de reconoître au ſeul goût, ſi un *loup*-marin avoit été pêché en pleine mer ou à l'embouchure du Tybre, ou entre les ponts; comme il paroît, par un paſſage de la ſeconde ſatyre du ſecond livre d'Horace, où ce poëte, ſous la perſone d'un certain Oſellus, ſe moque de ce prétendu diſcernement des Romain de ſon temps.

Ce poiſſon, ſelon Willughby, parvient quelquefois à une grandeur conſidérable, puiſqu'on en a vu qui avoient juſqu'à quatre pieds & demi de long. Sa forme eſt aſſez ſemblables à celle du ſaumon ou de la truite : ſa couleur eſt d'un bleu noirâtre ſur le dos qui eſt marqué au deſſus des lignes latérales d'une multitude de points noirs.

LOUPE microſcopique. *Voyez* VERRE.

LOUS, nom d'un mois des Macédoniens & des Grecs de Pergame, d'Épheſe, &c. Philippe, roi de Macédoine, en parle dans une lettre à ceux du Péloponeſe. *Voyez* l'oraiſon de Démoſthene pour la courone. Plutarque, dans Alexandre, fait répondre le *lous* des Macédoniens à l'hécatombéon des Athéniens, c'eſt-à-dire, à peu près à notre mois de juin. Chez les Tyriens, le mois *lous* répondoit à une grande partie de notre mois de ſeptembre; & chez les Lyciens & les Sidoniens, il répondoit à peu près à notre mois d'octobre; enfin, chez les Achéens, il répondoit à notre mois d'août.

LOUTRE. La *loutre* paroît avoir été honorée & reſpectée dans toutes les contrées de l'Égypte, quoiqu'on n'en ait nouri nulle part d'aprivoiſées.

LOUVE, nourice de Remus & de Romulus. Ces deux enfans jumeaux, dit Virgile, ſuçoient ſes mamelles, badinoient ſans crainte autour de la bête féroce qu'ils regardoient comme leur mere, & qui, tournant la tête, les careſſoit avec ſa langue. C'étoit la tradition populaire des Romains. *Voyez* ACCA LARENTIA. Cette *louve* ſe trouve ſouvent repréſentée ſur les monumens romains, avec les deux enfans qui tetent.

Plutarque, dans les paralleles, raporte un fait à peu près ſemblable, arivé dans l'Arcadie. Phi-

Digitized by Google

lonomé, fille de Nyctinnus & d'Arcadie, alloit d'ordinaire à la chaſſe avec Diane : Mars prenant la forme d'un berger, obtint les faveurs de Philonomé ; elle acoucha de deux garçons. Craignant l'indignation de ſon pere, elle les jeta dans l'Érimanthe. Les enfans tomberent dans un chêne creux, où une *louve* ſe tenoit avec ſes petits. La *louve* leur donna la mamelle. Le berger Tyliphe, qui s'en aperçut, prit les deux enfans, les éleva & les nomma Lycaſtus & Parrhaſius : ils ſuccéderent à leur aïeul au royaume d'Arcadie.

Lactance (*Inſtit. chriſt. lib. I. c.* 10) dit que les Romains rendirent des honeurs divins à la *louve*, parce qu'une *louve* avoit ſauvé Remus & Romulus, en les alaitant, quand ils furent expoſés. Arnobe (*l. IV. adv. gentes*) ajoute que de cette *louve* ils firent la déeſſe Lupercа. *Voyez* encore ſur cela Properce, (*Eleg. IV. lib. IV. v.* 55.) Ovide, (*Faſt. l. II. v.* 413.) Tite-Live, (*lib. I. c.* 4.) ; & Plutarque, dans la vie de Romulus. L'origine de cette fable étoit que leur nourice s'appeloit *lupa*.

» Les cheveux, dit Winckelmann, (*hiſt. de l'Art, liv.* 3, *ch.* 2.), & les poils diſpoſés par étage, ſe trouvent tels ſans exception à toutes les figures étruſques, tant des hommes que des animaux. C'eſt dans ce goût que nous voyons traitées ces parties à la fameuſe *louve* de bronze, qui alaite Remus & Romulus, & qui ſe trouve au Capitole. Il y a grande apparence que cette *louve* eſt la même qui étoit placée, du temps de Denis d'Halycarnaſſe, dans un petit temple de Romulus, au pied du mont Palatin, temple qui s'eſt conſervé, & qu'on appele aujourd'hui Saint Théodore, où ce morceau a été trouvé. Comme l'auteur des antiquités romaines (*ant. rom. l. I. p.* 64.) nous apprend que cette *louve* étoit réputée un ouvrage de l'art antique, il faut croire que c'eſt une production des artiſtes étruſques, dont les Romains ſe ſervoient dans les temps les plus reculés. Cicéron fait mention d'une ſemblable *louve*, & nous apprend qu'elle fut frapée de la foudre. (*De divinat. l. 2. c.* 20.) Dion Caſſius, qui marque la date de ce fait, dit qu'il ariva ſous le conſulat de Jules-Céſar & de Bibulus. (*Dio Caſſ. l. XXXVI. p.* 33.) Mais ce qui ſemble prouver que notre *louve* de bronze eſt la même *louve* déſignée par Cicéron, c'eſt un coup à une des jambes de derriere, où l'on remarque une fente de la largeur de deux doigts. Dion dit à la vérité, dans le paſſage que nous venons de citer, que la *louve*, frapée de la foudre, étoit placée au Capitole ; mais cette aſſertion peut bien être une erreur, puiſque cet écrivain a vécu plus de deux cents ans après. Je remarquerai cependant qu'il n'y a que la *louve* d'antique, & que les deux enfans ſont une addition moderne.

Le Loup & la Louve, ſur les médailles, ſignifient ou l'origine de la ville de Rome, fondée par les deux freres Romulus & Remus, qu'on diſoit avoir été alaités par une *louve*, ou ſimplement la domination romaine, à laquelle les peuples étoient ſoumis. Peut-être déſignent-ils le pays, où il ſe trouvoit quantité de *loups*, comme l'exprime la médaille de Mérida. Souvent on voit les deux freres atachés aux mamelles de la *louve*. (*Jobert*)

Louve alaitant des enfans. (On voit une) ſur les médailles de *Rome*, d'Antioche de Piſidie, de Carthage, d'Afrique, de Coillu, de Germé, d'Hippone, de Patras, de Philippi, de Troas.

Louve alaitant un *louveteau* ſur les médailles de Cydonia, de Tegea en Crete.

Louve, outil de fer ataché à un câble, & qui ſert à élever les pierres. Les *louves*, dont on ſe ſert dans la conſtruction de l'Égliſe de Sainte Genevieve à Paris, ſont ainſi fabriquées : deux fortes bâres de fer ſont aſſemblées, comme des ciſeaux, par un boulon ; elles portent deux anneaux qui jouent à la place des anneaux fixes des ciſeaux, & les deux autres bouts des bâres ſont recourbés en dehors. On introduit dans le trou conique, creuſé dans la pierre, par la partie du cône la plus étroite, les deux bouts recourbés, ſerrés l'un contre l'autre, & tenant les anneaux éloignés l'un de l'autre. On lie alors le câble aux deux anneaux, & on enleve la pierre. Son poids fait ſerrer les anneaux ; ceux-ci, en ſe raprochant, écartent les crochets, & les preſſent contre les parois du trou conique de la pierre. Vitruve (10. 2.) décrit une eſpece de *louve* ſemblable, qu'il appele *forfex : Ad rechamum imum ferrei forfices religanter, quorum dentes in ſaxa ferrata accommodantur.*

Les pierres de l'ancien temple de Girgenti en Sicile montrent un autre méchaniſme. Les pierres ſont taillées en parallélépipedes, dont deux côtés oppoſés portent un canal creuſé en croiſſant, avec les pointes fixées à la ſurface ſupérieure de la pierre. Le câble rempliſſoit ce canal, & enlevoit la pierre.

LOXIAS, λοξίας, ambigu, équivoque ; ſurnom donné à Apollon, à cauſe de ſes oracles obſcurs & équivoques.

Ce ſurnom ſeroit mieux dérivé de la courſe oblique du ſoleil, relativement à l'équateur.

LOXO, fille de Borée & d'Orythie.

Loxo, ſurnom de Diane, ſelon le ſcholiaſte des hymnes de Callimaque. Le ſurnom d'*oblique* convenoit parfaitement à la lune, dont la courſe autour de la terre paroît très-oblique.

ΛΟΞΟΣ. *Voyez* Oblique.

LUA, divinité romaine qu'on invoquoit à la guerre. Tite-Live, liv. 8, dit qu'après un combat contre les Volſques, le conſul, qui commandoit l'armée romaine, conſacra & voua à la déeſſe *Lua* les armes des morts qui ſe trouverent ſur le champ de bataille. On croit que c'étoit la déeſſe des expiations, (de *luere*, expier) & que cette offrande étoit pour expier l'armée victorieuſe pour le ſang humain répandu.

Dempſter (*Paralip. ad Roſini antiquit.*) lit *luna* au lieu de *Lua*, & il dit que les généraux faiſoient des dons à la lune: mais Turnebe (*adv. l.* 16. *c.* 20.) a démontré qu'il faut lire *Lua*.

LUBENTIN. *Voyez* LIBENTINA.

LUCA (*bos*). *Voyez* ÉLÉPHANT.

LUCANIA, en Italie. AOTKANOM.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Les *Lucaniens* fourniſſoient tous les ans aux Romains, en guiſe de tribut, un certain nombre de porcs. (*Caſſiodor. var.* 11. 39.)

LUCAR, gages des acteurs romains, qui étoient pris ſur le produit des coupes de bois voiſins de Rome, apartenant au fiſc, *μισθὸς ἀπὸ φόρου*, (*Gloſſa*); delà vint le mot *lucar*, & non de *locus*, place.

Lucien, dans l'*Icoromenippe*, parle de ſept drachmes, environ 7 liv. pour le *lucar*. Marc-Aurele le fixa à 5 *aureus*, pour le fiſc, ſans doute; car il permit à ceux qui donnoient le ſpectacle, de le porter juſqu'à dix. (*Capitol. in. c.* 11.) Pour concilier cette énorme différence entre le prix aſſigné par Lucain, & celui que fixa Marc-Aurele, on pouroit dire que le premier parloit du *lucar* d'un jour, & le ſecond du *lucar* d'un mois; ou que l'un parloit du commun des acteurs, & l'autre des plus fameux.

LUCARIES & LUCERIES, fêtes romaines qui prenoient leur nom de *lucus*, bois ſacré. Ce bois ſacré, où l'on célébroit les *Lucaries*, étoit entre le chemin appelé *via ſalaria*, & le Tybre. Les Romains célébroient là cette fête, en mémoire de ce qu'ayant été défaits par les Gaulois, ils s'étoient cachés dans ce bois, & y avoient trouvé un alyle aſſuré. Plutarque dit qu'on payoit, ce jour-là, les comédiens avec l'argent des coupes que l'on faiſoit dans le bois ſacré: d'autres tirent l'origine de cette fête, des préſens de monoie qu'on faiſoit à ces bois ſacrés, & qu'on appeloit *luci*. Ces fêtes ſe célébroient au mois de juillet.

LUCERES, nom de la troiſieme tribu du peuple romain, au commencement de ſon empire. Romulus, dit Varron, (*de ling. lat. l. IV.*) diviſa les habitans de la nouvele ville en trois tribus; la premiere fut appelée *les Tatiens*, qui prirent ce nom de Tatius; la ſeconde de Rammès, ainſi nommée de Romulus; & la troiſieme les *Luceres*, qui tiroient leur nom de Lucumon.

LUCERIE, *Luceria*, aujourd'hui *Lucera*, étoit une ville conſidérable d'Italie dans la Pouille Dauniene, aux confins des Hirpins, avec le titre de *colonie romaine*. C'eſt la *Nuceria Apulorum* de Ptolémée (*liv. III. chap. j.*); ſes peuples ſont nommés *Lucerini*, dans Tite-Live; ſes pâturages paſſoient pour excellens: les laines de ſes troupeaux, au raport de Strabon, quoique un peu moins blanches que celles de Tarente, étoient plus fines, plus douces & plus eſtimées. Horace (*Ode* 15. *liv. III.*) aſſure Chloris qu'elle n'a point de grâces à jouer du luth & à ſe couroner de roſes, & qu'elle n'eſt propre qu'à filer les laines de *Luceria*.

Te lana prope nobilem
Tonſæ Luceriam, *non citharæ decent*,
Nec flos purpureus roſæ. (*D. J.*)

LUCERIA, en Italie. LOVCERI.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont:

Une roue.

Une tête de taureau.

Une maſſue, avec l'arc & le carquois.

LUCERIUS, ſurnom donné à Jupiter comme à l'auteur de la lumiere (de *lux*, lumiere).

LUCÉTIEN, ou plutôt *LUCETIUS*, ſurnom que l'on donnoit à Jupiter dans la langue oſque. C'étoit la même choſe dans cette langue, que *Dieſpiter* & *Dijovis* en latin. Ce mot venoit de *lux*, lumiere & on le donnoit à Jupiter, à cauſe que c'eſt lui qui donne la lumiere au monde. *Voyez* Aulu-Gelle, *l. V. c.* 12.

Une inſcription raportée par Gruter, *p.* 58. n. 3. donne auſſi cette épithete à Mars; mais elle écrit *Leuceeius*.

MARTI LEUCETIO.
PRO SALUTE IMP.
DOMINI N. AUG. PII.
Q. VOCONIUS VITU.
LUS LEG. XXII. PR.
P. F. CURAVIT.

LUCIFER. C'eſt le nom que les poëtes donnent à l'étoile de Vénus, lorſqu'elle brille le matin: comme elle paroît avec l'aurore, on dit que *Lucifer* étoit né de l'aurore; on le fait auſſi le chef & le conducteur des aſtres: c'eſt lui qui a ſoin des chevaux & du char du ſoleil, qu'il atele & qu'il dételle avec les heures. Enfin on lui donne des chevaux blancs.

Les chevaux de main, *equi deſultorii*, lui étoient conſacrés.

LUCIFERA, ſurnom de Diane. Les Grecs invoquerent Diane *Lucifera* pour les acouchemens, dit Cicéron, de même que nous invoquons Junon, Lucine. Diane, ſous ce titre, eſt la même que Diane-Lune; elle porte le croiſſant ſur la tête, & un flambeau élevé à la main; elle eſt auſſi couverte d'un grand voile tout parſemé d'étoiles. *Voyez* LUNE. On donnoit auſſi ce nom à Hécate. *Voyez* HÉCATE.

LUCILIA,

LUCILIA, famille romaine, dont on a des médailles,

RRR. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *RUFUS*,

LUCILLE, femme de Vérus.

LUCILLA AUGUSTA.

Ses médailles ſont :

C. en or.
C. en argent.
RRR. en médailles greques d'argent, avec le nom de *Mannus*, prince de l'Arabie.
C. en G. & M. B. de coin romain.
RRR. en M. B. de colonies.
RRR. en G. B. grec.
RR. en M. & P. B.

Il y a des médaillons de bronze de *Lucille*.

Sur quelques têtes de dames romaines, on remarque des coëfures de cheveux poſtiches : la ſtatue de *Lucille*, femme de l'empereur Lucius Vérus, conſervée au Capitole, a des cheveux de marbre noir, qui ſont adaptés de façon qu'on peut les ôter.

LUCINE, divinité qui préſidoit aux acouchemens chez les Romains. Les Égyptiens chargerent de cette fonction Bubaſte (*Voyez* ce mot) à laquelle les Grecs ſubſtituerent Diane-Ilithye, ou ſimplement Ilithye (*Voyez* ce mot). Les Romains créerent à leur exemple une divinité particuliere, pour préſider aux acouchemens, & ils l'appelerent *Lucine*. Cependant il y a grande apparence que *Lucine* n'étoit qu'un ſurnom d'une divinité déja connue, mais un ſurnom relatif à ces nouveles fonctions.

Souvent c'eſt Diane, comme dans une inſcription antique, recueillie par Gruter, qui porte : *Diana Lucina invicta* ; mais plus communément, c'eſt Junon ; Térence ne dit que *Juno Lucina*. Olen de Lycie, un des plus anciens poëtes de la Grece, donne cette Déeſſe pour mere de Cupidon, dans un hymne qu'il avoit fait en ſon honeur, & dont parle Pauſanias ; mais Olen eſt le ſeul qui ait imaginé cette fiction.

Dès que les femmes en travail invoquoient *Lucine*, elle venoit pour les aſſiſter & leur procurer une heureuſe délivrance. Les Parques accouroient auſſi de leur côté, mais c'étoit pour ſe rendre maitreſſes de la deſtinée de l'enfant, au moment de ſa naiſſance.

On connoît les formules de prieres des femmes en couche, lorſqu'elles appeloient *Lucine* à leurs ſecours : elles s'écrioient, *caſta, fave Lucina ! Juno Lucina, fer opem ; ſerva me, obſecro !* Mais Ovide, qu'on peut regarder comme un grand prêtre, initié dans les myſteres les plus ſecrets de *Lucine*, ou plutôt inſtruit par elle-même, apprit aux femmes en travail la conduite importante qu'elles devoient tenir dans ces momens, lorſqu'il leur dit :

Ferte Dea flores, gaudet florentibus herbis
Hæc Dea ; de tenero cingite flore caput.
Dicite : tu lumen nobis Lucina dediſti :
Dicite : tu voto parturientis ades.

Le même Ovide nous décrit toutes les fonctions de *Lucine* ; mais c'eſt aſſez pour nous de voir que les courones & les guirlandes entroient dans les cérémonies de ſon culte. Tantôt on repréſentoit cette déeſſe comme une matrone, qui tenoit une coupe de la main droite, & une lance de la gauche ; tantôt elle eſt figurée aſſiſe ſur une chaiſe, tenant de la main gauche un enfant emmailloté, & de la droite une fleur qui reſſemble au lis. Quelquefois on lui donnoit une courone de dictamne, parce qu'on croyoit que cette plante procuroit une prompte & heureuſe délivrance.

On appeloit cette déeſſe *Ilithye*, *Zigie*, *Natalis*, *Opigene*, *Olympique* ; & ſous ce dernier nom, elle avoit un temple en Élide, dont la prêtreſſe étoit annuele.

Le nom de *Lucine* vient, dit Ovide, de *lux*, lumiere, parce que c'eſt cette divinité qui donne par ſa puiſſance, le jour, la lumiere aux enfans.

LUCINIENE, Junon avoit un autel à Rome ſous ce nom, qui paroît être le même que Lucine. On dit que les cendres qui reſtoient du ſacrifice demeuroient immobiles, quelque vent qu'il fît.

LUCIPOR, fils de Lucius, comme *Marcipor* étoit le fils de *Marcus*.

LUCIUS CÆSAR, ſecond fils d'Agrippa.

LUCIUS CÆSAR, PRINCEPS JUVENTUTIS.

Ses médailles ſont :

O. en or, en argent, & en G. B. de coin romain.
RRR. en M. B.
RR. en P. B.
RRR. en G. B. de colonies, avec ſa tête & celle de ſon frere.
RR. en M. B. avec les mêmes têtes.
RR. en P. B. & les mêmes têtes.
RR. en P. B. grec.

LUCRECE. Sur une pierre gravée antique de la galerie de Florence (*tome* 2 *table* 57 *n.* 1) on voit cette généreuſe Romaine s'enfoncer un poignard dans le ſein.

LUCRETIA, famille Romaine, dont on a des médailles,

C. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont : *TRIO*, *VESPILLO*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LUCRÉTILE, *Lucretilis*, montagne de la Sabine en Italie, dans le canton de Banduſie,

peu loin de la rive droite de la Curteze. Horace avoit ſa maiſon de campagne ſur un coteau de ce mont ; & je trouve qu'elle étoit mal placée pour un poëte qui ne haiſſoit point le bon vin ; car les vignobles de tout le pays, & particuliérement du mont *Lucrétile*, étoient fort décriés ; mais il avoit tant d'autres agrémens, qu'Horace n'a pu s'empêcher de le célébrer & d'y inviter Tyndaride. „ Faune, lui dit-il, ne fait pas toujours ſa demeure ſur le Licée ; ſouvent il lui préfere les délices de *Lucrétile* ; c'eſt-là qu'il défend mes troupeaux contre les vents pluvieux, & contre les chaleures brûlantes de l'été. Il ne tiendra qu'à vous de venir dans ce riant ſéjour „.

Velox amœnum ſæpe Lucretilem
Mutat Lyceo Faunus, & igneam
Defendit æſtatem capellis
Uſque meis, pluvioſque ventos, &c.

(Ode XVII. liv. 1.). *D. J.*

LUCRIN (*le*), *Lucrinus lacus*, lac d'Italie, qui étoit ſur les côtes de la Campanie, entre le promontoire de Miſene & les villes de Baies & de Pozzoles, au fond du golfe Tyrrhénien.

Il communiquoit avec le lac Averne, par le moyen d'un canal qu'Agrippa fit ouvrir l'an 717 de Rome. Il conſtruiſit dans cet endroit un magnifique port, le port de Jules, *portus julius*, en l'honneur d'Auguſte, qui s'appeloit alors ſeulement *Julius Octavianus* ; la flaterie ne lui avoit pas encore décerné d'autre titre.

Non ſeulement Pline & Pomponius Méla, mais encore Horace, parlent plus d'une fois du *lac Lucrin* ; tantôt ce ſont les huîtres de ce lac qu'il vante à l'imitation de ſes compatriotes : *non me Lucrina juverint conchylia* (ode XI, *liv.* V.) Non les huîtres du *lac Lucrin* ne me feront pas faire une meilleure chere „. En effet les Romains donnerent long-temps la préférence aux huîtres de ce lac ; ils s'en régaloient dans les feſtins de noces, *nuptiæ videbant oſtreas lucrinas*, dit Varron ; ils les regardoient comme les plus délicates ; *concha lucrini delicatior ſtagni*, diſoit Martial de ſon temps ; enſuite ils aimerent mieux celles de Brindes & de Tarente ; enfin ils ne purent plus ſouffrir que celles de l'Océan atlantique.

Horace portant ſes réflexions ſur ces progrès du luxe, dit que l'on avoit formé de grands viviers & de vaſtes étangs dans les maiſons de plaiſance, des étangs même d'une plus grande étendue que le *lac Lucrin*.

Undique latius
Extenta viſentur Lucrino
Stagna lacu.

Ode XV, liv. II.

Mais nous ne pouvons plus juger de la grandeur de ce lac, ni du mérite de ſes coquillages. En 1638, le 29 ſeptembre, le *lac Lucrin* fut preſqu'entiérement comblé ; la terre, après pluſieurs ſecouſſes, s'ouvrit, jeta des flammes & des pierres brûlées en ſi grande quantité, qu'en vingt-quatre heures de temps il s'éleva du fond une nouvele montagne qu'on nomma *Monte nuovo di Cinere*, & que Jules-Céſar Capaccio a décrite dans ſes Antiquités de Pouzzoles (*Hiſtoria Puteolana, cap.* XX). Ce qui reſte de l'ancien lac autour de cette montagne, ſur laquelle il ne croît point d'herbes, n'eſt plus qu'un marais qu'on appele *Lago di Licola*. (*D. J.*)

LUCULLEUM MARMOR, nom que les anciens donnoient à un marbre noir, ſans veines, très-dur, & qui prenoit un très-beau poli ; lorſqu'il étoit câſſé on remarquoit dans l'endroit de la fracture de petits points luiſans, comme du ſable d'or. Son nom lui a été donné, parce que Lucullus fut le premier qui en introduiſit l'uſage à Rome, où il l'apporta d'Égypte. On en trouve en Italie, en Allemagne, en Flandre, & dans le comté de Namur. Les Italiens le nomment *nero antico*, noir antique ; on le nomme auſſi *marbre de Namur*.

LUCULLIENS, (*jeux*) *ludi luculliani*, jeux publics que la province d'Aſie décerna à Lucullus, en mémoire de ſes bienfaits.

Ce général Romain, célebre par ſon éloquence, par ſes victoires & par ſes richeſſes, après avoir chaſſé Mithridate du Pont, & ſoumis preſque toute le reſte de ce royaume, employa près d'un an à réformer les abus que les exactions des traitans y avoient introduits. Il remédia à tous les déſordres, & gâgna ſi fort l'eſtime & le cœur de toute la province, qu'elle inſtitua en ſon honeur, l'an 70 avant J. C., des jeux publics qui furent nommés *luculliens*, & qui durerent aſſez long-temps ; on les célébroit tous les ans avec un nouveau plaiſir ; mais les partiſans voyant leurs grôſſes fortunes détruites par les réglemens de Lucullus, vinrent cabaler fortement à Rome contre lui, & firent ſi bien par leur argent & leurs intrigues, qu'on le rapela & qu'on lui donna un ſucceſſeur qui recueillit les lauriers dûs à ſes victoires. (*D. J.*)

LUCULLUS, ſurnom des familles *Licinia*, *Terentia*.

LUCUMON, prince ou chef particulier de chaque peuple des anciens Étruſques. Comme l'Étrurie ſe partageoit en douze peuples, chacun avoit ſon *lucumon* ; mais un d'eux jouiſſoit d'une autorité plus grande que les autres. Les priviléges diſtinctifs des *lucumons*, étoient de s'aſſeoir en public dans une chaire d'ivoire, d'être précédés par douze licteurs, de porter une tunique de pourpre enrichie d'or, avec un ſceptre au bout duquel étoit fixé un aigle. (D. J.)

Feſtus dit qu'on appeloit auſſi *Lucumones* des fous, qui, ſemblables à de mauvais génies, in-

Digitized by Google

feſtoient certains lieux: *dicti ſunt quidam homines ob inſaniam, quod loca, ad quæ veniſſent, infeſta facerent*. C'étoit la fable des loups-garoux.

LUCUNS, *LUCUNCULUS*, } gâteaux & friandiſes. Afranius cité par Nonius (*c. 2. n. 483.*).

Piſtori cur non, cur non ſcriblitario,
Ut mittat fratris filio lucunculos?

On diſoit *lucuus* dans l'origine. Varron cité par Nonius, dit:

Ac nulla ambroſia, non nectar, non allia, Sarda, Panis, pemma, lucuns, cibu' qui pureſſimu' multo eſt.

LUCUS, bois ſacré. *Voyez* Bois.

L'antiquité ayant l'uſage de conſacrer les bois à des dieux ou à des déeſſes, il eſt arivé en géographie qu'il y a des noms de divinités, même des noms d'empereurs joints à *lucus*, qui déſignent des villes ou lieux autrefois célebres, comme *lucus Auguſti*, ville de la Gaule Narbonnoiſe; *lucus Aſturium*, qui eſt Oviedo, ville d'Eſpagne en Aſturie, & autres ſemblables.

L'étymologie du mot *lucus*, bois conſacré aux dieux, vient de ce qu'on éclairoit ces ſortes de bois aux jours de fêtes, *quod in illis maxime luceat*; du moins cette étymologie me ſemble préférable à celle de Quintilien & de Servius, qui ont recours à l'antiphraſe, figure de l'invention des grammairiens, que les habiles critiques ne goûtent guere, & dont ils ont fort ſujet de ſe moquer. (D. J.)

LUDERE, expreſſion des gladiateurs, éviter un coup, une atteinte.

LUDIUS, *LUDUS*, *LYDUS*, } homme qui ſe donnoit en ſpectacle aux Romains, gladiateur, pantomime, &c.

Ludi, étoient ſpécialement des jeunes enfans, des adoleſcens, qui marchoient armés & vêtus élégament dans les pompes du cirque & des théâtres.

LUDI, *LUDUS*, }. *Voyez* Jeux.

LUDUS Æmilius, école de gladiateurs, bâtie par Æmilius Lepidus. Victor la place dans la huitieme région de Rome.

Ludus Dacicus, école des gladiateurs Daces. Elle étoit placée dans la troiſieme région, ſelon Victor & Rufus.

Ludus Gallicus, école des gladiateurs Gaulois, ſituée dans la ſeconde région.

Ludus magnus, école de gladiateurs, célebre par ſon étendue & ſa magnificence, ſituée dans la troiſieme région, ſelon Victor & Rufus.

Ludus matutinus, lieu des exercices du matin pour la jeuneſſe Romaine, & pour les gladiateurs, ſitué dans la ſeconde région.

Ludus litterarius, école où l'on enſeignoit à lire; il y en avoit à Rome pour les garçons & pour les filles. Celles-ci y étoient conduites par leurs nourices, comme il paroît par l'hiſtoire de Virginie, l'objet de la paſſion du décemvir Appius. Tite-Live dit d'elle (*lib. 3, c. 44.*). *Cum nutrice veniſſe in forum: namque ibi in tabernis litterarum ludi erant*.

LUGA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* Log.

LUGDUNUM, dans les Gaules. Lyon.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en argent . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en bronze.

On lui attribue avec raiſon une médaille latine, frapée en l'honneur de Céſar & d'Auguſte, avec le mot COPIA.

On commençoit à compter par lieues, *leugæ*, depuis cette ville, en allant au Nord.

LUGOVIBUS. Muratori (529. 7.) raporte l'inſcription ſuivante, trouvée à Oſma en Eſpagne. C'eſt la ſeule fois qu'il eſt mention des divinités appelées *Lugoves*, & du *Collegium ſutorum*.

LUGOVIBUS
SACRUM
LOCO. PUTEI
CO. COLLE
CIO. SUTORU
M. D. *. D.

LUGUBRIA, habits de deuil. Ovide (*Met. XI. 669.*):

Surge, age, da lacrymas; lugubriaque induc, nec me
Indeploratum ſub inania tartara mitte.

Séneque dit de même (*ad Helv. c. 16.*): *Noſtis quaſdam, quæ amiſſis filiis impoſitæ lugubria nunquam exuerunt*.

LUMIIS. Gruter (107. 4.) raporte l'inſcription ſuivante:

LUMIIS
EX. VOTO
RIMICENIUS
EITIO.

Si *lumiis* n'eſt pas une corruption de *lympis*, on ne ſait ce que ce mot peut exprimer.

LUNA, aujourd'hui *Carrare*, près de Gênes, ſur les confins de l'ancienne Ligurie.

Ses carrieres inépuiſables de marbre blanc fourniſſoient déja aux empereurs Romains la matie-

re des ſtatues & des vaſes ; car on trouve un *Adjutor tabularii marmorum lunensium* ; *ſous-ſuſpecteur des marbres de Luna*. *Voyez* Apollon, Marbre *de Luna*, & *Lunense marmor*.

Luna. Voyez *Lunula*.

LUNAIRE (Calendrier, Année & Cycle) *Voyez* Calendrier, Cycle & Année.

LUNAISON, période ou eſpace de temps, compris entre deux nouveles lunes conſécutives.

La *lunaiſon* eſt auſſi nommée *mois ſinodique*, & elle eſt compoſée de 29 jours 12 heures ½.

La *lunaiſon* eſt fort différente de l'eſpace de temps que la lune met à faire ſa révolution autour de la terre ; car cet eſpace de temps qu'on appele *mois périodique lunaire* eſt de 27 jours 7 heures 43 ſecondes, & plus court d'environ deux jours que la lunaiſon.

Après 19 ans, les mêmes *lunaiſons* revienent au même jour, mais non pas au même inſtant du jour, y ayant au contraire une différence d'une heure 25 minutes 33 ſecondes : en quoi les anciens étoient tombés dans l'erreur, croyant le nombre d'or plus sûr qu'il n'eſt. *Voyez* Nombre d'or, Méthonique, Épacte, & Calendrier. *Voyez auſſi* Saros.

On a trouvé depuis qu'en 312 ans les *lunaiſons* avanceent d'un jour ſur le commencement du mois, de façon que lorſque l'on réforma le calendrier, les *lunaiſons* arivoient dans le ciel quatre à cinq jours plutôt que le nombre d'or ne le marquoit. Pour remédier à cela, nous faiſons maintenant uſage du cycle perpetuel des Épactes.

Nous prenons 19 épactes pour répondre à un cycle de 19 ans ; & quand au bout de 300 ans la lune a avancé d'un jour, nous prenons 19 autres épactes, ce qui ſe fait auſſi lorſque l'on eſt obligé de rajuſter, pour ainſi dire, le calendrier au ſoleil par l'omiſſion d'un jour intercalaire, comme il arive trois fois dans 400 ans.

Il faut avoir ſoin que l'index des épactes ne ſoit jamais changé, ſi ce n'eſt au bout du ſiecle, lorſqu'il doit l'être en effet par raport à la métemptôſe ou proemptôſe. *Voyez* Métemptôse & Proemptôse.

LUNDI, ce ſecond jour de la ſemaine ſe trouve perſonifié dans les monumens, par une figure de Diane-lune qui porte le croiſſant ſur la tête, ornement ordinaire de Diane.

LUNE. *Voyez* Isis, Diane, Hécate, Noſménie, Astarté, Io, Buaaste, Butos.

Les Égyptiens donnoient les deux ſexes à la *lune* ; aſtre, elle étoit du féminin ; être myſtique, c'étoit un dieu. Recevant les influences du ſoleil, elle étoit paſſive ou de genre féminin ; mais renvoyant ces influences à la terre, la *lune* agiſſoit, & c'étoit une divinité du genre maſculin. Elle étoit avec le ſoleil le principal objet du culte des Égyptiens, qui la nommerent d'abord *Io*, & depuis *Iſis*, & ſouvent la reine du ciel. Ce peuple attribuoit à la *lune* une grande influence ſur la génération, la conſervation & l'accroiſſement de tous les êtres ſublunaires ; & leur opinion ſe répandit chez tous les autres peuples de l'antiquité.

La *lune* avoit encore, ſelon les Égyptiens, des influences particulieres ſur le Nil ; c'étoit elle qui le faiſoit enfler, & ſur-tout dans ſa premiere phaſe. Elle exerçoit un empire ſouverain ſur les vents. Ses noms changeoient ſuivant ſes phaſes ; on l'appeloit Bubaſte, lorſqu'elle étoit nouvele ; & *Butos*, lorſqu'elle étoit pleine. Cheremon prêtre Égyptien, dit expreſſément (*in Porphyrii epiſtola ad Anebonem, præmiſſa Jamblicho de Myſteriis pag. 7 &*) que l'hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis, & que toutes les fables ſacerdotales d'Égypte ſe raportoient à la *lune* croiſſante, à ſon décours, & au cours du ſoleil.

Les Égyptiens, & d'après eux, tous les anciens croyoient que la *lune* pompoit les eaux ſauvages, & s'en nouriſſoit ; c'eſt pourquoi ils lui attribuoient des influences humides, telle que la production de la roſée, des fruits nouveaux. Ses influences augmentoient d'énergie à meſure qu'elle approchoit du plein. On l'accuſoit de cauſer la folie, ſans doute à cauſe des viciſſitudes de ſes phaſes.

Une partie des peuples orientaux adoroient la *lune* ſous le nom de *Céleſte* ; les Phéniciens, ſous le nom d'*Aſtarté* ; les Perſes, ſous le nom de *Miſitra* ; les Arabes, ſous le nom d'*Alizat* ; les Africains, ſous le nom du dieu *Lunus* ; les Grecs & les Romains, ſous le nom de *Diane*.

Macrobe aſſure que toutes les divinités des Païens pouvoient ſe raporter à ces deux aſtres. Du moins il eſt ſûr qu'ils firent l'un & l'autre les premiers objets de l'idolatrie chez la plupart des peuples de la terre.

Les hommes frapés de la grandeur de ces deux globes lumineux qui brilloient ſur tous les autres avec tant d'éclat & de régularité, ſe perſuaderent aiſément qu'ils étoient les maîtres du monde, & les premiers dieux qui les gouvernoient. Ils les crurent animés ; & comme ils les voyoient toujours les mêmes, & ſans aucune altération, ils jugerent qu'ils étoient immuables & éternels.

Dès-lors on commença à ſe proſterner devant eux, à leur bâtir des templs découverts, & à leur adreſſer mille hommages pour ſe les rendre favorables.

Mais la *lune* ne paroiſſant que la nuit, inſpira le plus de crainte & de frayeur aux hommes ; ſes influences furent extrêmement redoutées. Delà vinrent les conjurations des magiciens de Theſſalie, celles des femmes de Crotone, les ſortiléges & tant d'autres ſuperſtitions de divers genres qui n'ont pas encore diſparu de deſſus notre hémiſphere.

Céſar ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord, & aux aneiens Germains que le feu, le ſoleil & la *lune*. Le culte de ce der-

nier aſtre franchit les bornes de l'océan Germanique, & paſſa de la Saxe dans la Grande-Bretagne.

Il ne fut pas moins répandu dans les Gaules; & ſi nous en croyons l'auteur de la *Religion des Gaulois*, il y avoit un oracle de la *lune* déſervi par des Druides dans l'île de Sain, ſituée ſur la côte méridionale de la Baſſe Bretagne.

En un mot, on ne vit qu'un petit nombre de philoſophes grecs & romains, regarder la *lune* comme une ſimple planete, & pour m'exprimer avec Anaximandre, comme un feu renfermé dans la concavité d'un globe dix-neuf fois plus grand que la terre. C'eſt-là, diſoient-ils, que les âmes moins légeres que celles des hommes parfaits, ſont reçues, & qu'elles habitent les vallées d'Hécate, juſqu'à ce que dégagées de cette vapeur qui les avoit empêchées d'ariver au ſéjour céleſte, elles y parviennent à la fin. (*D. J.*)

LUNENSE MARMOR, nom que les anciens donnoient à une eſpece de marbre blanc plus connu ſous le nom de *marbre de Carrare*. Il étoit très-eſtimé chez les anciens; il eſt d'un blanc très-pur, d'un tiſſu très-ſerré, & d'un grain très-fin: il s'en trouve encore beaucoup en Italie; il eſt plus dur que les autres eſpeces de marbre blanc, & a plus de tranſparence. Quelques auteurs l'ont confondu avec le marbre de Paros; mais ce dernier n'eſt pas d'un tiſſu auſſi ſolide, & n'eſt point ſi blanc que le marbre de Carrare, quoiqu'il ait plus d'éclat que lui.

LUNES d'argent, *lunula*. Souvent les gens du peuple à Naples atachent à leur bras une demi-*lune* d'argent, qu'ils appelent *luna pezzuta*, c'eſt-à-dire, *lune* pointue, & qu'ils regardent comme un préſervatif contre l'épilepſie; mais il faut que cette *lune* ait été fabriquée de l'aumône qu'on a recueillie ſoi-même, & qu'on la porte enſuite à un prêtre qui la béniſſe. Cet abus eſt connu, cependant on le tolere. Il ſe pourroit que le grand nombre de demi-*lunes* d'argent, qui ſe trouvent dans le cabinet de Portici, aient eu le même objet de ſuperſtition. Les Athéniens le portoient au cuir du talon de leurs chauſſures ſous la cheville du pied. (*Vinckelmann*). *Voyez* LUNULE.

LUNETES. Les anciens ont-ils connu les *lunetes*? S'ils ne les ont pas connues, à qui les devons-nous? Je vais répondre en détail à ces deux queſtions, parce qu'elles apartienent à une découverte, dont les modernes doivent ſe glorifier, & qui eſt de l'uſage le plus étendu. On trouve, à la vérité, chez les écrivains grecs & romains les principes d'optique, ſur leſquels ſont conſtruites les *lunetes*. Pline a parlé des effets de la réfraction, & même des verres qui pouvoient aider les myopes. „ *Idem*, dit-il, *plerumque & concavi, ut viſum colligant*: . . . . . *Nero gladiatorum pugnas ſpectabat ſmaragdo*„. On tailloit, ſelon lui, des émeraudes dans la forme de nos verres concaves; elles devoient par conſéquent produire le même effet que les lorgnetes qui, en diminuant les objets, les nétoient & les rendent diſtincts; & Neron, qui apparemment avoit la vue courte, regardoit de loin, au travers d'une émeraude ainſi taillée, les combats des gladiateurs. Séneque s'eſt également expliqué ſur les propriétés des verres convexes d'une maniere très-préciſe. Comment le premier de ces deux écrivains, qui a compoſé un chapitre entier des *inventeurs des choſes*, comment tous les hiſtoriens, comment les poëtes ſatyriques de la Grece & de Rome; enfin, comment les médecins de ces mêmes peuples ont-ils tous paſſé ſous ſilence d'un commun acord, *les lunetes*, inſtrument d'une utilité ſi générale & d'une conſtruction ſi facile? C'eſt qu'il n'a jamais été connu & appliqué aux beſoins des vieillards.

En vain objecteroit-on le *faber ocularius*, ou *oculariarius* de quelques anciennes inſcriptions? Ces ouvriers n'avoient rien de commun avec les opticiens; mais ils faiſoient des ieux de verre, de cryſtal, d'or, d'argent, de pierres précieuſes pour les ſtatues, principalement pour celles des dieux. Pline parle d'un lion, dont les ieux étoient des émeraudes; ceux de Minerve, au temple de Vulcain à Athènes, brilloient, ſelon Pauſanias, d'un vert de mer, & étoient ſans doute des béril. On a découvert à Herculanum pluſieurs ſtatues, dont les ieux ſont creuſés; & Buonarroti en conſervoit, dans ſon cabinet, avec des ieux d'argent. Les vieillards anciens ne renonçoient cependant pas à l'écriture & à la lecture. Ils ſe ſervoient d'un tube ſimple, qui, ſéparant & iſolant les objets, dirigeoit la vue, & rendoit la viſion plus nette. L'expérience eſt d'acord avec cette conjecture: car même, ſans tube, & regardant entre leurs doigts un peu ſéparés, ou par un trou d'épingle fait dans une carte, pluſieurs perſones aſſujéties depuis long-temps à l'uſage des *lunetes*, liſent aſſez facilement. D'ailleurs, ne connoiſſant pas les poſtes, les anciens écrivoient peu; les grands ne le faiſoient que par le miniſtere des afranchis, & tous ſe ſervoient d'un caractere très-gros & très-liſible. Témoins les anciens manuſcrits, & principalement le Virgile de Florence, celui de Rome, & les pandectes de la premiere ville, qui ſont de la plus groſſe écriture. On peut donc regarder comme démontré que les *lunetes* ont été inconnues aux anciens, & qu'elles ſont dues aux modernes.

Les Arabes, en renouvellant l'étude de l'aſtronomie & de la médecine, avoient-ils porté leurs recherches ſur les verres convexes, & en avoient-ils tranſmis la connoiſſance aux Grecs avec leurs ouvrages? On ne peut donner d'autre origine à ce verre, dont du Cange fait mention. Il a trouvé dans la bibliotheque du roi un poëme grec manuſcrit, par lequel il veut prover que les *lunetes* étoient en uſage à Conſtantinople dès

Digitized by Google

l'an 1150. Le poëte Ptochoprodromus, y dit dans ſes vers politiques contre Hégumenus, que les médecins de l'empereur Manuel Comnene *tâtent le pouls, & regardent enſuite les excrémens du malade avec un verre*. Mais Ménage croit qu'ils en uſoient ainſi plutôt pour le ſoulagement de leurs nez, que pour celui de leurs ieux. Quoi qu'il en ſoit, cette invention fut inconnue pour lors à l'Occident, & il la doit probablement à un florentin nommé Salvino *de Gli armati*, mort en 1317. Maria Manni raporte dans ſes opuſcules ſcientifiques l'épitaphe de ce Salvino, qui ſe liſoit autrefois dans la cathédrale de Florence, & qui lui faiſoit expreſſément honeur de ſa découverte. Elle fut peu répandue d'abord; car on l'attribua à un dominicain, Alexandre Spina, mort à Piſe en 1313, qui, ſans doute rendit les *lunetes* communes & d'un facile uſage. Ce dominicain cependant ne s'en occupa que d'après les deſcriptions vagues qui lui avoient été faites du travail de Salvino. Nous apprenons ce fait d'une ancienne chronique manuſcrite des prêtres de l'oratoire de Piſe, dans laquelle on lit ces mots ſous l'an 1313, après ſa mort. „ *Quæcumque vidit aut audivit facta, ſcivit & facere; ocularia ab aliquo primo facta & communicare nolente, ipſe fecit & communicavit*„. Quoique l'invention de Salvino eût tranſpiré, comme nous l'apprenons d'un Bernard Gordon, qui, dans ſon *Lilium medicinæ*, écrit en 1305, parle d'un collyre avantageux pour faire lire un vieillard ſans *lunetes*; comme nous l'apprenons encore d'un Scandro di Popozzo, qui dit, dans un manuſcrit écrit en 1298, *je ſuis ſi vieux, que je ne puis lire ni écrire ſans verres qu'on nomme* lunetes, *fenza occhiali*; nous attribuons à Spina l'honeur de cette découverte, parce que lui ſeul nous en a fait jouir.

Nous pouvons donc lui donner pour époque l'eſpace qui s'eſt écoulé entre 1280 & 1300; & c'eſt l'opinion générale pour l'Italie, où Jordanus de Rivalto, autre dominicain, diſoit, dans des ſermons prêchés autour de l'an 1305: „ Il n'y a „ pas vingt ans qu'on a trouvé l'art de faire des „ *lunetes* qui aident la vue. C'eſt un art des „ plus utiles & des plus néceſſaires„. La France partagea bientôt les fruits de cette découverte; & le Roman de la Roſe, achevé ſous Philippe le Bel, par Jean de Meun, vers l'année 1300, parle, ſous le nom de *miroirs*, de pluſieurs ſortes de *lunetes*, tant de celles qui grôſſiſſent les objets, que de celles qui les diminuent. Il vante même beaucoup un ouvrage intitulé *le Livre des Regars*, qu'il attribue à un certain Alhetam, mort depuis quelque années. Voici ces vers:

Cil fit le livre des regars.
De ce doit il ſcience avoir,
Qui veult de l'arc du ciel ſcavoir.
Car de ce doit eſtre jugeur
Clerc naturel & regardeur:
Et ſache de geometrie,
Dont neceſſaire eſt la maiſtrie
Au livre des regars prouver.
Lors pourra les cauſes trouver,
Et les forces des mirroueres,
Qui tant ont merveilleux pouoirs,
Que toutes choſes très-petites,
Lettres greſles, très-loing eſcripes
Et poudres de ſablon menues,
Si grandes & ſi groſſes ſont veues.
Et ſi apparans aux mirans,
Que chacun les peult choiſir, ens
Que l'on les peult lire & compter
De ſi loing, que qui racompter
Le vauldroit, & qui l'auroit veu,
Si ne pourroit-il eſtre creu
D'homme qui point veu ne l'auroit,
Ou qui les cauſes n'en ſauroit.
Si ne ſeroit-ce pas creance,
Puiſqu'il en auroit la ſcience.

Voyez; VERRE.

LUNISOLAIRE (Cycle). *Voyez* CYCLE paſchal.

LUNULA, *LUNULE*, } *Voyez* LUNES d'argent. C'étoit un ornement que les patriciens de Romme poſtroient ſur leurs ſouliers, peut-être pour marquer l'ancienneté de leur race, ainſi que les peuples d'Arcadie, qui prenoient le titre de προσελήνοι, parce qu'ils prétendoient être plus anciens que la Lune, & l'être autant que Jupiter.

Séneque le tragique (*in Hyppolito*) déſigne la lune par cette périphraſe:

Sidus poſt veteres Arcades editum.

Le roi Numa fut l'inventeur de la *lunule*. Martial (*lib. II. epiſt.* 29.) parlant d'une ancienne nobleſſe, dit:

Non heſterna ſedet lunata lingula planta.

On trouve dans Stace (*liv. V. ſylv.* 2. *v.* 28.) *Patricia luna*.

Plutarque, dans ſes *Queſtions romaines*, nous apprend que ces petites *lunes* étoient un ſymbole qui ſignifioit que les âmes de ceux qui les portoient devoient un jour être élevée au deſſus de la lune, ou qu'elles étoient l'emblême de l'inconſtanee de la Fortune, à cauſe des différentes phaſes de cette planete.

Cependant Iſidore (*Orig. l. XXXIX. c.* 34.) aſſure que cet ornement n'étoit point la repréſentation de la lune en ſon croiſſant, mais la figure de la lettre C, pour déſigner le nombre *cent*, & qu'on vouloit par-là conſerver le ſouvenir de celui des ſénateurs établis par Romulus.

Les ſavans ne ſont pas d'acord ſur l'endroit du ſoulier où l'on plaçoit cette petite lune. L'opinion la plus généralement reçue eſt que c'étoit

un eſpece de boucle d'ivoire qu'on atachoit ſur la cheville du pied. Albert Rubens a remarqué que les anciennes ſtatues ont cette boucle ſur la partie du pied la plus élevée; mais Fertarius (*in analectis de re veſt. c.* 35.) aſſure que cette boucle n'étoit pas la petite lune des patriciens; qu'elle ne ſervoit qu'à ſerrer le ſoulier, & que la petite lune étoit placée aux talons *ſur voie diagonale* : d'où venoit le proverbe *nobilitas in aſtragalis*. Ceux qui penſent ainſi, croient que, ſelon Philoſtrate, dans ſes Vies des Sophiſtes (*l. II. in Herode Attico*), cette boucle ne ſe mettoit pas ſur la partie antérieure du ſoulier, mais autour du talon. Il faut s'en tenir au ſentiment des premiers. Les autres ne paroiſſent pas avoir entendu le mot ὑποφύμιον dont ſe ſert Philoſtrate, & que Didyme, en parlant de la chauſſure des héros d'Homere (*Il. Δ. v.* 18.) & Héſychius expliquent par *malleorum tegumenta*; σφυρὸν ſignifie *la cheville du pied* & non pas *le talon*.

LUNUS (le dieu). *Voyez* MEN.

On le voit ſur les médailles de Cibyra, de Trapezopolis en Carie, de Cius en Bithynie, de Sébaſte en Galatie, de Sardes.

LUPATA frena, mors rude hériſſé d'aſpérités & d'inégalités, comme les mâchoires du *loup*, dont les dents ſont fort inégales. Les Romains attribuerent aux Gaulois, l'invention de ces mots rudes. Dans les fouilles faites par M. Grignon, dans la ville, gauloiſe, du Châtelet en Champagne, près de Joinville, on a trouvé des mors de fer briſés & très-rudes, *frena lupata*.

LUPERCAL, grote où Remus & Romulus avoient été alaités par la louve; elle étoit au pied du mont Palatin. Servius croit que cette grote fut ainſi appelée, parce qu'elle étoit conſacrée à Pan, dieu de l'Arcadie, auquel le mont Licée étoit auſſi conſacré; il ajoute qu'Évandre, arcadien, étant venu en Italie, dédia de même un lieu au dieu de ſa patrie, & le nomma *lupercal*, parce que c'eſt par le ſecours de ce dieu, que les beſtiaux ſont préſervés des loups. Il eſt vrai que le *lupercal* étoit conſacré à Pan, & que les luperques, ſes prêtres, lui faiſoient dans cette grote, des ſacrifices.

LUPERCALES, fêtes inſtituées à Rome en l'honneur de Pan. Elles ſe célébroient, ſelon Ovide, le troiſieme jour après les Ides de février. Nous avons vu au mot *Lupercal*, que Servius en attribue l'inſtitution à Évandre. Valere-Maxime prétend que les *Lupercales* ne furent commencées que ſous Romulus & Remus, à la perſuaſion du berger Fauſtulus. Ils offrirent un ſacrifice, immolerent des chevres, & firent enſuite un feſtin, où s'étant échauffé la tête à force de boire du vin, ils diviſerent en deux troupes les bergers, qui s'étant ceints de peaux des bêtes immolées, coururent de tous côtés, folâtrant les uns avec les autres. En mêmoire de cette fête, de jeunes gens couroient tous nus (remarquez que c'étoit au mois de février), tenant d'une main les couteaux dont ils s'étoient ſervi pour immoler les chevres; ils ſe teignoient le front de ce ſang, & l'eſſuyoient enſuite avec de la laine trempée dans du lait. Dans l'autre main, ils avoient des courroies dont ils frappoient tous ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin. L'opinion où étoient les femmes que ces coups de fouet leur ſervoient à devenir fécondes, ou à accoucher heureuſement, faiſoit que loin de s'éloigner pour éviter leurs rencontres, elles s'en approchoient pour recevoir ces coups favorables. Voici, ſelon Ovide, (*Faſt. lib.* 2.) l'origine de cette opinion. Les Sabines furent long-temps à concevoir après leur enlévement; maris & femmes s'adreſſerent à Junon; ils allerent l'invoquer dans un bois qui lui étoit conſacré: elle répondit qu'il falloit qu'un bouc fâillît les femme de Rome: *italicas matres, inquit, caper hircus ineto*. Par bonheur un augure qui ſe trouva préſent, les tira de peine; il immola un bouc, dont il ordona que la peau fût miſe en lanieres pour fouéter les femmes. Elles y conſentirent, & ne manquerent pas d'accoucher au dixieme mois.

Parmi les Luperques il y avoit des gens de la prémiere qualité, & des magiſtrats qui couroient la ville tous nus comme les autres. La raiſon qui faiſoit courir tout nus pendant les *Lupercales*, étoit qu'un jour que Remus & Romulus célébroient cette fête, des voleurs profitérent de l'occaſion, & enleverent leurs troupeaux. Les deux freres & toute la jeuneſſe qui étoit avec eux s'en étant aperçus, mirent bas leurs habits, pour courir plus aiſément après ces voleurs; & les ayant atteints, ils leur enleverent le butin. Comme cela leur avoit réuſſi, la coutume de courir nus aux *Lupercales*, s'introduiſit & s'établit. Ovide (*Faſt.* 2.), en raporte encore une autre raiſon. Il dit qu'Hercule voyageant un jour avec Omphale, Faune qu'il prend ici pour le dieu Pan, devint amoureux de cette belle. Hercule & Omphale, logerent cette nuit dans une caverne. Pendant qu'on leur préparoit à ſouper, Omphale para Hercule de ſes habit & de ſes bijoux, & prit à la place la peau de lion, la maſſue, le carquois & les fleches; ils ſouperent ainſi traveſtis, & ne quiterent point en ſe couchant leur déguiſement. Il fallut ſe ſéparer pour cette nuit, parce qu'ils devoient dès le matin faire un ſacrifice à Bacchus; & cette cérémonie demandoit que l'on paſsât la nuit dans la continence. Faune qui avoit ſuivi l'objet de ſon amour, entra dans la caverne à la faveur des ténebres & du ſomeil où tout le monde étoit plongé. Il va de côté & d'autre à tâtons, juſqu'à ce qu'il trouve le lit d'Omphale; mais il n'a pas plutôt touché la peau du lion, qu'il recule tout éfrayé. Il trouve enfin le lit d'Hercule qu'il prend au toucher des habits pour Omphale. Il ſe gliſſe dans le lit; le héros s'éveille, & d'un coup de coude jete Faune hors du lit. Omphale s'éveille, appele à ſon ſecours, demande de la lumiere; on trouve Faune étendu par terre, ayant

de la peine à ſe relever, mais qui en fut quite pour des ris & des huées. De cette aventure il prit en horreur les habits qui l'avoient trompé, & voulut que ſes prêtres n'en portaſſent point pendant les cérémonies de ſon culte.

Du temps d'Auguſte, cette fête qui tomboit en déſuétude, fut rétablie, & continua même au delà du paganiſme; car il fut aboli à Rome dès le quatrieme ſiecle, & cependant les *Lupercales* ſe célébroient encore à la fin du cinquieme, comme on le voit dans les lettres du Pape Gélaſe.

LUPERCES ou LUPERQUES, étoient les prêtres du dieu Pan, qui célébroient les lupercales. C'étoient les plus anciens prêtres de Rome, ayant été inſtitués ou par Évandre, ou par Romulus. Ils étoient diviſés en deux colléges ou compagnies, celle des Fabiens, & celle des Quintiliens. Jules-Céſar en ajouta une troiſieme qu'il nomma les Juliens de ſon nom. Suétone donne à entendre que cet établiſſement fut une des choſes qui rendit cet empereur plus odieux. Il paroît même que cette compagnie de *Luperques* ne fut point inſtituée par Céſar, ni à l'honneur de Pan, mais par les amis de Céſar, & en ſon honneur; „ car il ſouffrit, dit Suétone, qu'on lui décernât des honneurs au deſſus de l'homme, un ſiége d'or dans le ſénat & ſur le tribunal, des temples, des autels, des ſtatues auprès de celle des dieux, un flamine des *Luperques* & qu'il y eût un mois qui portât ſon nom „. Cette eſpece de ſacerdoce n'étoit pas en grand honneur à Rome. Ciceron reproche à Antoine de l'avoir exercé; & il traite le corps des *Luperques* de ſociété agreſte, inſtituée avant l'humanité & les loix, c'eſt-à-dire avant que les hommes fuſſent humaniſés & policés (*Cicero pro Cælio cap. 2.*)

On voit ſur une calcédoine de la collection de Stoſch, une figura nue, debout avec une eſpece de large ceinture de peau de quelque animal, liée autour du corps; c'eſt un homme robuſte qui ayant un thyrſe appuié contre l'épaule, ſe met un maſque avec les deux mains.

Cette figura qui eſt d'une admirable gravure, fut publiée par Ficoroni (*Maſchere Scen. tom. XIII. pag.* 57.), à qui elle apartenoit alors, & qui en mourant en fit préſent au baron de Stoſch. Elle a été auſſi publiée par Gravelle (*Pierres Gravées tom. II, Pl.* 29), & par Natter (*Pier. Grav. pl.* 21.); mais le deſſein de ces auteurs ne répond pas à la pierre; celui de Natter eſt pourtant recomandable, en ce qu'il montre la profondeur de la gravure.

La figure repréſente ſans doute un *Lupercal*, c'eſt-à-dire, l'un de ces prêtres de Pan (*Val. Max. lib. II. cap.* 2. *n.* 9.), qui couroient nus par les rues, & n'avoient que les parties naturelles couvertes des peaux des brebis qui avoient été immolées à Pan. Les rits des fêtes de Pan ne différoient pas beaucoup de ceux des fêtes de Bacchus; & celles-ci étoient célébrées par des divertiſſemens de théâtre; les fêtes de Pan ſe diſtinguoient peut-être auſſi par des ſpectacles, auxquels le maſque feroit alluſion; car, on ne lit pas que les prêtres des *Lupercales* couruſſent maſqués; mais le ſilence des anciens ne rend pas cette ſuppoſition impoſſible.

LUPERCUS, ſurnom de la famille GALLIA.

LUPIN, *lupinus* ou *lupinum*, ſemence de *lupins*.

Du temps de Galien, on faiſoit ſouvent uſage des grains de *lupin* pour la table; aujourd'hui on n'en mange plus. Lorſqu'on les macere dans l'eau chaude, les *lupins* perdent leur amertume & deviennent agréables au goût, on les mangeoit cuits avec de la ſaumure ſimple, ou avec de la ſaumure & du vinaigre, ou même aſſaiſonés ſeulement avec un peu de ſal. Plioe raporte, que Protogene travailloit à ſon chef-d'œuvre, au tableau d'Ialyſe, pour l'amour duquel, Démétrius manqua depuis de prendre Rhodes, ne voulut, pendant long-temps, ſe nourir que de *lupins* ſimplement apprêtés, de peur que d'autres mets ne lui rendiſſent les ſens moins libres.

Les commédiens & les joueurs à Rome ſe ſervoient quelquefois de *lupins* au lieu d'argent, & on y imprimoit une certaine marque pour obvier aux friponeries: cette monoie fictive couroit entr'eux, pour repréſenter une certaine valeur & ne paſſoit que dans leur ſociété. Delà vint qu'Horace (*Ep. VII. l. I.*) dit qu'un homme ſenſé connoît la différence qu'il y a entre l'argent & les *lupins*.

Nec tamen ignorat quid diſtent æra lupinis.

Il y a un paſſage aſſez plaiſant, à ce ſujet, dans le *Pœnulus* de Plaute (*Act. III. Scéne II*) le voici:

AGA. *Agite, inſpicite, aurum eſt.*

COL. *Profecto, ſpectatores, comicum; macerato hoc pinguet fiunt auro in barbaria boves.*

„ AGA C'eſt de l'or „.

„ COL. Oui, meſſieurs, ma foi c'eſt de l'or de commédie; c'eſt de cet or dont on ſe ſert en Italie, pour engraiſſer les bœufs „.

Il paroît par une loi de Juſtinien (*l. I. cod. tit. de aleatoribus*) que les joueurs ſe ſervoient ſouvent de *lupins* au lieu d'argent, comme nous nous ſervons de jetons: „ Si quelqu'un, dit la loi, a perdu au jeu, des *lupins* ou d'autres marques, celui qui a gâgné ne pourra s'en faire payer la valeur „.

Je ne ſai d'où vient l'origine de *lupin*, mais je ne puis la tirer du grec λύπη, *triſteſſe*, parce que les anciens grecs ne font point mention de ce légume: il n'étoit connu qu'en Italie; c'eſt donc plutôt à cauſe de ſon amertume, que Virgile appele le *lupin*, triſte, *triſte*. On corrigeoit, comme j'ai dit, ce défaut en faiſant cuire les grains dans l'eau bouillante, que l'on jetoit,

jetoit, enſuite on les égoutoit bien; & on les apprêtoit. (*D. J.*) *Voyez* Bierre & Ciche.

LUPINAIRE, marchand de lupins, *lupinarius*. Lampride, dans la vie d'Alexandre-Séyere, dit que cet empereur fit des corps de tous les métiers; & il nomme, entr'autres, les *lupinaires*. Cependant comme on ne trouve point qu'il ſoit parlé ailleurs de *lupinaires*, Caſaubon, dans ſes notes ſur cet endroit, doute s'il ne faut pas lire *popinariorum*, au lieu de *lupinariorum*, cabaretiers, au lieu de *lupinaires*.

LUPUS, inſtrument crochu, ſemblable aux harpons des bateliers. On s'en ſervoit dans les aſſauts, pour percer & ſaiſir les aſſiégeans. (*Tit. Liv.* 28. 3.)

Lupus, poiſſon. *Voyez* Loup.

Lupus, ſurnom de la famille *Rutilia*.

Lurco, ſurnom de la famille *Aufidia*. Il déſignoit un gourmand, un diſſipateur.

Lvria, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Le ſurnom de cette famille eſt *Agrippa*.

Luridus color. *Voyez* Gris.

Lus, dans les Gaules. Lva.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en ergent.

Luscinus, ſurnom de la famille *Fabricia*.

Luscus, ſurnom de la famille *Anicia*.

Lusitaniens. *Voyez* Espagnols.

Lusoria, endroits particuliers que les empereurs faiſoient conſtruire dans l'enceinte de leurs palais, ou tout auprès, pour ſe donner le divertiſſement des jeux, des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces, hors de la foule, & pour ainſi dire, dans leur domeſtique.

Lampride, dans la vie d'Élagabale, fait mention des *luſoria* que les empereurs avoient à Rome. Domitien en avoit un à Albe, dont il eſt parlé dans Juvénal (*Sat. IV. vers* 99) & dans ſon ancien Scholiaſte. Lactance parle de celui de Valere Maximien, dans lequel il ſe plaiſoit à faire déchirer des hommes par des ours furieux. À Conſtantinople il y avoit deux *luſoria*, l'un dans la quatorzieme région, & l'autre dans la premiere, auprès du grand palais.

Ces *luſoria* étoient des diminutifs des vrais amphithéâtres; ils étoient beaucoup plus petits & beaucoup moins coûteux, mais deſtinés aux mêmes uſages, peut-être ont-ils ſervis de modeles aux petites arênes, dont la mémoire c'eſt conſervée dans un grand nombre de villes. (*D. J.*)

LUSTRAL (jour), en grec ἀμφιδρόμια, en latin *luſtricus dies*; jour dans lequel les enfans nouveaux-nés recevoient leurs noms & la cérémonie de leur luſtration. La plupart des auteurs aſſurent que c'étoit, pour les mâles, le neuvieme jour après leur naiſſance, & le huitieme pour les femeles. D'autres prétendent que c'étoit le cinquieme jour après la naiſſance, ſans aucune diſtinction pour le ſexe; & d'autres établiſſent que le jour *luſtral* étoit le dernier jour de la ſemaine où l'enfant étoit né.

Quoi qu'il en ſoit, cette cérémonie ſe pratiquoit ainſi. Les acoucheuſes après s'être purifiées elles-mêmes en ſe lavant les mains, faiſoient trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans leurs bras; ce qui déſignoit, d'un côté, ſon entrée dans la famille, & de l'autre, qu'on le mettoit ſous la protection des dieux de la maiſon, auxquels le foyer ſervoit d'autel, enſuite on jetoit par aſperſion, quelques goutes d'eau ſur l'enfant.

On célébroit ce même jour un feſtin, avec de grand témoignage de joie, & on recevoit des préſens de ſes amis; à cette occaſion ſi l'enfant étoit un mâle, la porte du logis étoit couronée d'une guirlande d'olivier; ſi c'étoit une femele, la porte étoit ornée d'écheveaux de laine, ſymboles de l'ouvrage auquel le ſexe devoit s'occuper. (*D. J.*)

LUSTRALE (eau), eau ſacrée qu'on mettoit à la porte des temples. *Voyez* Eau lustrale. J'ajoute ſeulement que c'étoit parmi les Grecs une ſorte d'excommunication, que d'être privé de cette *eau luſtrale*. C'eſt pourquoi dans Sophocle (*act. II. ſcène I.*) Œdipe défend expreſſément de faire aucune part de cette eau ſacrée au meurtrier de Laïus. (*D. J.*)

Lustralia. *Voyez* Jeux.

LUSTRATION, cérémonies ſacrées acompagnées de ſacrifices, par leſquelles les anciens purifioient les villes, les champs, les troupeaux, les maiſons, les armées, les enfans, les perſones ſouillées, ou par quelque crime, ou par l'inſpection d'un cadâvre, ou par quelqu'autre impureté.

On faiſoit les *luſtrations* de trois manieres différentes; ou par le feu, le ſoufre alumé & les parfums, ou par l'eau qu'on répandoit, ou par l'air qu'on agitoit autour de la choſe qu'on vouloit purifier.

Les *luſtrations* étoient ou publiques ou particulieres. Les premieres ſe faiſoient à l'égard d'un lieu public, comme d'une ville, d'un temple, d'une armée, d'un camp. On conduiſoit trois fois la victime autour de la ville, du temple ou du camp, & l'on brûloit des parfums dans le lieu du ſacrifice.

Les *luſtrations* particulieres ſe pratiquoient pour l'expiation d'un homme, pour la purification d'une maiſon, d'un troupeau; à tous ces égards il y avoit des *luſtrations* dont on ne pouvoit ſe diſpenſer, comme celle d'un camp, d'une armée, des perſones dans de certaines conjonctures, & des maiſons en temps de peſte, &c. Il y en avoit d'autres dont on s'aquitoit par un ſimple eſprit de dévotion.

Dans les armiluſtres, qui étoient les plus célebres des *luſtrations* publiques, on aſſembloit tout le peuple en arme, au champ de Mars; cela s'appeloit *condere luſtrum*, & le ſacrifice ſe nommoit *ſuovetaurilia*, parce que les victimes étoient une truie, une brebis & un taureau. Cette cérémonie du *luſtre* ſe faiſoit ou devoit ſe faire tous les cinq ans, le 19 octobre; mais on la reculoit fort ſouvent, ſur-tout lorſqu'il étoit arivé quelque malheur à la république, comme nous l'apprenons de Tite-Live. *Eo anno*, dit-il, luſtrum *propter Capitolium captum & conſulem occiſum, condi religioſum fuit*; on ſe fit ſcrupule cette année de terminer le *luſtre*, à cauſe de la priſe du Capitole & de la mort d'un des conſuls. *Voyez* LUSTRE.

Les anciens Macédoniens purifioient chaque année le roi, la famille royale, & toute l'armée, par une ſorte de *luſtration* qu'ils faiſoient dans leur mois xanthus. Les troupes s'aſſembloient dans une plaine, & ſe partageoient en deux corps qui, après quelques évolutions s'ataquoient l'un l'autre, en imitation d'un vrai combat.

Dans les *luſtrations* des troupeaux, chez les Romains, le berger aroſoit une partie choiſie de ſon bétail; avec de l'eau, brûloit de la ſabine, du laurier & du ſoufre, faiſoit trois fois le tour de ſon parc ou de ſa bergerie, & offroit enſuite en ſacrifice à la déeſſe Palès, du lait, du vin cuit, un gâteau & du millet.

A l'égard des maiſons particulieres, on les purifioit avec de l'eau & avec des parfums, compoſés de laurier, de genievre, d'olivier, de ſabine, & d'autres plantes ſemblables. Si l'on y joignoit le ſacrifice de quelque victime, c'étoit ordinairement celui d'un cochon de lait.

Les *luſtrations* que l'on employoit pour les perſones, étoient proprement appelées *des expiations*, & la victime ſe nommoit *hoſtia piacularis*. *Voyez* EXPIATION.

Il y avoit encore une ſorte de *luſtration* ou de purification pour les enfans nouveau-nés, qu'on pratiquoit un certain jour après leur naiſſance, & ce jour s'appeloit chez les romains *luſtricus dies*, jour luſtral. *Voyez* LUSTRAL (jour).

Il paroît donc que *luſtration* ſignifie proprement *expiation* ou *purification*. Lucain a dit, *purgare mœnia luſtro*; ce qui ſignifie *purifier les champs*, en marchant tout autour en forme de proceſſion.

On peut conſulter les auteurs des Antiquités greques & romaines qui ont raſſemblé pluſieurs choſes curieuſes ſur les *luſtrations*; mais Jean Lomeyer a épuiſé la matiere dans un ouvrage écrit ſur cet objet, intitulé: *de luſtrationibus veterum gentilium*, à Utrecht, 1681, *in*-4°. (*D. J.*)

LUSTRE, *luſtrum*, eſpace de temps que les anciens & les modernes ont conſtament regardé comme un intervalle de cinq ans. En effet, comme le cens devoit naturélement avoir lieu tous les cinq ans, cet eſpace de temps prit le nom de *luſtre*, à cauſe d'un ſacrifice expiatoire que les cenſeurs faiſoient à la clôture du cens, pour purifier le peuple.

Si nous aprofondiſſions cependant le véritable état de la choſe, nous ne trouverions point de raiſon ſuffiſante pour donner au *luſtre* la ſignification préciſe de cinq ans; nous verrions au contraire que le cens & le *luſtre* furent célebres le plus ſouvent ſans regle, dans des temps incertains & différens, ſuivant l'exigence particuliere & les beſoins de la république.

Ce fait réſulte invinciblement du témoignage des anciens auteurs, & des monumens antiques, tels que les faſtes gravés ſur le marbre & conſervés au Capitole, où l'on voit une ſuite de magiſtrats de la république, ainſi qu'un abrégé de leurs actions, depuis les premiers ſiecles de Rome. Par exemple, Servius Tullius, qui établit le cens, qui adopta le *luſtre*, & qui ne fit que quatre fois l'eſtimation des biens & le dénombrement des citoyens, commença à régner l'an 175, & ſon regne dura trente-quatre ans. Tarquin le Superbe, ſon ſucceſſeur, ne fit point de cens.

Les conſuls P. Valerius & T. Lucretius rétablirent l'inſtitution de Servius, & tinrent le cinquieme cens, l'an de Rome 245. Les marbres du Capitole manquent à cette époque, & l'on y voit une lacune qui comprend les ſept premiers *luſtres*; mais ils marquent que le huitieme fut fait l'an de Rome 279; de ſorte que les trois premiers *luſtres* célébrés par les conſuls, forment un intervalle de trente-quatre ans.

Ce fut à la création des cenſeurs, l'an de Rome 311, qu'on célébra le onzieme *luſtre*, qui comprend, à un an près, le même intervalle que les trois derniers tenus par les conſuls.

Le douzieme *luſtre*, ſelon les marbres du Capitole, ſe raporte à l'an de Rome 390; ce qui montre que ſous les cenſeurs, créés afin de faire le dénombrement du peuple & d'en eſtimer les biens, les neuf premiers *luſtres* l'un dans l'autre embraſſent chacun d'eux à peu près l'eſpace de neuf années.

Le dernier *luſtre* fut fait par les cenſeurs Appius Claudius & L. Piſon, l'an de Rome 703, & ce fut le 71e *luſtre*. Si donc on compte les *luſtres* depuis le premier, célébré par les cenſeurs, juſqu'au dernier, on trouve entre chacun des ſoixante *luſtres* intermédiaires un intervalle d'environ ſix ans & demi. Tel eſt le véritable état des choſes. Il en réſulte avec évidence que quoique le temps & l'uſage ait ataché l'idée d'un intervalle de cinq ans au mot *luſtre*; c'eſt ſans fondement que cet uſage s'eſt établi.

Au reſte, l'on n'a pas eu moins de tort d'écrire que Servius Tullius eſt l'auteur du *luſtre* pris pour le ſacrifice expiatoire du peuple. Servius Tullius n'inventa que le cens ou le dénombrement. Le *luſtre*, la luſtration, le *ſacrificium lu-*

ſtrale, étoient d'uſage avant ce prince; je le prouve par ce paſſage de Tite-Live, qui dit que Tullus Hoſtilius ayant gâgné la bataille contre les habitans d'Albe, prépara un *ſacrifice luſtral* ou *expiatoire* pour le lendemain à la pointe du jour. Après que tout fut préparé, ſelon la coutume, il fit aſſembler les deux armées, &c. *Sacrificium luſtrale in diem poſterum parat; ubi illuxit paratis omnibus ut aſſolet, vocari ad concionem utrumque exercitum jubet*, &c.

Servius Tullius adopta ſeulement pour la clôture du cens le même ſacrifice luſtral, pratiqué avant lui par Tullus Hoſtilius, lors de la bataille contre les Albins.

Si le mot *luſtrum*, luſtre, ne vient pas de *luſtrare*, purifier, peut-être eſt-il dérivé de *luere*, qui ſignifioit *payer* la taxe à laquelle chaque citoyen étoit impoſé par les cenſeurs: c'eſt du moins le ſentiment de Varron. (*D. J.*)

LUSTRICI dies. *Voyez* LUSTRAL.

LUSUS naviandi. Voyez NAVIANDI.

LVTATIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont: CATVLVS, CERCO.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LUTE, deux hommes combatans corps à corps, pour éprouver leurs forces, & pour ſe terraſſer, *luteni* enſemble.

La *lute* étoit un des plus illuſtres exercices paleſtriques des anciens. Les Grecs, qui l'ont cultivé avec le plus de ſoin, & qui l'ont porté à la plus haute perfection, le nommoient πάλη, mot que nos grammairiens modernes dérivent de πάλλω, *ſecouer*, *agiter*, ou de πηλὸς, *de la boue*, à cauſe de la pouſſiere dont ſe frotoient les *luteurs*; du moins les autres étymologies, rapportées par Plutarque, ne ſont pas plus heureuſes. Quant au mot *lucta* des latins, on ne ſait s'il vient de *lucere*, pris au ſens de *ſolvere*, réſoudre, relâcher, ou de *luxare*, démettre, déboîter, ou de quelque autre ſource.

Mais ſans nous arrêter à ces ſutilités, recherchons l'origine de la *lute*, & ſes préparatifs; après cela, nous indiquerons les principales eſpeces de *lutes*, & les deſcriptions qui nous en reſtent; enſuite nous déterminerons en quel temps les luteurs furent admis aux jeux publics de la Grece; enfin nous paſſerons en revue ceux qui s'y ſont le plus diſtingués. Les auteurs latins de l'art gymnaſtique ont épuiſé cette matiere; mais Burette en particulier l'a traitée dans ſes mémoires de littérature avec le plus de néteté, & avec l'érudition la plus agréable: il va nous prêter ſes lumieres.

La *lute* chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, ne fut dans les commencemens qu'un exercice grôſſier, où la peſanteur du corps & la force des muſcles avoient la meilleure part. Les hommes les plus robuſtes, & de la taille la plus avantageuſe, étoient preſque ſûrs d'y vaincre, & n'y connoiſſoient point encore la ſupériorité que pouvoit donner, dans cette eſpece de combat, beaucoup de ſoupleſſe & de dextérité, jointes à une force médiocre.

La *lute*, conſidérée dans cette premiere ſimplicité, peut paſſer pour un des plus anciens exercices ou des premieres manieres de ſe batre; car il eſt à croire que les hommes, devenus ennemis les uns des autres, ont commencé par ſe colleter & s'ataquer à coup de poings, avant que de mettre en œuvre des armes plus offenſives. Telle étoit la *lute* dans les ſiecles héroïques & fabuleux de la Grece, dans ces temps féconds en hommes féroces, qui n'avoient d'autres loix que celle du plus fort.

On reconoît à ce portrait ces fameux ſcélérats qui infeſtoient, par leurs brigandages, les provinces de la Grece, & dont quelques-uns contraignoient les voyageurs à luter contr'eux, malgré l'inégalité de leurs forces, & les tuoient après les avoir vaincus. Hercule & Théſée travaillerent ſucceſſivement à purger la terre de ces monſtres, employant d'ordinaire pour les vaincre & pour les punir, les mêmes moyens dont ces barbares s'étoient ſervis, pour immoler tant de victimes à leur cruauté. C'eſt ainſi que ces deux héros vainquirent à la *lute* Antée & Cercyon, inventeurs de ce combat, ſelon Platon, & auxquels il en coûta la vie, pour avoir oſé ſe meſurer contre de ſi redoutables adverſaires.

Théſée fut le premier, au raport de Pauſanias, qui joignit l'adreſſe à la force dans la *lute*, & qui établit des écoles publiques appelées paleſtres, où des maîtres l'enſeignoient aux jeunes gens. Comme cet exercice fit partie des jeux iſthmiques, rétablis par ce héros, & qu'il fut admis dans preſque tous ceux que l'on célébroit en Grece & ailleurs, les athletes n'oublierent rien pour s'y rendre habiles; & le déſir de remporter les prix, les rendit ingénieux à imaginer de nouvelles ruſes & de nouveaux mouvemens qui, en perfectionant la *lute*, les mettoient en état de s'y diſtinguer. Ce n'eſt donc que depuis Théſée que la *lute* qui avoit été juſqu'alors un exercice informe, fut réduite en art, & ſe trouva dans tout ſon luſtre.

Les frictions & les onctions, ſi communes dans les gymnaſes, parurent être dans l'art athlétique des préparatifs néceſſaires pour ce combat en particulier. Comme il étoit queſtion dans la *lute* de faire valoir toute la force & toute la ſoupleſſe des membres, on eut recours aux moyens les plus efficaces pour réunir ces deux qualités. Les frictions, en ouvrant les pores, & en facilitant la tranſpiration, rendent la circulation du ſang plus rapide, & procurent en même temps une diſtribution plus abondante des eſprits animaux dans

tous les muſcles du corps. Or, l'on ſait que la force de ces organes dépend de cette abondance, jointe à la fermeté du tiſſu des fibres. D'un autre côté, les onctions qui ſuccédoient aux frictions produiſoient deux bons effets; l'un d'empêcher, en bouchant les pores, une trop grande diſſipation d'eſprits, qui eût bientôt mis les athletes hors de combat; l'autre de donner aux muſcles, à leurs tendons & aux ligamens des jointures, une plus grande flexibilité, & par-là de prévenir la rupture de quelques-unes de ces parties dans les extenſions outrées, auxquelles la *lute* les expoſoit.

Mais comme ces onctions, en rendant la peau des luteurs trop gliſſante, leur ôtoient la facilité de ſe colleter & de ſe prendre au corps avec ſuccès, ils remédioient à cet inconvénient; tantôt en ſe roulant dans la pouſſiere de la paleſtre, ce que Lucien exprime plaiſamment, en diſant, *les uns ſe vautrent dans la boue comme des pourceaux*; tantôt en ſe couvrant réciproquement d'un ſable très-fin, réſervé pour cet uſage dans les xyſtes, & ſous les portiques des gymnaſes; *ceux-ci*, ajoute le même Lucien, & dans le même ſtyle, *prenant le ſable qui eſt dans cette foſſe ſe le jetent les uns aux autres comme des coqs*. Ils ſe frotoient auſſi de pouſſiere après les onctions, pour eſſuyer & ſécher la ſueur dont ils ſe trouvoient tout trempés au ſort de la *lute*, & qui leur faiſoit quiter priſe trop facilement. Ce moyen ſervoit encore à les préſerver des impreſſions du froid; car cet enduit de pouſſiere, mêlée d'huile & de ſueur, empêchoit l'air de les ſaiſir, & mettoit par-là ces athletes à couvert des maladies ordinaires à ceux qui ſe refroidiſſent trop promptement, après s'être fort échauffés.

Les luteurs ainſi préparés en venoient aux mains. On les appariſoit deux à deux, & il ſe faiſoit quelquefois pluſieurs *lutes* en même temps. A Sparte, les perſones de différent ſexe *luttoient* les unes contre les autres, & Athénée obſerve que la même choſe ſe pratiquoit dans l'île de Chio.

Le but que l'on ſe propoſoit dans la *lute*, où l'on combatoit de pied ferme, étoit de renverſer ſon adverſaire, de le terraſſer, en grec καταβαλειν; d'où vient que la *lute* s'appeloit καταβαλλιτικὴ, *l'art de jeter par terre*.

Pour y parvenir, ils employoient la force, l'adreſſe & la ruſe; ces moyens de force & d'adreſſe ſe réduiſoient à s'empoigner réciproquement le bras, en grec δρασσειν; à ſe retirer en avant ἀπαγειν; à ſe pouſſer & à ſe renverſer en arriere; ἀθλιειν & ἀπωθεῖσθαι; à ſe donner des contorſions & à s'entrelâcer les membres, λυγίζειν; à ſe prendre au collet, & à ſe ſerrer la gorge, juſqu'à s'ôter la reſpiration, ἄγχειν & ἀποπνίγειν; à s'embraſſer étroitement & ſe ſecouer, ἀγωνίζειν; à ſe plier obliquement, & ſur les côtés, πλαγιάζειν; à ſe prendre au corps & à s'élever en l'air, à ſe heurter du front comme des béliers, συναράττειν τὰμέτωπα; enfin à ſe tordre le cou, τραχηλίζειν.

Tous ces mots grecs & pluſieurs autres que je ſupprime, pour ne pas ennuyer le lecteur, étoient conſacrés à la *lute*, & ſe trouvent dans Pollux & dans Héſychius.

Parmi les tours de ſoupleſſe, & les ruſes ordinaires aux luteurs, nommées en grec πλάσματα, je ne dois pas oublier celui qui conſiſtoit à ſe rendre maître des jambes de ſon antagoniſte; cela s'exprimoit en grec par ὑποσκελίζειν, σκαμβίζειν, ἀγκυρίζειν, qui reviennent au mot françois *ſupplanter*, *donner le croc en jambe*; Dion, ou plutôt Xiphylin, ſon abréviateur, remarque dans la vie d'Hadrien, que cette adreſſe ne fut pas inutile aux ſoldats romains dans un de leurs combats contre les Jazyges.

Telle étoit la *lute*, dans laquelle les athletes combatoient debout, & qui ſe terminoit par la chute ou le renverſement à terre de l'un des combatans. Mais lorſqu'il arivoit que l'athlete terraſſé entraînoit dans ſa chute ſon antagoniſte, ſoit par adreſſe, ſoit autrement, le combat commençoit de nouveau, & ils lutoient couchés ſur le ſable, ſe roulant l'un ſur l'autre, & s'entrelâçant, en mille façons, juſqu'à ce que l'un des deux gâgnant le deſſus, contraignît ſon adverſaire à demander quartier, & à ſe confeſſer vaincu.

Une troiſieme eſpece de *lute* ſe nommoit ἀκροχειρισμὸς, parce que les athletes n'y employoient que l'extrémité de leurs mains, ſans ſe prendre au corps, comme dans les deux autres eſpeces. Il paroît que l'ἀκροχειρισμὸς étoit un prélude de la véritable *lute*, par lequel les athletes eſſayoient réciproquement leurs forces, & commençoient à dénouer leurs bras.

En effet, cet exercice conſiſtoit à ſe croiſer les doigts, en ſe les ſerrant fortement; à ſe pouſſer, en joignant les paumes des mains; à ſe tordre les poignets & les jointures des bras, ſans ſeconder ces divers éforts, par le ſecours d'aucun autre membre; & la victoire demeuroit à celui qui obligeoit ſon concurrent à demander quartier. Pauſanias parle de l'athlete Léontiſque, qui ne terraſſoit jamais ſon adverſaire dans cette ſorte de combat, mais le contraignoit ſeulement, en lui ſerrant les doigts, de ſe confeſſer vaincu.

Cette ſorte de *lute*, qui faiſoit auſſi partie du Pancrace, étoit connue d'Hippocrate, lequel, dans *le IIe. livre du régime*, l'appele ἀκροχειρισμὸς, & lui attribue la vertu d'exténuer le reſte du corps & de rendre les bras plus charnus.

Comme nous ne pouvons plus voir ces ſortes de combats, & que le temps des ſpectacles de la *lute* eſt paſſé, le ſeul moyen d'y ſuppléer, à quelques égards, c'eſt de conſulter, pour nous en faire une idée, ce que la peinture & la ſculpture nous ont conſervé de monumens qui nous repréſentent quelques parties de l'ancienne gymnaſtique, & ſur-tout de recourir aux deſcriptions que les

Digitized by Google

poëtes nous en ont laiſſées, & qui ſont autant de peintures parlantes, propres à mettre ſous les ieux de notre imagination les choſes que nous ne pouvons enviſager d'une autre maniere.

La deſcription que fait Homere (*Il. l.* XXIII, *v.* 708 *& ſuiv.*), de la *lute* d'Ajax & d'Ulyſſe, l'emporte ſur tous les autres pour la force, pour le naturel & pour la précition. La *lute* d'Hercule & d'Achélous, ſi fameuſe dans la fable, a ſervi de matiere au tableau poétique qu'Ovide en a fait dans le IXe. *liv. de ſes Métamorphoſes*. On peut voir auſſi de quelle maniere Lucain, dans ſa pharſale, (*l. IV. v.* 6. 10. *& ſuiv.*), décrit la *lute* d'Hercule & d'Antée. La *lute* de Tydée & d'Agyllée, peinte par Stace dans la Thébaïde, (*l. VI. v.* 847) eſt ſur-tout remarquable par la diſproportion des combatans, dont l'un eſt d'une taille giganteſque, & l'autre d'une taille petite & ramaſſée.

Ces quatre morceaux de poéſie méritent d'autant mieux d'être conſultés ſur la *lute*, qu'en nous préſentant tous ce même objet, dont le ſpectacle étoit autrefois ſi célebre, ils le montrent à notre imagination par différens côtés, & par-là ſervent à nous le faire connoître plus parfaitement; de ſorte qu'en raſſemblant ce que chacun renferme de plus particulier, on trouve preſque toutes les circonſtances qui caractériſoient cette eſpece d'exercice.

Le lecteur peut y joindre une cinquieme deſcription, laquelle, quoiqu'en proſe, peut figurer avec la poéſie. Elle ſe trouve au XXIe. *livre de l'Hiſtoire Éthiopique* d'Héliodore, ingénieux & aimable romancier grec du IVe ſiecle. Cette peinture repréſente une *lute* qui tient en quelque ſorte du Pancrace, & qui ſe paſſe entre Théagene, le héros du roman, & une eſpece de géant éthiopien.

Après avoir conſidéré la *lute* en elle-même, & renvoyé les curieux à la lecture des deſcriptions qui nous en reſtent, indiquons dans quel temps on a commencé d'admetre cet exercice dans la ſolemnité des jeux publics, dont il faiſoit un des principaux ſpectacles.

Nous apprenons de Pauſanias que la *lute* faiſoit partie des jeux olympiques, dès le temps de l'Hercule de Thebes; puiſque ce héros en remporta le prix. Mais Iphitus ayant rétabli la cérémonie de ces jeux, qui, depuis Hercule, avoit été fort négligée, les différentes eſpeces de combats s'y rentrerent que ſucceſſivement; en ſorte que ce ne fut que vers la XVIIIe. olympiade, qu'on y vit paroître des luteurs; & le lacédémonien Eurybate fut le premier qu'on y déclara vainqueur à la *lute*. On n'y propoſa des prix pour la *lute* des jeunes gens, que dans la XXXVIIe olympiade; & le lacédémonien Hypoſthene y reçut la premiere couronne. Les luteurs & les pancratiens n'eurent entrée dans les jeux pythiques que beaucoup plutard, c'eſt-à-dire, dans la XLVIIIe olympiade. A l'égard des jeux néméens & des iſthmiques, Pauſanias ni aucun auteur ne nous apprenent en quel temps la *lute* commença d'y être admiſe.

Les prix que l'on propoſoit aux luteurs dans ces jeux publics, ne leur étoient accordés qu'à certaines conditions. Il falloit combatre trois fois de ſuite, & terraſſer au moins deux fois ſon antagoniſte, pour être digne de la palme: un luteur pouvoit donc ſans honte être renverſé une fois, mais il ne pouvoit l'être une ſeconde ſans perdre l'eſpérance de la victoire.

Entre les fameux athletes, qui furent pluſieurs fois couronés aux jeux de la Grece, l'hiſtoire a immortaliſé les noms de Milon, de Chilon, de Polydamas & de Théagene.

Milon étoit de Crotone, & floriſſoit du temps des Tarquins. Sa force étonante & ſes victoires athlétiques ont été célébrées par Diodore, Strabon, Athénée, Philoſtrate, Galien, Élien, Euſtathe, Cicéron, Valere-Maxime, Pline, Solin & pluſieurs autres. Mais Pauſanias eſt celui qui paroît s'être le plus intéreſſé à la gloire de cet illuſtre athlete, par le détail dans lequel il eſt entré, dans *le IIe. livre de ſes Éliaques*, ſur ce qui le concerne. Il nous apprend, entre autres particularités, que Milon remporta ſix palmes aux jeux olympiques, toutes à la *lute*, l'une deſquelles lui fut adjugée, lorſqu'il n'étoit encore qu'enfant; qu'il en gagna une en lutant contre les jeunes gens, & ſix en lutant contre des hommes faits aux jeux pythiens; que s'étant préſenté une ſeptieme fois à Olympie pour la *lute*, il ne put y combatre, faute d'y trouver un antagoniſte qui voulût ſe meſurer à lui.

Le même hiſtorien raconte enſuite pluſieurs exemples de la force incomparable de cet athlete; il portoit ſur ſes épaules ſa propre ſtatue faite par le ſculpteur Daméas, ſon compatriote. Il empoignoit une grenade, de maniere que ſans l'écraſer, il la ſerroit ſuffiſament pour la retenir, mal-gré les éforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il n'y avoit que ſa maitreſſe, dit Élien en badinant, qui pût en cette occaſion lui faire quiter priſe.

Pauſanias ajoute que Milon ſe tenoit ſi ferme ſur un diſque qu'on avoit huilé pour le rendre plus gliſſant, qu'il étoit comme impoſſible de l'y ébranler. Lorſqu'appuiant ſon coude ſur ſon côté, il préſentoit la main droite ouverte, les doigts ſerrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevoit il n'y avoit preſque force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres. Cet athlete ſi robuſte, ce vainqueur des Sybarites, fut néanmoins obligé de reconoître que ſa force étoit inférieure à celle du berger Tirorme, qu'il rencontra ſur les bords d'Evenus, s'il en faut croire Élien.

Le luteur Chilon, natif de Patras en Achaïe, n'eſt guere moins fameux que Milon, par le nombre de ſes victoires à la *lute*. Il fut couronné deux fois à Olympie, une fois à Delphes,

quatre fois aux jeux iſthmiques, & trois fois aux néméens. Sa ſtatue, faite des mains de Lyſippe, ſe voyoit encore à Olympie du temps de Pauſanias. Il fut tué dans une bataille, & les Achéens lui éleverent un tombeau, avec une inſcription ſimple, qui contenoit les faits que je viens de raporter.

Pauſanias parle du pancratiaſte Polydamas, non ſeulement comme du plus grand homme de ſon ſiecle pour la taille; mais il raconte de ce célebre athlete des choſes preſque auſſi ſurprenantes que celles qu'on attribue à Milon. Il mourut comme lui par trop de confiance en ſes forces. Étant entré avec quelques camarades dans une caverne prête à fondre ſur eux, elle s'entrouvrit en pluſieurs endroits. Les compagnons de Polydamas prirent la fuite; mais lui, moins craintif, ou plus téméraire, éleva ſes deux mains, prétendant ſoutenir les pierres qui s'écrouloient, & qui l'accâblerent de leurs ruines.

Je finis ma liſte des célebres luteurs par l'athlete Théagene de Thaſos, vainqueur au pancrace, au pugilat & à la courſe, une fois aux jeux olympiques, trois fois aux pythiens, neuf fois aux néméens, & dix fois aux iſthmiques. Il remporta tant de prix aux autres jeux de la Grece, que ſes courones alloient juſqu'au nombre de quatorze cents, ſelon Pauſanias, ou de douze cents, ſelon Plutarque. (*D. J.*)

On voit ſur une pâte antique de Stoſch quatorze amours qui s'exercent à des jeux gymnaſtiques autour de deux colonnes, ſur l'une deſquelles il y a une eſpece de vaſe, & ſur l'autre quelque choſe de crochu.

Cette pâte qui apartenoit autrefois à Bellori, & qui paſſa enſuite à Ficoroni, & de là dans le cabinet de Stoſch, a été décrite & expliquée par Agoſtini & Maffei (*Maffei Gem. tab. IV. tab. 59. Montfauc. Ant. Expl. p. 1. pl. 118.*)

De ces quatorze amours il y a cinq groupes qui lutent deux à deux pour marquer les cinq différens genres d'exercices des jeux publics de la Grece; quoiqu'il ſoit vrai de dire qu'on ne trouve pas dans leurs atitudes préciſément tout ce qu'il faudroit pour les repréſenter tous; ils conſiſtoient à ſanter, courir, jeter le diſque, laocer le javelot & luter. Outre ces cinq groupes, il y a un amour qui fait rouler le *trochus*, un autre qui court avec la palme & la courone; un troiſieme qui ſe frote d'huile auprès d'un grand vaſe fait en forme de *concha*; & deux autres qui ſont la fonction d'agonothetes ou de maître de gymnaſe.

On ne voit ici proprement que deux genres de *lute*, c'eſt-à-dire, celle qui s'appeloit ὀρθοπάλη, ou *la lute de pied ferme*, & où il ſuffiſoit d'avoir jeté ſon adverſaire par terre, & la lute des *pancratiaſtes*, appelée ἀκροχειρισμὸς, dans laquelle celui qui tomboit à terre, ne lâchoit pas ſon adverſaire, mais l'entraînoit avec lui (*fabr. Agoniſt. lib. I. c. 10. 11.*).

Les deux amours qui font la fonction d'*Agonothetes* ou de maîtres de gymnaſe (*ibid. liv. I. c. 19. 20.*), vont corriger la lute, ou la faire ceſſer. On voit trois *luteurs* ſemblables à celui de notre gravure ſur le vaſe de Patin (*Num. imp. p. 160.*). Celui qui s'oint le corps, ne puiſe point de l'eau d'un grand vaſe dans un autre, comme le prétend Agoſtini. Ce que l'on voit de crochu ſur l'une des colonnes, pouroit bien être un cadran ſolaire, car ordinairement on voit les cadrans poſés ſur des colonnes, comme eſt repréſenté un cadran ſur un vaſe d'argent qui fut trouvé dans le port de Nettuno, l'ancien *Antium*, & ſur lequel le ſavant Pacciaudi a donné des explications qui méritent les éloges de tous les amateurs de la littérature.

LUTEURS (*Groupe des*). Il y a grande apparence, dit Winckelmann (*Hiſtoire de l'Art, lib. VI. c. 2.*) que les deux fameuſes figures, connues ſous le nom de *Luteurs* de la galerie du grand duc de Toſcane à Florence, ſont deux fils de Niobé. Auſſi furent-elles regardées comme tels lorſqu'on en fit la découverte, & dans le temps qu'on n'en avoit pas encore les têtes qui ſe trouverent enſuite. Car c'eſt ſous la dénomination des fils de Niobé que ces figures ſe trouvent indiquées dans une eſtampe fort rare de l'année 1557; & je conjecture que, puiſque la découverte de ces deux ſtatues date du même temps, que celle des autres figures du groupe de Niobé, elles ont été tirées du même endroit, comme nous l'atteſte auſſi Flaminio Vacca dans ſes notices ſur les découvertes faites de ſon temps (*Montfauc. Diar. Ital. 139.*). La fable même donne un nouveau degré de vrai-ſemblance à ma conjecture; elle nous apprend que les fils aînés furent tués par Apollon, lorſqu'ils s'amuſoient à faire des courſes de chevaux dans une plaine, & que les plus jeunes périrent au moment qu'ils s'exerçoient à la *lute*. L'art confirme auſſi cette maxime par la reſſemblance & du ſtyle & de l'économie de la manœuvre avec les autres ſtatues de Niobé. Ce qui prouve encore que ces deux figures ne ſauroient être des *luteurs* des jeux publics, c'eſt la forme de leurs oreilles qui ne ſont pas faites comme celles des Pancratiaſtes. D'ailleurs les *luteurs* ordinaires ou les Pancratiaſtes avoient coutume de ſe terraſſer (*Mercurial. de Gimnaſt. lib. 2. c. 28.*), tandis que les athletes de Florence combatent & lutent debout. On peut appeler ces fils de Niobé un *ſymplegma*, c'eſt-à-dire, un groupe de *luteurs* qui s'entrelâcent: c'eſt ainſi que Pline nomme deux fameux groupes de deux *luteurs*, l'un de Céphiſſodore, dont il dit que les mains paroiſſoient entrer plutôt dans la chair que dans le marbre; & l'autre d'Héliodore, & qui repréſentoit la *lute* de Pan & d'Olympus (*Plin. lib. 36. c. 4. §. 6. p. 276. ibid. §. 11. p. 284.*)

LUTEUS *color*. *Voy.* JAUNE.

LUZERNE (*Métrologie de M. Paulon.*). La médique ou *luzerne*, *medica*, eſt une plante étran-

gere qui nous vient de la Médie, d'où elle fut apportée en Grece au temps de Darius, fils d'Hiſtaſpes. Les avantages de la médique ſont tels, qu'elle pouſſe pendant trente ans ſelon les uns, ou au moins pendant dix ans ſelon les autres, dans la terre qui en a une fois été enſemencée. Sa tige eſt diviſée par des nœuds ou bouquets de feuilles, & reſſemble à celle du treſle. Amphiloque avoit écrit un volume entier ſur cette plante & ſur le cytiſe. Elle ſe plait dans un terrain ſec, plein de ſucs, & qui peut être aroſé. Après avoir épierré & nétoyé la terre où on veut la ſemer, on lui donne un léger labour en automne; bientôt après on fait un labour plus profond, on herſe la terre pour caſſer les groſſes motes, puis on paſſe une claie deux ou trois fois ſur la terre pour l'adoucir, & l'on y met du fumier. Le terrain ainſi préparé, on y répand la ſemence au retour du printemps, on la jete avec la main comme le blé, & la terre doit en être abſolument couverte pour intercepter & faire périr les herbes étrangeres qui pourroient y naître; c'eſt pour cela qu'on met juſqu'à vingt modius de cette graine dans un jugere. Il faut avoir ſoin de la bien enterrer, de peur que le ſoleil ne la brûle, & ce travail ne ſouſre aucun délai. Si la terre eſt humide, ou fertile en herbes, la médique eſt étouffée, & l'on n'a qu'un pré ordinaire: c'eſt pourquoi, dès qu'elle s'eſt élevée à la hauteur d'un doigt, il faut, avec la main & non avec le ſarcloir, en arracher toutes les mauvaiſes herbes. On la coupe lorſqu'elle commence à fleurir, & toutes les fois qu'elle entre en fleur, ce qui arive ſix ou au moins quatre fois par an. Il ne faut point la laiſſer grêner avant la troiſieme année, temps auquel il faut racler la terre avec la marre pour détruire entiérement ce qui reſte d'herbes étrangeres, ce qu'on peut faire alors ſans endomager la plante, parce que ſes racines ſont profondes. Si avec ces précautions les herbes prenent néanmoins le deſſus & dominent, il n'y a d'autre moyen que de remuer la terre pour ſuivre ces plantes importunes juſqu'à leurs racines. Il ne faut pas raſſaſier les beſtiaux de médique, de peur d'être obligé de les faire ſaigner. C'eſt en vert qu'elle eſt plus utile; elle donne beaucoup de lait aux troupeaux, ſelon Varron; c'eſt le contraire, ſuivant Ariſtote. Si on la laiſſe ſécher ſur pied, elle ſe dépouille de ſon feuillage, & ſe réduit en une pouſſiere qui n'eſt bonne à rien. Un jugere de médique ſuffit de reſte pour nourir trois chevaux durant toute l'année; par conſéquent un arpent de France doit ſuffire pour en nourir ſix.

Pluſieurs écrivains prétendent que la médique eſt le ſainfoin ordinaire: *Onobrichis foliis vicia fructu echinato major*. Mais il me ſemble que Pline décide la queſtion, lorſqu'il dit que la tige de la médique avec ſon feuillage eſt ſemblable à celle du treſle, ce qui ne peut convenir qu'à la luzerne: *Similis eſt trifolio caule, foliiſque genículata*. *Voyez* MÉDIE.

LYBAS, un des compagnons d'Uliſſe. Ce prince s'en retournant en Grece après la priſe de Troye, fut jeté par la tempête ſur la côte d'Italie, au pays des Brutiens, & prit terre à Témeſſe. *Lybas*, dans le vin & la débauche, fit violence à une jeune fille, & la déshonora. Les habitans, pour ſe venger de cet attentat, lapiderent le grec. Depuis cet accident, les mânes de *Lybas* ne ceſſerent de tourmenter ces habitans; & n'épargnant aucun âge, ils portoient la déſolation dans toutes les familles; de ſorte que ce malheureux peuple étoit ſur le point d'abandoner Témeſſe. Mais ayant conſulté l'oracle d'Apollon, la Pythie ordona aux habitans de reſter dans leur ville, & de tâcher ſeulement d'apaiſer les mânes du héros, en lui conſacrant un temple avec une portion de terre, & en lui dévouant tous les ans une jeune vierge, la plus belle qu'ils pouroient trouver; ce qu'ayant pratiqué, ils furent délivrés de la perſécution qu'ils ſouffroient. Un athlete nommé Euthyme, ſe trouvant par hazard à Témeſſe, dans le temps qu'on alloit faire ce cruel ſacrifice au génie du héros, informé de ce que c'étoit, demanda à entrer dans le temple. Là il aperçoit une belle perſone dans l'appareil d'une victime. À cette vue il eſt atendri; d'abord la compaſſion agit, puis l'amour; cette jeune perſone lui promet ſa foi, s'il peut la délivrer. Euthyme l'entreprend, combat le génie & remporte ſur lui une ſi belle victoire, que le génie honteux de ſa défaite, quite le pays & va ſe précipiter dans la mer. Pauſanias qui raconte cette fable, ajoute à la fin: „ Ce que je viens de raporter, n'eſt que ſur le récit & ſur la foi d'autrui; mais je me ſouviens d'avoir lu cette hiſtoire dans un récit original. Le génie, diſoit-on, paroiſſoit fort noir, d'une figure éfrayante, & couvert d'une peau de loup „.

LYBIE, fille d'Épaphus, & mere de Buſiris. *Voyez* BUSIRIS, LAMIE.

LYBIE fut aimée de Neptune, dont elle eut deux fils, Bélus & Agénor.

ΛΙΚΑΒΑΣ, ancien nom grec de l'année. *Voy.* L.

LYCAON, roi d'Arcadie, fut célebre par ſa cruauté. Il faiſoit mourir, dit la fable, tous les étrangers qui paſſoient dans ſes états. Jupiter étant allé loger chez lui, *Lycaon* ſe prépara à lui ôter la vie, pendant que ſon hôte ſeroit endormi; mais auparavant il voulut s'aſſurer ſi ce n'étoit pas un dieu; & pour cela il lui ſervit à ſouper les membres d'un de ſes hôtes qu'il venoit d'égorger. Un feu vengeur, alumé par l'ordre de Jupiter, conſomma bientôt ſon palais; & *Lycaon* ſe vit changé en loup. Pauſanias, après avoir raporté cette métamorphoſe, ajoute: „ La choſe n'eſt pas incroyable; car outre que le fait paſſe pour conſtant parmi les Arcadiens, il n'a rien contre la vrai-ſemblance. En effet les premiers hommes étoient ſouvent les hôtes & les commenſaux des dieux; c'étoit la récompenſe de leur juſtice & de leur piété; les bons étoient ho-

norés de la viſite des dieux, & les méchans éprouvoient ſur le champ leur colere : de là vient que pluſieurs d'entre les hommes furent alors déifiés, & qu'ils jouiſſent encore des honeurs divins. Par la raiſon contraire, on peut bien croire que *Lycaon* fut changé en une bête. Mais aujourd'hui que les hommes ſont généralement corrompus, on ne voit plus que les dieux en adoptent aucun, ſi ce n'eſt par de vaines apothéôſes qu'invente la flaterie ; & la juſtice divine devenue plus lente & plus tardive, ſe réſerve à punir les coupables après leur mort. Or, de tout-temps les événemens extraordinaires & ſinguliers, en s'éloignant de la mémoire des hommes, ont ceſſé de paroître vrais, par la faute de ceux qui ont bâti des fables ſur les fondemens de la vérité. Car depuis l'aventure de *Lycaon*, on a débité qu'un autre *Lycaon*, ſacrifiant à Jupiter Lycéus, avoit été auſſi changé en loup ; qu'il reprenoit figure d'homme tous les dix ans, ſi dans cet intervalle il s'étoit abſtenu de chair humaine, & qu'autrement il demeuroit loup „.

Les autres hiſtoriens grecs, moins crédules que Pauſanias, nous repréſentent *Lycaon* comme un prince également poli & religieux, qui fut d'abord chéri de ſon peuple, à qui il apprit à mener une vie moins ſauvage qu'auparavant. Il bâtit ſur les montagnes de l'Arcadie, la ville de Lycoſure, la plus ancienne de toute la Grece, & y éleva un autel en l'honeur de Jupiter Lycéus, à qui le premier il ſacrifia des victimes humaines. Voilà le fondement de ſa métamorphoſe, & ce qui a fait dire à Ovide, qu'il avoit donné à Jupiter un feſtin, dans lequel il lui avoit ſervi les membres d'un eſclave qu'il avoit fait égorger. Sa cruauté & ſon nom, qui en grec veut dire un loup (λύκος), l'ont fait changer en cet animal auſſi fároce que carnaſſier. Il régnoit en Arcadie, du temps que Cécrops régnoit à Athênes.

Suidas raconte autrement la fable de *Lycaon*. Ce prince, dit-il, voulant porter ſes ſujets à l'obſervation des loix qu'il venoit d'établir, publiot que Jupiter venoit le viſiter ſouvent dans ſon palais, ſous la figure d'un étranger. Pour s'en éclaircir, ſes enfans, dans le moment qu'il alloit offrir un ſacrifice à ce dieu, mêlerent parmi les chairs des victimes, celle d'un jeune enfant qu'ils venoient d'égorger, perſuadés que nul autre que Jupiter ne pouroit s'en apercevoir. Mais une grande tempête s'étant élevée avec un vent orageux, la foudre réduiſit en cendres tous les auteurs de ce crime ; & ce fut, dit-on, à cette occaſion que *Lycaon* inſtitua les lupercales.

LYCAON, un des fils de Priam, prêta à ſon frere Paris ſa cuiraſſe & ſon épée, pour un combat ſingulier avec Ménélas.

LYCAONIA, dans l'Aſie mineure. AYKAONIAC.

Cette partie de la Phrygie a fait fraper ſous la domination des Romains, des médailles impériales greques en l'honeur d'Antonin.

LYCAONIENE (langue). La langue dont il eſt parlé dans les actes des apôtres (XIV. 10) en ces mots : *Ils éleverent la voix parlant lycaonien* ; nous eſt abſolument inconnue. Le ſentiment le plus raiſonable & le mieux apuié ſur cette langue eſt que la langue des *Lycaoniens* étoit la même que celle des Cappadociens, ou du moins en étoit une ſorte de dialecte.

LYCASTUS & PARRHASIUS, nourit dans leur enfance par une louve. *Voyez* LOUVE.

LYCÉE, λύκειον, c'étoit le nom d'une école célebre à Athênes, où Ariſtote, & ſes ſectateurs expliquoient la philoſophie. On y voyoit des portiques & des allées d'arbres plantés en quinconce, où les philoſophes agitoient des queſtions en ſe promenant. De là on a donné le nom de *péripatéticienne*, ou de *philoſophie du Lycée* à la philoſophie d'Ariſtote. Suidas obſerve que le nom de *lycée* venoit originairement d'un temple bâti dans ce lieu, & conſacré à Apollon *Lycéon* ; d'autres diſent que les portiques qui faiſoient partie du *lycée*, avoient été élevés par un certain *Lycus*, fils d'Apollon ; mais l'opinion la plus généralement reçue, eſt que cet édifice commencé par Piſiſtrate, fut achevé par Périclès.

LYCÉE, montagne d'Arcadie. *Voyez* LYCEUS.

LYCÉES, fêtes d'Arcadie, qui étoient à peu près la même choſe que les lupercales de Rome ; on y voyoit des combats où le prix du vainqueur étoit une armure d'airain. On dit auſſi qu'on y immoloit un homme : Lycaon paſſoit pour l'auteur de cette fête.

LYCÉIUS, autres fêtes qui ſe faiſoient en l'honeur d'Apollon qui donnoit la chaſſe aux loups d'Argos. *Voyez* LYCOGENE.

LYCEUS, ſurnom de Jupiter, pris du mont *Lycée* en Arcadie, qu'on nommoit autrement le mont ſacré, parce que les Arcadiens prétendoient, au raport de Pauſanias, que Jupiter avoit été nouri ſur cette montagne, dans un petit canton nommé Clitée ; c'eſt-là, diſent-ils, que Jupiter a été élevé par trois nymphes, Thiſoa, Néda, & Hagno. „ Sur ce mont Lycée eſt une fontaine qui porte le nom de la troiſieme de ces nymphes. Dans les temps de ſéchereſſe, lorſque la terre aride & brûlée ne peut nourir les arbres & les fruits qu'elle donne, le prêtre de Jupiter *Lycéus*, tourné vers la fontaine, adreſſe ſes prieres au dieu, lui fait des ſacrifices, en obſervant toutes les cérémonies preſcrites, enſuite il jete une branche de chêne ſur la ſurface de l'eau, car elle ne va point à fond. Cette légere agitation qui arive à la fontaine, en fait ſortir des exhalaiſons qui s'épaiſſiſſent, & forment des nuages ; leſquels retombant bientôt en pluie, aroſent & fertiliſent le pays. Le mont *Lycée* eſt fameux par bien d'autres merveilles, continue Pauſanias. Il n'eſt pas permis aux hommes d'entrer dans l'enceinte conſacrée à Jupiter *Lyceus*. Si quelqu'un, au mépris de la loi, eſt aſſez hardi pour y mettre le pied, il meurt infailliblement dans l'année.

On

On dit auſſi que tout ce qui entre dans cette enceinte, hommes & animaux n'y ſont point d'ombre. Si une bête pourſuivie par des chaſſeurs, peut s'y ſauver, elle eſt en ſûreté, les chaſſeurs ne paſſent pas outre, ils ſe tiennent en dehors; mais ils remarquent que le corps de cette bête, quoique oppoſé aux rayons du ſoleil, ne fait point d'ombre. (Il faut croire que l'hiſtorien ne parle que d'après ces peuples.) Sur la croupe la plus haute de la montagne, on a fait à Jupiter, un autel de terres raportées, d'où l'on découvre preſque tout le Péloponeſe. Devant cet autel on a poſé deux colonnes au ſoleil levaot, ſur leſquelles il y a deux aigles dorés d'un goût fort ancien: c'eſt ſur cet autel qu'ils ſacrifient à Jupiter *Lyceus*, avec un grand myſtere. Il ne m'eſt pas permis de divulguer les cérémonies de ce ſacrifice, ainſi laiſſons les choſes comme elles ſont, & comme elles ont toujours été,,. Ces derniers mots de Pauſanias renferment une eſpece de formule, dont les anciens uſoient pour éviter de cenſurer ou de divulguer les myſteres d'un culte étranger.

Lyceus, c'eſt auſſi le ſurnom de Pan, qui avoit un temple ſur le mont Lycée, avec un bois ſacré près duquel étoit un hippodrome & un ſtade, où, de toute ancienneté, on célébroit des jeux en l'honeur du dieu Pan.

LYCHAS, jeune homme attaché au ſervice d'Hercule. Ce héros étoit à Cénée, où il élevoit un temple en l'honeur de Jupiter; c'eſt-là que *Lychas* vint le trouver, & lui préſenta, de la part de Déjanire, la tunique teinte du ſang du centaure Neſſus; mais à peine le héros fut-il revêtu de cette fatale robe, qu'il ſe ſentit dévoré d'un feu ſecret, qui le mît en fureur. Il appele *Lychas*, dit Sophocle, lui demande de quelle main il a reçu cet horrible préſent; & ſur ſa réponſe, ſaiſi de courroux, & preſſé par l'excès de la douleur, il prend le malheureux *Lychas*, & la jete ſi rudement contre un rocher, que ſon corps en eſt briſé. Ovide dit, qu'après l'avoir fait pirouéter pendant quelque temps, il le jeta dans la mer, avec plus de force & de roideur qu'une machine qui lance une pierre. Le corps de ce malheureux ſe durcit en l'air; & la crainte lui ayant en même temps glacé le ſang, il fut changé en ce rocher qu'on voit encore dans un endroit de la mer Eubée, avec quelques traits d'une figure humaine. Les matelots qui le nomment *Lychas*, ajoute le poëte, n'oſent en approcher, comme s'il conſervoit encore ſa ſenſibilité.

LYCHNITES, nom que les anciens donnoient quelquefois au marbre blanc de Paros, dont ſont faites les plus belles ſtatues de l'antiquité. *Voyez* PAROS.

C'eſt ſon éclat qui lui avoit apparemment fait donner le nom de *lychnites*, parce qu'il brilloit comme une lampe. Quelques auteurs ont cru que les anciens déſignoient ſous ce nom une eſpece d'eſcarboucle qui ſe trouvoit, diſoit-on, aux environs d'Orthoſia & dans toute la Carie. *Voyez* Pline, *hiſt. nat. lib. XXXVII. cap. vij.*

LYCHNOMANTIE, eſpece de divination qui ſe faiſoit par l'inſpection de la flamme d'une lampe. Ce mot eſt grec, & vient de λύχνος, *lampe*, & de μαντεία, *divination*.

On ignore le détail précis des cérémonies qui s'y pratiquoient: il y a cependant grande apparence que c'étoit la même choſe que la lampadomantie. *Voyez* LAMPADOMANTIE.

LYCHNUCHUS. Une lampe de Portici, que tient un enfant nu, ſert à expliquer un paſſage de Lucrece & de Virgile, où ces Poëtes parlent de figures d'enfans qui tenoient des lampes pour éclairer les maiſons (*Lucr. lib. II. v. 24. Virg. Æneid. lib. I. v. 726.*); de même qu'une ancienne inſcription, dans laquelle il eſt fait mention de deux *cupidines*, *cum ſuis lychnuchis* (*Gruter. inſcript. pag. 77. n. 3.*). Sur une colonne à cannelures torſes, pareille à celle qu'on voit auprès de cet enfant, Sante Bartoli, a repréſenté (*Luc. part. 1. tab. 19.*) un feu flamboyant, au lieu d'une lampe qui devoit s'y trouver.

Athénée (*lib. XV.*) parle d'un *lychnuchus*, ou d'une torchere dont Denis le jeune avoit fait préſent au Prytanée de Tarente, qui avoit autant de mêches, que l'on compte de jours dans l'année.

LYCIANI, en Italie, près de la Lucanie. ΛΥΚΙΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

LYCIARQUE, magiſtrat, ou pontiſe de Lycie, *Lyciarcha*. Strabon (*lib. XIV.*) dit que le *lyciarque* étoit créé dans un conſeil compoſé des députés de vingt-trois villes de Lycie, c'eſt-à-dire, de toutes les villes de cette province. Quelques-unes de ces villes avoient trois voix, ou trois députés, d'autres deux, & les dernieres ſeulement un.

Le cardinal Noris dit que le *lyciarque* préſidoit aux choſes de la religion. Et en effet il en étoit du *lyciarque* comme du ſyriarque & de l'aſiarque. Quoique ces magiſtrats fuſſent les chefs des conſeils ou des états de ces provinces, on les établiſſoit néanmoins, principalement pour avoir ſoin des jeux & des fêtes que l'on faiſoit à l'honeur des dieux, dont ils étoient auſſi inaugurés prêtres, en même temps qu'ils étoient faits *lyſiarques*, aſiarques ou ſyriarques: Ils étoient pourtant auſſi magiſtrats, & les chefs des magiſtrats. Cette charge étoit annuele. *Voyez* Saumaiſe ſur Solin, *pag.* 805. & le cardinal Noris, dans ſes époques ſyromacédoniennes. (*Diſſert. III. p.* 220.)

LYCIE, nom d'une province de l'Aſie mineure, *Lycia*. Elle étoit entre la Pamphylie à l'orient, & la Carie à l'occident, la mer au midi, & la Phrygie au nord. Là *Lycie* étoit reno-

mée pour avoir d'excellens parfums ; dont elle trafiquoit par-tout. Les *Lyctens* les compoſoient de narciſſes, de ſafran, & d'autres fleurs de leur pays, dont l'odeur ſurpaſſoit toutes les fleurs des autres provinces de l'Aſie, (*Pline l. XII.*). Il y avoit une autre *Lycte* proche de la Troade ; mais ce n'étoit qu'un même peuple, celui de l'une de ces régions étant originaire de l'autre.

LYCIE, dans l'Aſie mineure. ΛΥΚΙΩΝ.

Cette contrée, réduite ſous la domination romaine, a fait fraper des médailles impériales-greques en l'honneur d'Antonin.

LYCIUS, ſurnom donné à Apollon par Danaüs. Ce prince, diſputant la courone d'Argos à Gelanor, aperçut un loup & un taureau qui ſe batoient ; le loup ayant remporté la victoire, Danaus le fit remarquer aux Argiens, en leur diſant qu'Apollon avoit voulu faire voir qu'un étranger devoit l'emporter ſur un citoyen ; puiſque le loup, qui eſt un animal étranger, avoit vaincu le taureau. Cette remarque fit impreſſion ſur un peuple grôſſier & ſuperſtitieux, qui adjugea la courone à Danaus. Le nouveau roi d'Argos ne manqua pas de témoigner ſa reconoiſſance à Apollon, & lui éleva un temple ſous le nom d'*Apollon-le-Loup* ou *Lycius*, (de λύκος, *loup*).

LYCOGENE, ſurnom d'Apollon. Ce que Élien raconte, au ſujet de ce nom, mérite d'être raporté. „ On dit qu'Apollon aime le loup, „ parce que Latone étant ſur le point d'enfan- „ ter, ſe métamorphoſa en louve ; & c'eſt pour „ cela, qu'Homere nomme Apollon *Lycogene*. „ Pour la même raiſon, il y a à Delphes un „ loup de bronze, pour marquer, dit-on, l'en- „ fantement de Latone. Quelques-uns en appor- „ tent une autre raiſon ; c'eſt, diſent-ils, que „ des voleurs ayant pillé toutes les richeſſes du „ temple de Delphes, que la piété des dévots à „ Apollon y avoit accumulées, & les ayant en- „ fouies en terre, un loup vint prendre par le „ vêtement un des prêtres d'Apollon, le mena „ au lieu où le tréſor étoit enfoui, & ôta avec „ ſes pates la terre qui le couvroit „. *Voyez* LOUP.

LYCOMEDE, roi de l'île de Scyros, étoit fils de Parthenopée & d'Apollon. Il eſt connu dans l'hiſtoire héroïque, par une perfidie. Théſée avant été obligé de quiter Athènes, ſe retira chez ce prince, eſpérant y trouver un aſyle aſſuré ; mais *Lycomede* gâgné par les ennemis de Théſée, ou craignant la réputation d'un ſi grand homme, le mena ſur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir ſon île, & le précipita d'un rocher. C'eſt ce même *Lycomede*, chez qui Achille fut envoyé par ſa mere Thétis pour l'empêcher d'aller au ſiége de Troye. Enfin il étoit pere de la belle Déidamie, qu'Achille rendit mere de Pyrrhus. *Voyez* ACHILLE, DEIDAMIE, PYRRHUS.

LYCOMIDES (*les*), famille ſacerdotale d'Athènes, conſacrée au culte de Cérès éleuſiniene ; c'étoit dans cette famille, que réſidoit l'intendance des myſteres de la déeſſe, pour laquelle divinité le poëte Muſée compoſa l'hymne qu'on y chantoit. C'étoit un bonheur d'apartenir à la famille des *Lycomides* : auſſi Pauſanias en parle plus d'une fois dans ſes ouvrages. (*D. J.*)

LYCON. Des oreilles aplaties, dont les rebords cartilagineux paroiſſent enflés, & rétréciſſent le conduit intérieur, annoncent un pancratiaſte. C'eſt à de ſemblables oreilles, que Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. IV. chap. 4.*) croit reconoître dans l'Hermès, ou le terme d'un philoſophe, à la Villa Albani, le fameux *Lycon*, ſucceſſeur de Straton, de la ſecte péripatéticiene ; car ce *Lycon* avoit été dans ſa jeuneſſe un fameux pancratiaſte, & il eſt, à ce qu'il croit, le ſeul philoſophe qui ſe ſoit diſtingué par ce genre d'exercice. Or, comme ce philoſophe, au raport de Diogene Laerce, avoit des oreilles écraſées, & qu'il offroit encore, après avoir renoncé à ces combats, toute la taille d'un *luteur*, il croit rendre aſſez probable par-là la dénomination de cet Hermès.

LYCOPHTALMUS, nom donné à une pierre précieuſe, eſpece d'onyx, parce qu'on avoit cru y trouver quelque reſſemblance avec l'œil d'un loup. Pline dit que cette pierre étoit de quatre couleurs.

LYCOPOLIS, nom d'une ville d'Égypte. Ce nom ſignifie ville des loups ; λύκος, *loup*, & πόλις, *ville*. Diodore de Sicile dit dans ſon ſecond livre, que les Éthiopiens étant entrés en Égypte, & ravageant les campagnes, des loups s'aſſemblerent en une eſpece d'armée, chaſſerent les Éthiopiens, & les pourſuivirent juſqu'à Éléphantine ; qu'en mémoire de ce fait, les Égyptiens bâtirent une ville dans l'endroit où ces animaux s'étoient aſſemblés, & la nommerent de leur nom *Lycopolis*. Elle étoit près du Nil, & capitale d'un nome, ou territoire, auquel elle donnoit ſon nom.

Diodore dit que les Égyptiens adonés à toutes ſortes de ſuperſtitions, même les plus ridicules, adoroient les loups dans cette ville, & les reſpectoient juſqu'au point de n'oſer non ſeulement les tuer, mais même leur donner la ſuite.

LYCOPOLIS, dans l'Égypte. ΛΥΚΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles greques en l'honneur d'Hadrien.

LYCORÉE, quartier de la ville de Delphes dans la Phocide, où Apollon étoit particuliérement honoré. C'étoit le reſte d'une ville antérieure à Delphes, dont elle devint partie. Étienne le géographe dit que c'étoit un village du territoire de Delphes. Lucien veut que *Lycoree* ait été la montagne, ſur laquelle Deucalion s'arrêta après le déluge.

LYCORIAS, une des nymphes que Virgile donne pour compagne à Cyrene, mere d'Ariſtée.

LYCORUS, fils d'Apollon & de la nymphe Corycie, bâtit la ville de *Lycorée* ſur le mont Parnaſſe, lorſque le déluge, qui ariva ſous Deucalion, eut inondé toute la terre, & que le peu d'hommes, qui s'en ſauverent, eurent gâgné le mont Parnaſſe.

LYCOSTHENE, dans la Lydie.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales-greques à cette ville.

LYCURGÉES, λυκουργεῖα, fêtes des Lacédémoniens en l'honneur de Lycurgue. Ils lui éleverent un temple après ſon décès, & ordonerent qu'on lui fît des ſacrifices anniverſaires, comme à un dieu, dit Pauſanias. Ils ſubſiſtoient encore, du temps de Plutarque. On prétendoit que lorſque les cendres de Lycurgue eurent été apportées à Sparte, la foudre conſacra ſon tombeau. Il ne laiſſa qu'un fils qui fut le dernier de ſa race; mais ſes parens & ſes amis formerent une ſociété qui dura pendant pluſieurs ſiecles, & les jours qu'elle s'aſſembloit, s'appelerent *Lycurgides*.

Lycurgue, fort ſupérieur au légiſlateur de Rome, fonda par ſon puiſſant génie une république inimitable; & la Grece entiere ne connut point de plus grand homme que lui. Les Romains proſpérerent en renonçant aux inſtitutions de Numa, & les Spartiates n'eurent pas plutôt violé les ordonances de Lycurgue, qu'ils perdirent l'empire de la Grece, & virent leur état en danger d'être entiérement détruit. (*D. J.*)

LYCURGUE, fils de Dryas, roi de Thrace, ne jouit pas long-temps d'une longue vie, dit Homere, pour avoir oſé faire la guerre aux dieux céleſtes. Livré à un eſprit d'étourdiſſement, il pourſuivit un jour ſur la montagne de Nyſſe, les nourices de Bacchus qui célébroient ſes orgies; ces femmes éfrayées de ſe voir pourſuivies avec tant de fureur par ce roi impie, jeterent à terre leurs thyrſes, & Bacchus lui-même épouvanté, ſe précipita dans la mer. Thétis le reçut dans ſon ſein, & le remit à peine de ſon éfroi, ſi grande étoit la terreur que cet homme lui avoit imprimée. Tous les dieux en furent irrités. Jupiter le frapa d'aveuglement, & ſa mort fut bientôt le fruit de la haine que les dieux vengeurs avoient conçue contre lui ,,. On ajoute à la fable d'Homere, que *Lycurgue* ayant voulu animer par ſon exemple les ouvriers qu'il employa pour arracher les vignes, ſe coupa les deux jambes d'un coup de hache, ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance de Bacchus.

On voit ſur une cornaline de la collection de Stoſch, un homme avec de la barbe, portant une courone, tenant des deux mains une hache avec laquelle il coupe un arbre. La figure eſt nue & à l'héroïque; ce qui a fait croire à Winckelmann que ce ſujet ſe raporte à quelque trait de la fable, & d'autant mieux qu'il eſt ſouvent répété. Il lui ſembloit qu'on pouvoit y voir Éryſichthon qui coupe une forêt conſacrée à Diane.

. . . . . *Labefactaque tandem*
Ictibus immenſis, adductaque funibus arbor
Corruit, & multam proſtravit pondere ſilvam.
Attonitæ Dryades damno nemoriſque ſuoque,
Omnes germana, Cererem cum veſtibus atris
mœrentes adeunt, pœnamque Eryſichthonis orant.

(Ovid. Métam. VIII. fab. XIX.)

Il ne rejete cependant pas l'explication de Gronovius (*Gorlæi Dactil. p.* 11, *n.* 174.) ſur un ſujet ſemblable. Selon Gori (*Muſ. Florent. t. XCII. n.* 9.), c'eſt *Lycurgue* coupant les vignes en Thrace où il régnoit. Ce pouroit auſſi être Halyrrhotius fils de Neptune (*Schol. Ariſtoph. Nub. v.* 1001.), qui voulant couper les oliviers produits par Minerve, ſe bleſſa & mourut de ſa bleſſure.

On voit le même ſujet (*Muſ. Florent. liv.* 92.) ſur une pierre qui ſe trouve au cabinet du grand duc à Florence; & ſur une pâte antique de Stoſch. Mais dans ces deux gravures, la figure qui coupe l'arbre, n'a ni barbe ni courone.

LYCURGUE, roi des Thégéates en Arcadie, fut pere d'Anée l'argonaute.

LYCUS, frere de Nyctéus, uſurpa la courone de Thebes, qui apartenoit à Laïus, & perſécuta Antiope.

Lycus, compagnon de voyage d'Hercule, lorſque ce héros alla faire la guerre aux Amazones, par ordre d'Euriſthée. Hercule, pour le récompenſer, lui fit préſent d'une ville que *Lycus* nomma Héraclée, en l'honneur de ſon bienfaiteur. Mais pendant qu'Hercule étoit deſcendu aux enfers, il voulut lui enlever le cœur de ſa femme Mégare, & l'engager à lui céder le royaume. Hercule revenu à propos, le tua. *Voyez* HERCULE, MÉGARE.

LYDIEN, c'étoit le nom d'un des anciens modes de muſique des Grecs, lequel occupoit le milieu entre l'éolien & l'hyperdorien.

Euclide diſtingue deux modes *lydiens*; celui-ci & un autre qu'il appele *grave*, & qui eſt le même que le mode éolien. *Voyez mode*.

On appeloit auſſi quelquefois *mode barbare*, *le mode lydien*, parce qu'il portoit le nom d'un peuple aſiatique.

Le caractere du mode *lydien* étoit animé, piquant; triſte, cependant, pathétique & propre à la moleſſe; c'eſt pourquoi Platon le banit de ſa république; c'eſt ſur ce mode qu'Orphée apriviſoit, dit-on, les bêtes mêmes, & qu'Amphion bâtit les murs de Thebes. Il fut inventé, ſelon les uns, par Amphion, fils de Jupiter & d'Antiope; ſelon d'autres, par Olympe Myſien, diſciple de Marſias; ſelon d'autres enfin, par Mélampide: & Pindare dit qu'il fut employé pour la premiere fois aux noces de Niobé.

Pollux, *au chap.* 10. *du IV. liv. de ſon Onomaſticon*, parle d'une harmonie lydiene, propre à la flute, & dont il attribue l'invention à Anthippus; un peu plus bas il dit que le oome *lydien* auſſi propre à la flute, a été inventé par Olympe ou par Marſias, car ce paſſage eſt équivoque: ici Pollux prend le mot *harmonie* pour ſynonyme de *mode*, ou pour ſynonyme de *genre*. *Voyez* DORIEN.

LYDIENE, ſurnom d'une des flutes des anciens. *Voyez* FLUTE.

LYDIENS (jeux), nom qu'on donnoit aux exercices & amuſemens que les *Lydiens* inventerent. Ces Aſiatiques, après la priſe de leur capitale, ſe réfugiereot la plupart en Étrurie, où ils apporterent avec eux leurs cérémonies & leurs jeux.

Quelques Romains ayant pris goût pour les jeux de ces étrangers, en introduiſirent l'uſage dans leur pays, où on les nomma *lydi*, & par corruption *ludi*. C'étoient des jeux d'adreſſe, comme le palet, dont on attribue la premiere invention aux *Lydiens*, & des jeux de hazard, comme les dés. Ces derniers devinrent ſi communs ſous les empereurs, que Juvénal déclame vivement dans ſes ſatyres contre le nombre de ceux qui s'y ruinoient.

LYDIUS LAPIS, nom donné par les anciens à une pierre noire fort dure, dont ils ſe ſervoient pour s'aſſurer de la pureté de l'or; ce nom lui avoit été donné, parce que cette pierre ſe trouvoit dans la riviere de Tmolus en Lydie. On nommoit auſſi cette pierre *lapis heracleus*, & ſouvent les auteurs ſe ſont ſervis de ces deux dénominations pour déſigner l'aimant, auſſi-bien que la pierre de touche; ce qui a produit beaucoup d'obſcurité & de confuſioo dans quelques paſſages des anciens. Au reſte, il pouroit ſe faire que les anciens euſſent fait uſage de l'aimant pour eſſayer l'or; du moins eſt-il conſtant que toutes les pierres noires, non calcaires, pourvu qu'elles aient aſſez de cooſiſtance & de dureté, peuvent ſervir de pierre de touche. *Voyez* TOUCHE (pierre de).

LYE, ſurnom que les Siciliens donnoient à la lune, parce qu'elle les avoit délivrés, diſoient-ils, d'une maladie contagieuſe. Ce nom vient de λύω, *Je délivre*.

LYEUS. *Voyez LYÆUS*.

LYGDINUM MARMOR, ou *LYDUS LAPIS*. Les anciens nommoient ainſi une eſpece de marbre ou d'albâtre, d'une blancheur admirable, & qui ſurpaſſoit en beauté même le marbre de Paros, & tous les autres marbres les plus eſtimés. Il eſt compoſé de particules ſpatiques, ou de feuillets luiſans, que l'on aperçoit dans l'endroit de la fracture; ce qui fait que le tiſſu de cette pierre ne paroît point compacte comme celui des marbres ordinaires; & même il n'a point leur ſolidité; il s'égraine facilement, & ſe diviſe en petites maſſes. On en trouvoit des couches immenſes en Égypte & en Arabie; il y en a auſſi en Italie. Les blocs que l'on tire de cette pierre ne ſont point conſidérables, parce que ſon tiſſu fait qu'elle ſe fend & ſe gerce facilement. Les anciens en fabriquoient des vaſes & des ornemens.

Il y a lieu de croire que cette pierre étoit formée de la même maniere que les ſtalactites, & qu'elle ne doit pas être regardée comme un vrai marbre, mais plutôt comme un vrai ſpat. Pline dit qu'on le tiroit du mont Taurus, en Aſie; & Chardin, dans ſon *Voyage de Perſe*, dit qu'oo y trouvoit encore une eſpece de marbre blanc & tranſparent dans une chaîne de montagnes. *Voyez* Hill & Eman. Mendez d'Acoſta, *Hiſt. nat. des foſſiles*.

LYGODESMAS, ſurmon de la Diane Orthya, parce que la ſtatue de cette Diane étoit venue de la Tauride à Sparte, empaquetée dans des brins d'oſier. (De λύγος, *oſier*, & de δεσμὸς, *lien*). *Voyez* ORTHESIE.

LYMAX, riviere d'Arcadie, dans laquelle on dit que les nymphes qui aſſiſtoient aux couches de Rhéa, lorſqu'elle mit au monde Jupiter, lavereot cette déeſſe. Le mot λῦμα ſignifie *purification*.

LYMPHÆA, eſpece de grotes artificieles, ainſi nommées du mot *lympha*, eau, parce qu'elles étoient formées d'un graod nombre de canaux & de petits tuyaux cachés, par leſquels on faiſoit jaillir l'eau ſur les ſpectateurs, pendant qu'ils s'occupoient à admirer la variété & l'arangement des coquilles de ces grotes. Les jardins de Verſailles abondent en ces ſortes de jeux hydrauliques.

LYNCE (*Hiſt. nat.*), pierre fabuleoſe formée, diſoit-on, par l'urine du lynx; on prétendoit qu'elle devenoit molle lorſqu'on l'enfouiſſoit en terre, & qu'elle ſe durciſſoit dans les lieux ſecs. Sa couleur étoit mêlée de blanc & de noir. On dit qu'en la mettant eo terre elle produiſoit des champigoons. Boëce de Boot croit que c'eſt le *lapis fungifer*, ou la pierre à champignons.

LYNCÉE, fils d'Apharée, roi de Meſſénie, fut un des Argonautes. Pindare (*dans l'ode X de ſes Néméenes*) dit que *Lyncée* avoit les ieux ſi perçans que de fort loin il avoit aperçu Caſtor dans le tronc d'un arbre. D'autres auteurs enchériſſant ſur le reçit de Pindare, ont dit de *Lyncée* qu'il voyoit juſqu'aux entrailles de la terre. Il fut tué par Pollux, à l'occaſion d'une diſpute que *Lyncée* & ſon frere Idas eurent avec les Dioſcures pour un troupeau de bœufs. Théocrite donne une autre cauſe de cette diſpute. *Voyez* HILAIRE & PHŒBE.

LYNCÉE, fils d'Égyptus, fut le ſeul, de cinquante freres, qui échapa au maſſacre des cruelles Danaïdes. Il ſuccéda à ſon beau-pere au thrône d'Argos, & l'occupa quarante ans. Sa ſtatue ſe voyoit dans le temple de Delphes, parmi celles de tous les héros de la Grece. *Voyez* HYPERMNESTRE.

Lynceé, fils d'Épitus avoit auſſi la vue très-perçante.

LYNCURIUS lapis. Les naturaliſtes modernes ſont partagés ſur la pierre que les anciens déſignoient ſous ce nom. Théophraſte dit qu'elle étoit dure, d'un tiſſu ſolide comme les pierres précieuſes; qu'elle avoit le pouvoir d'attirer comme l'ambre, qu'elle étoit tranſparente & d'une couleur de flamme, & qu'on s'en ſervoit pour graver des cachets.

Mal-gré cette deſcription, Woodward & pluſieurs autres naturaliſtes ont cru que le *lapis lyncurius* des anciens étoit la bélemnite, quoiqu'elle ne poſſede aucune des qualités que Théophraſte lui attribue. Geſſner & Géoffroy ſe ſont imaginé que les anciens vouloient par-là déſigner l'ambre; mais la définition de Théophraſte, qui dit que le *lapis lyncurius* attiroit de même que l'ambre, & qui compare ces deux ſubſtances, détruit cette opinion.

Hill conjecture avec beaucoup de raiſon, d'après la deſcription de Théophraſte, que cette pierre étoit une vraie hyacinthe ſur laquelle on voit que les anciens gravoient aſſez volontiers. Les anciens ont diſtingué pluſieurs eſpeces de *lapis lyncurius*, telles que le *lyncurius* mâle, le *lyncurius* femele, & le *lyncurius* fin. Hill penſe que, c'étoient des hyacinthes qui ne différoient entr'elles que par le plus ou le moins de vivacité de leur couleur. *Voyez* Théophraste, *traité des pierres avec les notes* de Hill; & *Voyez* Hyacinthe.

LYNCUS, roi de Scythie, jaloux de la préférence que Cérès avoit donnée à Triptoleme ſur lui, voulut aſſaſſiner ce prince lorſqu'il vint à ſa cour: dans le moment qu'il alloit lui percer le ſein, il fut changé, dit-on, en *lynx*, animal qui eſt le ſymbole de la cruauté. La reſſemblance des noms a donné occaſion à la métamorphoſe.

LYNX, animal que les anciens ont dit avoir une vue ſi fine & pénétrante, qu'il voyoit à travers les murailles, & même en dormant. C'eſt un animal qui n'exiſte que dans le pays des fables. Il étoit conſacré à Bacchus; ſa figure acompagne quelquefois les images de ce dieu, elle approche beaucoup de celle du chevreuil.

Le véritable *lynx* des naturaliſtes modernes reſſemble beaucoup au chat.

LYON. *Voyez* Copia, Lugdunum, & Ainai.

LYRBE, dans la Pamphylie. ΑΤΡΒΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Alexandre Severe, de Gordien Pie, de Dece, de Gallien, de Salonine, de Valérien le jeune.

LYRE, λύρα, χέλυς, βάρβιτος, κίθαρα, *lyra*, *chelys*, *teſtudo*, *cithara*, *barbitos*.

Le mot générique *lyre* déſigne un inſtrument de muſique à cordes, très-célebre chez les anciens & ſouvent répété ſur leurs monumens. On ne ſauroit établir les différences de cet inſtrument ſur le nombre des cordes; parce qu'il a varié ſingulierement. Mais les *lyres* offrent des caracteres plus propres à les claſſer. Ces caracteres font diſtinguer d'une maniere conſtante la grande *lyre*, ou Barbitos (*Voyez* ce mot), & la petite *lyre* ou *chelys* & Cithare (*Voyez* ce mot).

La petite *lyre* ou *cithare* & *chelys* différoit du *barbitos*, en ce que l'on en pinçoit les cordes avec les doigts, ſans employer le *plectrum*, en ce qu'elle n'avoit point de Magas (*Voyez* ce mot), vide placé vers le bas de l'inſtrument pour en augmenter le ſon, & enfin en ce qu'elle étoit formée le plus ſouvent d'une écaille de tortue, ce qui en fit attribuer l'invention à Mercure, dont la tortue étoit le ſymbole. Telles ſont les lyres d'un Mercure de la Villa Negroni, & de la muſe Terpſichore d'Herculanum, déſignée par l'épigraphe ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΑΤΡΑΝ (*Pittur. tom. 2. tav.* 5.).

La *lyre* proprement dite, eſt celle qui eſt ornée d'un Magas, ou tambour quadrangulaire deſtiné à augmenter le ſon. Cette addition la rendoit plus peſante que la *cithare*; c'eſt pourquoi on la ſuſpendoit aux épaules avec une courroie ou baudrier, comme le pratiquent encore les joueurs de vielle. Apulée appele cette lyre *apta baltheo*, lyre-à-baudrier. On remarque ce baudrier aux médailles & aux ſtatues d'Apollon-joueur-de-lyre, ou muſagete, ou palatin, ou actiaque. Telle eſt la *lyre* d'une muſe du palais Barberini, & celle d'Apollon dans les peintures d'Herculanum (*tom. 2. tav.* 1.).

La *lyre* a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Therpandre n'en avoit que trois dont ces muſiciens ſavoient diverſifier les ſons avec tant d'art, que, s'il en faut croire Plutarque, ils l'emportoient de beaucoup ſur ceux qui jouoient d'une *lyre* plus compoſée. En ajoutant une quatrieme corde à ces trois premieres, on rendit le tétracorde complet, & c'étoit la différente maniere dont on acordoit ces quatre cordes, qui conſtituoit les trois genres diatonique, chromatique & enharmonique.

L'addition d'une cinquieme corde produiſit le pentacorde, dont Pollux attribue l'invention aux Scythes. On avoit ſur cet inſtrument la conſonance de la quinte, outre celle de la tierce & de la quarte que donnoit déja le tétracorde. Il eſt dit du muſicien Phrynis, que de ſa *lyre* à cinq cordes il tiroit douze ſortes d'harmonies; ce qui ne peut s'entendre que de douze chants ou modulations différentes & nullement de douze acords, puiſqu'il eſt manifeſte que cinq cordes n'en peuvent former que quatre, la deuxieme, la tierce, la quarte & la quinte.

L'union de deux tétracordes joints enſemble, de maniere que la corde de la plus haute du premier devient la baſſe du ſecond, compoſa l'ep-

tacorde, ou la *lyre* à ſept cordes, la plus en uſage & la plus célebre de toutes.

Cependant, quoiqu'on y trouvât les ſept voix de la muſique, l'octave y manquoit encore. Simonide l'y mit enfin, ſelon Pline, en y ajoutant une huitieme corde, c'eſt-à-dire, en laiſſant un ton entier d'intervalle entre les deux tétracordes.

Long-temps après lui, Timothée Miléſien, qui vivoit ſous Philippe roi de Macédoine vers la cviij olympiade, multiplia les cordes de la *lyre* juſqu'au nombre de douze, & alors la *lyre* contenoit trois tétracordes joints enſemble, ce qui faiſoit l'étendue de la douzieme, ou de la quinte par-deſſus l'octave.

On touchoit de deux manieres les cordes de la *lyre*, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frapant avec l'inſtrument nommé *plectrum*, πλῆκτρον, du verbe πλήττω ou πλήσσω, *percutere*, fraper. Le *plectrum* étoit une eſpece de baguete d'ivoire ou de bois poli, plutôt que de métal, pour épargner les cordes, & que le muſicien tenoit de la main droite. Anciénement on ne jouit point de la *lyre* ſans *plectrum*; c'étoit manquer à la bienſéance que de la toucher avec les doigts, & Plutarque cité par Henri-Étienne, nous apprend que les Lacédémoniens mirent à l'amende un joueur de *lyre* pour ce ſujet. Le premier qui s'afranchit de la ſervitude du *plectrum*, fut un certain Épigone, au raport de Pollux & d'Athénée.

Il paroît par d'anciens monumens & par le témoignage de quelques auteurs, qu'on touchoit des deux mains certaines *lyres*, c'eſt-à-dire, qu'on en pinçoit les cordes avec les doigts de la main gauche, ce qui s'appeloit *jouer en dedans*, & qu'on frapoit ces mêmes cordes de la main droite armée du *plectrum*, ce qui s'appeloit *jouer en dehors*. Ceux qui jouoient ſans *plectrum*, pouvoient pincer les cordes avec les doigts des deux mains. Cette maniere de jouer étoit pratiquée ſur la *lyre* ſimple, pourvu qu'elle eût un nombre de cordes ſuffiſant, & encore plus ſur la *lyre* à doubles cordes. Aſpendius, un des plus fameux joueurs de *lyre* dont l'hiſtoire faſſe mention, ne ſe ſervoit que des doigts de la main gauche pour toucher les cordes de cet inſtrument, & il le faiſoit avec tant de délicateſſe, qu'il n'étoit preſqu'entendu que de lui-même, ce qui lui fit appliquer ces mots, *mihi & fidibus cano*, pour marquer qu'il ne jouoit que pour ſon unique plaiſir.

Toutes ces obſervations de Burette, ſur la ſtructure, le nombre des cordes, & le jeu de la *lyre*, le conduiſent à rechercher quelle ſorte de concert pouvoit s'exécuter par un ſeul inſtrument de cette eſpece; mais je ne puis le ſuivre dans ce genre de détail. C'eſt aſſez de dire ici que la *lyre* à trois ou quatre cordes n'étoit ſuſceptible d'aucune ſymphonie: qu'on pouvoit ſur le pentacorde jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre; enfin que plus le nombre de cordes ſe multiplioit ſur la *lyre*, plus on trouvoit de facilité à compoſer ſur cet inſtrument des airs qui fiſſent entendre en même temps différentes parties. La queſtion eſt de ſavoir ſi les anciens ont profité de cet avantage, & je crois que s'ils o'en tirerent pas d'abord tout le parti poſſible, du moins ils y parvinrent merveilleuſement dans la ſuite.

Delà vient que les poëtes n'entendent autre choſe par la *lyre* que la plus belle & la plus touchante harmonie. C'eſt par la *lyre*, qu'Orphée aprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bêtes & les rochers; c'eſt par elle qu'il enchanta Cerbere, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes; c'eſt encore par elle qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la charmante Euridyce.

L'anciene tragédie greque ſe ſervoit de la *lyre*, dans ſes chœurs. Sophocle en joua dans ſa piece nommée *Thamyris*, & cet uſage ſubſiſta tant que les chœurs conſerverent leur ſimplicité grave & majeſtueuſe.

Les anciens monumens, ſtatues, bas-reliefs & médailles nous repréſentent pluſieurs figures différentes de *lyre*, montées depuis trois cordes juſqu'à vingt ſelon les changemens que les muſiciens firent à cet inſtrument.

Ammien Marcellin raporte que de ſon temps, au IV ſiecle de l'ere chrétiene, il y avoit des *lyres* auſſi grôſſes que des chaiſes roulantes: *fabricantur lyræ ad ſpeciem carpentorum ingentes*. En effet, il paroît que dès le temps de Quiotilien, qui a écrit deux ſiecles avant Ammien Marcellio, chaque ſon avoit déja ſa corde particuliere dans la *lyre*. Les muſiciens (c'eſt Quintilien qui parle) ayant diviſé en cinq échele, dont chacune a pluſieurs degrés, tous les ſons qu'on peut tirer de la *lyre*, ils ont placé entre les cordes qui donnent les premiers tons de chacune de ces échele, d'autres cordes qui rendent des ſons intermédiaires, & ces cordes ont été ſi multipliées, que, pour paſſer d'une des cinq maitreſſes-cordes à d'autre, il y a autant de cordes que de degrés.

La *lyre* étoit chez les Grecs le ſymbole de la muſique & en même temps de la poéſie, parce que la plupart de vers & ſur-tout des odes, étoient faites pour être chantées au ſon de cet inſtrument, dont l'invention étoit attribuée à Apollon. L'épithete Ἀοιδὸν μετ' ἴυγγα de Callimaque (*Hymn. in Del. v.* 5.), pouroit bien lui convenir à cet égard, ainſi que celle de l'ἀμφίγυρος qu'on lit dans Nonnus (*Dionys.*). Cela juſtifie auſſi l'expreſſion, *per me concordant carmina nervis*, qu'Ovide met dans la bouche du dieu (*Metam. lib.* 1.)

Linus, ſi l'on en croit Cenſorin (*in fragm. c.* 12.) reçut d'Apollon ſon pere la *lyre* à trois cordes de lin, mais ayant cherché à la perfectioner en y ſubſtituant d'autres cordes beaucoup

plus harmonieuſes, le dieu irrité lui ôta la vie. D'autres diſent cependant qu'il fut tué par Hercule. (*Euſtath. in Iliad. IV. p.* 1163. *edit. rom.*)

La *lyre*, comme attribut d'Apollon, differe de l'arc & du ſerpent qui ſont auſſi des attributs de ce dieu, en ce que l'arc a quelquefois raport à Hercule, & le ſerpent à Eſculape, & que la *lyre* eſt l'attribut propre d'Apollon de même que le laurier, comme l'a remarqué Pellerin (*Suppl. IV. p.* 12.). C'eſt pourquoi le laurier ſeul ou la *lyre* ſeule ſur une médaille de ville, par exemple, indiquent que l'on y rendoit un culte à ce dieu.

Apollon doit à cet attribut principal les ſurnoms de *pulſator citharæ*. (*Valer. Flacc. Auguſt. de civ. dei. Pind. Pyth.*) & de *cithariſta*, & les poëtes lui ayant donné une lyre d'or, il fut appelé pour cette raiſon Χρυσολυρηστος.

(*Callim. hymn. v.* 33. *Horat. lib. I. ad III. Tibull. lib. III. Eleg. IV. Apud. comic. Iyſiſtr. p.* 783.

LYRE ſur les médailles, eſt un ſymbole de la Concorde, ou d'un culte particulier rendu à Apollon; on la voit ſur les médailles d'Antioche de Syrie, des Arcadiens, de Calacta, de Carbula, de Centuripæ, de Cos, de Cragus en Lycie, de la Cyrénaique, de Cythnus, de Delos, de Lacédémone, de Lilybée, des Macédoniens, de Maſſicytes, de Mégare en Attique, de Malte, de Menæ, de Méthymna, de Mytilene, de Néapolis en Italie, d'Olympus, de Pella, de Périnthus, de Philadelphie en Lydie, de Rhegium, de Smirne, de Syracuſe, de Tauromenium, de Theſpiæ, de Thorium, de Tuder, de Valentia en Italie, de Chalcis dans l'Eubée, des Lapithes.

LYRISTA
LYRODUS } Ces deux eſpeces de Muſiciens jouoient de la Lyre; mais les ſeconds ſeuls s'acompagnoient de la voix. *Voyez*, ſur ce qui regarde leur coſtume, le mot CITHARŒDUS.

LYRODIE, air pour la lyre.

LYROPHŒNICION, inſtrument de muſique des anciens, dont parle Muſonius, dans ſon traité de *luxu græcorum*, ſans en donner la deſcription.

LYSIAS, en Phrygie. ΛΥCΙΑΔΕΩΝ.

On a une médaille impériale greque, de cette ville, frapée en l'honeur de Gordien.

LYSIDICE, femme de Meſtor. *Voyez* ALCMENE.

Il y a eu une autre *Lyſidice*, fille de Pélops, mere d'Amphitrion. *Voyez* AMPHITRION.

LYSIMACHIA, en Thrace. ΛΥΣΙΜΑΧΕΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O en argent.

Leur type ordinaire eſt une tête de lion vue de face, ou un lion entier.

Goltzius ſeul lui a attribué des médailles impériales greques.

LYSIMACHUS, pierre ou marbre dans lequel on voyoit des veines d'or, ou de couleur de ce métal. Pline dit qu'il reſſembloit au marbre de Rhodes.

LYSIMAQUE, roi de Macédoine.

Ses médailles ſont communes en tous métaux, & même ſes médaillons d'or ne ſont que R. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ.

LYSINIASSE, fille d'Épaphus & mere de Buſiris. *Voyez* BUSIRIS.

LYSIODE. Athénée, d'après Euphorus & Euphranor, dit que c'étoit une eſpece de flute.

Le même auteur dans un autre endroit, dit que ſuivant Ariſtote, *liſiode*, ſignifioit la même choſe, que *magode* (*Voyez* MAGODE,) mais que ſuivant Ariſtoxene, le *liſiode* étoit l'oppoſé de *magode*, c'eſt-à-dire, que le *liſiode* faiſoit le rôle de femme, quoique habillé en homme; au reſte ils chantoient les mêmes vers, & ne différoient d'ailleurs en rien.

LYSIPPE. *Voyez* IPHIANASSE.

LYSIPPE, ſculpteur fameux de Sicyone, vivoit du temps d'Alexandre environ 360 ans avant Jéſus-Chriſt. Un de ſes plus beaux ouvrages étoit la ſtatue d'un homme qui ſe frote en ſortant du bain. Agrippa l'avoit miſe à Rome devant les Thermes qu'il fit conſtruire. Le peuple étoit ſi enchanté de cette ſtatue, que Tibere l'ayant fait enlever pour la mettre dans ſon palais, les Romains la lui redemanderent en plein théâtre, & forcerent leur empereur de la reſtituer.

LYSIZONA, ſurnom de Diane (*Voyez* VIRGINENSE.). Il ſignifie qui détache la ceinture, étant formé de *λυω*, *je détache* & de *ζωνη*, *ceinture*.

LYSSA, λυσσα, ſignifie *rage*, *déſeſpoir*. Euripide en a fait une divinité, qu'il met au nombre des furies; l'emploi particulier de celle-ci conſiſtoit à ſouffler dans l'eſprit des mortels la fureur & la rage. Ainſi Junon dans ce poëte ordone à ſa meſſagere Iris de conduire promptement *Lyſſa*, coeffée de ſerpens, auprès d'Hercule pour lui inſpirer ces terribles fureurs qui lui firent enfin perdre la vie. (J. D.)

LYTHAN, mois de l'année Cappadociene, ſelon un fragment qu'on trouve dans Uſſérius; ce mois répondoit au mois de janvier des Romains.

LYTIERSE. *Voyez* LITIERSE,

LYTTUS, en Crete. ΛΥΤΤΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Une tête de ſanglier.

Un aigle volant ou poſé.

LA lettre M, lorſq'elle étoit numérale, ſignifioit 1000 chez les latins, ſuivant ce vers technique :

M caput eſt numeri quem ſcimus mille tenere.

Une ligne horizontale placée au deſſus, ainſi $\bar{M}$, lui donnoit une valeur mille fois plus grande : elle valoit 1,000,000. *Voyez* CHIFRES romains.

M' ou M] ſont l'abrégé de MANIUS, pour le diſtinguer de MARCUS, dont la note abrégée eſt une M ſimple. Sur les marbres du Capitole, on trouve Manius Curius Dentatus ainſi déſigné : M'CVRIVS. M'. F. M'. N. DENTATVS ; c'eſt-à-dire, *Manius Curius Dentatus*, fils de *Manius*, petit-fils de *Manius*. Sur les médailles conſulaires, on lit : M]. ACILIVS. IIIVIR. VALETV. ; c'eſt-à-dire, *Manius Acilius triumvir valetudinis*.

Les M, les CC, les K, & autres caracteres qui ſe trouvent ſeuls & comme iſolés ſur les médailles des empereurs de Conſtantinople, depuis le Ve ſiecle, marquent la valeur des monoies, ſelon quelques antiquaires. Mais nous croyons que par l'M il faut entendre *imperii* ou *imperatoris*. L'M, les A & les T qui s'y trouvent quelquefois joints, entrent dans la compoſition du mot, quoiqu'il s'y rencontre auſſi des lettres qui marquent ſeulement le numéro de la monoie ou de ſes matrices. Les CCK déſignent le conſulat, qui commença à ſe confondre avec l'empire, l'an 567. Le PK marque le poſtconſulat, qui revient au même. Comme l'M eſt véritablement un I & une M conjoints, nous les expliquons par les mots *imperium* & *imperatoris*. L'I ſeul a la même ſignification. (*Nouvelle Diplomatique.*)

Les auteurs de la *Nouvelle Diplomatique*, *t. II. p.* 324, partagent les M des manuſcrits & des marbres en huit grandes ſéries, diviſées elles-mêmes en pluſieurs ſous-ſéries.

La premiere ſérie renferme les M irrégulieres dans leurs jambages. Les M de la premiere grande ſérie ont le bout de celui du milieu notablement élevé au deſſus de l'un des pieds, ou même de tous les deux. L'antiquité de ces figures les atache aux premiers ſiecles, à l'exception de quelques-unes des deux premieres ſous-ſéries qui renferment, 1°. l'M à jambage extérieur gauche plus court que le droit ; 2°. le droit plus court que le gauche ; 3°. concaves ſeulement en dehors ; 4°. en dedans au moins.

La ſeconde ſérie eſt aſſez réguliere dans ſes jambages, quoique les deux extérieurs ſoient encore plus longs qu'eux. 1°. M ſans baſe ni ſommets ; 2°. jambages mitoyens diverſement courbés ; 3°. bouts arondis ; 4°. tranchés ſur-tout par le bas ; 5°. par le haut ou carrés ; 6°. à côtes extérieures irrégulieres. La troiſieme ſous-ſérie eſt généralement antique ; les autres ne le ſont pas ſans mélange de moderne.

La troiſieme ſérie a ſes jambages de niveau ou preſque de niveau : 1°. angles ſupérieurs aigus avant J. C. & un peu après ; 2°. carrés, commençant au IIe ſiecle, communs au IIIe ; 3° tous les jambages obliques ; 4°. mitoyens en V détachés, Ier ou IIe ſiecle ; 5°. autres diſjonctions avant J. C. 6°. M en deſſus, tranchées obliquement ; 7°. à jambages courbes. Les deux dernieres ſous-ſéries ſont moins antiques.

La quatrieme ſérie préſente ſes jambages de même, mais preſque toujours irréguliers. Ces M ſe raportent principalement au premier & au moyen âge : 1°. côté gauche plus court que le droit ; 2°. le contraire ; 3°. M tortueuſes ou briſées ; 4°. renverſées ; 5°. ſecond jambage, prolongé de gauche à droite ; 6°. les deux mitoyens ſe coupant ; 7°. les deux premiers ſe traverſant ; 8°. les deux derniers de même ; 9°. tous les quatre ; 10.° triangulaires par les extrémités ſupérieures.

La cinquieme grande ſérie montre ſes jambages, ou du moins l'un d'entr'eux, ſupérieurement prolongés. Preſque toutes ces figures peuvent difficilement être rabaiſſées juſqu'au Ve ſiecle : 1° le jambage droit plus élevé que le gauche ; 2° le gauche plus que le droit ; 3°. égaux, peu courbés, &c. 4°. très-courbés en deſſus vers la gauche.

La ſixieme ſérie renferme des M à figure très-hétéroclite, & n'a proprement que deux ou trois jambages. Tous ſes caracterea ſont concentrés dans le moyen âge : 1°. en H ; 2°. avec extenſion abaiſſée du milieu de la traverſe ; 3°. en potence ſimple ; 4°. double ; 5°. médiane preſque en zigzag, &c. 6°. deux H unies par un jambage commun, &c. 7°. celui du milieu détaché ; 8°. croiſſant ſur deux I ; 9°. deux II ; 10° figure approchant de l'N, acompagnée d'un I.

La ſeptieme ſérie comprend les *m* minuſcules dont le gothique a ſouvent fait des majuſcules : 1°. arondies preſque en demi-cercle ; 2°. au moins à deux pieds droits au moyen âge ; 3°. carrées en deſſus ; 4°. ſecond jambage ſouvent très-diminué, &c. 5°. *m* aſſez conſorme à nos minuſcules, moyen & bas âge ; 6°. en grife, gothiques, ainſi que les ſuivantes ; 7°. arondies par le haut, avec un ſeul enfoncement dans le milieu ;

lieu; 8°. jambages ordinairement détachés; 9°. mitoyen prolongé par-deſſus; 10°. ſupprimé; 11°. diſtance inégale de jambages peu réguliers; 12°. M chargées d'angles, &c.

À la huitieme ſérie appartienent les M oncia-les ou rondes & les gothiques qui en ſont déri-vées. Il eſt ordinairement eſſentiel aux dernieres d'être arondies, au moins par le bas du côté gauche en dedans, ſans ſe recourber en dehors: 1°. M fort arondie des deux côtés; 2°. jambage mitoyen diminué; 3°. côtés plus courts; 4°. M irréguliere à griſe, &c. 5°. premier côté concave en dedans & le troiſieme droit, &c. 6°. par le bas du troiſieme pied, M relevée en dehors; 7°. en dedans; 8°. en S couchée; 9°. cloſe d'une part, au moins; 10°. à deux ovales, &c. 11°. ligne preſque perpendiculaire au milieu d'un cercle; 12°. M fermées par une horizontale in-férieure; 13°. en double cercle, &c. en oméga. L'antiquité des M de cette ſérie remonte au IVe ſiecle, & deſcend juſqu'aux derniers temps du gothique, qui ne commence proprement qu'à la ſixieme ſous-ſérie. (*Nouvele Diplomatique.*)

MA. C'eſt le nom que les Lydiens donnoient quelquefois à Rhéa, & ſous lequel on lui ſacri-fioit un taureau. On donne auſſi ce nom à une femme qui ſuivit Rhéa.

MAA, monoie anciene de l'Égypte & de l'Aſie. *Voyez* MEHAR.

MACAR. *Voyez* HÉLIADE.

MACARÉE, fils d'Éole: l'inceſte qu'il com-mit avec Canacée ſa ſœur, étant venu à la con-noiſſance d'Éole, il ordona que le fils qui en étoit né fût expoſé aux chiens: il envoya une épée à ſa fille, elle en fit l'uſage qu'il ſouhaitoit en ſe tuant. Pour *Macarée* il évita le châtiment par la fuite & s'étant retiré à Delphes, il fut admis parmi les prêtres d'Apollon.

Voyez la deſcription du groupe de ſa ſœur à l'article d'ARIE *& Pétus*.

MACARIE, fille d'Hercule & de Déjanire, ſe ſacrifia généreuſement pour le ſalut des Hé-raclides. Lorſqu'Euriſtée vint déclarer la guerre à Démophoon roi d'Athènes, parce qu'il avoit pris les Héraclides ſous ſa protection; on con-ſulta l'oracle, qui promit la victoire au Athé-niens s'ils vouloient immoler à Cérès, une fille née d'un pere illuſtre. Le Roi ne voulut ni ſa-crifier ſa fille, ni contraindre ſes ſujets à faire un pareil ſacrifice. *Macarie* inſtruite de l'oracle, ſe dévoue elle-même à la mort, ſans vouloir per-mettre que le ſort en déeide entre ſes ſœurs & elles. „ Si le ſort eſt notre arbitre, dit-elle, „ (dans les Héraclides d'Euripide, acte 2.) le „ trépas n'eſt plus volontaire, & la victime perd „ ſon prix; je m'offre moi-même à mourir; ac-„ ceptez, ſi vous le jugez à propos, une mort „ volontaire; mais j'y renonce s'il faut la ſubir „ par l'arrêt du deſtin „. Les Athéniens pour conſerver le ſouvenir d'une action ſi généreuſe, donnerent le nom de *Macario* à la fontaine de Marathon, & enſuite, ils lui conſacrerent un temple ſous le nom de la déeſſe *Félicité* ou *Ma-xapia*.

MACEDO, fils d'Oſiris, ou ſeulement un de ſes lieutenans, ſelon Diodore, eut part aux ho-neurs que les Égyptiens rendirent à ſon pere: & comme il portoit pour habillement de guerre, une peau de loup, les Égyptiens eurent en vé-nération cet animal.

MACÉDOINE.

Rois de Macédoine, dont on a des médailles.

Alexandre I.
Pauſanias.
Archélaus I.
Amyotas III.
Perdiccas III.
Philippe II.
Alexandre le Grand.
Caſſandre.
Démétrius.
Lyſimaque.
Ptolémée Ceraune.
Nota. *Ses médailles doivent être rapportées à Ptolémée Philadelphe.*
Antigone Gonatas.
Démétrius, fils d'Antigone.
Philippe, fils de Démétrius.
Perſée.

N. B. On ne voit point ici Amyntas I, au-quel Hardouin a attribué une médaille d'Amyn-tas III, qu'il croyoit être la plus anciene mé-daille connue, puiſque ce roi avoit régné dès l'année 527 avant J. C. Mais il paroît, par la fabrique de cette médaille, qui eſt la même que celle des médailles d'Archélaus I, qu'elle ne peut être d'un temps auſſi éloigné: il y auroit lieu de la raporter plutôt à Amyotas II, s'il avoit régné plus d'un an, ou s'il étoit paſſé quelque choſe de mémorable ſous ſon regne; mais tout con-court à faire juger qu'elle eſt comme les autres d'Amyntas III, qui régna à deux repriſes, de-puis l'an 330 juſqu'à l'an 371 avant J. C. *Pelle-rin.*

La *Macédoine* eſt repréſentée ſur les médailles par un cocher, le fouet à la main, ou parce qu'elle fourniſſoit d'excellens chevaux, ou parce qu'elle honoroit particuliérement le ſoleil, qui eſt lui-même repréſenté avec un fouet à la main ſur pluſieurs monumens. Les médailles de la *Ma-cédoine* portent auſſi pour type la maſſue d'Her-cule, dont les rois de *Macédoine* ſe vantoient de deſcendre.

MACÉDONIENS (les) après les rois. MA-KEΔONΩN.

Leurs médailles autonomes ſont:
RRR. en or . . . . . *Pellerin.*
C. en argent.

C. en bronze.
Leurs types ordinaires ſont :
Une maſſue.
Une proue de vaiſſeau.
Une tête de Silene.
Un foudre ailé.
Un trident.
Un vaſe avec une palme.
Une lyre.
Un cavalier courant.

Réduits en province romaine, les *Macédoniens* ont fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur d'Auguſte, de Claude, de Néron, de Vitellius, de Veſpaſien, de Domitien, d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurele, de Fauſtine le jeune, de Commode, de Sévere, de Caracalla, d'Alex. Sévere, de Gordien-Pie, de Diadumémien.

Le coſtume des *Macédoniens* paroît ſur les monumens le même que celui des Grecs, excepté une plus longue chlamyde (*Voyez* CHLAMYDE), & des cornes de bélier, qui coefoient Lyſimaque, & d'autres rois, ſes ſucceſſeurs. *Voyez* BÉLIER & CORNES.

MACEDONICUS, ſurnom de la famille CÆCILIA.

MACELLÆ en Sicile.
Les médailles autonomes de cette ville ſont :
O. en or.
O. en argent.
RRRR. en bronze.

MACELLARIA. } Les traiteurs étoient ap-
MACELLARII, } pelés *macellarii*, & leur profeſſion *macellaria ars*; comme on le voit dans une inſcription raportée par Gruter (*p.* 647. *n.* 5.), où on lit : *MACELLARIÆ ARTIS NEGOTIATOR.*

MACELLUM, marché, & non boucherie.

Néron fit bâtir un *macellum*, comme nous l'apprend une de ſes médailles de moyen bronze, ſur laquelle on lit autour de la tête : NERO CLAUD. CÆSAR AUG. GER. P. M. TR. P. IMP. P. P.; & ſur le revers, au deſſous d'un bâtiment rond, couvert, orné de colonnes d'un perron de quatre marchés : MAC. AUG. S. C.

Cet édifice, dans lequel on voit la ſtatue de Néron, & dont il fit l'inauguration, étoit un marché deſtiné à la vente de tous les objets employés dans les repas. Térence les décrit dans ſon Eunuque (*act.* 2. *ſcén.* 2.).

Interea loci ad macellum ubi advenimus,
Concurrunt læti mi obviam cupedinarii omnes,
Cetarii, lanii, coqui, fartores, piſcatores, aucupes.

Voyez. BOUCHERIE.

MACER, ſurnom des familles LICINIA, SEPULLIA.

MACER, tyran d'Afrique, ſous Néron.

LUCIUS CLAUDIUS MACER.
Ses médailles ſont :
O. en or.
RRR. en argent, ſur leſquelles on lit ſon nom à l'entour d'une tête de femme qui repréſente l'Afrique.
RRRR. en P. B. avec ſa tête, au revers de laquelle on voit une galere, & pour légende : *PROPRETOR AFRICÆ*. Triſtan en raporte une qu'il a donnée pour antique.

MACERIA, mur de clôture pour les jardins, les champs, les tombeaux, &c.

MACERINUS, ſurnom de la famille GEGANIA.

MACHÆRA, épée eſpagnole que l'infanterie légionaire des Romains portoit, & qui la rendit ſi redoutable, quand il falloit combatre de près; c'étoit une eſpece de ſâbre court & renforcé, qui frapoit d'eſtoc & de taille, & faiſoit de terribles exécutions. Tite-Live raconte que les Macédoniens, peuple d'ailleurs ſi aguerri, ne purent voir, ſans une extrême ſurpriſe, les bleſſures énormes que les Romains faiſoient avec cette arme. Ce n'étoit rien moins que des bras & des têtes coupées d'un ſeul coup de tranchant, des têtes à demi-fendues, & des hommes éventrés d'un coup de pointe. Les meilleures armes offenſives n'y réſiſtoient pas; elles coupoient & perçoient les caſques & les cuiraſſes à l'épreuve. On ne doit point, après cela, s'étoner ſi les batailles des anciens étoient ſi ſanglantes. (*G.*)

MACHÆREUS. *Voyez* PYRRHUS, qu'il tua.

MACHANÉE, *μαχάνεια*, onzieme mois des anciens habitans de *Corcyra*, aujourd'hui Corfou.

MACHAON, fils d'Eſculape & d'Épione, ou Lampetie, fut un des diſciples de Chiron. Il régna dans la Meſſénie avec ſon frere Podalire; ils allerent enſemble au ſiége de Troyes, où ils commandoient les Æchaliens. Virgile compte *Machaon* parmi ceux qui s'enfermerent dans le fameux cheval de bois. Il fut tué par Eurypile, fils de Télephe; de là vient, dit Pauſanias, que dans un temple d'Eſculape, qui eſt à Pergame, on chante des hymnes en l'honeur de Télephe, ſans y rien mêler qui ſoit à la louange d'Eurypile : il n'eſt pas même permis de prononcer ſon nom dans ce temple, parce qu'il eſt regardé comme le meurtrier de *Machaon*. Ses os furent recueillis par Neſtor, & portés à Gérénie, où il fut inhumé, & ſur ſon tombeau, on lui éleva un temple qui devint fort célebre; car les habitans croyoient que *Machaon* avoit auſſi la vertu de guérir les maladies. Dans ce temple, le dieu étoit repréſenté en bronze debout ſur ſes pieds, ayant ſur la tête une couronne que les Meſſéniens nommoient en leur langue, *Ciphos*.

Μαχάω ſignifie, *je déſire le combat*.

MACHEFER. Les anciens employoient dans la conſtruction des chemins cette ſcorie de fer

vitrifié, que fourniſſent les forges & les fourneaux, où l'on brûle du charbon de terre.

MACHERA, pierre fabuleuſe dont parle Plutarque, dans ſon traité des *fleuves*. Elle ſe trouvoit, ſelon lui, en Phrygie ſur le mont Berecyntus; elle reſſembloit au fer, & celui qui la trouvoit au temps de la célébration des myſteres de la mere des dieux, devenoit fou & furieux.

MACHINARIUS menſor (*lib. VII. ff. ſi menſor*) eſt ſans doute un inſpecteur des charois, puiſqu'on lit auſſi dans le droit (*lib. LX. ff. de legat III.*), *aſinum machinarium*, c'eſt-à-dire, un âne de trait, *ad vectorias machinas*.

MACHINATOR. Ce mot qui ſe lit dans une inſcription (*Gruter.* 642. 4.) déſigne un machiniſte.

MACHINATOR étoit auſſi chez les Phœniciens le ſurnom de Jupiter, ſous lequel ils honoroient Vulcain. (*Euſeb. prap. evang. l. IV. c.* 10.)

MACHINES employées dans les myſteres & les initiations. „ C'eſt ici l'endroit, dit M. Paw, (*Recherches ſur les Égyptiens & les Chinois*) où je dois entrer dans quelques diſcuſſions entiérement neuves ſur la maniere dont on imitoit le tonerre & la foudre, dans la célébration des myſteres: car il eſt certain qu'on faiſoit voir & entendre ces phénomenes ſimulés aux perſones qu'on initioit. Je ne prétends pas parler, en quelque ſens que ce ſoit, de ce qui doit s'être paſſé en Arabie ſur le *Gebel-Tour*; car cet événement eſt étranger à notre ſujet: mais il faut obſerver que les Égyptiens ayant les premiers imaginé tout l'appareil des myſteres, tranſportés depuis dans l'Aſie & dans l'Europe, doivent être regardés comme les inventeurs du tonerre artificiel, & de cette effuſion de lumiere qui paroiſſoit tout-à-coup au milieu des ténebres, au point qu'Apulée en compare les effets à ceux du ſoleil: car ayant été admis, ainſi que l'on ſait, aux ſecrets iſiaques à Corinthe, il obſerva aſſez bien toute la ſingularité de ce ſpectacle „. (*Nocte media vidi ſolem candido coruſcantem lumine*. Metamorphoſ. lib. XI. p. 1001. Edit. Beroal.)

„ S'il étoit vrai, comme on l'a prétendu, que de certains myſteres ſe célébroient dans quelques apartemens du labyrinthe, alors il n'eût point été difficile d'y faire entendre des éclats ſemblables à ceux de la foudre; puiſque Pline aſſure que la répercuſſion de l'air produiſoit un bruit épouvantable dans ce bâtiment, dès qu'on y ouvroit des portes ou des ſoupiraux, qui vraiſemblablement en faiſoient refermer d'autres; car ſans cela, je ne puis expliquer ce phénomene, ſuivant tout la rigueur des termes employés par ce naturaliſte qu'il faut ſuppoſer avoir été bien inſtruit, & la deſcription détaillée qu'il donne du labyrinthe le fait penſer. (*Quarundam autem domorum* (in labyrintho) *talis eſt ſitus, ut adaperientibus fores tonitru intus terribile exiſtat*. lib. XXXVI. cap. 13.). Quant à Hérodote, on ne voulut point lui permettre d'entrer dans les chambres ſouterraines où doit avoir été le centre de l'artifice, & la ſépulture de ces crocodiles qu'on nommoit les *juſtes*, ou en égyptien, *ſuchu*, & qu'on a pris pour de petits lézards d'une eſpece différente, & laquelle n'eſt point mal-faiſante „.

„ Quant à la Grece, j'avois d'abord cru que le bruit qu'entendoient les initiés dans le temple de Cérès Éleuſine, venoit de la voûte ou du comble; que Vitruve dit avoir été dans cet édifice d'une grandeur effrayante, *immani magnitudine*, & conſtruit par un architecte nommé Ictinus (Vitru. *Prafat. ad lib. VII.*). Or il n'eût pas été difficile de faire retentir cette partie par le moyen des machines: mais ſi l'on peut ici citer l'autorité d'un poëme tel que le *Rapt de Proſerpine*, il eſt ſûr que ce bruit ſortoit de quelque excavation pratiquée ſous le pavé du temple: car Claudien, après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit, ajoute que le mugiſſement terrible, qui ſuccédoit immédiatement, paroiſſoit partir des entrailles de la terre „.

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & claram diſpergere culmina lucem,
Adventum teſtata Dei. Jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum.

De rap. Proſer. Amſtelod. apud Janſſon. 1627.

Il faut obſerver que d'autres éditions de Claudien portent *fulmina* au lieu de *culmina*, & *Cecropium* au lieu de *Cecropidum*; mais cette derniere différence n'eſt point ſi importante que la premiere.

„ Quoi qu'il en ſoit, les machiniſtes, qui travailloient à ces ſpectacles myſtérieux, ont dû être auſſi embaraſſés pour faire un tonerre ſimulé, que pour bien copier les effets de la foudre; car le comble du ridicule ſeroit de vouloir que ceux qui aſſiſtoient aux myſteres ne voyoient & n'entendoient rien de ſemblable; mais qu'ils ſe l'imaginoient, & que la frayeur faiſoit en même temps, une égale illuſion à leurs ieux & à leurs oreilles. On ne ſauroit trop répéter que les anciens nous parlent de toutes ces choſes d'une maniere qui ne laiſſe ſubſiſter, à cet égard, aucune ombre de doute. Et le grec Pléthon, en décrivant l'initiation, emploie les termes les moins équivoques de ſa langue, comme ceux de *keraunus* & de *pyr*, la foudre & le feu „. (*Pletho. Schol. ad Orat. mag. Zoroaſt.*)

„ Je dois ici avouer au lecteur que je ſens une extrême répugnance à admetre que, dans des temples & même dans des ſouterrains, on eût fait uſage de la *machine* dont ſe ſervoient les comédiens de l'antiquité ſur les théâtres, c'eſt-à-dire du *ceraunoſcope*, par le moyen duquel on

lançoit violemment la foudre ſur la ſcêne, d'un endroit nommé le *Bronteion*, où, ſuivant l'opinion commune, on contre-faiſoit le tonerre, en roulant des pierres dans des vaſes de cuivre ».

» Le *céraunoſcope*, dont on peut à peine aujourd'hui ſe former une idée fort claire, doit avoir été une *machine* très-élevée, & dont l'action a pu être frapante en plein air; mais dans des temples comme ceux des anciens, qui étoient ordinairement peu exhauſſés en comparaiſon de leur étendue, ce jeu n'eût point été praticable. Quant aux vaſes rangés dans le *Bronteion*, c'eſt-à-dire, le lieu où l'on contre-faiſoit le tonerre, on ne conçoit pas qu'ils aient pu produire un bruit aſſez violent, ſans le ſecours du feu. Il s'agiſſoit d'épouvanter les initiés, & on les épouvantoit bien dans les myſteres de *Mithra*, en leur mettant une épée nue ſur la gorge, mais leur frayeur eût-elle été fort grande, ſi l'on ne leur avoit fait voir & entendre que les mêmes choſes qui ſe paſſoient aux ieux de tout le monde ſur les théâtres? Ces conſidérations me portent à penſer que, dans les myſteres, ces phénomenes étoient beaucoup mieux exécutés, & ſans comparaiſon, plus terribles à l'aide de quelque compoſition pyrique, qui eſt reſtée cachée comme celle du *feu grégeois*, qu'on n'a pas retrouvé de nos jours, ainſi que l'on a affecté de le publier pour alarmer toutes les puiſſances maritimes ». *Voyez* BRONTÉE & CÉRAUNOSCOPION.

MACHINES de théâtre. Les anciens en avoient de pluſieurs ſortes, tant celles qui étoient placées dans l'eſpace ménagé derriere la ſcêne, & qu'on appeloit *περιακτοι*, que celles qui étoient ſous les portes de retour pour introduire d'un côté les dieux de bois, des campagnes, & de l'autre les divinités de la mer. Il y en avoit auſſi d'autres au deſſus de la ſcêne pour les dieux céleſtes, & enfin d'autres ſous le théâtre pour les ombres, les furies & les autres divinités infernales: ces dernieres étoient à peu près ſemblables à celles dont nous nous ſervons pour cet objet. Pollux (*liv. IV.*) nous apprend que c'étoient des eſpeces de trappes qui élevoient les acteurs au niveau de la ſcêne, & qui redeſcendoient enſuite ſous le théâtre par le relâchement des forces qui les avoient fait monter. Ces forces conſiſtoient, comme celles de nos théâtres, en des cordes, des roues, des contre-poids; c'eſt pour cela que les Grecs nommoient ces *machines* ανατικμαια: pour celles qu'ils appeloient περιακτοι, & qui étoient ſur les portes de retour, c'étoient des *machines* tournantes ſur elles-mêmes, qui avoient trois faces différentes, & qui ſe tournoient d'un & d'autre côté, ſelon les dieux à qui elles ſervoient. Mais de toutes ces *machines*, il n'y en avoit point dont l'uſage fût plus ordinaire que celles qui deſcendoient du ciel dans les dénoûmens, & dans leſquelles les dieux venoient, pour ainſi dire, au ſecours du poëte; d'où vint le proverbe θεὸς ἀπὸ μηχανῆς. Ces *machines* avoient même aſſez de raport avec celles de nos ceintres; car, au mouvement près, les uſages en étoient les mêmes, & les anciens en avoient comme nous de trois ſortes en général; les unes, qui ne deſcendoient point juſqu'en bas, & qui ne faiſoient que traverſer le théâtre; d'autres, dans leſquelles les dieux deſcendoient juſque ſur la ſcêne; & des troiſiemes, qui ſervoient à élever ou à ſoutenir en l'air les perſonages qui ſembloient voler. Comme ces dernieres étoient toutes ſemblables à celles de nos vols, elles étoient ſujetes aux mêmes accidens: nous voyons dans Suétone qu'un acteur qui jouoit le rôle d'Icare, & dont la *machine* eut malheureuſement le même ſort que les ailes du fils de Dédale, alla tomber près de l'endroit où étoit placé Néron, & couvrit de ſang ceux qui étoient autour de lui (*Suétone, in Nerone, c. xij.*). Mais quoique *ces machines* euſſent aſſez de raport avec celles de nos ceintres, comme les théâtres des anciens avoient toute leur étendue en largeur, & que d'ailleurs ils n'étoient point couverts, les mouvemens en étoient fort différens; car au lieu d'être emportées comme des châſſis courans dans ces charpentes en plafond, elles étoient guindées à une eſpece de grue, dont le cou paſſoit par-deſſus la ſcêne, & qui tournant ſur elle-même, pendant que les contre-poids faiſoient monter ou deſcendre ces *machines*, leur faiſoient décrire des courbes compoſées de ſon mouvement circulaire & de leur direction verticale, c'eſt-à-dire, une ligne en forme de vis de bas en haut, ou de haut en bas, à celles qui ne faiſoient que monter ou deſcendre d'un côté du théâtre à l'autre, & différentes demi-ellipſes à celles qui après être deſcendues d'un côté juſqu'au milieu du théâtre, remontoient de l'autre juſqu'au milieu de la ſcêne, d'où elles étoient toutes rapelées dans un endroit du *poſt ſcenium*, où leurs mouvemens étoient placés. (*Diſſert. de M. Boindin ſur les Théâtres des anciens. Mém. de l'acad. des Inſcript. & Belles Lettres, t. I. p. 148 & ſuiv.*)

MACHINES de guerre des Romains. Les Romains connoiſſoient l'uſage de différentes *machines* propres à lancer des pierres ou des fleches à une grande diſtance. Lucain parle de la *baliſte* comme d'une *machine* à reſſort, qui faiſoit voler des dards ou des pierres d'une groſſeur énorme. Du Choul (*Diſc. ſur la caſtramétation des Romains, fol. 88.*) nous a conſervé une figure tirée d'un marbre antique, qu'il dit repréſenter la *Catapulte*; mais le méchaniſme de cette figure eſt indéchifrable: d'ailleurs c'eſt un monument du Bas-Empire. On aperçoit ſur la colonne trajane (*fol. 30.*) des *machines* ſervant à lancer des dards, qui ſont incompréhenſibles comme celle de du Choul. Vitruve (*l. X. ch. 15. 16. 17. & 18.*) parle des proportions de ces *machines*; mais les plus experts ſont obligés d'avouer qu'ils n'y comprenent rien. Les figures qu'on trouve à la

Digitized by Google

ſuite du livre intitulé: *Notitia dignitatum utriuſque imperii (de magiſtratibus municipalibus & de rebus bellicis, fol. 29)*, ne ſont pas plus intelligibles; de maniere qu'on nous diſpenſera de nous étendre ſur cet article, notre intention n'étant pas de former des ſyſtêmes de méchanique. Nous ne parlerons que des *machines* les plus ſimples & les plus connues.

Les Romains plaçoient ces *machines* ſur des tours de bois, qu'on pouſſoit en avaot, & qui étoient élevées à la hauteur des murailles de la ville aſſiégée; à coups de fleches ou de pierres, on chaſſoit (*Cæſaris comment. lib. II.*) les ennemis du rempart, pour favoriſer la ſape des murs. Les aſſiégés, de leur côté, s'éforçoient de détourner l'effet do bélier avec des ſacs remplis de laine, ou d'autre matiere qu'on deſcendoit avec des cordes, pour les placer adroitement en avant du bélier; on le détournoit auſſi avec des crochets de fer. La hauteur de ces tours de bois, ſouvent portées ſur des roues, permettoit qu'on y pratiquât pluſieurs étages, qu'on garniſſoit de ſoldats deſtinés à s'élancer ſur les murs, ou à ſeconder leurs compagnons, qui tentoient l'eſcalade, & qui pouſſoient le bélier.

Nous ne dirons ici qu'un mot de la tortue. En montant à l'aſſaut, chaque ſoldat étoit couvert de ſon bouclier, qo'il tenoit par-deſſus la tête; tous ces boucliers ſe joignoient de fort près, à droite & à gauche. Ceux de la ſeconde file paſſant quelque peu ſous les premiers (*colonne anton. fol. 36.*), & formant ainſi une eſpece de toit; tellement que les pierres, & toute autre matiere peſante ou lignide, qu'on jetoit du haut des remparts, ne faiſoient que gliſſer ſur la ſurface. (*Dion. fol. 64.*) Sur ce premier toit, d'autres ſoldats montoient, également couverts. Ceux qui étoient aux extrémités, ſe couvroient les flancs; de façon qu'on ne voyoit que des boucliers. (*Lipſii Poliorceticon, lib. I. dial. 5*) On peut appeler la *tortue* une *machine* animée.

Les béliers étoient des poutres d'une longueur & d'une grôſſeur proportionées à la réſiſtance des murs; elles étoient armées à leur extrémité d'une tête de bélier de fer ou d'airain, & ſuſpeodues par de grôſſes chaînes à d'autres poutres fixées en terre, ou montées ſur des roues, & ſouvent recouvertes (*Vitruve, liv. X. c. 19.*) d'un toit qui garaotiſſoit le bélier & les ſoldats, comme on voit ſur les bas-reliefs de l'arc de Septime-Sévere (*fol. 11 & 12.*). D'autres fois le bélier étoit ſoutenu ſimplement par un nombre d'hommes qui le pouſſoient à force de bras contre les murs.

MÂCHOIRE. On voit une *mâchoire* de ſanglier ſur les médailles des Ætoliens, de leur Apolonie, des *etat*. Elle rapele la hure du ſanglier de Calydon.

MÂCHOIRES des navires. On voit dans Pollux (1. 9. 3.) que l'on donnoit ce nom aux deux parties avancées de la proue, qui la défendoient des approches des autres navires.

MACINARIUS. Muratori (965. 7.) raporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot, qui eſt probablement une corruption de *machinarius*.

MACIONISSE, l'une des maitreſſes de Neptune, qu'il rendit mere d'Euphémus.

MACRIEN le pere, tyran ſous Gallien.

MARCUS FULVIUS MACRIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

O. en or & en argent.

RRR. en M. ou P. B. grec, de la fabrique d'Égypte.

MACRIEN le jeune, tyrao ſous Gallien.

T. FULVIUS JUNIUS MACRIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

O. en or.

RR. en argent de billon, on en P. B. latin.

RRR. en médailles greques de M. B. fabriquées à Nicée.

RRR. en M. B. dans le goût de la fabrique d'Égypte.

RR. en P. B. de la même fabrique.

MACRIN.

MARCUS OPELLIUS SEVERUS MACRINUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

Le revers où l'on voit *Macrin* dans un char de triomphe, eſt plus rare encore.

R. En argent, & RRR. au revers du char de triomphe.

RR. En médaillons de potin.

Ils ont été fabriqués dans la Syrie.

R. en G. B. de coin romain, quelques revers RR.

Ni R. ni C. en M. B.

RRR. en G. B. de colonies.

R. en M. & P. B.

RR. en G. B. grec.

R. en M. & B.

RR. du même module, avec la tête de Macrin & de Diaduménien, en regard.

R. en P. B.

R. en médailles frapées en Égypte.

Les médaillons latins de bronze de *Macrin* ſont d'une rareté extrême; les médaillons grecs ſont moins rares. On en connoît un de Tarſe, ſur lequel on voit les têtes de Macrin & de Diaduménien, & au revers le mont Argée.

On voit ſur une cornaline de la collection de Stoſch la tête de *Macrin*. La ſeule ſtatue que l'on ait de *Macrin*, ſe trouvoit dans la vigna Borioni de Rome, & ſe voyoit au temps de Winckelmann dans la même ville chez le ſculpteur Pacilli.

MACRIS, fils d'Ariſthée. Elle reçut Bacchus ſur ſes genoux, après que Mercure l'eut tiré des flammes, & lui fit avaler du miel. Pour éviter la colere de Junon irritée de ce ſervice rendu

à Bacchus, Macris quita l'Enbée, & s'alla cacher dans un antre de l'île des Phéaques, où elle rendit de grands ſervices aux habitans.

MACROCHERE, prononcer *macrokere*, nom d'une ancienne tunique à longues manches.

Macrochera. L'empereur Alexandre Sévere fit revenir la mode des *macrocheres* de pourpre. (*Lampride*, *c.* 33.)

Ce mot vient de μακρὸς long, & de χεὶρ main; ce vêtement fut ainſi nommé, parce que les manches en étoient longues, c'eſt-à-dire, qu'elles deſcendoient juſqu'au poignet, comme celles des barbares.

MACROCOLUM, ſorte de grand papier des anciens, que Catulle appele *regia charta*; ce terme ſe trouve dans les lettres de Cicéron à Atticus. Ce mot vient du grec, & eſt dérivé de μακρὸς, *long*, & de κολλάω, *je colle*. On colloit enſemble chez les anciens les feuillets des livres, & lorſqu'on en faiſoit faire une derniere copie au net, pour les mettre dans ſa bibliotheque, on l'écrivoit ordinairement ſur de grandes feuilles. *Macrocolum* eſt donc la même choſe qu'un écrit, un livre, un ouvrage en grand papier. (*Voyez Pline*, *liv. III. chap. XII.*) Cette ſorte de grand papier avoit au moins ſeize pouces de long, & communément vingt-quatre. (D. J.)

MACTARE, *MACTE*, } expreſſions des ſacrificateurs. Servius (*in Æneid.* 4. 57.), nous apprend que toutes les expreſſions triſtes ou fâcheuſes, *ſava verba*, étoient bannies des ſacrifices, & qu'au lieu de dire, on tue une victime, *occiditur victima*, on diſoit, on augmente le pris ou le mérite de cette victime, *mactatur*, *id eſt*, *magis augetur*.

De là vient le mot *macte* & au pluriel *macti*, contraction de *magis auctè* ou *auctì*.

MACTEA, mets recherchés, tels que les morceaux détachés des animaux immolés, *mactatorum*, & reſervés pour les miniſtres des dieux.

MACUSANUS. *Voyez* MAGUSANUS.

MADBACHUS, ſurnom que les Syriens donnerent à Jupiter lorſqu'ils eurent adopté ſon culte. Huet qui a cherché l'origine de ce mot dans les langues orientales, croit qu'il ſignifie préſent partout, qui voit tout.

Muratori (1978. 7.) raporte une inſcription trouvée près d'Alep, & gravée en l'honneur de ce dieu, dont il n'eſt fait ailleurs aucune mention.

MAECIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

MAECILIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Le ſurnom de cette famille eſt *TVLLVS*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

MÆMACTÉRIES, μαιμακτήρια, fête que les Athéniens célébroient en l'honneur de Jupiter dans le mois mæmactérion, pour obtenir de lui, comme maître des ſaiſons, un hiver qui leur fût heureux. (D. J.)

MÆMACTÉRION, Μαιμακτηριὼν, le quatrieme mois de l'année des Athéniens, qui faiſoit le premier mois de leur hiver. Il avoit vingt-neuf jours, & concouroit, ſelon Pétau, avec les mois de novembre & décembre, & ſelon Potter qui a bien aprofondi ce ſujet, avec la fin du mois de ſeptembre, & le commencement d'octobre.

Les Béotiens l'appeloient *alalcomenius*. Voyez *Archæol. græc. lib. II. c. XX. tom. I. p.* 413. (D. J.)

MÆMACTÈS, ſ. m., ſurnom donné par les Grecs à Jupiter en l'honneur de qui les anciens célébroient les fêtes *mæmactéries*. Toutes les étymologies qu'on raporte de ce ſurnom *mæmactes*, ſont auſſi peu certaines les unes que les autres. Feſtus nous apprend ſeulement que dans la célébration des *mæmactéries* on prioit ce dieu d'acorder un hiver doux & favorable aux navigateurs. (D. J.)

MÆNALIUS, c'eſt le pere du quatrieme Vulcain, ſelon Cicéron.

MAENIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *ANTIATICVS*.

MÆONIE, en Lydie. ΜΑΙΟΝΩΝ. ΜΑΙΩΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

R. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Ses habitans ont fait fraper, ſous l'autorité de leurs archontes, des médailles impériales greques en l'honneur de Néron, de Marc-Aurele, d'Alexandre Sévere, de Mamée, de Dece, d'Étruſeille, de Tranquilline.

MÆRA, nom que les poëtes donnent au chien d'Orion, & qui ſignifie brûlant (*de μαίρω je brûle*), parce que ſous cette conſtellation, le ſoleil eſt des plus ardens.

MAERGETÈS, ſurnom donné à Jupiter, & qui ſignifie le conducteur des parques, parce qu'on croyoit que ces divinités ne faiſoient rien que par les ordres de Jupiter.

MAERÉ, une des cinquante Néréides, ſelon Héſiode.

MÆSA, aieule d'Élagabale.

JULIA MÆSA AUGUSTA.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

On en connoît trois revers, qui ont pour légendes : *Juno*, *ſæculi felicitas*, *& pudicitia*.

C. en argent.

Celle qui a au revers ſa conſécration, n'eſt connue que depuis peu de temps : elle eſt RR.

C. en G. B. de coin romain.

Celle avec ſa conſécration eſt très-rare.

C. en M. B.

RRR. en G. B. de colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. & P. B.

On regarde comme un ouvrage du temps d'Élagabale une ſtatue de femme, de grandeur naturele, conſervée à la Villa Albani. Elle repréſente une femme déja ſur le retour, avec un viſage ſi mâle que la draperie ſeule en indique le ſexe; ſes cheveux ſont tout ſimplement peignés par-deſſus la tête, relevés & atachés par-derriere. Elle tient dans ſa main gauche un rouleau écrit, ce qui eſt extraordinaire dans les figures de femme. De là on croit que c'eſt *Muſa*, ſa grande-mere, qu'il menoit toujours au ſénat ou *Soëmias* ſa mere qui avoit accès au conſeil privé de l'empereur, & qui préſidoit à un ſénat de femmes, dans lequel on rendoit des arrêts ſur les habits, ſur les modes & ſur les galanteries des femmes (*Lamprid. Heliogab. p.* 102.).

MAFORTIUM, *maforium*, *mavorte*, *mavortes* & *mavortium*, eſpece de voile qui couvroit quelquefois la tête des Romains. C'étoit le même habillement que le *vicinium*.

Les moines d'Égypte portoient un *mafortium* ſur la tunique pour ſe couvrir le cou & les épaules. Il étoit de lin, comme la tunique, & il ſe plaçoit entre celle-ci & la mélote, ou manteau de peau de mouton. C'étoit, à vrai dire, une eſpece de ſchawls, tels que les portent encore les Algériens, Tuoiſiens, &c. & dont ils s'envelopent le cou.

MAGADA, nom ſous lequel Vénus étoit connue & adorée dans la Baſſe Saxe, où cette déeſſe avoit un temple fameux, qui fut reſpecté par les Huns & les Wendes ou Vandales, lorqu'ils ravagerent ce pays. On dit que ce temple ſubſiſta même juſqu'au temps de Charlemagne, qui le renverſa. (D. J.)

MAGADE, ſ. f, *magadis*, inſtrument de muſique à 20 cordes, qui étant miſes deux à deux & acordées à l'uniſſon ou à l'octave, ne faiſoit que dix ſons lorſqu'elles étoient pincées enſemble. De là vient le mot *μαγαδίζειν*, qui ſignifie *chanter* ou *jouer à l'uniſſon ou à l'octave*; c'eſt la plus grande étendue de modulation que les anciens grecs & romains aient connue juſqu'au ſiecle d'Auguſte, comme on le voit par Vitruve, qui renferme tout le ſyſtême de la muſique dans l'étendue de cinq tétracordes, leſquelles ne contienent que vingt cordes. (D. J.)

MAGADE, on peut voir dans le traité *De luxu Græc.* de Muſonius que, ſuivant Ariſtarque, la *magade* étoit une eſpece de flute, ce qui eſt confirmé par un paſſage du poëte Ion de Chios, & par un autre de Tryphon. Muſonius ajoute enſuite que la *magade* avoit un ſon aigu & grave, ce qui pouroit faire ſoupçoner que c'étoit un inſtrument d'une grande étendue, ou bien une flute double, dont une tige étoit l'octave de l'autre. Cette derniere conjecture ſemble fortifiée par le même nom de *magade*, qui vient probablement du verbe *magadiſer*, chanter à l'octave.

De plus cet auteur dit encore que, ſuivant Ariſtoxene & Menechme de Sicyone, la *magade* & le *pectis* étoient la même choſe. *Voyez* PECTIS. Ce dernier dit encore que Sapho, qui vivoit avant Anacréon, eſt la premiere qui ſe ſoit ſervi du *pectis*.

Apollodore, dans ſa lettre à Ariſtote, dit que la *magade* étoit ce qu'on appeloit alors *pſaltérion*.

Au reſte, ſi quelqu'un eſt curieux de lire une ample diſſertation ſur la *magade*, dans laquelle on raporte les opinions différentes de pluſieurs auteurs, qu'il liſe la fin du *chap.* 3. *du lib. XIV. des Deipnoſoph.* d'Athénée. Il paroît par un paſſage du IVe liv. du même ouvrage, qu'il y avoit auſſi une trompete de ce nom.

MAGADISER, c'étoit la muſique greque chantée à l'octave, comme faiſoient naturèlement les voix de femmes & d'hommes mêlées enſemble : ainſi les chants *magadiſés* étoient toujours des antiphonies, ce mot vient de *magas*, chevalet d'inſtrumens, & par extenſion, inſtrument à cordes doubles, montées à l'octave l'une de l'autre, comme aujourd'hui nos clavecins.

MAGARSIS DEA. Muratori (52. 3.) raporte une inſcription en l'honeur de Minerve, ainſi nommée de *Magarſus* en Cilicie où elle avoit un temple magnifique.

MAGAS, *μαγὰς*. Héſychius donne ce nom à une concavité formée vers le bas de la lyre, pour en augmenter le ſon. Les cordes étoient fixées ſur la partie convexe de la planchete qui formoit cette eſpece de tambour. On voit le *magas* à pluſieurs lyres, des figures d'Herculanum & des autres muſéum; & il ſert à diſtinguer la grande lyre de la petite qui n'avoit point de *magas*.

MAGAS, roi de la Cyrénaïque. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΓΑ.

Ses médailles ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

MAGDOLUS, dans l'Égypte.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MAGEDDO, en Phénicie.

Cette ville a fait fraper des médailles autonomes de bronze avec des légendes phéniciennes.

MAGES, c'eſt ainſi qu'on appeloit chez les Perſes les prêtres & miniſtres de la religion, comme les druides chez les Gaulois, les gymnoſophi-

Digitized by Google

ſtes chez les Indiens. Ces *mages* jouiſſoient d'une extrême conſidération, également recherchés des grands & du peuple. On leur confioit l'éducation des princes, & même aucun roi n'étoit couronné, dit Suidas, qu'il n'eût ſubi une eſpece d'examen devant les mages.

Darius, fils d'Hyſtaſpes, crut s'honorer beaucoup en faiſant graver ſur ſon tombeau qu'il avoit été parfaitement inſtruit dans toutes leurs connoiſſances. Par raport au culte de la divinité, ils ne vouloient ni temples, ni autels, diſant qu'on diminue la majeſté de dieu, de celui qui remplit tout par ſa préſence & par ſes bienfaits, en renfermant pour ainſi dire, cette majeſté dans des murailles. „ Tout l'univers, ajoutoient-ils; ſelon Cicéron (*au liv. I. des loix*), annonce ſa grandeur & ſa puiſſance; tout l'univers par conſéquent doit lui ſervir de temple & d'autel. Où peut-on mieux le connoître & adorer, que là où il s'eſt peint avec le plus d'avantage? „ ainſi, quand les Perſes vouloient ſatisfaire aux devoirs de la religion, ils ſe retiroient ſur les montagnes les plus élevées, & là ils ſe proſternoient devant Jupiter, c'eſt-à-dire, devant le ciel même qu'ils croyoient tout pénétré de la divinité, là ils faiſoient leurs différens ſacrifices.

Les *mages* croyoient à une eſpece de métempſychôſe aſtronomique, toute différente de celle de Pythagore. Ils s'imaginoient que les âmes après la mort étoient contraintes de paſſer par ſept portes, ce qui duroit pluſieurs millions d'années, avant d'ariver au ſoleil, qui eſt le ciel empirée ou le ſéjour des bienheureux. Chaque porte différente par ſa ſtructure, étoit auſſi compoſée d'un métal différent, & Dieu l'avoit placée dans la planete qui préſide à ce métal. La premiere ſe trouvoit dans Saturne, & la derniere dans Vénus. Comme rien n'étoit plus myſtérieux que cette métempſychôſe, les *mages* la repréſentoient ſous l'image d'une échele très-haute, & diviſée en ſept paſſages conſécutifs, dont chacun avoit ſa marque, ſa couleur particuliere; & c'eſt ce qu'ils appeloient la grande révolution des corps céleſtes & terreſtres, l'entier achévement de la nature. (*Ceci eſt tiré de l'hiſt. critique de la Philoſophie l. I. c. 3.*)

Selon Thomas Hydes, ſavant anglois, les *mages* ne reconoiſſoient qu'un ſouverain être, dont le feu étoit le ſymbole, & s'ils rendoient un culte religieux à cet élément, ce n'étoit qu'un culte relatif à la divinité qu'il repréſentoit. Cette religion qu'on appele le *magiſme*, ſubſiſte encore aujourd'hui chez les Guebres, dont on trouve quelques reſtes en Aſie. Zoroaſtre paſſe pour le fondateur de cette religion, & pour le chef des *mages*. *Voyez* ZOROASTRE.

Mais il ne fit que rapeler le *magiſme* preſque éteint; & il y ajouta l'uſage des temples, pour mettre le feu ſacré à l'abri des vents & des pluies.

Si les monumens des Perſes n'étoient pas auſſi rares, on verroit quelques *mages*, & on pouroit parler du détail de leur coſtume. Ils ſuivoient les rois à l'armée, ſelon Quinte-Curce; & Darius faiſoit porter à ſa ſuite le feu ſacré ſur un autel d'argent acompagné des *mages* & de jeunes gens vêtus de robes de pourpre. On trouve la forme de cet autel dans les ſculptures des tombeaux de Nachſki-Ruſtam, près de Perſépolis.

Les médailles des rois de Perſe de la dynaſtie des Saſſanides, donnent quelque lumiere ſur le coſtume des *mages*. Pellerin dans ſon troiſieme ſupplément à ſes recueils de médailles, en a publié pluſieurs planches 1. & 2.; ſur celle du n°. 13. de la 2e planche on voit le feu ſacré gardé par deux figures. L'une reſſemble à toutes celles du même type des autres médailles; ſa tiare crénelée, ſa cuiraſſe, ſes chauſſes longues & ſes manches pendantes hors des bras, la font reconoître pour un ſoldat perſe, d'après la deſcription qu'a donnée Strab. (*liv. 15.*) de ces ſoldats. Mais la ſeconde figure différe de la premiere par la forme de ſa tiare, qui eſt ſurmontée d'un globe, comme celle des rois perſes Saſſanides.

Agathias (*lib. 2. p. 645. & 64. édit. reg.*) dit que la garde du feu ſacré étoit confiée aux *mages*. Strabon cité plus haut, nous apprend que les chefs des Perſes portoient la même tiare que les *mages*. D'après ces deux autorités, la ſeconde figure de la médaille eſt un *mage*. On n'en avoit point encore trouvé ſur les monumens.

MAGICIENS, ceux qui poſſédoient l'art des enchantemens, qui s'adonoient à la *magie*. Circé a paſſée pour une fameuſe *magicienne*. Les *magiciennes* de Theſſalie faiſoient, dit-on, deſcendre la lune ſur la terre. *Voyez* CIRCÉ, LUNE, MAGIE.

MAGIE. C'eſt l'art prétendu de produire, dans la nature, des choſes au deſſus du pouvoir de l'homme, par le ſecours des dieux, en employant certaines paroles & certaines cérémonies.

Comme les magiciens invoquoient deux ſortes de divinités, les unes bienfaiſantes, les autres mal-faiſantes & nuiſibles, cette différence conſtituoit deux ſortes de *magies*; l'une, qui avoit recours aux dieux bienfaiſans, fut nommée *théurgie*; l'autre, qui n'avoit pour objet que de faire le mal, & qui, pour cela, n'invoquoit que des génies mal-faiſans, fut appelée *goétie*. *Voyez ces mots*.

Il y a une autre eſpece de *magie* qu'on appele *naturele*, qui n'eſt qu'une connoiſſance des cauſes phyſiques, plus étendue que celle du vulgaire ignorant, qui a coutume de regarder comme des prodiges les choſes dont il ignore la cauſe, & comme de véritables prédictions, ce que le phyſicien lui annonce devoir ariver. Ceux qui avoient des connoiſſances ſupérieures aux lumieres ordinaires, n'étoient pas fâchés qu'on les crût inſpirés des dieux, ou en commerce intime avec eux: de là tant de prétendus prodiges attribués aux dieux.

MAGISME,

MAGISME, religion des mages : *Voyez* MAGES.

MAGISTER, *&c.* Dignités de l'Empire Romain, que l'on ne peut rendre en françois par de noms de dignités abſolument ſemblables. Il faut donc conſerver les dénominations latines :

Magiſter admiſſionum. *Voyez* ADMISSIONALES.

Magiſter archivi, le garde des archives de l'Empire.

Magiſter auctionis, commiſſaire à la vente des biens d'un créancier, & à la liquidation des créances.

Magiſter auguſtalis, chef du collége des auguſtaux.

Magiſter bibendi. *Voyez* ARBITER *bibendi*.

Magiſter cenſus, magiſtrat chargé du ſoin & de l'exécution des teſtamens, de l'inſpection ſur les étrangers, &c.

Magiſter collegii augurum, chef du collége des augures.

Magiſter collegiorum, chef de pluſieurs colléges.

Magiſter curia, celui qui diſtribuoit aux tribus les ſommes que leur donnoient les candidats, pour acheter leurs ſuffrages.

Magiſter factionum. *Voyez* *Dominus factionum*.

Magiſter fani, gardien du temple. On lit cette inſcription à Capoue :

Q. PETICIO. M. F. PAL.
MAG. FANI DIANAE.

Magiſter gladiatorum, maître des gladiateurs, celui qui leur enſeignoit leur vil métier.

Magiſter larum, gardien d'un laraire, d'un petit temple conſacré aux lares. On lit ſur un marbre antique :

MARTI AUGUSTO
L. JUNIUS. MAURUS. LARUM. AUG.
MAGISTER. DEDIT.

Magiſter militum ou *equitum*, officier qui remplaça, depuis Alexandre Sévere, le *legatus*, & qui exerça les mêmes fonctions.

Magiſter navis, capitaine de vaiſſeau.

Magiſter obſonii, écuyer tranchant, ou maître d'hôtel.

Magiſter officiorum, celui qui avoit l'inſpection ſur tous les officiers du palais des empereurs, le ſurintendant du palais.

Magiſter pagorum, chef des cantons.

Magiſter pecoris, inſpecteur des troupeaux & des pâturages.

Magiſter plauſus, celui qui donnoit le ſignal & le ton pour applaudir. *Voyez* APPLAUDISSEMENS.

Magiſter populi, le dictateur.

Magiſter ſacrorum Junonis, l'ordonateur des pompes de Junon.

Magiſter Saliorum, chef du collége des Saliens. Marc-Aurele en exerça les fonctions.

Magiſter ſcriniorum, ſurintendant des départemens appelés, *epiſtolarum*, *libellorum*, *memoriæ* & *diſpoſitionum*.

Magiſter Sepinatium, chef de la colonie des Sépinates.

Magiſter ſocietatis veſtigalis, directeur de la ferme d'un impôt.

Magiſter veſtis linea, & *veſtis privata*. *Voyez* COMES *veſtiarii*.

Magiſter vicorum, ou *Vicomagiſter*, ou *νυκάρχης* inſpecteur d'un quartier ou portion de région de Rome. Auguſte les établit, & on les éliſoit au ſort tous les ans.

Magiſter equitum. Il n'y a point de mot françois, qui puiſſe exprimer ce que c'étoit que cette charge ; & en le rendant par *général de la cavalerie*, comme font tous nos traducteurs, on n'en donne qu'une idée très-imparfaite : il ſuffit de dire que c'étoit la premiere place après le dictateur, tant en paix qu'en guerre.

Magiſter ſcrinii diſpoſitionum, c'étoit celui qui faiſoit le raport au prince des ſentences & des jugemens rendus par les juges des lieux, & qui les examinoit, pour voir s'ils avoient bien jugé ou non, & envoyoit ſur cela la réponſe du prince. Il y avoit des couriers établis pour porter ces réponſes, nommés *agentes ad reſponſum*, & un fonds pour les payer, appelé *aurum ad reſponſum*.

Magiſter ſcrinii epiſtolarum, ſecrétaire qui écrivoit les lettres du prince. Auguſte écrivoit les ſiennes lui même, ſelon Dion, & puis les donnoit à Mécénas & à Agrippa pour les corriger. Les autres empereurs les dictoient ordinairement, ou diſoient à leur ſecrétaire leurs intentions, ſe contentant de les ſouſcrire de ce mot *vale*. Le ſecrétaire avoit ſous lui trente-quatre commis qu'on appeloit *epiſtolares*.

Magiſter ſcrinii libellorum, maître des requêtes ; qui raportoit au prince les requêtes & les placets des particuliers, & recevoit ſa réponſe qui étoit rédigée par ſes commis, au nombre de trente-quatre, nommés *libelleuſes*. Nous liſons ces mots dans la notice de l'Empire : *Cognitiones & preces* magiſter libellorum *tractabat*, *& acta libellenſes ſcribebant*. Il nous reſte encore une formule de requête, qui fut préſentée à l'empereur Antonin-le-Pieux, en ces termes :

Cum ante hos dies conjugem & filium amiſerim, & preſſus neceſſitate corpora eorum fictili ſarcophago commendaverim, donec quietis locus quem emeram ædificaretur, via flaminia, inter miliare ſecundum & tertium euntibus, ab urbe parte læva, cuſtodia, monumenti. Flam. Tymcl. Amelo. M. ſigni Orgilii, rogo, domine, permittas mihi in eodem loco, marmoreo ſarcophago, quem mihi modo comparavi, eadem corpora colligere, ut quando &

ego eſſe deſiero, pariter cum iis ponar. Voilà la requête que préſentoit Arrius Alchius, affranchi d'Arria Fadilla, mere de l'empereur, tendante à ce qu'il lui fût permis de ramaſſer dans un cercueil de marbre les os de ſa femme & de ſon fils, qu'il avoit dépoſés dans un cercueil de terre, en attendant que le lieu qu'il avoit acheté, pour y faire bâtir un monument, fût conſtruit; à quoi il fut répondu ce qui ſuit: *Decretum fieri placet. Jubentius Celſus, pro-magiſter ſubſcripſi. III. non. novembris.*

Magiſter ſcrinii memoriæ, ſecrétaire & officier de l'Empire, à qui le prince donnoit la ceinture dorée, en le créant: ſa charge étoit de recueillir en abrégé les réponſes que faiſoit l'empereur aux requêtes & placets qu'on lui préſentoit, & de les étendre enſuite dans les patentes ou brevets. Il avoit ſous lui les commis qu'on nommoit *ſcriniarii memoriæ*, ou *memoriales*. On croit que cette charge fut inſtituée par Auguſte, & qu'il la faiſoit exercer par des chevaliers romains.

Magiſter ſcripturæ, receveur d'un département des finances romaines. *Scriptura* étoit ce que l'on payoit en Aſie aux fermiers de la république, pour les pâturages. Ceux qui levoient ce droit étoient appelés *ſcripturarii*, & le bétail *pecus inſcriptum*. (*D. J.*)

MAGISTRATS. Les Grecs eurent communément pour maxime de partager l'autorité du gouvernement & de la *magiſtrature* entre pluſieurs perſones.

Les républiques prenoient de plus la précaution de changer ſouvent de *magiſtrats*, dans la crainte que s'ils reſtoient trop long-temps en place, ils ne ſe rendiſſent trop puiſſans, & n'entrepriſſent ſur la liberté publique.

Les Athéniens, qui ont les premiers uſé de cette politique, choiſiſſoient tous les ans cinq cents de leurs principaux citoyens, dont ils formoient le ſénat, qui devoit gouverner la république pendant l'année.

Ces cinq cents ſénateurs étoient diſtribués en dix claſſes de cinquante chacune, que l'on appeloit *prytanes*; chaque prytane gouvernoit l'état pendant 35 jours.

Des cinquante qui gouvernoient pendant ce temps, on en tiroit toutes les ſemaines dix, qui étoient qualifés de préſidens; & de ces dix, on en choiſiſſoit ſept qui partageoient entr'eux les jours de la ſemaine; & tout cela ſe tiroit au ſort. Celui qui étoit de jour, ſe nommoit *archonte*, prince ou premier; les autres formoient ſon conſeil.

Ils ſuivoient à-peu près le même ordre pour l'adminiſtration de la juſtice: au commencement de chaque mois, lorſqu'on avoit choiſi la cinquantaine qui devoit gouverner la république, on choiſiſſoit enſuite un *magiſtrat* dans chaque autre cinquantaine: de ces neuf *magiſtrats* appelés *archontes*, trois étoient tirés au ſort pour adminiſtrer la juſtice pendant le mois: l'un qu'on appeloit *préſet* ou *gouverneur* de la ville, préſidoit aux affaires des particuliers, & à l'exécution des loix pour la police & le bien public; l'autre, nommé *βασιλευς*, roi, avoit l'intendance & la juriſdiction ſur tout ce qui avoit raport à la religion; le troiſieme, appelé *polemarchus*, connoiſſoit des affaires militaires, & de celles qui ſurvenoient entre les citoyens & les étrangers; les ſix autres archontes ſervoient de conſeil aux trois premiers.

Il y avoit encore quelques autres tribunaux inférieurs pour différentes matieres civiles & criminelles; ils changeoient auſſi de juges, les uns tous les mois, les autres tous les ans.

Tous les tribunaux n'étoient chargés de la police, que pour l'exécution; la connoiſſance principale de la police étoit réſervée au ſénat de l'aréopage, qui étoit le ſeul tribunal compoſé de juges fixes & perpétuels: on les choiſiſſoit entre les principaux citoyens, qui avoient exercé avec le plus d'applaudiſſemens l'une des trois *magiſtratures* dont on vient de parler.

Pour ce qui eſt des Romains, lorſque Romulus eut fondé cet empire, il rendit lui-même la juſtice avec ceux des principaux citoyens qu'il s'étoit choiſis pour conſeils, & qu'il nomma *ſénateurs*. Il diſtingua le peuple en deux claſſes; les patriciens ou nobles furent les ſeuls auxquels il permit d'aſpirer aux charges de la *magiſtrature*; il accorda aux plébéiens le droit de choiſir eux-mêmes leurs *magiſtrats* dans l'ordre des patriciens.

Lorſque les rois furent chaſſés de Rome, la puiſſance du ſénat s'accrut beaucoup: la république fut gouvernée par deux conſuls, qui étoient les chefs du ſénat; ils l'étoient encore du temps d'Auguſte, & néanmoins le ſénat leur commandoit ſur-tout dans la guerre: on leur donna pour collegue le cenſeur, dont la charge étoit de faire le dénombrement des citoyens, & d'impoſer chacun aux ſubſides, ſelon ſes facultés; & comme les conſuls étoient quelquefois obligés de commander dans les provinces, on nommoit, dans les temps de trouble, un ſouverain *magiſtrat* qu'on appela *dictateur*.

Le préfet de la ville, qui avoit été inſtitué dès le temps de Romulus, pour commander en ſon abſence, devint ſous Juſtinien le chef du ſénat; après lui les patrices, les conſuls, enſuite les autres officiers, tels que ceux que l'on appeloit *préfets* & *meſtres-de-camp*; enfin les ſénateurs & les chevaliers, les tribuns du peuple, leſquels avoient été inſtitués par Romulus, & dont le pouvoir augmenta beaucoup ſous la république, les édiles, les queſteurs & autres officiers.

On créa auſſi des tribuns des ſoldats, des édiles curules, des préteurs, les préfets du prétoire, un maître général de la cavalerie, un maître des offices, un préfet de l'épargne, *comes ſacrarum largitionum*; un préfet particulier du domaine du prince, *comes rerum privatarum*; le grand pour-

Digitized by Google

voyeur, *comes ſacri patrimonii*; un maître de la milice, des proconſuls & des légats; un préfet d'orient, un préfet d'Auguſte, un préfet des proviſions, *præfectus annonæ*; un préfet des gardes de nuit, *præfectus vigilum*.

Il y eut auſſi des vicaires ou lieutenans donnés à divers *magiſtrats*, des aſſeſſeurs ou conſeillers, des défenſeurs des cités, des décurions, des décemvirs, & pluſieurs autres officiers.

La fonction de tous ces *magiſtrats* n'étoit point érigée en office; ce n'étoit que des commiſſions annuelles, qui étoient données par le ſénat ou par le peuple, ou en dernier lieu, par les empereurs.

Aucune magiſtrature n'étoit vénale; mais comme il ſe gliſſe par-tout de l'abus, on fut obligé de défendre à ceux qui briguoient les charges de venir aux aſſemblées avec un double vêtement, ſous lequel ils puſſent cacher de l'argent, comme ils avoient coûtume de faire, pour acheter le ſuffrage du peuple.

Tous ceux qui exerçoient quelque partie de la puiſſance publique étoient appelés *magiſtrats*, ſoit qu'ils fuſſent ſimplement officiers de judicature, ſoit qu'ils euſſent auſſi le gouvernement civil & militaire, ou même qu'ils fuſſent ſimplement officiers militaires. Il y avoit des *magiſtrats* ordinaires, comme les conſuls, les préteurs, &c.; & d'autres extraordinaires, comme les dictateurs, le préfet des vivres, &c.

On diſtinguoit auſſi les *magiſtrats* en deux claſſes ſavoir: en grands & petits *magiſtrati*, *majores & minores* magiſtratus.

Les *magiſtrats majores*, ou grands, étoient élus dans les comices formés par centuries. C'étoient ordinairement les préteurs, les cenſeurs; & extraordinairement le préfet de la ville, dans l'abſence du *magiſtrat* ordinaire, l'*interrex*, le dictateur, le maître de la cavalerie, les décemvirs créés pour rédiger les loix, les tribuns militaires jouiſſant du pouvoir des conſuls, les triumvirs chargés du gouvernement de la république.

Les *magiſtrats minores*, ou petits, étoient élus par les comices formés par tribus. C'étoient ordinairement les queſteurs, les tribuns du peuple, les édiles du peuple, les édiles curules, les édiles céréaux, les curateurs des tribus, les triumvirs capitaux, les triumvirs de nuit, les triumvirs de ſalubrité, les triumvirs monétaires, les quartumvirs des chemins, les quinquévirs en deçà & au delà du Tibre, les centumvirs pour le jugement des procès, les décemvirs pour le jugement des procès, les préfets du tréſor public, les curateurs des travaux publics, les curateurs du lit du Tibre & des Cloaques, les curateurs des voies publiques hors de Rome, le préfet du prétoire, le préfet des diſtributions de blé au peuple, le préfet des gardes de la ville pendant la nuit, les curateurs des régions, les dénonciateurs des régions, les *magiſtri vicorum urbis*, l'avocat du fiſc; & extraordinairement les duumvirs de trahiſon, les queſteurs du parricide & de crimes capitaux, le préfet de l'annone, les quinquévirs *menſarii*, ou chargés des revenus publics, les triumvirs *menſarii*, les duumvirs des vaiſſeaux, les triumvirs des recrues, les quinquévirs des fortifications, les décemvirs-juges des conteſtations relatives au ſerment militaire & à l'affranchiſſement, les décemvirs des largeſſes, les triumvirs qui formoient le ſénat, les triumvirs-inſpecteurs de la cavalerie.

Les *magiſtrats-curules* jouiſſoient des honeurs de la chaiſe-curule; c'étoient les conſuls, les cenſeurs, les préteurs & les édiles-curules.

Les *magiſtrats extraordinaires* étoient ceux qui n'étoient élus que dans certains cas particuliers, tel que le dictateur.

Les *magiſtrats ordinaires* étoient élus périodiquement, & ſans interruption; tels que les conſuls.

Les *magiſtrats patriciens* étoient tirés des familles patriciennes, & étoient élus dans des comices formés par centuries.

Les *magiſtrats plébéiens* étoient tirés du peuple & de toutes les familles, excepté des patriciennes. On les élifoit dans les comices formés par curies.

Les *magiſtrats provinciaux* étoient ceux dont les fonctions s'exerçoient hors de Rome. Tels étoient les triumvris, les quinquévirs, les décemvirs, les vigintivirs prépoſés à la formation des colonies, & à la conduite des colons, les curateurs des chemins hors de Rome, les triumvirs des recrues, &c. les plus diſtingués des *magiſtrats provinciaux* étoient les proconſuls, les propréteurs & les proqueſteurs des provinces.

MAGISTRATS (Noms de) ſur les médailles.

La plupart des noms d'homme qui ſont ſur les médailles greques ſont ceux des *magiſtrats* qui avoient dans chaque ville le ſoin de faire fraper les monoies. Ces noms ne doivent point ſe raporter aux têtes que l'on voit ſur ces mêmes médailles: ces têtes ſont ordinairement celles des divinités honorées d'un culte particulier dans les villes où les médailles ont été frapées. Il y a eu dans la Grece pluſieurs hommes appelés *Socrate*, *Pittacus*, &c; & quelques ignorans liſant ces noms, qui étoient ceux de certains *magiſtrats*, les ont pris pour les noms des hommes illuſtres qui les avoient auſſi portés. Ils ont plus fait, ils ont lié ces noms avec les têtes qui ſervoient de types à ces médailles, & ont aſſuré qu'ils avoient trouvé les véritables traits de *Socrate*, de *Pittacus*, &c. Cette obſervation eſt générale, & n'exclut pas quelques exceptions, telles que les têtes avec les noms d'Homere, de Pythagore, de Rhodope, &c; mais ces exceptions ſe bornent à cinq ou ſix environ.

Voici les noms des *magiſtratures* ou dignités qui ſe liſent ordinairemet, ou que l'on a cru lire ſur les médailles des villes greques:

ΑΓΩΝΟΘΕΤΗC, agonothete.

ΑΝΘΥΠΑΤΟC, proconſul.

ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ, ſouverain pontife.
ΑΡΧΩΝ, archonte.
ΑΣΙΑΡΧΗΣ, aſiarque.
ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ, gréfier.
ΕΠΙΣΤΑΤΗΣ, préfet.
ΕΦΟΡΟΣ, éphore.
ΗΓΕΜΩΝ, égémon ou préſident.
ΘΕΟΛΟΓΟΣ théologien.
ΙΕΡΕΥΣ, prêtre.
ΝΕΩΚΟΡΟΣ, néocore.
ΠΑΝΗΓΥΡΙΣΤΗΣ, panégyriſte des dieux ou des empereurs dans les jeux célebres.
ΠΟΛΙΑΡΧΟΣ, préfet de la ville.
ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΣ, *legatus*, lieutenant ou commiſſaire.
ΣΟΦΙΣΤΗΣ, ſophiſte.
ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΣ, ſtéphanéphore, ou ſacriſtain de quelque divinité.
ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ, préteur.
ΑΙΤΗΣΑΜΕΝΟΣ, poſtulant ou adjudant.
ΕΠΙΜΕΛΗΣ, épimélete.
ΠΡΟΔΙΚΟΣ, curateur.
ΣΥΝΑΡΧΗΣ, ſynarque.
ΥΠΑΤΟΣ, conſul.
ΕΞΟΥΣΙΑΝ ΕΧΩΝ ΥΠΑΤΟΡΑ, faiſant les fonctions de conſul.
ΕΞ. ΥΠΑΤΟΡΑ ΠΡΑΤΤΩΝ, faiſant les fonctions de proconſul.
ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΣ, propréteur.

On trouvera l'explication de ces titres à chaque article en particulier, & dans l'ouvrage de Vaillant, intitulé : *Numiſ. imperat. græcè loquentia*, au chapitre *urbium magiſtratus & dignitates*. Nous ferons ſeulement ici quelques obſervations, puiſées dans l'ouvrage de Pellerin. On croit devoir remarquer au préalable que les villes greques qui n'étoient pas ſituées dans les provinces réſervées aux empereurs, par le partage qui fut fait de toutes celles dont l'empire romain étoit compoſé, entre Auguſte & le ſénat de Rome, n'avoient proprement pour *magiſtrats* que ceux appelés Ἄρχοντες, Στρατηγοὶ & Γραμματεῖς, dont les magiſtratures étoient annuelles; de ſorte qu'elles en éliſoient tous les ans pour les gouverner & adminiſtrer les afaires publiques, ſuivant la forme de gouvernement qui avoit été établie anciénement dans chacune de ces villes. Il étoit rare qu'elles changeaſſent leurs premieres inſtitutions. On voit cependant par les médailles que quelques-uns ont eu différentes ſortes de *magiſtrats* en différens temps: telle eſt entr'autres la ville de *Daldia* en Lydie, dont les médailles montrent qu'elle a eu pour *magiſtrats* des ſtrateges ſous Hadrien, & des archontes ſous Septime Sévere & ſous Gordien.

Dans les provinces dont le gouvernement général étoit réſervé aux empereurs, les villes avoient pour *magiſtrats* ceux qu'ils y envoyoient ſous les noms d'Ἡγεμόνες & de Πρεσβευταὶ, comme on le voit par les médailles frapées dans les villes de Thrace, de Galatie & de Cappadoce.

Tous ceux qui ſont nommés ſous les autres titres de ce chapitre, ſoit en qualité d'aſiarques, ſoit en qualité de miniſtres de la religion, comme pontifes, prêtres, &c. n'étoient point *magiſtrats* des villes ſur les monoies deſquelles leurs noms ſe trouvent, à moins qu'ils n'euſſent été élus pour exercer les magiſtratures d'archontes, de ſtrateges, ou de Γραμματεῖς. Lorſqu'ils étoient revêtus de ces magiſtratures, il en étoit fait mention ſur les monoies, en joignant, par exemple à la qualité d'aſiarque le titre d'*archonte* ou celui de *ſtratege*; à la qualité de prêtre, le titre de *ſtratege* ou celui de Γραμματεὺς, & ainſi du reſte. Il paroît par-là que tous ceux qui poſſédoient ces deux qualités, ainſi que celles de Θεολόγος & de Σοφιστὴς, pouvoient être élus magiſtrats des villes; ceux qui, pendant leur magiſtrature, étoient faits aſiarques, continuoient de faire les fonctions de *magiſtrats* juſqu'à la fin de l'année, & même dans l'année ſuivante, s'ils étoient encore élus pour une autre année, dans lequel cas il étoit marqué ſur les monoies ou médailles qu'ils exerçoient ces magiſtratures pour la ſeconde fois. On en trouve qui avoient exercé la même magiſtrature trois & quatre fois, ce qui étoit très-rare.

Mais lorſque les médailles ne contiennent qu'un nom ſimple, ſans déſignation d'aucune qualité, ou quand le nom eſt accompagné des dignités en queſtion, ſans le titre d'*archonte*, de *ſtratege* ou de Γραμματεὺς, il eſt difficile de juger ſi ceux qui ſont nommés de la ſorte étoient *magiſtrats*, ou ſeulement éponymes. On ſait que dans la plupart des villes c'étoit un des *magiſtrats* qui étoit ordinairement éponyme, & qu'il ne mettoit pas toujours ſa qualité de *magiſtrat* ſur les monoies qui étoient frapées dans l'année de ſa magiſtrature, parce qu'il étoit aſſez connu pour n'avoir pas beſoin de ſe déſigner autrement que par ſon nom. D'un autre côté, on trouve auſſi que quand les villes éliſoient par extraordinaire un éponyme qui n'étoit pas *magiſtrat*, il étoit ſouvent nommé ſeul ſur les monoies, pour lui faire plus d'honeur. On en voit des exemples ſur les médailles autonomes de Smirne.

La charge ou dignité d'agonothete n'étoit pas une magiſtrature de ville particuliere, & l'on ne trouve point qu'il ſoit fait mention d'agonothetes ſur aucune médaille de villes greques en Aſie. Cette charge ou dignité avoit été inſtituée en Grece pour donner à celui qui en étoit revêtu l'autorité d'ordoner & de régler tout ce qui regardoit les jeux publics, dont il étoit comme ſurintendant, de même que l'aſiarque l'étoit dans la province proconſulaire d'Aſie.

On voit à la vérité dans quelques inſcriptions de villes de Lydie des noms d'agonothetes joints à ceux des magiſtrats & des officiers particuliers de ces villes, & il y a lieu d'en inférer qu'elles éliſoient des officiers avec cette qualité pour les jeux particuliers qu'elles faiſoient repréſenter

quelquefois en leur nom propre, & non en commun avec d'autres villes ; au lieu que quand il étoit célébré des jeux publics, soit aux frais de plusieurs villes, soit aux dépens de toute la province ; c'étoit l'asiarque, dans la province proconsulaire d'Asie, qui présidoit à ces jeux, & qui en ordonoit & régloit la représentation. Au reste, ce n'est point comme *magistrat* qu'*Artema* ou *Artemagoras* est nommé sur une médaille d'Apamée, mais c'est en qualité d'éponyme, titre qui lui aura été conféré par distinction, soit en considération de ses services en cette qualité, soit en reconnoissance de ce qu'il aura peut-être donné à ses frais les jeux pour lesquels il aura été élu agonothete.

C'est aussi par honneur & en qualité d'éponymes, que des proconsuls sont nommés sur des médailles de plusieurs villes. Quoique, par leur dignité de proconsul, ils fussent de beaucoup supérieurs aux *magistrats* des villes particulieres, ils pouvoient bien cependant y être élus en cette derniere qualité, puisque des empereurs avoient consenti que quelques villes la leur donnassent ; mais on ne trouve point d'exemples qu'elle ait été conférée à aucun des proconsuls de la province d'Asie.

On ignore si la dignité de pontife (ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ) étoit incompatible avec la magistrature des villes ; mais on ne voit point par les médailles impériales qu'aucun pontife ait été archonte ni stratege ; ainsi il y a lieu de juger que c'est seulement en qualité d'éponymes que le nom de plusieurs pontifes se trouve sur des médailles.

La forme du gouvernement des villes qui avoient des archontes pour *magistrats* étoit différente de celle qui étoit instituée dans les villes qui étoient gouvernées par des strateges. Il paroît cependant, par les médailles de quelques villes, qu'elles ont eu en différens temps des archontes & des strateges pour *magistrats*. Quoiqu'il y eut ordinairement deux archontes dans chaque ville, c'étoit toujours le premier dont le nom étoit inscrit sur les monoies ; d'où l'on infere qu'il étoit en même temps éponyme.

L'asiarchat étoit une dignité supérieure à la qualité de *magistrat* des villes particulieres. On trouve néanmoins plusieurs médailles où des asiarques sont nommés soit *archontes*, soit *strateges* de différentes villes ; mais il y a apparence que ce n'est qu'en qualité d'éponymes qu'ils sont nommés sur celles où leur nom est inscrit, avec le seul titre d'*asiarque*.

Il y avoit dans chaque ville un Γραμματεὺς, qui étoit proprement le greffier du sénat & le garde des archives. Cette espece de magistrature avoit plus ou moins de relief dans les différentes villes suivant la forme du gouvernement qui y étoit établi. On ne trouve son nom sur aucune médaille de celles qui étoient gouvernées par des archontes. On le voit sur plusieurs médailles de villes qui avoient un stratege pour premier *magistrat*, & il faisoit même les fonctions de stratege quand celui-ci venoit à s'absenter ou à mourir ; alors il se qualifioit de Στρατηγὸν sur les monoies qu'il faisoit fraper. Quand son nom s'y trouve avec le seul titre de Γραμματεὺς, comme on le voit sur des médailles d'Ephese, de Smirne, & autres, on estime que c'est en qualité d'éponyme qu'il y est nommé. Mais toutes les médailles, généralement des villes de Carie, celles de Laodicée en Phrygie, & celles de Tralles & de Magnésie en Lydie, ne contienent point d'autre nom que celui du Γραμματεὺς ; de sorte qu'il paroît que cette espece de magistrature étoit celle qui avoit la prééminence & la plus grande autorité dans toutes ces villes. Elles avoient cependant des *magistrats* d'un grade supérieur à celui de Γραμματεὺς, comme on le voit entr'autres par un médaillon de Sabine, frapé à Laodicée.

Vaillant (*p.* 314. 316. 324.) ne dit point pourquoi un Ἐπίτροπος est nommé sur la médaille qu'il raporte, ni ce qui avoit pu donner lieu de nommer sur d'autres un Νυμφόδωρος, un Ἐπιμηλὴς & un Πρόξενος. La rareté de ces sortes de medailles fait voir que c'étoit par extraordinaire que les villes avoient fait mettre sur leurs monoies le nom de ceux qui avoient de pareilles qualités. C'étoit apparemment parce qu'ils s'étoient distingués dans leurs fonctions, de maniere à mériter qu'elles leur donnassent des marques de considération, en les faisant *magistrats* & éponymes.

Pellerin a raporté une médaille qui a pour légende : ΕΠΙ. ΒΑΣΣΙΛΑΟΣ. ΕΦ. ΑΙΤΗΣΑΜΕΝΗΣ. ΟΤΟΛΟΣΕΝΝΑ. ΑΝΘΥΠΑΤΩ. ΙΟΥΛΙΕΩΝ. ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ. Vaillant (*p.* 315.) & Hardouin, qui a parlé aussi de cette médaille, ont jugé que les lettres ΕΦ. qu'on y voit sont les premieres d'Ἔφορος, que cette magistrature, qui étoit particuliere à la ville de Lacédémone, avoit été établie soit à Julia, soit à Ansire, villes de Phrygie. Vaillant ajoute que les habitans d'Ancyre étoient peut-être originaires de Lacédémone, s'écartant par-là de sa prétendue regle, que les médailles qui contienent deux noms de villes ont été fabriquées dans la premiere qui y est nommée. Tout cela ne présentant rien de certain, il n'y a pas lieu de s'y arrêter ; & si c'est en effet un éphore qui est nommé sur cette médaille, ce doit être en qualité d'éponyme, comme l'avoit été vrai-semblablement l'agonothete Artemagoras, dont il a été ci-devant parlé.

Ce n'est que sur les médailles des villes de Thrace qu'on trouve le nom des *magistrats* appelés Ἡγεμόνες, lesquels y étoient envoyés par les empereurs pour les gouverner, comme Vaillant l'a bien remarqué. Il a aussi observé que sous Hadrien un autre *magistrat* avoit été préposé, sous le titre de Προεστὼς, au gouvernement

de la ville de Bisya. Il y a d'autres exemples que des villes de Thrace ont eu pareillement des Πρυτανεις pour *magiſtrats*.

Les noms qu'on voit ſur deux médailles raportées par Vaillant, ſous le titre de Θεολογος, y ſont acompagnés de ce titre, & en même temps de la qualité de ſtratege; ce n'eſt par conſéquent qu'en cette derniere qualité qu'ils y ſont nommés.

Il a déja été dit que la qualité de prêtre (ΙΕΡΕΥΣ) n'étoit point incompatible avec la magiſtrature des villes. Auſſi voit-on ſur deux des médailles raportées par Vaillant, que l'un étoit ſtratege & l'autre Γραμματευς. A l'égard de celle ſur laquelle Vaillant a lu: M. ΦΟΥΡΙΟΣ. ΙΕΡΕΥΣ. ΚΑΙ. ΑΣΙΑΡΧΗΣ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ, il a été ci-devant marqué que ſur une médaille toute ſemblable on lit: M. ΦΟΥΡΙΟΣ. ΙΕΡΕΥΣ. ΚΑΙ. ΑΡΧΩΝ., non pas ΑΣΙΑΡΧΗΣ. Ceux dont les noms ſe trouvent ſur les médailles avec le titre de *prêtre*, ſans autre qualité, n'étoient point *magiſtrats*, mais avoient été, ſelon les apparences, élus éponymes par les villes qui les ont fait fraper.

Il en eſt de même des médailles qui contiennent des noms avec le ſeul titre de Πρωτογενης. Ce n'étoit point non plus des *magiſtrats*, mais des éponymes.

La médaille dont Vaillant parle (*p.* 317.), & ſur laquelle il liſoit ΠΟΛΙΑΡΧΟΣ, a été mal lue. Le préſent titre doit être retranché, n'y ayant aucune médaille où il ſoit fait mention de cette eſpece de magiſtrature.

Les *magiſtrats* appelés Πρυτανεις, étoient du nombre de ceux que les empereurs envoyoient dans les provinces dont le gouvernement leur étoit réſervé.

Il y a eu un temps où le nom de *ſophiſte* étoit un titre honorable. On le donnoit à ceux qui excelloient dans les ſciences & dans les arts. Les médailles raportées par Vaillant font voir que la ville de Smirne en éliſoit quelquefois, ſoit pour ſtrateges, ſoit pour éponymes.

Les ſtéphanéphores (ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΙ) tenoient un rang diſtingué entre les miniſtres de la religion, & les villes de Lydie en éliſoient quelquefois pour être leurs premiers *magiſtrats*. Vaillant ne raporte que deux médailles, par leſquelles il paroît que le même ſtéphanéphore a été fait deux fois archonte de la ville de Motonia, ſous le regne de Trajan-Dece. Une médaille d'Otacilia Severa contient le nom d'un autre ſtéphanéphore qui étoit archonte de la ville d'Hyrcanis.

De toutes les médailles frapées dans les villes greques, celles qui contiennent des noms de ſtrateges ou préteurs ſont les plus nombreuſes, parce que cette eſpece de magiſtrature étoit établie dans un plus grand nombre de villes, & que le ſtratege civil y étoit ordinairement éponyme. Il y avoit des villes qui avoient un ſecond ſtratege, lequel étoit militaire; mais celui-ci n'eſt nommé ſur aucune médaille que l'on connoiſſe, non plus que le ſecond archonte ſur les médailles des villes où l'archontat étoit établi.

Après les titres compris dans ce chapitre, Vaillant donne la liſte de toutes les médailles qui ne contiennent que des noms ſimples, ſans aucun titre. Il a jugé & marqué à côté de la plupart de ces médailles quelle étoit l'eſpece de magiſtrature que ceux qui y ſont nommés devoient avoir exercée, relativement au nom des villes qui les ont fait fraper, & qui ont marqué ſur d'autres médailles le nom des *magiſtrats* par leſquels elles étoient gouvernées. Cette conjecture paroît fondée en quelque ſorte, parce que le premier *magiſtrat* de la plupart des villes y étoit ordinairement éponyme, & ne faiſoit pas toujours mention de ſa qualité de *magiſtrat* ſur les monoies qu'il faiſoit fabriquer dans l'année de ſon exercice. Mais outre que parmi ces ſortes de médailles il y en a pluſieurs de villes qui n'ont point fait connoître quels étoient leurs *magiſtrats*, par les médailles qui nous en reſtent, il eſt à préſumer que pour le moins quelques-uns des noms qu'on y voit ſans titre, étoient ceux d'éponymes que ces villes avoient élus par extraordinaire.

Il eſt très-rare de voir les noms de *magiſtrats* ſur des médailles de rois. On ne connoît entre les médailles d'Alexandre qu'une, raportée par Pellerin, & une autre, raportée par le P. Panel, ſur laquelle on voit le nom ΑΛΚΙΠΠΟΣ. Pellerin en avoit une autre de Lyſimaque avec le nom ΣΚΟΣΤΟΚΟΥ, laquelle étoit connue de Goltzius.

MAGISTRIEN ou MAGISTÉRIEN, ſ. m. nom d'un officier à la cour des empereurs de Conſtantinople, *magiſtrianus*. On nommoit *magiſtriens*, c'eſt-à-dire, officier du maître des offices, ceux que l'on nommoit autrement *agens de l'empereur*. Roſweid, dans ſon Onomaſticon, dit que c'étoient des officiers des troupes de la garde de l'empereur; qu'on les trouve quelquefois nommés *caſtrenſes* ou *caſtrenſiens*, *caſtrians*, *caſtrenſiani*; que cependant le Code Juſtinien diſtingue ces deux offices, qui étoient l'un & l'autre ſous le maître des offices.

MAGMENTUM, contraction de *majus augmentum*. *Voyez* MACTARE. Expreſſion ſacrée des pontifes pour déſigner un mets offert à Pan, à Silvain, &c. On lit à Padoue cette inſcription (ſous la voûte des murailles anciennes vis-à-vis l'Égliſe de S. Benoît):

SI. QUIS. HIC. HOSTIA. SACRUM.
FAXIT. QUOD. MAGMENTUM.
NEC. PROTOLLAT. IT CIRCO. TAMEN.
PROBE. FACTUM. ESTO.

Arnobe (*lib. VII. adv. gentes*,) dit auſſi : *Non magmenta, non augmina, non mille ſpecies, vel farciminum, &c.*

MAGNARIORUM (*corpus*,), Gruter.

On trouve encore dans Muratori : *Corpus magnariorum Caſtrenſium, ſeu Palatinorum.*

Dans le gloſſaire de Philoxene, *magnarius* eſt rendu en grec par le mot μαγειλίμπορος, le même que μαγειλίμπορος, *marchand en grôs*.

MAGNENCE, tyran.

FLAVIUS MAGNENTIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

R. en or.

Il y a des revers qui valent le double à cauſe de leur rareté ; on en trouve en quinaire.

RRR. en médaillon d'or.

Il y en a un dans le cabinet du roi.

RR. en argent.

R. en médaillon de B.

C. en M. & P. B.

MAGNÉSIE en Theſſalie. ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

On les diſtingue des médailles frapées dans les autres *Magnéſies* par les types des Theſſaliens, le centaure, le cheval, & par un navire relatif à ſa ſituation.

Cette ville a fait fraper quelques médailles impériales greques, ſelon Hardouin.

Quelques antiquaires lui reſtituent les médailles prétendues de Leſbos, ſur leſquelles un homme ou un centaure porte une femme.

MAGNÉSIE en Lydie, près le mont Sipylus. ΜΑΓΝΗΤΩΝ. ΣΙΠΥΛΟΥ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

On les diſtingue des médailles frapées dans les autres Magnéſies par ΣΙΠΥΛ toujours ajouté à celui de ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques ſous l'autorité de ſes préteurs, en l'honeur d'Auguſte, de Livie, de Tibere, de Caligula, de Néron, de Poppée, de Domitien, de Sabine, d'Antonin, de M. Aurele, de Commode, de Criſpine, de Caracalla, d'Alexandre-Severe, de Mamée, de Gordien-Pie, des deux Philippes, d'Otacile, d'Étruſcille, de Gallien, de Trajan, de Fauſtine jeune.

MAGNÉSIE dans l'Ionie, près du Méandre. ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en argent, *Hunter*.

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont :

Un taureau qui frape de la corne.

Un lion paſſant.

Diane Pronuba.

On les diſtingue des médailles frapées dans les deux autres *Magnéſies*, par l'abſcence des caracteres particuliers aux monoies de ces deux villes.

On a des médailles impériales de cette ville, frapées ſous l'autorité de ſes *ſcribes*, en l'honeur d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurele, de Fauſtine jeune, de Sept. Severe, d'Élagabale, d'Alexandre-Severe, de Mamée, de Maximin, de Gordien-Pie, de Philippe pere, d'Otacile, de Gallien, des Céſars Carus & Lucius, de Caracalla, de Commode.

MAGNIA URBICA, épouſe de Carus

MAGNIA URBICA AUGUSTA.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

Il y en a deux dans les cabinets du roi.

RRR. en argent.

RRR. en médaillons de bronze.

RR. en M. B.

R. en P. B.

Le Baron de Stoſch a publié une médaille de cette impératrice en P. B. au revers de Carinus ſon fils, d'où il avoit jugé qu'elle avoit été la femme & non la mere de cet empereur ; mais l'abbé Belley a détruit parfaitement cette conjecture, dans une de ſes diſſertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie des inſcriptions.

MAGNUS, ſurnom des familles, *CORNELIA POMPEIA, POSTUMIA*.

MAGODES, μαγῳδὸς. Athénée (*liv. 14.*) les décrit ainſi : ceux qu'on apele *magodes*, dit-il, jouent des cymbales, s'habillent en femmes, en jouent les rôles, auſſi-bien que ceux de débauché & d'hommes ivres ; & font toutes ſortes de geſtes laſeifs & déshonêtes. Suivant Héſychius, ces *magodes* étoient des eſpeces de pantomimes, qui ſans parler exécutoient différens rôles par des danſes ſeules.

Le ſpectacle d'une comédie noble, qui s'étoit fixée dans la Grece un peu avant le regne d'Alexandre, & qui étoit ſi propre à divertir les honêtes gens, ne put ſuffire au peuple ; il lui fallut toujours des boufons. Ariſtote nous dit que de ſon temps la coutume de chanter des vers phalliques ſubſiſtoit encore dans pluſieurs villes. On conſerva auſſi des farces dans l'ancien goût, qui furent appelées *diceliſtes*, *magadies* ; & les baladins de ces farces furent nommés *diceliſtes*, *magodes*, *mimographes*.

MAGOPHONIE, fête établie chez les anciens perſes, en mémoire du maſſacre des mages, & en particulier de Smerdis le mage, qui avoit uſurpé le trône de Perſe après la mort de Cambyſe. Darius fils d'Hyſtape, ayant été élu roi à la place du mage, voulut en perpétuer la mémoire par *une grande fête* (de μάγος mage, & de φόνος meurtre) qui devoit ſe célébrer tous les ans, dit Hérodote.

MAGUSANUS; Hercule se trouve surnomé *Magusanus* sur des médailles de Posthume; on croit que ce nom est pris de *Magusum*, ville d'Afrique, dont Pline fait mention au sixieme livre de son histoire naturele, (*chap.* 29.) & dans laquelle ce héros avoit peut-être un temple ou quelque statue célebre, dont le culte s'étendoit bien loin. On trouva en 1514, dans l'île de Valkeren, en Zélande, sur le bord de la mer, une figure de cet Hercule *Magusanus*. Il porte un grand voile qui lui couvre la tête, & lui descend sur le bras, sans le couvrir d'ailleurs. Il tient une grande fourche apuiée contre terre, & de l'autre main un dauphin. À son côté est un autel, d'où sortent de longues feuilles pointues, comme des joncs marins; & à l'autre côté est un poisson ou un monstre marin. On peut conjecturer de ces symboles, qu'il passoit pour une divinité de la mer.

MAGYDUS, dans la Pamphylie. ΜΑΓΥΔΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales en l'honeur de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin.

Vaillant lui en avoit attribué une de Livie avec Auguste; mais Pellerin l'a restituée à Méthymne, rétablissant ΜΑΘΥ pour ΜΑΓΥ.

MAI, ce mois est représenté dans les enluminures des manuscrits sous la figure d'un homme entre deux âges, habillé d'une tunique fort large, & à grandes manches, qui porte une corbeille de fleurs, & tient de l'autre main, une fleur qu'il porte à son nez, ce qui peut avoir rapport aux jeux floraux. Le paon qui est à ses pieds, montre une image du mois de mai, à cause des fleurs que la nature y a peintes. Ausone a ainsi exprimé en quatre vers ce mois de mai. „ C'est le mois qui produit le lin dans nos campagnes; c'est lui qui nous fournit toutes les délices du printemps, qui orne les vergers de fleurs, & qui remplit nos corbeilles: il est appelé *mai* de Maïa, fille d'Atlas; c'est le mois qu'Uranie aime sur tout autre „. Mai étoit sous la protection d'Apollon. C'est dans ce mois qu'on célébroit les florales pendant les trois premiers jours; les lémuriens qui duroient trois jours, à commencer le 7 avant les ides, ou le 9 du mois; les agonales ou agonies de Janus, le 12 avant les calendes de juin, ou le 22 de mai, & les tubilustret le 10 avant les calendes de juin. *Voyez* TUBILUSTRE. On célébroit encore aux ides de mai la naissance de Mercure, & la fête des marchands. Les Romains qui étoient en général fort superstitieux, observoient de ne se point marier pendant le mois de *mai*. *Voyez* MARIAGE.

MAIA, fille aînée d'Atlas & de la Nymphe Pleion, est mise au nombre des Pleïades; elle eut de Jupiter le dieu Mercure. Il y en a qui prétendent que *Maia* n'est qu'un surnom de la déesse Tellus ou de la grande-mere, & se fondent sur ce qu'on immoloit à *Maïa* une truie pleine, qui étoit la victime propre de la terre. C'est-elle qui a donné son nom au mois de *mai*.

MAJA. Gruter (53. 8.) raporte l'inscription suivante gravée en l'honeur de Mercure, dans laquelle il est fait mention de sa mere *Maïa*.

MERC. SACR.

SUM DEUS ALATUS QUI CRURIBUS ÆTHERA CARPO
QUEM PEPERIT SUMMO LUCIDA MAIA JOVI.

MAIA, femme de Vulcain, selon Macrobe, qui dit que le flamine ou prêtre de Vulcain faisoit un sacrifice à *Maïa* au premier jour de mai; il lui offroit du vin, mais dans un pot à miel. Cette *Maïa* étoit fille du dieu Faune, & différente de la mere de Mercure.

MAIANIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

MAJESTÉ. Sous la république romaine le titre de *majesté* apartenoit à tout le corps du peuple & au sénat réuni: d'où vient *majestatem minuere*, diminuer la *majesté*. C'étoit manquer de respect pour l'état. La puissance étant passée dans la main d'un seul, la flaterie transporta le titre de *majesté* à ce seul maître & à la famille impériale, *majestas augusti*, *majestas divina domus*.

Enfin le mot de *majesté* s'employa figurément dans la langue latine, pour peindre la grandeur des choses qui attirent de l'admiration, l'éclat que les grandes actions répandent sur le visage des héros, & qui inspire du respect & de la crainte au plus hardi. Silius Italicus a employé ce mot merveilleusement en ce dernier sens, dans la description d'une conspiration formée par quelques jeunes gens de Capoue. Il fait parler ainsi un des conjurés: Tu te trompes, si tu crois trouver Annibal désarmé à table; la majesté qu'il s'est acquise par tant de batailles, ne le quite jamais; & si tu l'approches, tu verras autour de lui les journées de Cannes, de Trébie & de Trasymene, avec l'ombre du grand Paulus „.

Fallit te mensas inter quod credis inermem;
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat
Majestas æterna ducem; si admoveris oras,
Cannas & Trebiam ante oculos, Trasimenaque busta,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

MAILLET, *MALLEUS*, signifioit dans le langage mystérieux des prêtres, la hache avec laquelle on immoloit les victimes. Cette hache coupoit d'un côté & frapoit de l'autre, qui étoit fait en marteau. Sur l'arc de triomphe de Titus, sur la colonne

colonne trajane, les *popa* ou victimaires ſont armés d'un maillet à deux têtes, arondi, & auquel le nom de *malleus* conviendroit mieux qu'à une hache. (*Ovid. metam.* 12. 248. *& Sueton. calig.* c. 32.)

MAILLOT. *Voyez* ENFANT & BERCEAU.

MAIN, toutes les parties du corps humain priſes ſéparément, & principalement la *main*, étoient honorées comme des divinités, ſelon S. Athanaſe dans ſon traité contre les Gentils: ce qui ſe prouve véritablement par un très-grand nombre de *mains* qui ſe voient dans les collections des monumens, leſquelles ſont preſque toutes chargées de têtes & de ſymboles des dieux, & de ces animaux qui faiſoient l'objet du culte des Égyptiens. Rien n'empêche pourtant de croire que ces *mains* myſtérieuſes ſont des vœux, ou plutôt des acompliſſemens de vœux, & qu'elles ont été appendues dans les temples des dieux, à qui elles étoient vouées, en reconoiſſance de quelque ſignalée faveur reçue, ou de quelque guériſon opérée extraordinairement.

Un des ſymboles les plus ordinaires de la concorde, ſont deux *mains* jointes; rien de plus commun que ce type ſur les médailles. Quelquefois les deux *mains* jointes tienent un caducée, pour marque que la concorde eſt le fruit de quelque négociatioo. On voit auſſi les deux *mains* jointes, tenant un caducée entre deux cornes d'abondance, pour montrer que l'abondance acompagne toujours la concorde. Dans une médaille d'Auguſte, on trouve trois *mains* jointes & croiſées d'un caducée, avec ces mots: *le ſalut du genre humain*. C'étoit peut-être la deviſe du fameux triumvirat; ou peut-être ce nombre de trois ſe prend-il pour exprimer la concorde parfaite qui régna dans l'empire romain ſous Auguſte. La *main* portée ſur la tête, chez les anciens étoit une marque de ſûreté, ou demandée, ou obtenue. Plutarque dans la vie de Tiberius Gracchus, raconte que celui-ci voyant que Scipion Naſica venoit pour le tuer, & que le tumulte étoit ſi grand qu'on ne pouvoit entendre ſa voix, mit ſa *main* ſur ſa tête, pour montrer la grandeur du péril & demander ſûreté. *Voyez* SÛRETÉ.

La beauté de la *main* conſiſte dans un embonpoint modéré, avec des traces à peine ſenſibles, comme des ombres adoucies ſur les jointures des doigts, qui ſont marquées à une *main* potelée par de petits trous. Les doigts ſont filés avec une diminution agréable, comme des colonnes d'une belle proportion, & paroiſſent ſans indication des articles. Chez les anciens ſtatuaires, le dernier article des doigts n'eſt pas recourbé ſur le devant comme chez les modernes; ils ne tenoient pas non plus les ongles ſi longs que les tienent ces derniers. Les poëtes nomment de belles *mains*, des *mains* de Pallas (*Anthol. l.* 7. *p.* 476. *l.* 5.); ils diſent encore des *mains* de Polyclete (*ibid. p.* 477. *l.* 16.), parce que cet artiſte avoit la réputation de les faire d'une belle forme. Quant aux belles *mains* antiques qui ſe ſont conſervées, on citera d'abord parmi celles d'hommes, une main de celui des fils de Niobé qui eſt étendu par terre, & une autre main de Mercure, embraſſant Herſé, dans le jardin du palais Farneſe. Quant aux belles *mains* de femmes, nous en avons une de l'Hermaphrodite de la ville Borgheſe, & les deux *mains* (ce qui eſt bien rare) à la figure d'Herſé du groupe cité plus haut.

Caylus a publié une *main* de bronze, qui lui a fouroi des réflexions très-utiles. „ Ce monument, dit-il, (*Rec. d'antiq. V. V. pl.* 55. *n.* 4. 5.) eſt un des plus ſinguliers de ceux que j'ai raſſemblés. Il repréſente la *main* droite d'une jeune femme, dont la proportioo eſt plus grande que nature. Le deſſein en eſt élégant, & l'exécution belle: la conſervation n'eſt pas tout-à-fait ſi complete; les doigts *medius & annularis* ſont abſolument caſſés & perdus; mais le reſte eſt très-bien conſervé. La *main* n'eſt pas fondue pleine, cependant le poignet qui ſert de baſe, a été fermé de tout temps; ce qui prouve qu'elle n'eſt point un fragment, & qu'elle n'a jamais fait partie d'uoe ſtatue: une preuve plus forte encore de ſon objet particulier, eſt l'inſcription greque, écrite dans l'intérieur de la *main* avec les plus beaux caracteres, & qui paroiſſent du meilleur temps; on y lit:

ΣΥΜΒΟΛΟΝ
ΠΡΟΣ
ΟΥΕΛΑΥΝΙΟΥΣ.

Symbolum Ad Velaunios.

C'eſt ici une *main* droite. L'on ſait qu'elle étoit conſacrée à la fidélité. Pline dit (lib. 2. cap. 45.) *Ineſt & aliis partibus quadam religio, ſicut dextræ oſculis averſa appetitur, in fide porrigitur.* Et c'eſt de là ſans doute qu'eſt venue l'expreſſion ſi familiere aux anciens, *Jungere dextras*, quand il eſt queſtion d'alliance.

Jura, fides, ubi nunc commiſſaque dextera dextræ?

Dit Phyllis à Démophon dans Ovide.

„ Cet uſage étoit commun à tous les peuples barbares. On le voit par quantité d'exemples; la concorde des villes, la fidélité des armes ſont ſouvent exprimées ſur les médailles greques & romaines par deux *mains* jointes enſemble; mais ce qui convient plus parfaitement au ſujet dont il eſt queſtion, eſt que les villes & les armées s'envoyoient ſouvent les unes aux autres des *mains* droites, comme un ſymbole d'amitié. Taeite, au premier livre des Hiſtoires (*cap.* 54), dit que la cité de Laogres avoit envoyé aux lé-

gions de la Germanie ſupérieure, des *mains* droites en ſigne d'amitié, & que cette coutume étoit ancienne : *Miſerat civitas Lingonum, vetere inſtituto, dona Legionibus dextras hoſpitii inſignia.* Au ſecond livre des mêmes hiſtoires, on voit le centurion, chargé par l'armée de Syrie de porter aux prétoriens des *mains* droites en ſigne de concorde :

Dextras concordiæ inſignia.

Et l'on ne peut douter que les *mains* droites placées ſur le haut des enſeignes, ne fuſſent une marque de fidélité.

Après avoir prouvé que cette *main* ne pouvoit être qu'un ſymbole d'alliance, d'hoſpitalité ou de concorde, il eſt queſtion de rechercher quels ſont les peuples auxquels ce ſymbole eſt adreſſé, & que l'inſcription de ce monument nomme ΟΥΕΛΑΤΝΙΟΙ, *Velaunii*.

On ne peut guere douter que ce ne ſoient les *Velaunis* cités par Pline (3. 10.) dans l'inſcription du trophée des Alpes. Les *Velaunis* de Pline, placés à la ſuite des *Nerufii*, dont Vence étoit la capitale, devoient être peu éloignés d'Antibes; cette poſition convient très-bien aux peuples nommés ſur le monument dont il s'agit. Ils devoient être Grecs d'origine. Les Grecs n'auroient pas honoré d'une teſſere d'hoſpitalité ou d'alliance, des peuples qui ne parloient pas leur langue, & qu'ils mépriſoient comme barbares. Or, (*Strabon. p.* 203.) ſur toute la côte depuis Monaco juſqu'à Marſeille, il y avoit quantité de peuplades greques mêlées parmi la nation d'origine liguriene, qu'on nommoit *Salyes*. Ainſi les *Velaunis* de ce monument ſeront les mêmes peuples que les *Velaunii* du trophée des Alpes; peuple grec d'origine, ſitué près de *Nerufii*, peut-être colonie de Marſeille, vers la côte d'Antibes, ſur le territoire des peuples nommés *Salyes* par Strabon, & dont les *Oxybiens* & les Déceates de Polybe ſemblent avoir fait partie. Ce ſymbole leur aura été envoyé par une ville greque, ſoit de la Grece Italique, ſoit de la Grece proprement dite, ſoit de la Sicile; ou peut être, ſans aller ſi loin, par quelqu'une des colonies greques établies dans leur voiſinage „.

Les longues manches ont toujours caractériſé les tuniques des Perſes & des Orientaux. Tantôt elles ſe rejetoient hors des bras; & tantôt alles ſervoient à enveloper les bras & les mains en entier. Xénophon (*de rebus geſtis Gracorum lib.* 2. *circa initium*) raconte que le jeune Cyrus punit de mort l'audace d'Autobiſace & de Mitrée qui s'étoient préſentés devant lui ſans lui rendre les honeurs réſervés au roi ſeul, c'eſt-à-dire, ſans cacher leurs *mains* dans leurs manches. „Car, ajoute l'écrivain grec, ces manches ſont beaucoup plus longues que le bras & la *main*; de ſorte qu'on ne peut agir en aucune maniere lorſqu'on tient les *mains* cachées dans les manches „. Ces longues manches ſont encore en uſage chez les Aſiatiques, dont la poſture reſpectueuſe eſt auſſi celle que le jeune Cyrus exigeoit de ceux qui l'approchoient.

MAINS *jointes*, Ovide (*met. IX. v.* 298.) exprime ainſi cette atitude.

. . . . . *Digitis inter ſe pectine junctis.*

Elle eſt très-rare ſur les monumens antiques. On ne l'a vue encore que trois fois. 1°. ſur une figure peinte d'Herculanum, que l'on croit être Didon; 2°. à un petit Faune vêtu de marbre, du même muſeum, & à l'Iphigénie du ſarcophage conſervé dans le palais Accoramboni.

MAINS *ouvertes, ſculptées ſur les tombeaux*.

Les inſcriptions ſépulchrales acompagnées de la repréſentation de deux *mains* élevées vers le ciel, ne ſont point communes. Cependant on en trouve quelques-unes dans les grandes collections, comme dans la deſcription du cabinet de l'archevêque de Ravennes, faite par l'architecte *Bonamici*; ce ſymbole ſe trouve également ſur les monumens grecs & romains, il a donc été commun aux deux nations.

On n'avoit point encore expliqué ce ſymbole en 1752; on le regardoit comme un myſtere que les antiquaires ne cherchoient point à aprofondir. Le pere Pacciaudi, dans un ouvrage intitulé *Græci Anaglyph. interpretatio* (*Romæ* 1752.) a donné une bonne explication de ce ſymbole. En examinant les différens marbres de ce genre, il a remarqué que les *mains* élevées ne ſe trouvent que ſur les tombeaux des perſones mortes à la fleur de leur âge: il en a conclu que cet emblême repréſentoit le reproche d'une mort ſi prompte, c'eſt-à-dire, une imprécation contra les parques & contre le ciel. L'auteur cite pluſieurs paſſages favorables à ſon opinion; mais ce qu'il a trouvé de plus déciſif, eſt un marbre qui ſubſiſte à Rome, ſur lequel les deux *mains* ſont repréſeotées dans cette diſpoſition, & au deſſous du nom de la perſone, on voit cette inſcription qu'il faut lire horizontalement, mal-gré les ſéparations.

PRO	COPE. MA	NUS
LE	BO. CON	TRA
DE	VM	QUI
ME	INNO	CEN
TEM	SUSTU	LIT
QV.	AE. VIXI	T
AN	N. XX.	
POS	PROC	IU

Cette opinion qui paroît ſuffiſamment prouvée, annonce que la femme repréſentée ſur un marbre du cabinet du roi, eſt morte fort jeune: voici l'inſcription dont il eſt chargé.

ΚΟΡΝΗΛΙΑ ΛΕΥΚΙΟΥ ΒΡΗΣΑΛΙΣ

Cornelia Lucii filia Breſalis.

Main (*baiſer la*). Les ſupplians étoient dans l'uſage de baiſer la *main* de celui dont ils vouloient émouvoir la pitié. C'eſt ainſi que Priam baiſe la *main* d'Achille, pour obtenir le corps de ſon malheureux fils ſur un marbre de la villa Borgheſe.

Les anciens en adorant les divinités, baiſoient auſſi leurs *mains* propres en ſigne de reſpect & d'amour.

Voyez; ADORATION.

Mains (*laver les*). C'étoit un uſage général chez les anciens de ſe laver les *mains* avant de prier les divinités, & ſur-tout avant que de leur offrir des ſacrifices. On lit ces mots dans une inſcription raportée par Muratori (112. 2.).

JOVE NEQUE GENIO

UTARIS NISI LOTIS MANIBUS.

Mains panthées. *Voyez* PANTHÉES.

Main droite élevée vers le menton, envelopée dans le manteau, eſt une atitude qui exprime le recueillement, ſur-tout quand elle eſt donnée à une figure envelopée dans une draperie volumineuſe.

La Mnémoſyne du muſeum Pio-Clémentin qui porte ſon nom gravé ſur ſa plante dans le même temps où elle a été ſculptée, la Polymnie du même muſeum appelée la *muſe de la mémoire* par Plutarque, Fulgence & le ſcholiaſte Horace, ſont dans la même atitude. La même atitude déſigne auſſi un philoſophe qui médite.

MAIN *renverſée*. On voit un grand nombre de figures dans le *muſeum etruſcum* qui préſentent une main extrêmement renverſée ſur le poignet. Ce mouvement eſt trop ſouvent répété dans les figures de ce ſiecle & de cette nation, pour n'avoir point une raiſon qu'il eſt cependant impoſſible, ou du moins très-difficile de découvrir aujourd hui.

MAIN *touchant une oreille*. *Voyez* OREILLE.

MAIN *droite* ou *gauche*. *Voyez* CÔTÉ & GAUCHE.

MAIN *fermée*. *Voyez* FASCINATION.

MAIN *touchant le menton*. *Voyez* MENTON.

MAIN dont l'index eſt ſeul étendu, ſymbole du ſerment militaire, ſur les médailles de la famille *Licinia*.

MAIN armée du ceſte ſur les médailles de Smirne & de Tuder.

MAINS *de juſtice ſur les ſceaux*.

On voit quelquefois des *mains* ſur les médailles des empereurs de Conſtantinople; il y en a une deſcendant du ciel ſur la tête de Charlemagne dans le monument qui le repréſente, comme patrice des Romains; cette *main* ſe voit encore deſcendant d'en-haut, & envoyant des rayons ſur la tête de Charles le Chauve dans deux images de cet empereur. Les bulles de plomb du Pape Victor II repréſentent une *main* ſortant d'un nuage & offrant une clef à Saint Pierre. La *main* de juſtice qu'on voit pour la premiere fois ſur le ſceau de Hugues-Capet n'auroit-elle point raport à ces *mains* céleſtes? Quoiqu'il en ſoit, elle eſt le ſymbole de la juſtice ſouveraine des rois & des princes. Nous ne la trouvons point ſur les ſceaux des empereurs d'Allemagne. Le ſceau de Guaimar, prince de Salerne au onzieme ſiecle, le repréſente tenant dans ſa main droite un ſceptre fleurdéliſé, & élevant fort haut ſa *main* gauche. Son contre ſcel porte une *main* ſeule, dont le doigt du milieu eſt recourbé. Depuis Hugues-Capet la *main* de juſtice ne paroît point ſur les ſceaux juſqu'à Louis X, dit le Hutin. Lui & ſes ſucceſſeurs juſqu'à Charles VI, la porterent dans leur gauche, & le bâton royal dans leur droite. On croit que Charles VI eſt le premier qui a introduit l'uſage qui s'obſerve encore de porter le ſceptre avec la *main* de juſtice. Ce prince eſt repréſenté avec ces deux ſymboles dans quelques-unes de ſes monoies. Cependant chez du Tillet, il tient un long bâton & un ſceptre. Henri V roi d'Angleterre, qui ſe diſoit fauſſement roi de France, fit repréſenter ſur ſes ſceaux deux *mains* de juſtice, pour manifeſter ſon autorité dans l'un & l'autre royaume.

MAJORIEN

JULIUS MAJORIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont

R. en or, le revers qui a pour légende *Votis multis* eſt RR.

RR. en argent.

RR. en quinaires d'argent.

RR. en P. B.

MAIRABUS (*Deus*). *Voyez* DIEUX-MERRS.

MAISONS *des Égyptiens*.

On tâchera de tenir, dit M. Paw, un milieu entre la trop grande élévation que Diodore donne aux *maiſons* de l'ancienne Égypte & l'état où les réduit Pococke, qui prétend que ce n'étoient que des tentes. Suivant cette bizâre idée, toute une ville égyptienne n'eut conſiſté qu'en un temple, & en une aſſemblée de gens qui campoient autour de ce temple. Mais Pococke eſt le ſeul qui ait jamais imaginé de faire camper les Égyptiens ſans s'apercevoir qu'ils avoient pour

ce genre de vie une horrible averſion, au point qu'ils ne permirent pas même aux Juifs de camper en Égypte ; & il ſeroit à ſouhaiter que les Turcs euſſent obſervé la même conduite à l'égard des arabes bédouins, auxquels ils ont permis de vivre ſous des tentes, ce qui a entraîné la ruine de différentes provinces.

MAISONS *des Grecs*.

Les maiſons des premiers ſiecles reſſembloient ordinairement à des tours, ſelon Denis d'Halicarnaſſe ; mais ce n'eſt pas des temps ſauvages que nous voulons parler ici. *Les maiſons des Grecs* dont nous voulons parler, c'eſt-à-dire, les palais des grands & des gens riches, brilloient par le goût de l'architecture, les ſtatues & les peintures dont ils étoient ornés.

Ces *maiſons* n'avoient point de veſtibules comme celles des Romains ; mais de la premiere porte on traverſoit un paſſage où d'un côté étoient les écuries, & de l'autre la loge du portier, avec quelques logemens de domeſtiques. Ce paſſage conduiſoit à une grande porte, d'où l'on entroit dans une galerie ſoutenue par des colonnes avec des portiques. Cette galerie menoit à des apartemens où les meres de famille travailloient en broderie, en tapiſſerie, & autres ouvrages, avec leurs femmes ou leurs amies. Le principal de ces apartemens ſe nommoit *thalamus* ; & l'autre qui lui étoit oppoſé, *antithalamus*.

Autour des portiques il y avoit d'autres chambres & des garde-robes deſtinées aux uſages domeſtiques.

A cette partie de la maiſon étoit jointe une autre partie plus grande, & décorée de galeries précieuſes, dont les quatre portiques étoient d'égale hauteur. Cette partie de la *maiſon* avoit de grandes ſalles carrées, ſi vaſtes qu'elles pouvoient contenir, ſans être embaraſſées, quatre lits de table à trois ſiéges avec la place ſuffiſante pour le ſervice, la muſique & les jeux. C'étoit dans ces ſalles que ſe faiſoient les feſtins où l'on ſait que les femmes n'étoient point admiſes à table avec les hommes.

A droite & à gauche étoient d'autres petits bâtimens dégagés, contenant des chambres ornées & commodes, uniquement deſtinées à recevoir les étrangers avec leſquels on entretenoit les droits d'hoſpitalité. Les étrangers pouvoient vivre dans cette partie de la *maiſon* en particulier & en liberté. Les pavés de tous les apartemens étoient de moſaïque ou de marqueterie. Telles étoient les *maiſons des Grecs*, que les Romains imiterent & qu'ils porterent au plus haut point de magnificence. (D. J.)

Obſervations générales de Caylus ſur les maiſons des Romains.

La médiocrité des habitations particulieres ne doit pas empêcher de convenir que les maiſons *ordinaires* des Romains avoient en général une forte d'apparence dont elles étoient redevables à leur porte d'entrée, & à la décoration de leurs cours, dont l'eſpace étoit cependant fort reſſerré ; mais les diſtributions intérieures en étoient fort petites. Indépendament des preuves que peut donner le plan de quelques maiſons qui ont ſubſiſté juſqu'à nos jours, les réflexions tirées des différens récits épars dans les hiſtoriens, ne ſerviront qu'à les confirmer.

Les Romains ne recevoient aucun étranger dans leurs chambres à coucher, ni dans les retraites ou cabinets d'étude & de travail. Ils avoient des logemens voiſins & ſéparés, pour recevoir les hôtes. Une grande piece conſacrée à la vanité, & que l'on nommoit l'*atrium*, parée des portraits de la famille & des ancêtres, étoit deſtinée pour les viſites, & pour mettre à couvert les cliens les plus diſtingués. La ſalle à manger devoit néceſſairement être grande & eſpacée, par la raiſon du terrain que les lits occupoient, & par la nature du ſervice ; ces lieux plus vaſtes emportoient ſans doute la plus grande partie des maiſons ; & par conſéquent, vu la médiocrité de l'eſpace total, c'étoit aux dépens des autres diſtributions. Ainſi, quelques grandes que fuſſent ces pieces, toujours obſcures, généralement parlant, à cauſe du peu de largeur des rues, elles ſoutenoient très-convenablement les petits objets de décoration, dont l'œil pouvoit approcher, & principalement ceux que le brillant de leur poli rendoit encore plus apparens. Ce genre de décoration, fréquemment répété, en avoit établi la mode qui ne manqua pas ſans-doute d'être ſuivie dans le petit nombre de grandes *maiſons* que le luxe fit bâtir dans la ſuite : ainſi le mal étoit général.

Ce léger tableau des *maiſons* de la ville (car les maiſons de la campagne étoient différentes) ſert à rendre raiſon de ces petites figures de relief, d'ivoire, de verre, d'ambre, & d'autres matieres précieuſes ſuſceptibles de poli, que l'on trouve tous les jours dans les fouilles de Rome, & qui ſont encore ſcellées dans des enduits de matiere calcaire, ou de gypſe. D'ailleurs les détails de ces petits ornemens s'acordent avec les récits des anciens auteurs, & principalement avec ceux de Pline & de Vitruve.

Obſervations particulieres de Winckelmann ſur les maiſons des villes Romaines.

Quoiqu'il ne ſoit reſté à *Herculanum* aucune *maiſon* de particulier entiere, étant toutes tombées en ruines, ſoit par la fouille, ou après, j'ai cependant lieu de croire que la vie domeſtique des anciens étoit en général fort frugale & ſans le moindre luxe ; puiſque leurs *maiſons* étoient très-ſimples, & leurs apartemens fort bas & fort petits. Ce qui me ſuggere cette idée, c'eſt la comparaiſon que j'ai faite entre le plan des ruines d'une ville découverte, il y a déja

quelque temps, à Frescati, sur le terrain de laquelle est maintenant bâtie la ville des jésuites, appelée *la Ruffinella*.

Imaginez-vous que les chambres, tant des *maisons* d'Herculanum que celles de l'ancienne ville de Tusculum, ne sont guere plus grandes que votre cabinet d'étude, en faisant même abstraction de l'alcove. Dans quelques-unes de ces chambres se trouvoit encore le lit, ainsi que le prouve une niche fort basse, dans laquelle on en pouvoit glisser la partie supérieure. A quelques apartemens de Tusculum il y avoit une espece d'antichambre, dont la largeur ne passoit pas celle d'une allée étroite, & c'est-là que se tenoit le portier ou celui qui annonçoit au maître de la maison les personnes qui venoient lui faire visite. (*Voyez* la description & le dessein de ces apartemens de Tusculum, dans les remarques sur l'architecture des anciens, par Winckelmann, p. 73.) Il paroît que la chambre intérieure du maître n'avoit point de porte, car on n'y trouve aucune espece de fermeture; & il se pouroit qu'on se fût contenté d'y pendre un voile ou rideau, appelé par les anciens *velum admissionis*. Cette vie privée si simple des anciens me rapele un passage de Démosthene, où il dit: „Thémistocle & Cimon, ces hommes d'ailleurs si adonés au luxe, n'habitoient point de *maison* plus magnifique que leurs voisins.„ (*Winckelmann.*)

Les *maisons* que l'on a découvertes dans la ville de Pompei méritent beaucoup d'attention, d'autant plus qu'étant entiérement déblayées, elles peuvent nous donner une idée exacte de la forme des habitations des anciens. Cette forme des *maisons*, tant de Pompei que des autres villes enfévelies, est en général carrée, de maniere qu'elles forment au milieu une cour intérieure (*area*, *cortile*), autour de laquelle regnent les apartemens. Dans les cours des maisons *ordinaires*, il y avoit au dessus & au dessous du toit un larmier ou une large saillie d'ais, pour y être à couvert de l'eau des goutieres. Cette cour intérieure s'appeloit, à cause de cela, *impluvium* ou *atrium*, de ἄβριον, ὑπαίθριον, *dessous le ciel couvert*.

Jusqu'à présent on n'a découvert en dedans de la porte de la ville, & à la droite de la rue pavée, que deux *maisons*, toutes deux placées sur le penchant de la colline sur laquelle la ville étoit bâtie. L'entrée de ces deux *maisons* se trouve do côté de la rue. La premiere maison a une grande porte, large de dix palmes romains (le palme romain a 7 ½ pouces de France), laquelle conduit directement dans la cour intérieure. De chaque côté de cette porte, il y en a une autre de cinq palmes de large. Celle de la gauche néanmoins est maçonée, & ressemble intérieurement à une niche. L'autre porte conduisoit aux apartemens d'en-haut, ainsi que cela paroît distinctement par quelques marches de l'escalier. Ces portes qui conduisent immédiatement de la rue aux apartemens d'en-haut, sont encore très-communes en Italie. On voit dans les ruines, devant cette porte, une grande corniche denticulée en stuc, qui en est tombée. La cour intérieure qui peut avoir au delà de soixante-dix palmes romains de long, est entiérement pavée en très-beau stuc, d'une espece de mastich ou ciment avec du marbre pilé, dans le goût dont étoient faits autrefois les planchers des palais de Venise, & comme on en voit dans la villa du cardinal Alexandre Albani. Au milieu de cette cour, il y a un endroit carré dont le pavé est enlevé; ce carré est enclavé dans un ornement de mosaïque, & il y a tout lieu de croire qu'il a été carrelé en marbre, & que sur ce pavé il y a eu une citerne, ainsi que semble le prouver un petit puits rond, de deux palmes de diametre, maçoné en petites briques. Dans la cour intérieure d'une *maison* de campagne découverte à Stabia, il y avoit une citerne carrée, dont le toit portoit sur quatre colonnes maçonées & enduites.

De la cour on entre immédiatement dans cinq chambres, tant de l'un que de l'autre côté; & en face de la porte de la cour; il y a trois autres chambres, qui toutes ont des pavés de différentes especes de mosaïques, & des murailles peintes. La seconde chambre à la gauche semble avoir été une chambre à coucher; comme on en peut juger tant par un espace pratiqué dans le bas du mur pour y placer le lit sur sa longueur, que par deux fers qui formoient les pieds du bois de lit. Cet espace destiné à contenir le lit est enduit en couleur rouge, ainsi que tout le pourtour de la chambre, qui a douze palmes romains de longueur, sur neuf palmes & demi de largeur.

Les murs de toutes ces chambres sont peints; quoiqu'on en ait déja enlevé les meilleurs morceaux pour le cabinet de Portici, il y reste néanmoins encore de beaux tableaux. J'y remarquai entr'autres deux jeunes figures masquées dans le goût grotesque. Les seuils des portes de quelques-unes de ces chambres sont d'albâtre blanc.

La seconde *maison* qui tient immédiatement à la premiere, & qu'on a presque entiérement déblayée, possede encore dans une chambre des peintures plus belles que celles des chambres de l'autre *maison*. Cette chambre forme, pour ainsi dire, un carré parfait de quinze palmes romains, tant en longueur qu'en largeur, n'étant que de quatre pouces plus longue que large. La principale porte de la même chambre a six palmes de largeur. (*Winkelmann.*)

Il me reste à faire, sur les *maisons* de Pompei, les remarques suivantes: premiérement, toutes les chambres étoient voûtées; mais ces voûtes étoient toutes écroulées, à l'exception de celles des caves, & on n'a trouvé aux portes

des chambres que du bois brûlé : cependant les montans des portes n'étoient jamais de bois, comme Montfaucon ſe l'eſt imaginé. (*Antiq. expliq. t. iij. p.* 105.) Car, comment auroient-ils pu convenir à des *maiſons* conſtruites en maçonerie? On a trouvé une grande quantité de ſcories du Véſuve dans la maçonerie des murailles, & peut-être en auroit-on auſſi découvert dans les vouſſures, ſi elles s'étoient conſervées entieres. Cependant Vitruve ne dit rien de la maniere de rendre les voûtes plus légeres, en y employant des ſcories; & Palladius eſt le ſeul écrivain qui en faſſe mention. (*De re ruſt. l. j. c.* 13.) Auſſi eſt-il vrai qu'il eſt venu plus d'un ſiecle après Vitruve, & lorſque la grande éruption du Véſuve, ſous le regne de Titus, eut fait mieux connoître la nature de ſes ſcories.

En ſecond lieu, on y voit, à ne pas en douter, que les plus belles chambres, & celles qui étoient entiérement peintes, tant des *maiſons* de campagne, que des habitations de la ville, ne recevoient le jour que par les portes, qu'à cauſe de cela, on faiſoit extraordinairement hautes & larges. De pareils édifices ne pouvoient pas priver les habitations voiſines de la lumiere du jour, ainſi que cela étoit défendu à Rome par l'ancienne loi: *Ne luminibus officiatur.* (*Winckelmann*). *Voyez* ÉTAGES & IRRÉGULARITÉS des *maiſons*.

Obſervations ſur les maiſons *de campagne des Romains*. Par WINCKELMANN.

Les *maiſons* de campagne des villes romaines, (ces *maiſons* ſont appelées *villa*, par les Romains modernes) qui n'étoient point ſituées ſur des hauteurs, telles que l'étoient celles de Pompei, avoient été bâties ſur le bord de la mer, & ſur la mer même, non ſeulement par volupté, & pour mieux jouir de l'air frais de la mer, mais encore, comme il paroît, pour en rendre l'habitation plus ſalubre. Ce qui me donne lieu d'apuier ce ſentiment, ce ſont les ruines de ſix ou ſept *maiſons* de campagne qu'on trouve entre le port de l'ancien Antium & la ville de Nettuno, dans la diſtance d'un mille & demi d'Italie. Pendant le flux qui, dans cette mer, ſe fait ſentir toutes les douze heures, les murs de ces bâtimens ne ſont couverts que de deux palmes d'eau, & l'on peut ſe promener à pied ſec tout autour de ces ruines, pendant le reflux, dans l'après-midi, & vers le ſoir, & même lorſque les jours ſont longs, au lever du ſoleil. Il ſeroit poſſible encore aujourd'hui de lever le plan de ces bâtimens, tant les fondemens en ſont viſibles, particuliérement ceux d'une villa proche de l'ancien port d'Aſtura, (à huit milles au delà de Nettuno) laquelle étoit aſſez vaſte pour faire penſer qu'elle a été celle d'un homme puiſſant & même d'un prince.

Deux fortes murailles, qui ſe prolongent en forme de digues, depuis la greve horizontale & ſabloneuſe juſqu'au bâtiment même dans la mer, ſervent à prouver clairement que ces édifices ont, depuis leur conſtruction, été ſitués à la même diſtance, dans la mer. Dans cet emplacement, on a eu ſans doute en vue la ſalubrité de l'air qui agité par le mouvement & le batement continuel des flots, en étoit plus pur, & rendoit moins ſenſibles les effets du vent du midi. Car on ſait que les perſones, qui demeurent ſur les jetées du port du Porto d'Anzo, n'éprouvent aucune incommodité des grandes chalenrs; tandis que ceux qui habitent ſur la côte même, paſſent ſarement l'été, ſans être ſujets à des fievres. Suivant Cicéron même, ſa *maiſon* de campagne d'Aſtura étoit ſituée dans la mer; (*Ad Attic. l. ij ep.* 19.) & Lucullus fit bâtir des habitations, depuis ſa *maiſon* de campagne, près de Baya, juſque dans la mer, (*Plutarch. Lucull. p.* 947. *l.* 3. *H. Steph.*) ainſi que nous le prouvent encore aujourd'hui les ruines placées dans l'eau.

La *maiſon* de campagne, découverte à Herculanum, étoit ſituée ſur le bord de la mer; & une longue allée conduiſoit depuis le jardin juſqu'à un cabinet ou pavillon d'été, de forme circulaire, & percé de toutes parts, lequel doit avoir été ſitué dans la mer même, comme on peut le conjecturer par la longue allée. Ce pavillon s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples, au deſſus du niveau de la mer; & de quatre marches au deſſus de l'allée qui y conduiſoit. Le pavé de ce cabinet circulaire formoit une grande roſe géométrique, à ſeize angles égaux, compoſée de carreaux de marbre d'Afrique, & de jaûne antique uniformes, & placés alternativement en vingt-deux bandes, formant autant de cercles; de maniere que le cercle extérieur conſiſte en quatre-vingt-ſeize triangles rectangles, forme qu'ont auſſi toutes les autres pierres. Le pavé entier a vingt-quatre palmes romains de diametre. Cependant comme les pierres, en ſe prolongeant vers le point central de cette grande roſe, devenoient infiniment petites, on a placé au milieu une autre eſpece de roſe, dans le contour de la laquelle viennent ſe terminer les pierres de la roſe majeure. Cet ouvrage ſert aujourd'hui de pavé à la ſeconde chambre du cabinet de Portici.

L'architecture des *maiſons* de campagne ne différoit point de celle des grandes *maiſons* des villes; de ſorte qu'on peut appliquer aux unes ce qui a été dit du plan & de l'élévation des autres. Je parlerai ſeulement ici des étangs & des canaux de ces villa. Un canal de médiocre largeur circuloit autour du mur du jardin, de la même maniere que celui qui, ſuivant Homere, baignoit les murs du jardin d'Alcinous. (*Hom. Odyſſ. n. v.* 129) L'eau des *maiſons* de campagne des villes enſévelies par le Véſuve, étoit ſans doute de l'eau de pluie raſſemblée dans des

Digitized by Google

citernes, puiſqu'il n'y a jamais eu dans ces endroits ni ſource ni riviere, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui, ſi ce n'eſt la riviere de Sarno, proche de Pompei, laquelle n'eſt pas aſſez conſidérable pour avoir pu ſuffire à fournir de l'eau aux *maiſons* de campagne de cette ville, ſituées d'ailleurs ſur une hauteur. On aura pu conduire l'eau de la mer dans les canaux de ces *maiſons* de campagne; & Columelle (*De re ruſt. l. viij. c. 17.*) nous apprend quelle profondeur il faut donner aux canaux pour y faire venir l'eau. Voilà auſſi pourquoi ſans doute ces étangs étoient entiérement conſtruits en ouvrage de maçonerie. (*Pall. de re ruſt. l. j. c. 17.*) (Winkelmann.)

Dans la *villa* ou *maiſon* de campagne d'Herculanum, décrite ci-deſſus, on y a découvert, outre les manuſcrits, les buſtes de marbre placés dans les anti-chambres de la feue reine de Naples, & quelques belles ſtatues de femmes en bronze. Il faut remarquer qu'en général, les bâtimens de cette *maiſon* de campagne, ainſi que ceux de pluſieurs habitations de particuliers de ce canton & des environs, n'ont jamais eu qu'un étage. Cette *maiſon* de campagne renfermoit une grande piece d'eau, longue de deux cents cinquante-deux palmes de Naples, & large de vingt-ſept, dont les deux extrémités ſe terminoient en portion de cercle. A l'entour de cet étang, il y avoit ce que nous appelons des compartimens de jardin; & il régnoit tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de briques revêtues d'une couche de ſtuc, au nombre de vingt-deux ſur le côté le plus long, & de dix dans la largeur. Ces colonnes portoient des ſolives apuiées par un bout ſur le mur de clôture du jardin, ce qui formoit une feuillée ou berceau autour de l'étang. On trouvoit ſous cet abri des cabinets de formes différentes, ſoit pour la converſation, ſoit pour prendre le bain; les uns en demi-cercle, les autres carrés par leur plan; & les buſtes, ainſi que les figures de femmes en bronze, dont j'ai parlé, étoient placés alternativement entre les colonnes.

Lorſqu'on l'a découvert, la roſe géométrique en moſaïque, qui formoit le pavé du pavillon au bord de la mer, cette roſe étoit entourée d'une bordure de marbre blanc, dont la largeur étoit d'un palme & demi de Naples, & qui ſailloit preſque d'un demi palme au deſſus du ſol. Cet ouvrage étoit couvert de laves du Véſuve, de l'épaiſſeur de cent deux palmes de Naples. Il y avoit dans le voiſinage, & toujours dépendant de la même *maiſon* de campagne, (on me l'a du moins raporté ainſi) une petite chambre, ne recevant aucun jour, dont l'étendue étoit d'environ cinq palmes en tous ſens, & la hauteur de douze. La peinture qu'on en a enlevée, & où ſont repréſentés des ſerpens, pouroit faire croire que ce lieu étoit deſtiné aux myſteres ſuperſtitieux d'Éleuſis; & ce qui rend cette conjecture plus vrai-ſemblable, eſt un très-beau trépied de bronze qui s'y eſt trouvé. (*Winckelmann.*)

On a découvert à Gragnano, qui eſt l'ancienne Stabia, près de Pompei, une *villa* ou *maiſon* de campagne, qui reſſemble aſſez à celle d'Herculanum. Au milieu du jardin étoit pareillement une piece d'eau diviſée en quatre parties égales, communiquant entr'elles par autant de petits ponts, chacun d'une arche. Autour de la place on voyoit ſur l'un des côtés dix compartimens de parterre; ſur l'autre côté dix cabinets pour converſer ou pour ſe baigner, tantôt de forme hémicycle, & tantôt carrée, leſquels ſe ſuivoient alternativement, ainſi qu'à Herculanum. Les uns & les autres, tant les compartimens de parterre que les cabinets, étoient acompagnés d'un berceau conſtruit de la même maniere que celui dont j'ai parlé, & porté ſur le devant par des colonnes ſemblables. Le jardin étoit environé d'un canal, tant en dedans que hors du mur de clôture; il ſervoit, ſelon les apparences, à conſerver l'eau de pluie, car on ne trouve ici aucun veſtige d'aqueducs, & dans cette contrée on ne faiſoit ſans doute uſage que de l'eau de pluie; ce qui le confirme, c'eſt qu'on a trouvé dans l'*atrium* ou veſtibule de cette maiſon de campagne, une grande citerne. (*Winckelmann.*)

Maison *dorée de Néron*. C'eſt ainſi qu'on appeloit par excellence le palais de Néron. Il ſuffira, pour en donner une idée, de dire que c'étoit un édifice décoré de trois galeries, chacune de demi-lieue de longueur, dorées d'un bout à l'autre. Les ſalles, les chambres & les murailles étoient enrichies d'or, de pierres précieuſes, & de nacre de perles par compartimens, avec des planchers mobiles & tournans, incruſtés d'or & d'ivoire, qui pouvoient changer de pluſieurs faces, & verſer des fleurs & des parfums ſur les convives. Néron appela lui-même ce palais *domum auream, cujus tanta laxitas, ut porticus triplices milliarias haberet. In cæteris partibus cuncta auro lita, diſtincta gemmis unionumque eburneis verſatilibus ut flores fiſtulatim, & unguenta deſuper ſpargerentur.*

Domitien ne voulut céder en rien à Néron dans ſes ſoles dépenſes; du moins Plutarque ayant décrit la dorure ſomptueuſe du Capitole, ajoute qu'on ſera bien autrement ſurpris ſi on vient à conſidérer les galeries, les baſiliques, les bains ou les ſérails des concubines de Domitien. En effet, c'étoit une choſe bien étonante, qu'un temple ſi ſuperbe & ſi richement orné que celui du Capitole, ne parût rien en comparaiſon d'une partie du palais d'un ſeul empereur.

MAITRE. *Voyez* MAGISTER & COMES.

Maître œcuménique, nom qu'on donnoit dans l'empire grec au directeur d'un fameux collége fondé par Conſtantin dans la ville de Conſtantinople. On lui donna ce titre, qui ſignifie *univerſel*, ou parce qu'on ne donnoit cette place

qu'à un homme d'un rare mérite, & dont les connoiſſances en tout genre étoient très-étendues, ou parce que ſon autorité s'étendoit univerſélement ſur tout ce qui concernoit l'adminiſtration de ce collège. Il avoit inſpection ſur douze autres *maîtres* ou docteurs, qui inſtruiſoient la jeuneſſe dans toutes les ſciences divines & humaines. Les empereurs honoroient ce *maître œcuménique*, & les profeſſeurs d'une grande conſidération, & les conſultoient même dans les afaires importantes; leur collége étoit riche, & ſur-tout orné d'une bibliotheque de ſix cents mille volumes. L'empereur Léon l'Iſaurien, irrité de ce que le *maître œcuménique* & ſes docteurs ſoutenoient le culte des images, les fit enfermer dans leur collège; & ayant fait mettre le feu pendant la nuit, livra aux flammes la bibliotheque, le collège & les ſavans, exerçant ainſi ſa rage contre les lettres auſſi-bien que contre la religion. Cet incendie ariva l'an 726. (*Cedren. Theop. Zonaras.*)

MAJUME, fête que l'empereur Claude inſtitua pour les premiers jours de mai, auquel commençoient les floreles, qui devinrent par-là bien plus ſolemneles. Julien, dans ſon *Miſopogon*, nous décrit la magnificence avec laquelle on célébroit cette fête, & la dépenſe qui s'y faiſoit en feſtins & en offrandes. La licence des floreles ſe communiqua ſans donte à la *majuma*, ce qui a fait dire à Tillemont que c'étoit une fête de débauche & de licence. Ce jour-là un grand nombre de citoyens de tous états, ſe rendoient à Oſtie ſur le bord de la mer, où ſe ſolemniſoit la fête; mais elle ſe répandit bientôt dans les provinces de l'empire, & juſqu'à Daphné, faux-bourg d'Antioche, où on ſe livroit en ce jour aux plus grandes diſſolutions. Les Provençaux ont encore aujourd'hui la fête de la Maïe, que l'on croit être un reſte de l'ancienne fête *majume*.

MALACH-BELUS, (*malach* en ſyrien veut dire roi, & *Belus* ſeigneur) nom que les Palmyreniens donnoient à la lune, ou plutôt au mois qu'ils adoroient comme un dieu. Car il étoit repréſenté en homme avec un croiſſant & une couronne. *Voyez* AGLIBOLUS, LUNUS.

MALCANDRE, mari d'Aſtarté. *Voyez* ASTARTÉ & BYBLOS.

MALÉE, en Laconie. M. & MAΛΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

RRRR. en bronze. . . . *Neumann.*

Leur type ordinaire eſt un oiſeau volant.

M. Eckel a promis de prouver que ces médailles n'apartiennent pas à *Malee*.

MALIENS, en Theſſalie. MAΛIEΩN & MAΛIΩN.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

MALIS, eſclave d'Omphale. *Voyez* ALCÉE & HERCULE.

MALLÉABLE (Verre). Pluſieurs écrivains anciens ont aſſuré que les Romains avoient ſu rendre le verre *malléable*. Mais c'eſt une erreur populaire. La nature du verre répugne à la *malléabilité*: car, s'il étoit ductile, ſes potes ne ſeroient plus vis-à-vis l'un de l'autre, & par conſéquent il ne ſeroit plus traſparent, & il perdroit ainſi ſa principale qualité.

Une matiere traſparente, qui ſeroit *malléable*, ne ſeroit point du verre; il eſt impoſſible que le verre ſoit *malléable*, parce qu'il eſt impoſſible que ce qui eſt fragile, ſoit *malléable*; & il eſt de la nature eſſentiele du verre d'être fragile, parce que, ce qui conſtitue eſſentiélement le verre, c'eſt l'union des ſels avec les terres ou ſâbles fondus enſemble, & qui étant refroidis, font un corps compoſé de parties différentes, & qui eſt fragile.

MALLEATOR MONETÆ CÆSARIS. N. Ces mots d'une inſcription publiée par Gruter (1066. 5.) déſignent le monoyeur qui frapoit ſur les coins avec un maillet. On lit encore dans une autre inſcription, SIGNATORES, SUPPOSTORES, MALLIATORES MONETÆ. Tous les ouvriers de la monoie ſont ici déſignés; les graveurs des coins, *ſignatores*; les placenrs des flaons entre les coins, *ſuppoſtores*; & enfin les frapeurs, *malliatores*.

MALLEOLI, torches, ou brandons, ou faſcines goudronées que l'on lançoit dans les murs & dans les retranchemens ennemis pour les incendier.

MALLEOLUS, furnom de la famille POSTICIA.

MALLEUS. *Voyez* MAILLET.

MALLOPHORE, furnom que les Mégariens donnoient à Cérès, parce qu'elle leur apprit, dit-on, à nourir les troupeaux & à profiter de leur laine. Ce ſurnom eſt formé de μαλλὸς, *laine*, & de φέρω, *je porte*.

MALLUS, en Cilicie. MAΛΛΩTΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque en l'honeur d'Antonin.

Dion Caſſius dans la vie de Commode, appele l'oracle de *Mallus*, l'oracle d'Amphiloque, parce que l'on attribuoit la fondation de *Mallus* à Amphiloque & à Mopſus, fils d'Apollon & de la nymphe Manto.

MALLUVIUM, baſſin dans lequel on ſe lavoit les mains avant les ſacrifices. Terme du jargon ſacerdotal. *Malluvium latum*, dit Feſtus, *in commentario ſacrorum ſignificat manus ut lavent*.

MALLOBATHRUM, huile odoriférante, ou parfum de l'Inde, que les Grecs & les Romains recevoient de l'orient par la Syrie, d'où lui vint le ſurnom *Syrium*.

On appeloit *malobathrarii*, les marchands de ce parfum.

MALPADIE. *Voyez* ÉMITUÉE.

MALTE. *Voyez* MÉLITA.

MALTHA, μάλθη, dans l'antiquité, un ciment, un corps glutineux, qui avoit la faculté de lier les corps les uns aux autres.

Les anciens font mention de deux ſortes de ciment, le naturel & le factice; l'un de ces derniers, qui étoit fort en uſage, étoit compoſé de poix, de cire, de plâtre & de graiſſe; une autre eſpece, dont les Romains ſe ſervoient pour plâtrer & blanchir les murs intérieurs de leurs aqueducs, étoit faite de chaux éteinte dans du vin, & incorporée avec de la poix fondue & des figues fraîches.

Le *maltha* naturel eſt une eſpece de bitume, avec lequel les Aſiatiques plâtrent leurs murailles. Lorſqu'il a une fois pris feu, l'eau ne peut plus l'éteindre, & elle ne ſert au contraire qu'à le faire brûler avec plus d'ardeur.

MALUGINENSIS, ſurnom de la famille CORNELIA.

MAMELLE. *Voyez* AMAZONES & DIANE D'ÉPHESE.

MAMERCUS, ſurnom que les Sabins donnoient à Mars, & qui paſſa enſuite à la famille ÆMILIA. C'eſt un mot de la langue oſque.

MAMERCUS, roi de Sicile. MAMEPKOY·

Ses médailles ſont:

RRRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

MAMERTINS, en Italie. MAMEPTINΩN

Leurs médailles autonomes ſont:

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont:

Un homme nu caſqué, marchant avec viteſſe.

Un homme nu debout, armé.

Un aigle éployé ſur un foudre.

Un taureau frapant de la corne.

Un homme ou, tenant un cheval.

Un chien.... un bonet.

MAMILIA, famille romaine, qui tiroit, diſoit-on, ſon origine de *Mamilia*, fille de Télégone, fils d'Ulyſſe & de Circé, lequel fonda Tivoli. C'eſt pour cela que les antiquaires prenent pour Ulyſſe arivant chez lui, & reconu par ſon chien, (ainſi qu'Homere le raporte, *Odiſſee*, *liv. xviij*), un homme qui eſt au revers des médailles de cette famille, en habit de voyageur, un bâton à la main, & qui a devant lui un chien qui ſemble le careſſer. (*Voy.* SEXTUS POMPEIUS dans Plutarque, Acron, Pomponius, Porphyrion ſur Horace, Tite-Live, *liv.* 1, & Patin, *fam. rom. p.* 163. 164.)

Les médailles de cette famille ſont:

R. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont *LIMETANUS*, *TURRINUS*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MAMILIANUS, ſurnom de la famille *LIVIA*.

MAMMA, nom de la mamelle d'une nourice, que les Romains donnoient à la nourice elle-même; de même qu'ils appeloient *TATA*, le pere nouricier. On lit ces deux noms dans une inſcription publiée par Gruter, (*p.* 662.).

D I S. M.

ZETHO. CORINTHUS.

TATA. EJUS. ET. NICE.

MAMMA. F.

V. A. I. D. XVI.

MAMMÉE, mere de Sévere-Alexandre.

JULIA MAMMÆA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

C. en argent.

C. en G. B. de coin romain.

C. en M. B. Il y a deux revers rares, qui ont pour légendes: l'un, *felicitas perpetua*; l'autre, *matri caſtrorum*.

RR. en G. B. de colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. d'Égypte.

Il y a des médaillons latins de bronze d'Alexandre-Sévere & de Mammée, avec leurs têtes en regards.

MAMURIUS veturius, armurier qui fabriqua par ordre de Numa, onze boucliers appelés *ancilia*, abſolument ſemblables à celui que l'on diſoit être tombé du ciel, & auquel étoient atachées les deſtinées de Rome. Sa ſtatue de plomb étoit placée dans la ſixieme région, où elle donna le nom à un quartier, *vicus*.

MAN ou MANNUS; dieu des anciens germains; il étoit fils de Tuiſton, autre dieu. *Voy.* GERMAINS.

MANA ou *MANIA*, divinité romaine qui préſidoit particuliérement aux maladies des femmes. On y joignoit ordinairement le mot *genita*, parce qu'elle préſidoit auſſi à la naiſſance des enfans; c'eſt pourquoi les Romains la comptoient parmi les divinités qu'ils appeloient *genitales*. *Voyez* GENITA.

MANALE, (Pierre) *manalis lapis*; dans Varron, *manalis petra*: c'étoit une pierre pour laquelle le peuple romain avoit une grande confiance, & qu'on rouloit dans les rues de Rome, dans un temps de ſéchereſſe, pour avoir de la pluie. Elle étoit placée près du temple de Mars. On lui donna peut-être ce nom, parce que *ma-*

nalis fons ſignifioit une fontaine, dont l'eau coule toujours.

MANCEPS, collecteur des tributs & des impôts. *Mancipes*, dit Aſconius (*in Ciceron. p. 29.*) *ſunt publicanorum principes, romani homines, qui quæſtus ſui cauſa, ſi decimas redimunt, decumani appellantur &c.*

MANCEPS CURSUS publici, ou *ſtationum*, eſt un inſpecteur des poſtes aux chevaux.

MANCEPS monumenti, ſeroit-il un entrepreneur chargé de l'entretien d'un tombeau? On lit cette inſcription dans Gruter (414. 10.)

C. JULIUS. DIVI. AUG. L. HILARUS.

MANCEPS. HUJUS. MONUMENTI.

ANTEROS. MARMOR. VEDIEN.

C. JULIUS. DIVI. AUG. L. BLAINUS.

MANCEPS viæ, contrôleur d'un chemin, ou inſpecteur. Il eſt fait mention du *manceps* de la voie Appiene dans une ancienne inſcription.

MANCHES. Je ne me rapele pas, dit Wickelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. IV. chap. 5.*), d'avoir vu des tuniques avec des *manches* longues & étroites à des figures d'hommes ni greques ni romaines, à l'exception des figures théâtrales. Mais ſur quelques tableaux d'Hereulanum on voit des robes avec des *manches* courtes, qui ne deſcendent que juſqu'au milieu du bras ſupérieur, robes qu'on appeloit de là *colobia*. Les ſeules figures qui repréſentent des perſonages comiques ou tragiques, ſont ajuſtées d'habits d'hommes avec des *manches* longues & étroites, ainſi que nous le voyons à deux petites ſtatues de perſonages comiques à la Villa Mattei, & à une autre ſemblable à la Villa Albani, de même qu'à une figure tragique ſur un tableau d'Herculanum (*Pitt. Erc. t. 4. tav. 42.*). Cependant cette repréſentation eſt encore plus évidente, & ſe voit à un plus grand nombre de figures ſur un bas-relief de la Villa Pamphili, que j'ai fait connoître dans mes monumens de l'antiquité (*Monum. Ant. ined. n. 189.*). Les valets de comédie portent deſſus l'habillement à longues *manches* étroites, une caſaque courte avec des demi-*manches* (*Pitt. Erc. t. tav. 33.*).

J'ai dit excluſivement que les *manches* longues & étroites ne ſe trouvent pas aux figures d'hommes greques & romaines, les figures théâtrales exceptées, & j'ajouterai ici que ces mêmes *manches* ſont données à toutes les figures phrygienes, ainſi qu'on le voit aux belles ſtatues de Pâris dans les palais Lancellotti & Altemps, & d'autres figures du même berger, tant ſur les bas-reliefs, que ſur les pierres gravées. De là vient que Cybele (*Monum. Ant. ined. n. 8.*), comme divinité phrygiene, eſt toujours figurée avec des *manches* de cette forme, ainſi qu'on le remarque à la figure de ronde-boſſe de cette déeſſe, conſervée au cabinet du Capitole. Il réſulte du même principe qu'Iſis, enviſagée comme une divinité étrangere, eſt la ſeule déeſſe, conjointement avec Cybele, qui ait des *manches* longues & étroites. Les figures qui doivent déſigner les nations barbares, ſont ordinairement ajuſtées à la phrygiene, ayant les bras revêtus de *manches* fort longues. Lorſque Suétone parle d'une toge germanique, il paroît déſigner par-là une robe avec des *manches* faites de cette maniere. (*Sueton. Domit. c. 4.*)

Les femmes portoient quelquefois des robes avec des *manches* étroites & couſues, qui venoient juſqu'aux poignets, & qui ſe nommoient de là ΚΑΡΠΩΤΟΙ, de ΚΑΡΠΟΣ, le poignet (*Salmas. in Tertul. de Pal. p. 44.*)

C'eſt ainſi qu'eſt vêtue l'aînée des deux plus belles filles de Niobé, & pareillement la prétendue Didon dans les tableaux d'Herculanum. Sur les vaſes peints on trouve encore un plus grand nombre de figures ajuſtées de cette maniere. Quand les *manches* ſont très-larges, comme à deux belles ſtatues de Pallas de la Villa Albani, ce ne ſont pas les *manches* de la robe qu'on voit, ce ſont celles de la tunique. Pour lors elles ne ſont pas coupées ſéparément, mais la partie de la robe carrée qui tombe de l'épaule ſur le bras, ſe trouve arangée en forme de *manches* au moyen de la ceinture. Quand ces robes, au lieu d'être couſues ſur les épaules, ſont atachées par des boutons, alors les boutons tombent ſur les bras. Aux jours ſolemnels les femmes portoient des robes de cette ampleur (*liv. L. 27. c. ult. ampliſſima veſtis*). Mais dans toute l'antiquité on ne trouve pas des *manches* larges pliſſées & retrouſſées, comme celles de nos chemiſes modernes, & comme le Bernin en a donné une à Sainte Véronique, dans l'égliſe de S. Pierre à Rome. D'autres ſculpteurs modernes en ont donné mal-à-propos de ſemblables à leurs figures de femmes.

La tunique des hommes proprement dite, eſt compoſée de deux pieces d'étoffes longues & carrées. Elles ſont couſues des deux côtés, comme on le voit à la ſtatue d'un prêtre de Cybele, dans le cabinet de M. Broswne à Londres, où l'on remarque juſqu'à la ceinture. Cette tunique a une ouverture pour y paſſer le bras; la partie qui deſcend juſqu'à la moitié ſupérieure du bras, forme une ſorte de *manche* racourcie. Cependant on portoit auſſi une eſpece de tunique avec des *manches* qui n'excédoient pas de beaucoup les épaules, ainſi qu'on voit à une belle ſtatue de ſénateur dans la Villa Nègroni, qu'on nommoit ΚΟΛΟΒΙΑ, racourcie (*Salmaſ. ad Tertull. de Pal. p. 85.*). Sur une peinture d'Herculanum, on remarque des *manches* toutes ſemblables à une figure de femme (*Pitt. Erc. t. 4. tav. 16.*). Juſte-Lipſe prétend qu'il n'y avoit que les *Cinædi* & les *Pueri meritorii*, qui portaſſent des tuniques avec des *manches* longues & étroites, qui de même que celles des robes de femmes, alloient juſqu'aux poignets. (*Pitt. Erc. t. 4. tav. 16.*). Mais ſans doute ce ſavant a

ignoré que les perſonages de théâtre étoient ainſi vêtus, comme nous l'avons déja remarqué ; Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit à l'article des tuniques des femmes, qui eurent long-temps ce vêtement de commun avec les hommes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les temps anciens, la tunique des Romains n'avoit pas de *manches*. (*A. Gell. Noc. att. l. 7. c. 12. S. Auguſt. de Doct. Chriſt. l. 3. c. 12.*)

MANCINUS, ſurnom de la famille *Hostilia*.

MANCIPARE, *MANCIPIUM*, } Mots qui expriment le droit de propriété qu'avoient les ſeuls citoyens romains ſur les fonds d'Italie & leurs apartenances, comme les eſclaves & le bétail. De là le verbe *mancipare* ſignifie aliéner avec les formalités requiſes, en ſe ſervant de certains termes formulaires, en préſence de cinq témoins & de celui qui portoit la balance & peſoit l'argent nommé *Libripens*. (*Voyez* ce mot.) Ces fonds privilégiés aux citoyens romains s'appeloient *res mancipii*, ou *juris civilis*.

MANDRÆ, au jeu des *calculi*, étoient les câſes ou les rangs des câſes qui fixoient la place de chaque *calculus*.

MANDROPOLIS, dans la Phrygie.

Goltzius ſeul attribue des médailles impériales greques à cette ville.

MANDUCUS, eſpece de marionete hideuſe ; les Romains appelerent *manducus* certaines figures ou certains perſonages qu'ils produiſoient à la comédie, dans les pompes funebres, dans d'autres jeux publics, pour faire rire les uns, & pour faire peur aux autres. L'origine du nom *manducus* vient de ce qu'on donnoit au perſonage qui jouoit ce rôle de grandes joues, une grande bouche ouverte, des dents longues & pointues, qu'il faiſoit craqueter perpétuellement. Les enfans, au raport de Suétone, en étoient fort éfrayés, & les meres leur en faiſoient un épouvantail.

MANERUS, un des dieux d'Égypte. Julius Pollux, dans ſon *onomaſticon* (*lib. 4. c. 7.*), parle de *Manerus*, comme ayant été l'inventeur de l'agriculture en Égypte, & le diſciple des Muſes.

MÂNES, nous ne pouvons mieux prouver l'utilité de nos recherches ſur les *mânes*, que par ces vers de Prudence (*lib. I. contra Symmachum*).

Ecce Deos manes cur inficiaris haberi?
Ipſa patrum monumenta probant : diis Manibus illis
Marmora ſecta lego, quacumque latina vetuſtas
Cuſtodit cineres, denſiſque ſalaria buſtis.

Ils nous apprenent que leur divinité n'étoit pas avouée univerſélement, & qu'elle étoit rejetée par quelques ſages du paganiſme. C'étoit une opinion cependant généralement reçue, & mille monumens en font foi. On leur avoit élevé des autels auprès de Trézenes dans le temple de Diane, *Soſpita*. (*Corinth. pag. 141. Phocica. p. 673.*) Pauſanias les appele θεοὶ κατοχθόνιοι, *dii ſubterranei*. Nous les voyons invoqués ſous ce nom dans un monument ſépulcral d'un travail recherché ; ſur lequel Mercure tenant ſon caducée (*Gruteri. p. 8. n. 5. & 6.*) ſe montre à micorps. Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Thyane, leur donne le nom de χθόνιοι θεοὶ, *dii, terreſtres*.

Les latins avoient le même reſpect pour les *mânes*, & les plaçoient entre les divinités infernales. Numa leur conſacra nommément le ſecond mois de l'année, *ſecundum dicavit februo deo*, dit Macrobe (*Saturn. lib. I. c. 13.*) *qui luſtrationum potens creditur. Luſtrari autem eo menſe civitatem neceſſe erat ; quo ſtatuit ut juſta diis manibus ſolverentur*. La loi des douze tables pourvoit à ce que perſone ne doute de leur divinité, & fortifie cette croyance pour diminuer les dépenſes que l'on faiſoit aux funérailles. Voici cette loi que Cicéron a conſervée. *Deorum Manium jura ſancta ſunto : hos leto datos divos habento : ſumptum in illos luctumque minunto*. Un tombeau de marbre deſſiné par Spon parle le même langage. *Ne tangito, o mortalis ; reverere manes deos*.

Tous les tombeaux leur furent conſacrés ſous l'invocation générale *Diis Manibus*, ou *Dibus inferis*. Mais on trouve des conſécrations particulieres & expreſſes, faites aux Dieux *Mânes*. C. *Minucius C. L. Pacorus aram Dis Manibus ſacravit II. Kal. Aug.*, & dans Muratori, *Genio. Man. ſacr.* (*Manium* (*Gruteri. p. 1035. n. 5. Muratori p. 782. n. 7.*) Lorſqu'un général romain dévouoit l'armée ennemie, ou la ville qu'il aſſiégeoit, il les invoquoit en ces termes. *Dis pater, vejouis, Manes, ſive vos quo alio nomine fas eſt nominare*, &c. &c. (*Macrob. ſaturn. lib. III. cap. 9.*) Enfin une inſcription raportée par Gruter, nous prouve évidemment l'opinion des anciens ſur l'état des âmes après la mort, & leur déification. (*pag. 794. n. 1.*) *D. M. Portitori Plutoni et Proſerpin. hare. Julia.... in deorum numerum recepta*.

Les âmes des gens de bien étoient ſeules admiſes au rang des divinités inférieures. Lucain le dit expreſſément :

Semideique Manes habitant quos ignea virtus
Innocuos vita, patientes æthere imi
Fecit. . . . . .

C'eſt pourquoi on plaçoit dans les cercueils une atteſtation de vie & de mœurs, comme nous l'apprenons d'Euſtathe & du Scholiaſte de Pindare. Ce formulaire étoit ſigné par un pontiſe : en voici la teneur (*Banier explicat. des fables in-12. tom. 2. p. 99.*). *Ego Sextus Anicius ponti-*

fex teſtor hunc honeſte vixiſſe; Manes ejus inveniant requiem. Admis au nombre des Dieux inférieurs ou terreſtres, les *mânes* jouiſſoient d'un pouvoir étendu, qu'ils ne pouvoient néanmoins exercer que pendant la nuit & à la faveur de ſes ombres. Les premieres lueurs du crépuſcule, & le chant des coqs, mettoient fin à leur empire.

Nocte vaga ferimur, nox clauſas liberat umbras,
(*Proper. Eleg.* 4.).
. . . . . *ſub nocte ſilvæ,*
Cum ſuperis terrena placent . . . . (*Stace.*).

Nous ne pouvons nous refuſer à placer ici une épitaphe qui reſpire la tendreſſe & la ſenſibilité les plus vives, & ſert à éclaircir ces deux poëtes . . . *Anima ſancta colenda. D. M. S. furia ſpes. L. Sempronio. firmo. conjugi. cariſſimo. mihi. ut cognovi. parv puella. obligati amoris parteer. cum. quo. vixi. tempori minimo. &. quo. tempore. vivere. debuimus. a. manu. mala. diſparati. ſumus. ita. pro. vos. Manes. ſanctiſſimæ. commendatum. habeatis meum. carum. &. vellitis. huic. indulgentiſſimi. eſſe. horis. nocturnis. ut eum. videam. & etiam. me. fato. ſuadere. (ſuo addere) vellit. ut. & ego. poſſim. dulcius. &. celerius. apud. eum. pervenire.* (*Gruteri.* 786. *n.* 5.)

Ces divinités ſubalternes ſortoient pendant la nuit par la porte de l'Enfer. Quelques Étymologiſtes ont même déduit leur nom de cette ſortie: *Manes . . . quia ad ſuperos manare credebantur per oſtium Orci.* Feſtus donne à ce mot une autre origine, & croit qu'il leur avoit été impoſé par les augures, *quod per eos omnia manare credebant*, ce qui les faiſoit placer quelquefois parmi les divinités ſupérieures. On s'étonera moins de l'étendue du pouvoir que leur acorde Feſtus, ſi l'on jete les yeux ſur une épitaphe recueillie par Fabretti. Elle porte ces mots: *D. M. FATORUM ARBITRIS.* Auſſi-tôt que les âmes étoient ſéparées du corps, elles ſembloient reprendre tout ce que la priſon leur avoit fait perdre de dignité & de grandeur. Le Génie qui apparut à Brutus la veille de ſa mort, étoit ſelon Plutarque, d'une taille plus qu'humaine. Nous en voyons un ſemblable dans Gori (*Muſ. Etruſ. tab.* 204. *n.* 3.), & ſur une patere étruſque de Dempſter. Ils ont tous deux une taille giganteſque. Didon dit auſſi d'elle-même:

Et nunc magna mei ſub terras ibit imago.

Dans cet état les âmes étoient préſentées aux redoutables juges; ſi leur vertu étoit reconnue, Proſerpine les acueilloit favorablement, & les faiſoit conduire aux Champs-Élifées. Stace le dit (*Sylv.* 5.):

Præterea ſi quando pio laudata marito
Umbra venit, juſſit ire faces Proſerpina lætas,
Egreſſaſque ſacris veteres heroidas antris,
Lumine perpetuo triſtes aperire tenebras,
Strataque, & Elyſios anima proſternere flores.

La cérémonie de leur déification n'étoit autre choſe que l'aſſociation aux héros & aux ombres pieuſes. Elles entroient ſur le champ en jouiſſanee de toute l'étendue du pouvoir acordé aux *Mânes*, & pouvoient en uſer dans tout l'univers, excepté les ſeuls endroits où Jupiter tenoit ſa cour. *Manibus reſumtis, quippe hi in conſpectum Jovis non poterant advenire.* (*Philol. lib. I.*)

Les anciens attribuoient aux *Mânes* en premier lieu une connoiſſanee diſtincte de l'avenir, & les évoquoient pour apprendre leurs deſtinées. Nous en verrons pluſieurs exemples en décrivant le culte qu'on leur rendoit. Enſuite on leur dévouoit ſes ennemis; on ſe dévouoit ſoi-même à eux pour obtenir la victoire. Mais il falloit que les victimes volontaires fuſſent pures, ſans taches; les *Mânes* n'exigeoient que ce mérite, ſans exception du noble ou du plébéien. Juvénal le fait entendre, en diſant des trois Décius qui ſe dévouerent pour leur patrie (*Satyr.* 8.):

Plebeia Deciorum anima plebeia fuerunt
Nomina: pro totis legionibus hi eamen, & pro
Omnibus auxiliis, atque omni plebe latina
Sufficiunt Dis infernis, terræque parenti.

On les regardoit auſſi comme les coopérateurs des furies, & les vengeurs des crimes, entre leſquels le parjure & la profanation des ſépulcres tenoient lieu. C'eſt dans ce ſens, que Virgile emploie leur nom pour exprimer les tourmens: *Quiſque ſuos patimur manes*; & Cicéron dit à Verrès (5. 112.): *Jam illa præclara: non teſtium modo catervas, quum tua res ageretur, ſed a diis manibus innocentium pœnas, ſceleratorumque furias in unum judicium eſſe venturas.*

Ceux qui vouloient atteſter la vérité dans leurs récits ou leurs promeſſes, prenoient à témoins les *mânes* de leurs parens. Properce emploie cette invocation comme le plus redoutable des ſermens.

Oſſa tibi juro per matris, & oſſa parentis;
Si fallo, cinis heu ſit mihi uterque gravis!
(*Eleg.* 20, *lib.* 2.)

Les anciens regardoient encore les *mânes* comme les divinités tutélaires des tombeaux. Tantôt ils en donnoient le nom aux reſtes inanimés que renfermoient les urnes. (*Gruter. p.* 895.)

Ummidia manes tumulus tegit ipſe, ſimulque
Primigeni verna, quos tulit una dies.

Tantôt ils les prioient d'exclure de ce lieu de repos & de paix, ceux qui s'en étoient rendus

indignes par une vie criminele, ou par l'ingratitude envers leurs patrons, ou enfin par la profanation des sépultures. Les recueils d'épitaphes sont remplis de ces imprécations, & Suétone nous en a conservé une des plus remarquables. Après la mort du successeur d'Auguste, le peuple romain, ne redoutant plus le tyran, fit éclater sa haine & son indignation. Les uns vouloient que l'on traîna Tibere dans le Tibre; les autres plus modérés adressoient leurs plaintes aux dieux *mânes* (*Suéton. 77. vita Tiberii*), & les supplioient de n'accorder à l'ombre de ce méchant prince d'autre place que la région des suppliees destinés aux coupables.

Ces divinités étoient chargées de poursuivre, comme les furies, les criminels sur la terre, & de troubler leur repos. Aussi les mourans, en tombant sous les coups des traîtres, leur remettoient-ils le soin de les venger. *Dii marientis Elisæ*, s'écrie Didon, près de mourir, *vos, o mihi manes, este boni: quoniam superis aversa voluntas!*

La crainte de cette redoutable vengeance, ou plutôt les remords des impies, firent naître l'opinion des *Larves* & des *Lémures*. C'étoient des ombres mal-faisantes, que l'on croyoit errer sur la terre pendant la nuit, entrer dans les maisons, troubler le sommeil, & causer mille ravages. Ces terreurs paniques, dont les femmes & les esprits foibles sont encore tourmentés, alloient jusqu'à donner la description des traits hideux de ces ombres vengeresses. Les auteurs tragiques les introduisoient si souvent dans leurs pieces, que l'on avoit imaginé, pour les peindre, un masque éfrayant, nommé par les grecs μορμολύκειον. On attribuoit encore la démence & l'aliénation d'esprit à la rencontre inopinée des *Larves*. De là vient le mot *larvatus* (*Aulularia*) pris dans le sens des furies, ou d'insensé. L'avare de Plaute ayant examiné les deux mains de son domestique, lui demande encore à voir une troisieme main. Strobilius croit, à ce propos, la tête de son maître dérangée. *Larvæ*, dit-il, *hunc atque intemperiæ, insaniæque agitant senem*. Et dans une autre comédie de ce poëte, on lit: *Larvæ stimulant virum*. (*Captivæ*)

L'imagination frapée ne s'en tint pas aux larves, elle enfanta encore les lamies, ces êtres fantastiques, dont parle Horace. „ *Neu pranſæ lamiæ vivum puerum extrahat alvo* „. (*Art. poet. v.* 340.) Il paroît que les enfans ne les redoutoient pas seuls; car Philostrate dit que les lamies (*Apollonii vita*) étoient des femmes très-portées à l'amour. Elles poursuivoient, selon lui, les jeunes gens pour en jouir, & les dévoroient ensuite. Aussi croyoit-on communément que semblables aux chauve-souris, ces monstres s'attachoient à la peau des hommes endormis, & suçoient tout leur sang. Les vampires, dont on s'est occupé si sérieusement vers le milieu de ce siecle, avoient été imaginées sans doute d'après ces dangereuses femmes. Les hommes instruits, chez les Grecs & les Romains, n'ajoutoient pas plus de foi à leur existence, que les philosophes nos contemporains n'y en ajoutent aujourd'hui.

Quelques pratiques de religion avoient pu donner naissance à l'opinion de ceux qui réalisoient ces visions. Nous voyons dans Homere (*Odyss. XI.*) & dans les plus anciens poëtes, que les *mânes* accouroient autour de ceux qui les invoquoient par des sacrifices, & qu'ils buvoient avidemment le sang des victimes. (*Hécuba*). Pyrrhus, dans Euripide, immolant Polyxene sur le tombeau d'Achille, appele l'ombre de ce héros, & l'invite à se rassasier du sang de cette princesse infortunée, dont les Grecs lui faisoient une offrande. (*Macrob. Saturn. lib. 1. cap. n. 3. Acron. in Horat. I. sam. 4. Apuleius de deo Socratis; Martinus Capella, lib. 2. Servius in Æneid. l. 143. Nonius 2. 513.*) Cette avidité pour le sang humain & pour le trouble fit sans doute distinguer en deux classes les dieux *mânes*, en génies bienfaisans, *lâres* ou *mânes*, de l'ancien mot *manum*, bien, & en *larves* ou *lamies*. On étendoit à ceux-ci mêmes le nom de *mânes*; mais par anti-phrase, selon Servius, *quia non sunt boni*. On n'employoit jamais, pour les peindre, que les plus noires couleurs. *Larvæ nocturnæ*, dit Nonius, *& terrificationes imaginum & bestiarum*. Mais le nom de *mânes* paroissoit être de l'usage le plus général, & nous apprenons d'Apulée qu'on s'en servoit dans l'incertitude du destin heureux qu'avoit subi un mort. Ces êtres fantastiques, selon lui, n'étoient appelés *dieux*, que par les supplians qui cherchoient à se concilier leur bienveillance en multipliant les dénominations flateuses.

C'étoit-là sans doute la doctrine secrete d'Apulée; car nous savons que les philosophes anciens avoient une doctrine publique pour le vulgaire, & une doctrine particuliere reservée à leurs seuls amis. On connoît les plaintes d'Alexandre, lorsqu'Aristote rendit publique sa doctrine secrete. Le héros macédonien, qui y avoit été initié par ce célebre instituteur, & qui ambitionoit tous les genres de gloire, fut blessé de n'être pas le seul dépositaire des lumieres du philosophe. Sans doute que la doctrine secrete d'Apulée lui eût échapée, lorsqu'il a dégradé les dieux *mânes*. Il n'est en effet aucune doctrine de la mythologie mieux prouvée & plus expressément énoncée dans les auteurs grecs & romains, que leur divinité. Nous avons commencé cet article par les autorités de tous les genres qui la démontrent, nous l'achéverons par l'examen du culte rendu aux *mânes*, & des sacrifices qu'on leur offroit. Ce sera une réponse à laquelle le philosophe de Madaure n'auroit pu répliquer, s'il eût été de bonne foi.

Le culte des *mânes* étoit de la premiere antiquité chez les Grecs, puisque Orphée auquel on attribue la plus grande partie des principes fabu-

leux raportés de ſes voyages en Égypte, le trouva établi. Il y avoit dans la Theſprotie à Aorne un temple & un bois conſacrés à ces divinités (*Pauſanias*). C'étoit-là qu'on les évoquoit par des enchantemens & des ſacrifices, & c'eſt-là que le chantre de la Thrace ſe rendit pour trouver quelque ſoulagement à ſa douleur. Il venoit de perdre ſon épouſe Eurydice, & il eſpéroit que le plaiſir de voir cette ombre chérie, de s'entretenir avec elle, apaiſeroit ſa douleur. Son attente fut trompée, la vue du Fantôme que les artifices des prêtres firent paroître à ſes ieux le frapa de mort ſelon les uns, & ſelon d'autres lui cauſa une mélancholie noire à laquelle il ſuccomba après avoir erré ſeul long-temps au milieu du bois. On imagina depuis la fable de ſa deſcente aux enfers; elle n'eut d'autre fondement que ce voyage dans la Theſprotie.

Ce mauvais ſuccès ne décrédita pas l'oracle des *mânes*. Pluſieurs ſiecles après Périandre tyran de Corinthe alla chez les Theſprotes pour conſulter ſur un dépôt l'ombre de ſa femme Melyſſe qu'il avoit fait périr ſur de faux raports. Le reſpect pour ces dieux fit établir une fête en leur honneur appelée Νεκύσια. Suidas en parle d'après Démoſthene dans ſa harangue contre Spudias. Le témoignage d'Homere & des plus anciens poëtes vient à l'apui de notre ſentiment, & prouve que le culte des *mânes* étoit établi chez les Pélaſges long-temps avant leur communication avec les Égyptiens.

Ils le tenoient peut-être des peuples du nord avec qui ils avoient pu communiquer de proche en proche au travers de la Thrace. Le culte des morts, la divinité des ombres, leur retour ſur la terre, leur ſéjour auprès des tombeaux & leur préſence dans les combats, ſont la baſe de toutes les théologies ſeptentrionales. Tous les écrivains grecs parlent des myſteres de la Samothrace & de ſes prêtres rois. C'eſt-là ſans doute le canal par lequel ces fables ſi douces, ſi conſolantes auront pénétrées dans la Grece. Il n'eſt au reſte aucune nation ſauvage chez qui cette opinion ne ſoit en faveur. Car on a retrouvé chez toutes, & même chez les Othaïtiens, qu'il eſt de l'eſſence de la douleur de diviniſer l'objet de ſes regrets & de ſa tendreſſe. Nous ne recourrons donc ni aux Égyptiens ni aux conſtellations, ni aux traditions hiſtoriques, mais au cœur humain ſeul, pour trouver l'origine du culte des *mânes*.

Homere nous a conſervé dans l'Odyſſée (*lib.* 2.) les cérémonies qui étoient employées dans leurs évocations. Ulyſſe veut conſulter le devin Tiréſias avant de deſcendre aux enfers, & il lui offre un ſacrifice. Ce héros creuſe d'abord une foſſe avec ſon épée, y fait enſuite en l'honneur des *mânes* des libations de miel, de vin & d'eau, & y jete de la farine. Il fait vœu de leur ſacrifier une vache ſtérile lorſqu'il ſera de retour à Itaque dans ſon royaume, & d'immoler alors à Tiréſias un mouton noir, mais il égorge ſur le champ pluſieurs victimes dont le ſang coule dans la foſſe. Attirées par ce ſang, les ombres ſortent de l'enfer & ſe preſſent autour des cadâvres. Elles ſe diſpoſoient à le boire. Ulyſſe ſachant que les ombres n'annoncent l'avenir qu'après s'en être raſſaſiées, s'oppoſe à leur avidité juſqu'à ce que Tiréſias par cette boiſſon ſe ſoit mis en état de lui répondre. Il les éfraie avec ſon épée & le devin ayant bu de ce ſang ſacré remplit ſon attente. Virgile a imité très-heureuſement cet endroit de l'Odyſſée, & il s'en eſt ſervi pour le ſacrifice qu'offre ſon héros dans la même circonſtance où s'étoit trouvé Ulyſſe. (*Æneid. lib.* 6.)

Quatuor hic primum nigrantes terga juvencos
Conſtituit, frontique invertit vina ſacerdos:
Et ſummas carpens media inter cornua ſetas
Ignibus imponit ſacris libamina prima,
Voce vocans Hecaten caloque, Eroboque potentem.
Supponunt alii cultros, tepidumque cruorem
Suſcipiunt pateris: ipſe atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum, magnaeque ſorori
Enſe ferit, ſterilemque tibi, Proſerpina, vaccam.
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras,
Et ſolida imponit taurorum viſcera flammis,
Pingue ſuperque oleum fundens ardentibus extis.

Staee a délayé le même tableau dans vingt-trois vers (*lib.* 4.) de ſa Thebaïde.

Les Romains obſerverent fidélement la loi des douze tables qui concernoit le culte des *mânes*. Numa leur conſacra le ſecond mois de l'année qui reçut le nom de février de *februare*, *luſtrare*, à cauſe des luſtrations & des ſacrifices aux morts. Ovide a chanté dans le ſecond livre des faſtes ces fêtes appelées *feralia*. On s'abſtenoit alors de la célébration des mariages, de crainte qu'étant contractés ſous des auſpices funeſtes, ils ne deviniſſent malheureux. Les temples des dieux étoient fermés; celui de Pluton & des divinités infernales au contraire ne s'ouvroient que dans ces triſtes ſolemnités. On croyoit alors les tombeaux ouverts, & les morts errans dans les rues & les maiſons. De ſemblables apparitions avoient fait reconoître aux premiers habitans de Rome une négligence funeſte dans leur culte. Les *mânes* avoient été oubliées. On chercha à réparer cette offenſe en leur conſacrant le mois de février. Ces fêtes n'occaſionoient que de foibles dépenſes. Ovide s'en explique ainſi:

Parva petunt Manes; pietas pro divite grata eſt:
Munere: non avidos Styx habet ima deos.
Tegula porrectis ſatis eſt vallata coronis,
Et ſparſæ fruges, parvaque mica ſalis;
Inque mero mollita Ceres, violæque ſolutæ;
Hæc habeat media teſta relicta via.

Les ſecondes fêtes des *Mânes* célébrées le 9 du mois de mai furent appelées d'abord *Remuria*, du malheureux frere de Romulus, parce qu'elles

devoient ſervir à expier ce fratricide royal. Mais elles furent auſſi négligées comme les premieres, & rétablies ſous le nom plus général de *Lemuria*. On s'occupoit pendant leur célébration à chaſſer les mauvais génies, & l'on croyoit y réuſſir en jetant derriere ſoi des féves noires qu'ils ramaſſoient avidement, ſelon l'opinion commune. (*Varro de vita pop. Romani, lib.* 1,) Chaque pere de famille pratiquoit cette cérémonie. (5. *faſt.* vers 439.)

Et canis, & varia conticuiſtis aves;
Ille memor veteris ritus, timiduſque Deorum
Surgit: habent gemini vincula nulla pedes.
Signaque dat digitis medio cum pollice junctis;
Occurrat tarito ne levis umbra ſibi.
Cumque manus puras fontana perluit unda,
Vertitur, & nigras accipit ore fabas:
Averſuſque jacit: ſed dum jacit, hæc ego mitto:
His, inquit, redimo meque meoſque fabis.
Hæc novies dicit, nec reſpuit, umbra putatur
Colligere, & nullo terga vidente ſequi:
Rurſus aquam tangit, temeſaaque contrepat æra;
Et rogat ut tectis exeat umbra ſuis.
Cum dixit novies, Manes exite paterni,
Reſpicit, & puræ ſacra peracta putat.

Cette cérémonie paroiſſoit avoir rendu les féves de mauvais augure; auſſi étoit-il expreſſément défendu au flamine de Jupiter (*feſtus*) de les toucher ou même de les nommer. Quelques auteurs latins en ont donné pour raiſon qu'on apercevoit dans leurs fleurs des lettres lugubres. On ſent le ridicule d'une pareille explication: & c'eſt ainſi que les latins ont traveſti l'ancienne mythologie déja altérée par les Grecs. Il faut donc les abandoner & en rechercher une autre dans des monumens plus reculés. L'abſtinence des féves étoit un précepte fondamental des Pythagoriciens. C'eſt un grand ſujet de controverſe, dit l'abbé Ladvocat, parmi les ſavans pourquoi il ne vouloit point manger de féves, & défendoit à ſes diſciples d'en manger, opinion qu'il avoit puiſée chez les Égyptiens. (*Dict. hiſt. Pythagore.*)

Cette derniere réflexion auroit dû mettre les ſavans ſur la voie; & nous ignorons pourquoi ils n'ont pas fait devant nous un raprochement qui eſt ſi naturel & ſi ſimple. Les Égyptiens devoient être pénétrés du plus grand reſpect pour les plantes légumineuſes. Le lotos que l'on a enfin reconu dans ce ſiecle (*mém. Inſcrip. tom.* 3. *p.* 181.), pour aparzenir à cette nombreuſe famille, ſervoit de coefure à la plupart de leurs divinités, & de ſiége à Harpocrate, le ſymbole du ſoleil renaiſſant avec l'année zodiacale; la ſuperſtition regarda dès-lors ces plantes comme privilégiées & conſacrées aux dieux; & la féve d'Égypte fut exclue des repas. On s'abſtint de manger des végétaux auſſi précieux. Le prétendu Orphée paroît avoir eu connoiſſance de cette pratique religieuſe; car il dit, dans le titre de l'hymne à la terre, qu'on lui offroit toutes ſortes de graines & de ſemences, excepté les féves (κυάμων) & les parfums. Pythagore la trouva établie dans ſes voyages, & la tranſporta en Italie avec le ſiſtême de la métempſychoſe qu'il y avoit appris des ſages & des prêtres. Le voiſinage de Crotone où il enſeignoit la philoſophie, & de Rome, la fit paſſer dans cette ville avec l'éloignement pour les féves. On ignora en occident la raiſon de cette averſion, & on lui ſubſtitua des conſidérations fondées ſur la nature des féves, & leur influence ſur l'économie animale.

Ainſi s'établit à Rome l'averſion pour ce légume, & l'on crut devoir offrir aux *Mânes* un fruit qu'on n'oſoit employer à aucun uſage domeſtique. On a pris depuis la cauſe pour l'effet, & l'on a répété cent fois que l'averſion des latins pour les *féves*, venoit de la nature des divinités infernales, auxquelles ils les offroient.

On croyoit ne les honorer dignement qu'en leur offrant des victimes noires ou rouſſes & ſtériles. Donat en donne cette raiſon, PUTA NIHIL AB INFERNIS NASCITUR. Les roſes priſes ſi ſouvent pour l'emblême de la briéveté de notre vie, faiſoient partie des offrandes qu'on leur faiſoit, ainſi que les mauves, ſelon Gori (*Muſ. Etruſc. p.* 189. *& p.* 194.). A cela près, les cérémonies qui acompagnoient ces ſacrifices, étoient les mêmes que pour les autres dieux. Dempſter nous a donné, d'après les deſſeins de Pietre-Sante-Bartoli, la deſcription d'un tombeau étruſque ſur lequel on les voit repréſentées. On y aperçoit deux victimes, une grande pour les grandes divinités infernales, Pluton & Proſerpine; & une petite pour les divinités inférieures, les *Mânes*, les furies, &c. L'autel eſt allumé & orné de guirlandes; un prêtre eſt debout, avec pluſieurs autres miniſtres, dont l'un frape un tambour, un ſecond joue de la flute double; un troiſieme de crotales, & le quatrieme porte des viandes dans un plat.

MANGAN, nom d'une anciene machine de guerre, *manganum*, μάγγανον; ce nom déſignoit en général une machine, comme dit Héſichius; mais on l'appliquoit en particulier à la plus forte & à la plus violente des machines de guerre, qui lançoit des pierres d'une groſſeur extraordinaire, des catapultes mêmes, des cadavres d'hommes, des chevaux, &c. & qui portoit plus loin que toutes les autres machines. Si on l'appeloit fronde, *funda*, ce n'eſt pas que ce fût une fronde ou un inſtrument ſemblable à la fronde; mais parce qu'elle jetoit des traits, des fardeaux, *a fundendo*. On la nommoit auſſi *baliſte*, parce qu'elle lançoit, de βάλλω; *tormentum* a *torquendo*, pour la même raiſon; *petraria*, c'eſt-à-dire, pierriere parce qu'elle lançoit des pierres. Le *mangan* avoit quelquefois tant de force, qu'il jetoit des pierres de trois cents ſoixante livres; il ſervoit, égale-

ment à la défenſe & à l'ataque des villes, & on l'employoit même ſur mer. On dit qu'on conſerve un *mangan* à Bâle. (*Voyez* Juste-Lipse. Poliorcet, *l. III. dial.* 3. & le *Gloſſai.*, *Archæol. de Spelman*).

MANGER aſſis ou couché. *Voyez* Dîner & Lits de table.

MANIA. Muratori raporte (1983. 9.) une inſcription dédiée à cette déeſſe, *Maniæ deæ*. Elle paſſoit pour la mere des dieux lâres, qui préſidoient aux carrefours, *Lares compitalitii*. On lui offroit le jour de ſa fête, qui étoit le même que celui de ſes enfans, des figures de laine, en pareil nombre qu'il y avoit de perſones dans chaque famille; on la prioit de s'en contenter, & d'épargner les perſones qui lui rendoient cet hommage. (*D. J.*)

MANIES, étoient des déeſſes que Pauſanias croit être les mêmes que les furies. „Elles avoient „ un temple ſous ce nom, dans l'Arcadie, près „ du fleuve Alphée, au même endroit où Oreſte „ perdit l'eſprit, après avoir tué ſa mere. Près „ du temple, eſt une eſpece de tombe ſur laquel„ le eſt gravée la figure d'un doigt : c'eſt pour„ quoi les Arcadiens l'appelent la ſépulture du „ doigt, & diſent qu'Oreſte, devenu furieux, ſe „ coupa là, avec les dents, un des doigts de la „ main. Dans le voiſinage, eſt un temple conſa„ cré aux euménides, parce qu'Oreſte fut guéri „ là de ſes fureurs „. Ils racontent qu'à la premiere apparition de ces déeſſes, lorſqu'elles troublerent l'eſprit à Oreſte, il les vit toutes noires; qu'à la ſeconde apparition, après qu'il ſe fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches; qu'alors il reprit ſon bon ſens; qu'à cauſe de cela, pour apaiſer les premieres, il les honora, comme on a coutume d'honorer les mânes des morts, ſous le nom de déeſſes *manies*; mais qu'il ſacrifia aux ſecondes.

MANILIA. Goltzius ſeul a publié des médailles de cette famille.

MANIPULARII, MANIPULE, *MANIPULUS*, } Le *manipule* étoit un corps d'infanterie romaine, qui, du temps de Romulus, formoit la dixieme partie d'une légion; mais ſous Marius, la légion fut compoſée de trente *manipules*, & chaque *manipule* contenoit plus ou moins d'hommes, ſelon que la légion étoit plus ou moins forte. Dans une légion compoſée de ſix mille hommes, le *manipule* étoit de deux cents hommes, ou de deux centuries, parce que le *manipule* avoit deux centurions qui le commandoient, & dont l'un étoit comme lieutenant de l'autre. Les Romains donnoient le nom de *manipule* à cette troupe, à cauſe de l'enſeigne qui étoit à la tête de ces corps. Cet enſeigne, *manipulus*, conſiſtoit dans les commencemens en une bote d'herbe atachée au bout d'une perche, uſage qui ſubſiſta juſqu'à ce que les Romains euſſent ſubſtitué des figures d'animaux aux botes de foin. (*D. J.*)

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de tranſcrire les vers, où Ovide peint l'atachement des anciens Romains pour leurs enſeignes de foin. (*Faſt.* 3. 114.)

Non illi cœlo labentia ſigna tenebant,
Sed ſua, qua magnum perdere crimen erat.
Illa quidem fœno, ſed erat reverentia fœno,
Quantam nunc aquilas cornis habere tuas.
Portica ſuſpenſos portabat longa maniplos:
Unde maniplaris nomina miles habet.

MANIUS ſe ſeroit confondu avec *Marcus* dans les inſcriptions, ſi tous les deux euſſent été exprimés par cette ſigle M. Elle fut réſervée au dernier, & *Manius* s'exprimoit par *M'.* ou *M..*

MANLIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en or, au cabinet de Sainte Genevieve.
C. en argent.
RRR. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont, *Acidinus*, *Atticus*, *Longus*, *Maximus*, *Serratus*, *Torquatus*, *Vulso*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MANLIA SCANTILLA, épouſe de Didier Julien.

MANLIA SCANTILLA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:
RRR. en or.
RR. R. en argent.
RR. en G. B.
RRR. en M. B.
O. de colonies & greques.

MANNUS, roi d'Édeſſe, fils d'Abgare — On trouve ce roi au revers des médailles de M. Aurele, de Fauſtine jeune, de Verus, de Lucille. *Voyez* Abgare.

MANSION. Ce mot doit être employé dans la géographie de l'empire romain, lorſqu'il s'agit de grandes routes. C'eſt un terme latin, *Manſio*, lequel ſignifie proprement *demeure, ſejour*; & même ſes autres acceptions ſont toutes relatives à cette ſignification.

Quand les Romains s'arrêtoient un petit nombre de jours pour laiſſer repoſer les troupes dans des camps, ces camps étoient nommés *manſiones*; mais s'ils y paſſoient un temps plus conſidérable, ils s'appeloient *ſtativa caſtra*.

Les lieux marqués ſur les grandes routes, où les légions, les recrues, les généraux avec leur ſuite, les empereurs même trouvoient tous leurs beſoins préparés d'avance, ſoit dans les magaſins publics, ſoit par d'autres diſpoſitions, ſe nommoient *manſiones*. C'étoit dans une

manſion

manſion entre Héraclée & Conſtantinople qu'Aurélien fut aſſaſſiné par deux de ſes gens. Ces *manſions* étoient proprement affectées à la commodité des troupes ou des perſones revêtues de charges publiques, & on leur y fourniſſoit tout des deniers de l'état. Celui qui avoit l'intendance d'une *manſion* ſe nommoit *manceps* ou *ſtatio-narius*.

Il avoit outre cela des *manſions* ou gîtes pour les particuliers qui voyageoient, & où ils étoient reçus en payant les frais de leur dépenſe. C'étoient proprement des auberges. C'eſt de ce mot *manſio*, dégénéré en *maſio*, que nos ancêtres ont formé le nom de *maiſon*.

Comme la journée du voyageur finiſſoit au gîte ou à la *manſion*, de là vient l'uſage de compter les diſtances par *manſions*, c'eſt-à-dire, par journées de chemin. Pline dit *manſionibus octo, ſtat regio thurifera, e monte excelſo*. Les Grecs ont rendu le mot de *manſion* par celui de *ſtathmos*, σταθμός. (*D. J.*)

MANSUÉTAIRE. ſ. m. Nom d'un bas officier de la maiſon des empereurs romains *Manſuetarius ferarum domitor*. Les *Manſuétaires* étoient ceux qui aprivoiſoient les lions, les ours, les léopards, & les autres bêtes féroces, que ces princes nouriſſoient pour leur plaiſir. C'étoient des officiers, des valets de la ménagerie des empereurs.

MANTALA dans la Phrygie. MANTAΛΗΝΩΝ. Cette ville a fait fraper des médailles greques en l'honeur de Marc-Aurele.

MANTEAU. Les Grecs portoient le *manteau grec* ou *pallium* ſur la tunique, comme les Romains portoient la toge. Ils avoient ainſi que les Romains pluſieurs eſpeces de *manteau*, les uns courtes, & les autres longs.

Les *manteaux* courts étoient la *Chlamyde*, la *Clana* ou *lana* & le *paludamentum*. *Voyez* ces mots.

Le *manteau* long des Grecs paroît ſur pluſieurs monumens. Il pend juſqu'aux chevilles du pied. Il étoit quelquefois doublé, comme celui que portoit Neſtor à cauſe de ſon grand âge, & la doublure étoit déſignée par le mot διπλοῦς. Le *manteau* des cyniques étoit auſſi doublé, *duplex pallium*, parce qu'ils ne portoient point de tunique. *Voyez* DIPLOIS.

Le *manteau* étoit proprement un habillement des anciens, qui ſe plaçoit ſur toutes les autres. „ La troiſieme piece de l'habillement des femmes étoit, dit Winckelmann, (*Hiſt. de l'Art. liv. 4. ch. 5.*) le *manteau* nommé par les Grecs ΠΕΠΛΟΝ, terme qui déſignoit originairement le *mantran* de Pallas, & qui fut appliqué enſuite aux *manteaux* des autres divinités (*Non. Dionys. liv. 2. p. 45.*), ainſi qu'à ceux des hommes (*Æſchyl. Perſ.* 199. 1035. *Sophocl. Trachin. v.* 609. 684. *Eurip. Héracl. v.* 49. 131. 604. *Helen. v.* 430. 573. 1556. 1645. *Jon. v.* 326. *Herc. fur. v.* 33.). Il n'étoit point carré comme Saumaiſe ſe l'eſt imaginé. C'étoit un drap coupé en rond, de la même maniere que les *manteaux* des modernes. Il y a grande apparence que le *manteau* des hommes a été de la même forme. Ce ſentiment eſt à la vérité oppoſé à celui des ſavans qui ont écrit ſur l'habillement des anciens, mais qui n'ont jugé pour la plupart que d'après des livres & des eſtampes peu fideles. Ne pouvant entrer ici dans les détails néceſſaires pour expliquer les anciens auteurs, ou pour concilier ou refuter leurs commentateurs, je me contente de les entendre relativement à la forme dont il eſt queſtion. Les anciens parlent des *manteaux* carrés en général, ce qui ne fait aucune difficulté, lorſqu'on n'entend pas par-là du drap coupé à pluſieurs angles droits, mais un *manteau* qui prenoit la forme carrée ou à quatre coins, d'après quatre petites houpes, quand on mettoit cet habillement „.

„ A la plupart des *manteaux*, ſoit aux ſtatues, ſoit aux figures des pierres gravées de l'un & de l'autre ſexe, il n'y a que deux glands viſibles; les deux autres ſe trouvent cachés par le jet du *manteau*. Quelquefois on en voit trois, comme à une Iſis exécutée dans le ſtyle étruſque, à un Eſculape de grandeur naturele, ainſi que la figure précédente, & à un Mercure ſur un des deux beaux candelâbres de marbre du palais Barberini, de même qu'à l'Iſis & à l'Eſculape. On voit les quatre glands aux quatre coins du *manteau* à une des deux figures étruſques reſſemblantes & de grandeur naturele, conſervées au même palais, ainſi qu'à la muſe de la tragédie, ſur l'urne funéraire dont nous avons parlé ci-devant. Il eſt évident que ces glands ne ſont point atachés à des angles, & le *manteau* ne peut pas avoir des coins; parce que s'il étoit coupé en carré, le jet des plis qui tombent de tout ſens, ne pouroit pas être ondoyant. Les *manteaux* des figures étruſque jetent les mêmes plis, d'où il réſulte qu'ils ont eu la même forme; ce qu'on peut voir ſur le bas-relief de la Villa Albani, qu'on trouvera gravé dans le troiſieme volume de cette hiſtoire „.

„ Tout le monde peut ſe convaincre de ce que j'avance; on peut en faire l'eſſai avec un *manteau* couſu ſeulement de quelques points, & s'en couvrir comme d'un drap rond, à la façon des anciens. La forme de nos chaſubles, coupées preſqu'en rond par-devant & par-derriere, indique aſſez qu'elles ont été anciénement toutes rondes, & qu'elles ont eu la forme des *manteaux*, forme qu'ont encore aujourd'hui les chaſubles greques. Cet ornement ſe mettoit par-deſſus la tête au moyen d'une ouverture (*Ciampini Vet. Monum. t. 1. c. 26. p.* 239.); &, pour que le prêtre fût moins gêné en officiant à l'autel, il étoit relevé par-deſſus les bras, de ſorte que cette mante deſcendoit en forme d'arc par-devant & par-derriere. Les chaſubles ayant été faites enſuite de riches étoſes, on leur donna, autant par épargne que pour la commodité, la forme qu'elles avoient quand on les relevoit par-deſſus le bras, c'eſt à-dire, la forme qu'elles ont aujourd'hui „.

„ Quant aux *manteaux*, tant des figures d'hommes que de celles de femmes, il eſt à propos d'obſerver encore, qu'on ne les trouve pas toujours mis ni arangés à la façon ordinaire des autres vêtemens, comme on peut s'en convaincre par l'inſpection des monumens, mais qu'ils ſont ajuſtés ſelon l'idée ou la convenance de l'artiſte. Ceci eſt ſi vrai, qu'une ſtatue impériale aſſiſe, conſervée à la Villa Albani, & ſurmontée de la tête de Claude, eſt ajuſtée du paludamentum, ou de la chlamyde, eſpece de *manteau* court; de maniere qu'il traîneroit à terre, ſi la figure étoit debout. Le ſtatuaire qui avoit fait ce morceau, jugea à propos de jeter une partie du *manteau* ſur les cuiſſes de ſa figure, pour ménager de beaux plis & pour ne pas laiſſer les deux jambes découvertes ce qui auroit cauſé de la monotonie „.

Les anciens avnient pluſieurs façons de mettre & de jeter le manteau, ἀναβάλλεσθαι; la plus ordinaire étoit d'en croiſer un tiers ou un quart qui, lorſque le manteau étoit mis, pouvoit ſervir à couvrir la tête lorſque l'on ſacrifioit. C'eſt ainſi que Scipion Naſica, ſuivant Appien (*Bel. Civ. liv. I. p.* 168. *l.* 6.), relevoit par-deſſus la tête le bord de ſa toge, κρασπέδον. Quelques auteurs (*Cuper. Apoth. Hom. p.* 144.), nous apprenent qu'on portoit auſſi le *manteau* plié en double, ce qui formoit alors un plus grand volume, comme nous le voyons à quelques ſtatues. Les *manteaux* des deux belles ſtatues de Pallas de la villa Albani, ſont agencés de cette maniere; au lieu d'être arangés ſur les figures, ils paſſent ſous le bras gauche, ſont relevés par-devant & par-derriere ſous l'égide le long de la poitrine, tandis qu'ils ſont atachés au deſſus de l'épaule droite „.

La maniere la plus ordinaire, dit Winckelmann (*hiſt. de l'art*), de jeter le *manteau*, étoit de le paſſer ſous le bras droit, & de là ſur l'épaule gauche. Mais quelquefois les *manteaux* ne ſont pas croiſés & ſe trouvent atachés au deſſus des épaules par deux boutons, comme nous le voyons à la belle & unique ſtatue de Lencothoé de la Villa Albani, & à deux caryatides de la Villa Negroni, toutes trois de grandeur naturele. En voyant ces *manteaux* il faut ſuppoſer que le tiers au moins en étoit croiſé, comme on le remarque ſenſiblement au *manteau* d'une figure de femme plus grande que nature dans la cour du palais Farneſe: la partie rabatue de cette ſorte d'habit, eſt retenue & atachée par la ceinture. La figure d'une muſe au deſſus du naturel dans la cour de la chancélerie; & celle d'Antiope du groupe nommé vulgairement le taureau Farneſe, nous offre un pareille *manteau* traînante, où la queue eſt relevée & paſſée ſous la ceinture. Le *manteau* s'atachoit auſſi quelquefois par un nœud ſous le ſein, comme ſont atachés les *manteaux* de quelque figure égyptiene & celui d'Iſis en particulier. D'autres fois encore, au lieu de faire un nœud, on atachoit les deux bouts du *manteau* ſous la poitrine avec une agraſe, Πόρπη. (*Sophocl. Trachin. vers.* 942), de ſorte qu'il eſt à préſumer que l'un des bouts deſcendoit le long de l'épaule & que l'autre paſſoit par-deſſous le bras. Je remarquerai comme une particularité que le torſe d'une ſtatue de la Villa du comte de Fede, où étoit la fameuſe Villa Adriana de Tibur, a par-deſſus ſon *manteau* ataché ſur la poitrine comme celui d'Iſis, une eſpece de voile tiſſu comme un réſeau: Ce réſeau eſt apparemment la ſorte de voile qui s'appeloit κύρτιον. C'étoit une mode que ſuivoient les perſones qui célebroient les Orgies du Bacchus. (*Heſych. Voyez* Κύρτιον), & c'étoit auſſi un ajuſtement des figures de Tirésias & des autres devins. (*Poll. Onom. l.* 4. *Seg.* 116.)

Une muſe ſur l'urne ſépulchrale de la galerie du Capitole, porte un *manteau* traînant, *palla* & *peplum* qu'on aperçoit clairement ne pas être le *pallium*, quoique Ferrarius (*de re veſtiaria, pars ſe. lib.* 4, *cap.* 4.) l'ait pris pour tel. Ce *manteau* paroît plus étroit par-en-haut que la chlamyde, il eſt ataché ſur les deux épaules avec deux agraſes ou boutons, de maniere qu'il flote ſur le dos ſeulement. Néron repréſenté ſur des médailles en joueur de flute, ainſi qu'une figure du même caractere, publiée par Caylus (*recueil d'antiquités, tom.* 6, *pl.* 87, *fig.* 1.) le portent auſſi. Il paroît que ce *manteau*, à en juger par le caractere des figures qui en ſont couvertes ſur les monumens, ſervoit particuliérement aux gens de théâtre.

„ Au lieu de ce grand *manteau*, les femmes étoient auſſi dans l'uſage d'en porter un plus petit, fait de deux morceaux, couſus par-en-bas & ataché par-deſſus l'épaule avec un bouton, de façon qu'il y avoit deux ouvertures ménagées pour paſſer le bras. Les Romains appeloient ce manteau *ricinium* (*Varro de lin at. l.* 4. *c.* 30. *Non. Marcel. c.* 14. *n.* 33.). Quelquefois il deſcend à peine juſqu'aux manches, & il n'eſt ſouvent guère plus long que les mantelets de nos jours. En effet nous voyons ſur quelques peintures d'Herculanum que ce vêtement eſt fait comme celui que portent les dames d'aujourd'hui: c'eſt un mantelet léger, qui couvre les bras & qui paroît coupé en rond, de ſorte qu'il falloit le paſſer par-deſſus la tête. C'eſt probablement là cette piece de l'habillement des femmes, que les Grecs nommoient ἰνκύκλιον, ou κυκλὰς, c'eſt-à-dire, un habit rond, ce que ſignifie le mot κύκλος, ainſi que ceux d'ἀναβολάδιον & d'ἀμφιχόριον (*Ælian. Var. Hiſt. l.* 7. *c.* 9.). La Flore du Capitole nous offre une ſingularité dans ce genre; c'eſt un *manteau* plus long, compoſé pareillement de deux pieces, l'une de devant, l'autre de derriere. Ce vêtement eſt couſu des deux côtés de bas en haut & boutoné par-deſſus l'épaule, ayant des fentes pour paſſer les bras, & le bras gauche eſt paſſé par une de ces ouver-

tures, tandis que le droit eſt couvert du *manteau*, mais laiſſant voir l'ouverture de ce côté „.

„ Les ſavans ayant trouvé différentes figures avec la tête couverte du *manteau*, ont pris en général cette draperie pour l'ajuſtement des Veſtales, tandis qu'elle n'eſt propre qu'aux femmes placées dans certaines circonſtances, telles qu'un ſacrifice, un mariage, une grande douleur, &c „.

MANTEAU avec capuchon. *Voyez* Bardocuculus & Teleſphore.

MANTEAU des barbares. *Voyez* FRANGES.

MANTELET de guerre. *Voyez* VINEA.

MANTICHORE, quadrupede fabuleux, cruel & terrible, dont on ne trouve que des deſcriptions pleines de merveilleux dans Cteſias, Ariſtote, Élien & Pline. Les latins ont nommé cet animal *mantichora* & *martiora*; les grecs l'ont appelé *anthropophage* mangeur d'hommes. Suivant Cteſias, cet animal eſt de couleur rouge, & a trois rangs de dents à chaque mâchoire, qui, quand il les ferme, tombent les unes ſur les autres en maniere de dents de peigne. Ariſtote & Pline ajoutent qu'il a les oreilles & les ieux comme ceux de l'homme, gris ou bleus; ils nous repréſentent ſon cri comme celui d'une trompete, dont il imite les ſons par les modulations de l'air dans ſon goſier. Ils aſſurent auſſi que l'extrémité de la queue eſt hériſſée de pointes avec leſquelles il ſe défend contre ceux qui l'approchent, & qu'il darde même au loin contre ceux qui le pourſuivent. Enfin ils prétendent que ſon agilité eſt telle qu'il faute en courant, ce qui n'eſt guere moins que la puiſſance de voler. Pauſanias raporte la plupart de ces contes, ſans y donner confiance; car il commence par déclarer qu'il croit que cet animal n'eſt autre choſe qu'un tigre. Il eſt vrai-ſemblable qu'il a raiſon, & que le danger de l'approcher a produit toutes les fables que les naturaliſtes ont tranſcrites. (*D. J.*)

MANTICLUS; Hercule avoit un temple hors les murs de Meſſine en Sicile, ſous le nom d'Hercule *Manticlus*. Ce temple fut bâti par *Manticlus*, chef d'une colonie des Meſſéniens qui, chaſſés de leur pays, vinrent fonder cette nouvele ville, à laquelle ils donnerent leur nom, 664 ans avant l'ere chrétiene.

MANTILE. *Voyez* NAPPES.

MANTINÉE, ville de l'Arcadie où Antinous le favori de l'empereur Hadrien, eut un temple, des ſacrifices & des jeux qui ſe célébroient tous les cinq ans en ſon honeur. Antinous étoit repréſenté dans ſes ſtatues, ſous la forme de Bacchus. Ce fut par ordre d'Hadrien que Mantinée rendit tous ces honeurs à Antinous, parce que ce jeune homme étoit de Bythinium, colonie des *Mantineens*. *Voyez* ANTINOÜS.

MANTINÉE en Arcadie. MANTINΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze. *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Septime Sévere, de Domna, de Caracalla, de Plautille.

MANTO, étoit fille de Tirésias, & grande devinereſſe comme ſon pere. Il y en a qui ont dit qu'elle avoit eu Hercule pour pere; mais ſuivant la tradition la plus générale, c'étoit Tirésias. On dit que Thebes ayant ſuccombé ſous les éforts des Épigones, dans la ſeconde guerre de Thebes, *Manto* fuyant les vainqueurs, ſe retira à Claros, où elle bâtit le temple d'Apollon Clarien. Une autre tradition portoit que quand les Argiens pillerent le temple de Thebes, ils ne crurent pouvoir s'aquiter du vœu qu'ils avoient fait à Apollon, de lui conſacrer ce qu'il y avoit de plus excellent dans leur butin, s'ils ne lui offroient *Manto*. Elle fut donc envoyée au temple de Delphes. Alcméon qui avoit été généraliſſime de l'armée qui prit Thebes, eut deux enfans de *Manto*, Amphilocus, & la belle Thiſphone. (*Voyez* ces articles.) Ce qu'il y a de particulier dans la naiſſance de ces deux enfans, c'eſt que leur mere eut pour Alcméon la foibleſſe qui leur donna naiſſance, pendant la fureur dont il avoit été ſaiſi après qu'il eut fait mourir ſa mere. Voilà ce qu'Apollodore raporte de *Manto*. Pauſanias dit qu'à la vérité elle fut amenée à Delphes avec les autres priſoniers thébains; mais que l'oracle leur ayant ordoné de fonder une colonie, ils allerent à Claros, où Rhacius en avoit établi une; qu'il l'épouſa, & en eut Mopſus. Strabon donne cependant à Mopſus Apollon pour pere. Au lieu de tout cela, Diodore de Sicile dit que la fille de Tirésias ſe nommoit Daphné; qu'elle fut envoyée à Delphes comme une offrande des Argiens; qu'elle y perfectiona les connoiſſances qu'elle avoit déja dans l'art prophétique; qu'elle écrivit un grand nombre d'oracles; qu'on prétend qu'Homere lui avoit dérobé beaucoup de vers, pour en orner ſes poéſies; qu'on la regarda comme une ſybille, parce qu'elle étoit ſouvent ſaiſie de l'eſprit divin, & qu'elle rendoit pluſieurs réponſes. Pauſanias dit qu'on montroit encore de ſon tems à Thebes, devant le veſtibule d'un temple, la pierre ſur laquelle *Manto* s'aſſeyoit, & qu'on la nommoit la chaiſe de *Manto*. Il falloit qu'elle eût beaucoup voyagé, car Virgile la tranſporte en Italie où le Tibre la rendit mere d'Ænus, qui bâtit une ville qu'il appela du nom de ſa mere *Mantoue*. Enfin, ce fut à Claros qu'elle mourut. On dit que déplorant ſans ceſſe les malheurs de ſa patrie, à la fin elle fondit en larmes, & que ſes pleurs formerent une fontaine & un lac, dont l'eau communiquoit le don de prophétie; mais comme cette eau n'étoit pas ſaine, elle cauſoit auſſi des maladies, & abrégeoit la vie. *Voyez* ALCMÉON, AMPHILOCUS, MOPSUS.

MANTUELIS, *Chlamys Dardanica* (*Treb. Poll. Claud. c.* 17.) eſpece de chlamyde, fermée en partie, approchant de la *penula*.

MANTURNE, divinité romaine, que les maris invoquoient pour obliger leurs femmes à reſter à la maiſon. Ce nom eſt formé de *manere*, demeurer. (*Auguſt. de Civit. Dei. lib.* 6. *c.* 9.)

MANU (A), Muratori (952. 10. 962. 5. 963. 9.), raporte des inſcriptions où ſe liſent ces mots. *Voyez*-en l'explication aux mots *A MANUENSIS* & *A MANU*.

MANUBALISTE, arbalête à main, machine portative, qui ſervoit à lancer des traits.

MANUBIÆ, n'étoient pas les dépouilles des ennemis, mais l'argent provenu de la vente de ces dépouilles.

MANUBIÆ triumphales, les richeſſes & le prix des richeſſes enlevées aux ennemis, que l'on portoit dans la pompe des triomphes.

MANUBIÆ déſignoit les coups & les effets du tonerre, dans le langage énigmatique des augures d'Étrurie.

MANUEL I. Comnene.

MANUEL PORPHYROGENITUS, *AUGUSTUS*.

Ses médailles ſont :

RR. en or.

O. en argent.

R. en M. & P. B.

MANUEL II. Paléologue.

MANUEL PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

Les médailles de ce prince ne ſont point connues.

MANULEARII, tailleurs, faiſeurs de manches. Plaute en fait mention (*Aulul.* 3. 5. 57.), *aut Manulearii aut murrhobathratæ*.

MANUMISSIO & ſes dérivés. *Voyez* Affranchi & Affranchissement.

MANUPRETIUM, prix de la main-d'œuvre.

MANUS, déſignoit particuliérement un coup de dé quelconque.

MANUS déſignoit auſſi une paire de gladiateurs.

MANUS ferreæ. *Voyez* Grappin.

MANUS, fils de Thuiſton, divinité des anciens germains.

MANUSCRITS (*Diplomatique*).

Les plus anciens *manuſcrits* (reliés & non en rouleau) qui exiſtent aujourd'hui, ne ſont pas portés au delà du 3e. ſiecle par les antiquaires : encore n'a-t-on pas de preuves abſolument certaines d'une ſi haute antiquité. Tertullien atteſte avoir vu l'autographe des épîtres de S. Paul. Gellius parle du ſecond livre de l'Énéide, qu'on croyoit être l'original même de Virgile, & qui fut vendu pour vingt figures, (*Sigillaria*) ou petites ſtatues d'or. Pallade s'étoit ſervi d'un livre écrit de la propre main de S. Hyppolite, qui avoit vécu avec les apôtres. Le même auteur cite encore un autre livre écrit de la main d'Origene. Mais ces précieux autographes ne ſubſiſtent plus. Pluſieurs auteurs aſſurent que l'on garde à Veniſe l'évangile de S. Marc écrit de ſa propre main : D. Bernard de Montfaucon avoue qu'il n'a jamais vu de *manuſcrits* qui reſpirent une plus haute antiquité. Il eſt en papier d'Égypte très-fin, de forme carrée & couvert d'argent ; le texte eſt latin, ainſi que les caracteres.

Montfaucon, dit Casley, ne donne que 1200 ans aux plus anciens *manuſcrits* ; il a raiſon, ſuppoſé que les *manuſcrits* aient commencé alors à être reliés, & qu'ils fuſſent auparavant en rouleaux. Mais il eſt certain que long-temps avant les douze derniers ſiecles, les *manuſcrits* étoient déja reliés. „ Il falloit prouver que la maniere d'écrire les livres ſur des feuilles, & de les relier comme ceux qui ſont parvenus juſqu'à nous, a été inventée il y a 1200 ans & qu'avant ce temps les livres étoient écrits ſur des rouleaux, qui ſont beaucoup plus ſujets à s'uſer : mais s'il eſt vrai que long-temps auparavant on les écrivoit en la même forme que ceux qui ſe ſont conſervés juſqu'ici ; ne s'enſuit-il pas que pluſieurs des livres que ce pere reconoît avoir été écrits il y a 1200 ans pouvant raiſonsblement durer encore quelques ſiecles, il y en peut auſſi avoir de ceux-là qui ont été écrits quelques ſiecles plutôt ? M. Casley ne ſauroit croire que tous les *manuſcrits* des ſiecles précédens ſoient péris de vieilleſſe, & qu'un grand nombre de ceux de ce ſiecle ſubſiſtent encore, & même ſi entiers, qu'ils peuvent durer beaucoup plus long-temps. Pour confirmer ce qu'il vient de dire, il indique quelques *manuſcrits* de nos bibliotheques, qui ſelon toutes les apparences ont 1500 ans d'antiquité „. On a des preuves convaincantes que long-temps avant la naiſſance de Notre Seigneur les Grecs & les Romains relioient leurs livres avec de la colle. La ville d'Athènes érigea une ſtatue à l'auteur de cette invention.

Comme la ſuppreſſion des accens paſſe pour un des ſignes d'antiquité le moins équivoque ; nous n'admétons aucun *manuſcrit*, dont l'écriture ne ſoit marquée à ce caractere : ſi ce n'eſt qu'elle en porte d'autres, qui paroiſſent également avantageux, & qu'il n'y ait au moins quelque ſujet de douter, ſi les accens n'ont pas été ajoutés après-coup.

Le ſecond ſigne d'une haute antiquité dans les *manuſcrits* grecs & latins, c'eſt que les mots n'y ſoient point diſtingués les uns des autres.

Le troiſieme ſigne d'antiquité eſt que l'écriture ſoit oneiale & ſur-tout carrée ou ronde, & non penchée ou alongée. (*Nouvele diplomatique*.)

MANUSCRITS d'Herculanum. Voici ce qu'en dit Winckelmann.

Quant à la forme & à l'état des *manuſcrits* trouvés à Herculanum, il faut remarquer que le plus grand nombre ont un palme de hauteur, quelques-uns deux, & d'autres trois ; & que roulés ils portent juſqu'à quatre doigts d'épaiſſeur ou de diametre ; cependant il s'en trouve auſſi quelques-uns d'un demi-palme d'épaiſſeur. La

plupart ſont deſſéchés & auſſi ridés que la corne d'un bouc. La chaleur a produit cet effet, & les a convertis, pour ainſi dire, en charbon; car ils ſont ou noirs, ou d'un gris très-foncé. En les tirant de la fouille, ils n'ont pas tout-à-fait conſervé leur forme cylindrique; ils ont pris un contour inégal & raboteux; & à ne les conſidérer que par l'extérieur, on les prendroit pour du bois pétrifié: ce qui n'empêche pas qu'on en diſtingue aiſément à chaque bout les circonvolutions des feuilles de papier, dont eſt compoſé le rouleau. À l'égard des livres de forme carrée, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul.

Ce papier d'Égypte eſt mince & plus délié qu'une feuille de pavot; il n'a plus la même conſiſtance qu'il avoit dans ſon premier état; le feu, après l'avoir deſſéché, lui en a fait prendre une nouvele; un ſouffle, en le déroulant, peut y cauſer du dérangement. On ne peut douter que ce papier n'ait toujours été fort mince, par l'examen de pluſieurs *manuſcrits* qui ſont moins ridés & moins deſſéchés, & qui cependant étoient roulés auſſi ſerrés qu'ils le paroiſſent aujourd'hui; car comme ceux-ci n'ont pu être comprimés par la chaleur, dans un volome moindre que celui qu'ils occupoient, & qu'ils n'ont diminué en aucun ſens, ils ſont reſtés ſans rides & ſans compreſſion.

Un rouleau de cette ſorte eſt formé de pluſieurs bandes minces & larges comme la main, qui, miſes au bout l'une de l'autre, forment à l'endroit de leur jonction, un recouvrement de la largeur d'un doigt, & ſont ſi bian aſſemblées, que rien n'a été capable de les disjoindre. Les anciens avoient des ouvriers dont la profeſſion étoit de coller ces feuilles; on les nommoit *glutinatores* (*Cic. ad Att. l. IV, ep. 4.*), & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun; car les Athéniens éleverent une ſtatue à un certain Philtatius (*Phol. ex Olimpiodoro.*) qui leur avoit enſeigné à coller les *manuſcrits*, ou, ce qui me paroit plus vrai-ſemblable, qui avoit inventé une eſpece de colle particuliere pour les livres.

Cette bande de papier compoſée de pluſieurs morceaux collés enſemble, étoit ſouvent ſimplement roulée ſur elle-même; mais il y en avoit d'autres qui, ſelon le témoignage du ſcholiaſte (*Porphyr. in hor. Epod. 14, v. 8, p. 285. ed Plant. 1615. 4.*) d'Horace étoient roulés autour d'un tube de bois ou d'os, tantôt mince & tantôt plus gros. C'étoit ſans doute ce que les anciens nommoient le nombril (*umbilicum*) des livres; car ce tube, non ſeulement occupoit au centre du rouleau la même place que le nombril occupe au milieu du ventre, mais ce qui en paroiſſoit au dehors, reſſembloit aſſez pour la figure, à cette partie du corps humain. Cette obſervation me ſervira à donner l'explication d'un paſſage de Martial dans lequel il parle d'un écrit qui n'avoit pas plus de circonférence que l'ombilic:

Quid prodeſt mihi tam macer libellus,
Nullo craſſior ut ſit umbilico,
Si totus tibi triduo legatur?

(*Lib. 2, ep. 6, v. 10.*)

Il ne me paroît pas que ce paſſage ait été bien entendu; la comparaiſon manqueroit de juſteſſe, ſi l'on prétendoit qu'il fût ici queſtion d'un nombril humain. L'auteur latin n'a pas non plus voulu parler de l'ornement qu'on plaçoit ſur la couverture des livres; mais il a eu ſans doute en vue le petit rouleau qui étoit placé au centre du livre. Le poëte veut donc dire, que le livre n'eſt ni plus fourni ni plus épais que le petit tube ou bâton autour duquel il eſt roulé. Voilà auſſi pourquoi l'on diſoit *ad umbilicum adducere* (*Hor. loc. cit.*), pour ſignifier finir un écrit, prêt à être mis en rouleau; & *ad umbilicum pervenire* (*Martial. liv. 5, ep. 9. v. 2.*), lorſqu'on vouloit exprimer la lecture qu'on a faite de cet écrit, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu au rouleau.

En conſéquence, il faut ſe figurer que le bâton intérieur qui ſervoit à dérouler, demandoit un autre bâton ou tube extérieur, pour rouler une ſeconde fois le *manuſcrit* que l'on avoit déroulé, & que ces tubes étoient atachés à chacune des extrémités de la bande qui formoit l'enſemble du livre. De cette façon, après avoir entiérement achevé la lecture du livre, le tube qui auparavant étoit en dedans, ſe retrouvoit en dehors, juſqu'à ce qu'on eût fait une nouvele & ſemblable opération, & qu'on eût remis les choſes dans leur état primitif.

Les *manuſcrits* d'Herculanum n'ont point de ſecond tube; mais apparemment que la feuille à laquelle il étoit ataché, & qui faiſoit la couche extérieure du livre, n'exiſte plus, du moins aux rouleaux qu'on a examinés, & par conſéquent l'on peut croire que ce tube a été perdu. Ils ſont très-viſibles ſur le livre ou rouleau que tient la muſe Clio, dans un tableau d'Herculanum (*tome ſecond, planche ſeconde*). D'ailleurs les anciens parlent ſouvent au pluriel (*Mart. lib. VIII, ep. 2, v. 9; lib. IV, ep. 91, v. 2; lib. VIII, ep. 61, v. 4; Stat. l. IV; Subr. 9.*), de ces ſortes de tubes conſacrés aux *Manuſcrits*. Dans quelques-uns de ces *Manuſcrits*, on voit quelque choſe qui entre dans l'intérieur du tube, & qui paroît être une petite baguete, ſur laquelle le tube tournoit en roulant; quand celui-ci n'avoit que la hauteur du *manuſcrit*, la baguete qui le dépaſſoit, ſervoit à tourner le tube. Cette baguete ſe terminoit, ſelon les apparences, en un

bouton travaillé au tour, & peint; ce qui a fait dire à un poëte : *Pictis luxurieris umbilicis*. C'eſt auſſi ſur cette baguete, quand il y en avoit une, que s'atachoit, à ce qu'il paroît, l'étiquete qu'oo aperçoit dans une des peintures d'Herculanum citée plus haut, & qui, pendue au rouleau, portoit apparemment le titre du livre. Cette dénomination priſe de l'ombilic des tubes, dont je viens de parler, peut avoir paſſé daos la ſuite à l'ornement du milieu du volume ou de la couverture des livres carrés, comme Martorelli le préſume, d'après un paſſage du traité de Lucien *contra indoctos*. (Διφθέρας πορφυρᾶς καὶ ὑμενὶς ὑπὲρ ὀμφαλὸς ἐνηδῶν.) Cet ornement étoit ou uoe garniture de cuivre, comme il y en a dans nos plus vieux livres ou ſimplement un timbre, tel qu'on en met ordinairement ſur des relures en parchemin.

En déroulant les *manuſcrits*, on avoit coutume d'en tenir un bout ſous le menton (*Martial*, *l. j. epigr.* 67.); mais il n'étoit pas poſſible de les lire peodant cette opération, ainſi qu'on a interprété ſur ce ſujet le poëte cité (*Schwarz*: *diſſert. de ornam. libror.* §. 19.). Car, lorſque le *manuſcrit* étoit ainſi déroulé, l'écriture ſe trouvoit en travers; mais on tenoit un des bouts du rouleau ſous le menton, afin de le dérouler d'une maoiere égale; après quoi, on tournoit ce qui étoit ainſi déroulé dans le ſens requis pour le lire.

Il étoit également impoſſible de lire, en tenant ainſi le bout du rouleau ſous le menton, ni les *manuſcrits* trouvés à Herculanum, qui ſont écrits par colonnes ſur la largeur du papier, ni les actes de Ravenne, dont l'écriture deſcend ſur toute la largeur du rouleau.

Les *manuſcrits* d'Herculanum ne ſont écrits que d'un ſeul côté; pas un n'eſt ἐνσέλιδος, *écrit des deux côtes*; ce qu'on ne faiſoit pas apparemment ſur du papier ſimple, tel que celui-ci. Le côté de l'écriture eſt placé dans l'intérieur des rouleaux; & c'eſt par cette raiſon, qu'il eſt difficile de ſavoir de quelle eſpece eſt l'écriture, avant que d'avoir commencé de les dérouler: il faut done que les *manuſcrits* écrits des deux côtés aient été faits ſur du papier double ou doublé.

Tous ces ouvrages ſont écrits par colonnes larges d'environ quatre bons doigts, c'eſt-à-dire, occupane autant d'eſpace qu'un vers grec de ſix pieds; une colonne contient dans quelques *manuſcrits*, quarante lignes, & dans d'aotres quarante-quatre. On a laiſſé entre les colonnes l'eſpace d'un doigt de blanc; & il paroît que ces colonnes ont été encâdrées avec des lignes rouges, comme on faiſoit à l'égard de beaucoup de livres dans les premieres impreſſions: ces lignes ou encâdremens ſont aujourd'hui blanchâtres; ce qui, ſans doute, eſt un effet du fer ſur le minium ou cinnabre. On ne remarque ici, comme ſur le parchemin, aucune trace de ces lignes qui y étoiene miſes pour régler l'écriture; mais comme ce papier ſimple étoit fort mince, & qu'il paroîſt avoir été tranſparent, on ſe ſervoit ſans doute d'une feuille de papier réglé ou d'un tranſparent qu'on mettoit deſſous.

Le premier *manuſcrit* d'Herculanum, qui a été déroulé, contient quarante colonnes, & ſa longueur eſt de treize palmes; le ſecond eſt de ſoixante-dix colonoes; le troiſieme peut avoir environ douze palmes de longueur; & le quatrieme, trente. Je ne garantis point l'exactitude de ces meſures, ces *manuſcrits* déroulés étaot fort difficiles à voir. Le premier eſt le ſeul qui ſoit expoſé dans une armoire du cabinet: on l'a coupé en cinq parties, chacune de huit colonnes, qu'on a collées ſur du papier, & qu'on a encâdrées.

Pline parle de *manuſcrits* traités ſur du papier doublé, c'eſt-à-dire, qui étoit compoſé de deux feuilles collées enſemble, de maniere que l'une de ces feuilles étoit placée ſur ſa longueur, & l'autre ſur ſa largeur; de ſorte que les fibres de ces deux feuilles ſe croiſoient. De cette eſpece de papier collé ou doublé, ſont quelques diplômes que l'on conſerve dans la bibliotheque du Vatican, où l'on garde auſſi ceux des exarques de Ravenne, que Maffei a expliqués dans ſon hiſtoire diplomatique. Un de ces diplômes, de huit palmes de longueur, a ſon étui particulier qui le ferme. Le papier de ces diplômes eſt compoſé de fibres grôſſieres, de l'épaiſſeur d'un grôs fil. De cette même eſpece de papier, & pareillement doublé, ſont auſſi faits quelques actes qu'on garde dans les archives de Ravenne. Mais on ne trouve point dans la bibliotheque du Vatican les diſcours de S. Auguſtin, écrits ſur des feuilles de vélin, avec des feuilles de papier d'Égypte, intercalées en pluſieurs endroits, comme le dit dom Mabillon, qui a vu ces diſcours dans la bibliotheque du préſident Pétau, qui l'acheta de la reine Chriſtine, & qui, dans la ſuite, fut incorporée dans celle du Vatican. Il ſe peut que ce *manuſcrit* en ait été enlevé, ainſi que pluſieurs autres, avant que ce tréſor aie paſſé de Suede à Rome.

Les *manuſcrits* d'Herculaoum, dont le papier eſt ſimple, & oon doublé ou collé, nous prouvent que ce ſeroit une erreur de croire, d'après la deſcription que Pline nous donne de la préparation du papier à écrire, où il ne parle que du papier collé ou doublé, que ce ſeroit une erreur de croire, dis-je, que les anciens oe firent jamais uſage du papier ſimple. Ce papier ſimple, où compoſé d'une ſeule feuille, étoit néanmoins trop mince pour pouvoir y écrire des deux côtés; & ſi l'oo avoit voulu s'en ſervir de cette maniere, il auroit fallu ſans doute en coller deux feuilles enſemble: tel fut probablement le papier des cent ſoixante livres du *commentarium electo-*

Digitized by Google

rum, que Pline l'ancien laiſſa après lui, & qui étoit écrit des deux côtés. (*Plin. Jun. l. iij, ep.* 5.) Quand le papier n'étoit écrit que d'un ſeul côté, & lorſqu'on ne vouloit plus faire uſage du *manuſcrit*, on ſe ſervoit du *verſo*, ou dos de cet écrit, qui étoit reſté en blanc, pour faire le canevas d'un nouvel ouvrage, ou pour y écrire des remarques qu'on nommoit, à cauſe de cela, *adverſaria*, parce qu'elles étoient écrites, *in adverſa parte*, ſur le dos du papier. On donnoit auſſi ce papier, écrit d'un ſeul côté, aux enfans, pour leur apprendre à écrire. (*Horat. l. j. ep.* 20.) Le papier des anciens étoit, ſuivant Pline, Auſone & Caſſiodore, d'uo blanc de neige. Rittershauſen (*Obſ. ad Phædri fab. p.* 50.) doit être compté parmi les écrivains qui ont fauſſement cru que le papier étoit fait avec de l'écorce d'arbre. *Voyez* ENCRE.

MAPALIA, ſ. n. pl. Ce mot déſigne proprement les habitations ruſtiques des Numides. On voit encore, dit Salluſte, que leurs bâtimens, qu'ils nomment *mapalia*, conſervent la figure des carênes des vaiſſeaux, par leur longueur & leur couverture ciotrées des deux côtés. Ces ſortes de bâtimens numides étoient des eſpeces de tentes portatives, couvertes de chaume, c'eſt ce qui fait dire à Lucain :

Surgere congeſto non culta mapalia *culmo*.

Virgile fait une peinture admirable de la vie de ces Numides :

Omnia ſecum,
Armentarius afer agit, tectumque, laremque,
Armaque, amyclæumque canem, creſſamque pharetram.
Non ſecus ac patriis acer romanus in armis
Injuſta ſub faſce viam dum carpit . . . . . .

Quoique Caton prétende que ces ſortes de cabanes étoient rondes, & que S. Jérôme les repréſente ſemblables à des fours, l'on peut joindre au témoignage de Salluſte celui de Silius Italicus, (*lib. II. v.* 85.), qui leur donne déciſivement une figure longue.

Ipſi autem gregibus per longa mapalia *lectis*
Ante aciem oſtendebat equos.

L'eſpece d'édifice nommé *magalia*, ne différoit des *mapalia*, qu'en ce que les *magalia* étoient ſtables, & qu'ils ne pouvoient ſe tranſporter, comme les *mapalia*, qu'on peut comparer aux tentes des Tartares vagabonds.

Le mot *mapalia* ne ſe trouve pas également dans les hiſtoriens, les poëtes & les géographes, pour déſigner des maiſons champêtres, ainſi que des huttes & des cabanes portatives. *Mappalia*, avec deux *pp*, veut dire des ruines, des *maſures*. (*D. J.*)

MAPPA circenſis. C'étoit chez les Romains, un rouleau de linge qui ſervoit de ſignal pour annoncer le commencement des jeux du cirque. On trouve ſouvent gravé dans les diptyques, le nom, les qualités du conſul, ſa figure, ſon ſceptre d'ivoire, des animaux, des gladiateurs, le rouleau *mappa circenſis*, & tout ce qui devoit faire partie des jeux qu'il donnoit au public, en prenant poſſeſſion du conſulat. (*D. J.*)

MAPPAIRE, nom d'officier chez les anciens Romains; c'étoit celui qui, dans les jeux publics, comme celui du cirque & des gladiateurs, donnoit le ſignal pour commencer, en jetant une nappe, *mappa*, qu'il recevoit auparavant de l'empereur, du conſul, ou de quelqu'autre magiſtrat apparemment le plus diſtingué, qui fut préſent, ou de celui qui donnoit les jeux. *Voyez* AGACIA.

MARATHESIUM dans l'Ionie.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MARATHON, fils d'Épopée, petit-fils d'Alaus, qui avoit le ſoleil pour pere, craignant la colere & les mauvais traitemens d'Épopée, s'étoit établi dans la partie maritime de l'Attique. Après la mort de ſon pere, il revint dans le Péloponeſe, partagea le royaume avec ſes enfans & retourna enſuite dans l'Attique, où ſes deux fils Sicyon & Cerinthus s'établirent & donnerent leur nom aux lieux qui leur étoient échus en partage. *Marathon* donna auſſi le ſien à une bourgade qui devint célebre dans la ſuite, & où ſa mémoire fut honorée.

MARATHON, fleuve. *Voyez* HIMERE.

MARATHON, bourgade de l'Attique, célebre par la victoire que Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens, y remporta ſur les Perſes, dont l'armée étoit de cent mille hommes. Les vainqueurs ne perdirent que deux cents hommes, à qui on érigea ſur le champ de bataille d'illuſtres monumens, où leurs noms, & celui de leurs tribus étoient marqués. Pauſanias dit „ que, ſi „ l'on veut croire les *Marathoniens*, il y eut dans „ cette fameuſe journée un événement fort ſingulier. Un inconnu, qui avoit l'air & l'habit „ d'un payſan, vint ſe mettre du côté des Athé„ niens durant la mêlée, tua un grand nombre „ de barbares avec le manche de ſa charue, & „ diſparut auſſi-tôt après. Les Athéniens ayant „ conſulté l'oracle pour ſavoir qui étoit cet in„ connu, n'eurent d'autre réponſe, ſinon qu'ils „ honoraſſent le héros *Echetlee*. (ἐχέτλη ſignifie „ manche d'une charue.) On raconte encore que, „ dans la campagne de *Marathon*, on entend, toutes les nuits, des henniſſemens de „ chevaux & un bruit de combatans: tous ceux „ que la curioſité y attire, & qui prêtent l'o„ reille à deſſein, s'en retournent fort mal„ traités; mais ceux qui, paſſant leur chemin,

„ voient ou entendent quelque choſe, n'offenſent „ point les mânes, & il ne leur arive point de „ mal „ .

Marathon étoit déja fameux par la victoire de Théſée, ſur un furieux taureau qu'Hercule avoit amené de Crete, par ordre d'Euryſthée, & qui ayant été lâché dans le territoire de *Marathon*, y faiſoit d'horribles dégâts. Théſée combatit cet animal, le dompta, l'amena tout vivant à Athènes pour le faire voir au peuple, & le ſacrifia enſuite à Apollon.

MARATHONIA, dans la Thrace.

Gnltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MARBRE. „ Les artiſtes de toutes les nations, dit Winckelmann, (*Hiſt. de l'Art, liv. I. chap.* 2.) ſe ſont étudiés à bien travailler le *marbre*. Les eſpeces de *marbre* les plus connues chez les Grecs étoient ceux de l'île de Paros & du mont Pentélicien, dans l'Attique. Les ſtatues antiques nous offrent encore aujourd'hui ces eſpeces capitales des *marbres* grecs ; ſavoir, un *marbre* à petits grains, qui reſſemble à une pâte blanche & laiteuſe ; & un autre à grôs grains, qui eſt mêlé de particules brillantes comme des grains de ſel, & qui eſt appelé pour cela *marmo ſalino*. Il y a grande apparence que c'eſt cette derniere ſorte qu'on appelnit le *marbre* pentélicien. Ce *marbre* eſt très-ſolide, & infiniment plus dur que quelques eſpeces de celui de Paros; à cauſe de cette propriété & de l'inégalité de ſes grains, il n'eſt pas tout-à-fait auſſi maniable que le premier, qui eſt par cette raiſon plus propre pour les ornemens & les ouvrages délicats. C'eſt de *marbre* pentélicien qu'eſt faite la belle Pallas de la Villa Albani, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler. Quant au *marbre* de Paros, ſi renommé chez les anciens par ſa blancheur, qui approche le plus de la peau, il s'en trouve de différente dureté & de diverſes qualités; mais en général, l'homogénéité de ſes parties le rend plus propre pour la compoſition de toutes ſortes d'ouvages de ſculpture. Depuis quelques années, l'on a trouvé dans les *marbrieres* de Carare des veines & des couches, qui ne le cedent aux *marbres* de Paros ni pour la fineſſe du grain, ni pour la beauté de la couleur. La plus belle eſpece de ce *marbre* eſt preſqu'auſſi dure que le porphyre. Parmi pluſieurs ſtatues exécutées en *marbre* de Paros, on voit à la Farnéſine un vieux héros grec tué, un phrygien mourant, & une amazône morte, figures moitié grandes comme nature. A la Villa Borgheſe, on trouve un jeune héros bleſſé, de même grandeur, &, à ce qu'il paroît, de la même main„.

„ Dans les commencemens, on employoit le *marbre* blanc à faire la tête, les mains & les pieds des figures de bois: telles étoient les ſtatues de Junon (*Pauſan. l.* 7. *p.* 382. *l.* 33.) & de Vénus, de la main de Damophon. (*Id. l.* 8. *p.* 665. *l.* 16.) Cette maniere étoit encore pratiquée du temps de Phidias: ſa Pallas de Platée étoit travaillée dans ce goût. (*Id. ibid.*) Les ſtatues, dont les ſeules extrémités étoient de pierre, furent nommées *Acrolithi*. C'eſt-là le vrai ſens de ce mot ; que ni Saumaiſe, (*Vitruv. l.* 2. *c.* 8. *p.* 59. *l.* 19.), ni les autres commentateurs, n'ont jamais bien ſaiſi. (*Not. ad ſcrip. hiſt. aug. p.* 322.) Pline obſerve qu'on n'avoit commencé à travailler en *marbre* que dans la cinquantieme olympiade, (*Conf. Triller. Obſer. Crit. l.* 4. *c.* 6. *Paciaud. Monum. Pelop. vol.* 2. *p.* 44.), ce qui ne doit s'entendre ſans doute que des figures entieres. On avoit auſſi des ſtatues de *marbre* vêtues d'une étoſe réelle : telles étoient les figures d'une Cérès à Bura en Achaïe (*Plin. l.* 36. *c.* 4. *& pag.* 724. *l.* 15.), & d'un très-ancien Eſculape à Sicyone. (*Pauſan. l.* 7, *p.* 590. *l.* 13.) „

„ Dans la ſuite cette maniere de draper fit naître l'idée de peindre le vêtement des ſtatues de *marbre*, ce que nous voyons à une Diane trouvée à Herculanum en 1750. Cette figure eſt haute de quatre palmes & demi, & paroît remonter au premier temps de l'art. Les cheveux en ſont blonds, la tunique eſt blanche, ainſi que la robe, au bas de laquelle il y a trois bandes qui font le tour; la bande d'en-bas eſt mince & couleur d'or; la ſeconde eſt un peu plus large & couleur de laque ornée de filets & de fleurs blanchâtres; la troiſieme eſt auſſi couleur de laque. La ſtatue que le Corydon de Virgile vouloit ériger à Diane, devoit être de *marbre*, avec des brodequins rouges. (*Eclog. VII. v.* 31.) On a des ſtatues de *marbre* de différentes eſpeces; on en a auſſi de *marbre* de diverſes couleurs ; mais juſqu'ici il ne s'en eſt pas trouvé de vert antique, *marbre* qu'on tiroit des carrieres du Promontoire de Tenare en Laconie. (*Sext. Empyr. Pyrrh. hypot. l.* 1. *p.* 25. *E.*) „ .

„ Quand Pauſanias parle de deux ſtatues de l'empereur Hadrien qu'on voyoit à Athènes, l'une faite de *marbre* de l'île de Thaſe, & l'autre de *marbre* d'Égypte (*Pauſan. liv. I. p.* 42. *l.* 33.), il veut dire ſans doute que celle-ci étoit de porphyre, & celle-là de *marbre* tacheté (*Plin. l.* 36. *c.* 5.), de celui peut-être que nous nommons *Paonazzo*. Il réſulte du récit de ces ſtatues que la tête, les mains & les pieds de ces ſtatues étoient de *marbre* blanc„.

„ L'Égypte avoit auſſi des carrieres de différens *marbres*, fait atteſté par les voyageurs qui nous ſont la deſcription d'une infinité d'ouvrages de ce pays, encore ſubſiſtans en *marbre* blanc, noir & jaunâtre. C'eſt de *marbre* blanc que ſont revêtues les galeries longues & étroites de la grande pyramide ; (*Norden, voy. d'Égypte, p.* 1. *p.* 79.) & ſelon toutes les apparences, ce *marbre* n'eſt pas de Paros, comme on l'avoit laiſſé croire à Pline. (*Plin. l.* 36. *c.* 19. *§.* 2. *p.* 340.) Le cabinet du collége romain conſerve une table du même *marbre*, travaillée de relief, & dans le

le goût égyptien. Je ſuis indéciſ ſur un ouvrage d'un fini extrême, conſervé au cabinet d'Herculanum; c'eſt un petit buſte d'homme d'environ un demi-palme de hauteur, avec de la barbe, & fait d'un riche *marbre* blanc, qu'on nomme *palumbino*. Mon indéciſion vient de ce que la barbe de cette figure eſt jetée à la maniere de celle des hermès pendant que toutes les ſtatues d'hommes des Égyptiens ſont avec un menton uni „.

„ On appele un Marbre *rougeâtre*, le *marbre* égyptien, & l'on ne connoît cependant aucune ſtatue d'ancien ſtyle égyptien, qui ſoit faite de ce *marbre*. Il s'en trouve à la vérité du ſtyle imité de l'égyptien, mais faite en Italie ſous Hadrien. On peut croire que ſon regne eſt l'époque ou ce marbre fut travaillé, comme les ſtatues de Porphyre ne commencerent que ſous Claude. Les Grecs n'avoient garde d'employer des *marbres* colorés, qui rompent tout l'effet de la ſculpture „.

„ Il n'eſt pas aiſé de prononcer ſur les ſtatues de *marbre*, qui paroiſſent d'exécution étruſque, parce qu'elles peuvent être des premiers temps des Grecs; & la vrai-ſemblance eſt toujours plus pour la derniere que pour la premiere opinion. Il ſe pouroit donc qu'un Apollon, expoſé au cabinet du Capitole, & d'une autre ſtatue de ce Dieu, trouvée dans un petit temple du Cap de Circé, conſervée au palais Conti fuſſent plutôt greques qu'étruſques. De même je n'oſerois ſoutenir qu'une prétendue Veſtale du palais Giuſtiniani, peut-être la plus anciene ſtatue qui ſoit à Rome, ainſi qu'une Diane du cabinet d'Herculanum, ayant tous les caracteres du ſtyle étruſque, fuſſent d'un artiſte de cette nation, au lieu d'être de la main d'uo grec. La plus forte préſomption en faveur d'un travail étruſque, pouroit tomber ſur un morceau conſervé à la villa Albani. C'eſt la ſtatue d'un prétendu prêtre, morceau plus grande que le naturel & d'une bonne conſervation pour toutes les parties, hormis les bras qui ſont reſtaurés. L'atitude de cette figure eſt parfaitement droite, & ſes pieds ne ſont pas ſéparés. Le plis de la robe, qui eſt ſans manches, ſont parelleles & arangés les uns ſur les autres, comme s'ils étoient repaſſés. Les manches de la tunique ſont jetées en plis amples, mais applatis „.

„ Le *marbre* étant la principale matiere miſe en œuvre par l'antiquité, dit Winckelmann (*hiſt. de l'Art, liv. 4 ch. 7.*) mérite une attention particuliere. La plupart des ſtatues de *marbre* ſont exécutées d'un ſeul bloc. Platon dans ſa république, en fait une loi. (*Plat. Leg. 12. p. 956.*) Cependant quelques-unes des plus belles ſtatues de *marbre* nous ſont connoître que, dès le commencement de l'art, on étoit dans l'uſage de travailler les têtes ſéparement, & de les adapter enſuite aux troncs, c'eſt ce qu'on voit clairement aux têtes de Niobé & de ſes filles aux deux Pallas de la Villa Albani.

„ Les caryatides, découvertes il y a quelques anoées, ont auſſi des têtes raportées. Quelquefois on pratiquoit la même choſe par raport aux bras: ceux des deux Pallas en queſtion ſont adaptés aux ſtatues „.

„ La figure preſque coloſſale, repréſentant un fleuve, conſervée aujourd'hui à la Villa Albani & placée autrefois à la maiſon de campagne des ducs d'Eſte à Tivoli, nous fait voir que les ſtatuaires anciens avoient coutume d'ébaucher leurs ſtatues par le même procédé que font les ſculpteurs modernes; car la partie inférieure de cette ſtatue eſt à peine degroſſie. Sur les principaux os, couverts par la draperie, on a laiſſé des points ſaillans, qui ſont les maſſes deſtinées à être enlevées avec l'outil dans l'entiere exécution, comme l'on fait encore aujourd'hui „.

„ On voit par quelques ſtatues que les anciens procédoient comme les modernes dans la maniere de traiter les membres iſolés d'une figure, & que pour travailler ſans riſque les parties ſéparées, ils les aſſujétiſſoient à la figure par un ſoutien. C'eſt ce qu'on remarque même à quelques ſtatues où cela pouroit bien ne pas paroître néceſſaire. A un Hercule du jardin Borgheſe, on voit l'extrémité des parties naturelles repoſer ſur un pareil ſoutien, qui eſt une baguete de *marbre* proprement travaillée & de l'épaiſſeur d'un tuyau de plume; cet apui eſt aſſujeti aux membres & aux teſticules. Du reſte cet Hercule, par raport à ſa parfaite conſervation, peut être rangé dans la claſſe des figures les plus rares de Rome: car il eſt tellement intact, qu'il ne lui manque que les extrêmités de deux doigts du pied, qui n'auroient pas non plus ſouferts, s'ils ne débordoient pas la plinthe „.

„ Après l'exécution complete des ſtatues, on prenoit le parti, ou de les polir entiérement, ce qui ſe faiſoit d'abord avec la pierre ponce & enſuite avec la potée & le tripoli, ou de les repaſſer d'un bout à l'autre avec l'outil. Cette derniere opération ſe faiſoit ſans doute, après avoir donné le premier poli aux figures avec la pierre ponce. On procédoit ainſi, tant pour s'approcher de la vérité des chairs & des draperies que pour mieux dévoiler le fini de l'exécution; parce que les parties entiérement polies jetent un éclat ſi vif, lorſqu'elles ſont éclairées, qu'on n'y peut pas toujours remarquer le travail le plus ſoigné. Il eſt probable qu'on craignoit auſſi que le frotement & le poliment des ſtatues, ne leur fiſſent perdre les traits les plus ſavans & les touches les plus moëleuſes, atendu que cette opération ne ſe fait pas par le ſculpteur lui-même. De là quelques ſtatuaires ont eu la patience de remanier leurs ouvrages & de promener doucement le ciſeau ſur toutes les parties „.

„ Cependaot la plupart des ſtatues, même les coloſſales ſont entiérement polies, ainſi que le font voir les morceaux du prétendu coloſſe de

l'Apollon du Capitole. Deux têtes coloſſales qui repréſentent des tritons, & deux autres têtes auſſi coloſſales de Titus & de Trajan de la Villa Albani, nous offrent des chairs avec le même poli. Le mot du philoſophe Lacyde qui dit, après avoir refuſé l'invitation du roi Attale, „ qu'il ne falloit voir les rois que de loin comme „ les ſtatues „, neſauroit être appliqué à toutes les ſtatues, ainſi qu'il pouroit bien l'être à tous les rois. Il eſt certain que les monumens que nous venons de citer ſont tellement terminés, qu'ils peuvent être comparés pour le polimeot aux gravures des pierres précieuſes „.

„ A l'égard des ſtatues, entiérement travaillées avec l'outil, la plus belle eſt ſans contre-dit le Laocoon. C'eſt ici qu'un œil attentif découvre avec quelle dextérité & quelle ſûreté le ſtatuaire a promené l'inſtrument ſur ſoo ouvrage, pour ne pas perdre les touches ſavantes par un frotement reitéré. L'épiderme de cette ſtatue, paroît un peu brut, en comparaiſon de la peau liſſe d'autres figures; mais ce brut eſt comme un velours doux, comparé à un ſatin brillant. L'épiderme du Laocoon eſt pour ainſi dire comme la peau des premiers Grecs, qui n'étoit point dilatée par l'emploi fréquent des bains chauds, ni relâchée par l'uſage répété des frotoirs connus chez les Romains amolis par le luxe. Sur la peau de ces hommes nageoit une tranſpiration ſalutaire, comme le premier duvet qui revêt le menton de l'adoleſcent „.

„ Ces comparaiſons éclairciront peut-être mieux une expreſſion obſcure de Denis d'Halicarnaſſe (*Epiſt. ad Cn. Pompei de ſtat.* p. 204. *L.* 7), que les diſputes ſavantes & emportées des Sanmaiſe (*not. in Tertul. de Pal.* p. 234. *ſeq. conſut. animadvert. Andr. Cercotii*, p. 172, 189.) & de Petau (*Andr. Kerkoetii*, *Maſtigoph. part.* 3. *pag.* 106. *ſeq.*). Voici cette expreſſion : χνοῦς ἀρχαιοτάτης & χνοῦς ἀρχαιότατος; il s'agit du ſtyle de Platon ainſi que de quelques autres paſſages ſynonimes des auteurs; tel que le *Littera veterrimæ* de Cicéron (*ad Attic. l.* 14. *ep.* 7.) À mon avis on pouroit rendre l'expreſſion greque, priſe en général, par le *velouté* & *l'onctueux de l'antiquité*. En prenant le mot χνοῦς non dans ſa ſignification éloignée & impropre, comme firent nos ſavans, mais dans ſon ſens primitif & naturel, qui déſigne le premier duvet du menton, & en comparant cette expreſſion à l'application que je fais de cette image à l'épiderme de Laocoon, l'on ſentira que Denis d'Halicarnaſſe a voulu dire la même choſe. Hardion (*ſur une lettre de Denis d'Halicarnaſſe à Pompée*, p. 128.), qui a prétendu expliquer ce paſſage après les ſavans en queſtion, nous laiſſe plus incertains qu'auparavant. Le mot χνοῦς rend la même image, lorſqu'il eſt employé pour déſigner la peau velouteé des fruits, comme dans Ariſtophane. (*Nub.* v. 974.) „.

„ Du reſte les monumens de ſculpture, terminés au ſimple outil, ſont en aſſez grand nombre. Tels ſont entr'autres les deux grands lions, placés à l'entrée de l'arſénal de Veniſe & tranſportés d'Athènes en cette ville: ils ſont traités avec le ſimple outil, ainſi que l'exigent le poil & la criniere de ce fier animal „.

„ D'après la lettre greque H, gravée ſur le ſocle d'uo faune, au palais Altieri, l'on peut conjecturer que les ſtatues raogées dans un même endroit, portoient les marques de leur nombre, & que celle dont nous parlons avoit été la huitieme. Uo buſte, dont fait mention une inſcription greque, s'eſt trouvé marqué de la même lettre. L'inſcription nous fait voir que ce morceau étoit placé dans un temple de Sérapis, & la lettre nous montre que c'étoit le huitieme buſte. C'eſt ce que le traducteur de cette inſcription n'a pas remarqué, & de là il a regardé la lettre H comme ſuperflue. (*Falcon. Inſcr. Athlet.* p. 17.) Je crois que la lettre N, gravée ſur le tronc d'une amazone dans le cabinet du Capitole, ſignifie le nombre de cinquante, c'eſt-à-dire, que cette ſtatue étoit la cinquaotieme dans l'endroit où elle étoit placée „.

„ Le marbre noir, tiré des carrieres de l'île de Lesbos (*Philoſtrat. vit. Sophiſt. lib.* 2. *p.* 556.), fut employé plutard que le blanc. Il ſe trouve toutefois une ſtatue de ce *marbre*, faite par un ancien artiſte Éginete. L'eſpece la plus dure & la plus fine de ce *marbre* ſe nomme ordinairement paraogon ou pierre de touche. Quant aux figures greques entieres de cette pierre, il s'en eſt conſervé pluſieurs; un Apollon dans la galerie du palais Farneſe; le Dieu nommé vulgairement *Aventinus*, dans le cabinet du Capitole, morceaux plus grands que nature; de plus, les deux Centaures qui avoient apartenu autrefois au cardinal Furietti, & qui ſont incorporés aujourd'hui aux antiques du cabioet du Capitole, morceaux dont les maîtres, Ariſtéas & Papias d'Aphrodiſium, ont gravé leurs noms ſur le ſocle des figures. En fait de ſtatue de grandeur naturele, il ſe trouve un jeune ſatyre qui danſe, & un athlete qui tient daos ſa main un flacon d'huile, figures qui ſe voient toutes deux à la Villa Albani, & qui furent découvertes par le cardinal Alexandre dans les fouilles de l'anciene ville d'Antium, où on les trouva placées, outre un Jupiter & un Eſculape auſſi de *marbre* noir & de même grandeur, dans une ſalle ronde près do théâtre. Indépendament de ces ſtatues, exécutées dans le ſtyle grec, & faites de *marbre* noir, il y a encore celles qui ſoot des imitations de la maniere égyptiene, & qu'on a trouvées à Tivoli, daos les fouilles de la Villa Adriana „.

„ La pierre calcaire noire dont nous parlons differe beaucoup par raport à la dureté. Le *marbre* le plus tendre de cette eſpece, c'eſt le plus noir, & c'eſt celui que nous appelons le noir antique, *nero antico*; quant à celui qu'on tire en-

core des carrieres, il n'eſt pas de bonne qualité ; & il eſt d'ordinaire câſſante comme du verre. La dureté du *marbre* des Centaures en queſtion l'a fait prendre par quelques connoiſſeurs pour une pierre d'Égypte ; mais l'expérience a bientôt démontré le peu de fondement de leurs conjectures ».

Le premier des Romains qui employa dans ſa maiſon un *marbre* étranger, fut l'orateur Craſſus (*Plin.* 363.) l'an de Rome 662. M. Brutus lui reprocha ce luxe, qui conſiſtoit en ſix colonnes du mont Hymette ſitué dans l'Attique, & longues de douze pieds romains. Peu de temps après M. Scaurus, gendre de Sylla, étant édile, fit tranſporter à Rome pour bâtir ſon fameux théâtre, 360 colonnes de *marbre*. Dès-lors l'emploi du marbre devint ordinaire à Rome, & Mamurra chevalier préfet des ouvriers de Céſar dans les Gaules, fit incruſter de *marbre* toute ſa maiſon bâtie ſur le Cœlius.

En 666 & avant Mamurra, M. Lepidus fut blâmé pour avoir fait les chambranles des portes de ſa maiſon en *marbre* de Numidie. Quatre ans après, Lucullus fit paroître ce *marbre* noir tacheté auquel il donna ſon nom.

Sidoine nous a conſervé les noms de cinq variétés de *marbre* fort recherchées des anciens, à cauſe de leurs couleurs : (*Carm. XI* 17.). *Hic lapis eſt de quinque locis, dans quinque colores : Æthiopus, Phrygius, Parius, Pœnus, Lacedæmon, purpureus, viridis, maculoſus, eburnus, & albus.* Le *marbre* de Laconie étoit vert ; celui de Paros, blanc ; celui de Carthage, rouge ; celui de Phrygie, tacheté ; celui d'Éthiopie, jaune clair, comme l'ivoire qui a vieilli.

Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome bâtie de brique, & de l'avoir laiſſée bâtie en *marbre*. Le fondement de cette aſſertion eſt que l'emploi du *marbre* devint très-commun en Italie. Auſſi a-t-on trouvé à Pompéi un buffet couvert de *marbre*, & à Herculanum des batans de porte tout entiers de *marbre*.

MARCA : Varron (*de ling. lat.* 8. 38.), dit que l'on n'appeloit point une femme *Marca*, ni *Numeria*. Cependant on lit le contraire ſur d'anciennes inſcriptions (*Gruter.* 522. 10.) :

M. ÆLIA TERTULLA.

L. CÆCILIUS UXORI FE.

Et page 885. 14 :

P. L. F. POSTUMENIA.

M. AURELIÆ. D. M. F.

MARC AGRIPPA, }
MARC ANTOINE, } *Voyez* AGRIPPA, ANTOINE, AURELE, &c.
MARC AURELE, }

MARCELLUS, ſurnom de la famille CLAUDIA.

MARCELLUS, neveu d'Auguſte. Les Savans qui ont expliqué les Antiquités d'Herculanum, ont donné mal-à-propos le nom de *Marcellus* à un buſte de *bronze* de grandeur naturele ; les oreilles écraſées de ce buſte & ſes cheveux le font clairement reconoître pour un Hercule. (*Bronzi, Ercol. tav.* 49.)

MARCELLÉES ; fêtes que les Syracuſains inſtituerent à l'honeur de Marcellus, en mémoire de la ſageſſe avec laquelle il avoit gouverné la Sicile. Verrès les abolit. (*Cicer. Verr.* 2. *n.* 51.)

MARCHANDS, Terraſſon (*Hiſt. de la Juriſpr. Romaine p.* 137.), parle d'un réglement fait dans les premiers temps de l'exiſtence de Rome, qui interdiſoit le commerce, ou du moins ne le permettoit qu'aux eſclaves. Il ajoute que cette occupation étant devenue peu à peu moins ignoble, on établit l'an 259 un collége de *marchands*, qu'on nomma *collegium Mercuriale*, parce qu'il étoit ſous la protection de Mercure. On n'y étoit admis qu'après un ſacrifice offert à ce Dieu. Ovide y fait alluſion, (*faſt.* 11.) :

Te, quicumque ſuas profitentur vendere merces,
Thure dato, tribuas ut ſibi lucra rogant.

Au reſte il paroît, & Terraſſon eſt de cet avis, que les Romains diſtinguoient les *marchands* en détail, *mercatores*, *propolæ*, *arillatores*, des négocians, *negociatores*, *magnarii*. Cicéron (de *Offic. lib. I.*), croit que les derniers peuvent mériter des éloges ; mais il appele ſordide la profeſſion des premiers. « *Nihil enim proficiunt*, dit-il, *niſi admodum mentiantur, nec vero quidquam turpius eſt vanitate* ».

Une loi donnée par le tribun Q. Claudius l'an 354 de Rome, ne permit aux ſénateurs d'avoir d'autres bâtimens que les eſquifs néceſſaires pour tranſporter juſqu'à la ville les productions de leurs campagnes (*Tit. Liv. lib.* 21. §. 63.). Ce réglement ſuppoſe que les ſénateurs en avoient alors un aſſez grand nombre ; & l'évidence de cette ſuppoſition ſe fortifie quand on ſe rapele que cette loi dont C. Flaminius, parmi les patriciens, fut le ſeul apologiſte, lui attira d'un côté la haine des citoyens de ſon rang, & de l'autre l'amour du peuple & l'honeur d'être une ſeconde fois conſul. Cicéron dans ſes diſcours contre Verrès, (*liv.* 7.) atteſte auſſi que les ſénateurs faiſoient autrefois conſtruire pluſieurs vaiſſeaux ; mais il ajoute que cet uſage antique ne ſubſiſte plus. « *Antiqua ſunt iſta leges & mortuæ* ».

On ajouta dans la ſuite à la ſévérité de la loi Claudia ; & une troiſieme loi émanée des empereurs, prohiba la conſtruction & la propriété des navires, tant qu'ils y auroient une adminiſtration publique. (*Loix des Rhodiens de M. Paſtoret*)

MARCHÉS, *Fora*, places publiques de Rome, conſacrées à rendre la juſtice au peuple, ou à expoſer en vente les vivres & autres marchandiſes. Les *marchés* que les Romains appelloient *fora* étoient entourés de ſuperbes édifices, lorſqu'on y rendoit la juſtice au peuple. C'étoient de ſpacieuſes & larges places carrées ou quadrangulaires, environées de galeries ſoutenues par des arcades à peu près comme la place royale de Paris; mais ces édifices à Rome étoient beaucoup plus grands & plus riches en architecture. Ammien Marcellin raporte que le *marché* de Trajan, *forum Trajani*, paſſoit pour une merveille par le nombre d'arcades poſées artiſtement les unes ſur les autres; de ſorte que Conſtantin, après l'avoir vu, déſeſpéra de pouvoir rien faire de ſemblable. Strabon parlant du *forum romanum*, dit qu'il étoit ſi beau, ſi bien acompagné de galeries, de temples & d'autres édifices magnifiques, qu'il ſuffiroit ſeul pour préſerver Rome de l'oubli.

Outre ces *marchés* deſtinés aux aſſemblées du peuple, il y avoit à Rome quatorze autres *marchés* pour la vente des denrées, qu'on appeloit *fora venalia*; tels étoient le *forum olitorium*, le *marché* aux herbes où ſe vendoient les légumes: ce *marché* étoit auprès du mont capitolin. On y voyoit un temple dédié à Junon *matuta*; & un autre conſacré à la piété. Il y avoit la halle au vin, *vinarium*; le *marché* aux bœufs, *forum boarium*; le *marché* au pain, *forum piſtorium*; le *marché* aux poiſſons ou la poiſſonerie, *forum piſcarium*; le *marché* aux chevaux, *forum equarium*; le *marché* aux porcs, *forum ſuarium*.

Il y avoit encore un *marché* que nous ne devons pas oublier, le *marché* aux friandiſes, où étoient les rôtiſſeurs, les pâtiſſiers & les confiſeurs, *forum cupedinarium*: Feſtus croît que ce mot vient de *cupedia*, qui ſignifioit chez les latins des *mets exquis*: mais Varron prétend que ce *marché* prit ſon nom d'un chevalier romain nommé *Cupes*, dont le palais bâti dans cette place, fut raſé à cauſe de ſes rapines, & la place employée à l'uſage dont nous venons de parler.

Quoi qu'il en ſoit, tous les *marchés* de Rome, deſtinés à la vente des denrées & marchandiſes, étoient environés de portiques & de maiſons, garnies d'étaux & de grandes tables, ſous leſquelles chacun expoſoit les denrées & marchandiſes dont il faiſoit commerce. On appeloit ces étaux, *abaci* & *operaria menſa*.

Onuphre Panvini, dans ſon ouvrage des *régions* de Rome, donne la deſcription complete de tous les *marchés* de cette ancienne capitale du monde; c'eſt aſſez pour nous d'en raſſembler ici les noms; le *forum romanum ou le grand marché*; *forum Cæſaris Auguſti*; *boarium*; *tranſitorium*; *olitorium*; *piſtorium*; *Trajani*; *Ænobarbi*; *ſuarium*; *archamorium*; *Diocletiani*; *equarium*; *ruſticorum*; *cupedinis*; *piſcarium*; *Saluſti*. Il faut y ajouter la halle au vin, *vinarium*. (*D. J.*)

MARCHE-PIED. Dans les monumens antiques, Égyptiens, grecs, romains & même dans ceux de Perſépolis, on voit les perſonages principaux lorſqu'ils ſont aſſis avoir les pieds poſés ſur un *marche-pied*. Cette obſervation eſt générale, & cependant elle ſouffre peu d'exceptions.

MARCIA (la fontaine) fut ainſi nommée du préteur Marcus Titius qui amena à Rome en 613 pluſieurs ruiſſeaux réunis de trente-trois milles de diſtance. Cette eau arivoit par la porte Eſquiline où l'on voit encore des reſtes des arches qui formoient ſon aqueduc. L'eau *marcia* étoit potable, & elle abreuvoit le Capitole. Lorſque Saturnin & d'autres ſéditieux ſe retirerent ſur le Capitole, on en coupa les tuyaux, pour les réduire par la ſoif; ce qui ariva. Elle jetoit pluſieurs embranchemens ſur les monts Cœlius & Aventin. Après pluſieurs réparations & réconſtructions, Trajan l'amena dans ſes Thermes, & elle en fut appelée *eau de Trajan*.

MARCIA, famille romaine dont on a des médailles qui portent ſouvent la tête d'*Ancus Martius*, parce qu'elle prétendoit en deſcendre.

Ses médailles ſont:

C. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont CENSORINUS, FIGULUS, LIBO, PHILIPPUS.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MARCIANA, ſœur de Trajan.

MARCIANA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRR, en or,

RRR, en argent.

Elle eſt beaucoup plus rare avec le titre de *Soror imp. Trajani*.

RRR, en G. B.

O, en M. & P. B. & de Colonies.

RRRR, en P. B. Grec.

Un des monumens remarquables de l'art au temps de Trajan eſt une Vénus nue, dont la draperie eſt jetée ſur un grand vaſe placé à côté d'elle. La tête de cette ſtatue qui n'en a jamais été detachée, a beaucoup de reſſemblance avec *Marciana*, ſœur de Trajan. Cette ſtatue ſe voit dans le jardin du palais Farneſe. Dans le même endroit il ſe trouve une Vénus ſemblable à la premiere, à l'exception du vaſe qui differe un peu. Cette Vénus à les traits de beauté qui la caractériſent ordinairement; mais ſon ornement de tête reſſemble parfaitement à celui de l'autre ſtatue; c'eſt-à-dire, ſes cheveux treſſés ſont rélevés en nœud au deſſus de la tête, comme aux têtes de *Marciana* ſur les médailles. Les cheveux des faces ont une tournure particuliere, & ſont aſſujétis par un ruban mince, paſſé dans chaque

boucle. Sur le front on remarque une agraſe en forme de fleur compoſée de pierres précieuſes. À la Villa Négroni on voit une Marciana drapée de la plus grande beauté.

MARCIANOPOLIS, en Thrace. ΜΑΡΚΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ & ΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze. . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper ſous l'autorité de ſes gouverneurs romains des médailles impériales greques en l'honeur de Sept. Severe, de Domna, de Caracalla, de Geta, de Macrin, de Diadumenien, d'Élagabale, de Meſa, d'Alex. Severe, de Gordien-Pie, des deux Philippes.

MARCIEN.

MARCIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

RRR. en petits médaillons d'or.

O. en argent.

RRR. en P. B.

MARCIPOR, contraction de *marci puer*, employée pour déſigner un ſerviteur de *Marcus*; de même que *Publipor*, au lieu de *Publii puer*.

MARDELE de puits. Les Grecs ornoient de ſculptures & de bas-reliefs les *mardeles* des puits; ce qui les a fait prendre quelquefois pour des autels. Telle eſt la *mardele* de puits que préſente le *n°.* 2, *pl.* 58 du 4e volume des Recueils d'Antiquités de Caylus. On en trouve beaucoup de ſemblables dans les ruines d'*Herculanum*, & dont le plus grand nombre eſt de marbre. M. Souffiot l'avoit deſſinée & meſurée lui-même; il aſſuroit que cette forme lui avoit paru générale pour tous les puits, & qu'ils étoient tous d'une très-belle exécution. Cette recherche & cette magnificence offrent une ſingularité qu'il eſt naturel d'attribuer à la Grece: les Romains, plus voiſins de nous, ne paroiſſent point avoir adopté cet embéliſſement.

Ces *mardeles* étoient baſſes; elles n'avoient qu'un pied huit pouces de hauteur; en conſéquence, le diametre de leur ouverture n'étoit que de neuf pouces. On voit, par cet exemple, que les anciens ne faiſoient point uſage de poulies pour tirer les eaux de leurs puits; & ce fait eſt prouvé par la marque du frotement des cordes, très-diſtinctes & très-apparentes ſur l'arrête intérieure du marbre. Au reſte, par la même raiſon, ces puits étoient peu profonds.

MARDI, troiſieme jour de la ſemaine, conſacré à Mars: il étoit perſonifié ſous la figure de ce Dieu.

MARE, mot latin d'où nous avons fait celui de *mer*, qui ſignifie la même choſe; mais les auteurs latins ſe ſervoient du mot *mare* dans le ſens que nous exprimons par celui de *côte*, pour ſignifier *la mer qui bat les côtes d'un pays*. En voici des exemples:

Mare Ægyptium, eſt la côte d'Égypte; *mare Æolium*, la côte aux environs de Smyrne; *mare Aſiaticum*, la côte de l'Aſie proprement dite dans l'Anatolie; *mare Auſonium*, la côte occidentale du royaume de Naples, & la mer de Sicile; *mare Cantabricum*, la côte de Biſcaye; *mare Cilicium*, la côte de Cilice aujourd'hui la côte de Caramanie; *mare Germanicum*, les côtes de Zélande, de Hollande, de Friſe, & ce qui ſuit juſqu'à l'Elbe, où commerce *mare cimbricum*, c'eſt-à-dire, la mer qui lave la preſqu'île où ſont le Holſtein, le Jutland, le Sleswig; *mare Iberum*, la côte d'Eſpagne, depuis le golfe de Lyon, juſqu'au détroit; *mare Illyricum*, la côte de Dalmatie; *mare Ligufticum*, la côte de la Ligurie, ou la riviere de Gênes; *mare Lycium*, la côte de la Lycie, au midi de l'Anatolie; elle fait préſentement partie de la mer de Caramanie; *mare Suevicum*, les côtes méridionales de la mer Baltique, vers la Poméranie; *mare Thyrrhenum*, la côte occidentale de l'Italie; *mare Venedicum*, le golfe de Dantzig.

Les anciens ont auſſi nommé l'Océan, *mare externus*, mer extérieure, par oppoſition à la Méditerranée, qu'ils appeloient *mare internus*, mer intérieure. Ils nommoient auſſi *mare infernum*, la mer de Toſcane, par oppoſition à *mare Superum*, nom qu'ils donnoient à la mer Adriatique.

Ils ont appelés *mare Heſperium*, l'Océan, au couchant de la Lybie; *mare hyperboreum*, la mer au ſeptentrion de l'Europe & de l'Aſie; ils n'en avoient que des idées très-confuſes.

Enfin, ils ont nommé *mare Myrtoum*, cette partie de l'Archipel, qui s'étendoit entre l'Argolide dans le Péloponeſe, l'Attique, l'Eubée & les îles d'Andros, de Tine, de Scyro & de Sériſe. Ce nom de *Myrtoum* lui vient de la petite île de Myrthos, qui eſt à la pointe méridionale de Négrepont. La fable dit d'un certain Myrtile, écuyer d'Énomaüs, que Pelops jeta dans cette mer. (*D. J.*)

MARÉOTIDE (lac). Le vin qui croiſſoit ſur ſes bords, s'appeloit *mareoticum vinum*, & c'eſt le même qu'Athénée nomme *vin d'Alexandrie*: tous les anciens en parlent avec éloge. Virgile dit de ſes vignes:

Sunt Thaſia vites, ſunt & Mareotides albæ.

Les excellens vins de l'île de Thaſos & ceux du lac *Maréotide* ſont blancs.

Sur la nouvele qu'Octave avoit pris Alexandrie; Horace, pour lui plaire, peint le caractere de Cléopâtre avec les couleurs les plus vives: l'amour de cette princeſſe étoit, ſelon lui, une fureur, ſon courage un déſeſpoir, ſon ambition une ivreſſe; le trouble de ſon eſprit, cauſé par les fumées du vin d'Égypte, ſe changea tout-à-coup en une véritable crainte.

Mentemque lymphatam Mareotico
Redegit in veros timores
Cæſar, ...

Non ſeulement on ne voit plus les bornes du lac *Maréotide*, ni aucun veſtige des fameux vignobles qui donnoient ce vin ſi renomé chez les anciens; mais le lac lui-même eſt tellement deſſéché, que nous doutons ſi c'eſt le lac de Bukiara des modernes.

MAREOTIS. Cette province d'Égypte a fait fraper des médailles greques en l'honeur d'Hadrien.

MARÈS; capitha des Chaldéens, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, en meſure de France, $\frac{2011}{10000}$ de boiſſeau, ſelon M. Paucton. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 ⅓ chénices,
ou 3 logs,
ou 6 hémines.

MARÈS, *maris*, capitha de Perſe, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Paucton, 1 pinte & $\frac{4111}{10000}$. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 ⅓ chénices,
ou 3 logs,
ou 6 mines.

MARIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRRR. en or au cabinet de Sainte Geneviève.

C. en argent.

R. en bronze.

Le ſurnom de cette famille eſt TROGVS.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MARIAGE. Dans preſque toutes les religions & chez preſque tous les peuples, cet engagement a été regardé comme très-important & lié à des cérémonies religieuſes. Chez les Grecs, avant de célébrer les noces, il y avoit un jour deſtiné à célébrer les fiançailles, *ſponſalia*, où ſe traitoient ordinairement les conventions; c'étoit en quelque ſorte le jour de l'achat, *coemptio*. Dès ce moment la femme étoit ſujete à la puiſſance & à l'autorité maritale.

Les Romains avoient établi une autre façon de s'engager, qui s'appeloit uſucaption. On faiſoit mutuélement pendant un an l'eſſai de l'eſprit, de l'humeur & des qualités corporeles. Il n'étoit pas permis d'abandoner pendant ce temps le lit nuptial; & ſi l'on s'en étoit éloigné pendant trois nuits, on avoit la liberté de ſe ſéparer. Cet uſage avoit, dit-on, commencé dans le temps de l'enlévement des Sabines.

On s'engageoit encore par confarréation, *confarreatione*. (*Voyez ce mot.*) Cette cérémonie inſtituée par Numa, ſe faiſoit avec un gâteau de froment par le miniſtere du grand pontife & du prêtre de Jupiter. C'étoit par-là que les mariés croyoient rendre leur union inviolable: ils ne laiſſoient pas cependant de la rompre quelquefois; & leur divorce s'appeloit *diffarréation*. Cette cérémonie étoit néceſſaire pour les miniſtres de la religion; & l'on ne pouvoit obtenir le ſacerdoce qu'on ne fût iſſu d'un ſemblable mariage. Tibere, dit Tacite, propoſa d'élire un prêtre de Jupiter, & de faire une nouvele loi ſur ce ſujet. Il dit que la coutume étoit autrefois de nommer trois patriciens dont les peres euſſent obſervé dans leur mariage la cérémonie de la confarréation & d'en choiſir un des trois. Cette cérémonie dans la ſuite fut négligée. Le même auteur en attribue l'abolition à trois cauſes; le peu d'atachement pour les cérémonies religieuſes, la difficulté de la cérémonie, & la perte de la puiſſance paternele qui ceſſoit à l'égard de celui qui acqueroit cette prêtriſe.

Les autres cérémonies étoient aſſez conformes aux oôtres. L'époux donnoit un aoneau. (*Voyez* ANNEAU.) Celui qui devoit dreſſer les articles du contrat arivoit enſuite, & après lui, ceux qui prenoient les augures.

La célébration de cet engagement avoit ſa ſaiſon & ſes jours permis. Le mois de mai étoit regardé comme funeſte, ſoit parce que ſe rencontraot entre le mois d'avril conſacré à Vénus, & le mois de juin conſacré à Junon, on aie cru devoir avancer, ou reculer pour ſe trouver dans un temps plus deſtiné à un culte plus particulier des divinités qui préſident au mariage; ſoit que ce mois ſe paſſât dans l'obſervation des plus grandes cérémonies de la religion, & que les prêtres de Junon affectaſſent une triſteſſe qui paroiſſoit juſque dans leur habillement; ou ſoit enfin, que l'oblation pour les morts qui eſt placée dans ce mois, ne convînt guere à l'eſpece de ſacrifice qu'exigeoient les dieux du *mariage*. Cette ancienne ſuperſtition ſubſiſte encore aujourd'hui en quelques endroits, parmi le peuple, qui regarde le mois de mai, comme un mois malheureux ſans en alléguer d'autres raiſons qu'une ancienne tradition, *menſe maio male nubunt*. (Ovid. *Faſt.* l. V.)

Les *mariages* étoient encore défendus les jours des calendes & des ides, parce que, ſuivant Macrobe, toutes voies de fait étoient défendues ces jours-là, & que la loi qui ne permettoit aucune violence, avoit enveloé dans ſa défenſe les mouvemens même de la paſſion. Le temps où la lune étoit dans ſon plein, étoit celui que les Grecs croyoient le plus heureux pour les *mariages*.

Il y avoit des acclamations pour les fiançailles mêmes; la premiere étoit ἐυτυχῶς, *feliciter*. Auſſitôt que les conventions étoient ſignées, les parens & les amis aſſemblés, répétoient ſouvent ce mot qui étoit d'un bon augure. Enſuite ils faiſoient enſemble un repas qu'on nommoit *repotia*. On ſe

faiſoit des préſens les uns aux autres ; & quelquefois on diſtribuoit des pieces d'or & d'argent où le portrait de la mariée étoit frapé. *Hymeneus* étoit le dieu qui chez les Grecs préſidoit aux mariages. *Voyez* HYMEN.

Les Romains avoient une autre invocation. Quand ils enleverent les Sabines, les ſoldats de *Talaſſius*, jeune homme d'une grande conſidération dans Rome, & un des premiers chefs des Romains, enlevoient une fille d'une beauté ſinguliere : on leur demanda à qui ils la réſervoient ; craignant qu'on ne la leur ravît, ils s'écrierent tous, que c'étoit pour Talaſſius ; ce qui tint en reſpect tous ceux que la beauté de cette fille avoit pu tenter ; & c'eſt de là, dit Tite-Live, que les Romains ſe ſont toujours ſervis depuis du nom de Talaſſios, comme les Grecs de leur *Hymeneus*.

Le jour des noces on paroit la mariée avec beaucoup de ſoin ; on la revêtoit de pluſieurs ornemens myſtérieux, dont Plutarque a parlé dans les conſeils qu'il donne ſur ce *mariage*. On lui mettoit une courone de fleurs ou d'herbes ſacrées, qu'elle même avoit cueillies.

Chez les Romains on partageoit ſa chévelure en ſix boucles ou treſſes, avec le fer d'un javelot. Plutarque croit que l'on ſe ſervoit du javelot, ſoit en mémoire de l'enlévement des Sabines, qui ſe fit à main armée ; ſoit qu'on ait voulu par-là inſinuer à la jeune épouſe qu'il falloit mépriſer tout autre ornement que ceux de la vertu ; ou que l'engagement qu'elle contractoit, ne pouvoit ſe rompre que par la force des armes ; ſoit enfin pour honorer Junon, qui préſidoit particuliérement au mariage, & à laquelle le javelot étoit particuliérement conſacré.

La mariée demeuroit voilée, dans la maiſon de ſes parens, juſqu'au commencement de la nuit, que l'époux, ſuivi des ſiens, venoit la chercher ; avant lui, perſone n'avoit la liberté de la voir ; & c'eût été bleſſer ſa pudeur, que d'oſer l'entreprendre. Ce voile s'appeloit *flammeum* ; il étoit violet. C'étoit la couleur qui convenoit aux amans.

Mais de tous les ornemens qui ſervoient aux mariées, le plus remarquable étoit une ceinture myſtérieuſe, appelée *ceſtus*. *Voyez* CESTE.

L'époux recevoit la mariée de la main de ſa mere ; il lui ôtoit ſon voile, & elle recevoit de chacun des complimens ſur les charmes de ſa perſone : belle ou laide, ſa beauté étoit célébrée. Mais ces louanges étoient interrompues par les mouvemens d'impatience qui prenoient à l'aſſemblée en faveur de l'époux. Quelquefois les amis étoient occupés à eſſuyer les larmes honorables que la pudeur faiſoit couler.

Trois jeunes garçons parens des deux côtés la conduiſoient à la maiſon de l'époux : l'un portoit un flambeau devant elle, & les deux autres lui donnoient la main. Des joueurs de flute & d'autres inſtrumens l'acompagnoient, & de temps en temps on entendoit les acclamations de tout ce cortège. Le dieu *Domiducus* préſidoit à cette marche ; on le prioit d'être favorable, & d'écarter tous les mauvais préſages qui pouvoient ſe préſenter ſur le chemin. On invoquoit Junon pour le même objet ſous le nom de *Domiduca*.

Avant d'entrer chez l'époux, elle alloit avec ſon cortége, au temple, où l'on offroit un ſacrifice & où les époux ſe juroient une foi mutuele : de là dans le même appareil, elle ſe rendoit à la maiſon de ſon mari. Elle avoit bien ſoin de ne pas toucher le ſeuil de la porte en entrant ; cet accident auroit été du plus mauvais préſage : la moins vive le franchiſſoit avec légéreté. En entrant, les parens & les amis s'emparoient du flambeau, & ſe hâtoient de l'éteindre. La femme le cachoit ſous le lit nuptial ; mais ſi le mari l'éteignoit dans un toneau, c'étoit, diſoit la ſuperſtition, la marque d'un veuvage prochain. Les chants d'alégreſſe ceſſoient dès que l'épouſe entroit, & faiſoient place aux plaiſanteries. On récitoit ſouvent des vers auxquels on attribuoit la vertu d'arrêter tous les charmes & les faſcinations. La plupart de ces vers s'appeloient *feſcennins*, ils étoient pleins de traits vifs & malins, & ſouvent licencieux.

On jetoit des noix à une troupe d'enfans. Les uns ont dit que cette cérémonie n'avoit pour but, que de rapeler à l'époux, qu'il falloit renoncer aux amuſemens frivoles, repréſentés par ces noix, pour s'adoner aux occupations ſérieuſes du *mariage*. D'autres croient que ces noix n'étoient jetées à une troupe d'enfans ramaſſés exprès, qu'au moment où l'époux diſparoiſſoit avec ſon épouſe, afin d'exciter un bruit qui pût favoriſer la pudeur de l'épouſe.

Cinq principales divinités préſidoient aux mariages, Jupiter, Junon, Vénus, la douce Perſuation, & Diane ; en conſéquence on alumoit cinq flambeaux à toutes ces noces. Trois autres divinités étoient particuliérement révérées comme dieux du *mariage*, *Picumnus*, *Pilumnus* & *Manturna*. (*Voyez* ces mots.) La ſuperſtition des Romains avoit multiplié les divinités à proportion des incidens du *mariage*, & de tous les momens de cette premiere journée. Une déeſſe appelée *Virginenſis* (*Voyez* VIRGINENSE) aidoit au mari à delier la ceinture de l'épouſe. Pluſieurs autres divinités ſubalternes étoient appelées à la célébration du mariage. L'épouſe pour ſe rendre de l'autel dans la chambre nuptiale, paſſoit de main en main par les ſoins & ſous les auſpices d'une infinité de Dieux, dont quelques-uns étoient cenſés ne la poiot abandoner, & ſe chargeoient de fonctions dont la bienſéance ne permet pas le détail. Plutarque en parlant du concours de ces divinités nous en donne une image très-agréable. Il met en mouvement Vénus, les Grâces, Mercure & la Perſuaſion. Des femmes d'un certain âge, inſtruiſoient la mariée dans la chambre nuptiale, & lui donnoient les avis & les leçons dont elles croyoient que ſon inexpérience pouvoit

avoir beſoin. Les acclamations redoubloient alors: *IO hymen: hymenæe IO*. On donnoit à la bonne mine de l'époux les louanges que l'on avoit donné à la beauté de la femme. Enfin de jeunes filles avoient ſoin de fermer les portes de l'appartement, & chantoient l'épithalame, ou les vœux pour les plaiſirs & la durée d'une union dont les dieux & les hommes avoient pris ſoin. *Voyez* DOMIDUCUS, MANTURNA, PERTUNDA, PREMA QUIRIS, SUBIGUS, VOLUMNUS.

MARIAGES. Les Égyptiens & les Grecs conduiſoient dans un char la mariée à la maiſon de l'époux; mais les Romains l'y conduiſoient à pied; ce qui fit naître l'expreſſion *uxorem ducere*. Cette différence peut faire diſtinguer dans les bas-reliefs un *mariage* romain d'un *mariage* grec ou égyptien, ſi l'on ne voit point de char dans toute la compoſition du bas-relief.

MARIANDYNIENS, ancien peuple d'Aſie, dans la Bithynie. Ils habitoient les environs d'Héraclée, & donnoient le nom au golfe où tombe le fleuve Sangar. Ce furent eux qui adopterent les premiers & communiquerent le culte d'Adonis à toute l'Aſie mineure.

MARIANUS, ſurnom de Jupiter, qui lui fut donné à cauſe du temple que Marius lui éleva dans Rome.

MARICA, nymphe que le dieu Faune rendit mere du roi Latinus. Elle habitoit les bords du fleuve Liris, près de Minturne. Lactance dit expreſſément que Circé fut appelée *Marica* après ſa mort.

MARIDIANUS, ſurnom de la famille COSSUTIA.

MARIE, femme d'Honorius.

FLAVIA MARIA AUGUSTA.

Les médailles de *Marie* ne ſont connues que dans le recueil de Goltzius.

MARIN, tyran ſous Philippe.

P. CANVILIUS MARINUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

O. en or & en argent.

RRRR. en G. B. grec.

On y lit du côté de la tête: ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ.

RRR. en M. B.

Goltzius raporte une médaille latine d'argent, qui a au revers *MARS ULTOR*; mais elle n'eſt connue dans aucun cabinet.

MARINIANA, ſeconde femme de Valérien.

DIVA MARINIANA.

Ses médailles ſont:

O. en or.

R. en argent.

RRRR. en argent. On la connoiſſoit avec le revers *felicitas deorum*.

RR. en G. B. de coin romain.

R. en M. B.

R. en P. B.

O. de colonies & greques.

Toutes ſes médailles repréſentent ſa conſécration.

MARINS. Les *marins* portoient un grôs ſurtout avec un capuchon, comme celui des matelots de la Méditerranée, excepté les manches. On en voit un ſur une pierre gravée de la collection de Stoſch, publiée par Winckelmann, n°. 158 dans ſes *Monumenti antichi inediti*.

MARIO Patri & Herculi. Gruter (1012. 4.) raporte l'inſcription ſuivante, dans laquelle *Mario patri* eſt mis pour *Martipatri*.

MARIO. PATRI
ET. HERCULI
D. CALLISTUS.

MARIONETES. Un ſeul paſſage d'Horace ſuffiroit pour prouver que les Romains employoient les petites figures que nous appelons *marionetes*. Ce poëte compare à ce badinage un homme qui eſt le jouet de ſes paſſions & de mille impreſſions étrangeres. (*Sat. VII. l. 2. v. 82.*)

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

Mais l'uſage de ces figures étoit plus ancien que les Romains; on les employoit dans la Grece: les Grecs les nommoient νευροσπαστα, terme qui exprimoit la nature de la choſe; car il ſignifie *ce qui eſt mis en mouvement par de petites cordes*.

L'auteur du livre *de Mundo*, attribué communément à Ariſtote, en fait la deſcription. Voici le paſſage, tradnit par Apulée:

Qui in ligneolis hominum ſignis geſtus movent, quando filum membri, quod agitari ſolet, traxerint, torquebitur cervix, nutabit caput, oculi vibrabunt, manus ad miniſterium præſto erunt, nec invenuſte totus videbitur vivere.

„ Lorſque ceux qui font agir & mouvoir de „ petites figures de bois tirent le fil qui répond à „ un des membres, ce membre obeit auſſi-tôt; „ on voit le cou tourner, la tête ſe pencher, les „ ieux ſe remuer, les mains ſe prêter au mouve„ ment qu'on en exige; en un mot, toute la „ perſonne paroît vivante & animée„.

Dans la *Banquet de Xénophon*, Socrate demande à un joueur de *marionetes* quelle eſt la choſe ſur laquelle il compte le plus dans le monde? *C'eſt*, répond-il, *ſur le grand nombre des ſots; car ce ſont eux qui me nourriſſent pour le plaiſir de voir mes* marionetes. *Auſſi*, lui dit un des convives, *vous ai-je entendu l'autre jour faire aux dieux cette priere: Que par-tout où vous iriez il y eût abondance de pain & de vin, & diſette de bon ſens*.

Marc-Antonin, dans ſa vie, parle de ces petites figures, & Favorin, dans Aulu-Gelle dit: „ Si les hommes ne faiſoient rien d'eux-mêmes, „ & par le mouvement de leur propre volonté, „ mais s'ils étoient en tout conduits par l'influence „ des aſtres, comme le prétendent les aſtrolo„ gues,

„ gues, ils ne ſeroient que des *marionetes*: *Ludicra & ridenda quadam ραψῳδικα* „.

Caylus a publié, dans ſes *Recueils d'Antiquités* (*tom. IV. pl.* 80. *n°.* 1. *tom. VI. pl.* 90. *n°.* 3. *tom. VII. p.* 164.), pluſieurs *marionetes* antiques de bronze & d'ivoire.

MARIS, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MARKS.

MARIUS, tyran ſous Gallien.

MARCUS AURELIUS MARIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

Il y en a deux au cabinet du roi, dont les revers ſont: *Concordia militum & ſæculi felicitas*; & une troiſieme, avec le revers *Fides militum*, dans un cabinet de Paris.

R. en argent de billon.

R. en P. B.

Il y a cinq revers différens: celui avec la tête du ſoleil, & la légende *Pacator orbis*, eſt le ſeul qui ſoit rare.

„ Je regarderois, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art*, *liv. VI. c.* 5.) comme ſuperflu de faire mention de la prétendue ſtatue de Caïus *Marius*, conſervée au cabinet du Capitole, ſi, dans la nouvele deſcription des antiques de ce cabinet, on ne l'avoit pas raportée comme un portrait de cet homme fameux. Faber (*Muſ. capit. t. III. l.* 30.), qui d'ailleurs ne ſe faiſoit pas grand ſcrupule de baptiſer des figures, avoit déja remarqué que cette ſtatue ne ſauroit repréſenter *Marius*, parce qu'elle avoit à ſes pieds une boîte ronde pour y mettre des écrits, comme la marque ſymbolique d'un ſénateur ou d'un ſavant, & qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre. Mal-gré le peu de fondement de cette dénomination, l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer donne hardiment le nom de *Marius*, dont la confirmation nous eſt inconnue. Cicéron & Plutarque (*Mar. p.* 743.) ſont les ſeuls auteurs qui nous parlent de ſon air bouru & de ſa mine ſombre; d'ailleurs, il ne nous reſte aucun monument de l'art qui puiſſe donner une idée de ſa phyſionomie. Pour les médailles connues ſous ce nom, & raportées par les écrivains comme étant de lui, nous pouvons aſſurer qu'elles ſont toutes fauſſes & ſuppoſées. D'après l'idée d'une pareille phyſionomie, Fulvius Urſinus s'eſt cru autoriſé de donner à la tête d'une pierre gravée le nom de *Marius* (*Fulvi. Urſ. imag. n°.* 38). C'eſt avec tout auſſi peu de fondement qu'on a aſſigné le même nom aux têtes du palais Barberini & de la villa Ludoviſi, ainſi qu'à une ſtatue de la villa Negroni, morceaux qui ſe trouvent cités, comme des preuves inconteſtables, dans les explications du cabinet du Capitole „.

„ Des ouvrages de l'art (*Ibid. liv. VI. c.* 6.) encore plus glorieux, ſeroient les fameux *trophées de Marius*, ſi l'on ne vouloit pas rejeter la validité d'une inſcription qui ſe trouvoit au deſſous, avant qu'ils euſſent été enlevés de l'endroit où ils étoient pour être tranſportés dans le Capitole (*Gruter. Inſcript. p.* 1022. *no.* 1. *Fabret. Column. Traj. p.* 108.). L'inſcription dont je viens de parler, indiquoit qu'un afranchi, dont le nom preſque éfacé étoit diffeile à déchifrer, avoit fait élever ce monument à Domitien. Ce ſont des ouvrages qu'il faut conſidérer comme des trophées de la guerre contre les Daces. Domitien, qui ſe tira aſſez mal de cette guerre, dans laquelle ces mêmes Daces, ſous la conduite de Décéballe leur roi, remporterent pluſieurs victoires contre ſes généraux, ne laiſſa pas de s'en glorifier & de vouloir qu'on lui décernât le triomphe. Xiphilin nous apprend, d'après Dion Caſſius, qu'on lui érigea tant de monumens, que le monde ſe trouva rempli de ſes ſtatues & de ſes buſtes en or & en argent (*Domit. p.* 217.). Il eſt vrai qu'il y a eu des auteurs qui ont cru que ces trophées avoient été élevées à l'honeur d'Auguſte; ils ont prétendu en tirer la preuve du lieu même où ils étoient placés. C'étoit un château d'eau des aquedues Juliens, conſtruits par Agrippa; c'eſt-à-dire, un réſervoir d'où l'eau *Julia* étoit diſtribuée dans les différens endroits de la ville: on ſait d'ailleurs qu'Agrippa aimoit à décorer d'ouvrages de l'art les édifices de cette nature qu'il élevoit à Rome (*Plin. l. XXXVI. c.* 24. §. 9.). Mais en ſuppoſant que ces aqueducs aient été réparés par Domitien, conjecture qui n'eſt pas détruite par le ſilence de Frontinus, la vrai-ſemblance en faveur de mon opinion devient plus grande, lorſque je donne ces trophées pour des ouvrages de cet empereur. Je m'y trouve confirmé par la comparaiſon que j'ai faite de ces trophées avec d'autres morceaux du même genre, découverts à la villa Barberini de Caſtel-Gandolfo, & incruſtés dans le mur, c'eſt-à-dire, dans l'endroit où ſe trouvoit la fameuſe maiſon de campagne de Domitien, & par la reſſemblance parfaite du travail & du ſtyle de ces différens ouvrages „.

MARMARITE, nom donné à une légion, mais dont on ignore l'origine; la Notice ne nous l'apprend point. Cette légion auroit-elle été originairement levée dans la Libye-*Marmarique*, & en auroit-elle pris ſon nom, quoique ſes recrues ne ſe fiſſent pas toujours dans le lieu de ſon origine?

MARMAX, un des amans d'Hippodamie, qui fut tué par Œnomaus, pere de cette princeſſe. Il donna ſon nom à un fleuve de l'Élide.

MARMORARII, carriers qui exploitoient les marbres.

MARMORATUM, eſpece de ſtuc ou de ciment fait avec du marbre pilé. On en faiſoit des enduits ſur les terraſſes & ſur les murs.

MARMORIBUS, *a.* Gruter (593. 7. & 25. 12.) a publié des inſcriptions ſur leſquelles on lit les noms de deux officiers des Céſars, dont l'un eſt appelé *A MARMORIBUS*, & l'autre *AB MARMORIBUS MAGISTER*. Ils avoient ſans doute l'inſpection ſur les marbres du palais & ſur leur emploi.

MARNAS, dieu des Syriens. Dans Lampri-

dius, Alexandre Sévere s'écrie : *Ô Marna!* ô Jupiter! ô dieux immortels! car il faut lire avec Saumaiſe *ô Marna!* & non point *ô numina!* Ce commentateur a fait la correction d'après un manuſcrit de la bibliotheque palatine. Un empereur ſyrien, dit-il, invoque un dieu de Syrie. Saint Jérôme, dans la vie de S. Sérapion & dans ſa lettre à Læta, parle de *Marnas*. Sous ce nom, les habitans de Gaza adoroient le Jupiter de Crete. *Marnas* en ſyrien, ſignifie *ſeigneur des hommes*.

MARNE. Les anciens avoient connu & recomandé l'uſage de la *marne*. Pline en attribue la premiere idée aux Gaulois & aux Bretons (*Hiſt. nat. lib. XVII. cap.* 6.). Columelle parle auſſi de cet uſage ancien. On ne peut donc douter de l'utilité de la *marne* pour fertiliſer les terres.

MARON, un des grands capitaines qui ſignalerènt le plus leur courage au combat des Thermopyles. Après ſa mort, on lui dédia un temple comme à un dieu, dit Pauſanias.

MARON, compagnon d'Oſiris : c'eſt le même que Bacchus. Il donna ſon nom à la ville de *Maronée* en Thrace, qui devint fameuſe par ſes bons vins : de là vient que le vin *maronéen* eſt appelé par Tibule *Maroneus Bacchus*.

MARONÉE, en Thrace. ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ & ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont :

Un homme nu, debout, tenant un raiſin & deux javelots.

Un raiſin.

Un cheval entier ou à mi-corps.

Un chien.

Une feuille.

Une diote.

Cette ville a fait auſſi fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Néron, d'Hadrien, de Commode, d'Alexandre Sévere, de Maximin, d'Antonin, de Domna.

MARPESSE, fille d'Évenus, roi d'Éolie, fut enlevée par Idas, fils d'Apharée, ſur le char de Neptune, dans le temps qu'Apollon la recherchoit en mariage. Évenus, irrité de cet enlèvement pourſuivit le raviſſeur, & n'ayant pu l'atteindre, ſe précipita de déſeſpoir dans le fleuve Lycormas, auquel il donna ſon nom. Mais Apollon e rendit maître de la perſone de *Marpeſſe*, qu'Idas avoit emmenée à Meſſene. Celui-ci en porta ſes plaintes à Jupiter, qui remit à *Marpeſſe* le choix de l'un des deux rivaux : elle décida en faveur d'Idas, dans la crainte qu'Apollon, déja connu par l'inconſtance de ſes amours, ne la quitât, lorſque ſa beauté ſeroit éfacée par l'âge. *Voyez* IDAS.

MARQUES. Il eſt conſtant que les Romains *marquoient* leurs eſclaves ſur différentes parties du corps : les preuves de cet uſage ſont rares ſur les monumens; mais les hiſtoriens nous en ont conſervé des témoignages qui ne laiſſent aucun doute. Nonius cite ce vers de Nœvius.

Signari oportet frontem calida forcipe.

Le front des eſclaves doit être marqué par un fer chaud.

Plaute, (*Caſina, act.* 2. *ſc.* 6.), appele un eſclave, qui avoit cette marque, *ſervus litteratus*, un *eſclave lettré*; ce jeu de mots, aſſez médiocre en lui-même, ſert toujours de preuve au fait dont il s'agit.

Pline (*lib. XVIII. c.* 3.) dit plus ſimplement, & contre ſon ordinaire, *inſcripti vultus*, marqués au viſage.

Auſone, (*Epigr.* 3.), en parlant d'un ſcribe ou d'un copiſte qui avoit pris la fuite, dit :

Ergo notas ſcripto toleraſti, Pergame, vultu,
Et quas neglexit dextera, frons patitur.

Vous avez donc mieux aimé, Pergame, que l'on gravât ſur votre front quelques lettres, que d'en écrire.

Ce paſſage prouve que tous les eſclaves n'avoient pas généralement ces caracteres imprimés; mais qu'on étoit attentif à les appliquer pour les punir, quand ils avoient fait quelque faute. Auſſi Valere-Maxime dit (*lib. VI. cap.* 8. *art.* 1.) poſitivement qu'on imprimoit avec le fer chaud des caracteres inéfaçables ſur le viſage des eſclaves qui méritoient la priſon, ou qui avoient fui. *Voyez* FUGITIFS & F.

Les ouvriers employés à la fabrique des armes, *fabricenſes*, étoient marqués au bras. (*Cod. Theodoſ. lib. X. tit.* 22.) Il eſt probable qu'on ne doit entendre ce paſſage qu'à l'égard des eſclaves employés à ces travaux : cependant les ſoldats, ſelon Aetius, (*lib. VIII. c.* 12.), portoient les mêmes *marques* dans le Bas-Empire.

Ce procédé, bien capable de dégrader & d'avilir les troupes, peut être mis au nombre de ceux qui ont rendu les troupes romaines ſi foibles & ſi peu courageuſes, dans ces temps raprochés de notre ſiecle.

Un croiſſant gravé ſur le front d'un enfant, ſur un verre antique, pouroit être la *marque* d'un vœu ou d'une conſécration, ſoit à la lune, ſoit au dieu Lunus. Le poëte Prudence autoriſe ce ſoupçon; il nous apprend que ceux qui ſe conſacroient à certaines divinités, ſe ſtigmatiſoient avec des aiguilles ardentes. Περὶ Στεφ. *hymn.* 14. *v.* 1076.

Ils font rougir de petites pointes ou des aiguilles fines, & ſe *marquent* ſur différentes parties du corps, & la partie *marquée* eſt celle qu'ils diſent avoir conſacrée à la divinité.

Les anciens mettoient quelquefois pluſieurs *marques* ſur le même animal. Tel eſt le cheval,

qui eſt gravé ſur une agathe-onyx de Stoſch. Il a ſur la cuiſſe de derriere, hors du montoir, une *marque* qui reſſemble à une palme ; c'eſt ainſi qu'on en voit une à un cheval deſſiné ſur un verre antique de Buonarroti. Le cheval de Stoſch en porte ſur l'épaule, hors du montoir, une ſeconde qui a la forme d'un cercle, ou peut-être du ♀, *koph*.

On *marquoit* auſſi les bœufs de la même maniere. Car on trouve dans la collection du même baron de Stoſch, un bœuf *marqué* d'un ♀, *koph*, ſur la cuiſſe de derriere, hors du montoir, & d'un E ſur l'épaule du même côté.

Anacréon parle dans ſon ode 55e. de ces *marques* imprimées ſur la cuiſſe des animaux.

MARS. La théologie des Égyptiens étoit fondée ſur l'aſtronomie & ſur l'aſtrologie ; c'eſt-à-dire, ſur l'obſervation des aſtres & ſur leurs prétendues influences. L'aſpect trouble & rougeâtre de *Mars* lui fit attribuer la propriété de deſſécher, & par une ſuite néceſſaire dans la zône torride, celle de faire mourir. De là vint que le dieu *Mars* eut le département de la guerre & des combats.

Les Égyptiens donnoient à cette planete le nom mythologique d'étoile d'Hercule, de l'Hercule des Orientaux. *Artès* ou *Ertoſi* fut ſon nom relatif à ſes influences. On fit preſider *Mars* au mois qui commençoit l'année des Syriens, des Perſes, &c. ; & de même que ce mois, le dieu *Mars* & la planete de *Mars* préſiderent au renouvélement annuel de la nature, à la régénération annuelle des plantes, des animaux, &c.

Les Grecs firent deux êtres mythologiques du *Mars* des Égyptiens : Hercule, ſymbole à la fois du ſoleil & de *Mars*, préſidoit aut renouvélement de l'année ; & *Mars*, la divinité des combats, eut Bellone pour conductrice de ſon char, & pour compagnes ſes enfans, la Terreur & la Crainte.

MARS, le dieu des batailles, des combats & des querelles, étoit, ſelon Homere, & tous les poëtes grecs, fils de Jupiter & de Junon. Ce n'eſt que chez les poëtes latins, qu'on lit que Junon, piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve, ſans ſa participation, avoit voulu, à ſon tour, concevoir & engendrer, ſans le concours d'un mâle. La déeſſe Flore lui montra une fleur qui croiſſoit dans les champs d'Olene, & dont le ſeul attouchement produiſoit cet admirable effet, & elle devint mere de *Mars*. Junon fit élever le jeune *Mars* par Priape, de qui il apprit la danſe & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre. C'eſt pour cela, dit Lucien, qu'en Bythinie, on offroit à Priape la dîme des dépouilles qui étoient conſacrées au dieu *Mars*.

Les principales aventures de *Mars* ſont le jugement qu'il ſubit dans le conſeil des douze dieux pour la mort d'Allyrothius ; la mort de ſon fils Aſcalaphus, qu'il voulut venger contre l'ordre de Jupiter ; la bleſſure qu'il reçut de Diomede ; ſon combat contre Minerve, & ſon adultere avec Vénus.

Mars ayant appris qu'Allyrothius, fils de Neptune, avoit fait violence à Alcippe, vengea ſa fille, en tuant l'auteur du crime. Neptune, déſeſperé de la mort de ſon fils, fit appeler *Mars* en jugement devant les douze grands dieux du ciel, qui l'obligerent de défendre ſa cauſe. *Mars* ſe défendit ſi bien, qu'il fut abſous.

Aſcalaphus, fils de *Mars*, qui commandoit les Béotiens au ſiége de Troye, ayant été tué, le dieu en fut ſi pénétré de douleur, que, ſans craindre le reſſentiment de Jupiter, qui avoit défendu aux dieux de prendre parti pour ou contre les Troyens, " il ordone à la Fureur & à la „ Fuite, dit Homere, d'ateler ſon char, & prend „ ſes armes éclatantes. Il alloit, dans ce mo„ ment, alumer dans l'eſprit de Jupiter une co„ lere bien plus furieuſe, ſi la déeſſe Minerve „ n'eût couru ſur le champ après lui. Elle lui „ arracha ſon caſque, ſon bouclier, ſa pique, „ & d'un ton plein d'aigreur, elle lui dit : Fu„ rieux & inſenſé que vous êtes, ne conſervez„ vous donc plus aucun reſpect pour le maître „ des dieux, & avez-vous oublié ſa défenſe ? Re„ tenez le reſſentiment que vous inſpire la mort „ de votre fils : de plus braves que lui ont déja „ mordu la pouſſiere, ou la mordront bientôt. „ Eſt-il poſſible, dans les ſanglans combats, de „ ſauver de la mort tous les fils des mortels ? „ En finiſſant ces mots, elle ramena *Mars*, & „ le fit aſſeoir, mal-gré ſa fureur ".

Mars ayant pris parti pour les Troyens, contre la parole qu'il avoit donnée à Minerve ; cette déeſſe excite Diomede à aller combattre contre le dieu même des combats. Ne craignez, lui dit-elle, ni le dieu *Mars*, ni aucun des immortels ; pouſſez vos chevaux droit à lui, & frapez-le de près, ſans reſpecter ce furieux, cette peſte publique qui fait tant de maux à tous les mortels. *Mars* n'eut pas plutôt aperçu Diomede, qu'il marcha contre lui, & lui alongea un grand coup de pique, que la déeſſe eut ſoin de détourner. Diomede, à ſon tour, lui porte un auſſi grand coup : Minerve conduit la pique, & la fait entrer bien avant au deſſous des côtes ; elle fait une cruele bleſſure au dieu, & déchire ſon beau corps. *Mars*, en la retirant, jete un cri épouvantable, & tel que celui d'une armée qui marche pour charger l'ennemi. Il s'éleve auſſi-tôt vers l'Olympe, au milieu d'un tourbillon de pouſſiere ; & le cœur ſerré de douleur & de triſteſſe, il montre à Jupiter le ſang immortel qui coule de ſa bleſſure, lui porte ſes plaintes contre Diomede & contre Minerve, qui l'a enhardi à ce combat. " Jupiter le regardant avec des yeux de „ colere : inconſtant, perfide, lui dit-il ; de tous „ les dieux de l'Olympe, tu m'es le plus odieux : „ tu ne prends jamais plaiſir qu'à la diſcorde, „ à la guerre & aux combats..... Cependant „

„ parce que *Mars* eſt ſon fils, il ordone au mé-
„ decin des dieux de le guérir. Péon met ſur
„ ſa bleſſure un baume exquis, qui le guérit ſans
„ peine; car, dans un dieu, il n'y a rien qui
„ ſoit mortel “.

Homere (*au 8e. livre de l'Odyſſée*) fait chanter, devant Ulyſſe, par un chantre divin, les amours de *Mars* & de Vénus. Le dieu avoit eu une premiere fois les faveurs de la déeſſe, dans le palais même de Vulcain. Le ſoleil, qui le vit, en alla d'abord avertir le mari qui, outré de l'offenſe & avide de vengeance, ſe mit à forger des liens indiſſolubles pour arrêter les coupables. Il tendit ces liens autour du lit, & les diſpoſa de maniere que, par un ſecret merveilleux, ils devoient enveloper les deux amans, dès qu'ils ſeroient couchés. Ils reſſembloient à des toiles d'araignée; mais ils étoient d'une ſi grande fineſſe, qu'ils ne pouvoient être aperçus d'aucun homme, non pas même d'un dieu. Quand le piége fut tendu, Vulcain fit ſemblant d'aller à Lemnos: les amans en furent informés, & ne tarderent pas à ſe voir. Le ſoleil, qui faiſoit ſentinele pour le mari, l'avertit du ſuccès de ſes piéges. Vulcain, à cette vue, eſt ſaiſi de fureur, & ſe met à crier avec tant de force, qu'il aſſemble tous les dieux de l'Olympe. La plupart rient de l'aventure, & les moins ſéveres témoignent qu'ils ne ſeroient pas fâchés d'être découverts à ce prix. Neptune eſt le ſeul qui ne rit point; mais cependant il prie inſtament Vulcain de délier *Mars*, en lui promettant de ſa part une entiere ſatisfaction: Vulcain, à la priere de Neptune, & ſous ſa caution, défait ces merveilleux liens. Les captifs, mis en liberté, s'envolent auſſi-tôt; l'un dans la Thrace; l'autre à Paphos.

Mars, comme dieu de la guerre, étoit toujours acompagné de la victoire & de la terreur. Il n'étoit cependant pas toujours invincible. *Voy.* ALOÏDES.

Les poëtes racontent que Vénus rendit *Mars* pere de la Terreur & de la Crainte, Φόβος & Δεῖμος, deux fils, ſelon le genre grec, & de l'Harmonie (*Théogon.* 734. 937.) appelée auſſi Hermione, qui épouſa Cadmus. *Mars* eut encore de Rhéa, Romulus & Rémus, Évadné de Thébé, fille d'Aſopus, & il fut auſſi pere de Cycnus tué par Hercule. Bellone étoit ſa ſœur. Les anciens habitans de l'Italie donnoient à *Mars* pour épouſe Néréine. (*Plaut. Trucul. act.* 2. *ſc.* 6. *Aul. Gell. l.* 13. *cap.* 22.)

Les anciens romains, dit Varron, adoroient *Mars* ſous la figure d'une pique, avant qu'ils euſſent appris à donner une forme humaine à leurs dieux. Chez les Scythes, c'étoit une épée qui figuroit *Mars*.

Il ne paroît pas que le culte de *Mars* ait été fort répandu dans la Grece; car Pauſanias qui fait mention de tous les temples des dieux & de toutes les ſtatues qu'ils avoient dans la Greee, ne parle d'aucun temple de *Mars*, mais ſeulement de deux ou trois de ſes ſtatues. C'eſt chez les Romains principalement qu'il faut chercher le culte de ce dieu, parce qu'il n'y a point de lieu où il ait été tant honoré qu'à Rome. Les Romains regardoient ce dieu comme le pere de Romulus & le protecteur de leur empire. Parmi les temples qu'il eut à Rome, celui qu'Auguſte lui bâtit après la bataille de Philippes, ſous le nom de *Mars* le Vengeur, étoit des plus célebres. Vitruve dit qu'ordinairement les temples de *Mars* étoient hors des murs, afin qu'il n'y ait point de diſſenſion entre le peuple, & qu'il ſoit-là comme un rempart pour délivrer les murs des périls de la guerre. Mais cet uſage n'étoit pas ſuivi par-tout, puiſqu'à Halycarnaſſe, ſelon le même Vitruve, le temple de *Mars*, dont la ſtatue étoit coloſſale, étoit ſitué au milieu de la forteresſe. Les Saliens, prêtres de *Mars*, formoient à Rome un collége ſacerdotal très-conſidérable. *Voyez* SALIENS.

On immoloit à *Mars* le taureau, le verrat & le bélier: quelques-uns lui immoloient des chevaux. Les Luſitaniens lui offroient en ſacrifice des boucs & des chevaux, & même leurs ennemis captifs. Les Cariens lui ſacrifioient des chiens, & les Scythes des ânes. Les Saracores, dit Élien, lui ſacrifioient les ânes les plus gras qu'ils pouvoient trouver. Les Lacédémoniens tenoient la ſtatue liée & garotée, afin que le dieu ne les abandonât pas dans les guerres qu'ils auroient à ſoutenir.

Les jours célebres à Rome pour le culte de *Mars* étoient le 4 des ides de mai, ou le 12 de mai, & le 1er août. On célébroit des jeux & des combats en ſon honeur. Les ſeconds jeux de *Mars* furent établis en mémoire de la dédieace de ſon temple, qui ſe fit ce jour-là. Ces jeux conſiſtoient en courſes de chevaux & en combats contre des bêtes. Dion raporte (*lib. LVI.*) que dans une de ces fêtes Germanicus tua dans le cirque deux cents lions.

Les pierres gravées & la belle ſtatue de *Mars* de la villa Ludoviſi à Rome, où il paroît tel que l'a décrit Lucien, nous repréſentent *Mars* jeune, ſans barbe & en repos. On connoît cependant quelques pierres en petit nombre où *Mars* paroît avec de la barbe, ainſi que ſur une médaille de Syracuſe. (*Beger. Theſ. Brand. I. pag.* 281.)

Caſanova a ſoutenu qu'on ne voyoit jamais ſur les médailles *Mars* avec de la barbe. Les médailles des Lucaniens, de Métaponte, de Petelinum, des Bruttiens, des familles romaines avec MARS. VLTOR. & ADSENTOR, prouvent le contraire.

Sur le bas-relief du palais Albani, publié par Winekelmann (n°. 28 de ſes *Monumenti inediti*), on voit *Mars* repréſenté jeune & ſans barbe.

Mars porte le foudre dans Sophocle (*Oed. Tyr. v.* 477.), dans Pline (*lib. X. c.* 2.), & ſur une pâte antique du esbinet de Stoſch, où il eſt repréſenté foudroyant les titans. On la voit au n°. 4 des *Monumenti inediti*.

Eſchyle (*Agam. v.* 651.) donne à *Mars* un fouet pour arme.

On le voit, ſurpris avec Vénus par Vulcain, ſur deux bas-reliefs publiés par Winckelmann, ſous les n°s. 27 & 28 de ſes *Monumenti inediti*.

Les dames romaines ſacrifioient un coq à ce dieu le premier jour du mois qui porte ſon nom.

Mars porte pluſieurs ſurnoms, qui ſont la plupart relatifs aux armes; tels ſont: *Armiger*, Ὁπλοφόρος, Ὁπλοχαρὴς, tous trois ſynonymes de *belliqueux*; Ἀλλοπρόσαλλος, ou inconſtant, formé d'ἄλλος, *autre*, de πρὸ, *pour*, & de ἄλλος, *autre*, qui va de l'un à l'autre; *Biſultor*, qui acorde deux victoires, ſurnom donné par Auguſte lorſque les Parthes lui rendirent les aigles des légions de Craſſus (*Ovid. Faſt.* 5. 595.):

Rite deo templumque datum, nomenque Biſultor.

Britovius (*Voyez* ce mot.); *Commun*, parce qu'il favoriſe ſouvent l'un & l'autre parti; *Camulus* (*Voyez* ce mot.); *Enyalius* (*Voyez* cet mot.); *Gradivus* (*Voyez* ce mot); *Heſus*, *Hippius*, *Mamers* ou *Mamercus*, *Marſpiter*, *Olloudius*, *Quirinus*, *Saliſubſulus*, *Secutor*, *Silvanus*. (*Voyez* ces mots.)

Mars fut encore appelé *Thracius*, de la contrée où ſa divinité étoit en grande vénération.

Mars ultor. *Voyez* ce mot.

On trouve un ſurnom particulier de *Mars* dans deux inſcriptions découvertes près de Gubbio, en 1788. Elles ont apartenu à un petit temple qui y avoit été élevé à *Mars Cyprius*. M. l'abbé Raughiaſci les a publiées & expliquées en 1784. Voici ces inſcriptions:

MARTI. CYPRIO.

....I..AVOLENUS. APULUS. SIGNUM

MARMOREUM. EX. VOTO. POSUIT. ET.

AEDEM VETUSTATE. CONLAPSAM

REFECIT. ADJECTO. PRANAO. ET compluvio

(*Selon la conjecture de l'éditeur*.

La ſeconde inſcription eſt ſur la baſe d'une ſtatue de marbre, qui repréſente une divinité vêtue en militaire. Voici cette inſcription:

L. IAVOLENUS. APOLUS

VOTUM. SOLVIT. L. M.

Mars nu, avec un caſque, & marchant, ſe voit ſur les médailles des *Bruttii*.

Mars. Ce mois étoit autrefois le premier chez les Romains. Quoiqu'il ent pris ſon nom du dieu *Mars*, il étoit ſous la protection de Minerve. Les calendes de ce mois étoient remarquables, parce que c'étoit le premier jour de l'année auquel on pratiquoit pluſieurs cérémonies. On alumoit du feu nouveau ſur l'autel de Veſta. *Voyez* VESTA. On ôtoit, dit Ovide, les vieilles branches de laurier & les vieilles courones, tant de la porte du roi des ſacrifices, que des maiſons des flamines & des haches des conſuls, & l'on en mettoit de nouveles. En ce jour on célébroit les Matronales & la fête des boucliers ſacrés. *Voyez* ANCILIES. Le 6, c'étoit les fêtes de Veſta; le 14, les Équiries; le 15, la fête d'*Anna Perenna*; le 17, les Libérales ou Bacchanales; le 19, la grande fête de Minerve, appelée les *Quinquatries*, qui duroit cinq jours; le 25, les Hilaries. On trouve ce mois perſonifié ſous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve, parce que la louve étoit conſacrée au dieu *Mars*. „ Il eſt aiſé, dit Auſone, „ de reconoître ce mois par la peau de louve „ dont il eſt ceint. Il s'appele *Mars*, & c'eſt *Mars* „ qui lui a donné ſa dépouille. Le bouc pétulant, „ l'hirondele qui gazouille, le vaiſſeau plein de „ lait, l'herbe verdoyante, tout cela marque le „ printemps, qui commence au mois de *Mars*. „. Ce ſont les ſymboles qui acompagnent la figure de ce mois.

MARSAL (Chauſſée de). *Voyez* BRIQUETAGE.

MARSEILLE, dans les Gaules. ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Un lion poſé ou marchant.

Un aiglé éployé.

Un taureau frapant de la corne.

Un trépied.

Un ceri.

Pour les médailles de ſon port. *Voyez* LACYDON.

MARSES (les) habitoient l'Italie, près du lac Fucin. Les uns les faiſoient venir d'Aſie avec Marſyas, qu'Apollon vainquit; d'autres les faiſoient deſcendre d'un fils d'Ulyſſe & de Circé. On croyoit qu'ils ne craignoient point les morſures des ſerpens, qu'ils ſavoient s'en garantir avec certaines herbes, & que par leurs enchantemens ils les faiſoient crever ſans les toucher. (*Lucilius apud Nonium* 3. 69.)

MARSPITER, nom de Mars, compoſé de *Mars* & de *Pater*, comme le ſurnom *Diſpiter*.

MARSYAS, fils d'Hyagnis, étoit un habile joueur de flute de la ville de Célene en Phrygie: il joignoit, dit Diodore, à beaucoup d'eſprit & d'induſtrie, une ſageſſe & une chaſteté à toute épreuve. Son génie parut ſur-tout dans l'invention de la flute, où il ſut raſſembler tous les ſons qui auparavant ſe trouvoient partagés entre les divers tuyaux des chalumeaux. Il eut un atachement ſingulier pour Cybele, & fut le fidele compagnon des courſes de cette déeſſe. Étant ari-

vé à Niſe ſéjour de Bacchus, il y rencontra Apollon qui étoit tout fier de ſes nouveles découvertes ſur la lyre. *Marſyas* ent la hardieſſe de faire au dieu un défi qui fut accepté, à condition que le vainqueur ſeroit à l'autre le traitement qu'il voudroit. Les Niſéens furent pris pour juges de cette diſpute: ce ne fut pas ſans peine & ſans péril d'être vaincu, qu'Apollon l'emporta ſur ſon concurrent. Indigné d'une telle réſiſtance, on dit qu'il atacha *Marſyas* à un arbre, & l'écorcha tout vif. Mais, quand la chaleur du reſſentiment fut paſſée, ſe repentant de ſa barbarie, il rompit les cordes de ſa lyre, & la dépoſa avec ſes flutes dans un antre de Bacchus, à qui il conſacra ſes inſtrumens. C'eſt ce qui eſt repréſenté dans pluſieurs monumens où l'on voit Apollon & l'infortuné *Marſyas*. Mais entre les deux figures, on voit un jeune homme qui fléchit un genou devant Apolloo: Hygin dit que c'eſt Olympus diſciple de *Marſyas* qui demande à Apollon le corps de ſon maître, pour lui rendre le devoir des funérailles, il ajoute qu'il l'obtint. Les faunes, les ſatyres des forêts voiſines, Olympe, les nymphes & les bergers de la campagne, tous verſerent des pleurs à cette mort. La terre, dit Ovide, reçut toutes les larmes dans ſon ſeio, & l'on en vit ſortir ce fleuve rapide qui fut nommé *Marſyas*. Il y a des figures de *Marſyas* qui le repréſentent avec des oreilles de faune ou de ſatyre, une queue de ſilene, & des pieds de bouc: auſſi y a-t-il des auteurs qui le mettent au rang des ſatyres.

Voici l'explication que donne de cette fâble M. Rabaud de S. Étienne.

„ Les roſeaux qui croiſſent ſur les bords du fleuve *Marſyas*, & qui ſervoient à compoſer la flute antique, ont été vaincus par la *lyre d'Apollon*; la brillante poéſie de ces peuples s'empare de cet événement; elle en compoſe une hiſtoire roucbante: *Marſyas* vaincu eſt changé en fleuve; *l'écorce de pin* qui croiſſoit ſur ſes bords, & où ſa flute étoit ſuſpendue, eſt enlevée; ou *Maſyas* eſt écorché. Le peuple ignorant, qui ſe plaiſoit encore à ces ruſtiques ſons, eſt puni ſous le oom de *Midas*; & les roſeaux même de ſes bords ſervent à publier ſa honte. Mais Apollon ſe repentit de ſa cruauté; de douleur il briſa ſa lyre; & la flute lui fut déſormais en horreur. Les Muſes cependant retrouverent cette lyre briſée; Linus, Orphée, Tamyris y ajouterent ſucceſſivement les trois cordes qui la compoſent; & dépoſée dans l'antre de Bacchus, elle ſervit déſormais à chanter ſes travaux & à célébrer ſes victoires „.

„ Athénée & Pauſanias, lui attribuent l'invention de la flute, ſelon d'autres il la reçut de Minerve. On lit dans Plutarque qu'il imagina le bandeau de cuir appelé *Phorbeion*, dont les joueurs de flute ſe ſervirent depuis, tant pour diriger tout le ſouffle vers l'embouchure de l'inſtrument, que pour ſauver la difformité cauſée par l'enflure des joues. Pline nous dit qu'il ioventa la double flute, ainſi que le mode phrygien, & qu'il enrichit la muſique de pluſieurs autres découvertes; il compoſa les airs qu'on chantoit aux fêtes de Cybele; & lorſque les Gaulois tenterent de s'emparer de la Phrygie, il diſſipa leur armée au bruit de ſon inſtrument. *Marſyas* oſa défier Apollon, & il fut cruélement puni de ſa témérité.

Nous ferons avec les éditeurs des *pierres gravées du Palais Royal*, une réflexion utile aux artiſtes modernes ſur le ſupplice de ce ſatyre. Perſuadés qu'il n'étoit pas convenable de faire un bourreau d'un dieu, la plupart des artiſtes anciens ont pris ſagement le parti de charger un ſcythe de cette exécution dégoûtante & barbare. Dans un tableau *d'Herculanum*, où ce ſujet eſt traité, on voit un homme debout qui ſemble attendre les ordres du dieu. Sur une médaille d'Antonin, publiée par M. Pellerin (*Peuples & villes, t. III. pl.* 132. *n.* 7.) Apollon ayant ſa lyre à la main eſt aſſis en face de *Marſyas* déja atacbé à un arbre, pendant qu'un jeune homme le genou à terre, paroît aiguiſer un couteau. Il exiſte à la vérité dans la galerie Guſtiniene une ſtatue d'Apollon, repréſenté tenant d'une main un couteau, & portant de l'autre la peau d'un homme écorché; mais ſi l'artiſte a oſé charger le dieu lui-même d'uoe exécution ſi barbare, il n'a eu garde du moins de choiſir l'inſtant de l'exécution. Outre ces trois monumens, il en eſt encore de très-remarquables, tels que la ſtatue de *Marſyas*, de la galerie de Florence, une autre publiée dans le recueil de Maffei, & pluſieurs pierres gravées dont la plupart ſont des jaſpes rouges ainſi que celle du Palais-royal, ce qui vient à l'apui de la remarque que nous avons faite ſur l'attention des graveurs anciens à choiſir des pierres dont la couleur fût analogue au ſujet „.

„ Le *Rémouleur*, en italien *Arrotino* (*Voyez* ce mot) ou *Rotatore*, de la galerie de Florence, n'eſt autre choſe que le ſcythe qui ſe diſpoſe à écorcher *Marſyas* „.

Les repréſentations de *Marſyas* décoroient pluſieurs édifices antiques. Il y avoit dans la citadelle d'Athènes une ſtatue de Minerve, qui châtioit le ſatyre *Marſyas*, pour s'être appropié les flutes que la déeſſe avoit rejetées avec mépris. On voyoit à Mantinée, dans le temple de Latone, un *Marſyas* jouant de la double flute; & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote, qui repréſentoit la deſceote d'Ulyſſe aux enfers. Servius témoigne que les villes libres avoient, dans la place publique, une ſtatue de *Marſyas*, qui étoit comme un ſymbole de leur liberté, à cauſe de la liaiſon intime de *Marſyas*, pris pour Silene, avec Bacchus, connu des Romains ſous le nom de *Liber*. Il y avoit à Rome, dans le *forum*, une de ces ſtatues, avec un tribunal dreſſé tout auprès, où l'on rendoit la

juſtice. Les avocats qui gâgnoient leur cauſe, avoient ſoin de couronner cette ſtatue de *Marſyas*, comme pour le remercier du ſuccès de leur éloquence, & pour ſe le rendre favorable, en qualité d'excellent joueur de flute; car on ſait combien le ſon de cet inſtrument & des autres influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les orateurs & les acteurs. Enfin, on voyoit à Rome, dans le temple de la Concorde, un *Marſyas* garoté, peint de la main de Zeuxis. (*D. J.*)

On voit ſur un bas-relief de la villa Borgheſe *Marſyas* lié à un arbre, & près de ſubir la punition qu'Apollon lui avoit impoſée. (*Monum. inediti*.)

On trouve encore ce ſujet ſur la baſe triangulaire d'un candélâbre nouvèlement déterré à Otricoli, & enfin ſur une patere étruſque, publiée par M. Guattani dans ſon *Journal d'Antiquités*, année 1785. Sur cette derniere, *Marſyas* eſt attaché à un arbre, près de lui, debout, eſt le ſcythe tenant un couteau, ayant de longues chauſſes, boutonées ſur le devant de la jambe. Le troiſieme perſonage eſt Olympus, affligé de n'avoir pu obtenir la grâce de ſon maître.

MARTEA. *Voyez* HÉRÈS.

MARTEAU. Pline en attribue l'invention à Cinyra, fille d'Agriope.

Cet inſtrument annonce ſur les médailles conſulaires la puiſſance des triumvirs monétaires. Il étoit le ſymbole de Vulcain, & ce dieu en porte un ſingulier ſur les monumens étruſques. Le manche eſt d'une longueur extraordinaire, & la tête eſt renflée des deux côtés au point de le confondre preſque avec une bipenne, ou hache à deux tranchans.

MARTÉSIEN, milice de l'empire romain. La notice de l'empire d'Occident nous apprend que les *martenſiens* étoient ſur la frontiere de l'empire, vers Mayence, & aux ordres de celui qui commandoit à Mayence. Ils étoient chargés de défendre les bords du Rhin.

MARTIA. Junon avoit à Rome un temple, ſous le nom de *Juno Martia*, Junon, mere de Mars.

MARTIALIS. Junon porte ce ſurnom ſur des médailles impériales, où elle tient des tenailles. On lui voit le même attribut ſur un autel étruſque de la villa Borgheſe, publié ſous le n°. 15 des *Monumenti inediti* de Winckelmann. Cet antiquaire penſe qu'on a voulu par ce ſymbole des *tenailles* lui faire honeur de l'invention de l'ordre de bataille du même nom, comme on le faiſoit de l'iovention de la phalange au dieu Pan. (*Polyan. Stratag. lib. I. c. 2.*)

MARTIAUX (Jeux), *ludi martiales*. Ils furent appelés *martiaux*, comme les jeux inſtitués en l'honeur d'Apollon furent appelés *apollinaires*. Les Romains les célébrerent d'abord dans le cirque le 13 de mai, & dans la ſuite le premier d'août, parce que c'étoit le jour auquel on avoit dédié le temple de Mars. On faiſoit dans ces jeux des courſes à cheval & des combats d'hommes contre les bêtes, deux choſes qui s'acordoient à merveille avec la fête du dieu de la guerre. *Voyez* JEUX. (*D. J.*)

MARTINIEN, tyran ſous Conſtantin.

M. MARTINIANUS AUGUSTUS.

O. en or.

On ne connoît en argent que celle que Strada a raportée, & qui paroît être fauſſe.

RRR. en P. B.

MARTIOBARBULE, ſ. m. nom d'une arme des aociens Romains, *martiobarbulus*. C'eſt ainſi qu'on lit dans Végece (*l. 1. c. 17.*) & dans Modeſtus, & non pas *manobarbulus*, comme a dit Hoffmann à ce mot & au mot *plumbata*. Le *martiobarbule* étoit une plombée. Turnebe, dans ſes *Adverſaria* (*l. XXIV. c. 12.*), dit que le nom de *martiobarbule* vient de *martius*, martial, & de *barbulus*, barbeau, nom d'un poiſſon, & que les ſoldats avoieot ainſi nommé cette arme par raillerie, comme s'ils avoient voulu dire que c'étoit un barbeau de Mars ou de guerre, & non pas un barbeau à manger & à ſervir à table. D'autres la nomment *martiobule*, comme qui diroit *marteus barbulus*. Le moine Godefroi, dans ſes Annales, l'appele ſimplement *barbolus*, barbole; & barbole ſignifie une coignée, une hache. Martinus croit qu'on le nommoit ainſi à cauſe du long fer dont cet inſtrument étoit armé par un bout, & que, par comparaiſon à la barbe, on le nommoit *barbulus*, comme qui diroit *marteau barbu*, parce qtie d'un côté il avoit un fer, comme nous l'avons dit; de l'autre côté, que nous appelons *la tête*, on pouvoit s'en ſervir comme d'un marteau, de même que la tête de nos haches peut encore ſervir, & ſert effectivement quelquefois à cogner comme un marteau. Le vieux traducteur de Végece dit *martiobarbulin* au lieu de *martiobarbule*. „ Encore mais aux jou-
„ vanceaux doit être baillée pour enſeigne-
„ ments & expérience l'exercitation des plombées,
„ que les anciens appelloient *martiobarbulins*, &c.
„ *Voyez* le reſte à l'article ſuivant.

MARTIOBARBULE, ſ. m. nom de milice ou de ſoldat armé d'un martiobarbule, *martiobarbulus*. On donna ce nom à deux légions d'Illyrie, qui faiſoient un corps de douze mille hommes. L'ancien traducteur de Végece (*l. I. c. 17.*) dit *martiobarbu*. „ En Illyrique, autrement dit Eſ-
„ clavonie, Japieça avoit deux légions, leſquel-
„ les avoient ſix mille hommes de guerre, dont
„ pour cauſe que iceux faigement & vigoureu-
„ ſement uſoient des ſuſdits javelots & dards,
„ étoient appellés *martiobarbuts*: auſſi appert que
„ long-temps depuis, toutes guerres & batailles
„ ont été noblement faites par iceux & miſes en
„ exécution juſques ad ce que Dioclétian & Ma-
„ ximian lorſqu'ils parvinrent à l'empire, pour
„ mérite des vertus d'iceux *martiobarbuz*, ils les
„ auroieot eſtimés dignes d'être appellés *joviares*

„ & *herculians*, & leſquels, comme certains auteurs témoignent, ils préféroient pardevant „ ceux de toutes légions. Or eſt qu'ils avoient „ accoutumés porter cinq martiobarbulins inſerez „ & mis dedans leurs eſcus, leſquels dès lorſque „ leſdits compagnons de guerre gettoient à temps „ opportuns, étant ainſi munis d'eſcus & pavois, „ ſembloient à-peu-près en ſuivre l'office des „ ſagittaires & archiers, pour autant que les „ adverſaires avec leurs chevaux étoient playez „ & navrez par iceulx, devaot que poſſible fut „ parvenir à combattre non ſeulement main à „ main, mais auſſi aux coups deſdits miſſiles, „ javelots & dards „.

On trouve auſſi que cette arme s'eſt nommée *mattium*, au lieu de *martiobarbule*; & de ce nom *mattium*, ceux qui la portoient & qui s'en ſervoient s'appelerent *mattiaires*. *Voyez* du Cange, Gloſſ. au mot *MATTIUM*.

MARTIUS, ſurnom de Jupiter, pere de Mars.

MARTYRS (Ere des). *Voyez* DIOCLÉTIEN (Ere de).

MARZANA, la Vénus des Sarmates.

MASANORADA, dans la Carie.

Goltzius ſeul attribue des médailles impériales greques à cette ville.

ΜΑΣΧΑΛΗΤΟΣ χιτών. *Voyez* AXILLARIS tunica.

MASCULA, ſurnom de Vénus. *Voyez* BARBATA.

MASQUES des Égyptiens. On auroit tort de dire ſans reſtriction que les Égyptiens n'ont pas connu les *maſques*. Ceux du théâtre pouvoient leur être inconnus, ainſi que les imitations particulieres; mais on verra ici plus bas, & dans la table iſiaque, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des figures maſquées pluſieurs repréſentations d'hommes, introduites dans les cérémonies, avec des têtes d'animaux. Ces exemples ſont fréquens.

Diodore de Sicile dit: *Les rois d'Égypte avoient coutume de porter ſur leurs têtes des figures de lion, de leopard ou de loup, & même d'arbres.*

Diodore (*lib. I.*) dit encore: *Les officiers préposés pour diſtribuer la nourriture des animaux ſacrés, ne paroiſſoient qu'avec les marques de cet honneur, & l'indication des animaux dont ils étoient gardiens.*

Caylus (5, *pl. V. n°.* 5.) dit, à l'occaſion d'un bronze égyptien:

„ La tête du loup eſt très-bien deſſinée; mais cette figure prouve clairement la têtiere ou l'eſpece de caſque de papyrus, ou d'autre matiere légere, qui environoit la tête, pour lui donner la repréſentation convenable au culte particulier du Nome. Je croirois donc que ce Nome, ou ce canton, qui, de même que tous les autres Nomes de l'Égypte, adoroit Oſiris, faiſoit deſſervir ce dieu par des prêtres, qui repréſentoient les animaux révérés dans ce même canton. Je ne donne cette derniere réflexion que comme une conjecture; elle m'a paru ſi vrai-ſemblable, que je n'ai pu la paſſer ſous ſilence „.

„ Le ſexe de cette figure, dit-il ailleurs (*Rec.* 3. *pl. VI. n°.* 1.), ne peut être douteux: le caleçon, ou tonelet, & le bec d'oiſeau, annonçent un prêtre de la déeſſe. Cet attribut lui ſuffiſoit apparemment; car il n'a aucune parure ſur la tête. Au reſte, le camail ou le chaperon ſervoit à porter cette tête poſtiche, & autoriſe mes idées ſur les *maſques* égyptiens; car la forme de la tête humaine demeure ſenſible ſous cette eſpece de camail; mais comme le bec eſt long & trop délicat pour réſiſter, les Égyptiens qui ne ſa ſont jamais départis de la ſolidité, ont ſoutenu ce bec par un tenon „.

On voit de ces *maſques* ou têtieres de prêtres égyptiens faites en têtes de lion (*Caylus*, 4. *pl. IV. n°.* 1.) en tête d'épervier (*ibid.* 3.), en tête d'Iſis (3. *pl. VI.* 1.), &c. &c.

Le déguiſement des miniſtres de Mithra, ſous la forme de divers animaux féroces dont parle Porphyre, n'étoit pas une pratique abſolument nouvele à Rome: il ſe paſſoit quelque choſe d'approchant dans les myſteres d'Iſis. Valere Maxime & Appien diſent que lors de la proſcription des triumvirs, l'édile Voluſius ſachant qu'il étoit ſur la liſte de ceux dont on avoit mis la tête à prix, emprunta d'un iſiaque de ſes amis ſa longue robe de lin & ſon *maſque* à tête de chien: on ſait que les *maſques* antiques envelopoient la tête entiere. Dans cet équipage, Voluſius ſortit de Rome & ſe rendit, par les chemins ordinaires, un fiſtre à la main, & demandant l'aumône ſur la route, *per itinera viaſque publicas ſtipem petens*, dit Valere Maxime. Si les ieux n'avoient pas été acoutumés à voir des hommes dans cet équipage, rien n'étoit plus propre à faire arrêter Voluſius par les premiers qui l'euſſent rencontré. Ce fut peut-être par le ſecours d'un ſemblable déguiſement que Mundus perſuada à Pauline qu'elle avoit paſſé la nuit avec le dieu Sérapis.

„ Cette tête qui, dit Caylus (1. 41.), conjointement avec une des figures précédeotes, m'a été envoyé d'Égypte par M. de Lironcour, eſt un *maſque* qui, ſuivant l'uſage des Égyptiens, avoit été mis à plat ſur les bandeletes qui couvroient le viſage d'un mort. Il eſt de bois de ſycomore, haut de cinq pouces quatre lignes, à plat ſur le derriere, & convexe dans la partie antérieure. La ſculpture en eſt auſſi mauvaiſe que la peinture; ni l'une ni l'autre ne ſuppoſe de goût pour les beaux arts „.

MASQUES de théâtre, en grec προσωπον, en latin *perſona*, partie de l'équipage des acteurs dans les jeux ſcéniques.

Les *maſques de théâtre* des anciens, étoient une eſpece de caſque qui couvroit toute la tête, & qui outre les traits du viſage, repréſentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & juſqu'aux ornemens que les femmes employoient dans leur coeffure. C'eſt ce que nous apprenent tous les auteurs

teurs qui parlant de leur forme, comme Feſtus, Pollux, Aulugelle; c'eſt auſſi l'idée que nous en donne Phedre, dans la fâble ſi connue du *maſque* & du renard;

Perſonam tragicam forte vulpes viderat, &c.

C'eſt d'ailleurs un fait dont une infinité de bas-reliefs & de pierres gravées ne nous permettent point de douter.

Il ne faut pas croire cependant que les *maſques de théâtre* aient eu tout-d'un-coup cette forme; il eſt certain qu'ils n'y parvinrent que par degrés, & tous les auteurs s'acordent à leur donner de foibles commencemens. Ce ne fut d'abord, comme tout le monde ſait, qu'en ſe barbouillant le viſage, que les premiers acteurs ſe déguiſerent; & c'eſt ainſi qu'étoient repréſentées les pieces de Theſpis:

Quæ canerent agerentve, peruncti facibus ora.

Ils s'aviſerent dans la ſuite de ſe faire des eſpeces de *maſques* avec des feuilles d'arction, plante que les Grecs nommerent à cauſe de cela πρόσωπον, & qui étoit auſſi quelquefois nommé *perſonata* chez les latins, comme on le peut voir par ce paſſage de Pline; *quidam arction perſonatam vocant, cujus folio nullum eſt latius*; c'eſt notre grande bardane.

Lorſque le poême dramatique eut toutes ſes parties, la néceſſité où ſe trouverent les acteurs de repréſenter des perſonages de différent genre, de différent âge, & de différent ſexe, les obligea de chercher quelque moyen de changer tout-d'un-coup de forme & de figure, & ce fut alors qu'ils imaginerent les *maſques* dont nous parlons; mais il n'eſt pas aiſé de ſavoir qui en fut l'inventeur. Suidas & Athénée en font honeur au poête Chérile, contemporain de Theſpis. Horace, au contraire, en raporte l'invention à Eſchile.

Poſt hunc perſona, pallaque repertor honeſtæ, Æſchilus.

Cependant Ariſtote, qui en devoit être un peu inſtruit, nous apprend au cinquieme chapitre de ſa poétique, qu'on ignoroit, de ſon temps, à qui la gloire en étoit due.

Mais quoique l'on ignore par qui ce genre de *maſques* fut inventé, on nous a néanmoins conſervé le nom de ceux qui ont mis les premiers au théâtre quelque eſpece particuliere. Suidas, par exemple, nous apprend que ce fut le poête Phrynicus, qui expoſa le premier *maſque* de femme au théâtre, & Néophron de Sicyone, celui de cette eſpece de domeſtique que les anciens chargeoient de la conduite de leurs enfans, & dont nous eſt venu le mot de *pédagogue*. D'un autre côté, Diomede aſſure que ce fut un Roſcius Gallus, qui le premier porta un *maſque* ſur le théâtre de Rome, pour cacher le défaut de ſes yeux qui étoient louches.

Athénée nous apprend auſſi qu'Eſchile fut le premier qui oſa faire paroître ſur la ſcêne des gens ivres dans ſa piece des Cabires, & que ce fut un acteur de Mégare nommé Maiſon, Μαίσων, qui inventa les *maſques* comiques de valet & de cuiſinier. Enfin nous liſons dans Pauſanias, que ce fut Eſchile qui mit en uſage les *maſques* hideux & éfrayans dans ſa piece des Euménides; mais qu'Euripide fut le premier qui s'aviſa de les repréſenter avec des ſerpens ſur leur tête.

La matiere de ces *maſques* au reſte ne fut pas toujours la même; car il eſt certain que les premiers n'étoient que d'écorce d'arbres:

Oraque corticibus ſumunt horrenda cavatis.

Et nous voyons dans Pollux, qu'on en fit dans la ſuite de cuir, doublés de toile ou d'étoſe; mais comme la forme de ces *maſques* ſe corrompoit aiſément, on vint, ſelon Héſychius, à les faire tous de bois; c'étoient les ſculpteurs qui les exécutoient d'après l'idée des poêtes, comme on le peut voir par la fâble de Phedre que nous avons déja citée.

Pollux diſtingue trois ſortes de *maſques de théâtre*; des comiques, des tragiques & des ſatyriques: il leur donne à tous dans la deſcription qu'il en fait, la difformité dont leur genre eſt ſuſceptible, c'eſt-à-dire, des traits outrés & chargés à plaiſir, un air hideux on ridicule, & une grande bouche béante, toujours prête, pour ainſi dire, à dévorer les ſpectateurs. Les comiques avoient la bouche moins ouverte que les tragiques.

On peut ajouter à ces trois ſortes de *maſques*, ceux du genre orcheſtrique ou des danſeurs, ou plutôt des pantomines des danſeurs. Ces derniers, dont il nous reſte des repréſentations ſur une infinité de monumens antiques, n'ont aucun des défauts dont nous venons de parler. Rien n'eſt plus agréable que les *maſques* des danſeurs, dit Lucien; ils n'ont pas la bouche ouverte comme les autres, mais leurs traits ſont juſtes & réguliers; leur forme eſt naturele, & répond parfaitement au ſujet. On leur donnoit quelquefois le nom de *maſques muets*, ὀρχηστικὰ ἢ ἄφωνα πρόσωπα.

Outre les *maſques de théâtre*, dont nous venons de parler, il y en a encore trois autres genres, que Pollux n'a point diſtingué, & qui néanmoins avoient donné lieu aux différentes dénominations de πρόσωπον, μορμολυκεῖον γοργόνιον; car quoique ces termes aient été dans la ſuite employés indifféremment, pour ſignifier toutes ſortes de *maſques*, il y a bien de l'apparence que les Grecs s'en étoient d'abord ſervis, pour en déſigner des eſpeces différentes; & l'on en trouve

en effet, dans leurs pieces, de trois ſortes, dont la forme & le caractere répondent exactement au ſens propre & particulier de chacun de ces termes.

Les premiers & les plus communs étoient ceux qui repréſentoient les perſones au naturel; & c'étoit proprement le genre qu'on nommoit προσωπεῖον. Les deux autres étoient noms ordinaires; & c'eſt pour cela que le mot προσωπεῖον prit le deſſus, & devint le terme générique. Les uns ne ſervoient qu'à repréſenter les ombres; mais comme l'uſage en étoit fréquent dans les tragédies, & que leur apparition ne laiſſoit pas d'avoir quelque choſe d'éfrayant, les Grecs les nommoient φορμάλυκειον. Enfin, les derniers étoient faits exprès, pour inſpirer la terreur, & ne repréſentoient que des figures afreuſes, telles que les gorgones & les furies, & c'eſt ce qui leur fit donner le nom de γοργόνειον.

Il eſt vrai-ſemblable que ces termes ne perdirent leur premier ſens, que lorſque les *maſques* eurent entiérement changé de forme, c'eſt-à-dire, du temps de la nouvele comédie; car juſque-là, la différence en avoit été fort ſenſible. Mais dans la ſuite tous les genres furent confondus; les comiques & les tragiques ne différerent plus que par la grandeur, & par le plus ou le moins de difformité; il n'y eut que les *maſques* des danſeurs qui conſerverent leur premiere forme. En général, la forme des *maſques* comiques portoit au ridicule, & celle des *maſques* tragiques à inſpirer la terreur. Le genre ſatyrique fondé ſur l'imagination des poëtes, repréſentoit par ſes *maſques*, les ſatyres, les faunes, les cyclopes & autres monſtres de la fable. En un mot, chaque genre de poéſie dramatique avoit des *maſques* particuliers, à l'aide deſquels l'acteur paroiſſoit auſſi conforme qu'il le vouloit, au caractere qu'il devoit ſoutenir. De plus, les uns & les autres avoient pluſieurs *maſques* qu'ils changeoient ſelon que leur rôle le requeroit.

Mais comme c'eſt la partie de leurs ajuſtemens qui a le moins de raport à la maniere de ſe mettre de nos acteurs modernes, & à laquelle par conſéquent nous avons le plus de peine à nous prêter aujourd'hui, il eſt bon d'examiner en détail quels avantages les anciens tiroient de leurs *maſques*; & ſi les inconvéniens étoient effectivement auſſi grands qu'on ſe l'imagine du premier abord.

Les gens de théâtre parmi les anciens croyoient qu'une certaine phyſionomie étoit tellement eſſentiele au perſonage d'un certain caractere, qu'ils penſoient que pour donner une connoiſſance complete du caractere de ce perſonage, ils devoient donner le deſſein du *maſque* propre à le repréſenter. Ils plaçoient donc après la définition de chaque perſonage, telle qu'on a coutume de la mettre à la tête des pieces de théâtre, & ſous le titre de *Dramatis perſonæ*, un deſſein de ce *maſque*; cette inſtruction leur ſembloit néceſſaire. En effet, ces *maſques* repréſentoient non ſeulement le viſage, mais même la tête entiere, ou ſerrée, ou large, ou chauve, ou couverte de cheveux, ou ronde, ou pointue. Ces *maſques* couvroient toute la tête de l'acteur; & ils paroiſſoient faits, comme en jugeoit le ſinge d'Ésope, pour avoir de la cervelle. On peut juſtifier ce que nous diſons, en ouvrant l'ancien manuſcrit de Térence, qui eſt à la bibliotheque du roi, & même le Térence de madame Dacier.

L'uſage des *maſques* empêchoit donc qu'on ne vît ſouvent un acteur déja flétri par l'âge, jouer le perſonage d'un jeune homme amoureux & aimé. Hyppolite, Hercule & Neſtor, ne paroiſſoient ſur le théâtre, qu'avec une tête reconoiſſable à l'aide de ſa convenance avec leur caractere connu. Le viſage ſous lequel l'acteur paroiſſoit, étoit toujours aſſorti à ſon rôle, & l'on ne voyoit jamais un commédien jouer le rôle d'un honête homme, avec la phyſionomie d'un fripon parfait. Les compoſiteurs de déclamation, c'eſt Quintilien qui parle, lorſqu'ils mettent une piece au théâtre, ſavent tirer des *maſques* même le pathétique. Dans les tragédies, Niobé paroît avec un viſage triſte, & Médée nous annonce ſon caractere, par l'air atroce de ſa phyſionomie. La force & la fierté ſont dépeintes ſur le *maſque* d'Hercule. Le *maſque* d'Ajax eſt le viſage d'un homme hors de lui-même. Dans les comédies, les *maſques* des valets, des marchands d'eſclaves & des paraſites, ceux des perſonages d'hommes groſſiers, de ſoldat, de vieille, de courtiſane, & de femme eſclave, ont tous leur caractere particulier. On diſcerne par le *maſque*, le vieillard auſtere d'avec le vieillard indulgent; les jeunes gens qui ſont ſages d'avec ceux qui ſont débauchés, une jeune fille d'avec une femme de dignité. Si le pere, des intérêts duquel il s'agit principalement dans la comédie, doit être quelquefois content, & quelquefois fâché, il a un des ſourcils de ſon *maſque* froncé, & l'autre rabatu, & il a une grande attention à montrer aux ſpectateurs, celui des côtés de ſon *maſque*, lequel convient à ſa ſituation préſente.

On peut conjecturer que le comédien qui portoit ce *maſque*, ſe tournoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour montrer toujours le côté du viſage qui convenoit à ſa ſituation actuele, quand on jouoit les ſcênes où il devoit changer d'affection, ſans qu'il pût changer de *maſque* derriere le théâtre. Par exemple, ſi ce pere entroit content ſur la ſcêne, il préſentoit d'abord le côté de ſon *maſque*, dont le ſourcil étoit rabatu, & lorſqu'il changeoit de ſentiment, il marchoit ſur le théâtre, & il faiſoit ſi bien, qu'il préſentoit le côté du *maſque* dont le ſourcil étoit froncé, obſervant dans l'une & dans l'autre ſituation, de ſe tourner toujours de profil. Nous avons des pierres gravées qui repréſentent de ces *maſques* à double viſage, & quantité qui repré-

ſentent de ſimples *maſques* tout diverſifiés. Pollux en parlant des *maſques* de caracteres, dit que celui du vieillard qui joue le premier rôle dans la comédie, doit être chagrin d'un côté, & ſerein de l'autre. Le même auteur dit auſſi, en parlant des *maſques* des tragédies, qui doivent être caractériſés, que celui de Thamiris, ce fameux téméraire que les Muſes rendirent aveugle, parce qu'il avoit oſé les défier, devoit avoir un œil bleu, & l'autre noir.

Les *maſques* des anciens mettoient encore beaucoup de vrai-ſemblance, dans ces pieces excellentes où le nœud naît de l'erreur, qui fait prendre un perſonage pour un autre perſonage, par une partie des acteurs. Le ſpectateur qui ſe trompoit lui-même, en voulant diſcerner deux acteurs, dont le *maſque* étoit auſſi reſſemblant qu'on le vouloit, concevoit facilement que les acteurs s'y méprisſent eux-mêmes. Il ſe livroit donc ſans peine à la ſuppoſition ſur laquelle les incidens de la piece ſont fondés, au lieu que cette ſuppoſition eſt ſi peu vrai-ſemblable parmi nous, que nous avons beaucoup de peine à nous y prêter. Dans la repréſentation des deux pieces que Moliere & Regnard ont imitées de Plaute, nous reconoiſſons diſtinctement les perſones qui donnent lieu à l'erreur, pour être des perſonages différens. Comment concevoir que les autres acteurs qui les voient encore de plus près que nous, puiſſent s'y méprendre ? Ce n'eſt donc que par l'habitude où nous ſommes de nous prêter à toutes les ſuppoſitions établies ſur le théâtre par l'uſage, que nous entrons dans celles qui ſont le nœud de l'Amphitrion & des Ménechmes.

Ces *maſques* donnoient encore aux anciens la commodité de pouvoir faire jouer à des hommes ceux des perſonages de femmes, dont la déclamation demandoit des poumons plus robuſtes que ne le ſont communément ceux des femmes, ſurtout quand il falloit ſe faire entendre en des lieux auſſi vaſtes que les théâtres l'étoient à Rome. En effet, pluſieurs paſſages des écrivains de l'antiquité, entre autres le récit que fait Aulugelle de l'aventure arivée à un comédien nommé Polus, qui jouoit le perſonage d'Électre, nous apprenent que les anciens diſtribuoient ſouvent à des hommes des rôles de femme. Aulugelle raconte donc que ce Polus jouant ſur le théâtre d'Athènes le rôle d'Électre dans la tragédie de Sophocle, il entra ſur la ſcène en tenant une urne où étoient véritablement les cendres d'un de ſes enfans qu'il venoit de perdre. Ce fut dans l'endroit de la piece où il falloit qu'Électre parût tenant dans ſes mains l'urne où elle croit que ſont les cendres de ſon frere Oreſte. Comme Polus s'atendrit exceſſivement en apoſtrophant ſon urne, il toucha de même toute l'aſſemblée. Juvénal dit, en critiquant Néron, qu'il falloit mettre aux pieds des ſtatues de cet empereur des *maſques*, des thyrſes, la robe d'Antigone enfin, comme une eſpece de trophée qui conſervât la mémoire de ſes grandes actions. Ce diſcours ſuppoſe manifeſtement que Néron avoit joué le rôle de la ſcène d'Étéocle & de Polinice dans quelque tragédie.

On introduiſit auſſi à l'aide de ces *maſques*, toutes ſortes de nations étrangeres ſur le théâtre, avec la phyſionomie qui leur étoit particuliere. Le *maſque* du Batave aux cheveux roux, & qui eſt l'objet de votre riſée, fait peur aux enfans, dit Martial :

Ruſi perſona Batavi,
Qua tu derides, hæc timet ora puer.

Ces *maſques* donnoient même lieu aux amans de faire des galanteries à leurs maitreſſes. Suétone nous apprend que lorſque Néron montoit ſur le théâtre pour y repréſenter un dieu ou un héros, il portoit un *maſque* fait d'après ſon viſage ; mais lorſqu'il y repréſentoit quelque déeſſe ou quelque héroine, il portoit alors un *maſque* qui reſſembloit à la femme qu'il aimoit actuélement. *Heroum deorumque, item heroidum, perſonis effictis ad ſimilitudinem oris ſui, & feminæ prout quamque diligeret.*

Julius Pollux qui compoſa ſon ouvrage pour l'empereur Commode, nous aſſure que dans l'ancienne comédie greque, qui ſe donnoit la liberté de caractériſer & de jouer les citoyens vivans, les acteurs portoient un *maſque* qui reſſembloit à la perſone qu'ils repréſentoient dans la piece. Ainſi, Socrate a pu voir ſur le théâtre d'Athènes un acteur qui portoit un *maſque* qui lui reſſembloit, lorſqu'Ariſtophane lui fit jouer un perſonage ſous le propre nom de Socrate dans la comédie des Nuées. Ce même Pollux nous donne dans le chapitre de ſon livre que je viens de citer, un détail curieux ſur les différens caracteres des *maſques* qui ſervoient dans les repréſentations des comédies, & dans celles des tragédies.

Mais d'un autre côté, ces *maſques* faiſoient perdre aux ſpectateurs le plaiſir de voir naître des paſſions & de reconoître leurs différens ſymptômes ſur le viſage des acteurs. Toutes les expreſſions d'un homme paſſioné nous affectent bien ; mais les ſignes de la paſſion qui ſe rendent ſenſibles ſur ſon viſage, nous affectent beaucoup plus que les ſignes de la paſſion qui ſe rendent ſenſibles par le moyen de ſon geſte, & par la voix. Cependant les comédiens des anciens ne pouvoient pas rendre ſenſibles ſur leur viſage les ſignes des paſſions. Il étoit rare qu'ils quitaſſent le *maſque*, & même il y avoit une eſpece de comédiens qui ne le quitoient jamais. Nous ſoufrons bien, il eſt vrai, que nos comédiens nous cachent aujourd'hui la moitié des ſignes des paſſions qui peuvent être marquées ſur le viſage. Ces ſignes conſiſtent autant dans les altérations qui ſurvienent à la couleur du viſage que dans les altérations qui ſurvienent à ſes

traits. Or, le rouge qui eſt à la mode depuis 60 ans, & que les hommes mêmes mettent avant que de monter ſur le théâtre, nous empêche d'apercevoir les changemens de couleur qui dans la nature font une ſi grande impreſſion ſur nous. Mais le *maſque* des comédiens anciens cachoit encore l'altération des traits que le rouge nous laiſſe voir.

On pouvoit dire en faveur de leur *maſque*, qu'il ne cachoit point au ſpectateur les ieux du comédien, & que les ieux ſont la partie du viſage qui nous parle le plus intelligiblement. Mais il faut avouer que la plupart des paſſions, principalement les paſſions tendres, ne ſauroient être ſi bien exprimées par un acteur maſqué que par un acteur qui joue à viſage découvert. Ce dernier peut s'aider de tous les moyens d'exprimer la paſſion que l'acteur maſqué peut employer, & il peut encore faire voir des ſignes des paſſions dont l'autre ne ſauroit s'aider. Je croirois donc volontiers, avec l'abbé du Bos, que les anciens qui avoient tant de goût pour la repréſentation des pieces de théâtre, auroient fait quiter le *maſque* à tous les comédiens, ſans une raiſon bien forte qui les en empêchoit; c'eſt que leur théâtre étant très-vaſte & ſans voûte, ni couverture ſolide, les comédiens tiroient un grand ſervice du *maſque*, qui leur donnoit le moyen de ſe faire entendre de tous les ſpectateurs, quand d'un autre côté ce *maſque* leur faiſoit perdre peu de choſe. En effet, il étoit impoſſible que les altérations du viſage que le *maſque* cache, fuſſent aperçues diſtinctement des ſpectateurs, dont pluſieurs étoient éloignés de plus de douze ou quinze toiſes du comédien qui récitoit.

Dans une ſi grande diſtance, les anciens retiroient cet avantage de la concavité de leur *maſque*, qui ſervoient à augmenter le ſon de la voix; c'eſt ce que nous apprenent Aulugelle & Boece qui en étoient témoins tous les jours. Peut-être que l'on plaçoit dans la bouche de ces *maſques* une incruſtation de lames d'airain ou d'autres corps ſonores, propres à produire cet effet. On voit par les figures des *maſques* antiques qui ſont dans les anciens manuſcrits, ſur les pierres gravées, ſur les médailles, ſur les ruines du théâtre de Marcellus & de pluſieurs autres monumens, que l'ouverture de leur bouche étoit exceſſive. C'étoit une eſpece de gueule béante qui faiſoit peur aux petits enfans:

Tandemque redit ad pulpita notum
Exodium, cum perſona pallentis hiatum
In gremio matris formidat ruſticus infans.
(Juven. *ſat.* 3. *v.* 174.)

Or, ſuivant les apparences, les anciens n'auroient pas ſoufert ce déſagrément dans les *maſques* de théâtre, s'ils n'en avoient point tiré quelque grand avantage; & ce grand avantage conſiſtoit ſans doute dans la commodité d'y mieux ajuſter les cornets propres à renforcer la voix des acteurs. Ceux qui récitent dans les tragédies, dit Prudence, ſe couvrent la tête d'un *maſque* de bois, & c'eſt par l'ouverture qu'on y a ménagée, qu'ils font entendre au loin leur déclamation.

Tandis que le *maſque* ſervoit à porter la voix dans l'éloignement, il faiſoit perdre, par rapport à l'expreſſion du viſage, peu de choſe aux ſpectateurs, dont les trois quarts n'auroient pas été à portée d'apercevoir l'effet des paſſions ſur le viſage des comédiens, du moins aſſez diſtinctement pour les voir avec plaiſir. On ne ſauroit démêler ces expreſſions à une diſtance de laquelle on peut néanmoins diſcerner l'âge, & les autres traits les plus marqués du caractere d'un *maſque*. Il faudroit qu'une expreſſion fût faite avec des grimaces horribles, pour être ſenſible à des ſpectateurs éloignés de la ſcêne, au delà de cinq ou ſix toiſes.

Ajoutons une autre obſervation; c'eſt que les acteurs des anciens ne jouoient pas comme les nôtres, à la clarté des lumieres artificieles qui éclairent de tous côtés; mais à la clarté du jour, qui devoit laiſſer beaucoup d'ombres ſur une ſcêne où le jour ne venoit guere que d'en-haut. Or, la juſteſſe de la déclamation exige ſouvent que l'altération des traits dans laquelle une expreſſion conſiſte, ne ſoit preſque point marquée; c'eſt ce qui arive dans les ſituations où il faut que l'acteur laiſſe échaper, mal-gré lui, quelques ſignes de ſa paſſion.

Enfin, les *maſques* des anciens répondoient au reſte de l'habillement des acteurs, qu'il falloit faire paroître plus grands & plus grôs que ne le ſont les hommes ordinaires. La nature & le caractere du genre ſatyrique demandoient de tels *maſques* pour repréſenter des ſatyres, des faunes, des cyclopes & autres êtres forgés dans le cerveau des poëtes. La tragédie ſur-tout en avoit un beſoin indiſpenſable, pour donner aux héros & aux demi-dieux cet air de grandeur & de dignité qu'on ſuppoſoit qu'ils avoient eu pendant leur vie. Il ne s'agit pas d'examiner ſur quoi étoit fondé ce préjugé, & s'il eſt vrai que ces héros & ces demi-dieux avoient été réellement plus grands que nature; il ſuffit que ce fût une opinion établie, & que le peuple le crût ainſi, pour ne pouvoir les repréſenter autrement ſans choquer la vrai-ſemblance.

Concluons que les anciens avoient les *maſques* qui convenoient le mieux à leurs théâtres, & qu'ils ne pouvoient pas ſe diſpenſer d'en faire porter à leurs acteurs, quoique nous ayons raiſon à notre tour de faire jouer nos acteurs à viſage découvert.

Examinons les autres uſages que les anciens faiſoient des *maſques*.

L'uſage des *maſques* fut très-fréquent dans les cérémonies religieuſes & les fêtes de certaines divinités. Sans parler des Saturnales, temps où

Digitized by Google

l'on donnoit une grande licence aux eſclaves, & où il leur étoit permis de paroître dans les rues avec le viſage barbouillé de ſuie, il eſt conſtant qu'on ne célébroit point de fêtes de Bacchus ſans ſe couronner de lierre & ſe ſervir des *maſques*. Il y en a une multitude d'exemples dans les auteurs anciens ; mais Ovide (*Metam. VI.*) , Virgile (*Georgic. II.*), l'atteſtent de la maniere la plus préciſe.

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit faire l'énumération de toutes les fêtes inſtituées en l'honneur de Bacchus . Il n'y avoit preſque point de ville ni de pays où on ne les célébrât avec ſolemnité, ſous une dénomination particuliere, quoiqu'elles fuſſent déſignées chez les Grecs par le nom générique de Διονύσια, & par celui d'*Orgia* chez les Latins.

Les monumens confirment à cet égard & les récits des hiſtoriens & les deſcriptions des poëtes. Dans une fête de Bacchus , repréſentée ſur un bas-relief gravé dans l'*Antiquité expliquée* (*t. II. pl.* 89.), on voit des perſonages maſqués & quatre *maſques* poſés ſur une table , autour de laquelle ſont un homme & une femme. Le même ſujet eſt répété dans un ouvrage du docteur Spon (*Miſcellan.*). Une pierre , gravée dans le recueil du marquis Maffei , offre un arbre auquel ſont ſuſpendus pluſieurs petits *maſques* (*Gemme antiche III. tav.* 64.), ſujet qui a raport à un des vers dans leſquels Virgile décrit les fêtes de Bacchus (*Georgic. III.* 388.). Il faut obſerver en paſſant que pluſieurs traducteurs ont rendu aſſez improprement par le mot d'*eſcarpolettes* ou *brandoires* celui d'*oſcilla*, par lequel le poëte avoit déſigné ces petits *maſques* . Le ſuperbe vaſe de Saint Denis eſt orné de différens *maſques* & de pluſieurs autres acceſſoires relatifs à Bacchus ou aux fêtes de ce dieu . Enfin les *maſques* étoient tellement cenſés apartenir à Bacchus & à ſon culte , que ceux qui s'en ſervoient par état lui étoient conſacrés ; c'eſt ce qui réſulte d'une des Queſtions romaines de Plutarque . (*Quæſt. rom. CV.*)

L'uſage qu'on faiſoit des *maſques* dans les fêtes de Bacchus paſſa bientôt à celles de pluſieurs autres divinités . Ovide (*Faſt. lib. VI.* 651.) & Cenſorin (*cap.* 12.) nous diſent que pendant les fêtes de Minerve, nommées les *Quinquatres*, on couroit les rues avec un *maſque* ſur le viſage.

Valere Maxime parle d'une compagnie de joueurs de flute qui, dans certaines fêtes publiques & particulieres, ſe montroient avec des habits de différentes couleurs & le viſage *maſqué* (*lib. II. cap.* 5.). On lit dans Hérodien (*in Commod. p.* 16.) qu'aux fêtes de Cybele chacun avoit la liberté de ſe déguiſer comme il lui plaiſoit ; qu'il n'y avoit perſone dont il ne fût permis de prendre la reſſemblance , ni aucune dignité dont on ne pût emprunter le coſtume , & que ce fut au moyen d'un pareil déguiſement qu'on attenta à la vie de l'empereur Commode . Les *maſques* étoient auſſi en uſage dans les fêtes d'Iſis & dans celles de la déeſſe de Syrie, ſi l'on en croit Apulée. (*Metam. lib. VIII & IX.*).

C'eſt à des fêtes ſemblables, & principalement à celles de Bacchus, qu'il faut raporter les *maſques* repreſentés ſur pluſieurs médailles de Néapolis en Macédoine, de Populonium en Étrurie, d'Abydus en Troade, de Parium en Myſie (& non de l'île de Paros), de Camarina & de Maaara en Sicile, & particuliérement ſur celles de la Thrace & de la Macédoine , où ces fêtes étoient célébrées avec plus de ſolemnité que partout ailleurs . Ces *maſques* ſont pour la plupart éfrayans & tels que les dépeint Virgile . Ceux qui ſont repréſentés ſur les médailles de la famille *Vibia* , ont trait aux jeux que C. Vibius Panſa fit célébrer à Rome en l'honneur de Bacchus & de Cérès , pendant qu'il étoit édile-curule.

On peut conſulter Panvinius ſur l'uſage qu'on faiſoit des *maſques* dans les jeux, les cérémonies religieuſes, & même dans les pompes funebres ; nous remarquerons ſeulement que quelques-uns de ces *maſques* & de ceux qui les portoient avoient le nom de *manduci* ou de *manducones*, terme que Plaute a employé & que le grammairien Feſtus a défini.

On ſe ſervoit encore de *maſques* dans les triomphes, & cet uſage étoit une ſuite de la liberté qu'on avoit acordée aux ſoldats de chanſoner le triomphateur. On prétend que le mot *triomphe*, formé du mot grec θριαμβος, tire ſon étimologie de θεὸς & d'ἰαμβος, parce qu'avant qu'on ſe ſervît de *maſques* , on ſe couvroit le viſage avec des feuilles de figuier, en chantant des vers iambiques en l'honneur de Bacchus. C'eſt Zonare qui fait cette obſervation, en parlant du triomphe de Dioclétien . Cet hiſtorien ne laiſſe pas d'aſſigner au mot *triomphe* une autre étymologie . Denis d'Halycarnaſſe , Démoſthene , Ulpien ſon ſcholiaſte, & pluſieurs auteurs , fourniſſent des preuves de l'uſage qu'on faiſoit des *maſques* dans les triomphes & les pompes publiques.

On s'en ſervoit auſſi quelquefois dans les feſtins. Athénée nous apprend qu'Alexandre le Grand, dans certains repas d'appareil , ſe préſentoit déguiſé tantôt en Jupiter Hammon, tantôt en Mercure ou en Hercule, & même en Diane ; & nous liſons dans Suétone (*lib. XII.*) qu'Auguſte parut en Apollon dans un repas qu'il donna à ſes amis, & où ceux-ci étoient habillés eux mêmes en divinités.

Pour prouver que les Romains faiſoient quelquefois uſage des *maſques* dans les feſtins, quelques auteurs ont allégué un paſſage de Pétrone ; mais ils ſe ſont trompés dans l'acception du mot *larvæ*, lequel, à la vérité, eſt quelquefois ſynonyme de celui de *perſonæ*, mais qui ne ſauroit l'être dans le paſſage en queſtion . Ce paſ-

ſage, tiré du *Souper de Trimalcion*, porte qu'au milieu du repas un eſclave apporta une *larve* dont les jointures & les vertebres étoient flexibles & ſe mouvoient en tous ſens; & qu'après qu'on eut fait prendre à cette eſpece de mannequin différentes atitudes, Trimalcion s'écria: *Ô que tout l'homme n'eſt rien! Voilà donc ce que nous ſerons après notre mort!* Il eſt évident qu'ici le mot *Larva* ne déſigne point un *maſque*, mais bien une figure entiere, qui repréſentoit un ſquélete; on ſait que chez les Égyptiens on avoit coutume d'expoſer au milieu du banquet un ſquélete véritable. C'eſt ainſi qu'au milieu des plaiſirs, & ſur-tout de ceux de la table, les anciens aimoient à ſe rapeler l'idée de la mort, pour ſe livrer avec plus d'ardeur à toutes les jouiſſances de la vie. La penſée de la mort fait oublier de vivre, a dit Vauvenargues: la penſée de la mort avertit de vivre, diſoient Anacréon & Horace.

Pour ne rien omettre de ce qui concerne la matiere que nous traitons, nous remarquerons qu'il y avoit des *maſques* figurés ſur des pierres ſépulchrales, & qu'on en a même trouvé de réels, renfermés dans des tombeaux, tel que celui d'un petit enfant conſervé dans la galerie de S. Ignace à Rome. Winckelmann obſerve à ce ſujet que les anciens prenoient avec de l'argile des empreintes ſur le viſage des morts, & qu'ils mettoient ces ſortes de *maſques* dans les tombeaux à côté des cadâvres.

On montre aujourd'hui, dans pluſieurs Égliſes, des *maſques* de Saints, tel, par exemple, que celui d'un théatin, expoſé à la dévotion du peuple dans une Égliſe de Naples, ſelon Pacichelli. On voit auſſi dans le cabinet de Sainte Geneviéve un *maſque* de plâtre, moulé ſur le viſage d'un fameux criminel après ſon ſupplice. Mais les *maſques* figurés ſur des tombeaux avoient ſans doute un tout autre objet: quelques auteurs ont penſé que ces tombeaux appartenoient à des comédiens, & que les *maſques* dont on les avoit ornés devoient être conſidérés comme les attributs de leur profeſſion. Cette remarque doit diminuer notre étonement ſur la prodigieuſe quantité de pierres antiques qui repréſentent des *maſques*; ne ſeroit-on pas fondé à croire que ces pierres étoient portées au doigt par des comédiens, qui y avoient fait graver le *maſque* du rôle où ils ſe diſtinguoient le plus?

On trouve des *maſques* de femme de la plus haute beauté, & même ſur des ouvrages d'une exécution médiocre, tel que celui de la villa Albani, qui repréſente une marche de Bacchus. Ce marbre offre deux *maſques* de femme, que Winckelmann ne ſe laſſoit point d'admirer. Il les citoit, pour faire revenir de leur erreur ceux qui ſe repréſentoient tous les *maſques* antiques ſous une forme hideuſe. Caylus en cite un autre, qui repréſente une actrice jeune & agréable, avec les grandes boucles de cheveux pendantes ſur le cou, pour cacher ſans doute la liaiſon du *maſque* avec les épaules. (*Caylus*, *t.* 145.)

Les *maſques* tragiques ſont ſouvent d'une grande beauté. Ceux qui repréſentoient de jeunes perſones, étoient ornés d'une chévelure blonde. On donnoit une chévelure éparſe & flotante aux *maſques* des actrices qui apportoient des nouvelles fâcheuſes. Ils étoient diſtingués des *maſques* comiques par la bouche plus ouverte & par la chévelure. *Voyez* CHEVEUX.

On voit, dans un tableau d'Herculanum, une figure de femme qui tourne le dos à un poëte tragique. Elle a un genou en terre & le pied droit poſé en avant, vis-à-vis un *maſque* tragique, placé ſur un piédeſtal, dont le front eſt garni d'un haut toupet de cheveux appelé *ὄγκος* (Toupet de cheveux qui s'élevoit au deſſus du front du *maſque* tragique des deux ſexes.)

Que les *maſques* antiques fuſſent formés de deux viſages, ou d'un ſeul, ils enveloppoient toujours la tête entiere. De ſorte qu'un acteur voulant ſe rafraîchir le viſage relevoit ſon *maſque* ſur le ſommet de la tête. Quelques antiquaires ont pris des têtes ainſi ajuſtées pour des têtes doubles ou des Janus.

„ Ce beau camée, dit Caylus (*t.* 145.), dont la matiere eſt une agathe-onyx de trois couleurs, ne laiſſe rien à déſirer ſur ſa conſervation. Nous y voyons un ordonateur des ſpectacles, ou plutôt un auteur donnant le ton d'une ſcêne difficile, avant de commencer la piece, à deux acteurs dont les *maſques* relevés laiſſent voir le viſage à découvert. Le lieu de la ſcêne eſt placé entre deux gaînes, ſur leſquelles le culte & les attributs de l'anciene comédie ſont poſés. On y voit auſſi l'autel qui ſe trouvoit preſque toujours placé ſur le théâtre: les ſpectacles, ſelon tous les auteurs, étant conſacrés à quelque divinité & faiſant partie des fêtes religieuſes „.

„ Il eſt à préſumer, dit Caylus (*Rec. d'Antiq.* t. 145.), que ces ſortes de petits *maſques* ſe plaçoient ſur le viſage des dieux lâres pendant les Saturnales, ou d'autres fêtes ſemblables. Celui-ci peut donc avoir ſervi au dieu domeſtique du comédien même qui le portoit au théâtre, & qu'il avoit fait réduire en petit pour cet uſage; peut-être auſſi avoit-il choiſi une figure de fantaiſie, ou plutôt un *maſque*, qui lui rapeloit des idées comiques & agréables. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on voit encore au haut du front le trou qui ſervoit à l'atacher vrai-ſemblablement à la figure dont il couvroit quelquefois le viſage „.

On voit, ſur une cornaline du baron de Stoſch, Lachéſis, une des parques aſſiſe ſur un *maſque* comique, & ayant devant elle un *maſque* tragique vu de profil: elle file à la quenouille la deſtinée des humains. Ces deux *maſques* peuvent ſignifier que la parque fixe les deſtins des héros,

dont le *maſque* tragique eſt le ſymbole, comme ceux des ſimples mortels, dont la vie privée eſt figurée par le *maſque* comique.

Un bas-relief de la villa Borgheſe, offre un comédien aſſis ſur une chaiſe, ſoutenue par un *maſque* tragique.

Pluſieurs écrivains modernes ont travaillé à éclaircir cette partie de la littérature qui regarde les *maſques de théâtre* des anciens. Savaron s'en eſt occupé dans ſes notes ſur Sidoine Apollinaire. Pacichelli en a recherché l'origine & les uſages dans ſon Traité *de Maſcheris ſeu Larvis*. Boindin en a fait un ſyſtême très-ſuivi dans un des Mémoires de l'académie des Inſcriptions. François Ficoroni a recueilli, ſur le même ſujet, des particularités très-curieuſes dans ſa Diſſertation *de Larvis ſcenicis & figuris comicis antiq. rom.* 1750, *in*-4°.

MASQUE (On voit un) ſur les médailles de Néapolis en Macédoine, de Parium, d'Abyde, de Populonium, de Camarina, de Muzara, &c.

Les *maſques* des anciens enveloppant toute la tête juſqu'au cou, on les diſtingue des têtes ſur les médailles & les pierres gravées, en ce qu'ils ſont tranchés ſous le menton, tandis que les têtes ont un cou.

MASSA. Ce mot, qui ſe lit ſouvent dans les inſcriptions funéraires, doit s'entendre d'un mur ou maſſif de maçonerie, dans lequel on ſcelloit les urnes & les ſarcophages fragiles, tels que ceux de verre, de terre cuite, &c. La plupart des urnes de terre exigeoient cette précaution; car elles ne pouvoient ſe ſoutenir d'elles-mêmes, étant terminées en pointe par le bas. La *maſſa* réuniſſoit pluſieurs urnes; & il faut la définir, comme nous venons de le faire, pour entendre les inſcriptions ſuivantes (*Gruteri MCVIII. 6.*) MASSA. EXTRUCTA. TUM. FILIO. SUM. LIBERTO. FILIUS. IN. VASCELLO. ET. MASSA. DEPOSITUS. POSTEA. PLACUIT. LAPSDE. TIBURTSNO. AMBOS. IN. SE. CIRCUMDARE. ET. TITULUM. INSCRIBERE. Ailleurs on lit (*MCLXIII. 3.*): MASSA. CUM. CINERARIO. c'eſt-à-dire, avec CINERUM URNA, qui eſt appelé ci-deſſus *vaſcellus*.

On liſoit dans les porte-feuilles des Barberini l'épitaphe ſuivante:

LACERIIS. FAVSTINAE. PAVLINAE
SATVRNINAE. SORORIBVS. SANCTIS
IANVARIVS. LVCILLAE. AVG. N
ACTOR. TVMVLVM. INFRA. MONI
MENTVM. SVPER. SARCOPHAGA
EARVM. MASSA. AEDIFICAVIT. VS
QVE. AD. CVMVLVM. REN. MR
RENTIBVS. SANCTISSIMIS. SVO
IMPENDIO. FECIT.

Massa in codice, étoit l'aſſemblage de pluſieurs feuillets pour faire, non un rouleau, *volumen*, mais un *codex*, ou volume carré-long (*Martial. 14. 190.*):

Hæc tibi multiplici quæ ſtructa eſt maſſa tabella,
Carmina Naſonis quinque decemque gerit.

Massa pomorum, maſſe des figues, de pommes de raiſins, &c. ſéchés au ſoleil.

Massa, nom de pluſieurs petits endroits cités par les auteurs anciens, & diſtingués par un ſurnom les uns des autres; mais il faut remarquer que ces petits lieux ne déſignoient ordinairement qu'un village, un hameau, où le ſeigneur d'un lieu logeoit ſes eſclaves deſtinés à l'agriculture. On en trouvera les exemples dans Ortelius, qui les a tirés de Ducange. On a dit avec le temps, dans le même ſens, *maſa*, *mazada*, *maſagium*, *maſum*, *maſio*; & c'eſt de ce dernier mot eſtropié que nos ancêtres ont fait le mot de *maiſon*.

MASSICYTES, en Lycie: ΜΑΣ. ΛΥΚΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.

O. en or.

RRR. en bronze.

Leur type ordinaire eſt une lyre.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque en l'honneur d'Auguſte. . . . *Eckhel.*

MASSINISSA. Il y a dans la villa Albani de Rome une tête, que l'on croit être la ſienne. Elle a de la barbe, & porte un diadême, qui s'éleve en pointe ſur le devant; & tel qu'on en voit aux déeſſes ſeules & aux reines.

MASSIQUE (Mont), *Maſſicus mons*, coteau ou monticule de la Campanie, aux environs de Sinueſſe. Il s'y recueilloit beaucoup de vin, qui étoit excellent. Martial en fait l'éloge (*Epigr. 3. liv. XIII.*) dans ce vers:

De Sinueſſanis venerunt Maſſica prælis.

Horace le vante auſſi dans ſa premiere Ode, & dit que quand il eſt vieux il rapele le goût du buveur.

Eſt qui nec veteris pocula Maſſici,
Spernit . . . . . .

Le vin *maſſique* ſe nomme aujourd'hui *maſſacano*, & le coteau *monte di Dracone*. Ce coteau eſt dans la terre de Labour, qui fait partie de l'Italie méridionale.

MASSUE ſur les monumens. C'eſt l'arme des perſonages que l'on ſuppoſe avoir vécu dans les temps héroïques. Les Aſſyriens & les Éthiopiens de l'armée de Xercès contre les Grecs portoient des *maſſues* (*Herodot. lib. VII. p. 257 & 258*). Dans les bas-reliefs de la colonne Trajane, les Daces portent des *maſſues*.

Les héros de la tragédie anciene portoient cette arme redoutable : elle devint pour cela un attribut de Melpomene.

C'eſt le ſymbole ordinaire d'Hercule, parce que ce héros ne ſe ſervoit que d'une *maſſue* pour combatre les monſtres & les tyrans. Aprés le combat des géans, il conſacra ſa *maſſue* à Mercure : on dit qu'elle étoit de bois d'olivier ſauvage, qu'elle prit racine & devint un grand arbre. On donne auſſi quelquefois la *maſſue* à Théſée. Euripide, dans ſes *Suppliantes*, dit que Théſée combatant contre Créon, roi de Thebes, s'arma d'une *maſſue* énorme, avec laquelle il renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à ſa fougue. Le poëte appele cette *maſſue* épidauriene, parce que, au raport de Plutarque, Théſée en dépouilla Périphétès, qu'il tua dans Épidaure. Il s'en ſervit depuis, comme Hercule de la peau du lion de Némée.

Sur une hyacinthe de la collection de Stoſch, Hercule, revêtu de la peau d'un lion, fabrique ſa *maſſue* avec une branche d'olivier ſauvage : elle eſt apuiée ſur ſon genou gauche, & de la main droite il en ſouleve les branches. Ce ſujet eſt unique.

Cupidon tient ſouvent, ſur les pierres gravées, la *maſſue* d'Hercule, pour déſigner ſes victoires ſur le fils d'Alcmene. On le voit entr'autres, ſur une pâte antique de Stoſch, apuié ſur la *maſſue*, & dans la même atitude que l'Hercule-Farneſe.

Sur une ſardoine de la même collection, on voit la *maſſue* d'Hercule terminée en caducée ; d'où il ſort deux palmes & deux épis de blé. C'eſt peut-être une alluſion à la tradition des Corinthiens (*Pauſan. lib. II. ad finem*), qui portoit qu'Hercule avoit conſacré ſa *maſſue* à la ſtatue de Mercure-Polygius, que l'on voyoit dans le tample de Minerve, placé dans Corinthe.

» Le travail de ce jeune Bacchus, dit Caylus (*Recueil d'Antiquités, t. III. pl. XLI. n°. 2.*), eſt aſſez mauvais ; l'atitude néanmoins de ce dieu donne à ce monument une ſorte de recommandation, parce que les figures aſſiſes ſont rares, & par-là plus eſtimées. Bacchus, qui paroît ici apuié ſur une *maſſue*, n'eſt pas ordinairement repréſenté avec cet attribut. Cette circonſtance rapele le ſouvenir de la comédie où Ariſtophane faiſant deſcendre Bacchus aux enfers, lui donne la *maſſue* & la peau d'Hercule. Cette ſcêne eſt trop comique & trop pleine d'eſprit, ainſi que de fine critique, pour n'avoir pas fait impreſſion dans tous les ſiecles. Elle peut donc avoir donné lieu à ce monument ; qui d'abord exécuté dans la Grece, aura enſuite été copié par les Romains. Pluſieurs monumens ont ſans doute une origine pareille ; mais l'ignorance de mille particularités qui n'ont pas paſſé juſqu'à nous, en rend l'explication impoſſible ».

Massue ſurmontée d'un monogramme ſur les médailles, eſt le ſymbole de Tyr.

Maſſue derriere la tête des rois de Galatie.

Maſſue ſur les médailles de Centuripæ, de Luceria, des Macédoniens, de Menæ, de Thebes, de Theſſalonique, de Tuder, de Valentia en Italie, de Leucade en Acarnanie.

MASTAURA, en Lydie. MACTAYPEITΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales en l'honeur de Criſpine, de Caracalla, d'Alexandre Severe, de Maximin, des deux Philippes.

MASTIGORE ou PORTE-VERGE, ſ. m. eſpece d'huiſſier des hellanodices, prépoſés aux jeux publics de la Grece.

Les loix qui concernoient la police des jeux publics étoient obſervées d'autant plus exactement, que l'on puniſſoit avec ſévérité ceux qui n'y obéiſſoient pas. Ce ſoin étoit confié aux *maſtigophores*, leſquels, par l'ordre des hellanodices ou des agonothetes, & même quelquefois à la priere des ſpectateurs, frapoient de verges les coupables.

Pour mériter ce châtiment, il ſuffiſoit qu'un athlete entrât mal-à-propos en lice, en prévenant le ſignal ou ſon rang. Si l'on s'apereevoit de quelque colluſion entre deux antagoniſtes, c'eſt-à-dire, qu'ils paruſſent vouloir s'épargner reciproquement en combatant avec trop de négligence, on leur impoſoit la même peine. On ne faiſoit pas meilleur quartier à ceux qui, après avoir eu excluſion pour les jeux, ne laiſſoient pas d'y paroître, ne fût-ce que pour réclamer une palme qu'ils prétendoient leur apartenir quoiqu'ils l'euſſent gâgnée ſous un nom emprunté.

La ſévérité des agonothetes grecs à châtier les fautes ou la prévarication des athletes, ſe faiſoit extrêmement redouter de ceux qui vouloient ſe donner en ſpectacle dans les jeux publics ; & lorſque les courtiſans de Néron l'exhorterent de paroître aux jeux olympiques pour y diſputer le prix de la muſique, il leur donna pour excuſe la crainte qu'il avoit des *maſtigophores* ; mais pour s'en délivrer, il eut d'abord ſoin de gâgner leurs bonnes grâces, & plus encore de corrompre tout enſemble ſes juges & ſes antagoniſtes à force d'honêtetés & de préſens. C'eſt par ce moyen qu'il vint à bout de ſe délivrer de la juſte apréhenſion que lui inſpiroit ſa foibleſſe. Suétone nous apprend cette anecdote : *Quam autem trepide anxieque certaverit*, dit-il, en parlant de cet empereur, *quanta adverſarium æmulatione, & quo metu judicum, vix credi poteſt. Adverſarios ſi qui arte præcellerint corrumpere ſolebat, judices autem pluſquam inciperet, reverendiſſime alloquebatur.*

Il eſt

Il eſt donc vrai qu'on puniſſoit les athletes qui corrompoient leurs adverſaires par argent, & les coneurrens qui s'étoient laiſſé corrompre; mais quel agnothete eût oſé ſévir contre Néron?

MÂT. Les bâtimens à rames ont précédé les bâtimens à voiles. Icare ou Dédale inventerent les voiles. Elles l'étoient déja au temps de la guerre de Troye. Homere dit dans pluſieurs endroits de ſes poêmes qu'à cette époque les *mâts* n'étoient pas fixés dans les navires; mais qu'on les plaçoit & les ôtoit ſelon le beſoin, comme on le pratique pour les ſelouques & autres petits bâtimens.

On s'eſt apuié d'un paſſage d'Ariſtote (*Queſt. mechan. VI.* 2.) & d'un autre de Denis d'Alexandrie, cité par Euſebe (*Præparat. evang. XIII.* 14.) pour prouver que les aneiens ne mettoient qu'un ſeul *mât* à leurs navires. Mais on voit ſur un jaſpe rouge de la collection de Stoſch un vaiſſeau de charge ſans rames, avec le grand *mât* & le *mât* d'artimon ou de pouppe, garnis de leurs voiles enflées. Sur une agathe-onyx de la même collection, paroît un *gaulus*, ou bâtiment léger, à rames; à ſa proue, il y a une eſpece de *mât* d'avant ou de beaupré fort incliné, comme on en voit à pluſieurs autres navires gravés ſur des pierres de cette collection; il y a vers la pouppe deux autres *mâts*, dont l'un ſeroit celui d'artimon; mais comme tous ces *mâts* ſont ſans antennes, ſans voiles & ſans cordages, leur deſtination paroîtroit douteuſe, ſans l'exemple précédent.

MATELAT. Les anciens les faiſoient avec des plumes, de la laine hachée (*tomentum*) & des végétaux ſees. Scipion aſſiégeant Numanee (*Appian.*) rétablit la diſcipline des camps romains, & entr'autres réglemens il défendit l'uſage des *matelats* de plume ou de laine. Il donna l'exemple de cette ſévérité, en ne couchant que ſur de la paille ou du ſoin.

MATELLA, *MATULA*, } vaſe deſtiné à recevoir les excrémens humains. Athénée (*lib. XII.*) dit que les Sybarites pouſſerent la moleſſe juſqu'à ſe faire apporter ſur leurs lits de table ces vaſes infects. Eſchyle & Sophocle (*Athen. I. p.* 17), Démoſthene (*adverſus Conon.*), témoignent qu'ils devinrent ſouvent des armes dans les mains de convives perdus d'ivreſſe & privés de raiſon.

Martial reproche à Baſſa d'employer l'or à ce vil uſage, tandis qu'elle ne buvoit que dans des vaſes de verre.

Bartholin a cru voir le corne employée au même uſage dans les vers ſuivans de Martial (*XII.* 32. 12.):

Et cum lucerna, corneoque cratere
Matella curto rupta latere mejebat:

& il fonde ſon explication ſur le *poſſo* des matelots ſiciliens, qui eſt une corne de bœuf.

MATERA, *MATERIS*, *MATARIS*, } javelot dont la pointe ferée étoit fort lourde & obtuſe. Elle meurtriſſoit plutôt qu'elle ne perçoit. C'étoit l'arme des Gaulois. Il en eſt parlé dans les Commentaires de Céſar (*de bello gallico, lib. I. cap.* 26.), dans Tite-Live (*lib. VII. cap.* 24.). Strabon (*lib. IV.*) dit préciſément que c'étoit une eſpece de javelot, μικρόν τι ξύλον: on ne peut donc confondre la *materis* avec une lance. D'ailleurs Siſenna (*III. apud Nonium*) oppoſe les *materis* aux lances, *Galli materibus, Suevi lanceis conſigunt.*

Les arbalêtriers françois donnoient le nom de *matras* à un dard de même forme, qui meurtriſſoit, ou, comme on parloit alors par analogie, qui *matraſſoit*.

MATERA, déeſſe à laquelle on conſacroit les *materis*, que l'on ſuſpendoit auprès de ſes autels.

MATERIARIUS, déſigne dans les inſcriptions (*Gruter.* 460. 7. *Muratori*, 16. 3.) un menuiſier. Ce mot a été formé de *materia*, bois.

MATHEMATICI. Les écrivains latins déſignent ordinairement par ce mot, non des mathématiciens, mais des aſtrologues & des diſeurs de bonne aventure, qui exerçoient à Rome leur art impoſteur dans le cirque ſur la *Spina*.

MATHIEU CANTACUZENE.

MATHEUS CANTACUZENUS.

On ne connoît point de médailles de ce prince.

MATHO, ſurnom des familles POMPONIA, PAPIRIA.

MATIDIE, niece de Trajan, fille de Marciana.

MATIDIA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRR. en or; au revers de Plotine RRRR.
RRR. en argent.
RRRR. en G. B.
O. en M. & P. B.
O. de colonies.
RRRR. en P. B. grec.

On voit à la villa Ludoviſi une tête de *Matidie* qui a les oreilles percées pour recevoir des boucles.

MATRABUS AUGG. (*Muratori*, 94. 4.) *Voyez* DEESSES-MERES.

MATRALES, *MATRALIA*, } fêtes qu'on célébroit à Rome le 11 de juin, en l'honneur de la déeſſe Matuta, que les Grecs nommoient *Ino*. Il n'y avoit que les dames romaines qui fuſſent admiſes aux cérémonies de la fête, & qui puſſent entrer dans le temple; aucune eſclave n'y étoit admiſe, à l'exception d'une ſeule, qu'elles y faiſoient entrer, & la renvoyoient enſuite, après l'avoir légérement ſouflettée, en mémoire de la jalouſie que la déeſſe Ino, femme d'Athamas, roi de Thebes, avoit juſtement conçue pour une de ſes eſclaves que ſon mari aimoit paſſionément. Les dames romaines

obſervoient encore une autre coutume fort ſinguliere; elles ne faiſoient des vœux à la déeſſe que pour les enfans de leurs freres ou ſœurs; & jamais pour les leurs, dans la crainte qu'ils n'éprouvaſſent un ſort ſemblable à celui des enfans d'Ino; c'eſt pour cela qu'Ovide (*liv. VI. des Faſtes*) conſeille aux femmes de ne point prier pour leurs enfans une déeſſe qui avoit été trop malheureuſe dans les ſiens propres. Elles offroient à cette déeſſe en ſacrifice un gâteau de farine, de miel & d'huile, cuit ſous une cloche de terre. Le poëte appele ces ſacrifices *flava liba*, des libations rouſſes.

MATRES (*Deæ*). *Voyez* DÉESSES-MERES.

MATRES SACRORUM. C'étoient les prêtreſſes de Mythras, qu'on appeloit *Meres des myſteres ſacrés*. On leur donnoit auſſi le ſurnom d'*Hyenne*, qui eſt une bête fauve. On en verra la raiſon à MYTHRAS.

MATRICARII, *MATRICULA*, *MATRICULARII*, } On appeloit *matricarii* des gens prépoſés pour éteindre les incendies de Rome; & leur nom étoit dérivé du rôle ou *matricula* du préteur du peuple, ſur lequel ils étoient inſcrits.

Matricularii étoient ceux dont les noms étoient inſerits ſur le rôle militaire, ſur la *matricule* des pauvres d'une égliſe, &c. &c.

MATRONA, MATRONE. Servius donne l'explication du mot *matrone* dans le onzieme livre de l'Énéide, où il dit: „ Quelques uns croient qu'il y a cette différence entre *matrone* & *mere de famille*, que l'on appele *matrone* celle qui a un enfant, & *mere de famille* celle qui en a eu pluſieurs; mais d'autres eſtiment qu'on nomme *matrone* la femme qui eſt mariée, quoiqu'elle n'ait point encore eu d'enfans, & que l'eſpérance qu'elle a d'en avoir lui a donné ce nom de mere ou *matrone*, & c'eſt pour cette raiſon que le mariage eſt appelé *matrimonium*„. Aulu-Gelle & Nonius Marcellus aprient cette opinion.

MATRONE, en Mythologie. On donnoit ce nom à Junon, parce qu'elle étoit la divinité protectrice des femmes nubiles qui ſont en âge & en état de devenir meres.

MATRONALES, fêtes célébrées à Rome par les matrones, aux calendes de Mars. Ovide (*Faſtes, liv. III.*) donne cinq cauſes à l'inſtitution de cette fête; la premiere eſt que les Sabines, enlevées par les Romains, mirent fin à la cruele guerre que ſe faiſoient les deux nations, dont l'une vouloit tirer vengeance du rapt, & l'autre le ſoutenir; la ſeconde, afin que Mars, en l'honeur de qui ſe faiſoit la fête, leur procurât la même félicité qu'à Romulus & à Rémus ſes enfans; la troiſieme, afin que la fécondité que la terre éprouve au mois de Mars fût donnée aux *matrones*; la quatrieme, parce que c'étoit aux calendes de ce mois qu'on avoit dédié un temple à Junon-Lucine ſur le mont Eſquilin; la derniere enfin, parce que Mars étoit fils de la déeſſe qui préſidoit aux nôces & aux acouchemens.

On faiſoit donc en ce jour des ſacrifices à Mars, à Junon-Lucine, & à toutes les divinités qui préſidoient aux mariages. Cependant on évitoit de ſe marier en ce mois-ci, parce qu'on le croyoit malheureux, à cauſe de l'adultere de Mars & de Vénus.

Les dames romaines commençoient la journée des *matronales* par les ſacrifices; retournées dans leurs maiſons, elles y recevoient en cérémonie les félicitations & les préſens que leurs amis & leurs maris leur offroient ou leur envoyoient, pour les remercier de l'heureuſe méditation qu'elles leur avoit donnée autrefois. Les hommes mariés ſe rendoient de leur côté, dans la matinée du même jour, au temple de Janus, pour offrir des ſacrifices. La ſolemnité finiſſoit par de ſomptueux feſtins, que les maris donnoient à leurs épouſes; car cette fête ne regardoit que les gens mariés. C'eſt pour cela qu'Horace dit à Mécene (*Ode VIII. lib. III.*).

Martiis cœlebs quid agam Calendis,
Quid velint flores, &c?

„ Vous êtes ſans doute ſurpris de ce que, vivant dans le célibat, je me mets en fraix pour le premier de Mars, dont la ſolemnité n'intéreſſe que les gens engagés dans le mariage.... &c?„

Pendant les *matronales*, les dames accordoient à leurs ſervantes les mêmes libertés & licences dont les eſclaves mâles jouiſſoient à l'égard de leurs maîtres pendant les Saturnales: *In Martiis matronæ ſervis ſuis cœnas ponebant, ſicut Saturnalibus domini*.

MATTÉES, *MATTEA*, *MATTIA*, } en grec ματτύα. Il paroît que c'étoit un ſervice compoſé de mets délicats, hachés & aſſaiſonés d'épiceries. Athénée dit qu'en grec il déſignoit toutes ſortes de *viandes délicates*, poiſſon & autres.

MATTIAIRE, ſ. m. *mattiarius*. On trouve que ce nom a été donné aux troupes qui ſe ſervoient du martiobarbule, parce que cette arme ſe nommoit auſſi *mattium* en latin, d'où l'on a fait *mattiare*. (*Voyez* MARTIOBARBULE.) Zozime (*l. III.*), Ammien Marcellin (*l. XXI. c. 13.*), & d'autres, parlent des *mattiares*. La Notice de l'empire les joint aux lanciers.

MATULA. Voyez *MATELLA*.

MATUTA étoit, chez les Romains, la même divinité que Leucothoé ou Ino chez les Grecs. Elle avoit un temple à Rome, où les femmes alloient offrir leurs vœux pour les fils de leurs freres, ſe gardant bien d'en faire pour leurs propres enfans, & cela dans la crainte qu'ils n'éprouvaſſent un ſort pareil aux enfans d'Ino. C'eſt ce que dit Ovide (au ſixieme livre des *Faſtes*), qui conſeille aux femmes de ne point prier pour leurs enfans une déeſſe qui avoit été trop malheureuſe dans les

ſiens propres. La fête qu'on célébroit en ſon honneur s'appeloit les *Matrales*.

MAVORS. Voyez MAFORTIUM.

MAURES. *Voyez* MAURITANIENS.

MAURICE, empereur de Conſtantinople. *MAURITIUS TIBERIUS AUGUSTUS.*

Ses médailles ſont :

R. en or.

RRR. en argent.

C. dans les différens modules de bronze.

MAURITANIENS & NUMIDES. Les *Numides* & les *Mauritaniens* ſont les ſeuls parmi les peuples d'Afrique que les monumens paroiſſent avoir diſtingués. La colonne trajane, dont Ciaconus & Bellori ont donné l'explication, d'après le témoignage des hiſtoriens, contient quelques figures qui paroiſſent avoir échapé à ces auteurs. Elles ſont à cheval, & paroiſſent clairement déſigner des *Numides*, par le raport qu'elles ont avec la médaille (*Agoſtini ſopra le medaglie, dialogo 6. fig. 1.*) qui repréſente Juba, roi des *Numides*, ou ſon fils Juba, roi des *Mauritaniens*. Il eſt remarquable par des cheveux qui ſont bouclés d'une maniere particuliere, & qui ne ſe voit que ſur la colonne trajane (*fol. 43.*), à une troupe de cavalerie auxiliaire des Romains. Ces cavaliers ſont à cheval, ſans bride, ſans ſelle, & même ſans couverture, à la maniere du pays, & comme montoit encore Maſſiniſſa, à l'âge de quatre-vingts ans (*Appian. Alexandrin. fol. 41.*). Lipſe *de Militia rom. l. III. dial. 8.*) & Strabon (*lib. XVII fol. 309.*) dépeignent les *Numides* tels qu'ils paroiſſent ſur la colonne trajane. Leur habillement eſt une tunique ſans manches; mais de la maniere qu'ils ſont repréſentés ſur la colonne trajane, on pouroit douter s'ils n'ont point un petit *ſagum* par-deſſus. Ils ont les bras & les jambes nus, portant des boucliers faits de peaux, de forme ronde ou ovale; ſelon Strabon, avec des piques; ou, comme s'exprime Tite-Live (*Livii, lib. XXXV.*), avec des dards ou des javelines. L'adreſſe avec laquelle ils ſavoient manier leurs chevaux, les diſpenſoit même de l'uſage de la bride. (*Tite-Live, lib. XLV; Herodien, fol. 287.*)

Les médailles ſur leſquelles on lit l'inſcription *Mauritania*, repréſentent des hommes vêtus d'une tunique, tenant une pique d'une main & un cheval de l'autre. Quelques petits bas-reliefs de l'arc de Conſtantin repréſentent des archers *maures* ou *mauritaniens* (*veteres arcus Auguſtorum, fol. 46.*) ayant les cheveux & même la barbe bouclés; ils ſont vêtus de tuniques larges, à manches, mais ſans armes défenſives.

En général toutes les nations africaines, ſuivant Strabon (*lib. XVII.*), s'habilloient à peu près de la même maniere, portant des habits larges, ſans ceintures, & ſe couvrant de peaux de lions, de léopards, d'ours, ou d'autres animaux.

Les *Maures* ou *Mauritaniens* & les *Numides* étoient habiles à jeter les fleches (*Herodian. 1. 15. 4.*). Ils formoient un corps de cavalerie légere dans l'armée romaine dès avant le temps de Jules-Céſar. On voit ſous Trajan un Luſius Quietus, commandant des *Maures*, *præfectus Maurorum*, élevé au conſulat. Ce commandant eſt nommé *tribunus Maurorum*, tribun des *Maures*, par Trebellius (*trig. tyrann. c. 32.*). Enfin la Notice de l'empire fait ſouvent mention des cavaliers *Maures*, dénomination ſous laquelle les *Numides* & les autres cavaliers africains étoient ſans doute compris.

MAUSOLE, roi de Carie. ΜΑΥΣΣΩΛΛΟ.

Ses médailles ſont :

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Frere & époux d'Artémiſe, *Mauſole* eſt devenu célebre par l'amour que ſa femme eut pour lui. „ Amour, dit Aulu-Gelle (*liv. X. ch. 18.*), qui paſſe tout ce que la fable a jamais débité touchant les amans: on a peine à croire que le cœur humain puiſſe jamais pouſſer ſi loin la tendreſſe. *Mauſole* mourut entre les bras de ſa femme, qui, fondoit en larmes, déſolée de cette cruelle ſéparation: on lui fit de magnifiques funérailles. Cependant le deuil d'Artémiſe ne ceſſoit point: la privation & l'abſence de ſon mari augmentoient ſes douleurs. L'amour inventif lui inſpira une choſe où elle eſpéroit de trouver quelque ſoulagement: elle prit les cendres de ſon mari, avec les oſſemens, qu'elle fit réduire en poudre, mêla le tout avec des aromates & des parfums; elle l'infuſa dans l'eau & l'avala peu à peu, comme ſi elle eût voulu changer le corps de ſon mari en ſa propre ſubſtance „. Non contente de cela, Artémiſe fit bâtir, en l'honneur des mânes de *Mauſole*, le plus ſuperbe monument qu'on eût encore vu, & y employa les quatre plus habiles architectes de la Grece, qui rendirent cet édifice une des ſept merveilles du monde. Il avoit quatre cents onze pieds de circuit & cent quarante pieds de hauteur, y compris une pyramide de même hauteur que l'édifice, dont il étoit ſurmonté. Ce célebre monument porta le nom de *mauſolée*, nom qui a paſſé depuis à tous les grands ſépulcres qui ſe diſtinguoient par la magnificence de leur ſtructure. Pour ne rien omettre de ce qui pouroit célébrer la mémoire de ſon mari, Artémiſe établit des jeux funebres, aſſignant de grands prix pour les poëtes & pour les orateurs qui viendroient à l'envi exercer leurs talens en l'honneur du roi *Mauſole*. Enfin on prétend qu'Artémiſe ne ſurvécut que deux ans à ſon mari, & que ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie. Mais ſi nous en croyons Vitruve & Démoſthene, Artémiſe, durant ſa viduité, ne ſe conduiſit pas en veuve déſolée & inconſolable; car ils lui font faire de très-belles conquêtes ſur les Rhodiens: ce qui a donné lieu à Bayle de ſoupçonner que tout ce qu'on

dit de merveilleux de la triſteſſe d'Artémiſe pouroit bien avoir été tiré de quelque roman du temps, & copié dans la ſuite par quelques écrivains poſtérieurs.

MAUSOLÉE d'Auguſte. Les Latins adopterent le nom de *mauſolée*, & le donnerent à tous les tombeaux ſomptueux, comme Pauſanias nous l'apprend. C'eſt ainſi que l'on appela le ſuperbe monument qu'Auguſte fit faire pendant ſon ſixieme conſulat, entre le chemin de Flaminius & le Tibre, pour y être enterré avec les ſiens. Strabon (*liv. V. p.* 236.) nous en a laiſſé la deſcription. Il dit que c'étoit un tertre élevé ſur une baſe de marbre blanc, & couvert juſqu'au haut d'arbres toujours verts; qu'à la cyme de ce tertre il y avoit une ſtatue de bronze d'Auguſte; qu'en bas l'on voyoit les tombeaux de ce prince, de ſes parens & de ſes domeſtiques; & que derriere l'édifice il y avoit un grand boſquet, avec des promenades admirables.

Enfin le nom de *mauſolée* eſt celui que Florus donne aux tombeaux des rois d'Égypte, dans lequel il dit que Cléopâtre s'enferma & ſe fit mourir.

MAUVE. Les Romains faiſoient un grand uſage de cette plante pour leur nouriture, & elle tenoit le premier rang entre les herbages. Horace en fait ſouvent mention.

Une épigramme de Porphyrius, conſervée par Euſtathe, nous apprend que les Grecs en ſemoient avec des aſphodeles autour des tombeaux. *Voyez* ASPHODELE.

MAXENCE, tyran, fils de Maximien Hercule.

M. Aurelius Valerius Maxentius Augustus.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

Et avec le titre de prince de la jeuneſſe, du côté de la tête, plus rares encore.

Les mêmes avec ce titre: PRINC. INVICT.

Unique en argent pur, du grand module, dans un cabinet de Paris, avec le revers CONSERVATOR URBIS SUÆ; la figure de la déeſſe Rome, dans un temple à ſix colonnes, avec les lettres A. S. dans l'exergue.

RRR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

MAXIME, tyran ſous Théodoſe I.

Magnus Maximus Augustus.

Ses médailles ſont:

R. en or.

Il y a des revers RR.

R. en argent.

On y trouve des revers plus rares.

C. en M. & P. B.

MAXIME, fils de Maximin I.

Cajus Julius Verus Maximus Cæsar.

Ses médailles ſont:

O. en or.

RR. en argent.

C. en G. & M. B. de coin romain.

RRR. en G. B. avec le revers *Victoriæ Augustorum*.

O. en G. B. de colonies.

RR. en M. & P. B.

RR. en G. B. grec.

R. en M. & P. B.

On connoît les médaillons grecs de bronze de *Maxime*: ils ſont très-rares.

MAXIMIEN HERCULE.

Marcus Aurelius Valerius Maximianus Augustus.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

Celles où ſes conſulats ſont marqués ſont plus rares; on y trouve juſqu'à ſon huitieme.

RRR. en médaillon d'or.

Il eſt au cabinet du roi.

R. en médailles d'argent.

Il ſe trouve des revers rares.

RRR. en médaillons d'argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. B.

Les médailles où l'on voit ſa tête à côté de celle d'Hercule ſont RR; on en trouve en M. B. en petits médaillons d'Égypte, qui ſont fort rares.

C. en P. B. latin & d'Égypte.

MAXIMIN I.

Cajus Julius Verus Maximinus Augustus.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

La Libéralité avec pluſieurs figures vaut le double des autres revers.

C. en argent.

Il y a des revers rares.

C. en G. B. de coin romain.

On trouve de ce module des revers rares.

C. en M. B.

Il y a des revers rares.

O. en G. B. de colonies.

RRR. en M. B.

RR. en P. B.

RR. en G. B. grec.

R. en M. B. & RRR. avec les têtes de *Maximin* & de ſon fils.

R. en P. B.

R. en B. d'Égypte.

Les médaillons de ce prince, en bronze de coin romain, ſont fort rares. Il y en a un au cabinet du roi, avec une Libéralité de pluſieurs figures au revers. On en trouve pluſieurs frapés dans la Grece.

MAXIMIN DAZA, IIe. du nom.

C. Galerius Valerius Maximus Cæsar, deinde Aug.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

RRRR. en argent pur, au revers VIRTUS MILITUM, à l'entour de la porte d'un camp.

Cette médaille, de la forme du quinaire, eſt dans un cabinet de Paris.

RRR. en médaillon d'argent.
RR. en médaillon de bronze.
C. en M. B. & RR. avec la qualité de *Filius Aug.*
C. en P. B.

MAXIMUS, ſurnom des familles *Carvilia*, *Egnatia*, *Fabia*, *Manlia*, *Sulpicia*, *Valeria*.

MAZA, eſpece de pain d'orge, fait avec de la farine d'orge grillé, humectée de quelque liquide. C'étoit la nouriture du petit peuple, qui le mangeoit cru avec le *defrutum*, le miel, le *poſca*, ou l'eau. Hyppocrate regarde le *Maza* comme humectant, & conſeille d'en uſer au printemps plutôt que du froment, comme plus doux & moins nouriſſant.

MAZANOMUM. C'étoit originairement un grand rond de bois ſur lequel on mettoit les gâteaux appelés *maza*. Enſuite ce mot fut employé pour ſignifier un grand plat, un grand baſſin, ſur lequel on ſervoit pluſieurs ſortes de viandes. Horace, en décrivant le repas que l'avare Naſidienus s'aviſa de donner à Mécene, repas dont les viandes étoient ou gâtées, ou mal choiſies, ou mal apprêtées, dit:

. . . . . *Deinde ſecuti*
Mazonomo pueri magno diſcerpta ferentes
Membra gruis, ſparſa fale multo, non ſine farre.

„ Enſuite deux valets nous ſervirent un grand „ baſſin où il y avoit une grue dépecée & bien „ ſaupoudrée de ſel & de farine, &c. „. (*D. J.*)

MAZARA, en Sicile. MAΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze. . . . *Pellerin.*
O. en or.
O. en argent.

MEA, monoie anciene de l'Égypte & de l'Aſie. *Voyez* Mehar.

MEANDRE, fleuve d'Ionie, célebre par les détours nombreux qu'il fait avant que de ſe jeter dans la mer.

Méandre, deſſein qui imite les détours du fleuve de ce nom. De tous les ornemens dont ſont chargées les draperies des femmes antiques, le plus agréable paroît avoir été la bordure ſinueuſe, ou le *méandre*, dont il eſt fait mention dans un épigramme greque (*Anthol. lib. VI. c. 8. ep. 17. 18.*). Un beau vaſe du cabinet d'Hamilton nous offre des exemples de bordures ſemblables, tant ſur les draperies de femme, que ſur celles d'homme, & l'on y voit auſſi un roi à demi nu, aſſis, & portant un ſceptre, qui a un manteau bordé d'un *méandre* tout à l'entour. Ce même *méandre* paroît auſſi ſur le vêtement d'une figure étruſque de bronze. (*Buonan. Oſſ. ſop. als. Medagl. p. 98.*)

Méandre ſur les médailles de Magnéſie, d'Apamée, d'Apollonie.

MEATI & PICTES. Les peuples des îles britanniques, (nous parlons de ceux qui vivoient libres, & non de ceux qui reçurent le joug des Romains au temps de l'empereur Septime Severe), ou les *Meati*, les *Caledoniens* & les *Pictes*, habitans de l'Écoſſe, & originaires de la Scythie, étoient nus (*Dio in Severo*); ou ils ne couvroient que la partie inférieure du corps; & ſe peignoient de différentes couleurs. Leurs armes étoient une petite épée très-afilée, une courte pique & le bouclier. Au bout de leur pique (*ibidem*) ils atachoient une pomme de cuivre, dont l'ébranlement produiſoit un certain bruit qui leur plaiſoit. Ils faiſoient des colliers & des ceintures de fer (*Hérodian*) pour leur ſervir de parure. Ces peuples habitoient ſous des tentes. Une médaille d'Hadrien (*Theſ. Brand. pars II. fol. 654.*), avec l'inſcription *Britannia*, offre une femme vêtue d'une tunique & d'un pallium, avec un bouclier de forme ovale. Cette figure n'eſt qu'une province perſonifiée.

MÉCENE. On croit reconoître ce favori d'Auguſte ſur pluſieurs pierres gravées, dont deux ſe voyoient dans la collection du duc d'Orléans. Voici comment s'explique à leur ſujet M. le Blond, qui a publié cette collection.

„ Une tête acompagnée du nom de Solon, ſur une pierre gravée, aura pu aiſément être priſe pour le portrait du légiſlateur d'Athènes, & c'eſt ce qui eſt arivé à l'égard de celle qu'on voyoit ſur une ſardoine du palais Ludoviſi (*Stoſch, Gemm. Ant. Calat. tab. LXI.*): toutes les autres reſſemblantes à cette derniere furent attribuées depuis à Solon le légiſlateur. Mais c'étoit une mépriſe; & S. A. S. M. le duc d'Orléans, qui s'en aperçut le premier, jugea que le nom joint à cette tête étoit celui du graveur de la pierre. Ce prince éclairé voulut bien faire part de ſes conjectures ſur cet objet à M. Bandelot, qui les expoſa dans un Mémoire, qu'on trouve parmi ceux de l'académie des Belles lettres (*tom. III. page 268.*) „.

„ Le nom de Dioſcoride joint à une tête reſſemblante à celle dont il eſt queſtion, celui de Solon joint à des têtes bien différentes, & même à des ſujets compoſés de pluſieurs figures, prouvoient aſſez le ſentiment de M. le régent. Il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir quel perſonage le graveur Solon avoit voulu repréſenter. M. Bandelot crut que c'étoit Agrippa; mais la comparaiſon qu'on pouvoit faire de ce portrait avec les médailles du gendre d'Auguſte, ſuffit pour détruire l'opinion de l'académicien: le régent ſe décida pour *Mécene*. Voici les raiſons que nous croyons pouvoir alléguer en faiſant uſage de ſa conjecture à l'occaſion des deux têtes que nous attribuons à *Mécene*, & qui ont donné lieu à cet article „.

„ La tête originale dont celles-ci ne ſont que des copies, a été gravée par Solon; elle l'a été auſſi par Dioſcoride. Ces deux artiſtes étoient

honorés de l'eſtime d'Auguſte ; ils ont ſouvent traité les mêmes ſujets avec une ſorte de rivalité : or il eſt à croire qu'ils ſe ſeront empreſſés de faire le portrait d'un perſonage auſſi puiſſant que *Mécene*, qui ſe ſervoit, ſur-tout pour la gloire des arts, de la faveur dont il jouiſſoit auprès du prince „.

„ Mais l'amour de la vérité ne nous permet pas de diſſimuler une objection qu'on peut former contre le ſentiment que nous propoſons, c'eſt que la tête dont il s'agit eſt très-forte, & qu'elle ſemble apartenir à un corps vigoureux ; ce qui ne s'acorde point avec le portrait qu'Horace & Pline nous ont fait de *Mecene*, dont la ſanté, ſelon ces auteurs, étoit délicate & fragile „.

„ Nous pourions répondre que non ſeulement on ne doit pas toujours juger de la force ou de la ſanté d'un homme d'après ſon portrait, mais encore que ſouvent des hommes, bien conſtitués en apparence, ſont cependant valétudinaires. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on ne peut regarder comme le portrait de *Mecene* le ſeul qui nous ſoit parvenu avec les noms de deux célebres artiſtes contemporains de ce grand miniſtre, quel autre portrait pourra paſſer pour celui de *Mécene*? Ce ne ſera pas, ſans doute, celui qu'on voit ſur la médaille gravée au frontiſpice de la vie de ce favori d'Auguſte (*Meibomii Mecenas, Lugd. Bat.* 1653. *in*-4°.) ; car cette médaille eſt certainement de coin moderne „.

„ En effet, il n'y avoit point de raiſons pour qu'on frapât des médailles au coin de *Mécene* ; quoiqu'il comptât des rois parmi ſes aïeux, il n'étoit pas roi lui-même, & le droit de faire fraper des médailles étoit réſervé aux rois ſeuls & aux empereurs. Il eſt vrai néanmoins qu'il y a eu des médailles frapées en tous métaux, à Rome, au coin d'Agrippa, & que le même honeur lui a été déféré dans d'autres pays ſoumis aux Romains ; mais cette exception, quoiqu'en faveur du gendre d'Auguſte, n'en eſt pas moins étonante chez un peuple qui conſervoit encore le ſentiment de ſon ancienne liberté, & à qui ce ſymbole de la royauté devoit être odieux. Ce qui eſt plus étonant encore, c'eſt que mal-gré de ſi grands honeurs rendus à Agrippa, ſon nom ſoit bien moins célebre que celui de *Mécene* „.

MECHANEUS, ſurnom de Jupiter ; il ſignifie celui qui bénit les entrepriſes des hommes (du verbe μηχανάομαι, *je médite, j'entreprends*). Il y avoit à Argos, au milieu de la ville, un eippe de bronze, d'une grandeur médiocre, qui ſoutenoit la ſtatue de Jupiter-*Mechaneus*, acompagné de Diane & de Minerve. Ce fut devant cette ſtatue que les Argiens, avant d'aller au ſiége de Troye, s'engagerent tous, par ſerment, à périr plutôt que d'abandoner leur entrepriſe (*Panſan.*). C'eſt le même que *Jupiter-Machinator*.

MECHANICUS. *Voyez* INGÉNIEUR.

MECISTÉE. *Voyez* EURYALE.

MÉDAILLES, MÉDAILLONS. } Nous réuniſſons dans le même article les *médaillons* avec les *médailles*, parce que nous ne leur trouvons de différence que dans le volume, l'uſage en ayant été le même. Nous avons emprunté des italiens le mot *médaillon*, *medaglione*, pour exprimer une grande *médaille*, come celui de *falon*, *falone*, pour ſignifier une grande ſale.

Chaque pays, chaque peuple, chaque ville, chaque roi ou empereur, chaque métal ayant un article particulier pour ſes *médailler* & *médaillons* ; on ne trouvera dans celui-ci que des obſervations générales ſur les *médailles* & les *médaillons*. Quant à leurs caracteres particuliers, *voyez* ABRÉVIATIONS *ſur les médailles*, CONSULAIRES, DENTELÉES, EXERGUE, GAULOISES, LÉGENDES, QUINAIRES, INSCRIPTIONS, &c.

Nous commencerons nos recherches générales ſur les *médailles* & *médaillons* par celle de leur deſtination.

Toutes les MÉDAILLES, *ſi l'on en excepte un très-petit nombre, ont été des monoies.*

Nous réfuterons briévement Erizzo (1), qui a ſoutenu le premier que les *médailles* ſur leſquelles on voit des têtes de femmes, de ſœurs ou de filles d'empereurs, n'ont pu être des monoies, parce qu'on ne plaçoit ſur ces dernieres que l'image du prince. Il n'a raiſoné ici que d'après l'uſage des modernes, uſage qui n'eſt pas même général. On voit en effet en Portugal, ſous de certains regnes, les buſtes des reines acolés à ceux des rois. Cet écrivain d'ailleurs n'a cité aucun paſſage d'auteur romain qui fixât excluſivement à tout autre l'effigie des empereurs ſur les monoies. Nous pouvons de plus lui oppoſer des *médailles* de princeſſes, de Julia Pia par exemple, & d'autres, ſur leſquelles on lit *Moneta Aug.*

Les monoies, dit-il encore, doivent parler un langage ſimple & dénué d'ornement. Nous voyons cependant ſur les *médailles* les noms des Céſars acompagnés d'éloges *pater patriæ*, *optimus princeps*, &c. Elles n'ont donc pas été monoie. On en voit même ſur leſquelles des ſociétés ont mis leur nom, *equeſter ordo principi juventutis*, *cohortium prafecti principi ſuo*, &c. &c. Quelques-unes de plus ſont ironiques : telle eſt ſelon lui la *médaille* de Gallien avec cette légende *Gallienæ auguſtæ*, & au revers *ubique pax*. D'ailleurs les fameuſes lettres initiales *conob*, *comob*, *cornob*,

(1) Nous devons à Sébaſtien Erizzo, patricien Vénitien, l'ouvrage le plus parfait & le plus ample qui ait paru ſur les *médailles* juſqu'à l'an 1559. Voyez cet ouvrage qui a pour titre : *Diſcorſo ſopra le medaglie degli antichi con la particolar dichiarazione de motti riverſi*. Sébaſtien eſt encore l'auteur de pluſieurs autres ouvrages très-eſtimés, dont on peut voir le détail dans l'Hiſtoire de la Littérature italienne par Tiraboſchi, T. 7. p. 2. l. 3.)

Digitized by Google

&c. & autres choſes inexplicables, n'ont pas aparenu à des monoies qui y deſtinées à un uſage journalier, devoient être entendues par tous les citoyens. Pourquoi enfin les *médailles* ne portent-elles pas ordinairement le nom de Rome, comme elles portent celui de Lyon, d'Arles, de Treves, de Ravenne, d'Oſca, de Bilbilis, &c. &c? Si elles étoient des monoies, Rome en auroit fait fraper une multitude innombrable qui porteroient le nom du lieu de leur fabrique. Il eſt très-rare cependant de voir des *médailles* avec le nom de Rome pris dans cette acception. Telles ſont en abrégé les objections propoſées par Erizzo, renouvelées par Hardouin, & combatues jadis avec quelques ſuccès par Chamillard: nos réponſes les feront apprécier à leur juſte valeur.

Pour flater les empereurs, les monétaires ont pu, ſans bleſſer aucune loi, leur donner quelques éloges, rapeler la déférence du corps des chevaliers pour Néron, ou des chefs des cohortes pour Gallien. Mais on doit regarder avec M. l'abbé Barthelémi comme des inadvertances de monétaire le nom d'impératrice donné à ce prince, & la légende *ubique pax*, ſi uſitée de ſon temps; car le regne de Gallien fut troublé par un grand nombre de tyrans. D'ailleurs une ſeule *médaille* de ce genre ne prouveroit rien contre cent mille autres, qui toutes offrent le ſérieux & la dignité convenables à des monumens publics. Diſons-en autant des lettres initiales *conob*, *comob*, &c: elles ont fait long-temps & font encore le tourment de ceux des antiquaires qui ont la manie de tout expliquer. Obſervons ſeulement que ces lettres ſe trouvent quelquefois ſur les *médailles* avec les mots *officina I* ou *II*, &c. Nous croyons que cela ſuffit pour faire reconoître des monoies.

Quant à l'abſence du mot *Roma* ſur les *médailles* frapées dans la capitale de l'univers connu, elle ne prouve pas davantage. D'abord cette abſence ſeule auroit pu indiquer le lieu de la fabrication, comme le mot *urbs* ſeul indiquoit Rome. On voit même quelques *médailles* ſur leſquelles on lit *Moneta urbis*. Conſidérons enſuite que les villes nommées ſur les monoies n'en faiſoient fraper que par des conceſſions du ſénat, des empereurs, ou des proconſuls; ce qui étoit exprimé par le *S. C. permiſſu Cæſaris*, ou *D. D. decreto decurionum*, &c. Elles ſe glorifioient de ces priviléges, & les annonçoient ſur les monoies: c'eſt pourquoi leurs noms y ſont placés; tandis qu'on n'y voit point celui de Rome, qui avoit effectiélement le droit de batre monoie. Nous croyons cette réponſe ſatisfaiſante; & nous allons donner, en faveur des *médailles*-monoies, des preuves qui ne le ſeront pas moins.

Ne ſeroit-ce pas une bizârerie que de refuſer le nom de monoie à des pieces qui ont toutes les marques, toutes les diviſions & ſubdiviſions de la monoie? Les *médailles* conſulaires ou des familles, c'eſt-à-dire, celles qui ont été frapées du temps de la république, portent ordinairement ſur l'argent la marque du denier *X*, celle du quinaire ou demi-denier *V* ou *Q*; celle des ſeſterces, II-S, & ſur le bronze o. oo. ooo. oooo, une once, deux onces, trois onces, &c. Le petit nombre de *médailles* conſulaires d'or, qui nous ſont parvenues ſont du même module & portent les mêmes empreintes que les conſulaires d'argent; elles ont été par conſéquent deſtinées aux mêmes uſages. Toutes les *médailles* des familles ont donc ſervi de monoie. Le même raiſonement s'applique aux *médailles* impériales de tous métaux. Quoiqu'elles ne portent plus les marques de leur valeur comme les conſulaires, elles ont cependant la même forme & ſont compoſées dans le même goût: pourquoi leur diſputeroit-on la même deſtination?

Refuſera-t-on d'ailleurs de croire ſur leur deſtination des *médailles* qui l'annoncent elles-mêmes? On lit ſur les *médailles* de Chio: ΑCCAPIA ΔΥΩ, ΑCCAPIA ΤΡΙΑ, ΑCCAPION, ΑCCAPION ΗΜΙCΥ, ΔΙΧΑΛΚΟΝ, ΟΒΟΛΟC; ſur une médaille de Néron en argent ΔΡΑΧΜΗ; ſur celles de Rhodes, frapées en l'honeur de Nerva & de Trajan, ΔΙΔΡΑΧΜΟΝ, &c. Nous trouvons *moneta Auguſti*, *moneta Augg.* ſur des *médailles* d'Antonin, de Septime Severe, de Trajan Dece, de Trébonien Galle, de Voluſien, de Valérien, de Gallien, de Salonin, de Poſthume, de Tetricus, de Claude le Gothique, de Tacite, de Florien, de Carus, de Carin, de Numérien, &c. &c. & ſur des *médailles* des princeſſes elles-mêmes. Au défaut de *moneta*, on trouve ſouvent *æquitas Aug.* avec le même type, une femme aſſiſe ou debout, tenant une balance. C'eſt au nom de *moneta* que le roi Théodoric fait alluſion, dans un paſſage de Caſſiodore, que nous raporterons plus bas en entier. Ce prince dit à l'intendant de ſes largeſſes chargé de faire fraper la monoie: *Monetamque facis de noſtris temporibus futura ſæcula commonere*. „ A l'aide de la monoie, vous apprenez à la poſtérité les évènemens de mon regne ». Après la lecture d'un texte auſſi formel, peut-on s'étoner encore de voir ſur les monoies des anciens les monumens de leurs combats, de leurs victoires, de leurs alliances, &c? Ne ſait-on pas enfin qu'Alexandre (*in Plutarcho*) ſe moquoit de l'attention qu'avoit Philippe ſon pere de faire repréſenter ſur ſes monoies les victoires qu'il avoit remportées dans les jeux publics de la Grece?

On trouve enfin des millions de *médailles* contre-marquées; c'eſt une preuve certaine que ces pieces ont ſervi de monoie, comme nous l'avons prouvé à l'article CONTRE-MARQUE. Appélera-t-on d'ailleurs du nom de jeton ou de celui de *médaille*, pris dans l'acception moderne, l'amas prodigieux des pieces antiques trouvées en Bretagne il y a quelques années, & dont le nombre paſſoit vingt mille? On imagine à peine une

collection de jetons auſſi nombreuſe. Reconoiſſons plutôt dans cet amas étonant de monoies un tréſor perdu dans un marais, qui aura été deſſéché par la ſuite, ou dans un terrain couvert, & abandoné ſucceſſivement par les eaux. Que doit-on penſer des dix-huit cents Probus de petit bronze, poſſédés autrefois par l'abbé de Rothelin, & qui avoient tous des différences? Perſone ne s'obſtinera, ſans doute, à en faire des *médailles* ordinaires. Il faut donc regarder les *médailles* antiques comme de vraies monoies, ou bien il faut admetre une merveille qui eſt incroyable, & qui ſe renouvéleroit cependant tous les jours. La voici en deux mots: toutes les monoies antiques auroient été détruites ou perdues, tandis que des millions de *médailles*, de pieces de plaiſir, de pieces de largeſſe ſe ſeroient conſervées précieuſement, & ſortiroient à chaque inſtant des entrailles de la terre pour enrichir les cabinets des curieux. Cette abſurdité eſt révoltante.

Les Médaillons *ont tous ſervi de monoie, ſi l'on en excepte un fort petit nombre.*

Mahudel publia, en 1727, des réflexions ſur les caracteres & l'uſage des *médaillons* antiques. Il y établiſſoit que le nom de *médaillon* doit être réſervé excluſivement pour des pieces plus fortes que les *médailles*, & dont le poids ne ſeroit pas multiple du poids des *médailles*. Nous avons été long-temps de ſon avis; mais la lecture d'un paſſage de Lampride, que M. Dupuis a éclairci, nous a fait changer de ſentiment. Ce texte ſervira à déterminer avec préciſion la nature des *médaillons*, avant d'en rechercher l'uſage.

„ Alexandre Sévere décria & fit fondre les *formes binaires*, *ternaires*, *quaternaires*, *denaires*, *& au deſſus*, *les formes du poids de deux livres*, & même *centenaires*, inventées par Élagabale; de ſorte que ces *formes* ne furent plus appelées que *matiere*. Cet empereur diſoit qu'elles forçoient un ſouverain à être plus libéral qu'il ne vouloit l'être; car en ſe ſervant des *formes*, dont une ſeule valoit dix pieces d'or, ou plus, il ne pouvoit donner moins de trois, cinq, dix *formes*, c'eſt-à-dire, trente, cinquante ou cent *aureus* d'or; tandis qu'il auroit paru auſſi généreux en ne donnant que dix pieces d'or, quoiqu'elles ne valuſſent qu'un *aureus* chacune „.

Si l'on eût préſenté à Mahudel des *formes ternaires & centenaires*, les auroit-il placées au rang des ſimples *médailles*, ou les auroit-il reconnues pour des *médailles*? S'il ne les avoit appelées que *médailles*, parce que ces *formes* étoient multiples de l'*aureus*, on n'auroit plus alors de caracteres fixes pour diſtinguer les *médaillons*, puiſqu'il ne tenoit aucun compte du volume: ce caractere eſt cependant celui qui frape le plus, & qui peut ſeul établir la ligne de ſéparation.

Cet antiquaire auroit-il reconu les *formes* d'Élagabale pour des *médaillons*? Alors la regle qui ſert de baſe à ſon ſyſtême ſeroit détruite; le volume ſeul diſtingueroit en effet les *médaillons* des *médailles*, quoique celles-ci fuſſent ſous-multiples des premiers. C'eſt le ſentiment que nous avons embraſſé, & le volume ſeul détermine notre jugement. Nous croyons cette opinion ſimple & méthodique: elle a l'avantage de laiſſer ſeules les *médailles* proprement dites d'or & d'argent, en réuniſſant pour les ſuites des *médaillons* les pieces d'un module ſupérieur, telles que les didrachmes, les tridrachmes, les tétradrachmes, & au deſſus, les ciſtophores enfin, & toutes les grôſſes monoies greques, qui ſe ſont autant remarquer par leur volume que par la beauté du travail. Grâce à cet ordre, il régnera dans tous les cabinets une uniformité que l'on n'y a jamais connue. Telle piece qu'un amateur éclairé laiſſe parmi les *médailles*, ne ſera plus rangée avec les *médaillons*, ſelon le goût ou le caprice d'un autre curieux, comme on le voit tous les jours avec regret.

Ceux qui ont adopté le ſyſtême de Mahudel, n'ont placé avec les *médaillons* que le très-petit nombre de pieces dont les ſous-multiples leur ſont inconnus. Ont-ils cependant comparé avec le poids de leurs *médaillons* celui des *médailles* qui exiſtent dans tous les cabinets, pour pouvoir aſſurer qu'aucune d'elle n'eſt une ſubdiviſion de leurs *médaillons*? Oſent-ils avancer que les ſous-multiples de ceux-ci n'ont jamais exiſté? Nous croyons ces difficultés inſurmontables. Pour les éviter, & mettre dans les monoies antiques un ordre clair & ſimple, nous donnerons le nom de *médailles* d'or & d'argent aux *aureus* & à leurs ſous-multiples, aux deniers & à leurs ſous-multiples, & aux pieces analogues à celles-ci, dans quelques contrées qu'elles aient été frapées. Le nom de *médaillon* reſtera alors affecté indiſtinctement à toutes les pieces d'or & d'argent dont le volume ou le poids excede ſenſiblement ceux des *médailles*. Nous ne parlerons pas du bronze, parce que les trois modules ſont bien prononcés & en fixent invariablement les diviſions. Les pieces de bronze plus fortes que les trois modules, ſeront les *médaillons* de ce métal.

Après avoir déterminé le ſens du mot *médaillon*, nous allons prouver que toutes les pieces auxquelles on doit appliquer ce nom ont ſervi de monoie, ſi l'on en excepte un petit nombre. Nos preuves ſubſiſteroient dans toute leur force, lors même qu'on reſtreindroit encore, avec Mahudel, le ſens du mot *médaillon*.

Perſone ne refuſera, ſans doute, de reconoître des monoies dans les *médaillons* qui ſont multiples d'une piece avoüée généralement pour monoie; tels ſont les *médaillons* grecs des rois, des républiques anciennes & des villes autonomes. Le nom de tétradrachmes & des autres multiples de la drachme, explique formélement leur deſtination. Les ciſtophores, ſelon Tite-Live, étoient

égaux

égaux en valeur aux tétradrachmes attiques. D'ailleurs la province d'Aſie aquitoit ſes tributs avec des ciſtophores, ſeules pieces que la république romaine recevoit d'elle en paiement. Il faut donc reconoître pour monoies, d'abord les ciſtophores; enſuite les tétradrachmes & leurs ſous-multiples, plus fortes que la drachme, & par analogie, tous les *médaillons* grecs qui ſont de même poids & de même forme, quoique la *ciſte ſacrée* n'y ſoit pas empreinte.

Pour ce qui eſt des tétradrachmes des empereurs, leur rareté les fait qualifier de *médaillons* par ceux mêmes qui refuſent ce nom aux multiples des *aureus* & des deniers. Ainſi nous n'avons qu'à les nommer pour y faire reconoître des monoies; nous qui appelons *médaillons* toutes pieces plus fortes que des *médailles*; tel eſt ce beau *médaillon* d'or de l'empereur Auguſte, trouvé dans Herculanum: il peſe, ſelon les rédacteurs des *Monumenti d'Ercolano*, 1 & $\frac{1}{2}$ once de Naples, égale à 8 grôs $\frac{1}{4}$ un peu plus de France. Les *aureus* d'Auguſte peſent ordinairement deux grôs à peu près; ainſi le *médaillon* d'Herculanum eſt quadruple de l'*aureus*: tels ſont les *médaillons* d'or de Domitien, de Commode, du cabinet du roi, peſés par M. l'abbé Barthelemi.

Ces pieces d'un plus grand volume auroient eu ſans doute un nom différent de celui des *médailles*, ſi elles n'euſſent pas été monoie comme elles. Les Romains cependant n'ont connu que les deux ſynonymes *nummi* & *numiſmata*. Capitolin emploie le premier, lorſqu'il dit que Lucius Veriis, étant jeune, s'amuſoit à jeter dans les cabarets de très-grôſſes pieces de monoie, pour caſſer les verres des buveurs (*nummos maximos*). Il faut obſerver que Marc-Aurele, qui avoit aſſocié ce prince à l'empire, a fait fraper un grand nombre de *médaillons* & de *médailles* du plus grôs volume. On auroit certainement créé un mot particulier pour ces pieces extraordinaires que jetoit Lucius Verus, ſi elles euſſent été autre choſe que de fortes monoies, & Capitolin l'auroit ſubſtitué à celui de grôſſes monoies. Il paroît évident que ce mot n'a jamais exiſté, & c'eſt pour nous une preuve ſans réplique.

Il eſt auſſi difficile de répondre à l'induction que nous tirons en faveur de notre opinion, des types qui décorent les *médaillons* romains de tous métaux; ces types & leurs légendes ſont abſolument les mêmes que ceux des *médailles*. On trouve en effet ſur les *médaillons*, dans le haut comme dans le bas empire, & ſur-tout depuis Gallien juſqu'aux Conſtantins, la figure de la déeſſe *Moneta*, tantôt ſeule, tantôt ſous l'emblême de trois femmes, portant chacune une balance. Ces ſymboles ſont acompagnés des légendes uſitées en pareil cas: *Moneta Aug. Æquitas Aug. Moneta Augg.* & ſur un *médaillon* de Criſpus, *Moneta urbis veſtra*.

Ne voit-on pas ſur les *médaillons* les deux lettres *S. C.* qui ſont ordinairement placées ſur les *médailles* de bronze des trois modules, & qui annoncent l'autorité du ſénat? Aucun écrivain n'a dit cependant que le ſénat fît des largeſſes ou des libéralités. Les pieces qui portent la marque du *ſenatus-conſulte*, quelque grandes & fortes qu'elles puiſſent être, n'ont donc été frapées par l'ordre de cette compagnie que pour ſervir de monoies. Quoique ces deux lettres *S. C.* ne ſoient pas toujours empreintes ſur les *médaillons* grecs des empereurs, ces pieces ne doivent pas être exclues du nombre des monoies; car les lettres *S. C.* y ſont remplacées par ces mots: ΕΠΙ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ, ΕΠΙ ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥ, ΑΡΧΟΝΤΟΣ, &c. qui en ſont les équivalens.

Au reſte, on obſerve généralement ſur les *médaillons* de tous métaux, qu'ils ſont auſſi uſés que les *médailles*. Cette deſtruction a certainement la même cauſe, le *frai*, c'eſt-à-dire, le frotement continuel auquel la circulation expoſe toutes les monoies; les *médaillons* ſervoient donc au même uſage, quoiqu'ils fuſſent beaucoup plus rares.

C'eſt envain que l'on objecte cette rareté aux partiſans des *médaillons*-monoies. Exiſte-t-il un peuple chez lequel les pieces du plus grand module ſoient, nous ne dirons pas en nombre égal, mais dans la proportion d'un à mille, avec les ſubdiviſions de la monoie? Bien loin d'afoiblir notre opinion, cette rareté fortifie au contraire les raports que nous avons établis entre les monoies ſous-multiples & multiples d'une part, & de l'autre les *médailles* & les *médaillons*. Ceux-ci portent ſouvent encore un caractere qui ne convient qu'aux monoies; c'eſt la contre-marque. Nous en avons déterminé plus haut l'objet, qui a toujours été relatif au commerce dans lequel rentroient les *médaillons*, après avoir été dans leur origine des pieces de largeſſes.

Telle a été, ſans doute, leur premiere deſtination. On pouroit croire que les partiſans des *médaillons*-monoies les excluroient du nombre des pieces de largeſſes, & ne trouvant plus alors de ces dernieres, on feroit de ce vide une forte objection contre leur ſyſtême; mais nous ſommes bien éloignés de penſer ainſi. Quoiqu'on ne liſe pas ſur les *médaillons*, *liberalitas I, II, III, IV*, &c. comme on le voit ſouvent ſur les *médailles*, nous croyons cependant qu'ils ont ſervi au même uſage. Les empereurs les ont fait fraper pour les diſtribuer dans les jours ſolemnels, dans des occaſions d'éclat, afin que leur volume rendît la diſtribution plus magnifique. Les poſſeſſeurs de ces pieces étoient enſuite les maîtres d'en faire uſage pour les beſoins de la vie & du commerce. Nous tirons cette concluſion naturele d'un texte de Caſſiodore; cet écrivain faiſant l'énumération des charges de la maiſon de Théodoric, qui étoit formée ſur le modele de la maiſon des empereurs, raporte la formule du brevet des intendans de ſes largeſſes. Le prince y dit de ces largeſſes: „ Vous leur donnez un nouveau re-

„ lief en gravant notre effigie ſur ces monumens, „ qui ſont d'un uſage journalier ; & à l'aide de „ ces monoies, vous faites paſſer à la poſtérité „ le ſouvenir de notre regne. *Verum hanc libera- „ litatem noſtram alio decoras obſequio, ut figura „ vultus noſtri metallis uſualibus imprimatur, mo- „ netamque facis de noſtris temporibus futura ſa- „ cula commonere* „.

Les pieces de largeſſes étoient donc deſtinées à avoir cours avec les pieces de monoie ; *metallis uſualibus*.

On peut aſſurer, après des témoignages auſſi précis & des raiſonemens auſſi convaincans, que les *médailles* & les *médaillons* ont tous ſervi de monoie, ſi l'on en excepte un petit nombre, que nous allons déterminer.

Quelques MÉDAILLES *particulieres, les contorniates, & quelques* MÉDAILLONS *ſingulters, n'ont pas ſervi de monoies ; mais ils ont été deſtinés à des uſages differens.*

Nous placerons à la tête des pieces de métal antiques qui n'ont pas été des monoies, le magnifique *médaillon* d'or de Juſtinien, qui apartient au roi : il a plus de trois pouces de diametre, & pluſieurs lignes de relief ; ſon volume extraordinaire & pareil à un *médaillon* d'or de Tetricus, apartenant à la même collection, doit lui faire attribuer le même uſage. Les bélieres qui ſont fixées au *medaillon* de Tetricus, nous montrent qu'il a été deſtiné pour ſervir d'ornement ; c'eſt-là peut-être un de ces *dona militaria* donnés par les chefs, & qui étoient des récompenſes militaires. On doit mettre à la ſuite de ces *médaillons* les pieces qui ſont bordées par des cercles ornés de moulure, & qui ont un volume double de celui des monoies auxquelles leurs types ſont communs ; tantôt les cercles ſont faits du même métal que ces pieces extraordinaires, & alors ils ſont continus avec le champ ; tantôt *ils* ſont compoſés d'un métal, ou plutôt d'un alliage diffèrent de celui du *médaillon* avec lequel ils ont été ſoudés avant d'être placés entre les coins. Quelquefois même le cercle fait d'un métal ou d'un alliage différent, eſt lui-même enfermé dans une bordura dont la matiere differe encore de la ſienne. On voit dans ces ſingularités un deſſein arrêté de les mettre hors du commerce. Ces *médaillons* extraordinaires ſervoient d'ornemens aux enſeignes militaires, ſoit qu'on les y pendît avec des bélieres, ſoit qu'on les y fixât par des trous percés au milieu de leur diametre, ſoit enfin qu'on les encaſtrât d'eſpace en eſpace ; ils portoient alors le nom d'*images ſacrées*, & c'étoit à ces images que l'on adreſſoit les ſermens militaires.

Peut-être employoit-on au même uſage les *médaillons* qui étoient compoſés de deux alliages diffèrens, & qui ſont faciles à diſtinguer de ceux dont nous venons de parler ; car la légende s'étend dans les premiers & *mord* ſur le métal extérieur, de maniere que celui-ci n'eſt plus une bordura ou un ſimple ornement. Les *médaillons* extraordinaires n'ont jamais ſervi de monoie. On en doit dire autant des pieces qui, dans le temps de leur fabrication, ont été argentées, dorées ou ſurdorées ; des *médailles* ſpintriennes, qui ont été fabriquées pour ſervir aux débauches de Tibere ; & des *médailles* CONTORNIATES, qui ſont le ſujet d'un article particulier de ce Dictionaire.

En réuniſſant ſous un ſeul point de vue les différentes recherches qui compoſent cet article, on verra que les *médailles* & les *médaillons* antiques, à quelques légeres exceptions fixées ci-deſſus, ont ſervi de monoies ; les contorniates ſeules ont été deſtinées à d'autres uſages.

Quant à l'époque où les Grecs & les Romains ont commencé à mettre ſur les monoies les effigies des hommes célebres, comme nous les plaçons ſur les *médailles* modernes, on ne ſauroit la fixer avec préciſion. On voit en effet la tête d'Homere, & celles d'autres hommes illuſtres, ſur des *médailles* greques, dont la fabrique annonce la plus haute antiquité. Chez les Romains au contraire la fabrique des monoies des familles conſacrées aux hommes célebres, montre que l'uſage d'y placer leurs têtes ne remonte pas avant le cinquieme ſiecle de la république.

Nous avons, parmi les *médailles* qui compoſent tous les cabinets, des pieces qui ſe trouvent antiques dans une ſorte de métal, ou dans une grandeur, & qu'on ne trouve point dans les autres ſuites. On ne doit cependant pas conjecturer que parce qu'on ne les a pas découvertes juſqu'ici, on ne les trouvera jamais antiques ; la raiſon & l'expérience prouvent le contraire, puiſqu'il eſt hors de doute que dès qu'on a fabriqué des *médailles*, ſoit pour un empereur, ou pour quelque perſone de ſa famille, on peut en avoir frapé dans les trois métaux, d'or, d'argent & de bronze, & même de différentes grandeurs, quoique juſqu'à préſent il y ait des ſuites où il manque pluſieurs têtes. Nous n'avons point d'*Othon* fabriqué à Rome du conſentement du ſénat, par la raiſon que le ſénat ne ſe déclara pas pour ce prince : il voulut, avant que de le reconoître pour ſon maître, & faire en conſéquence fabriquer de la monoie de bronze à ſon nom, voir terminer la guerre qui s'étoit élevée entre ce prince & Vitellius, ſon compétiteur à l'empire ; mais cette raiſon, qui ſubſiſte pour les *médailles* de bronze, à l'égard d'*Othon* & de *Peſcennius Niger*, ne peut avoir lieu pour les autres regnes, puiſque, comme on vient de le dire, on ne fabriquoit pas une ſeule ſorte de *médailles* ; & dès qu'on en a trouvé d'une eſpece, on peut en découvrir de celles qui nous ont manqué juſqu'à préſent.

La terre n'a pas encore rendu tous les tréſors de *médailles* que les débris de tant de ſiecles lui ont confiés. On ne connoiſſoit pas l'*Anaia Fau-*

ſtina d'argent, qu'on a heureuſement trouvée, & qui a paſſé dans le cabinet du roi d'Eſpagne; & depuis deux ſiecles qu'on a commencé à former des cabinets de *médailles*, elle étoit échapée aux recherches des antiquaires. Il en eſt de même de l'*Orbiana* d'or, & Vaillant avoit aſſuré qu'elle ne ſe trouvoit pas; cependant il en eſt entré depuis ce temps une à fleur de coin dans le cabinet du roi. On fait aſſez ſouvent de ces heureuſes découvertes; il y a peu de curieux paſſionés qui ne rencontrent, avec le temps, des pieces ſingulieres, ou même uniques.

Beauvais avoit trouvé un magnifique *médaillon* de bronze d'Hadrien, au revers duquel eſt Cos. iij, avec la louve & les deux enfans. Cette piece étoit inconnue. Il découvrit une *médaille* encore plus ſinguliere; c'eſt un *Sévere Alexandre* de grand bronze, dont la légende du revers eſt POTESTAS PERPETUA, avec le type de la Sécurité aſſiſe; elle n'eſt nullement équivoque. C'eſt un titre qu'on n'avoit point encore vu à aucun empereur romain; il ne doit pourtant pas paroître étranger à ce prince, puiſqu'on trouve au revers de ſes *médailles* d'argent PERPETUITATI AUG. qu'on ne voit que ſur ſes *médailles*.

Ces *médailles*, ainſi que nombre d'autres qu'on pouroit citer, ſoit pour les têtes, ſoit pour les revers, ne reſteront vrai-ſemblablement pas uniques, & l'on n'en a pas fabriqué un aſſez petit nombre pour déſeſpérer de les voir multipliées. Il eſt vrai que leur degré de rareté ſubſiſtera juſqu'à de nouveles découvertes. Ainſi, quoique nous n'ayons point encore vu de *Gordien d'Afrique*, de *Maximus* & de *Paulne* d'or, &c. il n'eſt pas impoſſible qu'on en découvre dans la ſuite; puiſque dès qu'on en a fabriqué en argent & en bronze, il eſt naturel de penſer qu'on peut en avoir fait en même temps en or, & ainſi des autres.

Il y a des auteurs qui ont avancé qu'ils n'avoient jamais trouvé deux *médailles* qui paruſſent avoir été frapées dans le même coin, & qu'il n'étoit pourtant pas croyable que l'on eût gravé un nouveau coin pour chaque *médaille*. Cela ne peut être en effet; car Beauvais aſſure qu'il en a vu pluſieurs, & entr'autres deux de *Galba* en grand bronze, parfaitement conſervées, qui avoient été fabriquées dans le même coin; & on en trouveroit beaucoup, ſi les *médailles* de bronze nous étoient toutes parvenues à fleur de coin; mais on les trouve la plupart fruſtes, c'eſt-à-dire, uſées, & hors d'état par conſéquent de pouvoir être comparées avec celles qui n'ont point de défauts.

Nous ne parlerons pas, dans cet article, des *médailles égyptiennes* avant les Ptolémées, parce qu'elles ſe réduiſent à une ou deux; c'eſt pourquoi elles trouveront mieux leur place à l'article MONOIE.

Il y a des *médaillons* d'or, d'argent & de bronze; & comme ceux d'or ſont fort rares, les antiquaires qui en poſſedent, ſe contentent de les mettre à la tête de l'or ou de l'argent, pour faire l'honeur de leur cabinet.

Le cardinal Gaſpard Carpegna eſt un des premiers qui ſe ſoient atachés à former une ſuite de *médaillons*. Cependant, dans la premiere édition de ſon Recueil, on en fit graver ſeulement vingt-trois, & on donna la deſcription de quarante-cinq. Dans la ſuite, cette collection s'étant fort augmentée, dans la ſeconde édition, à laquelle on ajouta les obſervations de Buonarotti, on en fit graver juſqu'à cent vingt-neuf. Vaillant en a décrit environ quatre cents cinquante, depuis Céſar juſqu'à Conſtance, qu'il avoit vus dans différens cabinets de France & d'Italie. On publia à Veniſe, il y a quelques années, un autre Recueil de *médaillons*, ſous le titre de *Numiſmata aerea ſelectoria maximi moduli, e muſeo Piſano olim Carrario*. Il s'y trouve environ deux cents vingt-neuf *médaillons*, gravés en quatre-vingt-douze planches.

Les chartreux de Rome avoient une très-belle collection de *médaillons*, qu'ils avoient auſſi fait graver; mais cette collection ayant été vendue à l'empereur, les planches paſſerent avec les originaux dans le cabinet de S. M. I., & on ſupprima toutes les épreuves qui avoient été tirées, mais qui n'avoient pas encore été diſtribuées; en ſorte que ces gravures ſont aujourd'hui d'une extrême rareté.

Dans le ſiecle paſſé, on fit graver plus de quatre cents *médaillons*, qui ſe trouvoient alors dans le cabinet du roi: le nombre en a été extrêmement augmenté depuis ce temps-là, par l'acquiſition que le roi a faite de tous ceux du maréchal d'Eſtrées. Cette ſuite comprend tous les *médaillons* qui avoient apartenu à l'abbé de Camps, outre ceux qui avoient paru avec des explications de Vaillant, & qui n'alloient qu'à cent quarante, dont j'ai vu des épreuves tirées. L'abbé de Rothelin en avoit auſſi une ſuite aſſez conſidérable. Ainſi on pouroit aujourd'hui, ſans ſortir de Paris, exécuter le projet de Morel, c'eſt-à-dire, faire graver plus de mille *médaillons*; & le cabinet du roi ſuffiroit ſeul pour fournir ce nombre, & peut-être davantage, ſur-tout depuis la réunion de l'ample collection des *médaillons* & *médailles* de Pellerin.

On a avancé, comme un principe fixe, que les colonies n'ont jamais batu de *médaillons*; mais c'eſt une erreur. Vaillant a fait graver un *médaillon* d'Auguſte, frapé à Sarragoſſe; un de Livie, frapé à Patras; un de Tibere, frapé à Turiaſo, aujourd'hui Taraſcone en Eſpagne; & un autre d'Auguſte, frapé à Cordoue, comme on l'apprend de la légende *Colonia patricia*.

On ne trouve que très-peu de *médaillons* d'argent, batus en Italie, qui ſoient du poids de quatre drachmes. Il n'y a eu que les Grecs qui nous aient donné communément des *médaillons*

de ce volume, ſoit de leurs villes, ſoit de leurs rois, ſoit des empereurs. Vaillant raporte, dans ſon dernier ouvrage, un *Hadrien* de même poids. Nous avons les *Veſpaſiens* avec l'époque Ἔτους Νεοῦ ἑνὸς. Patin cite des *médaillons* de Conſtantin & de Conſtant d'un beaucoup plus grand volume, mais d'une bien moindre épaiſſeur. Il y a dans le cabinet du roi un *Verus* d'argent parfaitement beau.

Les antiquaires font beaucoup plus de cas des *médaillons* que des *médailles* ordinaires, parce que leurs revers repréſentent communément des triomphes, des jeux, des édifices & des monumens hiſtoriques, qui ſont les objets qu'un vrai curieux recherche davantage, & qu'il trouve avec le plus de ſatisfaction; ainſi l'on doit bien de la reconoiſſance à ceux qui nous ont fait connoître les *médaillons* de leurs cabinets. Erizzo a commencé à nous en faire voir; Triſtan en a fait graver pluſieurs; Patin nous en a donné de forts beaux dans ſon Tréſor; Carcavi a mis au jour ceux du cabinet du Roi; & l'abbé de Camps publia les ſiens quelque temps après, avec les belles explications de Vaillant.

Le recueil de *médaillons* de l'abbé de Camps parut ſous ce titre: *Selectiora numiſmata in ære maximi moduli, e muſeo Ill. D. Franciſci de Camps, abbatis Sancti Mancelli, &c. conciſis interpretationibus per D. Vaillant, D. M. &c. illuſtrata. Pariſ.* 1695, *in*-4°. Les *médaillons* de Carpegna furent publiés d'abord avec les explications de Jean-Pierre Bellori. Dans la ſuite, le nombre des *médaillons* du cardinal Carpegna ayant été fort augmenté, on les donna de nouveau au public avec les obſervations du ſénateur Philippe Buonarotti: *Oſſervazioni iſtoriche ſopra alcuni medaglioni antichi, all'Altezza Seraniſſima di Coſimo III, gran duca di Toſcana. Rom.* 1698, grand *in*-4°. C'eſt un excellent ouvrage.

MÉDAILLES bizâres.

„ On voit dans les mémoires de l'académie de Cortone la *médaille* de bronze COL-NEMA, ou de Nîmes, chargée d'une excroiſſance, acompagnée d'une diſſertation du préſident Bon, qui en explique le ſujet; mais elle a paru ſi ſinguliere, que Caylus a cru pouvoir la préſenter de nouveau. Celle qu'il poſſédoit avoit de plus un avantage qui manque à celle qui apartenoit au préſident. Dans cette derniere, dit Caylus (*rec. II, pl.* 98, *n°.* 2), il faut deviner ce que repréſente le jet de bronze qui excede la *médaille*; cet excédant donne à peine la forme de ce qu'on a voulu repréſenter, au lieu que dans la *médaille* que j'ai fait graver, c'eſt un pied de biche très-diſtinctement figuré. J'ai, outre cela, quelques idées nouveles à propoſer ſur ce monument, mais avant que de les expoſer, je conviendrai avec le préſident Bon, qu'il n'eſt pas douteux que le pied de biche n'ait été fondu avec le flan, c'eſt-à-dire, avant que la *médaille* ait été frapée; car on voit clairement la marque du coin ſupérieur, ſimplement arondie, & telle que la donnent ordinairement tous les coins, tandis que le mandrin, ou le coin inférieur, avoit une entaille pour recevoir & laiſſer ſortir cet excédant, terminé & travaillé devant ou après l'opération du coin, ſelon la volonté du monétaire. Il me ſemble, en ſecond lieu, que cette eſpece de *médaille* ſe trouve trop communément dans la ville de Nîmes, pour croire qu'elle ait été frapée uniquement pour être jetée dans les fondations du temple de Diane, ainſi que Bon en paroît perſuadé „.

„ Je connois cinq ou ſix de ces *médailles* qui ont apartenu à Mahudel, indépendament de deux qu'il indique, & de quelques autres, que des Anglois, ſelon le même Mahudel, emporterent de Nîmes en 1739„.

„ Au reſte, Bon n'explique point la *médaille*, & il a raiſon; car elle eſt décrite par-tout. Ainſi je me diſpenſerai d'en parler. Cependant, s'il m'eſt permis de hazarder quelques conjectures ſur ce monument bizâre, lorſqu'il eſt joint avec le pied de biche, voici les idées qu'il me donne „.

„ Cette monoie de la Colonie eſt ſi commune en elle-même, que l'on en a trouvé des boiſſeaux. Je croirois donc que, par une opération des plus faciles, on a ajouté à quelques-unes, en les frapant, le pied de biche en queſtion: que ces pieces n'avoient point de cours dans le commerce avec cette augmentation, d'autant que ſi elles s'étoient répandues, on en auroit trouvé dans quelqu'autre endroit: & qu'enfin elles ſe vendoient dans la ſeule ville de Nîmes, pour ſervir d'*ex-voto* à Diane, pour être portées par ſuperſtition, ou jetées dans la fontaine qui lui étoit conſacrée. Ces réflexions ſimples me paroiſſent lever toute difficulté„.

On peut comprendre ſous la dénomination de *médailles bizâres*, les *médailles* DENTELÉES (*Voyez* ce mot), les *médailles* INCUSES (*Voyez* ce mot), les *contorniates*, les *médailles* GAULOISES (*Voyez* ce mot), peut-être même les *médailles* ESPAGNOLES. Cette dénomination renferme encore les *médailles* de bronze frapées particuliérement en Sicile, qui ont deux *pinçons*; ſi l'on peut employer pour une matiere ſolide une expreſſion qui caractériſeroit parfaitement ces deux ſaillies aigues, alors qu'elles ſeroient placées ſur des *médailles* de cire ou d'argile.

MÉDAILLES FAUSSES, & MÉDAILLONS FAUX.

Médailles de coin moderne, dont la plupart ſont connues ſous le nom de PADOUAN.

Les *médailles* que l'on appele en général *du Padouan*, ſont des *médailles* frapées avec des coins modernes, que les plus habiles ouvriers, ſoit d'Italie, ſoit d'ailleurs, ont gravés avec beaucoup d'art & de goût, en tâchant, autant qu'il étoit poſſible, d'imiter l'antique qu'ils copioient

Digitized by Google

d'après les véritables *médailles*. Nous avons une quantité prodigieuſe de ces pieces modernes, que l'antique ſeul peut effacer par ſa beauté & ſa nobleſſe. On en peut former d'aſſez belles collections, ſoit en *médaillons*, ſoit en *médailles* greques, d'or, d'argent & de bronze, ſoit en *médailles* romaines, également dans les trois métaux, mais ſur-tout dans les *médaillons* d'argent & de grand bronze. La plupart des *médaillons* de bronze de l'empire romain, qui ſont faux, ont été copiés d'après l'antique. On y a même gravé pluſieurs revers nouveaux qui n'ont jamais paru ſur les *médailles*, & qu'on a eu ſoin de fonder ſur des faits hiſtoriques.

Les douze premiers empereurs ont été contrefaits une infinité de fois en grand bronze. On s'eſt principalement ataché à imiter les têtes les plus rares en ce genre, tels que le *Tibere*, l'*Othon*, qu'on ne trouve antique, que latin de la colonie d'Antioche, ou grec de fabrique égyptiene, dans les trois grandeurs de bronze; le *Vitellius*, le *Pertinax*, & les deux *Gordiens* d'Afrique, l'*Agrippine* de *Claude*, la *Domitie*, qui ne ſe trouve preſqua point; les trois femmes de la famille de *Trajan*, l'*Annia Fauſtina* & la *Tranquilline*.

Ce n'eſt pas ſeulement de nos jours, que l'appât du gain & l'envie d'en impoſer aux curieux ont fait entreprendre à d'habiles ouvriers de contre-faire les *médailles* antiques.

Guillaume du Choul, qui vivoit il y a deux cents ans, & qui eſt un des premiers curieux qui aiant écrit ſur les monumens de la Grece & de Rome, fit graver dans ſon livre *de la religion des anciens romains*, deux *médailles* d'Agrippa; une de grand bronze, au revers de laquelle on voit le *Pantheon*; l'autre d'argent, qui avoit au revers un *Neptune* dans un char traîné par deux chevaux marins, avec cette légende *Æquoris hoc omnipotens*. Ces deux *médailles* étoient ſûrement fauſſes.

Antoine Lepois, qui vivoit dans le même temps, & qui a écrit (en françois) fort amplement ſur les *médailles*, à la maniere de ſon ſiecle, en cite auſſi pluſieurs de la même eſpece, tels qu'un *Scipion l'Africain* de bronze, le *pont Ælius* au revers d'*Hadrien*, & un *Peſcennius Niger* d'or, qu'on ne connoiſſoit par alors, mais dont on a trouvé depuis une *médaille* qui eſt au cabinet du roi, &c. ce qui nous fait connoître qu'à peine a-t-il paru en France, ou dans les autres états, des curieux qui ont commencé à amaſſer des *médailles* antiques, qu'il y a eu auſſi-tôt des fourbes qui ont cherché à les tromper.

Peu de temps après, parurent en Italie ces fauſſaires célebres, connus ſous le nom de *Padouan* & de *Parmeſan*. Depuis ce temps, Michel Durieu, de Florence, & Cogornier, ſe ſont diſtingués; le premier, en contrefaiſant toutes les eſpeces de *médailles* antiques, principalement les *médaillons* de bronze; le ſecond, en imitant, entr'autres, les tyrans ſous les regnes de Valérien & de Gallien.

En Hollande, *Carteron* & quelques autres auſſi habiles, répandirent auſſi chez les curieux un nombre infini de *médailles* fauſſes; la plupart, à la vérité, ſont d'un travail exquis: mais elles n'approchent ni de la force, ni du moelleux de l'antique. C'eſt ſous le nom de *Padouan* que la plus grande partie de ces *médailles* eſt connue aujourd'hui.

Moyens donnés par Beauvais pour reconoître les médailles fauſſes.

Il n'eſt pas difficile de reconoître les *padouanes* par le moyen des regles ſuivantes, que peut ſuivre un curieux qui n'a pas encore acquis un coup-d'œil ſûr & exercé.

1°. Toutes les *médailles* de grand bronze, qu'on appele *du padouan*, & deſquelles ſeules il eſt ici queſtion, ſont ordinairement d'un flan bien moins épais que les antiques.

2°. Elles ne ſont ni uſées, ni rognées.

3°. Les lettres en paroiſſent modernes, c'eſt-à-dire, du même caractere que celui des *médailles* de notre temps.

4°. Elles n'ont jamais de vernis, à moins qu'il ne ſoit faux, & alors il eſt fort aiſé de le reconoître; car il eſt pour l'ordinaire noir, gras & luiſant, & tendre à la piquure, au lieu que le vernis antique eſt extrêmement brillant, & auſſi dur que les *médailles* mêmes.

5°. Les rebords en ont toujours été limés: ce qui ſe reconoît d'une façon plus ou moins ſenſible, pour peu qu'on y faſſe attention.

6°. Enfin, ces *médailles* ſont toujours fort rondes, au lieu que les antiques ne le ſont jamais ſi régulièrement, ſur-tout depuis le regne de Trajan. Voilà pour ce qui regarde en général les *médailles* de grand bronze de coin moderne.

Les *médaillons* de même métal ſont auſſi aiſés à diſcerner, & cela par les mêmes regles. On ne riſquera d'abord rien de regarder comme infiniment ſuſpects tous ceux qui ſe préſenteront depuis Jules-Céſar juſqu'à Hadrien; on n'en trouve preſque point de véritables pendant ces quatorze premiers regnes de l'empire romain; ainſi tous ceux de ce temps peuvent être regardés comme des pieces ſuppoſées, à un très-petit nombre près, qui ne ſe trouvent véritablement antiques que dans les premiers cabinets.

Ceux des regnes ſuivans ne ſont pas plus difficiles à diſtinguer; ils portent les mêmes marques de fauſſeté que les *médailles* de grand bronze; c'eſt la même fabrique, le même vernis, les mêmes rebords, en un mot, le même coup-d'œil.

Les *médailles* impériales d'argent ou d'or, & les *médailles* greques de coin moderne, de quelques métaux qu'elles ſoient, ſont auſſi aiſées à reconoître. Si les rebords en impoſent quelquefois davantage, les lettres décelent aiſément la *médail-*

ir, & c'eſt la premiere connoiſſance qu'on doit acquérir que celle du caractere; ce qui n'eſt pas difficile, pour peu qu'un curieux, qui a du penchant pour la ſcience des *médailles*, veuille s'y appliquer: car de quelque façon qu'une *médaille* ſoit fauſſe, ſoit qu'elle ſoit de coin moderne, moulée ſur l'antique ou ſur le moderne, réparée ou martelée, les lettres en ſont toujours fauſſes. C'eſt-là (il faut l'avouer ici) l'art principal ou pluiôt unique de reconoître une *médaille* ſuſpecte quand on n'a pas encore acquis ce goût sûr de la fabrique des anciens, qui fait reconoître ſur le champ le vrai du faux.

Des médailles moulées ſur celles qui ſont de coin moderne.

Les *médailles* moulées ſur celles de coin moderne ſont en ſi grand nombre que tous les cabinets qui n'ont point été formés par d'habiles maîtres, en ſont remplis. Il eſt en effet bien plus aiſé de les contre-faire de cette façon, que ſi on les mouloit ſur l'antique. La plupart des *médailles* rares antiques, les ſeules qu'on a intérêt de contre-faire, ſont uſées, & ont perdu une partie de leur beauté & de leur fineſſe, excepté celles d'or qui ſont preſque toujours à fleur de coin, au lieu que les *médailles* du *padouan* ſont encore dans toute leur beauté. De là la facilité des fauſſaires (qui n'ont pas aſſez de talens pour graver) à mouler ces ſortes de *médailles*. Elles ſont quelquefois plus difficiles à reconoître que leurs originaux, parce qu'en les moulant, on leur donne l'épaiſſeur qu'on ſouhaite. En ſecond lieu, on remplit avec du maſtich les cavités que le ſable y a laiſſées. On en retouche les lettres qu'on répare parfaitement avec le burin, & l'on paſſe ſur toutes ces fourberies un vernis qui acheve de les maſquer. On ne doit pas s'étoner ſi la plupart des curieux, ſur-tout les commençans, ſont trompés par ces ſortes de *médailles*.

Elles ne ſont cependant pas plus difficiles à dévoiler que celles de coin moderne, dès qu'on ſuivra les mêmes regles pour les reconoître, qu'on fera attention que ces ſortes de *médailles* ſont plus légeres que celles qui ont été frapées, par la raiſon que le feu raréfie le métal fondu, au lieu que le métal batu ſe condenſe, & devient par conſéquent plus peſant; que les lettres n'en ſont pas franches, outre que le maſtich & le faux vernis ſautent d'eux-mêmes aux ieux.

Celles qui ſont moulées ſur le moderne en or & en argent, ſont plus aiſées à reconoître, parce qu'on ne peut les déguiſer, ni avec le maſtich, ni avec un vernis ſuppoſé; elles montrent donc, pour ainſi dire, leur fauſſeté à découvert, & il faut qu'un curieux ſoit encore novice pour s'y méprendre.

La plupart des rebords de toutes les eſpeces de *médailles* fauſſes en impoſent aſſez ſouvent; auſſi voit-on que c'eſt ordinairement la premiere partie par où les curieux examinent une *médaille*. Le plus grand nombre a pour maxime que les rebords juſtifient le champ de la *médaille*, & & que le champ ſert à ſon tour à juſtifier les rebords; mais rien de plus trompeur dans un ſens. Nous avons, à la vérité, un grand nombre de *médailles* d'argent, dont les rebords ont été limés & arondis du temps des Romains, pour être enſuite enchâſſée dans des bagues, autour de certains vaſes, ou d'autres monumens ſemblables. On a ſouvent regardé ces pieces comme ſuſpectes, & la plupart des curieux s'en méfient encore, quoiqu'elles ſoient sûrement antiques.

D'ailleurs une infinité de *médailles* fauſſes ont les rebords piqués & mangés, comme s'ils avoient eſſuyé les outrages de pluſieurs ſiecles, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante. On couvre les rebords d'une *médaille* fauſſe avec de la cire, qu'on pique enſuite en pluſieurs endroits: les trous que la piquure a faits, on les remplit d'eau-forte, qui mange & mine les rebords de la *médaille*, autant & quelquefois mieux que s'ils étoient de la premiere antiquité. Il eſt donc impoſſible qu'ils juſtifient dans ce cas le champ de la *médaille*; ainſi rien en général de moins déciſif que les rebords, puiſque, par les raiſons que je viens d'apporter, une *médaille* qui auroit ſes bords limés, peut être antique, & que celle qui les aura mangés & uſés telle qu'une *médaille* antique doit naturélement les avoir, pourra être fauſſe.

Médailles moulées ſur les antiques.

Les *médailles*, dont il eſt ici queſtion, qui ſont moulées ſur les antiques, ſont moins aiſées à reconoître que celles du *padouan*, ou celles qui ſont moulées ſur les pieces modernes, parce que, lorſqu'il s'agit de fondre ces *médailles*, on a ſoin de choiſir pour l'empreinte du moule la *médaille* antique la mieux conſervée qu'on puiſſe trouver, & qui produiſe des pieces aſſez bien imitées pour en impoſer ſouvent aux plus éclairés. On en peut fondre de cette maniere de toutes les grandeurs & de tous les métaux. Quand un habile fauſſaire a réparé ces ſortes de *médailles* avec le burin, elles paroiſſent ſouvent auſſi naturelles que les antiques, d'autant mieux que, comme on ne contrefait que des têtes & des revers rares, les ouvriers ont ſoin, pour en impoſer davantage, d'employer pour leur matiere des *médailles* antiques communes, fabriquées dans le temps de celles qu'ils contre-font, afin que l'argent qu'ils contre-font, ſoit au même titre. Par exemple, un ouvrier voudra contre-faire l'*arc de triomphe de Septime Severe*, qui eſt un revers fort rare en argent, il aura ſoin de fondre une *médaille* commune de cet empereur, pour en fabriquer ſa piece fauſſe, & la rendre plus méconnoiſſable par l'égalité du titre de l'argent.

Il faut convenir que ces ſortes de *médailles*

ſont ordinairement moins aiſées à démaſquer que les précédentes, parce qu'ayant été, comme je viens de le dire, moulées ſur les *médailles* antiques les plus parfaites, elles ont conſervé le goût de leur modele, & ont réellement un coup-d'œil qui ſurprend : auſſi voit-on la plupart des curieux s'y tromper, principalement en fait de *médailles* impériales d'argent; c'eſt l'eſpece la plus aiſée à imiter par la petiteſſe du volume. Il n'y a guere de cabinets où l'on ne trouve de ces *médailles*; telle étoit une *médaille* d'argent fin de l'impératrice *Magnia Urbica*, que l'on conſervoit autrefois dans un cabinet de Paris. Cette *médaille* en avoit impoſé à pluſieurs médailliſtes, entr'autres au P. Banduri qui l'a citée dans ſon catalogue comme une piece extrêmement rare; elle fut cependant reconnue pour une *médaille* moulée, réparée avec beaucoup d'art & d'adreſſe, mais qui étoit fauſſe.

Les antiquaires doivent être extrêmement en garde ſur ces ſortes de *médailles*, par la reſſemblance qu'elles ont avec les antiques. Il faut ſur-tout ſe défier de toutes les grandes têtes en argent. Les femmes qui apartienent à Trajan, le *Pertinax* le *Didius Julianus*, le *Peſcennius Niger*, les deux *Gordiens d'Afrique*, la *Tranquilline*, & la *Cornelia Supera*, ont été imitées mille & mille fois, & l'on a reconu par expérience que ſur vingt *médailles* de cette rareté, qu'on verra dans des cabinets de province, à peine en trouvera-t-on une ou deux véritables.

Il eſt néceſſaire, pour reconoître ces *médailles*, d'examiner deux choſes 1°. les lettres, 2°. le champ de la *médaille*. Dès qu'une *médaille* n'a pas été frapée dans un coin, comme la plupart des *médailles* antiques, à l'exception de quelques unes de bronze, dont on parlera en ſon lieu, les lettres en ſont plus irrégulieres; elles ne ſortent point du champ de la *médaille* avec néteté; elles ſont plus pâtées, & ſi le burin y a travaillé, on reconoît qu'elles ont été altérées. Il faut ſuivre une légende d'un bout à l'autre, examiner ſi toutes les lettres ſont du même goût, & uniformes ſi aucune ne cloche, & ſi elles ſortent toutes avec la même égalité; quand ces conditions ne ſe rencontrent pas, la *médaille*, doit paroître ſuſpecte.

Le champ ſert encore à aſſurer le ſort de la *médaille*; quand elle eſt moulée, il n'eſt jamais ſi uſé que lorſqu'une *médaille* a été frapée; on y voit toujours un certain creux, & des cavités cauſées par le ſable. Ces défauts ne peuvent ſe cacher, comme ſur les *médailles*, de bronze, par le maſtich & le faux vernis; il faut qu'ils paroiſſent à découvert ſur les *médailles*, d'or & d'argent, & le coup-d'œil ſert beaucoup à les diſtinguer promptement, ſur-tout quand on l'a acquis à un point où il n'eſt guere poſſible de ſe tromper.

Médailles antiques refaites, & dont on change les têtes & les types.

Voici l'eſpece de *médailles* qui ſurprendra ſans doute le plus, & dont on a moins lieu de ſe défier. Il faut être très-verſé dans la méchanique des *médailles*, pour ne pas s'y laiſſer ſurprendre. Ce ſont des *médailles* antiques, auxquelles on ſubſtitue de nouveles légendes, & dont on falſifie les têtes & les revers avec un art étonnant. Un curieux croit être en ſûreté quand il acquiert ces ſortes de *médailles*, dont on ſe défie d'autant moins, qu'elles ſont réellement antiques; mais elles n'en ſont pas moins fauſſes, en ce que ce ſont en effet des *médailles* différentes de ce qu'elles repréſentent. Il eſt d'abord aiſé d'imaginer qu'il n'y a que les têtes les plus rares, & les grands revers qu'on traveſtit ainſi. La plus grande partie de ces *médailles* nous vienent d'Italie, où on a commencé à les déguiſer de cette façon, quand on s'eſt aperçu que les autres *médailles* fauſſes étoient trop connues.

Alors on s'eſt aviſé de faire d'une *médaille* commune antique, une *médaille* rare; de traveſtir, par exemple, un *Claude* de bronze de la colonie d'Antioche en *Othon*; une *Fauſtine* la mere, *médaillon* de Potin, en *Titiane*; une *Julie* de *Sévere* d'argent en *Didia Clara*; un *Macrin* de Colonie en *Peſcennius Niger*; une *Orbiana* de grand bronze en *Annia Fauſtina*; une *Mamée* en *Tranquilline*; le *Philippe* le pere, ou le *Valérien* de grand bronze, en *Émilien*; ainſi du reſte.

Quand les têtes ne ſont pas à peu près reſſemblantes, telles que celles dont je viens de parler, cette difficulté n'arrête pas pour cela la fourberie. On les fait retoucher avec le burin, d'une façon à les rendre ſemblables; on ſe ſert ordinairement d'un *Marc Aurele* de bronze pour en faire un *Pertinax*: mais comme ces deux empereurs ne ſe reſſemblent pas tout-à-fait, on a ſoin de prendre un *Marc Aurele* au revers de ſa conſécration, qui eſt un revers qu'on trouve dans *Pertinax*; on épaiſſit la barbe de *Marc Aurele*, telle que *Pertinax* la portoit; on lui grôſſit le nez; & quand le nom eſt changé avec adreſſe, une pareille piece, qui a le revers franc, & qui a d'ailleurs de vraies marques d'antiquité, eſt fort capable de ſéduire un curieux, charmé d'acquérir une tête de cette conſéquence.

Toutes ces *médailles* antiques, ainſi traveſties, ſont très-communes dans les cabienets, ſur-tout dans les ſuites de grand & de moyen bronze, que le vernis déguiſe toujours mieux. Il eſt donc de l'intérêt des perſones qui forment des collections de *médailles*, de s'appliquer de bonne heure à démaſquer cette fourberie, qui conſiſte preſque toujours dans les lettres; la choſe n'eſt pas aiſée. Il y a en Italie des ouvriers qui ont employé toute leur vie à ce manege, qui poſſedent

l'art d'ôter d'une *médaille* les lettres qui nuiſent à leur deſſein, & d'en graver d'autres en place, qui paroiſſent ſi naturelles, que la plupart des curieux y ſont trompés. On a vu de grands connoiſſeurs partagés de ſentimens ſur une *Tiziane* de Potin, fabrique égyptiene, qui, dans le fond, n'étoit qu'une *Fauſtine* traveſtie. La *Ceſonie* d'or, du cabinet de M. Lebret, étoit de cette eſpece; elle fut reconue à ſon arivée à Paris pour une *Agrippine* la mere, au revers de *Caligula*, dont on avoit ôté le nom, pour y ſubſtituer celui de *Céſonie*, & faire par-là une *médaille* qui en avoit impoſé à tous les antiquaires de province.

J'ai vu nombre de *médailles* des empereurs *Claude* & *Néron*, de la colonie d'Antioche, déguiſées en *Othon*, & travaillées avec beaucoup d'art. Ces ſortes de *médailles* ſe reconoiſſent principalement par les lettres, qu'il faut examiner avec la ſévérité preſcrite à la fin de l'article précédent.

Outre les têtes, on fait de même les revers. Une *médaille* ſera belle du côté de la tête, & fruſte, c'eſt-à-dire, gâtée du côté du revers; ſi c'eſt un revers qui ſoit rare, & que la *médaille* ſoit de bronze, on le travaille avec le burin, & on en fait revivre toutes les figures en creuſant un peu dans le champ de la *médaille*; il faut obſerver alors que ces ſortes de revers ainſi refaits n'ont point de relief, & ne ſortent pas hors du champ. C'eſt principalement à cette marque qu'on les reconoît.

Un grand nombre de *médaille* (on parle encore ici de celles de bronze) ont des revers rares qui ſortent à fleur de coin, mais qui ſont totalement poſtiches; ce ſont encore des *médailles* antiques, à la tête deſquelles on ne touche point ordinairement. On creuſe ſeulement le revers, qu'on remplit d'un maſtich de la couleur que le temps a donné à la *médaille*, & qu'on atache au métal avec tant de ſolidité, qu'il ne le quite pas ſans peine. On grave alors ſur ces revers les lettres, les figures, ou les autres ornemens qu'on veut y laiſſer, pour en faire des *médailles* rares & d'une grande conſervation. On les vernit des deux côtés, & elles ſont dans cet état d'autant plus capables d'en impoſer, que l'acquéreur voyant que le côté de la tête eſt faux, ne s'aviſe pas toujours d'examiner le revers à la rigueur. Cependant une partie des plus beaux revers du grand bronze a été du plus au moins refaite de cette façon; quoiqu'ils ne ſoient pas tous refaits en entier & qu'il y en ait beaucoup dont quelques parties ſeules ont été retouchées, c'eſt toujours en ce cas un très-grand défaut dans une *médaille*, & qui en diminue le mérite & le prix.

Il y a peu de ſuites de grand bronze où l'on ne trouve abondament de ces *médailles*. Pour les reconnoître, il faut un grand uſage, & s'être formé un goût sûr de la fabrique des Romains; alors ces ſortes de pieces ne peuvent échaper. En atendant, un curieux doit ſe méfier d'une *médaille* qu'il verra couverte d'un faux vernis; en piquer les parties les plus ſuſpectes, avec le burin, pour voir ſi elles reſiſtent, ou ſi elles ſont de maſtich; examiner principalement ſi toutes les parties d'un revers forment un tout uniforme, tel qu'il faut imaginer qu'une *médaille* doit être, quand elle a été fabriquée dans un coin gravé avec art & juſteſſe; s'il s'aperçoit de quelque inégalité, la *médaille* doit lui être ſuſpecte.

Des médailles martelées & encaſtrées.

Les *médailles* que nous nommons *martelées*, ſont à peu près de l'eſpece de celles dont on vient de parler. Ce ſont encore de *médailles* antiques communes qui doivent être bien conſervées; on en lime totalement les revers, & on en frape de nouveaux en place avec un coin moderne, qui imite aſſez bien l'antique; ce qui ſe fait en poſant le côté de la tête, auquel on ne touche point, ſur pluſieurs cartons, afin qu'il ne puiſſe pas s'aplatir; on met enſuite le coin moderne ſur le revers de la *médaille*, & on lui en fait prendre l'empreinte à coups de marteau. Comme ces revers ainſi martelés ſortent du coin, ils ſont très-nets & uniformes, & imitent l'antique du plus au moins, ſuivant l'habileté du graveur. Ces ſortes de revers ſont pour l'ordinaire frapans par leur rareté, & la plupart même ne ſe trouvent point ſur les *médailles* légitimes; tels ſont *aquam Claudiam ex fontibus*, &c. au revers de *Claude*; *Pontem Ælium*, au revers d'*Hadrien*; *Expeditio Judaica*, que j'ai vu au revers du même empereur, & d'autres monumens ſemblables. Ce ſont donc ces *médailles* mêmes qui indiquent leur fauſſeté, parce qu'on doit ſavoir que la plupart de ces revers ont été imaginés à plaiſir & n'ont jamais exiſté ſur les *médailles* antiques; ce qui doit engager un curieux à connoître exactement les *médailles* qu'on trouve antiques, principalement dans le genre où il donne. Il eſt d'ailleurs facile de diſtingner celles qui ſont martelées, par la différence toujours ſenſible de la fabrique de la tête à celle du revers, ce qui fait un contraſte aiſé à reconoître.

Après avoir parlé des *médailles* martelées, il eſt naturel que celles que nous appelons *encaſtrées* trouvent ici leur place. Ce ſont deux moitiés de *médailles* communes qu'on joint enſemble & qui en ſont une rare; c'eſt ordinairement ſur les *médailles* de bronze & d'argent qu'on exerce cette nouvele fraude. On emplie, par exemple, un *Antonin*, dont on creuſe le revers dans ſon entier; on prépare enſuite une tête de *Fauſtine*, qu'on applique dans ce revers, ce qui forme une *médaille* rare: ſi c'eſt une *médaille* de bronze,

on

on a ſoin de choiſir deux *médailles* d'un cuivre de la même couleur & du même vernis. Il y a des *médailles* jointes de cette façon avec tant de juſteſſe, que la certitude ſeule où on eſt qu'elles ſont encaſtrées peut les faire découvrir, d'autant plus que les rebords de la *médaille* qu'on creuſe reſtent toujours intacts.

On a vu nombre de *médailles* d'argent, de la famille de Septime Severe, qui avoient deux têtes, & qui n'étoient que des *médailles* encaſtrées proprement. Il faut encore une grande attention pour reconoître ces pieces. Quand on les examine avec ſoin, & qu'on eſt prévenu, comme on le ſuppoſe, on découvre toujours à l'entour du grénetis quelques traces qui les font découvrir.

Ces *médailles* ſont la plupart compoſées de deux têtes; mais on en trouve auſſi avec des revers qui ſont appliqués de la même façon, tel que l'*Amphithéatre de Titus*, qu'on a quelquefois vu en grand bronze au revers de Domitien, &c.

Quoique ces pieces ſoient formées d'une tête & d'un revers antiques, elles n'en ſont pas plus eſtimables, ſe ſont toujours des *médailles* fauſſes; & on doit les rejeter avec autant de mépris, que toutes les autres eſpeces de *médailles* falſifiées.

Il y a encore des *médailles*, ſoit de bronze, ſoit d'argent, qui ſont deux demi-*médailles* ſoudées enſemble par des ouvriers trop mal-adroits pour les encaſtrer; mais elles ſe reconoiſſent à la ſeule inſpection du rebord qui eſt toujours limé, & qui fait remarquer au premier examen les deux pieces.

Il ne faut pas cependant confondre les *médailles* encaſtrées avec une infinité de *médailles* antiques, que nous avons dans les trois métaux & dans toutes les grandeurs, dont les revers n'appartiennent point aux têtes qu'elles repréſentent. Ces erreurs ont été cauſées dans le temps par la faute des ouvriers employés à fraper les *médailles*, qui, prenant un carré pour un autre, ont ſouvent joint à un empereur ou à une impératrice un revers d'un regne précédent, ou qui apartenoit à une autre tête différente. Il y a peu de cabinets dans leſquels on ne trouve quelques-unes de ces *médailles*.

Ces revers ainſi tranſpoſés d'une *médaille* à une autre, ſont très-fréquens dans le petit bronze du commencement du bas-empire métallique, c'eſt-à-dire, ſous le regne de Gallien. Les trente tyrans qui s'éleverent ſucceſſivement ſous ce prince, ne faiſoient la plupart que paroître ſur la ſcêne, & étoient auſſi-tôt détruits par des rivaux, qui à leur tour régnoient encore moins long-temps qu'eux. Les monétaires des provinces envahies avoient quelquefois à peine le temps de graver les têtes de leurs nouveaux maîtres, auxquelles ils joignoient des revers des regnes précédens; de là le *Pacator orbis* au revers d'une *médaille* de Marius, qui ne régna que trois jours, & une infinité d'autres ſemblables dont il eſt néceſſaire d'être prévenu, afin de n'être pas arrêté à tout moment dans l'explication de ces *médailles*.

Des médailles qui ont des fentes & des contre-marques.

Les fentes qu'on trouve ſur quantité de *médailles* antiques, principalement ſur celles de grand bronze, qui ont été ſujetes à cet accident par l'étendue de leur flan, a donné lieu aux fauſſaires d'imiter ce défaut, afin qu'à la faveur d'une fente bien contre-faite la *médaille* paſſât plus aiſément. La plupart des *médailles* fauſſes ont cette marque équivoque d'antiquité, ſurtout, comme je viens de le dire, celles de grand bronze; par la raiſon que plus une *médaille* a de largeur, plus elle a été ſujete à éclater: or il eſt conſtant qu'il n'y a que la force du coin qui puiſſe faire fendre une *médaille*. Nous voyons peu, ou même nous ne voyons point de nos monoies avec cette marque, parce qu'un ſeul coup de balancier leur donne l'empreinte qu'elles portent; au lieu que les anciens fabriquant à coups de marteau redoublés (une infinité de *médailles* où l'on voit des têtes, des revers & des légendes marqués à pluſieurs repriſes, le prouvent invinciblement), étoient ſujets à faire éclater la *médaille*. On s'eſt donc aviſé d'imiter ces fentes ſur quantité de *médailles* fauſſes, ſoit qu'elles aient été frapées telles que celles du Padouan, ou qu'elles ſoient ſeulement moulées. Il faut pour reconoître ſi la fente a été ajoutée après coup, l'examiner des deux côtés, voir ſi elle eſt égale dans ſa forme, ſi elle eſt naturele, ſi elle ſerpente & va toujours en finiſſant par de certains filamens imperceptibles; quand ces conditions ſe rencontrent, on doit regarder la *médaille*, ou pour mieux dire le flan, comme antique, puiſque la *médaille* pouroit d'ailleurs avoir quelques-uns des défauts décrits plus haut.

Si au contraire la fente eſt large dans ſon commencement, & droite, & qu'elle ne finiſſe pas en ſerpentant, on doit juger de là qu'elle a été ajoutée avec la lime, & il ne faut pas chercher alors d'autres marques de la fauſſeté de la *médaille*.

Il eſt hors de doute que toutes les *médailles* de bronze contre-marquées ſont antiques, & l'on n'a pas encore obſervé qu'on y eût frapé des contre-marques fauſſes: c'eſt donc une marque aſſurée que la *médaille* eſt légitime, dès qu'on y voit une contre-marque; il ne s'agit plus que d'examiner ſi elle eſt d'ailleurs franche dans toutes ſes parties, & ſi ce n'eſt point une *médaille* commune refaite au burin & convertie en une *médaille* rare, telle que l'on a vu quelquefois l'*Agrippine* de *Germanicus* contre-marquée, & avec le revers du *ſenatus-conſulte*, conver-

tie en *Agrippine* de *Claude*. *Voyez* CONTRE-MARQUE.

MÉDECINE. Les dieux qui préſidoient à la *médecine* étoient Apollon, Eſculape & ſes enfans, que les Grecs nomment *Téleſphore*, *Hygiéa*, *Jaſo*, *Phanacée*; il faut ajouter *Phéon* & *Méditrina*. *Voyez* ces noms.

MÉDECINS. Cet article apartient, dans ſa totalité, au *Dictionaire de Médecine*. Nous ne mettrons ici que des obſervations relatives aux antiquités romaines.

Tant que les Romains menerent une vie dure & laborieuſe, ils ſe paſſerent de *médecins*, ſans en être plus mal, & ils ne les avoient tolerés que dans des temps de peſte ou de maladie contagieuſe; mais le luxe de la table qui s'introduiſit à Rome, & les exeès qui l'acompagnoient, leur firent ſentir des maladies qu'ils n'avoient pas connues auparavant. Ce fut alors que l'art de la médecine, pour lequel ils avoient témoigné juſque-là tant de répugnance, leur parut néceſſaire. Dès l'an 535, quelques *médecins* paſſerent de Grece à Rome; mais ils n'y eurent cependant un établiſſement fixe qu'en 600. Leur profeſſion parut d'abord indigne d'un homme libre, & fut abandonée aux eſclaves & aux afranchis, ſelon l'opinion de quelques auteurs, qui ont été réfutés par Caſaubon, dans ſes Commentaires ſur Suétone, où il explique le paſſage de cet auteur qui a donné lieu à ce ſentiment: *Misto tibi praterea cum eo ex ſervis meis medicum*. La médecine renfermoit alors la pharmacie & la chirurgie; c'étoient les *médecins* qui compoſoient les remedes & qui faiſoient pareillement toutes les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'euſſent encore qu'une connoiſſance très-imparfaite de l'anatomie, qui n'a commencé d'être cultivée que depuis environ deux ſiecles. Jules-Céſar fut le premier qui donna le droit de bourgeoiſie aux *médecins*; & Auguſte, pour récompenſer ſon *médecin* Muſa, qui l'avoit tiré d'une maladie dangereuſe, exempta tout le corps des *médecins* de payer des impôts.

MÉDECINS. Les écoles de gladiateurs avoient des *médecins* particuliers, & le régime athlétique l'exigeoit ainſi. On lit ſur un marbre antique du temps des empereurs:

EUTICHUS. AUG. L. MEDICUS. LUDI MATUTINI.

Et ſur un autre marbre de l'an 663 de Rome:

SILVANO SANCTO
C. AUSTURNIUS. MEDI
CUS. LUDI. GALLIC.
PORTIC. ET. EXEDR.
ET. SIGN. ÆN.
VOTO. SUSCEP.
L. M.
DEDIC. KAL. MAI
L. MARCIO. ET
SEX. JUL. COS.

Des femmes exerçoient auſſi à Rome la profeſſion de *médecin*, ſans doute pour les femmes. L'inſcription ſuivante en eſt grant (*Grut.* 312. 4.):

SECUNDA L. LIVILLAE
MEDICA.

On trouve encore *medica* dans une inſcription publiée par Muratori. (*Theſ. inſcript.* 958. 6.)

MÉDÉE, fille d'Aetès, roi de Colchide & d'Hécate. Héſiode lui donne cependant pour mere Idyia, fille de l'Océan. *Voyez* IDYIA. Ayant vu ariver Jaſon à la tête des Argonautes, elle fut épriſe de la beauté de ce prince, & en devint auſſi-tôt amoureuſe. Junon & Minerve, qui lui avoient inſpiré cet amour, conduiſirent la princeſſe hors de la ville, près du temple d'Hécate, dans le temps que Jaſon y étoit déja allé implorer le ſecours de la Déeſſe. *Médée* fait connoître à Jaſon le tendre intérêt qu'elle prend à ſes jours, & lui promet toutes ſortes de ſecours, s'il veut lui donner ſa foi. Poſſédant à fond l'art des enchantemens, elle l'aſſure qu'elle peut le tirer de tous les dangers auxquels alloit l'expoſer la conquête de la toiſon d'or. En effet, elle le rendit victorieux de tous les monſtres qui gardoient ce tréſor, l'en mit en poſſeſſion, & s'enfuit de nuit avec lui. *Voyez* JASON.

Aetès fit pourſuivre les Grecs par Abſyrthe, ſon fils, qui périt en cette entrepriſe. *Voyez* ABSYRTHE. *Médée* ariva heureuſement en Theſſalie avec Jaſon; elle eut le ſecret d'y rajeunir le vieil Éſon, pere de ſon mari, & de faire périr Pélias, uſurpateur du trône de Jaſon. *Voyez* ÉSON, PÉLIAS. Cependant, elle ne put faire reconoître ſon mari pour roi d'Iolchos. Jaſon, obligé de céder ſa couronne à Acaſte, fils de Pélias, ſe re-

tira avec *Médée* à Corinthe, où, aſſiſtés de leurs amis, ils vécurent dix ans en repos, & dans une parfaite union; deux enfans furent le fruit de leur amour. Mais Jaſon ſe laſſa enfin d'être fidele, & oubliant qu'il devoit tout à *Médée*, qui l'avoit délivré d'un péril certain, & qui avoit tout ſacrifié pour le ſuivre, réſolut de l'exiler avec les enfans qu'il avoit eus d'elle, après avoir épouſé à ſes ieux Glaucé ou Créuſe, fille du roi de Corinthe.

La vengeance qu'en tira *Médée* a fait le ſujet de pluſieurs tragédies, dont la premiere eſt d'Euripide. Ovide en avoit compoſé une qui n'eſt pas venue juſqu'à nous, & dont Quintilien nous a conſervé ce vers ſi connu:

Servare potui, perdere an poſſim rogas?

„ Si j'ai pu le ſauver; ne puis-je le détruire? „

On dit que Mécene avoit traité le même ſujet; mais il ne nous reſte que la *Médée* d'Euripide, & la *Médée* de Séneque.

Médée, dans Euripide, fait ſemblant d'approuver cet hymen politique, & de vouloir même gâgner la bienveillance de la nouvele reine: & pour cela, elle demande la permiſſion de lui envoyer par ſes enfans un don digne d'elle, une robe très-fine & une courone d'or, gage précieux, dit-elle, que le Soleil, mon aïeul, a laiſſé à ſa poſtérité. Ces préſens ſont acceptés, mais à peine Glaucé s'eſt-elle revêtue de la robe, à peine la courone eſt-elle poſée ſur ſa tête, qu'elle ſe voit entourée de feu, & conſumée toute vivante. Le roi ſon pere accourt à ſes cris; il ſe jete ſur le corps de ſa fille, & le tient ſerré dans ſes bras. Les flammes ſe communiquent au pere; il en eſt dévoré, & meurt entre les bras de ſa fille. *Médée* ayant appris l'iſſue de ſes préſens, court achever ſa vengeance, en égorgeant, en préſence de Jaſon même, les deux enfans qu'elle avoit eus de lui, & puis elle s'éleve dans les airs ſur un char que lui avoit donné le Soleil, emportant avec elle le corps de ſes enfans, qu'elle va cacher, dit-elle, dans un temple de Junon, pour enlever ces triſtes reſtes à la fureur de ſes ennemis. Horace & Séneque diſent que ce char étoit traîné par des dragons ailés. Euripide ne dit rien de cette circonſtance.

Médée, ſelon Diodore, fuyant de Corinthe, ſe réfugia chez Hercule, qui lui avoit promis autrefois de la ſecourir, ſi Jaſon lui manquoit de foi. Arivée à Thebes, elle trouva qu'Hercule étoit devenu furieux; elle le guérit par ſes remedes; mais voyant qu'elle ne pouvoit atendre aucun ſecours de lui dans l'état où il étoit, elle ſe retira à Athênes auprès du roi Égée. Celui-ci, non ſeulement lui acorda un aſyle dans ſes états, mais l'épouſa ſur l'eſpérance qu'elle lui avoit donnée, qu'elle pouroit, par ſes enchantemens, lui faire avoir des enfans. Théſée étant revenu à Athênes en ce temps là, pour ſe faire reconoître par ſon pere, *Médée* chercha à faire périr par le poiſon cet héritier du trône. Diodore dit qu'elle en fut ſeulement ſoupçonée, & que, voyant qu'on la regardoit par-tout comme une empoiſonneuſe, elle s'enfuit encore d'Athênes, & choiſit la Phénicie pour ſa retraite. Depuis étant paſſée dans l'Aſie ſupérieure, elle épouſa un des plus grands rois de ce pays-là, & en eut un fils appelé Midas, qui, s'étant rendu recomandable par ſon courage, devint roi après la mort de ſon pere, & donna à ſes ſujets le nom de *Medes*.

Pluſieurs anciens hiſtoriens nous repréſentent *Médée* avec des couleurs bien différentes; ſelon eux, c'eſt une perſone vertueuſe, qui ne commit d'autre crime que l'amour qu'elle eut pour Jaſon, par qui elle fut abandonée lâchement, malgré les gages qu'il avoit de ſa tendreſſe, pour ſe voir ſubſtituer la fille de Créon. C'étoit une femme qui n'employoit les ſecrets que ſa mere lui avoit appris, que pour le bien de ceux qui venoient la conſulter, qui ne s'étoit occupée en Colchide qu'à ſauver la vie à ceux que le roi vouloit faire périr, & qui ne s'étoit enfuie que parce qu'elle avoit horreur des cruautés de ſon pere; enfin, une reine abandonée, perſécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garans des promeſſes & des ſermens de ſon époux, fut obligée d'errer de cour en cour, & enfin de paſſer les mers pour aller chercher un aſyle dans les pays éloignés.

Médée s'étoit retirée à Corinthe, parce qu'elle avoit droit à cette courone, ſelon Pauſanias; effectivement elle y régna conjointement avec Créon. Diodore dit même que ce furent les Corinthiens qui inviterent cette princeſſe à quiter Iolchos pour venir prendre poſſeſſion d'un trône qui lui étoit dû. Mais ces peuples inconſtans, ſoit pour venger la mort de Créon, dont ils accuſoient *Médée*, ſoit pour mettre fin aux intrigues qu'elle formoit pour aſſurer la courone à ſes enfans, les lapiderent eux-mêmes dans le temple de Junon où ils s'étoient réfugiés. À quelque temps delà, Corinthe fut affligée de la peſte, ou d'une maladie épidémique, qui faiſoit périr tous les enfans. L'oracle de Delphes avertit tous les Corinthiens qu'ils ne verroient la fin de leurs maux, que lorſqu'ils auroient expié le meurtre ſacrilége dont ils s'étoient rendus coupables. Auſſitôt ils inſtituerent des ſacrifices en l'honeur des fils de *Médée*, & leur conſacrerent une ſtatue qui repréſentoit la Peur. Pour rendre encore plus ſolemnele la réparation que les Corinthiens ſe trouvoient obligés de faire à ces malheureux princes, ils faiſoient porter le deuil à leurs enfans, & leur coupoient les cheveux juſqu'à un certain âge. Ce fait étoit connu de tout le monde, lorſque Euripide entreprit de mettre *Médée* ſur la ſcêne. Les Corinthiens firent préſent au poëte de cinq talens pour l'engager à mettre ſur le compte de *Médée* le meurtre des deux jeunes princes;

ils eſpéroient avec raiſon que cette fable s'accréditeroit par la réputation du poëte qui l'emploîroit, & prendroit enfin la place d'une vérité qui leur étoit peu honoreble. Pour rendre plus croyable cette premiere calomnie, les poëtes tragiques inventerent tous les autres crimes dont l'hiſtoire de *Medée* eſt chargée, les meurtres d'Abſyrthe, de Pélias, de Créon & de ſa fille, l'empoiſonement de Théſée, &c.

On la fit auſſi paſſer pour une grande magiciene, parce qu'elle avoit appris de ſa mere Hécate la connoiſſance des plantes, & pluſieurs ſecrets utiles, dont elle ſe ſervoit à l'avantage des hommes. Enfin, ceux qui l'ont chargée de tant de forfaits, n'ont pu s'empêcher de reconoître que, née vertueuſe, elle n'avoit été entraînée au vice que par une eſpece de fatalité, & par le concours de dieux, ſur-tout de Vénus, qui perſécuta ſans relâche toute la race du Soleil, parce qu'il avoit découvert ſon intrigue avec Mars. De là ces fameuſes paroles d'Ovide:

Video meliora proboque,
Deteriora ſequor:

que Quinault a imitées en ces deux vers:

„ Le deſtin de *Medée* eſt d'être criminele;
„ Mais ſon cœur étoit fait pour aimer la vertu„

Voici l'explication que donne de la fable de *Medée* M. Rabaud de Saint-Étienne:

„ *Médée* avoit donné, dit-on, ſon nom à la Médie. Hérodote & Pauſanias raportent que les *Medes* avoient été appelés *Ariens* avant l'arivée de *Médée*; d'autres diſent que ce pays fut ainſi nommé de Médus, fils de *Medée* & de Jaſon; d'autres le font venir de je ne ſais quel autre Médus; ce qui nous eſt indifférent, parce que c'eſt toujours la Médie perſonifiée „.

„ La mere allégorique de *Médée* n'eſt pas toujours la même: tantôt c'eſt Idyia, fille de l'Océan & de Thétis, ce qui déſigne une riviere; & en effet, dans l'énumération des rivieres célebres, Héſiode compte Idyia: tantôt c'eſt Hypſée ou l'Élevée, ce qui déſigneroit les montagnes médiennes qui lioient la Médie, plus reculée, avec la Colchide: tantôt c'eſt Néra, l'une des néreides, ou la belle Eurylyte; enfin, elle eut auſſi pour mere Hécate ou la Lune, tandis que ſon pere étoit fils du Soleil. Cette filiation avec Hécate avoit raport à la puiſſance des enchantemens qu'on attribuoit à *Médée*, & dont il faut chercher la reiſon „.

„ Si la Colchide & la Circaſſie abondoient en poiſons, la Médie étoit renomée pour de certains fruits dont le ſuc guériſſoit le poiſon le plus ſubtil, & rétabliſſoit la poitrine des vieillards. C'eſt Virgile qui nous a laiſſé cette tradition. Citons les vers du Virgile françois:

Vois les arbres du Mede, & ſon orange amere,
Qui, lorſque la marâtre aux fils d'une autre mere
Verſe le noir poiſon d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rapele la ſanté.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime;
S'il en avoit l'odeur, c'eſt le laurier lui-même.
Sa feuille ſans éfort ne ſe peut arracher,
Sa fleur réſiſte au doigt qui la veut détacher;
Et ſon ſuc, du vieillard qui reſpire avec peine,
Rafermit les poumons & parfume l'haleine.

„ Telle étoit la vertu attribuée aux arbres de Médie (c'eſt le citronier, ſelon Iſidore); & c'eſt d'après cette anecdote phyſique que *Médée* paſſa pour connoître parfaitement les vertus des plantes, ou pour avoir rajeuni le vieil Éſon, pere de Jaſon. C'étoit une tradition chez les Grecs que les pays ſitués à l'orient de la Mer noire produiſoient des plantes dont les habitans connoiſſoient les bonnes & les mauvaiſes qualités (*Natalis Comes*, à l'article de *Medée*). C'eſt-là que l'on ſavoit compoſer un breuvage corroſif & brûlant, dont l'effet étoit ſi prompt, qu'il ôtoit la vie dans vingt-quatre heures. On l'appeloit, à cauſe de cela, *ephemerum*; & à cauſe du pays où on le compoſoit, on diſoit que *Médée* l'avoit inventé. On y ſavoit auſſi préparer un feu inextinguible, où il entroit du naphte, qui abondoit dans le pays qu'aroſe l'Euphrate; & voilà pourquoi l'on attribuoit à *Médée* d'avoir embraſé le palais de Créon avec une compoſition particuliere.

„ La Circaſſie, la Colchide, la Médie, furent donc célebres chez les Grecs par ces breuvages funeſtes & par ces feux redoutables; & comme ces pays étoient perſonifiés, on en fit les magiciennes & les empoiſonneuſes Circé & *Médée*. Chez les anciens, le poiſon n'alloit pas ſans les enchantemens. Dans ces pratiques ſuperſtitieuſes, on invoquoit la Lune, pour la faire deſcendre du ciel; & c'eſt pourquoi, entre les diverſes meres qu'on attribue à ces magiciennes, ſe trouve Hécate ou la Lune. Ajoutons que pour compléter ce merveilleux de la magie, la Médie produiſoit des ſerpens vénimeux, que l'on enchantoit en récitant, ou plutôt en chantant certains vers. La tradition & l'uſage s'en conſerverent juſque chez les Romains. Les Marſes, peuple d'Italie, ſe vantoient de ſuſpendre l'effet du venin des ſerpens par leur formulaire poétique; car c'étoit avec des chants qu'on faiſoit ces prodiges & tous ceux de l'antiquité. C'étoit une ſuite de l'uſage ancien, né dans des temps où le langage même étoit muſical, & où la poéſie étoit de la muſique: c'eſt de là que nous eſt venu le mot d'*enchantement*. Ovide, parlant de l'uſage des Marſes, cite les ſerpens de Médie comme les plus renomés:

Digitized by Google

Nec Medeæ Marſis ſiudantur cantibus angues.
(Ovid. *in medicam. faciei.*) »

Un des plus beaux bas-reliefs antiques, eſt celui du palais Ruſpoli de Rome, ſur lequel on voit, ſelon Winckelmann, Jaſon donnant ſa foi à *Medée*, aſſiſe près du dragon qui gardoit la toiſon d'or. Les figures de ce bas-relief ont tant de ſaillie, que l'on peut paſſer les doigts entre le fond & le cou du héros.

La vengeance terrible qu'exerça *Médée* ſur Glaucé & ſes enfans, fait le ſujet de trois bas-reliefs antiques, ſur leſquels on la voit dans un char traîné par des ſerpens ailés. Le premier eſt dans la cour du palais Lancellotti à Rome, & Winckelmann l'a publié dans ſes *Monumenti inediti*, *n.* 90 *&* 91. Le ſecond eſt une urne ſépulchrale ou ſarcophage de marbre, conſervé dans la cour du palais Caucci. Le troiſieme enfin, placé à la villa Borgheſe de Rome, a été reſtauré. Bellori & Montfaucon (*Ant. expl. t. I. pl.* 40.) l'ont donné à Cérès, furieuſe de l'enlévement de Proſerpine. C'eſt ainſi qu'ils ont ſubſtitué la mere de Proſerpine à *Médée*.

MÉDÉE (Pierre de), *medea*, étoit, ſelon Pline, une pierre noire, traverſée par des veines d'un jaune d'or, de laquelle ſuinte, ſelon le même écrivain, une liqueur de couleur de ſafran & qui a le goût du vin.

MÉDÉON, dans la Béotie.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MEDES. Pour leur origine fabuleuſe, *voyez* MÉDÉE; & pour leur coſtume, *voyez* PERSES.

Les anciens auteurs grecs confondent les noms des *Medes* & des *Perſes*, à cauſe que ces peuples vinrent à ne compoſer proprement qu'une nation qui vivoit ſous les mêmes ſouverains & ſelon les mêmes loix. Les rois de Médie, avant Cyrus, petit-fils d'Achéménès, étoient vrais *Medes*; mais depuis que cette race fut éteinte, les noms *Mede* & *Médie* ſe perpétuerent avec honneur ſous les Perſes ou Achéménides. Ecbatane, capitale de Médie, étoit, auſſi-bien que Suze, la réſidence du roi de Perſe. Il paſſoit l'été dans la premiere, & l'hiver dans l'autre. Son royaume pouvoit donc également s'appeler *Médie* ou *Perſe*, & ſes ſujets *Perſes* ou *Medes*. Ces derniers, même depuis la jonction de ces deux monarchies, conſerverent dans la Grece l'éclat de leur nom & la haute réputation de leurs armes, comme on le voit dans Hérodote. (*lib. VI.*)

MÉDÉSICARTE, une des filles naturelles de Priam, fut emmenée avec les autres captifs de Troye, & mariée à Imbrius, fils de Mentor, qui l'emmena dans la ville de Pédéon en Auſonie. (*Iliad. n.* 173.)

MÉDIALES. *Voyez* HOSTIES.

MEDIASTINUS Aug. N. On lit ces mots dans une inſcription raportée par Gruter. (577. 3.) Les *mediaſtini* étoient des eſclaves du dernier rang, qui rempliſſoient les plus bas offices dans la maiſon & aux bains; ils étoient auſſi employés à la campagne aux travaux les plus vils: *Magnopere contemno*, dit Cicéron, *exercitum collectum ex ſenibus deſperatis, ex agreſti luxuria, & ruſticis mediaſtinis*. Il faut mettre dans cette claſſe les aides des cuiſine, les froteurs, les cureurs de bain, les portiers, les balayeurs, ceux qui alumoient le fourneau.

MEDIASTUTICUS, ſouverain magiſtrat de Capoue, avant que cette ville ſe révoltât contre les Romains: *Praerat Statius Metius*, dit Tite-Live (*lib. XXIV. cap.* 19.), *miſſus ab Cn. Magio Atellano, qui hoc anno mediaſtuticus erat*.

MÉDIATEUR, en grec *μεσάζων*. On nommoit *médiateurs*, *μεσάζοντες*, tous les empereurs de Conſtantinople, les miniſtres d'état qui avoient l'adminiſtration de toutes les afaires de la cour. Leur chef ou leur préſident s'appeloit *le grand médiateur*, *μέγας μεσάζων*; & c'étoit un poſte de grande importance.

MEDICA (Minerve). La même qu'HYGIE. *Voyez* ce mot.

MEDICA, *MEDICUS*. } *Voyez* MÉDECINS.

MÉDIE (La) eſt fertile en beaucoup d'endroits, mais principalement vers les portes Caſpiennes. Il y a de gras pâturages, où l'on éleve un grand nombre de chevaux. Ce pays envoyoit tous les ans aux rois de Perſe, outre un tribut en argent, trois mille chevaux, quatre mille mulets & cinquante mille moutons. Les ſatrapes d'Arménie envoyoient auſſi en Perſe vingt mille poulains tous les ans. C'eſt de la *Médie* que nous vient cette plante ſi utile pour la nouriture des chevaux, que nous appelons *luzerne*, & que les anciens appeloient *medica*. Elle fut d'abord apportée en Grece dans le temps des guerres de Darius; de là elle paſſa en Italie, d'où elle ſe répandit dans toute l'Europe. Cette plante eſt fort célébrée par les anciens, parce que, comme dit Columelle (*lib. II. cap.* 11.), 1°. lorſque la terre en eſt une fois enſemencée, elle s'y conſerve & pouſſe abondament pendant dix années; 2°. parce que chaque année on la fauche quatre & ſouvent juſqu'à ſix fois; 3°. parce qu'elle engraiſſe & fertiliſe la terre; 4°. parce qu'elle engraiſſe ſingulièrement tous les beſtiaux qui s'en nouriſſent; 5°. parce qu'elle rend la ſanté aux troupeaux malades; 6°. parce qu'un jugere en culture de luzerne fournit abondament pour la nouriture de trois chevaux durant toute l'année, d'où il ſuit qu'un arpent de France ſuffiroit pour la nouriture de ſix chevaux. On peut voir ce qui concerne la culture de la luzerne dans Columelle, à l'endroit cité. (*Métrologie de M. Pauclon.*)

MÉDIE (Pierre de), *lapis medus* ou *medinus*, pierre fabuleuſe qui, dit-on, ſe trouvoit chez les Medes; il y en avoit de noires & de vertes.

On lui attribuoit différentes vertus merveilleuſes, comme de rendre la vue aux aveugles, de guérir la goute, en la faiſant tremper dans du lait de brebis, &c.

MÉDIMNE de Salamine, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Pauſton, 4 boiſſeaux & $\frac{111}{1000}$. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{1}{2}$ médimnes de Paphos & de Sicile.
ou 1 $\frac{1}{2}$ éphap,
ou 2 $\frac{1}{2}$ métrétès,
ou 3 $\frac{1}{2}$ ſephel,
ou 5 modios.

MÉDIMNE, jugere, meſure pythique pour l'arpentage. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Pauſton, $\frac{5181}{10000}$ d'arpens. Elle valoit, en meſures anciennes,

2 demi-médimnes,
ou 6 hectes,
ou 12 hemihectes,
ou 20000 coudées médiocres carrées.

MÉDIMNE, achana, meſure greque de capacité. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Pauſton, 3 boiſſeaux & $\frac{1011}{1000}$. Elle valoit, en meſures greques,

6 hecteus,
ou 8 tétarton laconicon,
ou 12 hémihectes,
ou 48 chœnix,
ou 96 xeſtes.

MÉDIMNE de Paphos & de Sicile, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Pauſton (*Métrologie*), 3 boiſſeaux & $\frac{5181}{10000}$. Elle valoit, en meſures anciennes,

1 $\frac{1}{2}$ éphap,
ou 2 $\frac{1}{2}$ métrétès,
ou 3 ſephel,
ou 4 $\frac{1}{2}$ modios.

MÉDIMNE, meſure olympique pour l'arpentage. *Voyez* PLETHRE.

MÉDIOMATRICI, dans les Gaules. MEDIO.
Les médailles autonomes de ce peuple ſont :
RRR. en bronze. *Pellerin.*
O. en or.
O. en argent.

MÉDION, dans l'Ætolie.
On a quelques médailles impériales greques de cette ville, ſelon Hardouin.

MÉDITERRANÉE. On dit qu'Hercule ſépara, avec ſes deux mains, deux montagnes nommées *Calpé* & *Abila*, qui, étant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne, arrêtoient l'Océan, & qu'auſſi-tôt la mer entra avec violence dans les terres, & forma ce grand golfe qu'on appele la *Méditerranée*.

MEDITRINA,
MÉDITRINALES. } On appeloit *méditrinales* des fêtes qui ſe célébroient en autone le 11 Octobre. On goûtoit ce jour le vin nouveau & le vieux en même temps, & cela pour raiſon de ſanté. On faiſoit auſſi en l'honeur de la déeſſe *Méditrina* des libations de l'un & l'autre vin. La premiere fois que l'on buvoit du vin nouveau, on ſe ſervoit de cette formule (ſelon Feſtus) : Je bois du vin vieux-nouveau ; je remédie à la maladie vieille-nouvele. *Vetus novum vinum bibo : veteri novo morbo medeor.* C'eſt du mot latin *medeor* qu'on a fait les noms *meditrina* & *méditrinales*.

MEDIUS FIDIUS. *Voyez* FIDIUS.

MÉDOC. Auſone appelé la côte de Médoc *littus Meduloruni*. Ses huîtres avoient alors une grande réputation :

Oſtrea Baianis certantia quæ Meduloruni
Dulcibus in ſtagnis, reſtui maris æſtus opimat,

Les Romains les nommoient *oſtrea Burdigalenſia*, parce qu'ils les tiroient de Bourdeaux. On les ſervoit à la table des empereurs. Sidonius Apollinaris les nomme *Medulica ſupellex*, & les friands de bonne chere qui en faiſoient leurs délices, *Medulica ſupellectilis epulones*.

MÉDON, fils aîné de Codrus, ayant voulu monter ſur le trône après la mort de ſon pere, vit ſes droits diſputés par ſon frere Nilée, qui, ſous prétexte que *Médon* étoit boſſeur, le mépriſoit & refuſoit de lui obéir. L'afaire ayant été portée à l'oracle de Delphes, la pythie prononça en faveur de *Médon* & lui adjugea le royaume. Ses freres ne pouvant digérer cette préférence, réſolurent d'aller chercher fort loin une demeure hors de leur pays, & vinrent s'établir ſur la côte orientale d'Aſie, où ils fonderent Milet.

MÉDON, fut fils de Pylade & d'Électre.

MEDULICUS. *Voyez* MÉDOC.

MEDULLINUS, ſurnom de la famille FURIA.

MÉDUS, étoit fils de Jaſon & de Médée, ſelon Héſiode; ſelon Diodore, d'Égée, roi d'Athènes, & de Médée. On le fait auteur des Medes, quoique ces peuples n'aient commencé à paroître que vers le temps de la fondation de Rome, & que Médée eût vécu plus de ſix cents ans auparavant.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, étoit mortele, dit Héſiode, au lieu que ſes deux ſœurs, Euriale & Sthéno, n'étoient ſujetes ni à la vieilleſſe, ni à la mort. C'étoit une très-belle fille ; mais de tous les attraits dont elle étoit pourvue, elle n'avoit rien de ſi beau que ſa chevelure. Une foule d'amans s'empreſſerent à la rechercher en mariage. Neptune en devint auſſi amoureux, & s'étant métamorphoſé en oiſeau, enleva *Méduſe* & la tranſporta dans un temple de Minerve, qu'ils profanerent enſemble. Noel le Comte dit ſeulement que *Méduſe* oſa diſputer de la beauté avec Minerve, & ſe préférer à elle. La déeſſe en fut ſi irritée, qu'elle changea en afreux ſerpens les beaux cheveux dont *Méduſe* ſe glorifioit,

& donna à ſes ieux la force de changer en pierres tous ceux qu'elle regardoit ; Pluſieurs ſentirent les pernicieux effets de ſes regards, & grand nombre de gens, autour du lac de Tritonis, furent pétrifiés.

Les dieux voulant délivrer le pays d'un ſi grand fléau, envoyerent Perſée pour la tuer. Minerve lui fit préſent de ſon miroir, & Pluton de ſon caſque. Ce caſque & ce miroir avoient, dit Hygin, la propriété de laiſſer voir tous les objets, ſans que celui qui les portoit put être vu lui-même. Perſée ſe préſenta donc devant *Méduſe*, ſans en être aperçu, & ſa main conduite par Minerve même, coupa la tête de la Gorgone, qu'il porta depuis avec lui dans toutes ſes expéditions. Il s'en ſervit pour pétrifier ſes ennemis, ainſi qu'il en uſa à l'égard des habitans de l'île de Sériphe, qu'il changea en rochers ; & à l'égard d'Atlas, qui devint par-là une grande montagne. Du ſang qui ſortit de la plaie de *Méduſe*, quand ſa tête fut coupée, naquirent *Pégaſe* & *Cryſaor* ; & lorſque Perſée eut pris ſon vol par-deſſus la Lybie, toutes les goutes de ſang qui découlerent de cette fatale tête, ſe changerent en autant de ſerpens. C'eſt de là, dit Apollodore, qu'eſt venue la quantité prodigieuſe de ces animaux venimeux, qui depuis ont infecté toute cette contrée.

Perſée, vainqueur de tous ces ennemis, conſacra à Minerve la tête de *Méduſe*, qui, depuis ce temps-là, fut gravée avec ſes ſerpens, ſur la rédoutable égide de la déeſſe. „ On voyoit au „ milieu de l'égide, dit Homere, la tête de la „ Gorgone, ce monſtre afreux, tête énorme & „ formidable, prodige étonant du pere des im„ mortels „. Virgile la place auſſi ſur la cuiraſſe de Minerve, à l'endroit qui couvroit la poitrine de la déeſſe. Il y a même apparence que c'étoit l'ornement le plus ordinaire des boucliers du temps des héros ; car Homere dit encore que cette même tête étoit gravée ſur le bouclier d'Agamemnon, environée de la terreur & de la fuite, c'eſt-à-dire, qu'on y gravoit ces afreux objets pour épouvanter les ennemis.

Cependant toutes les *Meduſes* que les anciens monumens nous ont conſervées, n'ont pas ce viſage afreux & terrible. Il y en a qui ont un viſage ordinaire de femmes ; il s'en trouve même aſſez ſouvent qui ſont très-gracieuſes, tant ſur l'égide de Minerve, que ſéparément. On en voit une entr'autres aſſiſe ſur des rochers, accâblée de douleur de voir que non ſeulement ſes beaux cheveux ſe changent en ſerpens, mais auſſi que des ſerpens vienent ſur elle de tous côtés, & lui entortillent les bras, les jambes & tout le corps. Elle apuie la tête ſur ſa main gauche ; la beauté & la douceur de ſon viſage font que, mal-gré la bizârerie de cette fâble, on ne ſauroit la regarder ſans s'intéreſſer à ſon malheur.

„ Sans m'arrêter aux fâbles qu'on débite ſur *Méduſe*, dit Pauſanias, voici ce que l'hiſtoire en peut apprendre. Quelques-uns diſent qu'elle étoit fille de Phorus ; qu'après la mort de ſon pere, elle gouverna les peuples qui habitent aux environs du lac Tritonis ; qu'elle s'exerçoit à la chaſſe, & qu'elle alloit même à la guerre avec les Lybiens qui étoient ſoumis à ſon empire ; que Perſée, à la tête d'une armée greque, s'étant approché, *Méduſe* ſe préſenta à lui en bataille rangée, que ce héros, la nuit ſuivante, lui dreſſa une embûche où elle périt ; que le lendemain, ayant trouvé ſon corps ſur la place, il fut ſurpris de la beauté de cette femme, lui coupa la tête, & la porta en Grece, pour y ſervir de ſpectacle, & comme un monument de ſa victoire „. Mais un autre hiſtorien en parle d'une maniere qui paroît plus vrai-ſemblable. „ Il dit que, dans les lieux déſerts de la Lybie, on voit aſſez communément des bêtes d'une grandeur & d'une forme extraordinaires ; & que les hommes & les femmes y ſont ſauvages, & tienent du prodige comme les bêtes ; enfin, que de ſon temps, on amena à Rome un Lybien, qui parut ſi différent des autres hommes, que tout le monde en fut ſurpris. Sur ce fondement, il croit que *Méduſe* étoit un de ces ſauvages, qui, conduiſant ſon troupeau, s'écarta juſqu'aux environs du marais Tritonis, où, fiere de la force de corps dont elle étoit douée, elle voulut maltraiter les peuples d'alentour, qui furent enfin délivrés de ce monſtre par Perſée. Ce qui a donné lieu de croire, ajoute-t-il, que Perſée avoit été aidé par Minerve, c'eſt que tout ce canton eſt conſacré à cette déeſſe, & que les peuples qui l'habitent ſont ſous ſa protection „.

Pauſanias nous apprend encore une circonſtance ſinguliere ſur *Méduſe* ; c'eſt que l'on gardoit dans un temple de Thégée des cheveux de *Méduſe*, dont Minerve, diſoit-on, fit préſent à Céphée, fils d'Aléus, en l'aſſurant que par-là Thégée deviendroit une ville imprenable ; ce qui a raport à ce que dit Apollodore, que l'on attribuoit aux cheveux de *Méduſe* une vertu toute particuliere, & qu'Hercule donna à Mérope, fille de Céphée, une boucle de cheveux de *Méduſe*, en lui diſant qu'elle n'avoit qu'à montrer cette boucle aux ieux des ennemis pour les mettre en fuite. *Voyez* GORGONE, PERSÉE.

Winckelmann étant mort avant la publication des trois derniers volumes des vaſes étruſques de d'Hancarville, n'a pu voir la planche 126 du 4e volume, qui repréſente les Gorgones, & Perſée coupant la tête de *Méduſe*. Les Gorgones ont un corps, des pieds & des mains de femme, avec des ailes, des têtes larges, hideuſes, de grandes bouches très-ouvertes, avec les dents fort apparentes, & les langues tirées hors de la bouche. Ces grandes dents rapelent les défenſes des ſangliers, dont les poëtes ont armé les bouches des Gorgones. Mais les artiſtes ont rarement donné à *Méduſe* les traits hideux qui caractériſent les Gorgones ſur les vaſes étruſques. *Méduſe* a mê-

me été ſouvent pour eux l'image de la plus haute beauté.

Une ſtatue reſtaurée de Perſée, conſervée au palais Lanti, porte dans ſa main la plus belle tête de *Meduſe*. À l'égard de ces mêmes têtes ſur des pierres gravées, les plus belles ſont un camée du cabinet Farneſe à Naples, & une autre tête ſemblable gravée ſur une cornaline, dans le cabinet Strozzi. Ces pierres ſont toutes deux d'une plus haute beauté que la célebre *Méduſe* du même cabinet, marquée du nom de Solon. Cette fameuſe tête, gravée ſur une calcédoine, fut trouvée dans une vigne ſur le mont Célius, près de l'Égliſe de S. Pierre & de S. Paul.

Méduse (Tête de). Pallas orna de cette dépouille le champ de ſon bouclier, ou de ſon égide, pour inſpirer de l'épouvante aux ennemis. (*Ovid. Metam. L. IV*, 801.) D'après cette idée, les artiſtes ont ſouvent repréſenté *Meduſe* ſous un aſpect hideux & terrible, la langue pendante hors de la bouche, les cheveux hériſſés & entortillés de ſerpens. Les anciens héros, tels qu'Achille (*Voyez* deux pierres gravées par Pamphile, dans l'ouvrage du B. Stoſch), Agamemnon (*Homer. Il. A.* 36), Hector (*Winckelmann. mon. ant. pl.* 136.), portoient cette tête ſur leurs boucliers, ſoit pour le même objet, ſoit parce que, ſuivant Lucien (*In Philopatride*), on lui attribuoit la vertu de préſerver de tout accident, & c'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon qu'on trouve un ſi grand nombre de têtes de *Méduſe* ſur les pierres de toutes eſpeces, deſtinées la plupart à ſervir d'amulete.

Méduse (Tête de) ſur les médailles, eſt un ſymbole de Corinthe relatif à Perſée. Cette tête eſt placée quelquefois au milieu de la triquetre de Sicile, pour déſigner les colonies carinthienes, établies dans cette île.

Méduſe portoit des ailes comme ſes ſœurs, & l'on en voit une ſur les médailles de Sinope. La mort funeſte de cette Gorgone eſt repréſentée ſur les médailles d'Amaſtris, d'Amiſus, de Cabire, de Sinope & de Comane; en général, ſur les médailles du Pont.

Méduse eſt le nom d'une ville de Priam. C'eſt auſſi celui d'une fille de Sténélas.

MEFITAS, ſur une inſcription (*Gruter.* 96. 10.). *Voyez* Mephitis.

MÉGABYSE *ou* MÉGALOBYSE, nom des prêtres de la Diane d'Épheſe. Les *Mégabyſes* étoient eunuques. Une déeſſe vierge ne vouloit pas d'autres prêtres, dit Strabon. Il s'en préſentoit de différens endroits pour occuper ces places, & on leur portoit un très-grand honeur. Des filles vierges partageoient avec eux l'honeur du ſacerdoce. Cela ne fut pas toujours obſervé, & dans la ſuite, on garda une partie de ces coutumes, & on négligea l'autre.

MÉGADOMESTIQUE, nom de dignité & d'office à la cour des empereurs de Conſtantinople. Ce mot ſignifie proprement le *grand domeſtique*, & il répond à ce qu'on appeloit en Occident *dapifer*, *archidapifer*.

MÉGAHETERIARQUE, nom d'une dignité à la cour des empereurs de Conſtantinople; *Megaheteriarcha*, le *megaheteriarque* étoit le premier officier des cohortes palatines, que l'on appeloit *hetérienes*, de ἑταῖροι, *allié*, parce qu'elles étoient compoſées de ſoldats levés chez les peuples alliés.

MÉGALARTIES, fêtes que l'on célébroit à l'honeur de Cérès dans l'île de Délos. Elles étoient ainſi nommées d'un grand pain qu'on portoit en proceſſion. *Megas* ſignifie en grec *grand*, & *artos*, *pain*, dont on fit *mégalartïes*.

MÉGALASCLÉPIADES, ou les grandes Aſclépiades, fêtes qu'on célébroit à Épidaure en l'honeur d'Eſculape. *Voyez* Asclepies.

MÉGALÉ ou LA GRANDE, ſurnom qu'on donnoit à Junon, pour marquer ſa ſupériorité ſur les autres déeſſes. On le donnoit auſſi à Cybele, qui étoit la grande mere des dieux.

MÉGALÉSIE, fête inſtituée à Rome en l'honeur de Cybele, ou de la grande mere, vers le temps de la ſeconde guerre punique. Les oracles ſybillins marquoient, au jugement des Décemvirs, qu'on vaincroit l'ennemi, & qu'on le chaſſeroit d'Italie, ſi la mere idéene étoit apportée de Peſſinonte à Rome. Le ſénat envoya des *legati* au roi Attalus, qui les reçut humainement, les amena à Peſſinonte, & leur donna une pierre que les gens du pays appeloient la mere des dieux. Cette pierre apportée à Rome fut reçue par Scipion Naſica, qui la mit au temple de la Victoire, au mont Palatin, le 14 avril, auquel jour on établit une nouvele fête à Rome, appelée *Mégaleſie*. On y célébroit des jeux qui furent auſſi nommés *Megaleſiens*. Pendant leur célébration, les perſones de qualité s'envoyoient réciproquement des préſens, comme le pratiquoit le peuple dans les jeux inſtitués en l'honeur de Cérès.

MÉGALÉSIENS (Jeux). *Voyez* Mégalésie.

MÉGALOBYSE. *Voyez* Mégabyse.

MÉGALOPOLIS, en Arcadie. MHT.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en argent,

O. en or.

O. en bronze.

Leur type ordinaire eſt Pan nu, aſſis ſur un rocher, tenant un bâton ou *pedum*.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Sévere, de Caracalla, d'Élagabale.

MÉGALOTRIAQUE. *Voyez* Mégahétériaque.

MÉGANIRE *ou* MÉTANIRE, femme de Triptoleme, étoit mere de Déiphon. *Voyez* Déiphon. Elle avoit un temple en Béotie.

MÉGAPENTE, fils de Prœtus, régnoit à Tyrinthe & fut toute la côte maritime de l'Argolide. Perſée, ſon parent, ayant tué par malheur

Acriſius

Acriſius ſon grand-pere, & ſe reprochant un parricide, qu'il n'avoit pourtant commis que par mégarde, s'exila lui-même d'Argos, & propoſa à *Mégapente* de changer de royaume avec lui; ce qui fut accepté. *Voyez* PERSÉE.

MÉGAPENTE & NICOSTRATE, fils naturels de Ménélas, étoient nés d'une eſclave. Après la mort de leur pere, ils voulurent s'emparer du trône de Sparte, & chaſſerent Hélene; mais les Lacédémoniens refuſerent de leur obéir, & appelerent Oreſte, fils d'Agamemnon, pour les gouverner, préférant un petit-fils de Tindare, leur ancien ſouverain, aux fils d'une eſclave. *Voyez* HÉLENE.

MEGARA. C'eſt le nom qu'on donnoit dans l'Attique aux anciens temples de Cérès, dit Pauſanias, parce qu'ils étoient plus grands que les temples ordinaires. Ce mot etoit ſynonyme de μεγαρον, *grande édifice*.

MÉGARA, en Sicile. MEFA.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt le bœuf à tête humaine, ou un caducée.

Leur fabrique les fait diſtinguer aiſément des médailles frapées à Mégare dans l'Attique, ainſi que la légende abrégée.

MÉGARE, ville de l'Attique. Les Mégariens prétendoient qu'Apollon avoit aidé Alcathous à bâtir leurs murailles; ils en prenoient à témoin, dit Pauſanias, une groſſe pierre qu'on voyoit près de la citadelle, ſur laquelle ils aſſuroient que ce dieu dépoſa ſa lyre, lorſqu'il voulut mettre la main à l'œuvre avec Alcathous. „ En effet ajoute l'hiſtorien, ſi vous touchez cette pierre avec „ un petit caillou, elle rend un ſon tout ſemblable à celui que rendent les cordes d'un inſtrument quand on les pince; j'en ai été ſurpris „ moi-même „. *Voyez* MEGAREUS.

Il y avoit à *Mégare* un temple de Diane, ſurnomée *la protectrice*; en voici la raiſon, raportée par Pauſanias. „ Les Perſes que Mardonius avoit „ amenés, après avoir ravagés tous les environs „ de *Mégare*, voulurent rejoindre leur chef qui „ étoit à Thebes; mais par le pouvoir de Diane, ces barbares ſe trouverent tout-à-coup environés de ſi épaiſſes ténebres, que ne connoiſſant plus les chemins, ils s'égarerent & retournerent du côté des montagnes; là, croyant voir „ l'armée ennemie à leur pourſuite, ils tirerent „ une infinité de fleches; les rochers d'alentour, „ frapés de ces fleches, ſembloient rendre une eſpece de gémiſſement, de ſorte que les Perſes „ croyoient bleſſer autant d'ennemis qu'ils tiroient „ de fleches: bientôt leurs carquois furent épuiſés; alors le jour revint; les Mégariens fondant „ ſur les Perſes, & les ayant trouvés ſans réſiſtance, en tuerent un grand nombre; & ce fut „ pour perpétuer la mémoire de cette aventure, „ qu'ils conſacrerent une ſtatue à Diane Protectrice „.

Il y a plus d'apparence que le nom de *Mégare* fut donné à cette ville à cauſe de ſon premier temple, bâti par Car, fils de Phronée, à l'honeur de Cérès (Euſtathe nous apprend que les temples de cette déeſſe étoient ſimplement appelés Μεγαρα.). Ce temple attiroit une ſi grande quantité de dévots, que l'on fut obligé d'établir des habitations, pour leur ſervir de retraite dans les temps qu'ils y apportoient leurs offrandes. C'eſt ce temple dedié à Cérès, ſous la protection de laquelle étoient les troupeaux de moutons dont Diogene fait mention, quand il dit qu'il aimeroit mieux être bélier d'un troupeau d'un Mégarien, que d'être ſon fils; parce que ce peuple négligeoit de garantir ſes propres enfans des injures de l'air, pendant qu'il avoit grand ſoin de couvrir les moutons, pour rendre leur laine plus fine & plus aiſée à mettre en œuvre. Du moins Plutarque fait ce reproche aux Mégariens de ſon ſiecle.

Paſſons aux idées qu'on nous a laiſſées des Mégariens.

Ils n'étoient pas eſtimés; les auteurs grecs ſe plaiſent ſouvent à peindre leur mauvaiſe foi; leur goût de plaiſanterie avoit paſſé en proverbe & s'appliquoit à ces hommes ſi communs parmi nous, qui ſacrifient un bon ami à un bon mot; illuſion de l'eſprit, qui cherche à briller aux dépens du cœur! On comparoit auſſi les belles promeſſes des Mégariens aux vaſes de terre de leurs manufactures; ils impoſoient à la vue par leur élégance, mais on ne s'en ſervoit point, & on les mettoit en réſerve dans les cabinets des curieux, parce qu'ils étoient auſſi minces que fragiles. Les larmes des Mégariens furent encore regardées comme exprimées par force, & non par de vrais ſentimens de douleur; d'où vient qu'on en attribuoit la cauſe à l'ail & à l'oignon de leur pays.

Les femmes & les filles de *Mégare* n'étoient pas plus conſidérées par leur vertu, que les hommes par leur probité; leur nom ſervoit dans la Grece à déſigner les femmes de mauvaiſe vie.

L'imprécation uſitée chez les peuples voiſins, *que perſone ne deviene plus ſage que les Mégaziennes*! n'eſt vrai-ſemblablement qu'une dériſion ou qu'une déclaration de l'opinion qu'on avoit du peu de mérite de ce peuple. Il paroît cependant qu'il y entroit beaucoup de partialité, parce que la politique des Mégariens les avoit obligés d'être très-inconſtans dans leurs alliances avec les divers peuples de la Grece.

MÉGARE, dans l'Attique. ΜΕΓΑΡΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont;

RRR. en argent..... *Hunter*.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Une proue de vaiſſeau, ſeule ou avec des dauphins.

Une lyre, & d'autres attributs d'Apollon.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Caracalla, de Marc-Aurele, de Vérus, de Commode, de Severe, de Domna, de Géta.

MÉGARE, fille de Créon, roi de Thebes, fut la premiere femme d'Hercule. Erginus, roi des Minyens, étant venu ataquer le roi de Thebes, Hercule marcha contre les Minyens, les tailla en pieces, tua leur roi, facagea leur pays, & délivra Créon de la frayeur que lui avoient inſpirée de ſi fiers ennemis. Ce fut en reconoiſſance de ce ſignalé bienfait que Créon le fit ſon gendre; mais ce mariage ne fut pas heureux. Après pluſieurs exploits, Alcide voulut deſcendre aux enfers; & comme il ne reparoiſſoit plus, on le crut mort. Il s'éleva une ſédition dans Thebes: Lycus, chef des rébelles, tua Créon, s'empara du trône, & voulut faire périr toute la race d'Hercule. Le retour imprévu du héros changea toute la ſcène; il délivra *Mégare* & ſes enfans des mains de Lycus, & punit ce téméraire de ſon entrepriſe. Mais bientôt après les furies s'étant ſaiſies de lui, par l'ordre de l'implacable Junon, le porterent à immoler lui-même, de ſes mains, ceux qu'il venoit d'arracher à la cruauté de Lycus. C'eſt ainſi qu'Euripide fait mourir *Mégare* (dans ſon *Hercule furieux*). Mais Pauſanias dit qu'Hercule ayant perdu tous les enfans qu'il avoit eu de *Mégare*, & croyant l'avoir épouſée ſous de malheureux auſpices, il la répudia, & l'engagea à épouſer Iolas, ſon fidele compagnon de voyage. *Voyez* HERCULE.

MÉGAREUS, fils de Neptune. Ayant épouſé Iphinoe, fille de Niſus, qui régnoit dans un canton de l'Attique, il vint, avec une armée de Béotiens, au ſecours de ſon beau-pere, aſſiégé par Minos dans ſa capitale; mais ayant été tué dans le combat, on lui éleva des monumens héroïques; & la ville, qui s'appeloit auparavant *Niſa*, fut nommée *Mégare*, du nom de ce héros. Il étoit pere d'Hyppomene. *Voyez* ATALANTE, HYPPOMENE.

MÉGARUS, fils de Jupiter & d'une nymphe Sithnide, ſe ſauva du déluge de Deucalion en gâgnant le ſommet du mont Géranie. Guidé par une bande de grues qui voloient de ce côté-là, par l'ordre de Jupiter, *Megarus* nagea juſqu'au haut de cette montagne, qui depuis cet événement s'eſt appelé *le mont Géranien*, de γέρανος, *grue*.

MÉGARSUS, en Cilicie. ΜΕΓ. & ΜΕΓΑΡΣΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt compoſé de trois croiſſans.

MEGELLUS, ſurnom de la famille POSTUMIA.

MÉGERE, une des trois furies dont les dieux ſe ſervoient pour punir les hommes. Son nom ſignifie *envie* ou *diſpute*; il eſt dérivé de μιγαίρω, *envier*, ou de μιγάω ἴυν, *grande contention*. *Voyez* FURIES.

MÉGIA, en Méſopotamie. ΜΕΓΙΑΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque en l'honneur de Trajan.

MÉHAH, *mea*, *maa*, *danacon*, monoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie. Elle valoit 1 ſou 8 deniers $\frac{1}{2}$ monoie actuele de France, ſelon M. Paucton. Elle valoit, en monoie ancienne des mêmes pays,

2 pondion,
ou 4 phollis,
ou 16 kodrantes,
ou 32 perutah.

MEHERCULES, *MEHERCULE*, } ſement qui revient à cette expreſſion: *Ita me Hercules juvet*. Il n'étoit pas permis aux femmes de jurer par Hercule, parce que, dit Macrobe (*Sat. I. 12.*), il y avoit eu des femmes qui lui avoient refuſé de l'eau lorſqu'il étoit preſſé d'une ſoif ardente, en ramenant d'Eſpagne les bœufs de Gérion, ou plutôt parce qu'il ne convenoit pas, diſent d'autres auteurs, à un ſexe foible & timide de provoquer par un ſerment un héros vainqueur de la terre. Cette défenſe n'empêche pas une bonne vieille, dans Apulée (*Metam. IV.*), de faire le ſerment redoutable: *Sano animo eſto, Mehercule, nec vanis ſomniorum figmentis terrere*. *Voyez* ÉCASTOR.

MEIAIKAI, MEILIQUES. } *Voyez* CESTE.

MÉLAMPUS, étoit fils d'Amythaon & d'Eglaia. On a raporté au mot AMPHIARAUS la généalogie d'Amythaon; on dira ſeulement ici, que les auteurs ne ſont pas d'acord ſur la mere de *Melampus*. Les uns la nomment Eglaia, d'autres Eidomene, & ajoutent qu'elle étoit fille de Prétès, fils de Cléthéus. *Melampus* avoit un frere, nommé Bias, auquel il procura une femme & une couronne. Nélée, roi de Pyle, dans le Péloponeſe, exigeoit de ceux qui aſpiroient au mariage de Péro, ſa fille, qu'ils lui amenaſſent les bœufs qu'Iphiclus nouriſſoit dans la Theſſalie, & qu'il faiſoit garder par un chien dont aucun homme n'oſoit approcher. Bias, qui aſpiroit à la main de Péro, implora le ſecours de *Melampus*, qui lui promit d'avoir les bœufs en queſtion, après qu'il auroit été un an en priſon. On le prit effectivement comme il tâchoit de faire ce vol.

Il y avoit un an qu'il étoit en priſon, lorſqu'il entendit le bruit que faiſoient des vers qui rongeoient la poutre du toit. Il leur demanda combien ils avoient encore à ronger. Ils répondirent qu'ils avoient peu de choſe. Il demanda d'être transféré; à peine l'eut-il été, que la maiſon tomba. On dit que dans cette priſon il étoit ſervi par un fort bon homme, marié à une fort méchante femme, de qui il avoit reçu de fort mauvais traitemens; que les vers ayant annoncé

la chute prochaine de la maiſon, il feignit d'être malade, & obtint qu'on le tranſportât avec ſon lit. Le mari ſe mit devant, & la femme derriere. Dès que le lit fut dehors preſque tout entier, la maiſon tomba, & écraſa la femme. Le mari, inſtruit de l'événement, le fit ſavoir à Iphiclus, qui comprit que *Mélampus* étoit devin; il le mit en liberté, il lui demanda de quelle maniere il pourroit avoir des enfans d'Aſtioché ſa femme, qui étoit ſtérile. Le devin promit de faire ceſſer cette ſtérilité, pourvu qu'on lui donnât les bœufs. On les lui promit. Il évoqua les oiſeaux; un vautour ſe préſenta, qui lui dit que Philaque, pere d'Iphiclus, mutilant des béliers, avoit laiſſé proche de ſon fils le couteau tout ſanglant, qu'Iphiclus éfrayé avoit pris la fuite, & fiché le couteau dans un arbre où il étoit encore; qu'il falloit l'en retirer, en ôter la rouille, & la faire boire à Iphiclus pendant 10 jours de ſuite, dans du vin. La recette réuſſit; Iphiclus devint pere de Pardachès. Le devin emmena les bœufs qu'il falloit donner à Nélée, fit célébrer les noces de Bias & de Péro, & s'arrêta à Meſſene. Quelques écrivains ont dit que ce ne fut pas un couteau qui opéra ce prodige, mais que Philaque, irrité un jour contre ſon fils, l'avoit pourſuivi l'épée à la main. Iphiclus eut ſi grande peur, qu'il en devint impuiſſant, & l'épée étoit reſtée dans un poirier où Philaque l'avoit fichée, n'ayant pu atteindre ſon fils. C'eſt ainſi qu'il obtint une femme pour ſon frere.

Voici comment il lui acquit un royaume. Proetus, roi d'Argos, avoit trois filles, qui devinrent folles, en punition d'un acte d'indévotion. *Voyez* IPHIANASSE. Leur fureur devint ſi violente, qu'elles ſe mirent à courir le champs avec toutes ſortes d'indécences; elles ſe croyoient vaches. On s'adreſſa à *Mélampus* qui, outre l'art de deviner, ſavoit auſſi la médecine. Il promit la guériſon, pourvu que le roi lui donnât le tiers de ſon royaume. Le roi trouva d'abord que c'étoit payer trop cher la guériſon de ſes filles. Le mal empira, & devint contagieux; les autres argiennes en furent tellement tourmentées, qu'elles tuoient leurs enfans, & s'enfuyoient dans les déſerts. On offrit à *Mélampus* ce qu'il avoit demandé: mais il voulut deux tiers du royaume, un pour lui, un pour ſon frere; & qu'on lui donnât en mariage une des princeſſes qu'il guériroit. Il obtint ſa demande, guérit toutes les femmes, & obtint la princeſſe.

On aſſuroit qu'il entendoit le langage des oiſeaux, & que c'étoit par leur moyen qu'il apprenoit l'avenir. Il fut le premier qui enſeigna aux Grecs le culte de Bacchus. C'eſt lui qui, dans la médicine, fit uſage le premier de l'eſpece d'ellebore appelée *melampodium*. On lui éleva un temple célebre après ſa mort, & on célébra ſa fête tous les ans. On le mit au rang des dieux de la médecine. Homere lui donne deux fils, Antiphates & Mantius. On dit que le talent d'entendre le langage des oiſeaux lui fut communiqué par deux ſerpens qui allerent un jour lui lécher les oreilles pendant qu'il dormoit. *Voyez* PROETIDES.

MÉLAMPUS, fils d'Atrée, fut ſurnomé *Dioſcure*, avec ſes deux freres Aléon & Eumolus, au raport de Cicéron qui n'en dit pas la raiſon. Mais *voyez* DIOSCURE.

MELAMPYGUS, ou *l'Homme aux feſſes noires*, comme ce mot ſignifie dans ſon origine greque. Ce ſurnom fut donné à Hercule dans une occaſion fort extraordinaire. Achémon & Baſalas, deux freres de l'île de Pythecuſe, dans la mer thyrrénienne, étoient ſi querélleurs, qu'ils attaquoient tous ceux qu'ils rencontroient. Leur mere, qui pratiquoit la magie, connoiſſant leur mauvaiſe inclination, les avertit de prendre garde de ne pas tomber entre les mains du *Melampyge*. Quelque temps après, dans un voyage, ils rencontrerent Hercule qui dormoit ſous un arbre, & l'attaquerent ſelon leur coutume. Mais ce héros ſe relevant tout-à-coup les prit par les pieds, & les atachant à la maſſue qu'il avoit ſur ſon épaule, les porta la tête en bas, comme les chaſſeurs portent quelques pieces de gibier pendues à leurs armes. Ce fut en cette poſture que ces freres voyant le derriere d'Hercule noir & vêtu, ſe ſouvinrent du *Mélampyge*, dont leur mere les avoit menacés. Ah! voilà ce *Melampyge* que nous avions à craindre, ſe diſoient-ils l'un à l'autre. Hercule qui les entendit, éclata de rire à ce nouveau nom qu'on lui donnoit, & les laiſſa aller ſans leur faire aucun mal. C'eſt ce qui a donné lieu au proverbe des Grecs: *Prens garde au Melampyge*. Ce conte eſt tiré du dictionaire de Suidas au mot *Melampyge*.

MÉLANCHLOENES, *qui portent des habits noirs*. Pline place cet ancien peuple de la Sarmatie aſiatique (*lib. 5, cap. 9.*) dans les terres ſituées entre le Palus-Méotide & le Volga. Hérodote a dit de ce peuple: « Tous les *Melanchloenes* portent des habits noirs, c'eſt de là que leur vient ce nom. Ce ſont les ſeuls des Sarmates qui ſe nouriſſent de chair humaine ».

MÉLANEUS, vint à la cour de Périérès, roi de Meſſénie. Il tiroit ſi bien de l'arc qu'à cauſe de ſon adreſſe, on le diſoit fils d'Apollon. Périérès en fit tant de cas, qu'il lui donna dans ſes états un petit état qui fut nommé Œchalie, du nom de la femme de *Mélaneus*.

MÉNALIDE, ſurnom que l'on a donné à Vénus, parce que, dit-on, Vénus cherche ſouvent les ténebres pour ſe livrer à ſes penchans. Ce mot eſt dérivé de μέλας, noir, obſcur.

MÉLANIDE, fils de Théſée & de la fille de Synnis, remporta le prix de la courſe, lorſque les Épigonnes célébrerent les jeux néméens, après qu'ils eurent terminé la guerre de Thebes.

MÉLANION. C'eſt le nom qu'Apollodore donne à l'amant d'Atalante, que les autres mythologues nomment Hyppoméne. *Voyez* ATALANTE.

MÉLANIPPUS, fils de Mars & de la nymphe Tritia, fille du fleuve Triton, prêtreſſe de Minerve, fonda une ville en Achaïe, à laquelle il donna le nom de ſa mere. *Voyez* TRITIA.

MÉLANIPPUS, jeune homme, amant de Cométhо, prêtreſſe de Diane.

MÉLANTHE fut aimée de Neptune, qui, pour la tromper, ſe métamorphoſa en dauphin.

MÉLANTHIE, fille de Deucalion & de Pyrrha.

MÉLANTHO, nymphe, fille de Protée, la même que MÉLANTHE. *Voyez ce mot.*

MÉLANTHUS, fils d'Andropompe, & arriere-petit-fils de Peryclimene, enleva la couronne d'Athènes à Thémoctes, le dernier des deſcendans de Théſée, par une ſupercherie qui donna occaſion à la fête des apaturies. *Voyez* APATURIES. Il fut pere de Codrus, dernier roi d'Athènes.

MÉLAS, fils de Phrixus & de Calciope. *Voyez* CALCIOPE.

MELBOSIS, une des nymphes océanides, qui ſelon Homere, jouoit avec Proſerpine quand elle fut enlevée.

MELCARTHUS, dieu des Tyriens, en l'honneur duquel les habitans de Tyr célébroient tous les quatre ans, avec une grande pompe, les jeux quinquennaux. *Voyez* QUINQUENNAUX.

Melcarthus eſt compoſé de deux mots phéniciens *melec* & *kartha*, dont le premier ſignifie *roi*, & le ſecond *ville*, c'eſt-à-dire, le roi, le ſeigneur de la ville. Les Grecs, trouvant quelque conformité entre le culte de ce dieu de Tyr, & celui qu'on rendoit dans la Grece à Hercule, s'imaginerent que c'étoit la même divinité, &, en conſéquence, ils appelerent le dieu de Tyr, *l'Hercule* de Tyr.

Il y a beaucoup d'apparence que *Melcarthus* eſt le *Baal* de l'Écriture, dont Jézabel apporta le culte de Tyr chez les Iſraélites; car comme *melec-cartha*, en Phénicie, ſignifie *le roi de la ville*; pareillement *baal-cartha*, dans la même langue, veut dire *le ſeigneur de la ville*; & comme dans l'Écriture *Baal* ſeul ſignifie *le Dieu de Tyr*, *melec* ſe trouve auſſi ſignifier ſeul *le même dieu*. Heſychius dit *Μάλικα*, τὸν Ἡρακλέα Ἀμαθουσίους; *Malica*, nom d'Hercule chez les Amathuſiens: or les Amathuſiens étoient une colonie de Tyriens en Cypre. *Voyez*, pour de plus grands détails, Sanchoniaton, *apud. Euſeb. de prapar. evang. I*; Bochart, *Phaleg. part. II. lib. I. c. xxxiv. & lib. II. c. ij.* Selden, *de Dis Syriis*; & Fulkeri, *Miſcellan. III. sect.* (*D. J.*)

MÉLÉAGRE, fils d'Œnée, roi de Calydon, fut un des héros de la Grece. Dans ſa premiere jeuneſſe, il eut part à l'expédition des Argonautes. Il fut le chef de la fameuſe chaſſe de Calydon. Œnée, roi de Calydon, faiſant un jour des ſacrifices à tous les dieux, pour leur rendre grâce de la fertilité de ſes terres, n'en fit point à Diane; de ſorte que tandis que les autres dieux prenoient plaiſir à recevoir l'odeur des hécatombes, la ſeule Diane voyoit ſes autels nus & négligés. Soit oubli, ſoit mépris, elle ſentit vivement cette injure; & dans ſa colere, la déeſſe, qui fait ſes délices de ſes traits, envoya un furieux ſanglier qui ravagea toutes les terres d'Œnée, déracina les arbres chargés de fruits, & déſola les campagnes. Le fils du roi, le brave *Méléagre*, aſſembla, de toutes les villes voiſines, un grand nombre de chaſſeurs & de chiens: car il ne falloit pas moins qu'une armée contre cet affreux ſanglier, qui étoit d'une grandeur énorme & monſtrueuſe, & qui, par ſes carnages, avoit déja allumé dans toute l'Étolie une infinité de bûchers. *Méléagre* le tue; mais Diane qui n'étoit pas encore ſatisfaite, excite entre les Étoliens & les Curetes une funeſte démêlé pour la hure & pour la peau de la bête, chacun prétendant que cette glorieuſe dépouille étoit due à ſa valeur. La guerre s'allume, on en vient aux mains. Pendant que *Méléagre* combat à la tête de ſes peuples, les Curetes, quoiqu'en plus grand nombre, ſont maltraités, & ne trouvent aucun lieu pour ſe mettre à couvert des furieuſes ſorties qu'il fait tous les jours ſur eux. Mais bientôt après il ſe retire, & ſe renferme avec ſa femme, la belle Cléopâtre, outré de colere de ce qu'Althée, ſa mere, au déſeſpoir de la mort de ſes freres, qu'il avoit tué dans le combat, faiſoit contre lui les plus affreuſes imprécations, en frapant la terre de ſes mains, & en conjurant à genoux le dieu Pluton & la cruele Proſerpine d'envoyer la mort à ſon fils. La furie qui erre dans les airs, & qui a toujours un cœur violent & ſanguinaire, entendit ces imprécations du fond des enfers. Auſſi-tôt les Curetes, ranimés par l'abſence de *Méléagre*, recommencent leurs attaques, & donnent de furieux aſſauts. Les Étoliens, dans cette extrémité, députent à *Méléagre* les plus ſages vieillards & les prêtres les plus vénérables, pour le conjurer de ſortir les armes à la main, & de les défendre, lui promettant un préſent conſidérable dans le pays de Calydon; car ils lui offroient un enclos de cinquante arpens, qu'il choiſiroit lui-même. Le pere de *Méléagre*, le roi d'Œnée, monte dans l'appartement de ſon fils, ſe jete à ſes genoux, lui repréſente le danger où il eſt, & le preſſe de prendre les armes. Ses freres joignent leurs prieres à celle du roi; ſa mere même, revenue de ſon emportement, & touchée de repentir, le conjure avec larmes: il n'en eſt que plus dur, & rejete toutes leurs ſupplications. Les Curetes, déja maîtres de tours, ſe ſaiſiſſent des avenues du palais & vont embraſer la ville. Dans cette extrémité, la belle Cléopâtre ſe jete aux genoux de ſon mari, le conjure, le preſſe, & touche enfin ce cœur endurci. Il demande ſes armes, ſort de ſon palais comme un lion, & combat avec tant de valeur & de ſuccès, qu'il repouſſe les Curetes & ſauve auſſi les Étoliens. Ces Étoliens, qu'il avoit refuſés ſi durement, ne lui font plus le préſent qu'ils lui

avoient offert : ainſi *Méléagre* ſauva ces peuples & n'en fut point récompenſé „. Phénix, dans Homere (*Iliad. lib. IX.*), ſe ſert de cet exemple de *Méléagre* pour engager Achille à modérer ſon reſſentiment.

Homere ne nomme pas ceux qui acompagnerent *Méléagre* dans la chaſſe de Calydon. Voici leurs noms, tels qu'on les trouve dans Apollonius, Pauſanias & Ovide: Caſtor & Pollux, Jaſon, Théſée & Pirithous, Toxée & Plexippe, freres d'Althée; Lincée, Lucippe, Acaſte, Idas, Cénée, Hippothous, Dryas, fils de Mars; Phénix, fils d'Amintor; Ménétius, pere de Patrocle; Télamon, Pélée, Admete, Iolas, Philée, Eurithion, Échion, Lélex, Panapée, Hilée, Hippaſe, Neſtor, Laerte, Ancée, Amphicide, Amphiaraus, les deux fils d'Actor, les quatre fils d'Hippocoon, & la belle Atalante, l'ornement des forêts d'Arcadie, qui brilloit parmi la plus floriſſante jeuneſſe de la Grece. Ovide, & les mythologues qui ſont venus après Homere, ont ajouté beaucoup de circonſtances à l'hiſtoire de *Méléagre*. Voici les principales:

Méléagre ayant tué le ſanglier, en donna la peau & la hure à Atalante, qui l'avoit bleſſé la premiere. Les deux freres d'Althée furent jaloux de cette diſtinction, & arracherent à la princeſſe la dépouille qu'elle venoit de recevoir. *Méléagre*, outré de cet affront, ſe jete ſur ſes deux oncles & les tue. „ Cependant Althée qui alloit remercier les dieux de la victoire que ſon fils venoit de remporter, rencontra les deux corps de ſes freres que l'on portoit à Calydon. À ce ſpectacle, elle quite ſon habit de cérémonie, ſe couvre de deuil, & fait retentir toute la ville de ſes cris & de ſes gémiſſemens. Quand elle apprit enſuite que ſon fils étoit le meurtrier de ſes freres, elle fit ceſſer ſes larmes, & ne ſongea plus qu'à ſe venger. Lorſqu'elle acoucha de *Méléagre*, les parques avoient mis dans le feu un tiſon, auquel elles avoient ataché la deſtinée de ce prince; & commençant dès-lors à filer ſes jours, elles prédirent qu'ils dureroient autant que ce morceau de bois. Comme elles étoient ſorties après cet oracle, Althée avoit retiré du feu le fatal tiſon & l'avoit cofermé, pour conſerver, en le gardant ſoigneuſement, la vie de ſon fils. Pénétrée de douleur à la mort de ſes freres, elle le prit & fit allumer du feu pour l'y jeter .... Que ce feu, dit-elle, en tenant à la main le tiſon fatal, & ſe tournaot du côté de la flamme, que ce feu conſume mes propres entrailles. Déeſſes, ajouta-t-elle, en adreſſaot la parole aux euménides, qui êtes établies pour punir les forfaits, ſoyez témoins du ſacrifice que je vais offrir: ſi je commets un crime, c'eſt pour en expier un autre. Elle jeta en tremblant & en détournant les ieux le tiſon dans le feu. *Méléagre* ſe ſent auſſi-tôt dévorer par un feu ſecret, qui lui cauſe les douleurs les plus cruelles; il tombe enſuite dans une triſte langueur, juſqu'à ce que le tiſon étant entiérement conſumé, il rend le dernier ſoupir „.

Selon Pauſanias, c'eſt Phrynicus, diſciple de Theſpis, qui le premier mit ſur la ſcêne cette fâble du tiſon de *Méléagre*. Voici ſes paroles, citées par l'hiſtorien: „ *Méléagre*, dit-il, ne put éviter la mort. Sa cruele mere mit le feu au tiſon fatal; & du même feu, ſon malheureux fils ſe ſeotit conſumer „. Il paroît, d'après ces paroles, que le poëte parle d'un fait connu de toute la Grece; car il ne fait proprement que l'indiquer. C'étoit peut-être une tradition établie depuis Homere.

Cléopâtre, femme de *Méléagre*, ne put ſurvivre à la perte de ſon mari; & Althée, qui avoit été la cauſe de ſa mort, ſe peodit de déſeſpoir. *Voyez* ALCYONE.

„ On cite ordinairement, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, liv. VI. c. 7.*), comme la plus belle production de l'art ſous Hadrien, la ſtatue nommée improprement l'Antinous du Belvédere, par la fauſſe idée que l'on a qu'elle repréſente le favori de cet empereur: tous les caracteres qu'elle porte, indiquent qu'elle repréſente un *Méléagre*. On la range à juſte titre parmi les ſtatues de la premiere claſſe, mais plus pour la beauté des parties que pour la perfection du tout: les parties baſſes du corps, les jambes & les pieds, ſont bien inférieures de forme & d'exécution au reſte de la figure. La tête eſt ſans contre-dit une des plus belles têtes de jeuneſſe de l'antiquité. Le viſage d'Apollon reſpire la fierté & la majeſté; mais la phyſionomie de *Méléagre* nous offre l'image des grâces de la jeuneſſe & de la beauté du bel âge, acompagnée de l'innocence naive & du déſir modéré, ſans l'indice d'aucune paſſion capable de troubler l'harmonie des parties diverſes, & cette douce paix de l'âme imprimée à tous ſes traits. Enſévelie dans ce calme profond, & livrée, pour ainſi dire, à la jouiſſance d'elle-même, cette noble figure indique, par ſa poſition, ce ſilence de l'âme où les ſens recueillis ſemblent n'avoir plus de commerce avec les objets extérieurs. Ses ieux cintrés avec une douce inflexion, comme ceux de la déeſſe des amours, mais ſans indiquer le déſir, parlent un langage plein d'innocence. Sa bouche, circonſcrite dans un tour agréable, reſpire l'émotion ſans paroître la ſentir. Ses joues, nourries & arondies par les grâces, formant un bel acord avec ſon menton élevé & arondi, achevent de décrire le contour gracieux de ce noble adoleſcent. Cependant ſon front dénote déja plus que le jeune homme; il annonce le héros futur, par la grandeur impoſante qu'il acquiert; comme le front d'Hercule. Sa poitrine eſt puiſſament élevée; ſes épaules, ſes côtes & ſes hanches ſont d'une beauté achevée. Mais ſes jambes manquent de cette belle forme qu'exige un tel corps; ſes pieds ſont d'une exécution groſſiére, & ſon nombril eſt à peine indiqué „.

„ Parmi les ouvrages chargés d'inſcriptions, je citerai, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, l. V. c. 1.*), la figure (*Gruter. Inſcript. p. 989. n. 3.*) que l'on découvrit il y a plus de deux cents ans près de S. Vite, dans l'archevêché de Saltzbourg, & que l'archevêque & cardinal Mathieu Lange fit placer dans ſa réſidence. Cette ſtatue, de grandeur naturele, eſt de bronze, & reſſemble, pour l'atitude, au *Méléagre* du Belvédere, nommé fauſſement *Antinous*. Une autre ſtatue de bronze, toute ſemblable à celle-là, portant la même inſcription au même endroit, c'eſt-à-dire, ſur la cuiſſe, ſe trouve dans le jardin d'Aranjuez, château de plaiſance du roi d'Eſpagne. Dans l'eſtampe, la figure de Saltzbourg tient une hache d'arme, qui eſt ſans doute une addition moderne ajoutée par l'ignorance „.

Le prétendu Antinous du Belvédere que Winckelmann a nommé *Méléagre*, d'après una légere reſſemblance d'atitude qu'il a avec le *Méléagre* du muſeum Pio-Clémentin, eſt Mercure, ſelon M. Viſconti, éditeur de ce muſeum. Les médailles d'Antinous, ſur leſquelles ce favori d'Hadrien eſt gravé, le repréſentent avec des cheveux bouclés, retombant ſur le front dont ils cachent une partie, & ſur la nuque du cou, où ils flotent légérement bouclés; ainſi il ne peut être reconu dans cette figure, dont les cheveux ſont très-courts, crépus & arondis autour de la tête. D'autres la nommoient Théſée; mais cette opinion n'a pas la plus légere vrai-ſemblance. Quelques-uns enfin avoient cru reconoître Hercule jeune. La plus légere inſpection de la ſtatue ſuffit pour faire rejeter cette opinion. On ne trouve ici ni le grôs cou, ni les muſcles fortement reſſentis même dans la jeuneſſe du fils d'Alcmene.

M. Viſconti allegue les raiſons ſuivantes pour ſoutenir ſon opinion, & il faut avouer que le reſpect dont nous ſommes pénétrés pour Winckelmann ne peut nous empêcher de les trouver plauſibles. Les traits du viſage de la ſtatue n'ont aucun raport avec ceux de *Méléagre*, dont un grand nombre de bas-reliefs, conſervés à Rome, offrent des portraits. D'ailleurs, on voit à la galerie Farneſe une petite ſtatue, qui repréſente Mercure & dont les attributs ſont auſſi antiques que la ſtatue elle-même. Elle reſſemble trait pour trait au prétendu Antinous du Belvédere. Au moins peut-on l'aſſurer d'après le deſſein qu'on a publié le même auteur à la fin du premier volume du muſeum Pio-Clémentin.

L'hiſtoire de ce héros, la mort du ſanglier de Calydon, la mot de *Méléagre*, le crime de ſa mere, & les regrets d'Atalante, de ſes ſœurs, ſont repréſentés dans le plus grand détail ſur un bas-relief du Capitole. Némétis y paroît auſſi pour venger tous les crimes atroces de cette fable célebre.

Un autre bas-relief du même muſeum offre le même héros pourſuivant le ſanglier terrible. Sa mort fait le ſujet d'un très-beau bas-relief de la villa Borgheſe.

Les funérailles de *Méléagre*, & la mort d'Althée, ſa mere, qui ſe tua près de ſon bûcher, ſont repréſentées ſur un bas-relief du Capitole, & ſur un bas-relief du palais Barberin. La reſſemblance du mort & des *Méléagre* qu'offrent les autres monumens, ainſi que les chiens conduits en leſſe, ſervent à expliquer le ſujet de ces deux marbres.

Dans la collection du baron de Stoſch ſe trouvent pluſieurs pierres gravées relatives à *Méléagre*. Sur une agate-onyx on voit *Méléagre* debout devant un rocher ſur lequel il s'apuie avec la main gauche, ayant à côté de lui deux javelots, & à ſes pieds un chien qui paroît boire au bas du rocher.

Sur une pâte antique, *Méléagre* tuant la ſanglier calydonien.

Sur une cornaline, *Méléagre* debout, deux javelots en main, devant une colonne ſur laquelle il y a la hure du ſanglier calydonien, contre laquelle ſon chien aboye. Autour on lit EL. AVG.

Sur une agate-onyx, *Méléagre* dans la même atitude, devant un rocher ſur lequel eſt une hure de ſanglier.

Sur une prime d'émeraude, *Méléagre* debout devant une petite figure de Diane *Lucifera* poſée ſur un rocher.

Sur une ſardoine, *Méléagre* debout, deux javelots en main, devant une petite figure de Diane *Lucifera*, qui eſt poſée ſur un piédeſtal orné de dépouilles de chaſſe; au bas du piédeſtal ſont deux chiens dont l'un le regarde. C'eſt ici le fameux *Méléagre* ſi connu & ſi admiré des curieux.

MÉLÉAGRIDES. Les ſœurs de Méléagre, déſeſpérées de la mort de leur frere, ſe coucherent auprès de ſon tombeau, & leur deuil dura juſqu'à ce que Diane, raſſaſiée des calamités de la déplorable famille d'Énée, les changea en oiſeaux, excepté Gorgé & Déjanire. Ces oiſeaux étoient une eſpece de poulets qu'on appeloit *oiſeaux de Méléagre*, parce qu'on diſoit que ces oiſeaux paſſoient d'Afrique en Béotie, pour venir ſur ſon tombeau. Dans les ſacrifices d'Iſis, les pauvres offroient, dit Pauſanias, cette volaille qu'on appele *oiſeaux de Méléagre*. Ce ſont les pintades, ou les poules de Numidie.

MELENIS, ſurnom de Vénus, qui ſignifioit *Vénus la noire*, parce que, dit-on, les plaiſirs auxquels cette déeſſe préſide, ſont plus du reſſort de la nuit que du jour. C'eſt elle qui apparut en ſonge à la célebre Laïs, pour annoncer l'arivée d'un amant fort riche. Ce ſurnom eſt le même que celui de MÉLANIDE, qui ſignifie la même choſe.

MÉLÈS, jeune Athénien, étoit aimé d'un étranger appelé Timagoras, & il ne l'aimoit point. Un jour ſe laiſſant aller à ſon aver-

ſion, il lui commanda de ſe précipiter du haut de la citadelle. Timagoras crut devoir lui témoigner ſon amour aux dépens de ſa vie ; & accoutumé qu'il étoit à faire toutes les volontés de ce jeune homme, il ſe précipita. *Méles* voyant Timagoras mort, en fut ſi fâché, qu'il monta au haut du même rocher, ſe jeta en bas, & périt de la même maniere. Des étrangers qui étoient à Athènes, prirent de là occaſion d'élever un autel au génie *Anteros*, comme vengeur de Timagoras. *Voyez* ANTEROS.

MÉLÉTÉ, une des trois muſes, dont le culte fut inſtitué par les Aloïdes à Thebes en Béotie; elle étoit mere d'Ixion, qu'elle avoit eue de Jupiter. *Voyez* MUSES.

MÉLÉTÉTIQUE (*Muſique inſt. des anc.*). Suivant Solin, c'étoit la même flute que celle qu'on appeloit, en latin *vaſca*; apparemment qu'elle étoit d'une exécution plus facile que les autres flutes: car il a ajouté que les muſiciens s'en ſervoient pour faire leurs premiers eſſais. D'autres veulent que la flute *méletétique* ſoit la même que la phonaſca, ou phonaſcica, dont les muſiciens ſe ſervoient pour diriger les tons de la voix, & que Quintilien appele *tonorion*; en ſorte que probablement la plagiaule, la flute appelée *vaſca*, celle ſurnomée *phonaſca*, la *méletétique* & le tonorion ne ſont qu'une ſeule & même flute.

MELIA (*Terra*). *Voyez* MÉLOS.

Melia. *Voyez* PHOLUS.

MÉLIAQUE, fille du devin Mopſus. *Voyez* MÉLIES.

MÉLIBÉE. *Voyez* PÉRIBÉE.

MÉLIBÉE, une des filles de Niobé. Apollon & Diane immolerent à leur reſſentiment tous les enfans d'Amphion & de Niobé, à la réſerve de cette jeune fille & de ſa ſœur Amycle, qui ſeules avoient bien voulu implorer la bonté de Latone. *Mélibée*, effrayée de la colere de ces divinités, n'avoit pu s'empêcher de marquer ſa crainte par ſa pâleur; & cette pâleur lui étant toujours reſtée depuis, on changea ſon nom de *Mélibée* en celui de Chloris, ou *pâle* en grec. Ces deux filles, en reconnoiſſance de la protection de la déeſſe, firent bâtir, en l'honneur de Latone à Argos, une ſtatue auprès de la déeſſe. Cette hiſtoire eſt contraire à ce que dit Homere, qu'aucun des enfans de Niobé n'échapa à la vengeance des enfans de Latone.

MÉLICERTE, fils d'Athamas, roi de Thebes & d'Ino, fuyant avec ſa mere les fureurs de ſon pere, ſe précipita dans la mer; mais un dauphin le reçut ſur ſon dos, & le porta dans l'iſthme de Corinthe, ſur le rivage près de Cromion, où Syſiphe, beau-pere de Laerte, l'ayant trouvé expoſé, le fit enterrer honorablement: & changeant ſon nom en celui de Palémon, il inſtitua en ſon honneur les jeux iſthmiques. *Mélicerte* fut honoré principalement dans l'île de Ténédos, où on porta la ſuperſtition juſqu'à lui offrir des enfans en ſacrifices. *Voyez* PALÉMON, PORTUMNUS.

On voit ſur une pâte antique de la collection de Stoſch, une figure héroïque, avec un bandeau royal, portée par un dauphin, avec des caracteres étruſques. Cette figure paroît être *Mélicerte* ou Palémon qui fut ſauvé par un dauphin, quand ſa mere Ino ſe jeta avec lui dans la mer pour ſe dérober à la fureur de ſon mari Athamas, qui venoit de tuer ſon fils aîné Laercus. Les Etruſques ont adopté les faits mémorables des Grecs, & en ont fait les ſujets de leurs gravures. Celle-ci paſſeroit pour greque, ſans les caracteres qui la font connoître pour étruſque. Elle approche de la maniere du célebre Tydée, de la même collection, & elle doit être regardée comme un monument précieux de l'art des Etruſques.

MELICRATUM, vin dans lequel on a délayé du miel, eſpece d'hydromel. On en faiſoit des libations dans les évocations des mânes. (*Odyſſ.* κ. 517.)

MÉLIE, fille de l'Océan. Ayant été enlevée par Apollon ſon frere Caanthus eut ordre de l'aller chercher; mais quand il ſut qu'elle étoit en la puiſſance d'Apollon, & qu'il ne pouvoit l'en tirer; de dépit il mit le feu au bois iſménien, conſacré à Apollon. Le Dieu lui décocha auſſi-tôt une de ſes fleches qui portent la mort. *Melie* mit au monde deux enfans, Teucrus & Iſménus: le premier reçut de ſon pere l'art de prédire l'avenir, & l'autre eut l'honneur de donner ſon nom à un fleuve de la Béotie. *Voyez* ISMENIUS. *Mélie* fut encore la mere des nymphes appelées *MÉLIES*, qui formoient une des familles des nymphes marines.

MÉLINE, *melinum* (*Celſ. Vitruv.*). Vitruve dit que la *méline* étoit un métal. Il parle comme les anciens, qui appeloient indifféremment métal tout ce qui ſe tiroit de la terre: car la *méline* étoit une vraie terre alumineuſe & de couleur jaûne, ſelon Dioſcoride. Pline lui donne une couleur blanche, & Servius une couleur fauve. Mais les modernes s'en tiennent au ſentiment de Dioſcoride; & ce que les peintres appelent *ocre de rut*, approche fort de la deſcription que cet auteur fait de la terre *méline*. Galien nomme ſous ce titre diverſes emplâtres qui devoient apparemment ce nom à leur couleur jaûne. (*D. J.*)

MELINUM. Les anciens donnoient ce nom à une terre très-blanche, dont les peintres ſe ſervoient pour peindre en blanc. On nous dit que cette terre étoit légere, douce au toucher, friable entre les doigts, & qu'elle colloit. Jetée dans l'eau, elle faiſoit un petit bruit ou une eſpece de ſifflement: elle s'attachoit à la langue, & fondoit comme du beure dans la bouche. C'eſt de cette terre que l'on ſe ſervoit anciénement pour le blanc dans la peinture. Depuis on lui a ſubſtitué le blanc de céruſe, qui a l'inconvénient de

jaunie. Hill prétend que le *melinum*, ou la terre dont on vient de parler, eſt exempte de ce défaut, & demeure toujours blanche; ce qui mérite d'être examiné.

MELINUS color. *Voyez* JAUNE.

MÉLISSES. C'étoient les filles de *Meliſſeus*, roi de Crete, qui ſe chargerent de l'éducation de Jupiter. Leur nom eſt Adraſté & Ida. On a auſſi donné ce nom aux abeilles ou mouches à miel (de μέλι, miel), qui nourirent ce même dieu, d'où il eſt quelquefois appelé *Meliſſeus*. Les poëtes ont beaucoup varié ſur l'éducation de Jupiter, & en ont attribué la gloire à différentes perſones. *Voyez* ADAMANTHÉE, ÆX, AMALTHÉE, CURETES. Dans cette même île de Crete, la prêtreſſe de la grande-mere ſe nommoit *Méliſſe*.

MELISSEUS. *Voyez* MÉLISSES.

MELITA, aujourd'hui Malte. MEΛITAIΩN. MEAITAC.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

C. en bronze.

RRRR. en argent. . . . . *Torremuſa*.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Une divinité ayant quatre ailes.

Un trépied.

Une lyre.

Une chaiſe curule.

Une tête de bélier.

Ses habitans ont frapé une médaille greque & latine en l'honneur du proconſul Balbus.

Ovide appele cette île *fertile*, *fertilis eſt Melita*, *ſterili vicina Coſyræ*. Mais c'étoient les habitans qui la fertiliſoient. Ils travailloient auſſi les laines avec beaucoup de goût; car c'eſt là-deſſus que porte l'épithete de *lanigera*, dont Silius Italicus l'honore. Scylax & Ptolémée ont trop approché cette île de l'Afrique, à laquelle ils la donnoient; au lieu que les Romains, qui la connoiſſoient beaucoup mieux, la regardoient comme une annexe de la Sicile, dont elle eſt en effet bien plus voiſine.

MELITHIA, gâteau fait avec du miel, qu'on offroit à Trophonius.

MELITITES, nom donné par les anciens auteurs lithologues à une eſpece d'argile compacte, d'un blanc tirant ſur le jaune, & ſemblable à la couleur du miel. On s'en ſervoit autrefois intérieurement, & on la regardoit comme un ſoporatif; on l'appliquoit auſſi extérieurement pour la guériſon des ulceres.

MELIUS. Hercule étoit ainſi ſurnomé, ou parce qu'il avoit enlevé les pommes d'or du jardin des Heſpérides (de μῆλον, *pomme*), ou parce qu'un bœuf qu'il vouloit immoler s'étant échapé, on en repréſenta un autre en petit, avec une pomme, à laquelle on ajouta des pieds & des cornes, ſelon la maniere de ce temps-là d'imiter, ou avec de la pâte, ou autrement, les victimes qu'on vouloit immoler & qui venoient à manquer.

MELLARIUM, vaiſſeau rempli de vin, qu'on portoit dans les fêtes de la bonne déeſſe. On lui faiſoit des libations de ce vin, qu'on n'appeloit point *vin*, mais *lait*; & le vaiſſeau étoit appelé *mellarium*.

MELLEUM marmor, nom donné par les anciens à une eſpece de marbre d'un jaune clair, de la couleur du miel. On en trouve, dit-on, en pluſieurs endroits d'Italie.

MELLITA, fruits ou légumes confits au miel. Le ſucre ne ſervoit, chez les anciens, que pour la médecine, & le miel leur tenoit lieu de ſucre pour tous les comeſtibles où nous employons ce dernier.

MELLONA ou *MELLIONA*, divinité champêtre qui prenoit ſous ſa protection les abeilles & le miel qu'on en tiroit. Celui qui voloit du miel, ou gâtoit les ruches de ſon voiſin, s'attiroit, diſoit-on, la colere de la déeſſe *Mellonia* (*Arnob. adv. Gentes, lib. IV.*).

MELLOPROXIMUS a rationibus. Ce nom, qui ſe lit dans une inſcription rapportée par Grutter (388. 1.), déſigne les adjoints des *proximi* dans les dignités de l'empire.

MÉLON. On voit ſur les médailles de Mélos un melon, qui eſt proprement une armoirie parlante.

MELOBOSIS, mot grec qui ſignifie *celui qui nourit des oiſeaux*. Héſiode (*Théogon.* 354.) donne ce nom à une des nymphes qui prenent ſoin de l'éducation des hommes depuis l'enfance, avec Apollon & les Fleuves.

MÉLOPHORE, ſurnom de Cérès, qui ſignifie *celle qui donne des troupeaux* (de μῆλον, *brebis*). Cérès *Mélophore* avoit à Mégare un temple qui n'avoit pas de toit.

MELOPHORI, en grec μηλοφόροι, *ſoldats perſes*, les mêmes que les *doryphores*. Le nom de *melephori* leur fut donné à cauſe des pommes ou grenades dorées dont étoit orné le bas de leurs lances, ou plutôt des vêtemens jaunes qu'ils portoient avec d'autres vêtemens pourpres, ainſi que le dit Élien (*lib. IX. Var. hiſt. c. 3.*).

MÉLOS, douceur du chant. Il eſt difficile de diſtinguer dans les auteurs grecs le ſens du mot *mélodie*. Platon, dans ſon *Protagoras*, met le *mélos* dans les ſimples diſcours, & ſemble entendre par-là le chant de la parole. Le *mélos* paroît être ce par quoi la mélodie eſt agréable. Ce mot vient de *miel*.

MÉLOS, île. MHΛIΩN.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRR. en argent. . . . . *Hunter*.

O. en or.

C. en bronze.

Leur type ordinaire eſt un melon ou une chouette. Le melon étoit une armoirie parlante.

On a frapé des médailles impériales greques dans cette île en l'honneur de Néron, de Nerva.

MÉLOTE,

MÉLOTE, *μηλώτης*. Ce mot ſe prend en général, ſelon Henri Étienne, pour la peau de toutes ſortes de quadrupedes à poil ou à laine; mais il déſigne en particulier une peau de mouton ou une peau de brebis avec ſa toiſon; car *μῆλον* ſignifie *brebis*. Les premiers anachoretes ſe couvroient les épaules avec une *mélote*, & erroient ainſi dans les déſerts. Par-tout où la Vulgate parle du manteau d'Élie, les Septante diſent la *mélote* d'Élie. Fleury, dans ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique*, raporte que les diſciples de S. Paeôme portoient une ceinture, & deſſus la tunique une peau de chevre blanche, nommée en grec *μηλωτὴ*, qui couvroit les épaules.

MELPHIS, mere de MÉRION.

MELPOMENE, muſe de la tragédie. Une maſſue, un maſque tragique & un ſceptre, ſur une médaille de la famille Pomponia, ſont reconoître *Melpomene* dans la muſe qu'elle repréſente. Ces deux premiers atributs la diſtinguoient des autres muſes ſur la plupart des monumens antiques; mais plus encore ſa tunique traînante, *orthoſtadios*, ſon grand manteau, *palla*, ſes cothurnes élevés de plus de quatre doigts, & ſa ceinture large, quelquefois même double & triple.

Elle paroît ainſi ſur le ſarcophage du Capitole, où ſont ſculptées les neuf muſes; ſur le marbre de l'apothéôſe d'Homere; ſur le ſarcophage de la villa Mattei; au palais Farneſe, &c.

On lui donne ordinairement ſur les marbres l'atitude héroïque de poſer un pied ſur un objet plus élevé que le plan de la figure.

Melpomene préſidoit à la tragédie, qui étoit chantée chez les Grecs. C'eſt pourquoi le ſcholiaſte d'Apollonius lui attribue l'invention du chant; & c'eſt pourquoi Phurnutus dérive ſon nom de la douceur de ſon chant, *ἀπὸ τῆς μελῳδίας*.

Sa fonction principale eſt exprimée dans ce vers attribué à Virgile:

Melpomene tragico proclamat maſta boatu.

Dans un tableau d'Hereulanum, *Melpomene* a les cheveux liés & raſſemblés ſur le ſommet de la tête, eſpece de coeſure ſervant à diſtinguer les jeunes filles des femmes mariées, qui portoient toujours leurs cheveux liés & tombans ſur la nuque du cou.

Gruter (25. p.) raporte une inſcription, peut-être unique, gravée en ſon honeur:

IUNONI. CLAUDIAE

ET. SAN..

MELPOMINE.

On voit dans la collection de Stoſch, pluſieurs pierres relatives à *Melpomene*, telles qu'une pâte antique, où paroît la tête de *Melpomene* regardant un maſque tragique. Ceux (*Wiſſe num. Bodley, p.* 121.) qui expliquent ce ſujet, en diſant que c'eſt un oracle d'Orphée, n'ont pas conſulté les pierres gravées, où cette (*Conf. mus. fl. t. I, c.* 44. 11.) muſe eſt debout, apuiée ſur une colonne, tenant & regardant avec attention un maſque tragique tout-à-fait ſemblable à la prétendue tête d'Orphée. Et puis, la tête de cette pâte, de même que de la gravure où l'on a cru voir Virgile & Orphée, eſt ſans contre-dit un maſque tragique, comme le démontre l'élévation ſur la tête appelée (*Pollux, Onom. lib. IV, ſect.* 133) *ὄγκος* en grec. *Ὄγκος*, étoit une coeſure de cheveux qui alloit quelquefois en pointe, témoin quantité de pierres gravées, & non pas un cône, tout nu, comme un chapeau pointu, ainſi que prétend *Cuper* (*Apotheos. hom. p.* 82.).

— Sur une pâte antique, *Melpomene* à micorps, avec l'air penſif. De la main droite elle ſoutient le vêtement qui lui couvre le ſein; de la gauche elle tient une branche de laurier, arbre conſacré aux muſes.

— Sur une pâte de verre, dont (*Muſ. Florent. t. I, tab. XLIII, n.* 11) l'original eſt dans le cabinet de Florence, *Melpomene*, muſe de la tragédie. Celui qui a deſſiné cette pierre, a pris le volume roulé qu'elle tient à la main gauche pour une taſſe; & ce que la muſe tient à la main droite, il l'a mis trop proche de la bouche. Le prévôt *Gori* n'en a donné aucune explication. Vinckelmann prend ce que la muſe porte à la bouche & tient du bout des doigts, pour quelque choſe qu'elle veut manger, & peut-être eſt-ce du laurier; car les anciens croyoient que le laurier inſpiroit l'enthouſiaſme poétique: c'eſt par cette raiſon que les poëtes étoient appelés (*Lycophr. Caſſandr. v.* 6.) *Δαφνηφάγοι*, *mangeurs de laurier*.

— Sur une prime d'émeraude, *Melpomene* debout, apuiée ſur un genou, tient un maſque dans la main droite, & dans la gauche une baguette.

— Sur une cornaline, *Melpomene* debout devant une colonne, ayant un maſque en main.

— Enfin ſur une agate-onyx, *Melpomene* aſſiſe tient un maſque à la main.

MELPOMENOS, ſurnom que les Acharniens donnoient à Bacchus; il vient de *μέλπομαι*, *je chante*, & ſignifie *celui qui ſe plait aux chants*.

MÉMACTE, ſurnom qu'on a donné chez les Grecs à Jupiter, en l'honeur de qui on célébroit des fêtes appelées *mémactéries*; & le mois dans lequel on faiſoit cette ſolemnité, s'appeloit *mémactérion*; il commençoit l'hiver. On donne à ce nom pluſieurs étymologies auſſi peu certaines les unes que les autres. Feſtus nous apprend ſeulement qu'en ce jour-là on prioit Jupiter d'être plus doux & moins turbulent dans l'hiver.

MÉMACTÉRIES, MÉMACTÉRION. } *Voyez* MÉMACTE.

MEMBRANÆ, peaux de brebis ſur leſquelles on écrivoit. *Voyez* PERGAMENUM.

MEMBRE. Chaque *membre* ou *portion du corps* étoit autrefois conſacrée & vouée à quelque divinité; la tête à Jupiter, la poitrine à Neptune, la ceinture à Mars, l'oreille à la mémoire, le front au génie, la main droite à la foi ou fidélité, les genoux à la miſéricorde, les ſourcils à Jumon, les ieux à Cupidon, ou ſelon d'autres, à Minerve; le derriere de l'oreille droite à Némeſis, le dos à Pluton, les reins à Vénus, les pieds à Mercure, les talons & les plantes des pieds à Thétis, les doigts à Minerve, &c.

MÉMERCUS, un des deux fils de Jaſon & de Médée, que cette marâtre égorgea avant de s'enfuir à Athènes.

MEMMIA, famille romaine dont on a des médailles.

C. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

MEMMIA, ſeconde femme de Sévere-Alexandre.

SVLPICIA MEMMIA AVGVSTA.

On doute s'il exiſte des médailles de cette princeſſe. Goltzius en a cependant deſſiné une qu'il raporte, mais que l'on ne connoît dans aucun cabinet.

MEMNON, fils de Tithon & de l'Aurore, vint au ſecours de Troye, vers le milieu de la dixieme année du ſiége, avec dix mille Perſans & dix mille Éthiopiens d'Aſie. Il y vint, parce qu'étant fils de Tithon, il étoit neveu de Priam. *Voyez* TITHON. Il s'y diſtingua d'abord par ſa bravoure, & tua Antiloque fils de Neſtor. Mais Achille vint l'ataquer; & après un rude combat, le fit ſuccomber ſous l'éfort de ſon bras. A ce triſte ſpectacle, dit Ovide, on vit pâlir cette couleur vive & vermeille qui brille lorſque l'Aurore paroît, & le ciel demeura couvert de nuages. Cette tendre mere ne pouvant ſoutenir la vue du bûcher qui alloit réduire en cendres le corps de ſon fils, alla, les cheveux épars & les ieux baignés de larmes, ſe jeter aux pieds de Jupiter, le conjurer d'accorder à ſon fils quelque privilége qui le diſtinguât des autres mortels.

Le pere des dieux exauça ſa priere. Dans le moment, le bûcher déja allumé s'écroula: on en vit ſortir des tourbillons de fumée qui obſcurcirent l'air, & des monceaux de cendres qui s'étant condenſés, préſenterent d'abord un corps qui emprunta du feu la chaleur & la vie, & la légéreté de cet élément lui fournit des ailes. Un moment après on vit ſortir de ces cendres une infinité d'oiſeaux qui firent trois fois le tour du bûcher, en faiſant entendre tous les mêmes cris. Au quatrieme, ils ſe ſéparerent en deux bandes, & ſe batirent les uns contre les autres, avec tant de fureur & d'opiniâtreté, qu'ils tomberent auprès du bûcher, comme des victimes qui s'immoloient aux cendres dont ils venoient de ſortir, montrant par-là qu'ils devoient la naiſſance à un homme rempli de valeur. Ce fut auſſi de lui qu'ils prirent le nom de *Memnonides*. Ces oiſeaux ne manquent pas de venir tous les ans dans le même endroit, où, par un ſemblable combat, ils honorent le tombeau de ce héros. Pour l'Aurore, elle verſa des pleurs en abondance ſur la mort de ſon fils, & depuis le jour fatal où elle le perdit, elle n'a point ceſſé d'en répandre. Ce ſont ces mêmes larmes dont ſe forme la roſée du matin.

Pauſanias, parlant des oiſeaux de *Memnon*, dit: ceux qui habitent les côtes de l'Helleſpont, aſſurent que tous les ans, à un jour déterminé, ces oiſeaux vienent balayer un certain eſpace du tombeau de *Memnon*, où on ne laiſſe croître ni arbre ni herbe, & qu'enſuite ils l'aroſent avec leurs ailes, qu'ils vont exprès tremper dans l'eau du fleuve Éſépus.

Memnon eut une ſtatue coloſſale à Thebes en Égypte, au delà du Nil. On diſoit que lorſque les rayons du ſoleil venoient à la fraper, elle rendoit un ſon harmonieux. Strabon, auteur judicieux, nous apprend qu'il l'a vue, & qu'il a entendu le bruit qu'elle faiſoit. „ J'étois, dit-il, „ avec Elius Gallus & une troupe d'amis, lorſ„ que, conſidérant le coloſſe, nous entendîmes „ un certain bruit, ſans pouvoir aſſurer toute„ fois s'il venoit de la ſtatue ou de la baſe, ou „ s'il venoit de quelqu'un des aſſiſtans, car je „ croirois plutôt toute autre choſe, que d'ima„ giner que des pierres arangées de telle ou telle „ maniere, puiſſent rendre un pareil ſon. „ Le pere Kirker attribue ce ſon à quelque reſſort ſecret, qu'il croit avoir été une eſpece de clavecin renfermé dans la ſtatue, & dont les cordes relâchées par l'humidité de la nuit, ſe tendoient enſuite à la chaleur du ſoleil, & ſe rompoient avec éclat, faiſant, dit Pauſanias, un bruit ſemblable à celui d'une corde de viole qui ſe rompt. Cambyſe ayant voulu éclaircir ce myſtere, & y ſoupçonant de la magie, fit briſer le coloſſe depuis la tête juſqu'au milieu du corps: le reſte ſubſiſta long-temps après, & rendit toujours le même ſon. On croyoit encore que *Memnon* rendoit par ſa ſtatue, un oracle tous les ſept ans.

Huet (*dans ſon Traité ſur la ſituation du paradis terreſtre*), a exercé ſon talent pour les conjectures ſur l'hiſtoire de *Memnon*. En la dépouillant de tout le merveilleux mythologique, n'en a-t-il point fait une nouvele fable?

„ Jablonski & le chancelier Mosheim n'ont ſu s'accorder entr'eux, dit M. Paw, au ſujet d'un des coloſſes qu'on voit dans la Thébaide, en avant de *Medinet Habu*. Celui qui eſt le plus mutilé, & dont on a chargé les pieds d'inſcriptions greques & latines, doit être, ſuivant Jablonski, la véritable ſtatue vocale de *Memnon* ou

d'*Aménophis*, dont il eſt tant parlé dans l'antiquité. (Voyez ſon Traité *de Memnone græco & ægyptio hujuſque celeberrimâ in Thebaïde ſtatuâ*); & je ne trouve que des conjectures très-vagues, très-peu fondées dans tout ce qu'on allegue pour combattre ſon ſentiment. Il y a eu en Égypte beaucoup de ſouterrains, de grotes, de galeries percées dans cette couche de pierre calcaire qui y porte la terre végétale, dont la profondeur n'eſt ſouvent que de trois ou quatre pieds: or, comme nous ſavons, & par la connoiſſance du local, & par le témoignage de Pauſanias, que la ſtatue vocale n'étoit point fort éloignée de l'entrée des cryptes, il eſt plus que probable qu'un rameau de ces ſouterrains paſſoit directement ſous le piédeſtal; de ſorte qu'il ne s'agiſſoit que de fraper contre le roc avec un inſtrument de métal, pour faire réſoner le *Memnon*; & ce qui décele entiérement ces artifice, c'eſt que le ſon ne partoit pas de la tête, comme l'inſinue Philoſtrate (*Vit. Apollon. lib. IV. c. 3.*) mais de la plinthe ou du trône ſur lequel la figure étoit aſſiſe. Quand on a perdu la connoiſſance de ce ſouterrain, on a vu ceſſer auſſi ce phénomene. Je ſai bien qu'un ſavant a propoſé là-deſſus une autre explication, où il n'admet que la force des rayons du ſoleil & l'arangement des pierres. (*Voyez Mémoire ſur les obéliſques par le p. G. de l'Oratoire.*) Mais on ſe diſpenſera de réfuter cette opinion bizâre qui pour aplanir une difficulté, en fait naître mille autres. L'excavation pratiquée ſous la baſe du coloſſe dont je viens de parler, n'eſt point une choſe ſans exemple; car, ſous la ſtatue d'ivoire d'Eſculape à Épidaure, on avoit également creuſé un puits qui paroît plutôt avoir ſervi à favoriſer quelque fraude qu'à entretenir l'humidité de l'ivoire, comme on tâchoit de le perſuader aux étrangers. Le chancelier Moſheim penſoit que les prêtres de Thebes ayant perdu l'ancienne ſtatue de *Memnon*, en firent réſoner une autre ſous le regne de l'empereur Domitien, pour oppoſer ce prétendu miracle aux progrès du chriſtianiſme; mais c'eſt réellement porter trop loin l'audace de deviner dans l'hiſtoire d'Égypte, où le premier ordre ſacerdotal avoit été ruiné long-temps avant le chriſtianiſme. Il eſt vrai que les inſcriptions dont on a chargé les pieds de *Memnon*, ne remontent point à une époque plus reculée que le regne de Domitien; mais cela ne prouve autre choſe, ſinon que les étrangers qui virent ce monument dans des temps antérieurs, ne jugerent point à propos d'y écrire leurs noms, comme quelques voyageurs d'Europe ont gravé le leur au ſommet de la plus haute des pyramides.

L'abbé Gédoyn dit, dans ſa Traduction de Pauſanias (*c. III. p. 203.*), qu'il ſortoit du coloſſe de Memnon *un ſon tel que celui des cordes d'un inſtrument de muſique, lorſqu'elles viennent à ſe caſſer*. Il y a dans le texte κιθαρας ῥηξασης; ce qui doit déſigner plus poſitivement le ſon des cordes qui rompent ſur une cithare que une lyre. La caiſſe de pierre qui eſt dans une des ſalles ſépulchrales de la grande pyramide, retentit ſur un ton à peu près ſemblable, lorſqu'on la frape avec un inſtrument de métal ».

Un autre ouvrage (de baſalte, ajoute Pline,) *que l'on dit auſſi conſidérable que celui-ci* (le Nil), *a été conſacré dans le temple de Sérapis à Thebes; on aſſure qu'il repréſente la ſtatue de Memnon, qui rend des ſons tous les jours quand les rayons du ſoleil levant viennent la fraper*. Il ne faut pas confondre la ſtatue de *Memnon* dont Pline parle, avec celle qui ſubſiſte, & qui a inſpiré une ſi grande curioſité aux voyageurs anciens & modernes: non ſeulement cette derniere eſt coloſſale, mais elle eſt de granit; d'ailleurs elle étoit antique à l'égard de Pline, puiſqu'elle étoit placée de ſon temps dans l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, c'eſt-à-dire, hors la ville de Thebes, aſſez près des tombeaux des anciens rois d'Égypte, & qu'elle avoit été élevée avant la conquête que les Perſes firent de ces pays, tandis que la ſtatue de *baſalte*, que Pline préſente comme un objet beaucoup moins conſidérable, étoit conſacrée dans un temple de Sérapis, dont le culte n'a été introduit en Égypte que ſous les Ptolémées.

MÉMOIRE. Dans les cérémonies de l'oracle de Trophonius, on faiſoit boire à ceux qui venoient conſulter *l'eau de l'oubli* & *l'eau de la mémoire*: on les faiſoit auſſi aſſeoir ſur le trône de la *mémoire*. *Voyez* TROPHONIUS. *La mémoire* a été auſſi miſe au nombre des déeſſes, ſous le nom de Mnémoſine.

MÉMOIRES. *Voyez* COMMENTARII.

MEMORIA ſignifioit un écrit abrégé, un papier-journal. Aulu-Gelle dit dans ce ſens: *In veteribus memoriis ſcriptum legimus.*

MEMORIA déſignoit auſſi un tombeau, un monument conſacré à la mémoire de quelqu'un. On lit cette inſcription:

SERVILIUS. TROILUS. SIBI. VIVO.
COMPARAVIT. MEMORIAM
SIBI. ET. SUIS.

MEMORIALES, hiſtoriographes, écrivains qui tenoient regiſtre des grandes actions, pour les inſcrire dans les actes publics, & pour en faire récompenſer les auteurs.

MEMORIALES, étoient auſſi des ſecrétaires des empereurs, diviſés en différens départemens.

MEMPHIS, fils de Jupiter & de Protogénie.

MEMPHIS, dans l'Égypte. MEMPHI. & MEMPHITHÆ. Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin.

» On donne, dit M. Paw, à *Memphis* une enceinte de trois lieues, & il ne faut pas don-

ter qu'on n'y ait compris de grands étangs abſolument comblés de nos jours, un parc ou une quantité de boſquets d'acacia, palmiers, de ſycomores; & enſuite tout le palais royal des Pharaons, qu'on ſait avoir été étendu en longueur d'une extrémité de la ville à l'autre, parce que c'étoit probablement un amas de différens logemens où il y avoit des écuries, un férail & des chapelles. Au reſte, *Memphis* ne s'agrandit, & ne ſe peupla qu'à meſure que Thebes devint déſerte; car il ne faut point croire que ces deux villes aient été très-floriſſantes à la fois, ce que la population de l'Égypte ne permettoit point; & ſi on lit, dans l'ouvrage de M. d'Origny, que vingt mille villes ont pu y exiſter ſans faire aucun tort aux terres labourables (*Voyez l'Égypte ancienne, tom. I, chap. 2.*), nous dirons que telles aſſertions ſont des rêves, qui reſſemblent à ceux que ce même homme a eus ſur l'île Éléphantine, dont l'étendue lui paroiſſoit être prodigieuſe, & nous avons déja eu ſoin d'avertir que cette île n'eſt qu'un point de terre dans le Nil ».

» L'agrandiſſement de Ptolémaïs & d'Alexandrie fit tomber *Memphis* à ſon tour, & la même révolution ariva lorſqu'on bâtit le Caire, ſur lequel les voyageurs modernes ſe ſont autant trompés, que les anciens ſe trompoient touchant la prétendue grandeur de Thebes. On peut être certain que l'enceinte du Caire n'eſt pas à beaucoup près de trois lieues de 2500 toiſes chacune ».

MEMPHITE, nom donné par les anciens à une pierre, qui, miſe en macération, dans le vinaigre, engourdiſſoit les membres au point de rendre inſenſible à la douleur & même à celle de l'amputation. On la trouvoit, diſoit-on, auprès de Memphis en Égypte.

On a donné auſſi quelquefois le nom de *Memphitis* à une eſpece d'onyx, compoſée de couches, dont l'inférieure eſt noire, & la ſupérieure blanche.

MEMPHITIQUE. *Voyez* DANSE.

MEN ou le *Dieu-Mois*. » Les antiquaires, dit M. le Blond dans *l'explication des pierres gravées du palais royal*, ſont convenus de donner le nom de dieu *Lunus* à une figure de jeune homme, repréſentée ſur les médailles avec différens attributs, dont les principaux ſont le bonet phrygien & le croiſſant; mais il s'en faut bien que les antiquaires aient défini d'une maniere ſatisfaiſante cette prétendue divinité. Leurs diſcuſſions, au contraire, n'ont enfanté que des doutes ou des aſſertions ridicules. La plupart ont cru ſur la foi de Spartien, que le dieu *Lunus* n'étoit autre choſe que la Lune même. Cet hiſtorien nous dit dans la vie de Caracalla, que les habitans de la ville de Carrhes croyoient, d'après une ancienne tradition, que ceux qui regardoient la Lune comme une divinité femele étoient le jouet des femmes, & que ceux au contraire qui l'honoroient comme une divinité mâle, triomphoient des charmes & des artifices du beau ſexe, idées puériles, & bien dignes de la ſuperſtition groſſiere qui régnoit au temps où Spartien écrivoit. Nous n'ignorons pas qu'on a quelquefois donné les deux ſexes à la divinité; mais il ne ſeroit pas raiſonable de faire ici l'application de cette doctrine, qui d'ailleurs fut celle des orientaux plutôt que celle des Grecs ».

» Le mot *Lunus* ne ſe trouve que dans Spartien, & cet hiſtorien cité une fois a dû l'être mille; telle eſt la marche des philologues & des commentateurs, & c'eſt ainſi qu'à force de tranſcrire & de répéter ſans examen & ſans critique, on parvient à conſacrer les plus inſignes erreurs. Pour échaper à celle que nous combatons ici, il ſuffit d'examiner les monumens & de conſulter les auteurs qui peuvent ſervir à les expliquer ».

» Le bonet phrygien fait aſſez connoître que la divinité dont il s'agit, tire ſon origine de Phrygie; & la multitude de médailles de cette province & des pays voiſins, dont le type eſt celui d'un jeune homme avec le croiſſant & le bonet phrygien, ne laiſſe ſur cela aucun doute. Non ſeulement les médailles nous apprenent que cette divinité tire ſon origine de Phrygie, mais il y en a même ſur leſquelles ſon nom eſt écrit. Haim en a publié une de la ville de Sardes (*Edit. Kell. part. II. tom. XXI.*), qui préſente le buſte d'un jeune homme avec le bonnet phrygien, le croiſſant autour des épaules, & la légende MHN ΑΣΚΗΝΟC. Sur une autre de Laodicée du Liban (*Vaillant, in Septim. Severo.*), on voit un jeune homme debout, qui retient un cheval par la bride, avec cette légende ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΠΡΟC ΛΙΒΑΝΩ MHN. Un troiſieme de la ville de *Tiberias* (*Vaillant, in Antonin.*) offre le même jeune homme debout, avec le bonet phrygien & la légende TIBEPIEΩN MHN. Enfin, ſur une médaille d'Antioche de Piſidie (*Patin, Num. imperat. p. 175.*), après la légende COL. CAES. ANTIOCH., on lit le mot MENSIS, qui ſe raporte à une figure ſemblable aux précédentes, avec cette différence cependant qu'aux attributs déja cités, celle-ci joint une Victoire qu'elle tient de la main gauche, & un coq qui eſt à ſes pieds. Il paroît donc inconteſtable que la figure repréſentée ſur ces médailles eſt celle du *Mois*, non ſeulement perſonifié, mais encore déifié. En effet, ſi l'on conſulte Strabon, on verra que dans différens pays de l'Aſie Mineure, & principalement en Phrygie, on rendoit un culte au *Mois* appelé MHN en grec. Selon ce géographe, le *Mois* (*lib. XII. p. 580.*) avoit un temple entre Laodicée & Carrure, où on l'honoroit ſous la dénomination particuliere de ΚΑΡΟΣ. Le même auteur nous apprend qu'entre Antioche de Piſidie & Synnades, le *Mois* étoit encore honoré comme une divinité, & que les miniſtres de ſon culte y étoient en très-grand nombre: mais après la mort d'Amyntas, le temple & le culte furent détruits. Dans ce canton,

de dieu *Mois* étoit ſurnomé ΑΡΚΑΙΟΣ. (Ailleurs il eſt nommé ΑΣΚΑΙΟΣ, peut-être faudroit-il lire ΑΣΚΗΝΟC, comme ſur la médaille de Sardes citée ci-deſſus.) „

„ Non loin de la ville de Cabires, appelée depuis Sébaſte par la reine Pytodoris qui l'avoit embélie, on voyoit un temple célebre conſacré au *Mois*, qui y étoit honoré ſous le titre de ΦΑΡΝΑΚΗΣ. Il y avoit dans ce temple pluſieurs *hiérodules* & un domaine ſacré, dont le grand-prêtre percevoit les revenus. C'étoit-là, dit Strabon, que les rois prononçoient le ſerment royal, en ſe ſervant de cette formule: *Je jure par la fortune du roi & par le mois Pharnace*. (*Strabonis l. XII. p.* 557.) On ignore les véritables raiſons qui ont fait donner à ce *mois* le nom de *Pharnace*, & qui l'ont rendu ſi célebre. Il n'y en a de trace ni dans Strabon, ni dans aucun autre auteur. Peut-être le roi *Pharnace* s'étant diſtingué par des grands bienfaits ou par de grandes actions, voulut-on éterniſer ſa mémoire, en appelant un *mois* de ſon nom: de même que les Romains, par honeur pour Jules-Céſar & pour Auguſte, donnerent à deux de leurs *mois* les noms de ces empereurs (Juillet & Août, qui auparavant ſe nommoient *Quintilis* & *Sextilis*). Le *Mois* étoit honoré comme un dieu dans preſque toute l'Aſie-Mineure, & l'on doit préſumer que chaque *Mois* de l'année étoit encore révéré ſous un nom particulier: or, c'eſt dans ce ſens que l'on rendoit un culte à celui de *Pharnace*. Vaillant (*Reg. Parth. hiſt. tom. II. p.* 52.), M. Eckel (*Num. vet. anecdota tab. XI. n.* 3.) & Gori (*Muſ. florentin.*) ont publié des médailles du roi *Pharnace*, dont le revers préſente la figure d'un jeune homme avec différens attributs, &c. Ce type, qui a été pour eux une énigme, ne peut être autre choſe que *le mois Pharnace*. „

„ Il faut convenir qu'il y a un grand rapport entre la Lune & le dieu MÊN des Grecs, d'autant que la plupart des anciens peuples ont compté leurs années par *mois* lunaires: mais ce rapport ne prouve rien contre notre opinion. L'origine de la déification du *Mois*, & de ſa repréſentation avec le bonet phrygien & le croiſſant, vient de ce que les habitans de Phrygie, après avoir adopté ou plutôt conſacré la forme des *mois* lunaires, imaginerent non ſeulement de déifier le *Mois*, & de lui donner le croiſſant pour marque de ſa dépendance de la Lune, mais de le repréſenter encore avec le bonet phrygien, pour s'aſſurer à jamais la gloire de cette invention. Son culte fut établi dans pluſieurs pays, ſur les médailles deſquels on le voit repréſenté „.

„ Le bonet phrygien & le croiſſant ſont, comme nous l'avons déja obſervé, les attributs principaux du dieu *Mois*. On voit cependant ſon buſte avec le croiſſant, mais ſans bonet, & la tête couronée de laurier, ſur une médaille de Galatie (*Rec. de Méd. de peup. & de villes. tom. II. pl. XXXIX.*) On le voit au contraire ſur une pierre gravée dans le recueil du comte de Caylus (*Antiq. tom. II. pl. XLIX.*), avec le *cornu* ou bonet phrygien, & ſans croiſſant: on le reconoît ſur-tout à l'étoile placée des deux côtés du bonet; l'on doit remarquer qu'il n'a point de tou. C'eſt ainſi qu'on le voit ſans cou & ſans croiſſant ſur une cornaline du cabinet du duc d'Orléans, ayant ſeulement un bonet phrygien parſemé d'étoiles. Une médaille d'Antiochus Dionyſus, ſur laquelle il eſt repréſenté, avec le croiſſant aux épaules & le bonet phrygien, ceint d'une eſpece de diadême & orné d'étoiles (Liebe *Gotha. Numar. p.* 111.), ne permet pas de douter que ce ne ſoit la même divinité qui eſt ſur notre cornaline „.

„ D'autres fois, on le voit debout, habillé à la phrygiene, avec le bonet du pays, s'apuiant ſur une haſte, tantôt ſans fer & tantôt armée, portant ſouvent une petite montagne, une Victoire, ou tenant la patere, & ayant à ſes pieds un coq & quelquefois une tête de bœuf „. *Voyez* LUNUS.

MENA ou MÉNÉ, divinité qui étoit révérée à Rome & invoquée par les femmes & les filles, comme celle qui préſidoit à l'écoulement de leur ſang menſtruel. Dans les dérangemens ou les ſuppreſſions de cette ſécrétion naturelle, elles faiſoient des offrandes à la déeſſe *Méné*. Son nom vient du grec μὴν, *mois*, ou μήνη, *lune*. Quelques philologues la prenent pour la lune elle-même. S. Auguſtin parle de *Mena* dans la *Cité de Dieu* (*liv. IV.*).

MÉNADES ou FURIEUSES. On appeloit ainſi les bacchantes, à cauſe des cérémonies étranges qu'elles faiſoient dans leurs fêtes, où elles ſautoient, danſoient, couroient toutes échevelées, & faiſoient des contorſions extraordinaires & des actions violentes, juſqu'à tuer ceux qu'elles rencontroient, & porter leurs têtes en ſautant. *Voyez* BACCHANTES, THIADES.

Ce mot eſt dérivé de μαίνομαι, *être en fureur*.

MENÆ, en Sicile. MENAINON.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en bronze.
O. en or.
RRR. en argent.

Leurs types ordinaires ſont:

Deux torches en ſautoir.
Une maſſue.
Une lyre.
Eſculape.
Victoire dans un bige.

MENAF, divinité des Arabes avant la fondation du mahométiſme.

MÉNAGYRTES, ſurnom des galles ou prêtres de Cybele, ainſi appelés parce qu'ils alloient, à certains jours du mois, ramaſſer des aumônes pour la grande mere; & parce que, pour attraper de l'argent, ils faiſoient des tours de ſoupleſſe, ce que ſignifie ce nom. *Voyez* AGYRTES;

MÉTRAGYRTES, ſynonyme de MÉNAGYRTES ; Béliſaire.

Ce mot eſt formé de *μὴν*, *mois*, & d'*ἀγύρτης*, *un charlatan*.

MÉNALE, montagne d'Arcadie, qui fut le théâtre d'un des travaux d'Hercule. Une biche qui avoit les cornes d'or & les pieds d'airain, avoit ſon gîte au mont *Ménale*. Elle étoit ſi légere à la courſe, que perſone ne pouvoit l'atteindre. Hercule fut envoyé par Euryſthée pour la prendre ; il ne vouloit pas la tuer, parce qu'elle étoit conſacrée à Diane. Elle exerça pendant un temps Hercule à courir après elle ; mais enfin elle fut priſe en voulant paſſer le fleuve Ladon. Hercule l'apporta ſur ſes épaules à Mycenes. Le mont *Ménale* étoit particuliérement conſacré à Diane, parce que c'étoit un terrain propre à la chaſſe.

Ménale étoit auſſi une ville d'Arcadie, célebre par le culte qu'on y rendoit au dieu Pan.

MÉNALIPPE, ſœur d'Antiope, reine des Amazones, fut faite priſoniere par Hercule dans la guerre qu'il fit à ces héroïnes. Elle ſe racheta en donnant pour ſa rançon la ceinture de la reine, avec ſes armes & ſon baudrier.

MÉNALIPPE, une des maîtreſſes de Neptune, fut honorée à Sycione, où l'on célébroit en ſon honneur une fête appelée de ſon nom *Ménalippies*.

MÉNALIPPE, fille de Théſée & de Périgone. *Voyez* PÉRIGONE.

MÉNALIPPIES. *Voyez* MÉNALIPPE.

MÉNALIPPUS, jeune homme, amant de Cométhо.

„ A Patra, en Achaïe, dit Pauſanias, étoit le temple de Diane-Triclaria, dont la prêtreſſe étoit toujours une vierge, obligée de garder la chaſteté juſqu'à ce qu'elle ſe mariât ; dans lequel cas le ſacerdoce paſſoit à une autre. Or il arriva qu'une jeune fille d'une grande beauté, nommée *Cométho*, étant revêtue du ſacerdoce, *Ménalippus* le jeune homme de ſon temps le mieux fait, le plus acompli, devint amoureux d'elle. Voyant qu'il en étoit auſſi aimé, il la demande en mariage à ſon pere. Le naturel des vieillards, dit l'hiſtorien, eſt de s'oppoſer toujours à ce que ſouhaitent les jeunes gens, & d'être ſur-tout fort peu touchés de leurs amours ; par cette raiſon, *Ménalippus* ne put obtenir de réponſe favorable, ni des parens de la fille, ni des ſiens. On vit en cette occaſion, comme en bien d'autres, que quand une fois l'amour nous poſſede, toutes les loix divines & humaines ne nous ſont plus de rien „.

„ *Ménalippus* & Cométho ſatisfirent leur paſſion dans le temple même de Diane ; & le ſaint lieu alloit être pour eux comme un lit nuptial, ſi la déeſſe n'avoit donné des marques terribles de ſa colere : car la profanation de ſon temple fut ſuivie d'une ſtérilité générale, en ſorte que la terre ne produiſoit aucun fruit ; & enſuite des maladies populaires emporterent beaucoup de monde. Ces peuples ayant eu recours à l'oracle de Delphes, la pythie leur apprit que l'impiété de *Ménalippus* & de Cométho étoit la cauſe de tous leurs maux, & que le ſeul moyen d'apaiſer la déeſſe étoit de lui ſacrifier à l'avenir, tous les ans, un jeune garçon & une jeune fille qui excellaſſent en beauté ſur tous les autres. Ainſi, pour le crime de ces deux amans, on voyoit périr de jeunes filles & de jeunes hommes qui en étoient très-innocens : leur ſort & celui de leurs proches étoient bien cruels, tandis que *Ménalippus* & Cométho, ſeuls coupables, ſembloient moins malheureux ; car du moins avoient-ils contenté leurs déſirs, & les amans ſe trouvent heureux de pouvoir ſe ſatisfaire, même aux dépens de leur vie „.

Pour ſavoir comment ceſſa cette barbare coutume de ſacrifier des hommes à Diane-Triclaria, *voyez* EURIPILE, fils d'Évémon, & TRICLARIA. Ce paſſage eſt tout entier de Pauſanias ; & les réflexions qui y ſont jointes, ſont auſſi de cet hiſtorien.

MÉNALUS, pere d'Atalante. *Voyez* ATALANTE.

MÉNASINUS, fils de Pollux, avoit une ſtatue à Corinthe, dans le temple bâti en l'honneur de ſon pere.

MENDE, en Macédoine. MENDÆI.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent..... *Pellerin*.

O. en or.

O. en bronze.

Leur type ordinaire eſt Silene.

MENDÈS. Ce mot déſignoit un bouc dans la langue antique des Égyptiens, ſelon Hérodote (*lib. 2. cap.* 46.) le grand étymologique, & Suidas, au mot. *Mendès*. Mais Jablonski (*Pantheon Ægyptiorum lib. II. cap.* 6.) n'a jamais trouvé dans les livres cophtes, le mot *mendès*, pour exprimer le bouc ; c'eſt toujours celui de *Bareit*. Il en a conclu avec vraiſemblance qu'Hérodote s'étoit trompé, en donnant au bouc le nom égyptien du dieu dont cet animal étoit le ſymbole ; & que ſon erreur avoit été copiée par les écrivains grecs qui l'ont ſuivi.

Les Grecs ont mieux connu l'origine de la divinité appelée *Mendès*, en l'aſſignant pour le ſymbole de la nature ou de la puiſſance créatrice de tous les êtres ſublunaires, & en lui aſſimilant le dieu Pan dont l'origine greque étoit la même. Le véritable ſens du mot cophte *mendès* eſt, celui qui engendre beaucoup.

C'eſt dans le ſens de divinité productrice, que *mendès* étoit un des ſymboles du ſoleil, ſource de vie pour la nature entiere.

Les anciens regardoient le bouc comme l'animal le plus enclin à l'acte de la génération. Horapollon (*lib. II. cap.* 48.) dit même que le bouc peut s'y livrer dès le ſeptieme jour après ſa naiſſance. Ces propriétés réelles & fabuleuſes le firent aſſigner par les Égyptiens pour le ſymbole

de *mendès*, & par les Grecs, pour celui de Pan, deux divinités qui, toutes les deux, étoient l'emblême d'une même propriété de la nature, celle de tout produire.

Par la même raiſon, le *phallus*, emblême de la génération, fut un ſecond ſymbole de *Mendès* ou de Pan; adoré dans la ville de Panopolis, ſous le nom de Chemmis.

Une nome & une ville appelées *Mendès*, & ſitués vers une des embouchures du Nil, rendoient un culte au bouc, & s'abſtenoient, pour cette raiſon, de manger des chevres. Des vers, rapportés par Strabon (*lib. XVII.*) font mention d'une cérémonie religieuſe très-extraordinaire, pratiquée par les femmes de *Mendès*. Celles-ci, dans le deſſein de ſe rendre fécondes, ſe prêtoient aux approches les plus laſcives du bouc conſacré au dieu de la fécondité.

La divinité adorée à Panopolis ſous le nom de Pan, portoit encore les noms de *Mendès*, de *Chemmis*, d'*Iſchmum*, d'*Eſmun* ou le huitieme, c'eſt-à-dire, la divinité créée le premiere après les ſept planetes, d'*Anée* enfin, ou d'*Endès*. *Voyez* ces mots.

MENDÈS, dans l'Égypte. MENA.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales en l'honneur d'Hadrien.

MENDIANT. Les Égyptiens, dit Hérodote, ne ſouffroient ni *mendians* ni fainéans, ſous aucun prétexte. Amaſis avoit établi des juges de police dans chaque canton, par-devant leſquels tous les habitans du pays étoient obligés de comparoître de temps en temps, pour rendre compte de leur profeſſion, de l'état de leur famille, de la maniere dont ils s'entretenoient; & ceux qui ſe trouvoient convaincus de fainéantiſe, étoient condamnés comme des ſujets nuiſibles à l'état. Afin d'ôter tout prétexte d'oiſiveté, les intendans des provinces étoient chargés d'entretenir, chacun dans leur diſtrict, des ouvrages publics, où ceux qui n'avoient point d'occupation étoient obligés de travailler. *vous êtes des gens de loiſir*, diſoient leurs commiſſaires aux Iſraelites, en les contreignant de fournir chaque jour un certain nombre de briques; & les fameuſes pyramides ſont en partie le fruit des travaux de ces ouvriers, qui ſeroient demeurés ſens cela dans l'inaction & dans la miſere.

Le même eſprit régnoit chez les Grecs: Lycurgue ne ſouffroit point de ſujets inutiles; il régla les obligations de chaque particulier, conformément à ſes forces & à ſon induſtrie. Il n'y aure point dans notre état de *mendiant* ni de vegabond, dit Platon; & ſi quelqu'un prend ce métier, les gouverneurs des provinces le feront ſortir du pays. Les anciens Romeins, attachés au bien public, établirent pour une premiere fonction de leurs cenſeurs, de veiller ſur les *mendians* & les vagabonds, & de faire rendre compte aux citoyens de leur temps. *Cavebant ne quis otioſus in urbe oberraret*. Ceux qu'ils trouvoient en foule, étoient condamnés aux mines ou autres ouvrages publics. Ils ſe perſuaderent que c'étoit mal placer ſa libéralité, que de l'exercer envers des *mendians* capables de gâgner leur vie. C'eſt Plaute lui-même qui débite cette ſentence ſur le théâtre. *De mendico male meretur qui dat ei quod edat aut bibat; nam & illud quod dat, perdit, & producit illi vitam ad miſeriam*. En effet, il ne faut pas que dans une ſociété policée, des hommes pauvres, ſans induſtrie, ſans travail, ſe trouvent vêtus & nouris; les autres s'imagineroient bientôt qu'il eſt heureux de ne rien faire, & reſteroient dans l'oiſiveté.

Ce n'étoit donc pas par dureté de cœur que les anciens puniſſoient ce vice, c'étoit par un principe d'équité naturele; ils portoient la plus grande humanité envers leurs véritables pauvres qui tomboient dans l'indigence, ou par la vieilleſſe, ou par des infirmités, ou par des événemens malheureux. Chaque famille veilloit avec attention ſur ceux de ſes parens ou de ſes alliés qui étoient dans le beſoin, & elle ne négligeoit rien pour les empêcher de s'abandoner à la mendicité qui leur paroiſſoit pire que la mort: *malim mori quam mendicare*, dit un ancien. Chez les Athéniens, les pauvres invalides recevoient tous les jours du tréſor public deux oboles pour leur entretien. Dans la plupart des ſacrifices, il y avoit une portion de la victime qui leur étoit réſervée; & dans ceux qui étoient offerts tous les mois à la déeſſe Hécate, par les perſones riches, on y joignoit un certain nombre de pains & de proviſions; mais ces ſortes de charités ne regardoient que les pauvres invalides, & nullement ceux qui pouvoient gâgner leur vie. Quend Ulyſſe, dans l'équipage de *mendiant*, ſe préſente à Eurimaque, ce prince le voyant fort & robuſte, lui offre du travail & un ſaleire, ſinon, dit-il, je t'abandone à ta mauvaiſe fortune. Ce principe étoit ſi bien gravé dans l'eſprit des Romains, que leurs loix portoient qu'il valoit mieux laiſſer périr de faim les vagabonds, que de les entretenir dans leur fainéantiſe. *Potius expedit*, dit la loi, *inertes fame perire, quam in ignavia fovere*.

MENDIANT (ſtatue de). *Voyez* BÉLISAIRE.

MENDICULA, habillement dont on ne connoît que le nom conſervé dans ces vers de Pleute (*Epid. 2. 2. 39.*):

Quid erat induta? an mendiculam?

Quelques commentateurs ont hazardé cette conjecture; il faut lire *meddiculam* au lieu de *mendiculam*, & alors ce mot ſeroit dérivé de *meddix*, nom d'un magiſtrat des Oſques, ſelon Feſtus.

MENDOLE, poiſſon du genre des ſpares. Les Grecs l'appeloient *μαινὶς* ou *μαίνη*. Euſtethe rapporte qu'on avoit coutume de le ſacrifier à Diane, à cauſe de l'analogie de ſon nom avec la *manie*, eſpece de fureur que l'on attribuoit à la colere de Diene.

MÉNÉ. *Voyez* MENA.

MÉNECÉE *ou* MENETIUS. *Voyez* CREON.

MÉNŒCE, fils de Créon, roi de Thebes, fut une des victimes de la premiere guerre de Thebes. Le devin Tirésias déclare à Créon de la part des dieux, que s'il veut sauver Thebes, il faut que son fils *Ménécée* soit immolé. Créon, frapé de cet oracle, veut savoir du moins sur quel fondement les dieux demandent le sang de son fils. Il apprend que la mort de cet ancien dragon consacré à Mars, & tué par Cadmus, en est la cause. Le dieu, dit Tirésias, veut encore venger sa mort dans le sang d'un des princes issus des dents du dragon. Or, *Ménécée* étoit le dernier de cette race: il n'étoit point marié, en un mot c'étoit la victime que demandoit le dieu Mars, & il falloit que son sang teignît la caverne même du dragon. Créon se dispose à mourir plutôt lui-même, & il ordone à son fils de fuir promptement loin de Thebes. *Ménécée* pour tromper la douleur de son pere, fait semblant de se rendre à ses ordres; mais il part décidé à se précipiter du haut des murs vers l'antre du dragon, après s'être frapé, afin de l'arroser de son sang. *Voyez* CADMUS.

MÉNELAIES, fête qui se célébroit à Théraphné, en l'honneur de Ménélas qui y avoit un temple. Les Habitans de cette ville de Laconie assuroient que Hélene & lui y étoient inhumés dans un même tombeau. Il est vrai que dans les *Troyenes* d'Euripide, Ménélas se réconcilie de bonne foi avec son infidele épouse, & la ramene à Lacédémone.

Les Rhodiens avoient une autre traditon. *Voyez* POLIXO.

MENELAIS, dans l'Égypte. MENE. *&* MENEAAI. *&* MENEAAITΩN.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien, de Marc-Aurele.

MÉNÉLAS ou MÉNÉLAUS, frere d'Agamemnon & fils d'Atré, selon l'opinion commune. *Voyez* ATRIDES. Ce prince épousa la fameuse Hélene, fille de Tyndare, roi de Sparte, & succéda au royaume de son beau-pere. Quelque temps après, le beau Pâris ariva à Sparte pendant l'absence de *Ménélas*, que les afaires de son frere avoient conduit à Mycenes; & s'étant fait aimer d'Hélene, il l'enleva, & causa par ce rapt la guerre de Troyes. *Voyez* HÉLENE, PÂRIS.

Ménélas, outré de cet afront, en instruit tous les princes de la Grece, qui s'étoient engagés par les sermens les plus saints de donner du secours à l'époux d'Hélene, si on venoit à lui enlever son épouse. *Voyez* TYNDARE. Les Grecs prenent les armes, se rassemblent en Aulide, & tous prêts à partir, ils se voient arrêtés par un oracle qui exige qu'Iphigénie soit immolée, pour procurer aux Grecs un heureux succès. Agamemnon, gâgné par les raisons de *Ménélas*, consent au sacrifice de sa fille, & écrit à Clytemnestre de lui envoyer promptement Iphigénie au camp; mais bientôt la pitié l'emporte, & il envoie un contre-ordre. *Ménélas*, instruit de son changement, arrête le messager, se saisit de la lettre, & va faire à son frere les plus vifs reproches sur son inconstance. Mais quand il voit la princesse & les larmes couler des ieux du pere, il ne peut lui-même retenir ses pleurs; il ne veut plus qu'on sacrifie Iphigénie à ses intérêts. „ La pitié est entrée dans mon cœur „ dit-il (dans l'*Iphigénie en Aulide d'Euripide*, *act.* II. *p.*), „ à la seule pensée d'une fille de mon frere, égorgée sur les autels pour ma querele. Qu'a cette princesse à „ démêler avec Hélene? & pourquoi faut-il racheter aux dépens de son sang une ingrate „ beauté? Congédions plutôt l'armée, & qu'elle „ parte d'Aulide „. *Voyez* IPHIGÉNIE.

Les Grecs & les Troyens étant en présence sous les murs de Troyes, prêts à combatre, Pâris & *Menelas* proposent de se batre en combat singulier, & de vider eux seuls la querele. On convint que si Pâris tue *Ménélas*, il gardera Hélene avec toutes ses richesses, & les Grecs retourneront en Grece, amis des Troyens; mais que si *Ménélas* tue Pâris, les Troyens rendront Hélene avec toutes ses richesses, & payeront aux Grecs & à leurs descendans un tribut qui les dédomage des frais de cette guerre. Tout étant réglé, ils entrent en lice. *Menélas* a l'avantage; mais Vénus voyant son favori prêt à succomber, le dérobe aux coups de son ennemi, & l'emporte dans la ville, c'est-à-dire, que Pâris prend la fuite. Le vainqueur demande le prix du combat; mais les Troyens refusent d'acomplir le traité, & quelqu'un d'entr'eux lui tire une fleche dont il est blessé légérement. Cette perfidie fit recomencer les hostilités.

Après la prise de Troyes, les Grecs remettent Hélene entre les mains de *Ménélas*, & le laissent maître de sa destinée. Il est déterminé, dit-il (dans les *Troyenes d'Euripide*), à la conduire dans la Greee, pour l'immoler à son ressentiment & aux mânes de ceux qui ont péri dans la guerre de Troye. Hélene demande à se justifier: elle prétend d'abord que *Ménélas* doit s'en prendre à Vénus & non pas à elle „ Eh! le moyen, dit-elle, „ de résister à une déesse, à qui Jupiter même „ obéit „! Elle reproche ensuite à son époux de s'être absenté fort à contre-temps de son palais, après y avoir reçu Pâris. Elle lui dit qu'après la mort de ce ravisseur, elle tâcha plusieurs fois de sortir de Troye pour se retirer au camp des Grecs, & que les sentinelles la surprirent quand elle voulut descendre des murailles par une corde. Elle ajoute que ce fut par force qu'elle épousa Déiphobe: enfin, elle lui fait valoir comme une preuve de sa tendresse le sacrifice qu'elle lui fit de Déiphobe, qui avoit succédé auprès d'elle à Pâris, & qui fut livré à *Ménélas*. Cette derniere raison fit impression sur l'époux, il se réconcilia de bonne foi avec Hélene, & la ramena à Sparte. Pausanias fait mention d'une statue de

Ménelas,

Ménélas, qui, l'épée à la main, poursuit Hélene, comme il fit, dit-il, après la prise de Troye. L'on ajoute que l'épée lui tomba des mains, dès qu'il eut vu la gorge de sa femme, & qu'il souffrit ses embrassemens & ses caresses.

Ménélas n'ariva à Sperte que la huitieme année après son départ de Troye. Les dieux, dit Homere, le jeterent sur la côte d'Égypte, & l'y retinrent long-temps, parce qu'il ne leur avoit pas offert les hécatombes qu'il leur devoit. Il y seroit même péri sans le secours d'Eidothée & de Protée. *Voyez* PROTÉE. Ce fut-là que *Ménélas*, selon une tradition raportée par Hérodote, retrouva Hélene, comme nous l'avons dit à son article. L'historien ajoute que ce prince, après avoir recouvré chez les Égyptiens sa femme & ses trésors, se montre ingrat envers eux, & ne reconut que par une action barbare les services qu'il en avoit reçus. Car voulant s'embarquer pour retourner en Grece, & les vents lui étant toujours contraires, il s'evise d'une chose horrible pour découvrir la volonté des dieux. Il prit deux petits enfans des habitans du pays, les fit tuer, & les ouvrit pour chercher dans leurs entrailles les présages de son départ. Par cette cruauté dont on eut bientôt connoissance, il se rendit odieux à toute l'Égypte, & ayent été poursuivi comme un barbare, il s'enfuit, sur ses vaisseaux, en Lybie.

Euripide fait encore jouer deux mauvais rôles à *Ménélas* dans son *Andromaque* & dans son *Oreste*. Hermione, jalouse de l'amour que Pyrrhus a pour Andromaque, veut faire périr cette princesse & son fils: *Ménélas*, se prétant aux fureurs de sa fille, les fait lui-même conduire à la mort; mais le vieux Pélée, pere d'Achille, prend leur défense, fait de sanglans reproches à *Ménélas*, lui impute à lui seul tous les maux de la Grece, pour racheter une furie qu'il auroit dû laisser à Troye avec exécration, en donnant même une récompense à ses ravisseurs, pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Il ne ménage pas plus l'honeur de *Ménélas* en fait de brevoure: il le représente comme un héros de parade, revenu seul sans blessures, qui, bien loin d'ensanglanter ses armes, les a tenues soigneusement cachées, & & qui n'a raporté de Troye que celles qu'il y avoit portées. Il lui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigénie qu'il a extorqué d'Agamemnon, sans rougir de contraindre un frere à immoler sa propre fille. „ Tant vous appréhendiez, dit-il, „ de ne pas recouvrer une femme intraitable, „ ! Il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la revoyant, & de s'être laissé bassement gâgner par d'artificieuses caresses. Enfin il le couvre de confusion au sujet de l'action odieuse qu'il veut commettre en la personne de Molossus & d'Andromaque, & ordone enfin au pere & à la fille de retourner au plutôt à Sparte.

Oreste, après avoir tué Clytemnestre sa mere, est poursuivi par Tyndare qui demande son supplice aux Argiens. Oreste a recours à son oncle *Ménélas*, & lui dit: „ Faites pour moi ce que „ mon pere a fait pour vous; il s'est livré à la „ guerre de Troye pour votre querele, il s'est „ exposé durant dix années. Ce ne sont pas dix „ années que je vous demande, c'est un seul jour „ & quelques démarches en faveur du fils de vo„ tre bienfacteur & de votre frere „. *Menelas* qui veut perdre Oreste pour envahir ses états, feint de s'intéresser pour lui; mais il craint, dit-il, de prendre hautement sa défense, & offre seulement d'employer ses prieres auprès des Argiens. *Voyez* ORESTE.

Ménélas eut à Théraphné en Laconie un temple commun avec Hélene. Les habitans de cette ville prétendirent qu'Hélene & lui étoient inhumés dans le même tombeau. *Voyez* HÉLENE.

Winckelmann a reconu *Ménélas* sur deux basreliefs antiques, l'un du Capitole, appelé *l'urne d'Alexandre Severe*, & l'autre de la villa Borghese, publié dans les *Monumenti antichi inediti*, n. 124. Ils représentent la colere d'Achille contre Agamemnon, à cause de l'enlévement de Briséis. Agamemnon & *Ménélas* sont assis l'un vis-à-vis de l'autre; Ulysse est placé à côté de *Ménélas*, qui n'a ni bandeau royal, ni sceptre, ni marche-pied, comme son frere Agamemnon, parce qu'il lui obéissoit dans l'armée des Grecs.

MÉNÉPHRON, fut changé en bête brute, pour avoir cherché à commettre un inceste avec sa fille. (*Ovid. Met. VII.*)

MÉNESTHÉE, fils de Péthéus, monta sur le trône d'Athènes par le secours des Tyndarides. Il commandoit les troupes athéniennes au siége de Troye. Il n'y avoit point d'homme égal à lui, dit Homere, pour ranger une armée en bataille.

MÉNESTHO, une des filles de l'Océan & de Thétis.

MENESTRATOR ab Hercul. primig. On lit dans une inscription raportée par Gruter (313. 2.) ce mot, mis pour *ministrator*, aide, serviteur, &c.

MÉNÉTIUS, fils de Japet & frere d'Atlas, écrasé d'un coup de foudre & précipité dans les enfers, pour s'être souillé de plusieurs crimes, dit Hésiode, qui n'en spécifie aucun.

MÉNÉTIUS, bouvier de l'enfer. Ayant voulu s'opposer à Hercule, & défendre le chien Cerbere, fut tué par ce héros, qui l'embrassa & le serra tellement, qu'il lui brisa tous les os.

MÉNÉTIUS, fils d'Actor & d'Égine, fut pere du fameux Patrocle. *Voyez* ACTOR.

MENI, idole que les Juifs adorerent. Les uns le prenent pour Mercure; les autres dérivent son nom de *manoh*, banquier, & en font aussi le dieu des commerçans. On croit enfin, avec plus de vrai-semblance, que c'étoit le *Men* des Assyriens, c'est-à-dire, le dieu du mois, ou la lune.

MÉNIAMBE (*Musiq. des anc.*) nome de cithare des grecs, qui s'acompagnoit avec les flû-

tée, ou que l'on exécutoit ſur des flûtes. (Pollux, *Onomaſt. lib. IV. c. X.*)

MÉNIANE. *Voyez* COLONNE mœniene.

MENIPPE, une des cinquante néréides.

MÉNIPPÉE, ſatyre mêlée de proſe & de vers. Elle fut ainſi nommée de Ménipps Gadarénien, philoſophe cynique, qui, par une philoſophie plaiſante & badine, ſouvent auſſi inſtructive que la philoſophie la plus ſérieuſe, tournoit en raillerie la plupart des choſes de la vie auxquelles notre imagination prête un éclat qu'elles n'ont point. Cet ouvrage étoit en proſe & en vers; mais les vers n'étoient que des parodies des plus grands poëtes. Lucien nous a donné la véritable idée du caractere de cette eſpece de ſatyre, dans ſon dialogue intitulé *la Nécromancie*.

Elle fut auſſi appelée *Varronienne*, du ſavant Varron, qui en compoſa de ſemblables, avec cette différence que les vers qu'on y liſoit étoient tous de lui, & qu'il avoit fait un mélange de grec & de latin. Il ne nous reſte de ces ſatyres de Varron que quelques fragmens, le plus ſouvent fort corrompus, & les titres, qui montrent qu'il avoit traité un grand nombre de ſujets.

Le livre de Sénèque ſur la mort de l'empereur Claude; celui de Boëce, *de la Conſolation de la philoſophie*; l'ouvrage de Pétrone, intitulé *Satiricon*; & *les Céſars*, de l'empereur Julien, ſont autant de *Satyres ménippées*, entiérement ſemblables à celles de Varron.

MENIPPUS, pere d'Orphée, ſelon quelques mythologues.

MHNIΣKOI, MÉNISQUES, } plaques rondes que les anciens plaçoient ſur la tête des ſtatues, afin que les oiſeaux ne s'y repoſaſſent point, & ne les ſouillaſſent point de leurs ordures.

On a cru, mal-à-propos, qu'elles étoient le modele des auréoles placées autour de la tête des Saints du chriſtianiſme. Mais les auréoles reſſemblent plus au *nimbe* des anciens. *Voyez ce mot.*

MÉNOLE, MÉNOLIEN, } *tout furieux*, ſurnom de Bacchus, forme de *μαίνομαι, je ſuis furieux*, & d'*ὅλος, tout*. (*Clemens Alexandr. Protrept.*)

MÉNOPHANE, un des généraux de Mithridate, comptant pour rien la religion, dit Pauſanias, oſa inveſtir Délos, que le culte d'Apollon ſembloit mettre à couvert de toute inſulte. L'ayant trouvé ſans fortifications ni murailles, & les habitans ſans armes, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Il paſſa au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de capable de réſiſter, étrangers & citoyens, s'empara de leurs effets, pilla & enleva la ſtatue du dieu, qu'il jeta dans la mer. Mais il ne put échaper à la vengeance d'Apollon, qui le fit périr ſur la mer, lorſqu'il s'en retournoit chargé de ces ſacrées dépouilles.

MENOTYRANNUS, ſurnom donné à Atys, pris pour le ſoleil, parce que cet aſtre eſt le ſeigneur & le maître de tous les mois. *Voyez* MOIS.

On lit dans l'inſcription d'un taurobole, rapportée par Gruter, ce ſurnom, qui eſt formé de *μὴν, mois*, & de *τύραννος, roi*.

MENS, la penſée, l'intelligence, l'âme. Les Romains en avoient fait une divinité, qui ſuggéroit de bonnes penſées, & détournoit celles qui ne ſervent qu'à ſéduire & à jeter dans l'erreur. Le préteur T. Ottacilius voua à cette divinité un temple, qu'il fit bâtir ſur le Capitole, lorſqu'il fut créé duumvir. Plutarque lui en donne un autre dans la huitieme région de la ville. Ce dernier fut voué par les Romains, dans la conſternation où les jeterent la perte de la bataille d'Allia & la mort du conſul Flaminius. On conſulta, dit-Tite-Live, les Livres ſybillins; & en conſéquence, on promit de grands jeux à Jupiter, & deux temples, l'un à Vénus Érycine, l'autre au bon eſprit *Menti*.

Ovide raporte cette tradition. (*Faſt.* 6. 240.)

Mens quoque numen habet. Menti delubra videmus,
Vota metu belli, perfide Pane, tui.

On lit dans Gruter (99. 7.) l'inſcription ſuivante en l'honneur de *Mens*:

M. SEPTIMIUS. C. F.
MENTI. FIDEIQ. DEAE
PRAESENTISSIMUS
EX. VOTO. S. P.

Le même compilateur raporte un ancien calendrier, dans lequel on aſſigne à cette divinité une fête dans le mois de juin, deux jours après les nones.

MENSA. *Voyez* TABLE.

MENSA, large pierre ſépulcrale placée ſur les ſépultures. Il en eſt fait mention dans l'inſcription ſuivante, raportée par Gruter (850. 6.):

M. M.
MINUCIAE. RUFINAE
INNOCENTISSIMAE. FEMINAE
QUAE. VIXIT. ANNIS. XXIII
MENSE. UNO. DIEB. XXIV
MINUCIA. DOMITIA. SORORI
POSUIT. MENSAM. CONTRA
VOTUM.

MENSAE déſignoit les mets eux-mêmes & des gâteaux ſur leſquels on les ſervoit quelquefois.

MENSAIRE. *Voyez* *MENSARIUS*.

MENSALIS, ſurnom de Junon, qui étoit ſynonyme de ſon autre ſurnom *kalendaris*. On lui

avoit conſacré les kalendes de chaque mois, jours auxquels ſe faiſoient les prêts à intérêts & leurs paiemens. *Menſalis* étoit relatif aux préteurs, *menſarii*, & à leurs comptes, appelés ſouvent *menſæ*.

MENSARII, } officiers que l'on élut à Ro-
MENSAIRES, } me, au nombre de cinq, l'an de cette ville 402, pour la premiere fois. Ils tenoient leurs ſéances dans les marchés. Les créanciers & les débiteurs comparoiſſoient devant eux; on examinoit leurs affaires; on prenoit des précautions pour que le débiteur s'aquitât, & que ſon bien ne fût plus engagé aux particuliers, mais ſeulement au public qui avoit pourvu à la ſûreté de la créance. Il ne faut donc pas confondre les *menſarii* avec les *argentarii* & les *numularii*: ces derniers étoient des eſpeces de marchands qui faiſoient commerce d'argent. Les *menſarii*, au contraire, étoient des hommes publics qui devenoient ou quinquevirs ou triumvirs; mais ſe faiſoit *argentarius* & *nummularius* qui vouloit. L'an de Rome 556, on créa, à la requête du tribun du peuple M. Minucius, des triumvirs & des *menſaires*. Cette création fut occaſionée par le défaut d'argent. En 538, on confia à de pareils officiers les fonds des mineurs & des veuves; & en 542, ce fut chez des hommes qui avoient la fonction des *menſaires* que chacun alla dépoſer ſa vaiſſele d'or & d'argent, & ſon argent monoyé. Il ne fut permis à un ſénateur de ſe réſerver que l'anneau, une once d'or, une livre d'argent. Les bijoux des femmes, les parures des enfans, & cinq mille *aſſes*, tout cela paſſoit chez les triumvirs & les *menſaires*. Ce prêt, qui ſe fit par eſprit de patriotiſme, fut rembourſé ſcrupuleuſement dans la ſuite. Il y avoit des *menſaires* dans quelques villes d'Aſie; les revenus publics y étoient perçus & adminiſtrés par cinq préteurs, trois queſteurs & quatre *menſaires* ou *trapezetes*; car on leur donnoit encore ce dernier nom.

MENSORES, eſpece de fouriers ou de maréchaux-des-logis, qui avoient le ſoin d'aller marquer les logis quand l'empereur vouloit ſe rendre dans quelque province; lorſqu'il falloit camper, ils dreſſoient le plan du camp, & aſſignoient à chaque légion ſon quartier.

Les *menſores* déſignoient auſſi les arpenteurs, les architectes & les experts des bâtimens publics; enfin ceux qui pourvoyoient l'armée de grain, ſe nommoient *menſores frumentarii*.

Dans une inſcription rapportée par Gruter (525. 3.), il eſt fait mention du corps des ingénieurs de l'armée:

COLLEGIUM MENSORUM MACHINARIORUM.

MENTÈS. Minerve, dans le premier livre de l'*Odyſſée*, prend la figure de *Mentès*, roi des Taphiens, ſe rend à Ithaque, auprès de Télémaque, à qui elle dit: „ Je ſuis *Mentès*, fils du „ prudent Anchialus, & je regne ſur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine. „ Je ſuis venu ſur un de mes vaiſſeaux pour aller trafiquer ſur mer avec les étrangers. Mon „ vaiſſeau eſt au bout de l'île: nous ſommes liés „ par les liens de l'hoſpitalité, de pere en fils; „ Ulyſſe & mon pere; vous n'avez qu'à le demander au ſage Laërte „. Après avoir aſſuré qu'Ulyſſe reviendroit bientôt, elle s'envole comme un oiſeau. Télémaque eſt ſaiſi d'étonement & d'admiration, & ne doute point que ce ne ſoit un dieu qui lui ait parlé.

Ce *Mentès*, dit madame Dacier, étoit un célebre négociant de l'île de Leucade, qui s'attacha Homere à Smirne, le mena avec lui, & lui fit faire tous ſes voyages. Le poëte, pour faire honneur à ſon ami, a conſacré ſon nom dans ſon poëme.

MENTHE, étoit une nymphe aimée de Pluton. Proſerpine n'ayant pu ſoufrir cette rivale, s'en délivra en la métamorphoſant en une plante de ſon nom; & pour ne pas chagriner tout-à-fait ſon époux, elle laiſſa à la nymphe de quoi plaire encore ſous ſa nouvele forme, c'eſt-à-dire, la bonne odeur qu'a cette plante, que les Grecs appelent pour cela εὐόσμον, (des mots εὖ bien agréable, & ὀσμὴ, odeur), & les latins *mentha*.

MENTO, ſurnom de la famille *Julia*.

MENTON. Les anciens avoient coutume de toucher le *menton* de ceux qu'ils vouloient émouvoir ou perſuader. C'étoit une eſpece de careſſe qui leur faiſoient. On voit ſur un marbre des *Monumenti inediti*, de Winckelmann, n°. 138, Andromaque, qu'un de ſes freres cherche à conſoler de la mort d'Hector. Ce jeune-homme touche le *menton* de l'infortunée veuve. Les Grecs exprimoient cette action par le mot ὑπογενύζειν. C'eſt ainſi que dans l'*Iliade* (K. v. 454.) Dolon touche le *menton* de Diomede, en lui demandant la vie; & que dans le même poëme (Θ. v. 371.), Thétis fléchit Jupiter en faveur d'Achille.

Sur la forme du menton des ſtatues antiques, *voyez* Fossete.

MENTOR, étoit un des plus fideles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de ſa maiſon, pour la conduire, ſous les ordres du bon Laerte. Minerve, prenant la figure & la voix de *Mentor*, dit Homere, exhortoit Télémaque à ne point dégénérer de la vertu & de la prudence de ſon pere.

Ce *Mentor* étoit un des amis d'Homere, qui le plaça dans ſon poëme par reconoiſſance, parce qu'étant abordé à Ithaque, à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce *Mentor*, qui eut de lui tous les ſoins imaginables.

Dans le *Télémaque* moderne, Minerve accompagne le fils d'Ulyſſe dans tous ſes voyages, ſous la figure de *Mentor*, & lui donne des inſtructions

bien plus solides, & bien plus intéressantes que dans le poëte grec.

MÉNUTHIS *ou* EUMÉTHIS, fut, selon S. Épiphane (*in Ancorato*. 108.), la femme de Canobus, pilote de Ménélas; tous deux furent enterrés à Alexandrie sur le bord de la mer, & tous deux furent honorés comme des divinités. Le même Saint Épiphane (*adv. hæres. lib. III. p.* 1093.) dit que dans le temple de *Ménuthis*, les femmes étoient saisies de fureur, & oublioient la pudeur naturele à leur sexe. C'est-là tout ce qu'on sait de *Ménuthis*, dont le nom cophte signifie *celle qui aime les dieux*.

MÉON, roi de Phrygie, étoit pere de Cybele, selon Diodore. S'étant aperçu que sa fille étoit enceinte, il fit mourir Atys, avec les femmes de la princesse, & laissa leurs corps sans sépulture. *Voyez* CYBELE.

MÉONIUS.

Mæonius Augustus.

Les médailles de *Méonius* sont suspectes. Banduri en a raporté une de P. B. d'Égypte. On en connoît un coin faux de M. B. grec de Cogornier.

MÆOTIS, poisson adoré à Élephantine en Égypte.

MEPHITIS, déesse des mauvaises odeurs. Virgile (*Æneid.* 7. 84.), Perse (*Sat.* III.) & Tacite (*lib. III. Histor.* c. 33.) en font mention. On croit que c'est la même que Junon, prise pour l'Air, parce que c'est par le moyen de l'air que se font sentir les mauvaises odeurs.

Cette divinité bizâre avoit un temple auprès des murs de Crémere (*Tacit. Hist.* 13.). Gruter (96. 10.) raporte l'inscription suivante, gravée en son honneur:

MEFITE
L. CAESIOS
ASPARTICUS
VI. VIR. PLAVIALIS
AAAM. ET. MENSAM
DEDIT. L. D. D. D.

MER. Non seulement la *mer* avoit des divinités qui présidoient à ses eaux, mais elle étoit elle-même une grande divinité, à laquelle on faisoit des fréquentes libations. On s'embarquoit rarement sans avoir fait auparavant des sacrifices aux eaux de la *mer*. Lorsque les Argonautes furent prêts à mettre à la voile, Jason ordona un sacrifice solemnel pour se rendre la divinité de la *mer* favorable. Chacun s'empressa de répondre aux vœux du chef de cette entreprise: on éleva un autel sur le bord de la *mer*, &, après les oblations ordinaires, le prêtre répandit sur l'autel de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux dieux de la *mer*, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation. Ce culte de la *mer* étoit fondé sur l'utilité qu'on en tiroit, & plus encore sur les merveilles que l'on y remarquoit. L'incorruptibilité de ses eaux, causée par leur salure & par le flux & reflux qui en perpétue le mouvement, l'irrégularité de ce mouvement plus ou moins grand dans les différens quartiers de la lune, comme dans les différentes saisons; le nombre prodigieux & la variété des monstres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques-uns de ces poissons; tout ce merveilleux produisit l'adoration de cet élément.

Les Égyptiens avoient la *mer* en abomination, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit Typhon, un de leurs anciens tyrans. C'est pourquoi les prêtres s'abstenoient dans leur temps de chasteté, ou d'exercices pieux (*ἐν ταῖς ἁγνείαις*), de manger du sel marin (*Plutarchus de Iside*, p. 363. *Sympos. lib. VIII. c. 8. de Iside*, p. 352.). Ils n'usoient que de sel gemme ou fossile.

Végece (*liv.* 4. 39.) dit que la *mer* étoit fermée, c'est-à-dire, la navigation interrompue, depuis le 3 des ides de novembre jusqu'au 6 des ides de mars, ou depuis le 11 novembre jusqu'au 10 de mars. Le jour où l'on commençoit la navigation étoit célébré par des Sacrifices & des cérémonies religieuses. Apulée (*métam. lib. II. pag.* 365.) parle d'un navire neuf que l'on consacroit en ce jour par des offrandes & des libations. Végece fait aussi mention des spectacles & des jeux que l'on célébroit dans cette journée.

MER D'AIRAIN. Nous donnerons ici une description particuliere de ce vase extraordinaire, afin de donner aux lecteurs une idée approchée de ces *crateres* si volumineux, dont il est parlé dans les anciens écrivains. Hérodote en décrit un de la capacité de 17 muids (*lib. I. n°.* 70.), & un autre (*lib. IV. n°.* 81.), qui en contenoit 35. *Voyez* CRATERE.

La description de la *mer d'airain* rendra plus croyable l'existence de ces énormes productions du luxe asiatique.

„ La *mer d'airain* du temple de Salomon étoit, dit M. Paucton (*Métrologie*), un grand vase de cuivre jeté en moule. C'étoit un cylindre de cinq coudées sacrées, ou de dix pieds géométriques de profondeur, sur dix coudées sacrées, ou vingt pieds géométriques de diametre intérieur. Il étoit revêtu par-en-haut d'une ceinture ou cordon de même métal, orné de sculptures qui lui donnoit extérieurement la forme d'une coupe évasée ou d'un cône tronqué renversé. Il contenoit deux mille bathas, ou bien trois mille bathim ou métrétès hébraïques. *Fecit quoque* (*Salomon*) *mare fusile decem cubitorum a labio usque ad labium, rotundum in circuitu; quinque cubitorum altitudo ejus, & funiculus triginta cubitorum cingebat illud per circuitum. Et sculptura subter labium circuibat illud decem cubitis ambiens mare;*

duo ordines ſculpturarum ſtriatarum erant fuſiles ; & ſtabat ſuper duodecim boves, e quibus tres reſpiciebant ad aquilonem, & tres ad occidentem, & tres ad meridiem, & tres ad orientem ; & mare ſuper eos deſuper erat, quorum poſteriora univerſa intrinſecus latitabant. Craſſitudo autem laveris trium unciarum erat ; labiumque ejus, quaſi labium calicis, & folium repandi lilii : duo millia bathos capiebat (III. Reg. VII. 23. &c.). La deſcription que fait Joſephe (*Ant. Jud. lib. VIII. c.* 2.) de ce vaſe, eſt conforme à celle qu'on vient de voir. Mais au quatrieme chapitre du ſecond livre des paralipomenes, on lit que la *mer d'airain* contenoit trois mille *bathim* que la vulgate rend par le mot métrétès „.

„ Suppoſant donc avec les Juifs le raport du diametre à la circonférence du cercle comme 1 à 3, nous trouverons par le calcul que la *mer d'airain* étoit un cylindre de la capacité de 375 coudées ſacrées cubiques, leſquelles étant multipliées par huit, donnent 3000 gomeds ou pieds géométriques cubiques, d'où il ſuit que la cubature du pied géométrique étoit la capacité du bathim ou métrétès des Hébreux. C'étoit donc par un calcul qui n'étoit pas parfaitement exact, & non en dépotant la *mer d'airain*, qu'on avoit évalué ſa continence à 3000 métrétès. Par un raport plus exact entre le diametre & la circonférence du cercle, nous conclurons la capacité de la *mer d'airain* non de 2000, mais de 2094 bathos, qui valent 246 muids & un tiers, meſure de Paris „.

Le maître de Sacy, dans ſes figures de la bible, donne à la *mer d'airain* la forme d'une demi-ſphere, & il dit qu'elle ſervoit à purifier les prêtres lorſqu'ils entroient pour exercer les fonctions de leur ſacerdoce. Dieu avoit donné cet ordre à Moyſe, ajoute-t-il, & ce ſaint prophete avoit fait faire autrefois un grand baſſin de cuivre, qui étoit entre le tabernacle & l'autel, afin que les prêtres ſe lavaſſent les pieds & les mains lorſqu'ils y entroient & qu'ils en ſortoient „.

„ Sur cela j'obſerve que ſi ce vaſe ſervoit au lavement des pieds, il falloit que les prêtres deſcendiſſent dedans ; mais auroit-il été poſſible qu'ils s'y tinſſent debout & ſans être expoſés à tomber, ſi le fond en eût été ſphérique ? Auroit-on pu y placer des ſiéges ? Non certainement ; & la *mer d'airain* étant une demi-ſphere, n'auroit pu abſolument ſervir à l'uſage auquel elle étoit deſtinée ! Au reſte, ce qui a trompé M. de Sacy, c'eſt que Joſephe dit formélement que la *mer d'airain* étoit un hémiſphere ; mais cet auteur ne l'avoit pas vue, il n'en ſavoit que ce que lui avoient appris les livres ſaints qu'il compilnit & expliquoit à ſa maniere „.

„ La *mer d'airain* n'étoit pas comparable pour la continence à l'imménſe & célebre tone d'Heidelberg, qu'on y voit dans le château. Elle eſt de cuivre, & les cercles ſont de fer. Sur le devant ſont les armes de l'électeur, & au deſſus un grand Bacchus acompagné de pluſieurs ſatyres, avec quelques inſcriptions en vers allemands. Elle ſert à mettre du vin, & contient 204 foudres, 3 olnus & 4 ankers, ce qui, à raiſon de 713 $\frac{1}{2}$ pintes le foudre ; meſure de Paris, revient à environ 507 muids de Paris „.

„ Joſephe, après avoir fait la deſcription de la *mer d'airain*, ajoute que Salomon fit encore faire dix vaſes qu'il appele *cythrogaules*. Ils étoient de cuivre, de forme ronde, & étoient également deſtinés aux purifications des prêtres. Chacun de ces vaſes avoit quatre coudées de hauteur ſur autant de diametre, & contenoit quarante chois ou conges. On voit que cet endroit eſt copié du troiſieme livre des rois (*VII.* 38.), où on lit : *Fecit quoque* (*Salomon*) *decem luteres aneos ; quadraginta batos capiebat later unus, eratque quatuor cubitorum.* Ces vaſes, à ce qu'il paroît, avoient huit pieds géométriques de hauteur ſur autant de diametre. Si donc nous ſuppoſons, comme dans l'article précédent, le raport du diametre à la circonférence comme 1 à 3, nous trouverons qu'ils devoient, contenir ſeulement 384 gomeds cubiques ; mais en calculant ſur le vrai raport du diametre à la circonférence, on trouve qu'ils contenoient 402 $\frac{2}{7}$ gomeds cubiques chacun. Il eſt évident par-là qu'il faut lire dans l'hébreu *arbameot quadringentos*, au lieu d'*arbaim quadraginta* ; & que c'étoit en ſurvidant ces vaſes qui contenoient chacun 31 $\frac{3}{100}$ muids de Paris, & non en les calculant qu'on avoit déterminé leur capacité à 400 métrétès. Ce paſſage du troiſieme livre des rois étoit corrompu dès le temps de Joſephe „. (*Métrologie de Paucton.*)

MÉRA, fille de Protée & de la nymphe Auſia, étoit une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle ſuivoit la déeſſe à la chaſſe, Jupiter ayant pris la forme de Minerve, tira la nymphe à l'écart, & la ſurprit. Diane en fut ſi nutrée, qu'elle la perça de ſes fleches ; & la changea en chiena, ſymbole de ſa rage & de ſon déſeſpoir. (*Ovid. métam. VII.*)

MERCATORES, marchands, ceux qui vendent une marchandiſe pour gâgner de l'argent. La différence que les Romains mettoient entre *mercatores* & *negociatores*, eſt que les premiers avoient leur ſéjour habituel à Rome, & n'alloient dans les provinces que pour le peu de temps qu'exigeoient les afaires ; au lieu que les négocians avoient établi le centre de leur commerce dans les provinces, ne venant guere à Rome que pour ſe trouver au dénombrement. Le collége des marchands fut inſtitué à Rome en 279, ſelon Tite-Live (*liv. II.* 27.), ſous le conſulat de Claudius & de Servilius : *Certamen conſulibus inciderat, uter dedicaret Mercurii ædem : Senatus a ſe rem ad populum rejecit ; utri eorum dedicatio juſſu populi data eſſet, eum præeſſe annonæ*

mercatorum collegium inſtituere juſſit. La fête des marchands arivoit le quinze de mars, en l'honneur de Mercure à qui fut dédié le temple dont on vient de parler. Ils ſacrifioient au dieu une truie pleine, & alloient ſe purifier dans une fontaine, nommé *aqua Mercurii*, qui étoit à la porte Capene, priant Mercure de leur être favorable, & de leur pardoner les friponeries qu'ils faiſoient dans le commerce.

MERCREDI, quatrieme jour de la ſemaine, étoit perſonifié ſous une figure de Mercure, qu'on diſtinguoit aiſément aux ailerons de ſon pétaſe.

MERCURE, fils de Jupiter & de Maia, eſt celui de tous les dieux à qui la fable donne plus d'emplois & de fonctions: il en avoit de jour, il en avoit de nuit. *Mercure* étoit le miniſtre & le meſſager fidele de tous les dieux, mais plus particuliérement de Jupiter ſon pere: il les ſervoit avec un zele infatigable, même dans des emplois peu honêtes. C'étoit lui qui étoit chargé du ſoin de conduire les âmes des morts dans les enfers, & de les ramener. Il étoit le dieu de l'éloquence & de l'art de parler, le dieu des voyageurs, des marchands & même des filoux. Ambaſſadeur & plénipotentiaire des dieux, il ſe trouvoit dans tous les traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit acompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller à ſa conduite; tantôt Jupiter l'envoie pour engager une intrigue avec une nouvele maîtreſſe: ici c'eſt lui qui tranſporte Caſtor & Pollux à Pallène; là il acompagne le char de Pluton qui enleve Proſerpine. Les dieux, embaraſſés de la querele mue entre les trois déeſſes, au ſujet de la beauté, l'envoient avec elles au berger Pâris, pour aſſiſter au jugement.

Écoutons *Mercure* ſe plaindre lui-même à ſa mere de la multitude de ſes fonctions. Lucien le fait ainſi parler. „ Y a-t-il dans le ciel un dieu „ plus malheureux que moi? puiſque j'ai tout ſeul „ plus d'afaires que tous les autres dieux enſemble? Premiérement il faut me lever dès le „ point du jour, pour nétoyer la ſalle du feſtin „ & celle des aſſemblées. Après cela il me faut „ trouver au lever de Jupiter, pour prendre „ ſes ordres, & les porter de côté & d'autre. „ Au retour, je ſers de maître d'hôtel, & quelquefois d'échanſon; au moins faiſois-je ce métier avant la venue de Ganimede: mais ce qui „ m'incommode le plus, c'eſt que la nuit même, „ lorſque tout le monde repoſe, il me faut conduire un convoi de morts aux enfers, & aſſiſter „ à leur jugement, comme ſi tout le jour je n'étois pas aſſez occupé à faire le métier de ſergent, d'athlete, d'orateur & pluſieurs autres „ ſemblables „. Mal-gré tant de ſervices qu'il rendoit à Jupiter & à toute la cour céleſte, il ne conſerva pas toujours les bonnes grâces de ſon pere, qui le chaſſa du ciel; & pendant ſon exil, il fut réduit à garder les troupeaux avec Apollon auſſi diſgracié.

On fait de *Mercure* le dieu des voleurs; & ſuivant cette idée, on lui donne pluſieurs traits de filouterie. Lucien les a raſſemblés dans un joli dialogue entre Apollon & Vulcain. „ *Vulcain*. As-tu vu le petit *Mercure*, comme il eſt beau & ſourit à tout le monde? il fait aſſez voir ce qu'il ſera un jour, quoiqu'il ne ſoit encore qu'un enfant? *Apollon*. L'appeles-tu enfant, lui qui eſt plus vieux que Japhet en malice? *Vulcain*. Quel mal peut-il avoir commis, il ne fait encore que de naître? *Apollon*. Demandez-le à Neptune dont il a emporté le trident, & à Mars, de qui il a pris l'épée, ſans parler de moi dont il a dérobé l'arc & les fleches. *Vulcain*. Quoi! un enfant encore au maillot? *Apollon*. Tu verras ce qu'il ſait faire s'il s'approche? *Vulcain*. Il eſt déja venu chez moi. *Apollon*. Et ne t'a-t-il rien pris? *Vulcain*. Non, que je ſache. *Apollon*. Regarde bien par-tout. *Vulcain*. Je ne vois point mes tenailles. *Apollon*. Je gage qu'on les trouvera dans ſes langes. *Vulcain*. Quoi! il eſt déja ſi adroit, ce petit voleur? je crois qu'il a appris à voler dans le ventre de ſa mere. *Apollon*. Il a bien d'autres qualités; tu vois comme il cauſe; il ſera un jour grand orateur & même bon luteur, ſi je ne me trompe, car il a déja donné le croc en jambe à Cupidon; & comme les dieux en rioient, & que Vénus le prit pour le baiſer, il lui déroba ſon ceſte, & eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eut été trop chaud & trop peſant; mais il lui enleva ſon ſceptre. *Vulcain*. Voilà un hardi petit galant. *Apollon*. Il eſt auſſi muſicien. *Vulcain*. Comment cela? *Apollon*. Il a fait un inſtrument de la coquille d'une tortue, dont il joue en perfection, juſqu'à me rendre jaloux, moi qui ſuis la dieu de l'harmonie: ſa mere dit qu'il ne dort pas même la nuit, & qu'il va juſqu'aux enfers pour faire quelque butin; car il a une verge d'une grande vertu, avec laquelle il rapelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau „.

Apollodore fait mention d'un autre vol que fit *Mercure* à Apollon. „ Il ſortit du berceau, dit-il, pour aller enlever les bœufs d'Apollon: il les fit marcher à reculons, pour tromper ceux qui auroient voulu le ſuivre à la piſte; il en emmena une partie à Pylos, & mit les autres dans une caverne: il en immola deux dont il mangea une partie des chairs, & brûla le reſte. Apollon vient redemander ſes bœufs, & trouve Mercure dans le berceau: il diſpute contre l'enfant, le menace s'il ne lui rend pas ſon troupeau; enfin, par compoſition, *Mercure* fait préſent à Apollon du nouvel inſtrument qu'il avoit inventé, & Apollon lui cede ſes bœufs „. Cette fable ſe trouve figurée dans un monument où l'on voit *Mercure* préſenter à un bœuf un bouquet d'herbe, le bœuf qui étoit couché, ſe leve, attiré par les herbes.

Mercure, en qualité de grand négociateur des dieux & des hommes, porte le caducée, ſymbo-

Digitized by Google

le de paix : il a des ailes ſur ſon bonet, & quelquefois à ſes pieds, ſouvent ſur ſon caducée, pour marquer la légéreté de ſa courſe. On voit, dans quelques monumens gaulois, une chaîne d'or qui ſort de ſa bouche, & qui s'atache aux oreilles de ceux qu'il veut conduire, pour ſignifier qu'il enchaînoit les cœurs & les eſprits par la douceur de ſon éloquence. On le repréſente en jeune homme, beau de viſage, d'une taille dégagée, tantôt nu, tantôt avec un manteau ſur les épaules mais qui le couvre peu. Il a ſouvent un chapeau que l'on appele pétaſe, auquel ſont atachées des ailes. Il eſt rare de le voir aſſis. Ses différens emplois au ciel, ſur la terre & dans les enfers, le tenoient continuélement dans l'action. Quelques peintures le repréſentoient avec la moitié du viſage clair, & l'autre noire & ſombre, pour exprimer qu'il eſt tantôt dans le ciel ou ſur la terre, & tantôt dans les enfers, où il conduiſoit les âmes. La vigilance que tant de fonctions demandoient, fait qu'on lui donne un coq pour ſymbole. Le bélier eſt encore un animal qui acompagne ſouvent *Mercure*, parce qu'il eſt, ſelon Pauſanias, le dieu des bergers. *Voyez* CAOPHORE.

Mercure étoit la divinité tutélaire des marchands. Feſtus croit même que ſon nom latin vient des marchands ou marchandiſes (*Mercurius a mercibus*). C'eſt à ce titre qu'oo lui met une bourſe à la main ; c'eſt ſon ſymbole le plus ordinaire, ſymbole qui étoit bien propre à lui attirer des vœux & des hommages. C'eſt pourquoi Appien appele *Mercure* le plus grand des fils de Jupiter, & le plus admirable génie pour le gain.

Les marchands de Rome célébroient une fête en l'honeur de *Mercure*, le 15 de mai, auquel jour on lui avoit dédié un temple dans le grand cirque. Ils ſacrifioient au dieu une truie pleine, & l'aroſoient de l'eau d'une fontaine appelée *aqua Mercuris*, qui étoit à la porte Capene, priant *Mercure* de leur être favorable dans leur trafic, & de leur pardoner les ſupercheries qu'*ils* y feroient, comme Ovide le raporte dans ſes faſtes.

On voit ſouvent une tortue près des images de *Mercure*. Lucien nous en a déja indiqué la raiſon, qu'Apollodore va développer : „ *Mercure* „ dit-il, ayant trouvé à l'entrée de ſa caverne „ une tortue qui brutoit l'herbe, la prit, vida „ tout le dedans, mit ſur l'écaille des cordelettes „ de peaux de bœufs, & en fit un inſtrument „ qui fut nommé depuis *tortue*, parce que ſa „ forme approchoit aſſez de celle de l'écaille d'u- „ ne tortue „.

Le culte de *Mercure* étoit admis particuliérement dans les lieux de commerce. L'île de Crete qui étoit autrefois une des plus commerçantes de toute la Méditerranée, célébroit avec grande ſolemnité des *Mercuriales*, qui attiroient dans l'île un grand concours d'étrangers, plus pour le commerce que pour la dévotion. Ce dieu étoit auſſi particuliérement honoré à Cyllene, en Élide, parce qu'on croyoit qu'il étoit né ſur le mont Cyllene, près de cette ville. Pauſanias dit qu'il y avoit au milieu de la ville une ſtatue de *Mercure* ſur un piédeſtal, avec l'attribut obſcène de Priape.

On offroit à ce dieu les langues des victimes, par analogie avec ſon éloquence, comme auſſi du lait & du miel pour en exprimer la douceur. En Égypte on lui conſacroit la cigogne qui étoit l'animal le plus en honeur après le bœuf. Les Gaulois qui l'honoroient ſous le nom de Theutatès, lui offroient des victimes humaines, au rapport de Lucain & de Lactance ; le mois de juin étoit ſous ſa protection.

Mercure eut un oracle célebre en Achaïe, ſelon Pauſanias. Il ſe rendoit de cette ſorte : après beaucoup de cérémonies, on parloit au dieu à l'oreille, & oo lui demandoit ce qu'on déſiroit. Enſuite on ſe bouchoit les oreilles avec les mains, on ſortoit du temple, & les premieres paroles que l'on entendoit alors étoient la réponſe du dieu. Enfin, pour qu'il fût plus aiſé de faire entendre, ſans être aperçu, telles paroles qu'on voudroit, cet oracle ne ſe rendoit que le ſoir.

Les mythologues diſtinguent pluſieurs *Mercures*.

„ On connoît un *Mercure*, fils du Ciel & du Jour (le Jour ſe met pour *Dies*, féminin), dit Cicéron (*Liv. II de la nature des dieux*) ; un autre, fils de Valens & de Phoroois ; c'eſt celui qui ſe tient ſur la terre, & qui s'appele *Trophonius* ; le troiſieme eſt fils de Jupiter & de Maia. C'eſt de ce *Mercure* & de Pénélope qu'oo dit que Pan naquit. Le quatrieme eſt un fils du Nil, que les Égyptiens croient qu'il n'eſt pas permis de nommer. Le cinquieme que les Phénéates honorent, eſt, dit-on, celui qui tua Argus, & qui, par ce moyen, obtint l'empire d'Égypte, & donna aux Égyptiens des loix & la connoiſſance des lettres. Les Égyptiens le nomment *Thoit* ou *Thot* ; c'eſt de lui que le premier mois de l'année égyptiene a pris ſoo nom „. Lactance le grammairien n'en compte que quatre ; „ l'un, fils du Jupiter & de Maia ; le ſecond, du Ciel & du Jour ; le troiſieme, de Liber & de Proſerpine ; le quatrieme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qoi s'enfuit enſoite, diſent les Grecs, en Égypte, où il donna la connoiſſance des lettres aux Égyptiens. Celui que la plupart des anciens reconoiſſent, & à qoi les poëtes attribuent toutes les actions qui paſſent ſous le nom de *Mercure*, eſt le fils de Jopiter & de Maia. C'eſt à lui que s'adreſſoient les vœux des anciens „.

Les anciens hiſtoriens, tels qu'Hérodote & Diodore, parlant du *Mercure* égyptien comme d'un des plus grands hommes de l'antiquité. Il fut ſurnomé *Triſmegiſte*, c'eſt-à-die, trois fois grand. Il étoit l'âme des conſeils d'Oſiris & de ſon gou-

vernement ; il s'appliqua à faire fleurir les arts & le commerce dans toute l'Égypte. Il acquit de profondes connoiſſances dans les mathématiques, & ſur-tout dans la géométrie, & apprit aux Égyptiens la maniere de meſurer leurs terres, dont les limites étoient ſouvent dérangées par les accroiſſemens du Nil, afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit ; il inventa les premiers caracteres des lettres, & régla, dit Diodore, juſqu'à l'harmonie des mots & des phraſes. Il inſtitua pluſieurs pratiques touchant les ſacrifices & les autres parties du culte des dieux. Enfin, on le faiſoit auteur d'un grand nombre de livres ſur la théologie, l'aſtronomie & la médecine, qui étoient, diſoit-on, perdus depuis long-tems.

Mais M. Paw (*Tom. II. pag.* 66.) obſerve avec raiſon que Jablonski, dont l'autorité ſera à jamais d'un grand poids dans toutes ces matieres, a prouvé par d'invincibles argumens, que le *Theth*, le *Mercure Triſmegiſte*, l'*Hermès* des Égyptiens, eſt un ſpectre mythologique, c'eſt-à-dire, un perſonage qui n'a jamais exiſté. (*Pantheon egypt. lib. V. cap.* 5.) Cependant la diſtinction qu'il fait entre l'ancien Hermès & le nouveau, n'eſt pas encore telle qu'elle devroit l'être. Tout le temps pendant lequel les prêtres ne graverent leurs hiéroglyphes que ſur des pierres, eſt le temps du premier Hermès. Les ſiecles poſtérieurs, pendant leſquels ils ſe ſervirent de livres compoſés de feuilles de *papyrus* (car ils n'oſoient toucher des livres de parchemin), appartiennent au ſecond Hermès. Ces hommes-là parloient toujours allégoriquement, & ils ont trompé tous nos chronologiſtes modernes. C'eſt avec un plaiſir mêlé de compaſſion qu'on lit les diſputes élevées entre ces prétendus calculateurs ſur le temps où vivoit Hermès ; c'eſt comme ſi l'on diſputoit ſur le temps où vivoit la fée Morgane ». *Voyez* THOT & ANUBIS.

Les *Hermès* ou *Mercures-à-gaine* n'avoient ordinairement de forme humaine qu'une tête âgée & le membre viril relevé, ſans pieds ni mains. Pauſanias, cité plus haut, s'eſt abſtenu d'expliquer ce bizare attribut ; mais Plutarque & Macrobe lui donnent une cauſe morale & allégorique. Le premier (*lib. an ſit ſeni gerenda reſpublica*, *p.* 797.) dit que l'on vouloit montrer par-là le genre de ſoutien que la république atend des vieillards, qui ne gît ni dans les mains, ni dans les pieds, mais dans la tête & dans la fécondité de leur raiſon éloquente. Macrobe reconnoît dans les *Mercures à-gaine* une image du ſoleil, qui eſt à la fois la tête & le principe créateur du monde, & qui agit comme la tête par une opération unique, ſans avoir beſoin des membres qui produiſent une opération partiele & diviſée.

Mercure préſidoit aux combats des athletes, ainſi qu'Hercule. Sous ce raport, on le nommoit *Enagonius* ou l'athlete. Il avoit auſſi le département des monoies, des poids & des meſures ; c'eſt pourquoi il paroît ſur les aſ romains & ſur pluſieurs poids d'Herculanum.

Mercure ſe métamorphoſa en mouton, pour ſatisfaire ſa paſſion avec Pénélope. Mais Pénélope ne fut pas la ſeule mortele honorée des faveurs de *Mercure* ; il y eut encore Acacallis, fille de Minos ; Herſé, fille de Cécrops ; Eupolémie, fille de Mirmidon, qui le rendit pere de pluſieurs enfans ; Antianire, mere d'Échion ; Proſerpine, & la nymphe Lara, dont il eut les dieux Lâres.

Voici l'explication qu'a donnée de *Mercure* M. Rabaud de Saint-Étienne :

» *Mercure* planete, qui paſſe le plus près du ſoleil, qui ſe tient auprès du pere de la lumiere, qui guide les conſtellations & les conduit en qualque maniere après lui, & dont la marche eſt très-rapide, *Mercure* fut la meſſager des dieux, & conduiſoit les âmes en enfer. Il fut placé à la tête des ſignes ou du troupeau : le *bélier*, le premier de ceux du Zôdiaque, lui fut conſacré :

Tu princeps, auctorque ſacri, Cyllenie, tanti,
Per te jam cœlum in terris, jam ſidera nota,
Sublimes aperire vias, &c.
(Manil. Aſtron. l. I. v. 32.)

» Apollon & *Mercure* avoient été bergers ou guides du troupeau ; & ce fut *Mercure* qui, comme on ſait enleva un jour la lune du ciel, lorſqu'il tua Argus, ou le ciel étoilé, qui gardoit la vache Io. Perſone n'ignore comment Junon mit les yeux d'Argus à la queue du paon, ſon oiſeau favori : par où l'on voit, pour le dire en paſſant, que tout étoit allégoria chez les anciens ; & qua ſi le paon fut l'oiſeau de la reine du ciel, c'eſt parce que ſa queue étoilée étoit un amblême du firmament ».

» La rapidité de la courſe de *Mercure*-planete décida les anciens à dire qu'il étoit le meſſager des dieux : c'eſt l'explication qu'en donne Fulgence (*Mythologicon III. Quare celer dicatur?*). *Stella vero, quæ ex Græcâ gracè nuncupatur, quam ex pagani aſcribunt, ex quo etiam dies nomen invenere, tanto celerior planetis omnibus currit, ut ſeptima die ſuos permeet circulos, quod Saturnus viginti octo annis, & Jupiter duodecim poſſunt ; unde etiam Lucanus ait ; Motuque celer Cyllenius hæres.* Voilà pourquoi *Mercure* eſt le ſeul des dieux qui ait des ailes, & pourquoi le coq matinal lui étoit conſacré ».

Mercure-Acacetus ou *Acetus* avoit un temple ſous ce nom dans l'Arcadie. Ce ſurnom ſeroit-il une contraction d'*Acacete*, élevé ?

Mercure, fut nommé *Acacefius* par les Arcadiens, de la ville du même nom, où il avoit une ſtatue de marbre, & où il avoit été nouri & élevé par Acacus, fils de Lycaon, ſelon les traditions du même peuple.

Mercure-

Mercure-Agoraus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Ageter ou Ἀγήτωρ, chef, c'eſt-à-dire, conducteur de morts.

Mercure-Argeiphonte. *Voyez* ce mot.

Mercure-Arcadien. Il porta ce nom à cauſe de l'Arcadie, où il avoit été nouri.

Mercure-Cadmillus ou *Camillus*. *Voyez* CAMILLE.

Mercure-Cerdemporus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Criophore. *Voyez* ce mot & BÉLIER.

Mercure-Cyllenien. *Voyez* CYLLENE.

Mercure-Χαρίδοτος, qui donne la joie, ou porte de bonnes nouveles.

Mercure-Δολιος. *Mercure* avoit auprès de Pellene une ſtatue à laquelle on donnoit ce ſurnom, qui ſignifie trompeur, parce que le dieu n'exauçoit pas tous les vœus qu'on lui adreſſoit.

Mercure-Δομιχὲς, ayant la lance droite. Ce ſurnom étoit relatif aux membres virils que l'on plaçoit au milieu des Hermès.

Mercure-Enagonius ou l'athlete, parce qu'il préſidoit aux combats des athletes.

Mercure-Ἐνόδιος ou *vialis*, parce qu'il préſidoit à la ſûreté des chemins.

Mercure-Ἐπιμηλὴς, ou diligent.

Mercure-Ἐπίδικος, qui perſuade.

Mercure-Malevolus. Feſtus dit qu'on lui donnoit ce ſurnom, parce que ſes ſtatues ne regardoient aucune boutique, & que le regard des dieux annonçoit leur protection. Les Hermès étant placés contre les murs des portiques, tournoient le dos aux boutiques.

Mercure-Nabus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Nomius. *Voyez* ce mot.

Mercure-Polygius. Il y avoit à Corinthe une ſtatue dédiée à *Mercure* avec ce ſurnom dont on ignore l'origine.

Mercure-Πομπαῖος, c'eſt-à-dire, conducteur des âmes.

Mercure-Promachus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Prenaïs, ſurnom commun à Minerve & à *Mercure*, placés à l'entrée d'un temple de Béotie. Il ſignifie *dieux du veſtibule*.

Mercure-Propylée. Ce nom qui déſignoit l'entrée de la citadelle d'Athènes, fut donné à une ſtatue de *Mercure* qui y étoit placée.

Mercure-Carre, ſurnom relatif aux Hermès ou *Mercures-à-gaine*.

Mercure-Triceps. *Voyez* ce mot.

Mercure-Vialis. *Voyez* ce mot.

D'après la deſcription que les auteurs grecs font de *Mercure*, non ſeulement ce dieu doit être repréſenté jeune, mais de plus avec un viſage qui annonce la gaité. Il faut cependant que ſa beauté ſoit un peu mâle, qu'un léger duvet lui couvre les joues, que ſes cheveux blonds & crépus excedent les bords de ſon pétaſe, lequel doit être orné d'ailes placées avec ſymmétrie aux deux côtés des tempes, & que ſon manteau atachè au deſſus de la poitrine tombe avec grâce ſur ſes épaules. Tel eſt le portrait qu'en fait Apulée (*Apul. apolog.*), portrait conforme à celui qu'en ont fait les autres auteurs, ainſi qu'à preſque tous les monumens.

Winckelmann a remarqué, d'après Clément d'Alexandrie (*Cohort. ad gentes, pag.*), que les ſculpteurs du plus beau temps de l'art faiſoient les *Mercures* reſſemblant à Alcibiade, & que les artiſtes qui leur ſuccéderent, ſuivirent leur exemple.

Il regardoit comme la plus belle ſtatue de *Mercure* qui eût été conſervée, celle de la villa Ludoviſi.

On en voit encore une belle de grandeur naturele à la villa Negroni, ayant à ſes pieds une lyre d'écaille de tortue, dont une ſeule branche a été reſtaurée. La baſe même eſt antique.

„ On voit, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art, liv. IV. chap.* 2), au palais Farneſe, à Rome, un *Mercure* de grandeur naturele, qui embraſſe une jeune fille. L'artiſte moderne qui a reſtauré la tête & une partie de la poitrine, lui a donné une barbe épaiſſe. Mais Homere, parlant de *Mercure* (*Iliad. Ω. vers* 348.) qui acompagne Priam dans la tente d'Achille, dit qu'il prit la forme d'un jeune homme, c'eſt-à-dire, de cet âge où un tendre duvet couvre le menton & les joues „.

„ La jeune beauté embraſſée par *Mercure* ne paroît pas être Vénus, qu'on avoit coutume, au raport de Plutarque, de placer à côté de ce dieu, pour indiquer que la jouiſſance de l'amour vouloit être acompagnée d'une converſation agréable. (*Lucien, præcept. conjug. pag.* 239. *lib. XXXIV.*) I Ce ſeroit plutôt Proſerpine, qui avoit eu trois enfans de *Mercure* (Tzetz. *ſchol. lycoph. v.* 680.), ou la nymphe Lara, mere des dieux Lâres (*Ovid. faſt. lib. II. v.* 559.), ou Acacallis, fille de Minos, ou enfin Herſé, une des filles de Cécrops, qui avoit eu pareillement des enfans de ce dieu. Je me déciderois volontiers pour cette derniere opinion, ayant de fortes raiſons pour croire que ce groupe a été découvert au même endroit que les deux fameuſes colonnes qui décoroient le tombeau de Régilla, femme d'Hérode-Atticus, ſur la voie Appiene. Ce qui ſert d'apui à ma conjecture, c'eſt l'épitaphe de Régilla, qu'on voit dans la villa Borgheſe. Il y eſt dit qu'Hérode-Atticus prétendoit deſcendre de Céryx, fils de *Mercure* & d'Herſé. (*Salmaſ. not. in inſcr. herod. attic. pag.* 109.) Tout cela me fait croire que ce groupe avoit été placé dans le tombeau en queſtion. Je remarquerai à cette occaſion que la ſeule ſtatue de marbre de *Mercure*, qui tiene dans la main gauche ſa bourſe ordinaire, ſe voit dans la cave de la villa Borgheſe „.

„ La ſtatue de bronze de *Mercure*, celle que l'on a trouvée la derniere à Herculanum, eſt la plus excellente de toutes. Ce dieu eſt aſſis, & ce qu'il y à de particulier, ce ſont ſes ailes : elles ſont

attachées aux pieds, de façon que l'attache des courroies ſe trouve ſous la plante du pied, & ſous la forme d'une roſe aplatie, comme ſi l'on eût voulu marquer que ce dieu n'eſt pas fait pour marcher, mais pour voler.

„ Je n'avois point encore rencontré de *Mercure* dans l'atitude où nous voyons celui-ci, dit Caylus. (3. *n°. I. pl.* 43.) L'action & le mouvement ſont ordinairement la diſpoſition que l'on donne à ce Dieu. Ses différens emplois ne permettent guere de le repréſenter couché; mais ſoit que les anciens, conduits par quelqu' allégorie, aient imaginé cette repréſentation poſſible, ſoit qu'ils aient commis cette faute, ce monument bien authentique nous donne au moins une preuve des licences qu'ils ont priſes quelquefois. Celui-ci contrarie ſi fort les idées qu'on a & qu'on doit avoir de *Mercure*, que, ſans le caducée qu'il tient, & ſans les ailes que l'on voit à ſa tête & à ſes talons, je n'aurois jamais oſé lui donner ce nom. Cette figure de bronze eſt très-bien conſervée „.

De toutes les ſtatues de *Mercure* que j'ai vues, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art. liv. IV. ch. 3. c.*), une ſeule a les jambes croiſées telles qu'on les voit ſouvent à Apollon & à Bacchus. Elle eſt conſervée dans la galerie de Florence, & c'eſt ſur elle qu'a été moulé un *Mercure* de bronze du palais Farneſe. On en voit encore un autre de bronze dans le même palais, qui a la même poſition, & qui eſt de grandeur naturele; mais il ne faut pas oublier que ce *Mercure* eſt un ouvrage moderne „.

M. d'Hamilton avoit dans ſon cabinet à Naples un petit *Mercure* de bronze, armé d'une cuiraſſe, ayant les cuiſſes & les jambes nues. Cette armure & le caſque que portoit à Élis une de ſes ſtatues, rapelent le combat des titans, dans lequel il parut armé, ſelon Apollodore. (*Bibliot. liv. I. pag.* 10.)

Une cornaline du cabinet de Stoſch offre *Mercure* coëfé d'une tortue toute entiere, à la place de ſon pétaſe. Pocoke a publié une autre figure de Thebes en Égypte, qui a la tête couverte du même ſymbole, relatif à la lyre qu'inventa *Mercure*, & qu'il forma avec l'écaille d'une tortue.

Les Grecs & les Étruſques repréſenterent quelquefois *Mercure* avec de la barbe. On en voyoit un de cette ſorte à *Phera* en Achaïe. Il y en a un ſemblable ſur un autel triangulaire de la villa Borgheſe. Quelques *Mercures* anciens portoient ſans doute une barbe pointue; car on les appeloit Ξουθοὶ γένυν Ἔρμαι, *avec la barbe faite en forme de cône*. Cette forme de barbe reſſemble à celle des Pantalons, & elle étoit ſans doute particuliere aux premiers Étruſques & aux anciens Grecs ou Pélaſges.

Sur le couvercle d'un ſarcophage du Capitole, orné de ſculpture, on voit un *Mercure* infernal tenant de la main gauche le caducée & de la droite une verge courte. C'étoit elle qui lui ſervoit à conduire les âmes aux enfers. Le raprochement du caducée & de cette verge portés enſemble, exclut l'identité de ces deux attributs & fixe avec préciſion ce que déſigne la verge de *Mercure*. C'eſt à cauſe de cette verge qu'il eſt appelé *Chryſorrapis* par Orphée & Muſée.

Winckelmann a publié un vaſe étruſque célebré par la peinture des amours de Jupiter & d'Alcmene. C'eſt une carieature de l'*Amphitrion* de Plaute. *Mercure* y joue le rôle de Soſie; il tient de la main gauche ſon caducée abaiſſé, comme s'il vouloit le cacher de peur d'être reconu, & de la droite une lampe qu'il éleve vers la fenêtre d'Alcmene, pour éclairer Jupiter qui va l'eſcalader.

L'énorme priape que porte ce *Mercure* eſt une alluſion aux Hermès, qui en étoient ordinairement chargés de très-volumineux.

Entre toutes les pierres gravées de Stoſch, qui ſont relatives à *Mercure*, nous ne raporterons que les principales avec l'explication de Winckelmann.

Sur une amèthyſte, on voit *Mercure* aſſis ſur un rocher, tenant une ſimple baguete en main, c'eſt-à-dire, telle qu'il la portoit avant que d'avoir apaiſé les deux ſerpens irrités qui s'entortillerent autour, comme on le voit ſur une autre (*Bianchini, hiſt. univ. p.* 230.) pierre gravée, avec le coq, & autour des caracteres étruſques. Le rocher ſur lequel *Mercure* eſt aſſis, déſigne apparemment un promontoire, parce que ce dieu préſidoit à la navigation, & tel le voit-on ſur quelques médailles de Tibere. On peut admettre auſſi que *Mercure* appelé ἐπακτίου, c'eſt-à-dire, *ſur le bord de la mer*, qui, ſous ce nom, étoit adoré par les Samiens, eſt celui qui eſt repréſenté ici.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, le caducée à la main gauche, approchant la main droite vers la bouche, comme Harpocrate, avec une draperie ſur l'épaule droite. On voit le même ſujet dans le cabinet Strozzi à Rome. Le ſigne qu'il fait avec la main droite ſignifie ſans doute le ſecret qu'il devoit garder comme meſſager des dieux, & la draperie ſur l'épaule, la viteſſe de ſes expéditions.

Sur une pâte de verre, *Mercure* appelé *Agonios, Enagonius* ou *Palæſtrites*, c'eſt-à-dire, *qui préſide aux jeux publics*, tel qu'on le voit ſur une médaille greque de la famille *Annia*. Il eſt debout devant une colonne poſée ſur un piédeſtal, tenant ſon caducée renverſé, comme pour enſeigner ou corriger les jeunes athletes, & ayant l'atitude de *Progymnaſte* ou de *Paedotriba*. Cela ſe raporte à ce qu'on trouve dans les anciens, que les maîtres des gymnaſes ou les agonothetes, c'eſt-à-dire, ſelon (*Agoniſtic. lib. I. c.* 19.) la correction de *Faber*, les magiſtrats des jeux publics avoient pris la baguete à l'exemple de *Mercure*. Cette pâte paroît avoir été tirée d'une prime d'é-

méraude du cabinet du roi de France, que Mariette (*Pierres gravées, pl. XXVIII,*) a expliquée, en disant que c'étoit *Mercure*, dieu des voyageurs.

Sur une prime d'émeraude, paroît *Mercure* assis sur un rocher, d'un côté un chien, & de l'autre une Victoire sur un piédestal rond. Celle-ci tient quatre épis de blé en main. Le chien est le symbole de *Mercure*, comme protecteur des bergers.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, tenant de la main droite une bourse, & de la gauche le caducée. Il semble que Dempster n'ait jamais vu des pierres gravées qui représentent *Mercure* avec la bourse en main; car il tâche de l'expliquer (*Paralip. ad Rosini antiq. pag.* 131.), en disant que c'est une ceinture, *zona*.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, avec le caducée & la bourse en main, un croissant, & une étoile sur la tête, & cinq autres étoiles autour. On le trouve aussi dans une pierre gravée raportée par (*Ant. expl. t. I. pl.* 75. *n°.* 4.) Montfaucon, avec un croissant sur la tête. Un savant de France (*Dissert. sur un Mercure ant. dans les mém. de Trev. l'an.* 1714. *août pag.* 828.), ayant à expliquer un petit *Mercure*, de bronze, avec le croissant entre les ailes de son pétase, y croyoit voir *Mercure* représenté comme dieu des voleurs: le croissant, selon lui, doit exprimer la nuit éclairée de la lune, comme le temps favorable aux voleurs, & le croissant lui semble en conséquence le symbole le plus propre à caractériser cette qualité. L'idée est ingénieuse, mais tirée de loin. Pour moi, je crois voir simplement dans notre pierre *Mercure* environé de six étoiles, comme représentant celle des planetes qui porte son nom.

Sur une agathe-onyx, *Mercure* debout, tenant de la main droite une bourse, & de la gauche le caducée, ayant à ses pieds un coq, son symbole ordinaire.

Sur un grenat, *Mercure* marchant, portant le jeune Bacchus sur le bras gauche, & tenant de la main droite le caducée. Praxitele avoit représenté *Mercure* dans la même fonction. On voit encore le même sujet sur le célebre vase qui est à Gaëte, & un *Mercure* d'un bas-relief du palais *Albani*, à Rome, est aussi dans cette attitude, avec un pétase carré, de maniere que l'un paroît copié sur l'autre.

Sur une cornaline, *Mercure* assis, d'un côté un bélier, & de l'autre un scorpion. Macrobe dit (*Saturnal. lib. I. c.* 21. *& c.* 17. 19.) que le scorpion représente la vertu du soleil, & le même auteur veut que *Mercure* fût aussi regardé comme le dieu du soleil même. On en peut conclure que c'est pour cette raison qu'on le voit représenté avec le scorpion.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, tenant de la main droite le caducée, & de la gauche une balance. Devant lui on voit le cancer & derriere lui les poissons & le scorpion, signes du zodiaque. On pouroit ici alléguer ces vers de Manilius:

Æquata tum libra die cum tempore noctis.
Attrahit ardenti fulgentem scorpion astro.

Du reste, on sait que *Mercure* étoit le gardien (*Fabretti inscrip. cap.* 6.) des balances & des poids. C'est pour cette raison qu'on trouve (*Mus. Florent. tom. II. pag.* 153.) des balances dont les poids representent une tête de *Mercure*. Il y a de semblables monumens parmi ceux qu'on a découverts à Herculanum. La gravure de notre pierre est fort belle.

Sur une pâte antique, *Mercure* berger du roi Admete.

Sur une améthyste, *Mercure* à cheval sur un bélier, tenant la baguete en main. On voit *Mercure* avec un bélier par plusieurs raisons, dont une est qu'il se transforma en bélier pour jouir de Pénélope.

Sur une cornaline, *Mercure* un casque sur la tête, tenant le caducée de la main droite, & de la gauche une corne d'abondance. Il a le pied droit apuié sur un globe; devant lui est son épée crochue, appelée *harpa*, & derriere lui un bouclier. La gravure de cette pierre paroît étrusque. Il n'est pas ordinaire de trouver *Mercure* avec la corne d'abondance, mais anciennement on la donnoit à toutes les divinités. Le casque est plus singulier; on ne le trouve qu'à (*Mus. Etrusc. tom. I. tab. XXXIX.*) un petit *Mercure* en bronze.

Sur une cornaline taillée d'un scarabée, *Mercure* avec des talonieres aux pieds, tenant de la main droite une épée en forme de faucille; au bras gauche, il porte quelque chose de suspendu qui paroît une bourse, & de la même main il tient la tête d'Argus, dont il dégoute du sang, de même que de la faucille. Autour on lit un mot écrit en ancien pélasgue. Je crois voir le même sujet représenté sur une patere étrusque de bronze dans la galerie de Florence. *Mercure* assisté de Minerve, ayant la faucille à la main droite, & sa bourse suspendue au bras droit en forme de panier, met le pied sur le cou d'Argus pour lui couper la tête. Fabretti (*Inscrip. c. VII. p.* 542.) qui publia cette patere la premiere fois, l'a expliquée, en disant que c'est Médée qui, accompagnée de son fils Médon, tâche par des enchantemens de rajeunir Égée, roi d'Athènes. Il a adapté à son explication les noms étrusques de Minerve & de *Mercure* qui sont gravés à côté. La même patere a été publiée de nouveau (*T. I. p.* 78.) dans l'*Etruria* de Dempster, mais sans qu'on en ait donné la moindre explication.

Notre pierre nous enseigne en même temps la signification de l'espece de serpette ou de couteau, courbé comme celles avec lesquelles les vignerons taillent la vigne, que l'on voit derriere la tête

de *Mercure* ſur un *ſextans* romain, que Molinet (*Cab. de bibl. de Sainte Genevieve p. 48. n°. 9.*) ne ſachant expliquer, prend pour la marque du monétaire. C'eſt la faucille avec laquelle *Mercure* coupa la tête à Argus.

Sur une cornaline de gravure étruſque, *Mercure* forme une figure, dont le corps & le cou reſſemblent à un cygne, & dont la tête eſt d'une jeune fille voilée par-derriere. Ce ſujet eſt difficile à expliquer; je vais pourtant hazarder mes idées, quoiqu'elles ne me ſatisfaſſent pas moi-même. La fable raporte que (*Hygin. aſtron. c. VIII. pag. 441. inter auctores mytographos. Ed. Vemſtaveren.*) Jupiter n'ayant pu fléchir Néméſis, qui avoit de la rigueur pour lui, perſuada Vénus de ſe transformer en aigle. Jupiter avoit pris la figure d'un cygne, & alors Vénus ſous la forme de l'aigle ſe jeta ſur lui; le cygne tâcha d'échaper à l'aigle, & ſe réfugia, comme en un aſyle, dans le ſein de Néméſis, où le faux cygne, Jupiter, contenta ſes déſirs. Néméſis accoucha enſuite d'un œuf, que *Mercure* jeta dans le ſein de Léda, d'où naquit Hélene. Or, comme l'on voit dans cette fable, les amours de Jupiter & de Léda y ſont bien différentes de celles que nous avons obſervées à l'article de JUPITER; mais il ſe peut faire que les Étruſques aient ſuivi la tradition que je viens d'expoſer; du moins cette figure bizaremeot compoſée y a quelque raport. Hélene eſt née de Jupiter transformé en cygne, ce que ſignifieroit ici le corps du cygne. *Mercure* la fit éclore de l'œuf, & ſur notre pierre il paroît la modeler, & lui donner la forme humaine.

Sur un jaſpe noir, *Mercure* ayant des pavots dans la main gauche, verſe, d'une corne qu'il tient dans la main droite, des ſonges ſur les humains. *Mercure* préſidoit au ſommeil, & on lui ſacrifioit au ſortir (*Anthen. Deipnes. lib. I. p. 16. B.*) du ſouper.

Sur une ſardoine, *Mercure* évoque l'âme d'un mort, dont on ne voit que la tête. La gravure paroît étruſque, & eſt exécutée avec une grande fineſſe. Il y a dans le cabinet de Florence, une (*Muſ. Flor. tom. I. tab. LXX. n°. 6.*) pierre gravée avec le même ſujet. *Mercure* adoré par les Grecs ſous le nom de Τυμίας Λυχὸς (*Diog. l. I. pag. 514. l. I.*), *le receveur & diſpenſateur des âmes*, avoit auſſi la même fonction parmi les (*Gori muſ. étruſc. tom. II. pag. 106. 107.*) Étruſques. Il conduiſoit les âmes des morts dans les champs élyſées.

Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, virgaque levem coerces
Aurea turbam.....

(*Hor. lib. I. Od. 10. v. 17.*)

Il les ramenoit par la vertu de ſon caducée:

Tum virgam capit: hac animas ille evocat orco
Pallentes.....

(*Virg. Æneid. lib. IV. v. 242.*)

Et c'eſt ce que le graveur paroît avoir voulu exprimer ici en faiſant mettre à *Mercure* le caducée ſur la tête du mort, à qui de l'autre main ce dieu fait ſigne de monter & de paroître. *Mercure* porte ici la barbe; les Grecs & les Étruſques le repréſentoient quelquefois ainſi.

Sur une cornaline ſcrée d'un ſcarabée de gravure Étruſque, *Mercure*, le caducée dans la main droite, porte ſur la gauche l'âme de Proſerpine, & il a ſur l'épaule droite une tortue, ou un pétaſe en forme de tortue. La fable raporte que (*Buonarotti*) Proſerpine ayant mangé quelques grains de grenade dans les enfers, elle ne pouvoit plus ſortir de la cour de Pluton, mais que Cérès avoit obtenu de Jupiter qu'elle n'y reſteroit que ſix mois de l'année, & qu'elle paſſeroit le reſte du temps auprès d'elle. Or, *Mercure* qui avoit le ſoin de ramener les âmes des enfers, eſt repréſenté dans cette gravure portant Proſerpine à ſa mere. On croit auſſi trouver le même fait dans un petit (*Gori, muſ. etruſc. t. I. tab. XXXVIII.*) *Mercure* de bronze, qui porte une déeſſe drapée, avec le diadême. Proſerpine ſur notre pierre eſt nue, & paroît porter un flambeau renverſé à la main, peut-être pour ſignifier les courſes que Cérès avoit faites avec le flambeau pour la chercher par-tout.

J'avois pris d'abord la tortue pour le chapeau de *Mercure*, rejeté de la tête ſur les épaules, comme le porte Zethus qui conduiſit ſa mere Antiope avec ſon frere Amphion, dans un bas-relief de la villa *Borgheſe*; où ſont marqués les noms des figures; & dans un autre bas-relief de la villa *Albani* qui lui reſſemble. Mais une tête de *Mercure* en marbre dont le pétaſe eſt formé de l'écaille d'une tortue, me fait balancer; on y aperçoit les traces des ailes qui ſe ſont perdues. De même je crois voir dans notre pierre, la forme d'une véritable tortue, dont on aperçoit même la queue, au lieu d'une aile de pétale. La tête de marbre que je cite, & qu'on peut dire unique, étoit dans le cabinet de M. *Mengs*, premier peintre du roi de Pologne, à Rome.

La tortue, comme attribut de *Mercure*, eſt moins rare.

Sur une améthyſte de madame la comteſſe de Chéroffini, à Rome, ce dieu eſt apuié contre une colonne, tenant de la main gauche une tortue, & à ſes pieds il y a un bélier & un coq. *Mercure* fit ſa lyre de l'écaille de cet animal, & on voit une lyre faite ainſi aux pieds d'une (*Spences Polymetis dial. VIII. pag. 107.*) ſtatue de *Mercure* de grandeur naturele, de la villa

Negroni, autrefois *Montalto*, qui a ſa baſe antique.

Sur une pâte de verre, *Mercure* debout parle avec une femme drapée & voilée, aſſiſe ſur un rocher, & derriere laquelle on voit une branche d'arbre avec quelques feuilles. On pouroit croire que c'eſt ici un commerce amoureux de *Mercure*. Il en avoit eu avec Acacalis, fille de Minos, roi de Crete, ſelon le ſcholiaſte d'Apollonius, de même qu'avec Rhéa & avec Herſé, fille de Cécrops, roi d'Athènes.

Mais comme le voile ne convient pas à une jeune fille, & qu'il convient mieux aux matrones & aux déeſſes, on peut auſſi imaginer que la femme aſſiſe eſt Iſis; ce qui devient d'autant plus probable, que *Mercure*, ſelon la tradition, étoit le conſeiller & le premier miniſtre d'Iſis (*Diodor. Sic. lib. I. pag.* 25. *lin.* 26.), pendant ſon gouvernement en Égypte, comme il l'avoit été d'Oſiris auparavant. Sur le tombeau d'Iſis, il y avoit une colonne avec cette inſcription: *Je ſuis Iſis, la reine de tout le pays, inſtruite par Mercure, &c.* Or, ſelon cette idée, comme les feuilles que l'on voit au bout de la branche qui eſt derriere la femme voilée reſſemblent aſſez à celles du lierre, ce feroit-là encore de quoi apuier notre conjecture, puiſqu'Oſiris, mari d'Iſis, avoit découvert ou introduit cette plante en Égypte. (*Diodor. Sicul. lib. I. pag.* 23. *ad fin.*)

Sur une cornaline, ſont gravés un pied ailé & une maſſue. Je crois trouver ici un vœu fait à *Mercure* & à Hercule; car (*Feith. ant. hom. l. I. c.* 2. *p.* 3751. *B. in gron theſ. ant. græc. tom. VIII.*) les pieds étoient conſacrés au premier; & comme d'ailleurs (*Ariſtid. orat. in Herc. pag.* 35. *tom. I. opp.*) les ſtatues de ces deux dieux étoient placées enſemble dans les temples, il eſt probable qu'on a fait auſſi des *ex-voto* à l'un & à l'autre pour les attacher enſemble à leurs ſtatues.

Mercure paroît ſur les médailles de Regium & Sybaris.

MERCURE OU VIF-ARGENT.

La fameuſe mine de *vif-argent* d'Almaden en Eſpagne eſt la plus ancienne de ce genre qui ſoit connue, puiſque Théophraſte, qui vivoit trois ſiecles avant l'ere chrétienne, en fait mention. Pline nous dit que de ſon temps elle étoit fermée, & ne s'ouvroit que pour en tirer la quantité ſuffiſante de cinnabre que l'on envoyoit à Rome. Il paroît que les Saraſins ne l'exploiterent point. Les freres Fuggers, qui l'eurent pluſieurs années en ferme, en retirerent un profit conſidérable, & ils laiſſerent à leurs deſcendans une fortune qui les mit en état de vivre dans la claſſe des princes. Aujourd'hui elle eſt exploitée pour le compte du roi d'Eſpagne.

Les anciens, comme on l'apprend de Pline, faiſoient un grand uſage du *mercure* pour dorer & pour argenter. Ils compoſoient pour cela un amalgame de *mercure*, de pierre ponce, & d'or ou d'argent.

Ils employoient auſſi le *mercure* pour extraire l'or & l'argent de leurs minerais. On peut aſſurer qu'ils pratiquoient le procédé appliqué récemment par M. de Born aux minerais de Hongrie. Pline dit en effet qu'on les broyoit d'abord dans des caiſſons, *in pilis*, & qu'enſuite on mêloit à ces minerais pulvériſés de l'alun & du *mercure*. On paſſoit après cela ce mélange, pour le purifier, à travers des facs de peaux; comme on le pratique encore au Pérou. C'eſt ſans doute ce qu'a voulu dire Pollux, en faiſant mention de facs de peaux entre les inſtrumens des mineurs. Mais les philologues, à qui les arts ſont trop ſouvent étrangers, n'ont vu dans ces facs que des beſaces pour porter la nourriture.

En un mot, Iſidore dit expreſſément qu'il étoit impoſſible de dorer ou d'argenter ſans le *mercure*: *Sine hoc neque argentum neque æs inaurari poteſt*.

MERCURES. Les Grecs appeloient *Mercures* de jeunes enfans de huit, dix à douze ans, qui étoient employés dans la célébration des myſteres. Lorſqu'on alloit conſulter l'oracle de Trophonius, deux enfans du lieu, qu'on appeloit *Mercures*, dit Pauſanias, venoient vous froter d'huile, vous lavoient, vous nétoyoient, & vous rendoient tous les ſervices néceſſaires, autant qu'ils en étoient capables. Les latins nommoient ces jeunes enfans *Camilli*, des *Camilles*, parce que dans les myſteres de Samothrace, *Mercure* étoit appelé *Camillus*. C'eſt à quoi ſe raporte cet endroit de Virgile:

. . . . . *Matriſque vocavit*
Nemine Caſmillæ, mutatâ parte Camillam.

Statius Tullianus, cité par Macrobe, obſerve que *Mercure* étoit nommé *Camillus*, & que les Romains donnoient le nom de *Camilles* aux enfans les plus diſtingués, lorſqu'ils ſervoient aux autels.

MERCURIALES, fête que l'on célébroit à Rome en l'honneur de Mercure, le 14 juillet ſelon les uns, ou le 15 mai ſelon d'autres. *Voyez* MERCURE. Elles étoient établies d'après celles que célébroient les Crétois.

MERCURIALES, ſurnom des marchands, qui annonçoit la protection ſpéciale de Mercure.

MÉREAU. *Voyez* CONTRE-MARQUE & JETON.

On peut appeler *méreaux* certaines teſſeres antiques, mais non pas toutes. Ce nom déſignera fort bien les marques ou ſymboles dont il eſt parlé dans le code. Il y en avoit de deux ſortes; les *méreaux* qu'on diſtribuoit au théâtre, ou dans les réjouiſſances publiques, on les appeloit *teſſeræ miſiles*; les autres qu'on diſtribuoit au peuple en particulier, pour aller recevoir du blé ou d'autres proviſions qui ſe donnoient au dépens

du public, on les appeloit *tesseras annonarias*. Pour éviter la confusion dans ces distributions, on donnoit des *méreaux* sur lesquels étoit marquée la quantité que chacun devoit recevoir. Sous les empereurs, ils étoient inscrits du nom des empereurs. On voit par quelques loix du code qu'on pouvoit vendre ou léguer ces *méreaux*. On a fait autrefois des *méreaux* d'argent & de cuivre pour les fêtes de la cour, parce qu'il n'est pas aisé de les contre-faire comme les *méreaux* de plomb ou de carton. Les curieux en conservent parmi les jetons qui sont du regne de François I & de la reine Catherine de Médicis, qui fit aussi, en quelques fêtes, distribuer par les dames aux princes & aux grands seigneurs des médailles d'or, avec des devises ou des emblêmes. (*Ménétrier, art. des emblêmes & des devises.*)

MÉRELLE. Ce jeu étoit connu des Romains, & Ovide en a parlé deux fois (*Arte amand.* 3. 365.):

Parva tabellæ capit ternos utrinque lapillos,
In qua vicisse est, continuasse suos.

& (*Trist.* 2. 481.):

Parva sed & ternis instructa tabella lapillis,
In qua vicisse est, continuasse suos.

MERENDA, le goûter, collation, repas qui n'étoit guere en usage chez les Romains que pour les artisans & les gens de travail, qui soupoient au coucher du soleil, selon l'ancienne coutume: *Cibus*, dit Isidore, *qui, declinante die, sumitur, & proximus cœnæ, unde & ante-cœna a quibusdam vocatur; item merendare quasi meridiæ edere* (20. 2.).

MERES (Déesses). *Voyez* DÉESSES-MERES.

MERETRICES. *Voyez* COURTISANES.

MERIDIANI, MÉRIDIENS, nom que les anciens Romains donnoient à une espece de gladiateurs qui se donnoient en spectacle, & entroient dans l'arêne vers midi, les bestiaires ayant déja combatu le matin contre les bêtes.

Les *méridiens* prenoient leur nom du temps auquel ils donnoient leur spectacle. Les *méridiens* ne combatoient pas contre les bêtes, mais les uns contre les autres, l'épée à la main. De là vient que Sénequ dit que les combats du matin étoient pleins d'humanité, en comparaison de ceux qui les suivoient.

MÉRIDIENE. On appele ainsi le someil que l'on prend après midi. Presque tous les animaux dorment aussi-tôt qu'ils sont rassasiés; c'est l'effet d'un instinct qui ne les trompe jamais. L'usage de ce someil est très-ancien. On en peut juger par le passage de l'Odyssée d'Homere, où il est dit que Nestor dormoit après avoir mangé. Cet usage étoit très-commun à Rome & dans les pays chauds. Auguste, au raport de Suétone, dormoit à la suite de son dîner. Varron dit qu'il n'auroit pu vivre, s'il n'eût partagé les jours de l'été par la *méridiene* (*De re rustica*, 1. 2.): *Æstivum diem si non diffunderem interitu somno meridie, vivere non possem.*

MÉRION, fils de Molus & de Melphis, fut un des amans d'Hélene. Obligé par serment à prendre la défense de l'époux qu'elle avoit choisi, il conduisit avec Idoménée les Crétois au siége de Troye, sur vingt-quatre vaisseaux. Il étoit semblable à l'homicide Mars, dit Homere. C'est lui qui conduisit le char d'Idoménée.

MERITORIA. Un ancien lexique désigne par ce nom un endroit dans les camps où se tenoient des courtisanes. Boissard (*Topog. urbis Romæ, tom. I. pag.* 10.) dit que l'on désignoit à Rome par le nom *meritoria* un hôpital ou une retraite pour les soldats vieux ou infirmes; ils y étoient entretenus aux frais du trésor public. Cet édifice étoit situé où est aujourd'hui l'église de Sainte-Marie Transtévérine.

MERKEDONIUS. Plutarque (*in Numa*) nous a seul conservé le nom de ce mois des anciens Romains. Il étoit intercalaire, & alternativement de 22 & de 23 jours. On le plaçoit tous les deux ans après le 23 février. Son nom étoit dérivé de celui de *Merkedona*, divinité qui présidoit aux marchandises & aux paiemens. *Merkedonias*, dit Festus, *dixerunt a mercede colenda*.

MERLE. Varron dit qu'on exposoit à Rome en public, comme des objets de luxe, des *merles* blancs, avec des perroquets, &c.

MERMESSUS, dans la Troade.

Goltzius seul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MÉROPE, fille de Cipselus, roi d'Arcadie, fut mariée à Cresphonte, un des Héraclides, roi de Messénie. Elle eut plusieurs enfans, entre lesquels on nomme Polyphonte, le dernier de tous. Les grands du royaume ayant pris Cresphonte en avertion, parce qu'il favorisoit trop le peuple, & que pour ne pas l'opprimer, il évitoit la guerre, le tuerent lui & ses enfans, par les mains d'Agavé & des bacchantes, & mirent sur le trône Polyphonte. *Mérope* fut presque réduite à épouser le tyran, meurtrier de son mari, pour sauver ses jours: elle s'en défendit long-temps, parce qu'elle avoit sauvé du massacre un de ses fils, qu'Aristote nomme Téléphon, & l'avoit envoyé secrétement en Étolie, où il fut élevé, inconnu à tout le monde, & sur-tout au tyran, qui le faisoit chercher par-tout. Elle espéroit le faire remonter un jour sur le trône de son pere, par la faveur du peuple, qui lui paroissoit toujours attaché à ses intérêts. Le jeune prince devenu grand, s'échapa des mains de son gouverneur & vint à la cour de Messénie, où il se vanta d'avoir tué ce Téléphon, que le tyran faisoit chercher. Le vieillard à qui la reine l'avoit confié, se rendit aussi auprès de *Mérope*,

Digitized by Google

pour lui apprendre l'évaſion de ſon fils: elle ne douta plus que le jeune homme ne fût véritablement l'aſſaſſin de ſon fils; & un jour qu'elle le trouva endormi dans une ſalle du palais, elle fut ſur le point de le tuer d'un coup de hache, lorſque le vieillard reconut ſon prince, & retint le bras de la mere en lui nommant ſon fils.

Ils inſtruiſirent alors Téléphon de ſa naiſſance, & des crimes de l'uſurpateur; il ne fut plus queſtion que des moyens de ſe venger & de recouvrer le trône de Meſſénie. Pour y parvenir, *Mérope* feignit de ſe racomoder avec le tyran, & de conſentir à ſon mariage, qu'elle avoit ſi long-temps rejeté. La reine & Polyphonte ſe rendirent au temple avec tout le peuple, pour offrir aux dieux des ſacrifices d'actions de grâces, & pour célébrer les noces en leur préſence. Pendant les cérémonies du ſacrifice, l'inconnu s'avança, armé d'une hache, comme pour fraper la victime, tua le tyran ſur d'autel même, & ſe déclara fils de Creſphonte. La reine le fit reconoître au peuple, & aſſeoir ſur le trône de ſon pere. C'eſt ainſi qu'Hygin (*ch.* 184.) raconte cette hiſtoire, qu'il dit avoir tirée d'Ariſtote (*Ethic. l. III. c.* 1.). (C'eſt le ſujet de la plus belle tragédie, & qui honore le plus le théâtre italien, M. le Marquis Maffei en eſt l'auteur, qui la publia en 1710, & qui par-là augmenta beaucoup la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes autres productions. Cette tragédie ne mérita pas ſeulement les éloges des Italiens, mais ceux même des étrangers. M. de Voltaire en parle avec beaucoup d'avantage; il tenta même de la traduire, & depuis il fit lui-même une tragédie ſur le même ſujet. Mais il s'en faut beaucoup qu'elle égale la beauté & la perfection de l'Italienne. H.)

Pauſanias ne dit rien de ce fait merveilleux; ſelon lui le jeune homme, qu'il nomme Epytus, fut élevé chez Cypſelus, ſon aïeul maternel. Lorſqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menerent en Meſſénie, à la tête d'une armée, & le remirent ſur le trône. Il ne ſe vit pas plutôt le maître, que pour venger la mort de ſon pere & de ſes freres, il en punit les auteurs & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Enſuite, careſſant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour & l'eſtime univerſelle de ſes ſujets, & ſe rendit ſi illuſtre, que ſes deſcendans ſe firent gloire de quiter le nom d'Héraclides, pour prendre celui d'Epytides.

MÉROPE, une des pleïades ou filles d'Atlas. Elle épouſa Siſyphe, qui n'étoit point de la famille des Titans; tandis que ſes ſix ſœurs épouſerent chacune un de ces dieux; & comme des ſept étoiles qu'on appele *pleïades* il y en a une qu'on n'aperçoit guere depuis long-temps, on dit que c'étoit *Merope* qui ſe cachoit, de honte d'avoir épouſé un homme mortel. Elle en eut un fils nommé *Glaucus*.

Septima mortali Merope, tibi, Siſyphe, nupſit;
Panitet, & falli ſola pudore latet.
(Ovid. *Faſt. lib. IV. v.* 175.)

C'eſt ainſi qu'Ovide explique pourquoi on avoit coutume de dire qu'il y a ſept pleïades, quoique on n'en diſtingue que ſix à la vue ſimple.

MÉROPE, fille d'Œnopion. *Voyez* ORION.

MÉROPE, une des ſœurs de Phaeton. *Voyez* HÉLIADES.

MÉROPS, le plus éclairé des devins du parti des Troyens, ne vouloit pas que ſes deux fils, Adraſte & Amphius, allaſſent à la guerre de Troye, parce qu'il avoit vu qu'elle leur ſeroit funeſte; mais ils n'obéirent point à leur pere, car le Deſtin, dit Homere, les conduiſoit à la mort. Il fut auſſi pere d'Arisbe, premiere femme de Priam. *Voyez* ÉSAQUE.

MEROS, montagne ſituée entre l'Indus & le Cophis, au pied de laquelle étoit bâtie la ville de Nyſa, dont on attribuoit la fondation à Bacchus.

Le nom grec de cette montagne étant le même que celui de la cuiſſe, μηρὸς, cette équivoque fit maître la fable que Bacchus avoit été renfermé dans la cuiſſe de Jupiter. (*Quint. Curt. lib. VIII. cap.* 10.)

MERVEILLES, les ſept *merveilles* du monde. Entre les merveilleux ouvrages de l'antiquité, il y en avoit ſept qui ſurpaſſoient tous les autres en beauté & en magnificence, & qu'on a appelé depuis un grand nombre de ſiecles les *ſept merveilles du monde*. On eſt aſſez d'accord ſur le nombre de ſept; mais tous ne raportent pas les mêmes *merveilles*. Voici celles qu'on nomme ordinairement: les jardins de Babylone, ſoutenus par des colonnes; les pyramides d'Égypte; la ſtatue de Jupiter-Olympien; le coloſſe de Rhodes; les murs de Babylone; le temple de Diane d'Épheſe, & le tombeau de Mauſole. Quelques-uns y ont ajouté l'Eſculape d'Épidaure, la Minerve d'Athènes, l'Apollon de Délos, le Capitole, le temple d'Hadrien de Cyſique, &c.

MERVLA, ſurnom de la famille CORNELIA.

Ce nom déſignoit, chez les Romains, un poiſſon de l'eſpece des labres, appelé aujourd'hui *merle*, mais qui eſt moins eſtimé qu'il ne le fut autrefois.

MESAMBRIA, en Thrace. ΜΕΣΑΜΒΡΙΑΝΩΝ. & ΜΕΤΑΜΒΡΙΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent . . . . . *Hunter*.
RR. en bronze . . . . . *Pellerin*.
O. en or.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur d'Hadrien; de Séverе, de Gordien, des deux Philippes, de Caracalla. (*Eckhel.*)

MESARNUM, impôt de la valeur de la moitié d'une brebis. Il en eſt fait mention dans une novelle d'Iſaac Comnene.

MESAULON. C'eſt ainſi que les Grecs & les Romains appeloient, ſelon Vitruve, une petite cour qui étoit entre deux corps de logis, & qui faiſoit le même effet que ſont aujourd'hui dans pluſieurs palais de petites cours pour éclairer les garderobes, eſcaliers dérobés & autres pieces des doubles corps de logis, qui ſeroient obſcurs ſans cette commodité.

MESCINIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.
Le ſurnom de cette famille eſt *Rufus*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MESE eſt dans l'*ancienne muſique* le nom de la corde la plus aigue du ſecond tétracorde. (*Voyez meſon.*) *Meſe* ſignifie *moyenne*, & ce nom fut donné à cette corde, non pas, comme dit Broſſard, parce qu'elle eſt mitoyenne & commune entre les deux octaves de l'ancien ſyſtême; car elle portoit ce nom bien avant que le ſyſtême eût acquis cette étendue; mais parce qu'elle formoit préciſément la milieu entre les deux premiers tétracordes, dont ce ſyſtême avoit d'abord été compoſé. (D. J.)

MESITICUM, redevance que l'on payoit pour occuper une place dans le marché. Le marché lui-même eſt appelé *meſe* dans les gloſes, ἀγορὰ ἡ μέση.

MÉSOCHORE, μεσόχορος. Les *méſochores* étoient chez les Grecs & les Romains les muſiciens qui dirigeoient & conduiſoient les concerts, qui en régloient la meſure, en frapant le pavé avec leur *ſcabillum*, ou ſandale ſonore.

Le *méſochore*, dans les jeux publics & dans les auditoires publics ou privés, donnoit le ſignal pour les acclamations, afin que tous les aſſiſtans batiſſent à la fois des mains.

MESOCOPE (*muſiq. inſtrum. des anc.*), eſpece de flute des Grecs, dont Pollux ne rapporte que le nom. (*Onomaſt. lib. IV. cap. X.*)

MÉSOCURE, μεσόκουρος, nom que les anciens donnoient à une actrice des tragédies qui avoit la moitié de la tête raſée. C'étoit une jeune eſclave ou fuivante; on n'en ſait pas davantage.

MÉSOIDE (*muſiq. des anc.*), ſorte de mélopée dont les chants rouloient ſur les cordes moyenes, leſquelles s'appeloient auſſi *méſoïdes*, de la *meſe* ou du tétracorde meſon.

Méſoïdes, ſons moyens ou pris dans le *medium* du ſyſtême.

MÉSOPYCINI (*muſiq. des anc.*). Les anciens appeloient ainſi, dans les genres épais, le ſecond ſon de chaque tétracorde; ainſi les ſons *méſopycini* étoient cinq en nombre.

MESSAGER des magiſtrats & des empereurs romains. *Voyez* LICTEUR & RUNNER.

MESSALA, ſurnom de la famille *Valeria*. Il fut donné pour la premiere fois au Valerius qui prit Meſſine en Sicile, ainſi que nous l'apprenons de Macrobe (*Sat. 1. 6.*): *Sic Meſſala tunc, Avieno, dictus cognomento Valerii Maximi, qui, poſtquam Meſſanam urbem Siciliæ nobiliſſimam cepit, Meſſala cognominatus eſt.*

MESSALINE, femme de Claude.

Valeria Meſſalina Auguſta.

Ses médailles ſont:

O. en or, en argent & en bronze, de coin romain.
RRR. en M. B. de Colonies.

Patin a raporté une médaille latine de ce module, où *Meſſaline* eſt au revers de Claude.

RRR. en P. B. au revers de Claude.
RRRR. en G. B. grec.
RR. en M. B. au revers de Claude.
RR. en P. B.

„ On voit, dit Winckelmann, ſur une cornaline du Stoſch une femme drapée, aſſiſe ſous un arbre, un rameau à la main droite, apuiant ſa tête ſur la ganche, dans l'atitude d'une perſone qui eſt dans une profonde rêverie ou en méditation. Vis-à-vis d'elle il y a un terme de Priape, dans un *Ædicula* placée ſur deux baſes ou autels qui ſont l'un ſur l'autre. Au revers de la pierre, on voit ſept Priapes rangés en cercle autour d'un limaçon qui en forme le centre, avec autant de lettres, chacune ſéparée des autres par un des Priapes, qui compoſent enſemble le mot *INVICTA*. Au deſſus on lit *Meſſal*, & au deſſous *Claudi*. Le mot *invicta* ſemble une alluſion à ce que dit Juvénal de la même *Meſſaline*.

Et laſſata viris nondum ſatiata receſſit.
(*Sat. VI. v.* 129.)

„ Le limaçon eſt ici un ſymbole de la lubricité & de la volupté; car chaque individu de ce genre d'animal a les deux ſexes; il jouit & fait jouir en même temps, *genera e parturiſce*. On le voit repréſenté avec la même idée ſur une pierre de la même collection. (*Claſſ. II. num.* 1654.). Le mot (*Athen. Deipn. liv. VI. p.* 258. *c.*) ὑγρότης, la lubricité, qui exprime la propriété du limaçon, & dont lui eſt dérivée l'épithete (*ibid. l. II. p.* 63. *l.* 17.) ὑγροβάδης, ſignifie auſſi la laſcivité, & l'ὑγρὸς ἐς δαλμὸς (*Imag. p.* 463.) de Lucien, eſt ſynonyme de l'expreſſion des poëtes latins: *Patrantes oculi*, des yeux friands & convoitans. *Marc-Antoine Sabattini*, cité pluſieurs fois dans cet ouvrage, avoit une pierre gravée où étoit, au milieu d'une couronne de Priapes, une femme nue, aſſiſe ſur un limaçon, & au deſſous le nom *Meſſalina*. *Bandelot de Dairval*, de l'académie des inſcriptions, en a donné l'explication dans une diſſertation imprimée in-4°. A Paris, en 1708.

MESSALINE, troiſieme femme de Néron.

Statilia Meſſalina.

Ses médailles ſont:

RRRR.

RRRR, frapées dans la Grece. On en connoît une rapportée dans le *tréſor britannique*.

Triſtan en a donné une également greque, du module du M. B., où Meſſaline eſt debout, au revers de la tête de Néron.

MESSENE, fille de Triopas, roi d'Argos fut mariée à Polycaon, fils cadet de Lelex, roi de Laconie. Cette princeſſe, fiere de la grandeur de ſon pere, ne put ſoufrir de ſe voir déchue de ſon rang, & mariée à un ſimple particulier; elle perſuada à ſon mari de ſe faire roi à quelque prix que ce fût. Il leva des troupes, & ſe rendit maître d'une contrée voiſine de la Laconie, à laquelle il donna le nom de *Meſſene*, en conſidération de ſa femme. *Meſſene* introduiſit dans ſon nouveau royaume le culte & les cérémonies des grandes déeſſes (Cérès & Proſerpine), & reçut après ſa mort, dit Pauſanias, des honneurs tels qu'on en rend aux héros, par des offrandes faites ſur leur tombeau. Elle eut un temple à Ithome, & une ſtatue qui étoit moitié or & moitié marbre de Paros.

MESSENE dans la Meſſénie. ΜΕΣ. & ΜΕΣΣΗΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Un trépied.

Jupiter debout.

Pégaſe à mi-corps.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Septime-Sévere, de Géta.

MESSINE en Sicile. ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ ΜΕΣΣΕΝΙΩΝ & ΠΕΛΩΡΙΑΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

R. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Un lievre courant.

Un cridene.

Un lion paſſant.

Une Victoire dans un char.

MESTOR, fils de Perſée. *Voyez* ALCMENE.

MESURES. L'hiſtoire & l'ancienne géographie, dit Fréret (*mém. de l'académie des belles lettres, tom. XXIV.*), ſeront toujours couvertes de ténebres impénétrables, ſi l'on ne connoît la valeur des *meſures* qui étoient en uſage parmi les anciens. Sans cette connoiſſance, il nous ſera preſqu'impoſſible de rien comprendre à ce que diſent les hiſtoriens grecs & romains des marches de leurs armées, de leurs voyages, & de la diſtance des lieux où ſe ſont paſſés les événemens qu'ils racontent; ſans cette connoiſſance, nous ne pourons nous former aucune idée nette de l'étendue des anciens empires, de celle des terres qui faiſoient la richeſſe des particuliers, de la grandeur des villes, ni de celle des bâtimens les plus célebres. Les inſtrumens des arts, ceux de l'agriculture, les armes, les machines de guerre, les vaiſſeaux, les galeres, la partie de l'antiquité la plus intéreſſante & même la plus utile, celle qui regarde l'économique; tout, en un mot, deviendra pour nous une énigme, ſi nous ignorons la proportion de leurs *meſures* avec les nôtres.

Les *meſures creuſes*, ou celles des fluides, ſont liées avec les *meſures longues*; la connoiſſance des poids eſt liée de même avec celle des *meſures creuſes* ou de capacité; & ſi l'on ne raporte le poids de leurs monoies à celui des nôtres, il ne ſera pas poſſible de ſe former une idée tant ſoit peu exacte des mœurs des anciens, ni de comparer leur richeſſe avec la nôtre.

Cette conſidération a porté un très-grand nombre d'habiles gens des deux derniers ſiecles à travailler ſur cette matiere. Ils ont ramaſſé avec beaucoup d'érudition les paſſages des anciens qui concernent les diviſions & les ſubdiviſions des *meſures* uſitées dans l'antiquité. Ils ont même marqué ſoigneuſement la proportion qui ſe trouvoit entre diverſes *meſures* des Grecs, des Romains & des nations barbares. Mais comme pluſieurs ne nous ont point donné le raport de ces *meſures* avec les nôtres, leur valeur ne nous eſt pas mieux connue. Il eſt vrai que quelques-uns ont déterminé ce raport; mais ils l'ont fait avec ſi peu de ſolidité, que les évaluations qui réſultent de leurs hypotheſes rendent inoyables les choſes les plus naturele, parce que dans leurs calculs les villes, les pays, les monumens, les inſtrumens des arts, &c. deviennent d'une grandeur exceſſive. C'eſt domage qu'on ne puiſſe excepter de ce nombre le ſavant Édouard Bernard, dans ſon livre *de ponderibus & menſuris*, & moins encore le fameux docteur Cumberland, mort en 1708 évêque de Péterborough. Il n'a manqué à M. Graves, dans ſon excellent livre écrit en anglois ſur le pied romain que de n'avoir pas étendu ſes recherches auſſi loin qu'il étoit capable de le faire.

Les bornes de ce dictionaire qui l'empêchent de renfermer la connoiſſance aprofondie des raports qu'ont avec les *meſures* modernes toutes les *meſures* antiques, c'eſt-à-dire, la *métrologie* des anciens, me forcent à ne donner que les réſultats des recherches les plus modernes. Le public doit les premiers à M. Paucton, auteur d'une *métrologie* qui ne peut être mieux appréciée que par l'auteur de la ſeconde *métrologie*, dont je joins les réſultats à ceux de M. Paucton. Cet écrivain eſtimable eſt feu de Romé de l'Iſle, qui a donné en 1789 un travail immenſe ſur les poids, les *meſures* & les monoies des anciens. Je conſeille d'employer ſes évaluations de préférence à celles de M. Paucton, lorſqu'elles different, parce que les réſultats du dernier ſe ſentent de l'imperfection dont ne peut ſe défendre l'écri-

vain qui ouvre une vaſte carriere. On trouvera les autres réſultats de ces deux écrivains aux mots Monoies, Poids, & à chaque article particulier.

Extrait de la metrologie de M. Paucton.

„ L'invention des *meſures* & des poids doit être auſſi ancienne que le monde; & dès l'inſtant que deux freres eurent quelque partage à faire entr'eux, ils durent convenir d'une *meſure* & d'un poids. Ce ſeroit donc perdre inutilement ſon temps que de chercher une autre origine des *meſures* en général. Mais, d'un autre côté, ce ſeroit une choſe aſſez curieuſe que de ſavoir quels ont été les légiſlateurs géometres qui ont réglé les ſyſtêmes métriques, ſoit de l'Aſie, ſoit de la Grece, ſoit de Rome. Le ſyſtême aſiatique ſur-tout eſt ſi admirablement combiné & ſi ſavant, que ſon auteur, quel qu'il ſoit, mérite d'être connu dans tous les ſiecles. Selon Diodore de Sicile (*liv. V.*), ce fut Mercure, premier miniſtre d'Oſiris, qui régla les *meſures* & les poids, & c'eſt pour cela qu'il a été regardé comme le dieu du commerce & des négociations par tous les peuples de l'antiquité. Je ne vois rien que de très-plauſible dans cette aſſertion de Diodore; car, en premier lieu, il eſt certain que nous ne devons rechercher l'établiſſement des *meſures* ſyſtématiques de l'Aſie, que dans les temps réputés fabuleux par les écrivains, puiſque ces *meſures* ont été employées aux meſurages des plans de Babylone & de Ninive, & à ceux de la conſtruction des pyramides d'Égypte; en ſecond lieu, les loix métriques de l'Aſie durent être promulguées non ſeulement ſous un prince éclairé & zélé pour le bien du genre humain, mais encore ſous un prince puiſſant, & dont la domination s'étendoit en même temps ſur tous les pays où ces *meſures* furent ordonées & établies, & par conſéquent dont l'empire s'étendoit également ſur l'Égypte & ſur toutes les parties de l'Aſie: Or je ne trouve que le regne d'Oſiris ſuſceptible d'une légiſlation auſſi ſage & en même temps auſſi étendue ».

„ S'il eſt une époque, dans l'antiquité la plus reculée, favorable à l'établiſſement d'un ſyſtême de *meſures* raiſonné, c'eſt le regne d'Oſiris; & s'il a exiſté un géometre aſſez habile pour concevoir ce ſyſtême & le rédiger, cet homme ne ſemble pouvoir être que Mercure Triſmégiſte, appelé Thouth par les Égyptiens, Thot par les Alexandrins, & Hermès par les Grecs. C'eſt une fable que ce que raporte Eutrope dès le commencement du premier livre de ſon hiſtoire; que ce fut Sidonius ou un Sidonien qui inventa les *meſures* & les poids, vers le temps que Procas régnoit ſur les Albains, Aza ſur les Juifs, Jéroboam à Jéruſalem. Il eſt certain que cette invention eſt beaucoup plus ancienne ».

„ Selon Pline (*lib. VII. cap. XVI.*), ce fut Phidon d'Argos, ou Palamede, ſuivant le témoignage d'Aulugelle, qui régla le ſyſtême métrique & pondéral de la Grece. Strabon (*lib. V.*) attribue ce mérite à Phédon d'Élide. Diogene-Laerce veut que les Grecs en aient l'obligation à Pythagore; mais tout ce que fit Pythagore, ce fut de raporter de l'Égypte, où il voyagea, des modeles de *meſures* plus exacts que ceux que l'on conſervoit à Samos & dans les autres îles de la mer Égée, voiſines de l'Aſie, où l'on ſe ſervoit des mêmes *meſures* qu'en Égypte ».

On n'avoit pas encore bien vu que les anciennes *meſures* avoient été étalonées ſur un prototype invariable, pris dans la nature même, & auquel nos *meſures* actuelles ont également un raport connu. L'Égypte conſervoit le module authentique de cette *meſure* univerſele, & c'étoit à ce module que les Grecs, comme Pythagore, confrontoient & juſtifioient leurs *meſures* qui devoient y avoir un raport fixe & aſſigné. C'eſt donc ſur cet étalon inaltérable qu'il faut mettre en paralele les *meſures* de l'antiquité avec les nôtres, & pour conſtater que les anciens ont été exacts dans la vérification de leurs *meſures* ſur cette *meſure* fiduciele, nous ferons intervenir en preuves les meſurages divers des monumens anciens actuélement exiſtans.

Le prototype ou étalon naturel auquel les anciens avoient raporté leurs *meſures*, eſt la *meſure* de la terre. La grandeur connue d'un degré de méridien terreſtre n'eſt guere moins propre à fixer invariablement la valeur abſolue d'une *meſure*, que la longueur du pendule ſi vanté de nos jours.

„ Si l'on arrêtoit que la *quatre cent milieme* partie d'un degré de méridien ſeroit la ſeule *meſure* à laquelle on attribueroit la dénomination de pied, alors, dans chaque pays, où ordinairement la *meſure* itinéraire eſt une partie entiere du degré, cette *meſure* contiendroit ſans fraction un certain nombre de pieds. Par exemple, en France la lieue de vingt-cinq au degré ſeroit de 16000 pieds, au lieu de 13608 pieds de roi qu'elle contient aujourd'hui; mais il ſeroit encore mieux de prendre par-tout pour *meſure* itinéraire commune la même partie d'un degré. Il arriveroit de là que dans tous les pays le voyageur ſeroit dans ſa patrie à l'égard des diſtances, & ne ſeroit plus expoſé à recevoir des indications trompeuſes. On voit par ce court expoſé qu'une *meſure* univerſele déduite de la grandeur d'un arc du méridien auroit au moins cet avantage ſur une *meſure* ſemblable déduite de la longueur du pendule, que la premiere ſeroit partie aliquote d'un degré de grand cercle de la terre, & par-là ſimplifieroit les opérations géographiques ».

„ Voilà préciſément quel étoit le ſyſtême *métrique* des peuples dans l'antiquité la plus reculée. Cette partie de la légiſlation leur avoit paru mériter une attention particuliere. Ils fixerent d'une maniere irrévocable leurs *meſures*, en les rendant dépendantes de la grandeur du méridien. Ils en

prirent préciſément la quatre cent millieme partie qu'ils appelerent tantôt pied & tantôt coudée, ou peut-être lui avoient-ils donné une dénomination que les écrivains ont rendue à volonté par l'un ou l'autre de ces mots. Pour le mieux déſigner & ôter toute équivoque, je l'appélerai *métrétès linéaires* ou *pied géométrique*. Ce nom lui doit convenir plus ſpécialement qu'à toute autre *meſure*. Ce n'eſt pas que l'on ne trouve dans l'antiquité d'autres petites *meſures* qui étoient également partie aliquote & ronde d'un degré de grand cercle. Par exemple, le pied *pythique* ou de *meſure* naturele en étoit la quatre cent cinquante millieme partie, le pied romain, la trois cent ſoixante millieme partie; le pied grec, la $\frac{1}{360,000}$ partie; le *pygon* ou pied de Druſus, la trois cent vingt cinq millieme partie; le pied royal ou *phyſitérien*, qui eſt la coudée pythique ou la coudée médiocre d'Hérodote, en eſt la trois cent millieme; l'*ammah* ou coudée ſacrée des Égyptiens & des Hébreux en eſt la deux cent millieme partie; mais le pied géométrique avoit une propriété qui lui étoit plus particuliere. Les *meſures* anciennes avoient été réglées ſur les proportions naturales d'un homme de moyene taille, & avoient été toutes aſſujéties à ce pied qui étoit lui-même la *meſure* du coude au poignet; la ſeizieme partie étoit la *meſure* d'un travers de doigt; la huitieme partie appelée *condyle* étoit la *meſure* de l'intervalle compris entre les deux articulations du milieu du grand doigt ou du pouce; le quart appelé *paleſte* ou palme étoit la *meſure* de l'épaiſſeur des quatre doigts de la main; les $\frac{1}{5}$ appelés *lichas* étoient la *meſure* de l'étendue entre le pouce & l'index ouverts; les $\frac{1}{10}$ appelés *orthodoron* étoient la diſtance du poignet à l'extrémité du grand doigt; les $\frac{1}{4}$ appelés *ſpithame* meſuroient l'ouverture entre le pouce & le petit doigt; les $\frac{2}{3}$ étoient la *meſure* du pied naturel de l'homme; un pied géométrique & un quart faiſoient le *pygon*, c'étoit la diſtance du coude à la premiere articulation du petit doigt; un pied géométrique & un tiers faiſoient la *coudée médiocre* compriſe entre le coude & la naiſſance du petit doigt en dedans de la main; un pied géométrique & demi faiſoient la *coudée lithique*, c'étoit la coudée priſe du coude à l'articulation du milieu du grand doigt; deux pieds géométriques donnoient la coudée ſacrée qui ſe prenoit de l'aiſſelle à l'extrémité de la main, les doigts non compris, & ſervoit ſans doute pour l'aunage des étoffes & des toiles; cinq pieds géométriques faiſoient le *bêma diploum*, c'eſt ce que nous appelons pas géométrique; ſa moitié appelée *bêma aploum* étoit la *meſure* du pas naturel d'un voyageur, & valoit deux pieds & demi géométriques; enfin, ſix pieds géométriques faiſoient la ſtature de l'homme; on l'appeloit *orgye*, *paſſus*, c'étoit la braſſe ou la *meſure* de l'étendue des bras ouverts, & cette braſſe valoit ſix pieds trois quarts pythiques ou de *meſure* naturele.

En voilà aſſez pour faire connoître les raiſons de la préférence que nous donnons au pied géométrique, en le faiſant l'élément de toutes les autres *meſures* de l'antiquité. (*Métrologie de Pauſton.*)

On ſent bien que ce ne peut être que par des comparaiſons de *meſurages* faits anciénement & de nos jours ſur des monumens encore exiſtans, que je puis déterminer à combien de nos toiſes les géometres de l'antiquité auroient évalué un degré du méridien. Or je trouve 1°. que *le côté de la baſe de la grande pyramide d'Égypte* pris 500 fois; 2°. que la *coudée du nilometre* (dite auſſi *coudée ſacrée*) priſe 20,000 fois; 3°. qu'un *ſtade exiſtant* & meſuré à Laodicée dans l'Aſie mineure par M. Smith, pris 500 fois; je trouve, dis-je, que ces trois produits ſont de même valeur, & que chacun en particulier eſt préciſément la même *meſure* d'un degré qui a été déterminé par nos géometres modernes. D'où je conclus, 1°. que le côté de la baſe de la grande pyramide étoit d'un ſtade juſte, tel qu'il eſt défini par Marin de Tyr, par Ptolémée & par Héron; 2°. que la coudée du nilometre (elle ſert encore aujourd'hui à meſurer les crues du Nil) eſt la grande coudée, évaluée à deux pieds géométriques par Héron; 3°. que le ſtade de Laodicée étant de même grandeur que celui d'Alexandrie ou de la grande pyramide, les *meſures* de l'Égypte ne lui étoient pas particulieres, puiſqu'elles ſe retrouvent dans un ſtade de l'Aſie Mineure meſuré de nos jours.

„ Dans tous les temps, les peuples ont ſenti les inconvéniens qui réſultent de la multiplicité des étalons & des *meſures* de jauge différente, tels que les ſurpriſes & l'embaras qu'elle occaſione dans le commerce, la perte qu'elle cauſe à un état, en lui enlevant le travail d'un nombre conſidérable d'individus occupés à en faire les réductions, & dont l'induſtrie pouroit être appliquée plus utilement, &c. L'uniformité des *meſures* étoit trop viſiblement avantageuſe, pour ne pas entrer dans le plan d'un habile légiſlateur. Elle y eſt entrée en effet; & s'il n'eſt pas démontré que dans l'antiquité la plus reculée, il n'y avoit qu'une ſeule & même *meſure* ſur toute l'étendue de notre continent; au moins eſt il facile de prouver que les états & même de grandes régions entieres contenant pluſieurs états, n'avoient chacun qu'un même & unique étalon primordial de leurs *meſures*. „

„ Du temps d'Ariſtide, comme il le témoigne lui-même (*Ariſtid. in res ſacras*), tous les états & toutes les provinces de l'Aſie, la Paleſtine & l'Égypte même compriſes, ſe ſervoient des mêmes *meſures*, ſans aucune inégalité ni différence. Nous ne retrouvons dans la Grece que deux étalons originaux; l'un des *meſures* attiques, en uſage dans le Péloponeſe & l'Attique; & l'autre des *meſures* pythiques, dont on ſe ſervoit dans toute la partie ſeptentrionale de la Gre-

ce, & dans la Macédoine & la Thrace. Ce fut ainſi que les Romains en uſerent dans tous les lieux de leur vaſte empire; tous les poids & toutes les *meſures* y étoient réglés ſur ceux de la ville capitale, & le prince croyoit au nombre de ſes obligations celle de tenir la main à l'obſervation de ce réglement. L'empereur Julien ordonna à Prétextat, préfet de Rome, d'en établir de juſtes dans les provinces, pour empêcher les abus qui s'y commettoient, en les altérant par l'avidité du gain. Juſtinien ordonna de même la réforme des poids & des *meſures* dans toutes les villes de l'empire, ſur des étalons publics qui ſeroient gardés dans la principale égliſe du lieu. Théodoſe renouvela ce même réglement, & y ajouta que ces étalons des *meſures* ſeroient d'airain ou de pierre. Honorius chargea les gouverneurs, qui étoient les premiers magiſtrats des provinces, d'avoir une inſpection intime ſur les poids & les *meſures*, & de punir ceux qui en abuſeroient. L'uniformité des *meſures* étoit regardée comme une choſe ſi eſſentiele, que depuis la tranſlation du ſiége de l'empire en Orient, les empereurs envoyoient de Conſtantinople à Rome les étalons prototypes des *meſures*, pour y être conſervés & y ſervir de regle ſous leur autorité: *Acceptas ab imperatore menſuras, vel papa, vel ſenatus ſervabant* ».

» On penſe que les *meſures* de capacité des Romains paſſerent dans les Gaules avec leur domination, & que nos premiers rois en conſerverent l'uſage. Les capitulaires de Charlemagne de l'an 809, & de Charles le Chauve de l'an 864, Grégoire de Tours, Walafrede-Strabon & Adulard font mention du *ſextarius*; le *demi-ſextarius* ou l'*hémine* ſe trouve dans les capitulaires de Louis le Débonaire de l'an 817, & dans pluſieurs anciens cartulaires rapportés par Ducange; le *quartarius*, dans Grégoire de Tours, dans Adalard, & dans une ancienne charte de Philippe I de l'an 1052; & le *modius*, dans les capitulaires de Dagobert II, de Charlemagne & de Charles le Chauve. Mais ces dénominations ne prouvent rien, & on peut les avoir appliquées à des *meſures* de capacité différente de celles des *meſures* romaines, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui parmi les écrivains peu réfléchis, leſquels écrivant en latin, appelent *modius* tantôt le boiſſeau, tantôt le muids de Paris, & qui écrivant en françois, appelent boiſſeau le *modius* romain, comme ſi c'étoit la même *meſure*.

Quoi qu'il en ſoit, toutes les *meſures* étoient égales en France ſous nos premiers rois. Un des principaux ſoins dont ils chargeoient par leurs ordonnances les magiſtrats, étoit d'entretenir cette uniformité dans toutes les provinces, & d'égaler les *meſures* ſur l'étalon ou prototype qui étoit gardé dans le palais royal: *Volumus ut æquales* MENSURAS *& rectas, pondera juſta & æquata omnes habeant, ſive in civitatibus, ſive in monaſteriis, ſive ad dandum in illis, ſive ad accipiendum, ſicut in lege Domini præcepta habemus:* (*Carol. Magn. an. 789. capit. reg. Fr. tom. I. col. 238.*)

Volumus ut unuſquiſque judex in ſuo miniſterio MENSURAM *modiorum, ſextariorum, & ſiculas per ſextaria, olio & corborum eo tenere habeat, ſicut & in palatio habemus.* (*Idem, ann. 800. ibid. col. 333.*)

Volumus ut pondera vel MENSURÆ *ubique æqualia ſint & juſta.* (*Idem, ann. 813. ibid. col. 503.*)

Mandamus & expreſſe præcipimus ut comes & reipublicæ miniſtri ac cæteri fideles noſtri provideant quatenus juſtus modius æquuſque ſextarius, ſecundum ſacram ſcripturam & capitula prædeceſſorum noſtrorum, in civitatibus, & in vicis, & in villis, ad vendendum & emendum, ſiat; & MENSURAM *ſecundum antiquam conſuetudinem de palatio noſtro accipiant, & non pro hac occaſione a manſuariis vel ab his qui cenſum debent, major modius, niſi ſicut conſuetudo fuit, exigatur.* (*Carol. Calv. an. 864. capit. reg. fr. tom. II. col. 182.*)

Ces ordonances nous inſtruiſent de deux choſes importantes au ſujet des *meſures*; la premiere, qu'autrefois toutes celles dont on ſe ſervoit en France, étoient uniformes & ajuſtées ſur l'étalon qui étoit gardé dans le palais du roi. La ſeconde, que ſur la fin du regne de Charlemagne, & encore plus ſous celui de Charles le Chauve, ſon petit-fils, cette égalité commençoit à s'altérer; elles nous apprenent encore que ce changement ariva, ſelon toutes les apparences, à l'occaſion des cens & autres droits ſeigneuriaux qui prirent naiſſance environ dans ce temps-là par les inféodations de quelques-unes des provinces du royaume à titre de ſeigneurie particuliere: ainſi la même raiſon qui a fait la différence de nos coutumes, a établi celle de l'inégalité de nos *meſures*. Chaque ſeigneur profitant des troubles de l'état, ſe rendit aſſez puiſſant pour introduire dans ſa terre des uſages conformes à ſes intérêts. Il ſe trouve de ces *meſures* ſeigneuriales qui étoient plus grandes que l'archétype ou étalon royal; d'autres qui avoient été établies plus petites; celles-là pour tirer de plus grands droits des vaſſaux, & celles-ci peut-être pour attirer par un traitement plus doux un plus grand nombre d'habitans ſous ſa domination. Ce fut dans ces deux vues que Charles le Chauve rendit cette derniere ordonance de l'an 864. Il veut dans la premiere partie que les *meſures* qui ſe trouveront trop grandes ſoient réduites en regle, ſelon l'ancien uſage, ſur l'étalon royal: *Ut menſuram, ſecundum antiquam conſuetudinem, de palatio noſtro accipiant.* Et dans la ſeconde, il déclare qu'il n'entend pas néanmoins que ceux qui ſe trouveront avoir établi des *meſures* plus petites pour recevoir les droits de vaſſelage ou de cenſives, ſe puiſſent prévaloir de cette ordonance pour les augmenter. *Non pro hac occaſione a manſuariis vel ab his qui cenſum debent, major modius, niſi ſicut conſuetudo fuit, exigatur.*

Mesures de l'Asie & de l'Égypte ; selon M. Paucton.

Mesures linéaires & itinéraires.

Esbaa, dactyle, *travers de doigt*											*Pouces.* 0.6420
2	condyle										1.284
4	2	tophach, paleſte, *palme*									2.568
10	5	2 ½	lichas, cœnoſtome								6.420
12	6	3	1 ½	zéreth, tertō, ſpithame							7.704
16	8	4	1 ⅓	1 ⅓	pied géométrique						10.272
20	10	5	2	1 ⅔	1 ¼	coudée commune					12.84
21 ⅓	10 ⅔	5 ⅓	2 ⅔	1 ⅔	1 ⅓	1 ⅕	pied philétérien				13.69
24	12	6	2 ½	2	1 ½	1 ⅕	1 ⅛	coudée lithique			15.408
32	16	8	3 ⅓	2 ⅔	2	1 ⅗	1 ½	1 ⅓	coudée ſacrée		20.544
Bême aploun, *pas ſimple de voyageur*											25.68
2	bême diploun, ampelos										51.36
2 ½	1 ¼	orgye, hexapode, braſſe									64.632
											Toiſes.
4	2	1 ⅔	décapode, acène								1.427
24	12	10	6	chébel, chaîne ou corde							8.560
40	20	16 ⅔	10	1 ⅔	plethre, aſſe						14.267
240	120	100	60	10	6	ſtade nautique					85.60
320	160	133 ⅓	80	13 ⅓	8	1 ⅓	grand ſtade				114.1
2400	1200	1000	600	100	60	10	7 ½	mil, miliaire			856
7200	3600	3000	1800	300	180	30	22 ½	3	parafange		2568
9600	4800	4000	2400	400	240	40	30	4	1 ⅓	ſchene du delta	3424

vernement ; il s'appliqua à faire fleurir les arts & le commerce dans toute l'Égypte. Il acquit de profondes connoissances dans les mathématiques, & sur-tout dans la géométrie, & apprit aux Egyptiens la maniere de mesurer leurs terres, dont les limites étoient souvent dérangées par les accroissemens du Nil ; afin que chacun pût reconoître la portion qui lui apartenoit ; il inventa les premiers caracteres des lettres, & régla, dit Diodore, jusqu'à l'harmonie des mots & des phrases. Il institua plusieurs pratiques touchant les sacrifices & les autres parties du culte des dieux. Enfin, on le faisoit auteur d'un grand nombre de livres sur la théologie, l'astronomie & la médecine, qui étoient, disoit-on, perdus depuis long-tems.

Mais M. Paw (*Tom. II. pag.* 66.) observe avec raison que Jablonski, dont l'autorité sera à jamais d'un grand poids dans toutes ces matieres, a prouvé par d'invincibles argumens, que le *Teuth*, le *Mercure Trismégiste*, l'*Hermès* des Egyptiens, est un spectre mythologique, c'est-à-dire, un personage qui n'a jamais existé. (*Pantheon ægypt. lib. V. cap.* 5.) Cependant la distinction qu'il fait entre l'ancien Hermès & le nouveau, n'est pas encore telle qu'elle devroit l'être. Tout le temps pendant lequel les prêtres ne graverent leurs hiéroglyphes que sur des pierres, est le temps du premier Hermès. Les siecles postérieurs, pendant lesquels ils se servirent de livres composés de feuilles de *papyrus* (car ils n'osoient toucher des livres de parchemin), apartiennent au second Hermès. Ces hommes-là parloient toujours allégoriquement, & ils ont trompé tous nos chronologistes modernes. C'est avec un plaisir mêlé de compassion qu'on lit les disputes élevées entre ces prétendus calculateurs sur le temps où vivoit Hermès ; c'est comme si l'on disputoit sur le temps où vivoit la fée Morgane ». *Voyez* THOT & ANUBIS.

Les *Hermès* ou *Mercures-à-gaine* n'avoient ordinairement de forme humaine qu'une tête âgée & le membre viril relevé, sans pieds ni mains. Pausanias, cité plus haut, s'est abstenu d'expliquer ce bizare attribut ; mais Plutarque & Macrobe lui donnent une cause morale & allégorique. Le premier (*lib. an sit seni gerenda respublica*, *p.* 797.) dit que l'on vouloit montrer par-là le genre de soutien que la république attend des vieillards, qui ne gît ni dans les mains, ni dans les pieds, mais dans la tête & dans la fécondité de leur raison éloquente. Macrobe reconoît dans les *Mercures à gaine* une image du soleil, qui est à la fois la tête & le principe créateur du monde, & qui agit comme la tête par une opération unique, sans avoir besoin des membres qui produisent une opération partiele & divisée.

Mercure présidoit aux combats des athletes, ainsi qu'Hercule. Sous ce raport, on le nommoit *Enagonius* ou l'athlete. Il avoit aussi le département des monoies, des poids & des mesures ; c'est pourquoi il paroît sur les *æs romana* & sur plusieurs poids d'Herculanum.

Mercure se métamorphosa en mouton, pour satisfaire sa passion avec Pénélope. Mais Pénélope ne fut pas la seule mortele honorée des faveurs de *Mercure* ; il y eut encore Acacallis, fille de Minos ; Herse, fille de Cécrops ; Eupolémie, fille de Mirmidon, qui le rendit pere de plusieurs enfans ; Antianire, mere d'Échion ; Proserpine, & la nymphe Lara, dont il eut les dieux Lares.

Voici l'explication qu'a donnée de *Mercure* M. Rabaud de Saint-Étienne :

« *Mercure* planete, qui passe le plus près du soleil, qui se tient auprès du pere de la lumiere, qui guide les constellations & les conduit en quelque maniere après lui, & dont la marche est très-rapide, *Mercure* fut le messager des dieux, & conduisoit les âmes en anser. Il fut placé à la tête des signes ou du troupeau : le *bélier*, le premier de ceux du Zôdiaque, lui fut consacré.

Tu princeps, auctorque sacri, Cyllenie, santi,
Per te jam cœlum in terris, jam sidera nota,
Sublimes aperire vias, &c.
(Manil. Astron. l. I. v. 32.)

» Apollon & *Mercure* avoient été bergers ou guides du troupeau ; & ce fut *Mercure* qui, comme on sait enleva un jour la lune du ciel, lorsqu'il tua Argus, ou le ciel étoilé, qui gardoit la vache Io. Personne n'ignora comment Junon mit les ieux d'Argus à la queue du paon, son oiseau favori : par où l'on voit, pour le dire en passant, que tout étoit allégorie chez les anciens, & que si le paon fut l'oiseau de la reine du ciel, c'est parce que sa queue étoilée étoit un emblême du firmament ».

» La rapidité de la course de *Mercure*-planete décida les anciens à dire qu'il étoit le messager des dieux : c'est l'explication qu'en donne Fulgence (*Mythologicon III. Quare celer dicatur?*) *Stella vero, quæ et Græco grace nuncupatur, quam ei pagani adscribunt, ex quo etiam dies nomen invenere, tanto celerior planetis omnibus currit, ut septima die suos permeet circulos, quod Saturnus viginti octo annis, & Jupiter duodecim possunt ; unde etiam Lucanus ait ; Motuque celer Cyllenius haret.* Voilà pourquoi *Mercure* est le seul des dieux qui ait des ailes, & pourquoi le coq martial lui étoit consacré ».

Mercure Ἀκάκητος ou *Acestus* avoit un temple sous ce nom dans l'Arcadie. Ce surnom seroit-il une contraction d'ἀκάκητος, élevé ? *Mercure*, fut nommé *Acacesius* par les Arcadiens, de la ville du même nom, où il avoit une statue de marbre, & où il avoit été nourri & élevé par Acacus, fils de Lycaon, selon les traditions du même peuple.

Mercure-

Mercure-Agoraus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Agetor ou Ἀγήτωρ, chef, c'eſt-à-dire, conducteur de morts.

Mercure-Argeiphonte. *Voyez* ce mot.

Mercure-Arcadien. Il porta ce nom à cauſe de l'Arcadie, où il avoit été nouri.

Mercure-Cadmillus ou *Camillus*, *Voyez* CAMILLE.

Mercure-Cerdemporus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Criophore. *Voyez* ce mot & BÉLIER.

Mercure-Cyllenien. *Voyez* CYLLENE.

*Mercure-*Χαριδότης, qui donne la joie, ou porte de bonnes nouveles.

*Mercure-*Δόλιος. *Mercure* avoit auprès de Pellene une ſtatue à laquelle on donnoit ce ſurnom, qui ſignifie trompeur, parce que le dieu n'exauçoit pas tous les vœus qu'on lui adreſſoit.

*Mercure-*Δολιχὶς, ayant la lance droite. Ce ſurnom étoit relatif aux membres virils que l'on plaçoit au milieu des Hermès.

Mercure-Enagonius ou l'athlete, parce qu'il préſidoit aux combats des athletes.

*Mercure-*Ἐνόδιος ou *vialis*, parce qu'il préſidoit à la ſûreté des chemins.

*Mercure-*Ἐπιμηλὴς, ou diligent.

*Mercure-*Ἐπίδικος, qui perſuade.

Mercure-Malevolus. Feſtus dit qu'on lui donnoit ce ſurnom, parce que ſes ſtatues ne regardoient aucune boutique, & que le regard des dieux annonçoit leur proteſtion. Les Hermès étant placés contre les murs des portiques, tournoient le dos aux boutiques.

Mercure-Nabus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Nomius. *Voyez* ce mot.

Mercure-Polygius. Il y avoit à Corinthe une ſtatue dédiée à *Mercure* avec ce ſurnom dont on ignore l'origine.

*Mercure-*Πομπαῖος, c'eſt-à-dire, conducteur des âmes.

Mercure-Promachus. *Voyez* ce mot.

Mercure-Pronaüs, ſurnom commun à Minerve & à *Mercure*, placés à l'entrée d'un temple de Béotie. Il ſignifie *dieux du veſtibule*.

Mercure-Propylée. Ce nom qui déſignoit l'entrée de la citadelle d'Athènes, fut donné à une ſtatue de *Mercure* qui y étoit placée.

Mercure-Carre, ſurnom relatif aux Hermès ou *Mercures-à-gaine*.

Mercure-Triceps. *Voyez* ce mot.

Mercure-Vialis. *Voyez* ce mot.

D'après la deſcription que les auteurs grecs font de *Mercure*, non ſeulement ce dieu doit être repréſenté jeune, mais de plus avec un viſage qui annonce la gaité. Il faut cependant que ſa beauté ſoit un peu mâle, qu'un léger duvet lui couvre les joues, que ſes cheveux blonds & crépus excedent les bords de ſon pétaſe, lequel doit être orné d'ailes placées avec ſymmétrie aux deux côtés des tempes, & que ſon manteau attaché au deſſus de la poitrine tombe avec grâce ſur ſes épaules. Tel eſt le portrait qu'en fait Apulée (*Apul. apolog.*), portrait conforme à celui qu'en ont fait les autres auteurs, ainſi qu'à preſque tous les monumens.

Winckelmann a remarqué, d'après Clément d'Alexandrie (*Cohort. ad gentes*, *pag.*), que les ſculpteurs du plus beau temps de l'art faiſoient les *Mercures* reſſemblant à Alcibiade, & que les artiſtes qui leur ſuccéderent, ſuivirent leur exemple.

Il regardoit comme la plus belle ſtatue de *Mercure* qui eût été conſervée, celle de la villa Ludoviſi.

On en voit encore une belle de grandeur naturele à la villa Negroni, ayant à ſes pieds une lyre d'écaille de tortue, dont une ſeule branche a été reſtaurée. La baſe même eſt antique.

„ On voit, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art*, *liv. IV. chap.* 2,), au palais Farneſe, à Rome, un *Mercure* de grandeur naturele, qui embraſſe une jeune fille. L'artiſte moderne qui a reſtauré la tête & une partie de la poitrine, lui a donné une barbe épaiſſe. Mais Homere, parlant de *Mercure* (*Iliad. Ω. vers* 348.) qui acompagne Priam dans la tente d'Achille, dit qu'il prit la forme d'un jeune homme, c'eſt-à-dire, de cet âge où un tendre duvet couvre le menton & les joues „.

„ La jeune beauté embraſſée par *Mercure* ne paroît pas être Vénus, qu'on avoit coutume, au raport de Plutarque, de placer à côté de ce dieu, pour indiquer que la jouiſſance de l'amour vouloit être acompagnée d'une converſation agréable. (*Lucien*, *præcept. conjug. pag.* 139. *lib. XXXIV.*) I Ce ſeroit plutôt Proſerpine, qui avoit eu trois enfans de *Mercure* (*Tzetz. ſchol. lycoph. v.* 680.), ou la nymphe Lara, mere des dieux Lâres (*Ovid. faſt. lib. II. v.* 559.), ou Acacallis, fille de Minos, ou enfin Herſé, une des filles de Cécrops, qui avoit eu pareillement des enfans de ce dieu. Je me déciderois volontiers pour cette derniere opinion, ayant de fortes raiſons pour croire que ce groupe a été découvert au même endroit que les deux fameuſes colonnes qui décoroient le tombeau de Régilla, femme d'Hérode-Atticus, ſur la voie Appiene. Ce qui ſert d'apui à ma conjecture, c'eſt l'épitaphe de Régilla, qu'on voit dans la villa Borgheſe. Il y eſt dit qu'Hérode-Atticus prétendoit deſcendre de Céryx, fils de *Mercure* & d'Herſé. (*Salmaſ. not. in inſcr. herod. attic. pag.* 109.) Tout cela me fait croire que ce groupe avoit été placé dans le tombeau en queſtion. Je remarquerai à cette occaſion que la ſeule ſtatue de marbre de *Mercure*, qui tiene dans la main gauche ſa bourſe ordinaire, ſe voit dans la cave de la villa Borgheſe „.

„ La ſtatue de bronze de *Mercure*, celle que l'on a trouvée la derniere à Herculanum, eſt la plus excellente de toutes. Ce dieu eſt aſſis, & ce qu'il y à de particulier, ce ſont ſes ailes : elles ſont

attachées aux pieds, de façon que l'attache des courroies ſe trouve ſous la plante du pied, & ſous la forme d'une roſe aplatie, comme ſi l'on eût voulu marquer que ce dieu n'eſt pas fait pour marcher, mais pour voler.

„ Je n'avois point encore rencontré de *Mercure* dans l'attitude où nous voyons celui-ci, dit Caylus, (3. *n°. 1. pl.* 43.) L'action & le mouvement font ordinairement la diſpoſition que l'on donne à ce Dieu. Ses différens emplois ne permettent guere de le repréſenter couché; mais ſoit que les anciens, conduits par quelqu'allégorie, aient imaginé cette repréſentation poſſible, ſoit qu'ils aient commis cette faute, ce monument bien authentique nous donne au moins une preuve des licences qu'ils ont priſes quelquefois. Celui-ci contrarie ſi fort les idées qu'on a & qu'on doit avoir de *Mercure*, que, ſans le caducée qu'il tient, & ſans les ailes que l'on voit à ſa tête & à ſes talons, je n'aurois jamais oſé lui donner ce nom. Cette figure de bronze eſt très-bien conſervée „.

De toutes les ſtatues de *Mercure* que j'ai vues, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art. liv. IV. ch.* 3. *c.*), une ſeule a les jambes croiſées telles qu'on les voit ſouvent à Apollon & à Bacchus. Elle eſt conſervée dans la galerie de Florence, & c'eſt ſur elle qu'a été moulé un *Mercure* de bronze du palais Farneſe. On en voit encore un autre de bronze dans le même palais, qui a la même poſition, & qui eſt de grandeur naturele; mais il ne faut pas oublier que ce *Mercure* eſt un ouvrage moderne „.

M. d'Hamilton avoit dans ſon cabinet à Naples un petit *Mercure* de bronze, armé d'une cuiraſſe, ayant les cuiſſes & les jambes nues. Cette armure & le caſque que portoit à Ephs une de ſes ſtatues, rapelent le combat des titans, dans lequel il parut armé, ſelon Apollodore. (*Biblior. liv. I. pag.* 10.)

Une cornaline du cabinet de Stoſch offre *Mercure* coeffé d'une tortue toute entiere, à la place de ſon pétaſe. Pocoke a publié une autre figure de Thebes en Égypte, qui a la tête couverte du même ſymbole, relatif à la lyre qu'inventa *Mercure*, & qu'il forma avec l'écaille d'une tortue.

Les Grecs & les Étruſques repréſentetent quelquefois *Mercure* avec de la barbe. On en voyoit un de cette ſorte à *Phare* en Achaïe. Il y en a un ſemblable ſur un autel triangulaire de la villa Borgheſe. Quelques *Mercures* anciens portoient ſans doute une barbe pointue, car on les appeloit Ἑρμαὶ ὀξυπώγωνες Ἕρμαι, *avec la barbe faite en forme de coin*. Cette forme de barbe reſſemble à celle des Pantalons, & elle étoit ſans doute particuliere aux premiers Étruſques & aux anciens Grecs ou Pélaſges.

Sur le couvercle d'un ſarcophage du Capitole, orné de ſculpture, on voit un *Mercure* infernal tenant de la main gauche le caducée & de la droite une verge courte. C'étoit elle qui lui ſervoit à conduire les âmes aux enfers. Le raprochement du caducée & de cette verge portés enſemble, exclut l'identité de ces deux attributs & fixe avec préciſion ce que déſigne la verge de *Mercure*. C'eſt à cauſe de cette verge qu'il eſt appelé *Chryſorrapis* par Orphée & Muſée.

Winckelmann a publié un vaſe étruſque célebré par la peinture des amours de Jupiter & d'Alcmene. C'eſt une caricature de l'*Amphitrion* de Plaute. *Mercure* y joue le rôle de Soſie; il tient de la main gauche ſon caducée abaiſſé, comme s'il vouloit le cacher de peur d'être reconu, & de la droite une lampe qu'il éleve vers la fenêtre d'Alcmene, pour éclairer Jupiter qui va l'eſcalader.

L'énorme priape que porte ce *Mercure* eſt une alluſion aux Hermès, qui en étoient ordinairement chargés de très-volumineux.

Entre toutes les pierres gravées de Stoſch, qui ſont relatives à *Mercure*, nous ne raporterons que les principales avec l'explication de Winckelmann.

Sur une amèthyſte, on voit *Mercure* aſſis ſur un rocher, tenant une ſimple baguete en main, c'eſt-à-dire, telle qu'il la portoit avant que d'avoir apaiſé les deux ſerpens irrités qui s'entortillerent autour, comme on le voit ſur une autre (*Bianchini, hiſt. univ. p.* 230.) pierre gravée, avec le coq, & autour des caracteres étruſques. Le rocher ſur lequel *Mercure* eſt aſſis, déſigne apparemment un promontoire, parce que ce dieu préſidoit à la navigation, & tel le voit-on ſur quelques médailles de Tibere. On peut admettre auſſi que *Mercure* appelé ἐπάκτιος, c'eſt-à-dire, *ſur le bord de la mer*, qui, ſous ce nom, étoit adoré par les Samiens, eſt celui qui eſt repréſenté ici.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, le caducée à la main gauche, approchant la main droite vers la bouche, comme Harpocrate, avec une draperie ſur l'épaule droite. On voit le même ſujet dans le cabinet Strozai à Rome. Le ſigne qu'il fait avec la main droite ſignifie ſans doute le ſecret qu'il devoit garder comme meſſager des dieux, & la draperie ſur l'épaule, la viteſſe de ſes expéditions.

Sur une pâte de verre, *Mercure* appelé *Agonios*, *Enagonius* ou *Palaeſtriter*, c'eſt-à-dire, *qui preſide aux jeux publics*, tel qu'on le voit ſur une médaille greque de la famille *Anna*. Il eſt debout devant une colonne poſée ſur un piédeſtal, tenant ſon caducée renverſé, comme pour enſeigner ou corriger les jeunes athletes, & ayant l'attitude de *Progymnaſte* ou de *Paedotriba*. Cela ſe raporte à ce qu'on trouve dans les anciens, que les maîtres des gymnaſes ou les agonothetes, c'eſt-à-dire, ſelon (*Agoniſtic. lib. I. c.* 19.) la correction de *Faber*, les magiſtrats des jeux publics avoient pris la baguete à l'exemple de *Mercure*. Cette pâte paroît avoir été tirée d'une prime d'é-

méraude du cabinet du roi de France, que Mariette (*Pierres gravées, pl. XXVIII,*) a expliquée, en diſant que c'étoit *Mercure*, dieu des voyageurs.

Sur une prime d'émeraude, paroît *Mercure* aſſis ſur un rocher, d'un côté un chien, & de l'autre une Victoire ſur un piédeſtal rond. Celle-ci tient quatre épis de blé en main. Le chien eſt le ſymbole de *Mercure*, comme protecteur des bergers.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, tenant de la main droite une bourſe, & de la gauche le caducée. Il ſemble que Dempſter n'ait jamais vu des pierres gravées qui repréſentent *Mercure* avec la bourſe en main; car il tâche de l'expliquer (*Paralip. ad Roſini antiq. pag.* 131.), en diſant que c'eſt une ceinture, *zona*.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, avec le caducée & la bourſe en main, un croiſſant & une étoile ſur la tête, & cinq autres étoiles autour. On le trouve auſſi dans une pierre gravée raportée par (*Ant. expl. t. I. pl.* 75. *n°.* 4.) Montfaucon, avec un croiſſant ſur la tête. Un ſavant de France (*Diſſert. ſur un Mercure ant. dans les mém. de Trev. Jan.* 1714. *août pag.* 828.), ayant à expliquer un petit *Mercure* de bronze, avec le croiſſant entre les ailes de ſon pétaſe, y croyoit voir *Mercure* repréſenté comme dieu des voleurs: le croiſſant, ſelon lui, doit exprimer la nuit éclairée de la lune, comme le temps favorable aux voleurs, & le croiſſant lui ſemble en conſéquence le ſymbole le plus propre à caractériſer cette qualité. L'idée eſt ingénieuſe, mais tirée de loin. Pour moi, je crois voir ſimplement dans notre pierre *Mercure* environé de ſix étoiles, comme repréſentant celle des planetes qui porte ſon nom.

Sur une agathe-onyx, *Mercure* debout, tenant de la main droite une bourſe, & de la gauche le caducée, ayant à ſes pieds un coq, ſon ſymbole ordinaire.

Sur un grenat, *Mercure* marchant, portant le jeune Bacchus ſur le bras gauche, & tenant de la main droite le caducée. Praxitele avoit repréſenté *Mercure* dans la même fonction. On voit encore le même ſujet ſur le célebre vaſe qui eſt à Gaëte, & un *Mercure* d'un bas-relief du palais *Albani*, à Rome, eſt auſſi dans cette atitude, avec un pétaſe carré, de maniere que l'un paroît copié ſur l'autre.

Sur une cornaline, *Mercure* aſſis, d'un côté un bélier, & de l'autre un ſcorpion. Macrobe dit (*Saturnal. lib. I. c.* 21. *&* c. 17. 19.) que le ſcorpion repréſente la vertu du ſoleil, & le même auteur veut que *Mercure* fût auſſi regardé comme le dieu du ſoleil même. On en peut conclure que c'eſt pour cette raiſon qu'on le voit repréſenté avec le ſcorpion.

Sur une cornaline, *Mercure* debout, tenant de la main droite le caducée, & de la gauche une balance. Devant lui on voit le cancer & derriere lui les poiſſons & le ſcorpion, ſignes du zodiaque. On pouroit ici alléguer ces vers de Manilius:

Æquata tum libra *die cum tempore noctis,*
Attrahit ardenti fulgentem ſcorpion *aſtro.*

Du reſte, on ſait que *Mercure* étoit le gardien (*Fabretti inſcrip. cap.* 6.) des balances & des poids. C'eſt pour cette raiſon qu'on trouve (*Muſ. Florent. tom. II. pag.* 153.) des balances dont les poids repréſentent une tête de *Mercure*. Il y a de ſemblables monumens parmi ceux qu'on a découverts à Herculanum. La gravure de notre pierre eſt fort belle.

Sur une pâte antique, *Mercure* berger du roi Admete.

Sur une améthyſte, *Mercure* à cheval ſur un bélier, tenant la baguete en main. On voit *Mercure* avec un bélier par pluſieurs raiſons, dont une eſt qu'il ſe transforma en bélier pour jouir de Pénélope.

Sur une cornaline, *Mercure* un caſque ſur la tête, tenant le caducée de la main droite, & de la gauche une corne d'abondance. Il a le pied droit apuié ſur un globe, devant lui eſt ſon épée crochue, appelée *harpa*, & derriere lui un bouclier. La gravure de cette pierre paroît étruſque. Il n'eſt pas ordinaire de trouver *Mercure* avec la corne d'abondance; mais anciénement on la donnoit à toutes les divinités. Le caſque eſt plus ſingulier; on ne le trove qu'à (*Muſ. Etruſc. tom. I. tab. XXXIX.*) un petit *Mercure* en bronze.

Sur une cornaline taillée d'un ſcarabée, *Mercure* avec des talonieres aux pieds, tenant de la main droite une épée en forme de faucille; au bras gauche, il porte quelque choſe de ſuſpendu qui paroît une bourſe, & de la même main il tient la tête d'Argus, dont il dégoute du ſang, de même que de la faucille. Autour on lit un mot écrit en ancien péſaſgue. Je crois voir le même ſujet repréſenté ſur une patere étruſque de bronze dans la galerie de Florence. *Mercure* aſſiſté de Minerve, ayant la faucille à la main droite, & ſa bourſe ſuſpendue au bras droit en forme de panier, met le pied ſur le cou d'Argus pour lui couper la tête. Fabretti (*Inſcrip. c. VII. p.* 542.) qui publia cette patere la premiere fois, l'a expliquée, en diſant que c'eſt Médée qui, accompagnée de ſon fils Médon, tâche par des enchantemens de rajeunir Égée, roi d'Athènes. Il a adapté à ſon explication les noms étruſques de Minerve & de *Mercure* qui ſont gravés à côté. La même patere a été publiée de nouveau (*T. I. p.* 78.) dans l'*Etruria* de Dempſter, mais ſans qu'on en ait donné la moindre explication.

Notre pierre nous enſeigne en même temps la ſignification de l'eſpece de ſerpete ou de couteau, courbé comme celles avec leſquelles les vignerons taillent la vigne, que l'on voit derriere la tête

de *Mercure* sur un *sextans* romain, que Molinet (*Cab. de bibl. de Sainte Genevieve p.* 48, *n°.* 9.) ne sachant expliquer, prend pour la marque du monétaire. C'est la faucille avec laquelle *Mercure* coupa la tête à Argus.

Sur une cornaline de gravure étrusque, *Mercure* forme une figure, dont le corps & le cou ressemblent à un cygne, & dont la tête est d'une jeune fille voilée par-derriere. Ce sujet est difficile à expliquer; je vais pourtant hazarder mes idées, quoiqu'elles ne me satisfassent pas moi-même. La fable raporte que (*Hygin. astron. c. VIII. pag.* 441. *inter auctores mytographos. Ed. Vemstaveren.*) Jupiter n'ayant pu fléchir Némésis, qui avoit de la rigueur pour lui, persuada Vénus de se transformer en aigle. Jupiter avoit pris la figure d'un cygne, & alors Vénus sous la forme de l'aigle se jeta sur lui; le cygne tâcha d'échaper à l'aigle, & se réfugia, comme en un asyle, dans le sein de Némésis, où le faux cygne, Jupiter, contenta ses désirs. Némésis accoucha ensuite d'un œuf, que *Mercure* jeta dans le sein de Léda, d'où naquit Hélene. Or, comme l'on voit dans cette fable, les amours de Jupiter & de Léda y sont bien différentes de celles que nous avons observées à l'article de JUPITER; mais il se peut faire que les Étrusques aient suivi la tradition que je viens d'exposer; du moins cette figure bizarement composée y a quelque raport. Hélene est née de Jupiter transformé en cygne, ce que signifieroit ici le corps du cygne. *Mercure* la fit éclôre de l'œuf, & sur notre pierre il paroît la modeler, & lui donner la forme humaine.

Sur un jaspe noir, *Mercure* ayant des pavots dans la main gauche, verse, d'une corne qu'il tient dans la main droite, des songes sur les humains. *Mercure* présidoit au sommeil, & on lui sacrifioit au sortir (*Athen. Deipnos. lib. I. p.* 16. *B.*) du souper.

Sur une sardoine, *Mercure* évoque l'âme d'un mort, dont on ne voit que la tête. La gravure paroît étrusque, & est exécutée avec une grande finesse. Il y a dans le cabinet de Florence, une (*Muf. Flor. tom. I. tab. LXX. n°.* 6.) pierre gravée avec le même sujet. *Mercure* adoré par les Grecs sous le nom de *Tapias Λυχνὸς* (*Dieg. l. I. pag.* 514. *l. I.*), *le receveur & dispensateur des âmes*, avoit aussi la même fonction parmi les (*Gori muf. etrusc. tom. II. pag.* 106 & 107.) Étrusques. Il conduisoit les âmes des morts dans les champs élysées.

Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, virgaque levem coerces
Aurea turbam.

(*Hor. lib. I. Od.* 10. *v.* 17.)

Il les ramenoit par la vertu de son caducée:

Tum virgam capit: hac animas ille evocat orco
Pallentes . . . . . .

(*Virg. Æneid. lib. IV. v.* 242.)

Et c'est ce que le graveur paroît avoir voulu exprimer ici en faisant mettre à *Mercure* le caducée sur la tête du mort, à qui de l'autre main ce dieu fait signe de monter & de paroître. *Mercure* porte ici la barbe; les Grecs & les Étrusques le représentoient quelquefois ainsi.

Sur une cornaline scíée d'un scarabée de gravure Étrusque, *Mercure*, le caducée dans la main droite, porte sur la gauche l'âme de Proserpine, & il a sur l'épaule droite une tortue, ou un pétase en forme de tortue. La fable raporte que (*Buonarotti*) Proserpine ayant mangé quelques grains de grenade dans les enfers, elle ne pouvoit plus sortir de la cour de Pluton, mais que Cérès avoit obtenu de Jupiter qu'elle n'y resteroit que six mois de l'année, & qu'elle passeroit le reste du temps auprès d'elle. Or, *Mercure* qui avoit le soin de ramener les âmes des enfers, est représenté dans cette gravure portant Proserpine à sa mere. On croit aussi trouver le même fait dans un petit (*Gori, muf. etrusc. t. I. tab. XXXVIII.*) *Mercure* de bronze, qui porte une déesse drapée, avec le diadême. Proserpine sur notre pierre est nue, & paroît porter un flambeau renversé à la main, peut-être pour signifier les courses que Cérès avoit faites avec le flambeau pour la chercher par-tout.

J'avois pris d'abord la tortue pour le chapeau de *Mercure*, rejeté de la tête sur les épaules, comme le porte Zethus qui conduisit sa mere Antiope avec son frere Amphion, dans un bas-relief de la villa *Borghese*, où sont marqués les noms des figures; & dans un autre bas-relief de la villa *Albani* qui lui ressemble. Mais une tête de *Mercure* en marbre dont le pétase est formé de l'écaille d'une tortue, me fait balancer; on y aperçoit les traces des ailes qui se sont perdues. De même je crois voir dans notre pierre, la forme d'une véritable tortue, dont on aperçoit même la queue, au lieu d'une aile de pétase. La tête de marbre que je cite, & qu'on peut dire unique, étoit dans le cabinet de M. *Mengs*, premier peintre du roi de Pologne, à Rome.

La tortue, comme attribut de *Mercure*, est moins rare.

Sur une améthyste de madame la comtesse de Chéroffini, à Rome, ce dieu est apuié contre une colonne, tenant de la main gauche une tortue, & à ses pieds il y a un bélier & un coq. *Mercure* fit sa lyre de l'écaille de cet animal, & on voit une lyre faite ainsi aux pieds d'une (*Spences Polymetis dial. VIII. pag.* 107.) statue de *Mercure* de grandeur naturele, de la villa

Negroni, autrefois *Montalto*, qui a ſa baſe antique.

Sur une pâte de verre, *Mercure* debout parle avec une femme drapée & voilée, aſſiſe ſur un rocher, & derriere laquelle on voit une branche d'arbre avec quelques feuilles. On pouroit croire que c'eſt ici un commerce amoureux de *Mercure*. Il en avoit eu avec Acacalis, fille de Minos, roi de Crete, ſelon le ſcholiaſte d'Apollonius, de même qu'avec Rhéa & avec Herſé, fille de Cécrops, roi d'Athènes.

Mais comme le voile ne convient pas à une jeune fille, & qu'il convient mieux aux matrones & aux déeſſes, on peut auſſi imaginer que la femme aſſiſe eſt Iſis; ce qui devient d'autant plus probable, que *Mercure*, ſelon la tradition, étoit le conſeiller & le premier miniſtre d'Iſis (*Diodor. Sic. lib. I. pag.* 25. *fin.* 26.), pendant ſon gouvernement en Égypte, comme il l'avoit été d'Oſiris auparavant. Sur le tombeau d'Iſis, il y avoit une colonne avec cette inſcription: *Je ſuis Iſis, la reine de tout le pays, inſtruite par Mercure, &c.* Or, ſelon cette idée, comme les feuilles que l'on voit au bout de la branche qui eſt derriere la femme voilée reſſemblent aſſez à celles du lierre, ce ſeroit-là encore de quoi apuier notre conjecture; puiſqu'Oſiris, mari d'Iſis, avoit découvert ou introduit cette plante en Égypte. (*Diodor. Sicil. lib. I. pag.* 23. *ad fin.*)

Sur une cornaline, ſont gravés un pied ailé & une maſſue. Je crois trouver ici un vœu fait à *Mercure* & à Hercule; car (*Feith. ant. hom. l. I. c.* 2. *p.* 3751. *B. in gron theſ. ant. græc. tom. VIII.*) les pieds étoient conſacrés au premier; & comme d'ailleurs (*Ariſtid. orat. in Herc. pag.* 35. *tom. I. opp.*) les ſtatues de ces deux dieux étoient placées enſemble dans les temples, il eſt probable qu'on a fait auſſi des *ex-voto* à l'un & à l'autre pour les atacher enſemble à leurs ſtatues.

Mercure paroît ſur les médailles de Regium & Sybritus.

MERCURE OU VIF-ARGENT. La fameuſe mine de *vif-argent* d'Almaden en Eſpagne eſt la plus ancienne de ce genre qui ſoit connue, puiſque Théophraſte, qui vivoit trois ſiecles avant l'ere chrétienne, en fait mention. Pline nous dit que de ſon temps elle étoit fermée, & ne s'ouvroit que pour en tirer la quantité ſuffiſante de cinnabre que l'on envoyoit à Rome. Il paroît que les Saraſins ne l'exploiterent point. Les freres Fuggers, qui l'eurent pluſieurs années en ferme, en retirerent un profit conſidérable, & ils laiſſerent à leurs deſcendans une fortune qui les mit en état de vivre dans la claſſe des princes. Aujourd'hui elle eſt exploitée pour le compte du roi d'Eſpagne.

Les anciens, comme on l'apprend de Pline, faiſoient un grand uſage du *mercure* pour dorer & pour argenter. Ils compoſoient pour cela un amalgame de *mercure*, de pierre ponce, & d'or ou d'argent.

Ils employoient auſſi le *mercure* pour extraire l'or & l'argent de leurs minerais. On peut aſſurer qu'ils pratiquoient le procédé appliqué récemment par M. de Born aux minerais de Hongrie. Pline dit en effet qu'on les broyoit d'abord dans des caiſſons, *in pilis*, & qu'enſuite on mêloit à ces minerais pulvériſés de l'alun & du *mercure*. On paſſoit après cela ce mélange, pour le purifier, à travers des ſacs de peaux; comme on le pratique encore au Pérou. C'eſt ſans doute ce qu'a voulu dire Pollux, en faiſant mention de ſacs de peaux entre les inſtrumens des mineurs. Mais les philologues, à qui les arts ſont trop ſouvent étrangers, n'ont vu dans ces ſacs que des beſaces pour porter la nourriture.

En un mot, Iſidore dit expreſſément qu'il étoit impoſſible de dorer ou d'argenter ſans le *mercure*: *Sine hoc neque argentum neque æs inaurari poteſt*.

MERCURES. Les Grecs appeloient *Mercures* de jeunes enfans de huit, dix à douze ans, qui étoient employés dans la célébration des myſteres. Lorſqu'on alloit conſulter l'oracle de Trophonius, deux enfans du lieu, qu'on appeloit *Mercures*, dit Pauſanias, venoient vous froter d'huile, vous lavoient, vous nétoyoient, & vous rendoient tous les ſervices néceſſaires, autant qu'ils en étoient capables. Les latins nommoient ces jeunes enfans *Camilli*, des *Camilles*, parce que dans les myſteres de Samothrace, *Mercure* étoit appelé *Camillus*. C'eſt à quoi ſe raporte cet endroit de Virgile:

. . . . . *Matriſque vocavit*
Nomine Caſmillæ, mutatâ parte Camillam.

Statius Tullianus, cité par Macrobe, obſerve que *Mercure* étoit nommé *Camillus*, & que les Romains donnoient le nom de *Camilles* aux enfans les plus diſtingués, lorſqu'ils ſervoient aux autels.

MERCURIALES, fête que l'on célébroit à Rome en l'honneur de Mercure, le 14 juillet ſelon les uns, ou le 15 mai ſelon d'autres. *Voyez* MERCURE. Elles étoient établies d'après celles que célébroient les Crétois.

MERCURIALES, ſurnom des marchands, qui annonçoit la protection ſpéciale de Mercure.

MEREAU. *Voyez* CONTRE-MARQUE & JETON.

On peut appeler *méreaux* certaines teſſeres antiques, mais non pas toutes. Ce nom déſignera fort bien les marques ou ſymboles dont il eſt parlé dans le code. Il y en avoit de deux ſortes; les *méreaux* qu'on diſtribuoit au théâtre, ou dans les réjouiſſances publiques, on les appeloit *teſſeræ miſiles*; les autres qu'on diſtribuoit au peuple en particulier, pour aller recevoir du blé ou d'autres proviſions qui ſe donnoient au dépens

du public, on les appeloit *tesseras annonarias*. Pour éviter la confusion dans ces distributions, on donnoit des *méreaux* sur lesquels étoit marquée la quantité que chacun devoit recevoir. Sous les empereurs, ils étoient inscrits du nom des empereurs. On voit par quelques loix du code qu'on pouvoit vendre ou léguer ces *méreaux*. On a fait autrefois des *méreaux* d'argent & de cuivre pour les fêtes de la cour, parce qu'il n'est pas aisé de les contre-faire comme les *méreaux* de plomb ou de carton. Les curieux en conservent parmi les jetons qui sont du regne de François I & de la reine Catherine de Médicis, qui fit aussi, en quelques fêtes, distribuer par les dames aux princes & aux grands seigneurs des médailles d'or, avec des devises ou des emblêmes. (*Ménétrier, art. des emblêmes & des devises.*)

MÉRELLE. Ce jeu étoit connu des Romains, & Ovide en a parlé deux fois (*Arte amand.* 3. 365.):

Parva tabella capit ternos utrinque lapillos,
In qua vicisse est, continuasse suos.

& (*Trist.* 2. 481.):

Parva sed & ternis instructa tabella lapillis,
In qua vicisse est, continuasse suos.

MERENDA, le goûter, collation, repas qui n'étoit guere en usage chez les Romains que pour les artisans & les gens de travail, qui soupoient au coucher du soleil, selon l'ancienne coutume: *Cibus*, dit Isidore, *qui, declinante die, sumitur, & proximus cœnæ, unde & ante-cœna a quibusdam vocatur; item merendare quasi meridie edere* (20. 2.).

MERES (Déesses). *Voyez* DEESSES-MERES.

MERETRICES. *Voyez* COURTISANES.

MERIDIANI, MÉRIDIENS, nom que les anciens Romains donnoient à une espece de gladiateurs qui se donnoient en spectacle, & entroient dans l'arêne vers midi, les bestiaires ayant déja combatu le matin contre les bêtes.

Les *méridiens* prenoient leur nom du temps auquel ils donnoient leur spectacle. Les *méridiens* ne combatoient pas contre les bêtes, mais les uns contre les autres, l'épée à la main. De là vient que Sénequ dit que les combats du matin étoient pleins d'humanité, en comparaison de ceux qui les suivoient.

MÉRIDIENE. On appele ainsi le someil que l'on prend après midi. Presque tous les animaux dorment aussi-tôt qu'ils sont rassasiés; c'est l'effet d'un instinct qui ne les trompe jamais. L'usage de ce someil est très-ancien. On en peut juger par le passage de l'Odyssée d'Homere, où il est dit que Nestor dormoit après avoir mangé. Cet usage étoit très-commun à Rome & dans les pays chauds. Auguste, au raport de Suétone, dormoit à la suite de son dîner. Varron dit qu'il n'auroit pu vivre, s'il n'eût partagé les jours de l'été par la *méridiene* (*De re rustica*, 1. 2.): *Æstivum diem si non diffunderem instituto somno meridie, vivere non possem.*

MÉRION, fils de Molus & de Melphis, fut un des amans d'Hélene. Obligé par serment à prendre la défense de l'époux qu'elle avoit choisi, il conduisit avec Idoménée les Crétois au siége de Troye, sur vingt-quatre vaisseaux. Il étoit semblable à l'homicide Mars, dit Homere. C'est lui qui conduisit le char d'Idoménée.

MERITORIA. Un ancien lexique désigne par ce nom un endroit dans les camps où se tenoient des courtisanes. Boissard (*Topog. urbis Romæ, tom. I. pag.* 10.) dit que l'on désignoit à Rome par le nom *meritoria* un hôpital ou une retraite pour les soldats vieux ou infirmes; ils y étoient entretenus aux frais du trésor public. Cet édifice étoit situé où est aujourd'hui l'église de Sainte-Marie Transtévérine.

MERKEDONIUS. Plutarque (*in Numa*) nous a seul conservé le nom de ce mois des anciens Romains. Il étoit intercalaire, & alternativement de 22 & de 23 jours. On le plaçoit tous les deux ans après le 23 février. Son nom étoit dérivé de celui de *Merkedona*, divinité qui présidoit aux marchandises & aux paiemens. *Merkedonias*, dit Festus, *dixerunt a mercede colenda*.

MERLE. Varron dit qu'on exposoit à Rome en public, comme des objets de luxe, des *merles* blancs, avec des perroquets, &c.

MERMESSUS, dans la Troade.

Goltzius seul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MÉROPE, fille de Cipselus, roi d'Arcadie, fut mariée à Cresphonte, un des Héraclides, roi de Messénie. Elle eut plusieurs enfans, entre lesquels on nomme Polyphonte, le dernier de tous. Les grands du royaume ayant pris Cresphonte en aversion, parce qu'il favorisoit trop le peuple, & que pour ne pas l'opprimer, il évitoit la guerre, le tuerent lui & ses enfans, par les mains d'Agavé & des bacchantes, & mirent sur le trône Polyphonte. *Mérope* fut presque réduite à épouser le tyran, meurtrier de son mari, pour sauver ses jours: elle s'en défendit long-temps, parce qu'elle avoit sauvé du massacre un de ses fils, qu'Aristote nomme Téléphon, & l'avoit envoyé secrétement en Étolie, où il fut élevé, inconnu à tout le monde, & sur-tout au tyran, qui le faisoit chercher par-tout. Elle espéroit le faire remonter un jour sur le trône de son pere, par la faveur du peuple, qui lui paroissoit toujours attaché à ses intérêts. Le jeune prince devenu grand, s'échapa des mains de son gouverneur & vint à la cour de Messénie, où il se vanta d'avoir tué ce Téléphon, que le tyran faisoit chercher. Le vieillard à qui la reine l'avoit confié, se rendit aussi auprès de *Mérope*,

pour lui apprendre l'évaſion de ſon fils: elle ne douta plus que le jeune homme ne fût véritablement l'aſſaſſin de ſon fils; & un jour qu'elle le trouva endormi dans une ſalle du palais, elle fut ſur le point de le tuer d'un coup de hache, lorſque le vieillard reconut ſon prince, & retint le bras de la mere en lui nommant ſon fils.

Ils inſtruiſirent alors Téléphon de ſa naiſſance, & des crimes de l'uſurpateur; il ne fut plus queſtion que des moyens de ſe venger & de recouvrer le trône de Meſsénie. Pour y parvenir, *Mérope* feignit de ſe racomoder avec le tyran, & de conſentir à ſon mariage, qu'elle avoit ſi long-temps rejeté. La reine & Polyphonte ſe rendirent au temple avec tout le peuple, pour offrir aux dieux des ſacrifices d'actions de grâces, & pour célébrer les noces en leur préſence. Pendant les cérémonies du ſacrifice, l'inconnu s'avança, armé d'une hache, comme pour fraper la victime, tua le tyran ſur l'autel même, & ſe déclara fils de Creſphonte. La reine le fit reconoître au peuple, & aſſeoir ſur le trône de ſon pere. C'eſt ainſi qu'Hygin (*ch.* 184.) raconte cette hiſtoire, qu'il dit avoir tirée d'Ariſtote (*Ethic. l. III. c.* 1.). (C'eſt le ſujet de la plus belle tragédie, & qui honore le plus le théâtre italien. M. le Marquis Maffei en eſt l'auteur, qui la publia en 1710, & qui par-là augmenta beaucoup la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes autres productions. Cette tragédie ne mérita pas ſeulement les éloges des Italiens, mais ceux même des étrangers. M. de Voltaire en parle avec beaucoup d'avantage; il tenta même de la traduire, & depuis il fit lui-même une tragédie ſur le même ſujet. Mais il s'en faut beaucoup qu'elle égale la beauté & la perfection de l'Italiene. H)

Pauſanias ne dit rien de ce fait merveilleux; ſelon lui le jeune homme, qu'il nomme Epytus, fut élevé chez Cypſelus, ſon aieul maternel. Lorſqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menerent en Meſsénie, à la tête d'une armée, & le remirent ſur le trône. Il ne ſe vit pas plutôt le maître, que pour venger la mort de ſon pere & de ſes freres, il en punit les auteurs & tous ceux qui y avoient eu quelque part. Enſuite, careſſant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il s'acquit l'amour & l'eſtime univerſelle de ſes ſujets, & ſe rendit ſi illuſtre, que ſes deſcendans ſe firent gloire de quiter le nom d'Héraclides, pour prendre celui d'Epytides.

MÉROPE, une des pleiades ou filles d'Atlas. Elle épouſa Siſyphe, qui n'étoit point de la famille des Titans; tandis que ſes ſix ſœurs épouſerent chacune un de ces dieux; & comme des ſept étoiles qu'on appele *pleiades* il y en a une qu'on n'aperçoit guere depuis long-temps, on dit que c'étoit *Mérope* qui ſe cachoit, de honte d'avoir épouſé un homme mortel. Elle en eut un fils nommé *Glaucus*.

Septima mortali Merope, tibi, Siſyphe, nupſit.
Panitet, & factis ſola pudore latet.
(Ovid. *Faſt. lib. IV. v.* 175.

C'eſt ainſi qu'Ovide explique pourquoi on avoit coutume de dire qu'il y a ſept pleiades, quoique on n'en diſtingue que ſix à la vue ſimple.

MÉROPE, fille d'Œnopion. *Voyez* ORION.

MÉROPE, une des ſœurs de Phaeton. *Voyez* HÉLIADES.

MÉROPS, le plus éclairé des devins du parti des Troyens, ne vouloit pas que ſes deux fils, Adraſte & Amphius, allaſſent à la guerre de Troye, parce qu'il avoit vu qu'elle leur ſeroit funeſte; mais ils n'obéirent point à leur pere, car le Deſtin, dit Homere, les conduiſoit à la mort. Il fut auſſi pere d'Arisba, premiere femme de Priam. *Voyez* ÉSAQUE.

MEROS, montagne ſituée entre l'Indus & le Cophis, au pied de laquelle étoit bâtie la ville de Nyſa, dont on attribuoit la fondation à Bacchus.

Le nom grec de cette montagne étant le même que celui de la cuiſſe, μηρὸς, cette équivoque fit maître la fable que Bacchus avoit été renfermé dans la cuiſſe de Jupiter. (*Quint. Curt. lib. VIII. cap.* 10.)

MERVEILLES, les ſept *merveilles* du monde. Entre les merveilleux ouvrages de l'antiquité, il y en avoit ſept qui ſurpaſſoient tous les autres en beauté & en magnificence, & qu'on a appelé depuis un grand nombre de ſiecles les *ſept merveilles du monde*. On eſt aſſez d'accord ſur le nombre de ſept; mais tous ne raportent pas les mêmes *merveilles*. Voici celles qu'on nomme ordinairement: les jardins de Babylone, ſoutenus par des colonnes; les pyramides d'Égypte; la ſtatue de Jupiter-Olympien; le coloſſe de Rhodes; les murs de Babylone; le temple de Diane d'Épheſe, & le tombeau de Mauſole. Quelques-uns y ont ajouté l'Eſculape d'Épidaure, la Minerve d'Athènes, l'Apollon de Délos, le Capitole, le temple d'Hadrien de Cyſique, &c.

MERULA, ſurnom de la famille CORNELIA.

Ce nom déſignoit, chez les Romains, un poiſſon de l'eſpece des labres, appelé aujourd'hui *merlo*, mais qui eſt moins eſtimé qu'il ne le fut autrefois.

MESAMBRIA, en Thrace. ΜΕΣΑΜΒΡΙΑΝΩΝ. & ΜΕΤΑΜΒΡΙΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent . . . . *Hunter*.
RR. en bronze . . . . . *Pellerin*.
O. en or.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien; de Séveré, de Gordien, des deux Philippes, de Caracalla. (*Eckhel.*)

MESARNUM, impôt de la valeur de la moitié d'une brebis. Il en eſt fait mention dans une novelle d'Iſaac Comnene.

Digitized by Google

MESAULON. C'eſt ainſi que les Grecs & les Romains appeloient, ſelon Vitruve, une petite cour qui étoit entre deux corps de logis, & qui faiſoit le même effet que ſont aujourd'hui dans pluſieurs palais de petites cours pour éclairer les garderobes, eſcaliers dérobés & autres pieces des doubles corps de logis, qui ſeroient obſcurs ſans cette commodité.

MESCINIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en argent,
RRR. en bronze.
O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *Rufus*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MESE eſt dans l'*ancienne muſique* le nom de la corde la plus aigue du ſecond tétracorde. (*Voyez meſon.*) *Meſe* ſignifie *moyenne*, & ce nom fut donné à cette corde, non pas, comme dit Broſſard, parce qu'elle eſt mitoyenne & commune entre les deux octaves de l'ancien ſyſtême; car elle portoit ce nom bien avant que le ſyſtême eût acquis cette étendue; mais parce qu'elle formoit préciſément le milieu entre les deux premiers tétracordes, dont ce ſyſtême avoit d'abord été compoſé. (D. J.)

MESITICUM, redevance que l'on payoit pour occuper une place dans le marché. Le marché lui-même eſt appelé *meſe* dans les gloſes, ἀγορὰ ἡ μέση

MÉSOCHORE, μεσόχορος. Les *meſochores* étoient chez les Grecs & les Romains les muſiciens qui dirigeoient & conduiſoient les concerts, qui en régloient la meſure, en frapant le pavé avec leur *ſcabillum*, ou ſandale ſonore.

Le *meſochore*, dans les jeux publics & dans les auditoires publics ou privés, donnoit le ſignal pour les acclamations, afin que tous les aſſiſtans batiſſent à la fois des mains.

MESOCOPE (*muſiq. inſtrum. des anc.*), eſpece de flute des Grecs, dont Pollux ne rapporte que le nom. (*Onomaſt. lib. IV. cap. X.*)

MÉSOCURE, μεσοκουρος, nom que les anciens donnoient à une actrice des tragédies qui avoit la moitié de la tête raſée. C'étoit une jeune eſclave ou ſuivante, on n'en ſait pas davantage.

MÉSOIDE (*muſiq. des anc.*), ſorte de mélopée dont les chants rouloient ſur les cordes moyenes, leſquelles s'appeloient auſſi *meſoides*, de la *meſe* ou du tétracorde meſon.

Méſoides, ſons moyens, ou pris dans le *medium* du ſyſtême.

MÉSOPYCINI (*muſiq. des anc.*). Les anciens appeloient ainſi, dans les genres épais, le ſecond ſon de chaque tétracorde; ainſi les ſons *méſopycini* étoient cinq en nombre.

MÉSSAGER des magiſtrats & des empereurs romains. *Voyez* LICTEUR & VIATOR.

MESSALA, ſurnom de la famille *Valeria*. Il fut donné pour la premiere fois au Valerius qui prit Meſſine en Sicile, ainſi que nous l'apprenons de Macrobe (*Sat. 1. 6.*): *Sic Meſſala tuus, Aviene, dictus cognomento Valerii Maximi, qui, poſtquam Meſſanam urbem Siciliæ nobiliſſimam cepit, Meſſala cognominatus eſt.*

MESSALINE, femme de Claude.

Valeria Meſſalina Auguſta.

Ses médailles ſont:

O. en or, en argent & en bronze, de coin romain.

RRR. en M. B. de Colonies.

Patin a raporté une médaille latine de ce module, où *Meſſaline* eſt au revers de Claude.

RRR. en P. B. au revers de Claude.
RRRR. en G. B. grec.
RR. en M. B. au revers de Claude.
RR. en P. B.

„ On voit, dit Winckelmann, ſur une cornaline de Stoſch une femme drapée, aſſiſe ſous un arbre, un rameau à la main droite, apuiant ſa tête ſur la gauche, dans l'atitude d'une perſone qui eſt dans une profonde rêverie ou en méditation. Vis-à-vis d'elle il y a un terme de Priape, dans un *Ædicula* placée ſur deux baſes ou autels qui ſont l'un ſur l'autre. Au revers de la pierre, on voit ſept Priapes rangés en cercle autour d'un limaçon qui en forme le centre, avec autant de lettres, chacune ſéparée des autres par un des Priapes, qui compoſent enſemble le mot *INVICTA*. Au deſſus on lit *Meſſal*, & au deſſous *Claudi*. Le mot *invicta* ſemble une alluſion à ce que dit Juvénal de la même *Meſſaline*.

Et laſſata viris nondum ſatiata receſſit.
(*Sat. VI. v. 129.*)

„ Le limaçon eſt ici un ſymbole de la lubricité & de la volupté; car chaque individu de ce genre d'animal a les deux ſexes; il jouit & fait jouir en même temps, *genera & parturiſce*. On le voit repréſenté avec la même idée ſur une pierre de la même collection (*Claſſ. II. num. 1654.*). Le mot (*Athen. Deipn. liv. VI. p. 258. c.*) ὑγρότης, la lubricité, qui exprime la propriété du limaçon, & dont lui eſt dérivée l'épithete (*ibid. l. II. p. 63. l. 17.*) ὑγροκίνδυλος, ſignifie auſſi la laſcivité, & l'ὑγρὸν ὀφθαλμὸν (*Imag. p. 463.*) de Lucien, eſt ſynonyme de l'expreſſion des poëtes latins: *Patrantes oculi*, des yeux friands & convoitans. *Marc-Antoine Sabatini*, cité pluſieurs fois dans cet ouvrage, avoit une pierre gravée où étoit, au milieu d'une couronne de Priapes, une femme nue, aſſiſe ſur un limaçon, & au deſſous le nom *Meſſalina*: *Baudelot de Dairval*, de l'académie des inſcriptions, en a donné l'explication dans une diſſertation imprimée in 4°. A Paris, en 1708.

MESSALINE, troiſieme femme de Néron.

Statilia Meſſalina.

Ses médailles ſont:

RRRR.

RRRR. frapées dans la Grece. On en connoît une raportée dans le *tréſor britannique*.

Triſtan en a donné une également greque, du module du M. B. où Meſſaline eſt debout, au revers de la tête de Néron.

MESSENE, fille de Triopas, roi d'Argos fut mariée à Polycaon, fils cadet de Lelex, roi de Laconie. Cette princeſſe, fiere de la grandeur de ſon pere, ne put ſoufrir de ſe voir déchue de ſon rang, & mariée à un ſimple particulier; elle perſuada à ſon mari de ſe faire roi à quelque prix que ce fût. Il leva des troupes, & ſe rendit maître d'une contrée voiſine de la Laconie, à laquelle il donna le nom de *Meſſene*, en conſidération de ſa femme. *Meſſene* introduiſit dans ſon nouveau royaume le culte & les cérémonies des grandes déeſſes (Cérès & Proſerpine), & reçut après ſa mort, dit Pauſanias, des honeurs tels qu'on en rend aux héros, par des offrandes faites ſur leur tombeau. Elle eut un temple à Ithome, & une ſtatue qui étoit moitié or & moitié marbre de Paros.

MESSENE dans la Meſſénie. MEΣ. & MECCHNIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.
R. en bronze.
O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Un trépied.
Jupiter debout.
Pégaſe à mi-corps.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Septime-Sévere, de Géta.

MESSINE en Sicile. ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ ΜΕΣΣΕΝΙΩΝ & ΠΕΛΩΡΙΑΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.
O. en or.
R. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Un lievre courant.
Un trident.
Un lion paſſant.
Une Victoire dans un char.

MESTOR, fils de Perſée. *Voyez* ALCMENE.

MESURES. L'hiſtoire & l'ancienne géographie, dit Fréret (*mém. de l'académie des belles lettres, tom. XXIV.*), ſeront toujours couvertes de ténebres impénétrables, ſi l'on ne connoît la valeur des *meſures* qui étoient en uſage parmi les anciens. Sans cette connoiſſance, il nous ſera preſqu'impoſſible de rien comprendre à ce que diſent les hiſtoriens grecs & romains des marches de leurs armées, de leurs voyages, & de la diſtance des lieux où ſe ſont paſſés les événemens qu'ils racontent; ſans cette connoiſſance, nous ne pourons nous former aucune idée nette de l'étendue des anciens empires, de celle des terres qui faiſoient la richeſſe des particuliers, de la grandeur des villes, ni de celle des bâtimens les plus célebres. Les inſtrumens des arts, ceux de l'agriculture, les armes, les machines de guerre, les vaiſſeaux, les galeres, la partie de l'antiquité la plus intéreſſante & même la plus utile, celle qui regarde l'économique, tout, en un mot, deviendra pour nous une énigme, ſi nous ignorons la proportion de leurs *meſures* avec les nôtres.

Les *meſures creuſes*, ou celles des fluides, ſont liées avec les *meſures longues*; la connoiſſance des poids eſt liée de même avec celle des *meſures creuſes* ou de capacité; & ſi l'on ne raporte le poids de leurs monoies à celui des nôtres, il ne ſera pas poſſible de ſe former une idée tant ſoit peu exacte des mœurs des anciens, ni de comparer leur richeſſe avec la nôtre.

Cette conſidération a porté un très-grand nombre d'habiles gens des deux derniers ſiecles à travailler ſur cette matiere. Ils ont ramaſſé avec beaucoup d'érudition les paſſages des anciens qui concernent les diviſions & les ſubdiviſions des *meſures* uſitées dans l'antiquité. Ils ont même marqué ſoigneuſement la proportion qui ſe trouvoit entre diverſes *meſures* des Grecs, des Romains & des nations barbares. Mais comme pluſieurs ne nous ont point donné le raport de ces *meſures* avec les nôtres, leur valeur ne nous eſt pas mieux connue. Il eſt vrai que quelques-uns ont déterminé ce raport; mais ils l'ont fait avec ſi peu de ſolidité, que les évaluations qui réſultent de leurs hypotheſes rendent incroyables les choſes les plus naturelles, parce que dans leurs calculs les villes, les pays, les monumens, les inſtrumens des arts, &c. deviennent d'une grandeur exceſſive. C'eſt domage qu'on ne puiſſe excepter de ce nombre le ſavant Édouard Bernard, dans ſon livre *de ponderibus & menſuris*, & moins encore le fameux docteur Cumberland, mort en 1708 évêque de Péterborough. Il n'a manqué à M. Gréaves, dans ſon excellent livre écrit en anglois ſur le pied romain que de n'avoir pas étendu ſes recherches auſſi loin qu'il étoit capable de le faire.

Les bornes de ce dictionaire qui l'empêchent de renfermer la connoiſſance aprofondie des raports qu'ont avec les *meſures* modernes toutes les *meſures* antiques, c'eſt-à-dire, la *métrologie* des anciens, me forcent à ne donner que les réſultats des recherches les plus modernes. Le public doit les premiers à M. Pauchon, auteur d'une *métrologie* qui ne peut être mieux appréciée que par l'auteur de la ſeconde *métrologie*, dont je joins les réſultats à ceux de M. Pauchon. Cet écrivain eſtimable eſt feu de Romé de l'Iſle, qui a donné en 1789 un travail immenſe ſur les poids, les *meſures* & les monoies des anciens. Je conſeille d'employer ſes évaluations de préférence à celles de M. Pauchon, lorſqu'elles diffèrent, parce que les réſultats du dernier ſe ſentent de l'imperfection dont ne peut ſe défendre l'écri-

vain qui ouvre une vaſte carriere. On trouvera les autres réſultats de ces deux écrivains aux mots Monoies, Poids, & à chaque article particulier.

Extrait de la métrologie de M. Paucton.

„ L'invention des *meſures* & des poids doit être auſſi ancienne que le monde; & dès l'inſtant que deux freres eurent quelque partage à faire entr'eux, ils durent convenir d'une *meſure* & d'un poids. Ce ſeroit donc perdre inutilement ſon temps que de chercher une autre origine des *meſures* en général. Mais, d'un autre côté, ce ſeroit une choſe aſſez curieuſe que de ſavoir quels ont été les légiſlateurs géometres qui ont réglé les ſyſtêmes métriques, ſoit de l'Aſie, ſoit de la Grece, ſoit de Rome. Le ſyſtême aſiatique ſur-tout eſt ſi admirablement combiné & ſi ſavant, que ſon auteur, quel qu'il ſoit, mérite d'être connu dans tous les ſiecles. Selon Diodore de Sicile (*liv. V.*), ce fut Mercure, premier miniſtre d'Oſiris, qui régla les *meſures* & les poids, & c'eſt pour cela qu'il a été regardé comme le dieu du commerce & des négociations par tous les peuples de l'antiquité. Je ne vois rien que de très-plauſible dans cette aſſertion de Diodore; car, en premier lieu, il eſt certain que nous ne devons rechercher l'établiſſement des *meſures* ſyſtématiques de l'Aſie, que dans les temps réputés fabuleux par les écrivains, puiſque ces *meſures* ont été employées aux meſurages des plans de Babylone & de Ninive, & à ceux de la conſtruction des pyramides d'Égypte; en ſecond lieu, les loix métriques de l'Aſie durent être promulguées non ſeulement ſous un prince éclairé & zélé pour le bien du genre humain, mais encore ſous un prince puiſſant, & dont la domination s'étendoit en même temps ſur tous les pays où ces *meſures* furent ordonées & établies, & par conſéquent dont l'empire s'étendoit également ſur l'Égypte & ſur toutes les parties de l'Aſie: Or je ne trouve que le regne d'Oſiris ſuſceptible d'une légiſlation auſſi ſage & en même temps auſſi étendue „.

„ S'il eſt une époque, dans l'antiquité la plus reculée, favorable à l'établiſſement d'un ſyſtême de *meſures* raiſoné, c'eſt le regne d'Oſiris; & s'il a exiſté un géometre aſſez habile pour concevoir ce ſyſtême & le rédiger, cet homme ne ſemble pouvoir être que Mercure Triſmégiſte, appelé Thouth par les Égyptiens, Thot par les Alexandrins, & Hermès par les Grecs. C'eſt une fable que ce que raporte Eutrope dès le commencement du premier livre de ſon hiſtoire; que ce fut Sidonius ou un Sidonien qui inventa les *meſures* & les poids, vers le temps que Procas régnoit ſur les Albains, Aza ſur les Juifs, Jéroboam à Jéruſalem. Il eſt certain que cette invention eſt beaucoup plus ancienne „.

„ Selon Pline (*lib. VII. cap. LVI.*), ce fut Phidon d'Argos, ou Palamede, ſuivant le témoignage d'Auluge, qui régla le ſyſtême métrique & pondéral de la Grece. Strabon (*lib. V.*) attribue ce mérite à Phédon d'Élide. Diogene-Laerce veut que les Grecs en aient l'obligation à Pythagore; mais tout ce que fit Pythagore, ce fut de raporter de l'Égypte, où il voyagea, des modeles de *meſures* plus exacts que ceux que l'on conſervoit à Samos & dans les autres îles de la mer Égée, voiſines de l'Aſie, où l'on ſe ſervoit des mêmes *meſures* qu'en Égypte „.

On n'avoit pas encore bien vu que les anciennes *meſures* avoient été étalonées ſur un prototype invariable, pris dans la nature même, & auquel nos *meſures* actuelles ont également un raport connu. L'Égypte conſervoit le module authentique de cette *meſure* univerſele, & c'étoit à ce module que les Grecs, comme Pythagore, confrontoient & juſtifioient leurs *meſures* qui devoient y avoir un raport fixe & aſſigné. C'eſt donc ſur cet étalon inaltérable qu'il faut mettre en parallele les *meſures* de l'antiquité avec les nôtres, & pour conſtater que les anciens ont été exacts dans la vérification de leurs *meſures* ſur cette *meſure* fiduciele, nous ferons intervenir en preuves les meſurages divers des monumens anciens actuélement exiſtans.

Le prototype ou étalon naturel auquel les anciens avoient raporté leurs *meſures*, eſt la *meſure* de la terre. La grandeur connue d'un degré de méridien terreſtre n'eſt guere moins propre à fixer invariablement la valeur abſolue d'une *meſure*, que la longueur du pendule ſi vanté de nos jours.

„ Si l'on arrêtoit que la *quatre-cent millieme* partie d'un degré de méridien ſeroit la ſeule *meſure* à laquelle on attribueroit la dénomination de pied, alors, dans chaque pays, où ordinairement la *meſure* itinéraire eſt une partie entiere du degré, cette *meſure* contiendroit ſans fraction un certain nombre de pieds. Par exemple, en France la lieue de vingt-cinq au degré ſeroit de 16000 pieds, au lieu de 13608 pieds de roi qu'elle contient aujourd'hui; mais il ſeroit encore mieux de prendre par-tout pour *meſure* itinéraire commune la même partie d'un degré. Il arriveroit de là que dans tous les pays le voyageur ſeroit dans ſa patrie à l'égard des diſtances, & ne ſeroit plus expoſé à recevoir des indications trompeuſes. On voit par ce court expoſé qu'une *meſure* univerſele déduite de la grandeur d'un arc du méridien auroit au moins cet avantage ſur une *meſure* ſemblable déduite de la longueur du pendule, que la premiere ſeroit partie aliquote d'un degré de grand cercle de la terre, & par-là ſimplifieroit les opérations géographiques „.

„ Voilà préciſément quel étoit le ſyſtême *métrique* des peuples dans l'antiquité la plus reculée. Cette partie de la légiſlation leur avoit paru mériter une attention particuliere. Ils fixerent d'une maniere irrévocable leurs *meſures*, en les rendant dépendantes de la grandeur du méridien. Ils en

prirent préciſément la quatre cent millieme partie qu'ils appelerent tantôt pied & tantôt coudée, ou peut-être lui avoient-ils donné une dénomination que les écrivains ont rendue à volonté par l'un ou l'autre de ces mots. Pour le mieux déſigner & ôter toute équivoque, je l'appélerai *métrétès linéaires* ou *pied géométrique*. Ce nom lui doit convenir plus ſpécialement qu'à toute autre *meſure*. Ce n'eſt pas que l'on ne trouve dans l'antiquité d'autres petites *meſures* qui étoient également partie aliquote & ronde d'un degré de grand cercle. Par exemple, le pied *pythique* ou de *meſure* naturele en étoit la quatre cent cinquante millieme partie, le pied romain, la trois cent ſoixante millieme partie; le pied grec, la $\frac{1}{360,000}$ partie; le *pygon* ou pied de Druſus, la trois cent vingt cinq millieme partie; le pied royal ou *phyſitérien*, qui eſt la coudée pythique ou la coudée médiocre d'Hérodote, en eſt la trois cent millieme; l'*ammah* ou coudée ſacrée des Égyptiens & des Hébreux en eſt la deux cent millieme partie; mais le pied géométrique avoit une propriété qui lui étoit plus particuliere. Les *meſures* anciennes avoient été réglées ſur les proportions naturales d'un homme de moyene taille, & avoient été toutes aſſujéties à ce pied qui étoit lui-même la *meſure* du coude au poignet; la ſeizieme partie étoit la *meſure* d'un travers de doigt; la huitieme partie appelée *coudyle* étoit la *meſure* de l'intervalle compris entre les deux articulations du milieu du grand doigt ou du pouce; le quart appelé *paleſte* ou palme étoit la *meſure* de l'épaiſſeur des quatre doigts de la main; les $\frac{3}{8}$ appelés *luchas* étoient la *meſure* de l'étendue entre le pouce & l'index ouverts; les $\frac{5}{8}$ appelés *erthodoron* étoient la diſtance du poignet à l'extrémité du grand doigt; les $\frac{7}{8}$ appelés *ſpithame* meſuroient l'ouvérture entre le pouce & le petit doigt; les $\frac{9}{8}$ étoient la *meſure* du pied naturel de l'homme; un pied géométrique & un quart faiſoient le *pygon*, c'étoit la diſtance du coude à la premiere articulation du petit doigt; un pied géométrique & un tiers faiſoient la *coudée médiocre* comprife entre le coudé & la naiſſance du petit doigt en dedans de la main; un pied géométrique & demi faiſoient la *coudée lithique*, c'étoit la coudée priſe du coude à l'articulation du milieu du grand doigt; deux pieds géométriques donnoient la coudée ſacrée qui ſe prenoit de l'aiſſelle à l'extrémité de la main, les doigts non compris, & ſervoit ſans doute pour l'aunage des étoffes & des toiles; cinq pieds géométriques faiſoient le *bêma diploum*, c'eſt ce que nous appelons pas géométrique; ſa moitié appelée *bêma aploum* étoit la *meſure* du pas naturel d'un voyageur, & valoit deux pieds & demi géométriques; enfin, ſix pieds géométriques faiſoient la ſtature de l'homme; on l'appeloit *orgye*, *paſſus*, c'étoit la braſſe ou la *meſure* de l'étendue des bras ouverts, & cette braſſe valoit ſix pieds trois quarts pythiques ou de *meſure* naturele.

En voilà aſſez pour faire connoître les raiſons de la préférence que nous donnons au pied géométrique, en le faiſant l'élément de toutes les autres *meſures* de l'antiquité. (*Métrologie de Paucton.*)

On ſent bien que ce ne peut être que par des comparaiſons de *meſurages* faits anciénement & de nos jours ſur des monumens encore exiſtans, que je puis déterminer à combien de nos toiſes les géometres de l'antiquité auroient évalué un degré du méridien. Or je trouve 1°. que *le côté de la baſe de la grande pyramide d'Égypte* pris 500 fois; 2°. que la *coudée du nilometre* (dite auſſi *coudée ſacrée*) priſe 20,000 fois; 3°. qu'un *ſtade exiſtant* & meſuré à Laodicée dans l'Aſie mineure par M. Smith, pris 500 fois; je trouve, dis-je, que ces trois produits ſont de même valeur, & que chacun en particulier eſt préciſément la même *meſure* d'un degré qui a été déterminé par nos géometres modernes. D'où je conclus, 1°. que le côté de la baſe de la grande pyramide étoit d'un ſtade juſte, tel qu'il eſt défini par Marin de Tyr, par Ptolémée & par Héron; 2°. que la coudée du nilometre (elle ſert encore aujourd'hui à meſurer les crues du Nil) eſt la grande coudée, évaluée à deux pieds géométriques par Héron; 3°. que le ſtade de Laodicée étant de même grandeur que celui d'Alexandrie ou de la grande pyramide, les *meſures* de l'Égypte ne lui étoient pas particulieres, puiſqu'elles ſe retrouvent dans un ſtade de l'Aſie Mineure meſuré de nos jours.

„ Dans tous les temps, les peuples ont ſenti les inconvéniens qui réſultent de la multiplicité des étalons & des *meſures* de jauge différente, tels que les ſurpriſes & l'embaras qu'elle occaſione dans le commerce, la perte qu'elle cauſe à un état, en lui enlevant le travail d'un nombre conſidérable d'individus occupés à en faire les réductions, & dont l'induſtrie pouroit être appliquée plus utilement, &c. L'uniformité des *meſures* étoit trop viſiblement avantageuſe, pour ne pas entrer dans le plan d'un habile légiſlateur. Elle y eſt entrée en effet; & s'il n'eſt pas démontré que dans l'antiquité la plus reculée, il n'y avoit qu'une ſeule & même *meſure* ſur toute l'étendue de notre continent; au moins eſt il facile de prouver que les états & même de grandes régions entieres contenant pluſieurs états, n'avoient chacun qu'un même & unique étalon primordial de leurs *meſures*. „

„ Du temps d'Ariſtide, comme il le témoigne lui-même (*Ariſtid. in res ſacras*), tous les états & toutes les provinces de l'Aſie, la Paleſtine & l'Égypte même compriſes, ſe ſervoient des mêmes *meſures*, ſans aucune inégalité ni différence. Nous ne retrouvons dans la Grece que deux étalons originaux; l'un des *meſures* attiques, en uſage dans le Péloponeſe & l'Attique; & l'autre des *meſures* pythiques, dont on ſe ſervoit dans toute la partie ſeptentrionale de la Gre-

Mesures de l' Asie & de l' Égypte ; selon M. Paucton.

Mesures linéaires & itinéraires.

Esbaa, dactyle, *travers de doigt*											*Pouces.* 0.6420
2	condyle										1.284
4	2	tophach, paleste, *palme*									2.368
10	5	2 1/2	lichas, cœnostome								6.420
12	6	3	1 1/5	zéreth, tertô, spithame							7.704
16	8	4	1 3/5	1 1/3	pied géométrique						10.272
20	10	5	2	1 2/3	1 1/4	coudée commune					12.84
21 1/3	10 2/3	5 1/3	2 2/15	1 7/9	1 1/3	1 1/15	pied philétérien				13.69
24	12	6	2 2/5	2	1 1/2	1 1/5	1 1/8	coudée lithique			15.408
32	16	8	3 1/5	2 2/3	2	1 3/5	1 1/2	1 1/3	coudée sacrée		20.544

Bême aploun, *pas simple de voyageur*											25.68
2	bême diploun, ampelos										51.36
2 2/5	1 1/5	orgye, hexapode, brasse									61.632
4	2	1 2/3	décapode, acène								*Toises.* 1.427
24	12	10	6	chébel, chaîne *ou* corde							8.560
40	20	16 2/3	10	1 2/3	plethre, asta						14.267
240	120	100	60	10	6	stade nautique					85.60
320	160	133 1/3	80	13 1/3	8	1 1/3	grand stade				114.1
2400	1200	1000	600	100	60	10	7 1/2	mil, miliaire			856
7200	3600	3000	1800	300	180	30	22 1/2	3	parasange		2568
9600	4800	4000	2400	400	240	40	30	4	1 1/3	schene du delta	3424

Meſures de capacité.

										Pintes.
Mine, halimene, hémine, cotyle, ſédaſa										0.2352
2	log, rob, xeſtès, acſac, évid.									0.4704
4	2	chénice, *meſure*, *bilibris tritici*								0.941
6	3	1 1/2	mares, maris, capitha *de Perſe*							1.411
8	4	2	1 1/2	cab, chila, gerra, campſacès						1.882
12	6	3	2	1 1/2	conge ſacré, lagene					2.823
14 3/4	7 1/2	3 3/4	2 1/2	1 7/8	1 1/2	gomor, homer, décime				3.387
16	8	4	2 2/3	2	1 1/3	1 1/3	piloc, addix			3.763
24	12	6	4	3	2	1 1/2	1 1/2	hin, dadix		5.645
36	18	9	6	4 1/2	3	2 1/4	2 1/4	1 1/2	cophinos	8.468
48	24	12	8	6	4	3 1/2	3	2	1 1/2	modios. 11.29

Log, lega, luga, rob, roba, xeſtès, carura 0.4704

24	modios, ſaton, ſéach, ſéa, ſaa								11.29
36	1 1/2	ſephel, ſimpulum, amphoreus							16.93
48	2	1 1/2	métrétès, rebehin, bathim.						22.58
72	3	2	1 1/2	éphad, bath; artaba					33.87
144	6	4	3	2	vœba *des Arabes*				67.74
288	12	8	6	4	2	caphizos, cavizos			135.5
360	15	10	7 1/2	5	2 1/2	1 1/4	léthec, ardob		169.3
720	30	20	15	10	5	2 1/2	2	cor, chomer	338.7
960	40	26 2/3	20	13 1/3	6 2/3	3 1/3	2 1/3	1 1/3	micné	451.6

Les mêmes Meſures évaluées en boiſſeaux de Paris.

											Boiſſeaux
										Hémine, cotyle, tryblion, corboni.	0.0176
2										log, rob, xeſtès, keſt, kiſt, kodda.	0.0353
4	2									chénice, métron, *bilibris tritici*	0.0706
6	3	1 1/2								marès, capitha *des Chaldéens*	0.1058
8	4	2	1 1/3							cab, cabba, campſacès, capitha	0.1411
12	6	3	2	1 1/2						conge ſacré, lagenon	0.2117
14 2/3	7 1/3	3 2/3	2 1/3	1 5/6	1 1/3					gomor, gomer, humra	0.25 0
16	8	4	2 2/3	2	1 1/3	1 1/3				piloc, addix	0.2822
24	12	6	4	3	2	1 2/3	1 1/2			hin, dadix	0.4234
36	18	9	6	4 1/2	3	2 1/2	2 1/4	1 1/2		cophinos	0.6351
48	24	12	8	6	4	3 1/3	3	2	1 1/3	modios	0.8468
										Modios, ſalon, ſéah, ſagon, ſabiiha *d'Aſcalon*	0.8468
1 1/2										ſèphel, ſimpulum, amphoreus	1.270
2	1 1/3									métrétès, ſabitha *de Syrie*, ſaitès, cypros	1.693
3	2	1 1/2								éphap, oiphi, hyphi, artaba	2.540
4 1/2	3	2 1/4	1 1/2							médimne *de Paphos & de Sicile*	3.810
5	3 1/3	2 1/2	1 2/3	1 1/3						médimne de *Salamine*	4.234
6	4	3	2	1 1/2	1 1/3					væba *des Arabes*	5.081
12	8	6	4	2 2/3	2 1/3	2				caphizos, cavizos	10.161
15	10	7 1/2	5	3 1/3	3	2 1/2	1 1/2			lethec, ardôb	12.700
30	20	15	10	6 2/3	6	5	2 1/2	2		cor, chomer	25.40.
40	26 2/3	20	13 1/3	8 1/3	8	6 2/3	3 1/3	3 1/3	1 2/3	micné	33.87

Mesures du Péloponnese, de l'Attique, la Sicile, la grande Grece, selon M. Paucton.

Mesures linéaires.

						Pouces.
					Dactyle, *travers de doigt*	0.7431
4					paleste, palme	2.972
16	4				pied olympique *ou* pied grec	11.889
24	6	1 ½			coudée de mesure naturele.	17.83
						Toises.
160	40	10	6 ⅔		décapode, acene	1.651
9600	2400	600	400	60	stade olympique *ou* grec	99.075

Mesures linéaires de la Phocide, de l'Illyrie, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace, des Phocéens en Asie, & de Marseille en Gaule.

						Pouces.
					Dactyle	0.571
4					paleste, palme	2.284
16	4				pied pythique *ou* de mesure naturele	9.131
24	6	1 ½			coudée médiocre, pied philétérien	12.69
						Toises.
160	40	10	6 ⅔		décapode, acene	1.268
9600	2400	600	400	60	stade pythique *ou* delphique.	76.09

Mesures olympiques pour l'arpentage des terres.

						Arpens.
					Pied olympique carré	
36					hexapode carrée	
2304	64				hémihecte, douzieme de terre	0.407
4608	128	2			hectos, modios de terre	0.095
27648	768	12	6		plethre, médimne, jugere	0.5607

Mesures pythiques pour l'arpentage.

					Arpens.
Coudée médiocre carrée					
1666⅔	hémihecte, douzieme de terre				
3333⅓	2	hectos, modios de terre			
10000	6	3	demi-médimne, trimodios		0.2691
20000	12	6	2	médimne, jugere	0.5383

Mesures greques de capacité.

						Pintes.
Cyathe						0.0405
1 ½	oxibaphon, oxybathon					0.0608
6	4	cotyle, tryblion				0.2431
12	8	2	xestès			0.4862
72	48	12	6	chous		2.918
432	288	72	36	6	amphoreus, diota	17.50
864	576	144	72	12	2	kéramion, stamnos, mètrétès, pithos, cados (*)	35.01
						Boisseaux.
Xestès						
2	chœnix, chénice, métron, *mesure*					0.0729
8	4	hémihecte, tétramétron, *demi-sixieme*				0.2917
12	4	1 ½	tétarton laconicon, *quartier laconique*			0.4376
16	8	2	1 ⅓	hecteus, *sixieme*, modios (**)		0.5835
96	48	12	8	6	médimne, achana	3.501

(*) Les anciens ont appelé *amphore* & *diota*, c'eſt-à-dire, *vaſe à deux anſes* ou *à deux oreilles*, le bath aſiatique, le métrétès attique, l'amphore romaine, &c.

(**) M. Rollin (*Hiſt. anc. t. III. p. 69. édit. in 4°.*) rend le mot *modios* par celui de *muid*, quoique le modios ne ſoit que la 247e partie du muid.

MESURES des Romains, ſelon M. Paucton.

Meſures linéaires.

								Pouces.
Scripule								0.0396
6	ſicilique							0.2378
8	1 1/3	duelle						0.3171
12	2	1 1/2	ſemi-once					0.4555
18	3	2 1/4	1 1/2	doigt				0.7133
24	4	3	2	1 1/3	once			0.9511
72	12	9	6	4	3	palme		2.853
288	48	36	24	16	12	4	pied	11.415
432	72	54	36	24	18	6	1 1/2 coudée	17.12

										Pouces.
Uncia										0.9521
2	ſextans									1.902
3	1 1/2	quadrans, triunx, teruncium								2.853
4	2	1 1/3	triens							3.804
5	2 1/2	1 2/3	1 1/4	quincunx						4.756
6	3	2	1 1/2	1 1/3	ſexunx, ſemis					5.707
7	3 1/2	2 1/3	1 3/4	1 1/6	1 1/6	ſeptunx				6.658
8	4	2 2/3	2	1 1/3	1 1/3	1 1/3	bes, beſſis, des			7.609
9	4 1/2	3	2 1/4	1 4/9	1 1/2	1 1/3	1 1/8	dodrans, nonuncium		8.560
10	5	3 1/3	2 1/2	2	1 2/3	1 1/3	1 1/4	1 1/9	dextans	9.511
11	5 1/2	3 2/3	2 3/4	2 2/9	1 5/6	1 1/2	1 1/3	1 1/8	1 1/11 deunx	10.462
12	6	4	3	2 2/3	2	1 2/3	1 1/2	1 1/3	1 1/6	1 1/12 as pieds	11.415

Mesures itineraires.

						Pouces.
					Pes, pied romain	11.415
2½					*gradus*, *greſſus*, pas de voyageur	28.53
						Toiſes.
5	2				*paſſus*, pas ou braſſe	0.792
10	4	2			*decempeda*, décempede	1.585
5000	2000	1000	500		*milliarium*, *mille paſſus*	792.6
360000	144000	72000	36000	72	degré de la terre	

Mesures gromatiques.

										Toiſes carrées.
									Pied romain carré	
100									ſcrupule de terre, décempède carrée	2.513
400	4								ſextule de terre	10.05
480	4⅘	1⅕							acte ſimple, *porca*, ſillon (*)	12.06
600	6	1½	1¼						ſicilique de terre	15.08
2400	24	6	5	4					once de terre	60.31
										Arpens.
14400	144	36	30	24	6				acte carré	0.269
28800	288	72	60	48	12	2			jugere, *ès*	0.538
57600	576	144	120	96	24	4	2		hérédie	1.077
				9600	2400	400	200	100	centurie	107.7
					9600	1600	800	400	4 saltе	430.7

(*) L'acte ſimple étoit une planche ou ſillon de 4 pieds romains de largeur, ſur 120 de longueur.

Diviſions particulieres du jugere.

											Toiſes carrées.
Uncia											60. 31
2	ſextans										120. 62
3	1 1/2	quadrans, triunx, teruncium									189. 9
4	2	1 1/3	triens								241. 2
5	2 2/3	1 2/3	1 1/4	quincunx							301. 5
6	3	2	1 1/2	1 1/6	ſexunx, ſemis, acte carré						361. 9
7	3 1/2	2 1/3	1 3/4	1 1/3	1 1/6	ſeptunx					422. 2
8	4	2 2/3	2	1 1/3	1 1/3	1 1/6	beſſis, bes, des				482. 5
9	4 1/2	3	2 1/4	1 1/2	1 1/3	1 1/6	1 1/8	dodrans, nonuncium			542. 8
10	5	3 1/3	2 1/2	2	1 2/3	1 1/3	1 1/4	1 1/6	dextans		603. 1.
11	5 1/2	3 2/3	2 3/4	2 1/3	1 5/6	1 1/2	1 1/3	1 1/12	deunx		663. 4
12	6	4	3	2 1/2	2	1 1/2	1 1/3	1 1/4	1 1/6	1 1/12	as, jugerum	723. 7

Meſures de capacité pour les grains, &c.

							Pintes.
Ligule, cochlear							0. 0134
4	cyathe, once du ſetier						0. 0538
6	1 1/2	acétabule					0. 0807
24	6	4	hémine, trulla				0. 3226
48	12	8	2	ſetier, as.			0. 6453
							Boiſſeaux
72	18	12	3	1 1/2	chénice		0. 0726
384	96	64	16	8	5 1/3	ſemi-modius	0. 3872
768	192	128	32	16	10 2/3	2 modius	0. 7744

Mesures romaines de capacité pour les liqueurs.

										Pintes.
Ligule, cochlear										0.0134
4	cyathe, onze du setier									0.0538
6	1 ½	acétabule								0.0807
12	3	2	*quartarius*, quartier							0.1613
24	6	4	2	hémine, trulla, livre d'huile						0.3226
48	12	8	4	2	*sextarius*, setier, as					0.6453
288	72	48	24	12	6	conge				3.8725
1152	288	192	96	48	24	4	urne			15.49
2304	576	384	192	96	48	8	2	amphore, diota, quadrantal, métrétès		30.98
		7680	3440	1920	960	160	40	20	dolium, culeus, culleus.	619.5

										Roquilles.
Uncia, cyathe										1.721
2	sextans									3.442
3	1 ½	quadrans, quartarius, triunx, teruncium								5.162
4	2	1 ⅓	triens							6.883
5	2 ½	1 ⅔	1 ¼	quincunx						8.604
6	3	2	1 ½	1 ⅕	sexunx, semis, hémine					10.325
7	3 ½	2 ⅓	1 ¾	1 ⅖	1 ⅔	septunx				12.05
8	4	2 ⅔	2	1 ⅗	1 ⅓	1 ⅛	bessis, bes, des			13.77
9	4 ½	3	2 ¼	1 ⅘	1 ½	1 ⅛	1 ⅛	dodrans, nonuncium.		15.49
10	5	3 ⅓	2 ½	2	1 ⅔	1 ⅐	1 ¼	1 ⅑	dextans	17.21
11	5 ½	3 ⅔	2 ¾	2 ⅕	1 ⅚	1 ⅜	1 ⅛	1 ⅒	1 ⅛ deunx	18.93
12	6	4	3	2 ⅖	2	1 ⅔	1 ½	1 ⅓	1 ⅕ 1 ⅛ as, setier	20.65

Extrait de la Métrologie de Romé de l'Isle.

Ce laborieux écrivain a cherché d'abord la valeur de la livre romaine ; par elle il eſt arivé aux *meſures* creuſes, d'où il a déduit la cubature du pied romain. La valeur de ce pied déterminée lui a donné toutes les *meſures* romaines. Il a opéré de même ſur les poids des Grecs, & une marche parallele lui a fait conclure leurs *meſures* longues & cubiques. Écoutons cet auteur exact & précis :

Pour obtenir la valeur de la livre romaine par celles des ſous-multiples & de ſes multiples, ... „ J'ai peſé avec toute l'exactitude poſſible les monoies romaines de bronze qui portent la marque de l'*âs* ou livre romaine, & de ſes ſous-multiples, ainſi que les diverſes réductions de ces monoies, vulgairement & fauſſement déſignées ſous le nom de *poids romains*. J'ai enſuite comparé les réſultats que j'avois obtenus avec ceux qu'a publiés Dom Bernard de Monfaucon, dans le IIIe. volume du *Supplément à l'antiq. expliquée* ; j'ai trouvé les uns parfaitement d'acord avec les autres, ce qui m'a décidé à les préſenter réunis dans un ſeul & même tableau.

Comme les diviſions de la livre romaine ſont marquées ſur toutes ces monoies par un certain nombre de points ou globules, rien ne ſemble plus facile au premier coup d'œil, que d'en déduire le raport de cette livre avec la nôtre ; mais il s'en faut bien que cela ſoit ainſi. L'altération plus ou moins ſenſible qu'ont éprouvée ces monoies, ſoit par l'uſage & les frotemens, ſoit par leur long ſéjour dans la terre parmi les autres débris de l'antiquité, vient s'oppoſer à l'acquiſition de cette connoiſſance, qu'il faut chercher dans des métaux moins imparfaits & moins ſujets à s'altérer que le bronze : tels ſont l'or & l'argent.

J'ai donc peſé toutes les monoies romaines d'or & d'argent, qui, par un degré ſupérieur de conſervation, pouvoient faire connoître leur poids légitime & primitif, & j'ai eu la ſatisfaction, parmi celles qui compoſoient la riche collection de M. d'Ennery, d'en trouver un grand nombre, & de tous les modules, qui ne permettent plus de douter que l'once romaine ne fût à la nôtre dans le raport de 7 à 8, & le ſcrupule romain du poids de 21 de nos grains.

Pline l'ancien nous apprend que les premieres monoies d'or frapées à Rome (vers l'an 547 de ſa fondation) étoient telles que le ſcrupule ou la vingt-quatrieme partie de l'once romaine valoit 20 ſeſterces ou 5 deniers d'argent : *Aureus nummus poſt annum LXII percuſſus eſt quam argenteus, ita ut ſcrupulum valeret ſeſtertiis vicenis* (*Nat. hiſt. lib. XXXIII. c.* 3.). Trois de ces monoies d'or, dont parle Pline, ſe trouvoient dans la ſuite des médailles conſulaires de M. d'Ennery ; & de ces trois, il y en avoit deux qui ne laiſſoient rien à déſirer pour la conſervation. Toutes donnent le ſcrupule romain du poids exact de 21 de nos grains, & l'on peut d'autant mieux compter ſur ce poids qu'il exiſte non ſeulement dans la piece d'un ſcrupule, & de la valeur de 20 ſeſterces dont je viens de parler ; mais encore dans deux aotres de trois ſcrupules, & de la valeur de ſoixante ſeſterces, exprimée ſur ces deux médailles, leſquelles donnent le triple du poids précédent, ou 36 de nos grains.

Le ſavant Hardouin avoit obſervé le même raport dans deux médailles d'or pareilles, dont il fait mention dans ſes notes ſur Pline. Voici ce qu'il dit à l'occaſion du paſſage de Pline, cité plus haut : „ *Aurei cujuſvis nummi ſcrupulum eſtimabatur vicenis argenti ſeſtertiis, ſive, quod* „ *idem eſt, denariis quinque. Luculentum hujus* „ *rei teſtimonium præbent nummi aurei duo quos* „ *vidimus tum in bibliotheca regia, tum in muſæo* „ *Sanctæ Genovefæ. Alter nummus eſt unius ſcru-* „ *puli pondere, hoc eſt, granorum 21 ; alter ma-* „ *juſculus pondere omnino triplo majore, hoc eſt,* „ *granorum 36 (Hardouin, in Plin.)* „. On a lieu d'être étoné que cette connoiſſance ſoit demeurée ſtérile entre les mains de cet habile antiquaire, qui eût pu en déduire, comme je l'ai fait, l'exacte évaluation de la livre romaine, évaluation qui, juſqu'à ce jour, a paſſé pour un problême inſoluble, à cauſe des vains éforts de ceux qui s'en étoient occupés.

Cette évaluation eſt de plus confirmée par les monoies d'or de Conſtantin & de ſes ſucceſſeurs ; car les hiſtoriens diſent que le *ſou d'or*, qui commença ſous Conſtantin, étoit du poids de quatre ſcrupules ou d'un ſixieme d'once romaine ; or le poids de ces *ſous d'or*, qui étoient en grand nombre & des mieux conſervés dans la ſuite impériale de M. d'Enoery, eſt de quatre-viogt-quatre grains. La même collection offroit non ſeulement des *demi-ſous d'or* du poids de 42 grains, des *tiers de ſous d'or* du poids de 28 grains, mais encore une ſuite très-précieuſe de MÉDAILLONS D'OR du poids de 6, de 8, de 18 & de 36 ſcrupules, qui tous donnent le même raport du ſcrupule à 21 de nos grains.

Il ſeroit trop long d'examiner & de diſcuter en détail les différens ſyſtêmes des ſavans qui m'ont précédé dans cette carriere : il ſuffira de préſenter ici le réſultat des aperçus de chaque auteur ; ſi je ne cite point ici le P. Merſenne, Agricola, Voſſius, Gronovius, Arbuthnoth, Édouard, Bernard & pluſieurs autres auxquels on doit des recherches plus ou moins aprofondies ſur les poids & *meſures* des anciens, c'eſt que les uns ſont d'un ſentiment peu différent de ceux que j'ai raprochés dans ce tableau, & que les autres, en évaluant les poids, les *meſures* & les monoies des anciens, n'ont point eu pour objet de les comparer directement avec la livre de Paris dont il s'agit ici, ſur le raport qu'avoit la livre romaine avec notre poids de marc.

La livre romaine valoit :

		Onces	Gros	Grains	Nombre de grains à la livre.
1°. Suivant Budé (*de asse* 1514)	100 drachmes ou deniers de 72 grains	12	4		7200
2°. Suivant M. de la Barre (*Memoires de l'acad. royale des Inscript. ann.* 1728)	96 deniers de 75 grains	12	4		7200
3°. Suivant M. d'Hancarville (*ann.* 1785), d'après la mesure du conge, par Auzout		10	7	12	6276
4°. Suivant M. Auzout, d'après le conge du Capitole (*Acad. royale des Sciences, an.* 1680)		10	7	38	6302
ou d'après un autre résultat du même		10	6	34	6226
5°. Suivant M. Paucton (dans sa *Metrologie, ann.* 1780)		10	7	48	6312
6°. Suivant M. Dupuy (*Acad. royale des Inscript. ann.* 1737)	84 deniers de 74 grains	10	7	36	6300
7°. Suivant Eisenschmidt (*Traité des poids & mesures des anciens*, 1708.)	84 deniers de 74 grains	10	6	24	6216 $\frac{1}{2}$
8°. Suivant Le Blanc (*Traité des monoies de France.* 1689)		10	5	24	6144
9°. Suivant de la Nauze (*Acad. royale des Inscript. ann.* 1760)		10	5	24	6144
10°. Suivant le dernier résultat présenté dans cet ouvrage. (*Metrol. de Romé de l'Isle.*)	96 drachmes ou deniers de 63 grains	10	4		6048

S'il restoit quelques doutes sur la certitude de ce dernier résultat, la cubature du pied romain viendroit bientôt les dissiper. Nous savons que l'*amphore* étoit une *mesure* romaine des liquides, qui portoit aussi le nom de *QUADRANTAL*, parce qu'elle étoit la cubature du pied romain ; nous savons de plus que le *conge* en étoit la huitieme partie ou le demi-pied cube romain. Or, si l'on cube le pied romain, qui a 10 pouces 10 lignes & $\frac{6}{10}$ de lignes de notre pied de roi, on obtient, à une très-légere fraction près, le même résultat auquel on parvient par la multiplication du scrupule d'or du poids de 21 grains.

La *mesure* du conge romain publiée par Auzout est sensiblement erronée, puisqu'elle donne un pied romain de 11 pouces & $\frac{6}{10}$, ou même de 11 pouces 2 lignes, tandis que ce même pied, si l'on en juge par ceux que l'antiquité nous a transmis, n'a pas même 11 pouces complets du pied de roi.

D'un autre côté, si M. Paucton exagere le pied romain jusqu'à lui donner 11 pouces 4 lignes $\frac{8}{10}$ du pied de roi, c'est qu'il le confond toujours avec pied grec olympique qui a 6 pouces 3 $\frac{6}{10}$ lignes de plus que le pied romain. Il n'est donc pas étonant que la cubature de ce faux pied romain lui ait fait attribuer au conge une capacité de 185 pouces cubiques & $\frac{6}{10}$; quoique, d'après le vrai pied romain cité plus haut, elle n'excede pas 162 pouces.

Cependant M. Paucton n'ignoroit pas que parmi un assez grand nombre de pieds romains antiques, dont la mesure avoit été prise avec exactitude, aucun n'excédoit onze pouces de notre pied de roi, ni même 10 pouces 11 lignes ; & comme ces pieds, plus courts que celui qu'il avoit adopté, l'embarassoient, il a cru, pour se tirer de ce mauvais pas, devoir avancer que le pied romain fut altéré sous les empereurs, & qu'il devint alors plus court qu'il ne l'étoit du temps de la république ; mais cette assertion, d'ailleurs dénuée de preuves, tombe aussi-tôt qu'il est prouvé, comme on le verra par nos tables, que le prétendu pied romain de M. Paucton n'est que le pied grec olympique, & que le vrai pied romain de 10 pouces 10 lignes $\frac{6}{10}$ est en raport avec la capacité de l'amphore, évaluée à 27 pintes de Paris.

On peut arriver donc à la connoissance du poids de la livre romaine par la capacité du conge ou celle

celle du quadrantal, non en meſurant la quantité d'eau que pouvoient contenir ces vaiſſeaux dans leur état actuel, mais en déterminant *a priori* celle qu'ils devoient contenir d'après la cubature même du pied romain, dont la vraie longueur eſt aujourd'hui conſtatée, non ſeulement par la *meſure* ſcrupuleuſe qu'en ont priſe immédiatement les ſavans, mais encore par l'acord qui ſe trouve entre le produit de ſa cubature & la livre romaine évaluée par la peſée des médailles.

J'ai ſuivi, pour la détermination des *meſures* & des monoies greques, la marche qui m'avoit conduit à la découverte du poids précis de la livre romaine. J'ai peſé non ſeulement toutes les médailles d'argent des villes autonomes, des îles & des colonies de la Grece ou de l'Aſie Mineure, décrites dans le catalogue de M. d'Ennery, mais auſſi celles d'or & d'argent des rois de Macédoine, d'Égypte, de Syrie, de Sicile, &c. qui faiſoient partie de ce cabinet. Par ce moyen j'ai reconu que ces monoies ſe raportoient à différentes drachmes que j'ai déſignées par un nom particulier, relatif à la plus célebre des îles ou villes qui vienent ſe ranger ſous une même diviſion.

Pline & quelques auteurs anciens ayant dit que la drachme attique avoit le poids du denier romain, & qu'on prenoit différemment le denier pour la drachme, ou la drachme pour le denier, la plupart des auteurs qui, depuis Budé juſqu'à M. Pauſton, ſe ſont occupés du raport qu'avoit la drachme attique avec le denier romain, ont pris pour baſe de ce raport, les uns la drachme de 72 grains, les autres une drachme attique de 74 à 75 grains, qu'ils ont enſuite comparée avec un denier romain du même poids; mais comme le poids du denier n'a pas moins varié chez les Romains que celui de la drachme chez les Grecs, il eſt bon de rapeler ici qu'il y avoit chez ces peuples une drachme pondérale ou *drachme-poids*, égale à 3 ſcrupules ou à la huitieme partie de l'once romaine, & cette drachme que je déſigne ſous les noms de petite *drachme attique* ou *drachme de Samos*, ſervoit à évaluer le poids variable des *drachmes* ou *deniers-monoies*.

C'eſt cette drachme, du poids de 3 ſcrupules, que Dioſcoride & Galien nomment *holce* ou *drachme attique*, comme ils appeloient *obole attique* la ſixieme partie de cette drachme ou le demi-ſcrupule. Envain M. Pauſton prétend-il rejeter un témoignage auſſi formel à l'égard de cette drachme, qu'il nomme *drachme* ou *denier romain de Néron*, parce qu'en effet tel étoit le poids du denier dans les dernieres années du regne de ce prince; mais ce n'eſt point *improprement*, comme il le dit, que ces auteurs la déſignent ſous les noms que je viens d'indiquer, puiſqu'au contraire c'étoit la vraie *drachme-attique-poids*, également en uſage chez les Grecs & chez les Romains.

Quant aux *drachmes-monoies*, on verra par les tables que j'en ai dreſſées le raport qu'elles ont entr'elles & avec les deniers romains de différens poids qui ont été frapés ſous la république, ſous les triumvirs & ſous les empereurs.

La plus foible de ces drachmes eſt celle d'*Ægium* ou du *Péloponeſe*. Elle ne peſe que 60 grains, tandis que la plus forte, qui eſt celle d'*Égine*, en peſe 140 ou deux grès moins quatre grains.

C'eſt ſur la valeur inégale de ces différentes drachmes, qu'étoit fondée, comme nous l'apprend Pollux, la valeur plus ou moins conſidérable des différens TALENS.

Un talent étoit compoſé de 60 mines, & chaque mine de 100 drachmes; mais il eſt aiſé de ſentir que le poids & conſéquemment le prix du talent ont dû varier ſelon le poids des drachmes dont il étoit compoſé. Priſcien nous apprend que le poids du *grand talent attique* (lequel étoit compoſé de 6000 drachmes attiques du poids de quatre ſcrupules) étoit de 83 livres & 4 onces romaines. Le *petit talent attique*, compoſé de 6000 drachmes du poids de trois ſcrupules, ne devoit donc peſer que 62 livres & demie romaines, & le double de ce poids, ou 125 livres, eſt préciſément celui que Saint Épiphane donne au *talent d'Alexandrie*, dont le poids égaloit celui de deux *petits talens attiques*. La livre romaine, plus foible de quatre *drachmes pondérales* que la petite mine attique, étoit donc compoſée de 96 drachmes ou deniers de 63 grains (qui étoient de petites drachmes attiques ou pondérales); de 84 drachmes ou deniers d'Auguſte, du poids de 72 grains; de 75 drachmes attiques moyenes; enfin, de 72 grandes drachmes attiques, du poids d'une ſextule ou ſixieme d'once romaine.

Ce raport exact de la livre romaine, telle que je la donne ici, avec le poids des principaux talens évalués en livres romaines par quelques anciens, ſuffiroit ſeul pour démontrer que le problême de l'exacte détermination de cette livre eſt enfin réſolu.

Pour rendre plus complettes les tables des différentes drachmes qui paroiſſoient ici pour la premiere fois, j'ai cru devoir ajouter aux médailles de villes de M. d'Ennery que j'ai peſées moi-même, un nombre encore plus conſidérable de celles du très-riche catalogue d'Hunter, beaucoup plus complet en cette partie, que ne l'étoit celui de l'antiquaire françois; & dans la quantité de médailles greques dont M. Combe, auteur du catalogue d'Hunter, a donné le poids en grains anglois de la livre de Troy, j'ai choiſi les mieux conſervées, ou du moins celles que j'ai préſumé telles par la ſupériorité du poids dans chaque multiple ou ſous-multiple de la drachme ſous laquelle ces monoies vienent ſe ranger. Il eſt facile de voir par la réduction que j'ai faite du poids d'Angleterre à celui de France, que le raport qu'ont entr'elles ces différentes drachmes n'eſt point arbitraire; que celles d'un même peuple, d'une même ville, quelquefois auſſi celles d'un

même type, viennent assez constamment se placer dans la même division.

Après avoir ainsi comparé les poids & les monoies des Romains avec les différens talens de la Grece & des autres peuples, j'ai cru devoir jeter un coup-d'œil sur le raport qu'avoient entr'elles & avec les nôtres les *mesures* greques & romaines de capacité; soit pour les liquides, soit pour les grains. Il résulte des tableaux comparés que je présente de ces *mesures*, que celles des Grecs sont en général plus petites d'un quart que celles qui leur correspondent chez les Romains; que le pied cube romain est aussi d'un quart plus petit que le nôtre, & qu'enfin notre boisseau composé de 16 litrons (notre litron tire son nom du grec λίτρα, qui signifie livre) est au *modius* ou boisseau romain, composé de 16 sextiers, comme $13\frac{1}{2}$ est à 9, ou 20 à $13\frac{1}{3}$; car le sextier romain est égal à $\frac{9}{16}$ de la pinte de Paris, & 9 de nos pintes égales à 16 de ces sextiers font juste le modius romain.

Ce raport qu'ont avec les nôtres les *mesures* cubiques des Grecs & des Romains, nous est d'autant moins étranger, que la livre romaine, si peu différente de la mine ou livre greque, a subsisté parmi nous sous la premiere race de nos rois, & que la livre gauloise ou de Charlemagne qui l'a remplacée, a bientôt été suivie de l'introduction de la livre de seize onces composée de deux de nos marcs actuels.

Les différences qui existent entre nos *mesures linéaires*, *cubiques* & *ponderales*, & celles qui leur étoient analogues chez les Grecs & chez les Romains, étant désormais bien déterminées, il sera plus aisé d'assigner auquel de ces peuples ont appartenu non seulement les différens poids de bronze, de marbre, de pierre ou de plomb, mais encore les *mesures* de capacité & les vases de toute espece, qui se rencontrent journellement dans la terre à quelques pieds au dessus de sa surface.

Enfin, comme les *mesures* de capacité ont un raport nécessaire avec les différens pieds dont elles sont la cubature, je me suis vu conduit à examiner de nouveau tout le système métrique linéaire des anciens, déja très-aprofondi par M. Paucton; mais cet habile métrologue a malheureusement confondu le pied grec olympique avec le pied romain, en donnant le pygon pour le pied grec olympique. Il est résulté de cette double méprise une multitude de faux raports, qui ont rendu défectueuse une grande partie de ses calculs.

Cette considération m'a déterminé à les refaire en partie & à présenter au public un nouveau tableau des *mesures* linéaires des anciens comparées avec les nôtres, depuis le *dactile* ou travers de doigt jusqu'aux plus longues distances itinéraires.

Je ne dois pas dissimuler ici le secours que j'ai trouvé dans les savantes recherches sur les différens stades qu'a données M. Bailly, de l'académie royale des sciences, dans le second volume de son *Hist. de l'astron. ancienne*. C'est à lui que j'ai l'obligation d'avoir renoué le fil qu'avoit rompu M. Paucton. Ce dernier auteur n'a parlé que des quatre principaux stades, qui sont le delphique ou le pythique, le nautique ou persien, l'olympique & l'égyptien ou alexandrin. A ces stades, j'en ajoute quatre autres donnés par M. Bailly, qui sont le stade d'Aristote ou petit stade macédonien, celui de Cléomede, celui d'Eratosthene, & le stade philétérien. D'après la réunion que j'ai faite des pieds de ces quatre derniers stades à ceux qu'avoit publiés M. Paucton, il est facile de se convaincre que son prétendu pied romain n'est autre que le pied ou la 600e. partie du stade olympique, & que si l'on ajoute à ce pied qui est de $17\frac{1}{2}$ doigts les $14\frac{1}{2}$ doigts du pied pythique, il en résulte les 32 doigts de la coudée sacrée. On voit de plus que le prétendu pied grec olympique de M. Paucton n'est autre que le pygon qui n'est le pied d'aucun stade connu; car le pygon ou *palmipes* de M. Paucton ne peut être que le pied philétérien, puisqu'il est la six-centieme partie du stade philétérien. On ne peut donc donner avec lui ou avec ceux qu'il a suivis, le nom de *pied-philétérien* à la petite coudée de $21\frac{1}{2}$ doigts, puisque celle-ci, loin d'apartenir au stade philétérien, se trouve être la 600e. partie du stade alexandrin. Quant au stade d'Eratosthene, j'ai cru devoir m'écarter de ce qu'en dit M. Bailly, pour me conformer à ce que nous en apprend Strabon, qui compte 700 de ces stades au degré, ce qui fait 252,000 stades pour la circonférence du globe.

Mal-gré les méprises dans lesquelles est tombé M. Paucton sur deux ou trois *mesures* fondamentales des anciens, ce savant est le premier qui nous ait fait connoître toute la beauté de leur système métrique linéaire, que l'on peut regarder à juste titre comme un des chefs-d'œuvres de l'esprit humain. En effet, si l'on compare l'harmonie qui regne entre ces *mesures* avec l'incohérence de la plupart des nôtres, on sera forcé de convenir que les anciens sont à cet égard infiniment supérieurs aux modernes.

Strabon, Pline & Pomponius Méla s'accordent à donner un stade de longueur au côté de la base de la grande pyramide. Hérodote donne à cette base huit plethres, dont chacun étoit, dit-il, composé de 100 pieds (géométriques), ce qui fait 50 coudées du nilometre, & 400 pour la longueur de ce stade. D'un autre côté, Philon de Byzance (*De septem orbis spectaculis*) évalue cette même base à six stades de circuit. On pouroit le croire en contradiction avec les auteurs précédens; mais il est évident que Philon parle ici de stades pythiques ou delphiques, qui contenoient $266\frac{2}{3}$ coudées du nilometre. Or, si l'on multiplie ce nombre par 6, on aura 1600 coudées ou quatre stades alexandrins pour le périmetre de la grande pyramide d'Égypte, & Philon

eſt alors parfaitement d'acord avec les témoignages précédens.

Les deux pyramides du lac Mœris avoient, au raport d'Hérodote, chacune un ſtade de hauteur; mais on n'en voyoit que la moitié ſupérieure, l'autre moitié reſtant cachée dans le lac. Ce ſtade, qui étoit le *nautique* ou *perſien*, n'étant compoſé que de 300 coudées du nilometre, étoit d'un quart plus court que le ſtade alexandrin dont il s'agit ici, & qui paſſoit avec raiſon pour le plus grand de tous.

Par la vérification faite de nos jours, tant de la coudée du nilometre que du ſtade alexandrin, 400 de ces coudées ſont égales à 114 toiſes 9 pouc. 7 $\frac{3}{10}$ lignes de France, & 200,000 de ces coudées (égales à 400,000 pieds géométriques) donnent, ainſi que les *meſures* modernes les plus exactes, 57,066 $\frac{1}{2}$ toiſes pour la grandeur d'un degré du méridien.

Ainſi ces pyramides, que le vulgaire des écrivains n'enviſage que comme un monument de l'orgueil & de la vanité des princes qui les éleverent, ſont pourtant un des plus ſuperbes & des plus reſpectables témoins de la ſcience qu'avoient acquiſe les anciens ſur la *meſure* de la terre & de l'application ingénieuſe qu'ils en firent aux *meſures* uſuelles de la ſociété.

MESURES DES ANCIENS,

Avec leur évaluation, par M. de Romé de l'Isle.

MESURES LINÉAIRES ou DE SUPERFICIE.

Noms des petites Mesures.	Pouces.	Lignes.	Centiemes de lignes.
1. Le dactyle ou doigt		7	59
2. Le condyle	1	3	83
3. Le palme ou paleste	2	6	70
4. Pied du petit ſtade	6	1	28
5. Le lichas	6	5	9
6. L'orthodore	7		68
7. La ſpithame	7	8	44
8. Pied du ſtade de Cléomede	8	2	66
9. Pied pythique ou delphique	9	1	48
10. Pied du ſtade d'Eratoſthene	9	9	69
11. Le pied géométrique	10	3	31
12. Le pied romain	10	10	60
N. B. Le pied anglois eſt de	11	3	25
13. Le pied grec olympique	11	4	80
14. La pygme, d'où dérive le mot *pygmée*	11	6	66
15. Le pygon	11	10	55
16. Le pied royal ou philétérien. (On le nommoit auſſi *palmipes*, parce qu'il étoit compoſé du palme & du pied géométrique.)	12	10	18
17. La coudée pythique ou delphique. C'eſt la petite d'Égypte ou de Samos.	13	8	29
18. La coudée lithique, ou coudée moyene d'Hérodote, dite auſſi *coudée commune*	15	4	74
19. La coudée royale ou babyloniene d'Hérodore, *coudée noire* des Arabes.	17	4	. . . .
20. La coudée ſacrée, dite auſſi coudée du Caire ou du Nilometre	20	6	44

MESURES DE L'ARPENTAGE, ou MOYENES.

NOMS DES MESURES.	MESURES DE FRANCE. Toises.	Pieds.	Pouces.	Lignes.
21. Le pas ſimple ou de voyageur	. . . . .	2	1	8
22. Le xylon. (Si, comme paroît l'indiquer l'étymologie, cette meſure étoit propre au bois de chauffage, elle répondoit à notre *demi-corde* ou *voie de bois*, qui porte à Paris 4 pieds de large ſur autant de hauteur, les bûches ayant 3 ½ pieds de largeur.)	. . . . .	3	10	2
23. Le pas double ou géométrique	. . . . .	4	3	4
24. Le pas romain ou braſſe romaine	. . . . .	4	6	5
25. L'orgyie, dite auſſi hexapode, braſſe grèque, ou pas perſien	. . . . .	5	1	7
26. L'acene, dite auſſi décapode, ou canne commune . . .	. . . . .	8	6	7
N. B. Cette meſure ſervoit aux architectes & aux arpenteurs. La perche romaine étoit un peu plus forte; elle valoit 10 pieds romains, qui font 9 pieds 10 lignes de France.				
L'aroure étoit une meſure de ſuperficie qui contenoit 100 acènes carrées; ce qui fait 50 coudées ſacrées, ou 100 pieds géométriques en tous ſens.				
27. La grande acene, dite auſſi dodécapode, ou canne hachémique	. . . . .	10	3	2
28. La canne double	. . . . .	17	1	2
29. Le chebel ou chaîne d'arpenteur, ou demi-ſchoene perſien .	8	3	3	7
30. Le plethre ou jugere des latins	14	1	6	. . . . .
31. Le ſchoene perſien	17	. . . .	7	2

GRANDES MESURES.

NOMS DES MESURES.	MESURES DE FRANCE. Toises.	Pieds.	Pouces.	Lignes.
32. Le petit ſtade, ou ſtade d'Ariſtote, ci-deſſous N°. I	51	1	1	$\frac{9}{100}$
33. Le ſtade de Cléomede, ci-deſſous N°. II.	68	2	10	$\frac{8}{100}$
34. Le ſtade phytique ou delphique, ci-deſſous N°. III	75	3	7	
N. B. 10 de ces ſtades ſont un mille grec égal au mille romain de 756 toiſes.				
35. Le ſtade d'Ératoſthene, ci-deſſous N°. IV	81	4	1	$\frac{4}{9}$
36. Le ſtade nautique ou perſien, dit auſſi ſtade d'Hérodote ou de Poſſidonius, ci-deſſous N°. V	85	5	7	$\frac{28}{100}$
37. Le ſtade grec olympique, ci-deſſus N. VI	95		8	
38. Le ſtade philétérien, ci-deſſous N°. VII	107	4	11	
39. Le grand ſtade, dit auſſi ſtade égyptien ou alexandrin, ci-deſſous N°. VIII, ou *ſtade des ſtades* de Moyſe de Khorene. Ses étalons ſont le côté de la baſe de la grande pyramide d'Égypte & la coudée du Nilometre ou coudée ſacrée, encore exiſtante au Caire	114		9	$7\frac{5}{9}$
40. Le diaule ou ſtade double	171	1	2	4
41. L'hippicon. (C'étoit la carriere deſtinée pour la courſe de 8 chevaux.)	342	2	4	8
42. Le chemin ſabbatique, égal au demi-mille gaulois	356	3	9	1
43. Le mille hébreu	570	4		
44. Le mille romain	755	4	8	8
ou en nombre rond, ſelon d'Anville	756			
45. Le mille ou millaire perſien ou aſiatique	856			
Le coſſ indien	1284			
46. Le dolichos	1369	3	7	
47. L'ancien mille européen, ou mille gaulois, d'un quart d'heure de chemin	713	2		
48. La lieue gauloiſe & de la Grande Bretagne, ou lieue d'Irlande.	1070			
49. La lieue de demi-heure de chemin	1426	4		
N. B. Tels ſont les coſſ de 40 au degré.				
50. La lieue de trois quarts d'heure de chemin, ou de 26 $\frac{2}{3}$ au degré	2140			
51. La paraſange d'Hérodote	2568			
Farſeng des Perſans; *farſang* d'Arménie, *pharſac* d'Arabie.				
52. La lieue marine de France, ou d'une heure de chemin, & de 20 au degré	2853	2		
53. La lieue commune de France, de 25 au degré	2283			
54. Le ſchoene du delta, ou de la baſſe Égypte	3424			
Le grand *pharſac* d'Arabie, de 16 $\frac{2}{3}$ au degré				
55. Le ſchoene de la Thébaïde ou de la haute Égypte	5136			
Gau indien, & *ſtathme* ou relai d'Aſie.				
56. Le ſchoene de l'Heptanome ou de la moyene Égypte	10272.			
Iiom ou *giam* d'Arabie.				
57. La journée de chemin, *diata*	25680			
58. Un degré de grand cercle de la terre	57075			

MESURES ITINÉRAIRES DES ANCIENS.

Tableau comparé des huit principaux Stades.

I.

PETIT STADE ou STADE D'ARISTOTE.

51 t. 1. p. 1. pouc. $\frac{3}{100}$ l. differe avec le suivant 17 1 8 $\frac{48}{100}$

Il vaut 18 coudées sacrées & 337 $\frac{1}{2}$ pieds romains. C'est le stade d'Alexandre par Arrien.

II.

STADE DE CLÉOMEDE.

68 t. 2. p. 10 pouc. $\frac{144}{300}$ l. differe avec le suivant 9 0 8 $\frac{48}{100}$

Il vaut 240 coudées sacrées & 454 $\frac{1}{2}$ pieds romains. Il est au précédent comme 12 est à 9.

III.

STADE PYTHIQUE ou DELPHIQUE.

75 t. 3. p. 7. pouc. 0 l. differe avec le suivant 6 0 6 $\frac{48}{100}$

Il vaut 266 $\frac{2}{3}$ coudées sacrées & 500 pieds romains. Il est de $\frac{1}{6}$ plus court que le stade olympique.

IV.

STADE D'ÉRATOSTHENE.

81 t. 4. p. 1 pouc. $\frac{48}{100}$ l. differe avec le suivant 3 5 6 0

Il vaut 286 $\frac{2}{3}$ coudées sacrées & 540 pieds romains. & de pieds géométriques 373 $\frac{1}{3}$

V.

STADE NAUTIQUE ou PERSIEN.

85 t. 3. p. 7. pouc. $\frac{300}{1000}$ l. differe avec le suivant 9 3 1 $\frac{3}{10}$

Il vaut 300 coudées sacrées & 571 $\frac{1}{2}$ pieds romains. C'est le stade dont se servent Hérodote & Xénophon.

VI.

STADE GREC ou OLYMPIQUE.

95 t. 0 p. 8 pouc. 0 l. differe avec le suivant 12 4 3 0

Il vaut 333 $\frac{1}{3}$ coudées sacrées & 625 pieds romains. Pline n'a connu que ce stade, qui est de 94 toises 3 pieds selon d'Anville.

VII.

STADE PHILÉTÉRIEN ou STADE ROYAL.

107 t. 4 p. 11 pouc. 0 l. differe avec le suivant 6 1 10 7

Il vaut 378 coudées sacrées & 714 $\frac{1}{2}$ pieds romains. Le pied de ce stade est de 20 doigts.

VIII.

STADE EGYPTIEN ou ALEXANDRIN.

114 t. 0 p. 9 pouc. 7 $\frac{72}{100}$ l. ou 684 9 $\frac{600}{1000}$

Il vaut 400 coudées sacrées & 769 $\frac{1}{2}$ pieds romains. C'est le stade employé par Ptolémée.

Rapport des Mesures romaines de capacité aux Mesures greques correspondantes, évaluées en drachmes de 63 grains : d'où il résulte que la cotyle greque est à l'hémine romaine comme 9 est à 12, ou comme 3 est à 4, tandis que le métrete ou pied cube romain n'est au métrete ou pied cube grec que comme 8 est à 9.

NOMS DES MESURES ROMAINES.	*Drachmes de 63 grains*	NOMS DES MESURES GREQUES.	*Drachmes de 63 grains.*
Amphore *ou* quadrantal (c'est le métrete ou pied cube romain), valoit 8 conges ou 80 livres	7680	cados ou diota, valoit 12 chous	8640 *ou* 90 liv. 1 onc.
Urne *ou* 4 conges	3840	amphoreus *ou* 6 chous	4320 45
Conge *ou* 6 sextiers	960	chous	720 7 $\frac{1}{2}$
Sextier	160	xestès	120 1 $\frac{1}{4}$
L'hémine *ou* $\frac{1}{4}$ sextier	80	cotyle	60 7 $\frac{1}{2}$
Quartarius	40	tétarte	30
Acétabule	20	oxybaphe	15
Cyathe	13 $\frac{1}{3}$	cyathe	10
Demi-cyathe	6 $\frac{2}{3}$	conque	5
Cuillerée *ou* ligule	3 $\frac{1}{3}$	mystron	2 $\frac{1}{2}$
Mystron vétérinaire chez les Grecs	2 $\frac{1}{3}$	chême	2
Cuillerée vétérinaire des Grecs	1 $\frac{2}{3}$	cuillerée commune	1

N. B. Ces deux dernieres petites mesures n'étoient d'usage que chez les Grecs ; les Romains n'alloient point au delà de la ligule, comme on le voit dans le tableau précédent. Le métrete de 8640 drachmes de 63 grains, égal à 90 livres romaines ou 59 livres 1 once de France, donne au pied cube 30 pintes & un peu plus de $\frac{1}{7}$. Cette mesure s'éloigne un peu du métrete olympique, & paroît tenir le milieu entre la cubature de la pygme & celle du pied romain.

Le chous ou conge grec contenoit 3 chénices, 6 sextiers ou xestès, 12 cotyles, 24 tétartes, 48 oxybaphes, 72 cyathes, 144 conques, 288 mystrons ou cuillerées romaines, 360 chêmes, & 720 cuillerées greques.

MESURES DES GRECS POUR LE BLÉ.

Valeur des Mesures.	Peſoit en blé poids romain.			Poids de France.			Boiſſeaux de Paris.
	Liv.	Once.	Dr.	Liv.	Once.	Gr.	
Le médimne attique valoit 1 $\frac{1}{2}$ métrete ou 16 chous, 6 hectes ou modios	108, ſelon Suidas.			70	14		3 *boiſſeaux* & 8 $\frac{7}{10}$. *Litrons*.
Le hecte ou modios valoit 3 hémihectes	18			55	13		9 $\frac{7}{10}$.
L'hémihecte valoit 1 $\frac{1}{2}$ chous ou 8 xeſtès	9			5	54	4	4 $\frac{8}{10}$.
Le xeſtès ou ſetier, 2 cotyles, &c. comme ci-deſſus	1.	1	4	11	6	36	2 $\frac{4}{10}$.
Le chous ou conge grec, 3 chénices	6	9		4	6	7	1 3 $\frac{6}{10}$.
Et la chénice, 2 ſextiers ou xeſtès	2	3		1	7	5	1 $\frac{2}{10}$.

N. B. On voit que le *modius* grec eſt au *modius* romain dans le même raport de 18 à 24, ou de 9 à 12, que nous avons trouvé ci-deſſus.

META, borne dans le cirque. C'étoient trois colonnes ou pyramides en forme de cône ou de cyprès, autour deſquelles les chars tournoient, & on les appeloit *bornes : metaque fervidis evitata rotis*, dans Horace. Il falloit tourner ſept fois autour de ces bornes, & avoir attention en tournant de ne les point approcher de trop près, de crainte, en les heurtant, de s'y briſer ; D'ailleurs, en s'éloignant trop, on couroit riſque de ſe laiſſer couper par un concurrent qui auroit ſu profiter de cet intervalle. Ces bornes étoient de bois, & l'empereur Claude, au raport de Suétone, les fit dorer : *Circo maximo marmoreis carceribus, auratiſque metis, que utraque & tophina ac lignea antea fuerant, exculto* (c. 21. 6.).

On voit dans la collection de Stoſch, ſur une cornaline, une *borne* de cirque autour de laquelle courent deux biges.

Sur une pâte de verre une *borne* du cirque avec trois biges qui courent autour.

Sur une pâte antique, quatre quadriges courant autour d'une *borne*. Le même ſujet ſur une pâte antique, avec le nom du graveur ΔΕΥΤΟΝΟC, ſe trouve dans le cabinet qui apartenoit au comte de *Thoms*.

Sur une cornaline, quatre quadriges courant autour de la *ſpina* du cirque, à chaque bout de laquelle ſont placées les *bornes*. Grævius (*Praf. tom. IX. theſ. ant. com. p.* 2.) prétend qu'il n'y avoit qu'une ſeule *meta* à l'extrémité de la *ſpina*, vers l'hémicycle du cirque. Sa conjecture pouroit paſſer pour probable, ſi elle n'étoit réfutée par cette pierre & par huit autres pieces de cette collection, tant pierres que pâtes, & même par des bas-reliefs. (*Galler. Giuſtin. tom. II. tav.* 94. 109.)

META SUDANS, fontaine ſituée entre l'amphithéâtre de Titus, l'arc de Conſtantin & les jardins de Sainte Marie la *Neuve*. Elle avoit la forme d'une borne du cirque, de l'extrémité de laquelle l'eau jailliſſoit & aroſoit le bas. On en voit encore aujourd'hui des reſtes qui ſuffiſent pour faire juger de ſa forme. Il paroît par un endroit de Sénèque que cette fontaine exiſtoit de ſon temps.

META MURCIA étoit le nom de la premiere borne du cirque, laquelle ſe trouvoit auprès du temple de la déeſſe *Murcia*.

MÉTABUS, fils de Siſyphe, petit-fils d'Éole, fonda Métaponte, & y reçut des honneurs & un culte. (*Steph.*)

MÉTACATATROPA (*Muſiq. des anc.*). Ce mot grec, compoſé de *meta* (après) & de *catatropa* (courſe), étoit la cinquieme partie du mode des cithares, ſuivant la diviſion de Ter-

pandre (*Pollux onomaſt. liv. IV. chap.* 9.). La *metacatatropa* ſuivoit la *catatropa*.

MÉTACHRONISME, eſpece d'anachroniſme qui conſiſte à placer un fait dans un temps antérieur à celui auquel il eſt arivé.

MÉTAGITNIES, mot formé de *μετὰ*, *près*, & de *γειτνία*, *voiſinage*. Les habitans de Mélite, bourg de l'Attique, quiterent le bourg qu'ils habitoient, & ſous les auſpices d'Apollon, ils allerent s'établir dans un bourg voiſin; & parce que cette tranſmigration fut heureuſe, ils donnerent à Apollon l'épithete de *Métageitnios*, comme qui diroit protecteur de ceux qui abandonent leur pays, pour ſe tranſporter dans un pays voiſin. L'épithete du Dieu donna le nom aux fêtes que l'on inſtitua en mémoire de cet événement, & de ces fêtes il paſſa au mois durant lequel on les célébroit.

MÉTAGITNION, terme de calendrier, nom du ſeptieme mois de l'année des Athéniens. On croit qu'il répond à notre mois de juillet. Plutarque, dans la vie de Camille, dit qu'il répondoit au mois de mai des Romains.

Ce nom eſt celui d'une épithete qu'on donnoit à Apollon, auquel on faiſoit des ſacrifices dans ce mois-là. *Voyez l'article précédent*.

METALLUM, nom générique ſous lequel on comprenoit tout ce que l'on tire des entrailles de la terre, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le ſâble, les pierres & autres matieres. Ce mot ſe prenoit auſſi pour la mine ou la carriere de laquelle on tiroit quelques-unes de ces matieres: *Pecunia publica quæ ex metallis redibat*, dit Cornelius Nepos. *Opus metalli* étoit un travail ſur les minerais auquel on condamnoit les eſclaves & les criminels ſelon l'uſage des Égyptiens, de qui les Romains l'avoient emprunté. Ceux qui étoient condamnés à cette peine, ne portoient que des chaînes légeres qui leur laiſſoient la liberté de tranſporter les minerais & de les travailler; mais il y en avoit d'autres condamnés à extraire les minerais de la mine: *Damnati in metallum*. Ceux-là portoient des chaînes très-peſantes & ne ſortoient jamais de la mine. La différence des deux états ſe remarque encore dans la punition qu'on exerçoit envers ceux qui s'enfuyoient & qui étoient repris. Les premiers n'étoient condamnés qu'au travail dans la mine, & les autres à la mort.

MÉTAMORPHOSE. C'eſt la tranſformation d'une perſone, ſon changement dans une autre forme (*μεταμόρφωσις* eſt formé de la prépoſition *μετὰ* qui marque *changement*, paſſage d'un état à un autre, & *μορφὴ*, *forme*). Les *métamorphoſes* ſont fréquentes dans la mythologie. Il y en a de deux ſortes; l'une, la *métamorphoſe* des dieux; comme celle de Jupiter en taureau, de Minerve en vieille, n'étoit qu'apparente, parce que ces dieux ne conſervoient pas la nouvele forme qu'ils prenoient. Mais les *métamorphoſes* de Lycaon en loup, de Coronis en corneille, d'Arachné en araignée, étoient réelles, c'eſt-à-dire, qu'ils reſtoient dans leur nouvele forme. Ovide a donné le recueil le plus complet des *métamorphoſes* de la fable.

„ Les peuples, dit M. Rabaud de S. Étienne, qui dépeignirent, ſous des figures animées, les aſtres & les conſtellations, c'eſt-à-dire, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, &c. employerent la même écriture, le même langage, pour déſigner leurs aſpects, leurs conjonctions, leurs oppoſitions, & tous les phénomenes journaliers qu'ils préſentent. Ils ne pouvoient s'écarter de l'analogie; & parlant des aſtres comme de perſonages, ils durent parler de leurs raports comme d'aventures. Le *lever* de ces aſtres qui étoient atendus pour régler les travaux de la campagne, leur *départ* de deſſus l'hémiſphere, étoient annoncés comme une *naiſſance* & comme une *mort*. Celui qui, en ſe levant, en faiſoit diſparoître un autre, le *tuoit*. Ce perſonage deſcendoit dans les enfers, tandis que ceux qui régnoient en ſon abſence ſur l'hémiſphere, y éprouvoient autant d'aventures qu'il leur arivoit de changemens, & ces changemens étoient appelés *métamorphoſes*, mot qui en grec a préciſément ce ſens „.

„ Par une ſuite du même langage, le raport que les conſtellations avoient entr'elles par leur poſition, les attributs ſignificatifs qu'on leur donnoit, étoient rettés en forme d'hiſtoires que les Grecs prirent enſuite à la lettre. *Perſée* avec ſon glaive & ſon égide, *Céphée* avec ſon ſceptre, la brune *Caſſiopée* aſſiſe ſur ſon trône, & la malheureuſe *Andromede* atachée à un roc, près de la *baleine* qui va la dévorer, ce groupe de conſtellations réunies à l'œil l'ont été dans la même fable; elles ont ſervi à charger la mythologie, & même l'hiſtoire des Grecs „.

MÉTANIRE. *Voyez* MÉGANIRE.

MÉTAPONTUM, en Sicile. META & METAΠONTINΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Un épi d'orge.

Trois grains d'orge.

MÉTARCHA (*Muſ. des anc.*), troiſieme partie du mode des cithares, ſuivant Terpandre. La *métarcha* ſuivoit l'*éparchia*.

METATOR. On appeloit ainſi un tribun de chaque légion, ou des centurions, qui, lorſque l'armée étoit en marche, la précédoient pour tracer la place du camp, & aſſigner le quartier à chaque bataillon; *Metatores*, dit Végece, *qui præcedentes locum eligunt caſtris* (27.). Ces maréchaux des logis déſignoient d'abord le lieu où devoit être la tente du général de l'armée, & ils y plantoient un étendard; puis ils marquoient, en traçant des ſillons, la place que de-

voit occuper chaque légion, en ſorte que lorſque l'armée arivoit, chacun reconoiſſoit où il devoit être, & que les ſoldats entroient dans leur nouveau camp, comme dans une ville dans laquelle ils auroient eu coutume d'habiter.

METAXA, *METAXIATICUM*. } Le mot grec μεταξα déſignoit le *fil* le plus précieux, celui de ſoie. L'impôt mis ſur cette matiere ſi chere pour les Romains, fut appellée *metaxiaticum*.

METELIS, dans l'Égypte. METHAI.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien.

METELLUS, ſurnom de la famille CÆCILIA.

MÉTEMPSYCHOSE, tranſmigration de l'âme dans différens corps d'hommes, d'animaux ou de plantes. (Ce mot eſt formé des prépoſitions μετα *inter*, *ſi*, *in*, & de ψυχη, *âme*.) Les prêtres égyptiens admétoient une circulation perpétuele des âmes dans différens corps d'animaux terreſtres, aquatiques, volatiles, d'où elles revenoient animer des corps d'hommes, circuit qu'elles achevoient en trois mille ans. Cette doctrine étoit fondée ſur l'immortalité de l'âme, ſur la néceſſité de récompenſer la vertu & de punir le vice, & ſur l'origine du mal moral & du mal phyſique.

Si l'on demandoit à Pythagore : pourquoi les hommes ſont-ils doublement malheureux ſur la terre, & par les diſgraces qu'ils ont à craindre des objets du dehors, & par les inquiétudes qu'ils ſe procurent ſans ceſſe au dedans d'eux-mêmes ? Sa réponſe étoit que cette vie eſt la punition d'une vie antérieure, que l'âme de l'homme, par ſes déſirs immodérés, s'eſt ſéparée de l'âme du monde, qui eſt Dieu même, à qui elle étoit unie de ſa nature. Auparavant qu'elle s'y rejoigne, il faut qu'elle ſubiſſe pluſieurs épreuves ; qu'elle change ſouvent de priſon, qu'elle répare ſes anciennes fautes, en animant un certain nombre de corps. Origene, adoptoit la même idée. Pourquoi Dieu avoit-il créé le monde ? C'eſt, ſelon lui, pour punir les âmes qui avoient failli dans le ciel, qui s'étoient écartées de l'ordre, afin que les intelligences dégradées, qui devoient être enſevelies dans les corps, ſouffriſſent davantage.

La plupart des philoſophes grecs & des orientaux croyoient que les âmes ſéjournoient tour-à-tour dans les corps de différens animaux, paſſoient des plus nobles aux plus vils, des plus raiſonables aux plus ſtupides, & cela ſuivant les vertus qu'elles avoient pratiquées, ou les vices dont elles s'étoient ſouillées dans le cours de chaque vie. Pluſieurs ajoutoient que la même âme, pour ſurcroit de peines, alloit encore s'enſevelir dans une plante ou dans un arbre, perſuadés que tout ce qui végete a du ſentiment, & participe à l'intelligence univerſele. Cette doctrine fait encore aujourd'hui le principal fondement de la religion de l'Inde & de la Chine.

MÉTEMPTÔSE. On ſe ſert de ce mot dans les traités du calendrier pour exprimer l'équation ſolaire, qu'il faut faire pour empêcher que les nouveles lunes n'arivent un jour trop tard ; comme on nomme *proëmptôſe* ou équation lunaire, celles qu'il faut faire pour empêcher que les nouveles lunes n'arivent un jour trop tôt. Les nouveles lunes vienent d'un jour entier plutôt au bout de 312 ans & demi. Ainſi, par cette proemptôſe, on ajoute un jour tous les 300 ans, & de plus tous les 2400 ans. D'ailleurs, à cauſe de la *métemptôſe*, il faut ſupprimer un biſſextile tous les 134 ans, c'eſt-à-dire, trois fois en 400. On ne fait ces changemens qu'au bout de chaque ſiecle, parce que ce terme eſt plus remarquable, & rend la pratique du calendrier plus aiſée. Il y a trois regles pour faire ce changement d'addition ou de ſuppreſſion du jour biſſextile, & par conſéquent pour changer l'indice des épactes. 1. Quand il y a *métemptôſe* ſans proemptôſe, il faut prendre l'indice ſuivant ou inférieur. 2. Quand il y a proëmptôſe ſans *métemptôſe*, on prend l'indice précédent ou ſupérieur. 3. Quand il y a proëmptôſe & *métemptôſe*, ou qu'il n'y a ni l'une ni l'autre, on garde le même indice. Ainſi en 1600 on avoit D. En 1700, à cauſe de la *métemptôſe*, on prend C. En 1800 il y a proëmptôſe & *métemptôſe*, & ainſi on retiendra l'indice. C. En 1900 il y aura encore *métemptôſe*, & on prendra B, qu'on retiendra en 2000, parce qu'il n'y aura ni l'une ni l'autre. *Voyez* Clavius qui a fait le calcul d'un cycle de 301,800, au bout duquel temps les mêmes indices revienent & dans le même ordre.

Ce mot vient de *viens*, *je tombe*, & de μετα, *après*.

MÉTENSOMATÔSE, terme grec & dogmatique, dont on trouvera l'explication dans l'exemple qui ſuit. La deſtinée de l'âme au ſortir du corps, dans le ſyſtême des druïdes, n'eſt pas une choſe facile à décider. Admétoient-ils une métempſycôſe ou bien une *métenſomatôſe*, c'eſt-à-dire admétoient-ils le retour des âmes dans de nouveaux corps (voilà la métempſychôſe) ; ou ſimplement imaginoient-ils un pays inconnu où les âmes allaſſent après la mort ? Croyoient-ils à ce pays des âmes ? C'eſt ce qu'on appele *métenſomatôſe*. (Fénélon)

MÉTÉOROMANCIE, divination par les météores ; & comme les météores ignés ſont ceux qui jetent le plus de crainte parmi les hommes, la *météoromancie* déſigne proprement la divination par le tonerre & les éclairs. Cette eſpece de divination paſſa des Toſcans aux Romains, ſans rien perdre de ce qu'elle avoit de frivole. Sénéque nous aprend que deux auteurs graves, & qui avoient exercé des magiſtratures, écrivoient à Rome ſur cette matiere. Il ſemble même que l'un d'eux l'épuiſa entiérement ; car il donnoit une liſte exacte des différentes eſpeces de tonerres. Il circonſtancioit & leurs noms & les pronoſtics qui s'en pouvoient tirer, le tout avec un

Digitized by Google

mir de confiance plus ſurprenant encore que les choſes qu'il raportoit. On eût dit, tant cette matiere *météorologique* lui étoit familiere, qu'il comptoit les tableaux de ſa galerie, ou qu'il faiſoit la deſcription des fleurs de ſon jardin.

METHANA, dans l'Argolide. ΜΕΘΑΝΑΙΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Julia Domna & de Caracalla.

METHON. *Voyez* MÉTON.

METHONE, dans la Macédoine.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MÉTHONIQUE, } (*Cycle.*) *Voyez* MÉ-
MÉTHONIEN, } TON.

METHRÈS, petit-fils d'Agénor, & aïeul de Didon.

METHYER, ſurnom d'Iſis, qui ſignifie en copthe *pleine de force créatrice*. (*Jablonski panth. ægypt. lib. III. cap.* 5.)

METHYDRIUM, ville d'Arcadie, dont on ne voit des médailles que dans Goltzius.

Il y avoit près de cette ville un temple de Neptune équeſtre, ou *Hippius*, & une montagne ſurnomée *thaumaſie*, ou miraculeuſe. On diſoit que ſur cette montagne Cybele, acouchée de Jupiter, avoit trompé Saturne, en lui donnant à dévorer une pierre au lieu de l'enfant qu'elle mit au monde. On y montroit auſſi la caverne de cette déeſſe, dans laquelle on ne laiſſoit entrer que les femmes conſacrées à ſon culte.

METHYMNA, dans l'île de Lesbos. ΜΑΘΥ & ΜΗΘΥΜΝΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.

O. en or.

R. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Une lyre.

Une diote.

Un vaſe.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greques en l'honeur de Domitien, de Fauſtine jeune, de Septime Sévere, de Trajan, de Geta, d'Alexandre Sévere, de Commode, de Livie avec Auguſte, & de Trajan.

MÉTHYMNE, ville ſituée à la partie occidentale de l'île de Lesbos. Elle étoit célebre par ſes bons vins; elle l'étoit encore par la naiſſance d'Arion, qui, jeté dans la mer, fut reçu & porté par un dauphin juſqu'au cap Ténare, près de Lacédémone. On y voyoit du temps de Pauſanias ſa ſtatue aſſiſe ſur un dauphin.

Elle avoit pris ſon nom de *Methymna*, fille de Macaris.

METIA porta. On croit que c'eſt la porte Eſquiline, que Plaute indique ſous ce nom dans les vers ſuivans (*Pſeudolus*, t. 3.):

Extra portam Metiam currendum eſt prius;
Lamos inde arceſſam duos cum tintinnabulis.

MÉTICHÉE, tribunal d'Athènes. Il falloit avoir paſſé 30 ans, s'être fait conſidérer, & ne rien devoir à la caiſſe publique, afin d'y être admis à l'adminiſtration de la juſtice. En entrant en charge, on juroit à Jupiter, à Apollon & à Cérès, de juger en tout ſuivant les loix; & dans le cas où il n'y auroit point de loi, de juger ſelon ſa conſcience. Le *métichée* fut ainſi nommé de l'architecte *Metichius*.

METINA. Le lexique univerſel d'Hoffmann fait mention d'une déeſſe du vin adorée ſous ce nom à Rome, le dernier jour de novembre; mais il ne cite point ſon autorité. Le dictionaire de Trévoux, qui en parle auſſi ſans citer d'autorité, ajoute qu'il auroit fallu l'appeler plutôt *Methyn*, de μέθυ, *du vin*.

MÉTIS, déeſſe dont les lumieres étoient ſupérieures à celles de tous les autres dieux & de tous les hommes. Jupiter l'épouſa; mais ayant appris de l'oracle qu'elle étoit deſtinée à être mere d'un fils qui deviendroit le ſouverain de l'univers, lorſqu'il la vit prête d'acoucher, il avala la mere & l'enfant. Le Ciel & la Terre lui avoient donné ce conſeil, & l'avoient averti qu'autrement il perdroit ſon ſceptre, les Deſtins ayant ordoné qu'après que *Métis* auroit mis la ſage Minerve au monde, elle acoucheroit d'un garçon qui régneroit ſur les dieux & ſur les hommes. Il devint lui-même grôs de l'enfant que *Métis* portoit, & acoucha de Minerve. *Voyez* MINERVE.

C'eſt Héſiode qui raconte cette fable. Apollodore dit ſeulement que Jupiter, quand il fut grand, s'aſſocia *Métis* (μῆτις, *prudence*), dont le nom ſignifie *prudence*, *conſeil*; ce qui veut dire que Jupiter fit paroître beaucoup de prudence dans toutes les actions de ſa vie. Ce fut par le conſeil de *Métis* qu'il fit prendre à ſon pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir premiérement la pierre qu'il avoit avalée, & enſuite tous les enfans qu'il avoit dévorés. *Voyez* POMUS.

MÉTIS, nom d'une nymphe, fille de l'Océan & de Thétis.

MÉTŒCIE, tribut que les étrangers payoient pour avoir la liberté de demeurer à Athènes. Il étoit de 10 ou 12 drachmes. On l'appeloit auſſi *anorchion*; mais ce dernier mot eſt l'*habitatio* des latins, déſignant plutôt un loyer qu'un tribut. Le *metœcie* entroit dans la caiſſe publique; l'*anorchion* étoit payé à un particulier propriétaire d'une maiſon.

METŒCIES, fêtes célébrées par les Athéniens en l'honeur de Théſée, & en mémoire de ce qu'il les avoit fait demeurer dans une ville où il les avoit raſſemblés tous, des douze petits lieux où ils étoient auparavant diſperſés.

MÉTOETE, MÉTOICIEN. On appeloit *métoiciens*, μετοικοι, les étrangers établis à Athènes. Ils payoient un tribut à la république, un impôt nommé μετοίκιον; cet impôt étoit par année de 12 drachmes pour chaque homme & de 6 drachmes pour chaque femme. La loi les obligeoit encore de prendre un patron particulier qui les protégeât & qui répondît de leur conduite. On nommoit ce patron μετοικοφύλαξ. Le polémarque, l'un des neuf archontes, prononçoit sur les prévarications que les *métoiciens* pouvoient commettre.

Rien n'est plus sensé que les réflexions de Xénophon sur les moyens qu'on avoit d'accroître les revenus de la république d'Athènes, en faisant des loix favorables aux étrangers qui viendroient s'y établir. Sans parler, dit-il, des avantages communs que toutes les villes retirent du nombre de leurs habitans, ces étrangers, loin d'être à charge au public, & de recevoir des pensions de l'état, nous donneroient lieu d'augmenter nos revenus par le paiement des droits atachés à leur qualité. On les engageroit efficacement à s'établir parmi nous, en leur ôtant toutes ces especes de marques publiques d'infamie, qui ne servent de rien à un état; en ne les obligeant point, par exemple, au danger de la guerre, & à porter dans les troupes une armure particulière; en un mot, en ne les arrachant point à leur famille & à leur commerce. Ce n'étoit donc pas assez faire en faveur des étrangers, que d'instituer une fête de leur nom, μετοίκια, comme fit Thésée, pour les acoutumer au joug des Athéniens; il falloit sur-tout profiter des conseils de Xénophon, & leur acorder le terrain vide qui étoit renfermé dans l'enceinte des murs d'Athènes, pour y bâtir des édifices sacrés & profanes.

Il n'y avoit point dans les commencemens de distinction chez les Athéniens entre les étrangers & les naturels du pays; tous les étrangers étoient promptement naturalisés, & Thucydide remarque que tous les Platéens le furent en même temps.

Cet usage fut le fondement de la grandeur des Athéniens; mais à mesure que leur ville devint plus peuplée, ils devinrent moins prodigues de cette faveur, & ce privilége s'acorda seulement dans la suite à ceux qui l'avoient mérité par quelque service important. (D. J.)

MÉTON (Cycle de). *Voyez* Année des Grecs.

METΩΠΟΝ. *Voyez* Casque & Visiere.

MÉTOPOSCOPE, MÉTOPOSCOPIE. Ces deux mots formés de μέτωπον *visage*, & de σκέπτομαι, *je regarde*, désignoient le premier un devin qui faisoit profession de connoître les inclinations & les mœurs des hommes par l'inspection du visage; le second cet art menſonger.

MÉTRA, fille d'Érésicthon, ayant été aimée de Neptune, obtint de ce dieu le pouvoir de prendre différentes figures. Elle fit usage de cette faculté pour soulager la faim devorante de son pere, se laissant vendre à différens maîtres pour fournir, au prix de sa servitude, des alimens à Érésicthon. Ovide dit que *Métra* ayant été vendue à un maître qui l'amena sur le bord de la mer, elle se changea à ses ieux en un pêcheur qui tenoit une ligne à la main, qu'elle se déroba des mains de plusieurs autres maîtres sous la forme d'une génisse, sous celle d'une jument, d'un oiseau, ou d'un cerf. Ces différentes métamorphoses expriment bien la piété de cette fille, qui mettoit tout en usage pour nourir son pere, après qu'il se fût ruiné par ses débauches. Après la mort de son pere, elle épousa Autolicus, grand pere d'Ulysse. *Voyez* Autolicus, Érésicthon.

MÉTAGYRTES, quêteurs de Cybele, qui mendioient en son nom. *Voyez* Bélisaire & Corybantes.

MÉTRÉTÈS, *rebebin*, *bathim*, mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. Elle valoit, selon M. Paucton (*Métrologie*), en mesures de France 22 pintes & $\frac{1}{100}$. Elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{1}{2}$ sephel,
ou 2 modios,
ou 48 logs.

Voyez à l'article Mesures les évaluations de Romé de l'Isle.

Métrétès, *sabitha de Syrie*, *saïtes*, *cyprot*, mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. Elle valoit en mesure de France, selon M. Paucton, 1 boisseau $\frac{6}{100}$. Elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{1}{2}$ sephel,
ou 2 modios.

Métrétès, mesure greque de capacité. *Voyez* Kéramion.

Métrétès, mesure de capacité pour les liqueurs des anciens romains. *Voyez* Amphore.

MÉTRON, mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. *Voyez* Chénice & Mesures.

Métron, mesure greque de capacité. *Voyez* Chenix & Mesures.

MÉTRONOMES, inspecteurs des mesures dans les marchés d'Athènes.

MÉTROPOLE. On lit dans une inscription trouvée à Cyzique,

ΤΗΣ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΣ
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ,

très-illustre métropole de l'Asie. La province proconsulaire d'Asie, d'une grande étendue, comprenoit diverses provinces, qui avoient été anciénement séparées, la Lydie, l'Ionie, la Mysie, &c., & qui avoient chacune leur capitale, *Sardes*, *Éphese*, *Smirne*, *Cyzique*, *&c.* Ces villes ambitieuses & rivales prétendoient être *métropoles* de la province d'Asie; elles se disputerent les honeurs de la primauté; on peut voir dans plu-

Digitized by Google

ſieurs mémoires de l'académie juſqu'à quel point ces conteſtations furent portées. Les grandes villes de la province d'Aſie étoient *métropoles*, non de cette province en général, mais ſéparément chacune de ſa nation, ΜΕΤΡΟΠΟΛΕΙΣ τῶν Ἐθνῶν, ſuivant (*Dig. l. VI. p. 11. de eſcuſat.*) le reſcrit de l'empereur Antonin Pie. Cette déciſion ne termina point les diſputes; les orateurs parlerent envain pour ramener la concorde. Epheſe prétendit être la *ſeule premiere ville de l'Aſie* (*Mém. de l'acad. tom. XVIII. p. 122.*). Smirne fondoit ſa *primauté* ſur ſa *beauté* & ſur ſa *grandeur*. Sardes ſe qualifioit *premiere métropole de l'Aſie*, de *Lydie* & même de l'*Ionie*. Suivant ce marbre, la ville de Cyzique prenoit ſous Marc-Aurele ou ſous le regne de Commode, le titre de *metropole de l'Aſie*, qui ne ſe voit ſur aucune de ſes médailles, ΜΕΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ, elle y ajoutoit l'épithete de *très-illuſtre*, ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗΣ.

On trouve dans les inſcriptions (*Murator. pag. 551, 554, 559. Spon. voy. tom. III. pag. 98.*), que des villes moins conſidérables, Mégare, Paros, Thyatires & Périnthe ſe qualifioient auſſi *très-illuſtres*.

Voyez l'article COLONIES pour connoître l'origine, les droits & les devoirs des *métropoles*.

METROPOLIS, dans l'Ionie. ΜΕΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΙΑ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Trajan, de Caracalla, de Mamée, de Maximin, de Maxime, de Gordien-Pie, de Tranquilline, d'Otacile, de Philippe fils, de Valérien, de Gallien, de Salonine, de Domna.

Leur légende ſuffit pour les faire adjuger à l'Ionie.

METROPOLIS, en Phrygie. ΜΕΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ & ΜΕΤΡΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Leurs légendes ſimples ſuffiſent pour les diſtinguer des médailles frapées dans les autres *Métropolis*.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greques en l'honneur de Néron, de Trajan, de Marc-Aurele, de Commode, de Sévere, de Caracalla, de Geta, d'Alexandre-Severe, de Maxime, de Gordien-Pie, de Tranquilline, de Philippe pere, d'Otacile, de Valérien, de Gallien, de Salonine, de Salonin, d'Hoſtilien, de Valérien jeune.

METROPOLIS, dans l'Iſaurie. ΜΕΤΡΟΠΟΛΕΟC ΙCΑΥΡΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Fauſtine jeune, d'Héiagabale.

Leur légende ſuffit pour les affecter à l'Iſaurie.

METROUM, dans la Bythioie. ΜΗΤΡΟΣ. Eckhel attribue à cette ville une médaille autonome de bronze avec cette légende, & un lion aſſis entre les bonets des dioſcures.

METROUS, troiſieme mois des Bithyniens, qui répondoit à peu près à notre mois de décembre.

METTIA, famille romaine dont on a des médailles.

RR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

MEULE pour moudre le blé. Servius dit que les anciens Romains n'avoient point l'uſage des *meules*, & qu'ils faiſoient rôtir le blé, pour le piler enſuite dans un mortier: *Apud majores noſtros molarum uſus non erat, frumenta torrebant, & ea in vilas miſſa pinſebant: & hoc erat genus moleudi; inde & pinſores dicti, que nunc piſtores dicuntur.* Cependant les *meules* étoient connues dans la plus haute antiquité, puiſqu'Homere en parle. On faiſoit d'abord rouler la *meule* par le moyen d'un âne, d'où lui vint le nom de *mola aſinaria*; puis on employa l'eau pour la faire tourner, & pour cela on l'appela *mola aquaria*. Avant tout, on la fit tourner à la main, & on l'appeloit *mola truſatilis*. Les Grecs de même, avant l'invention des *meules* à eau, ne ſe ſervoient pour moudre le blé que de mortier à bras, & c'étoient des femmes eſclaves qui étoient employées à cet uſage.

Les *meules* de moulin antiques qui ont échapé aux injures des temps, ſont beaucoup plus petites que celles des modernes. Thoresby raporte que l'on en a trouvé deux ou trois en Angleterre parmi d'autres antiquités romaines; elles n'avoient que 20 pouces anglois de diametre & autant d'épaiſſeur.

On en a trouvé dans les fouilles d'une ville gauloiſe, découverte au Châtelet près de Joinville. Elles étoient faites de lave ou pierres de volcan, & elles avoient à peu près les mêmes dimenſions que les *meules* décrites par Thoresby.

MEULIVIACO Deo. Muratori raporte l'inſcription ſuivante, trouvée en Eſpagne, & gravée en l'honneur d'un dieu inconnu, dieu *topique* ſans doute:

DEO MEULI
VIACO
M. ATILIUS
SYLVANUS. V.
QUI. ET. LO.
EX VOTO.

MÉZENCE. Roi des Etruriens, eſt appelé par Virgile (*Æn. l. VII. v. 648. l. VIII. v.*

ou quatorze figures humaines, ſans compter des arbres, quelques animaux, & une exergue, où l'on voit ſeulement un pêcheur. Les antiquaires françois ont beaucoup travaillé pour trouver le ſujet de cette pierre gravée. Moreau de Mantoue y découvre un ſacrifice en l'honneur de Bacchus & en mémoire de ſa naiſſance, & Baudelot y reconoît la fête que les Athéniens nommoient *Pnanepties*. Quand vous aurez vu dans l'*Hiſtoire de l'académie des Belles Lettres* la figure de ce prétendu *cachet de Michel-Ange*, vous abandonnerez l'énigme, ou vous en chercherez quelque nouvele explication, comme a fait M. Élie Noſmann, dans ſes Remarques ſur ce cachet, imprimées à la Haye en 1752, *in-8°.* (*D. J.*)

Je ne puis être de l'avis de de Jaucourt. J'ai examiné cette pierre gravée, qui n'eſt certainement pas antique; mais elle eſt ancienne, c'eſt-à-dire, gravée dans le XVIe ou XVIIe ſiecle par quelque habile artiſte de Florence ou de Rome. D'ailleurs, on ne peut ſe méprendre ſur le ſujet de cette gravure, qui repréſente une Bacchanale, de même que le vaſe de Saint Denis.

MICIPPE, fille de Pélops. *Voyez* ANCHISE, EURYSTHÉE.

MICNÉ, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, ſelon M. Pauſton, en meſure de France, 33 boiſſeaux $\frac{1}{16}$. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{1}{2}$ cor,
ou 2 $\frac{1}{2}$ léthec,
ou 3 $\frac{1}{2}$ caphiſos,
ou 6 $\frac{1}{2}$ væba *des Arabes*,
ou 8 médimnes *de Salamine*,
ou 8 $\frac{1}{2}$ médimnes *de Paphos & de Sicile*,
ou 13 $\frac{1}{2}$ éphap,
ou 20 métrétes,
ou 26 $\frac{1}{2}$ ſephel,
ou 40 modios.

MICNÉ, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, ſelon M. Pauſton, en meſure de France, 451 pintes $\frac{1}{2}$. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{1}{2}$ cor,
ou 2 $\frac{1}{2}$ léthec,
ou 3 $\frac{1}{2}$ caphizos,
ou 6 $\frac{1}{2}$ væba *des Arabes*,
ou 13 $\frac{1}{2}$ éphab,
ou 20 métrétès,
ou 26 $\frac{1}{2}$ ſephel,
ou 40 modios,
ou 960 log.

MICROSCOPE. *Voyez* VERRE.

MIDÆUM, en Phrygie, ΜΙΔΑΕΩΝ, & ΜΙΔΑΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Julie Domna, de Caracalla, de Gordien-Pie, de Trajan, d'Alexandre-Sévere.

MIDAS, fils de Gordius & de Cybele, régna dans cette partie de la grande Phrygie où coule le Pactole. Bacchus étant venu en ce pays, accompagné de Silene & des ſatyres, le bonhomme Silene s'arrêta vers une fontaine où *Midas* avoit fait verſer du vin, dit Pauſanias, pour l'y attirer; car il en étoit très-friand. Quelques payſans qui le trouverent ivre en cet endroit, après l'avoir paré de guirlandes & de fleurs, le conduiſirent devant *Midas*. Ce prince, qui avoit été inſtruit dans les myſteres de Bacchus par Orphée & par l'athénien Eumolpe, ravi d'avoir en ſa puiſſance un miniſtre fidele du culte de ce dieu, le reçut magnifiquement & le retint pendant dix jours, qui furent employés en rejouiſſances & en feſtins; enſuite il le rendit à Bacchus. Ce dieu, charmé de revoir ſon pere nourricier, ordona au roi de Phrygie de lui demander tout ce qu'il ſouhaiteroit. *Midas*, qui ne prévoyoit pas la ſuite de ſa demande, le pria de faire en ſorte que tout ce qu'il toucheroit devînt or. Bacchus, fâché qu'il ne lui eût pas demandé quelque choſe de plus avantageux, lui accorda un pouvoir qui alloit lui être tout-à-fait inutile; & le roi, qui ſe crut au comble de la félicité, ſe retira très-ſatisfait de la grâce qu'il venoit d'obtenir. Comme il ſe défioit d'une faveur ſi ſinguliere, il prit d'abord une branche d'arbre, & elle fut auſſi-tôt changée en un rameau d'or; il arracha quelques épis de blé, qui devinrent dans le moment la plus précieuſe de toutes les moiſſons; il cueillit une pomme, qu'on auroit priſe un moment après pour une de celles qu'on trouve dans le jardin des Heſpérides; à peine eut-il touché les portes de ſon palais, qu'elles commencerent à jeter un éclat ſurprenant; lorſqu'il ſe lavoit les mains, l'eau prenoit une couleur qui auroit trompé Danaé. Charmé d'une vertu ſi extraordinaire, *Midas* ſe livroit à tous les tranſports de ſa joie, lorſqu'on vint l'avertir qu'on avoit préparé ſon repas. Quand il fut à table & qu'il voulut prendre du pain, il le trouva converti en or; il porta à la bouche un morceau de viande, & il ne trouva que de l'or ſous la dent; lorſqu'on lui préſenta à boire du vin, mêlé avec de l'eau, il n'avala qu'un or liquide. Surpris d'un prodige ſi nouveau, pauvre & riche tout-à-la-fois, il déteſte une opulence ſi funeſte, & ſe repent de l'avoir ſouhaitée. Au milieu de l'abondance, il ne peut ni aſſouvir ſa faim, ni étancher la ſoif qui le dévore; & cet or qui fait l'objet de ſes vœux, devient l'inſtrument de ſon ſupplice. „ Pere Bacchus, dit-il alors, en levant les mains vers le „ ciel, je reconois ma faute, pardonnez-la moi, „ & délivrez-moi, je vous prie, d'un état qui „ n'a que l'apparence du bien „.

„ Bacchus, touché de ſon repentir, l'envoya ſe laver dans le Pactole. „ Remontez juſqu'à ſa „ ſource, dit-il; & quand vous y ſerez arivé, „ plongez-vous dedans, afin que l'eau, en paſſant ſur votre tête, puiſſe éfacer la faute que „ vous avez commiſe „. *Midas* obéit à cet ordre, & en perdant la vertu de convertir en or tout

ce qu'il touchoit, il la communiqua au Pactole, qui depuis ce temps-là roule un ſable d'or. Cette fable, ſi agréablement contée par Ovide (*Métam. lib. II.*), eſt ſuivie d'une autre ſur *Midas*.

Pan s'applaudiſſant un jour en préſence de quelques jeunes nymphes qui l'écoutoient, ſur la beauté de ſa voix & ſur les doux accens de ſa flute, eut la témérité de les préférer à la lyre & aux chants d'Apollon; il pouſſa la vanité juſqu'à lui faire un défi. On prit pour juge le mont Tmolus, qui adjugea la victoire à Apollon. Toute l'aſſemblée applaudit à ce jugement, à l'exception de *Midas*, qui le blâma hautement. Apollon ne voulant pas que des oreilles ſi groſſieres conſervaſſent plus long-temps la figure de celles des autres hommes, les lui alongea, les couvrit de poil, & les rendit mobiles; en un mot, il lui donna des oreilles d'âne. *Midas* prenoit grand ſoin de cacher cette difformité, & la couvroit ſous une tiare magnifique. Le barbier qui avoit ſoin de ſes cheveux s'en étoit aperçu, mais il n'avoit oſé en parler à perſone. Incommodé de ce ſecret, il va dans un lieu écarté, fait un trou dans la terre, s'en approche le plus près qu'il lui eſt poſſible, & dit, d'une voix baſſe, que ſon maître avoit des oreilles d'âne; enſuite il rebouche le trou, croyant y avoir enfermé ſon ſecret, & ſe retire. Quelque temps après, il ſortit de cet endroit une grande quantité de roſeaux, qui étant ſecs au bout d'un an, & étant agités par le vent, trahirent le barbier en répétant ſes paroles, & apprirent à tout le monde que *Midas* avoit des oreilles d'âne.

Hérodote dit que *Midas* envoya de riches préſens au temple de Delphes, entr'autres une chaîne d'or, d'un prix ineſtimable.

MIDAS, fils de Médée, donna ſon nom à la Médie.

MIDAS étoit le nom d'un coup de dés très-heureux, celui des trois ſix.

MIDGAR. *Voyez* ODIN.

MIEL. Les anciens offroient du *miel* aux dieux au commencement de l'année, comme un préſage qu'elle ſeroit heureuſe. Ils commençoient auſſi leurs repas par le *miel*, ſelon Varron: *Mella principia conviviis*. Ils s'en ſervoient aux uſages auxquels nous employons le ſucre, qu'ils ne connoiſſoient pas. Avec le *miel*, ils embaumoient encore les morts: *Mellis quidem ipſius natura taliſeſt*, dit Pline, *ut putreſcere corpora non ſinat, jucundo ſapore, atque non aſpero, alia quam ſalis natura*. (22. 24.)

Les Grecs & les Romains donnoient le nom de *miel* à trois ſubſtances très-différentes, au *miel* proprement dit, à la manne des frênes, ou *miel de roſée*, & au ſucre, qu'ils appeloient *miel de roſeau*, μελι καλαμινον.

Outre les confitures de fruits, *melimelum*, & les ſirops; les anciens compoſoient pluſieurs boiſſons avec le *miel*; l'hydromel, ou mélange d'eau & de *miel*; l'élomel, ou mélange de vin & de *miel*; l'oxymel enfin, ou mélange de vinaigre & de *miel*.

Les *miels* les plus renomés étoient celui du mont Hymette dans l'Attique, celui des Cyclades, & celui de Sicile, plus connu ſous le nom de *miel* du mont Hybla.

MIGONITIS, ſurnom que Pâris donna à Vénus. On dit qu'Hélene avoit refuſé de ſatisfaire la paſſion de ce raviſſeur, juſqu'à ce qu'elle fût arivée avec lui ſur le rivage de la terre ferme, en Laconie, vis-à-vis de l'île de Cranaé; que pour témoigner à la déeſſe ſa reconoiſſance de cette faveur, il fit bâtir un temple, dans le lieu même, en l'honeur de Vénus-*Migonitis*, & nomma le territoire *Migonium*, d'un mot qui ſignifie *l'amoureux myſtere*. Ménélas alla viſiter ce temple, qui étoit un monument éternel de ſon déshoneur: il n'y fit aucun dommage, & ſe contenta de faire mettre aux deux côtés de la ſtatue de Vénus les images de Thétis & de Praxidice, déeſſe des châtimens.

MIHIR *ou* MHIR, étoit une divinité perſane que les Grecs & les Romains nommoient *Mithra*, qu'ils ont confondue avec le ſoleil, & qu'ils ont cru le principal objet du culte des Perſes. Mais Hérodote, beaucoup mieux inſtruit de la religion & des mœurs perſanes que tous les écrivains qui l'ont ſuivi, nous en donne une idée fort différente. Les Perſes, dit-il, n'ont ni temples, ni ſtatues, ni autels; ils traitent ces pratiques d'extravagance, parce qu'ils ne penſent pas, comme les Grecs, que la nature des dieux ait rien de commun avec celle des hommes. Ils ſacrifient à Jupiter ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & donnent le nom de *Jupiter* à toute la circonférence du ciel. Ils offrent encore des ſacrifices au ſoleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'air & aux vents; telle eſt, continue-t-il, l'ancienne religion du pays; mais ils y ont joint dans la ſuite le culte de la Vénus céleſte, ou Uranie, qu'ils ont empruté des Aſſyriens des Arabes. Les Aſſyriens l'appelent *Mylita*, les Arabes *Alyta*, & les Perſes *Mithra*.

On voit, par ce paſſage d'Hérodote, que le culte de *Mithra* étoit un culte nouveau, emprunté des étrangers, qui avoit pour objet non le ſoleil, mais la Vénus céleſte, principe des générations & de cette fécondité par laquelle les plantes & les animaux ſe perpétuent & ſe renouvelent.

Telle eſt l'idée que les anciens nous donnent de la Vénus-Uranie, & celle qui répond aux différens noms ſous leſquels elle étoit déſignée. *Mauledta*, dans le ſyrien d'aujourd'hui, ſignifie *mere*; dans l'ancien perſan, le mot *mibo* ou *mihio* ſignifie *amour*; *bienveillance*: de là vient le mot de *mithridate*, ou plus régulièrement *meherdate*, comme il ſe lit ſur une inſcription ancienne, ainſi que dans Tacite; c'eſt en perſan *mihiodad*, *amour de la juſtice*. Le nom d'*alitta*

employé par les Arabes, désignoit seulement le sexe de Vénus Uranie : *Alilat* ou *Alilat* étoit encore, du temps de Mahomet, le général des déesses inférieures, filles du dieu suprême, dont il reproche le culte à ses compatriotes.

Le *mihr* des Perses, pris pour le nom de l'amour, sentiment naturel qui est le principe de l'union & de la fécondité des êtres vivans, convient parfaitement avec l'idée que les anciens avoient de la Vénus-Uranie. Porphyre assure que le *Mithra* des Perses présidoit aux générations, & il raporte à cette idée les attributs joints à la représentation de *Mithra* dans l'antre qui lui étoit consacré ; antre mystique, dont nous voyons une image sur quelques bas-reliefs & sur quelques pierres gravées.

Quoiqu'à certains égards le soleil puisse être considéré comme le principe & la cause physique de toutes les générations, ou du moins de la chaleur qui leur est nécessaire, les Persans ne l'ont jamais confondu avec *mihr* ; le mot *mihr* n'entre dans aucune des différentes dénominations qu'ils donnent à cet astre ; les mages postérieurs protestent que ni eux ni leurs ancêtres n'ont jamais rendu de culte au soleil, aux élémens, & aux parties de l'univers matériel, & que leur culte n'a jamais eu d'autre objet que le dieu suprême & les intelligences qui gouvernent l'univers sous ses ordres.

Les nations situées à l'occident de la Perse, accoutumées à un culte dont les objets étoient grossiers & sensibles, firent une idole du *mihr* des Persans, & le confondirent avec le feu & le soleil. Les Romains embrassèrent la même erreur, & instituèrent les fêtes appelées *Mitriaques*, fêtes bien différentes de celles que les Persans nommoient *Mihragan*, & qu'ils célébroient solennellement en l'honneur de Vénus-Uranie. (*D. J.*)

MIKIAS. *Voyez* NILOMETRE.

MIL, *millaire* mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. Elle valoit, selon M. Paucton, 856 toises de France. Elle valoit, en mesures anciennes des mêmes pays,

7 ½ grands stades
ou 10 stades nautiques,
ou 60 plethres,
ou 100 chébels,
ou 600 décapodes,
ou 1000 orgyes,
ou 1200 bêmes diploun,
ou 2400 bêmes aploun.

Voyez MESURES, pour l'évaluation de Rome & d'Elide.

MILES. « On lit à la fin d'une charte de l'an 697, pour le monastere de Limeux : *Bertinus miles subscripsi. Berdandus miles subscripsi.* Mabillon soupçonne que celui qui a transcrit cette piece sur l'original, n'a pas bien lu le mot *miles*, parce qu'il y a, dit-il, lieu de douter qu'il fût en usage de ce temps-là. Mais Bertin & Berdand étoient deux françois uniquement occupés de l'exercice des armes, comme le reste de leur nation ; est-il donc extraordinaire qu'ils aient pris le titre de *miles*, guerrier ? Ce mot a eu, dans son origine, une signification assez étendue : chez les anciens latins, il signifioit un soldat ; dans le langage du Xe siecle & des suivans, il signifie un chevalier, & très-souvent un noble. Il paroît, par les actes du concile de Limoges, tenu en 1031, que ce terme étoit alors en usage pour marquer un gentilhomme. On donnoit dès le Xe siecle, en Angleterre, le titre de *miles* à tous ceux qui avoient quelque charge dans la maison du roi. Ce titre fut depuis réservé à ceux qui s'étoient distingués dans la profession des armes : c'est la signification la plus ordinaire dans les actes anciens. Muratori observe, pour l'Italie, que chaque chevalier marchoit avec trois chevaux, sans compter les donzels, espece de pages, & les écuyers, les uns & les autres à cheval. » (*Nouvele Diplomatique.*)

MILET. Les auteurs ne sont d'accord ni sur la naissance ni sur la femme de ce prince. Les uns ont dit qu'il étoit fils d'Apollon & de Deione ; d'autres lui donnant le même pere, ont dit qu'il étoit fils d'Acacallis, fille de Minos. On lit ailleurs qu'il étoit le mari & non le fils de cette Acacallis. On paroît assez s'accorder sur le lieu de sa naissance : ce fut en Crete, d'où il fut obligé de sortir pour différens motifs. Selon les uns, il n'en eut point d'autres que de conduire une colonie dans la Carie, où il conquit une ville, à laquelle il donna son nom. Tous les hommes qui étoient dans la ville ayant été tués pendant le siége, les vainqueurs épouserent leurs femmes & leurs filles, & *Milet* eut pour son partage Cyanée, fille de Méandre. D'autres ont dit que Minos fut la cause de cette retraite ; mais ils ne s'accordent pas sur la nature de cette cause. Ovide dit que Minos se voyant vieux & sans force, craignit que *Milet* ne le détrônât ; celui-ci, pour apaiser les inquiétudes du roi, quita le pays. Selon d'autres auteurs, la beauté du jeune *Milet* l'exposa, de la part de Minos, à des violences dont il crut devoir se mettre à l'abri par la fuite. Il se retira en Carie auprès du roi Eurytus, dont il se procura les bonnes graces au point qu'il épousa Eidothée sa fille, de laquelle il eut Biblis & Caunus. Selon d'autres, ce ne fut pas la fille du roi qu'il épousa, mais la nymphe Cyanée, fille du fleuve Méandre. Enfin d'autres assurent que sa mere s'appeloit Arie, & d'autres la nomment Frugasia. *Voyez* BIBLIS.

MILET, en Ionie. MI. en monogramme, & MIAHCIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont :
C. en argent.
O. en or.
R. en bronze.

Leur type ordinaire est un lion debout ou couché, retournant la tête pour regarder une étoile. Cette ville, colonie d'Athènes, a fait frapper,

ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales greques, en l'honeur d'Auguſte, de Caligula, de Druſille, de Claude, de Néron, de Domitien, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Fauſtine jeune, de Verus, de Commode, de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Geta, de Balbin, de Gordien-Pie, de Valérien, de Gallien, de Salonine, de Plautille, de Pupien.

MILETOPOLIS, en Myſie. ΜΕΙΛΗΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ & ΜΙΛΗΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze . . . . . *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt une chouete double.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, ſous l'autorité de ſes préteurs, en l'honeur de Veſpaſien, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Lucille, de Commode, de Criſpine, de Macrin, de Gordien-Pie, de Domna, d'Élagabale.

MILIAIRE, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MILE.

MILIARÉSION, *argyre*, monoie des Romains. Elle valoit, ſelon M. Pauſton, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 1 liv. 5 ſ. de France. Elle valoit, en monoie du même peuple,

2 ½ lepton d'argeot,
ou 1 ½ denier de Néron,
ou 2 livres de cuivre,
ou 24 nummus,
ou 96 aſſarions.

Voyez LEPTON d'argent & MONOIES, pour l'évaluation de Romé de l'Iſle.

MILIARIA. Les Romains déſignoient par ce nom généralement tous vaſes deſtinés à chauſer les liquides, & en partieulier trois grandes vaſes d'airain qui étoient placés dans le ſallon des thermes. Ils contenoient l'eau froide, l'eau tiede & l'eau chaude. Ils étoient tellement diſpoſés, que l'eau en ſortoit immédiatement, ou qu'elle paſſoit de l'un dans l'autre à l'aide de pluſieurs ſiphons, & au gré des baigneurs.

MILIARIUM, milliaire doré. *Voyez MILLIARIUM.*

MILICE des Égyptiens.

„ Les Égyptiens, dit M. Paw, étoient diviſés en trois grands corps, comme cela s'obſerve encore de nos jours parmi les Cophtes ou les Égyptiens modernes, dont les Mébachers repréſentent en quelque ſorte les anciens Calaſires & les Hermotybes, ou, ce qui eſt la même choſe, des familles militaires, qui pouvoient, ſuivant Hérodote, mettre ſur pied quatre cents dix mille hommes; mais c'eſt-là une de ces exagérations à laquelle il ne faut pas même s'arrêter „.

„ Dans un temps où l'argent étoit fort rare, on ſe ſera aviſé en Égypte d'aſſigner des terres aux ſoldats, & bientôt ſe ſera élevé entr'eux de grandes diſputes ſur le produit, qui, par la diverſité du ſol, ne pouvoit être le même ſur une étendue donnée. Pour remédier à ces inconvéniens, le légiſlateur ordona que les portions militaires circuleroient ſans ceſſe, & paſſeroient d'année en année d'un ſoldat à un autre; tellement que ceux qui en avoient d'abord eu une mauvaiſe, en recevoient enſuite une meilleure. Par cette opération, on ôta entiérement la propriété des terres au corps de la *milice*, pour ne lui en laiſſer que le ſimple uſufruit. Enſuite on défendit à chaque ſoldat en particulier trois choſes de la derniere importance: on leur défendit de cultiver, de commercer & d'exercer des arts méchaniques „.

„ Comme les hommes qui naiſſent dans la Baſſe Égypte ont peut-être plus de force & de vigueur que ceux qui naiſſent dans la Thébaïde, on avoit tellement arangé les choſes que la plupart des familles militaires ſe trouvoient dans le *Delta*, c'eſt-à-dire, dans la partie ſeptentrionale; & on croit avoir obſervé le même arangement aux Indes, où les familles militaires des *Rajas* & des *Nairs* habitent auſſi le plus qu'elles peuvent vers le Nord „.

„ Les établiſſemens de la *milice* égyptiene comprenoient ſur-tout la ville de Saïs, décorée d'un temple de Minerve, que les ſoldats avoient choiſie pour leur protectrice, ainſi que nous le voyons par la figure du ſcarabée qui étoit ſculptée ſur le chaton de toutes les bagues militaires; car cet inſecte fut toujours un des premiers ſymboles de la Minerve égyptiene, qui paroît auſſi armée dans quelques monumens comme la Pallas des Athéniens, qui mirent également les gens de guerre ſous la protection de cette divinité, comme les artiſans étoient ſous celle de Vulcain „.

„ Quant à ces termes de *Calaſires* & de *Hermotybes*, que jamais perſone n'a pu interpréter, & par leſquels on diſtinguoit les deux corps de la *milice* égyptiene: (Le terme de *Calaſiris* déſigne l'habit ordinaire qu'on portoit en Égypte; & nous trouvons dans Pollux le mot d'*Hémithyrion* pour indiquer une autre eſpece particuliere de tunique égyptiene. Le traducteur latin a cru que la racine de ce mot étoit greque; mais c'eſt un terme grécifié & corrompu, de même que celui d'*Hermotybes*), je crois qu'ils ſont uniquement pris de la forme des habits & non de la forme de l'armure, qui conſiſtoit d'abord dans un de ces grands boucliers comme en ont eu les Gaulois, & qui, en couvrant toutes les parties du corps, en gênent auſſi tous les mouvemens. Comme les Égyptiens ſe rangeoient en pelotons qui agiſſoient ſéparément, l'ennemi venoit les inveſtir & les ſerrer les uns dans les autres au point qu'ils recevoient tous les coups qu'on leur portoit, & n'en donnoient pas à cauſe de l'embaras qui provenoit des boucliers. Céſar décrit une armure défenſive qui mit une peuplade germaoique dans le même cas: elle ne put ſe remuer pendant l'action, & fut par conſéquent défaite. L'uſage des grands

boucliers a été généralement réprouvé par les Romains, les Grecs, les Macédoniens, & même par les Chinois, qui ſont d'ailleurs très-ſujets à ſe cacher ſous leurs rondaches, & à faire une eſpece de tortue fort bizarre „.

„ Les mauvais principes que les Égyptiens avoient ſur la tactique, provenoient en grande partie de ce qu'ils employoient des chars armés dans les batailles ; car ſi l'on en excepte les éléphans, rien ne peut occaſioner un plus grand déſordre dans les attaques que les chars : il n'y a pas de peuple de l'ancien continent qui ne les ait eſſayés & qui n'y ait renoncé. Indépendamment de la confuſion & de l'embarras, on perd par ce moyen le meilleur parti qu'on puiſſe tirer des chevaux dans des endroits fâbloneux, comme l'étoient ceux qu'il importoit ſur-tout aux Égyptiens de défendre à l'orient & à l'occident du *Delta*, où ils ont été bien des fois batus „.

„ Quoique ce ſoit une opinion reçue que les ſoldats de l'Égypte ne portoient point de caſque, ce n'en eſt pas moins une erreur, qui provient uniquement de ce conte qui fait Hérodote : il prétend avoir obſervé du côté de Péluſe que les têtes des Perſans, répandues ſur un ancien champ de bataille, étoient très-molles vers le haut du crâne, & les têtes des Égyptiens très-dures, parce qu'ils étoient toujours raſés, & ne portoient, ſuivant lui, aucune eſpece de coeffure. Mais ils avoient des caſques de cuivre & des cuiraſſes de lin, dont quelques-unes, telles que celles du Pharaon *Amaſis*, ont fait l'admiration de tous ceux qui les virent à Samos & à Lindus dans l'île de Rhodes, où la plus belle avoit été conſacrée à Minerve. Cette armure, dont Hérodote a décrit la broderie, étoit remarquable par ſa trame où chaque fil avoit été tordu de 365 autres, par une alluſion ſinguliere à la durée de l'année vague ; car les Égyptiens ne pouvoient s'empêcher de revenir toujours aux allégories dans les choſes mêmes où il n'en falloit point. Quoique la *milice* d'Athènes ait pris de ces cuiraſſes égyptiennes par l'ordre d'Iphicrate, Pauſanias a eu grande raiſon d'obſerver qu'elles ne valoient abſolument rien, puiſqu'elles ne réſiſtoient point aux armes pointues, mais ſeulement à celles qui tranchent ou qui briſent, comme les balles & les pierres lancées avec des frondes. Outre les armes, les étendards & les inſtrumens de muſique, les formidables Calaſires de l'Égypte portoient encore avec eux, dans les expéditions, un grand nombre d'oiſeaux de proie, & principalement des vautours, dont ils tiroient, ſuivant leur méthode ordinaire, des pronoſtics, comme nous le ſavons par Orus-Apollon, qui en parle en deux différens endroits des Hiéroglyphiques ; & tout cela eſt encore préciſément ainſi de nos jours aux Indes, où les *Nairs* & les *Rayas* ne livrent point de bataille lorſque les vautours qui ſuivent l'armée paroiſſent mornes & tranquilles ; mais je crois que les généraux ont un ſecret pour leur donner de la vivacité quand ils veulent, en leur faiſant prendre de l'opium, ainſi que les Marates en font avaler à leurs chevaux, ce qui les rend ſi impétueux, que rarement l'ennemi eſt en état de les arrêter. On prétend que dans l'antiquité les Égyptiens avoient auſſi une cavalerie très-nombreuſe, indépendamment de leurs chariots de guerre, dont on voit encore la figure ſculptée ſur quelques monumens de la Thébaïde. Mais quand on réfléchit au débordement régulier du Nil, il eſt facile de concevoir qu'on a beaucoup exagéré le nombre des chevaux, dont les Égyptiens ne pouvoient ſe ſervir que quand ce fleuve étoit rentré dans ſon lit ; & ce ſeul inconvénient, ſans parler des canaux & des foſſés qu'on trouvoit à chaque pas, a dû les dégoûter de la cavalerie, & ils faiſoient conſiſter la force de leurs armées dans les gens de pied, comme Xénophon le dit „.

„ Il regne tant de contradiction en ce que les anciens ont écrit touchant Séſoſtris, qu'on voit aiſément qu'ils en parloient au hazard : les uns veulent que ce prince ait travaillé toute ſa vie à énerver l'eſprit militaire des Égyptiens en les plongeant dans la moleſſe, afin de prévenir ces révoltes ſi funeſtes & ſi fréquentes parmi les *milices* de l'Orient : d'autres hiſtoriens prétendent au contraire, avec Ariſtote, que Séſoſtris perfectiona l'art militaire, & donna une force nouvele à la diſcipline. On avoit ſur-tout cherché dans ce pays à conduire les ſoldats plus par l'honneur que par les ſupplices : ils devenoient infâmes en déſobéiſſant à leurs chefs, & ils recouvroient leur honeur en donnant des preuves de bravoure ; mais je doute qu'ils aient pu ſe glorifier de leur expédition de Jéruſalem, puiſqu'il étoit très-aiſé de batre les Juifs „.

„ D'un autre côté, on a fait tort aux *Calaſires* & aux *Hermotybes* en les accuſant de la derniere lâcheté dans des actions où ils ne ſe ſont point trouvés ; car, ſuivant nous, toute la *milice* nationale de l'Égypte ſe retira en Éthiopie du temps de Pſammétique, & ne combatit jamais plus ſous les Pharaons. (Les auteurs font monter à plus de deux cents mille hommes le nombre des ſoldats égyptiens qui ſe retirerent en Éthiopie. Mais quand on ſuppoſeroit que ce nombre étoit une fois moindre, il s'enſuivroit toujours que toute la *milice* nationale abandona alors ſon pays.) Ainſi cette *milice* ne ſe trouva pas au ſiége d'Azot, qu'Hérodote fait durer vingt-neuf ans ; & depuis que le monde exiſte, dit-il, il n'y a point d'exemple qu'une place ait tenu ſi long-temps, parce que les troupes étrangeres, que les rois d'Égypte avoient à leur ſolde, ne vouloient point monter à l'aſſaut ; & on ne ſait point ce qu'euſſent fait, dans de tels cas, les *Calaſires* & les *Hermotybes*, qui vivoient alors paiſiblement en Éthiopie, & ils n'eurent aucune part à toutes les opérations qui ſuivirent ce ſiége, ni ſur-tout à la bataille qu'on livra aux

troupes de Cambyſe. Il faut obſerver ici qu'on prête à ce prince un ſtratagême dont il ne s'eſt aſſurément pas ſervi : on veut qu'en aſſiégeant Péluſe, il ait fait mettre en front de ſon armée un rang d'animaux ſacrés ; de ſorte, dit-on, que les Égyptiens n'oſerent lancer aucun trait ; mais il n'y a auſſi en cela aucune vérité. D'abord Cambyſe n'aſſiégea point Péluſe, qui dût ſe rendre d'elle-même ; enſuite les troupes mercénaires de la Carie, de l'Ionie & de la Lybie, qu'on oppoſa alors aux Perſans, ſe ſeroient miſes très-peu en peine des animaux, qui n'étoient point ſacrés pour elles. Ainſi on voit que cette fable a été imaginée par un écrivain fort ignorant dans l'hiſtoire, & qui croyoit que les anciens *Calaſires* & les *Hermotybes* exiſtoient encore en Égypte lorſque cette contrée tomba ſous le pouvoir du fils de Cyrus ; ce qui n'eſt point vrai ».

» Le côté honorable a toujours été en Égypte la droite : or le Pharaon Pſammétique, qui viola d'abord les loix & enſuite les uſages, voulut mettre à l'aile droite les troupes étrangeres qu'il avoit à ſa ſolde, & rejeter les *Hermotybes* & les *Calaſires* à la gauche ; tellement que ces malheureux ſe crurent deshonorés par l'injuſte préférence qu'on accordoit à des grecs ſamôliques & à des mercenaires ſans foi : enfin ils ne voulurent plus ſervir & quitterent l'Égypte, mal-gré l'ancienne maxime de cette contrée, d'où les habitans ne ſortoient point pour aller s'établir ailleurs, comme le remarque Clément d'Alexandrie. (*Stromat. p. 304.*) ».

» Je conviens que le recit d'Hérodote ne s'accorde point touchant la retraite des ſoldats égyptiens, avec celui de Diodore, qui attribue leur mécontentement au ſeul effront dont on avoit cherché à les couvrir. Hérodote au contraire prétend qu'ils avoient été laiſſés pendant trois ans dans les garniſons de la Thébaïde, d'où Pſammétique ne vouloit pas qu'ils ſortiſſent ; mais cela n'eſt point probable, & cet écrivain ſe trompe encore lorſqu'il place beaucoup trop avant dans l'Éthiopie l'établiſſement que ces déſerteurs y avoient formé. Il paroît preſque certain qu'ils ſe fixerent ſur les bords de l'Aſtaboras, & y ouvrirent même un canal qui ſe déchargeoit dans la Mer rouge, ſans qu'on ſe ſoit aperçu que cette ſaignée artificielle faite à l'Aſtaboras, ait diminué les eaux du Nil, ce qui a cependant dû arriver, mais la diminution a pu être inſenſible ».

Milice des Grecs.

Quelques auteurs prétendent que Philippe, roi de Macédoine, & pere d'Alexandre le grand, a été l'inventeur de la phalange, mais ils ont confondu l'époque de ſa perfection avec celle de ſon invention. Le terme de *phalange* étoit connu chez les Grecs long-temps avant lui, & il déſignoit chez eux un grand corps d'infanterie peſamment armé, mis en bataille ſur beaucoup de front & de hauteur, & qui ne laiſſoit aucun intervalle entre ſes diviſions. Cette maniere de ranger leur infanterie, leur étoit commune avec les peuples d'Aſie, avec les Egyptiens, les Carthaginois, les Gaulois & les Romains même, dans les premiers ſiecles de leur république. Polyen attribue cette diſpoſition à Pan, général de l'armée de Bacchus. Mais, ſans recourir au temps fabuleux, les monumens hiſtoriques nous offrent aſſez de lumieres ſur l'ancienneté de la phalange. Xénophon, en parlant des réglemens militaires de Lycurgue, ſe ſert du nom de *phalange*, dans le ſens que Polyen lui donne. Plutarque en fait uſage auſſi dans la vie de ce légiſlateur ; il en eſt également parlé dans la *Cyropédie*. Les Egyptiens ſe formerent en pluſieurs bataillons carrés de dix mille hommes chacun, contre le gré de Créſus, qui vouloit donner à ſa phalange le plus d'étendue qu'il étoit poſſible. Tous ces exemples prouvent que le mot de *phalange* a été de tout temps propre à la tactique des Grecs. Deux cauſes ont pu donner cours à l'opinion contraire : il n'y avoit point de corps particulier dans les troupes greques, auquel on donnât le nom de *phalange*. Depuis Philippe, il y en eut toujours un dans celles des Macédoniens, qui fut diſtingué par cette dénomination. Le dénombrement des premieres ne nous montre de diſtinction entr'elles, que dans la différence de leurs armes. On n'entendoit par le mot de *phalange*, que la diſpoſition ordinaire de l'infanterie peſante dans les batailles. Pour recevoir ce nom, il falloit qu'elle fût miſe en ligne ; elle le conſervoit enſuite dans les manœuvres qui dépendoient du premier arrangement. Chez les Macédoniens, au contraire, on ne voit qu'une ſeule troupe, toujours remarquable par le choix & la qualité des ſoldats, & par leur expérience, qui ſoit ainſi nommée ; mais comme la conſtitution que Philippe lui donna contribua beaucoup à ſon excellence, il n'eſt pas étonant qu'on l'en ait cru l'inventeur. Il n'embraſſa point d'autre ſyſtême de tactique que celui des Grecs ; il en fit la baſe de ſes opérations militaires.

L'ordonance ſolide, unie & condenſée, qui fut toujours affectée à l'infanterie peſante des Grecs, & qui rendoit le choc de la phalange ſi formidable, eſt clairement écrite dans Homere ; & il eſt aiſé de s'aſſurer par la lecture de l'Iliade, que les manieres de ſe former, de combattre, de ſe retrancher, que l'on voit chez les Grecs dans les ſiecles poſtérieurs, étoient pratiquées par eux dès le temps de la guerre de Troye. Ils avoient dès-lors pour armes le caſque, la cuiraſſe, les greves, le bouclier, des javelots à lancer, la pique & l'épée. Le combat commençoit avec des cris extraordinaires, par les armes de jet, les fleches, les traits, les dards : on ſe joignoit enſuite, ſoit avec la pique, ſoit avec l'épée ; & pendant la mêlée, les armés à la légere, placés derriere les autres combatans, envoyoient par-

dessus leurs têtes une grêle de traits sur l'ennemi. On aperçoit dans l'armée des Grecs, comme dans celle des Troyens, une égale attention pour découvrir & pénétrer les desseins de l'ennemi, pour surprendre & s'empêcher d'être surpris, en un mot, autant de sagacité que de courage dans l'attaque & dans la défense. Xénophon, dans son *Traité de la république de Lacédémone*, nous a conservé les réglemens militaires de Lycurgue: les évolutions particulieres, les manœuvres générales, la forme des camps, les exercices des soldats, &c., tout s'y trouve ordonné avec soin.

L'infanterie étoit divisée en six corps égaux, & la cavalerie dans le même nombre d'escadrons. Ceux-ci étoient de cinquante cavaliers qui se formoient en carré. Chaque corps d'infanterie étoit commandé par un *polémarque*, quatre *lochagues* ou capitaines, huit lieutenans & seize *énomotarques* ou chefs d'escouade. Ces escouades se partageoient encore en trois ou six pelotons; chaque corps d'infanterie, à ce que dit Xénophon, contenoit quatre cents oplites armés de boucliers d'airain. Thucydide leur en donne cinq cents douze, & dit que l'*énomotie* ou escouade, avoit ordinairement quatre hommes de front sur huit de hauteur. Xénophon dit que l'on mettoit la phalange en bataille sur plus ou moins de profondeur, suivant les occurrences; & que les commandemens étoient faits à la voix par chaque *énomotarque*, qui rempliſſoit à cet égard les fonctions ordinaires des hérauts.

On plaçoit à la tête des files les meilleurs soldats. Les marches se faisoient en colonne par énomotie. L'ennemi se présentoit-il, chaque section avançant, ou sur la droite, ou sur la gauche de celle qui la précédoit, la troupe se trouvoit en bataille, alignée sur le front de la premiere énomotie. Si l'on étoit attaqué par-derriere, on opposoit, par une contre-marche, les chefs de file à l'ennemi. Lorsque les conjonctures l'exigeoient, on portoit, avec la même facilité, la droite à la place de la gauche, la gauche à la place de la droite; & s'il arrivoit qu'on fût enveloppé par des forces supérieures, on faisoit aussi-tôt front de tous côtés, on opposoit par-tout une égale résistance.

On campoit en rond, à moins que la disposition du terrain ne contribuât elle-même à la sureté de quelque côté du camp. On établissoit dans l'intérieur des retranchemens des postes d'infanterie pour la police & le bon ordre, & au-dehors des gardes de cavalerie pour découvrir au loin, & se garantir des surprises.

On exerçoit les soldats tous les jours; on commençoit dès le point du jour à les faire manœuvrer, marcher & courir, en observant que dans la course comme dans la simple marche, ils gardassent exactement leurs rangs. Les manœuvres finies, le polémarque faisoit son inspection particuliere, après laquelle il envoyoit la troupe faire le repas du matin. Les mêmes exercices se reprenoient dans l'après-midi; & lorsqu'ils étoient achevés, un héraut commandoit aux soldats d'aller prendre le repas du soir, d'offrir aux dieux un sacrifice, & de se coucher ensuite auprès de leurs armes. L'esprit de querele & de dissention, & tous les vices que l'oisiveté traîne après soi, n'avoient pas le temps d'infester les soldats toujours assemblés, toujours occupés, dont les actions les plus communes étoient assujéties à un ordre invariable.

L'armée étant rangée en bataille, à la vue de l'ennemi, le roi sacrifioit une chevre à la Diane des champs en présence de tous les soldats, dont les armes étoient luisantes & qui avoient la tête ornée de couronnes des fleurs. Après le sacrifice, les joueurs de flutes, dont il y avoit plusieurs dans les rangs, ayant commencé l'air de la chanson de Castor, le roi se mettoit en marche le premier: l'armée le suivoit, & s'avançant en cadence, au son de ces instrumens, & d'un pas égal, sans troubler son ordre, ni confondre ses rangs, elle alloit affronter la mort.

La douce harmonie de la flute tempéroit le courage bouillant des Lacédémoniens, empêchoit que leur valeur impétueuse ne les emportât trop loin, & les rendoit bien plus redoutables, en les retenant unis & serrés dans leurs rangs, malgré la célérité de leur marche. L'ennemi rompu & mis en fuite, il ne leur étoit permis de le poursuivre, qu'autant qu'il le falloit pour que la déroute fût entiere & la victoire assurée. Lycurgue regardoit comme indigne d'une nation libre & généreuse de massacrer de sang-froid des gens épars, débandés, hors d'état de se rallier. Cette maxime n'étoit pas moins avantageuse qu'honorable aux Spartiates: ceux qui combatoient contr'eux, assurés qu'en s'opiniâtrant à leur tenir tête, ils avoient tout à redouter & rien en fuyant, préféroient souvent le parti de la fuite à une défense trop obstinée.

Dans les beaux siecles de la Grece tout citoyen étoit soldat; lorsqu'il s'agissoit du salut de la patrie, ou de la défense de son propre pays, personne n'étoit dispensé de prendre les armes; les plus vigoureux marchoient en campagne, les jeunes gens & les vieillards demeuroient pour la garde de remparts.

Aussi-tôt que les jeunes gens avoient atteint leur vingtieme année, le nom en étoit inscrit dans les registres publics, & ils devoient marcher à la guerre. Chez les Athéniens, on les envoyoit dès l'âge de dix-huit ans dans les forts ou châteaux, où ils étoient dressés à tous les exercices militaires; cependant on ne les admettoit point dans les armées qu'ils n'eussent vingt ans; ce n'est qu'à cet âge qu'on recevoit leur serment militaire. Tout athénien étoit obligé de le prêter, lorsqu'il étoit mis pour la premiere fois sur la liste des citoyens; & pour le rendre plus inviolable, la cérémonie s'en faisoit publiquement, dans le tem-

ple d'Agraule : „ Je jure, disoit le candidat, que je ne déshonorerai point la profession des armes ; que je ne sauverai jamais ma vie par une fuite honteuse, & que je combattrai jusqu'au dernier soupir pour la défense de ma patrie, de concert avec tous mes concitoyens, & seul même, s'il le faut : j'en prends à témoins Agraule, Mar & Jupiter „.

Il falloit à Sparte quarante ans de service pour être exempt de marcher aux guerres étrangeres : les Athéniens jouissoient communément de cette exemption à l'âge de quarante-cinq ans. Cependant, il dépendoit quelquefois des généraux de leur faire prendre les armes dans un âge beaucoup plus avancé.

La loi du service personel dans les armées obligeoit indistinctement tous les citoyens, quelque fussent leur état & leur bien, & chacun s'acquittoit successivement de ce devoir envers la patrie. Dans Athènes, le peuple régloit la forme des levées sur les représentations des généraux nommés pour commander l'armée ; après quoi, l'un d'entr'eux étant monté sur un tribunal élevé dans la place publique, ceux qui se trouvoient dans le cas de marcher, venoient se faire enregistrer en sa présence : on en faisoit ensuite la revue dans le licée, & l'on choisissoit les plus propres pour le combat. Quiconque ne se fût pas présenté pour marcher à son tour, eût été déclaré infâme, & comme tel banni de la place publique & des temples.

La guerre étoit le véritable élément des Grecs, & lorsqu'il falloit les contraindre de marcher, plusieurs s'offroient volontairement. Les premieres guerres que les Grecs eurent les uns contre les autres, se faisoient de proche en proche : les opérations en étoient vives, promptes & de peu de durée. Après une bataille, ou gâgnée ou perdue, après quelques incursions dans le temps de la moisson, chacun se retiroit chez soi, jusqu'à l'année suivante. Les armées n'étoient alors composées que de citoyens qui marchoient à leurs dépens ; quelquefois il s'y joignit un petit nombre de troupes fournies par les peuples voisins & alliés. La pauvreté commune empêchoit qu'on ne pût avoir des soldats mercenaires : l'usage d'en employer s'introduisit néanmoins d'assez bonne heure.

Les troupes des Grecs ne consisterent d'abord qu'en infanterie ; soit pauvreté de leur part, soit que leur pays ne pût nourir beaucoup de chevaux ils furent long-temps sans cavalerie, ou n'en eurent qu'un si petit nombre, & si peu expérimentée, qu'elle n'étoit d'aucune utilité dans les batailles. Les peuples du Péloponnese ignoroient encore l'art de manier un cheval, lorsque la premiere guerre de Messene commença. A mesure qu'ils devinrent plus profonds dans la tactique, ils eurent aussi plus de cavalerie.

Les Grecs avoient trois sortes des santassins : les pesament armés, connus sous la dénomination générale d'*oplites* ; ceux qui avoient la pelte pour bouclier ; & les armés à la légere. Les armes des peltes, quoique semblables à celles des oplites, étoient beaucoup moin pesantes, rien ne nuisoit à leur agilité.

Les armes défensives de l'infanterie pesante étoient le casque, la cuirasse, les greves, un grand bouclier. Les armes offensives furent d'abord une épée assez courte, une lance & des dards. La pique vint ensuite ; mais l'usage de celle-ci, quoique connu du temps d'Homere, & la meilleure arme qui convînt à un corps destiné à faire des éforts extraordinaires, ne s'introduisit que fort tard. Sa longueur, chez les Grecs, étoit moindre que celle des sarisses macédoniennes ; mais il n'y avoit rien là-dessus d'uniforme : les uns les portoient plus longues, les autres plus courtes. Épaminondas, qui fut le créateur de l'infanterie thébaine, ne put assujétir ses citoyens à une regle fixe & constante. Plusieurs de son temps portoient encore des massues ; les Arcadiens s'en servoient aussi.

Iphicrate fit un changement général dans les armes de l'infanterie pesante d'Athènes. Trouvant les boucliers trop grands, les cuirasses trop pesantes, les piques & les épées trop courtes, il diminua la grandeur des boucliers, augmenta la longueur des piques & des épées ; enfin, au lieu de cuirasses de fer, il en donna de toile de lin à ses soldats. Philippe arma ses phalangistes de grands boucliers, de casques, de cuirasses, de greves, de piques qui avoient vingt pieds de long, & d'épées courtes & tranchantes, dont ils se servoient avec beaucoup de dextérité lorsque leurs piques venoient à se rompre, ou que joignant l'ennemi, l'usage de cette arme leur devenoit inutile.

Les Lacédémoniens, mieux exercés, mieux disciplinés que les autres Grecs, eurent aussi la meilleure infanterie pesante : ils ont pu se glorifier long-temps de n'avoir jamais eu le dessous en combatant à pied.

Chez les Grecs, la même infanterie qui combatoit sur terre étoit encore employée sur mer. Également exercée dans les deux genres de combat, elle conservoit sur les vaisseaux autant de discipline, autant d'intrépidité qu'en pleine campagne.

Les armés à la légere furent, dès le commencement, une portion d'autant plus essentiele de l'infanterie des Grecs, qu'ils suppléoient en quelque sorte au peu de cavalerie qu'il y avoit dans leurs armées. La légéreté de leurs manœuvres, la célérité de leurs mouvemens, leurs attaques brusques, vives, répétées & faites de loin, contrastoient avec la lenteur, la fermeté, l'uniformité d'action des pesament armés. Comme ils pouvoient, par leurs armes de fer, leur nuire extrêmement, aussi leur rendoient-ils à peu près autant de service que la cavalerie ; & cela fit qu'on ne s'aperçut pas si-tôt de la nécessité de celle-ci.

celle-ci. L'infanterie légere éclairoit les marches, éventoit les embuscades, s'emparoit des postes avancés, des défilés, des gorges des montagnes & des hauteurs qui les dominoient : elle assuroit les retraites, harceloit l'ennemi, & l'obligeoit de se tenir continuélement sur ses gardes; dans le combat, elle tomboit sur lui la premiere, & mettoit la confusion dans ses rangs avant qu'il pût en venir aux mains. S'il étoit vaincu, elle l'abandonoit sur lui, achevoit de le rompre, & l'empêchoit de se rallier.

Les Grecs avoient cru pouvoir remplacer leur cavalerie par des troupes armées à la légere; mais ils ne tarderent pas à revenir de leur erreur. La cavalerie ne faisoit auparavant que la dixieme ou la onzieme partie des armées; mais sa proportion à l'infanterie augmenta lorsqu'Alexandre eut formé le projet de détruire l'empire des Perses. Il passa en Asie à la tête de trente-cinq mille hommes, dont cinq mille étoient de cavalerie. Ce prince étoit si persuadé de l'avantage que procure une bonne cavalerie, & de sa nécessité pour soutenir même la meilleure infanterie, qu'il s'attacha particuliérement à en former une qui pût, dans son genre de service, égaler la phalange. Il la composa de la jeunesse macédonienne la plus distinguée par la naissance & le courage: il voulut qu'elle s'appelât par distinction *la troupe des amis*, & dans toutes les batailles il combatit à la tête de ce corps.

Les Grecs regardoient l'infanterie, dans l'instant du choc, comme un grand corps mis en mouvement, dont, en lui supposant toujours une égale vitesse, l'effort sur les obstacles qu'il rencontre doit croître en raison de sa masse. Sur ce principe, pour imprimer à leurs phalanges une force prodigieuse dans l'ataque, ils leur donnoient beaucoup de front & d'épaisseur, & tiroient étroitement les parties de ce grand corps, en observant que les rangs & les files fussent extrêmement serrés.

Il n'y eut jamais rien d'uniforme sur la longueur de chaque troupe; elle dépendoit de sa force & de sa hauteur: la force changeoit suivant les conjonctures; la hauteur, selon l'usage des lieux ou la volonté des généraux. Les Lacédémoniens se mettoient ordinairement en bataille sur huit, au plus sur douze de hauteur; les Athéniens sur huit, sur seize, & quelquefois sur trente. Philippe & Alexandre préférerent le nombre de seize; celui de trente ou de trente-deux prévalut chez les princes Grecs d'Asie, à mesure que la discipline se relâcha, que l'art militaire pencha vers sa décadence.

Les Grecs, dont les armées étoient presque toujours composées de troupes fournies par divers alliés, avoient acoutumé de ranger leur infanterie par cantons, & ils la formoient sur une seule ligne droite continue, sans avoir d'intervalles entre ses différens corps. Le front de leur bataille se divisoit seulement en deux parties, l'aile droite, l'aile gauche, & chaque aile, en deux sections. Ils plaçoient toujours aux ailes tout ce qu'ils avoient de meilleurs troupes: c'étoient-là les deux postes d'honeur. Ils savoient manœuvrer avec tant d'ordre & de précision, qu'ils craignoient peu d'être enfoncés par le centre, certains de rétablir ce désavantage par la grande supériorité de leurs ailes. Leur méthode de partager en quatre sections le front de leur bataille, étoit très-ancienne; ceux de l'armée du jeune Cyrus combatirent dans cet ordre à Cunaxa.

Chaque nation alliée formoit sa phalange plus ou moins forte, plus ou moins épaisse, ordonée à sa maniere, & dont la manœuvre étoit souvent différente de celle des autres. La réunion de ces phalanges sur une seule ligne, formoit ensuite la bataille, à qui l'on donnoit de même en général le nom de *phalange*. Ce fut apparemment sur le modele de ces petites phalanges que Philippe forma le corps des Macédoniens qu'il appela par excellence *la phalange*; il ne la composa d'abord que de six milles hommes choisis; par-là il la rendit au moins égale, en nombre de combatans, aux plus grandes phalanges particulieres des différens peuples de la Grece; mais il lui procura bientôt sur elles, par sa maniere de l'exercer, une supériorité réelle. Alexandre se contenta de doubler la phalange, mais ses successeurs allerent plus loin; & l'ayant portée jusqu'à seize & vingt mille hommes, ils parurent s'être plus atachés à la faire nombreuse qu'à y maintenir l'esprit de valeur & de discipline auquel cette troupe avoit dû toute sa gloire. L'ordre en phalange avoit, pour l'ataque & pour la défense, une force à laquelle il étoit bien difficile de pouvoir résister.

Lorsqu'il s'agissoit d'ataquer l'ennemi, les rangs & les files se serroient de maniere que chaque soldat n'occupoit que 3 pieds grecs de terrain. Les piques des cinq ou six premiers rangs hérissoient le front de la phalange; celles des autres rangs, la pointe haute & à demi penchée en avant, servoient à rompre la force des traits. La phalange ainsi disposée s'avançoit en silence, d'un pas lent, égal & mesuré, jusqu'à cinquante pas de l'ennemi; alors les soldats s'animant les uns les autres par des cris extraordinaires, & excités par le bruit des instrumens militaires, commençoient à courir de toutes leurs forces, & arivoient sur l'ennemi avec une rapidité d'autant plus étonnante, que les parties de cette masse n'en demeuroit pas moins unies & serrées qu'auparavant, la vitesse acquise par la course servoit à rendre la violence du choc plus impétueuse & plus terrible.

Les cris militaires n'étoient point particuliers aux Grecs; chaque nation avoit le sien. Leur but étoit de remplir le soldat d'une nouvele ardeur au moment de la charge, & d'inspirer de l'éfroi à l'ennemi. Au lieu de ces cris, les

Grecs ont eu long-temps une ſorte de chanſon, qu'on peut nommer leur *hymne de combat*. Cet hymne ſe chantoit à différentes repriſes, & avoit pluſieurs couplets, mis ſans doute ſur l'air que les inſtrumens militaires faiſoient entendre. Ils chantoient les premiers lorſqu'ils alloient fondre ſur l'ennemi, les autres pendant la mêlée.

Lorſque la phalange vouloit atendre le choc d'un ennemi ſupérieur en forces, les ſoldats ſe ſerroient au point qu'ils n'occupoient plus qu'un pied & demi de terrain chacun. Dans cet état de condenſation, & le front de la troupe toujours hériſſé de cinq ou ſix rangs de piques, les phalangiſtes du premier rang croiſoient encore leurs boucliers les uns ſur les autres; & ſe tenant extraordinairement preſſés, élevoient devant eux comme un mur impénétrable, derriere lequel les ſoldats ne portoient que des coups certains.

La poſition de la cavalerie dans la bataille, ainſi que celle des armés à la légere, varioit ſuivant les conjonctures & la volonté des généraux. Ces deux ſortes de troupes étoient miſes ou enſemble ou ſéparément, tantôt ſur le front, tantôt ſur les flancs, tantôt à la queue de l'infanterie peſante: on peut néanmoins diſtinguer des troupes où chacune de ces méthodes a été plus particuliérement en uſage.

Tandis qu'il n'y eut chez les Grecs que très-peu d'armés à la légere, & moins encore de gens à cheval, comme ils ne pouvoient alors rendre beaucoup de ſervice dans une action, on les plaçoit derriere les peſament armés, ſur qui ſeuls ronloit le poids du combat, & ils y demeuroient comme en réſerve, juſqu'à ce que la phalange oppoſée vînt à plier; alors le victorieux abandonnoit à la pourſuite des vaincus ſes petites troupes de cavaliers ou d'armés à la légere, pour achever de rompre & de diſperſer l'ennemi, tandis qu'il ſe remettoit lui-même en ordre & s'avançoit en bonne contenance, prêt à tenter un nouvel éfort ſi l'ennemi ſe rallioit.

L'infanterie légere ayant été enſuite augmentée, ſans que l'on touchât encore à la cavalerie, on voulut la rendre utile pendant le combat; & comme elle conſiſtoit principalement en archers & en frondeurs, & qu'ils n'avoient aucune arme défenſive, on ſe contenta de les raprocher du corps de bataille, à couvert duquel ils envoyoient par-deſſus la tête des phalangiſtes leurs pierres & leurs fleches contre l'ennemi. Il faut avouer cependant que dans cette poſition leurs coups devoient être très-incertains, & non moins dangereux pour leurs propres troupes que pour l'ennemi; & qu'avec quelque vigueur qu'ils fuſſent pouſſés, étant toujours portés de bas en haut, ils ne pouvoient jamais tomber ſur lui qu'après avoir perdu la plus grande partie de leur force. L'expérience découvrit bientôt aux Grecs ces inconvéniens; & leur apprit à tirer de l'infanterie légere un beaucoup meilleur ſervice qu'ils n'avoient encore fait: ils l'exercerent avec un grand ſoin; ils augmenterent le nombre des gens de trait, & donnerent à la plupart d'entr'eux des armes défenſives, peu différentes de celles des phalangiſtes, mais moins peſantes. Les armés à la légere ayant acquis par ce moyen plus de confiance en leurs propres forces, ils ne craignirent plus de s'expoſer au danger: ils furent donc placés en premieres lignes, ſoit qu'ils fuſſent répandus ſur toute l'étendue du front de la bataille, ſoit qu'ils n'en couvriſſent que le centre ou les ailes; ils étoient chargés d'engager le combat, en faiſant tomber ſans interruption ſur l'ennemi une grêle de traits, de fleches & de pierres; ils ne cherchoient pas ſeulement à repouſſer les armés à la légere qu'ils avoient en face; ils tâchoient, en tirant ſur la phalange oppoſée, de mettre le déſordre dans ſes rangs, pour procurer à la leur une victoire aſſurée. Quand ils ſe voyoient contraints de plier, ils cédoient peu à peu le terrain, combatant toujours avec leurs armes de jet, & ſe retiroient par les flancs & par des intervalles ménagés exprès ſur le front de la ligne, derriere leur infanterie peſante; lorſque celle-ci étoit aux mains, ils reſſortoient par les mêmes ouvertures & venoient fondre bruſquement ſur l'ennemi: s'il étoit enfoncé, ils s'atachoient à ſa pourſuite. Les armés à la légere ont long-temps ſuppléé chez les Grecs au défaut de cavalerie, & fait une portion très-conſidérable de leurs troupes.

Telle fut l'ordonance générale des armées, lorſque les Grecs ſe furent perfectionés dans la tactique. L'infanterie peſante, ſur huit, douze ou ſeize de profondeur, formoit le corps de bataille; la cavalerie étoit miſe de part & d'autre ſur les ailes; & en avant de celle-ci, les armés à la légere qui en étoient ainſi protégés. Lorſqu'ils ſe ſentoient trop vivement preſſés, la cavalerie s'avançoit pour les ſoutenir, & ils ſe replioient derriere les eſcadrons, à la faveur de leurs intervalles, d'où ils revenoient enſuite, pendant la mêlée, prendre l'ennemi en flanc & en queue.

La ſcience militaire des Grecs n'éclate pas ſeulement dans leurs ordres de bataille & de leurs évolutions, on l'admire encore dans leurs retraites & dans leurs marches; tout leur art, lorſqu'ils ſe retiroient devant un ennemi ſupérieur, conſiſtoit preſque dans l'ordre carré, dont ils déterminoient la grandeur ſur le nombre des troupes & la nature du terrain qu'il falloit traverſer: ordinairement c'étoit un carré à centre plein, quand ils marchoient ſans bagages, & à centre vide pour les y enfermer quand ils en avoient avec eux. Ils plaçoient aux côtés extérieurs du carré l'infanterie peſante, & au dedans de celle-ci leurs armés à la légere: la cavalerie étoit à la tête & à la queue de la marche. S'ils manquoient de cette arme, ils formoient une arriere-garde, compoſée de tout ce qu'il y avoit de

jeunes gens robuſtes & courageux, & ils y ajoutoient un autre corps compoſé de même & mêlé d'armés à la légere.

Les marches ordinaires ſe faiſoient communément ſur une ſeule colonne; dans celles de jour, le rang des troupes étoit toujours réglé ſur la nature des lieux; s'ils étoient couverts, difficiles & montagneux, les armés à la légere s'emparoient des bois, des hauteurs, & de tous les poſtes embaraſſés; en plaine, la cavalerie précédoit tout, & couvroit l'infanterie. Dans les marches de nuit, on avoit attention que tout ce qui ſe remuoit le plus difficilement fût à la tête de l'armée; ainſi l'infanterie peſante marchoit la premiere, après elle venoient les armés à la légere & le bagage, ſuivis de la cavalerie.

Soit que les Grecs prétendiſſent rendre la tête des marches plus aſſurée, ou qu'ils vouluſſent plutôt prévenir le trop grand alongement des colonnes, chaque corps ne défiloit point ſes différentes troupes l'une à la ſuite de l'autre, mais par pluſieurs à la fois, miſes chacune ſur une ſeule file: par exemple, ſi le terrain le permettoit, tous les chefs d'une troupe d'infanterie de cent ou de deux cents hommes, & dans la cavalerie tous les commandans d'eſcadrons marchoient ſur le même front, ſuivis chacun de leur troupe ſur une ſeule file. Lorſque le chemin devenoit plus étroit, ou qu'il falloit paſſer par un défilé, les troupes qui l'avoient en face paſſoient les premieres, & toujours dans le même ordre; les autres les ſuivoient à leur tour, & ſe remettoient en front avec elles auſſi-tôt après: on obſervoit le même ordre dans les troupes particulieres, elles défiloient par files & non par rangs; par ce moyen, les parties les plus fortes d'un corps ou d'une troupe s'engageoient les premieres dans les endroits difficiles, & la marche s'en faiſoit plus légérement. Conformément aux mêmes principes ils changeoient l'ordre de marche, lorſqu'ils avoient plus à craindre pour les flancs ou la queue que pour la tête: les troupes alors formoient quelquefois pluſieurs colonnes, & au lieu de défiler par le front, elles marchoient par l'aile, ayant leur chef-de-file ſur la droite ou ſur la gauche, & ſe tenant prêtes à faire face de tous côtés.

Les jeunes gens, chez les Grecs, étoient à peine ſortis de l'enfance, qu'ils apprenoient à ſe ſervir avec adreſſe & avec force des différentes armes qui étoient en uſage dans ces temps-là, à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à manier la pique, l'épée & le bouclier: ils prenoient enſuite des leçons de tactique chez d'autres maîtres entretenus pour cet effet aux dépens du public, de même que les premiers. La danſe même contribuoit à leur procurer cette force & cette ſouplеſſe de membres ſi néceſſaire dans les combats. Ils en avoient une, c'étoit la pyrrhique, dont les diverſes attitudes n'étoient que la pure expreſſion de tous les mouvemens qu'exigeoient l'attaque & la défenſe ſelon les différentes armes dont on ſe ſervoit. Ces exercices, auxquels préſidoient les rois & les citoyens les plus diſtingués, embraſſoient généralement toutes les manœuvres propres à chaque eſpece de troupes. Si l'on notoit d'infamie le citoyen qui refuſoit de porter les armes, juſqu'à lui interdire l'entrée des temples, l'éclat des récompenſes les engageoit à préférer l'honneur à la vie, & à s'expoſer aux plus grands périls, par le ſeul amour de la gloire. Ces récompenſes étoient telles qu'il les faut à un peuple qui ne connoît d'autre bien que la liberté, & d'autre grandeur que celle de l'âme; des funérailles publiques, des éloges, des ſtatues, des couronnes. Les places, les édifices publics étoient remplis de peintures & de ſtatues qui ſervoient à éterniſer la mémoire des grandes actions; & les environs des villes étoient couverts de monumens érigés à l'honneur des citoyens morts les armes à la main en combatant pour la patrie. Après un combat, on ne manquoit jamais de faire une recherche exacte des actions dignes de blâme ou de récompenſe: on donnoit à celles-ci de juſtes éloges, & l'on prononçoit des peines contre les autres. On célébroit enſuite, pendant l'hiver, les funérailles de ceux qui étoient morts ſur le champ de bataille, & cette cérémonie étoit terminée par une oraiſon funebre.

Tant que des maximes ſi ſages animerent le courage des Grecs, ce peuple demeura libre & triompha de ſes voiſins; mais une aveugle indolence, la paſſion des ſpectacles & la ſoif des richeſſes les ayant enfin corrompus, ils ſubirent le joug de leurs ennemis, & chaque république ſuccomba, plutôt ou plutard, ſelon que la diſcipline militaire s'étoit plus ou moins conſervée chez elle.

MILICE des Romains.

Nous conſidérerons, d'après Juſte-Lipſe, ou plutôt d'après l'extrait qu'en a fait Nieupoort, cinq choſes principales dans la *Milice* des Romains; ſavoir, la levée des ſoldats, leurs différens ordres, leurs armes, leur maniere de ranger une armée, & leur diſcipline militaire. Nous aurons ſur-tout égard aux temps qui ont précédé Marius; car ſous lui & ſous Jules-Céſar, la diſcipline des troupes fut entiérement changée, comme Saumaiſe l'a prouvé dans ſon ouvrage poſthume ſur ce ſujet, inſéré dans le Xe. tome des *Antiquités* de Grævius.

De la levée des ſoldats.

Lorſque les conſuls étoient déſignés, on faiſoit vingt-quatre tribuns de ſoldats pour quatre légions. Quatorze étoient tirés de l'ordre des chevaliers, & ils devoient avoir cinq ans de ſervice: on en tiroit dix d'entre le peuple, & ceux-ci devoient avoir ſervi dix ans. Les chevaliers n'étoient obligés qu'à dix ans de ſervice, parce qu'il importoit à la république que les principaux ci-

Des ordres différens qui compoſoient la milice.

Les chefs & les ſoldats compoſoient deux différens ordres. D'abord, il y avoit quatre ordres de ſantaſſins; ſavoir, les *velites*, qui étoient les plus pauvres & les plus jeunes citoyens: ce corps n'étoit pas fort conſidéré, & on comptoit peu ſur lui. Après eux venoient les piquiers, *haſtati*; ſuivis des *principes*, jeunes gens ainſi nommés, parce qu'ils commençoient le combat. Enſuite venoient ceux qu'on appeloit *triarii* ou *pilani*, parce qu'ils ſe ſervoient du javelot. Les derniers s'appeloient *antepilani*: c'étoient les plus âgés & les plus expérimentés. On les plaçoit au troiſieme rang dans le corps de réſerve, & on n'y en mettoit jamais plus de ſix cents. On ſubdiviſoit ces corps en dix compagnies appelées manipules, *manipuli*.

Chaque compagnie de piquiers & d'enfans perdus étoit de deux centuries de ſoixante ou ſoixante-dix hommes; car on ne doit pas entendre par centurie une compagnie préciſément de cent hommes, mais un certain nombre d'hommes. La compagnie des triariens étoit de ſoixante hommes ſeulement. On compoſoit une cohorte de trois compagnies de chaque ordre, & d'une compagnie de frondeurs, ce qui faiſoit quatre cents vingt hommes; mais la cohorte ne fut pas ordinaire dans le temps de la république, on ne s'en ſervoit que quand l'occaſion l'exigeoit: d'une compagnie de chaque ordre, on compoſoit un corps, qui étoit à peu près ce que nous nommons aujourd'hui *brigade*.

La légion étoit compoſée de dix cohortes du temps de Romulus; comme les cohortes étoient petites, la légion étoit de trois mille hommes, & elle ne fut que de quatre mille deux cents hommes tant que la république fut libre; mais elle devint beaucoup plus grande dans la ſuite: elle ne paſſa cependant jamais ſix mille hommes. À chaque légion on joignoit toujours trois cents chevaux qu'on appeloit *ailes*, & cette aile étoit diviſée en dix troupes nommées *turmæ*; chaque turme étoit diviſée en trois décuries ou dixaines.

Le nombre des ſantaſſins alliés égaloit & quelquefois ſurpaſſoit celui des Romains, & la cavalerie étoit deux fois plus nombreuſe: Tous les alliés étoient ſéparés en deux corps, que l'on mettoit aux deux côtés de l'armée: peut-être les plaça-t-on ainſi, afin que s'ils vouloient entreprendre quelque choſe contre les Romains, leurs forces ſe trouvaſſent diviſées. On choiſiſſoit la troiſieme partie de leurs cavaliers, qui faiſoit le nombre de deux cents, pour être aux ordres des conſuls, qui de ces deux cents, appelés *extraordinaires*, tiroient une troupe pour leur ſervir de garde. Les autres quatre cents étoient diſtribués en dix troupes. Les Romains ſe conduiſoient ainſi en apparence pour faire honneur aux alliés; mais la véritable raiſon étoit afin que les plus diſtingués, combatant ſous les yeux du général, devinſſent autant d'otages & de garans de la fidélité des peuples qui les avoient envoyés; & qu'en cas qu'ils vouluſſent faire quelque entrepriſe contre les intérêts de la république, ils ne fuſſent pas en état d'en venir à bout.

La cinquieme partie de l'infanterie (ce qui faiſoit 8400 ſantaſſins) étoit diſtribuée en huit cohortes de 336 hommes, avec une demi-cohorte de gens d'élite, *ablecti*, compoſée de 168 ſoldats; le reſte étoit diviſé en dix cohortes de 336 hommes. Il eſt incertain ſi les alliés étoient diviſés par compagnies, ce qui eſt pourtant aſſez vrai-ſemblable: deux légions avec les troupes des alliés & la cavalerie, faiſoient une *armée conſulaire*, qui étoit en tout de 18,600 hommes.

Il y avoit des officiers particuliers & des officiers généraux: les officiers particuliers étoient les centurions qui conduiſoient les différens corps, *ordinum ductores*. Les tribuns, par l'ordre des conſuls, les choiſiſſoient dans tous les ordres des ſoldats, excepté dans celui des vélites, & on avoit ſur-tout égard à la bravoure. Ces centurions, pour marque de leur charge, portoient une branche de ſarment. Chaque centurion choiſiſſoit deux ſous-centurions, qui étoient à peu près comme nos lieutenans, & deux enſeignes, gens diſtingués par leur courage.

Les officiers s'avançoient, en paſſant d'un ordre dans un autre; de façon que le centurion de la dixieme compagnie des piquiers montoit à la dixieme compagnie de ceux qu'on appeloit *principes*: de celle-là il paſſoit à la dixieme de ceux qu'on appeloit *triaires*. Quand on étoit parvenu à la premiere compagnie, un centurion, après avoir été le dixieme, devenoit le neuvieme, le huitieme, &c., juſqu'au grade de premier centurion, ce qui ne pouvoit arriver que fort tard; mais celui qui avoit ce beau grade étoit admis au conſeil de guerre avec les tribuns: ſon emploi conſiſtoit à défendre l'aigle, d'où vient que Pline & Juvénal ſe ſervent du terme d'*aigle* pour exprimer le premier centurion. Il recevoit les ordres du général; il avoit des gratifications conſidérables, & étoit ſur le pied de chevalier romain.

Les tribuns étoient au nombre de trois, ſous Romulus; mais dans la ſuite les légions ayant été compoſées d'un plus grand nombre de ſoldats, on fit ſix tribuns pour chaque légion. Ils furent choiſis par les rois dans le temps de la monarchie, & puis par les conſuls, juſqu'à ce que le peuple commença à en créer ſix l'an 345, & ſeize dans l'année 444. Après la guerre de Perſée, roi de Macédoine, les conſuls en nommerent la moitié, & le peuple l'autre. Du temps de Cicéron, ils furent choiſis dans les camps mê-

mes, par les conſuls ou par les proconſuls. Quelquefois les tribuns militaires avoient été préteurs.

Les empereurs commencerent à faire des tribuns de ſoldats pour ſix mois ſeulement, afin qu'ils puſſent gratifier un plus grand nombre de perſones; il y en avoit même qu'on appeloit *laticlavii*, laticlaviens, parce qu'ils devenoient ſénateurs, comme le diſent Dion & Xiphilin: d'autres ſe nommoient *angusticlavii*, angusticlaviens, parce qu'ils ne pouvoient aſpirer qu'à l'ordre des chevaliers.

Les tribuns avoient pour marque diſtinctive une eſpece de poignard ou de couteau de chaſſe; leur charge étoit de rendre la juſtice, de recevoir le mot du général, de le donner aux autres, de veiller ſur les munitions, de faire faire l'exercice aux troupes, de poſer les ſentinelles, &c. Deux des tribuns commandoient la légion chacun leur jour pendant deux mois; en ſorte que dans une armée conſulaire, il y en avoit au moins quatre pour faire exécuter les ordres du général. Ceux qui avoient paſſé par le tribunat militaire étoient cenſés chevaliers, comme nous l'avons dit des premiers centurions appelés *primipili*, & ils portoient un anneau d'or au doigt. Il y en avoit trois à la tête de chaque corps de cavalerie; celui de trois qui avoit été nommé le premier, commandoit tout le corps, & dans ſon abſence celui qui ſuivoit: ils ſe choiſiſſoient autant de lieutenans. Les alliés avoient leurs commandans particuliers, qui étoient nommés par les conſuls pour la ſûreté de la république.

Ceux qui avoient le commandement de toute l'armée étoient le général & ſes lieutenans: le général étoit celui à qui toute l'armée obéiſſoit, qui faiſoit tout par lui-même, ou que le faiſoit faire ſous ſes auſpices. Cette coutume fut toujours obſervée dans les malheurs de la république, & c'étoit un uſage fort ancien de ne rien entreprendre qu'après avoir pris les auſpices. Ce qui diſtinguoit le général étoit le manteau; mais il eſt vrai-ſemblable qu'il ne portoit ordinairement qu'une caſaque, *ſagum*: ces mots du moins ſe confondent ſouvent.

Les lieutenans étoient ordinairement choiſis par les généraux; il leur falloit cependant un décret du ſénat pour cette élection. Ces lieutenans étoient, pour l'ordinaire, d'un courage & d'une prudence conſommés: leur charge étoit auſſi importante qu'honorable. Nous voyons dans l'hiſtoire que l'illuſtre P. Cornelius Scipion l'Africain, qui ſoumit les Carthaginois, avoit été lieutenant de Lucius ſon frere, dans la guerre contre Antiochus; & l'an 556, P. Sulpicius, & P. Velleius, deux hommes conſulaires, furent lieutenans en Macédoine.

Le nombre des lieutenans varia pluſieurs fois dans les occaſions. Pompée en eut 25 dans la guerre contre les pirates, parce que cette guerre s'étendoit ſur toute la mer Méditerranée. Cicéron étant proconſul de Cilicie, en avoit quatre; cependant on régloit ordinairement le nombre des lieutenans ſur celui des légions: leur devoir étoit d'aider en tout le général, ce qui leur fit donner dans la ſuite le nom de *ſous-conſuls*. Leur pouvoir étoit fort étendu, quoique cependant par commiſſion. Auguſte étant général, & ayant les auſpices ſous lui ſeul, fit tout par ſes lieutenans, & donna à quelques-uns le titre de *conſulaires*; ceux-ci commandoient toute l'armée, & les autres qui conduiſoient chaque légion, portoient le nom de *prétoriens*.

Des armes de la milice romaine,

Les armes, chez les Romains, étoient défenſives & offenſives; les offenſives étoient principalement le trait. Il y en eut de bien des eſpeces, ſelon les différens ordres des ſoldats.

Les ſoldats armés à la légere, s'appeloient en général *ferentarii*.

Les vélites qui furent créés vers l'an 542, ce ſerent quand on donna le droit de bourgeoiſie à toute l'Italie: on leur ſubſtitua les frondeurs, *funditores*, & les archers, *jaculatores*.

Les armes des vélites étoient premiérement le ſâbre d'Eſpagne, commun à tous les ſoldats. Ce ſâbre avoit une excellente pointe, & coupoit des deux côtés; en ſorte que les ſoldats pouvoient ſe ſervir du bout & des deux tranchans. Du temps de Polybe, ils le portoient à la cuiſſe droite. Ils porterent en ſecond lieu ſept javelots ou demi-piques qui avoient un doigt d'épaiſſeur, trois pieds de longueur, avec une pointe de neuf doigts. Cette pointe étoit ſi fine, qu'on ne pouvoit renvoyer le javelot quand il avoit été lancé, parce que la pointe s'émouſſoit en tombant. Ils portoient encore un petit bouclier de bois d'un demi-pied de large, couvert de cuir. Leur caſque étoit une eſpece de chaperon de peau, appelé *galea* ou *galerus*, qu'il faut bien diſtinguer des caſques ordinaires qui étoient de métal, & qu'on appeloit *caſſis*; cette ſorte de caſque étoit aſſez commune chez les anciens.

Les armes des piquiers & des autres ſoldats étoient premiérement un bouclier qu'ils appeloient *ſcutum*, différent de celui qu'ils nommoient *clipeus*. Celui-ci étoit rond, & l'autre étoit ovale; la largeur du bouclier étoit de deux pieds & demi, & ſa longueur d'environ quatre pieds: de façon qu'un homme, en ſe courbant un peu, pouvoit facilement s'en couvrir, parce qu'il étoit fait en forme de tuile creuſe, *imbricatus*. On faiſoit ces boucliers de bois pliant & léger, qu'on couvroit de peau ou de toile peinte; c'eſt, dit-on, de cette coutume de peindre les armes, que ſont venues les armoiries. Le bout de ce bouclier étoit garni de fer, afin qu'il pût réſiſter plus facilement, & que le bois ne ſe pourrît point quand on le poſoit à terre. Au

milieu du bouclier, il y avoit une eſpece de boſſe de fer pour le porter ; on y atachoit une courroie.

Outre le bouclier, ils avoient le javelot qu'ils nommoient *pila* : les uns étoient ronds & d'une grôſſeur à remplir la main ; les autres étoient carrés, ayant quatre doigts de tour & quatre coudées de longueur. Au bout de ce bois étoit un fer à crochet qui faiſoit qu'on ne retiroit le javelot que très-difficilement : ce fer avoit à peu près trois coudées de long ; il étoit ataché de maniere que la moitié tenoit au bois, & que l'autre ſervoit de pointe : en ſorte que ce javelot avoit en tout cinq coudées & demie de longueur. L'épaiſſeur du fer qui étoit atachè au bois, étoit d'un doigt & demi, ce qui prouve qu'il devoit être fort peſant, & propre à percer tout ce qu'il atteignoit. Ils ſe ſervoient encore d'autres traits plus légers qui reſſembloient à peu près à des pieux.

Ils portoient un caſque d'airain ou d'un autre métal, qui laiſſoit le viſage nu ; d'où vient le mot de Céſar à la bataille de Pharſale : *Soldats, frapez au viſage*. On voyoit floter ſur ce caſque une aigrete de plumes rouges & blanches, ou de crin de cheval. Les citoyens d'un certain ordre étoient revêtus d'une cuiraſſe à petites mailles ou chaînons, & qu'on appeloit *hamata* ; on en faiſoit auſſi d'écailles ou de lames de fer : celles-ci étoient pour les citoyens les plus diſtingués, & pouvoient couvrir tout le corps. Héliodore en a fait une deſcription fort exacte ; cependant, la plupart des ſoldats portoient des cuiraſſes de lames de cuivre de douze doigts de largeur, qui couvroient ſeulement la poitrine.

Le bouclier, le caſque, la cuiraſſe, étoient enrichis d'or & d'argent, avec différentes figures qu'on gravoit deſſus ; c'eſt pourquoi on les portoit toujours couvertes, excepté dans le combat ou dans quelque cérémonie. Les Romains avoient auſſi des botines, mais quelquefois une ſeule à une des deux jambes. Les fantaſſins portoient de petites botines garnies de clous tout autour, & qu'on appeloit *caliga*, d'où eſt venu le nom de *Caligula*, qui fut donné à l'empereur Caius, parce qu'il avoit été élevé parmi les ſimples ſoldats, dans le camp de Germanicus, ſon pere.

Dans les premiers temps, les cavaliers, chez les Romains, n'avoient qu'une eſpece de veſte, point de ſelle ſur leurs chevaux, mais une ſimple couverture. Ils avoient des piques fort légeres, & un bouclier rond de cuir. Dans la ſuite, ils emprunterent leurs armes des Grecs, qui conſiſtoient en une grande épée, une longue pique, un caſque, un bouclier & une cuiraſſe ; ils portoient auſſi quelquefois des javelots. Voilà à peu près les armes des ſoldats romains, tant à pied qu'à cheval : parlons maintenant de leurs machines de guerre.

Les machines que les Romains employoient pour aſſiéger les villes, étoient de différentes eſpeces. On nomme d'abord la tortue dont ils ſe ſervoient dans les combats, en mettant leurs boucliers ſur leurs têtes pour avancer vers la muraille. Tite-Live, *liv. XLIV, ch.* ix, nous en fait une très-belle deſcription : ce qu'on entend ordinairement par *tortue*, étoit une machine de bois qui couvroit ceux qui ſapoient la muraille. Il y avoit outre cela, les claies, *crates* ; les mantelets, *vinea* ; avec d'autres claies couvertes de terre & de peaux de bœufs nouvélement écorchés, *plutei*. Toutes ces machines ſervoient à couvrir les travailleurs, à meſure qu'ils approchoient de la muraille. Ils employoient quelquefois des tours, montées ſur des roues pour les faire avancer plus facilement ; & ces tours avoient ſouvent pluſieurs étages remplis de ſoldats.

Ils ſe ſervoient encore, pour abatre les murailles, d'une machine qu'ils nommoient *bélier* : c'étoit une groſſe poutre, au bout de laquelle étoit une maſſe de fer en forme de tête de bélier, & c'eſt ce qui lui fit donner ce nom. Cette machine étoit très-forte ; auſſi quand on aſſiégeoit une ville, on lui promettoit de la traiter favorablement, ſi on vouloit ſe rendre avant qu'on eût fait approcher le bélier, comme nous pouvons faire aujourd'hui par raport au canon. Ils avoient encore des machines qu'ils appeloient *catapultes* & *baliſtes*, dont la force conſiſtoit dans celle des hommes qui les faiſoient agir. Les catapultes ſervoient à lancer de grands javelots, & les baliſtes à jeter des pierres, des torches alumées & autres matieres combuſtibles. On a ſouvent confondu le nom de ces deux machines, qui ſervoient à empêcher les ennemis d'approcher du camp ou des villes qu'ils vouloient aſſiéger. Il faut lire Folard ſur ce ſujet, que nous ne traitons ici qu'en paſſant.

De la maniere dont les Romains ſe rangeoient en bataille.

Après avoir parlé des armes & des machines de guerre des Romains, il eſt à propos d'expliquer la maniere dont ils mettoient une armée en bataille. Elle étoit rangée de façon que les vélites commençoient le combat : leur place étoit à la tête de toute l'armée, ou entre les deux ailes. Après eux combatoient les piquiers, *haſtati* ; s'ils ne pouvoient enfoncer l'ennemi, ou s'ils étoient eux-mêmes enfoncés, ils ſe retiroient parmi ceux qu'on appeloit les *principes*, ou bien derriere eux s'ils étoient fatigués. Quelquefois ils ſe retiroient peu à peu juſqu'aux *triarieus*, auprès deſquels il y avoit un corps de réſerve compoſé des alliés. Alors ceux-ci ſe levant, car ils étoient aſſis par terre, d'où on les appeloit *ſubſidiarii*, rétabliſſoient le combat. Les mouvemens ſe faiſoient aiſément, à cauſe des intervalles qui étoient entre les compagnies arangées en forme d'échiquier : ces intervalles étoient ou entre les

large: dans la partie ſupérieure étoit la tente du général, au milieu d'une place large & carrée. La tente du queſteur étoit à la droite de celle du général, & à gauche étoient celles de ſes lieutenans; vis-à-vis étoit une place où les denrées ſe vendoient, où l'on s'aſſembloit, & où l'on donnoit audience aux députés.

Les tribuns avoient leurs tentes, *prætorium*, près de celle du général, & ils étoient ſix de chaque côté, ayant chacun un chemin qui conduiſoit aux endroits où les légions étoient poſtées. Les officiers-généraux des alliés étoient auſſi au nombre de ſix de chaque côté, & avoient pareillement un chemin qui les conduiſoit vers leurs troupes.

La partie inférieure du camp étoit diviſée en deux autres parties, par un chemin qui la traverſoit, & qui des deux côtés aboutiſſoit au lieu où la cavalerie des légions étoit poſtée. Lorſqu'on avoit paſſé ce chemin, on trouvoit les triariens, ceux qu'on appeloit les princes, *principes*, & enſuite les piquiers dont la cavalerie & l'infanterie des alliés étoient ſéparées. Les vélites avoient leurs poſtes près de la circonvallation.

Les tentes des ſoldats étoient le plus ſouvent faites de peaux: *ſub pellibus hiemare*, dans Florus, *l. XI. cap.* 12; c'eſt camper durant l'hiver. Elles étoient tendues avec des cordes, & c'eſt pour cela qu'on les appeloit tentes, *tentoria*. On employoit des planches pour les tentes d'hiver, afin qu'elles réſiſtaſſent davantage. Il y avoit dans chaque tente dix ſoldats avec leur chef, & ces tentes s'appeloient *contubernia*.

Le cam pétoit environé d'une paliſſade, *vallum*, qui de tous côtés étoit éloignée des tentes de deux cents pas. Cette paliſſade étoit formée d'une élévation de terre & de pieux pointus par-en-haut. Chaque ſoldat avoit coutume de porter trois ou quatre pieux, *valli*, & même davantage: Tite-Live (*lib. XXXIII. cap.* 5.) en a fait la deſcription avec exactitude. Ces paliſſades avoient trois ou quatre pieds de profondeur, à moins que l'ennemi ne fût proche, auquel cas on les faiſoit plus hautes; elles étoient défendues par un foſſé de neuf pieds de profondeur & de douze de largeur.

Le camp avoit quatre portes qui avoient chacune leur nom: la premiere s'appeloit *prétorienne*, & étoit ordinairement vis-à-vis de l'ennemi. La porte *décumane* étoit à l'oppoſite: on l'appeloit ainſi parce qu'elle étoit la plus éloignée des dixiemes cohortes, qui avoient leur ſortie par cette porte. Des deux côtés étoient les portes appelées *principales*. De plus, il y avoit dans le camp trois rues de traverſe & cinq grandes: la premiere rue de traverſe paſſoit au deſſus de la tente du général, & la derniere coupoit la cohorte en deux parties égales; celle du milieu s'appeloit *principia*: c'eſt-là où les tribuns rendoient la juſtice, où étoient placés les autels, les portraits des empereurs, & les principales enſeignes des légions; c'étoit-là encore qu'on prêtoit ſerment & qu'on exécutoit les coupables: enfin on y conſervoit, comme dans un lieu ſacré, l'argent que les ſoldats y avoient dépoſé.

Voilà la deſcription de Juſte-Lipſe, dont on vante l'exactitude, ſans laquelle on ne peut ſe former l'idée nette d'un camp des Romains. J'ajoute *ici* que les travaux s'y faiſoient ſous l'inſpection des tribuns & des autres officiers ſupérieurs, par tous les ſoldats de l'armée. Dans le temps de la république, le général n'exemptoit que quelques vétérans de cette fatigue; mais dès que cette exemption vint à s'acheter, ſous les empereurs, on y mit l'enchere, le champ ne fut plus fortifié, le luxe & la moleſſe s'y introduiſirent, & les barbares le forcerent ſans peine & ſans péril.

Milice de mer. La *milice* marine chez les Romains étoit bien inférieure à celle de terre, & jamais elle ne fut auſſi honorable; peut-être parce que la gloire qu'on y acquiert dépend plus du hazard que du courage, & que les matelots ont preſque autant de part à la victoire que les ſoldats: ils pouvoient auſſi penſer que la fureur des flots & des vents étoient des prétextes dont on pouvoit colorer ſa lâcheté; au lieu que ſur terre, on ne peut rejeter la fuite d'un ſoldat que ſur le manque de courage. Quoi qu'il en ſoit de ces raiſons, il eſt certain que le ſervice de mer ne fut jamais auſſi conſidéré que celui de terre, & tous les auteurs latins s'acordent ſur ce point. Nous ne citerons que le témoignage de Tite-Live qui s'exprime ainſi: *Navales ſocii, relictis nuper claſſibus, ad ſpem honoratioris militiæ tranſgreſſi ſunt*. C'étoit pour cette raiſon que les affranchis y furent admis long-temps avant qu'on leur permît d'entrer dans le ſervice de terre. Les Romains ne commencerent qu'aſſez tard à équiper des flotes: on ne voit point qu'ils en aient eu avant la premiere guerre punique, c'eſt-à-dire, vers l'an 490 de Rome; &, quoique tout neufs dans ce genre de combat, *ils* gâgnerent leur premiere bataille navale contre les Carthaginois, qui étoient alors les peuples les plus expérimentés dans la marine. Ce premier armement fut compoſé de cent vingt galeres, dont cent étoient à cinq rangs de rames, & le reſte à trois. Peu de temps après, dans cette même guerre, ils mirent en mer juſqu'à trois cents trente galeres à épetons, ayant chacune trois cents rameurs, & portant cent vingt ſoldats. On peut juger par ce détail de la grandeur de ces bâtimens; & pour faire connoître quelles ont été leurs forces maritimes, il ſoffit de citer quelques faits. Pompée eut dans la guerre civile juſqu'à ſix cents vaiſſeaux, ou galeres, ou bâtimens légers. Marc-Antoine, à la bataille d'*Actium* contre Auguſte, eut une armée navale compoſée de cinq cents bâtimens, parmi leſquels il y en avoit à huit & à dix rangs de rames. Après les guerres civiles, Auguſte entretint trois armées de mer en Italie,

l'une au port de Miſene dans le royaume de Naples, l'autre à Ravenne dans le golfe Adriatique, & la troiſieme à Fréjus ſur les côtes de Provence. L'empereur Hadrien eut juſqu'à deux mille bâtimens légers, & quinze cents vaiſſeaux ou galeres à trois ou cinq rangs de rames. Tous les bâtimens de mer des Romains, propres pour la guerre étoient des eſpeces de galeres ou galéaſſes, parce qu'ils alloient tous à force de rames. Leur conſtruction approchoit plus de nos galeres que de nos vaiſſeaux, ayant tous des éperons de cuivre ou de bronze comme les galeres, étant longs, n'ayant qu'un mât, & portant par conſéquent beaucoup moins d'agrès que nos vaiſſeaux. Les Romains ne connurent d'abord que très-foiblement l'art de la navigation; & Appien remarque qu'ils étoient encore peu habiles dans le premier combat qu'ils livrerent à l'armée d'Antiochus, commandée par Polixenidas. Ce ne fut que quelque temps après qu'ils eurent pouſſé leurs conquêtes hors de l'Italie, qu'ils commencerent à devenir experts dans la marine.

La marine des Grecs eut auſſi des commencemens très-imparfaite; ils n'avoient que des vaiſſeaux de charge. Ce ne fut que du temps de Thémiſtocles que les Athéniens conſtruiſirent des vaiſſeaux couverts & des galeres; & après la bataille de Marathon ils commencerent à ſe rendre célebres ſur mer. Ils paſſerent depuis pour les plus grands hommes de mer qu'il y eût au monde; & de là vint le proverbe parmi les Grecs, *les Athéniens pour la mer*. Supérieurs en vaiſſeaux à tous les autres peuples de la Grece, ils pouvoient ſans peine compoſer une flote de trois cents voiles. Telle fut celle qui ſortit du port d'Athênes, pour l'expédition de Sicile. Leurs vaiſſeaux mêmes étoient toujours ſi bien pourvus de tout, qu'un ſeul pouvoit, ſans déſavantage, ſe batre contre des vaiſſeaux ennemis.

MILICHIUS, ſurnom donné à Bacchus, parce que c'étoit lui, diſoit-on, qui avoit planté les premiers figuiers dans la Grece, & qui avoit appris aux hommes à ſe ſervir de leur fruit contre la vapeur du vin. *Milicha* étoit l'ancien nom grec de la figue. Jupiter avoit auſſi le même ſurnom. *Voyez* DIAFIES.

MILITES ADSCRIPTITII, étoient des ſoldats ſans fonction qui ſuivoient l'armée pour remplacer les ſoldats morts ou tués. Il y en avoit un certain nombre à la ſuite de chaque légion, & afin qu'ils ne fuſſent pas totalement inutiles, on les armoit de frondes pour inquiéter l'ennemi à l'avant-garde.

MILITES cauſarii, étoient ceux à qui l'on avoit donné leur congé pour cauſe de maladie: ce mot ſe trouve dans Tite-Live: *Tertius exercitus ex cauſariis ſcribebatur, qui urbi mœnibuſque præſidio ſit*. (*VI. 6.*)

MILITES conſummati, étoient les ſoldats *émérites* qui avoient fait leur temps.

MILITES mercenarii, étoient les troupes auxiliaires que la république faiſoit marcher à ſes frais.

MILITES ordinarii, numerarii, prætoriani, protectores. Voyez ces derniers mots.

MILITES provinciales, étoient les ſoldats des légions. Dans les premiers temps de Rome, avant que l'Italie fût ſoumiſe à ſon pouvoir, les légions romaines n'étoient compoſées que de citoyens romains, & les troupes auxiliaires ſe prenoient chez les peuples alliés de l'Italie. Les troupes auxiliaires ſurpaſſoient, ou du moins égaloient les légionaires. Mais après que l'Italie eut obtenu le droit de bourgeoiſie, ſes habitans jouirent auſſi de celui d'être enrôlés dans les légions, & les auxiliaires furent pris chez d'autres peuples alliés, ou furent enrôlés pour de l'argent. Depuis, Antonin *le Pieux*, ayant rendu citoyens tous les ſujets de l'empire, on leva dans toutes les parties des ſoldats pour compléter les légions, & on emprunta des troupes auxiliaires des barbares qui n'étoient pas encore ſoumis au joug des Romains.

MILITES ſtationarii, étoient des corps de troupes placés dans certains endroits, pour empêcher les brigandages, les troubles, les ſéditions, & en traduire les auteurs aux magiſtrats du lieu: ils furent inſtitués par Auguſte, ſelon le raport de Suétone: *Igitur graſſatores diſpoſitis per opportuna loca ſtationibus prohibuit*. (32. *c.* 3.)

MILITES ſubitarii, étoient des ſoldats levés à la hâte & ſans choix, ſur-tout quand on avoit une guerre dangereuſe à ſoutenir: *Senatum conſules vocant*, dit Tite-Live, *jubentur ſcribere exercitum, atque in Algidum ducere*. Dans ce cas, on enrôloit indifféremment les jeunes gens & les vieillards.

MILITES urbani, ſoldats de la ville, n'étoient pas les mêmes ſous les empereurs que du temps de la république. Ceux-ci étoient des ſoldats ordinaires, que, dans une guerre ſubite, on laiſſoit pour la garde de la ville, tandis que les autres marchoient à l'ennemi, & ils n'avoient aucune diſtinction particuliere; mais ſous les empereurs, ce fut un corps diſtingué qui ne le cédoit qu'aux prétoriens, & qui étoit commis à la garde de la ville, où il avoit ſon camp, connu ſous le nom de *caſtra urbana*. Ils étoient en grande faveur auprès des empereurs, & avoient la meilleure part aux legs que ceux-ci faiſoient dans leurs teſtamens. Ils recevoient la moitié de la paie des prétoriens, obtenoient leur congé plus promptement que les autres, & jouiſſoient de pluſieurs autres priviléges. Ils étoient commandés par le préfet de la ville.

MILITIIS (*a*). On trouve dans Gruter *a militiis candidatus conſulis*: ces mots étoient peut-être ſynonymes de ceux-ci, qui ſe voient ſouvent dans les anciennes inſcriptions: *a copiis militaribus*.

MILITIIS miſſus (*a*). Ces mots, qu'on lit dans une inſcription raportée par Muratori (820.

7.), déſignent un ſoldat qui a obtenu ſon congé, *miſſionem*.

MILLET, Notions des anciens ſur ce grain, recueillies par M. Paucton, dans ſa *Métrologie*.

„ La tige, ſoit du *millet*, ſoit du *panis*, eſt noueuſe, concave, & rameuſe à ſon extrémité ſupérieure. Les ſemences n'ayant point été pourvues de tuniques, ſont ſans défenſe & expoſées aux inſultes des petits oiſeaux. Le *millet*, *milium*, κέγχρος, tire ſon nom latin, ſelon Feſtus, du mot *mille*, à cauſe de ſa fécondité. Ses graines, atachées & ſoutenues par des filets pliés & recourbés, forment comme une chévelure éparpillée. Le *panis*, *panicum*, μελίνη, repréſente une gerbe ou une jube d'un pied de longueur, dans laquelle le grain eſt entaſſé & preſſé par petites houpes ou bouquets: il s'appele ainſi, des panicules ou ſommités filamenteuſes & languiſſameot flotantes qui ſoutienent les graines. Il y a de pluſieurs ſortes de panis: le mammeux eſt remarquable par ſa double tête, compoſée de paoicules très-déliés, & qui reſſemblent à deux quenouillées ou à deux grapes de raiſin. On diſtingue auſſi le panis par la couleur: il y en a de blanc, de noir, de doré & de purpurin. Il eſt rare que l'on faſſe du pain de panis; mais on fait du pain de *millet* de pluſieurs ſortes: ce pain peut ſe manger avec plaſir lorſqu'il eſt chaud & ſortant du four. Aucun froment ne peſe autant que le *millet*, & il o'en eſt point qui ſe multiplie davantage à la cuiſſon. D'un modius de ce grain on fait ſoixante livres de pain (53 livres poids de marc par boiſſeau meſure de Paris); & trois ſetiers du même grain détrempé pour faire de la bouillie ont produit ſeize ſetiers. Depuis environ dix ans, dit Pline, on nous a apporté de l'Inde en Italie une ſorte de *millet* dont le grain eſt noir & d'une grôſſeur prodigieuſe. La tige de cette plante reſſemble à celle du roſeau, & s'éleve à la hauteur de ſept pieds (6 pieds 8 pouces de roi). Ses ſommités, en forme de jubes ou de gerbes, ſont un grand volume: on les appele *phobes*. Cette eſpece de *millet*, qui ſe plait dans les lieux aquatiques, eſt la plus féconde de toutes, car d'un ſeul grain de ſa ſemence on en recueille juſqu'à trois ſetiers (environ deux pintes)„.

„ C'eſt dans la Campanie en général que le *millet* eſt un objet de culture conſidérable. On y en fait de la bouillie avec du lait qui eſt très-blanche & aſſez bonne; on y en fait auſſi du pain d'une ſaveur douce & agréable. La bouillie de *millet* eſt la principale nouriture des Sarmates; ils en mangent même la farine ſans la faire cuire; ils ſe contenteot de la délayer dans du lait de jument ou dans le ſang qu'ils tirent de leurs chevaux en leur ouvrant les veines de la cuiſſe. Les Éthiopiens ne connoiſſent pas d'autres grains que le *millet* & l'orge. Les peuples de la Gaule & ſur-tout de l'Aquitaioe, ſont uſage du panis: les Italiens des environs du Pô en préparent auſſi pour leur nouriture, mais ils y mêlent des féves comme dans tous leurs autres alimens. Les habitans du Pont préferent le panis à tout autre mets. La farine de *millet*, pétrie avec du vin doux, eſt bonne pour faire du levain. Les anciens, au temps de la vendange, avoient ſoin d'en préparer une proviſion pour toute l'année: Le *millet* & le panis o'aiment pas l'eau, quand ils ne ſont encore qu'en herbe. On dit qu'il ne faut pas les ſemer parmi les arbres fruitiers, ni dans les vignes, parce qu'ils uſent & amaigriſſent la terre„.

MILLIAIRE DORÉ, *MILLIARIUM AUREUM*, comme diſent Pline & Tacite; colonne qui fut dreſſée au centre de Rome, & ſur laquelle étoient marqués les grands chemins d'Italie, & leurs diſtances de Rome par milles. Ce fut Auguſte pendant qu'il exerçoit la charge de *curator viarum*, qui fit élever cette colonne & l'énrichit d'or; d'où elle reçut ſon nom de *milliaire doré*. Il ne faut pas croire, d'après Varron, que tous les chemins d'Italie aient abouti à la colonne *milliaire* par uoe ſuite de nombres: cela n'étoit point ainſi; pluſieurs villes célebres interrompoient cette ſuite, & comptoient leurs diſtances des unes aux autres par leurs *milliaires* particuliers: encore moins cette ſuite ſe rencontroit-elle depuis Rome juſqu'aux autres parties de l'empire, comme, par exemple, dans les Gaules, puiſque l'on trouve pluſieurs colonnes où le nombre gravé n'eſt que d'un petit nombre de milles, quoiqu'elles ſoient éloignées de plus de ceot lieues de Rome.

La *colonne milliaire* d'Auguſte étoit érigée daos le *forum romanum*, près du temple de Saturne. Elle ne ſubſiſte plus ajourd'hui, & ce n'eſt que par une vaine conjecture qu'on ſuppoſe qu'elle étoit poſée à l'endroit où l'on voit maintenant l'égliſe de Saint Catherine de la conſolation dans le quartier de *Campidoglio*, qui eſt au milieu de Rome moderne. (D. J.)

Conſtantin plaça auſſi dans Conſtantinople un *milliarium* par excellence. Il étoit dans le *forum* près de l'ὠρεῖον ou greoier public. Une inſcription fait mention de trois cochers du cirque ſitué près de ce *milliaire*, ou des jeux qu'on célébroit auprès de ce *milliaire*:

TRES AGITATORES MILLIARII
FACTIONIS VENETÆ NOVIS
COACTIONIBUS ET NUNQUAM
ANTE TITULIS SCRIPTIS.

(*Bulenger. de circo*, c. 32.)

MILLIAIRE (Colonne). Sur toutes les voies ou chemins des Romains, étoient placées, de mille pas en mille pas, des colones *milliaires*. On gravoit ſur ces *milliaires* le nombre de *milles* dont elles étoient diſtantes de Rome. De là vinrent

ces expreſſions ſi fréquentes chez les écrivains latins, *tertio ab urbe lapide*, *ad quartum lapidem*, *&c.*, pour marquer une diſtance de trois, de quatre milles de Rome. On abrégea encore ces expreſſions latines: nous en avons de fréquens exemples dans l'*Itinéraire* d'Antonin & dans la Carte de Peutinger, où nous voyons pluſieurs lieux qui ne ſont déſignés que par le nombre des milliaires, *ad vigeſimum*, *ad ſeptimum*, *ad octavum*. De là auſſi ſont venus pluſieurs noms de lieux en françois. Par exemple, d' *octavus* s'eſt fait le noms d'otiers, de *ſeptimus* ſepteſme, de *decimus* dieſme, parce qu'en ces lieux étoit la huitieme, la ſeptieme, la dixieme pierre ou *colonne milliaire*. (*Chorier*, *Hiſt. de Dauph. l. IV*, *p.* 232.)

On conſerve encore pluſieurs de ces pierres *milliaires*. On voit au Capitole le premier *milliaire* qui fut trouvé près la voie Appiene. Étoit-il placé anciénement dans l'endroit où on l'a découvert? Alors on n'auroit pas commencé à compter depuis le *milliaire doré*, c'eſt-à-dire, du milieu de Rome au bas du Capitole; car on l'a trouvé dans cet endroit éloigné de plus d'un mille & demi du Capitole. Mais on n'auroit commencé à compter que depuis la porte de Saint-Sébaſtien. On ne peut rien dire de poſitif ſur cette queſtion; parce que le premier *milliaire*, qui, dans le cas contraire, auroit été placé dans la ville, en comptant depuis le *milliaire doré*, auroit pu avoir été tranſporté, comme une antique précieuſe, dans l'endroit où il a été découvert.

La forme ordinaire des colonnes *milliaires* eſt un fût de colonne poſé ſur une baſe carrée, le tout d'une ſeule pierre. Quelquefois la diſtance eſt gravée ſeule ſur ces colonnes; mais ſouvent on y lit les noms des princes qui les ont fait élever, qui ont réparé les chemins, ou qui ſe ſont rendus chers à la province par quelques bienfait.

Les diſtances ſont marquées ſur les *milliaires* de pluſieurs manieres; d'abord à un ſeul lieu, tel que Rome, quelquefois à la ville la plus voiſine, ſouvent à pluſieurs lieux voiſins. C'eſt en *milles* que ſont exprimées les diſtances en Italie & dans la Gaule juſqu'à Lyon: mais depuis Lyon, en allant au nord, elles ſont marquées en *leuca* ou lieues Gauloiſes, égales environ à une demie de nos plus grandes lieues. Cette diſtinction rapele le ſurnom d'entrée des Gaules, *exordium Galliarum*, donné à Lyon pue Ammien Marcellin. Nous allons donner quelques exemples pris en France.

En 1757, on découvrit, entre Montelimart & Valence près de la Paillaſſe, un *milliaire* haut de près de huit pieds, ſur lequel on liſoit: IMP. CAES. T. AEL. HAD. ANT. AUG. PIO. P. P. P. M. TR. POT. X. cos. IIII. VI. C'eſt-à-dire: *Imperatori Cæſari Tito Ælio Hadriano Antonino Auguſto Pio Patri Patriæ Pontifici Maximo Tribunitia Poteſtate decimum Conſuli quartum. Sextum* milliarium.

Dans le cimetiere du village de Saquenay en Bourgogne, entre Langres, Til-Châtel & Mirebeau, eſt placée une colonne *milliaire* découverte en 1703; on y lit cette inſcription: TI. CLAUD. DRUSI. F. CAESAR. AUG. GERMANIC. PONT. MAX. TRIB. POTES. II. IMP. III. P. P. COSS. II. DESIGNAT. III.

AN. M. PP. XXII.

Moreau de Mautour en publia dans le journal de Trévoux, ſeptembre 1703, cette explication: *Tiberius Claudius Druſi filius Cæſar Auguſtus Germanicus Pontifex Maximus tribunitia poteſtate ſecundum, Pater patriæ, Conſul ſecundum, deſignatus tertium. Andomatunum millia paſſuum XXII.* Langres s'appela *Andomatunum* avant de porter le nom de *Lingones*. On remarquera dans cette inſcription placée dans un endroit plus ſeptentrional que Lyon, les *milles* employés à la place des lieues.

La même remarque s'applique à l'une des colonnes *milliaires* conſervées à Juvigny, village diſtant de deux lieues de Soiſſons. On y lit: M. VII. AB. AUG. *millia VII ab Auguſta Sueſſionum*.

A Noetingen, village ſitué près de Dourlach, on lit ſur une colonne *milliaire*, après les noms de Sévere-Alexandre, ces mots: CIV. AUR. AQ. AS. AQUIS. LEUG. XVII. que Schoepflin explique ainſi: *Civitas Aurelia Aquenſis ab Aquis leugis XVII.* La ville de Baden ſur le Rhin (*Aurelia Aquenſis*), célebre par ſes bains, eſt éloignée de Noertingen de huit grandes lieues qui répondent aux 17 lieues gauloiſes.

Enfin nous citerons le débris d'une colonne *milliaire*, publié par Caylus, & trouvé dans le Berri, près de Bruere. Voici ſes paroles:

„ Le plus conſidérable de ces monumens eſt repréſenté ſous ce numéro. Il fait voir une pierre ſur laquelle on lit cette inſcription, écrite en très-beaux caracteres romains:

FELICI. AUG. TRIB. P. COS. III.

P. P. PROCOS. AVAR. L. XIIII.

MEDI. XII. NERI. XXV.

Cette pierre a ſix pieds de longueur, un pied neuf pouces de largeur; elle a été creuſée en forme de tombeau ſur la face oppoſée à l'inſcription, & l'on ne peut douter que cette pierre, avant que d'être employé à cet uſage, n'ait été conſtruite pour ſervir de colonne *milliaire*: mais pour en faire un tombeau, il a fallu couper une des extrémités de la colonne. Le malheur eſt tombé ſur la partie ſupérieure, & l'on n'a conſervé que les trois dernieres lignes de l'inſcription, dans laquelle on voyoit ſans doute le nom de l'empereur qui l'avoit fait élever. Le titre de FELIX, qui n'a commencé à être donné aux em-

pereurs que ſous Commode, & qu'on lit dans l'inſcription, démontre que ce monument eſt au plutôt du regne de ce prince, & qu'il peut être de celui de Septime Sévere, ou de Caracalla, & même d'Élagabale, ou bien enfin de Sévere Alexandre; car ces princes ont été trois fois conſuls, Cos III. De plus, la beauté des caracteres donne l'excluſion aux regnes poſtérieurs ».

Mais ce qui prouve que cette pierre étoit une colonne *milliaire*, & ce qui rend ce monument précieux, c'eſt que ce fragment d'inſcription marque les diſtances itinéraires en lieues gauloiſes, depuis l'emplacement de cette colonne juſqu'à trois villes ou lieux conſidérables de l'ancienne cité des *Bituriges*, ſavoir: À *Avaricum*, Bourges la capitale, quatorze lieues gauloiſes, AVAR *Leugas* XIV; à *Mediolanum*, Château-Meillan, douze lieues gauloiſes, MEDI XII; à *Nérys*, vingt-cinq lieues gauloiſes, NERI XXV.

MILLIARE, *MILLIARIUM*, } *mille paſſus*, meſure itinéraire des anciens Romains. Elle valoit 792 toiſes & $\frac{4}{10}$ de France, ſelon M. Pauſton. Elle valoit, en meſures du même peuple,

500 *decempeda*,
ou 1000 *paſſus*,
ou 2000 *gradus*,
ou 5000 pieds romains.

MILO (l'ancienc *Melos*). La terre de *Milo* eſt une véritable craie.

MILON, Crotoniate, fils de Diotime, un des plus célebres athletes de la Grece. Pauſanias dit qu'il fut ſix fois vainqueur à la lute, aux jeux olympiques; la premiere fois, dans la claſſe des enfans: il eut un ſuccès pareil aux jeux pythiques. Il ſe préſenta une ſeptieme fois à Olympie, mais il ne put y combatre faute d'antagoniſte. On raconte de lui, continue le même auteur, pluſieurs autres choſes qui marquent une force de corps extraordinaire. Il tenoit une grenade dans ſa main; & par la ſeule application de ſes doigts, ſans écraſer ni preſſer ce fruit, il le tenoit ſi bien que perſone ne pouvoit le lui arracher. Il mettoit le pied ſur un diſque aroſé d'huile, & par conſéquent fort gliſſant; cependant, quelqu'éfort que l'on fît, il n'étoit pas poſſible de l'ébranler ni de lui faire lâcher pied. Il ſe ceignoit la tête avec une corde en guiſe de ruban, puis il retenoit ſa reſpiration; dans cet état violent, le ſang ſe portant au front lui enfloit tellement les veines que la corde rompoit. Il tenoit le bras droit derriere le dos, la main ouverte, le pouce levé, les doigts joints, & alors nul homme n'eût pu lui ſéparer le petit doigt d'avec les autres. Ce qu'on dit de ſa voracité eſt preſqu'incroyable; elle étoit à peine raſſaſiée de vingt livres de viandes, d'autant de pain, & de quinze pintes de vin en un jour. Athénée raporte qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du ſtade, portant ſur ſes épaules un taureau de quatre ans, il l'aſſomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée.

Il eut une fois occaſion de faire un bel uſage de ſes forces. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pithagore, car il étoit l'un de ſes diſciples les plus aſſidus, la colonne qui ſoutenoit le plafond de la ſalle où l'auditoire étoit aſſemblé ayant toute-d'un-coup été ébranlée par quelqu'accident, il la ſoutint lui ſeul, donna le temps aux auditeurs de ſe retirer, & après avoir mis les autres en ſûreté, il ſe ſauva lui-même. La confiance qu'il avoit en ſes forces lui devint fatale. Ayant trouvé un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ſes mains; mais l'éfort qu'il faiſoit pour cela ayant dégagé les coins, ſes mains ſe trouverent priſes & ſerrées par le reſſort des deux parties de l'arbre qui ſe rejoignirent; de maniere que ne pouvant ſe débaraſſer, il fut dévoré par les loups ou par un lion.

MILON, puni pour le meurtre de Laodamie, lapidée au pied des autels de Diane. *Voyez* LAODAMIE.

MILVINA, (*Muſiq. inſt. des anc.*) Quelques auteurs anciens parlent d'une flute ſurnomée *milvina*, ſoit parce qu'elle étoit faite d'un os de milan, ſoit parce que ſon ton, qui étoit fort aigu, reſſembloit au cri de cet oiſeau de proie. Feſtus dit que les flutes appelées *milvines*, avoient un ſon très-aigu. (F. D. C.)

MIMALLONIDES, ſurnom donné aux bacchantes, & dont on ne ſait pas préciſément l'étymologie. Quelques auteurs le tirent de *Mimas*, montagne d'Ionie, célebre par le culte de Bacchus: d'autres du mot grec μιμεῖσθαι, parce qu'elles imitoient les voyages & les conquêtes de Bacchus.

MIMAS, un des géans qui firent la guerre aux dieux. Il fut tué par le dieu Mars.

MIMAULI, acteur de *mimes* qui ſe faiſoient acompagner par des flutes.

MIMES, en grec μῖμοι, en latin *mimi*; c'eſt un nom commun à une certaine eſpece de poéſie dramatique, aux auteurs qui la compoſoient, & aux acteurs qui la jouoient. Ce nom vient du grec μιμεῖσθαι, *imiter*; ce n'eſt pas à dire que les *mimes* ſoient les ſeules pieces qui repréſentent les actions des hommes, mais c'eſt qu'elles les imitent d'une maniere plus détaillée & plus expreſſe. Plutarque (*Sympoſ., liv. VII*, probl. 8.) diſtingue deux ſortes de pieces *mimiques*; les unes étoient appelées ὑποθέσεις, le ſujet en étoit honête auſſi-bien que la maniere, & elles approchoient aſſez de la comédie. On nommoit les autres ὑπαίγμα; les bouſoneries & les obſcénités en faiſoient le caractere.

Sophron de Syracuſe, qui vivoit du temps de Xerxes, paſſe pour l'inventeur des *mimes* décens & ſemés de leçons morales. Platon prenoit beaucoup de plaiſir à lire les *mimes* de cet au-

tur ; mais à peine le théâtre grec fut formé, que l'on ne longea plus qu'à divertir le peuple avec des farces & des acteurs qui, en les jouant, repréſentoient, pour ainſi dire, le vice à découvert. C'eſt par ce moyen qu'on rendit les intermedes des pieces de théâtre agréables au peuple grec.

Les *mimes* plurent également aux Romains, & formerent la quatrieme eſpece de leurs comédies. Les acteurs s'y diſtinguoient par une imitation licentieuſe des mœurs du temps, comme on le voit par ces vers d'Ovide. (*Triſt.* 2. 515.) :

Scribere ſi fas eſt imitantes turpia mimos.

Ils y jouoient ſans chauſſure, ce qui faiſoit quelquefois nommer cette comédie *déchauſſée*; au lieu que dans les trois autres, les acteurs portoient pour chauſſure le brodequin, comme le tragique ſe ſervoit du cothurne. Ils avoient la tête raſée, ainſi que nos boufons l'ont dans les farces ; leurs habits étoient de morceaux de différentes couleurs, comme celui de nos arlequins. On appeloit cette ſorte d'habit *paniculus centunculus*. Ils paroiſſoient auſſi quelquefois ſous des habits magnifiques & des robes de pourpre ; mais c'étoit pour mieux faire rire le peuple, par le contraſte d'une robe de ſénateur avec la tête raſée & les ſouliers plats. C'eſt ainſi qu'arlequin ſur notre théâtre revêt quelquefois l'habit d'un gentilhomme. Ils joignoient à cet ajuſtement la licence des paroles & toutes ſortes de poſtures ridicules. Enfin, on ne peut leur reprocher aucune négligence ſur tout ce qui tendoit à amuſer la populace.

Leur jeu paſſa juſque dans les funérailles, & celui qui s'en aquitoit fut appelé *Archimime*. Il dévançoit le cercueil, & peignoit par ſes geſtes les actions & les mœurs du défunt : les vices & les vertus, tout étoit donné en ſpectacle. Le penchant que les *mimes* avoient à la raillerie, leur faiſoit même plutôt révéler dans cette cérémonie funebre, ce qui n'étoit pas honorable aux morts, qu'il ne les portoit à peindre ce qui pouvoit faire leur gloire.

Les applaudiſſemens qu'on donnoit aux pieces de Plaute & de Térence, n'empêchoient point les honêtes gens de voir avec plaiſir les farces *mimiques*, quand elles étoient ſemées de traits d'eſprit & repréſentées avec décence. Les poëtes *mimographes* des latins qui ſe diſtinguerent en ce genre, ſont Cneus Mathius, Decimus Laberius, Publius Syrus, ſous Jules-Céſar ; Philiſtion, ſous Auguſte ; Silon, ſous Tibere ; Virgilius Romanus, ſous Trajan ; & Marcus Marcellus, ſous Antonin. Mais les deux plus célebres entre ceux que nous nommons, furent Decimus Laberius & Publius Syrus. Le premier plût tellement à Jules Céſar, qu'il en obtint le rang de chevalier romain & le droit de porter des anneaux d'or. Il avoit l'art de ſaiſir à merveille tous les ridicules, & ſe faiſoit redouter par ce talent. C'eſt pourquoi Cicéron, écrivant à Trébatius, qui étoit en Angleterre avec Céſar, lui dit : *Si vous êtes plus long-temps abſent ſans rien faire, je crains pour vous les* mimes *de Laberius*. Cependant Publius Syrus lui enleva les applaudiſſemens de la ſcêne, & le fit retirer à Pouzole, où il ſe conſola de ſa diſgrace par l'inconſtance des choſes humaines, dont il fit une leçon à ſon compétiteur dans ce beau vers.

Cecidi ego : cadet qui ſequitur ; lapis eſt publica.

Il nous reſte de Publius Syrus des ſentences ſi graves & ſi judicieuſes, qu'on auroit peine à croire qu'elles ont été extraites des *mimes* qu'il donna ſur la ſcêne : on les prendroit pour des maximes moulées ſur le ſoque & même ſur le cothurne. (D. J.)

MIMOGRAPHUS. Gruter (104. 7.) raporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot, qui déſigne un auteur de *mimes*.

MINA, poids & monoie. *Voyez* MINE.

MINARI, menacer, préſager des événemens funeſtes ; expreſſion des aruſpices relative aux entrailles des victimes, *fibræ minaces*. (Virgil. *Georgic.* 1. 484.)

MINATIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *SABINUS*.

MINDIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

MINE de métaux ou de foſſiles. *Voyez* OR.

MINE de Moyſe, monoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie. Elle valoit 125 liv. monoie actuele de France, ſelon M. Paucton. Elle valoit, en monoie des mêmes pays,

2 $\frac{1}{2}$ grands ceſephs,
ou 2 $\frac{1}{2}$ onces d'or,
ou 5 dariques,
ou 15 tétraſtateres,
ou 30 diſtateres,
ou 40 hexadrachmes,
ou 60 tétradrachmes.

Voyez MONOIE & POIDS, pour connoître l'évaluation de Romé de l'Iſle.

MINE attique, poids & monoie des Grecs. Elle valoit, ſelon M. Paucton, en poids de France, $\frac{1}{100}$ de livre ; & en monoie du même pays, 100 liv. de France. Elle valoit, en poids & monoie des Grecs,

3 ſtateres d'or,
ou 100 drachmes.

MINE de Moyſe, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. Il valoit, en poids de France, ſelon M. Paucton, 1 livre $\frac{4}{10000}$. Il valoit, en poids des mêmes pays,

2 $\frac{1}{2}$ mines talmudiques,
ou 2 $\frac{1}{2}$ rotules,
ou 15 tétraſtateres,
ou 30 onces,
ou 40 hexadrachmes,
ou 60 tétradrachmes,
ou 240 drachmes.

MINE talmudique, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. Il valoit, en poids de France, ſelon M. Paucton, $\frac{4}{10000}$ de livres. Il valoit, en poids des mêmes pays,

1 $\frac{1}{10}$ rotule,
ou 6 $\frac{1}{2}$ tétraſtateres,
ou 12 $\frac{1}{2}$ onces,
ou 16 $\frac{2}{3}$ hexadrachmes,
ou 25 tétradrachmes,
ou 100 drachmes.

MINE (Petite), ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* ROTULE.

MINE italique, *pondo*, livre, poids des Romains. Il valoit, ſelon M. Paucton, en poids de France, $\frac{4}{10000}$ de livre. Il valoit, en poids romains,

12 onces,
ou 36 duelles,
ou 48 ſiciliques,
ou 72 ſextules,
ou 84 deniers de Papirius,
ou 96 deniers de Néroo,
ou 288 ſcripules,
ou 504 ſextans de Celſe,
ou 576 ſimplium,
ou 1728 ſiliques.

MINE, halimene, hémioe, cotyle, ſédaſa, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit $\frac{3}{10000}$ de pinte de France, ſelon M. Paucton (*Metrologie*).

MINEIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

MINÉIDES, ou les filles de Minias, étoient de Thebes; elles refuſerent de ſe trouver à la célébration des orgies, ſoutenant que Bacchus n'étoit pas fils de Jupiter; & pendant que tout le monde étoit occupé à cette fête, elles ſeules continuerent à travailler, ſans donner aucun repos à leurs eſclaves; marquant par-là, dit Ovide, le mépris qu'elles faiſoient de Bacchus & de ſes fêtes; lorſque tout-d'un-coup elles entendirent un bruit confus de tambours, de flutes & de trompetes, qui les étona d'autant plus qu'elles ne virent perſone. Une odeur de myrte & de ſafran ſe répandit dans leur chambre; la toile qu'elles faiſoient, ſe couvrit de verdure, & pouſſa des pampres & des feuilles de lierre. Le fil qu'elles venoient d'employer, ſe convertit en ceps chargés de raiſins, & ces raiſins prirent la couleur de pourpre qui étoit répandue ſur l'ouvrage. Sur le ſoir, un bruit épouvantable ébranla toute la maiſon; elle parut tout-à-coup remplie de flambeaux alumés & de milla autres feux qui brilloient de tous côtés: on entendit des hurlemens afreux, comme ſi toute la maiſon eût été remplie de bêtes féroces. Les *Mineides* éfrayées, allerent ſe cacher, pour ſe mettre à couvert du feu & de la lumiere; mais pendant qu'elles cherchent les endroits les plus ſecrets de la maiſon, une membrane extrêmement déliée couvre leur corps, & des ailes fort minces s'étendent ſur leurs bras: elles s'élevent en l'air par le moyen de ces ailes ſans plumes, & s'y ſoutienent; elles veulent parler, une eſpece de murmure plaintif eſt toute la voix qui leur reſte pour exprimer leurs regrets; en un mot, elles ſont changées en chauve-ſouris. Les partiſans du culte de Bacchus ne ceſſoient de répéter aux enfans ces contes abſurdes.

MINERVAL, honoraire que les écoliers de Rome payoient à leur maître le 3 janvier & le 19 de mars, pendant les fêtes de Minerve, qui étoient pour eux des jours de congé. Quelques philologues penſent que l'honoraire ſe payoit tous les mois, comme le dit Horace, *Ibant octonis referentes idibus æra*; & que le *minerval* étoit un préſent extraordinaire, une eſpece d'étrenne.

MINERVALES, fêtes que les Romains célébroient en l'honeur de Minerve. On en célébroit une le 3 janvier, l'autre le 19 mars, & elles duroient chacune cinq jours. Les premiers ſe paſſoient en prieres & en vœux qu'on adreſſoit à la déeſſe; les autres étoient employés à des ſacrifices & à des combats de gladiateurs: on y repréſentoit auſſi des tragédies; & les auteurs, par la lecture de divers ouvrages, y diſputoient un prix fondé par l'empereur Domitien. Pendant cette fête, les écoliers avoient vacances, & portoient à leurs maîtres des étrennes ou un honoraire nommé *minerval*. *Hoc menſe*, dit Macrobe, *mercedes exſolvebant magiſtris quas completus annus deberi fecit*; les Romains, toujours délicats dans leurs expreſſions, ayant donné à ce ſalaire ſi légitime un nom tiré de celui de la déeſſe des beaux arts.

MINERVE. „ Quoique l'égyptianiſme des Grecs, dit M. de Sainte-Croix, ſoit démontré par des preuves multipliées, cependant quelques auteurs en ont douté, & même l'ont nié, à l'égard de certaines divinités. Mosheim, entr'autres, n'a point voulu croire à l'identité d'Iſis & de *Minerve*. (*Not. ad Cudw. t. 1, p. 460-61.*) Il ſeroit étonant que cette derniere, étant la déeſſe tutélaire d'un pays qu'on appeloit *une autre Égypte* (*Ariſtophan. ap. Athen., l. IX, pag. 373.*), par la reſſemblance de ſon culte avec celui de cette célebre contrée, n'en eut pas tiré ſon origine. Je crois que ce ne ſera plus un problême, quand on aura lu le parallele ſuivant „.

„ *Minerve* eſt reconue par pluſieurs écrivains de l'antiquité (*Herod. l. II, c. 59, Plat. in Tim. p. 1043, Arnob., l. IV, p. 143.*), pour Iſis, honorée à Saïs, ſous le nom de *Neith*, c'eſt-à-dire, *ancienne* (comme le prouve la verſion cophte du Nouveau Teſtament, ainſi que le témoignage de Diodore, *l. I*,): auſſi fut-elle ſuppoſée avoir civiliſé le genre humain. (*Diod., l. I, §. 14; Stob. Eclog. phyſic. p. 124.*) *Minerve* retira de l'état de barbarie les peuples de l'Attique, & apprit aux Grecs l'art de bâtir les maiſons (*Appian. de Pifcat., l. II, v. 25; Lucian. Hermot., §. 20.*). Les loix furent établies par elle: c'eſt pourquoi Eſchyle met ces paroles dans ſa bouche, à l'occaſion du crime d'Oreſte: „ Écoutez mes loix, ô Athéniens, dans le premier jugement que vous allez rendre contre le meurtre. Cette aſſemblée „ ſera le tribunal perpétuel des enfans d'Égée; „ vous l'appélerez l'aréopage, &c. (*Eumenid. v. 684, &c.*) „.

„ La légiſlation eſt tout-à-la-fois la cauſe & l'effet de l'agriculture: ne ſoyons donc pas ſurpris que *Minerve* ait paſſé pour en avoir accéléré le progrès par ſes découvertes (*Ariſtid. in Minerv. p. 13.*). Mais ſa principale gloire eſt l'invention des arts: elle la devoit à Iſis, qui les protégea (*Diod. Sic., l. I, §. 15.*). Cette déeſſe repréſentée à Saïs aſſiſe, comme une femme qui ourdit (*Euſtath. ad Homer. Iliad., l. I, p. 31, ed. Rom.*), a donné lieu d'imaginer que *Minerve* avoit enſeigné cet art. Les amours de cette derniere déeſſe avec Vulcain, ſont l'allégorie de l'union des arts. Cette union doit ſon origine aux raports de *Neith*, ou Iſis, avec *Phtha*, le prototype de Vulcain (*Procl. in Tim. Plat. p. 30.*). Peut-être encore que la repréſentation de *Neith* avec la marque des deux ſexes (*Horapoll., l. I, §. 12.*), fit naître chez les Grecs cette fable „.

„ Suivant Plutarque, Typhon étoit repréſenté comme l'ennemi d'Iſis, à cauſe de ſon ignorance & de ſon obſtination dans l'erreur (*Plut. de Iſ. & Oſir., §. 2.*); en conſéquence, il explique le nom de la déeſſe égyptiene, par celui de *Science* (*Ibid. §. 60*): tous les genres de connoiſſances étoient du reſſort de *Minerve*; & ſans ſon ſecours, on ne pouvoit y faire aucun progrès. Les poëtes (*Catull. ad Com. Nep., v. 9; Ovid. Faſt. l. III, v. 833*); les philoſophes (*Procl. in Tim. Artemid. de Somm. l. II, §. 34*); & les artiſtes (*Pind. Olymp. VIII, Antiſtroph. III*), la regardoient comme leur divinité tutélaire „.

„ Platon croyoit que la muſique devoit ſon origine à un dieu ou à quelque homme divin, & que pour cette raiſon, les plus anciens chants étoient attribués à Iſis (*Plat. de Leg., l. II, p. 790*), conſidérée dans le *nome* d'Hermopolis, comme la premiere des muſes (*Plut. de Iſ. & Oſir., §. 3*). Le ſiſtre étoit un inſtrument de ſon invention avec lequel on la repréſentoit, cherchant ſur le bord du Nil, Oſiris ſon époux (*Euſeb. Prap. l. V. c. 7.*). Épicharme avoit introduit dans une de ſes pieces *Minerve*, armée, & acompagnant de la voix Caſtor & Pollux, qui jouoient de la flute (*Athen., l. IV, p. 184*), dont Apollon, ſelon Corinne, prit des leçons de la déeſſe *Plut. de Muſic., t. II, op. p. 1136.*). Pindare, en parlant de Midas, s'exprime en ces termes: „ Il s'eſt montré le premier dans cet art, que „ Pallas inventa, lorſque réuniſſant des roſeaux, „ elle y fit paſſer les plaintes éfroyables des au„ dacieuſes Gorgones (*Pyth. Od. XII, Strop. I.*)„. On faiſoit auſſi l'honneur à Minerve d'avoir inventé la lyre & la cithare (*Plin. l. XXXIV, c. 19*) „.

„ On a vu (article d'Isis) ce que l'art nautique devoit à Iſis, & qu'on portoit la figure d'un vaiſſeau à ſes fêtes. Cet uſage avoit été imité par les Grecs & par les Romains, dans celles de *Minerve*, qu'on croyoit avoir enſeigné la maniere de conſtruire les vaiſſeaux (*Maxim. Tyr. Diſſ. XXXVII, §. 8, Théon. ad. Arat. ed. Morel, p. 41, Tertull. de Spect., c. 8.*). Celui ſur lequel Danaüs enfuit d'Égypte, & le fameux navire Argo, paſſoient également pour ſes ouvrages (*Hygin. Fab. CLXVIII, CCLXXVII, Apollon. Argon., l. I, v. 551, &c.*) „.

„ Iſis, ſurnomée *Neith*, préſidoit à la guerre (*Procl. in Tim. Plat., p. 30*); & le ſcarabée, animal emblématique, qui déſignoit, dans l'écriture hiéroglyphique, un ſoldat (*Ælian. de Anim., l. X. c. 15; Plut. de Iſ. & Oſir., §. 10*), étoit le ſymbole de cette déeſſe (*Horapoll. l. I., c. 13*). On ſait que la guerre étoit du département de *Minerve*, & qu'elle préſidoit à tous les exercices militaires „.

„ Saïs reconoiſſoit *Neith* pour ſa fondatrice (*Plat. in Tim., p. 1043*), comme Athènes, *Minerve*-Pallas, pour la ſienne. Les poëtes grecs appelent ſouvent cette derniere ville la cité de Pallas (*Eurip. Med., v. 771*), & l'Attique, la terre de Minerve (*Æſchyl. Eumend., v. 922, Ariſtoph. Nub. v. 299, &c.*). Enfin, on célébroit à Saïs la fête d'Iſis avec des cérémonies peu différentes de celles que les Athéniens pratiquoient en l'honneur de *Minerve* (*Herod., l. II., c. 6, & Marsham, Chron., p. 228, ed. Lipſ.*)„. (Article tiré des *recherches ſur les myſteres du paganiſme*, de M. de Sainte-Croix.) „

Minerve étoit la déeſſe de la ſageſſe & des beaux arts. Les anciens ont beaucoup varié ſur l'origine de cette divinité; ils en ont même compté pluſieurs qui ont porté ce nom. Cicéron en compte cinq: la premiere, qui fut mere d'Apollon; la ſeconde, fille du Nil, honorée en Égypte par les Saïtes; la troiſieme, celle qui fut engendrée de Jupiter, par Jupiter même; la quatrieme, fille de Jupiter & de Coriphe ou Corie, une des océanides que les Arcadiens regardoient comme l'inventrice des quadriges; la cinquieme, fille de Pallas, qui tua ſon pere, parce qu'il voulut la violer. Pauſanias parle encore d'une *Minerve*, fille de Neptune & de Tritonis, nymphe

du

du lac Triton. Les Lybiens qui habitoient autour de ce lac, célébroient tous les ans une fête ſolemnele en l'honeur de *Minerve*, pendant laquelle les filles ſe partageoient en deux bandes, ſe batoient à coups de pierres, de bâtons, & regardoient comme de fauſſes vieeges celles qui mouroient de leurs bleſſuces.

Mais la plus connue, & celle que les poëtes ont le plus chantée, eſt celle qui naquit de Jupiter ſans mere. Il la conçut dans ſa tête, ſans autre ſecours que celui de ſa propre puiſſance. Quelques auteurs ont dit, cependant, qu'il ne la conçut pas, mais qu'il la conſerva ſeulement dans ſes entrailles, & la fit paſſer dans ſa tête, quand il eut dévoré Métis, qu'il avoit lui-même rendue enceinte de *Minerve*. (*Voyez* MÉTIS). Les douleurs de la groſſeſſe lui donnerent tant d'humeur & d'inquiétude, que le ciel fut ſouvent dans de grandes alarmes. Ce fut bien pis, quand les douleurs de l'enfantement le ſaiſirent; il fallut que Vulcain, pouc le ſoulagec, lui fendit la tête d'un coup de hache. Cette dangereuſe opération obligea le nouvel acouché de gardec le lit pendant pluſieurs jours. Ces douleurs ne ſont point ſurprenantes, puiſqu'il acoucha d'une grande fille qui ſortit de ſon cerveau armée de pied en cap, & qui à l'inſtant de ſa naiſſance, ſe mit à danſer la famenſe danſe pyrrhique: elle eut cependant un noucicier nommé Alalcoménée.

La diſpute de *Minerve* avec Neptune eſt le trait le plus fameux de ſon hiſtoire. Ces deux divinités ſe diſputoient la gloire de donner le nom à la ville d'Athênes. Les dieux ordonerent que celui qui feroit un meilleur préſent aux hommes, auroit cet avantage. Neptune frapa le rivage de ſon trident, & en fit ſortir un cheval. (*Voyez* ARION.) Mais *Minerve* produiſit l'olivier, & remporta la victoire. L'aréopage céleſte ayant jugé que la paix, dont l'olivier eſt le ſymbole, vaut mieux que la guerre, à quoi le cheval eſt propre. Elle nomma la ville, du nom d'*Athena*, ſous lequel elle étoit connue en Égypte.

Minerve conſerva ſcrupuleuſement ſa virginité; elle fut cependant ataquée par Vulcain, & Erycthonius naquit des éforts inutiles de ce dieu. (*Voyez* ERYCTHONIUS.) Il y a cependant des auteurs qui ont prétendu qu'elle ne fut pas toujours cruele: ils diſent qu'elle fut ſenſible aux charmes du ſoleil, qu'elle pouſſa même la foibleſſe juſqu'à ſoufrir qu'il la rendît mere des Telchines.

Pluſieurs villes ſe diſtinguerent dans le culte qu'elles rendirent à *Minerve*, entr'autres Athênes & Rhodes. Cependant Saïs en Égypte le diſputoit à toutes les autres villes du monde; & cette déeſſe y avoit un temple magnifique. Les Rhodiens s'étoient mis ſous la protection de *Minerve*; & l'on dit que le jour de ſa naiſſance, on vit tomber dans cette ville une pluie d'or. Mais enſuite, piquée de ce qu'on avoit oublié de porter du feu dans un de ſes ſacrifices, elle abandona le ſéjour de Rhodes, pour ſe donner toute entiere à Athênes. On lui dédia dans cette ville un temple magnifique; & on y célébra en ſon honeur des fêtes, dont la ſolemnité attiroit à Athênes des ſpectateurs de toute la Grece. *Voyez* PANATHÉNÉES.

Minerve eſt ordinairement repréſentée le caſque en tête, tenant une pique d'une main, & un bouclier de l'autre, avec l'égide ſur la poitrine. Ses ſtatues étoient anciénement aſſiſes, dit Strabon: c'étoit la maniere la plus ordinaire de la repréſenter. On en voit en effet pluſieurs aſſiſes. Les animaux conſacrés à cette déeſſe étoient principalement la chouete & le ſerpent, qui acompagnent ſouvent ſes images. C'eſt ce qui donna lieu à Démoſthenes, envoyé en exil par le peuple d'Athênes, de dire que *Minerve* ſe plaiſoit dans la compagnie de trois vilaines bêtes, le ſerpent, la chouete & le peuple.

Voici les principaux ſurnoms de *Minerve*, dont la plupart ſont pris des lieux où elles étoit honorée d'un culte particuliec.

Agoræa. Un temple lui étoit conſacré à Lacédémone ſous cette dénomination, que portoit auſſi Mercure. *Voyez* AGORÆUS.

Ajantis, ou *Aoantis*, ſurnom d'une ſtatue de *Minerve* élevée à Mégare par Ajax, fils de Télamon.

Alalcoménie. *Voyez* ce mot.

Alcides. Tite-Live (42. 51.) dit que les Macédoniens donnoient ce ſurnom à *Minerve*, ſans que l'on en ſache la raiſon.

Aloa. *Voyez* ce mot.

Ambulia. *Voyez* AMBULIE.

Anemotis, ou des-vents. Minerve avoit à Mothone un temple & une ſtatue élevés ſous cette dénomination, relative aux oragas & aux tempêtes dont ils croyoient qu'elle avoit délivré cette ville.

Apaturiene, ou trompeuſe. Dans l'île Sphéria, près de Trézene, Æthra, veuve de Sphérus, cocher de Pélops, éleva un temple à *Minerve* ſous cette dénomination, en mémoire de la victoire de Pélops.

Area, qui apaiſe. Oreſte, abſous dans l'aréopage par le ſecours de *Minerve*, lui éleva un autel ſous cette dénomination.

Aſia. Caſtor & Pollux, revenus de l'expédition de la Colchide, éleverent un temple à *Minerve-Aſia*, ou d'Aſie.

Axiopoena, ou la vengereſſe; Hercules s'étant vengé d'Hippocoon, dédia dans la Laconie un temple à *Minerve* ſous cette dénomination.

Auxiliaire. Plutarque dit que Caſſius Brutus ſe retira à Rome dans le temple de *Minerve-Auxiliaire*.

Caſia, aux ieux bleus.

Capita. Ovide (*Faſt.* 3. 835.), parlant du temple de *Minerve-Capita*, qui étoit placé au bas du mont Cœlius, parle ainſi de l'origine de ce ſurnom:

Nominis in dubio causa est: capitale vocamus
Ingenium solers: ingeniosa dea est.
An quia de capitis fertur sine matre paterni
Vertice cum clypeo prosiluisse suo?
An quia perdomitis ad nos captiva Phaliscis
Venit, & hoc signo syllaba prima docet?
An quod habet legem, capitis qua pendere pœnas
Ex illo jubeat furta reperta loco?

Catuliana. Statue de *Minerve*, ouvrage d'Euphranor, placée au bas du capitole par Q. Lutatius Catulus.

Celeutheia, ou du-chemin, surnom donné par Ulysse à *Minerve*, après qu'il eut vaincu à la course sur un chemin les amans de Pénélope.

Chalcidica, *Chalcioeca*, } *Voyez Chalcioeca*.

Chalinite. *Voyez* ce mot.

Ciffaa ou de lierre, surnom d'une statue célebre de *Minerve*, placée dans la citadelle à Corinthe.

Corie. *Voyez* ce mot.

Coryphasia, ou sortie de la tête. *Minerve* étoit ainsi nommée dans son temple de Pylos.

Cranée, ou des montagnes, ou sauvage, surnom de *Minerve* chez les Elatéens.

Cydonia, de Cydonia en Crete.

Cyparissia, de Cyparissa dans le Péloponese.

Hippia. *Voyez* ce mot.

Hippolaïs, d'Hippola, ville située près du promontoire Ténaee, détruite au temps de Pausanias.

Hospitaliere, surnom de *Minerve* à Lacédémone.

Hygia, ou *Medica*. *Voyez* Hygie.

Ithonia, *Ithoniá*, } d'Ithome en Thessalie.

Larissea, des bords du fleuve Larisse, entre l'Achaïe & l'Elide.

Lemniene, surnom d'une statue de *Minerve* élevée par des Lemniens dans la citadelle d'Athènes.

Littorea (*Stat. Achilleid.* 1. 285.), qui aime à être adorée sur les rivages.

Machinatrix. *Minerve* étoit adorée dans l'Arcadie sous cette dénomination, comme auteur des bons conseils, & créatrice des arts.

Mere. Les Eléens firent vœu d'élever un temple à *Minerve*, si elles devenoient meres aussi-tôt qu'elles entreprendroient de réparer les pertes que leur patrie avoit essuyées, par les guerres. Leur vœu fut acompli, & *Minerve* en reçut le surnom de *Mere*.

Memor, qui se ressouvient des prieres, qui les exauce. On lit cette inscription dans Gruter (1067. 4.):

MINERVÆ. MEMORI. TULLIA. SUPERIANA.
RESTITUTIONE. FACTA. SIBI. CAPILLORUM.

Narcæa. *Voyez* ce mot.

Onca, ou *Onga*. *Voyez* ce mot.

Ophthalmitès, aux bons yeux. Lycurgue ayant eu un œil crevé par Alcandre, ennemi de ses loix, se retira dans un village où les Lacédémoniens accourus le défendirent des attaques d'Alcandre. Le législateur reconoissant éleva un temple à *Minerve*, qui avoit conservé son second œil.

Ὀξυδερκὴς, qui voit clair. Diomede éleva dans les environs de Corinthe un temple à *Minerve* sous cette dénomination, en reconoissance de ce qu'elle avoit dissipé le nuage qui l'envelopoit dans son combat devant Troye.

Pœmene. *Voyez* ce mot.

Pallas. Ce nom fut donné à *Minerve*, après qu'elle eut tué le titan Pallas.

Panachaïs, de tous les Grecs, ou favorable à tous les Grecs. Près de Laphria *Minerve* avoit un temple & une statue sous cette dénomination.

Pania. À Corinthe on voyoit une statue de *Minerve-Pania*.

Pareia. Une statue de *Minerve* placée près de Sparte portoit ce nom. Signifieroit-il aux belles joues?

Minerve-aux-plongeons, ou *Aethyia*, nom d'un écueil près de Mégare.

Poliade. *Voyez* ce mot.

Poliuchus, qui conserve les villes: synonyme du précédent.

Promachorma, ou la premiere au combat.

Πρόνεως, des vestibules, surnom de *Minerve* & de Mercure relatif aux hermathenes.

Saïtide, ou de Saïs en Égypte.

Salpinga, ou *Minerve*-trompete. Hégélaüs, fils de Tyrrhenus, à qui Hercule & une lydienne, avoient donné le jour, inventa la trompete, & fit honeur de cette invention à *Minerve*, en lui consacrant un temple sous le nom de *Minerve*-trompete.

Sthenias, puissante.

Sunias, de Sunium.

Telchinie, bâtie par les Telchines. *Voyez* ce mot.

Tritonia. *Voyez* Égide.

Eschile (*Eumenid.* v. 830) lui donne l'épithete de porte-clefs, Κλειδοῦχος, à cause que cette déesse connoissoit seule l'endroit où Jupiter cachoit le clef du cabinet qui renfermoit son redoutable foudre.

Le surnom *Musica* fut donné à *Minerve*, parce qu'elle avoit inventé les flutes. Elle en tient deux sur un bas-relief de la Villa de Belvédere à Frescati, sur une pâte antique de la collection de Stosch (p. 63. no. 222.), & dans le dessein

d'une peinture des thermes de Titus (*Monum. inedit.* n°. 15.). Mais elle renonça à cet inſtrument, parce que ſon uſage lui faiſoit trop enfler les joues.

Pallas étoit priſe pour la providence ou la prévoyance: de là vinrent ſon ſurnom Πρόνοια, & l'inſcription Προνόας Ἀθηνᾶς, à Pallas prévoyante, que l'on voyoit ſur ſes temples de l'Iſle de Délos (*Herodot.* l. c. 92.), & de Delphes. (*Diodor. Sicul. l. 11.*).

Le ſurnom *Colocaſia* donné à *Pallas*, eſt formé, ſelon Paulmier, des mots κωλὸς & κάλυξ, manteau de feûtre court. On le voit, à quelques ſtatues de *Pallas*, tenir lieu d'égide.

On voit ſur une ſardoine de la collection de Stoſch, *Minerve* ſalutaire, *ſalutarifera*, ou *medica*, marchant précédée d'un ſerpent. Ce qu'elle a de particulier, eſt une eſpece de *parazonium* qu'elle porte au côté gauche; la garde en eſt couverte par le bouclier qu'elle porte ſur les épaules. On trouve auſſi *Minerve* avec un *parazonium*, dans trois empreintes de pierres gravées de la même collection. Quelquefois cette déeſſe eſt repréſentée tenant deux piques. Winckelmann penſe que *Minerve*, appelée ζωστηρία, *accingens ſe*, c'eſt-à-dire, qui s'arme, étoit repréſentée ainſi; car comme le caſque & l'égide étoient ſon ermure ordinaire, il ſelloit donc que lorſqu'elle étoit appelée ζωστηρία par excellence, elle eût outre ſon armure quelque choſe de particulier, qui peut evoir été le *parazonium*. Il ſe peut auſſi que *Minerve* ζωστηρία ſoit la même qui eſt appelée σφενδόνη par Lucien. Il faut pourtant avouer qu'on confond ſouvent *Minerve* & Bellone: & la notre, ſans le ſerpent, ſeroit priſe pour Bellone, de même que les trois pierres ſuivantes de la même collection, par raport aux ermures ſur leſquelles elle poſe ſon bouclier; car les trophées ſemblent convenir plutôt à Bellone qu'à *Minerve*. La prétendue Bellone de quelques médailles eſt un peu équivoque, & n'a point d'attributs aſſez diſtinctifs: la déeſſe qui paſſe pour Bellone dans *Beger*, eſt dans la même atitude que *Minerve*, ſur les médailles de Pyrrhus.

Dans la même collection eſt gravée ſur une cornaline, *Minerve* debout, epuiée contre une colonne, donnant à Eſculape, qui eſt aſſis devant elle, le bâton autour duquel le ſerpent eſt entortillé.

Sur une cornaline ſciée d'un ſcarabée, dans la collection de Stoſch, paroît *Minerve*, vue de face, debout à côté d'un autel, ſur lequel il y a deux feux elumés; elle tient une victoire ſur la main gauche. La mythologie nous enſeigne que *Minerve* communique l'immortalité & la divinité à la fille de Pallante, qui étoit fils de Lycaon, & qu'elle lui donne le nom de *Victoria*; on prétend qu'elle avoit été élevée avec *Minerve*. On la trouve encore avec la victoire ſur des monumens étruſques. La pique qu'elle tient de la main droite eſt toute formée de globes à pen près comme les *broches* ou apuis de Diane d'Épheſe. La gravure de cette cornaline paroît être très-antique. On y reconoît *Minerve-Victoria*, ou Νίκη, des Athéniens.

Il eſt très-difficile d'expliquer la *Minerve* en marbre de la ville Albani, qui eſt toute couverte d'un voile ou d'une draperie. On ne peut la reconoître qu'à ſon air, ſon caſque & ſon bouclier, qu'on eperçoit à travers le voile. Si ce n'eſt pas le *Minerve* appelée Πλυντηρία, dont les Athéniens couvroient la ſtatue pendant certaines fêtes, le ſavant Winckelmenn croit qu'elle ſera toujours un problême inſoluble.

Minerve-Ergané, ou laborieuſe, avoit été adorée la premiere fois ſous ce nom par les Athéniens. Les Spartiates lui éleverent enſuite un temple à Theſpia en Béotie. La ſtatue de Plutus étoit placée auprès de celle de *Minerve-Ergané*. Le coq étoit conſacré à *Minerve-Ergané*. Nous epprenons ces détails de Pauſanias.

Pallas & Diane, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art.*, *l.* 4, *ch.* 2), ſont toutes deux armées de traits redoutables, toutes deux ont leur blonde chévelure nouée par-deſſus la tête, & ſont toujours d'un maintien grave. *Pallas*, ſelon l'idée que nous en donne Stace, eſt ſur-tout l'image de la pudeur virginale. Exempte de toutes les foibleſſes de ſon ſexe, elle a vaincu l'amour. Les ieux de *Pallas* ſemblent expliquer la dénomination que les Grecs & les Romains donnoient à la prunelle de l'œil: ceux-ci l'appeloient *Pupilla*, jeune fille, & ceux-là κόρη, qui a la même ſignification. Cette déeſſe a les ieux moins ceintrés & moins ouverts que Junon; elle ne porte point le tête haute, & ſes ieux ſont baiſſés, comme ceux d'une perſone enſévelie dans une douce méditation. Le contraire de cette atitude paroît dans les têtes de *Roma*, qui, en qualité de dominatrice de tant d'empires, annonce dans ſon maintien une confiance royale, & qui eſt coëfée d'un caſque, ainſi que *Pallas*. Je remarquerai ici que la configuration de *Pallas* ſur les médailles greques en argent de la ville de Velia en Lucaine, où elle porte des ailes aux deux côtés de ſon caſque, nous offre exactement le contraire de ce que j'ai dit des ſtatues & des buſtes de cette déeſſe; car ſur ces monumens elle a de gands ieux, & elle porte ſes regards en avent ou en haut. Ses cheveux etachés ordinairement fort bas derriere le tête, deſcendent par étage en longues boucles par deſſous le ruban qui les noue. C'eſt de cette coefure particulere que *Pallas* paroît avoir reçu le ſurnom peu connu de πυραυκλίγματα. Pollux explique ce mot par ἀναυκλίγματα, ce qui ne rend pas l'idée plus claire. Vrai-ſemblablement cette épithete fait alluſion à ces ſortes de cheveux, dont la maniere de les nouer expliqueroit l'écrivain en queſtion. Comme cette déeſſe a coutume de porter ſes cheveux plus longs que les autres divinités, il ſe peut

qu'on ait pris occaſion de là de jurer (*Tibull. I, Eleg.* 4-22.) par ſes cheveux. Il n'eſt pas ordinaire de voir *Pallas*, la main droite poſée ſur ſa tête ſurmontée d'un caſque, aſſiſe à côté de Jupiter ſur le faîte du temple de ce dieu. Elle eſt ainſi figurée ſur un bas-relief du Capitole, repréſentant un ſacrifice de Marc-Aurele. On la voit encore de même ſur un médaillon d'Hadrien, dans la bibliotheque du Vatican „.

Minerve emprunta le caſque de Pluton, qui rendoit invitible (Ἀϊδος κυνεην), lorſqu'elle ſe plaça ſur le char de Diomede, à côté de ce héros, pour combatre le dieu Mars. (*Iliad. E. vers* 845.)

Le caſque de *Minerve* eſt ordinairement ſurmonté d'un panache garni de crins; car c'étoit ainſi qu'on les portoit dans les ſiecles héroïques. (Γοργόπωμα αφρὸς, dit Sophocle, *Antigon. v.* 117.) C'eſt ainſi qu'il eſt figuré ſur les médailles & les pierres gravées.

Une belle *Pallas* de la Villa Albani, porte pour ajuſtement de tête, au lieu de caſque ordinaire, la peau d'une tête de chien; de maniere que le muſeau ſupérieur avec les dents tombe ſur le front de la déeſſe.

Sur un grand vaſe de marbre de la Villa Albani, on voit *Pallas* chaſſereſſe, coëffée d'un chapeau: on ſait que cette déeſſe aimoit auſſi la chaſſe.

„ Les monumens les plus conſidérables, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, liv. IV, ch.* 6.), & l'on peut dire les ſeuls qu'il y eut à Rome du temps du haut ſtyle, ſont, autant que j'en puis juger, la *Pallas* de la Villa Albani (ſtatue qu'il ne faut pas confondre avec la *Pallas* du premier ſtyle, qui s'y trouve auſſi), enſuite la Niobé avec ſes filles de la Villa Medicis. La *Pallas* eſt digne des grands ſtatuaires de ce temps, & le jugement que nous en portons peut être d'autant plus juſte que nous en voyons la tête dans toute ſa beauté primitive: elle eſt d'une ſi belle conſervation, qu'elle n'a pas éprouvé la moindre altération, & elle eſt auſſi pure, auſſi brillante que ſi elle ſortoit des mains de l'ouvrier. La tête de cette figure, indépendamment de la haute beauté dont elle porte l'empreinte, a les caracteres que nous avons aſſignés à ce ſtyle, & décele une ſorte de dureté plus aiſée à ſentir qu'à décrire. On déſireroit dans ſa phyſionomie une certaine grâce qu'on auroit pu lui donner par un trait plus arondi & plus moëlleux; & c'eſt ſans doute là cette grâce que Praxitele, dans l'âge ſuivant de l'art, ſut imprimer à ſes figures. Niobé & ſes filles doivent être regardées comme des monumens inconteſtables du haut ſtyle. Mais les figures de ce fameux groupe ne portent pas la marque diſtinctive de ce ſtyle, cette dureté apparente qui caractériſe la *Pallas* antique, & qui fixe ſon âge „.

Cette *Pallas* de la Villa Albani, que Winckelmann a publiée avant la reſtauration dans ſes monumens de l'antiquité, lui paroît être la plus ancienne ſtatue de ce ſtyle. Le tour du viſage & les formes des parties y ſont traités de façon que ſi la figure étoit de baſalte, on la croiroit de fabrique égyptiene. La tête de cette antique eſt parfaitemenr ſemblable aux têtes de femme qui ſe trouvent ſur les anciens médailles greques: du reſte, on pouroit y trouver auſſi le ſtyle étruſque.

À l'une des belles ſtatues de *Pallas*, conſervées à la villa Albani, la levre inférieure avance inſenſiblement, pour mieux rendre l'air de gravité qui convient à cette déeſſe.

Les artiſtes doivent obſerver ſoigneuſement de ne pas mettre ſur le bouclier de *Minerve* la tête de Méduſe avant le temps de la fable de Perſée. Le graveur d'une ſardoine de Stoſch a ſuivi cette maxime, &, dans la guerre des titans, il n'a mis qu'un cheval ſur le bouclier de *Minerve*. Cet attribut pouroit la faire reconoître pour *Minerve Hippia*; mais cette dénomination ne lui fut donnée qu'après le combat avec les titans, ſelon la tradition qu'en a conſervée Pauſanias. Il faut donc, par conſéquent, que ce cheval ſoit Pégaſe, qu'elle avoit dompté, & que l'on voit quelquefois ſur ſon caſque, comme dans une médaille de Cyrene; parce que la fable veut que *Minerve-Hippia* ou *Équeſtre* ſoit née en Afrique. C'eſt dans ce ſeul ſens que le cheval que nous trouvons dans ce fragment, peut s'acorder avec le combat des géans.

La *Minerve* étruſque portoit des ailes, non ſeulement aux épaules, mais encore aux pieds, comme on le voit dans l'Étrurie de Demſter (*tab.* 100. *& Mus. Etruſc. t.* 35.), & dans Cicéron (*de natura deor. l.* 3.).

C'eſt donc bien à tort qu'un écrivain anglois a dit qu'on ne trouve point de *Minerve* ailée, & qu'aucun auteur n'a parlé de cet attribut.

Minerve foudroie les titans ſur des médailles de Phaſelis en Lycie (*Pellerin, t. II, Pl.* 69.), & ſur des pierres gravées de la collection de Stoſch (*p.* 51.).

On voit ſur une cornaline de Stoſch *Minerve* debout, tenant de la main gauche ſa lance & ſon bouclier, & ſur la main droite une chouete; telle qu'une petite figure de bronze de la galerie du collége de Saint Ignace à Rome. Pauſanias a fait mention d'une ſtatue de *Minerve* qui tenoit une corneille ſur ſa main. La corneille étoit anciénement ſon ſymbole; mais depuis que cet oiſeau eut accuſé les filles de Cécrops, *Minerve* la chaſſa, & prit la chouete à ſa place.

Caylus publiant une *Minerve* portée ſur un char, avec une chouete poſée ſur ſa lance, dit: „ Les monumens de tous les genres nous repréſentent ſouvent les chars conſacrés à la courſe, ou deſtinés à la guerre. Mais la chouete poſée ſur la haſte, offre ici une ſingularité agréable pour la compoſition, & qui peut nous fournir des conjectures heureuſes ſur l'objet de ce monu-

ment. En effet, elle prouve au moins que la divinité qui parcourt les airs ſur ſon char, n'eſt point Pallas ni Bellone, mais *Minerve*, &, ſelon les apparences, *Minerve* d'Athènes. En la voyant ainſi armée contre ſon ordinaire, on pouroit croire qu'un très-vif intérêt l'anime, & qu'elle prend une très-grande part à l'action qu'on veut repréſenter (*Caylus*, 2, *Pl.* 42, n°. 1.) ».

Les mers formoient l'empire de *Pallas*, ainſi que celui de Neptune. C'eſt elle qui apprit aux Grecs à conſtruire le premier navire (*Ariſtid. Orat. in Pallad. p.* 28. *p.* 23.). Elle ſouleve, dans Homere (*Odyſſ.* E. *v.* 109 & 383.) les flots contre la flote des Grecs à leur retour de Troye, & elle les apaiſe pour ſauver Ulyſſe. Auſſi voit-on au palais Roſpiglioſi de Rome, ſa ſtatue avec un monſtre marin à ſes pieds. Winckelmann croit qu'elle repréſente cette *Minerve* à qui l'on attribuoit une eſpece de puiſſance ſur la mer, que l'on ſculptoit aux proues des vaiſſeaux, & que l'on portoit à Athènes en proceſſion le long du rivage de la mer.

Il y avoit auſſi ſur le promontoire de Miſene une *Minerve*, à laquelle les mariniers qui venoient d'Alexandrie rendoient un culte particulier, en faiſant des libations de vin. Cette ſtatue devoit ſans doute être diſtinguée par quelqu'attribut relatif à la mer; & l'on pouroit la reconoître dans la ſtatue du palais *Roſpiglioſi*.

Dans une peinture des thermes de Titus (*Monum. inedit. n°.* 18.), la tunique courte de *Pallas* eſt gorge-de-pigeon; celle qui eſt au deſſous eſt couleur de feu, quoiqu'elle ſoit ordinairement bleue. Sa ceinture eſt de couleur de laque; & le cimier de ſon caſque, rouge comme ſa tunique de deſſous. En général, le rouge convient à cette divinité guerriere.

Vulcain obtint les faveurs de *Pallas*, qu'il avoit ſollicitées long-temps ſans ſuccès. (*Hygin. Fab.* 146. *Tzetz. Schol. Lycophron. p.* 16. *a. l.* 31.)

Ce fut *Pallas* qui plaça une courone de laurier ſur la tête de Jupiter vainqueur des Titans (*Diodor. apud Tertull. de coron. milit. p.* 124. *E.*), après l'avoir aidé à les foudroyer. On voit au Muſeum du collège romain une *Minerve* ciſelée ſur un vaſe d'argent, qui lance la foudre ſur Encelade. On voit *Minerve* repréſentée de même ſur une pierre gravée de la collection de Stoſch (*p.* 51.).

Sur un bas-relief de la villa Albani, publié dans les *Monuments inedits*, *n°.* 111, qui repréſente les noces de Thétis & de Pelée, & où les dieux vienent offrir des préſens aux nouveaux époux, on voit *Pallas* qui porte un caſque & une lance. Sur une peinture antique (*Ibid. n°.* 113.), *Pallas* offre à Pâris, pour en obtenir la pomme, un bandeau royal de pourpre, comme le ſymbole de la ſouveraine puiſſance.

Le ſuffrage favorable à Oreſte, que *Pallas* donna pour départager l'aréopage ſur le ſort de cet illuſtre infortuné (*Æſchyl. Eumenid. v.* 588. 688. 738.), fait le ſujet de pluſieurs monumens antiques, entr'autres d'un bas-relief du palais Giuſſiniani, d'un fragment de camée de la collection de Strozzi, & d'un beau vaſe d'argent trouvé dans le port d'Anzio. (*Monuments inedits*, *n°.* 151.)

Une cornaline de Stoſch offre *Minerve* & Mars debout l'un auprès de l'autre. Leurs ſtatues étoient placées de cette maniere à Coronée en Béotie (*Strab. l. IX. p.* 631.), pour une raiſon myſtérieuſe, comme prétendoient les habitans de ce pays, mais que l'on ne nous a point révélée.

Domitien fit bâtir un temple à *Pallas* dans le *forum* du Palladium: ſa friſe, deſſinée & gravée par Bartoli, ſe trouve dans ſon Recueil de bas-reliefs antiques. La figure de *Pallas*, de grandeur naturele, & exécutée de ronde-boſſe, eſt placée au milieu & au deſſus de l'entablement des colonnes. Cette figure perd par la proximité dans laquelle on la voit, aujourd'hui que le pavé eſt élevé juſqu'au milieu des colonnes, & elle ne ſemble qu'ébauchée en la comparant aux décorations entaillées de l'entablement.

MINERVIUM, temple conſacré à Minerve. Il y en avoit un célebre à Rome, près du mont Cœlius, où elle étoit adorée ſous le non de *Minerva-capita*. Ovide (*Faſt.* 3. *v.* 835.) rend pluſieurs raiſons de ce ſurnom; mais aucune n'eſt ſatisfaiſante.

MINES. *Voyez* OR.

MINICULATOR, enlumineur, eſclave qui écrivoit en rouge les titres des loix, qui employoit le *minium* dans les livres.

MINISTERIUM, bufet & vaſes dont il étoit rempli.

MINIUM. Le véritable *cinnabre*, ſelon Pline, étoit le *ſang-dragon*, tiré de l'Ile de Dioſcoride; & le *minium* étoit, ſelon le même auteur, le *cinnabre* ordinaire, tiré des mines de mercure; c'étoit celui que les Romains employoient. On apportoit cependant à Rome du véritable *minium*. C'étoit une préparation de plomb calciné, que l'on vendoit pour le *minium* natif ou *cinnabre*.

Les peintres s'en ſervoient chez les anciens pour leurs travaux, & les chirurgiens pour les emplâtres; cependant ils le confondoient avec le *cinnabre*; & Dioſcoride particuliérement (*v.* 109.) dit que le *minium* ſe tiroit d'une mine d'Eſpagne. Il eſt évident qu'il veut parler du *cinnabre* d'Almaden en Eſpagne.

Les empereurs romains affectoient la couleur ronge, comme un attribut excluſif de la ſouveraineté: c'eſt pourquoi les inſenſés Caligula & Néron firent fâbler le cirque avec du *minium*, pour annoncer qu'ils donnoient les ieux.

On peignoit en rouge avec du *minium* les ſtatues des dieux dans les grandes ſolemnités (*Eclog* 10. 27.), & ſouvent auſſi pour empêcher la carie du bois des ſtatues.

C'étoit auſſi avec du *minium* que l'on peignoit les bâtons ſur leſquels on rouloit les livres. L'on faiſoit des corrections ſur les livres avec de l'encre rouge.

Enfin les triomphateurs ſe barbouilloient avec du *minium*, pour ſe donner un air plus martial. C'étoit l'uſage des Éthiopiens, mais réſervé pour leurs chefs.

MINOS, roi de Crete, étoit fils de Jupiter & d'Europe. Il gouverna ſon peuple avec beaucoup d'équité & de douceur. Les loix qu'il donna aux crétois l'ont toujours fait regarder comme un des plus grands légiſlateurs de l'antiquité. Pour donner plus d'autorité à ſes loix, il ſe retiroit ſouvent dans un antre, où il diſoit que Jupiter ſon pere les lui dictoit: il n'en revenoit jamais qu'il n'en raportât quelque nouvele loi. La ſageſſe de ſon gouvernement, & ſur-tout ſon équité, lui ont fait donner, après ſa mort, par les poëtes, la fonction de juge ſouverain des enfers. *Minos* étoit regardé proprement comme le préſident de la cour infernale; & les deux autres juges, Éaque & Radamanthe, n'étoient pour ainſi dire que ſes aſſeſſeurs. *Voyez* JUGES DES ENFERS. Homere nous le repréſente avec un ſceptre à la main, aſſis au milieu des ombres dont on plaide les cauſes en ſa préſence. Virgile dit qu'il tient à la main & qu'il remue l'urne fatale où eſt renfermé le ſort de tous les mortels: il cite les ombres muetes à ſon tribunal; il examine leur vie, & recherche tous leurs crimes. On lui reproche cependant une faute qui occaſiona un des douze travaux d'Hercule. Il avoit négligé de ſacrifier à Neptune un taureau qu'il lui avoit promis. Ce dieu, pour l'en punir, envoya un taureau furieux qui ſouffloit le feu par les narines, & qui ravageoit les états de *Minos*. Hercule le prit en vie.

L'hiſtoire diſtingue deux *Minos*, dont le premier étoit fils de Jupiter, ou plutôt d'Aſtérius, roi de Crete: c'eſt le légiſlateur. *Minos* ſecond étoit fils du premier & petit-fils de Lycaſte: c'eſt à ce dernier qu'il faut raporter les fables de Paſiphaé, du Minotaure, de Dédale, & de la guerre contre les Athéniens. *Minos* mourut en Sicile, où il étoit allé à la pourſuite de Dédale. *Voyez* ANDROGÉE, DÉDALE, MINOTAURE, PASIPHAÉ.

MINOS, roi de Crete. ΚΝΟΣΙΩΝ, *Gnoſiorum*.

Ses médailles ſont:

RRRR. en argent.

On y voit pour types une tête ceinte d'un diadême, le labyrinthe au revers.

O. en or.

O. en bronze.

MINOTAURE, monſtre au corps d'homme & à tête de taureau, étoit le fruit d'une infâme paſſion de Paſiphaé pour un taureau blanc. Minos, dit la fable, ſacrifioit tous les ans à Neptune le plus beau taureau de ſes troupeaux. Il s'y en trouva un de ſi belle forme, que Minos, le voulant ſauver, en deſtina un autre de moindre valeur pour victime. Neptune en fut ſi irrité que pour s'en venger, il inſpira à Paſiphaé, femme de Minos, une honteuſe paſſion pour ce taureau chéri: de là ſuivit la naiſſance du *minotaure*. Mais la plupart des poëtes ont attribué cette paſſion afreuſe de Paſiphaé à la colere de Vénus. Minos, pour cacher aux ieux du public un objet qui le couvroit d'infamie lui & ſa femme, fit renfermer dans le fameux labyrinthe bâti par Dédale, ce monſtre qu'on nouriſſoit de chair humaine.

Les Athéniens ayant été vaincus dans la guerre que leur fit Minos, pour la mort de ſon fils Androgée, furent condamnés par le traité à envoyer tous les ſept ans en Crete, ſept jeunes garçons & autant de jeunes filles, pour ſervir de pâture au monſtre. Le tribut fut payé trois fois; mais à la quatrieme, le ſort étant tombé ſur Théſée, ce héros tua le monſtre, & délivra ſa patrie d'un ſi honteux tribut. *Voyez* ARIADNE, DÉDALE, PASIPHAÉ, PHÉDRE, THÉSÉE.

Servius (ſur Virgile) explique ainſi la fable du *minotaure*: Paſiphaé, femme de Minos II, roi de Crete, avoit pris de l'inclination pour Taurus, que quelques-uns font l'un des ſecrétaires de Minos, & d'autres, l'un de ſes lieutenans généraux. Dédale favoriſa leurs amours; il leur procura la liberté de ſe voir; il leur prêta même ſa maiſon. Paſiphaé étant acouchée d'un fils, que les auteurs nomment *Aſtérius* ou *Aſtérion*, comme le pere en étoit incertain, & qu'on pouvoit croire ce fils de Taurus, auſſi-bien que de Minos, on l'appela *Minotaure*.

Dédale, complice des amours de la reine, encourut l'indignation de Minos, qui le fit mettre en priſon. Paſiphaé l'en tira, en lui faiſant donner un vaiſſeau, où Dédale s'étant embarqué pour échaper à la colere du roi & à la flote qui le pourſuivoit, il s'aviſa de mettre une voile & des vergues ou antennes au bout d'un mât: Icare, monté ſur un autre bâtiment, ne fut pas le gouverner, il fit naufrage; & le flot ayant porté ſon corps dans une île proche de Samos, Hercule qui s'y trouva par hazard, lui donna la ſepulture. Minos pourſuivit Dédale en Sicile, où régnoit Cocalus; mais les filles de ce monarque, touchées du mérite de Dédale, concerterent de lui ſauver la vie aux dépens de celle de Minos. Un jour que ce prince étoit dans le bain, elles lui firent mettre l'eau ſi chaude, qu'il y fut ſuffoqué, & ſa mort paſſa pour naturele.

Ainſi périt, dans une terre étrangere, Minos II, qui auroit tenu une place honorable dans l'hiſtoire, ſans la haine qu'Athênes avoit conçue contre lui. Tant il eſt dangereux, dit Plutarque, d'offenſer une ville ſavante qui a, dans les reſſources de ſon eſprit, des moyens de ſe venger. La mémoire de Minos étoit odieuſe aux Athéniens, à cauſe du tribut également cruel &

humiliant qu'il leur avoit impoſé. Les autres Grecs embraſſerent leur cauſe, pour traveſtir l'hiſtoire de Minos, & la crayoner des couleurs les plus noires.

Feſtus dit que les Romains portoient quelquefois pour enſeigne le *Minotaure*, pour montrer que les deſſeins des généraux doivent être cachés dans leur ſein, comme le monſtre étoit enſéveli dans le labyrinthe.

„ D'après deux paſſages, l'un de Virgile & l'autre d'Ovide, pluſieurs antiquaires ont cru reconoître le *minotaure* dans le bœuf à face humaine des médailles de Naples, de Nole, &c. Mais la deſcription de ces deux poëtes eſt très-imparfaite & manque de préciſion, quand le témoignage de pluſieurs auteurs ſur le *minotaure* n'a rien d'équivoque, & que ce témoignage eſt confirmé par une infinité de monumens où ce monſtre eſt repréſenté conſtament ſous la même forme. Béger, le baron de Spanheim, Antoine Auguſtio, & Liebe, ont eu ſur ce point de fauſſes idées, & nous ne concevons pas comment le judicieux & profond abbé Winckelmann a pu les adopter & prendre pour *le minotaure* le bœuf à face humaine qu'on voit ſur les médailles de Naples„.

„ Virgile dit ſeulement que le *minotaure* étoit compoſé de deux genres. Ovide ne s'explique pas plus clairement dans les deux endroits où il dépeint ce fruit des amours honteux de Paſiphaë; mais Apollodore dit poſitivement qu'il avoit une tête de taureau ſur uo corps humain; de plus ſur un médaillon de Gooſſe de la plus haute antiquité, lequel a pour type d'un côté le labyrinthe, & de l'autre le *minotaure*; ſur deux médailles d'Athènes, qui repréſentent le combat de Théſée contre le *minotaure*, & que Pellerin a publiées; ſur un vaſe de la collection d'Hamilton; ſur une pierre gravée dans le recueil du baron de Stoſch, où le monſtre paroît vaincu par Théſée; dans uoe peinture *d'Herculanum*, où on le voit étendu & couvert de ſang aux pieds du héros; ſur tous ces monumens, le *minotaure* a la tête d'un taureau & le corps d'un homme. On pouroit y ajouter une pierre gravée du cabinet du roi, qui repréſente le même ſujet, & non, comme l'a cru l'éditeur, le combat d'Hercule contre *Achélous* „.

(*Pier. grav. du Palais Royal. I. pag.* 125.)

MINUCIA, } famille romaine dont a des mé-
MINUTIA, } dailles,

C. en argent.
R. en bronze.
O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont: THERMUS, AVGURINUS, RUFUS.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

MINUSCULARII, citoyens dont la fortune ne s'élevoit pas à 50 ſous d'or (*lib. I. C. de defens. civ.*).

MINUTAL, ragoût fait de pluſieurs ſortes de comeſtibles hachés. (*Juven.* 14. 129.)

Heſternum ſolitus medio ſervare minutal
Septembri . . .

MINUTIA, famille. *Voyez* MINUCIA.

MINUTIA porta. On ignore où étoit placée cette porte, près de laquelle étoit bâti le petit temple du dieu Mimutius.

MINUTIUS augurinus. La colonne ſurmontée de la ſtatue de ce préfet célebre de l'annone, étoit placée hors de la porte *Trigemina*, près des greniers publics.

MINUTIUS, dieu que l'on invoquoit pour les petites choſes, pour les petites entrepriſes, pour les petits voyages, &c. Feſtus & Lampride parlent de ce dieu, dont le temple donnoit le nom à la porte *Minutia*.

MINUTUM, monoie de l'Égypte & de l'Aſie, *Voyez* PERUTAH.

MINYA, dans la Theſſalie. MINY.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

Leurs types ordioaires ſont un cheval & un raiſin.

MINYAS. *Voyez* MINÉIDES.

MIRMIDON, fils de Jupiter, & pere d'Actor. *Voyez* ACTOR.

MIRMILLON, ou *ſecutor*, claſſe particuliere de gladiateurs romains. On en voit un ſur une cornaline de Stoſch; il eſt nu; il tient de la main droite le bouclier, & de la gauche une fourche à deux pointes, nommée *fuſcina*, comme ſur un (*Gori Mus. Etrus. T. II. Tab.* 188.) vaſe antique; on eo voit une à un autre *mirmillon*.

Juſte-Lipſe (*Saturnal. l. II. c.* 8. *p.* 78.) prétend que les *Retiarii* n'étoient armés ni de bouclier, ni de caſque; mais s'il l'a cru ainſi, fondé ſeulement ſur quelques paſſages d'auteur qu'il cite, cela vient de ce qu'il n'a pas vu les monumens où il pouvoit trouver de quoi donner une meilleure explication. Pour moi, dit Winckelmann, je ſuis convaincu du contraire à la vue d'une peinture antique, copiée au naturel d'après un original qui ne ſe trouve plus à Rome, mais dont la copie exiſte dans le cabinet du cardinal *Alexandre Albani*. Elle repréſente un *Retiarius* habillé, armé d'un caſque & d'un bouclier de la forme d'un carré long, & de plus, tout couvert d'un filet qui deſcend juſqu'aux jambes. Le *mirmillon* qui combat avec lui, n'a d'autre arme qu'una *fuſcina*, & à côté de lui eſt le *Lanifta*, ou le maître des gladiateurs, qui tient une baguete; au deſſous des figures ſont marqués leurs noms, ASTIANAX, KALENDIO ✠.

Sur la ſeconde partie de cette peinture, il y a le même *mirmillon*, renverſé par le *retiarius*; & on y voit préſent le *Lanifta*, avec une autre fi-

gure. Au deſſus des figures eſt l'inſcription ASTIANAX VICIT KALENDIO. Suit un dernier caractere qui eſt le même que la marque placée après *vicit*, une (*Corſini Not. Grec. pag.* 70.) interponction.

L'inſcription que le marquis Maffei donoe, n'eſt donc pas la ſeule qui ſe ſoit conſervée avec le mot *retiarius*, comme il le (*Muſ. Veron. p.* 125. *ad. n.* 4.) prétend. Outre cette peinture qui, par l'expreſſion de la figure, ſupplée aſſez à la parole, il y a deux années qu'on a trouvé une autre inſcription qui contient des noms de gladiateurs qui formoient un collége (*collegium*) de gladiateurs, dévoués au dieu Silvain du temps de l'empereur Commode. On y voit mentionés deux *retiarios veteranos* & ſept *retiarios tirones*. Cette inſcription eſt dans le cabinet du cardinal *Alexandre Albani*; & l'abbé *Venuti* l'a expliquée.

Pour revenir à notre ſujet, le *mirmillon* qui, dans la peinture dont je viens de parler, n'a point de bouclier, en a un ſur notre pierre & ſur (*Venuti Collect. Ant. Tab.* 94.) une lampe antique; de ſorte que voilà ce qui décide que le *retiarius* & le *mirmillon* portoient tous deux des boucliers: &, ſelon moi, ce ſont les monumens qui doivent décider do ſens des paſſages des livres des anciens. Ceux-ci parlent de choſes qui étoient connues de leur temps; ils ne ſont jamais auſſi clairs qu'il le faudroit pour les bien entendre, dans des ſiecles où les uſages & les mœurs ſont abſolument changés. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans des diſcuſſions de cette nature.

Le chevalier romain de *Juvénal*, dont parle (*l. c. p.* 77.) Lipſe, qui combatoit en *retiarius*, la tête découverte, ne forme pas une contradiction avec la peinture que je cite; car le caſque à petit bord de *retiarius* ne couvre que le ſommet de la tête, ce qui pouvoit faire conſidérer comme nue une tête ainſi armée? au lieu que les autres gladiateurs ſe la couvroient mieux & ſe garantiſſoient même le viſage avec la viſiere, qui étoit attachée au caſque; ce que je vois clairement dans un autre peinture antique du même goût que la précédente, qui eſt dans le même cabinet, & qui ſemble avoir été le pendant de l'autre. Les noms des combatans qu'on y voit, ſont MATERNUS HABILIS; & au deſſus des noms, il y a l'inſcription *quibus pugnantibus Summachus ferrum miſit*. Simmachus étoit le *lanifta*. Le caſque ſur (*Fabretti ad Column. Traj. c.* 8.) le monument d'un gladiateur nommé BATO, eſt garni auſſi de la viſiere. Dans les jeux ſolemnels, on diſtribuoit des marques, *teſſeræ*, qui étoient ordinairement faites d'os ou d'ivoire, comme il y en a dans notre cabinet; & on les donnoit aux gladiateurs, comme un témoignage qu'ils avoient combatu en public: il y a des ces marques avec une (*Fabretti inſcrip. pag.* 38.) *fuſcina* & une palme. Peut-être que les empereurs en diſtribuoient auſſi en pierres gravées; & de là, il pouroit s'en ſuivre que la pierre que nous décrivons ne feroit autre choſe qu'une de ces marques.

Quant à la *fuſcina* & au bouclier que notre *mirmillon* tient, la premiere de la main gauche, & celui-ci avec la main droite, je ne ſaurois dire ſi cela eſt arivé par une mépriſe du graveur; car on voit auſſi ſur une pierre ſuivante un gladiateur combatant uo oors, qui porte le bouclier ſur le bras droit, & qui tient l'épée de la main gauche. Il ſe pouroit bien que cette maniere oppoſée à l'uſage, déſignât l'adreſſe avec laquelle le gladiateur faiſoit paſſer les armes d'une main à l'autre, ſelon que cela pouvoit lui être plus avantageux. Hector étant ſur le point de combatre contre Ajax, ſe vante de cette adreſſe dans l'Illiade.

MIROIRS. „ M. Paw aſſure que les Égyptiens n'ont point connu d'autres *miroirs* que ceux de métal, qui paroiſſent même avoir tous été petits & portatifs; car la critique dont nous faiſons, dit-il, l'uſage le plus rigoureux, nous oblige à ranger parmi les fâbles ce qu'on a dit de deux prodigieux *miroirs*, dont l'un étoit ſuſpendu à la tour du Phare, & l'autre incliné ſur le ſommet du temple d'Heliopolis, où il réfléchiſſoit l'image du ſoleil par une ouverture du toît ou de la terraſſe. Je n'ignore point que les anciens ont quelquefois placé dans les temples des *miroirs* dont les effets étoient ſinguliers, & qu'on nommoit pour cela monſtrueux; car il eſt ſûr qu'il y en a eu de tels dans le temple de Smirne: mais pour celui d'Heliopolis, Strabon le décrit très-exactement, ſans dire un ſeul mot de ce faiſceau de rayons qui éclairoient l'autel aux ieux des ſpectateurs, qui ne pouvoient apercevoir la ſource de la lumiere. Ainſi ce prétendu preſtige, auquel les prêtres de l'Égypte ne penſerent jamais, n'a pas donné lieu à celui qui eſt aujourd'hui en vogue dans une Égliſe des chrétiens Coptes, dédiée à Sainte-Damiane, où les moines ſont paroître, par le moyen de deux petites fenêtres baſſes, des ombres contre le mur oppoſé. Je crois bien, comme Vansleb le dit, que cette Égliſe, qu'on rencontre près de *Tekebi*, à plus de vingt-ſept lieues de l'anciene Heliopolis, n'a pas été bâtie ſuivant les vrais principes de l'Optique, dans la ſeule vue de tromper le peuple; mais ſi Vansleb & le pere Sicard euſſent été plus verſés dans la phyſique, ils ſe ſeroient d'abord apperçus que l'apparition des ombres ne ſauroit avoir lieu dans un endroit bien éclairé (*Vansleb Journal. pag.* 158..... *Mémoires des Miſſions du Levant. Tom. II. pag.* 99.): de ſorte qu'on peut toujours ſoupçoner que celui-ci a été rendu à deſſein aſſez ſombre pour y produire cette illuſion, laquelle eſt à peu-près ce qu'eſt l'effet de la chambre obſcure. „

„ Quant au grand *miroir* du Phare d'Alexandrie, j'ai eu la patience de lire ce qu'en a écrit un académicien de Barcelone (*Amuſemens philoſophiques ſur*

ſur diverſes parties des ſciences. Anus. VI.), qui ſuppoſe que par ce moyen on a pu appercevoir les objets d'auſſi loin qu'on les aperçoit avec des lunetes d'approche; & enſuite il ſe jete dans d'inutiles détails pour prouver que les anciens ſavoient étamer le verre, en citant un paſſage d'Iſidore, qui mourut en 636, & un autre paſſage de Vincent de Beauvais, qui écrivoit vers l'an 1240. Il eſt clair qu'il ne s'agiſſoit point du tout ici ni de Vincent, ni d'Iſidore: il falloit prouver, par des témoignages d'écrivains antérieurs à notre ere, l'exiſtence du *miroir*, & enſuite raiſoner; mais Ptolémée Évergete, ni aucun de ſes ſucceſſeurs, ne penſa jamais à une telle folie. En un mot, il n'y a non plus eu de *miroir* au ſommet de la tour du Phare, que quatre écreviſſes de verre pour ſupporter ce bâtiment, qui doit avoir été plus qu'aucun autre en butte à l'imagination des exagérateurs. Il eſt vrai que Voſſius, ſi fameux par ſon érudition, & ſi décrié par la foibleſſe de ſon jugement, a prétendu expliquer ce fait en ſuppoſant que ces écriviſſes avoient été fabriquées d'une pierre obſidiene, véritable ou ſophiſtiquée par le verre noir, dont les Égyptiens ſavoient couler des ſtatues (*Commentar. ad Pomp. Melam. p.* 271.); mais mal-gré l'autorité du manuſcrit que Voſſius doit avoir eu dans ſa bibliotheque, il ne faut pas douter un inſtant que cette fable n'ait été forgée par les Arabes, qui paroiſſent auſſi avoir imaginé la *table ſmaragdine*, ou cette prodigieuſe lame d'émeraude ſur laquelle Hermès, perſonnage qui n'a jamais exiſté, grava à la pointe du diamant le ſecret du grand-œuvre ».

Les Grecs & les Romains ſe ſervirent auſſi de *miroirs* de métal, & même de métal étamé; mais ils ne connurent pas les verres étamés: au moins n'en trouve-t-on aucun veſtige avant Iſidore, qui mourut en 636.

Pline dit (36. 26.) que l'on ſe ſervoit de pierre obſidiena, ou verre noir des volcans, pour en faire des *miroirs* que l'on incruſtoit dans les murailles, après qu'Obſidius eut fait connoître cette ſubſtance rapportée de ſon voyage dans l'Éthiopie. Ce verre noir, ſcié en lames, & du verre enduit de bitume noir, peuvent ſeuls avoir ſervi à faire des *miroirs* de la grandeur d'un homme, dont parle Séneque (*Nat. quæſt. l.* 1. 17.); peut-être même à faire ces *miroirs* convexes dont un débauché, cité par le même écrivain, ſe ſervoit dans ſes orgies pour enflammer ſes déſirs. À la rigueur, ces *miroirs* convexes auroient pu être faits de métal; mais leur grandeur en auroit rendu le travail & le poliment preſqu'impoſſible.

On voit à Portici deux *miroirs* tirés des fouilles d'Herculanum; un rond, & un carré oblong. Le rond peut avoir environ huit pouces de diametre: tous deux ſont de métal bien poli. Baiardi (*Catal. de Monum. d'Ercol. p.* 271. *n°.* 768.) nous dit qu'il a trouvé dans ce cabinet deux *miroirs* garnis de longs manches; mais, quelques recherches que j'aie faites, dit Winckelmann, il ne m'a pas été poſſible de les déterrer. Les *miroirs* des anciens étoient ronds en général: ſur une pierre gravée du cabinet de Stoſch, Vénus eſt repréſentée tenant un pareil *miroir* par le couvercle. Ils ſont faits à peu près comme quelques-uns de nos *miroirs* de voyage.

On reconoît un pareil *miroir* de forme ronde, avec ſon couvercle, ſur une urne funéraire étruſque de Volterra, dont le cardinal Albani a fait préſent à la bibliotheque du Vatican.

On m'a envoyé d'Arles, dit Caylus (*recb.* 3. 331.) trois *miroirs*, à l'uſage des Romains, & tous très-bien conſervés. Le plus grand eſt d'une forme abſolument circulaire: il eſt inutile de le deſſiner, il eſt renfermé dans une boîte de forme pareille, & de même matiere. Ce *miroir* a quatre pouces quatre lignes de diametre, & s'emboîte encore aujourd'hui avec la plus grande juſteſſe dans l'eſpece d'étui de métal dont j'ai parlé, & dont l'épaiſſeur eſt de cinq lignes. On peut regarder les deux autres *miroirs* comme pareils: ils le ſont pour le diametre, on voit ſeulement quelques différences dans les cercles dont ils ſont ornés. L'un & l'autre ſont parfaitement ronds & très-bien conſervés: la matiere dont ils ſont compoſés, & l'étamage qui leur procuroit la réflexion, ſont travaillés avec ſoin. Je ne donne que le deſſein de l'un des deux; mais j'ai cru devoir raporter le profil du numéro 6, pour mettre en état de ſentir la forme extraordinaire de cette eſpece de *miroirs*. Il étoit plus naturel que leur forme eût été plane. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que ni les uns ni les autres n'ont éprouvé aucune altération, & que le premier coup-d'œil donne l'idée de nos moules de pâtiſſerie, d'autant qu'ils n'ont jamais eu de manche pour les porter, ni de trou pour les ſuſpendre. Je ne doute pas qu'ils n'aient eu autrefois des étuis; & je le crois, parce qu'ils ſont étamés en dedans comme en dehors, pour réfléchir également l'objet ».

Caylus fit faire l'analyſe chimique d'un *miroir* antique; & il réſulta de ces expériences, que la matiere dont les anciens faiſoient leurs *miroirs*, étoit un alliage de cuivre, de régule d'antimoine & de plomb. Le cuivre dominoit, & le plomb en faiſoit la plus petite partie; mais on ſait combien il eſt difficile de déterminer avec quelqu'exactitude la proportion des ſubſtances contenues dans ces ſortes d'alliages (*recb.* 5. *p.* 176.).

Miroir ardent. Quelques auteurs croient que les verres convexes étoient inconnus aux anciens; mais on a cru qu'ils connoiſſoient les *miroirs* concaves. Les hiſtoriens nous diſent que ce fut par le moyen d'un *miroir* concave qu'Archimede brûla toute une flote; &, quoique le fait ait été fort conteſté, on en peut toujours tirer cette concluſion, que les anciens avoient connoiſſance de

ces ſortes de *miroirs*. On ne doute nullement que ces *miroirs* ne fuſſent concaves & métalliques, & on eſt perſuadé qu'ils avoient leur foyer par réflexion. A l'égard des verres brûlans, la Hire prétend que la pierre ou le verre dont il eſt parlé dans les Nuées d'Ariſtophane, qui ſervoit à alumer du feu & à fondre la cire, ne peut avoir été concave, parce qu'un foyer de réflexion venant de bas en haut, n'auroit pas été propre, ſelon lui, pour l'effet dont on a parlé ici, car l'uſage en auroit été trop incommode, au lieu qu'avec un foyer de réfraction venant de haut en bas, on pouvoit aiſément brûler l'aſſignation (*Hiſt. acad.* 1708.). Ce ſentiment eſt confirmé par le ſcholiaſte d'Ariſtophane. Pline fait mention de certains globes de verre & de cryſtal qui, expoſés au ſoleil, brûloient les habits & même le dos de ceux ſur leſquels tomboient les rayons; & Lactance ajoute qu'un verre ſphérique plein d'eau & expoſé au ſoleil, alume du feu, même dans le plus grand hiver; ce qui paroît prouver que les effets des verres convexes étoient connus des anciens.

Cependant il eſt difficile de concevoir comment les anciens, qui avoient connoiſſance de ces ſortes de verres ardens, ne ſe ſont pas aperçus en même temps que ces verres grôſſiſſent les objets: car tout le monde convient que ce ne fut que vers la fin du treizieme ſiecle que les lunetes furent inventées. De la Hire remarque que les paſſages de Plaute qui ſemblent annoncer que les anciens avoient connoiſſance des lunetes, ne prouvent rien de ſemblable; & il donne la ſolution de ces paſſages, en prouvant que les verres ardens des anciens étant des ſpheres ou ſolides ou pleines d'eau, le foyer n'étoit pas plus loin qu'à un quart de leur diametre. Si donc on ſuppoſe que leur diametre étoit d'un demi-pied, qui eſt, ſelon de la Hire, la plus grande étendue qu'on puiſſe donner, il auroit fallu que l'objet fût à un pouce & demi d'éloignement pour qu'il parût grôſſir; car les objets qui ſont plus éloignés ne paroîtront pas plus grands, mais on les verra plus confuſément à travers le verre qu'avec les yeux. C'eſt pourquoi il n'eſt pas ſurprenant que la propriété qu'ont les verres convexes de grôſſir les objets ait échapé aux anciens, quoiqu'ils connuſſent peut-être la propriété que ces mêmes verres avoient de brûler: il eſt bien plus extraordinaire qu'il y ait eu trois cents ans d'intervalle entre l'invention des lunetes à lire & celle des téleſcopes. *Voyez* TÉLESCOPE.

Les *miroirs ardens* d'Archimede & de Proclus ſont célebres parmi les anciens. Par leur moyen, Archimede, dit on, brûla la flote des Romains qui aſſiégeoient Syracuſe, ſous la conduite de Marcellus, ſelon le raport de Zonare, de Gallien, d'Euſtathe, &c. Proclus fit la même choſe à la flote de Vitalien, qui aſſiégeoit Byzance, ſelon le raport du même Zonare. Cependant, quelqu'atteſtés que ſoient ces faits, ils ne laiſſent pas d'être ſujets à de fort grandes difficultés; car la diſtance du foyer d'un miroir concave eſt au quart de ſon diametre. Or, Kircher paſſant à Syracuſe, & ayant examiné la diſtance à laquelle pouvoient être les vaiſſeaux des Romains, trouva que le foyer du *miroir* d'Archimede étoit au moins à trente pas; d'où il s'enſuit que le rayon du *miroir* devoit être fort grand. De plus, le foyer de ce *miroir* devoit avoir peu de largeur. Ainſi il paroît difficile, ſelon pluſieurs auteurs, que les *miroirs* d'Archimede & ceux de Proclus puſſent avoir l'effet qu'on leur attribue.

L'hiſtoire d'Archimede deviendra encore plus difficile à croire, ſi l'on s'en raporte au récit pur & ſimple que nous en ont donné les anciens: car, ſelon Diodore, ce grand géometre brûloit les vaiſſeaux des Romains à la diſtance de trois ſtades; & ſelon d'autres, à la diſtance de trois mille pas.

Mais l'expérience de Duſay prouve qu'on peut porter avec un *miroir* plan, à une aſſez grande diſtance, l'image du ſoleil, dont les rayons ſeront peu afoiblis; & ſi pluſieurs *miroirs* plans étoient poſés ou tournés de façon qu'ils portaſſent cette image vers un même point il ſe pouroit faire en ce même point une eſpece de foyer artificiel qui auroit de la force. Ce fut ainſi, au raport de Tzetzès, poëte grec, mais fort poſtérieur à Archimede, que ce célebre mathématicien brûla les vaiſſeaux des Romains. Ce poëte fait une deſcription fort détaillée de la maniere dont Archimede s'y prit pour cela. Il dit que ce grand géometre diſpoſa les uns auprès des autres pluſieurs *miroirs* plans, dont il forma une eſpece de *miroir* polygone à pluſieurs faces; & que, par le moyen des charnieres qui uniſſoient ces *miroirs*, il pouvoit leur faire faire tels angles qu'il vouloit; qu'il les diſpoſa donc de maniere qu'ils renvoyaſſent tous vers un même lieu l'image du ſoleil, & que ce fut ainſi qu'il brûla les vaiſſeaux des Romains. Tzetzès vivoit dans le douaieme ſiecle, & il pouroit ſe faire que Proclus, qui vivoit dans le cinquieme, eût employé une méthode ſemblable pour détruire la flote de Vitalien. Buffon, de l'académie des ſciences de Paris, a exécuté ce que Tzetzès n'avoit fait que raconter, ou plutôt, comme il n'en avoit aucune connoiſſance, il l'a executé d'une maniere différente. Il a formé un grand *miroir* compoſé de pluſieurs *miroirs* plans d'environ un demi-pied en carré; chacun de ces *miroirs* eſt garni par-derriere de trois vis, par le moyen deſquelles on peut, en moins d'un quart d'heure, les diſpoſer tous de maniere qu'ils renvoient vers un ſeul endroit l'image du ſoleil. Buffon, par le moyen de ce *miroir* compoſé, a brûlé à deux cents pieds de diſtance; &, par cette belle expérience, a donné un nouveau degré de vrai-ſemblance à l'hiſtoire d'Archimede, dont la plupart des mathématiciens doutoient depuis le jugement de Deſcartes.

MISCELLI ludi. *Voyez* JEUX.

MISENE, fils d'Éole, un des compagnons d'Énée, n'eut jamais ſon égal, dit Virgile, dans l'art d'emboucher la trompete, d'exciter par des ſons guerriers l'ardeur des combatans. Étant au port de Cumes, où il ſaiſoit retentir le rivage du ſon perçant de ſon inſtrument, il oſa défier les dieux de la mer. Triton, le trompete de Neptune, jaloux du talent de *Miſene*, le ſaiſit & le plongea dans les flots. Énée le regreta beaucoup, & lui éleva un ſuperbe monument ſur une haute montagne, qui fut depuis appelée *le cap de Miſene*.

MISÉRICORDE. Les Grecs & les Romains avoient fait une déeſſe de cette vertu, qui déſigne l'indulgence, la pitié, la compaſſion. Elle avoit à Athènes & à Rome des autels & un temple, qui étoient des lieux d'aſyle, & dont les priviléges ſubſiſterent long-temps. Pauſanias, en parlant de l'autel de la *Miſericorde*, qu'il avoit vu à Athènes, dit: „ La vie de l'homme eſt ſi „ chargée de diſgraces & de peines, que c'eſt la „ déeſſe qui mériteroit d'avoir le plus de crédit. „ Toutes les nations du monde devroient lui of„ frir des ſacrifices, parce que toutes les nations „ en ont un mutuel beſoin „. Ce fut à l'autel de la *Miſericorde* que les Héraclides eurent recours, ſelon Servius, lorſqu' Euryſthée les pourſuivit après la mort d'Hercule.

MISSI, envoyés par les empereurs ou le ſénat pour des objets particuliers, commiſſaires. On lit dans Gruter (*p.* 360. *n.* 13.) l'inſcription ſuivante:

Q. AQUIUS. SCAEVÆ. ET. FLAVIÆ.
FILIUS. COS. ITERUM. EXTRA. SOR
TEM. AUCTORITATE. C. CÆSAR.
ET. S. C. MISSUS. AD. COMPONEN
DUM. STATUM. IN. RELIQUUM
PROVINCIÆ. CYPRI.

MISSICIUS, vétéran, ſoldat qui avoit obtenu un congé honorable, *honeſtam miſſionem*. On écrivoit auſſi *Missitius*. Une inſcription trouvée à Nîmes en fait mention:

TI. CÆSARIS. AUGUSTI. FIL.
AUGUSTI. MILES. MISSITIUS. T. JUL.
FESTUS. MILITAVIT. ANNOS. XXV.

On lit encore ce mot dans une inſcription publiée par Muratori (*Theſ. inſcr.* 822. 2.).

MISSILIA, préſens en argent qu'on jetoit au peuple. On enveloppoit l'argent dans des morceaux de draps, pour qu'il ne bleſſât pas. On ſaiſoit de ces préſens aux couronemens. Il y eut des tours deſtinées à cet uſage. Quelquefois au lieu d'argent, on diſtribuoit des oiſeaux, des noix, des dattes, des figues. On jeta auſſi des teſſeres: ceux qui pouvoient s'en ſaiſir, alloient enſuite ſe faire délivrer le blé, les animaux, l'argent, les habits déſignés par leurs teſſere. L'empereur Léon abolit ces ſortes de largeſſes, qui entraînoient toujours beaucoup de déſordre. Ceux qui les ſaiſoient, ſe ruinoient: ceux qui s'atroupoient pour y avoir part, y perdoient quelquefois la vie.

MISSIO, renvoi, congé, exemption du ſervice militaire que le ſoldat obtenoit après avoir fait ſon temps, qui étoit de vingt ans dans l'infanterie & de dix ans dans la cavalerie. Les ſoldats de la flote, ainſi que les matelots, avoient auſſi un congé à eſpérer; mais leur temps de ſervice étoit plus long, ſelon le ſentiment de Lipſe: *Nauticos milites deteriore conditione fuiſſe, & annos 25 militaſſe e lapidibus Domitiani diſcas*.

Il y avoit deux ſortes de congés, le légitime & celui qui ne l'étoit pas: le premier étoit honête, & on l'obtenoit après avoir ſervi tout le temps preſcrit; ou il avoit quelque cauſe de néceſſité, comme la maladie ou la difformité, & on l'appeloit *cauſaria*. *Voyez Milites cauſarii*. Une loi de Valentinien nous apprend que les ſoldats qui obtenoient ce dernier congé, n'étoient pas privés de la récompenſe due à leur travaux: *Alii vero qui honeſtas miſſiones, ſive cauſarias conſequuntur, ſinguli para boum, & quinquaginta modios utriuſque frugis accipiant*.

Miſſio injuſta, étoit auſſi de deux ſortes: le congé que l'on obtenoit par la faveur des généraux, & que ſouvent les cenſeurs ne ratifioient pas, & le congé diffamant, qui conſiſtoit à être chaſſé & déclaré incapable de ſervir, & cela pour quelque crime. La formule de ce renvoi injurieux nous a été conſervée par Lampride, dans la vie d'Élagabale: *Quirites, diſcedite, atque arma depoſite*. Alors on dépouilloit le ſoldat de ſes armes, il étoit chaſſé du camp avec ignominie, & il ne pouvoit plus reparoître devant ſon général ſi le renvoi étoit perpétuel; car s'il n'étoit chaſſé que pour un temps, il rentroit dans tous ſes droits après avoir gardé ſon ban.

Sous l'empereur Auguſte, on mit en uſage un congé appelé *exauctoratio*, qui ne dégageoit point le ſoldat juſqu'à ce qu'il fût devenu vétéran, & ce que l'on appeloit *vexillare*, parce qu'il étoit ataché à un drapeau, & que dans cet état il atendoit les récompenſes militaires. Quand ſon temps de ſervice étoit fini, on lui donnoit, ſous Auguſte, douze mille ſeſterces. Les prétoriens qui furent inſtitués par cet empereur, au bout de ſeize ans de ſervice, en recevoient vingt mille. Mais l'empereur Caius retrancha la moitié de ces deux ſommes, trouvant à peine de l'argent pour ſatisfaire à l'excès de ſon luxe. Quelquefois, ſur-tout après les guerres civiles, on leur donnoit des terres en Italie ou en Sicile.

MISSORIUM, grand plat.

MISSUS, ſervice de table. Les Romains apportoient chaque ſervice ſur des tables différentes.

Missus, coup de dés.

Missus, les ſept tours que les chars faiſoient autour du cirque. À chaque courſe, on *miſſus*, on ouvroit quatre *carceres*, de chacune deſquelles ſortoit un char: ce qui en donnoit quatre par courſe. Le nombre ordinaire des courſes étoit de vingt-cinq dans uo jour; & par conſéquent les ſpectateurs voyoient cent chars paſſer ſous leurs ieux. Le dernier *miſſus* étoit appelé *arcarius*, parce que, dit Servius (*Georgic.* 3. 18.), dans les premiers ſiecles de Rome le tréſor public ne faiſoit la dépenſe que de vingt-quatre *miſſus*, & que les ſpectateurs ſe cotiſoient pour fournir à celle du vingt-cinquieme. Cet uſage fut aboli; mais le nom ne changea point.

Missus, athlete abatu, auquel le prince ou le préſident des jeux acordoit la vie. On lit cette inſcription ſiciliene dans Gruter (*p.* 334. *n.* 4.): FLAMMA. SIC. VIX. ANN. XXX. PUGNAVIT. XXIII. VICIT. XXI. STANS. VIIII. MIS. IIII. NAT. SUS. HUI. DELICATUS. COARMIO. MERENTI. FECIT. c'eſt-à-dire, Flamma a combatu XXIII, fois, vaincu XXI, partagé la victoire VIIII (s'arrêtant tous les deux au même moment au terme de la courſe), abatu & pardoné IIII, &c.

MISY, nom donné par les anciens naturaliſtes à une ſubſtance minérale d'un jaûne orangé, très-chargée de vitriol. Henckel croit que ce n'eſt autre choſe qu'uo vitriol martial décompoſé, dont la partie ferrugineuſe eſt changée en rouille jaûne, comme cela arive à tout vitriol de cette eſpece qui a été quelque temps expoſé à l'air. (*Pyritologie*, *ch.* 14.)

Dioſcoride dit que le *miſy* de la meilleure eſpece eſt celui de l'île de Cypre: il faut, ſelon lui, qu'il ſoit dur, de couleur d'or, & qu'il brille lorſqu'on l'écraſe; comme s'il contenoit des pailletes d'or.

MITELLA, *MITRELLA*, eſpece de mitre ou de coëfure orientale qui envelopoit les cheveux, couvroit les joues, & s'atachoit ſous le menton. On en voit une parſemée d'étoiles & bien prononcée ſur une pierre gravée de Stoſch, publiée par Winckelmann, dans ſes *Monumenti inediti*, & qui repréſente Pâris. Les femmes en portoient en Grece de pareilles, & ſur-tout les femmes âgées. Virgile dit (*de Copa*, *n.* 1.):

Copa ſyriſca caput graja redimita mitella.

Les Romains efféminés s'en ſervoient, de même que les femmes (*Cicero pro Rabir. Poſt. c.* 10.). *Deliciarum cauſa & voluptatis, non modo caves Romanos, ſed & nobiles adoleſcentes, & quoſdam etiam ſenatores ſummo loco natos, non in hortis, aut ſuburbanis locis, ſed Neapoli in celeberrimo oppido cum mitella ſæpe videmus.* Apulée (*Met.* 8. *p.* 260.) parlant auſſi d'hommes efféminés, dit: *Die ſequenti variis coloribus indufiati, & deformiter quiſque formati, facie cauſo pigmento delita, & oculis obunctis graphice prodeunt, mitellis injecti.*

On appela auſſi *mitella* des courones liées avec des bandeletes de ſoie, & parfumées des odeurs les plus recherchées.

MITELLITA, diſtribution des courones appelées *mitella*. Néron en exigeoit de ceux dont il étoit le convive. Une de ces diſtributions coûta quatre millions de ſeſterces.

MITHCALOS, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* DRACHME.

MITHRA, MITHRAS, MITHRIAQUES. „ Les myſteres de *Mithra* très-répandus dans les premiers ſiecles du chriſtianiſme, l'étoient fort peu avant ſa naiſſance, dit M. de Sainte-Croix. Leur origine n'eſt point incertaine, & leur nom ſeul prouve qu'ils avoient paſſé de la Perſe dans le reſte du monde. Ils paroiſſent avoir été établis daos la Cilicie, au temps de Pompée, puiſque Plutarque rsporte que ce fut aux pirates détruits par ce général, & la plupart réfugiés dans cette contrée, que les Romains eo durent la connoiſſance (*Rut. Vit. Pom. t. III. p.* 447.). Le culte myſtérieux de *Mithra* ne s'établit à Rome qu'au regne de Trajan, vers l'an 101 de Jéſus-Chriſt, ſuivant la remarque de Fréret. Ce ſavant conjecture très-bien qu'avant cette époque il n'avoit pas été généralement adopté dans la Grece & les autres parties de l'empire (*Acad. des Inſc. t. XVI. p.* 272-73.). Il n'y pénétra que poſtérieurement, comme l'atteſtent différens monumens d'Italie (*Monum. vet. Antiq. p.* 157-59-61.); d'Helvétie (*Martin, Rel. des gaulois, t. I. p.* 442.), des Gaules & de Germanie „.

„ On voit un bas-relief qui a exercé la ſagacité des ſavans du premier ordre, & dont la deſcription complete ſeroit ici trop longue. Il ſuffira de dire qu'on y remarque un taureau couché, faiſsot des éforts pour ſe relever, & ayant ſur lui un jeune homme avec une écharpe flotaote & un bonet perſan. Il ſaiſit d'une main une corne de l'animal, & de l'autre lui préſente un poignard, ou le lui plonge près du cou. On voit enſuite une perſone du même âge tenant un flambeau alumé. Le cancer ou ſcorpion, un ſerpeot, des chiens, une tête rayonante de femme, des oiſeaux de proie, le char du ſoleil, celui de la lune, ſont encore des objets gravés ſur la pierre. *Mithra* paſſoit pour en être ſorti (*Inſt. Mart. contr. Typh. p.* 176.); fable qui fait alluſion au lieu où l'on célébroit ſes myſteres: c'étoit toujours dans des antres (*Porph. de Antr. nymph. c.* 18.): ces réduits ténébreux de la ſuperſtition dont les peres de l'Égliſe parlent ſi ſouvent, & où l'on

ne pouvoit être admis ſans de longues & pénibles épreuves.

„ Il y en avoit de pluſieurs eſpeces. Elle commençoient par être légeres, & finiſſoient par être violentes & preſqu'inſupportables. D'abord, on s'exerçoit pendant pluſieurs jours à traverſer à la nage une grande étendue d'eau : enſuite on s'y jetoit, & on ne s'en retiroit qu'avec peine. Plongés dans une affreuſe retraite, les récipiendaires devoient y garder le jeûne le plus rigoureux. Enfin, des tourmens de plus d'un genre, & qui alloient toujours en croiſſant, mettoient ſouvent la vie des aſpirans en péril. S'ils avoient le bonheur d'en échaper ils ne pouvoient ſans doute devenir adeptes, qu'après avoir porté le certificat d'un prêtre dont l'emploi conſiſtoit à veiller ſur l'exacte obſervation de toutes ces douloureuſes pratiques (*Philip. à Turre, Monum. vet. Ant. p.* 112-13.). La force qu'elles exigeoient méritoit aux hommes le nom de lion, & aux femmes celui d'hyene. (*Porph. de Abſt. l. IV.* §. 16.) „.

„ Purifiés par ces ſupplices, les initiés s'imaginoient être enſuite régénérés par une eſpece de baptême, toujours acompagné d'une luſtration d'eau par toute la ville & dans le temple (*Tertul. de Bapt. c.* 5. *p.* 226.). On imprimoit ſur le front de l'aſpirant une certaine marque (*Ibid. de Præſcript. hæref. c.* 30.); ou peut-être y faiſoit-on une onction conforme à celle des chrétiens (*Rigalt. Not. ad Tertull. p.* 216-17.). Il offroit du pain & un vaſe d'eau, en prononçant des paroles myſtérieuſes (*S. Juſt. Apolog.* §. 66. *p.* 86. *Tertull. de Præſcript. c.* 40.). Après cela on lui préſentoit une couronne ſoutenue d'une épée ou glaive, & qu'on mettoit enſuite ſur ſa tête : il étoit obligé de la rejeter par-deſſus l'épaule, en diſant : C'eſt Mithra qui eſt ma couronne (*Tertull. de Coron. c.* 15.). Auſſi-tôt on le déclaroit ſoldat de *Mythra; ſtatimque creditur Mithræ miles. Ibid.*), & il appeloit les aſſiſtans ſes compagnons, d'armes (*Erubeſcite, commilitones ejus. Ibid.*) „.

„ Toutes ces pratiques, qu'on regardera, avec S. Juſtin, Tertullien, S. Jean-Chryſoſtôme & S. Grégoire de Nazianze, comme autant d'imitations des cérémonies de l'égliſe, étoient les ſeules qui ouvroient les portes du ſanctuaire de *Mithra*, où l'on pouvoit néanmoins être élevé à différens grades. Le premier étoit celui de *ſoldat*, & le ſecond celui de *lion* pour les hommes, & d'*hyene* pour les femmes. Warburton a pris ces titres pour des noms de prêtres & de prêtreſſes d'un ordre ſupérieur (*the divin. Legat. t. I. p.* 211. *not.*); mais il ſe trompe, & le paſſage de Porphyre qu'il raporte, lui eſt abſolument contraire. D'abord, Tertullien appele les initiés aux myſteres de *Mithra*, *les ſoldats de cette divinité* (*adv. Marcion. l. I. c.* 13. *p.* 378.). Il paroît que ce n'étoit qu'après avoir été *lion* qu'on entroit dans la claſſe des prêtres, celle des *corbeaux* (*Porphyr. de abſt. l. IV.* §. 16.). Ceux-ci parvenoient à la dignité de *perſe*, remarquable par le coſtume de cette nation; enſuite à celle de *hromius* & d'*hélios*, c'eſt-à-dire, de miniſtre chargé de repréſenter Bacchus ou un ſatyre (*Heſych. in h. v.*), & le ſoleil, principal objet de leur culte. Ces derniers prêtres ne reconniſſoient au deſſus d'eux que les *perſes*, ou anciens, qui avoient à leur tête le *pater patrum* (*Inſcript. ap. Grut. p.* 27. *n.* 2.), le véritable hiérophante. Ces grades étoient au nombre de ſept, & avoient raport aux ſept planetes. Les figures bizâres ou monſtrueuſes de ces perſonages, dont S. Jérôme nous a conſervé le nom, n'étoient pas ce qu'il y avoit de moins curieux dans ces fêtes, appelées par cette raiſon *Leontica, Heliaca, Coracica*, ou *Hieracoracica & Patrica* (*Vandal. Diſſ. Taurobol. p.* 10. *& Phil. à Turre monum. vet. Ant.*). Chacune devoit être conſacrée ſpécialement à la réception des initiés dans les grades dont il vient d'être queſtion. Par exemple à la derniere, on devenoit *pater patratus*, qui revient au *pater ſacratus*, comme, différentes inſcriptions nous l'indiquent. Le récipiendaire en faiſoit les fonctions (*Iſidor. Gloſſ. in v. patravit, &c.*), & y étoit toujours inſtallé par des cérémonies particulieres à ce jour. Aux Patriques, il prenoit le nom d'*aigle*, au lieu de celui de *lion*; & les prêtres n'étoient point appelés *corbeaux*, mais *éperviers* (*Porphyr. de abſt. l. IV.* §. 16. *p.* 350-51.). Au Léontique, l'eau étoit regardée comme un élément contraire, & on ne s'y ſervoit que du miel; dont on frotoit les mains & la langue des initiés, pour les purifier (*Ibid. de antr. Nymph. c.* 15.). Dans les Perſiques, on ne faiſoit à *Mithra* que des offrandes de miel (*Ibid. c.* 16). Je conclus de tout cela, qu'il devoit y avoir dans ces fêtes myſtérieuſes des différences marquées, ſoit dans les pratiques, ſoit dans les dénominations générales ou particulieres „.

„ Le ſpectacle des *griſes* ou *griſons* n'étoit attaché à aucune de ces fêtes en particulier, & paroît par deux inſcription (*Laudat. à Vandal. & Phil. à Turre, l. ſupr. c.*) avoir été fixé au VIII des calendes de mai. Dans l'une, nous voyons qu'Aurel. Vict. Augentius, la trentieme année de ſa conſécration, montra pour ſon fils, & avec lui, ces figures fantaſtiques, qui étoient repréſentées, comme nous l'apprend Apulée (*l. XI. p.* 240.), ſur les robes des initiés. Parés de cette maniere, ils étoient placés derriere un rideau, qu'on tiroit tout-à-coup, & ces figures de griſons étoient expoſées aux yeux des aſſiſtans ce jour-là, celui de la grande initiation *mithriaque*. Quoique l'auteur que je viens de citer ſemble n'avoir voulu parler que des Iſiaques, cependant le témoignage de Porphyre prouve que cette cérémonie étoit auſſi d'uſage aux myſteres de *Mithra*. „ La perſone, dit-il, qui ſe fait recevoir „ aux Léontiques, s'envelope de figures de toutes „ ſortes d'animaux (*Porphyr. de abſt. l. IV.* §. 16.) „.

Cet habillement bizâre étoit appelé *olympique* (*Apul. Metam. l. XI. p.* 240.), & ſe portoit encore aux Coraciques ou Hiéracoraciques, & tous les jours qu'on faiſoit voir les *griſes*, c'eſt-à-dire, les adaptes, vêtus de leurs robes myſtérieuſes, ſur leſquelles on avoit peint des grifons. Tout cela étoit aux frais d'un des principaux prêtres ou anciens initiés; & l'on conſervoit, par une inſcription publique, le ſouvenir de ſa généroſité, qui s'étendoit auſſi ſur les ſacrifices „.

„ On s'y ſervit de victimes humaines, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; & c'étoit par l'inſpection de leurs entrailles qu'on alloit dans un temple, près d'Alexandrie, chercher à découvrir l'avenir (*Socrat. Hiſt. eccl. l. III. c.* 2. *Phot. Bibl. p.* 1446.). Hadrien défendit à Rome ces horribles cérémonies (*Porphyr. de abſt. l. XI. p.* 56.); mais ſoit qu'il ne pût les abolir entiérement, ſoit qu'on eût trouvé moyen bientôt après de les faire renaître, il eſt certain qu'elles furent encore pratiquées ſous le regne de Commode. Cet empereur immola de ſa propre main, à *Mithra*, un homme, dans un temps où cette affreuſe coutume étoit devenue rare, & où peut-être, comme Lampridius veut le faire croire, l'on n'en faiſoit qu'une ſeule repréſentation, ſans effuſion de ſang humain (*Al. Lamprid. vit. Commod. hiſt. Auguſt. ed. var. p.* 498.). Après ces ſacrifices, ſuivis d'un diſcours ſur la juſtice (*S. Juſt. adv. Tryph. §. 70. p.* 176.), les hiérophantes, ou principaux miniſtres, expliquoient aux initiés les ſymboles de leur culte. Le premier, & peut-être le plus ſecret, puiſqu'on ne le voit repréſenté ſur aucun bas-relief, étoit celui qui avoit raport aux étoiles fixes, aux planetes, & au paſſage de l'âme humaine par ces aſtres. Ce ſymbole, ſelon l'épicurien Celſe, conſiſtoit en une eſpece d'échele, le long de laquelle il y avoit ſept portes, & tout au haut une huitieme: la premiere, de plomb, étoit attribuée à Saturne, à cauſe de ſa lenteur; la ſeconde, d'étain, à Vénus, parce que ce métal eſt mou & d'abord brillant; la troiſieme, d'airain, à cauſe de la dureté & de la ſolidité de cette compoſition métallique, à Jupiter; la quatrieme, de fer, à Mercure, regardé comme infatigable & adoné au commerce; la cinquieme, d'un métal mêlangé, à Mars, changeant & inégal; la ſixieme, d'argent, à la Lune; & la ſeptieme, d'or au Soleil. Ces deux dernieres repréſentoient ainſi les couleurs apparentes de ces deux aſtres (*Origen. l. VI. p.* 290.) „.

„ Cette échele & toutes ces portes ont ſans doute trait à un ſyſtême aſtronomique; mais excluoit-il les allégories morales ou métaphyſiques? Ce paſſage de l'âme, dont parle Celſe, y entroit certainement pour quelque choſe, & prouve que la métempſychoſe étoit la véritable doctrine des *mithriaques*, comme Porphyre l'aſſure. Ce philoſophe nous a conſervé un fragment de Pallas, qui a compoſé un ouvrage particulier ſur tous ces objets myſtérieux. Cet écrivain, après y avoir raporté l'opinion de ceux qui ramenoient ces ſymboles à l'aſtronomie, ajoute: „ Mais le ſentiment vrai & exact eſt, qu'on a voulu déſigner, „ d'une maniere énigmatique, les révolutions ſucceſſives des âmes humaines dans les différens „ corps (*Porphyr. l. IV. §.* 16. *p.* 351) „. Après leur ſéparation de ces corps, elles devoient paſſer dans les aſtres, ſuivant la doctrine qui s'eſt perpétuée chez les Perſes. „ Ils diſtinguent, ſelon M. Anquetil, différens cieux, où les âmes „ jouiſſent, juſqu'à leur réſurrection, d'un bonheur „ proportioné à leur vie paſſée. Celui du Soleil, *korſchid paé*, eſt le plus élevé; au deſſus „ eſt le *gorotman*, ſéjour d'Ormuſd & des eſprits „ céleſtes, lequel répond à la porte dont parle „ Celſe (*Vie de Zoroaſtre... Zend-à-Veſta, t. II. „ p.* 28-29.) „:

„ Avant d'entretenir les initiés de ces différentes périodes céleſtes & de leur objet, il eſt probable qu'on mettoit ſous leurs yeux la repréſentation de *Mithra* ſous la figure d'un jeune homme domptant un taureau, tantôt l'égorgeant, tantôt prêt à l'égorger, avec tous les acceſſoires dont il a déja été queſtion. Cela fixoit d'abord l'attention à l'entrée de l'antre ſacré, qui étoit exactement tracé ſur d'anciens bas-reliefs. N'en ſoyons pas étonés: le gouvernement s'embaraſſoit fort peu que ces myſteres fuſſent connus, puiſque le poëte Stace en parle ſans crainte & d'une maniere très-claire (*Theb. t.* 719.). Porphyre dit même que *Mithra*, comme le taureau placé près de la ligne équinoxiale, eſt le démiourgue, le maître ou auteur de la naiſſance (*de antr. Nymph. c.* 24.); ce qui déſigne la véritable explication de ces bas-reliefs allégoriques, laquelle n'a point échapé aux recherches de M. Anquetil. Selon cet académicien, ils ont particuliérement raport aux équinoxes de printemps & d'autone, temps où la renaiſſance de la nature & ſa fécondité annonce le triomphe de *Mithra*, protecteur du juſte, & ennemi d'Ahriman, qu'il combat, pour diminuer ſur la terre ſon pouvoir, c'eſt-à-dire, le mal moral (*Acad. des Inſcript. t. XXXI. p.* 421-22.). Le ſyſtême des deux principes faiſoit donc partie de la doctrine des *mithriaques*: c'eſt pourquoi Archélaus reprochoit à Manès de croire à la préſence de *Mithra* éclairant ces lieux myſtiques. „ Où tu va, barbare perſan, s'écrioit-il, en „ impoſer au peuple, & comme un habile co„ médien, célébrer les myſteres de cette divinité. „ (*Acta diſput. Archel. & Manet. apr. Zacagni „ Monum. grac. & lat. p.* 26-63.) „.

„ Eſt-ce une calomnie de la part d'Archélaüs? ou le reproche qu'il fait à Manès eſt-il fondé? La réponſe à cette queſtion n'apartient point à mon ſujet; il ſuffira de remarquer, dans les paroles qu'on vient de lire, une alluſion claire à quelque drame-pantomime uſité dans les myſteres de *Mithra*. Des perſonages divers devoient y repréſenter le ſujet des bas-reliefs dont j'ai déja parlé, & d'autres choſes qui ne ſont pas parve-

nues juſqu'à nous. Les hiérophantes en donnoient aux adeptes des explications phyſiques (*Tertull. adv. Marcion. c. 13. p. 72.*) ou aſtronomiques, conformément à leurs principes „.

„ Mosheim a prétendu que *Mithra* n'avoit été, ſelon eux, qu'un ſort chaſſeur, qui, ayant délivré la Perſe du ravage des bêtes féroces, & rendu ainſi la tranquillité à ſes habitans, avoit merité de leur part les honeurs divins (*Stat. ad Cudw. tom. I. p. 424.*). Le ſavant abbé Foucher a trop bien réfuté cette opinion ſinguliere, dans ſon excellent Traité de la religion des Perſes (*Acad. des inſcrip. tom. XXIX. p. 131.*), pour que je puiſſe être tenté de l'adopter. Mais une conjoncture moins invrai-ſemblable ſeroit celle que dans les *mithriaques*, comme dans les autres myſteres, on faiſoit mention des bienfaits de la civiliſation & du cruel état dont elle avoit retiré le genre humain. Il ſeroit même poſſible d'expliquer, ſuivant cette idée, une partie du bas-relief. La deſcription des déſordres de la vie ſauvage ne pouvoit que plaire aux pirates, qui avoient embraſſé ce culte préférablement à tout autre (*Plut. Vit. Pomp. tom. III. pag. 445.*). Enfin, on ne ſauroit trop le répéter, jamais les anciens myſtagogues ne connurent l'unité de doctrine, ils eurent différens ſyſtêmes, en changerent ſouvent, & furent toujours y adapter les allégories anciennes, qui en étoient, pour ainſi dire, le thême perpétuel „.

„ Non contens de changer d'opinion ſuivant le temps & les circonſtances, les myſtagogues firent plus d'une fois un mélange bizare de pratiques différentes. Celles des Grecs & des Romains ne parurent point aux prêtres de *Mithra* contrarier leur culte, d'origine perſane, qu'ils vouloient acréditer parmi ces peuples. Citons quelques exemples de cette oppoſition de rites & d'opinions. Les abſtinences exceſſives que les nouveaux *mithriaques* exigeoient, étoient condamnées par la religion de Zoroaſtre, comme le ſavant Hyde (*Hiſt. rel. vet. perſ. ed. ultim. p. 109.*) & Fréret (*Acad. des Inſcrip. tom. XVI. p. 283.*) l'ont obſervé d'après le *Sadder*. Les Perſes rejetent également le jeûne, & leur religion eſt peut-être, dit M. Anquetil, la ſeule dans laquelle il ne ſoit ni méritoire, ni même permis (*Théol. cérém. & morale de Zoroaſtre, Zend-à-Veſta, tom. III. p. 601.*). La virginité & le célibat, auxquels les *mithriaques* obligeoient les perſones des deux ſexes qui aſpiroient à la perfection (*Tertull. de præſcript. CXL. p. 217.*), n'étoient pas moins contraires aux principes des mages, qui les regardoient comme un état réprouvé (*Acad. des inſcrip. tom. XVI. p. 283.*). Fréret ajoute à cette remarque, que le temps de la célébration des *mithriaques* ne convient point à celui des *mirhagan* de Perſe. Ces premieres fêtes ſe célébroient à Rome après l'équinoxe du printemps, au lieu que ces dernieres commençoient quelques jours après le ſolſtice d'hiver (*ibid.*). De ces différences marquées, le ſavant académicien voudroit conclure que les cérémonies de *Mithra*, telles qu'elles étoient pratiquées en Italie & dans la Grece, n'avoient point une origine perſane, mais chaldéene. Les preuves qu'il en donne ne ſont point convaincantes. Pour avoir ajouté à l'ancien culte, les prêtres de *Mithra*, répandus de toutes parts dans l'empire romain, n'en conſervoient pas moins les traces, quoiqu'ils cherchaſſent à les cacher, & on ne peut les méconnoître dans les détails que renferme cet article „.

„ Ce célibat, ces jeûnes, ces macérations, ce baptême, cette offrande de pain, ſont évidemment des pratiques & des cérémonies que les myſtagogues avoient empruntées du chriſtianiſme. Elles étoient comme autant d'armes avec leſquelles ils s'imaginoient pouvoir le combatre avec avantage. Ils profiterent du zele ou du déſeſpoir des partiſans du paganiſme expirant, pour tâcher de le ranimer en quelque ſorte par la célébration de leurs myſteres, & de pluſieurs autres fêtes incoonues dans l'anciene religion greque & romaine. En effet, ce n'eſt, comme le remarque Fréret, qu'après Conſtantin qu'on commence à trouver des inſcriptions qui parlent des myſteres & des fêtes de *Mithra* (*Acad. des inſcrip. tom. XVI. p. 276-77.*). Les uns & les autres furent proſcrits l'an 378 de l'ere vulgaire, & l'antre ſacré des *mithriaques* fut auſſi-tôt ouvert & détruit par les ordres de Gracchus, préfet du Prétoire. Ne doit-on pas regréter que quelque témoin oculaire ne nous ait pas laiſſé une deſcription complete de tout ce qu'on trouva dans cet endroit, un des derniers repaires de la ſuperſtition „? (*Article tiré des Recherches ſur les myſteres du paganiſme, de M. le baron de Sainte-Croix.*)

M. Dupuis explique, ſelon ſon ſyſtême, le célebre monument de Mithra, qui eſt dans l'*Antiquité expliquée, tome I, pl. 215. fig. 4.*

„ On y voit ce génie, qui ayant le genou ſur un taureau aterré, tient ſon muſle de la main gauche; & de la droite lui plonge un poignard dans le cou. Au côté droit de la figure ſont deux génies vêtus comme *Mithras*. Chacun d'eux tient un flambeau; l'un l'éleve en haut, l'autre le baiſſe contre terre pour l'éteindre. Un chien avance vers le cou du taureau pour lécher le ſang qui coule de ſa plaie. Un lion couché auprès d'un ſerpent, eſt repréſenté bâillant & ſans action au deſſous du taureau. Sous le ventre du même taureau eſt un ſcorpion qui tient de ſes deux pinces les teſticules de cet animal. Devant la tête du taureau eſt un petit arbre couvert de feuilles, auquel eſt atachée une torche alumée: au deſſous eſt une tête de bœuf. Derriere *Mithras*, ou plutôt de l'autre côté, on voit un arbre chargé des fruits de l'autone, ſur lequel eſt apuié un autre flambeau, dont le bout qui éclaire eſt tourné vers la terre. Auprès de ce flambeau eſt un petit ſcorpion: plus haut on remarque un corbeau „.

„ D'autres ſymboles ſont le couronement de ce

bas-relief; ils ſont tous poſés ſur la même ligne droite: le premier eſt un génie à tête rayonante comme le ſoleil, monté ſur un char tiré par quatre chevaux, preſque tous dreſſés, & regardant de différens côtés. Auprès du char eſt un homme entortillé d'un ſerpent, qui éleve ſa tête au deſſus de celle de l'homme. Après lui vienent trois autels flamboyans, & entre les autels autant de fioles carrées. L'homme nu, qui vient enſuite, eſt également entortillé d'un ſerpent; il a des ailes, & tient de la gauche une pique. Quatre autels flamboyans ſont placés à la ſuite, & ſéparés également par des fioles; en ſorte qu'il y a ſept autels & ſix fioles. Le tout eſt terminé de ce côté par un génie, dont la tête eſt dépouillée de rayons, & dont la parure reſſemble aſſez au croiſſant de la lune. Il n'a que deux chevaux, dont il tient les rênes. Les chevaux s'abatent, & ne peuvent plus avancer. Voilà quels ſont à peu près tous les ſymboles de ce monument allégorique, dans lequel il ne ſe trouve aucun animal qui ne ſoit dans les conſtellations, & qui n'ait un raport direct aux équinoxes & au ſolſtices de ces ſiecles-là „.

„ Les points équinoxiaux ſont indiqués d'un côté par le petit taureau, ou la tête de taureau atachée à un arbre couvert de feuillages, auquel eſt ſuſpendu un flambeau alumé; & de l'autre côté, par un arbre chargé de fruits, auquel eſt atachéun flambeau renverſé & éteint, & au pied un ſcorpion. Tout cela déſigne d'une maniere frapante, les deux ſignes équinoxiaux, & l'état de la lumiere, & le départ du ſoleil; la renaiſſance & la mort de la nature; les limites de l'empire de la lumiere & des ténebres, du bien & du mal, du regne d'Oromaze & de celui d'Arhiman. Ce ſont ces deux génies vrai-ſemblablement que l'on voit à droite, habillés à peu près comme *Mithras*, & dont l'un éleve un flambeau alumé, & l'autre l'éteint. L'un eſt le génie du taureau, ou de l'animal dont le ſang féconde la terre, l'autre, celui du ſcorpion, ou du ſigne d'autone, qui ſe trouve placé à côté d'un arbre chargé de fruits, & d'un flambeau renverſé. Ce ſcorpion eſt enſuite répété ſous le ventre du taureau équinoxial, dont il dévore les teſticules; ſymbole naturel de la ceſſation de l'action productive de la nature, à l'entrée du ſoleil au ſcorpion céleſte, ou à l'équinoxe d'autone. Les Coptes appelent encore le génie de la deſtruction, Typhaniel (*Kirker, Œdip. tom. II. part. II. pag.* 234.), & c'étoit dans le ſcorpion qu'on plaçoit l'empire de Typhon. Le chien que nous voyons à côté du taureau eſt Sirius, génie du taureau, celui qu'Oromaze avoit mis à la tête de tous les génies, & qui par ſon coucher héliaque annonçoit l'équinoxe du printemps, comme le dit Virgile„.

„ Les Romains immoloient un chien en l'honneur du chien céleſte, ſous le ſigne du taureau, dans les fêtes appelées *robigalia*, le ſeptieme jour avant les calendes de mai, neuf jours après l'entrée du ſoleil au taureau „.

„ Pline ajoute: *Hoc tempus Varro determinat ſole decimam partem obtinente .... Quod canis occidit, fidus per ſe vehemens, &c.* (*Plinii, lib.* 17.) „

„ C'eſt ce chien qui fourniſſoit les attributs du cynocéphale, ou de l'homme à tête de chien, dont ſe ſervoient les Égyptiens, ſuivant Hor-Apollo, pour peindre l'équinoxe. C'eſt ce chien qui étoit un des quatre animaux ſacrés qui précédoient les proceſſions égyptiennes: ſuivant ſaint Clément d'Alexandrie, il déſignoit le paſſage du ſoleil d'un hémiſphere à l'autre, & il regardoit le paſſage du ſoleil au nord, *tranſitum ſolis ad arctum*. Le chien eſt repréſenté léchant le ſang du taureau, qui doit, comme celui d'Uranus, féconder la terre, ou donner naiſſance à la déeſſe de la génération. Le lion eſt le ſigne ſolſtitial, ou le terme de la courſe du ſoleil, le point de ſon repos: auſſi le lion eſt repréſenté couchant & bâillant; & à ſes côtés eſt l'hydre, dont le lever héliaque acompagne celui du lion, ſous lequel elle eſt placée dans la ſphere. Ainſi on voit que les deux ſignes du zodiaque qui ſe trouvoient alors, l'un à l'équinoxe du printemps, l'autre au ſolſtice, ont à côté d'eux ce qu'on regardoit comme leurs génies inſpecteurs, le chien & l'hydre. Le corbeau qui eſt en haut eſt le corbeau céleſte, autre génie ou conſtellation qui annonçoit, par ſon coucher héliaque, le ſolſtice, comme l'hydre par ſon lever du matin. On trouve dans les livres zends des prieres adreſſées au corbeau céleſte, ſous le nom d'*eoroſch* (*Zend-à-veſta, tome II. p.* 216.). L'inſpection ſeule d'une ſphere, ſuffit pour juſtifier les poſitions que nous donnons. Le génie placé ſur le taureau peut repréſenter le cocher, ou peut-être Perſée, qui par ſon lever du matin, fixoit auſſi autrefois l'équinoxe du printemps, comme le chien par ſon coucher; ils ont même pu déterminer cette époque importante dans le même ſiecle; pour peu que ce monument ait été fait au delà de 40 degrés de latitude.

„ En effet, Nonnus (*lib* 21. *v.* 245.) appele *Mithra* le phaéton des Aſſyriens, & le cocher dans notre ſyſtême eſt le phaéton des anciens, ou le génie du printemps. Perſée étoit auſſi le pere des Perſes, celui qui leur donna leur religion, & aporta le feu céleſte ſur la terre. Perſée eſt placé dans la ſphere près du taureau, alors ſigne équinoxial, & on lui attribua la même fonction & la même place qu'à *Mithras*; ce qui pouroit faire croire que ce *Mithras*, placé comme Perſée, près du taureau, portant comme lui le harpé (*Zend-à-veſta, tome II. p.* 211.) & les talonieres, pouroit n'être que le Saturne des Phéniciens, le Cyllenius des Romains. Voici ce que dit Porphyre *de antro Nymphar. p.* 124.) ſur ce *Mithras* & ſur la place qu'on lui aſſignoit dans l'antre repréſentatif de l'ordre du monde & des ſpheres: *Mithra peculiarem ſedem juxta æquinoctia attribuerunt*

laverunt. Ideo Arietis, Martii Signi, gladium fert vehiturque tauro, ſigno Veneris. Vere Mithra aque ac taurus, auctor, productorque rerum eſt & generationis dominus. Poſitus eſt juxta æquinoctialem circulum, habens a dextris partes ſeptentrionales, a ſiniſtris auſtrales, &c. C'eſt évidemment la place qu'occupoit alors Perſée dans la ſphere dont cet antre étoit une image. Perſée étoit, comme *Mithras*, le dieu de l'agriculture chez les Perſes, *perſa*, ou Τῷ Περσῃ, *frugum cuſtodi mel offerunt.* (*Ibid. p.* 117.) C'étoit lui qui précédoit au départ des ſignes, & ouvroit la marche des génies; il préſidoit au renouvélement de la nature„.

„ Le Zend-à-veſta (*tome II. p.* 225.) appele *Mithras* chef des rues, & tel étoit auſſi Mercure ou Perſée. *Mithra* étoit le génie moteur des ſpheres, & l'âme du premier mobile, comme l'annonce ce vers de Claudien :

Et vaga teſtatur volventem ſidera Mithram;

Il donnoit l'impulſion à toutes les ſpheres, dont le point de départ étoit alors raporté au taureau, le premier des ſignes. Auſſi le Zend-à-veſta, qui fixe la création au taureau, nous dit que les aſtres alors commencerent à fournir leur carriere au neiroux, ou au commencement de l'année équinoxiale„. *Voyez* Mithra.

MITHRAX, nom que Pline donne à une pierre précieuſe qui ſe trouvoit en Perſe, qui, préſentée au ſoleil, montroit une grande variété de couleurs; il nomme cette même pierre *gemma ſolis*, ou *pierre du ſoleil* dans cet endroit. Solin a donné par corruption le nom de *mitridax* à cette pierre, qui, ſuivant ſa deſcription, paroît être une opale. On la trouve auſſi nommée *mitridates*; c'eſt peut-être le giraſol des modernes.

MITHRIAQUES. *Voyez* Mithra.

MITHRIDATE, premier roi de Pont. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ.

Pellerin a publié un médaillon d'argent de ce roi.

Mithridate-Évergète, roi de Pont, pere d'Eupator.

On a une médaille de ce roi.

Mithridate-Eupator, roi de Pont. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

RR. en argent.

O. en bronze.

Leur type ordinaire ſt un cerf paiſſant dans une courone de lierre.

Il y a de ce roi un médaillon padouan.

On voit dans la galerie du palais Farneſe à Rome une tête que les antiquaires appeloient *Mithridate*, à cauſe du ſurnom Διόνυσος que ce roi avoit pris, relatif à la courone de lierre dont elle eſt ornée. Mais c'eſt un Bacchus indien. On ne voit en effet aucune vrai-ſemblance entre cette tête & celles de *Mithridate* qui ſont placées ſur les médailles. Il eſt viſible d'ailleurs que cette tête eſt idéale, & formée comme celles des divinités.

Dans la collection de Stoſch, on voit ſur une cornaline une tête de *Mithridate*, parfaitement reſſemblante à celle qui eſt gravée ſur ſes médailles.

À la galerie de Florence, on voit cette même tête (*Muſ. Flor. tom. II. tab.* 25. *n.* 11.) ſur une pierre gravée, & elle y a été priſe mal-à-propos pour la tête de Maſſiniſſa.

MITRA; écrit ſans aſpiration, étoit, ſelon Hérodote, le nom que les Perſes donnoient à Vénus Uranie.

MITRE. Les écrivains anciens ont ſouvent donné les mêmes noms, tels que bonet, cidaris, *mitre* & tiare, à des habillemens de tête très-différens. Quoiqu'il ſoit très-difficile de porter dans leur diſtinction une préciſion rigoureuſe, je vais cependant propoſer, d'après le ſavant antiquaire Pellerin, des caracteres qui pouront aider à les diſtinguer.

Le bonet ou cidaris ſera le bonet ſimple, ſans forme déterminée & ſans acceſſoires, tel que celui d'Ulyſſe, de Vulcain, des Dioſcures, de la Liberté, &c, avec une légere pointe droite ou recourbée & même ſans pointe ſenſible. La cidaris ſera formée du bonet, tel que je viens de le dire, en y ajoutant des ſanons pendans ſur les épaules, ou des cordons qui ſe lient ſous le menton.

La *mitre* & la tiare ſeront des bonets ou cidaris très-ornées, mais de forme très-prononcée. La *mitre* eſt pointue, & la tiare eſt ronde ou cylindrique comme une tour. Toutes deux ſont ornées de ſanons, & leur grandeur varie, ſans que leurs caracteres diſtinctifs ſoient changés. Après ces notions préliminaires, je vais laiſſer parler Pellerin.

Pellerin (*Lettre II ſur diverſes médailles*,) dit: „ La coëfure appelée *mitre* en grec & en latin, comme en françois, étoit la plus diſtinguée dans la haute antiquité. C'étoit celle que portoient les ſouverains pontifes chez les Hébreux; elle fut portée enſuite ſous le nom de *cidaris* par les rois orientaux, & par les pontifes dans le paganiſme, avec quelque légere différence. La *mitre* proprement dite avoit au bas une bordure plate qui l'entouroit & couvroit une partie du front, d'où elle s'élevoit en forme de cône & ſe terminoit en pointe. C'eſt ce que Philon exprime aſſez clairement, en diſant que la partie ſupérieure de la *mitre* étoit la cidaris, & c'eſt auſſi ce que Tertullien fait entendre, lorſqu'en parlant myſtiquement du ſecond avènement de Jéſus-Chriſt, il dit qu'il paroîtra alors *cum mitra & cidari munda*, avec la *mitre* & la cidaris purifiée. La coëfure pontificale, appelée *mitre* par ceux-là, eſt appelée *cidaris* par S. Jérôme & par Joſeph, qui ne diſtinguent point l'une de l'autre, & ne diſent point s'il y avoit au bas des bordures, ou

non, ni s'il y en avoit avec des ſanons ou ſans ſanons. C'étoit apparemment des acceſſoires qui y étoient ajoutés, & qu'on en retranchoit à volonté, ſelon les temps & les circonſtances. Il y a cependant lieu de croire qu'il y avoit des *Mitres* qui reſſembloient à la cidaris; telle eſt celle qui eſt repréſentée ſans bordures ni ſanons, mais entourée du diadême ſur la médaille d'or qui a été inſérée dans le fleuron du titre du *Suppl. III.* laquelle eſt, ſelon les apparences, d'un pontiſe inconnu qui portoit le diadême, comme le portoient les pontiſes de *Cemane*, & quelques autres, en qualité de ſouverains dans les états qu'ils poſſédoient. Puiſque les coëſures de forme conique terminées en pointe, que les médailles nous montroient avoir été par des rois & par des pontiſes, étoient appelées ſoit du nom de cidaris, ſoit de celui de *mitre*, je ne conçois pas ſur quoi peuvent ſe fonder les auteurs modernes, qui, dans leurs écrits, aiment mieux leur donner le nom de tiare, dont la forme étoit ſi différente. Je ne ſai ſi ce n'eſt pas porter les conjectures au delà de leurs bornes, que de dire comme on a fait, que la coëfure de Xercès, roi d'*Arſamoſate*, fait préſumer que les tiares des rois de cette dynaſtie étoient fort pointues. On a toujours comparé les tiares à des tours, qui bien loin d'être de forme conique & pointue, avoient à peu près autant de largeur par le haut que par le bas. Si l'on ne veut point appeler la cidaris de ſon nom perſan & arméoien, parce qu'il nous eſt trop étranger & peu connu, on devroit du moins, ce me ſemble, lui rendre celui de *mitre* qu'elle avoit primordialement, & qu'il nous eſt ſi aiſé de diſtinguer par les notions communes que nous en donnent les *mitres* de nos abbés & de nos évêques. Je ne doute point que ce ne ſoit par ces raiſons que le P. Frœlich a donné, ſans le dire, le nom de *mitre* à la coëfure du roi Saurus.

„ La *mitre* phrygiene reſſemble au *corno* ou bonet phrygien, excepté qu'elle eſt plus écraſée, & qu'elle a de longs pendans ou *ſanons*, avec leſquels on l'atachoit ſans doute ſous le menton. Ces ſanons ſont appelés par Virgile *redimicula mitræ*, & par Achille Alexandrin Ζωσματα (*Erot.* 13.). On voit Pâris avec cette *mitre* à quatre ſanons, ornée d'étoiles & du diadême, ſur une pierre publiée par Nater, & qui l'a été de nouveau dans les *Monumenti inediti* de Winckelmann (n°. 112.), ſur une tête de Priam gravée en creux apartenant au prince de Piombino, & ſur une autre du collége romain.

La *mitre* phrygiene avoit quelquefois les deux ſanons ou pendans pointus, terminés par des nœuds ou boutons, & pendans ſur la poitrine, comme l'ornement de tête ou diadême des ſphinx & des figures égyptiennes. On voit un prêtre de Cybele qui en eſt coëfé ſur ſon tombeau, deſſiné par Boiſſard (*Antiq. tom. III. p.* 90.).

La *mitre* reſſembloit aux coëfes anciennes de nos femmes, à celles que portent encore les payſanes; les *barbes* rabatues ſur la poitrine offrant l'image des pendans (*redimicula*) de la *mitre*.

MITRES des manuſcrits & des plus anciens monumens eccléſiaſtiques.

„ Les plus anciens auteurs, tant ſacrés que profanes, ſe ſervent du nom de *mitre* pour exprimer une certaine coëfure commune aux hommes & aux femmes, & que les rois orientaux portoient avec le diadême. S. Grégoire de Nazianze dit dans ſon Apologétique, qu'au jour de ſon ſacre on l'oignit, qu'on le revêtit d'une longue robe, & qu'on lui mit une *tiare* ſur la tête. Pour donner une *mitre* à S. Ambroiſe, on cite cette épigramme d'Ennodius:

Serta redimitus geſtabat lucida fronte:
Diſtinctum gemmis ore parabat opus.

„ Mais la cydare ou tiare de S. Grégoire de Nazianze & la courone de S. Ambroiſe étoient différentes des *mitres*, dont les évêques ſe parent comme d'un ornement eccléſiaſtique. Il eſt néanmoins très-certain que l'uſage en eſt plus ancien que le dixieme ſiecle. On trouve dans les actes du VIIIe concile général, célébré en 870, une lettre de Théodoſe, patriarche de Jéruſalem, à S. Ignace; patriarche de Conſtantinople, où il eſt dit que les prédéceſſeurs de Théodoſe ont toujours porté la *mitre* & les ornemens de S. Jacques, frere du Seigneur. La ſtatue de S. Pierre, placée, au VIIe ſiecle, à la porte de la baſilique de Corbie, porte une *mitre* ronde, haute & pyramidale. Celles des papes, après S. Pierre, ſont ſemblables. On peut les voir dans le *Propylæum* du mois de mai des bollandiſtes. Théodulfe, évêque d'Orléans parlant des ornemens pontificaux, n'a pas oublié la *mitre*:

Illius ergo caput reſplendens mitra *tegebat.*

„ Ainſi, quoiqu'en diſent Ducange & pluſieurs autres ſavans, les auteurs eccléſiaſtiques ont parlé de la *mitre* comme d'un ornement eccléſiaſtique, avant le dixieme ſiecle. En Orient excepté les patriarches, les évêques n'en ont pas fait uſage, ſe contentant de porter un bâton à la main. Quoique l'uſage de la *mitre* ne fût pas commun à tous les évêques d'Occident, dès le onzieme ſiecle, le pape Alexandre II acorda le privilége de la porter aux abbés de Saint-Auguſtin de Caotorbéry & de Cave, & Urbain II aux abbés du mont Caſſin & de Cluni. Les pontiſes ſuivans en uſerent de même envers les abbés, malgré les plaintes qu'en firent S. Bernard & Pierre de Blois. Du moins, devoint-ils épargner les abbés à qui l'on n'acordoit l'uſage de la *mitre* qu'à la demande des princes. Quoi qu'en ait dit S. Bernard dans ſa 42e. lettre, les abbés de ſon ordre ou plutôt de ſa réforme n'ont point fait diffi-

culté de prendre les habits pontificaux, & de ſe décorer de la croſſe & de la *mitre*. Ce dernier ornement paſſa aux chanoines de diverſes égliſes cathédrales collégiales, & même à des prioces ſéculiers. Dans le différent ſurvenu entre l'évêque de Lincoln & Robert, abbé de Saint Alban, l'archidiacre de Poitiers dit en faveur de l'abbé : *Meus vicarius in eccleſia beati Hilarii incedit mitratus in omnibus præcipuis anni ſolemnitatibus, NEC DEROGAT MITRA EPISCOPALI DIGNITATI.* (*Voyez* la ſeconde édit. de l'excellent ouvrage de D. Martenne, ſur les anciens Rites eccléſiaſtiques.) „

„ Les anciennes *mitres* des papes ſont rondes, pyramidales & en façon de pain de ſucre. Celle de Calixte II paroît plate, tant l'angle que forme ſa pointe eſt obtus. Les ſceaux offrent des *mitres* baſſes, ſouvent terminées en angle, & quelquefois reſſemblant à des bonets atachés avec une bande par-derriere, dont les bouts tombeot ſur l'épaule. La plus ancienne *mitre* qui approche le plus de celles du dernier temps, eſt celle qu'on a vu ſur le ſceau de Roricon, évêque de Laon, au dixieme ſiecle. En général, D. Martenne décrit ainſi les *mitres* antiques des évêques : *Epiſcoporum vero (mitra) erat bicornis ſeu biſida, ſed poſterna paulo humilior, quam olim ab ea parte qua aperitur, fronte geſtabant, ut videre eſt in antiquis epiſcoporum ſtatuis, idque deprehendimus in pluribus eorum ſigillis, chartis majoris monaſterii appenſis.* On ne trouve point de *mitres* pyramidales ſur les tombeaux, & aux ſceaux originaux des évêques, depuis le onzieme ſiecle. (*Nouvele diplomatique des Bénédictins.*)

MITREIA famille romaine dont on a des médailles :

O. en or.

O. en argent.

RRR. en bronze.

MITTENDARII. On appeloit ainſi les commiſſaires qui étoient envoyés dans les provinces en certaines occaſions importantes, pour avoir l'œil ſur la conduite des gouverneurs provinciaux, & faire le raport au préfet du prétoire, qui ſeul avoit le droit d'y veiller. On appeloit auſſi *mittendarii* ou *mittendaires*, des officiers que le préfet prétorien envoyoit dans les provinces, pour voir ce qu'il y avoit à faire, & ordoner des réparations. Les *mittendarii* faiſoient leur raport au préfet, qui prononçoit ſuivant l'exigence des cas. Ils avoient auſſi quelquefois leur commiſſion directement de l'empereur : ils s'appeloient auſſi *miſſi*, envoyés.

MIXIS, μιξις, *mixtio*, en *muſique*, eſt une des parties de l'anciene mélopée, par laquelle le compoſiteur apprend à bien combiner les intervalles, & à bien diſtribuer les genres, ſelon le caractere du chant qu'il s'eſt propoſé de faire. *Voyez* MÉLOPÉE. (S.)

MIXO-LYDIEN eſt le nom de l'un des modes de l'*anciene muſique*, appelé autrement *hyperdorien*; parce que ſa fondamentale ou tonique étoit une quarte au deſſus de celles du mode dorien. *Voyez* HYPERDORIEN.

Le mode *mixo-lydien* étoit le plus aigu des ſept auxquels Ptolomée avoit réduit tous ceux de l'anciene muſique. *Voyez* MODE. On attribue à Sapho l'invention de ce mode.

MNASINUS. *Voyez* ANAXIS.

MNEME étoit l'uoe des trois muſes dont le culte fut établi, ſelon Pauſanias, par les Aloïdes à Thebes en Béotie. Il ſignifie *Mémoire* (du verbe μιμνῃσκω, *je me ſouviens*), de même que le nom Mnémoſyne. *Voyez* MUSES.

MNHMONEYE, *ſouvenez-vous*. On voit ſur une cornaline de Stoſch une main qui tient de deux doigts le bout d'une oreille, avec l'inſcription MNHMONEYE. On voit le même type avec la même inſcription (*Muſ. flor. t. II. tau. XXII. 2*) ſur un jaſpe de la galerie ducale à Florence; & le prévôt *Gori* a fort bien obſervé, à cette occaſion, la coutume des anciens raportée par Pline (*l. II. c. 3.*) de toucher l'extrémité de l'oreille de ceux à qui on demandoit une part dans leur ſouvenir.

MNÉMOSYNE, ou la déeſſe de la mémoire, étoit, ſelon Diodore, de la famille des titans, fille du ciel & de la terre, & ſœur de Saturne & de Rhéa. On lui acorde généralement, dit le même auteur, le premier uſage de tout ce qui ſert à rapeler la mémoire des choſes dont nous voulons nous ſouvenir, & ſon nom même l'indique aſſez.

On lui attribue auſſi l'art du raiſonement, & l'impoſition des noms convenables à tous les êtres, de ſorte que nous les indiquons ſans les voir. Jupiter devint amoureux, dit la fable de *Mnémoſyne*, & s'étant métamorphoſé en berger, la rendit mere des neuf muſes. *Voyez* MUSES, TITHON.

Pline (*35. 11.*), parle d'un excellent tableau de cette déeſſe, fait par Philiſtus. Pauſanias cite une fontaine de ſon nom dans la Béotie, ſa ſtatue à Athènes.

On voit au Muſeum Pio-Clémentin une ſtatue antique, avec la baſe & l'inſcription antiques, MNHMOΣYNH. Cette ſtatue ne porte aucun attribut; mais elle eſt envelopée dans un grand manteau, ſous lequel elle éleve ſa main droite vers le menton. Cette atitude lui eſt propre, ainſi qu'à Polymnie, parce qu'elle ſont toutes deux les déeſſes de la mémoire, & que cette atitude annonce une perſone qui ſe recueille pour raperler à ſa mémoire quelqu'objet. On peut reconoître auſſi *Mnémoſyne* dans la ſtatue antique dont on voit aux galeries une belle copie de Le Grôs.

MNEVIS, taureau conſacré au ſoleil dans la ville d'Héliopolis en Égypte. Il tenoit après Apis, le premier rang parmi les animaux qu'on honoroit en Égypte. Son culte étoit beaucoup plus ancien que celui d'Apis; mais la célébrité d'Apis fit négliger peu à peu & oublier *Mnévis*.

Mnévis étoit preſque tout noir (*Plutarc. de Iſid. & Oſir.*), tandis qu'Apis étoit mêlé de noir & de blanc. Porphyre (*Euſeb. Præp. evangel.* 3. 13.) dit que les poils de ſa queue & de tout ſon corps ſe dirigeoient de la queue à la tête. Son temple fut fort endomagé par Cambyſe.

Jablonski (*Pantheon. ægypt.*) dit que ſon nom ſignifie, dans la langue copte, *conſacré au ſoleil*.

M. Paw dit (*t. 2. p.* 166.): „ Le pharaon Bochoris conçut l'idée d'ôter à la ville d'Héliopolis le bœuf ſacré connu ſous le nom de *Mnevis*; & cette ſeule idée lui fit perdre à jamais l'eſtime d'un peuple qui avoit nouri des bœufs à Héliopolis & des lions pendant plus de ſiecles que n'a ſubſiſté l'empire romain „.

MOAGETE, roi de Cybire. B. MOAΓ.

Ses médailles, avec la tête d'Hercule, ſont:

RRR. en bronze, avec la tête de Diane.

RRRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

MOBILE. On appeloit *cordes mobiles*, ou *ſons mobiles* dans la muſique greque, les deux cordes moyenes de chaque tétracorde, parce qu'elles s'accordoient différemment ſelon les genres, à la différence des deux cordes extrêmes, qui ne variant jamais, s'appeloient *cordes ſtables*. *Voyez* TÉTRACORDE, GENRE, SON. (*Muſique*.)

MOBILES (corps). Caylus dit: „ Ce morceau d'ivoire préſente un buſte qui n'eſt point du tout proportioné aux quatre colonnes acouplées qui lui ſervent de piédeſtal. Ce buſte eſt coifé à l'égyptiene, c'eſt-à-dire, que la tête eſt ſurmontée par des plumes. Elles ſont aſſez mal travaillées. Cependant elles rapelent l'idée des coifures qu'on voit ſur la table iſiaque; mais les cheveux friſés & le genre des nattes qui pendent ſur les épaules, s'écartent abſolument de leur premiere origine. Cet ouvrage eſt aſſez mal exécuté dans toutes ſes parties, & ne peut être regardé que comme romain & très-commun dans ce genre. Il offre la ſingularité de trois petites boules ou corps arondis qui occupent le milieu des quatre colonnes, & qui, détachées les unes des autres, ſont mobiles & roulantes. J'aurois eu peine à me perſuader, ſans une preuve auſſi conſtante, que les anciens, & en particulier les Romains, euſſent été capables d'un badinage ou d'une patience dont les Allemands nous donnent depuis long-temps de ſi grandes preuves; mais l'antiquité a tout connu & tout pratiqué dans les arts „.

„ J'ajouterai que ce petit monument pouroit avoir ſervi de tête à une des aiguilles dont les femmes romaines faiſoient uſage dans leurs coefures „. (*Recueil. IV. Pl.* 21. *n°.* 6.)

MOCA, dans l'Arabie Pétrée. MOKA.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur d'Antonin, de Sept. Sévere.

MOCCUS, ſurnom de Mercure, dont on ignore la ſignification, & que l'on lit dans une inſcription publiée par Muratori: DEO MERCURIO MOCCO.

MOCOCLE *ou* MOCCLE, dans la Phrygie. MOKOKΛEΩN.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Gordien-Pie.

MODE, en terme de muſique, ſe dit de la diverſe maniere de chanter ou de compoſer les pieces de muſique. Le *mode* eſt le lieu du ſyſtême où commence chaque eſpece d'octave, ou la ſuite & le progrès des ſept intervalles; car les modes le changent ſelon la variété des lieux où ſe trouvent les deux demi-tons du diapaſon. Il y a ſix *modes* qui peuvent avoir la quinte deſſous, & ſix autres qui la peuvent avoir deſſus; de ſorte que cela fait douze variations. Ceux qui ſont en nombre impair, comme le 1, le 3, le 5, ont la quinte deſſous & la quarte deſſus, & ſont appelés *authentiques* ou *maîtres*. Ceux qui ſont en nombre pair, comme le 2, le 4, le 6, &c., ont la quarte deſſous & la quinte deſſus, & s'appelent *plagaux* ou *ſerviteurs*, parce qu'ils ſont moins agréables. Les compoſiteurs de muſique ont été en différent ſur les modes. Boece en met ſept, Ptolémée huit, & les Grecs douze. Les principaux ſont: le *dorien*, qui eſt mêlé de gravité & d'alégreſſe, inventé par Thamiras de Thrace; le *phrygien*, qui eſt propre pour émouvoir la colere, inventé par Marſyas Phrygien; le *lydien*, propre aux chants funebres, inventé par Amphion, come dit Pline; le *myxolydien*, inventé par Sapho; l'*aolien*, l'*ionien*, le *ſous-dorien*, inventés par Poſixene, & le *ſous-lydien* par Polymneſte Colophonien. Les *modes plagaux* ſont ceux qui ſont entre-deux, qui commencent trois intervalles plus bas; ils s'appelent *ſous-phrygien* ou *ſous-aolien*, &c., & l'on en voit les tons & les conſonances dans des tables qu'en a écrites le P. Merſenne, dans ſon harmonie univerſele.

MODELES des ſculpteurs. Winckelmann (*Hiſt. de l'Art*, 4. 7.) dit: „ Je commence par l'argile, comme la premiere matiere employée par l'art, & ſur-tout pour les *modeles* en terre cuite & en plâtre. Les artiſtes anciens, de même que les nôtres, travailloient les *modeles* avec l'ébauchoir, comme on le voit à la figure du ſtatuaire Alcamene, ſur un petit bas-relief de la Villa Albani. Mais ils ſe ſervoient auſſi des doigts, & particuliérement des ongles, pour rendre de certaines parties délicates, & pour imprimer plus de ſentiment à l'ouvrage. C'eſt de ces touches fines que parle Polyclete, lorſqu'il dit que la plus grande difficulté dans l'exécution ne ſe manifeſte que quand la terre ſe gliſſe ſous les ongles. Ὅταν ἐν ὄνυξι ὁ πηλὸς ἀφίκηται. Du reſte, ce paſſage n'a pas été entendu par les ſavans; & quand François Junius le traduit par, *cum ad unguem exigitur lutum*, il ne répand pas plus de jour ſur la ſentence du ſtatuaire grec. Les mots

τυχίζω, *ἐστυχίζω*, paroiſſent déſigner les dernieres touches que le ſculpteur donne à ſon *modele*. Ce *modele* des artiſtes s'appeloit *ὀνυχιστὴς*. C'eſt à ces derniers coups d'ongles donnés au *modele*, que ſe raporte l'expreſſion d'Horace, *ad unguem factus homo*, & ce que le même poëte dit dans un autre endroit, *perfectum decies non caſtigavit ad unguem*. Il me ſemble que ni ces deux paſſages latins, ni l'expreſſion greque, n'ont jamais été entendus. On voit qu'on peut apliquer ces façons de parler à la derniere main donnée aux *modeles* avec les ongles des doigts. Les anciens nomment pareillement le pouce, lorſqu'il eſt queſtion de la manœuvre des figures de cire „. (*Conf. Rutger. var. lect. l. I. c. 7. p. 8.*)

Exigite ut mores teneros ceu pollice ducat,
Ut ſi quis cerea vultum facit.....

(*Juvenal. Sat. 7.*)

Quand Diodore de Sicile dit que les artiſtes égyptiens travailloient d'après une donnée, & que les ſculpteurs grecs opéroient le compas dans l'œil, il ne faut pas croire, avec un écrivain célebre, le comte de Caylus, que l'auteur cité ait voulu nous apprendre que les artiſtes grecs ne compoſoient point de *modeles*. Pluſieurs morceaux antiques nous prouvent le contraire de cette opinion. Indépendament des *modeles* en terre cuite de pluſieurs figures de ronde-boſſe, nous pouvons citer une pierre gravée du cabinet de Stoſch, repréſentant Prométhée qui fait l'homme, & qui ſe ſert du plomb pour meſurer les proportions de ſa figure. (*Deſcr. des pierres gr. du cabinet de Stoſch. p.* 325. n°. 6.) Le ſculpteur opere avec le compas dans la main, & le peintre travaille avec la meſure dans l'œil „.

MODERATOR urbium campaniæ. Dans une inſcription publiée par Muratori (1083. 1.), on lit ces mots, qui déſignent un officier ou procureur des villes de Campanie. On lit auſſi dans Gruter (44. 1.), le nom d'un chef ou *modérateur* du collége des épulons.

MODIALIS, de la grandeur ou de la capacité de la meſure appelée *modus*. Il y avoit des cratères ou larges coupes de cette grandeur. Plaute en fait mention (*Captivi IV.* 4. 8.):

Aulas, caliceſque omnes confregit, niſi qui modiales eſſent.

MODIMPERATOR, le convive que l'on éliſoit roi du feſtin, & qui régloit la maniere de boire. *Voyez* ARBITER *bibendi*. Varron (*Rerum humanar. XX.*) dit: *In conviviis qui ſunt inſtituti potandi modimperatoris.*

MODIOLUS, le quart du *modius*, vaſe à boire & coëfure de femme qui avoient la forme de cette meſure.

MODIOS & *MODIUS*, meſure des grains & des terrains qui pouvoient les produire.

MODIOS, ſaton, ſeah, ſagon, ſabitha d'Aſcalon, meſure creuſe pour les grains de l'Aſie & de l'Égypte. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Pauſton, $\frac{1464}{10000}$ de boiſſeau. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

$1\frac{2}{3}$ cophinos,
ou 2 hin,
ou 3 piloc,
ou $3\frac{2}{3}$, gomer,
ou 4 conges ſacrés,
ou 6 cabba, capitha,
ou 8 marès,
ou 12 chénices,
ou 24 logs,
ou 48 hémines.

Ce *modios*, évalué en pintes, valoit 11 pintes & $\frac{16}{100}$.

MODIOS de terre, meſure pythique pour l'arpentage. *Voyez* HECTOS, du même pays.

MODIOS, meſure greque de capacité. *Voyez* HECTEUS.

MODIOS de terre, meſure olympique pour l'arpentage des terres. *Voyez* HECTOS olympique.

MODIOS, meſure géodétique ou gromatique de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* AROURE.

MODIUS, meſure de capacité pour les grains des Romains. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Pauſton, $\frac{7464}{10000}$ de boiſſeau. Elle valoit, en meſures du même peuple,

2 ſemi-modius,
ou $50\frac{2}{3}$ chénices,
ou 16 ſetiers,
ou 32 hémines,
ou 128 acétabules,
ou 192 cyathes,
ou 768 ligules.

MODIUS ſur la tête des divinités. *Voyez* BOISSEAU.

Caylus dit, au ſujet d'une Fortune qui porte le *modius* ſur la tête: „ Il eſt certain que cette allégorie fait alluſion au bon & heureux gouvernement. Cette flaterie, ou plutôt cette vérité rare, n'a preſque jamais été employée que ſous les empereurs, du moins ſur les médailles. On ſait que les Romains n'ont adopté le *boiſſeau* ou le *modius*, & ne l'ont employé comme un ſigne de l'abondance, qu'en recevant le culte égyptien en général, & celui de Sérapis en particulier. Ils ne l'ont admis que ſous le regne d'Hadrien; & le *modius* étant placé ſur la tête de cette Fortune, on ne peut faire remonter plus haut la fabrique de ce monument. (*Rech. 5. p. 187.*). *Voy.* BOISSEAU.

MODULE, terme emprunté de l'architecture par les antiquaires, qui déſigne le diametre d'une médaille. Pour compoſer une ſuite de médailles de bronze, on a réduit toutes les grandeurs à trois *modules*. On les nomme pieces du grand, du moyen & du petit bronze; par abréviation:

G. B. M. B. P. B. Les médailles du petit bronze ſont d'un moindre *module* que celles du moyen; celles du moyen ſont d'un moindre *module* que celles du grand. Les *quinaires* ſont, de toutes les médailles, celles du plus petit module. *Voyez* QUINAIRE.

MOENIANE. *Voyez* COLONNE.

MOERIS (Lac). *Voyez* CANAUX.

MŒURS, partie conſidérable de la muſique des Grecs, appelée par eux *hermeſmenon*, laquelle conſiſtoit à connoître & choiſir le bienſéant en chaque genre, & ne leur permettoit pas de donner à chaque ſentiment, à chaque objet, à chaque caractere, toutes les formes dont ils étoient ſuſceptibles, mais les obligeoit de ſe donner à ce qui étoit convenable au ſujet, à l'occaſion, aux perſones, aux circonſtances. Les mœurs conſiſtoient encore à tellement acorder & proportioner dans une piece toutes les parties de la muſique, le mode, le temps, le rhythme, la mélodie, & même les changemens, qu'on ſentît dans le tout une certaine conformité qui n'y laiſſât point de diſparate, & le rendît parfaitement uo. Cette ſeule partie, dont l'idée n'eſt pas même connue dans notre muſique, montre à quel point de perfection devoit être porté un art où l'on avoit même réduit en regles ce qui eſt honête, convenable & bienſéant. (S.)

MOIRE. On ignore ſi les anciens ont ſu *moirer* les étofes, c'eſt-à-dire, les paſſer ſous la calandre pour y former des impreſſions ſemblables à des ondes. S'ils l'ont ſu, l'explication des *toga undulata* ſe trouve dans la pratique de la *moire*. Dans le cas contraire, il faudra recourir à des broderies faites en ondes, à des bordures ondoyantes appelées aujourd'hui *feſtons*. Ovide les dépeint ainſi (*Arte amandi, l. III. 177.*):

Hic undas imitatus, habet quoque nomen ab undis:
Crediderim nymphas hac ego veſte tegi.

MOIS. Les anciens avoient fait un dieu du mois, ſous le nom de *men*. (*Voyez* ce mot.) Ils donnoient auſſi à Attis, favori de Cybele, le ſurnom de roi des mois, *menotyrannus*. Chaque *mois* étoit ſous la protection d'une divinité. La divinité tutélaire de janvier étoit Junon; de février, Neptune; de mars, Minerve; d'avril, Vénus; de mai, Apollon; de juin, Mercure; de juillet, Jupiter; d'août, Cérès; de ſeptembre, Vulcain; d'octobre, Mars; de novembre, Diane; de décembre, Veſta. *Voyez* à chaque nom de *mois*, dans ſon ordre, ce qu'il y a à remarquer relativement à la mythologie.

Mois égyptiens, éthiopiens & romains. *Voyez* ERE de Dioclétien.

Mois des Grecs. Chez les anciens Grecs, l'année étoit partagée en douze *mois*, qui contenoient chacun alternativement trente ou vingt-neuf jours. Mais comme les *mois* de trente jours précédoient toujours ceux de vingt neuf, on les nommoit *pleins*, πλήρεις ou δικαίδεκα, comme finiſſant au dixieme jour. Les *mois* de vingt-neuf jours étoient appelés *creux*, κοῖλοι; & comme ils finiſſoient au neuvieme jour, on les nomment ἐννάδεκα.

Pour entendre la maniere dont les Grecs comptoient les jours des *mois*, il faut ſavoir que chacun de leurs *mois* étoit diviſé en trois décades ou dixaine de jours, τρία δικαίμερα; la premiere décade étoit du *mois* commençant, μηνὸς ἀρχομένου ou ἱσταμένου; la ſeconde décade étoit du milieu du *mois*, μηνὸς μεσοῦντος; la troiſieme décade étoit du *mois* finiſſant, μηνὸς φθίνοντος, ou τελευτῶντος, ou λήγοντος.

Ils nommoient le premier jour du *mois* νουμηνία, comme tombant ſur la nouvele lune; ils l'appeloient auſſi πρώτη ἀρχομένου ou ἱσταμένου, parce qu'il faiſoit le premier jour de la premiere décade; le ſecond jour ſe nommoit δευτέρα ἱσταμένου; le troiſieme, τρίτη ἱσταμένου, & ainſi de ſuite juſqu'à δεκάτη ἱσταμένου.

Le premier jour de la deuxieme décade, qui faiſoit le onzieme jour du *mois*, s'appeloit πρώτη μεσοῦντος, ou πρώτη ἐπὶ δέκα, c'eſt-à-dire, le premier au deſſus de la dixaine; le ſecond de cette même décade ſe nommoit δευτέρα μεσοῦντος, ou δευτέρα ἐπὶ δέκα, & ainſi de ſuite juſqu'à εἰκάς, le vingtieme, qui étoit le dernier de la deuxieme décade.

Le premier jour de la troiſieme décade étoit nommé πρώτη ἐπ' εἰκάδι; le ſecond, δευτέρα ἐπ' εἰκάδι, & ainſi des autres.

Quelquefois ils renverſoient les nombres de cette derniere décade, appelant le premier jour φθίνοντος δεκάτη; le ſecond, φθίνοντος ἐνάτη; le troiſieme, φθίνοντος ὀγδόη, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier jour du *mois*, qui ſe nommoit δεκάτη πρὸς τρεῖς, en l'honneur de Démétrius Poliorcete. Avant le regne de ce prince, & en particulier du temps de Solon, on appeloit le dernier jour du *mois* ἕνη καὶ νέα, le vieux & le nouveau, parce que la nouvele lune arivant alors, une partie de ce jour tomboit ſur la vieille lune, & l'autre partie ſur la nouvele. On le nommoit encore τριακάς, le trentieme, & cela non ſeulement dans les *mois* de trente jours, mais auſſi dans ceux de vingt-neuf. A l'égard de ces derniers, on ne comptoit pas le vingt-deux, & ſelon d'autres le vingt-neuf; mais on comptoit toujours conſtament le trentieme. Ainſi, conformément au plan de Talès, tous les *mois* étoient nommés *mois* de trente jours, quoique par le réglement de Solon la moitié des *mois* n'avoit que vingt-neuf jours. De cette maniere, l'année lunaire des Athéniens s'appeloit une année de 360 jours, quoique réellement elle en eût ſeulement 354.

Comme les noms des *mois* étoient différens dans les différentes parties de la Grece, & que nous n'avons de calendriers complets que ceux d'Athênes & de Macédoine, c'eſt aſſez de conſidérer ici

les *mois athéniens*, en mentionant ſimplement ceux de quelques autres Grecs qui leur répondent.

1°. *Hecatombaon* étoit le premier *mois* de l'année athénienne : il commençoit à la nouvele lune après le ſolſtice d'été, & répondoit, ſuivant le calcul du ſavant Potter, à la fin de notre *mois* de juin & au commencement de juillet. Il avoit trente jours : il s'appeloit chez les Béotiens *Hippodromus*, & chez les Macédoniens *Loüs* : ſon ancien nom étoit *Cronius*.

2°. *Metageitnion*, ſecond *mois* de l'année athénienne, qui répondoit à la fin de juillet & au commencement d'août. Il n'avoit que vingt-neuf jours, & étoit appelé par les Béotiens *Panemus*, & par le peuple de Syracuſe, *Carnius*.

3°. *Boedromion* étoit le troiſieme *mois* de l'année athénienne. Il contenoit trente jours, & répondoit à la fin de notre *mois* d'août & au commencement de ſeptembre.

4°. *Memacterion*, quatrieme *mois* de l'année des Athéniens, étoit compoſé de vingt-neuf jours. Il répondoit à la fin de notre *mois* de ſeptembre & au commencement d'octobre. Les Béotiens le nommoient *Alalcomeneus*.

5°. *Pyanepſion* étoit le cinquieme *mois* de l'année des Athéniens. Il avoit trente jours, & répondoit à la fin de notre octobre & au commencement de novembre. Il étoit appelé par les Béotiens *Damatrius*.

6°. *Antheſterion* étoit le ſixieme *mois* de l'année athénienne. Il répondoit à la fin de notre *mois* de novembre & au commencement de décembre. Il avoit vingt-neuf jours : les Macédoniens le nommoient *Daſion*.

7°. *Poſideon*, ſeptieme *mois* de l'année athénienne, répondant à la fin de décembre & au commencement de janvier, & contenant trente jours.

8°. *Gamelion* étoit le huitieme *mois* de l'année des Athéniens. Il répondoit en partie à la fin de notre janvier, en partie au commencement de février, & il n'avoit que vingt-neuf jours.

9°. *Elaphabolion* étoit le neuvieme *mois* de l'année athénienne. Il étoit de trente jours, & répondoit à la fin de février, ainſi qu'au commencement de mars.

10°. *Munychion*, dixieme *mois* de l'année des Athéniens. Il étoit de vingt-neuf jours, & répondoit à la fin de mars & au commencement d'avril.

11°. *Thargelion* étoit le onzieme *mois* de l'année des Athéniens. Il répondoit à la fin de notre *mois* d'avril & au commencement de mai. Il avoit trente jours.

12°. *Scirrophorion* étoit le nom du douzieme & dernier *mois* de l'année des Athéniens. Il étoit compoſé de vingt-neuf jours, & répondoit en partie à la fin de mai, & en partie au commencement de juin.

Telle eſt la réduction du calendrier attique au nôtre, d'après Potter ; & je l'ai pris pour mon guide, parce qu'il m'a paru avoir examiné ce ſujet avec le plus de ſoin & d'exactitude. Petau diſpoſe bien différemment les douze *mois* des Athéniens : il en met trois pour l'autone, ſavoir, *Hecatombeon*, *Metagitnion* & *Boedromion*, ſeptembre, octobre, novembre ; trois pour l'hiver, *Memacterion*, *Pyanepſion* & *Poſideon*, décembre, janvier, février ; trois pour le printemps, *Gamelion*, *Antheſterion* & *Elaphabolion*, mars, avril, mai ; & trois pour l'été, *Munychion*, *Thargelion* & *Scirrophorion*, juin, juillet, août. Mais, quelque reſpect que j'ai pour tous les ſavans qui ont entrepris d'acorder le calendrier des Athéniens avec le nôtre, je ſuis perſuadé que la choſe eſt impoſſible, par la raiſon que les *mois* des Grecs étant lunaires, ils ne peuvent répondre avec la même juſteſſe à nos *mois* ſolaires. C'eſt pourquoi je penſe qu'en traduiſant les anciens auteurs, il vaut mieux retenir, dans nos traductions, les noms propres de leurs *mois*, que de ſuivre aucun ſyſtême, en les acordant mal ou fauſſement avec notre calendrier romain. (*D. J.*)

MOISSON. Suivant le droit romain (*l.* 14. *ff. de feriis*), ſous les empereurs, le gouverneur de chaque province faiſoit publier un ban pour l'ouverture de la *moiſſon*.

MOL, épithete que donnent Ariſtoxene & Ptolémée à une eſpece du genre diatonique, & à une eſpece du genre chromatique, dont j'ai parlé au *mot* GENRE.

MOLA. *Voyez* MEULE.

MOLA SALSA, pâte faite de farine de froment & de ſel, que l'on plaçoit entre les cornes de la victime avant que de l'égorger ; cérémonie qui s'appeloit *immolatio*, d'où vient le terme d'*immolare*. Suivant la loi de Numa, on ne faiſoit aucun ſacrifice ſans y offrir de la pâte de froment & du ſel, afin de rendre l'agriculture recomandable par cette cérémonie religieuſe.

MOLES Hadriani. *Voyez* *ADRIANEUM*.

MOLIONE. *Voyez* MOLIONIDES.

MOLIONIDES, étoient deux freres ; l'un ſe nommoit Eurytus, & l'autre Cteatus. Ils étoient fils d'Actor & de Molione. On a écrit qu'Actor n'étoit que leur pere putatif, & que leur véritable pere étoit Neptune. Quoi qu'il en ſoit, le pere étant incertain, on les nomma *Molionides*, du nom de leur mere. On les a fait naître auſſi dans un œuf d'argent. Ils étoient très-braves, & ils furent chargés, par Augias, leur oncle ; du commandement de ſes troupes, quand il fut qu'Hercule venoit l'ataquer. Une bleſſure que ce héros avoit reçu à l'expédition de Cos (*Voyez* HERCULE), ſe rouvrit lorſqu'il marchoit contre Augias, & le retint malade. Il fit la paix avec les *Molionides* ; mais ceux-ci inſtruits de la maladie de leur ennemi, ſe prévalurent de l'occaſion & tuerent beaucoup de ſes compagnons, entr'autres Iphiclus ſon frere utérin. Hercule, pour s'en venger, tendit dans la ville de Chone un piége aux *Molionides*, lorſqu'ils alloient aux jeux iſthimiques, & les tua. Quelques auteurs n'at-

tribuent qu'à la valeur des *Molionides*, & non à la maladie d'Hercule, la néceſſité où il fut de leur tendre des piéges pour s'en défaire. *Molione* découvrit les auteurs de l'aſſaſſinat, & voulut que les Argiens lui livraſſent Hercule: ceux-ci le refuſerent. Elle demanda aux Corinthiens que les Argiens fuſſent déſormais exclus du ſpectacle des jeux iſthmiques, comme infracteurs des loix ſacrées de ces jeux: elle ne put l'obtenir; mais elle maudit ceux des Éliens ſes ſujets qui s'y trouveroient, ce qui fit une telle impreſſion ſur eux, qu'au temps même de Pauſanias, les athletes de cette nation n'aſſiſtoient jamais aux jeux iſthmiques.

Les *Molionides* avoient épouſé les deux filles de Dexamene, roi d'Olene. Chacun laiſſa un fils: celui d'Eurytus eut pour nom Tolpius, & celui de Cteatus s'appela Amphimacus. Ils régnerent après la mort d'Augias, conjointement avec ſon fils Agaſthenes. Mais cette hiſtoire eſt raportée différemment par différeos auteurs. *Voy.* AUGIAS, HERCULE.

On dit encore que les *Molionides* n'avoient qu'un corps à eux deux, avec deux têtes, quatre mains & quatre pieds; qu'ils formoient un cocher fort adroit, la main de l'uo tenoit la bride & l'autre le fouet. Ils s'entendoient parfaitement, & jamais Hercule ne put les vaincre que par artifice.

MOLO, ſurnom de la famille *POMPONIA*.

MOLOCH, une des principales divinités de l'orient, étoit repréſentée ſous la figure monſtrueuſe d'un homme & d'un veau. On avoit ménagé vers le pieds de la ſtatue, pluſieurs fourneaux, dans leſquels oo jetoit des enfans, malheureuſes victimes d'une cruele ſuperſtition; & pour empêcher qu'on n'entendît leurs cris, les miniſtres du dieu batoient du tambour. C'étoit la grande divinité des Ammonites, le Saturne des Carthaginois, le Mithras des Perſes. *Moloch* ſignifie roi. Les Hébreux s'adonerent ſouvent au eulte impie & barbare de cette idole.

MOLOCHINUM. } Les Romains appeloient
MOLOCHINARIUS. } du premier nom la couleur qui reſſembloit à celle de la fleur de mauve. Nonius dit (XVI. 2.): *Malachinum a græco color eſt flori ſimilis malvæ.* Les ouvriers qui préparoient cette couleur portoient le ſecond nom.

MOLOH, héros que les Gortyniens, habitans de Crete, honoroient comme un dieu. Il étoit petit-fils de Minos. (*Diod. Sicul. l.* 5.)

MOLORCHUS, berger qui exerça l'hoſpitalité envers Hercule, lorſque cet héros vint tuer le lion de Némée. On donna depuis ſon nom à la forêt de Némée.

MOLOSSES, dans l'Épire. ΜΟΛΟΣΣΩΝ. M. Eckel attribue à ce peuple une médaille de bronze avec cette légende & un foudre dans une courone.

Les chiens des *Moleſſes* étoient célebres pour la chaſſe & pour la garde des troupeaux.

MOLOSSUS, ſurnom donné à Jupiter, parce que chez les Moloſſes, peuple de l'Épire, il y avoit un oracle de ce dieu, qui ſe rendoit par des chênes. *Voyez* ORACLE.

MOLOSSUS, fils de Pyrrhus & d'Andromaque. Dans l'Andromaque d'Euripide, Hermione veut faire mourir *Moloſſus* avec ſa mere; elle profite de l'abſence du pere pour ſatisfaire ſa jalouſe rage; mais les jours du jeune prince ſont défendus par le vieux Pélée. Après la mort de Pyrrhus, le jeune *Moloſſus* fut obligé de céder le trône à Hélénus, auquel il ſuccéda enſuite. On croit que c'eſt de ſon nom qu'une partie de l'Épire fut appelée Moloſſia, & ſes peuples *Moloſſes*.

MOLUS, pere de Mérion.

MOLY. Ulyſſe étant prêt à entrer dans le palais de Circé, Mercure vint à ſa rencontre, ſous la forme d'un jeune homme, lui apprit que ceux de ſes compagnons qui étoient entrés dans ce palais, y étoient enfermés comme des pourceaux dans des étables, & que le même ſort l'y atendoit, s'il n'y prenoit garde. En même temps le dieu lui fit voir une plante qui eſt un excellent préſervatif contre toutes ſortes d'enchantemens; il l'arracha de terre en ſa préſence, & lui en enſeigna les vertus. „ C'étoit, dit Homere, une „ eſpece de plante dont la racine étoit noire, & „ la fleur blanche comme du lait. Les dieux l'ap„ pelent *moly*; il eſt difficile aux mortels de l'ar„ racher, mais les dieux peuvent toutes choſes „. Les botaniſtes reconoiſſent pluſieurs eſpeces de *moly*, une entr'autres, que Gaſpard Bauhin appele *moly latifolium liliflorum*, qui a des fleurs blanches & une racine noire; c'eſt une eſpece d'ail.

MOMIE ou MUMIE, corps embaumé que l'on tire des anciens ſouterrains de l'Égypte. On lira à l'article EMBAUMEMENT, les manieres diverſes que l'on pratiquoit pour faire les *momies*; nous n'en traiterons ici que la partie hiſtorique.

On trouve les *momies* en Égypte, près du grand Caire, aux environs d'un village nommé *Sakara*. Le terrain reſſemble à un vaſte cimetiere, orné de pluſieurs pyramides. Il y a ſous terre un grand nombre de grotes ou chambres voûtées, où l'on deſcend par une ouverture en forme de puits. Les *momies* ſont envelopées dans de petites bandes de toile de coton, trempées dans une compoſition propre à empêcher la pourriture; ces bandes ſont tant de tours & de détours, qu'il y en a quelquefois plus de mille aunes. Souvent la bande qui ragne en long depuis la face juſqu'aux pieds, eſt ornée de figures hiéroglyphiques, peintes en or. Il y a auſſi des *momies* qui ont ſur le viſage uoe feuille d'or appliquée fort délicatement; d'autres ont une maoiere de caſque, fait de toile enduite de plâtre, ſur lequel on repréſente encore le viſage de la perſone.

En dévelopant les *momies*, oo trouve quelquefois dans l'intérieur de petites idoles de bronze, ou d'autres matieres travaillées avec art: quelques-unes ont une petite piece d'or ſous la langue:

On

On voit des *momies* enfermées dans des caiſſes faites de pluſieurs toiles collées enſemble, ou de carton, ſelon quelques-uns.

Ces corps tirés des foſſés ou catacombes qui ſe trouvent proche le grand Caire, où les Égyptiens enfermoient les cadâvres après les avoir embaumés, ſont les vrais *momies* qu'on recherche avec tant de ſoin, & auxquels on a ſolement attribué des propriétés extraordinaires.

Mais on donne encore le nom de *momies* ou *mumies*, aux ſquéletes que l'on trouve enterrés ſous les ſâbles mouvans des déſerts de la Lybie, qui ont été deſſéchés par les ardeurs du ſoleil, & par ce moyen préſervés de la corruption.

Quelques-uns croient que ce ſont les ſquéletes des cadâvres qui y ont été enterrés, afin de les conſerver en entier ſans les embaumer. D'autres penſent que ce ſont les ſquéletes des voyageurs enterrés & étoufés ſous les tourbillons de ſâble que les vents élevent dans ces déſerts, & qui ont été enſuite deſſéchés par la chaleur du ſoleil.

M. Paw a beaucoup parlé des *momies* dans ſes recherches ſur les Égyptiens & les Chinois; il s'exprime ainſi: „ L'art d'*embaumer* paroît avoir été inventé par les Éthiopiens, qui ne renfermoient pas leurs plus précieuſes *momies* dans des caiſſes des bois, mais ils les envelopoient d'une matiere diaphane que les Grecs, comme Hérodote, Diodore, Strabon & Lucien, ont pris pour du verre, quoique ce ſemble avoir été réellement une réſine tranſparente à peu près de la même nature que l'ambre jaûne, qui conſerveroit auſſi bien des cadâvres humains, qu'il conſerve des cadâvres d'inſectes, ſi l'on avoit le ſecret de le fondre & de le préparer. Les Égyptiens qui ne trouvoient point de telle ſubſtance dans leur pays, furent obligés de faire pour les *momies* des caiſſes de bois; & ce fut enſuite ſur ces caiſſes mêmes qu'ils copierent les premieres ſtatues, qui ſe trouverent toutes taillées comme des figures emmaillotées. Quand on vouloit leur communiquer un peu plus de vie en écartant les langes, ou ce qui en tenoit la place, on laiſſa toujours les pieds joints, comme ils le ſont dans le coloſſe de *Memnon*. C'eſt ainſi que cet uſage s'établit, & les prêtres le conſacrerent uniquement pour les ſymboles de la religion „.

„ Les Égyptiens ont fait auſſi pour conſerver les *momies* des caiſſes de verre, telles que celle où repoſoit le corps embaumé d'Alexandre de Macédoine. Ils en ont fait de marbre blanc, de marbre noir, de baſalte & de pierre de touche (*lapis phalaris*), telle que celle qu'on voit en France au château d'Uſſé dans la Touraine, & dont on trouve une deſcription à la page 329 du *recueil d'antiquités dans la Gaule*, par M. de la Sauvagere, qui dit que les Égyptiens n'embaumerent plus les corps après la conquête de Cambyſe; mais il y a en cela une erreur de pluſieurs ſiecles, puiſqu'ils continuerent à embaumer probablement juſqu'au regne de Théodoſe „.

„ Les Égyptiens étoient un peuple ſi jaloux, qu'on l'a même accuſé de craindre les embaumeurs. Hérodote croit que ces terribles hommes inſultoient effectivement à des cadâvres; mais il faut croire que la jalouſie, qui exagere tout, y avoit fait naître à leur égard ces ſoupçons injurieux. Ce qu'il y a de bien vrai, c'eſt que le temps n'a point adouci la paſſion dominante des habitans de cette malheureuſe contrée, comme on le peut voir par ce qu'en dit le chevalier d'Arvieux, & ſur-tout par ce qu'en dit M. Maillet. (*Arvieux Voyage au Lev. tom. I. pagt* 206. *Maillet Deſcription dr l'Égypte. Part. II. p.* 115. *dr l'édit. in-4°.*) „.

„ Quelques voyageurs ont prétendu qu'anciénement on embaumoit en Égypte avec beaucoup plus de ſoin & de magnificence les corps des femmes que ceux des hommes; mais c'eſt un pur hazard qui a donné lieu à ce préjugé. La plupart des *momies* envoyées juſqu'à préſent en Europe, ſe ſont trouvées en effet être des corps de femmes, parce qu'on les a priſes dans les ſouterrains de *Sakara* & de *Buſiris*, où l'on enterroit beaucoup de perſones du ſexe. Si les Turcs & les Arabes vouloient permettre de ſouiller dans des endroits où l'on ſait qu'il y a des cryptes, on n'en tireroit peut-être que des *momies* d'hommes, dont M. Pococke a ſuppoſé que la ſépulture ſe trouvoit, pour cette partie de l'Égypte la plus voiſine de Memphis, dans les grotes qu'on voit le long de la rive orientale du Nil. (*Deſcrip. of the Eaſt. B. V. cap.* 3.) Ce n'eſt donc pas ſur des choſes qui dépendent uniquement du plus ou moins de bonheur de ceux qui ſouillent dans des ruines, qu'on peut apuier ſon jugement. Au reſte, je ne crois point que quelques-unes de ces *momies* de *Sakara* ſoient des corps de femmes publiques, comme M. le docteur Shau le prétend; les caſſetes qu'on a trouvées auprès d'elles, & qui renfermoient de petites ſtatues dans des atitudes très-libres, & enſuite des pinceaux avec du *ſurmé* ou de l'antimonie pour noircir les ieux, ne le prouvent pas: car dans l'Orient l'uſage de ſe peindre les ieux a été & eſt encore aujourd'hui en vogue parmi les perſones de la premiere qualité. Quant à ces petites ſtatues dont M. Shau & le conſul de France ont ſi mal jugé, ce ſont indubitablement des Oſiris avec le *phallus* „.

„ Quant à l'art d'embaumer les corps, il n'exigeoit point, ainſi que l'on s'imagine, des connoiſſances chimiques fort aproſondies; & quelques obſervations réitérées ont pu d'abord faire découvrir la durée du temps qu'il falloit laiſſer à l'action de l'alkali fixe pour pénétrer la peau & la chair; & il n'y a perſone qui ne ſache que ce terme avoit été fixé pour toujours à ſoixante-dix jours, ce qui heureuſement ne fournit pas deux mois philoſophiques, qui ſont chacun de quarante jours, ſans quoi les alchimiſtes euſſent

encore voulu découvrir de grands myſteres. Ce qu'il y a de plus remarquable au ſujet des *momies*, c'eſt que plus on avance vers la haute Égypte, moins on en trouve, & encore celles que Vansleb prétend avoir été découvertes dans la Thébaïde, étoient-elles très-mal conſervées. On ſait, par le témoignage des anciens, que les couleuvres cornues repoſoient après leur mort dans le temple de Thebes; mais on n'en a jamais déterré le moindre débris. Et en général, je doute qu'on ait vu en Europe beaucoup de *momies* d'animaux tirées de quelque catacombe ſituée au delà du vingt-ſixieme degré de latitude Nord: tandis qu'aux environs de *Sakara* & de *Buſiris* on trouve par milliers des vaſes qui renferment des ibis. Comme les Européens s'établiſſent fort rarement dans quelque ville de l'Égypte plus méridionale que le Caire, il eſt ſûr que cela eſt en quelque ſorte cauſe du peu de recherches qu'on a faites dans les différens cantons de la Thébaïde: car je ne parle point de l'Éthiopie, dont les *momies* nous ſont entiérement inconnues, quoique rien ne ſeroit plus curieux que de retrouver quelques corps humains enveloppés de cette ſubſtance que les anciens ont priſe pour du verre, & qui peut avoir été une réſine diaphane, & peut-être même une gomme, qu'on ſait ſe trouver abondament dans cette contrée; car une partie de l'Arabie, l'Égypte & l'intérieur de l'Afrique juſqu'au delà du Sénégal, produiſent plus de gomme que le reſte du monde connu, parce que l'acacia ſe plaît ſinguliérement dans ces régions brûlées, & il y répand ſans comparaiſon plus de ſubſtance gélatineuſe qu'on en obtient des arbres de ſon eſpece plantés ſous d'autres climats; & l'extrême rigueur du froid ſemble produire un effet aſſez ſemblable ſur les arbres réſineux „.

„ Les opinions des ſavans ſont partagées ſur les véritables cauſes de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde: les uns, en faiſant quelque violence au texte de Plutarque, prétendent par-là démontrer que réellement les Thébains n'embaumoient jamais aucune bête; d'autres penſent que les Pharaons ayant tranſporté leur cour à Memphis, firent placer aux environs de cette ville, par je ne ſai quelle politique, toutes les ſépultures des animaux ſacrés. Mais ce ſentiment des modernes paroît auſſi peu probable que tout ce que les anciens ont dit d'un tribunal établi pour juger les morts, & qui ne peut avoir ſubſiſté de la maniere dont on le croit vulgairement. Enfin l'imagination des Grecs a travaillé beaucoup ſur l'hiſtoire de l'Égypte: ſouvent ils entrent dans des détails qui ſemblent porter un caractere frapant de candeur & de vérité aux yeux des lecteurs ordinaires, & qui s'évanouiſſent comme des rêves, dès qu'on les ſoumet à un examen rigoureux; & ſi l'on n'avoit déja aſſez bien prouvé dans les *Mémoires de l'académie des inſcriptions* (*tome XXIII. p.* 125.), que de certains procédés, qu'Hérodote raporte touchant la maniere d'y embaumer les corps humains, ſont impoſſibles dans la pratique, on pourroit ici le démontrer ſans beaucoup de peine. Au reſte, je crois entrevoir le véritable motif de la rareté des animaux embaumés de la Thébaïde, dans la difficulté où l'on y a été de s'y procurer en aſſez grande quantité les drogues néceſſaires, & dont les meilleures, comme la cédria & le bitume judaïque, étoient apportées avec les aromates par les caravanes arabes, qui ayant dépaſſé l'iſthme de Suez, n'alloient pas plus loin, & s'arrêtoient dans les premieres villes du *Delta*. Car il n'y avoit alors aucune communication entre l'Arabie & la Thébaïde par la mer Rouge. Les Égyptiens, loin de naviguer ſur cette mer-là, n'avoient point même fait de chemin pour ſe rendre aux endroits où l'on a vu depuis les ports de *Myos hormos*, de *philoteras* & de *Bérenice Troglodytique*. Tout cela étoit pour eux un pays inconnu ou indifférent. Et ce ne fut que dans des temps bien poſtérieurs à ceux dont il s'agit ici, que les Ptolémées ouvrirent les routes que les Égyptiens avoient tenues conſtamment fermées. Après cela, on peut bien concevoir qu'il en coûtoit ſans comparaiſon moins pour embaumer un corps à Memphis qu'à Thebes, où il falloit acheter de la troiſieme ou quatrieme main les drogues venues de l'Arabie „.

On voit ſur un jaſpe vert de la collection des pierres gravées de Stoſch, Anubis & une *momie*; un croiſſant & une étoile ſont placés entr'eux deux.

MOMIME. L'empereur Julien dit dans ſon IVe diſcours ſur le Soleil, que les Phéniciens d'Édeſſe donnent deux aſſeſſeurs au Soleil, *Momime* & Azize. Jamblique, précepteur de Julien, diſoit que *Momime* étoit Mercure, & Azize Mars.

MOMUS étoit fils du Sommeil & de la Nuit, ſelon Héſiode (*Théog.*). Son nom grec μῶμος ſignifie *reprimande*, *raillerie*: auſſi paſſoit-il chez les anciens pour le dieu de la raillerie & des bons mots. Une épigramme de l'Anthologie (*Lib. I. c.* 11. *ép.* 4.) lui donne des ailes.

Lucien, dans ſon livre du Conſeil des dieux & dans ſon Dialogue des ſectes, parle ſouvent de *Momus*; il en raconte entr'autres cette fable ingénieuſe:

„ Son occupation ordinaire étoit d'examiner les actions des dieux & des hommes, pour les tourner en raillerie & s'en moquer. Neptune, Minerve & Vulcain l'ayant choiſi pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il trouva que Neptune, en faiſant le taureau, lui avoit mal placé les cornes, & qu'il les devoit mettre ſous ſes yeux, afin d'ajuſter plus ſûrement ſes coups, ou du moins aux épaules pour les donner plus forts. La maiſon de Minerve lui parut mal conſtruite, en ce qu'elle n'étoit pas aſſez mobile pour la pouvoir facilement tranſporter quand on

avoit de mauvais voiſins. Et pour l'homme de Vulcain, il péchoit, diſoit-il, en ce qu'il lui devoit faire une petite fenêtre vis-à-vis du cœur, pour laiſſer voir les penſées les plus ſecretes, & éviter par-là toutes les fourberies & les trahiſons qui ſe commettent.

MONAULE. Les Grecs appeloient *monaule* la flute à une tige, dont les uns attribuent l'invention à Oſiris, & d'autres à Mercure. Bullenger, dans ſon traité *De theatro*, raporte auſſi qu'on appeloit *monaule* celui qui joue de la flute ſeule & ſans aucun autre acompagnement. Je penſe que le mot *monaule* étoit moins le nom d'une ſorte particuliere de flute, qu'une épithete ou un nom général pour toutes les flutes ſimples ou à une tige.

MONDAINE DES JUIFS MODERNES (Ere). Les Juifs modernes ſe ſervent d'une ere du monde, qu'ils prétendent être fort ancienne, mais que pluſieurs critiques ne font remonter qu'au XIVe ſiecle: quelques-uns néanmoins en placent l'origine au XIe. Quoi qu'il en ſoit, les Juifs comptent 3761 ans depuis la création du monde juſqu'à J. C., de maniere que leur année 3762 commence, pour le ſtyle eccléſiaſtique, au printemps de la premiere année de notre ere vulgaire, & pour le civil à l'autone ſuivant.

L'année des Juifs eſt une année lunaire compoſée de 12 mois, qui ſont alternativement pleins & caves, c'eſt-à-dire, de 30 & de 29 jours. Lorſque l'excès de l'année ſolaire ſur cette année lunaire fait 30 jours ou davantage, ils ajoutent un mois, en répétant le mois Adar. Pour lors, l'année eſt de 13 mois, & on l'appele *embolimique*.

Les Juifs modernes tienent, comme nous, des anciens Hébreux, un cycle lunaire de dix-neuf ans, par lequel ils diviſent tout l'eſpace de leur ere. Juſqu'à J. C., ſelon eux, il s'eſt écoulé 198 cycles, & le 198e a commencé à l'autone de la premiere année de l'ere chrétiene.

Dans la révolution de chaque cycle, il ſe trouve, comme dans celle du nôtre, ſept années *embolimiques*, qui ſont les 3, 6, 8, 11, 14, 17 & 19e; les autres années ſont communes. Mais ni les unes ni les autres n'ont pas toutes le même nombre de jours.

Les Juifs diſtinguent trois ſortes d'années *embolimiques*, dont la plus petite qu'ils nomment *déficiente*, eſt de 383 jours, la moyene & ordinaire de 384, & la plus graode qu'ils appelent *abondante*, eſt de 385 jours.

De même ils diſtinguent trois eſpeces d'années communes, dont la plus petite ou *déficiente* eſt de 353 jours, la moyene & ordioaire de 354, & la plus grande ou *abondante* de 355. Les deux tables ſuivantes repréſentent toutes ces variétés, avec le nombre de jours qui convient à chaque mois, dans les différentes ſortes d'années, la ſomme totale qui en réſulte à la fin de l'année, & les mois juliens qui leur correſpondent.

Années Communes des Juifs.					Années embolimiques des Juifs.			
Noms des mois Judaïques.	Années			Mois Juliens correſpondans.	Noms des mois Judaïques.	Années		
	Déficiente.	Ordinaire.	Abondante.			Déficiente.	Ordinaire.	Abondante.
Niſan.	30 jou.	30 jou.	30 jou.	Mars, Avril.	Niſan.	30 jours.	30 jours.	30 jours.
Jiar *ou* Zius.	29	29	29	Avril, Mai.	Jiar.	29	29	29
Siban.	30	30	30	Mai, Juin.	Siban.	30	30	30
Thamuz.	29	29	29	Juin, Juillet.	Thamuz.	29	29	29
Ab.	30	30	30	Juillet Août.	Ab.	30	30	30
Elul.	29	29	29	Août, Sept.	Elul.	29	29	29
Thiſri.	30	30	30	Sept. Octob.	Thiſri.	30	30	30
Marcheſuan.	29	29	30	Octob. Nov.	Marcheſuan.	29	29	30
Casleu.	29	30	30	Nov. Dec.	Casleu.	29	30	30
Tebeth.	29	29	29	Déc. Janvier.	Tebeth.	29	29	29
Sabath.	30	30	30	Janvier. Fév.	Sabath.	30	30	30
Adar.	29	29	29	Févr. Mars.	Adar. 1.	30	30	30
				Mars.	Adar 2.	29	29	29
Somme totale des jours.	353	354	355		Somme totale des jours.	383	384	385

Les Juifs ont des jours de rebut, par leſquels ils ne veulent point commencer l'année, de peur que la fête de pâque ne tombe ces mêmes jours-là. Ils appelent *Kébies* les autres jours, par leſquels il eſt permis de commencer l'année. Ils nomment auſſi *Roſob haſcana* le commencement de l'année civile. Pour ne point commencer l'année, ou célébrer les fêtes aux jours de rebut, on fait une tranſlation de férie, quand le cas y échéois. La méthode pour faire cette tranſlation eſt fondée ſur ce proverbe, *nunquam Niſan in Badu, nunquam Thiſri in Adu*. Voici quel eſt le ſens de ce proverbe: *Badu* répond à ces nombres, 2, 4, 6, & *Adu* à ceux-ci 1, 4, 6. Les Juifs veulent donc dire par ces mots: *Nunquam Niſan in Badu*, qu'il ne faut jamais faire la *néoméne*, ou nouvele lune de Niſan, ni par conſéquent pâque, qui tombe toujours le 15 de cette lune, aux féries 2, 4, 6, & par ceux-ci: *Nunquam Thiſri in Adu*, qu'on ne doit jamais célébrer la nouvele lune de Thiſri, par laquelle s'ouvre l'année civile, ni commencer la fête des tabernacles par les féries 2, 4, 6; & comme la pentecôte eſt le 50e jours après pâque, & doit par conſéquent tomber à la férie qui ſuit celle où l'on a fait pâque, ils veulent auſſi qu'on ne faſſe jamais la pentecôte les féries 3, 5, 7. C'eſt ainſi qu'ils remettent ces fêtes aux jours licites, qu'ils appelent *Kébies*.

Ayans une fois fixé la *Kebie* de Thiſri, ils voient de quel eſpace ſera l'anné. Pour cela, ils ôtent la *Kébie* de l'année de celle de l'année immédiatement prochaine, en y ajoutant 7, ſi l'on ne peut pas ſans cela faire la ſouſtraction; & ſuivant que le reſte eſt 3, ou 4, ou 5, ils concluent que l'année eſt déficiente, ou moyene, ou abondante; & ſi le reſte eſt 5, ou 6, ou 7, ils diſent que l'anoée eſt embolimique, déficiente, moyene, ou abondante. Suppoſons donc que la *Kebie* d'une année ſoit la troiſieme férie, & que la *Kébie* de l'année qui vient ſoit la ſepsieme férie, de 7 ôtez 3, reſtera 4, qui ſera connoître que l'année eſt commune & moyene. (*L'Art de vérifier les dates.*)

MONDE, *mundus* (*Plutarq. in Romul.*) C'eſt le nom qu'on donnoit à Rome à une grande foſſe, qui étoit dans l'une des places de cette ville, près des comices; dans laquelle Romulus ordona que chacun eût à jeter les prémices de toutes les choſes dont on ſe ſervoit, ſoit pour la néceſſité, l'ho-

nêteté ou la volupté. On ordona même dans la ſuite à chaque particulier d'y jeter quelques poignées de la terre où il avoit pris naiſſance, & d'où il étoit ſorti pour venir s'établir à Rome; peut-être pour marquer par ce mélange de tant de choſes l'union qui devoit régner entre tous ces différens peuples ainſi réunis.

MONDE ouvert, *mundus pateus*, petit temple rond dédié aux dieux infernaux, que l'on nomma *mundus*, à cauſe de ſa figure, *mundi nomen impoſitum eſt ab eo mundo qui ſupra eſt*.

Il ne s'ouvroit que trois fois l'an, le lendemain des Volcanales, le cinq d'octobre, & le ſept des ides de novembre. Pendant tout ce temps, on n'auroit oſé livrer bataille, tenir des aſſemblées, ſe marier, ni faire aucune afaire publique ni particuliere, pour la raiſon, dit Macrobe, que l'enfer étoit ouvert: *Mundus cum patet, deorum triſtium atque inferum quaſi janua patet*. (*Sat.* 1. 16.)

MONHMÉPION, *MONOMERIUM*, ſpectacle, ou jeux qui ne duroient qu'un jour.

MONERIS, du grec *μονήρης*, navire à un ſeul rang de rames, tel que les galeres modernes.

MONETA. On trouve au mois de juin dans un calendrier des marbres romains (*Gruter.* 133.) ces mots: *Dedicatio ædis Junonis monetæ*. En voici l'explication: Junon préſidoit à la monoie chez les Romains, & elle avoit un temple ſous ce nom dans lequel elle étoit repréſentée avec les inſtrumens de la monoie, le marteau, l'enclume, les tenailles & le coin.

Cicéron donne une autre origine à ce ſurnom. Un grand tremblement de terre étant arivé à Rome, dit-il (*Liv. I de la Divination*), on entendit ſortir du temple de Junon une voix qui avertiſſoit d'immoler en expiation une truie pleine. De là vint que ce temple fut appelé le temple de Junon *avertiſſante*. Il ajoute plus bas: depuis l'avertiſſement que Junon-*Moneta* donna d'enterrer une truie pleine, de quoi nous a-t-elle jamais avertis?

On voit ſur les médailles conſulaires la tête de *Moneta*, & ſur les impériales ſa ſtatue. Sur les médailles impériales on voit quelquefois juſqu'à trois ſtatues de *Moneta*, pour déſigner ſans doute le trois métaux employés aux monoies, l'or, l'argent & le cuivre.

MONILE. *Voyez* COLLIER.

MONITORES, ceux qui étoient chargés de veiller ſur les jeunes gens qui faiſoient leurs exercices au champ de Mars. On choiſiſſoit pour cet emploi des hommes graves & d'une conduite irréprochable, qui fuſſent en état de joindre l'exemple au précepte. Ils avoient auſſi le droit de correction ſur ceux qui ſe négligeoient dans leur devoir, & le poëte Claudien nous en repréſente un la verge à la main:

..... *Inſonuit cum verbere ſignis magiſter*.

Monitores étoient auſſi les mêmes que *nomenclatores*. On appeloit encore de ce nom ceux qui venoient au ſecours de la mémoire troublée des acteurs, que nous connoiſſons ſous le nom de *ſouffleurs*, & les valets qui rapeloient à leurs maîtres ce qu'ils avoient à faire pendant la journée.

MONÉTAIRES, *MONETALES*, *MONETARII*. Le mot françois collectif *monétaires* déſigne & les *triumvirs-monétaires*, *monetales*, qui avoient la direction des monoies, & les *monetariis*, ouvriers des monoies. Il ſera queſtion des premiers à l'article des TRIUMVIRS.

Les ſeconds formoient avec leurs femmes & leurs enfans un corps uniquement occupé à cette fonction, & ils obéiſſoient à des procurateurs. Leur nombre fut ſi grand ſous l'empereur Aurélien, qu'ils eurent l'audace de ſe ſoulever contre ce prince, après avoir tué un certain Féliciſſime, leur procurateur, & ils ſoutinrent une guerre qu'on eut bien de la peine à terminer.

MONOIES des anciens. (*Extrait de la Métrologie de M. Paucton.*)

„ Dans les anciens temps, on ne faiſoit point ce qu'on appele des achats & des ventes; on échangeoit les marchandiſes ſuperflues que l'on poſſédoit contre les marchandiſes ſuperflues qu'un autre avoit, mais que l'on n'avoit pas ſoi-même. Dans cet état des choſes, on ne pouvoit conſerver long-temps chez ſoi les productions qui excédoient le néceſſaire, & l'on ne pouvoit acquérir celles que l'on n'avoit pas, qu'à proportion de ſes beſoins. Dans ces temps-là, il étoit donc beaucoup plus difficile qu'un particulier s'enrichît en épuiſant un autre particulier„.

„ Ce fut Bacchus, c'eſt-à-dire Oſiris, qui, ſelon Pline (*l. VII. c.* 56.), apprit aux hommes l'art de vendre & d'acheter: *emere ac vendere inſtituit Liber pater*. Ce fut donc lui qui inventa la *monoie* „.

„ Si nous en croyons Hérodote (*l. I.*), les Lydiens ont été les premiers peuples qui aient commencé à batre de la *monoie* d'or & d'argent pour le commerce; de même qu'ils ont inventé les jeux qui leur étoient communs avec les Grecs le jeu des dames ou des échecs, le jeu de la balle, & d'autres frivolités ſemblables. De là on pourroit conclure que la *monoie* de Bacchus ou d'Oſiris n'étoit ni d'or ni d'argent, mais de quelqu'autre métal, &c. Suivant Éphore & Strabon (*Geogr. l. VIII.*), ce fut Phédon ou Phidon qui le premier fit fabrique des *monoies* d'argent dans la Grece. Argée ou les Naxiens, au raport d'Agloſthenes, furent les premiers qui firent des *monoies* d'or, d'argent, de cuivre & de fer: Érecthée en fabriqua le premier à Athênes, & Xénophanes en Lydie & en Lycie: Ly-

eurgue fit batre le premier de la *monoie* de fer à Sparte; & Saturne ou Janus fut le premier qui ordona de la *monoie* de cuivre en Italie. Tite-Live dit qu'on s'aviſa fort tard de faire fabriquer à Rome de la *monoie* d'argent. Nous liſons dans Eutrope (*l. II.*) que ce fut vers l'an 483; & dans Pline, que ce fut l'an 484 ou 485 de la fondation de Rome. Selon le même Pline, ce ne fut que l'an 537 de la fondation de Rome, que l'on fabriqua dans cette ville de la *monoie* d'or.

Laiſſons ces recherches très-incertaines, puiſque les autorités ſe croiſent, ſur l'époque & l'ancienneté de l'inſtitution des *monoies*, & venons à ce qui les concerne plus intimement „.

„ La *monoie* eſt la meſure relative & comparative de la valeur réciproque de toutes les choſes deſtinées aux beſoins ou au luxe des hommes; mais ce n'eſt que reſpectivement aux temps, aux mœurs & aux circonſtances, que l'or, l'argent & les autres métaux *monoyés* ſont la meſure de la richeſſe. Ce n'eſt ni l'or ni l'argent qui aſſigne la valeur abſolue aux choſes de premiere néceſſité; ce ſont ces choſes au contraire qui aſſignent du prix à l'or & à l'argent. Si, par exemple, en 1777, la meſure de blé valoit quarante ſous; qu'en 1778 elle ne vaille que vingt ſous, & que dans ces deux années la valeur des autres denrées & de toutes les choſes néceſſaires à la vie & aux commodités de l'homme, ait ſuivi la proportion du prix du blé: on pourra dire avec raiſon & vérité, qu'en 1778, l'or & l'argent ont moitié plus de prix qu'en 1777, puiſqu'avec la même quantité de *monoie*, on a en 1778 moitié plus de marchandiſe qu'on n'en avoit en 1777. Nous liſons dans Pline (*l. XVIII. c. 3.*), que ſous pluſieurs édiles, & particuliérement l'année que L. Métellus triompha à Rome, le modius de blé n'y valut qu'un âs. Là-deſſus je fais une ſuppoſition; ſavoir, que l'âs d'alors n'étoit que du poids d'une once romaine de cuivre, que le denier étoit à la taille de ſoixante-douze à la livre romaine, & valoit vingt ſous; & je dis: Dans le temps qu'un modius valoit à Rome un âs ou une once romaine de cuivre, il falloit trente-une onces de cuivre poids romain pour procurer la quantité de blé annuele néceſſaire à la ſubſiſtance d'un citoyen. Or, il n'y a pas long-temps qu'en France le ſetier de blé meſure de Paris valoit trente livres-*monoie*, & plus; il faut deux ſetiers de blé pour égaler trente-un modius; ſoixante livres-*monoie* n'étoient donc pas plus utiles en France, lorſque le ſetier de blé s'y vendoit trente livres, que trente-une onces de cuivre poids romain, qui, à raiſon de dix âs pour un denier, font trois deniers & un dixieme, ou trois livres peu plus, *monoie* de France, ne le furent lors du triomphe de Métellus à Rome. La *monoie* n'eſt donc que la meſure relative de la valeur des choſes néceſſaires à la vie de l'homme „.

„ La *monoie* n'étant que le ſigne ſymbolique, repréſentatif & conventionel des marchandiſes, & n'ayant point d'autre valeur que la valeur même de ces marchandiſes, il eſt évident qu'elle ne peut nous donner une idée juſte de la richeſſe, des dépenſes, des récompenſes, des ſalaires, &c. chez les anciens, qu'autant que nous les raporterons à la valeur intrinſeque des choſes néceſſaires: l'exemple précédent en montre la raiſon. Sous le conſulat de Métellus, la proviſion annuele de blé pour une perſone revenoit, par ſuppoſition, à ſoixante ſous de notre *monoie* actuele; & ces années dernieres, la même quantité de blé valoit en France ſoixante livres; d'où il ſuivroit que, ſous le conſulat de Métellus, celui qui jouiſſoit d'un revenu de dix mille deniers romains, qui, dans notre hypotheſe, vaudroient intrinſéquement dix mille livres de la *monoie* actuele de France, poſſédoit réellement la même fortune que celui qui a aujourd'hui deux cents mille livres de rentes..„

„ Il ſembleroit, d'après ces notions, qu'il eſt peu utile de réduire les eſpeces anciene aux taux des eſpeces qui ont cours aujourd'hui dans le commerce; mais ce n'eſt qu'une ſupoſition que nous avons faite, & jamais le blé n'a été à ſi bas prix. Dans tous les temps, les choſes néceſſaires à la nouriture & aux beſoins de l'homme ont toujours eu pour meſure appréciative une quantité d'or, d'argent ou de cuivre, fort approchante de celle d'aujourd'hui. Le blé & les autres choſes valoient, ſous le conſulat de Métellus, ce qu'elles valent de nos jours dans les années fertiles & abondantes. Par conſéquent, la réduction des *monoies* anciene aux nôtres peut ſervir ſuffiſament à l'appréciation des richeſſes de l'antiquité, & la connoiſſance de leur raport réciproque ne doit pas paroître une choſe indifférente; mais pour connoître ce raport, il eſt néceſſaire de prendre quelques notions relatives à la fabrique des *monoies*, & au prix actuel de l'or, de l'argent & du cuivre dans le commerce. Dans un état gouverné avec religion, ſageſſe & équité les *monoies* & la qualité des métaux qui ſervent à les fabriquer, doivent, une fois pour toutes, être réglées & fixées ſur un pied où il ne ſoit plus permis de faire de changement: car les *monoies* ſont des meſures deſtinées à régler & à fixer la propriété des citoyens débiteurs & créanciers, & elles doivent être immuables comme les poids & les autres meſures „.

„ Les Égyptiens, tous les Aſiatiques, les Grecs & les Romains, dans les beaux temps de la république, eurent grand ſoin de n'employer pour la fabrication de leur *monoie*, que des métaux bien épurés de toute matiere étrangere: ils ne mettoient en œuvre que de l'or & de l'argent afinés au degré où l'induſtrie humaine peut atteindre: procédé diſpendieux, qui fut néanmoins ſuivi par tous les anciens peuples. Je ſuis même perſuadé que la *monoie* euboïque s'appela ainſi, non parce que c'étoit celle de l'île d'Eubée, ni préciſément parce qu'elle portoit l'empreinte

d'un bœuf, mais parce que l'argent en étoit très-fin „.

„ Les Romains furent les premiers qui apprirent au monde l'art d'altérer la pureté des métaux deſtinés à la fabrication des *monoies*. Livius Druſus, tribun du peuple, mêla, au raport de Pline (*l. XXXIII. c. III.*), une huitieme partie de cuivre avec ſept huitiemes d'argent pour la fabrication de la *monoie*. *Livius Druſus in tribunatu plebis octavam partem aris miſcuit argento.* Le triumvir Antoine altéra auſſi la pureté de l'argent du denier, en y faiſant entrer du fer: *Miſcuit denaris triumvir Antonius ferrum. Miſcuit ari falſa moneta* (*Plin. l. XXXIII. c. 9.*) Les mêmes Romains enſeignerent encore aux hommes l'art frauduleux d'altérer le poids du denier: *Alii e pondere ſubſtrahunt*: ſur quoi Pline s'écrie: *Mirumque in hac artium ſola vitia diſcuntur, & falſum denarii ſpectant exemplar, pluribuſque veris denariis adulterinus emitur* „. (*Métrologie de Paucton.*)

Monoie des Égyptiens.

„ Quoiqu'une loi égyptiene raportée par Diodore, dit M. Paw, ait fait croire à pluſieurs ſavans qu'on ſe ſervoit jadis dans cette contrée, avant les Ptolémées, d'une *monoie* d'or & d'argent, il faut remarquer ici que rien au monde n'eſt moins vrai; puiſqu'on y coupoit & peſoit le métal, ainſi que nous le voyons pratiquer par ceux qui devoient payer au temple les vœux qu'ils avoient faits pour la ſanté de leurs enfans „.

„ La premiere *monoie* qu'on ait eue en Égypte, y avoit été frapée par Aryandès ſous la domination des perſans, qui ne mirent point un grand nombre de ces eſpeces dans le commerce, ainſi que Sperling l'a fort bien remarqué (*De nummis non cuſis*). Et il paroît même que celles qu'ils y avoient miſes, furent inſenſiblement retirées par le moyen du tribut annuel: car les Arabes qui cherchent parmi les ruines de l'Égypte, & qui font même paſſer beaucoup de sâble mouvant par des eſpeces de tamis, n'en ont jamais découvert aucune ſeule piece. On ſait que toutes les médailles qui leur ſont tombées entre les mains ne remonteot pas au delà du ſiecle d'Alexandre; ſoit qu'elles aient été frapées à la cour même des Ptolémées, ſoit qu'elles apartienent à des villes égyptienes qui avoient acquis le droit d'en fabriquer ſous la domioation greque, comme Péluſe, Memphis, Abydus, Thebes, Hermopolis, & la grande cité d'Hercule. (*Vaillant Hiſt. Ptolem. ad fidem numiſmatum accomodata.* 104) „.

„ Parmi les différentes nations, auxquelles les anciens & les modernes ont attribué l'invention de la *monoie*, on n'a même jamais penſé à nommer les Égyptiens, & Pollux, qui entre là-deſſus dans de grands détails, ne fait point la moindre mention d'eux. Il n'y a pas de doute que le comte de Caylus ne ſe ſoit trompé, lorſqu'il a cru que de petites feuilles d'or pliſſé avoient ſervi en Égypte de *monoie* courante (*Recueil d'antiquités, t. II. p. 18.*) „.

„ Ces ſortes de bractéates dont il eſt ici queſtion, ſont toujours tirées du corps ou de la bouche de quelque momie; tellement qu'oo doit les enviſager comme des amuletes, des philactéres ou de ſimples repréſentations de feuilles de Perſea. La loi défendoit aux marchands égyptiens de marquer ſur les lingots no faux titre & un faux poids; mais il étoit libre à tout le monde de ſe ſervir d'une balance, comme on le faiſoit auſſi dans les paiemens par ſicles, lorſqu'on les ſoupçonoit d'être trop légers. Si les Égyptiens avoient eu de petites feuilles de métal, comme le comte de Caylus l'a imagioé, ils ne ſe ſeroient point ſervis de la balance pour s'aquiter des vœux par leſquels ils promettoient de donner une certaine quantité d'argent qu'on devoit peſer. Enfin il en étoit d'eux comme des Hébreux, chez leſquels aucun ſicle ne fut *msnsyé* juſqu'à la conſtruction du ſecond temple. Et ces peuples ont eu trop de liaiſon entr'eux, pour que l'un eût ignoré l'uſage de la *msnoie*, tandis que l'autre l'auroit connu „.

„ Au reſte, ce ſont les pyramides, les obéliſques, les temples & les exagérations d'Homere, qui ont fait croire à tant d'auteurs que les anciens Pharaons étoient des princes extrêmement riches; mais la matiere de tous ces ouvrages ne leur avoit rien coûté, & leurs revenus étoient plus que ſuffiſans pour payer les ouvriers, qui jadis ne gâgnoient pas dans les pays chauds la dixieme partie de ce qu'ils gâgnent aujourd'hui en Europe „.

Caylus dit (*Recueil d'Antiquités, tom. II. pag. 22.*) „ en examinant les reſtes d'une momie fort délâbrée, je trouvai une piece d'or reſſemblant à une feuille d'arbre au milieu des bandeletes qui couvroient l'eſtomac. Je la pris d'abord pour un de ces ornemens précieux qui excitent l'avidité des Arabes, & cauſent la ruine des momies. Les côtes ou fibres marquées en creux d'un côté ſont en relief de l'autre, & paroiſſeot formées par un outil doublé de la longueur du trait, tandis que la grande côte du milieu eſt produite par uo outil ſimple & uni. Un morceau d'or aoſſi mince reçoit aiſément toutes les impreſſions qo'on veut lui donner „.

„ Il vient peu de momies entieres en Europe. Parmi celles qu'on y voit, il en eſt peu qu'on ait fouillées avec exactitude; & quand elles l'ont été, on a dû s'apercevoir de la ſingularité qui fait l'objet de cet article. Baudelot, de l'académie des belles lettres, raporte (*Diſſert. ſur les urnes égipt.*) dans un mémoire manuſcrit, qu'il avoit vu chez Girardon une feuille d'or parfaitement ſemblable à celle qui eſt gravée dans cette planche, & qui avoit été trouvée ſous la langue d'un corps embaumé, & apporté d'Égypte. Si dans la ſuite, on prête plus d'attention à l'ouverture des momies, les exemples ſem-

blables ſe multiplieront ſans doute, & tourneront à l'avantage de l'opinion que je viens de propoſer „.

„ Cette feuille, que j'ai miſe dans le cabinet du roi, où elle doit tenir une place honorable, eſt *d'or ducat & du poids de dix-huit grains*. Je la preods pour une monoie égyptiene.

Monoies des Hébreux, de Babylone & d'Alexandrie.

Prideaux ſera ootre guide ſur cet article, parce que ſes recherches ſont vraiment aprofondies, & que ſes évaluations ont été faites ſur les *monoies* d'Angleterre, qui ne ſont pas variables comme les nôtres.

La maniere la plus commune de comptet chez les anciens étoit par talens, & le talent avoit ſes ſubdiviſions, qui étoient pour l'ordinaire des mines & des drachmes, c'eſt-à-dire, que leut talent étoit compoſé d'un certain nombre de mines, & la mine d'un certain nombre de drachmes; mais, outre cette maniere de compter, les Hébreux avoient encore de ſicles & des demi-ſicles ou des békas.

La valeur du talent des Hébreux eſt connue par le paſſage du *xxxviij chap. de l'exode*, *v.* 25 *&* 26. Car on y lit que la ſomme que produit la taxe d'un demi-ſicle par tête payée par 603550 perſones fait 301775 ſicles; & cette ſomme réduite en talens dans ce paſſage, eſt exprimée par celle de cent talens, avec uo reſte de 1775 ſicles: il n'y a qu'à retrancher ce reſte, 1775 ſicles, du nombre entier 301775; & en en diviſant les 300000 qui reſtent par cent, qui eſt le nombre des talens que cette ſomme forme dans le calcul de Moyſe, on trouve qu'il y avoit 3000 ſicles ou talens.

On ſait d'ailleurs que le ſicle peſoit environ trois ſchelings d'Angleterre. *Ezéchiel* nous apprend qu'il y en avoit ſoixante à la mine; d'où il ſuit qu'il y avoit 50 mines au talent des Hébreux.

Pour leurs drachmes, l'*Évangile ſelon S. Mathieu* fait voir que le ſicle en conteooit quatre, de ſorte que la drachme des Juifs devoit valoir 9 ſous d'Angleterre; car, au *chap. xvij. v.* 24, le tribut que chaque tête payoit tous les ans au temple, qu'on ſait d'ailleurs qui étoit d'un demi-ſicle, eſt appelé du nom de *didrachme*, qui veut dire une piece de deux drachmes: ſi donc un demi-ſicle valoit deux drachmes, le ſicle entier en valoit quatre. Joſephe dit auſſi que le ſicle valoit quatre drachmes d'Athênes, ce qu'il ne faut pas entendre du poids, mais de la valeut ou prix courant: eat, au poids, la drachme d'Athêoes la plus peſante ne faiſoit jamais plus de huit ſous trois huitiemes, *monoie* d'Angleterre, au lieu que le ſicle en faiſoit neuf, comme je l'ai déja remarqué. Mais ce qui manquoit au poids de la drachme attique, pour l'égaler à la juive, elle le gâgnoit apparemment en fineſſe, & par ſon cours dans le commetee: en donnant donc neuf ſous d'Angleterre d'évaluation à la drachme attique & à la juive, le béka ou le demi-ſicle fait un ſcheling ſix ſous d'Angleterre, le ſicle trois ſchelings, la mine neuf livres ſterling, & le talent 450 livres ſterling.

Voilà ſut quel pied étoit la *monoie* des Juifs du temps de Moyſe & d'Ezéchiel, & c'étoit la même choſe do temps de Joſephe. Cet hiſtorien dit que la mine des Hébreux contenoit deux litres & demi, qui ſont juſtement neuf livres ſterliog; car le litre eſt la livre romaine de douze onces, ou de 93 drachmes: par conſéquent, deux litres & demi contenoient 140 drachmes, qui, à neuf ſous piece, ſont juſtement 60 ſicles ou neuf livres ſterling.

Le talent d'Alexandrie étoit préciſément la même choſe. Il contenoit 12 mille drachmes d'Athênes, qui, ſur le pied de la valeur en Judée, faiſoient autant de neuf ſous d'Angletetre, & par conſéquent 450 livres ſterliog, qui ſont la valeur du talent moſaique. Cependant, il faut remarquer ici que quoique le talent d'Alexandria valût 12000 drachmes d'Athênes, il n'en contenoit que 6000 d'Alexandrie: ce qui prouve que les drachmes alexandtines en valoient 2 de celles d'Athêoes. De là vient que la verſion des ſeptantes, faite par les Joiſs d'Alexandrie, rend le mot de ſicle dans cet endroit, par celui de didrachme, qui ſignifie deux drachmes, entendant par-là des *didrachmes* d'Alexandrie. En ſuivant dooc ici la même méthode qu'on a ſuivie pour le talent de Judée, on trouvera que la drachme d'Alexandrie valoit 18 ſous, *monoie* d'Angleterte; les deux drachmes, ou le ſicle, qui en ſont qoatre d'Athênes, trois ſchelings; la mine, qui étoit de 60 didrachmes ou ſicles, neuf livres ſterling; & le talent, qui contenoit 50 mines, 450 livres ſterling, qui ſont auſſi le talent de Moyſe & celui de Joſephe.

Les Babyloniens comptoient par drachmes, par mines & par talent; la mine de Babylone contenoit 116 drachmes d'Athênes, & le talent contenoit, ſelon les uns, 70 mines, ou 8120 drachmes d'Athênes, &, ſelon les autres, il cootenoit ſeulement 60 mines, ou 7000 drachmes d'Athênes. Il réſulte d'après cette derniere évaluation, qui me paroît la plus vrai-ſemblable, que le talent d'argent de Babylone fait, *monoie* d'Angleterre, 218 livres ſterling, 15 ſchelings; le taleot d'or, à raiſon de 16 d'argent, 3500 livres ſterling; mais, ſelon le docteur Bernard, qui en a fait l'évaluation la plus juſte, le talent d'argent de Babylone revient à 240 livres ſterling 12 ſchelings 6 ſous, & le talent d'or, à raiſon de 16 d'argeot, revient à 3850 livres ſterling.

Tout ce que nous venons de dire ne regarde que l'argent. La ptoportion de l'or avec ce métal chez les aneiens étoit d'ordinaire de 10 à 1, quelquefois de 1 à 11, à 12, & même juſqu'à 13. Du temps d'Édouard *I*, elle étoit en Angleterte,

terre, comme chez les anciens, de 10 à 12 ; mais aujourd'hui elle eſt montée à 26, & c'eſt ſur ce pied-là qu'on a fait les calculs précédens ; mais ils paroîtront encore bien plus clairs par les tables de ces évaluations, que nous allons joindre ici.

Monoies des Hébreux, ſelon Brerewood.

	L. ſt. Sc. S.	Monoie de France. Liv. Sous.
La drachme valoit	9	28
Deux drachmes faiſoient le béka ou le demi-ſicle, qui étoit la ſomme que chaque juif payoit au temple.	1 6	1 15
Deux békas faiſoient le ſicle.	3	3 9
Soixante ſicles faiſoient la mine	9	213 7
Cinquante mines faiſoient le talent	450	10,665
Le talent d'or, ſur le pied de 16 d'argent	7200	170,640

Monoies d'Alexandrie.

	L. ſt. Sc. S.	Monoie de France. Liv. Sous.
La drachme d'Alexandrie valant 2 drachmes d'Athènes, ſur le pied où cette drachme étoit en Judée.	1 6	1 15
Le didrachme ou les deux drachmes, qui faiſoient le ſicle hébreu	3	3 9
Les 60 didrachmes, qui faiſoient le mine	9	213 7
Les 50 mines, qui faiſoient le talent	450	10,665
Le telent d'or, à raiſon de 16 d'argent	7200	170,640

Ceux qui déſireront de plus grands détails, pourront conſulter le livre de l'évêque de Cumberland, des meſures, des poids & de la *monoie* des Juifs ; Brerewood, *de ponderibus & pretiis veterum nummorum* ; Bernard, *de menſuris & ponderibus antiquis* ; & autres ſavans anglois, qui ont traité le même ſujet. (D. J.)

Monoie des Grecs.

Du temps de la guerre de Troye, la *monoie* n'étoit pas encore en uſage chez les Grecs, & on ne trafiquoit que par échange, du moins à ce qu'on peut conclure du ſilence d'Homere. Les richeſſes d'un particulier ſe marquoient par le nombre de ſes troupeaux ; celles d'un pays par l'abondance des pâturages, & la valeur des choſes par un certain nombre de bœufs & de moutons. C'eſt du moins ainſi que s'expriment Homere & Héſiode, qui ont vécu depuis la guerre de Troye. La *monoie* ne fut donc miſe en uſage que long-temps après ; ce fut, ſelon la plus commune opinion, Phidon, roi d'Argos, contemporain de Licurgua, qui l'introduiſit le premier, à l'occaſion de la ſtérilité de l'île d'Égine, dont les habitans ne pouvoient point gagner leur vie par le commerce. Ces premieres *monoies* reſſembloient un peu à de petites broches de fer ou d'airain ; & de là elles furent appelées *oboles*, mot qui en grec ſignifie *broche*. Le nom de drachme, qui vaut ſix oboles, a la même analogie, parce que ce mot ſignifie une *poignée* ; en effet, il falloit ſix de ces petites verges ou broches pour remplir la main. Les *monoies* d'or ou d'argent ne vinrent qu'après, ce ne furent d'abord, que des pieces informes & ſans empreinte, qui avoient ſeulement un certain poids & une certaine valeur. Les plus anciennes, & dont l'époque ſoit connue, ſont de Pauſanias, cinquieme roi de Macédoine, avant & en comptant depuis Alexandre *le Grand*. Quand cet uſage fut introduit, chaque peuple mit ſur ſes *monoies* des hiéroglyphes ou des figures énigmatiques qui lui étoient particulieres. Les Athéniens y mirent une chouette, qui étoit l'oiſeau de Minerve, leur principale divinité, & qui ſignifioit la *vigilance*. Les Macédoniens y repréſentoient un bouclier, ſigne de la force & de la puiſſance de leur milice ; les Béotiens, un Bacchus, avec une grape de reiſin & une coupe, qui étoient le marque de l'abondance de leur terroir.

Monoie des Romains (*d'Ancarville*.).

Pline (*Hiſt. nat. lib. XXIII. cap.* 13.) dit : *Servius, rex primus, ſignavit as. Antea rudi uſus Roma Timæus tradit*. Quelques-uns ont conclu de ce paſſage, qu'il n'exiſtoit pas de *monoies* en Italie avant le regne de Servius Tullius ; mais Tite-Live (*Lib. I. p.* 12.), & Denis d'Halicarnaſſe (*Lib. III. p.* 174), aſſurent qu'il en exiſtoit à Rome même, avant cette époque. Lactance, en parlant des livres ſybillins, dit : *Rex & reſiduos libros trecentum aureis emit*. Ce roi, c'étoit Tarquin l'ancien, prédéceſſeur de Servius Tullius. Les Sabins payerent des ſommes en argent à Tullus Hoſtilius (*Dionyſ. ub. ſupr.*) Enfin Perſe parle de la *monoie* de cuivre du roi Numa (*Satyr. II. v.* 58) :

Aurum vaſa Numæ, Saturniaque impulit æra,
Veſtaleſque urnas, & Thuſcum fictile mutat.

Cette *monoie* de Numa étoit la même que celle de Janus : c'eſt pourquoi le poëte l'appele *as aſperum*. C'eſt l'*as rude* dont parloit Timée. Ainſi, quand cet auteur dit que Servius fut le premier à *marquer* la *monoie*, il entend la *marquer* avec le *coin* ; ce qui ne ſe pratiquoit pas à Rome avant lui ; & quand Pline dit : *Servius rex ovium boumque effigie primus as ſignavit*, on voit par ceci qu'il entend que ce prince fut le premier des Romains à employer ces marques à la maniere des Grecs. Les *monoies* romaines paroiſſoient n'avoir eu juſqu'alors d'autres empreintes que celles du *navire* & de *Janus*, dont l.

grande antiquité remontoit au temps d'Ovide, parce qu'elles étoient preſqu'éfacées, ce qu'il exprime par ces vers des *Faſtes*:

Noſcere me duplici poſſes in imagine vultu,
Ni vetus ipſa dies extenuaret opus.

» Romulus, fondateur de Rome, inſtitua, dit M. Pauſton (*Metrologie*), des loix telles qu'elles peuvent convenir à un peuple agreſte. Il fit un partage égal des terres de ſa nouvele ville. Il en donna à chacun des habitans une portion de deux jugeres ou d'une hérédie, étendue qui revient à un peu plus d'un arpent royal de France, & qui eſt la quantité de terre ſtrictement néceſſaire pour procurer à un individu ſes beſoins. La petiteſſe de ces poſſeſſions ne permettoit point aux propriétaires d'avoir des ſuperflus qu'ils puſſent vendre; ainſi il ne devoit point y avoir de commerce, & par conſéquent la *monoie* auroit été inutile: auſſi n'en fabriqua-t-on pas. Cependant l'uſage de l'or & de l'argent étoit dès-lors connu à Rome. Il y en venoit quelque peu des autres villes de l'Italie & des pays d'autre-mer, de l'Illyrie & d'ailleurs. Cet argent, j'ignore par quels procédés & ſur quels fondemens de juſtice, étoit partagé entre les citoyens, & c'étoient les ſénateurs qui étoient chargés du ſoin d'en faire la répartition, auſſi-bien que celle des terres. Car les cent peres qui compoſoient le ſénat de Romulus furent créées par ce prince, pour l'aider de leurs conſeils dans le gouvernement de la république, pour diſtribuer au peuple avec égalité les terres de la campagne, & les ſommes d'argent dont l'état ſe trouvoit en poſſeſſion. *Patres appellantur, ex quibus ſenatus conſtat, quos inſtio urbis condita Romulus C. delegit; & ſic appellavit quorum conſilio atque prudentia reſpublica adminiſtraretur atque gubernaretur: quique agrorum partes attribuerent tenuioribus permodo ut liberis, ac pecunias dividerent: etenim ſolebant jam inde a Romulo nummis auri atque argenti ſignati ultramarinis uti: id quod publica & priſca ratiunes commentariorum docent.* (*Sextus Pompeius Feſtus, de verborum ſignificatione.*) »

» S'il y avoit quelque commerce de marchandiſes parmi les premiers Romains, il ſe faiſoit preſque tout par des échanges: on donnoit des beſtiaux pour d'autres beſtiaux, pour des grains, pour des habits, pour des inſtrumens aratoires, pour des armes, &c. & réciproquement. *Pecunioſus a pecunia magna: pecunia a pecu: a paſtoribus enim horum vocabulorum origo . . . . pecus ab eo quod perpaſcat, a quo pecunia univerſa, quod in pecore pecunia tum conſiſtebat a paſtoribus* (*Varro, de LL.*). Les ſalaires & les récompenſes, le pécule des eſclaves, s'eſtimoit & ſe payoit en marchandiſes en nature: *Peculium ſervorum a pecore item dictum, ut & pecunia patrum familiæ.* (*Pomp. Feſt.*). Les offrandes pour les ſacrifices, faites pour les biens de la terre, étoient également préſentées en productions naturelles; on offroit des grains, des fruits, des gâteaux, des beſtiaux, &c. *Pecunia ſacrificium fieri dicebatur, cum frugum fructuumque cauſa mola para offerebatur in ſacrificio, quia omnis res familiaris quam nunc pecuniam dicimus, in his rebus conſtabat* (*Pomp. Feſt.*). Les amende légales étoient taxées à un certain nombre de bœufs, de moutons ou d'autres beſtiaux. Les plus fortes amendes impoſées pour des vols ou pour des injures, étoient réglées à trente bœufs, & les moindres à deux moutons ou brebis. C'eſt de cet ancien uſage encore que vient le mot *péculat* qui eſt une concuſſion ou un vol des deniers publics: *Pecupatus furtum publicum dici captus eſt a pecore, quia ab eo initium ejus fraudis eſſe capit. Siquidem ante as aut argentum ſignatum, ob delicta pana gravioſa erat duarum ovium & triginta boum . . . . Eam legem ſanxerunt T. Menenius Lanatus, & P. Seſtius Capitolinus conſules . . . . Peculatus eſt nunc quidem qualecumque publicum furtum, ſed inditum eſt a pecore, ut pecunia quoque ipſa. Jam etiam noxii pecore mulctabantur, quod neque æris adhuc, neque argenti erat copia. Itaque ſuprema multa etiam nunc appellatur . . . . Alias ſupremus ponitur pro maximo, cum duas oves & triginta boves ſupremam multam* (*Pomp. Feſt.*) ».

» Numa Pompilius, ſecond roi de Rome, fut le premier qui fit fabriquer une eſpece de *monoie* de cuivre, & il avoit établi pour cela une compagnie de monoyeurs appelés *æraris* (*Plin. l. XXXIV. c. 1.*). Mais cette *monoie* n'avoit point encore une forme certaine; ce n'étoient que des pieces, des lingots ou des tronçons de métal, ſans marque, ſans empreinte & d'inégale grandeur, que l'on donnoit au poids, & la balance à la main. Cette *monoie* groſſiere s'appeloit *as, as rude, as grave, rodus, raudus, rauduſculus*, c'eſt-à-dire, cuivre ou cuivre peſant. On l'appeloit encore plus particuliérement *ſtips*, tronçon, d'où ſont dérivés les mots *ſtipare, ſtipulari, ſtipula, ſtipes, ſtipendium*, &c. *rodus vel raudus ſignificat rem rudem & imperfectam . . . Vulgus quidem in uſu habuit, non modo pro ære imperfecto, ut Lucilius, cum ait: Plumbi paxillum rodus linique matexam; ſed etiam pro ſignato, quia in mancipando, cum dicitur, rauduſculo libram ferito, aſſe tangitur libra. Cincius de verbis priſcis ſic ait: Quemadmodum omnis fere materia non deformata, rudis appellatur, ſicut veſtimentum rude, non perpolitum: ſic as infectum rauduſculum apud eum Apollinis as conflatum jacuit, id adrudus appellabant . . . . in æſtimatione cenſoria as infectum rudus appellabatur . . . . Nam as, ut Varro in libro Antiquitatum, raudus dicebatur: atque ex eo dici in mancipando, rauduſculo libram ferito . . . . . ſtipem eſſe nummum ſignatum, teſtimonium eſt & de eo quod datur ſtipendium miles, & cum ſpondetur pecunia, quod ſtipulari dicetur . . . . . ſtipem dicebant pecuniam ſignatam, quod ſtiparetur: ideo ſtipulari dicitur is qui inter-*

rogatus, ſpondes ſtipem, id eſt as . . . . . ſtipatores ait (Verrius) dictos a ſtipe quam mercedis nomine accipiant cuſtodes cujuſque corporis (Feſt. Pomp.) „.

„ La *monoie* de Numa, toute informe & imparfaite qu'elle étoit, ne laiſſa pas d'avoir cours pendant plus de cent cinquante ans, juſqu'au regne de Servius Tullius. Durant cet intervalle, tous les comptes furent liquidés & les paiemens effectués au poids & à la livre; les amendes, les ſalaires &c. Tout s'aquittoit la balance à la main: *Panas pendere proprie dicitur, qui pecuniam ob delictum ſolvit; quia penſo ære olim utebantur (Pomp. Feſt.)*. On diſoit donc alors, peſer des amendes, *panas* ou *multas pendere*, pour payer des amendes, *multas ſolvere*; & c'eſt de là que ſont venus les mots latins *impendere, diſpenſator, expenſum, penſum, penſio, diſpendium, compendium, ſtipendium, libripens*, &c. Ce dernier mot étoit le nom de l'officier qui étoit chargé du ſoin du poids public, qui tenoit la balance dans la cérémonie de la paſſation du contrat de vente appelé *mancipatio*, & qui peſoit l'argent qu'on donnoit aux ſoldats romains. Il reſtoit encore quelques veſtiges de l'ancienne coutume de peſer les métaux pécuniaires au temps de Varron, c'eſt-à-dire, trente ou quarante ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt: car cet auteur aſſure que dans le temple de Saturne on conſervoit encore alors une balance qui ſervoit à cela: *Per trutinam ſolve ſolitum, veſtigium etiam nunc manet in ade Saturni, quod ea etiam nunc propter penſuram, trutinam habet poſitam: (de L. L.)*

„ Cet uſage de peſer les métaux dans les comptes & les paiemens dura long-temps chez les Romains; & il avoit été connu dans la plus haute antiquité. À Rome, vers l'an 365 de la fondation de la ville, on peſoit l'or & l'argent dans les comptes de finances. Les Gaulois, maîtres de Rome, & preſſant les Romains, qui s'étoient retirés dans le Capitole, il y eut une conférence entre Brennus leur roi, & Quintius Sulpicius tribun militaire, dans laquelle il fut arrêté que les Gaulois ſe retireroient moyénant mille livres peſant d'or, c'eſt-à-dire, 1,087,000 livres, que les Romains s'obligeoient de leur payer. Tite-Live dit que les barbares abuſant de l'avantage que leur donnoit la victoire, apporterent de faux poids, & que le tribun s'en plaignant, Brennus avoit encore ajouté ſon épée aux poids, en diſant: Malheur aux vaincus. Feſtus ici s'exprime en ces termes: *Ve victis in proverbium veniſſe exiſtimatur, cum Roma capta a Senonibus Gallis aurum ex conventione & pacto adpenderetur ut recederent, quod iniquis ponderibus exigi a barbaris querente Ap. Claudio, Brennus, rex gallorum, ad pondera adjecit gladium, & dixit: Ve Victis. Quem poſtea perſecutus Furius Camillus, cum inſidiis circumventum concideret, & quereretur contra fadus fieri, eadem voce remuneraſſe dicitur.* Enfin la méthode de peſer les métaux comme *monoie* fut trouvée bonne. On n'en employa pas d'autres, parce qu'on n'en connoiſſoit pas de meilleure; & l'on s'en contenta juſqu'au temps où on lui ſubſtitua des pieces avec des caracteres qui en marquoient le poids & la valeur, ſoit en cuivre, ſoit en argent, ſoit en or „.

„ Ce fut Servius Tullius, ſixieme roi de Rome, qui le premier fit fabriquer de véritables *monoies* de cuivre: *Servius, rex primus ſignavit as (Plin. l. XXXIII. c. 3.)*. Il marqua ſur cette *monoie* l'empreinte des animaux dont elle étoit la valeur repréſentative, la figure d'un bœuf, celle d'un mouton, d'où elle prit le nom de *pecunia*: *ſignatum eſt nota pecudum, unde & pecunia appellata (Ibid.)*. *Servius rex ovium boumque effigie as ſignavit (Plin. l. XVIII. c. 3.)* „.

„ La principale de ces *monoies* de cuivre fut l'*as*, appelé auſſi *as grave* & *aſſipondium*; c'étoit le poids d'une livre romaine de cuivre. On en fabriqua de plus petites, des déunx, des dextans, des dodrans, des bés, des ſeptunx, des ſémis, des quincunx, des triens, des quadrans, des ſextans, des ſeſconces, des onces, des ſemi-onces & des ſextules; c'eſt-à-dire des pieces de 11, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1 ½, 1, ¾, ½, ¼, onces; & tels ſont les ſous-multiples de l'*as* de douze onces. On en fabriqua également de plus grandes que l'*as*, des dupondius, des ſeſterces, des treſſis, des quatruſſis, des quinqueſſis, des ſexis, des ſeptuſſis, des octuſſis, des nonuſſis, des decuſſis, des viceſſis, &c. des triceſſis, des centuſſis, qui valoient 2, 2 ½, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 20, 30, &c. 100 *as*: tels ſont les multiples de l'*as*, & ſi tous ces noms n'exprimoient pas des *monoies* effectives, ils compoſoient au moins le numéraire monétaire d'alors. *Multa pecuniæ ſignata vocabula ſunt. Æris hæc. As ab ære. Dupondius a duobus ponderibus, quod unum pondus aſſipondium dicebatur: id ideo quod as erat libra pondus, deinde ab numero reliquum dictum uſque ad centuſſis, ut as ſingulare numero. Ab tribus aſſibus, treſſis, & ſic proportione uſque ad nonuſſis. In denario numero hoc mutat uſque ad quod primum eſt, ab decem aſſibus decuſſis: ſecundum a duobus decuſſibus biceſſis (viceſſis), quod dixi ſolum a duobus decuſſibus biceſſis. Reliqua conveniunt, ut triceſſis a tribus, ſic proportione uſque ad centuſſis, quæ majus æris vocabulum non eſt. Nam ducenti in proportione cum dicuntur, non magis aſſes quam denarii, aliave res ſignificantur. Æris minima pars, ſextula, quod ſexta pars uncia: ſemuncia, quod dimidia pars uncia. Se valet dimidium, ut in ſolibra & ſemodio. Uncia ab uno: ſextans ab eo quod ſexta pars aſſis: ſicut quadrans, quod quarta; & trieus, tertia pars. Semiſſe, quod ſemi es, id eſt dimidium aſſis, ut ſupra dictum eſt. Septunx, a ſeptem & uncia concluſum: reliqua obſcuriora, quod a diminutione, & ea quæ diminuuntur ita ſunt, ut extremas ſyllabas habeant. Ut a duodecim una dempta uncia, deunx. Dextans, dempto ſextante: dodrans, dempto qua-*

prante, Bes, ut olim des, dempto triente . . . . . Seſtertius, quod ſemis tertius. Dupondius enim & ſemis antiquus ſeſtertius eſt : & veteris conſuetudinis ut retro ara dicerentur, ita ut ſemis tertius, ſemis quartus pronuntiarent. Seſtertius igitur ab ſemis tertius dictus. (*Varro, de L. L.*)

„ Il faut remarquer, ſur cet endroit de Varron, que les anciens romains diſoient un *tiers-troiſieme*, c'eſt-à-dire un tiers au troiſieme rang, pour exprimer *deux & un tiers* ; ici, le nombre ordinal *troiſieme* déſigne la place du nombre fractionaire *un tiers* ; il doit être au troiſieme rang ou le troiſieme en nombre, ce qui ſuppoſe que le premier & ſecond rang ſont occupés par des unités d'entiers, ou bien, ce qui revient au même, que le premier & le ſecond nombres ſont des entiers. Ainſi, ſuivant cet uſage, ſi je veux exprimer *un & demi*, je dirai en latin, *ſemis ſecundus* ou *ſemis alter* ; un & un ſixieme, *ſextans ſecundus* ou *ſextans alter* ; quatre & un quart, *quadrans quintus* ; cinq & trois quarts, *dodrans ſextus* ; huit & cinq ſixiemes, *dextans nonus* ; deux & demi, *ſemis tertius*, & par contraction, *ſeſtertius*. C'eſt ce qui eſt expliqué très-clairement dans Feſtus, dont voici les paroles : *Trientem tertium pondo coronam auream dediſſe ſe Jovi donum ſcripſit T. Quintius dictator, quum per novem dies, totidem urbes, & decimam Praneſte cepiſſet. Id ſignificare ait Cintius, in Myſtagogicon, l. II. duas libras pondo & trientem, qua conſuetudine hodieque utimur, quum lignum bes alterum dicimus ; id eſt pedem & beſſem latitudinis habens ; & ſeſtertium, id eſt duos aſſes & ſemiſſem tertium. Item ſi tres aſſes ſunt & quadrans, quadrans quartus dicitur* „.

„ Avant les victoires que les Romains remporterent ſur Pyrrhus, roi des Épirotes, & la défaite de ce prince par le conſul Curius Dentatus, l'an 480 de la fondation de la ville, on n'avoit point encore fait fraper de *monoie* d'argent à Rome : *Populus romanus ne argento quidem ſignato, ante Pyrrhum regem devictum, uſus eſt* (*Plin. lib. XXXIII. c.* 3.). Ce n'eſt pas que les Romains ne fiſſent aucun uſage de ce métal ; dès le temps de Romulus, la *monoie* d'argent de leurs voiſins avoit cours chez eux, & Pline lui-même témoigne que le quinaire ou victoriat, qui dans la ſuite fut frapé à Rome, y étoit apporté d'Illyrie ; mais il obſerve en même temps qu'il n'y étoit reçu que comme marchandiſe : *Qui nunc victoriatus appellatur, lege Clodia percuſſus eſt. Antea enim hic nummus, ex Illyrico advectus, mercis loco habebatur. Eſt autem ſignatum victoria, & inde nomen.* Cette *monoie* portoit le type d'une victoire, d'où lui vint le nom de *victoriatus* chez les Romains, & de *tropaicon* chez les Grecs „.

„ On ne commença à Rome à fabriquer de la *monoie* d'argent que l'an 485, ſous le conſulat de Q. Ogulnius & de C. Fabius, cinq ans après la retraite de Pyrrhus, & cinq ans avant la premiere guerre punique, & il fut réglé alors que le denier d'argent ſeroit de la valeur de dix as ou de dix livres de cuivre ; que le quinaire vaudroit cinq as ou livres de cuivre, & le ſeſterce deux livres & demie : *Argentum ſignatum eſt anno urbis CCCCLXXXV. Q. Ogulnio, C. Fabio coſſ. quinque annis ante primum bellum punicum. Et placuit denarium pro decem libris aris, quinarium pro quinque, ſeſtertium pro dupondio ac ſemiſſe* (*Plin. ibid.*). *Seſtertius dicitur quarta pars denarii, quo tempore is decuſſis valebat, id eſt, dupondius ſemis* (*Pomp. Feſt.*) „.

„ Pline nous fait connoître ici trois pieces réelles d'argent, le denier, le quinaire, qui en étoit la moitié, & le ſeſterce, qui en étoit le quart ; ainſi il y eut alors des ſeſterces de cuivre & des ſeſterces d'argent. Mais ce n'eſt pas tout, on fit fraper encore en argent des libelles, dont chacune valoit la dixieme partie du denier, ou une livre de cuivre, d'où lui eſt venu ſon nom ; des ſélibelles, ſemilibelles, ſembelles, ſingules, qui en grec hémilitrons, dont chacune étoit la moitié de la libelle, & la vingtieme partie du denier. Enfin, on fit fraper en argent des téronces, dont chacun valoit la moitié de la ſembelle & la quarantieme partie du denier, en ſorte que le denier valoit deux quinaires, quatre ſeſterces, dix libelles, vingt ſembelles, quarante téronces, & toutes ces eſpeces étoient d'argent. *In argento nummi id a Siculeis. Denarii, quod denos eris valebant. Quinarii, quod quinos. Seſtertius, quod ſemiſtertius . . . . Nummi denariis decima libella, quod libram pondo as valebat, & erat ex argento parva ſembella, quod ſit libella dimidium, quod ſemis aſſis. Teruncius a tribus unciis, ſembellæ quod valet dimidium ; & eſt quarta pars, ſicut quadrans, aſſis* (*Varro, de ling. lat.*) „.

„ Si le denier de ce temps-là avoit été à la taille de quatre-vingt-quatre à la livre, comme il le fut ſous l'empire d'Auguſte, une livre d'argent auroit valu huit cents quarante livres de cuivre, & non pas mille, comme le dit Crevier, dans ſon traité des poids, monoies & meſures, imprimé à la tête du premier volume de ſon édition de Tite-Live. D'un autre côté, comme ce denier n'auroit contenu que 75 $\frac{5}{7}$ grains de la livre de Paris, le téronce n'en auroit contenu que 1 $\frac{1}{7}$, la ſembelle 3 $\frac{3}{7}$, & la libelle 7 $\frac{1}{7}$, toutes conſéquences révoltantes & inadmiſſibles. L'uſage de l'argent parmi les hommes devoit alors être auſſi commun qu'il l'eſt aujourd'hui. Le défaut de commerce pouvoit le rendre un peu plus rare à Rome ; mais on peut croire qu'il n'y étoit pas ſi rare. L'opulence de Créſus, roi de Lydie, celle des Perſes, ſont des preuves que ce métal étoit abondant dans l'antiquité. Or, ſi l'argent étoit commun dans toute l'Aſie, le commerce immenſe que faiſoient les Tyriens & les Carthaginois qui exploitoient les mines de la Bétique, devoit le faire refluer ſur toute l'étendue du continent, & principalement dans les contrées mari-

times, telles que l'Italie. Si donc l'argent n'étoit point rare, comment y auroit-il pu y avoir une ſi grande diſproportion entre la valeur appréciative de ce métal & celle du cuivre ? On a pu rire de Savot qui, ne pouvant comprendre une ſi grande diſproportion, avoit imaginé qu'alors le denier romain étoit du poids d'une once d'argent. Sa cauſe paroît trop juſte & trop fondée en raiſon, pour qu'on puiſſe craindre de ſe compromettre en la défendant. Le premier denier romain fut du poids d'une once d'argent ; car certainement les Romains le fabriquerent du poids d'un des ſous-multiples de leur livre, & ce ſous-multiple ne put être que l'once pour cette fois. D'où il réſulte que la livre d'argent valut cent vingt livres de cuivre, proportion d'autant plus raiſonable qu'elle ſe raprochoit de celle qui étoit alors reçue chez les Aſiatiques & les Égyptiens, & qui le fut toujours dans la ſuite. Le denier fut donc du poids de 526 grains du marc de Paris, le quinaire de 263 grains, le ſeſterce de 131 ½, & de la valeur du ſicilique romain ; la libelle de 52 $\frac{1}{2}$, la ſembelle ou ſingiſle de 26 $\frac{2}{10}$, & la téronce de 13 $\frac{1}{10}$. Nos pieces de ſix ſous ſont de 27 à 28 grains ; ainſi elles ſont un peu plus grandes que les ſembelles romaines, & plus que doubles des téronces ; qu'on juge s'il auroit été poſſible d'effectuer des *monoies* de moindre poids que celle-ci ».

« On peut encore apporter en preuve de l'aſſertion que nous défendons, que Savot a examiné dans la balance des *monoies* romaines d'argent, qui portoient le caractere de la plus haute antiquité, elles peſoient 126 grains, poids de marc. Du côté de l'effigie eſt un Janus à deux viſages, & au revers un Jupiter armé de ſon foudre, accompagné d'une Victoire, & porté ſur un char tiré par quatre courſiers, avec la légende *Roma*. Eiſenſchmid aſſure que non ſeulement il en a vu de pareilles chez ſes amis, mais que même il en poſſédoit une de la plus haute antiquité & très-bien conſervée. Les lettres n'y ſont point en relief comme ſur les autres *monoies* anciennes ; mais elles y ont été gravées après la fabrication. La configuration du mot *Roma* témoigne ſon ancienneté. Elle peſe 124 grains de Paris. Savot en avoit encore vu d'autres de même poids, avec l'empreinte d'un cheval & l'inſcription *Romano* (*Eiſenſchmid, de pond. & menſ. pag.* 134 *&* 135) ».

« Pour peu que l'on veuille comparer la deſcription de ces eſpeces avec ce que dit Pline : *Nota argenti fuere biga atque quadriga ; & inde bigati quadrigatique dicti*, & avec ce que Feſtus dit : *Apud antiquos denarius & quinarius in uſu erant, & valebant, denarius denos aſſes, quinqueſim quinarius : quadrigati, bigati*, on ſe convaincra ſans peine que ces *monoies* ſont des ſeſterces, & des premiers qui furent fabriqués chacun du poids d'un ſilique ou de 131 ½ grains, mais dont le long uſer & le frotement leur en font perdre ½ ½. On doit donc enfin conclure que les premiers deniers romains furent de la valeur de 6 $\frac{1}{2}$ liv. de notre *monoie* ; les quinaires de 3 $\frac{1}{4}$ liv., les ſeſterces de 1 $\frac{1}{2}$ liv., les libelles de 12 ½ ſous, les ſembelles ou ſingules de 6 $\frac{1}{4}$ ſous, & les téronces de 3 $\frac{1}{8}$ ſous ; le tout en ſuppoſant que ces *monoies* étoient d'un métal pur ».

MONOIES DES GRECS.

Poids & monoies des Grecs,

					Poids.	Monoies.
				Chalcous.	*Grains.* 2 $\frac{5}{144}$	6 $\frac{1}{2}$ d.
			6	obole	14 $\frac{5}{144}$	3 $\frac{1}{2}$ s.
		6	36	drachme.	84 $\frac{5}{144}$	*Livres.* 1
	2	12	72	didrachme.	168 $\frac{5}{144}$	2
4	8	24	144	tétradrachme	336 $\frac{5}{144}$	4
				Drachme.	84 $\frac{5}{144}$	1
			20	ſtatere d'or, chryſos, aureus.	168 $\frac{5}{144}$	20
		5	100	mine attique.	*Livres.* 0.9132	100
	60	300	6000	talent attique & euboïque	54.79	6000
10	600	3000	60000	talent attique d'or	547.90	60000

J'ai ſuppoſé, dans ce numéraire, que le chalcous-poids étoit fort différent du chalcous-*monoie*; au reſte, il eſt incertain ſi les Grecs avoient des chalcous-*monoie*, ou d'autres *monoies* de cuivre, ou plutôt ils n'en avoient point, ſi nous en croyons Fannius, qui dit:

Nam nihil his (gracis) obolove minus, majuſve talento.

Je n'ai point cru devoir faire entrer dans ce numéraire le talent d'or attique & macédonien, d'après les autorités de Pollux & d'Euſtathius, qui ſe ſont trompés ſur cet objet.

Évaluation des monoies des Anciens, selon M. Paucton.

Monoies de l'Égypte et de l'Asie.

Numéraire des Monoies.

									Peruțah, pruta, lepton, minutum, semuna.	$\frac{1}{192}$ d.
2									kodrantès, quadrans, tétarton.	$1\frac{1}{24}$ d.
8	4								phollis, assar, assarion, tassugon, chalcous.	$5\frac{1}{12}$ d.
16	8	2							pondion, dipondion, hémidanakion.	$10\frac{1}{6}$ d.
32	16	4	2						mehah, mea, maa, danacon.	1 f. $8\frac{1}{3}$ d.
$38\frac{1}{6}$	$19\frac{1}{3}$	$4\frac{2}{3}$	$2\frac{1}{3}$	$1\frac{1}{3}$					gerah, agorah, obole.	3 f. 1 d.
96	48	12	6	3	$2\frac{1}{2}$				rébiite, demi-denier.	5 f. $2\frac{1}{2}$ d.
192	96	24	12	6	5	2			drachme, denier.	o. 3208 l.
384	192	48	24	12	10	4	2		didrachme.	1 $\frac{2}{12}$ liv.
576	288	72	36	18	15	6	3	$1\frac{1}{2}$	tridrachme.	1 $\frac{7}{12}$ liv.
										Livres.
									Tétradrachme, statere, sicle, petit céseph.	2 $\frac{1}{12}$
$1\frac{1}{2}$									hexadrachme.	$3\frac{1}{6}$
2	$1\frac{2}{3}$								distatere, once d'argent pur.	$4\frac{1}{6}$
4	$2\frac{2}{3}$	2							tétrastatere, tétrastatérion.	$8\frac{1}{3}$
12	8	6	3						darique, cyzicene, chrysos.	25
24	16	12	6	2					once d'or, litre d'argent.	50
25	$16\frac{2}{3}$	$12\frac{1}{2}$	$6\frac{1}{4}$	$2\frac{1}{12}$	$1\frac{1}{24}$				grand céseph, grand argyre.	$52\frac{1}{12}$
60	40	30	15	5	$2\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$			mine de Moyse.	125
2400	1600	1200	600	200	100	96	40		cintar.	5000
3000	2000	1500	750	250	125	120	50	$1\frac{1}{2}$	talent de Moyse.	6250
3600	2400	1800	900	300	150	144	60	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$ talent babylonien.	7500

MONOIES DES ROMAINS.

Premier numéraire de la monoie romaine, qui fut en uſage juſqu'à l'an 485 de la fondation de Rome.

								L. S. D.
Sextula								0 0 3 $\frac{6}{7}$
3	semuncia							0 0 10
6	2	uncia						0 1 8
9	3	1 $\frac{1}{2}$	sesuncia					0 2 6
12	4	2	1 $\frac{1}{3}$	sextans				0 3 4
18	6	3	2	1 $\frac{1}{2}$	quadrans, triunx			0 5 0
24	8	4	2 $\frac{2}{3}$	2	1 $\frac{1}{3}$	triens		0 6 8
30	10	5	3 $\frac{1}{3}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{2}{3}$	1 $\frac{1}{6}$	quincunx	0 8 4
Uncia								0 1 8
6	semis, ſexunx							0 10 0
7	1 $\frac{5}{6}$	ſeptunx						0 11 8
8	1 $\frac{1}{3}$	1 $\frac{1}{2}$	beſſis, bes, des					0 13 4
9	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{3}$	1 $\frac{1}{6}$	dodrans, nonuncium				0 15 0
10	1 $\frac{2}{3}$	1 $\frac{1}{3}$	1 $\frac{1}{6}$	1 $\frac{1}{2}$	dextans			0 16 8
11	1 $\frac{5}{6}$	1 $\frac{2}{3}$	1 $\frac{1}{6}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{12}$	deunx		0 18 0
12	2	1 $\frac{1}{3}$	1 $\frac{1}{3}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{6}$	1 $\frac{1}{12}$	aſſipondium, as, as	1

Dupondius, dupondium	2
Seſtertius, ſeſtertium	2 10
Treſſis	3
Quatruſſis	4
Quinqueſſis	5
Sexis, ſexuſſis	6
Septuſſis	7
Octuſſis	8
Nonuſſis	9
Decuis, decuſis, decuſſis	10
Viceſſis, biceſſis	20
Triceſſis	30
Centuſis, centuſſis	100

L'as, évalué rigoureuſement ſur le cuivre, vaudroit 18 ſous.

Sextuple

Second numéraire de la monoie, en uſage depuis l'an de Rome 485 juſqu'à l'an 537, & auquel il faut ajouter le numéraire précédent.

							L. S. D.
Téronce							0 5
2	sembelle, ſingule						0 10
4	2	livre, âs, livre de cuivre					1
10	5	2 ½	ſeſterce, numus, nummus				2 10
20	10	5	2	quinaire, victoriat, tropaïcon			5
40	20	10	4	2	denier, once d'argent		10

Troiſieme numéraire de la monoie romaine, depuis l'an de Rome 537 juſqu'à l'an 544.

							L. S. D.
Once de l'âs							0 0 3
6	once peſant de cuivre						0 1 6
12	2	âs					0 3
30	5	2 ½	ſeſterce, numus, nummus				0 7 6
60	10	5	2	quinaire victoriat			0 15
120	20	10	4	2	denier, ſextule d'argent		1 10
720	120	60	24	12	6	once peſant d'argent	9
8640	1440	720	288	144	72	12	livre d'argent 108

Quatrieme numéraire de la monoie romaine, depuis l'an de Rome 544 juſqu'à l'an 547.

						L. S. D.
Once de l'âs						0 0 2
12	âs, peſant de cuivre					0 1 10½
48	4	ſeſterce, numus, nummus				0 7 6
96	8	2	quinaire, victoriat			0 15
192	16	4	2	denier, ſextule d'argent		1 10
1152	96	24	12	6	once d'argent	9

Cinquieme numéraire de la monoie romaine, depuis l'an de Rome 547 juſqu'à l'an 560.

							L. S. D.
Once de l'às							0 0 2
12	às, once peſant de cuivre						0 1 10½
48	4	ſeſterce, numus, nummus					0 7 6
96	8	2	quinaire, victoriat				0 15
192	16	4	2	denier, ſextule d'argent			1 10
1152	96	24	12	6	once d'argent		9
	320	80	40	20	3⅓	aureus, ſolidus	30
	1920	480	240	120	20	6 once d'or	180

Sixieme numéraire de la monoie romaine, depuis l'an de Rome 560 juſqu'à l'586.

							L. S. D.
Once de l'às							0 0 2
12	às, once de cuivre						0 1 10½
48	4	ſeſterce, numus, nummus					0 7 6
96	8	2	quinaire, victoriat				0 15
192	16	4	2	denier, ſextule d'argent			1 10
1552	96	24	12	6	once d'argent		9
4608	384	96	48	24	4	aureus, ſolidus	36
		384	192	96	16	4 once d'or	144

Septieme numéraire de la monoie romaine, depuis l'an 586 juſqu'au regne de Claude ou de Néron.

									L. S. D.
Once de l'às									0 0 1 $\frac{1}{2}$
12	às								0 1 1 $\frac{1}{2}$
24	2	once peſant de cuivre							0 2 3
48	4	2	ſeſterce, numus, nummus						0 4 6
96	8	4	2	quinaire, victoriat					0 9
192	16	8	4	2	denier				0 18
1344	112	56	28	14	7	once d'argent			6 6
	384	192	96	84	24	3 $\frac{3}{7}$	aureus, ſolidus		21 12
	1344	672	336	168	84	12	3 $\frac{3}{7}$	once d'or, livre d'argent	75 12

Huitieme numéraire de la monoie romaine, depuis le regne de Claude ou celui de Néron juſqu'à Conſtantin.

Once de l'às									1 d. env.
12	às, ſicilique de cuivre								*Sous* 1 envir.
48	4	ſeſterce, numus, once de cuivre							3 $\frac{3}{5}$
96	8	2	quinaire, victoriat						7 $\frac{2}{5}$
192	16	4	2	denier, trigramme					15 $\frac{2}{5}$
1536	128	32	16	8	once d'argent				*Livres* 6 $\frac{1}{4}$
4800	400	100	50	25	3 $\frac{1}{8}$	aureus, ſolidus			19 $\frac{1}{2}$
	1536	384	192	96	12	3 $\frac{3}{4}$	once d'or, livre d'argent		75

Les *monoies* des ſept premiers numéraires ſont évaluées & réduites à nos *monoies* ſur le prix du cuivre combiné avec l'argent, ſans avoir égard à l'or, qui, dans ſes commencemens ſur-tout, ne fut pas d'un grand uſage dans le commerce. Dans le huitieme numéraire & le ſuivant, on n'a conſidéré ni le cuivre ni l'or, & l'on y a évalué les *monoies* ſur le pied actuel du marc d'argent, l'argent étant alors le métal dominant. J'aurois pu évaluer de même uniquement ſur l'argent les *monoies* du ſeptieme numéraire, mais j'aurois trouvé très-peu de différence; ſavoir, 17 ſ. 10 $\frac{1}{2}$ d. au lieu de 18 ſ. pour la valeur du denier: j'ai préféré un nombre rond & entier.

Neuvieme numéraire de la monoie romaine. Monoies du grand Conſtantin & de ſes ſucceſſeurs.

											Liv. Tourn.
										Aſſarion, lepton, kodrantèi, quadrans	0. 013
4										nummus, phollis, tétraſſarion	0. 052
48	12									livre de cuivre, kération d'or	0. 625
60	15	1 1/4								denier de Néron	0. 7813
84	21	1 3/4	1 1/2							lepton d'argent, miliaréſion	1. 094
96	24	2	1 1/2	1 5/7						miliaréſion, argyre	1l. 5 ſ.
1152	288	24	19 1/2	13 5/7	12					ſou d'or, nomiſma	15
5760	1440	120	96	68 4/7	60	5				livre d'argent	75
10500	2625	218 1/4	175	125	109 1/2	9 1/8	1 7/8			phollis militaire	136 7
15000	3750	312 1/2	250	178 4/7	156 1/4	13 1/24	2 1/16	1 1/9		phollix *ou* balantion	195 3
		1728	1382 2/5	987 1/7	864	72	14 2/5	7 7/10	5 1/25	livre d'or	1080
		6000	4800	3428 4/7	3000	250	50	27 1/7	19 1/6	3 1/30 ſportula	3750

On a évalué ici en ſuppoſant toujours que la *monoie* d'argent étoit au titre de 12 deniers: quant à l'or, il n'étoit qu'à 20 karats 4/7, & la livre peſant ne valoit que 939 liv. On fera les corrections qu'on jugera à propos.

Monoies de la Loi salique.

				Liv. tourn.
			Denier d'argent, ſaiga, ſcripule d'argent	1/96
12			ſou d'argent	1 1/8
40	3 1/3		ſou d'or	10 5/12
288	24	7 1/5	livre, poids romain d'argent	75
2880	240	72 10	livre d'or, poids romain	750

MONOIES des Anciens, évaluées par M. de Romé de l'Isle, en 1789, sur les médailles.

N. B. *Voyez les* POIDS, *qui souvent ont servi de* MONOIES *aux Anciens.*

MONOIES DES GRECS.

TABLEAU comparé des différentes drachmes & de leurs talens, évalués en livres romaine & de France, avec le prix de chaque talent en argent de France.

N°. I. *DRACHME D'ÆGIUM OU DU PÉLOPONESE.*

	Grains.		Grains.		Grôs Gr.
Obole	10	½ de drachme	15	Didrachme	1 48
Diobole	20	Tétrobole	40	Tridrachme	2 36
Triobole	30	Drachme	60	Tétradrachme	3 24

Cette drachme, qui eſt la plus petite, peſe 60 grains, & vaut 13 ſous 4 deniers. Son talent contient 5714 petites drachmes attiques, & $\frac{13}{14}$ ou $\frac{1}{14}$ de drachme. Il peſe, poids romain, 59 liv. 6 onces 2 ⅞ drachmes, & vaut en argent de France, 4000 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions & tous les multiples de la drachme.

N°. II. *DRACHME DE SAMOS*, OU *PETITE DRACHME ATTIQUE.*

	Grains.		Grains.		Grôs. Gr.
Obole	10 ½	½ de drachme	15 ¾	Didrachme	1 54
Diobole	21	Tétrobole	42	Tridrachme	2 45
Triobole	31 ½	Drachme.	63	Tétradrachme	3 36

Cette petite drachme attique peſe 63 grains, & vaut 14 ſous. Son talent, qui eſt le talent attique commun, contient 6000 drachmes; il peſe, poids romain, 62 liv. 6 onces, & vaut, argent de France, 4200 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples.

N. B. Avant Solon, on appeloit *talent attique* ou *ſicilien*, l'*hexadrachme* de cette petite drachme attique. Ce talent numismatique ancien étoit l'once de l'ancienne *mine attique*; car la mine attique, avant Solon, peſoit 12 ½ de ces *onces* ou *talens numiſmatiques*, ce qui faiſoit 75 petites drachmes attiques, de même qu'après Solon, la nouvele mine, compoſée de 100 petites drachmes attiques, peſoit 12 ½ hexadrachmes du n°. IX, c'eſt-à-dire, 75 grandes drachmes attiques; le *talent d'or numiſmatique*, évalué par Pollux à trois chryſos, étoit également un hexadrachme d'or, car chaque chryſos ou ſtatere d'or peſoit un didrachme d'argent.

N°. III. *DRACHME DE CHALCIS OU D'EUBÉE.*

	Grains.		Grains.		Grôs Gr.
Obole	11	½ de drachme	16 ½	Didrachme	1 60
Diobole	22	Tétrobole	44	Tridrachme	1 54
Triobole	33	Drachme	66	Tétradrachme	3 48

La drachme de Chalcis ou d'Eubée peſe 66 grains, & vaut 14 ſous 8 deniers. Son talent, qui eſt le *talent euboïque*, contient 6285 petites drachmes attiques & $\frac{21}{21}$; il peſe, poids romain, 65 livres 5 onces 5 ½ drachmes, & vaut, argent de France, 4400 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples.

N°. IV. *Drachme de Tyr ou de Phénicie.*

	Grains.		Grains.		Grôs Gr.
Obole	11½	½ de drachme	17¼	Didrachme	1 66
Diobole	23	Tétrobole	46	Tridrachme	2 63
Triobole	34	Drachme	69	Tétradrachme	3 60

La drachme tyriene ou phéniciene peſe 69 grains, & vaut 15 ſous 4 deniers. Son talent contient 6571 petites drachmes attiques, plus $\frac{1}{11}$ ou $\frac{2}{7}$; il peſe, poids romain, 68 liv. 5 onces 3 $\frac{1}{7}$ drac., & vaut, argent de France, 4600 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples.

N. B. Carthage, la plus célebre & l'une des plus anciennes eoſonies de Tyr, avoit, comme on le voit, adopté dans ſes monoies, le poids de la drachme tyriene. Les points ou globules que l'on obſerve ſur quelques-unes de ces monoies carthaginoiſes, ſemblent deſtinés, de même que ceux des monoies de cuivre de la république romaine, à en indiquer le poids. En effet, on voit que le didrachme ou ſtatere d'or eſt marqué de deux points, tandis qu'il y en a trois ſur le tridrachme. On voit auſſi que c'eſt avec raiſon que l'hiſtorien Joſephe dit que le ſicle hébraique ou ſamaritain avoit le poids du *nummus tyrius* ou tétradrachme de Tyr. Quant aux monoies de Syracuſe, on peut remarquer que toutes celles qui portent, aux revers de la tête d'Apollon, le ſymbole de la lyre ou du trépied, vienent ſe ranger ſous cette drachme avec celles du même type, qui apartienent à *Tauromenium*, Zacynthe, Chalcis & Colophon.

N°. V. *Drachme d'Éphese ou d'Ionie.*

	Grains.		Grains.		Grôs.
Obole	12	½ de drachme	18	Didrachme	2
Diobole	24	Tétrobole	48	Tridrachme	3
Triobole	36	Drachme	72	Tétradrachme	4

La drachme éphéſiene peſe 1 grôs ou 72 grains, & vaut 16 ſous. Son talent contient 6857 petites drachmes attiques, plus $\frac{1}{11}$ ou $\frac{2}{7}$ de drachme; il peſe, poids romain, 71 liv. 5 onces 1 $\frac{2}{7}$ drachmes, & vaut, argent de France, 4800 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples.

N. B. Ce talent étoit égal à 24,000 ſeſterces ou à 6000 deniers de 84 à la livre romaine, c'eſt-à-dire, du poids de 72 grains. *Talentum in quo XXIV ſeſtertia ſunt*, dit Séneque (*Lib. X. Controvers.*).

N°. VI. *Drachme de Crete ou de Chio.*

	Grains.		Grôs Gr.		Grôs. Gr.
Obole	12½	½ de drachme	18¾	Didrachme	2 6
Diobole	25	Tétrobole	50	Tridrachme	3 9
Triobole	37½	Drachme	1 3	Tétradrachme	4 12

La drachme crétoiſe peſe 1 grôs 3 grains, & vaut 16 ſous 8 deniers. Son talent contient 7142 petites drachmes attiques, plus $\frac{2}{7}$ ou $\frac{1}{3}$; il peſe, poids romain, 74 liv. 4 onces 6$\frac{1}{7}$ drachmes, & vaut, argent de France, 5000 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples.

N. B. Les monoies d'Athènes qui apartienent à cette drachme ſont toutes antérieures au beau ſiecle de Périclès, ainſi que celles de la même ville, que l'on doit ranger ſous les drachmes des numeros II & IV. Ces monoies d'anciene fabrique ſont d'un travail plus grôſſier que la plupart des monoies attiques apartenantes aux trois drachmes des numéros ſuivans. Dans celles-ci, la tête de Minerve préſente ſur ſon caſque, le grifon, le panache & les autres acceſſoires qui décoroient celui de la Minerve de Phidias, ſtatue placée dans la citadelle d'Athènes. Cette même rudeſſe de travail qu'on obſerve ſur les premieres monoies d'Athènes, ſe fait auſſi remarquer ſur les plus anciennes de l'île de Crete, entr'autres ſur celles de Gortyne, dont le type eſt relatif à l'enlévement d'Europe par *Taurus*, & ſelon la fâble, par Jupiter, ſous la forme d'un taureau. Europe ariva dans l'île par l'embouchure

du fleuve Léthé, qui paſſoit à Gortyne. Les Grecs voyant ſur cette riviere des platanes toujours verts, publierent que ce fut ſous un de ces arbres que ſe paſſerent les premieres amours de Jupiter avec Europe. Auſſi voit-on ſur ces médailles, Europe, l'aigle & le platane repréſentés avec plus ou moins de fineſſe & de correction dans le deſſein, ſuivant l'époque plus récente ou plus reculée de la fabrication de la médaille.

N°. VII. *Drachme attique.*

	Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole	13	½ de drachme	39½	Didrachme	2 12
Diobole	26	Tétrobole	52	Tridrachme	3 18
Triobole	39	Drachme	1 6	Tétradrachme	4 24

Cette moyene drachme attique peſe 1 grôs 6 grains, & vaut 17 ſous 4 den. Son talent contient 7428 petites drachmes attiques, plus $\frac{1}{6}$ ou $\frac{4}{7}$ de drachme; il peſe, poids romain, 77 liv. 4 onces $4\frac{4}{7}$ drachmes, & vaut, argent de France, 5200 l. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples.

N°. VIII. *Drachme attico-sicilienne.*

	Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole	13½	½ de drachme	20¼	Didrachme	2 18
Diobole	27	Tétrobole	54	Tridrachme	3 27
Triobole	40½	Drachme	2 9	Tétradrachme	4 36

La drachme attico-ſiciliene peſe 1 grôs 9 grains, & vaut 18 ſous. Son talent contient 7714 petites drachmes attiques, plus $\frac{2}{6}\frac{5}{7}$ ou $\frac{1}{7}$ de drachme; il peſe, poids romain, 80 liv. 4 onces $2\frac{1}{7}$ drachmes, & vaut, argent de France, 5400 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples. *Talentum ne minus pondo LXXX Romanis ponderibus pendat.* Tite-Live (*Lib.* 38.) C'eſt le talent que les Romains exigerent d'Antiochus III. *Talentum Ægyptium pondo LXXX patere Varro tradit.* Pline. (*Hiſt. lib.* 33. § 15.)

N. B. On peut d'autant mieux compter ſur le poids des monoies greques d'or & d'argent de cette *drachme attico-ſiciliene*, que la plupart des médailles qui l'ont fourni ſont de la plus belle conſervation, &, comme l'on dit, *à fleur de coin*. Ainſi, quoique ces monoies de villes & de rois aient aujourd'hui plus de deux mille ans d'antiquité, il n'en eſt pas moins vrai que pluſieurs ont conſervé leur poids légitime & primitif, & que beaucoup d'autres n'ont perdu qu'un ou deux grains de ce même poids. Cela ſe ſait ſur-tout remarquer dans l'or, ce métal étant celui de tous qui réſiſte le mieux à l'action lente & corroſive du temps. Au ſurplus, cette belle drachme attique paroît avoir été celle des villes les plus floriſſantes de la Sicile & de la Grande-Grece; on voit même que ſon poids fut adopté, non ſeulement par la Cyrénaïque & par pluſieurs villes d'Ionie, de Crete & de l'Aſie Mineure, mais encore par les rois de Macédoine, d'Épire, de Syrie, de Pont, de Pergame, &c.

N°. IX. *Grande drachme attique ou corinthienne.*

	Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs Gr.*
Obole	14	½ de drachme	21	Didrachme	2 24
Diobole	28	Tétrobole	56	Tridrachme	3 36
Triobole	42	Drachme	2 12	Tétradrachme	4 48

La grande drachme attique peſe 1 grôs 12 grains, & vaut 18 ſous 8 deniers. Son talent contient 8000 petites drachmes attiques du n°. II; il peſe, poids romain, 83 liv. 4 onces, & vaut, argent de France, 5600 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples. Cette grande drachme attique eſt égale au denier de 84 grains ou de 4 ſcrupules, & de 72 de taille à la livre romaine.

N. B. Cette drachme, du poids de 4 ſcrupules ſuffit pour conſtater l'exiſtence du *grand talent attique* de Priſcien, & l'évaluation qu'il en a faite à 8000 petites drachmes attiques à 83 liv. 4 onces,

poids romain. Pluſieurs ſavans, parmi les modernes, avoient cru devoir rejeter ce talent comme une chimere de l'invention de Priſcien; mais on voit que ce Priſcien, pſeudonyme ou non, étoit mieux inſtruit que ſes critiques. Si M. de Romé de l'Iſle a de plus déſigné cette drachme par l'épithête de *corinthiene*, c'eſt qu'on y voit, pour ainſi dire, réunis les peuples & les villes qui, par l'adoption du type du cheval pégaſe ſur leurs monoies, ſe faiſoient honeur d'appartenir à Corinthe, ou d'en avoir reçu quelque Colonie. Tels ſont Argos & Cleones, dans l'Argolide; Ambracie, dans l'Épire; Leucade, Anactorium, Amphiloque, dans l'Acarnanie; les Épicnémédiens & les Opontiens, dans la Locride; Naupacte & Lyſimachie, dans l'Étalie; Syracuſe, en Sicile; Thurium, en Italie; & enfin, les Corcyréens, qui par la ſuite eurent des démêlés ſi vifs avec cette même Corinthe dont ils tiroient leur origine.

N°. X. *Drachme d'Abacene ou d'Istrus.*

Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole 15	$\frac{1}{4}$ de drachme . . .	22 $\frac{1}{2}$	Didrachme	2 36
Diobole 30	Tétrobole	60	Tridrachme	3 54
Triobole 45	Drachme	1 18	Tétradrachme . . .	5

Cette drachme peſe 1 grôs 18 grains, & vaut 1. liv. ou 20 ſous de France. Son talent contient 8571 petites drachmes attiques, plus $\frac{3}{5}$ ou $\frac{4}{7}$ de drachme; il peſe, poids romain, 89 liv. 3 onces $\frac{3}{7}$ drach., & vaut, argent de France, 6000 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions de la drachme & tous ſes multiples, à l'exceptioo du tétradrachme.

N°. XI. *Drachme de Pylos ou d'Élyde.*

Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole 16	$\frac{1}{4}$ de drachme . . .	24	Didrachme	2 48
Diobole 32	Tétrobole	64	Tridrachme	4
Triobole 48	Drachme	1 24	Tétradrachme . . .	5 24

La drachme de Pylos peſe 1 grôs 24 grains, & vaut 21 ſous 4 deniers. Son talent contient 9142 petites drachmes attiques, plus $\frac{4}{11}$ ou $\frac{1}{3}$ de drachme; il peſe, poids romain, 95 liv. 2 onces 6 $\frac{1}{2}$ drachme, & vaut, argent de France, 6400 l. Point de diviſions ſupérieures à la drachme, dans les médailles, excepté un médaillon de Lyſimaque.

N. B. Il faut obſerver que les monoies de Pylos de Camarine, des Léontios & des Maléens, que préſente cette drachme, ſont toutes avec le carré creux, & conſéquemment de fabrique très-ancienne, puiſqu'elles ſont antérieures à l'an 664 avant J. C., époque où l'art monétaire fut aſſez perfectioné pour ſubſtituer un type & des légendes au méchaniſme grôſſier qui ſubſiſtoit alors. On peut obſerver auſſi que la plupart de ces monoies de fabrique très-ancienne ſont venues ſe ranger, les unes ſous les petites drachmes des nos. I à IV, les autres ſous les grandes drachmes des derniers numéros, & qu'il ne s'en trouve qu'un très-petit nombre ſous les drachmes intermédiaires; d'où l'on peut conclure que dans ces premiers temps, le poids des monoies fut fort inégal, & vrai-ſemblablement proportioné à la richeſſe plus ou moins grande du peuple qui les faiſoit fraper. Beaucoup n'eurent que des monoies de cuivre; & s'ils en firent fabriquer d'argent, ces monoies n'excédoient point le poids de la drachme, ou tout au plus du didrachme. En géoéral, le poids des premieres monoies d'or & d'argent, d'abord foible chez les Grecs & chez les Romains, s'accrut avec les richeſſes de ces peuples, & diminua par la ſuite dans la même proportion. C'eſt ce qui ſe fait ſur-tout remarquer dans la décadence de l'empire romain, par l'altération du titre des monoies, qui juſqu'alors avoit été reſpecté. La ſeule monoie d'or ſe maintint dans ſa pureté juſqu'à la fin du même empire romain.

N°. XII. *Drachmes de Rhegium ou de Naxos.*

Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole . . . . . 17 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{4}$ de drachme . . .	26 $\frac{1}{2}$	Didrachme	2 66
Diobole 35	Tétrobole	70	Tridrachme	4 27
Triobole . . . . . 52 $\frac{1}{2}$	Drachme	1 33	Tétradrachme . . .	5 60

La

La drachme de Rhegium peſe 1 grôs 33 grains, & vaut 23 ſous 4 deniers. Son talent contient 10,000 petites drachmes attiques. C'eſt la myriade; il peſe, poids romain, 104 liv. 2 onces, & vaut, argent de France, 7000 liv. Elle donne, par les médailles, toutes les diviſions inférieures; mais point de multiples au deſſus du didrachme.

N. B. Si les 10 oboles attiques que valoit la drachme d'Égine, étoient des oboles du *n°.* 11, alors le talent d'Égine viendroit ſe confondre avec celui de Rhegium.

N°. XIII. *Drachme ou Talent d'Alexandrie.*

	Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole	21	½ de drachme	31 ½	Didrachme	3 36
Diobole	42	Tétrobole	1 12	Tridrachme	5 18
Triobole	63	Drachme	1 54	Tétradrachme	7

Le talent d'Alexandrie, dont il n'exiſte point de drachme particuliere, ſi ce n'eſt celle des anciens rois Perſes, contenoit 1200 petites drachmes attiques ou 2 talens; il peſe, poids romain, 125 liv., comme nous l'apprend Saint Épiphane. Ce talent eſt le même que celui des Hébreux.

N. B On ne connoît point de monoies de villes autonomes qui apartienent à cette drachme; mais elle paroît avoir été celle des aneiens rois Perſes, de la race des Achæménides, ſur laquelle on voit le coſtume & les figures ſymboliques, dont il exiſte encore des veſtiges dans les ruines de Perſépolis.

N°. XIV *Drachme d'Égine.*

	Grains.		*Grôs. Gr.*		*Grôs. Gr.*
Obole	23 ½	½ de drachme	35	Didrachme	3 64
Diobole	46 ½	Tétrobole	1 21 ½	Tridrachme	5 60
Triobole	70	Drachme	1 68	Tétradrachme	7 56

Si cette drachme étoit compoſé de 10 grandes oboles attiques de 14 grains, ſon talent devoit contenir 13,333 ⅓ petites drachmes attiques, & peſer, poids romain, 138 liv. 10 onces 5 ½ drach.; mais en la ſuppoſant de 10 petites oboles attiques de 10 ½ grains, alors ſon talent ſeroit le même que celui de Rhegium ou de 10,000 des mêmes drachmes.

N. B. Les médailles d'Achaïe, d'Arcadie, de Béotie, de Thrace & de Theſſalie, apartienent pour la plupart à la drachme de 60 grains, qui eſt celle d'*Ægium* ou du *Péloponneſe*; celles de la Cyrénaïque, de Cos & de Samos, à la petite *drachme attique* de 63 grains; une partie de celles de Chalcis ou d'Eubée, de Crotone, de Métaponte, d'Héraclée, de Rhodes & d'Égypte, à la *drachme euboïque* de 66 grains; pluſieurs de celles d'Ionie, de Carthage, de Syrie, de Lesbos, de Tyr & tous les ſicles ſamaritains, à la *drachme phéniciene* de 90 grains; celles de Dyrrhachium, d'Epheſe, de Néapolis, de Cumes & de Pæſtum, à la *drachme epheſiene* de 72 grains; celles d'Apollonie, d'Apsere, Cherſoneſus, Cnoſſus, Cydonie, Éleutherne, Gortyne, Itanus, Littus, Phaeſtus, Polythenium, &c., à la *drachme crétoiſe* de 75 grains; pluſieurs drachmes ou tétradrachmes d'Athènes, de Clazomene, de Magnéſie, de Smirne, à la *moyene drachme attique* de 78 grains; celles d'Aleſe, de Camarine, de Catane, de Géla, d'Himere, des Léontins, de Meſſine, de Ségeſte, de Selinonte & de Syracuſe, à la *drachme attico-ſiciliene* de 81 grains; enfin, celles d'Agrigente, pluſieurs de Catane, de Corinthe & de ſes colonies, déſignées par le type de Pégaſe, à la *grande drachme attique* ou *corinthiene* de 84 grains. C'eſt encore ſous la drachme attico-ſiciliene que vienent ſe ranger la plupart des médailles ou médaillons d'or & d'argent des rois de Macédoine, de Pont, de Sicile, & même une partie de celles des rois de Syrie, tandis que celles des médailles de ces derniers rois, qui ſont de fabrique tyriene, rentrent par leur poids dans la *drachme phéniciene* ou de 69 grains.

Le raport des *monoies* greques entr'elles étant ainſi déterminé, il eſt aiſé de les comparer à ceux des deniers romains, qui ſont plus forts ou plus foibles, & ſouvent du même poids. Ainſi tel tétradrachme pouvoit valoir quatre & même cinq deniers romains, tandis que tel autre plus foible en valoit à peine trois, comme l'obſerve Pline à l'occaſion des tétradrachmes qui parurent à Rome lors du triomphe de Quintius Flaminius; d'un autre côté, les médailles que la plupart des modernes ſont convenus d'appeler *ciſtophores*, étant communément du poids de 3 grôs & de 21 à 24 grains, peuvent être conſidérées comme des tridrachmes, relativement à la drachme attico-ſiciliene, ou comme des tétradrachmes, relativement à celle d'Ægium ou du Péloponneſe.

Différentes époques de la monoie d'or chez les Romains, & ſes raports avec l'argent ſelon M. de Romé de l'Iſle.

1°. Sous la république.

PREMIERE ÉPOQUE.

Depuis l'an de Rome 547 (avant J. C. 207), où la monoie d'or commença dans la république, juſque vers l'an 560; le ſcrupule romain, de 288 à la livre ayant peſé 21 grains, & ſuivant M. de la Nauze 21 $\frac{1}{5}$ grains.

N. B. Toutes les pieces d'or romaines du poids d'un, de deux & trois ſcrupules, & de la valeur de 20, de 40 ou de 60 ſeſterces, exprimée ſur ces médailles, appartiennent à cette époque. Il en eſt de même des deniers conſulaires du poids de 63 grains, & peut-être même de ceux de 68 à 69 grains.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis environ l'an 560, juſque vers l'an 620, le denier d'or de 48 à la livre ayant peſé 6 ſcrupules ou un grôs 54 à 59 grains, les 48 deniers d'or à la liv., multipliés par 25 deniers d'argent que valoit chaque denier d'or, donnent 1200, qui, diviſés par 84 deniers d'argent à la livre, donnent 14 $\frac{4}{7}$ pour la proportion de l'or.

TROISIEME ÉPOQUE.

Depuis environ l'an 620, juſque vers l'an 635, le denier d'or de 45 à la livre ayant peſé 6 $\frac{2}{3}$ ſcrupules ou 1 grôs 68 grains, donne pour la proportion de l'or à cette époque 13 $\frac{8}{13}$, & pour la valeur du ſcrupule d'or 3 deniers $\frac{1}{2}$.

QUATRIEME ÉPOQUE.

Depuis environ l'an 635, juſque vers l'an 650, le denier d'or de 42 à la livre ayant peſé 7 ſcrupules ou 2 grôs 3 grains, donne 12 $\frac{1}{2}$, pour la proportion de l'or.

CINQUIEME ÉPOQUE.

Depuis environ l'an 650, juſqu'à l'an 717, le denier d'or de 40 à la livre ayant peſé 7 $\frac{4}{5}$ ſcrupules ou 2 grôs 8 à 9 grains, la proportion de l'or fut dans cette époque de 11 $\frac{12}{25}$; car les 40 deniers d'or à la livre, multipliés par les 25 deniers d'argent, valeur du denier d'or, donnent le produit 1000, qui, diviſé par les 84 deniers à la livre d'argent, fait 11 $\frac{76}{84}$. C'eſt comme l'obſerve très-bien M. de la Nauze, la proportion preſque douzieme, & la proportion douzieme juſte mettroit néceſſairement des fractions ou dans le nombre des 40 deniers d'or à la livre, ou dans les 25 deniers d'argent, valeur du denier d'or. Or, il eſt plus naturel de faire tomber les fractions ſur la proportion de l'or, ſecrétement combinée par les officiers de la monoie, que ſur le raport entre les eſpeces d'or & celles d'argent. Ce dernier parti, en exigeant journélement des apoints, auroit trop embaraſſé la circulation journaliere des eſpeces. Les médailles d'or de cette époque & des ſuivantes, ſont plus mutipliées que celles des quatre premieres époques.

2°. Sous les empereurs.

SIXIEME ÉPOQUE.

Depuis l'an 717, juſqu'à la mort d'Auguſte en 767, le denier d'or de 41 à la livre ayaot peſé 7 $\frac{1}{7}$ ſcrupules ou 2 grôs 5 à 6 grains, le denier d'or d'Auguſte, excepté quelques-uns de l'an 734, ayant paſſé de 40 à 41 à la livre, le denier d'argeot paſſa de 84 à 86 à la livre : ſi l'on multiplie donc 41 par 25, le produit 1025 diviſé par 86, donne 11 $\frac{79}{86}$ pour la proportioo de l'or.

SEPTIEME ÉPOQUE.

Depuis la mort d'Auguſte, juſqu'aux dernieres années du regne de Néroo, le denier d'or ayant paſſé de 7 $\frac{1}{7}$ ſcrupules ou 2 grôs 6 grains, à 7 ſcrupules juſte ou 2 grôs 3 grains, puis à 6 $\frac{6}{7}$ ſcrupules ou 1 grôs 70 grains, & enfin, dans les dernieres années de Néron, à 6 $\frac{4}{5}$ ſcrupules ou 1 grôs 65 grains, le deoier d'or étant alors de 45 à la livre, comme dans la troiſieme époque.

HUITIEME ÉPOQUE.

Depuis les dernieres années de Néron, juſqu'aux dernieres de Caracalla. Dans cette époque, le denier d'or continua de ſe maintenir ſur le pied de 6 $\frac{4}{5}$ ſcrupules ou d'un grôs 65 à 66 grains, excepté ſous Domitien, où il remonta, de même que ſous Galba, juſqu'à 7 ſcrupules ou 2 grôs 3 à 4 grains. Les autres deniers d'or de cette époque ayant été de 45 à la livre, & le denier d'argent de 96 à la livre, ſi l'on multiplie 45 par 25, le produit 1125, diviſé pas 96, donnera 11 $\frac{3}{4}$, pour la proportion de l'or.

N. B. Les dernieres médailles d'or de Caracalla, & les ſuivantes, juſque vers le regoe de Conſtantin, ſont d'un poids ſi inégal & ſi diſproportioné, qu'il ne ſeroit pas poſſible, comme l'obſerve avec raiſon M. de la Nauze, d'en rien conclure pour le poids de la livre romaine.

NEUVIEME ET DERNIERE ÉPOQUE.

Depuis le regne de Conſtantin, juſqu'à la fin de l'empire romain, le denier d'or ayant été rem-

placé par le *ſou d'or* de 72 à la livre & du poids de 4 ſcrupules ou 1 grôs 12 grains, la même époque fournit des quinaires ou *demi-ſous d'or*, du poids de 2 ſcrupules ou de 42 grains, & des *tiers du ſou d'or*, du poids d'un ſcrupule $\frac{2}{3}$ ou de 28 grains.

Les *ſous d'or*, dont l'uſage commença vers le regne de Conſtantin, étoient de 72 à la livre, & peſoient, non pas 1 grôs 13 $\frac{1}{2}$ de nos grains, comme le dirent le Blanc & M. de la Nauze, pour la juſtification de leur livre romaine de 6144 grains, mais 1 grôs 13 grains, comme le prouve le tableau des monoies de cette neuvieme époque. Une loi du code théodoſien de l'an 367, renouvelée par Juſtinien en 534, s'exprime ainſi: „ *Quotieſcumque certa ſumma ſolidorum debetur, in ſeptuaginta duos ſolidos libra feratur accepta.* (Code Juſtin. *lib. X. in leg. de ſuſceptoribus, præpoſitis & arcariis.*) Une autre loi du code défendoit de jouer au delà de ce même ſou d'or de 72 de taille à la livre, & de la valeur d'environ 15 francs de notre monoie.

Sous Placide Valentinien III, le tiers de ſou d'or peſoit 27 à 28 grains; ſous *Libius Severus*, il ne peſoit plus que 27 grains, & le quinaire ou demi-denier d'argent 17 grains, ce qui donne 34 grains pour le denier d'alors. Sous *Anaſtaſe*, le tiers de ſou d'or peſoit encore 27 grains; mais on trouve à cette époque un quinaire d'argent de 26 grains, & un ſeſterce ou quart de denier de 13 grains. Il en eſt de même ſous *Juſtin*, *Théodebert* & *Juſtinien*, où le ſou d'or étoit encore d'un grôs 10 à 12 grains. Bouteroue (*p.* 132.) cite un ſou d'or de Juſtinien, du poids juſte de 84 grains. Sous *Maurice Tibere* & *Heraclius*, le ſou d'or étant toujours d'un grôs 12 grains, le ſeſterce d'argent ne peſa plus que $\frac{7}{2}$ grains ou un tiers de ſcrupule. Enfin, ſous *Romain Lécapene* & *Conſtantin Porphyrogenete*, on trouve de petites pieces d'argent du poids de 5 grains. C'eſt ſans doute une des plus petites pieces de monoie qui aient été frapées. Alors le ſou d'or paſſa d'un grôs 12 grains à 1 grôs 10, un grôs 8 grains, & le tiers de ſou d'or de 27 à 24, à 23, & même à 21 grains; mais ces deniers qui commencerent ſous *Nicephore Phocas*, ſont des *quarts de ſou d'or* (*quartarii*), leſquels n'excedent pas le poids d'un ſcrupule.

La valeur exacte de la livre romaine eſt démontrée, par les *monoies* d'or de Conſtantin & de ſes ſucceſſeurs, à 6048 grains, qui ſont 96 drachmes ou deniers de 63 grains, 84 deniers de 72 grains ou 10 onces 4 grôs de notre poids de marc.

RAPORT

De l'or à l'argent chez les Romains, ſelon M. de Romé de l'Iſle ; & valeur du ſeſterce en monoie de France, depuis l'an de Rome 547, juſqu'au regne de Conſtantin.

ÉPOQUES.	Nomb. d'*aureus* à la liv.	Nombre de deniers à la livre romaine.	Valeur de l'*aureus* en ſeſterces.	Nombre de ſeſterces à la liv. d'or.	Raport de l'or à l'argent.	Valeur de 1000 ſeſterces en argent de France.	Valeur de la liv. d'or en argent de France.
						Liv. S. D.	*Liv. S. D.*
Iere. Eſpace de 13 ans, depuis l'an de Rome 547, juſque vers 560.	96.	96	60 à 4 ſ. 8 d. le ſeſter.	5760	1 à 20.	233 6 8	1344
II. Eſpace de 60 ans, depuis l'an 560, juſque vers 620.	48	84	100 à 4 ſous le ſeſter.	4800	1 à 14 $\frac{2}{3}$.	200	960
III. Eſpace de 15 ans, depuis environ l'an 620, juſque vers 635.	45	84	100 à 4 ſ. $\frac{7}{9}$ d.	4500	1 à 13 $\frac{11}{17}$.	203 4 9 $\frac{7}{9}$	914. 13 4
IV. Eſpace de 15 ans, depuis environ 635, juſque vers l'an 650.	42	84	100 à 4 ſ. le ſeſt. *valeur moyene du ſeſter.*	4200	1 à 12 $\frac{8}{9}$.	200	840
V. Eſpace de 67 ans, depuis environ 650, juſqu'à l'an 717.	40	84	100 à 4 ſous le ſeſter.	4000	1 à 11 $\frac{1}{17}$.	200	800
VI. Eſpace de 50 ans, depuis l'an 717, juſqu'à l'an 767.	41	86	100 à 3 ſous 10 $\frac{1}{5}$ den.	4100	1 à 11 $\frac{4}{17}$.	193 9	793 2 4
VII. Eſpace de 54 ans, depuis la mort d'Auguſte, juſqu'à Néron.	41	88	100 à 3 ſous 10 den.	4100	1 à 11 $\frac{4}{17}$.	191 13 4	785 13 8
VIII. Eſpace de 148 ans, depuis la fin du regne de Néron, juſqu'à celui de Caracalla.	45	96	100 à 3 ſous 6 den.	4500	1 à 11 $\frac{11}{17}$.	175	787 10
IX. Derniere époque, ſous Conſtantin le Grand.	72	100	20 den.	1440	1 à 14 $\frac{1}{2}$.	. . . . .	967 13 6

MONOYAGE. *Voyez* Moulées ou Virois.

MONOBOLON, eſpece de ſaut ou d'exercice du corps que l'empereur Juſtinien ſubſtitua aux jeux de hazard, & qu'il permit ſeul dans l'empire, *duntaxat ludere liceat*, μονόβολον (*l. victum* C. *de aleator.*). Les ſcholies de Balſamon expliquent le mot *monobolon* par courſe, & non par ſaut: *Scito quod monobolon dicitur curſus.*

Ce nom eſt formé de μόνος, *ſolus*, & de βόλος, *jactus*.

MONOCEROS. *Voyez* Licorne.

MONOCHROMATA. Caylus dit (*Recueil 7. pl. XLII.*): „ Cette marche de Bacchus, content & triomphant, préſente une idée des *monochromata*, ou peintures d'une ſeule couleur, dont Pline fait mention, & dont j'ai donné l'explication dans le XXVe. volume des mémoires de l'académie des belles lettres, *p.* 149. C'eſt le nnir ſeul qui produit tout l'effet; on a ſeulement réſervé des nervures blanches dans l'intérieur des corps, pour les rendre plus diſtincts & plus légers. Ce goût de travail eſt très-ancien; les Étruſques l'ont connu, & j'ai raporté une vignete, dans le premier volume de ces antiquités, abſolument pareille „.

Winckelmann (*Hiſt. de l'art, l. IV. c.* 8.) dit: „ La peinture n'eut d'abord qu'une ſeule teinte, & les figures n'étnient formées que par des lignes d'une ſeule couleur, qui étoit ordinairement le rouge fait avec le cinnabre & le minium „.

„ Au lieu du rouge, on employoit quelquefois le blanc. On ſait que Zeuxis peignit des *camaïeux* en blanc. Les tombeaux antiques des Tarquinia, près de Corneto, nous offrent encore aujourd'hui des figures formées par des couleurs blanches couchées ſur un fnnd obſcur. Cette ſnrte de peinture s'appelnit *monochrome*; c'eſt notre peinture en camaïeux, c'eſt-à-dire, d'une ſeule couleur „.

„ Il paroît qu'Ariſtote a voulu caractériſer les tableaux en couleur blanche par le mot λευκογραφία. Ce philoſophe dit que les tragédies dans leſquelles on n'a pas cherché à rendre le caractere des paſſions, ou dans leſquelles on l'a fait ſans ſuccès, doivent être regardées comme ces tableaux qui manquent d'expreſſinn, & qui, malgré la beauté des couleurs employées par le peintre, ne touchent pas plus le ſpectateur que ces peintures qui ſont entiérement exécutées en blanc: λευκογραφίαις ἰκόσι. Par-là il a peut-être voulu déſigner Zeuxis, qui avoit coutume de peindre avec cette ſeule couleur, & qui n'avoit pas donné d'expreſſinn ou d'ἦθη à ſes figures, ainſi que notre philoſophe l'a remarqué ailleurs „.

„ Quant à la ſeconde eſpece de *monochromes* ou de camaïeux en rouge, il nnus reſte les quatre morceaux d'Herculanum, exécutés ſur des tables de marbre blanc. Ces mnrceaux peuvent être cités pour prouver que ce genre de peinture primitive a été conſtament pratiqué. La couleur rouge de ces quatre camaïeux a noirci ſous les cendres brûlantes du Véſuve, de façon pourtan qu'nn aperçoit encote par-ci par-là des traces de l'anciene couleur rouge „.

„ Enfin les monumens les plus nombreux dans ce genre de peinture ſont les vaſes en terre cuite, dont la plupart ſont peints d'une ſeule couleur, & peuvent par conſéquent être appelés *monochromes*, comme je l'ai fait voir au livre des Étruſques. C'eſt ainſi qu'on peint encore des vaſes dans tnus les pays du monde „.

MONOCORDE. La Chauſſe a publié un *monocorde*: il raporte, d'après Cenſnrinus, qu'Apollon trouva le *monocerde* dans l'arc de ſa ſœur Diane; il parnît plus probable que le premier inſtrument à corde n'a été qu'un *monocorde*, & celui-ci un arc. Je ſoupçone que la clochete pendante au *monocorde* de la Chauſſe a été mal copiée, & que ce n'eſt qu'un poids qui ſervoit à tenir la cnrde au même degré de teuſion. On trouve auſſi un ancien *monocorde* dans l'éditinn des *Harmeniques* de Ptolémée, publiée par Vallis. Si ce *monocorde* n'a pas été deſſiné par Ptolémée, il l'eſt au moins par quelqu'ancien copiſte ou ſcholiaſte.

Le *monocorde*, ſelon Bnëce, eſt un inſtrument qui a été inventé par Pythagore, pour meſurer géométriquement ou par lignes les proportions des ſons.

Le *monocorde* ancien étnit compoſé d'une regle diviſée & ſubdiviſée en pluſieurs parties ſur laquelle il y avoit une corde de boyau nu de métal médiocrement tendue ſur deux chevalets par ſes extrémités; au milieu de ces deux chevalets, il y en avoit un autre mobile par le moyen duquel, en l'appliquant aux différentes diviſions de la ligne, on trouvoit en quels raports les ſons étoient avec les longueurs des cordes qui le rendoient.

On appele auſſi le *monocorde*, *regle harmonique* ou *canonique*, parce qu'elle ſert à meſurer le grave & l'aigu des ſnns.

Ptolémée examinoit ces intervalles harmoniques avec le *monocorde*.

Le nnm du *monocerde* eſt formé des mots grecs μόνος, *ſeul*, & χορδή, *corde*.

MONOCROTON, vaiſſeau à nn rang de rames de chaque côté. On l'appeloit auſſi *moneris*: ce n'étoit dnnc pas, comme on le pournit croire, une barque qu'un ſeul hommo pût gouverner.

MONOCULES (mot formé de μόνος, *ſeul*, & d'*oculus*, œil), peuples qui n'avoient qu'un œil, au raport d'Hérodnte, de Créſias, & de quelques autres auteurs. Ces *monocules* fabuleux étoient les Scythes, qui tirant continuélement de l'arc, tenoient toujours un œil fermé pour viſer plus juſte. Il n'y a jamais eu d'hommes qui n'euſſent en réalité qu'un œil. Les cynocéphales, qu'on a pris pour des hommes, ſont des ſinges d'Afrique à longue queue; & ces peuples, qui paſſoient pour avoir des pieds ſi larges, ſont les

habitans de la zône glaciale, qui marchent ſur des raquetes pour franchir les neiges dont leur pays eſt preſque toujours couvert. (*D. J.*)

MONODIARIA. Ce nom déſigne, dans une inſcription publiée par Gruter (1085. 11.), une femme payée pour chanter auprès des morts l'eſpece de chanſon nommée *monodia*.

MONODIE, *μονῳδία*, dans l'ancienne poéſie greque, ſorte de lamentation ou de chanſon lugubre qu'on chantoit à une voix ſeule, comme l'indique aſſez ce mot formé du grec *μόνος*, *ſeul*, & de *ᾠδὴ*, *chant*. On appeloit ainſi cette eſpece de chant, par oppoſition à ce que les anciens nommoient *chorodies*, ou muſiques exécutées par le chœur.

MONOECUS, dans la Ligurie.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

MONOGRAMME (mot formé de *μόνος*, *ſeul*, & de *γράμμα*, *lettre*), caractere ou chifre formé de pluſieurs lettres entrelacées, qu'il faut bien diſtinguer des lettres INITIALES & des ABRÉVIATIONS ou *ſigles*. Les *monogrammes* ſervoient de ſigne, de ſceau, ou d'armoirie.

„ Les *monogrammes* que l'on voit ſur les médailles antiques, conſiſtent ordinairement en deux ou trois lettres liées enſemble, dont la plupart ſont eſtimées être les initiales du nom des villes où elles ont été frapées: mais comme il y avoit beaucoup de villes qui portoient le même nom, & d'autres dont les noms commençoient par les mêmes lettres, il en réſulte des doutes par raport à celles de ces villes auxquelles ces ſortes de *monogrammes* doivent être attribués. Il y en a d'autres ſi compliqués, & ſi bizarement conſtruits, qu'il n'eſt pas poſſible d'en former des noms certains; on en trouve même pluſieurs où l'on ne diſtingue aucune lettre, de maniere qu'ils paroiſſent être plutôt des marques de monétaires, que des lettres compoſant des noms de villes, de rois ou de magiſtrats. Différens antiquaires qui ont tenté de donner l'explication des uns & des autres, ſe ſont trouvés n'être pas toujours de même avis, & ont interprété différemment le même *monogramme*. Frœlich, d'après eux, en a raſſemblé un grand nombre dans une table qu'il a ajoutée avec leur interprétation à la fin de la ſeconde édition de ſes Annales des rois de Syrie. Quelles qu'aient été les connoiſſances & la ſagacité de ce célebre auteur, il ne paroît pas que l'on doive s'en raporter entiérement à ſes interprétations, dont pluſieurs ſont viſiblement arbitraires, & par conſéquent incertaines. S'il y a quelques-uns de ces *monogrammes* qui ſe trouvent effectivement ſur les médailles des villes auxquelles il les attribue, l'on en voit beaucoup d'autres tout-à-fait différens ſur d'autres médailles des mêmes villes: & tels *monogrammes* ſont attribués communément à certaines villes, comme A dans Π, à Apamée, A & P liés à Arade, H & P liés à Héraclée, O dans Π à Oponte, ΣE à Séleucie, A & P liés ſous le T à Tarſe, &c. leſquels ſont fréquemment ſur des médailles d'autres villes. Tout cela en rend la ſignification équivoque & incertaine; & ils ne doivent être réputés apartenir véritablement aux villes ſur les médailles deſquelles ils ſe trouvent, qu'autant que les médailles qui les contienent, reſſemblent par leur type & par leur fabrique à d'autres médailles des mêmes villes dont le nom eſt exprimé dans la légende; car, quand ces *monogrammes* ſont ſur des médailles contenant d'autres noms de villes, ils n'y ſont que comme marques monétaires ou initiales de noms de magiſtrats. On pourroit penſer qu'ils y auroient peut-être été mis pour marquer l'union des villes qui ont fait fraper les médailles, avec celles qui ſont déſignées par ces *monogrammes*; mais c'eſt de quoi il ſeroit difficile de fournir des preuves „.

„ Il y a cependant des *monogrammes* dont l'interprétation ne ſouſre point de difficulté, & qui doivent être regardés comme certains: ce ſont ceux qui ſe trouvent ſeuls ſur des médailles de villes autonomes, dont les noms ſont bien reconoiſſables par les lettres qui compoſent les *monogrammes*, tels que ſont les ſuivans: ſavoir, A & N. liés déſignant Antioche ſur l'Oronte; A dans le X, l'Achaïe; A dans Π avec P liés, Patras; T dans M & P ſurmontés du Σ, Smirne; Π & E liés, Pergame; H & P liés, ſigma couché, Héraclée-Sintique; T ſur T & P liés, Tyr; & quelques autres, mais en petit nombre. Au reſte, ce qui peut ſervir à faire mieux conoître les villes qui ſont déſignées par ces ſortes de *monogrammes*, c'eſt de ſavoir préciſément de quels pays les médailles ſont venues, & dans quels endroits elles ont été trouvées; avec cette attention, l'on diſtinguera, entre les différentes villes de même nom, celles qui ont employé les *monogrammes* qui contienent les premieres lettres de leurs noms (*Pellerin.*) „.

Les peuples & les villes greques qui s'en ſervoient pour marques diſtinctives de leurs monoies ſont entr'autres,

Les Achéens.
Agragas.
Antioche ſur l'Oronte.
Apamée.
Arade.
Argos.
Corcyre.
Crotone.
Gaza.
Héraclée.
Mallée.
Milet.
Oponte.
Patras.
Pergame.
Séleucie.
Tarſe.
Tyr.

Sur les médailles du Bas Empire, Hardouin aſſure que les *monogrammes* marquoient les différens tributs qu'on payoit à l'empereur, du dixieme, du vingtieme, du trentieme, du quarantieme, & du cinquantieme. Selon lui, I marque le dixieme denier, K le vingtieme, M le quarantieme: de même, le ſimple X dénote le dixieme, XX le vingtieme, XXX le trentieme, XXXX le quarantieme: mais cette opinion a été abandonée par tous les ſavans.

Il ſeroit plus raiſonable de conjecturer que ces lettres dénotent le prix de la monoie; que l'I ou l'X marquent, par exemple, des oboles ou de ſemblables petites monoies du pays; le K ou les XX vingt, &c. comme on voit ſur les ochavo d'Eſpagne, où le VIII marque 8 maravedis.

On trouve dans le Bas Empire des *monogrammes* de villes & de fleuves, comme de Ravenne, du Rhône, & quelques autres que du Cange a recueillis.

Les *monogrammes* ſont parfaits, quand toutes les lettres qui compoſent le mot y ſont exprimées: tel eſt celui du Rhône dans la médaille de Juſtin, celui de Ravenne & ſemblables; telles ſont les monoies de Charlemagne & de ſes deſcendans, où le revers porte CARLUS en *monogramme*. Ils ſont imparfaits, quand il n'y a qu'une partie des lettres exprimée; tel eſt celui de la ville de Tyr, où l'on ne trouve que la tige du T, qui eſt la maſſue d'Hercule, divinité tutélaire des Tyriens. Le *monogramme* de cette ville eſt auſſi ſouvent figuré par Y.

Il faut prendre garde à ne pas confondre les *monogrammes* avec les contre-marques des médailles. Les contre-marques ſont toujours enfoncées, parce qu'elles ſont frapées après la médaille batue; les *monogrammes* batus en même temps que la médaille forment un petit relief. Pour les expliquer, il faut beaucoup de ſagacité, & une grande attention au lieu & au temps où la médaille a été frapée, à toutes les lettres qu'on peut former des différens jambages qu'on y découvre, & aux lettres qui ſont répétées, où les mêmes traits ſervent deux ou trois fois. Tel eſt le *monogramme* de Juſtinien ſur le revers d'une médaille greque de Céſarée, où la premiere branche qui fait I, ſert trois fois dans le mot IOYCTINIANOC. Le C & la lettre N ſervent deux fois. Les lettres uniques initiales qui marquent le nom des villes, comme Π, Paphos, Σ, Samos, &c. ne doivent point être comptées parmi les *monogrammes*, ce ſont de vraies lettres initiales. (*D. J.*)

„ La ſignature avec des *monogrammes* étoit fort en uſage aux ſeptieme & huitieme ſiecles. Charlemagne ſe ſervoit d'un *monogramme* dans ſes ſignatures, comme pluſieurs titres de ces temps-là le juſtifient: il le fit même graver ſur un calice dont Louis le Débonaire, ou plutôt le Foible, fit préſent à S. Médard, ainſi que l'aſſure l'auteur de la Tranſlation de S. Sébaſtien: *Calicem cum patera patris ſui magni Caroli* monogrammate *inſignita*. L'on commença pour lors, à l'imitation de l'empereur, à ſe ſervir en France plus fréquemment de *monogramme*. Éginard raporte que Charlemagne ne ſavoit pas écrire; qu'il tenta ſans ſuccès de l'apprendre dans un âge avancé, & que ſon ignorance fut cauſe qu'il ſe ſervit pour ſa ſignature du *monogramme*, qui étoit facile à former: *Ut imperitiam hanc honeſto ritu ſuppleret*, monogrammatis *uſum loco propri ſigni invexit*. Nombre d'évêques de ce temps-là étoient obligés de ſe ſervir du *monogramme* par la même raiſon „.

„ On trouve auſſi le *monogramme* de Charlemagne ſur les monoies de ce prince, & c'eſt une preuve que Charles le Chauve n'a pas été le premier, comme l'a cru le pere Sirmond, qui ait ordoné par un édit qu'on marquât les monoies avec ſon *monogramme*; puiſqu'il eſt certain que, ſans l'ordre exprès du ſouverain, on n'a pas la témérité de changer la marque de la monoie, qui eſt une choſe ſacrée. Sous la ſeconde race de nos rois, on mit preſque toujours le *monogramme* du prince ſur la monoie, & cette coutume dura juſque ſous le roi Robert. Du Cange s'eſt donné la peine de recueillir les *monogrammes* des rois de France, des papes & des empereurs „.

„ Non ſeulement les papes, les empereurs & les rois employerent les *monogrammes* pour ſigner leurs diplômes, & ſur leurs monoies; mais les évêques s'en ſervirent de temps en temps. La ſignature de Quiriace, évêque de Nantes, eſt exprimée par ſon *monogramme* dans un titre original de l'abbaye de Saint Florent. Il ne ſeroit pas difficile d'en produire d'autres exemples. Les *monogrammes* devinrent arbitraires & ne ſuppoſerent aucune ſignature. Raban nous en a laiſſé dix-huit de cette eſpece, dont ſeize ſont à croix ſimple, & deux à croix double, c'eſt-à-dire, en étoile. On y voit ſouvent l'Y prétendu myſtérieux, que dom Mabillon a cru, on ne ſait ſur quel fondement, avoir été écrit de la main de nos rois, quoique ces *monogrammes* de Raban ne ſuppoſent aucune ſignature, & que quelques-uns ne ſoient pas même des noms propres: tels ſont *dominus*, *ſanctus*, *ſancta* „.

„ Il faut diſtingner entre lettres liées & lettres conjointes. Les lettres liées ne perdent aucun trait par leur liaiſon; au lieu que les lettres conjointes en perdent quelqu'un qui leur eſt commun par leur conjonction. C'eſt une mépriſe de la part de Maffei, d'avoir dit qu'il ne ſe fait jamais de conjonction de lettres dans l'écriture capitale. Une multitude de monumens antiques atteſtent le contraire „.

„ Les lettres conjointes ne ſe montrent régulièrement qu'à la fin des lignes des manuſcrits de la plus haute antiquité. Nous pouvons citer en preuves le Virgile de Médicis, où l'on conjoint aſſez ſouvent l'N & le T à la fin des vers. On

voit bien que cette conjonction, & autres ſemblables, ont été inventées pour contenir les vers dans l'eſpace marqué, & pour ne pas porter l'extrémité de la ligne ſur la marge. On trouve les mêmes conjonctions de lettres dans les pandectes florentines. Mais les lettres *monogrammatiques* y ſont rares. Le S. Proſper de la bibliotheque du roi ne met preſque point la conjonction Æ dans le corps du diſcours, mais ſeulement à la fin ou vers la fin des lignes; par la même raiſon qu'on uſe de lettres conjointes, de lettres plus petites, ſoit onciales, ſoit capitales, ſoit minuſcules, vers la fin de la ligne, afin de n'être pas obligé de porter à la ligne ſuivante une partie de vers. Alors on met l'U ou l'O ſur la ligne pour abréger l'écriture des mots dont ces lettres font partie. On obſerve à peu près tous ces moyens de gâgner du terrain dans la proſe, quoiqu'on n'y faſſe pas ordinairement difficulté de rejeter à la ligne ſuivante une portion de mot commencé à la précédente. Les conjonctions ſont aſſez fréquentes dans le S. Prudence du roi, à cauſe des vers qu'on veut finir dans une ligne. Elles ne paroiſſent qu'à la pénultieme ſyllabe, ou à la fin de la ligne, dans le S. Paul de la même bibliotheque. Il y en a peu dans les évangiles en velin pourpré & en lettres d'or de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés: on y lit l'F avec les voyeles. Dans l'écriture onciale, depuis le ſixieme ſiecle juſqu'au dixieme, les conjonctions ſe multiplient indifféremment vers le commencement, au milieu & à la fin des lignes. Il faut excepter les Heures de Charles le Chauve, où l'on ne trouve guere de lettres conjointes, même à la fin des lignes. Dans le manuſcrit du roi, n. 1820, il y a des conjonctions d'onciales avec les minuſcules à la fin de la ligne. On y rencontre auſſi des mots terminés par des conjonctions majuſcules, quoique l'écriture ſoit minuſcule. On rencontre encore dans celle-ci la conjonction du T & de l'N au onzieme ſiecle. Elle n'eſt pas rare dans les diplômes de Charles le Chauve, où nous en avons remarqué pluſieurs autres. Sur le dos d'un diplôme de Louis le Débonaire, de la bibliotheque du roi, n°. 2, nous avons vu une notice ancienne en lettres conjointes & enclavées. Elle peut bien être du dixieme ſiecle, ſi elle n'eſt pas du précédent. Elle porte: *Preptum domini Ludevici ymperatoris ad Atalanem ab.* La deviſe *Verbo Domini cœli firmati ſunt*, écrite dans le cercle excentrique qui renferme la ſignature de Paſcal II, offre pluſieurs lettres conjointes *monogrammatiques*. (*Nouvele Diplomatique des Benedictins.*)

MONOGAMME, *μονογραμμος*, & *monogrammus* dans Cicéron.

Il faut entendre par ce mot de ſimples eſquiſſes, des deſſeins où il n'y a que le trait. Nous les appelons aujourd'hui des *traits*, & c'eſt en ce ſens que Cicéron diſoit que les dieux d'Épicure, comparés à ceux de Zénon, n'étoient que des dieux *monogrammes* & ſans action; ce n'étoit, pour ainſi dire, que des ébauches de divinités. D'Olivet, qui montre beaucoup de ſagacité & de juſteſſe dans l'interprétation des auteurs anciens, s'eſt trompé néanmoins en prenant le *monogramme* pour une figure faite d'un ſeul trait. La définition de Lambin, fondée ſur celle que Nonius Marcellus avoit déja donnée, eſt plus conforme à la pratique de l'art. *Monogramme*, dit-il, eſt un ouvrage de peinture qui ne ſait que de naître ſous la main de l'artiſte, où l'on ne voit que de ſimples traits, & où l'on n'a pas encore appliqué la couleur, *quod ſolis lineis informatum & deſcriptum eſt, nullis adhuc coloribus adhibitis.*

MONOLINUM, un rang ou un fil de perles.

MONOPHAGIES, fêtes en l'honneur de Neptune chez les Éginetes, en grec *μονοφαγια*. On appeloit *monophages* ceux qui célébroient cette fête, parce qu'ils mangeoient enſemble, ſans avoir aucun domeſtique pour les ſervir. Il n'étoit permis qu'aux ſeuls citoyens & domiciliés de l'île d'Égine d'y pouvoir aſſiſter.

MONOPODIUM, table à un ſeul pied. Ces ſortes de tables étoient d'uſage pour le repas. Dans le temps du luxe des Romains, on en faiſoit de bois d'érable, quelquefois de bois de *citre*, ſoutenues par un ſeul pied d'ivoire bien travaillé. On les vendoit un prix exorbitant, ſurtout ſi le bois de *citre* étoit de différentes couleurs naturelles. C'eſt ce que nous apprenent Horace, Martial, Juvénal, Pline & Séneque. Cicéron en avoit une qui coûtoit deux cents mille ſeſterces; quatre ſeſterces valant, ſelon Bernard, ſept ſous & demi d'Angleterre, c'eſt-à-dire, 15 ſous de France, 200,000 ſeſterces font environ 37,500 livres.

MONOPTERE, ſorte de temple chez les anciens, qui étoit de figure ronde ſans murailles pleines, en ſorte que le dôme qui le couvroit n'étoit ſoutenu que par des colonnes poſées de diſtance en diſtance; ce mot eſt compoſé de *μόνος*, *ſeul*, & de *πτέρον*, *aile*, comme qui diroit bâtiment compoſé d'une *ſeule aile*.

MONOΞΥΛΑ, canots faits d'un ſeul tronc d'arbre, tels que ceux des ſauvages.

MONOXITΩN, vêtu d'une ſeule tunique, ſynonyme de l'expreſſion moderne *en chemiſe*. Les femmes ne portoient dans le lit qu'une ſeule tunique, ſans autre vêtement; elles étoient alors *μονοχίτωνες*. Plutarque, décrivant l'entrevue d'Auguſte & de Cléopâtre, dit qu'il trouva cette reine couchée dans un lit très-ſimple, & qu'en le voyant, elle ſe jeta à ſes pieds, telle qu'elle ſe trouvoit dans le lit, & *μονόχιτων*, c'eſt-à-dire, vêtue d'une ſeule tunique très-légere.

MONSTRE. C'eſt par ce nom qu'il faut déſigner les êtres chimériques dont ſont remplies les mythologies anciennes. Tels ſont les Sphinx, la Chimere, les Harpies, Scylla, Cerbere, les Sirenes, le Dauphin (ſi différent du Cétacé qui

porte

porte aujourd'hui ce nom), les Pantheres (qui different un peu de la famille des Tigres), les Dragons, &c.

De tous les animaux fantaſtiques, les marins ont le plus exereé l'imagination des anciens artiſtes ; ceux-ci ont tranſporté au ſein des mers les chevaux, les boucs, les béliers, les chiens, &c., en leur conſervant le devant du corps, tel qu'ils l'ont reçu de la nature, & en ſubſtituant au derriere des queues de poiſſon.

La collection des pierres gravées de Stoſch renferme pluſieurs de ces animaux marins fantaſtiques, entre leſquels voiei les plus extraordinaires.

Sur uoe cornaline paroît un *monſtre* marin compoſé d'une tête, d'un cou & de jambes de cheval, ayant une tête d'homme placée ſur le poitrail, & des nageoires au deſſous. Il eſt ſuivi d'un dauphin.

Sur une cornaline paroît un autre *monſtre* marin, compoſé de tête, cou & jambe de cheval, d'une tête d'homme, d'une tête de bélier, & d'un dauphin, dont la queue ſe termine auſſi en tête d'homme ; il eſt traverſé par un trident.

MONTAGNES. Les plus hautes *montagnes* reçurent une eſpece de culte chez les anciens, parce qu'ils croyoient qu'elles étoient habitées par les dieux.

Les nymphes des *montagnes* ſe nommoient *Oreades*.

Héſiode dit que la Terre forma les *montagnes*.

On trouve dans les inſcriptions greques ces mots : *Θεοῖς ὀρείοις*, aux dieux des *montagnes*. Ils ſont appelés *dii montenſes* dans l'inſcription ſuivante (*Grutter.* 21.): *ARAM JOVI FULGURATORI EX PRÆCEPTO DEORUM MONTENSIUM*. Quelques interpretes croient que *dii montenſes* ſont les divinités qui préſidoient aux ſept collines de Rome.

M. Rabaud de Saint-Étienne dit: „ Dans le langage allégorique, les *montagnes* furent appelées *les rois du pays*, & dans les temps poſtérieurs, on en parla comme de rois réels ; ſouvent elles furent peintes comme des géans, & depuis on en parla comme de géans réels, qui tienent leur rang dans les aventures merveilleuſes de cet âge. Les *monts* élevés furent en effet les ſauveurs & les peres du genre humain, après les ravages du déluge ; & c'eſt dans ce ſens, dit un poëte latin, que les rochers échapés des mains de Deucalion & de Pyrrha furent les réparateurs de notre eſpece. Les plaines reſterent longtemps déſertes, & l'on habita ſur les hauteurs, d'où vint & cet uſage de bâtir des temples ſur les *montagnes*, & cette idolatrie où tomberent quelquefois les Juifs eux-mêmes, de *ſacrifier ſur les hauts lieux*. Les *monts* élevés ont donc été réellement les peres des peuples ; ceux qui en deſcendirent pour habiter les plaines, furent leurs enfans & dans un autre ſens allégorique, une *montagne* étoit la mere de la ville qui y étoit fondée : *Jeruſalem* étoit *la fille de Sion* „.

„ C'eſt-là une explication naturele & vraie ſurtout de ces généalogies bizâres où les *montagnes* entrerent comme des perſonages, & dont je vais citer quelques exemples „.

„ En Arcadie, le mont *Ménale*, duquel découloit une riviere du même nom, ſur laquelle fut bâtie la ville de *Ménale*. Cette *montagne* fut une reine, fille du Ciel & de la Terre, & mere du roi *Ménales* „.

„ En Laconie, la *montagne* Taygete (qui, par hazard, a le même nom qu'une des pléïades) étoit une princeſſe, fille d'Atlas, & elle fut mere de *Lacédémon*, qui bâtit Lacédémone „.

„ En Béotie, le mont *Cythéron*, étoit le premier roi du pays „.

„ Dans la Thrace, étoit le mont *Æmus* ou *Æmon*, qui donna ſon nom à l'Æmonie, & la célebre *montagne* de *Rodope*, près de laquelle coule le fleuve *Strymon*. On raconta dans le ſtyle du temps, que la princeſſe *Rodope*, fille de *Strymon*, avoit épouſé le roi *Æmus*, mais qu'ayant oſé dire qu'ils étoient l'un Jupiter & l'autre Junon, & ſe faire adorer de leurs ſujets, Jupiter les avoit changés en *montagnes* „,

„ Quand *Æmus* étoit appelé Æmon, il n'étoit plus l'époux, mais le pere de *Rodope*. Jupiter les avoit également transformés en *montagnes*, pour les punir de leur paſſion inceſtueuſe. Si l'on veut ſavoir de qui *Æmus* lui-même étoit fils, on apprendra qu'il devoit le jour au vent du Nord, à *Borée* & à *Orythie* ; mais s'il s'appele Æmon, c'eſt à *Deucalion* qu'il doit la naiſſance ; car, ainſi que les autres *monts*, il fut pour les mortels un aſyle après le déluge „.

„ *Eryx*, la plus haute *montagne* de Sicile après l'Étna, avoit été un homme puiſſant, fils de Butta & de Vénus (car Vénus-*Érycine* avoit un temple ſur ſon ſommet). Hercule, à ſon retour d'Eſpagne, paſſa par-là, le vainquit au combat du ceſte, & l'enſévelit ſous la *montagne* à laquelle *Eryx* donna ſon nom „.

„ Enfin, & pour abréger, les monts *Pyrénées* devoient leur nom à la belle Pyrene, fille de *Bébrix*. Hercule, qui paſſa auſſi un jour dans ces cantons, en devint amoureux & l'épouſa ; mais obligé de faire une abſence, Pyrene fut déchirée par les bêtes féroces. Hercule de retour l'enſévelit ſous ces *montagnes* qui portent encore ſon nom „.

„ En eſt-ce aſſez pour prouver que les anciens perſonifioient les *monts* ? Et qui voudra croire à la reine *Ménale* & à ſon fils *Menalus*, au roi *Cytheron* & *Æmus*, aux princeſſes *Rodope*, *Taygete* & *Pyrene*, ainſi qu'au bonhomme *Strymon* ? *Voyez encore* VOLCAN, PROMONTOIRE, ÉVEILS.

MONTAGNES ou COLLINES de Rome. Au dedans étoient placés le mont *Palatin*, le mont *Quirinal*, le mont *Celius*, le mont *Capitolin*, le mont *Aventin*, le mont *Esquilin*, le mont *Viminal*, le mont *Janicule*, le mont *Testaceo*; au dehors le mont *Sacre* & le mont *Vatican*. On les trouvera tous à leurs articles. On observera seulement ici que le nom de *montagnes* leur a été donné par emphase; car aucun d'eux n'égale en hauteur seulement l'élévation de l'Observatoire de Paris au dessus du niveau de la Seine.

MONTANA, Diane des montagnes, surnom qui convient à une déesse qui fait sa principale occupation de la chasse; c'est pourquoi on la représentoit quelquefois entre des rochers.

MONTANI, nom par lequel on désignoit à Rome les citoyens qui habitoient sur les collines (*Cicero, pro domo, c.* 28.).

MONTENSES DII. Voyez MONTAGNES.

MONTINUS. Arnobe (*IV. p.* 132.) désigne par ce nom le dieu des montagnes: *Quis Montinum montium deum esse credat?*

MONTOIRS. On plaçoit sur les voies romaines des *montoirs* de pierre, pour aider les cavaliers à monter & à descendre: parce que les étriers ne furent en usage que du temps de Théodose.

MONT SAINT-MICHEL. Avant le christianisme, le *Mont Saint-Michel*, s'appeloit le *Mont Belen*, parce qu'il étoit consacré à *Belenus*, un des quatre grands dieux qu'adoroient les Gaulois. Il y avoit sur ce *mont* un collége de neuf druidesses; la plus ancienne rendoit des oracles. Elles vendoient aussi aux marins des fleches qui avoient la prétendue vertu de calmer les orages, en les faisant lancer dans la mer par un jeune homme de vingt-un ans, qui n'avoit point encore perdu sa virginité. Quand le vaisseau étoit arivé, on députoit le jeune homme pour porter à ces druidesses des présens plus ou moins considérables (*Essais sur Paris. tom. V. p.* 48.).

MONUMENS ÉGYPTIENS. M. Paucton dit dans *sa Metrologie*:

„ Hérodote (*Lib. II. c.* 175.) raconte qu'Amasis, roi d'Égypte, fit apporter d'Éléphantis à Saïs, par une distance de vingt journées de navigation (il n'a pas plus de 200 lieues) un édifice d'une seule pierre. Cet édifice avoit extérieurement vingt & une coudée de longueur, quatorze de largeur & huit de hauteur, & intérieurement dix-huit coudées & un pigon de longueur, douze coudées de largeur & cinq de hauteur. On employa trois années à faire ce transport, qui fut exécuté par deux mille hommes. La coudée dont il s'agit ici est évidemment la coudée des architectes, la coudée lithique. Ainsi cet édifice avoit de longueur extérieurement 25.28 pieds de roi, 16.85 de largeur & 10.272 de hauteur, & intérieurement 24.182 pieds de longueur, 15.408 de largeur & 6.42 de hauteur. Ce bloc de pierre avoit de solidité totale 2352 coudées cubiques, qui valent 4979 pieds de roi cubiques. Ôtant la capacité de la masse totale, reste 2587 pieds cubiques pour la solidité des parois. Supposant à présent que la pesanteur spécifique de cette pierre fut la même que celle du marbre commun, c'est-à-dire, 189 ou 190 livres le pied cubique, cette pierre aura été du poids d'environ 4906 quintaux. Mais cet édifice n'est rien en comparaison du suivant.

„ Il y a, dit encore Hérodote au même endroit, dans la ville de Butos, un temple d'Apollon & de Diane, entre celui de Latone, dans lequel il se rend des oracles. Ce dernier temple est grand, & il y a des portiques de dix orgies de haut. De tout ce que j'y vis, voici ce qui me causa le plus d'admiration; il y a dans l'enceinte consacrée à Latone un temple fait d'une seule pierre en hauteur & en longueur. Les côtés en sont égaux; chacune de ses dimensions est de quarante coudées: la couverture de la partie supérieure est une autre pierre, ayant un entablement de quatre coudées. Ce temple est de tout ce que j'ai vu la chose la plus étonante „. Un bâtiment comme celui-ci, fait d'une seule pierre, ayant extérieurement 51.36 pieds de roi en tout sens, a dû être fabriqué sur le lieu même: aussi Hérodote ne dit pas qu'il ait été transporté d'ailleurs. Dans ce cas, il n'auroit rien de bien surprenant, puisque l'on voit à une lieue de Fribourg en Suisse, un hermitage assis sur un rocher, & taillé dans le roc vif par un seul homme avec son valet, dans l'espace de vingt-cinq ans. L'église de ce couvent a 63 pieds de long, & 36 de large, avec son clocher qui a 70 pieds de hauteur, une sacristie, un réfectoire, une cuisine dont la cheminée a 70 pieds de haut, une grande salle longue de 93 pieds sur 22 de large, deux chambres à côté qui ont ensemble 54 pieds de long, deux escaliers, & au dessous une cave assez grande, & plus bas un caveau où s'est trouvé heureusement une source de très-bonne eau. Devant l'hermitage est un petit potager qui fournit des herbages & des fleurs. L'Hermite dont il est ici question est mort en 1708 „.

MONUMENTUM, monument, tout ce qui sert à éterniser un nom, ainsi que le définit Festus: *Monumentum est quidquid ob memoriam alicujus factum est, ut fana, porticus, scripta & carmina.* Dans un sens moins étendu, ce mot se prend pour *sepulchrum*, tombeau, dans lequel reposent les cendres d'un mort distingué. Ces sortes de *monumens* étoient élevés non seulement dans les enclos particuliers, mais encore près des chemins publics, afin que les passans pussent lire les éloges de ceux qui y étoient renfermés, & qu'à la vue de ces tristes restes, ils se souvinssent qu'ils étoient mortels & destinés à la même fin. *Monumenta ideo fecundum viam*, dit Varron (*Ling. lat. v.* 6.) *quo prætereuntes admoneant, & se fuisse, & illos esse mortales.* On les invitoit à

s'arrêter par ces formules écrites ſur la tombeau : *Aſpice, viator, cerne, viator*, & autres ſemblables. Il étoit défendu de vendre ou d'aliéner les tombeaux, & ceux qui les faiſoient conſtruire, avoient preſque toujours ſoin de le défendre à leurs héritiers, ſous peine d'une amende qu'ils les condamnoient à porter dans le cofre des pontifes ; c'eſt ce qu'atteſtent pluſieurs inſcriptions, dont quelques-unes nous apprenent auſſi que ſouvent un homme ne faiſoit dreſſer un tombeau que pour lui ſeul, & en excluoit tout ſa famille & ſes héritiers ; telle étoit la formule de cette excluſion : *Hoc monumentum haredem non ſequatur*.

Toute perſone avoit le droit de ſe faire conſtruire un *monument* ; mais quand il étoit une fois conſacré par l'uſage religieux auquel il étoit deſtiné, il falloit un ordre du pontife pour le rétablir. C'étoit auſſi un ſacrilége d'uſurper ou de ſe ſervir du tombeau d'une autre famille, & il y avoit la peine d'une amende conſidérable décernée contre les uſurpateurs. Ces tombeaux étoient ordinairement de petits édifices bâtis en briques ou en pierres, dans tout le pourtour intérieur deſquels étoient pratiquées des niches, comme dans un colombier, ce qui les faiſoit auſſi nommer *columbaria*. Dans chacune de ces niches, on pouvoit placer deux ou trois urnes ſur leſquelles ou au-deſſous deſquelles étoit gravée l'épitaphe ; mais le luxe, ſuite ordinaire des richeſſes des particuliers, les porta bientôt à imiter la magnificence des Grecs juſque dans leurs tombeaux ; & à leur maniere, ils conſtruiſirent des bâtimens, compoſés de pluſieurs chambres ou apartemens qu'on appeloit *hypogées*, dans leſquels il y avoit pareillement des niches pour placer les urnes ſépulcrales. Ces apartemens ſouterrains étoient ornés de peintures à freſque, de moſaique, de figures de reliefs en marbre, d'une richeſſe & d'une dépenſe ſinguliere, comme il paroît par celles qu'on a découvert ſous terre, auprès de Rome, depuis quelque temps.

Monumentum sub Ascia. *Voyez* Ascia.

Monumentum extra sortem, ces mots qui ſe liſent ſur une inſcription trouvée à Ravenne, ont fort embaraſſé les antiquaires. Guichard prétend, & ſon ſentiment eſt le plus vraiſemblable, que cette expreſſion doit ſe raporter à la diſtribution des terres que l'on faiſoit à ceux que l'on envoyoit dans les colonies. Il arivoit que quelques-uns ne ſe faiſoient pas enterrer dans la portion de terre attribuée à leur famille, *ſors*, & ceux-là étoient cenſés enſévelis *extra ſortem*.

MONUNIUS, roi de Dyrrachium. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ. ΔΥΡΡΑΚ

Ses médailles ſont :

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

MOPSIUM, en Theſſalie. ΜΟΨΕΙ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

MOPSOS *ou* MOPSUESTIA, en Cilicie. ΜΟΨΕΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt un autel allumé.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, avec ſon époque, en l'honneur d'Antonin, de Verus, de Septime Sévere, de Caracalla, de Plautille, de Macrin, de Trajan Dece.

MOPSUS, devin qui exerça ſes fonctions dans le voyage de la Colchide ; car on le compte au rang des Argonautes. Il étoit fils de la nymphe Chloris & d'Ampicus. Il eſt quelquefois déſigné par le nom d'*Ampicides*. On dit qu'au retour de Colchos, il alla s'établir en Afrique près de Teuchira, dans le golfe où depuis fut bâtie Carthage. Là, il ſe rendit ſi recomandable par ſon habileté dans la divination, qu'après ſa mort les habitans lui décernerent les honeurs divins, & lui établirent un oracle qui fut long-temps fréquenté.

Mopsus, fils, ſelon les uns, de Rhacius, & ſelon les autres, d'Apollon & de Manto, fille du fameux Tirésias, fut auſſi célebre devin que ſon grand-pere. *Voyez* Manto. *Mopſus* donna lieu par ſon habileté à ce proverbe : *Plus cert un que Mopſus*. Il ſignala ſon talent au ſiége de Thebes, mais principalement à la cour d'Amphimaque, roi de Colophon. Ce prince méditant une expédition importante, conſulta ce devin ſur le ſuccès ; *Mopſus* ne lui annonça que des malheurs, s'il exécutoit ſon entrepriſe. Amphimaque, à qui elle tenoit fort à cœur, s'adreſſa encore à Calchas, autre devin célebre qui lui promit une victoire ſignalée. L'événement juſtifia *Mopſus* ; car le roi fut entiérement défait, & Calchas honteux d'avoir ſi mal deviné, en mourut de chagrin.

On raconte autrement la victoire de *Mopſus*. Calchas étoit allé à pied de Troye à Claros avec Amphilocus ; & pour éprouver *Mopſus*, il lui avoit demandé, en lui montrant une truie pleine, combien elle portoit de petits, *Mopſus* répondit qu'elle en portoit trois, parmi leſquels étoit une femele ; ce qui ſe trouva véritable. *Mopſus* demanda à ſon tour à Calchas le nombre préci des figues qui étoient ſur un figuier. Calchas ne put le dire, & en mourut de regret. Quelques auteurs ont écrit que ce fut Calchas qui demanda le nombre des figues, que *Mopſus* lui répondit qu'il y en avoit dix mille, & qu'elles pouroient tenir toutes, à une près, dans une meſure qu'il nomma. Cette réponſe vérifiée par l'épreuve, fit mourir Calchas de chagrin. D'autres diſent

que Calchas ne donna à deviner que le nombre des petits de la truie, & que la ſeule juſteſſe de la réponſe le tua. On lit dans d'autres écrivains que ce fait ſe paſſa non à Claros, mais dans la Cilicie, d'autres à Colophon, ville d'Ionie.

Une autre eſpece de conteſtation fit périr *Mopſus* (*Voyez* AMPHILOCUS). Il fut pere de trois filles, Rhode, Méliade & Pamphilie. *Mopſus*, après ſa mort, fut honoré comme un demi-dieu, & eut un oracle célebre à Malle, en Cilicie. Plutarque (*dans ſon Traité des oracles qui ont ceſſé*) raconte que le gouverneur de cette province ne ſachant que croire des dieux, parce qu'il étoit obſédé d'Épicuriens qui avoient jeté beaucoup de doutes dans ſon eſprit, réſolut, dit agréablement l'hiſtorien, d'envoyer un eſpion chez les dieux, pour apprendre ce qui en étoit. Il lui donna un billet bien cacheté pour le porter à *Mopſus*. Cet envoyé s'endormit dans le temple, & vit en ſonge un homme fort bien fait qui lui dit *noir*. Il porta cette réponſe au gouverneur. Elle parut très-ridicule aux Épicuriens de ſa cour. Mais il en fut frapé d'étonement & d'admiration, & en ouvrant ſon billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits: *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir?* Après ce prodige, il fut fort dévot toute ſa vie au dieu *Mopſus*. (*Origen. lib. III. adv. Celſum & Tertul. de anima. c. 46.*)

MOPSUS. Ce nom eſt célebre dans les poéſies paſtorales des Grecs & des Romains. En voici la raiſon: L'argien Lacius, frere d'Antiphême, envoya une colonie s'établir dans les montagnes des environs de Colophon, ſous le commandement de *Mopſus*. Celui-ci acheta de Cylabras, berger de la contrée, une portion de terre ſur laquelle il bâtit la ville de Phaſélis. Antiphême de ſon côté alla fonder une colonie en Sicile, y tranſporta les dieux & la religion de ſon pays. Il y bâtit la ville de Géla, à laquelle il donna auſſi le nom de *Mopſus*, pour conſerver la mémoire de ce guerrier. De là vient que les poëtes bucoliques de Sicile & les autres, à leur exemple ont chanté ſi ſouvent *Mopſus*. (*Scaliger. poetic. l. 4.*)

MOR. *Voyez* MIRRHA.

MORA, troupe de Spartiates, compoſée ou de 500, ou de 700, ou de 900 hommes. Les ſentimens ſont variés ſur cet appréciation. Il y avoit ſix *mora*; chacune étoit commandée par un polémarque, par quatre officiers ſous le polémarque, par huit ſous ces premiers, & ſeize ſous ceux-là. Donc ſi ces derniers avoient ſous leurs ordres 50 hommes, la *mora* étoit de 400, ce qui réduit toute la milice de Lacédémone à 2400: c'eſt peu de choſe, mais il s'agit des temps de Lycurgue. On ne recevoit dans cette milice que des hommes libres, entre 30 ou 60 ans.

MORATOR ludi circenſis. On lit dans une inſcription raportée par Boulenger (*de Circo. c. 44.*) ces mots: Q. RAPIDIO. Q. F. LEN. MULIONI MORATORI LUDI CIRCENSIS. Le mot *mulio* fait conjecturer que la fonction du *morator*, dans les jeux du cirque, conſiſtoit à empêcher que les chars ou les chevaux ne partiſſent avant le temps, ou hors de leur rang.

MORBUS comitialis. *Voyez* ÉPILEPSIE.

MORDS gaulois. *Voyez* LUPATA.

MORETUM, hachis compoſé d'ail, d'ache, de rhue, de coriande, d'échalote, de fromage, d'huile & de vinaigre.

MORGANTIUM, en Sicile. MORGANTINΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:
RRR. en argent.
O. en or.
R. en bronze.

Leur type ordinaire eſt un lion dévorant un cerf.

MORILLE. Les Romains auſſi voluptueux que nous, & beaucoup plus riches, faiſoient leurs délices des *morilles*. Néron appeloit ce genre de nouriture un mets des dieux, *cibus deorum*. Elles ſont excellentes, dit Pline (*liv. XXII. c. 22.*); mais elles ont été accuſées de maligoité dans une célebre conjoncture. Agrippine s'en ſervit pour empoiſoner l'empereur Claude. Il eſt pourtant certain que les *morilles* ne cauſerent pas ſeules la mort de cet empereur; ce fut la violence du poiſon dont on les farcit, qui le fit périr. C'eſt pourquoi Suétone, qui raporte le fait dans la vie de Claude, ſe ſert du mot *boletus medicatus*, des *morilles empoiſonées*.

MORION, nom donné par Pline & d'autres anciens naturaliſtes, à une pierre noire à l'extérieur; mais qui, tenue entre l'œil & le feu ou une flamme, paroiſſoit être tranſparente & d'un beau rouge. On l'appeloit auſſi *pramion*. Il paroît que c'étoit un cryſtal ou fluor noir.

MORIONS, perſonages boſſus, boiteux, contrefaits, à tête pointue, à longues oreilles, & de phyſionomie ridicule, qu'on admetoit dans les feſtins pour amuſer les convives. Plus un *morion* étoit hideux, plus chérement il étoit acheté. Il y en a qui ont été payés juſqu'à 2000 ſeſterces.

Martial en eſt garant (VIII. 13.), lorſqu'il dit:

Morio dictus erat: viginti millibus emi;
Redde mihi nummos, Gargiliane: ſapit.

MORISTASGUS. Le *moriſtaſgus* des Gaulois paroît avoir été une divinité locale des Sénonois; car un homme de ce nom étoit roi du pays dans le temps que Céſar ariva dans les Gaules, & la royauté avoit été déja dans ſa famille. Il y a donc bien de l'apparence que ce roi portoit le nom d'un dieu particulier du lieu, ou qu'il étoit lui-même cette divinité, après avoir été mis au nombre des dieux par la ſuperſtition

de ces peuples. Quoi qu'il en ſoit, dans les inſcriptions recueillies par Reineſius, on trouve que Titus Cl. Proſeſſus Niger, lequel avoit obtenu toutes les charges des cités de Langres & d'Autun, ordonna par ſon teſtament que l'on ajoutât un portique au temple du dieu *moriſtaſgus*, tant en ſon nom qu'en celui de ſa femme & de ſes filles. Cette inſcription a été découverte dans les ruines de l'ancienne ville d'Aléſia. (*Mém. de l'Acad. des inſcript. tom. XXIV. p.* 361.) (D. J.)

MOPIOΣ, *morius*, partiel, ſurnom donné par les Athéniens à Jupiter. On le croit formé de *μέρος*, partie ou membre. Étoit-ce un ſynonyme de *patrius*?

MOPMΩ. } Le premier de ces mots
MOPMOΛYKEIA. } déſignoit un ſpectre, un femme monſtrueuſe, telle que les prétendues Lamies. Le ſecond déſigne des maſques de théâtre, hideux, affectés à ces êtres fantaſtiques.

MOROCHTUS, *MOROCHITES* ou *MOROCTES*, nom donné par Pline à une ſubſtance minérale qui ſervoit à enlever les taches des habits. On dit qu'elle étoit très-dure, très-peſante, douce au toucher, d'un blanc tirant ſur le gris & verdâtre. Hill croit que c'eſt la même choſe que la craie de Briançon; dans ce cas, ce ſeroit un vrai talc. Boece de Boot donne le nom de *morschtus* à une pierre très-différente, que les Allemands appelent *milchſtein* ou *pierre de lait*, parce qu'il en ſort un ſuc laiteux: il dit qu'on en trouve auſſi de noires; il ajoute qu'il s'en trouve auſſi de verdâtres, de couleur de miel, de blanches & de griſes. D'autres naturaliſtes on regardé avec raiſon le *morochtus* comme une eſpece d'argile durcie, & de ſtéatite, & ayant une conſiſtance de pierre; d'autres encore ont donné ce nom à une craie ou marne durcie.

MOΡΦAΣMOΣ, eſpece de danſe des Grecs, dans laquelle on imitoit les geſtes & les atitodes de différens animaux. (*Pollux. & Athen.* 14.)

MORPHÉE, fils du ſomeil & de la nuit, le premier des ſonges, & le ſeul qui annonce la vérité, étoit, dit Ovide, le plus habile de tous à prendre la démarche, le viſage, l'air & le ſon de voix de ceux qu'il vouloit repréſenter. Le dieu du ſomeil le chargea d'aller, de la part de Junon, apprendre à Alcyone la mort de ſon époux. Ce ſonge n'eſt que pour les hommes; il a pour freres, Phobetoſe & Phantaſe. Son nom eſt dérivé de *μορφὴ*, forme, figure, apparence.

Ce dieu paroît ſur les monumens ſous la figure d'un vieillard balbu, portant ſur la tête deux petites ailes, comme Mercure, & aux épaules deux grandes ailes de papillon, tenant à la main une corne, d'où ſe répandent les ſonges & les illuſions nocturnes. C'eſt ainſi qu'on le voit aſſiſter aux noces de Thétis & de Pélée, ſur un bas-relief du palais Mattei (*Monum. inedati no.* 110); ſur un autre du même palais, où l'on voit Arianne endormie dans l'île de Naxos; ſur deux ſarcophages du Capitole, & enfin ſur un bas relief de la Villa Albani, où les ailes des épaules de *Morphée* ſont celles d'un aigle.

Sur le ſarcophage du Capitole où eſt repréſentée la fâble d'Endymion, on voit *Morphée* qui dort la tête appuiée ſur ſon bras gauche. Il eſt vêtu d'une tunique à manches tombant juſqu'aux poignets; il a des ailes de papillon au dos, & de petites ailes d'oiſeaux à la tête.

M. Viſconti, éditeur du muſéum Pio-Clémentin, reconoît *Morphée* dans un buſte d'Hermès, gravé ſur une pierre avec des ailes de papillon à la tête. Winckelmann l'avoit pris pour Platon; mais les traits n'ont aucune reſſemblance avec le buſte de ce philoſophe, qui porte ſon nom écrit en caracteres antiques à la galerie de Florence. D'ailleurs, ſes cheveux & ſa barbe reſſemblent parfaitement à ceux du dieu Terme, ou Jupiter-Terme.

MORPHO, ſurnom de Vénus, ſous lequel elle avoit à Lacédémone un temple ſingulier; c'étoient proprement deux temples l'un ſur l'autre. Celui de deſſus étoit dédié à Vénus-armée, & celui de deſſous à Vénus *Morpho*. La déeſſe y étoit voilée, & avoit des chaînes aux pieds. „ On diſoit, „ au raport de Pauſanias, que c'étoit Tyndare „ qui lui avoit mis ces chaînes, pour donner à „ entendre que la fidélité des femmes envers leurs „ maris doit être inviolable: d'autres diſoient „ qu'il l'avoit fait pour ſe venger de Vénus, à „ qui il imputoit l'incontinence & les déſordres „ de ſes propres filles; mais je ne puis le croire, „ ajoute l'hiſtorien; car il faudroit être inſenſé „ pour s'imaginer que l'on ſe venge d'une déeſ„ ſe en la repréſentant par une ſtatue de bois de „ cédre avec des chaînes aux pieds „.

MORT. Toutes les nations ont donné à la *mort* un port & des attributs analogues à l'état auquel les âmes doivent être réduites, ſelon leurs opinions particulieres. Les Grecs & les Romains eſperoient être tranſportés dans les champs élifées. Car tous les hommes déſirent d'être vertueux, en vivant même au ſein du déſordre, & s'occupent plus des récompenſes promiſes à la vertu, que des ſupplices préparés pour les coupables. Cette perſpective fixa l'idée des anciens ſur la *mort*.

Elle ne leur offrit rien d'afreux, de rebutant: elle ne fut pour eux que le paſſage de cette vie aux régions inférieures. Auſſi le ſouvenir de cet inſtant, loin d'empoiſoner leurs plaiſirs (*Petr. c.* 34.), leur donnoit au contraire une vivacité plus piquante. Trimalcion fait apporter à ſes convives un ſquélete d'argent, & en prend occaſion de les inviter à la débauche. Gori (*Inſcr. Etr. t.* 3. *p.* 6.) cite une ſardoine ſur laquelle ſont gravés en relief une tête de mort, & un trépied couvert de mets. Entre ces deux objets, on lit l'inſcription ſuivante en lettres blanches réſervées de relief.

ΠΙΝΕ ΑΕ
ΓΕΙΤΟ ΓΑΥΜΜΑ ΚΑΙ
ΕΣΘΙΕ ΚΑΙ ΠΕΡΙΚΕΙ
ΣΟ ΑΝΘΕΑ ΤΟΙΟΥΤ
ΟΙ ΓΕΙΝΟΜΕΘΑ Ε
ΞΑΠΙΝΗΣ

Bois, dit cette ſculpture, *& mange, & couronne-toi de fleurs: c'eſt ainſi que nous ſerons bientôt.*

Nous voyons dans Ammien Marcellin (*XVI.* 18.) que dans les grands repas qui ſe donnoient à la fin du jour, les ſerviteurs, en apportant les lumieres, diſoient: il faut uſer de la vie, parce qu'on ceſſera de vivre, *vivamus, perundum eſt*. L'incertitude du moment où les hommes doivent être réduits à cet état, doit, ſelon les voluptueux, les engager à donner au plaiſir le préſent, qui eſt le ſeul tems dont ils puiſſent diſpoſer.

Gori (*Muſ. Florent. tom. 1. Tab. 91. n°. 3.*) décrit un ſardoine ſur laquelle un ſquélete danſe devant un payſan aſſis & jouant de la flute double. Prométhée (*Pierres de Stoſch. pag. 314 317.*) ſur un jaſpe gris fait le ſquélete d'un homme. On en voit deux autres dans le cabinet de Stoſch. (*Tom. 5. pag. 148.*) Montfaucon a donné d'après Bartoli, une peinture du Styx, qui le repréſente comme les autres fleuves, ſi l'on excepte un ſerpent qu'il tient de la gauche, & une tête de *mort* placée au deſſus de ſa tête ſur un rocher. Cette tête eſt placée auſſi à côté d'un ſphynx, & devant un philoſophe contemplatif ſur des pierres gravées. (*Stoſch. pag. 321. 424.*) Ce ſont-là preſque les ſeuls monumens où nous voyons les anciens mettre ſous les ieux des ſquéletes, des os de morts, & tous ces objets hideux dont on a fait depuis tant de profuſion.

Pauſanias nous a conſervé le plus ancien monument de ſculpture ſur lequel on ait tracé l'image de la *mort* (*Eliac. p. 321.*). C'eſt le coffre de Cypſélus. „ On voyoit ſur le côté gauche une „ femme qui tenoit dans ſes bras deux enfans en„ dormis ayant les jambes croiſées. Celui qu'elle „ portoit du côté droit étoit blanc, & l'autre étoit „ noir. On les reconnoîtroit aiſément ſans inſeri„ ptions. Il y en a cependant, & elles apprenoient que „ l'un d'eux repréſentoit la *Mort* & l'autre le ſo„ meil, & que leur nourice étoit la nuit.„ Les anciens la donnoient pour mere à la *Mort*, & immoloient un coq à celle-ci. La nuit aimoit cette victime, parce que la tranquillité de ſon regne étoit troublée par le chant de cet oiſeau. Ils croyoient honorer la fille, en lui faiſant une offrande qui flattoit la mere.

Ils repréſentoient la *Mort* avec des ailes noires. Horace les a chantées, *ſeu mors atrie circumvolat alis*; & ailleurs, *mors atra caput fuſcis circumvolat alis*.

Cette peinture eſt extraite des anciens poëtes; car il ne nous reſte aucun monument des arts ſur lequel on voie la *Mort* repréſentée. Nous connoiſſons ſeulement des emblêmes ingénieux qui rapelent cette redoutable divinité. Les recueils de pierres gravées nous offrent ſouvent des génies tenant des flambeaux renverſés (*Pierres de Stoſch. p. 145 & 149.*), & les tombeaux en ſont ornés ainſi que de vaſes & de fleurs. Chaque année les parens en alloient répandre ſur les ſépultures.... *Hortos .... donavit. ut. ex. reddit. eo. largius. raſa. & eſce patrono. ſuo. &. quandoque. ſibi. ponerentur. ut. ſuperſtes. roſis. Sepulcrum. jacentis. quotann. Kal. Jul. exornet*. Et ailleurs... *Ad roſas & profuſiones*. Dans une autre épitaphe, *ne quotannis roſas ad monumentum ejus deferant. &c. &c. &c. &c.* (*Grutari pag. 237. 435. 793. 803. 1021*, &c.) De là viennent les comparaiſons fréquentes des poëtes entre la briéveté de la vie, & l'éclat paſſager des roſes. C'étoit ainſi que les anciens ſavoient émouvoir l'âme par de douces allégories, ſans choquer les ieux par des peintures dégoûtantes.

La Grece n'éleva à la *Mort* ni temple, ni autel; & quoique reconnue pour déeſſe, cette divinité n'eut aucun miniſtre dans cette contrée ſuperſtitieuſe. Les ſeuls habitans de Cadis, dit Euſtatha (*in Iliad. 9.*), avoient conſacré un autel à la *mort*. On a blâmé un auteur moderne qui a reproduit ce monument ſur la ſcène françoiſe, parce qu'on le croyoit le fruit de ſon imagination. Mais Élien & Denis Periégete (*Æliannus in Hiſtoria varia & Dion Perieg.*) ont parlé de cet autel comme Euſtathe. On ne ſauroit donc révoquer en doute ſon exiſtence. Il faut ſeulement rechercher quelle raiſon particuliere avoit pu engager les habitans de Cadis à donner ce témoignage public de leur vénération pour la *Mort*. Nous la trouverons facilement, en examinant la poſition que l'on aſſignoit aux enfers & aux îles fortunées. On les ſuppoſoit placés au couchant de l'Europe, & dans la mer atlantique. C'eſt pourquoi on regardoit la Bétique & la Luſitanie comme les dernieres portions du globe. Les habitans de Cadis paroiſſoient être les derniers des hommes vers l'occident, & les premieres victimes de la *Mort*, ou plutôt dans le langage poétique, les premiers ſujets de ſon redoutable empire. De là vinrent le culte ſpécial qu'ils lui rendirent, & le monument unique qu'ils lui éleverent pour adoucir ſes rigueurs.

On trouve dans Gruter & Muratori un grand nombre d'épitaphes avec ces invocations.... (*pag. 819. n°. 8. pag. 993. n°. 1.*): *Somno perpetuali, ſomno æternali &c. Suavum*. La *mort* étoit le ſommeil éternel auquel ces vœux s'adreſſoient. Ils étoient acompagnés, chez les Romains, de ſacrifices dans leſquels on immoloit des bœufs:

„ *Multa boum circa mactantur corpora morti* „.

Servius (*in* 11. *Æneid.*) expliquant ce vers, aſſure que la *mort* étoit une divinité, & cite en preuve Lucain & Stace.

Eſchyle écrivant dix-ſept ſiecles avant Euſtathe, & ne connoiſſant pas l'autel de Cadis, dit préciſément que ſeule entre les dieux, la *Mort* n'aimoit pas les préſens. Elle n'avoit, ſelon lui, ni autels ni chants ſacrés; perſone ne lui offroit de ſacrifices ou même de ſimples libations; elle vivoit toujours en méſintelligence avec la déeſſe de la Perſuaſion. Que penſer, après une aſſertion auſſi poſitive, de l'encens qui lui eſt conſacré dans une hymne du prétendu Orphée (*Orphes ſuſſim. Mortis.*)? C'étoit apparemment une alluſion aux parfums qu'on brûloit autour des cadâvres. Nous raporterons ce poême comme un monument de l'ancienne croyance des Grecs ſur la *Mort*:

„ Écoutez mes prieres, ô vous qui ſavez plier ſous votre ſceptre tous les mortels, & qui faites luire un jour pur & ſerein pour les ombres mêmes qui ne ſont plus ſous votre empire. Le ſomeil éternel que vous procurez à ceux dont vous connoiſſez les deſtinées, rompt les liens corporels dans leſquels l'âme étoit captive. Quoique vous ſoyez équitable envers tous les hommes, la jeuneſſe arrêtée au commencement de ſa courſe rapide, vous accuſe de partialité & d'injuſtice. Vous ſeule, au contraire, ne faites acception de perſone. Les prieres & les libations ne ſauroient arrêter vos coups redoutables, ni prolonger la vieilleſſe. Cependant, s'il étoit permis de vous adreſſer mes vœux, & de vous offrir des victimes, je vous ſupplierois ardemment d'acorder pour récompenſe aux hommes vertueux une vieilleſſe longue & heureuſe„. Eſchyle & l'auteur de ce poême ont eu les mêmes idées ſur l'inflexibilité de la *Mort*. N'eſt-il pas vrai-ſemblable que le tragique a connu l'hymne du prétendu Orphée, & que ce poême a été compoſé dans des temps bien antérieurs aux beaux ſiecles de la Grece?

La répugnance qu'avoient les anciens artiſtes à peindre la *Mort*, a ſeule pu les empêcher de s'exercer ſur la fable ſuivante, quoiqu'elle prêtât beaucoup à leur imagination. Phérécide l'a tranſmiſe, & Fréret l'a raportée pour rendre vraiſemblable la longue vie qu'il donne à Siſyphe dans ſes calculs. Nouveau Prométhée, ce roi de Corinthe fut admis au conſeil des dieux, mais ſans jouir de leurs glorieuſes prérogatives. Il les déſira bientôt. L'immortalité fut celle qu'il leur envia la premiere, & il réſolut de tout entreprendre pour y participer. Enchaîner la *Mort*, qui ſeule lui apportoit une réſiſtance invincible, lui parut un moyen de réuſſite aſſurée. Il abuſa donc de la familiarité dans laquelle il vivoit avec les dieux de l'Olympe, attira la *Mort* dans une embuſcade, s'en rendit le maître, & la jeta dans une forte priſon.

Elle y languit long-temps. Pluton cependant voyoit ſon royaume déſert, parce que les victimes ne tomboient plus ſous les coups de la redoutable déeſſe. Il ſe plaignit à ſon frere, qui, ayant aſſemblé le conſeil des dieux, s'aperçut de l'abſence de la *Mort*, & s'informa de ſa détention. Mars fut chargé de la délivrer. Siſyphe lutta vainement contre le dieu de la guerre; il fut vaincu, & le premier il devint la proie de ſon ancienne captive. Pluton fit de ce audacieux un exemple terrible. Il le condamna à élever ſans ceſſe un rocher énorme juſqu'au haut d'une colline. Parvenu au ſommet, le rocher lui échape, & roule avec fracas dans le fond du vallon.

Le lecteur aperçoit d'un coup d'œil quel parti avantageux l'art eût pu tirer de cette lute & de cette délivrance. Mais il falloit perſonifier la *Mort*, & la main & la délicateſſe des artiſtes grecs s'y refuſerent toujours.

La moralité de cette allégorie eſt frapante. Elle apprend aux mortels que leurs éforts ſeront vains, lorſqu'ils entreprendront de reculer le terme fixé par les deſtins.

Les anciens, comme nous l'avons déja dit, ne repréſentoient pas la *Mort* comme un ſquélete: mais ils ſuivoient l'idée d'Homere, & la repréſentoient comme le frere jumeau du Someil, & ils donnoient à la *Mort* & au Someil cette reſſemblance qui naturélement doit exiſter entre deux freres jumeaux. Sur un cofre de bois de Cypſélus, placé dans le temple de Junon à Élis, on les voyoit tous les deux repréſentés comme de jeunes enfans repoſant dans les bras de la Nuit; avec cette différence que l'un étoit blanc & l'autre noir; que l'un dormoit, que l'autre paroiſſoit dormir. Tous les deux avoient les jambes croiſées. (*Pauſanias, Eliac. cap.* 18. *p.* 442. *edit. Kuh. Nota.*) L'abbé Gédoyn à mis dans ſa traduction *les jambes torſes*, au lieu de *jambes croiſées*; mais c'eſt une faute palpable.

On peut citer, pour le prouver, un ſarcophage qui eſt repréſenté dans Boiſſard (*Par. V. p.* 115.). Gruter raporte auſſi l'inſcription de ce ſarcophage, & il appele les deux génies qui l'acompagnent avec leurs flambeaux renverſés, *Cupidines* (*Pag.* 712.). Mais la repréſentation du Someil ne peut être méconnue ici, où il ſe trouve avec une jambe croiſée ſur l'autre. Mais pourquoi la même figure eſt-elle ici répétée? ou, pour mieux dire, pourquoi eſt-elle double, & fait elle pendant l'une à l'autre? Ces deux figures repréſentent également le Someil, c'eſt-à-dire, l'une le ſomeil paſſager, & l'autre le ſomeil éternel; en un mot, ce ſont les deux freres jumeaux, le Someil & la *Mort*.

Les recueils de tombeaux de Boiſſard, de Gruter, &c., offrent plus de dix fois ces deux génies, le Someil & la *Mort*, tenant des flambeaux

renverſés & ayant les jambes croiſées. Il faut donc regarder ce dernier caractere comme un attribut eſſentiel des deux freres. *Voyez* LARVES.

Suivant l'opinion des anciens, un corps *mort* ſouilloit tout ce qui en approchoit, non ſeulement les hommes qui le touchoient ou le regardoient, mais les dieux mêmes. La vue d'un *mort* n'étoit permiſe à aucun d'eux. C'eſt ce que l'on voit par les paroles qu'adreſſe dans Euripide Diane à Hyppolyte mourant.

Pour éviter cet aſpect, les dieux étoient obligés de s'éloigner même avant que le mourant ne rendît le dernier ſoupir, comme il paroît par ces mêmes paroles de Diane. Elle quita ſon favori par la même raiſon qu'Apollon dit (chez le même poëte) qui le forçoit de quiter la demeure de ſon cher Admete, c'eſt-à-dire, parce qu'Alceſte approchoit de ſa fin.

On attribuoit toutes les *morts* ſubites à la colere d'Apollon & de Diane, avec cette différence qu'on attribuoit au dieu celle des hommes, & à la déeſſe celle des femmes, parce qu'on croyoit qu'elles étoient l'effet des influences malignes du ſoleil & de la lune.

Les *morts* prématurées étoient auſſi regardées comme une punition des dieux vengeurs de quelque crime. C'eſt pourquoi ceux qui ſe voyoient prêts de mourir dans un âge peu avancé, cherchoient à prévenir les effets de ce fatal préjugé. C'eſt ainſi que Titus (*Suet. c.* 10. *n.* 3.) giſſant dans ſon lit de *mort*, tourna les ieux vers le ciel, & ſe plaignit de ſe voir *mourir* ſi jeune, ſans l'avoir mérité, ſans avoir fait des actions dont il eût à ſe repentir, une ſeule exceptée: *Eripi ſibi vitam immerenti, neque enim exſtare ullum ſuum factum pœnitendum, excepto duntaxat uno.* On voit ce douloureux ſentiment exprimé plus vivement dans la célebre inſcription d'un tombeau, raportée à l'article MAINS ouvertes: *PROCOPE MANUS LEBO CONTRA DEUM QUI ME INNOCENTEM SUSTULIT QUÆ VIXI ANN. XX.*

MORTIÆ (*DIIS, DEABUSQUE, DEÆ*). On lit ces mots dans une inſcription publiée par Gruter (no. 7.). La déeſſe *Mortia* ſeroit-elle la même que *Nortia* (*Voyez ce mot.*)? Du moins n'en eſt-il jamais queſtion dans les auteurs anciens.

MORTICINA, animaux morts ſans violence & de leur mort naturele. (*Servius in Æneid. IV.* 5. 8.)

MORTS. Lorſque les anciens introduiſoient les *morts* ſur la ſcêne, ils les repréſentoient envelopés en entier dans une vaſte draperie. Euripide (*Hercul. fur.* 548.) appele cet acoûtrement l'habillement convenable aux *morts*.

MORTUALIA. Ce mot déſignoit tout l'attirail des funérailles, les habits de deuil, & les chants lugubres des pleureuſes. Nævius (*in Licurgo*) dit:

Pallis, petagiis, crocotis, malacis, mortualibus:

& Plaute (*Aſin.* 4. 163.):

Hæc non ſunt nuga, non enim mortualia.

MOSAYQUE. On donnoit autrefois différens noms à la *moſaique*, à cauſe de ſes variétés. Les uns l'appeloient *moſaique*, du latin *muſivum*, & les ouvriers, *muſivarii*, qui ſignifie en général *un ouvrage délicat*, ingénieux & bien travaillé; & ſelon Scaliger, du grec μοῦσον, parce que ces ſortes d'ouvrages étoient polis. En effet, μοῦσον, λιμωτὸν & μουσικὸν ſe prenent en ce ſens chez les grecs. Les autres l'appeloient *muſibum*, comme on le voit encore dans quelques manuſcrits, & ſur-tout dans les inſcriptions de Gruter; d'autres lui ont donné les noms de *muſaicum*, *muſeacum* & *moſiacum*, *de muſeis*, comme le raporte Jean-Louis Vives (*Lib. XVI. S. Aug. de Civitate Dei*). D'autres encore le font dériver du grec μουσικὸς, *muſico cantu*; mais Nebricenſis & quelques autres croient, ce qui paroît plus vrai-ſemblable, qu'il dérive du grec μῦσος, *muſo*, parce que, dit-il, il falloit beaucoup d'art pour ces ſortes de peintures, & que la plupart ſervoient d'ornement aux muſes.

L'uſage de faire des ouvrages de *moſaique*, eſt, ſelon quelques auteurs, fort ancien. Pluſieurs prétendent que ſon origine vient des Perſes, qui, fort curieux de ces ſortes d'ouvrages, avoient excité les peuples voiſins à en faire d'exactes recherches. Nous voyons même dans les livres des Juifs qu'Aſſuérus leur roi fit conſtruire de ſon temps un pavé de marbre ſi bien travaillé, qu'il imitoit la peinture. D'autres aſſurent que cet art prit naiſſance à Conſtantinople, fondés ſur ce que cette ville étoit de leur temps la ſeule dont preſque toutes les égliſes & les bâtimens particuliers en étoient décorés, & que de là il s'eſt répandu dans les autres provinces de l'Europe. En effet, on en tranſporta des confins de ce royaume chez les peuples voiſins d'Aſſyrie, de là en Grece; & enfin, ſelon Pline, du temps de Scylla, on en fit venir dans le Latium, pour augmenter les décorations des plus beaux édifices. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il commença à paroître vers le temps d'Auguſte, ſous le nom d'une nouvele invention. C'étoit une maniere de peindre avec des morceaux de verre qui demandoient une préparation particuliere. Cette préparation conſiſtoit à le fondre dans des creuſets, à le couler ſur des marbres polis, à le tailler par petits morceaux, ſoit avec des tranchans, ſoit avec des ſcies faites exprès, & à les polir, pour les aſſembler enſuite ſur un fond de ſtuc. À ces morceaux de verre ſuccéderent ceux de marbre, qui exigeoient beaucoup moins de difficultés pour la taille. Enfin cet art négligé depuis pluſieurs ſiecles, renouvelé

renouvelé enſuite, a été de nouveau abandoné ſur-tout depuis que l'on a trouvé la maniere de peindre ſur toutes ſortes de métaux, qui eſt beaucoup plus durable, n'étant pas ſujete comme la premiere à tomber par écailles. On lui donnoit autrefois le nom de *marqueterie en pierre*, que l'on diſtinguoit de la marqueterie en bois ou ébéniſterie; & ſous ce nom l'on comprenoit non ſeulement l'art de faire des peiotures par pierres de raport, mais encore celui de faire des compartimens de pavé de différens deſſeins.

L'art de la peinture en *moſaïque* ſe conſerva à Conſtantinople après la chute de l'empire romain. Les Vénitiens ayant fait venir en Italie quelques peintres grecs au commencement du treizieme ſiecle, Apollonius, l'un de ces peintres grecs, montra le ſecret de peindre en *moſaïque* à Taffi, & travailla de concert avec lui à repréſenter quelques hiſtoires de la Bible dans l'Égliſe de Saint-Jean de Florence. Bientôt après, Gaddo-Gaddi s'exerça dans ce genre de peinture, & répandit ſes ouvrages dans pluſieurs lieux d'Italie: enſuite Giotto, éleve de Cimabue, & né en 1276, fit le grand tableau de *moſaïque* qui eſt ſur la porte de l'Égliſe de Saint Pierre de Rome, & qui repréſente la barque de S. Pierre agitée par la tempête. Ce tableau eſt conou ſous le nom de *nave del Giotto*. Beccafumi, né en 1484, ſe fit une grande réputation par l'exécution du pavé de l'égiſe de Sienne en *moſaïque*. Cet ouvrage eſt de clair-obſcur, compoſé de deux ſortes de pierre de raport, l'une blanche pour les jours, l'autre demi-teinte pour les ombres. Joſepin & Lanfranc parurent enſuite, & ſurpaſſerent de beaucoup leurs prédéceſſeurs par leurs ouvrages en ce genre de peinture.

Avant que d'entrer dans les détails qui doivent former cet artiele, je dois faire obſerver qu'il y a deux ſortes de *moſaïque* très-diſtinctes. L'une eſt la *moſaïque* proprement dite, *opus teſſellatum*, celle qui étant compoſée de petits cubes de marbre, ou de verre coloré, exprime les teintes & les nuances par des cubes colorés plus ou moins fortement, de ſorte que chaque teinte eſt compoſée de pluſieurs rangs de cubes. La plus célebre manufacture de cette *moſaïque* eſt celle qui travaille à Saint-Pierre de Rome, & qui ſurpaſſe les anciennes, témoins la Sainte Pétronille & le S. Jérôme du Vatican, témoin encore le S. Pierre du Guide, dans la ſacriſtie de S. Pierre.

La ſeconde ſorte de *moſaïque* étoit appelée par les Romains *ſectilia*, & par les Italiens *di commeſſo*. Les François la nomment *pierres de rapport*, paree que l'on y emploie non ſeulement des marbres de toutes couleurs, mais encore des agathes, des cailloux d'Égypte, le lapis-lazuli, & même les pierres fines colorées, telles que la cornaline, le rubis, le ſaphir, l'émeraude, &c. Le caractere qui la diſtingue de la premiere ſorte de *moſaïque* eſt que chaque teinte eſt formée par une ſeule eſpece de pierre & par un ſeul morceau. Les anciens ont connu cette ſeconde ſorte de *moſaïque*, & Vitruve la diſtingue parfaitement de la premiere (7. 1.): *Supra nucleum, ad regulam & libellam exacta pavimenta ſtruantur, ſive ſectilibus, ſive teſſeris*. De même Suétone (*Jul. c.* 46. *n.* 3.) dit: *In expeditionibus teſſellata & ſectilia pavimenta circumtuliſſe*. On voit au palais Albani à Rome une *moſaïque* antique de pierres de raport, ou *di commeſſo*, qui repréſente Hylas enlevé par les Nayades (*Ciampini vet. Monum. t. I. tab.* 34.). Elle a été détachée d'une urne dont elle faiſoit partie. Vaſari dit encore qu'il y avoit autrefois à Rome, au portique de S. Pierre, une table de porphyre ſort ancienne, où étoient encaſtrées des pierres fines qui repréſentoient une cage. Pline parle d'un oiſeau fait de différens marbres, & ſi bien travaillé ſur le pavé du lieu qu'il décrit, qu'il ſembloit que ce fût un véritable oiſeau qui bût dans le vaſe qu'on avoit repréſenté auprès de lui (34. 19.).

C'eſt d'un pavé fait de pierres fines raportées, telles que les onyx, &c, qu'on doit entendre les vers de Lucain ſur le luxe de Cléopâtre:

. . . . . *Totaque effuſus in aula*
Calcabatur onyx.

La *moſaïque* en marbre & pierre de raport, qu'on emploie au pavé des égliſes & des palais, ou en incruſtation & plaeage des murailles intérieures de ces édifices, a ſon fond de marbre ſur un maſſif de marbre blanc ou noir, ou quelquefois d'une autre couleur. Lorſqu'on veut y procéder, on commence par calquer ſur le fond le deſſein qu'on veut repréſenter; on l'entaille enſuite au ciſeau de la profondeur d'un pouce, quelquefois même davantage; on remplit enſuite l'entaille d'un marbre de couleur convenable, après l'avoir réduit d'épaiſſeur, & contourné conformément au deſſein.

Pour faire tenir ces pierres de raport dans les entailles, on ſe ſert d'un ſtue compoſé de chaux & de poudre de marbre, ou d'un maſtich, à la volonté de l'ouvrier; après quoi on polit l'ouvrage à demi avec du grès.

Quand les figures ne ſont pas terminées par le marbre du fond, le peintre ou le ſculpteur fait des traits ou hachures aux endroits où doivent être les ombres, les grate avec le ciſeau, & les remplit avec un maſtich noir fait avec de la poix de Bourgogne; il polit enſuite le marbre, & le rend ſi uni, qu'il paroît tout d'une piece. Le pavé de l'égliſe des Invalides de Paris & celui de la chapelle de Verſailles ſont dans ce goût.

Il exiſte de ces ſortes d'ouvrages de toutes les

grandeurs. Un des plus conſidérables & des plus grands, eſt ce beau pavé de l'égliſe cathédrale de Sienne, où l'on voit repréſenté le ſacrifice d'Abraham. Il fut commencé par un peintre, nommé *Duccio*, & enſuite achevé par *Dominique Beccafumi*. Il eſt compoſé de trois ſortes de marbres, l'un très-blanc, l'autre d'un gris un peu obſcur, & le troiſieme noir; ces trois différens marbres ſont ſi bien taillés & joints enſemble, qu'ils font l'effet d'un grand tableau peint de noir & de blanc. Le premier marbre ſert pour les reſſauts & les fortes lumieres, le ſecond pour les demi-teintes, & le troiſieme pour les ombres.

Il y a des traits en hachure remplis de marbre noir ou de maſtich, qui joignent les ombres avec les demi-teintes.

Mais les ouvriers dans cet art l'ont encore pouſſé plus avant; car comme, vers l'année 1563, le duc Côme de Médicis eût découvert dans les montagnes de *Pietra Santa* un endroit, dont le deſſus étoit de marbre très-blanc, & propre pour faire des ſtatues, l'on rencontra deſſous un autre marbre mêlé de rouge & de jaûne; & à meſure qu'on alloit plus avant, on trouvoit une variété de marbres de toutes ſortes de couleurs, qui étoient d'autant plus durs & plus beaux, qu'ils s'enfonçoient davantage dans l'épaiſſeur de la montagne.

C'eſt de ces ſortes de marbres que les ducs de Florence ont depuis ce temps fait enrichir leurs chapelles, & qu'enſuite on a fait des tables & des cabinets de pieces de raport, où l'on voit des fleurs, des fruits, des oiſeaux, & mille autres choſes admirablement repréſentées. On a même fait avec ces mêmes *pierres* des tableaux qui ſemblent être de véritable peinture; & pour en augmenter encore la beauté & la richeſſe, on ſe ſert de lapis, d'agathe, & de toutes les *pierres* les plus précieuſes.

Lorſqu'on veut enrichir la *moſaique* de pierres & de cailloux précieux, on les débite en feuillets d'une demi-ligne d'épaiſſeur, avec une ſcie ſans dents, comme celle des marbriers, mais qui eſt montée comme celle des menuiſiers. On atache fortement avec des cordes la piece qu'on veut ſcier; on l'affermit au moyen de deux chevilles de fer qui dirigent la ſcie; & avec de l'émeri détrempé dans de l'eau, on uſe la pierre, on la coupe inſenſiblement, & on la partage en autant de pieces qu'on le veut.

Ce procédé exige beaucoup de patience, mais moins d'adreſſe que quand il faut les contourner. On met pour lors ces feuilles dans un étau de bois qui traverſe l'établi, ſous lequel il y a une cheville en forme de coin, pour le ſerrer fortement.

L'*archet*, ou ſcie à contourner dont on ſe ſert alors, n'eſt qu'un fil de laiton très-mince, bandé ſur un morceau de bois plié en arc, qui, avec de l'émeri détrempé, contourne peu à peu la feuille, en ſuivant les traits du deſſein qui eſt fait ſur du papier, & qui eſt collé ſur la piece.

À meſure qu'on a des feuilles préparées, on les place avec des pincetes ſur un maſtich, ou une ſorte de ſtuc, qu'on met par petites couches ſur des pierres de liais qui ſoutienent ordinairement cette *moſaique*.

Si quelque piece contournée n'a pas la figure qu'elle doit avoir, ou qu'elle ſoit trop grande, on la met de proportion avec la lime de cuivre; ſi elle eſt trop petite, on ſe ſert du touret & des petits outils des lapidaires, pour couper & polir ce qu'il faut de plus pour le rempliſſage.

Les Gobelins ont fourni long-temps les beaux cabinets & les belles tables en ce genre, qui ornent les apartemens de Verſailles.

Paſſons à la *moſaique* proprement dite, „ ſorte de peinture compoſée de pluſieurs petites pierres dures, ou de pluſieurs petites pieces de verre de différentes couleurs. (*Winckelmann hiſt. de l'Art. liv. IV. c. 8.*) „

D'après cet expoſé, on voit qu'il exiſte auſſi deux ſortes de *moſaïques* proprement dites. Les *moſaïques* les plus ordinaires de la premiere eſpece ſont celles qui conſiſtent en petites pieces carrées blanches & noires. Dans les ouvrages les plus fins de cette maniere, compoſés de ſimples pierres, il paroît qu'on a évité les couleurs vives, telles que le rouge, le vert & ſemblables, attendu qu'il ne ſe trouve point de marbre coloré d'une de ces couleurs uniques dans le plus haut & le plus bas ton. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans le plus beau morceau de ce genre, la *moſaique* du Capitole repréſentant des colombes, l'artiſte n'a pratiqué que des couleurs mattes. Quant aux *moſaïques* de la ſeconde eſpece, elles ſont de toutes les couleurs poſſibles, mais faites avec des pâtes de verre, ou des verres colorés. C'eſt ainſi que ſont exécutés les deux morceaux du cabinet d'Herculanum, compoſés par Dioſcoride de Samos. On en trouvera une inſcription plus bas. Cependant je ne prétends pas ſoutenir que les peintures en *moſaïque* ne renferment pas des couleurs jaûnes, rouges & autres; ce qui ſeroit démenti par l'inſpection des ieux: je parle ſeulement du plus haut degré de force de quelques-unes de ces couleurs „.

„ La *moſaique* étoit ſingulierement deſtinée pour les pavés des temples & des autres édifices. Enſuite ce genre de peinture a ſervi à revêtir les voûtes des bâtimens, ainſi que nous le voyons encore aujourd'hui à une galerie ſouterraine de la fameuſe Villa Adriana à Tivoli, uſage qui a été auſſi pratiqué dans les temps modernes; témoin la grande & la petite coupole de Saint Pierres de Rome. Ces pavés ſont compoſés de pierres de la grandeur de l'ongle du petit doigt. Quand on en rencontre avec des ornemens particuliers,

on en fait des tables; auſſi ſe trouve-t-il de ces tables dans pluſieurs cabinets de Rome, entr'autres à celui du Capitole. Les pierres qui compoſent la fameuſe *moſaïque* de Paleſtine, ſont de la grandeur que je viens d'indiquer. Dans les appartemens ſomptueux, on exécutoit quelquefois au milieu ou en d'autres endroits du pavé, des figures de différentes couleurs, ſur-tout lorſque le reſte étoit compoſé de pierres blanches & noires. C'eſt de cette eſpece qu'eſt la *moſaïque* d'un ſallon découvert au deſſous de Paleſtrine, il y a peu d'années. Les morceaux d'une exécution très-fine ſe trouvent ſoutenus par le bas & ſur les côtés par de petites plaques de marbre; ils ont été par conſéquent incruſtés dans le corps de l'ouvrage. C'eſt dans cet état qu'on trouva les colombes antiques & les deux morceaux de Dioſcoride dans le pavé de deux ſallons d'un bâtiment de Pompeia ,,.

,, Pline a conſervé la mémoire du peintre Soſus, qui travailloit à Pergame, & qui excelloit dans les ouvrages de *moſaïque*. Il avoit repréſenté ſur un pavé les balayures amaſſées, ouvrage fait de mille petites pierres raportées, & appelées pour cette raiſon Ασαρωτὸς οἶκος, *la maiſon non balayée*. Sur ce même pavé, & ſans doute vers le milieu, l'artiſte avoit figuré une colombe qui buvoit dans une jate & qui réfléchiſſoit ſon ombre dans l'eau, tandis que ſur les bords de la même jate d'autres colombes ſe délectoient & ſe béquetoient au ſoleil ,,.

,, J'expoſerai plus bas, dit Winckelmann, mes doutes ſur l'opinion de ceux qui croient que la *moſaïque* découverte dans la maiſon de campagne d'Hadrien, au deſſous de Tivoli, eſt le même morceau cité par Pline, & qui s'imaginent que cet empereur l'a fait tranſporter de Pergame en Italie pour en orner ſa maiſon ,,.

,, Entre les plus précieuſes antiques, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. t. VI. 7.*), tirés de la Villa Adriana, on doit compter le fameux tableau en *moſaïque*, repréſentant une jate pleine d'eau, ſur les bords de laquelle il y a quatre colombes, dont l'une veut boire. Le mérite de cet ouvrage conſiſte principalement en ceci, qu'il n'eſt compoſé que de pierres, & de ſi petites pierres, qu'il y en a juſqu'à cent ſoixante dans l'eſpace d'un pouce carré du pied romain, environ dix lignes carrées de France. Il eſt peut-être l'unique de ſon eſpece; car dans tous les autres tableaux de ce genre, on a eu recours aux pâtes de verre pour produire des couleurs dont les nuances ſont difficiles à rendre avec des pierres. D'ailleurs les loix de la perſpective y ſont bien obſervées; ce qui prouve que les anciens ne les ignoroient pas. Ce morceau a été trouvé incruſté au milieu d'un pavé, compoſé d'une *moſaïque* plus groſſiere, & entouré d'une bande de fleurs de la largeur de la main, d'un travail auſſi délicat que le tableau des colombes. Le cardinal Alexandre Albani fit incruſter un morceau de ces bandes de fleurs dans une table d'albâtre oriental placée dans ſa villa. Il fit préſent d'une table toute pareille à Chriſtian-Frédéric, pere de l'électeur de Saxe, lors de ſon ſéjour à Rome ,,.

,, Ce tableau des colombes fut acheté pour le cabinet du Capitole, par le Pape Clément XIII, des héritiers du cardinal Furietti. Ce prélat en a fait une deſcription dans un mémoire particulier, où il s'eſt éforcé de prouver que ce morceau eſt le même que celui que le peintre Soſus avoit exécuté ſur le pavé d'un temple à Pergame, parce qu'ils ſe reſſembloient. La principale raiſon qui a engagé l'ancien poſſeſſeur à adopter ce ſentiment, eſt que cette *moſaïque* a été trouvée incruſtée ſéparément dans le pavé; il a prétendu conclure de là qu'elle n'a pas été travaillée dans l'endroit où elle a été découverte, mais qu'elle a été apportée d'ailleurs. Ce ſentiment perd toute ſa force, lorſque l'on conſidere quelles difficultés il y avoit d'enlever de ſa place & de tranſporter d'Aſie en Italie un ouvrage compoſé d'une infinité de petites pierres. De plus, il faudroit ſuppoſer que les bandes de fleurs dont nous avons parlé, & qui ſont d'un travail tout auſſi fini, auſſent été pareillement apportées de Pergame, ce qui ne paroît nullement croyable. Mais rien ne démontre mieux le peu de fondement de cette conjecture que de penſer qu'une *moſaïque* d'un travail ſi délicat n'a pas pu être exécutée ni dans le même tems, ni de la même maniere que le pavé, qui eſt d'une manœuvre plus groſſiere; par conſéquent, un morceau d'une exécution auſſi finie que celle de notre *moſaïque*, exigeoit d'être travaillé à part, & d'être placé enſuite à l'endroit de ſa deſtination ,,.

,, Deux tableaux en *moſaïque*, trouvés dans les débris de la ville de Pompeia, atteſtent qu'on avoit coutume de procéder ainſi: ces tableaux étoient incruſtés au milieu d'un pavé de *moſaïque* groſſiere, de maniere qu'ils étoient non ſeulement garnis à l'entour, mais auſſi par-deſſous, de dalles de marbre très-minces. Ces deux morceaux précieux, chacun de deux palmes de hauteur (environ quinze pouces de France), ſont de la main d'un même artiſte, nommé Dioſcoride & natif de Samos, comme le témoigne l'inſcription ſuivante, faite de petites pierres noires:

ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΓΙΗΣΕ.

,, Je me flate qu'on ne ſera pas fâché de voir ici une deſcription de ces *moſaïques* ,,.

,, Le premier tableau fut trouvé à Pompeia le 28 avril 1763. Il préſente trois figures de femmes & une figure d'enfant; les femmes portent des maſques comiques ſur le viſage, & jouent de divers inſtrumens. La premiere figure à droite repréſente une vieille femme, & joue du tambourin; la ſeconde, dont le maſque eſt pareillement d'un âge avancé, frape deux petits baſſins

l'un contre l'autre ; la troiſieme, tournée de profil, eſt aſſiſe & joue de deux flutes, l'enfant joue du chalumeau „.

„ Remarquons que le travail n'en eſt pas ſi extraordinairement petit qu'il ſoit beſoin de ſe ſervir de la loupe pour le bien voir, ainſi qu'on a cherché à le perſuader, tant de bouche que par écrit. Ce travail n'approche même pas, pour la délicateſſe, de celui des colombes ſi connues du feu cardinal Furietti, que l'on voit au Capitole, ainſi que les centaures. La ſeconde *moſaïque* ſe trouvoit, de même que la premiere, placée au milieu d'une *moſaïque* groſſiere en plâtre, & fut entierement découverte en ma préſence, le 8 février 1764 ; de ſorte que nous fûmes, mes deux compagnons de voyage & moi, les premiers qui la virent ſortir des mains des travailleurs. Cette *moſaïque* a un palme romain & dix pouces & demi de hauteur ſur un palme & demi de largeur, en y comprenant le cadre étroit d'albâtre blanc, d'un pouce de large ; & c'eſt avec ce cadre que la *moſaïque* a été inſérée dans le pavé d'une chambre de Portici. Elle eſt du même maître que la premiere, ainſi que nous l'apprend le nom de cet artiſte, ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ, qui ſe trouve placé au haut de cet ouvrage, lequel repréſente auſſi trois figures de femmes, couvertes de maſques comiques, & un jeune garçon „.

„ La premiere figure, à la droite, eſt aſſiſe ſur un tabouret ou ſiége ſans doſſier, qui eſt couvert d'un tapis travaillé en échiquier de trois couleurs, jaune, rouge & couleur de chair, aux bouts duquel pendent à des cordons de longues houpes ; ſur ce tapis eſt placé un couſſin à raies des mêmes couleurs. Cette figure paroît prêter une grande attention au diſcours de celle qui ſe trouve à côté d'elle ; & elles ſemblent ſe preſſer les mains l'une dans l'autre, comme on a coutume de faire dans un moment de grande ſurpriſe ou d'affliction. La ſeconde figure eſt aſſiſe devant une belle table à trois pieds, ſur laquelle eſt une caſſete blanche ; à côté de cette caſſete eſt un cratere ou une coupe ſur un piédouche à griffes de lion ; près de là on voit un rameau de laurier. Cette figure a le corps couvert d'une draperie jaune, & paroît occupée à faire un récit, comme l'indique le mouvement de ſa main. La troiſieme figure, couverte d'un maſque qui repréſente une vieille femme, tient une coupe à la main, & a ſa draperie, qui eſt pareillement jaune, paſſée ſur ſa tête : à côté de cette derniere figure eſt un jeune garçon enveloppé dans un manteau. Au deſſous de ces figures il y a trois raies en forme de degrés, dont celle d'enhaut eſt ornée alternativement de têtes de bœufs écorchées & de néréides à double queue de poiſſon : ſur la raie du milieu il y a des griffons qui tienent un bouclier de forme ronde ; la troiſieme raie offre pour ornement des oves & des rudentures à baguetes verticales, placées alternativement. Ces raies ne ſont que d'une ſeule couleur, & faites dans le goût de ce que nous appelons *camaieu* „.

„ Le temple de la Fortune de Préneſte, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art.* 65.), étoit élevé ſur le penchant de la montagne, le long de laquelle regne maintenant la ville de Paleſtrine, bâtie ſur les débris mêmes du temple, de maniere pourtant que la ville moderne embraſſe moins de terrain que l'ancienne. C'étoit en montant cette colline aſſez rude, qu'on arivoit au temple proprement dit. De diſtance en diſtance on trouvoit ſept terraſſes dont les aires ſpacieuſes repoſent ſur de longs maſſifs de pierres de taille, à l'exception de celui du bas, qui eſt bâti de briques polies, & orné de niches. Sur les aires de toutes ces terraſſes, il y avoit de belles pieces d'eau & de ſuperbes fontaines, qu'on reconoît encore aujourd'hui. La quatrieme étoit le premier périſtyle du temple, dont il reſte encore ſur pied une grande partie de la façade avec des cippes ou des demi-colonnes. La place qui étoit devant forme aujourd'hui le lieu du marché de Paleſtrine. C'étoit dans ce périſtyle qu'on voyoit le pavé de *moſaïque* qui va faire l'objet d'une diſcuſſion. Cette *moſaïque*, enlevée de cet endroit, ſert aujourd'hui de pavé à un veſtibule du château du prince Barberini, appelé *Paleſtrina*. Le temple de la Fortune étoit ſitué ſur la derniere terraſſe, & cet eſpace eſt occupé par le château du poſſeſſeur moderne „.

„ Sylla fit, au raport de Pline, exécuter à Préneſte la premiere *moſaïque* qui ait été faite en Italie : il eſt à préſumer que le grand morceau de ce travail qui s'eſt conſervé date de ce temps. Il eſt certain que ceux qui attribuent cet ouvrage à Hadrien, n'ont pas d'autre raiſon que l'explication conjecturale qu'ils en ont donnée. L'opinion la plus reçue eſt que le ſujet de cette compoſition, repréſente l'arivée d'Alexandre le Grand en Égypte. Mais comme on eſt acoutumé à chercher la vérité des faits dans les ouvrages antiques, on n'a pas trop pu concevoir par quelle raiſon Sylla auroit fait repréſenter cet événement plutôt qu'un autre : d'après cette idée, le ſujet de ce morceau devoit plutôt repréſenter un trait d'hiſtoire relatif à notre dictateur. Cela ſuppoſé, M. l'abbé Barthélemi a cru que le chemin le plus facile pour ariver à une explication raiſonable de cet ouvrage, étoit d'établir qu'il devoit être attribué à Hadrien, & non à Sylla. En partant de ce principe, ce ſavant antiquaire cherche à prouver que la *moſaïque* de Paleſtrine repréſenta le voyage de cet empereur en Égypte „.

„ Mais pourquoi ne ſeroit-ce pas plutôt un ſujet tiré de la fable & emprunté d'Homere ? Cette conjecture acquiert d'autant plus de force, qu'il eſt preſque prouvé que les artiſtes n'ont pas traité d'événemens poſtérieurs au retour d'Ulyſſe à Ithaque : époque qui termine le cercle mythologique. Ne pouroit-on pas dire que l'artiſte a

repréſenté les aventures de Ménélas & d'Hélene en Égypte? Du moins, au moyen de cette conjecture, on peut rendre raiſon de pluſieurs parties du tableau. Ménélas pouvoit être le héros qui boit dans une corne, la figure de femme qui a verſé quelque choſe dans la corne, feroit Polydamna tenant dans ſa main un ſimpulum, vaſe que perſone n'avoit encore pris pour tel ſur ce monument. On pouroit dire qu'elle lui fait boire du vin dans lequel elle a mêlé de cette poudre merveilleuſe nommée Népenthès, poudre qu'Hélene tenoit de Polydamna, & qui avoit la vertu d'aſſoupir le chagrin. Euripide nous apprend qu'Hélene étant à la cour d'Égypte, & voyant que le roi Théoclymenes étoit éperdument amoureux d'elle, conçut le projet de prendre la fuite avec Ménélas. Pour favoriſer ſon évaſion, elle fit courir le bruit de la mort de ſon époux, & dit que puiſqu'il avoit péri ſur mer, il falloit qu'elle lui rendît les derniers honeurs ſur la mer. Elle feignit de vouloir lui faire des obſeques comme dans les funérailles réelles, où l'on portoit le lit du mort, & où l'on pratiquoit d'autres cérémonies. C'eſt ce que paroît ſignifier la longue caiſſe portée comme un cercueil par quatre perſones. La figure de femme qui eſt aſſiſe à terre devant cette proceſſion pouroit être Hélene. Pour faire ces obſeques, Théoclymenes lui avoit donné un vaiſſeau équipé, qu'on voit auſſi près du rivage. Cependant le roi d'Égypte avoit ordoné à ſes ſujets de célébrer d'avance la fête de ſes noces avec Hélene, & de chanter les airs joyeux de l'hyménée, fête qui eſt repréſentée par les figures qui boivent & ſe divertiſſent dans un berceau ouvert. On n'a pas pu déchifer juſqu'ici ce que ſignifie ſur cette *moſaïque* le mot qui eſt ſous ΣΑΥΡΟΣ près d'un lézard, parce que quelques-unes des petites pierres qui compoſent ce nom ont été dérangées : le mot eſt ΠΗΧΥΑΙΟΣ, & forme l'adjectif de ΠΗΧΥΣ, mot qui déſigne la meſure d'un pied & demi : ainſi il faut lire ΣΑΥΡΟΣ ΠΗΧΗΥΑΙΟΣ, un lézard d'un pied & demi, qui eſt juſtement la longueur de cet animal ,,.

,, Du reſte, le travail de ce morceau n'eſt pas des mieux finis. Dans le palais Barberini, à Rome, on voit une autre *moſaïque* plus petite, tirée pareillement d'un pavé de ce temple, mais d'une exécution beaucoup plus délicate. Elle repréſente l'enlévement d'Europe : on voit en haut, ſur le rivage de la mer, les compagnes de la princeſſe ſaiſies de frayeur, & Agénor, le pere d'Europe, accourir d'un air troublé ,,.

On voit au palais Maſſimi de Rome quelques morceaux de *moſaïque* qui repréſentent des courſes de chars, avec les noms des concurrens. On les croit du temps de Marc-Aurele.

À Ravenne on conſerve deux figures en *moſaïque* de Juſtinien & de ſon épouſe Théodora. Elles ſont d'auſſi mauvais goût que les *moſaïques* de Sainte Sophie, édifice bâti par le même empereur.

Les incruſtations de la galerie de Sainte Sophie à Conſtantinople, ſont des *moſaïques* faites la plupart avec des dés de verre qui ſe détachent tous les jours de leur ciment ; mais leur couleur eſt inaltérable. Ces dés de verre ſont de véritables doublets ; car la feuille colorée de différentes manieres eſt couverte d'une piece de verre fort mince, collée par-deſſus ; il n'y a que l'eau bouillante qui puiſſe la détacher. C'eſt un ſecret connu, & que l'on pouroit mettre en pratique ſi les *moſaïques* revenoient à la mode parmi nous. Quoique l'application de ces deux pieces de verre qui renferment la lame colorée ſoit vétilleuſe, elle prouve que l'invention des doublets n'eſt pas nouvele. Les Turcs ont détruit le nez & les ieux des figures que l'on y avoit repréſentées, de même que le viſage des chérubins, placés aux angles du dôme.

On ne ſait à quelle époque raporter la *moſaïque* ſuivante, publiée par Caylus, dans ſes *Recueils d'Antiquité*, *t. III. pl.* 59. Elle repréſente un prêtre de Bacchus, tenant un thyrſe à la main, & recevant les prémices de la vendange, que loi apporte un âne. Le deſſein en eſt lourd, incorrect ; il annonce la décadence des arts & la barbarie naiſſante. Cette *moſaïque*, autrefois poſſédée par Ficoroni, & trouvée à Rome, a été établie ſur une brique. Les exemples de cette diſpoſition de travail ne ſont pas rares. À la réſerve des cubes bleus qui ſont de verre, & des verts qui ſont d'émeraudes communes, les autres ſont de marbre, ou rouge d'Égypte, ou jaûne, que nous appelons *antique*.

,, J'ai vu, dit Caylus, (*Rec. d'Antiq. tome III. pl.* 59. *n.* 1.), quelques ouvrages de *moſaïque* en relief, mais ils ſont rares. Il eſt encore plus difficile d'en trouver de la beauté & de la correction de ce buſte de femme de demi-boſſe. Il joint à la juſteſſe du deſſein & à la convenance des pieces raportées, une faillie & une rondeur ſi juſtes, que je ne crains point d'avancer que ce médaillon, dont la conſervation eſt parfaite, eſt un des plus beaux que l'on puiſſe exécuter en ce genre. Il fait partie des richeſſes que renferme la ſalle des antiques du roi. L'acord & la ſageſſe des couleurs ſont très-bien entendus. Ce buſte repréſente une jeune perſone, que l'on pouroit regarder comme Vénus, à cauſe de la diſpoſition & de l'arangement des cheveux, ſouvent traités de cette maniere dans les monumens antiques ,,.

J'ai comparé ce médaillon avec la tête de la Vénus de Médicis, & j'ai reconu une reſſemblance parfaite. Le grand diametre de ce beau médaillon ovale eſt d'environ deux pieds.

,, On a décrit plus haut, dit Caylus (*Recueil d'Antiquités*, *t. VI. pl.* 86. *n.* 1.), un médaillon qui repréſente une tête travaillée de relief & en *moſaïque*. Les ouvrages de ce genre me paroiſſent

peu communs; mais la ſurpriſe que pluſieurs curieux d'Italie m'ont témoignée ſur le travail de ce monument, m'a prouvé la rareté de ces morceaux, & m'a engagé à faire deſſiner le bas-relief que l'on voit ſous ce numéro. Le mérite & la ſingularité de ce monument ſont encore plus étendus; une figure eotiere, drapée ou non drapée, exige toujours plus de détails qu'une tête; l'exécution & le travail en étant plus compliqués, produiſent avec peine une ſorte de fineſſe & de préciſioo dans le trait & dans le contour, ſur-tout quand la proportion d'une figure eſt auſſi médiocre que celle dont il eſt queſtion ».

» Cette *moſaique* eſt conſervée dans le cabinet du roi: j'ignore par quelle voie elle y eſt parveoue, & par conſéquent le lieu de ſa découverte; mais je ſuis plus fâché d'ignorer le ſujet qu'elle repréſente: l'idée d'une muſe eſt la premiere qui s'offre à l'eſprit; mais aucun détail ne peut confirmer cette opinion, & je ne puis reconoître ſi l'inſtrument ou la fleur que cette femme tient dans une de ſes mains eſt une fleur ou bien un attribut. Cette figure pouroit repréſenter une des divinités du ſecond ordre, qui étoient en ſi grand nombre chez les Romains, qu'il étoit ſans doute impoſſible au même homme de les connoître toutes ſans une étude particuliere. L'ouvrage de ce monument eſt bien conſervé, & l'exécution en eſt belle; je le croirois volontiers de la même main que le buſte ».

La collection d'antiques, dite *de Sainte Geneviève*, renferme une troiſieme *moſaique* en relief. C'eſt un victimaire nu, qui conduit un bélier. Elle joint la beauté du deſſein à l'exactitude des contours. Sa hauteur, égale à peu près à celle de la *moſaique* décrite ci-deſſus, eſt environ d'un pied ſix pouces de largeur.

» Un pavé de *moſaique* conſervé à Lyon, dans l'égliſe d'Aiſnai, offre une particularité bien remarquable: il eſt compoſé de cubes coloriés d'environ ſix lignes, & travaillés à l'ordinaire: il étoit recouvert par deux autres qui, ſelon les apparences, avoient été faits pour réparer le premier dont je parle, dit Caylus (*Rec. d'antiq.* 7. *p.* 273.). En effet, les couleurs appliquées ſur le verre paroiſſent uſées par le frotement des pieds. Cependant cette reiſon ne me paroît pas la ſeule de ſa dégradation. Les cubes de verre qui la compoſent ſont encaſtrés dans une couche de plomb, & ne peuvent par conſéquent avoir jamais eu la ſolidité néceſſaire pour ce genre d'ouvrage. Ce pavé ne peut avoir été établi, ſelon moi, qu'en poſant les cubes ſur un plan exact, & ſur le côté qui devoit être apparent: alors on couloit du plomb fondu ſur ce revers, que l'on diſtinguoit par des carreaux plus ou moins grands, ſelon la chaleur néceſſaire au plomb, & l'on formoit le pavé de ces différens carreaux, également retenus & ſoudés par du plomb. Au reſte, je ne crois pas que cette opération ait jamais été pratiquée en Italie; ſon peu de ſolidité m'empêche de le croire».

» On m'a également apporté de l'ancien bâtiment connu à Toulouſe ſous le nom de la Dorade, & dans lequel les bénédictins, travaillent, des morceaux de *moſaique* beaucoup mieux conſervés & moins groſſiers que ceux d'Aiſnai; & que l'on m'a dit avoir été également encaſtrés dans du plomb. Je n'en ai pas la preuve auſſi conſtante, mais j'ai lieu de croire la vérité de ceux qui m'en ont inſtruit ».

» Une *moſaique* trouvée à Metz en 1755, dit Caylus (*Recueil d'antiq. n.* 2 *&* 3 *pl. XCVIII, t.* 5.), préſente une ſingularité dont aucun antiquaire n'a fait mention, en décrivaot les pavés des anciens. Elle conſiſte dans l'arangement donné à des pots de terre rouge. Ils étoient deſtinés ſans doute à redoubler la force du chant des hymnes & du ſon des inſtrumens dans les ſacrifices: car ils étoient placés dans toute l'étendue de la *moſaique*, à une diſtance égalo & peu conſidérable, & engagés dans la maçonerie qui ſoutenoit le pavé. Ce n'eſt pas tout: ils étoieot poſés en ſens contraire par raport au plan, c'eſt-à-dire, renverſés. Cette poſition paroîr s'oppoſer aux idées naturelles, c'eſt-à-dire, rendre ces vaſes moins ſuſceptibles de la vibration de l'air; cependant il faut préſumer que cette ſituation étoit plus avantageuſe pour le deſſein qu'oo avoir, puiſqu'elle a été pratiquée d'une maniere oppoſée aux ſimples apparences. Après tout, ces déciſions ne dépendent que de l'expérience, & les modernes oot eu juſqu'ici peu d'attention pour ces ſortes de recherches. Non ſeulement les Romains les oot faites, mais ils les ont pratiquées dans leurs théâtres. Ils paroiſſent n'avoir rien négligé pour l'augmentation de la voix & du ſon, dans les bâtimens qui pouvoient en avoir beſoio; & j'avoue que je n'avois point imaginé juſqu'ici qu'on mît dans l'objet de ces recherches les temples dans un deſquels cette *moſaique* a été trouvée ».

L'opinion de Caylus ſur l'uſage des poteries dans l'épaiſſeur des murs paroît erronée, lorſqu'on ſait qu'on en trouve de ſemblables, mais d'un plus grand diametre, dans les reins des voûtes qui portent les gradins du cirque de Caracalla. Il eſt évident qu'on ne les y avoir placées que pour décharger ces reins, & alléger par des vides leur fardeau. La même raiſon en a fait placer ſans doute ſous la *moſaique* de Metz.

Il faut obſerver ſoigneuſement qu'on jugeroit mal du pinceau des anciens, ſi l'on vouloit en juger ſur les *moſaïques* qui nous reſtent d'eux. Il eſt impoſſible d'imiter, avec les pierres & les morceaux de verre dont les anciens ſe ſont ſervis pour peindre en *moſaïque*, toutes les beautés & tous les agrémens que le pinceau d'un habile homme met dans un tableau où il eſt maître de voiler les couleurs. En effet la peinture en mo-

ſaïque a pour défaut principal celui du peu d'union & d'accord dans les teintes, qui ſont aſſujéties à un certain nombre de petits morceaux de verres coloriés. Il ne faut pas eſpérer de pouvoir, avec cet unique ſecours, qui eſt fort borné, exprimer cette prodigieuſe quantité de teintes qu'un peintre trouve ſur ſa palete, & qui lui ſont abſolument néceſſaires pour la perfection de ſon art: encore moins, avec l'aide de ces petits cubes, peut-on faire des paſſages harmonieux. Ainſi la peinture en *moſaïque* a toujours quelque choſe de dur: elle ne produit ſon effet qu'à une diſtance éloignée, & par conſéquent elle n'eſt propre qu'à repréſenter de grands morceaux. On ne connoît point de petits ouvrages de ce genre qui, vus de près, contentent l'œil.

MOSELLE (Canal de la). *Voyez* CANAUX des anciens.

MOSTENE, en Lydie. MOCTHNΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en broze . . . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Fauſtine jeune (*Eckhel*), de Vérus.

MOSTIS, roi de Dalmatie. BAΣIΛEΩΣ. MOΣTIAPΣ.

Ses médailles ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

MOTHON, air de danſe chez les Grecs. On l'exécutoit ſur des flutes.

MOTHONE dans la Meſſénie, MOΘΩ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Domna, de Caracalla, de Géta, de Plautille. . .

MOTS (*Nouvele Diplomatique des Bénédictins*). Les colonnes ou pages commençant par une lettre plus grande que les autres, tandis que les initiales des phraſes & des alinea ne paſſent point celles du texte, nous offrent une indication d'antiquité, qu'on rabaiſſeroit difficilement au ſeptieme ſiecle.

Dans les plus anciens manuſcrits, on ne faiſoit nulle difficulté de porter une fin de *mot* à la ligne ſuivante. Pluſieurs de cette nature affectent ſouvent néanmoins de terminer les *mots* avec les lignes. Pour y réuſſir, on paſſe les bornes preſcrites par des lignes perpendiculaires, on emploie des lettres plus petites, on fait des conjonctions de caracteres, on réunit pluſieurs de ces moyens. Les lettres conjointes n'ont coutume de ſe montrer qu'à la fin des lignes des manuſcrits de la plus haute antiqoité. Moins ils ſont anciens, à compter depuis le ſixieme ſiecle juſqu'au dixieme, plus ces conjonctions ſe répandent dans l'intérieur de la ligne, & s'avancent vers ſon commencement. Indifféremment inſérée au milieu comme à la fin, ſans qu'on y ſoit forcé par un eſpace trop étroit, pour terminer le vers, le verſet, ou quelque *mot* un peu long; c'eſt beaucoup, ſi l'on pouſſe ce ſigne juſqu'au ſixieme ſiecle. Les indices, au reſte, qu'on vient d'accumuler, regardent tous l'écriture onciale. La minuſcule des huitieme & neuvieme ſiecles eſt pleine d'exemples de lettres onciales conjointes à la fin, au milieu, & même au commencement des lignes.

MOTYE, en Sicile, MOTYAION.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

MOUCHES. Les Acarnaniens honoroient les *mouches*, dit Plutarque. Les habitans d'Acceron ne les adoroient pas, mais ils offroient de l'encens au dieu qui les chaſſoit. *Voyez* BELZÉBUT. Les Grecs avoient auſſi leurs dieux chaſſe-mouches. *Voyez* MYIAGRUS. Élien dit que les mouches ſe retirent d'elles-mêmes aux jeux olympiques, & paſſent au delà de l'Alphée, avec les femmes, qui ſe tenoient auſſi de l'autre côté. Il ajoute que, dans le temple d'Apollon qui eſt à Actium, lorſque la fête approche, on immole un bœuf ou un taureau aux *mouches*. Elles s'attachent au ſang de la victime, & dès qu'elles en ſont raſſaſiées, elles ſe retirent; au lieu que les *mouches* de Piſe ou des jeux olympiques ſe retirent d'elles-mêmes ſans cela, & ſemblent marquer la vénération qu'elles ont pour les Dieux. Il y avoit encore un temple à Rome, où les *mouches* n'entroient jamais, ſelon Pline: c'étoit le temple d'Hercule vainqueur. *Voyez* JUPITER-AROMYOS.

Les anciens qui habitoient les pays chauds, étoient fort tourmentés par les *mouches*; & quoiqu'ils s'adreſſaſſent aux dieux pour en être délivrés, ils prenoient auſſi des moyens phyſiques. Le meilleur étoit un chaſſe-mouche. C'eſt encore aujourd'hui chez les Indiens un meuble très-employé; & quelquefois très-orné. On le fait avec une queue de cheval & un manche d'ivoire garni de pierres précieuſes. Ce meuble paroît dans les ſculptures de Perſépolis, où il eſt porté près du principal perſonage, avec un paraſol. Nous voyons dans Martial (3. 82. 10) que les Romains lui avoient ſubſtitué une branche de myrte:

Et æſtuanti tenue ventilat frigus
Supina præſino concubina flabello,
Fugatque muſcas myrtea puer virga.

La crédulité faiſoit ſans doute employer les amuletes par les anciens pour chaſſer les *mouches*. Je le préſume d'après le grand nombre de pierres gravées ſur leſquelles on voit des *mouches*. Dans la ſeule collection de Stoſch, on en trouve une douzaine, dont quelques-unes

ſont armées & combatent les uns contre les autres.

Mouche. Les Romains donnoient ce ſurnom aux paraſites qui dévoroient les mets qu'ils n'avoient point apprêtés.

Mouche-d'airain. *Voyez Musca-Ænea.*

MOUCHOIR. On ne voit dans les monumens antiques aucun *mouchoir*; & les écrivains grecs & latins, avant le Bas Empire, n'en ont fait aucune mention. C'eſt pourquoi Winckelmann (*Hiſt. de l'art. l. IV. c. 5.*) dit que „ les *mouchoirs* n'étoient pas en uſage chez les anciens, du moins chez les Grecs. On voit que les perſones de diſtinction ſe ſervnient de leur manteau pour s'eſſuyer les ieux, comme fit Agathocle, frere d'une reine d'Égypte, dans une aſſemblée du peuple à Alexandrie (*Polyb. l. 15. p. 712.*) „ Arnobe paroît avnir eu en vue un *mouchoir* lorſqu'il dit du muccinium (*2. p. 59.*).... *Indicat in quos habitus veſtis ſtragula facta ſit muccinium.*

Le plus ancien texte où il ſoit fait une mention expreſſe des *mouchoirs*, eſt le ſuivant tiré des gloſes ſur les baſiliques: *Odonaria & odonia ſunt panni longi, qui & oraria vocantur a quibuſdam. Hæc fere qui in palatium ibant ſenatores gerebant, illis utebantur ad emungendum & expuendum.* *Voyez* Orarium.

MOUFETES. *Voyez* Grote.

MOULE. *Voyez* Coquilles.

MOULÉES (Médailles.) } „ Au commen-
MOULES de médailles. } cement de ce ſiecle, il ſe fit à Lyon, dit Caylus (*Recueil des Antiq. I. 286.*), des découvertes d'antiques conſidérables, dont Meneſtrier fait mention dans une lettre inſérée dans les mémoires de Trévoux (*1704. pag. 122.*). Mais elles n'ont été ni deſſinées ni décrites exactement, peut-être même en a-t-on diſſipé la plus grande partie. Quoiqu'on diſe à tout propos, *dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre*, on peut aſſurer que la race des barbares n'eſt pas encore éteinte. Parmi ces reſtes d'antiquité étoient les *moules* de médailles repréſentées ſous ce numéro. Je vais tâcher d'en donner une légere idée „.

„ Si l'on pétrit deux morceaux de terre, ſi on leur donne à chacun la forme d'une tablete aplatie de chaque côté, épaiſſe de quelques lignes & arondie par les bords; ſi l'on applique enſuite ſur l'une & ſur l'autre une piece de monoie, il eſt viſible que chacune de ces tablétes repréſentera en creux ſur une de ſes faces un des deux types que la piece de monoie repréſentoit en relief. Qu'on joigne les deux tablétes, en les lutant par les bords, & en ménageant ſur ces bords rapprochés un trou, une entaille par où quelque matiere fuſible puiſſe s'introduire, on aura un vrai *moule* qu'on fait cuire, & dans lequel on jétera en fonte des monoies en quelque métal que ce ſoit. Dans l'opération que je viens de décrire, chaque tablete n'eſt imprimée que d'un côté; mais ſi ſur l'autre côté on avoit appliqué d'autres pieces de monoie, & qu'on eût fait correſpondre ces nouveaux types gravés en creux à d'autres tabletes également imprimées, on aurnit une ſuite & un rouleau de *moules* liés enſemble, dans leſquels on coulernit à la fois pluſieurs médailles, & tel eſt celui que je décris. C'eſt un cylindre dont la hauteur eſt d'un pouce & demi & la largeur d'environ un demi-pouce. Il n'eſt pas entier, car le côté ſupérieur offre un revers de médaille, qui étoit relatif à une tête imprimée ſur une tablete qui étoit ſéparée du rouleau. Dans l'état où il ſe trouve, il eſt compoſé de huit tabletes, qui forment autant de *moules* entiers qu'on aperçoit de petits trous dans la hauteur du cylindre „.

„ Dès que j'eus ces *moules*, j'eſſavai d'y faire couler de l'étain pour vnir quel en ſeroit l'effet. Quand je le crus ſuffiſament refroidi, je ſéparai tous les *moules* avec une ſcie trés-fine. Mais ils ne me donnerent que des pieces informes, parce que leur capacité ſe trouvoit à demi remplie par de la terre qui s'y étoit introduite. Je nétoyai chaque tablete en particulier. Je les remis chacune en leur place, les lutai de nouveau, & y ayant fait couler de l'étain, j'en retirai ſept médailles bien exprimées. Je répétai ſouvent la même expérience, le ſuccès en fut toujours le même, & j'en conclus que les mêmes *moules* avoient pu ſervir plus d'une fois. Ceux-ci conſervent l'empreinte de quelques médailles déja connues, & ils paroiſſent avoir été fabriqués dans l'intervalle de temps où Caracalla & Géta regnoient enſemble. Ils offrent des médailles de ces princes, de Julia Domna leur mere, & de Julia Mœſa qui y eſt nommée *Auguſte* „.

Vnici ce que Beauvais diſoit généralement des médailles *moulees*: „ Quoique j'aie avancé que toutes les médailles antiques étoient frapées au marteau, & que celles qui ſont *moulees* doivent être regardées comme des pieces fauſſes, fabriquées ſur l'antique ou ſur le modele; je conviens cependant qu'il y a des médailles de bronze antiques qui ont été *moulees*. Je n'entends point parler ici de ces pieces d'un volume fort étendu, qui repréſentent la tête de Rome, & qui ſervoient de poids chez les Romains, ainſi que de celles à peu près d'un poids ſemblable, où on voit les têtes des *Ptolemées*, rois d'Égypte, qui étoient deſtinées au même uſage, & qui n'nt pu être fabriquées qu'à la faveur du *moule*; mais je veux parler des médailles qu'on voit dans tous les cabinets, & qui ont été *moulées*; telles ſont la plupart des médailles de bronze égyptiennes, ou les médaillons de potin de la même fabrique, qu'on a fait ſous les regnes des empereurs. D'autres, qui ſont greques, de la fabriche d'Antioche ou de quelques autres colonies de la Grece, ſont auſſi *moulées*, mais d'un *moule* & d'une fabrique ſi viſiblement antique, qu'il

qu'il eſt impoſſible de la méconnoître. Il eſt vrai qu'un nouveau curieux rejétera ces médailles; mais quand on s'eſt formé uo goût sûr de la fabrique des anciens, elles ne ſont point ſuſpectes „.

„ Je ne connois dans les médailles latines que celles de *Poſthume*, en grand & moyen bronze, parmi leſquelles on en trouve de *moulées*. En effet, la plupart des médailles de ce tyran le ſont viſiblement, mais avec ce goût de l'aotique qui raſſure d'abord un connoiſſeur. On ne manquoit pourtant pas alors d'habiles graveurs dans les Gaules, témoins une bonne partie des médailles de bronze du regna des *Poſthumes*, & principalement celles d'or de *Poſthume* le pere, qui ſont d'uo goût & d'une délieateſſe dignes des plus beaux regnes de l'empire. Il ne faut pas qu'un curieux rejete indiſtinctement toutes les médailles *moulées*, ou celles qui paroiſſent l'avoir été, il eſt bon d'obſerver que la plupart des médailles que l'on trouve dans la terre, ſont couvertes (quelque bien qu'elles ſoient conſervées) d'une rouille épaiſſe qui couvre toute la figure. Les artiſtes qui les achetent, les mettent au feu pour les découvrir, & comme il y a de l'alliage, ſoit dans l'argent, ſoit dans le bronze, comme par exemple de l'étain, il arive que le métal le plus lendre ſe fond & ſe diſſipe en fumée, tandis que l'autre s'échauſe ſimplement ſans s'ébranler; d'où il réſulte que le métal évaporé laiſſe des cavités ur la ſurface de la médaille, ce qui la fait ſoupçoner d'être fondue, quoiqu'elle oe le ſoit pas, & qu'elle o'ait d'autres défauts que d'avoir été miſe au feu pour être nétoyée „.

Les premiers travaux entrepris cette année à Paris (1791) pour fondre les eloches & en former des ſous & des double-ſous, m'ont ſervi à reconoître les procédés employés par les anciens. J'ai profité pour mes recherches des lumieres de l'artiſte habile (M. Dannay) qui a imagioé & établi ces travaux aux Barnabites.

Quoi qu'ait pu dire Beauvais cité plus haut, la plupart des médailles antiques ſont *moulées*, & quelques-unes frapées. Mais on peut aſſurer généralement qu'elles ont toutes été *moulées*, c'eſt-à-dire, les unes *moulées* en flaos deſtinés d'abord à être frapés, & les autres jetées immédiatement dans les *moules* de médailles parfaites.

On a trouvé de petits morceaux d'or du poids d'un *aureus*, ou médaille impériale, fondus ſous la forme de fèves ou de haricots. C'étoient des flans deſtinés à être placés ſous cette forme entre les deux coins, & remplir par la preſſion do marteau les creux de la tête, du type & des lettres. Les caiſſes militaires paroiſſent avoir été compoſées de flans de cetta eſpece que l'on frapoit dans les camps, au moment & en proportioo du beſoin. Cette coojecture eſt fondée; 1°. ſur le grand nombre de ces *fèves* d'or trouvées à la fois près de Cologne & oo d'autres lieux; 2°. ſur les boſſes de ces flans, qui, étant placées dans le milieu, devoient entrer dans les eavités de la tête & du type; 3°. ſur la maniere ſimple & naturele que donne cette conjecture, pour expliquer la promptitude avec laquelle des généraux élus empereurs dans un camp, tels que Marius le tyran, ont vu leurs monoies frapées en moins de trois ou quatre jours. On obſervera ici que les coins étoient de bronze, & qu'ils pouvoient être fondus en moins d'une nuit, ainſi que leurs *moules* formés promptement à l'aide de poinçons de lettres mobiles gravées en relief.

Les premiers eſſais pour la fonte des ſous conſiſtoient en deux câdres remplis de terre à *mouler*, ſur laquelle on imprimoit autant de pieces que les câdres en pouvoient contenir, en s'appliquant l'un ſur l'autre. On établiſſoit un petit vide ou une petite rigole, communiquant d'un *moule* da piece à l'autre, afin de couler toutes les pieces du même rang d'un ſeul jet; ce qui réuſſiſſoit bien. Enſuite, on ſéparoit les pieces, en câſſaot les deux jets de métal qui les réuniſſoient. Comme il ne s'agiſſoit que de monoies de la plus petite valeur & du métal le moins précieux, on négligeoit d'ébarber les traces du jet qui laiſſoit toujours des ſaillies plus ou moins légères. L'inſpection de ces traces du jet m'a rapelé de ſemblables ſaillies, que l'on remarque à pluſieurs médailles de bonze, ſoit de Sicile, ſoit de Syrie, & m'a découvert leur origine que je crois être la même. Quelqoes-unes de ces médailles ont été frapées, ſans que l'on ait cherché à détruire les traces du jet. On y remarque de plus que l'on a eâſſé le jet en le tordant en pluſieurs ſens; ear ces traces ſoot pour la plupart obliques.

Les médailles de bronze trouvées à Nîmes, auxquelles tient un pied de biche, ont été évidemment *moulées* avec cette addition, de même que les médailles portant des bélieres ou anneaux.

Les anciens ont frapé des médailles & médaillons de bronze du plus grand volume, même les énormes médaillons des Ptolémées, quoiqoe Beauvais ait penſé le contraire. Je me ſuis aſſuré de ce fait, en faiſant ehauſer au rouge les flans de bronze, avant que de les placer entre les coins, & l'opération a réuſſi.

Pour finir cet article du *moulage* & du *monoyage* des anciens, oo lira l'article Coin que celui-ci redreſſe en quelques points, l'artiele Bronze & celui du Mouton.

In n'eſt pas queſtion ici du laminoir que les anciens n'ont pas connu, ni du coupoir qui ne peut ſervir ſans le laminoir, ni du balancier, à la place duquel ils employent le marteau, le mouton, & peut-être la preſſe, foible ébauche du balancier.

MOULINS à eau & à vent. „ M. Poinſinet, dans ſa traduction de Pline (*chap.* 56. *note* 6.), prétend que les *moulins* à eao ſont d'une extrême

nouveauté, & les anciens, ajoute-t-il, paroiſſent n'avoir connu que la meule à bras, ou tout au plus celle que des animaux faiſoient tourner. Auſſi paroît-il douter qu'il en ſoit fait mention dans le paſſage ſuivant de Pline: *Major pars Italiæ fluidis utitur pilo, rotis etiam quas aqua verſat obtusr & molat*. Il croit que Pline a voulu dire ſeulement qu'en Italie on a quelquefois recours à la meule, & ſans contre-dit, dit-il, a une petite meule à bras; cependant on voit clairement que Pline parle des *moulins* à eau. Mais ſi M. P. eût ſu qu'ils étoient connus ſous Jules-Céſar, il n'auroit pas trouvé étrange que Pline, qui vivoit plus de 150 ans après cette découverte, en eût parlé. Quoi qu'il en ſoit, voici les preuves de ce que j'avance. Strabon, qui floriſſoit ſous Auguſte, nous apprend qu'on voyoit près de la ville de Cabire & du palais de Mithridate, un *moulin* à eau, & Palmerius, ſur ce paſſage, croit qu'on devoit cette admirable découverte à Mithridate; & Saumaiſe, dit-il, a eu raiſon de dire dans ſes notes ſur Héliogabale de Lampridius (*c.* 24.), que ces machines furent inventées du temps de Cicéron qui vivoit alors. Il paroît aſſez vrai-ſemblable que ces machines furent inventées dans l'Aſie Mineure. C'eſt néanmoins la conſéquence qu'on pouroit tirer du paſſage de Strabon. Pomponius Sabinus dit auſſi qu'ils étoient connus ſous Jules-Céſar, & ce prince étoit contemporain de l'orateur romain. En liſant Lucrece, qui vivoit 75 ans avant J. C., j'ai trouvé qu'il en parloit par comparaiſon dans le vers ſuivant:

Ut fluvios verſare rotas atque hauſtra videmus.

. . . . . .

Il eſt bon de remarquer que Lucrece par ce vers ſemble déſigner deux ſortes de machines également mues par l'eau, & c'eſt au moins ce qu'on peut croire du *hauſtra*, & je crois que c'étoit une eſpece de roue dont parle Vitruve, où autour de ſa circonférence on atachoit des ſeaux, & ces ſortes de roues ſervoient à puiſer de l'eau. Antipater de Theſſalonique a conſacré dans une épigramme greque l'utilité des *moulins* à eau; en voici la traduction . . . . . : Femmes occupées à moudre le blé, ceſſez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à votre aiſe, & laiſſer chanter les oiſeaux dont le gazouillement annonce le retour de l'aurore. Cérès ordone aux nayades de faire ce que faiſoient vos mains. Elles obéiſſent, elles s'élancent juſqu'au haut d'une roue, & font tourner un eſſieu. L'eſſieu, par le moyen des rayons qui l'entourent, fait tourner avec violence la peſanteur des meules creuſes qu'il entraîne. Nous voilà revenus à la vie heureuſe & tranquille de nos premiers peres. Nous apprenons à nous faire des repas & à recueillir ſans peine le fruit des travaux de Cérès . . . . . On voit par cette épigramme & par Vitruve, que les *moulins* à eau des anciens étoient ſemblables aux nôtres. Antipater vivoit ſur la fin du regne de Jules-Céſar, & Vitruve écrivoit ſous Auguſte. Les *moulins* à eau étoient connus en France dès le commencement de la monarchie; il en eſt fait mention dans la loi ſalique . . . . : *Si quis ferramentum de molino aliens furaverit, M. D. CC. denar. qui faciunt XLV. ſol. culpabilis judicetur.*

Une choſe que les anciens n'ont certainement point connue, c'eſt les *moulins* à vent, & cette découverte eſt due aux orientaux; l'uſage en fut apporté en France & en Angleterre vers 1040.

Enfin M. P. manque encore d'exactitude lorſqu'il dit *que la meule étoit d'une invention pour ainſi dire récente à l'égard de Pline*. Cependant je trouve que cette découverte remonte aux temps les plus reculés; car il en eſt parlé dans Job & Moyſe. Chez les Grecs, Myles, fils de Lelex premier roi de Laconie, paſſoit pour avoir inventé les *moulins* à bras. Homere en parle par comparaiſon. C'eſt dans l'inſtant où Ajax ramaſſe une énorme pierre pour lancer à Hector, & elle étoit, dit ce poëte, comme une meule de *moulin*. Plutarque nous a conſervé dans le banquet des ſept ſages une chanſon qu'on chantoit en tournant la meule. En voici la traduction: *Moulez, meule, moulez; car Pittacus qui regne dans l'auguſte Mytilene, aime à moudre*. Pour les Romains, ils n'en connurent l'uſage qu'au retour de l'Aſie, vers 191 ans avant J. C. Mais comme dans le paſſage de Pline, ſur quoi M. P. fait cette remarque, il s'y agit de l'uſage de moudre dans l'Attique, cela eſt par conſéquent bien différent. (*Journal des ſavans*, 1779. *pag.* 504.)

Les *moulins* à vent étoient d'uſage en Hongrie bien avant 718. Heringius dit: *Recenſet tamen & Wiaceslaus Hagec. in Chron. Bohem. quod anno demum Chriſti 718 primum molendinum aquaticum in Bohemia ſit exſtructum: cum antea ſolis molendinis vento agitatis & in montibus vxſtructis uterentur*. D. Mabillon raporte ſur l'an 1105 un acte de Guillaume, comta de Mortain, qui permet à Vital, abbé de Savigni, d'établir des *moulins* à vent dans les diocèſes de Bayeux, d'Evreux & de Coutances (*Annal. benedict. t. V. p.* 474.). Ainſi les *moulins* à vent ne vienent point des pays orientaux, du temps des Croiſades, comme on le dit plus haut. D'ailleurs, les voyageurs aſſurent n'en avoir jamais vu en Égypte, en Perſe, ou en Arabie.

MOULIN, nom donné au laminoir par ſes inventeurs. Les anciens ne paroiſſent pas l'avoir connu; cependant nous en donnons ici la deſcription, parce que ſa connoiſſance complétera l'art du monoyage.

Le *moulin* eſt une machine qui ſert à la fabrication des monoies, pour préparer les lames ou bandes de métal, & les rendre d'une épaiſſeur & d'une dureté convenable, avant que d'ê-

tre marquées. Cette machine eſt moderne ; elle n'a paru en France que vers l'année 1638. On a cru alors qu'elle étoit l'invention de Briot ou de Varin, fameux graveurs, qui ont fait les premiers la foote des louis d'or & d'argent; mais il eſt certain qu'elle eſt venue d'Allemagne, où elle étoit en uſage long-temps auparavant, comme le prouve Fréhérus par un témoignage tiré *ex herculeo Stephani Pyghii campenſis*, *p.* 232, où il la décrit ainſi : „ C'étoit un *moulin* dont la roue tournoit par le moyen de l'eau. Il avoit pluſieurs roues dentées, comme celles des horloges, qui faiſoient mouvoir deux cylindres d'acier, entre leſquels on faiſoit paſſer les lames ou bandes de la monoie, pour les diſpoſer ſuivant l'épaiſſeur qu'on leur vouloit donner „. A cette imitation, Briot & Varen firent au Louvre une forte machine de charpente en forme d'un grand travail de maréchal, qui faiſoit tourner de ſemblables cylindres d'acier, & parce qu'on les faiſoit tourner par le moyen d'une jument qu'on enfermoit au milieu de la machine, cela lui fit auſſi donner le nom de *jument*; on l'appele maintenant. *laminoir*. Ducange dit avec raiſon que la monoie au *moulin* a été établie en France par édit donné à Blois le 27 janvier 1550, & que ce fut dans la maiſon de Bains, où eſt aujourd'hui la place Dauphine ; mais, ſous Henri III, on ſupprima comme trop diſpendieuſe la fabrication au *moulin*, & l'on rétablit la fabrication au marteau.

MOUNO (Deo). On lit dans une inſcription publiée par Muratori (*Theſ. inſcrip. duatrib. col.* 59. *tom. I.*), ces mots que l'on ne peut expliquer. *Mounus* ſeroit-il mis pour μόνῳ, *ſolus*, & auroit-on voulu mettre : Au ſeul Dieu ?

MOURANS. Les anciens recueilloient avec ſoin les dernieres paroles des *mourans*. Ils croyoient que leurs âmes ſe trouvant dégagées à demi des liens terreſtres, voyoient déja l'avenir à découvert. C'eſt pourquoi les hiſtoriens raportent ſi ſouvent les deroieres paroles des hommes célebres.

Lorſque les *mourans* vouloient déclarer leurs dernieres volontés, ils remettoient leur anneau à celui qu'ils déſignoient pour leur héritier. Ils s'adreſſoient à leurs amis, & leur recomandoient la vengeance de leur mort, s'ils ne la croyoient pas naturele. C'eſt ce que fit le malheureux Germanicus, *mourant* empoiſoné par l'ordre de Tibere; & ſes amis lui ſerrant la main droite, jurerent de mourir tous plutôt que de ne le pas venger. (*Tacit. Annal.* 2. 71. 8.)

La tendreſſe & l'amitié portoient les anciens juſqu'à appliquer leur bouche ſur celle des *mourans*, pour recueillir leur dernier ſoupir. Cicéron le dit expreſſément des meres (*Verr.* 5. 45.) : *Matres miſerè permoliebantur ad oſtium carceris, ab extremo complexu liberorum excluſæ, quæ nihil aliud orabant, niſi ut filiorum extremum ſpiritum excipere ſibi liceret.*

Virgile, en parlant d'Anne, ſœur de Didon, dit (4. 684.) :

..... *Extremus ſi quis ſuper halitus errat,*
Ore legam.

Les hommes donnoient auſſi aux *mourans* cetet grande preuva d'atachement. On lit dans Albinovanus (*Conſol. ad Liviam*, *n.* 157.) :

Soſpite te ſaltem moriar, Nero! Tu mea condas
Lumina, & excipiat hanc animam ore pio.

Les *mourans* s'occupoient de leur paſſage ſur les ſombres bords, & ils cherchoient par dea libationa faites avec leur dernier breuvage, à ſe rendre favorable Mercure conducteur des âmes : Valere Maxime raconte qu'une romaine buvant une coupe empoiſonée, s'aquita de ce dernier devoir (2. 6.) : *Poculum, in quo venenum temperatum erat, conſtanti dextera arripuit. Tum defuſis Mercurio delibamentis, & invocato numine ejus, ut ſe placido ſtinere in meliorem ſedis inferna deduceret partem, cupide hauſtu traxit mortiferam potionem.*

MOURRE. *Voyez* MICARE.

MOUSTACHE, μύσταξ dans Plutarque, & *criſta* chez les latins, barbe placée ſur la levre ſupérieure.

Les anciens repréſentoient ſur leurs monumens les barbares avec une *mouſtache*, & Winckelmann s'eſt ſervi de ce caractera pour reconoître un ſoldat barbare dans le groupe de la villa Lodoviſi, appelé ſi improprement *Ario* & *Petus*.

Les Bretons du temps de Céſar (*Bell. gal. l. V. c.* 14.) ſe raſoient le menton, & conſervoient une ſimple *mouſtache* : *Capillos ac barbam radere præter caput & labrum ſuperius.*

Les Goths & les Francs ne portoient qu'une *mouſtache*, appelée par Plutarque μύσταξ, & *criſta* par les latins. Clodion ordona aux Francs de laiſſer croître leur *barbe* & leurs cheveux, pour les diſtinguer des Romains.

MOUTH, nom que les anciens Eſpagnols donnoient à Pluton ou à la Mort, à qui ils rendoient un culte particulier à Cadis.

MOUTON. Il eſt très-vrai-ſemblable que les anciens employoient une machine plus forte que le marteau pour fraper les médaillons & les maſſes énormes de métal qu'Élagabale deſtinoit pour faire des largeſſes. On penſe bien que nous ne voulons pas parler du balancier, dont l'inventeur, françois à jamais célebre, vivoit ſous Louis XIII. Nous croyons qu'ils ſe ſervoient d'un *mouton* ſemblable à celui qui eſt employé par les boutoniers & par les ouvriers en acier. Cette machine étoit emploiée en France dans les hôtels des monoies, ſous Henri II, ſous ſes trois fils, ſous Henri IV & ſous Louis XIII, juſqu'en 1640. La virole ſervoit alors, avant l'ingénieuſe

machine de Caſtaing, à former des lettres ſur la tranche des pieds forts. Cette piece, qui enveloppe & aſſujétit le flaon & les coins, étoit inconnue aux anciens, comme M. l'abbé Barthélemy (*Mém. de l'acad. des Inſcript. t. XXIV. p.* 44.) l'a démontré, d'après les bords de leurs médailles, toujours défectueux. On voit des pieds forts qui ont juſqu'à ſix lignes d'épaiſſeur & ſeize de diametre. Ils atteſtent la force du *mouton*, & nous font concevoir la maniere dont les anciens s'y ſont pris pour fraper les beaux médaillons grecs & les pieces de largeſſe.

L'impoſſibilité où ils étoient de les fraper habituélement au marteau ſuffiroit ſeule pour leur faire attribuer l'uſage du *mouton*. Nous allons cependant montrer de plus qu'ils conoiſſoient cette puiſſante machine; ils l'employoient pour enfoncer les pilotis. Vitruve parlant d'un terrain ſur lequel on veut établir des fondations, dit que s'il n'eſt pas ſolide, oo l'affermira en y chaſſant des pilotis à l'aide du *mouton*, *ſolidanda fiſtucationibus*. Il parle encore de cette maniere de fonder, dans un autre eodroit. Céſar en fait auſſi mention dans ſes Commentaires. Il eſt certain que les anciens diſtinguoient deux eſpeces de *moutons*, car ils connoiſſoient auſſi la hie des paveurs. Ces machines, qu'ils voyoieot tous les jours dans les mains de leura eſclaves, leur offroient un moyen ſimple & expéditif pour fraper les fortes monoies qui auroient réſiſté aux coups de marteau. Toutes les circonſtances ſont donc conjecturer qu'ils le faiſirent, & qu'il a produit ces chefs-d'œuvre de l'art, qui ſont l'ornement des cabinets. Peut-être employoient-ils auſſi à cet uſage une preſſe à vis, telle qu'on la voit dans les preſſoirs de vendange, ſur la médaille de Trajan-Dece, frapée à Boſtra en Arabie; ſur une médaille de Sévere-Alexandre (*Pellerin, Peuples. tome III. page* 155.), & ſur une troiſieme, que Vaillant a cru être de Tyr, & frapée pour Gallien. Cette preſſe auroit été une ébauche du balancier.

De pareilles machinea, dira-t-on, devoient pulvériſer des coins de bronze. Il eſt facile de répondre à cette objection, en remettant ſous les ieux le coin romain, que nous avons décrit à l'article Coin. Il ne porte aucune empreinte de coup, & n'a aucune trace de percuſſion, quoiqu'il ſoit très-uſé par le travail. Les Romains ont donc ſu l'employer long-temps ſans le fatiguer, & cela par un moyen fort ſimple: ils ſe ſervoient probablement d'une maſſe de fer ou de cuivre durci par un fort alliage d'étain, ou enfin de quelque ſubſtance plus dure que le bronze ordinaire. Cette maſſe étoit creuſée pour recevoir & ſerrer le coin, comme la machine appelée *mandrin* par les touroeurs. Elle le recouvroit de tous les côtés, excepté celui de l'empreinte, & offroit au *mouton* une forte réſiſtance. Ce n'eſt point ici une ſuppoſition gratuite. De légeres traces de preſſion, imprimées ſur les côtés du coin, près de ſa baſe, nous ont fait naître cette idée ſi ſimple & ſi naturele, que Caylus (*Rec. d'Antiq. t. I. p.* 284.) avoit eue avant nous. On n'auroit pas pu faire uſage du mandrin en frapant avec le marteau, parce que le coup de cet inſtrument, beaucoup moins énergique que le *mouton*, auroit trop perdu de ſa force ſi elle avoit été tranſmiſe au coin à travers un corps inermédiaire.

MOUTONS. *Voyez* Bélier.

MUCCINIUM, dérivé de *muccus*, mucoſité du oez.

Arnobe (*2. p.* 59.) a probablement déſigné par ce mot un mouchoir, lorſqu'il a dit ..... *Judicet, in quas habitus veſtis ſtragula facta ſit muccinium*.

MTKHΣ, champignon. Ce mot qui a été rendu par celui de *fungus* ou de *champignon*, ſignifie une partie de l'épée ou du fourean des Grecs, mal déterminée. Les uns entendent mal-à-propos par-la le *pommeau* de l'épée, & en derivent le nom de *Mycene*, ville que Perſée bâtit dans l'endroit où il avoit perdu & retrouvé le pommeau de la ſiene. Mais Hérodote (*Liv. IIIe. c.* 64.) parlant de la mort de Cambyſe, dit que ce roi montant à cheval, ſe fit à la cuiſſe une bleſſure qui le conduiſit au tombeau. Elle fut occaſionée par la chute de la pointe (*μύκης*) du foureau qui renfermoit ſon épée. Celle-ci étaot à nu par le bout lui perça la cuiſſe. Le nom de *champignon* conviendroit auſſi bien à cette partie du fourean qui étoit large & arrondie. Car on doit obſerver ſoigneuſement que l'épée des anciens (*paraxonium*) alloit en s'élargiſſant par la pointe, qui étoit très-obtuſe. On conçoit difficilement comment la garde d'une épée peut perdre ſon pommeau, & moins encore comment cette garde peut percer la cuiſſe de celui qui la porte, ſur-tout ſi Cambyſe ſuivoit l'uſage des anciens Grecs, qui plaçoient leurs épées ſous le bras, immédiatement ſur les côtés.

MVCIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRRR. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont CORDVS, SCAEVLA.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MUCIANUS, ſurnom de la famille LICINIA.

MUETE, divinité romaine. *Voyez* MUTA.

MUGE, *mugil*, poiſſon de la claſſe des abdominaux. La premiere nageoire du dos a cinq rayons forts & épineux. Entre les ieux & les coins de la gueule ſont placés de chaque côté deux oſſelets hériſſés d'aſpérité.

Je ne parle ici de ce poiſſon & des aſpérités dont il eſt garni, que pour faire connoître le ſupplice deſtiné chez les Romains aux hommes ſurpris en adultere. On leur inféroit avec force

un *muge* dans le fondement, ou une rave, *raphanus*, à cauſe de *muge*, ou tous les deux l'un après l'autre.

Catulle (15. 19.) dit :

Quem attractis pedibus, patente porta,
Percurrent raphanique, mugilesque.

Le ſcoliaſte de Juvénal, expliquant le 317e. vers de la ſatyre X,

. . . . . *Quoſdam mœchos & mugilis intrat* ;

dit : *Piſcis grandis capitis, poſtremis exilis, qui in podicem mœchorum deprehenſorum ſolebat immitti.*

MUGILIANI PAPILII, famille de Rome, laquelle obtint trois conſulats, autant de tribunats militaires, & une cenſure. Le dernier, qui fut deux fois tribun militaire, en 335 & 337, fut tué dans le ſac de Rome par un Gaulois à qui il avoit donné un coup de ſon bâton d'ivoire, parce que celui-ci avoit eu la hardieſſe de ſaiſir ſa barbe, le voyant poſé comme une ſtatue ſur ſa chaiſe curule.

MULCIBER, ſurnom de Vulcain, que Feſtus dérive de l'art de ramolir le fer : *Mulciber Vulcanus a mulcendo ſcilicet ferro dictus eſt ; mulcere enim mollire, ſive lenire eſt.* C'eſt par la même raiſon qu'il eſt appelé *ductor ferreus* dans les priapées (*XXXII.* 13.) :

Ductor ferreus inſularis, aque
Laterna videor fricare cornu.

Donat dérive le ſurnom *Mulciber* de *mulcare*, ſynonyme de *multare*, immoler, tuer. *Mulcavit*, dit-il ſur un vers de la 2e. ſcène du premier acte des Adelphes, *mutilavit, maceravit, mollivit atque diſſolvit, unde Mulciber.*

MULET & MULE. Ces animaux que le luxe rendit précieux, devinrent plus chers à Rome que les chevaux, que les maiſons mêmes, ſi l'on s'en raporte à martial (3. 62. 6.) :

Quod pluris mula eſt, quam domus, empta tibi.

Les Romains en firent uſage pour leurs chars ; & comme les dames s'en ſervoient indiſtinctement, il y eut ſous Élagabale un ſénatus-conſulte qui régla le rang de celles qui pouroient ſe ſervir de *mules*, & de celles qui ſe ſerviroient d'un âne : *Qua aſino veheretur, qua carpento mulari* (*Lamprid c.* 4.).

Les anciens voulant les diſtinguer des chevaux, leur coupoient les crins (*Catalect. Virgil. p.* 95.). Ils les féroient. Voyez-en les preuves au mot FÉRER.

MULET de centurie, *mulus centuriatus*. C'étoit un *mulet* commun à toute une centurie, qui portoit les bagages des ſoldats dont elle étoit compoſée (*Vopiſc. Aurelian. c.* 7.).

MULET-poiſſon. Le *mullus* des Romains étoit un rouget. *Voyez* ROUGET.

MULLEUS. *Voyez* CHAUSSURE.

Feſtus dit : *Mulleos genus calceorum ajunt eſſe, quibus reges Albanorum primi uſi ſunt . . . . . Mulleos deinde patricii uſi ſunt.* C'étoit la chauſſure que portoient les rois d'Albe. Romulus la prit ; les rois ſes ſucceſſeurs s'en ſervirent auſſi. Elle fut à l'uſage des magiſtrats curules dans les jours ſolemnels. Jules-Céſar porta le *mulleus*. Il étoit de cuir rouge ; il couvroit le pied & la moitié de la jambe ; le bout en étoit recourbé en deſſus, ce qui le fit appeler auſſi *calceus uncinatus*. Les empereurs grecs y firent broder l'aigle en or & en perles. Les femmes prirent les *mulleus*, & les courtiſanes ſe chauſſerent auſſi de la même maniere.

MULLUS. *Voyez* ROUGET ; car le *mullus* en étoit un.

MULOT. Il faut que ces animaux aient fait autrefois de furieux dégâts à Ténédos, puiſque Strabon parle d'un des temples de cette île, dédié par cette raiſon à Apollon Sminthien. Qui croiroit qu'Apollon eût reçu ce ſurnom à l'occaſion des *mulots* ? On les a pourtant repréſentés ſur des médailles de l'île, & l'on ſait que les Crétois, les Troyens, les Éoliens les appeloient ὀμίνθους. Élien raporte qu'ils faiſoient de ſi grands ravages dans les champs des Troyens & des Éoliens, qu'on eut recours à l'oracle de Delphes ; la réponſe porta qu'ils en ſeroient délivrés, s'ils ſacrifioient à Apollon Sminthien.

Nous avons deux médailles de Ténédos, ſur leſquelles les *mulots* ſont gravés ; l'une a la tête radiée d'Apollon, avec un *mulot*, & le revers repréſente la hache à double tranchant ; l'autre médaille eſt à deux têtes adoſſées, le revers montre la même hache élevée, & deux *mulots* au bas du manche. Strabon ajoute qu'on avoit ſculpté un *mulot* auprès de la ſtatue d'Apollon, qui étoit dans le temple de Cryſa, pour expliquer la raiſon du ſurnom de Sminthien, qu'on lui avoit donné, & que même cet ouvrage étoit de la main de Scopas, ce ſculpteur de Paros ſi célebre dans l'hiſtoire (D. J.).

MULSA, hydromel, miel délayé dans l'eau & fermenté.

MULSUM, miel délayé dans le vin, boiſſon par laquelle les Romains commençoient les repas (*Horat. Sat.* II. 4. 25.) :

. . . . . *Vacuis committere venis*
Nil niſi lene decet. Leni præcordia mulſo
Prolueris melius.

Cette liqueur étoit fort agréable pour les Romains, & ils en faiſoient le même uſage que nous faiſons des liqueurs fortes. Les généraux triomphans en donnoient aux ſoldats qui de-

volent former la pompe du triomphe (*Plaut. Bacch. IV. 9. 149.*):

Sed, ſpectatores, vos nunc ne miremini,
Quod non triumpho; pervulgatum eſt, nihil moror.
Verumtamen accipientur mulſo milites.

MULTICIUM, tunique légere & fort précieuſe, fait d'abord de la laine la plus fine, & enſuite d'une eſpece de gaze dont la chaîne étoit de lin & la trame de ſoie (*ſubſericea*). Les femmes riches commencerent à en porter à Rome ſous les empereurs. Les hommes les imiterent ſous Aurélien; car Vopiſque dit (*Aurel. c. 12.*) *Tunicas multicias virules decem.*

Un ſcholiaſte de Juvénal (*Satyr. II. 77.*) dit qu'elles étoient de laine: *Multicia genus eſt veſtis lanea ſubtili arte contexta. Dicta multicia, quod ſit multa, & inenarrabili arte expreſſa, qua ſolummodo uti licitum erat innuptis puellis & viduis matronis.* Cependant Saumaiſe (*in Vopiſcum*) aſſure d'après des raprochemens heureux, que les *multicia* étoient faites d'une étoſe dans lequelle il entroit de la ſoie, ce qui put ariver vers le temps d'Alex. Sévere, où la ſoie, quoique payée au poids de l'or, fut en uſage à Rome.

MULTIMAMMIA, ſurnom de la Diane d'Épheſe, au raport de S. Jérôme; il ſignifie *à pluſieurs mamelles*. En effet, c'eſt principalement par cette quantité de mamelles que la Diane d'Épheſe eſt diſtinguée des autres Dianes. Voyez la raiſon de cet attribut au mot DIANE d'Épheſe.

MUMIE. *Voyez* MOMIE qui ſe dit plus communément.

MUMMIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

MUNATIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en or.
RRR. en argent.
O. en bronze.

Le ſurnom de cette famille eſt PLANCUS.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MUNDUS, jeune chevalier romain, étant devenu amoureux de Pauline, dame romaine, après avoir employé inutilement tous les moyens de la rendre ſenſible, s'aviſa, dit l'hiſtorien Joſephe (*Au liv. 18 de ſes Antiquités*), de gâgner les miniſtres d'Anubis, qui firent ſavoir à Pauline que le dieu déſiroit qu'elle vînt paſſer la nuit dans ſon temple, parce qu'il étoit amoureux d'elle. La jeune dame, ſe croyant fort honorée de l'amour d'une divinité, les crut, ainſi que ſon mari, qui la conduiſit lui-même au temple, dès le même ſoir. Quelques jours après, l'imprudent chevalier, ayant rencontré Pauline, oſa ſe vanter d'avoir eu ſes faveurs mal-gré elle, & lui découvrit ſon ſtratagême. Pauline, au déſeſpoir de ſe voir ainſi abuſée par les miniſtres de la religion, alla ſe jeter aux pieds de Tibere pour lui demander juſtice. L'empereur la lui rendit prompte & bonne; car il fit brûler tous les miniſtres d'Anubis, & traîner la ſtatue du dieu dans le Tybre. Pour le chevalier, il ſe contenta de l'exiler.

MUNDUS. *Voyez* MONDE.

MUNDUS patens. *Voyez* MONDE ouvert.

MUNDUS Muliebris. *Voyez* TOILETE.

MUNERA (*Adlectus ad*), officier choiſi pour inſpecter les combats de gladiateurs donnés au peuple par les empereurs, & appelés *munera*.

MUNERARIUS, } celui qui donnoit le ſpectacle de gladiateurs qui étoit appelé *munus*, devoir, parce qu'il ſe donnoit d'abord en l'honneur des morts, & que c'étoit une eſpece de devoir qu'on leur rendoit. On l'appeloit auſſi *editor* & *dominus*; & pendant tout le temps du ſpectacle, quoiqu'il ne fût qu'un ſimple particulier, il avoit droit de porter les marques de la magiſtrature.

MUNICIPES, habitans des villes municipales, c'eſt-à-dire, auxquelles on avoit acordé le droit de bourgeoiſie romaine. Ils étoient appelés *municipes*, parce qu'ils ne jouiſſoient de leurs priviléges que par une conceſſion de la république. Ils avoient donc le droit de vivre ſelon les loix & les coutumes particulieres de leur pays, & avoient de plus part aux dignités de Rome, de même que les colonies, & par conſéquent au gouvernement de la république. C'étoit un effet de la politique romaine, d'acorder la qualité d'alliés aux nations étrangeres, & de s'atacher les peuples d'Italie par le titre de bourgeoiſie romaine: *Nunquam enim*, dit Cicéron (*pro Balbo c. 13.*), *intermiſſa eſt communicatio civitatis*: moyen que les Romains regardoient comme très-efficace pour gâgner les cœurs des peuples, & accroître leur empire. Ainſi, quand ils avoient éprouvé la bonne volonté d'une nation à leur égard, ils lui acordoient le droit de cité; mais non pas à toutes de la même maniere. Ils le donnoient à quelques-unes avec la liberté des ſuffrages, & à d'autres ſans ce privilége. Ceux qui acquéroient le droit dans toute ſon étendue étoient appelés *municipes*, & les autres *cærites*. Cette différence ſubſiſta juſqu'à la guerre marſique; alors preſque toute l'Italie acquit le droit dans ſon entier, & ſes habitans devinrent *municipes*, citoyens romains, donnerent leur ſuffrage, & parvinrent aux magiſtratures. C'eſt en conſéquence de cet arangement que les Curius, les Coruncanius, les Porcius, les Pompeius, les Marius, les Tullius, & d'autres familles ſorties des villes municipales, furent revêtues des plus grandes charges de la république. On ne les appeloit cependant pas *ingenui*, & ils n'obtenoient ce titre qu'en venant s'établir à Rome. Mais en reſtant dans leur ville, ils jouiſſoient de tous les droits de citoyens

romains, à cela près que, n'etant point inſérés dans les curies, qui ne ſubſiſtoient que dans la ville, ils ne pouvoient aſſiſter aux comices par curies; dans leſquels, au reſte, on ne traitoit que des aſaires de peu de conſéquence.

Paulus diſtingue trois ſortes de *municipes*: 1°. les hommes qui venoient demeurer à Rome, & qui, ſans être citoyens romains, pouvoient pourtant exercer de certains offices conjointement avec les citoyens romains; mais ils n'avoient ni le droit de donner leur ſuffrage, ni les qualités requiſes pour être revêtus des charges de la magiſtrature. Tels étoient d'abord les peuples de Fondi, de Formies, de Cumes, d'Acerra, de Lavinium, de Tuſculum, qui quelques années après devinrent citoyens romains.

2°. Ceux dont toute la nation avoit été unie au peuple romain, comme les habitans d'Aricie, les Cérites, ceux d'Agnani.

3°. Ceux qui étoient parvenus à la bourgeoiſie romaine à condition qu'ils conſervaroient le droit propre & particulier de leur ville, comme étoient les citoyens de Tibur, de Préneſte, de Piſe, d'Arpinum, de Nole, de Bologne, de Plaiſance, de Sutrium & de Lucques.

Quoique l'expoſition de cet ancien auteur ne ſoit pas fort claire en quelques points, nous ne laiſons pas d'y voir que les *municipes* ne ſe faiſoient pas par-tout aux mêmes conditions ni avec les mêmes circonſtances. De là nous devons inférer que ce nom de *municipes* a eu des ſignifications différentes, ſelon les temps & les lieux. Or c'eſt à ce ſujet qu'Aulugelle nous a conſervé quelques remarques qui répandent un grand jour ſur cette matiere. Inſenſiblement tous les *municipes* devinrent égaux pour le droit de ſuffrage. Enfin cet uſage même changea de nouveau. Les *municipes*, amoureux de leur liberté, aimerent mieux ſe gouverner par leurs propres loix que par celles des Romains.

MUNICIPE, *MUNICIPIUM*, } ville qui avoit obtenu le droit de bourgeoiſie romaine par conceſſion de la république; ce qui lui donnoit les mêmes privilèges dont jouiſſoient les colonies, leſquelles avoient par leur origine le droit de cité. Les *municipes* avoient de plus le droit de vivre ſelon les loix & les uſages particuliers de leur pays; elles avoient des décurions municipaux, formant dans chaque ville un petit ſénat qui dans la ſuite, à l'imitation de Rome, eut deux magiſtrats qui lui tenoient lieu de conſuls, & en faiſoient les fonctions: on les nommoit duumvirs, par raport au nombre de deux; ils étoient élus par les décurions, & pris de leurs corps. On nommoit en latin ces décurions *honorati municipiorum ſenatores*. Il falloit avoir vingt-cinq ans, & au moins la valeur de trois mille livres de rente, pour parvenir à cette charge. Ils rendoient des ſentences que l'on nommoit *decreta decurionum*; ils avoient inſpection ſur tout ce qui concernoit le bien de leur ville & les revenus de la république. Les *municipes*, ainſi que les colonies, avoient auſſi leurs cenſeurs, qui faiſoient le cens comme à Rome, recevant de ceux de cette ville la forme de leur cens, & leur rendant compte de leur conduite.

MUNIFICES. C'étoit le nom que l'on donnoit aux ſoldats qui, n'ayant aucune exemption, étoient à toutes mains, & non ſeulement faiſoient le ſervice militaire, mais auſſi portoient dans le camp l'eau, le bois, & rempliſſoient d'autres bas offices: *Reliqui munifices appellantur*, dit Végece, *quia, munera facere cogunur*.

MUNICHUS. *Voyez MUNITUS*.

MUNITUS étoit fils d'Acamas & de Laodice. Plutarque le nomme *Munichus*, mais c'eſt une faute; tous les auteurs le nomment conſtament *Munitus*. Son pere, après la priſe de Troye, l'emmena en Thrace, où il mourut d'une morſure de ſerpent. *Voyez* ACAMAS.

MUNUS, préſent. Quand on alloit brûler un corps, les amis du défunt qui avoient ſuivi la pompe funebre, jetoient dans le bûcher les habits; les armes & les autres choſes que le défunt avoit le plus aimées; quelquefois même de l'or & de l'argent, & c'eſt ce qu'on appeloit les préſens. La loi des douze tables défendit cet uſage. Cependant, aux funérailles de Jules-Céſar, les ſoldats jeterent leurs armes ſur ſon bûcher pour lui faire honeur, & Suétone les appele en cet endroit des préſens: *Præferentibus munera, quia ſuffecturus dies non videbatur, præceptum eſt ut, omiſſo ordine, quibus quiſque vellet ornamentis urbis portaret in campum*.

MUNUS NUPTIALE, le préſent des noces. Le lendemain du mariage, jour où l'on donnoit le feſtin appelé *repotia*, les amis & les parens des deux époux leur envoyoient des préſens avec beaucoup de ſolemnité. Le marche commençoit par un jeune garçon vêtu de blanc, qui portoit un flambeau allumé, & étoit ſuivi d'une femme tenant une corbeille dans laquelle étoient les préſens ou bijoux & meubles d'uſage.

MUNYCHIA, ſurnom de Diane, parce qu'elle avoit un temple illuſtre dans le port d'Athênes nommé *Munychie*, & parce qu'on y célébroit en ſon honeur les fêtes dites *Munychies*. Les Athéniens donnerent le nom d'un des ports de leur ville au bourg voiſin, à un de leur mois, à une divinité, à des fêtes ſolemneles qu'on lui avoit conſacrées, & à un de ſes temples qui ſervoic d'aſyle aux débiteurs.

MUNYCHIE, *Munychia* ou *Munychius portus*, l'un des trois ports d'Athênes. Ce port, préſentement abandoné, avoit un bourg de même nom enfermé par de longues murailles, qui s'étendoient juſqu'au Pirée. On voit encore aſſez près des côtes de la mer des ruines de voûtes, de colonnes, de murailles, & des reſtes de fondemens d'un temple: c'étoit peut-être celui de Diane que l'hiſtoire a tant célébré, & qui ſervoit d'aſyle à ceux qu'on pourſuivoit pour dettes. Les deux

autres fameux ports de l'Attique étoient le Pirée & Phalere. *Voyez* PHALERE & PIRÉE. (*D. J.*)

MUNYCHIES, Μουνχία, fête annuele qu'on célébroit à Athênes, dans le port du même nom, le ſeizieme du mois munychion, en l'honeur de Diane *Munychia*.

MUNYCHION, Μουνχιών, le dixieme mois de l'année athéniene; il contenoit vingt-neuf jours, & répondoit, ſelon Potter & Giraldi, à la fin de notre mois de mars & au commencement de notre mois d'avril. On l'appeloit *munychion*, parce que pendant ce mois on célébroit à Athênes, en l'honeur de Diane, les fêtes nommées *Munychies*.

MUR. *Voyez* MURAILLE.

MURÆNA, lamproie. (*Voyez* ce mot.) Ce fut le ſurnom de la famille LICINIA; & il lui vint du ſoin ridicule & minutieux que prirent des lamproies quelques-uns de ſes membres.

MURÆNA, collier d'or ainſi nommé à cauſe de ſa reſſemblance avec une lamproie qui mord ſa queue. (*Iſidor.* 19. 31.)

MUR, MURAILLE. } M. Paw (*Recherches ſur les Égyptiens*. *t.* 2. *p.* 79.) dit:

„ Les Égyptiens paroiſſent être le premier de tous les peuples qui ait cru qu'on pouvoit fortifier un pays comme on fortifie des citadelles: car il faut regarder le grand rempart de l'Égypte comme beaucoup plus ancien que le rempart de la Médie, dont nous indiquerons la poſition dans l'inſtant „.

„ Séſoſtris, dont on fait ſi mal-à-propos un conquérant, tâcha de mettre un peu ſon royaume en état de défenſe, en élevant une *muraille* qui alloit, par une ligne oblique, depuis la ville du ſoleil, ſituée hors du Delta, juſqu'à Péluſe, par un trajet de quinze cents ſtades de la petite meſure, & qui étant évalués comme ils doivent l'être, ſont préciſément trente lieues de 2500 toiſes chacune. Ce prétendu héros vouloit principalement empêcher les paſteurs de l'Arabie de sentrer en Égypte, d'où on les avoit chaſſés, parce que leurs excès y étoient parvenus à un degré inſoutenable: & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Arabes Bédouins, qui campent aujourd'hui inſolemment ſur les ruines d'Alexandrie, ont conſervé parmi eux la tradition de cette longue *muraille*, laquelle renfermoit tous les défauts imagioables, car elle aboutiſſoit, comme on vient de le dire, à Péluſe (*Diodor. Bibl. l. I c.* 57.). Il eût été plus court, pour bien fermer l'Égypte, de bâtir une *muraille* depuis Péluſe juſqu'à la ville des héros; & j'avois d'abord cru que le texte de Diodoreavoit été altéré & qu'il falloit y lire Η'ρωοπολι au lieu d'Η'λιόπολι; mais d'autres conſidérations ne permettent point d'adopter cette leçon. Ainſi il ne s'agiſſoit que de s'emparer de cette ville pour rendre inutiles tous les travaux de Séſoſtris, qu'on laiſſoit à gauche; & on remontoit enſuite le Nil ſans obſtacle, comme le fit Cambyſe, & comme le fit encore Alexandre „.

„ Ce grand *mur* de l'Égypte a diſparu ſans qu'on ſache comment; mais il y a de l'apparence qu'on le raſa lors de la conquête des Perſans; car il n'exiſtoit déja plus ſous Artaxexe-Memnon, c'eſt-à-dire, en un temps où les Égyptiens, ſoutenus par les troupes auxiliaires de Lacédémone ou d'Athênes, firent un dernier éfort pour briſer leurs chaînes, qu'ils ne briſerent point. Alors le Pharaon Neftanebe retrancha de nouveau par des *murailles* tout le bord du Nil le long du bras Péluſiaque; & Chabrias, qui commandoit ſous lui les Grecs, couvrit une ſeconde fois les avenues de Péluſe d'un boulevard qu'on nommoit le *Charax Chabriæ* (*Corn. Nep. in Vit. Chabriæ*. *Strabo geogr. l.* 17.). Mais il ne reſte non plus de veſtige de ces ouvrages que de ceux de Séſoſtris; on ne les retrouve que dans l'hiſtoire & dans la carte qu'on a dreſſée, afin d'en donner au lecteur une notion préciſe „.

M. de Maillet prétend qu'on découvre dans l'Heptanomide quelques pans d'un autre rempart conſtruit par les Égyptiens, & qui doit avoir eu plus de vingt-quatre pieds d'épaiſſeur (*Deſcription de l'Égypte*, *p.* 321); mais l'exiſtence en a été inconnue à tous les auteurs „.

„ On a ſoutenu que cette idée de fermer un pays par des *murailles*, étoit due aux Égyptiens; il faut démontrer ici que cette idée eſt venue à toutes les ancienes nations policées qui ont eu dans leur voiſinage des barbares ou des nomades, qui ne cultivant pas la terre, ſont le fléau de tous ceux qui la cultivent. Car la vie nomade excite tellement au brigandage, qu'il n'y a preſque pas de différence entre le terme de nomade & le terme de voleur, parce que dans cette vie le droit des gens peche ſingulierement „.

„ Un grand *mur*, aſſez bien imaginé ſi l'on n'en conſidere que la poſition, eſt celui qui fermoit la vallée entre le Libao & l'Anti-Liban pour arrêter les Arabes Scénites. Cet ouvrage avoit été prodigieuſement fortifié; mais il n'exiſtoit déja plus au temps de Pline, qui en parle comme d'un monument dont on conſervoit ſeulement la mémoire; mais on peut voir une deſcription plus détaillée dans Diodore de Sicile (*Plin. l. V. c.* 20... *Diodor. l. XIV. c.* 22) „.

„ On ſera ſurpris que des Juifs aient auſſi entrepris de bâtir une *muraille* longue de cent cinquante ſtades, & déployée depuis la ville de Joppé juſqu'à la ville d'Antipatris (*Joſeph. Ant. judai. l. XIII. c.* 23.). Ce rempart fut comme tous les autres, d'abord renverſé; & les Juifs qui prétendoient le défendre contre Antiochus, y ont été défaits „.

„ En allant de Joppé toujours le long des côtes de la Méditerranée, on rencontroit le grand *mur* qui

qui environoit toute la province de Pamphylie & une partie de la Piſidie. Des voyageurs faiſant vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle, le trajet d'Anthalie à Smirne, découvrirent les débris de cet immenſe boulevard (*Spon. Miſcell. erudit. antiquitat. ſectio VI. in-folio.*), dont aucun auteur ancien n'a parlé; tellement qu'on ne ſait ni par qui, ni quand il a été conſtruit; mais il n'y a pas de doute qu'il n'ait été deſtiné à défendre la Pamphylie contre les habitans de l'Iſaurie, qu'il a toujours été difficile d'acoutumer au repos. Leurs montagnes étoient fort arides, & ils cultivoient mal, aimant mieux entreprendre des courſes par-tout où il y avoit quelqu'eſpoir de pouvoir piller. On les appeloit les voleurs par excellence. Les Romains les châtierent plus d'une fois; mais ils redevinrent formidables ſous le regne de Valens & ſous celui de ſes ſucceſſeurs: de ſorte que, ſans entrer dans de plus grands détails à cet égard, on peut regarder le rempart de la Pamphylie comme un ouvrage du Bas Empire, & nous en indiquerons d'autres qui répondent à la même époque „.

„ En paſſant de là dans le centre de l'Aſie, on trouvoit la grande *muraille* de la Médie, alongée à peu près du Tigre à l'Euphrate. Xénophon, le ſeul hiſtorien qui ait parlé de cet ouvrage comme l'ayant vu, au moins dans ſa partie orientale, en fixe la longueur à vint parſangues (*Expedit. des Dix-mille, l. 2*), meſure qu'on ne peut guere acorder avec celle de Lucius Ampélius (*de Mirabilibus, c. 9.*). Les trente milles romains qu'Ampélius donne à la *muraille* de la Médie ne ſont que dix parſangues. Ainſi il faut corriger ſon texte, & lire *ſoixante milles*, qui ſont les vingt parſangues de Xénophon à trente toiſes près. Mais ce qu'il y a d'impardonable dans Ampélius, c'eſt d'avoir placé ce rempart au rang des ſept merveilles du monde: il étoit élevé à la vérité de cent pieds grecs, & en avoit au moins vingt d'épaiſſeur; & malgré tout cela, ce n'étoit pas une merveille du monde; comme on l'avoit cimenté avec du bitume, on pouvoit auſſi par le moyen du bitume l'entamer, en y appliquant des gâteaux alumés, pour calciner les endroits qu'on ſe propoſoit d'ouvrir. Artaxerxe, dans la vue de prévenir de tels accidens, avoit fait tirer en avant de larges foſſés dans leſquels le Tigre dérivoit; tellement que, pour protéger un ouvrage très-foible, il en avoit entrepris un autre qui n'étoit pas plus fort „.

„ On voit clairement que ces prodigieuſes fortifications, dont il n'eſt reſté aucune ruine ſur la face de la terre, avoient été faites dans le deſſein d'aſſurer Babylone & la partie méridionale de la Babylonie contre les invaſions d'un peuple qui habitoit les confins de l'Arménie & de la Méſopotamie; & ce peuple ne peut jamais avoir été fort nombreux, car il occupoit des montagnes auſſi ſtériles que celles de l'Iſaurie; & je crois que les Sarchlis qu'on trouve vers le Senjar en ſont un reſte „.

„ Comme c'étoit la folie des Grecs & des Romains d'attribuer à Sémiramis toutes les conſtructions qu'ils rencontroient au delà de l'Euphrate, ils n'ont pas manqué de lui attribuer auſſi le *mur* de la Médie. Mais ſi cela étoit bien vrai, il s'enſuivroit que les Aſſyriens, qui tremblojent alors devant une petite nation ſauvage, n'étoient point en état de faire trembler l'Aſie à leur tour en la couvrant d'armées innombrables. Mais ſouvenons-nous toujours que cette hiſtoire des Aſſyriens & de Sémiramis n'a été écrite que par des philoſophes „.

„ Avant que de parvenir au Van-ly de la Chine, on trouvoit jadis à l'orient de la mer Caſpiene deux *murs*, qui ont fait partie de la chaîne de retranchemens dont on a environé preſque toute cette prodigieuſe portion du globe que nous appellons la Tartarie, comme les anciens l'appeloient la Scythie; & quoique cette dénomination ſoit fort impropre, il n'eſt guerre poſſible d'en trouver une plus commode pour déſigner une foule de nations preſque toutes nomades ou ambulantes „.

„ Parmi les déſerts de l'Hyrcanie, qui ſont ſâbloneux, il y a un canton privilégié d'une extrême beauté, & qu'on connoît dans la géographie ſous le nom de Margiane. Alexandre en fut ſi charmé, qu'il réſolut d'y fonder une ville; mais ce projet, qui n'eut pas lieu de ſon vivant, fut repris par Antiochus, fils de Seleucus Nicator, qui s'aperçut bien que toutes les terres qu'on y défricheroit ſeroient ravagées par les Scythes, ſi on ne les arrêtoit d'une maniere ou d'une autre: là-deſſus il ſe détermina à enveloper toute la Margiane d'une *muraille* de quinze cents ſtades, qu'on ne ſauroit évaluer à moins de quarante-cinq lieues; & c'étoit par conſéquent un ouvrage qui n'a point dû échaper à nos recherches (*Strabo geograph. l. XI.*). Quand on ſait que cette ville, fondée par Antiochus, a été depuis pillée, ſacagée & brûlée plus d'une fois par les Tartares, alors il eſt ſuperflu d'obſerver que ce boulevard de la Margiane rentre dans le cas de tous les autres par ſon inutilité la plus complete „.

„ Sous le quarante-deuxieme degré de latitude nord a exiſté le grand mur de l'Ilak; déployé depuis le mont Shabaleg juſqu'à l'extrémité de la vallée d'Alshash, diſtance qui peut être de vingt grandes lieues. Pour peu qu'on ait quelque notion du local, il eſt aiſé de voir que cet ouvrage avoit été entrepris contre les voleurs de Turkeſtan, dans la vue d'aſſurer la ville de Toncat & ſes environs, qui, lorſqu'ils étoient cultivés au quatorzieme ſiecle, formoient un grand jardin entre-coupé de mille canaux. La nature, dit Abulféda, n'eſt nulle part au monde plus belle que dans cet endroit tout couvert de ver-

dure, de fleurs & de fruits. (*Locorum omnium quæ Deus creavit, amœniſſimus*, dit le traducteur d'Abulféda, *Deſcript. Choraſ. Mawaralnahra*. p. 51. *in*-4.) Mais le voiſinage des Tartares errans a dû diminuer beaucoup ces agrémens de Tonkat, dont les environs ſont preſque convertis aujourd'hui en un déſert. Quelques autres villes conſidérables de la Mawar-al-ennar, comme Samarcand & Bochara, ont eu auſſi d'immenſes enceintes *murées*, qui envelopoient tout leur territoire & tous leurs champs labourés à pluſieurs lieues à la ronde; car c'eſt principalement les champs labourés qu'il importoit d'y préſerver contre des peuples paſteurs qui croient avoir le droit de fourager par-tout: & cette prévention eſt fondée ſur leurs maximes, ſuivant leſquelles ils ne reconoiſſent pas la propriété qui réſulte de la poſſeſſion des terres„.

„ Le nombre des provinces fortifiées par des *murailles* dans l'ancienne Europe a auſſi été très-grand; & ſi l'on n'y a pas vu des ouvrages comparables à ceux de l'Aſie par leur étendue, on peut au moins les leur comparer par leur inutilité. D'abord, des colonies athéniennes, envoyées dans la Cherſoneſe de Thrace ſous la conduite de Miltiades, enfermerent l'iſthme par un *mur* que les Grecs nommoient le *macron teichos*. (*Herodot. l. VI.... Plin. l. IV. c. XI.*) Il alloit depuis Pactie juſqu'à Cardie; & dans le Périple de Scylax, la diſtance entre ces deux villes eſt indiquée de quarante ſtades. Il paroît que cette conſtruction fut bientôt percée, enſuite réparée & augmentée encore de deux bras, dont il n'exiſte plus de veſtiges„.

„ Après tous les travaux dont il eſt tant parlé dans les auteurs de l'antiquité pour ouvrir l'iſthme de Corinthe, on ſe détermina enfin à le fermer; mais celui qui le ferma le mieux fut Manuel Paléologue: il y fit conſtruire un *mur* très-épais, auquel les Grecs croyoient que le ſalut de leur pays étoit ataché. Et cela eût été vrai comme ils le croyoient, s'ils y avoient témoigné plus de bravoure, & fait de meilleures diſpoſitions: mais cette *muraille*, derriere laquelle ils ſe cacherent, les empêcha de combatre, enſuite elle les empêcha de fuir. Les Turcs ne firent jamais plus de priſoniers en un jour, qu'au jour qu'ils forcerent la *muraille* de la Morée, que les Vénitiens ont relevée: ce qui a une ſeconde fois donné aux Muſulmans la peine de la raſer. Car, s'il importoit beaucoup aux Vénitiens que l'iſthme de Corinthe fût fermé, il importoit bien davantage aux Muſulmans qu'il fût ouvert„.

„ Il faut maintenant indiquer le troiſieme *macron teichos*, ou le long *mur* d'Anaſtaſe, placé à neuf ou dix lieues en avant de Conſtantinople. Zonare aſſure qu'il commençoit à Sélembrye (*Annal. in Anaſt. Dicor.*); mais les débris qui en reſtent, & qui en indiquent mieux la direction, prouvent qu'il commençoit un peu au delà d'Héraclée, & qu'il aboutiſſoit à Dercon; de façon qu'il occupoit tout l'eſpace qu'il y a de la Propontide au Pont-Euxin, eſpace qu'on évalue à quatre cent vingt ſtades. Un auteur eccléſiaſtique nommé Évagre inſinue que derriere ce boulevard on avoit creuſé un canal par lequel les navires paſſoient au travers du continent de la Propontide dans le Pont-Euxin: mais on ne ſauroit faire aucun fond ſur le témoignage de cet auteur. Conſtantinople, dit-il, qui avoit toujours été ſituée dans une péninſule, ſe trouva alors dans une île (*Evagr. l. III. c. 38. Suidas Niceph. l. XXXIX. c. 16.*). N'eſt-il point honteux qu'il ait fallu bâtir un tel rempart ſi près de la capitale de l'empire d'Orient pour arrêter la cavalerie des Bulgares, celle des Thraces & celle des Scythes! Mais Anaſtaſe n'avoit lui-même aucune cavalerie en état de ſe préſenter devant l'ennemi; tellement que pour conſerver ſa capitale, il ſe vit dans la néceſſité de ſe dépouiller de tous ſes états en Europe; car ce qu'il poſſédoit en Europe, ſe réduiſoit réellement au peu de terrain compris entre le grand *mur* & l'enceinte de Conſtantinople; ce qui formoit à peine une ſeigneurie. Au delà tout étoit à la diſcrétion des barbares, qui avoient ouvert depuis long-temps les gorges du mont Hémus, murées ſous Valens, & qui ouvrirent bientôt auſſi le *macron teichos*, que les Turcs ne trouverent plus en venant aſſiéger Conſtantinople„.

„ En vain ſouhaiteroit-on de pouvoir donner quelques éclairciſſemens ſur un quatrieme *macron teichos*, plus grand encore que celui d'Anaſtaſe, & dont on trouve des veſtiges dans la Bulgarie, aux environs d'une ville connue ſous le nom de *Dryſta*. Tout ce qu'on peut en dire, c'eſt que la conſtruction décele l'ouvrage d'un empereur grec, qui oppoſa encore inutilement cette digue aux inondations des barbares. Il ne faut pas s'étoner au reſte que nous ſoyons aujourd'hui ſi peu inſtruits ſur un monument caché dans une région preſque ſauvage; car nous n'en ſavons pas davantage ſur la *muraille* du Valais, dont il exiſte de grands reſtes entre le Rhône & le Burgberg: on ignore ſi elle a été élevée à l'imitation du rempart que fit faire Céſar pour arrêter les Suiſſes, qu'il n'arrêta cependant point, ou ſi elle eſt antérieure aux temps même de Céſar, ce que je ne ſaurois me perſuader„.

„ Il regne auſſi beaucoup de confuſion dans tout ce qu'on a écrit touchant les ouvrages entrepris & exécutés par des empereurs romains dans la Grande-Bretagne, & les auteurs mêmes de ce pays ſont difficiles à concilier; mais on tâchera d'aplanir toutes ces difficultés en quelques mots. Agricola, qui connoiſſoient bien la Bretagne, étoit d'avis que pour s'y maintenir il falloit conſerver le détroit entre la riviere de *Clyd*

& le *Firth of Forth*. Cependant Hadrien, au lieu de choiſir ce terrain, large ſeulement de 32 milles, en choiſit un autre, large de 80, & il faut obſerver que ſur les voies militaires de cette île le mille eſt évalué à 420 pieds plus que ſur les voies du contioent : cela engagea alors les Romains à faire un *vallum* ou un rempart de pieux & de gazon une fois plus long qu'il n'auroit dû l'être. Ce rempart de l'empereur Hadrien ne réſiſta pas : l'empereur Antonin-Pie en fit faire un autre, qui fut encore bientôt renverſé. L'empereur Sévere en fit faire un troiſieme, qui fut encore renverſé. Enfin ſous Valentinien III, Aetius ſe mit dans l'eſprit que tous ces ouvrages avoient péché par leur conſtruction, de ſorte qu'il fit élever en Angleterre une véritable *muraille*, épaiſſe de vingt pieds ; mais ce qui prouve qu'Artius s'étoit prodigieuſement trompé, c'eſt que ſon rempart réſiſta moins que les autres ; car il n'étoit achevé que depuis cinq ans lorſqu'on le força à Gramſdick, & enſuite on le força par-tout. Buchanan aſſure que ce ne fut que de ſon temps qu'on en retrouva les ruines, qui ont au moins ſervi à quelque choſe, puiſqu'elles ont ſervi à bâtir des maiſons. (*Buch. lib. IV. in Rege* 27 ... *Polydor. Virgil. lib. I. Hiſt.*)„.

„ On voit par ces faits, & par d'autres circonſtances qui y ont raport, que c'eſt au regne d'Hadrien qu'il faut faire remonter l'origine de la puiſſance des barbares. La maniere dont on ſe fortifioit contr'eux, leur apprenoit le ſecret de leurs forces ; car plus les Romains retranchoient les limites de l'empire, & plus la diſcipline militaire dégénéroit parmi eux ; & je crois qu'elle a dégénéré dans tous les pays qu'on a tâché de fermer par des *murailles*, ſans même excepter la Chioe„.

„ On ne fut pas en état, comme nous l'avons fait voir, de défendre un ſeul de tous les remparts de la Bretagne, qu'Agricola avoit fit tenir ſous le joug par la ſeule diſpoſition de ſes poſtes & de ſes cantonemens. Au reſte, tout ceci n'eſt pas comparable à ce que les Romains ont fait dans la haute Allemagne, où ils avoient une eſpece de *Van-ly*, rempli d'autant de défauts que celui de la Chine, & auſſi difficile à défendre que celui de la Chine. Une carte de la Germanie ancienne, dreſſée par M. d'Anville, le fait commencer vis-à-vis d'Ober-Weſel, y repréſente de grands interſtices, & en aſſigne la principale force dans l'endroit où étoient les travaux de Valentinien, ſur le bas-Necker. Mais cet arangement n'eſt point tel qu'on puiſſe l'adopter ; car il s'agit certainement d'une ligne non interrompue, & également fortifiée dans toute ſon étendue. M. Hanſelmann, qui a très-bien décrit ce monument dans un ouvrage allemand, dit que la tradition conſtante du pays en raporte l'origine au regne d'Hadrien, & la continuation aux empereurs ſuivans. En effet, la derniere branche, qui alloit vers le Danube, y avoit été ajoutée par Probus ; & les médailles de ce prince, qu'on y a découvertes, en ſont foi. (*Voyez Dederlein Vorſtellung des altem Ramiſchem Valli und Landwehr*, III. Abſch. On peut conſulter auſſi l'ouvrage de M. Hanſelmann, dont le but eſt de rechercher juſqu'où les Romains ont pénétré dans la Souabe & la haute Allemagne)„.

„ Ce rempart s'élevoit ſur la rive du Rhin, vis-à-vis de Bingen, où les Romains ont eu, dès le temps d'Auguſte, un camp retranché ; de-là il s'étendoit dans le comté de Solms, où il formoit un grand coude pour pouvoir ſe replier ſur le Mein. Enſuite il s'enfonçoit dans la forêt d'Otton ou l'Odenwald, traverſoit le comté de Holach, touchoit au Necker, s'élevoit de là juſqu'à Hall en Souabe, & venoit par Eicſtadt & Weiſſenbourg ſe terminer à Pfeurring dans le territoire de Ratisbone ; de ſorte qu'il n'exiſtoit point de paſſage entre le Rhin & le Danube, toute cette immenſe étendue de pays ayant été fermée par la même bariere. Il paroît, par les ruines qu'on en déterre, que des citadelles entieres y avoient été enclavées, & qu'on en avoit fortement muré toutes les tours„.

„ La cauſe des ſingulités que décrivoit cet ouvrage nous eſt bien connue : les Romains étoient alliés de la maniere la plus étroite avec quelques nations tranſrhénanes, comme les *Mattiaques*, de façon qu'ils furent obligés d'enveloper auſſi le territoire de ces alliés-là ; mais quand même on eût conduit ce rempart par le chemin le plus court, & avec toute la régularité poſſible, il n'en auroit point été pour cela plus propre à remplir l'objet qu'on ſe propoſoit, & qui étoit de contenir les *Cattes* & toutes les peuplades germaniques, qu'on nommoit *ambulantes*, c'eſt-à-dire, celles qui n'ayant pas de patrie, en cherchoient toujours une dans le monde entier, qui marchoient avec leurs troupeaux, comme les Tartares, & ſe batoient comme eux, en paſſant avec une facilité étonante de l'état de berger à l'état de ſoldat. Il y a eu dès la plus haute antiquité, dans la Germanie, de ces hordes plus inquietes que les autres, & qui erroient toujours, ou qui ſe tranſplantoient ſouvent. Les peuplades ſédentaires ne trouverent d'abord contre ces aſſauts imprévus d'autre remede que de faire autour d'elles une vaſte ſolitude ; & cette méthode, encore adoptée du temps de Jules-Céſar, eût à jamais entretenu la barbarie. Mais depuis, les Germains s'étant procuré de meilleurs inſtrumens de fer pour abatre le bois & creuſer la terre, ſe fortifierent les uns contre les autres par des ouvrages qu'ils appeloient *landwehr*, & dont ils paroiſſent avoir pris l'idée dans la Gaule, où on en découvre les premieres traces, quoiqu'en général ce ſoit-là la pratique de toutes les nations qui veulent quitter la vie ſauvage ou la vie paſtorale, pour entreprendre de cultiver réguliérement la terre dans des con-

trées où leurs voiſins ne la cultivent pas encore „.

„ Il ſuffira *ici* d'avoir indiqué un rempart ou un *vallum romanum*, alongé depuis Vidin juſqu'au petit Waradin, & quelques autres ouvrages dans le même goût, mais conſtruits par les Goths; car de tous les barbares qui parurent alors les Goths inclinoient le plus à ſe policer. Ce qui, dans le nord de l'Europe, mérite quelque conſidération, c'eſt le *danewerk* élevé par les Normands, lorſqu'ils commencerent à ſe faire connoître ſous le nom de *Danois*. Pour n'être pas inquiétés dans la Juthie par les Saxons, ils tâcherent de la fermer en la couvrant d'une terraſſe conduite juſqu'au bord de la mer Baltique, & c'eſt ſur cette digue même que Waldemar le Grand fit depuis bâtir une *muraille*, qui eſt moins ruinée de nos jours que l'on auroit dû s'y attendre „.

MURAILLES (Longues). C'étoient celles qui embraſſoient tout le Pirée, & le joignoient à Athènes; on les nommoit μακρὰ τεῖχη. Elles étoient longues de 40 ſtades, qui ſont cinq mille pas, hautes de 40 coudées, & ſi larges, que deux chariots y pouvoient paſſer de front. On n'avoit employé à leur conſtruction que de groſſes pierres de taille jointes enſemble avec du fer & du plomb fondu. Ce fut Cimon qui en jeta les fondemens, au raport de Plutarque, & Périclès les fit achever.

MURAILLES des villes. Romulus établit une loi par laquelle les *murailles* des villes étoient un objet ſacré, un objet de culte; & c'eſt pour cela, dit Plutarque (*Quæſt. Roman.* 27.), que ce roi tua ſon frere qui avoit profané la ſainteté des *murs* de Rome. *Voyez* POMERIUM.

Néron revenant vainqueur des jeux de la Grece, fit abatre une partie des *murailles* de Rome, afin d'y entrer par la brêche, comme le pratiquoient dans leur patrie les vainqueurs des jeux publics de Grece.

De ſimples particuliers relevoient quelquefois à leurs frais les *murs* ou une partie des *murs* d'une ville, & l'on annonçoit cette munificence par des inſcriptions. En voici une trouvée à Carthagene:

C N. CORNELIUS. L. F.
GAL. CINNA. I L. VIR
MURUM. LONG. P. CII
EX D. D. F. F. I. Q. P.

Cneius Cornelius, Lucii filius, Gal. Cinna duumvir murum longum pedes CII ex decreto decurionum fieri fecit, idemque probavit. (*Nicol. de figlis vet.* c. 30.)

MURALE, épithete que les Romains donnoient à la courone dont ils honoroient ceux qui les premiers avoient ſauté ſur les murs des ennemis. C'étoit un cercle d'or crénelé, qui repréſentoit les créneaux d'une muraille. Sur les monumens, les divinités & les génies tutélaires d'un pays portent des courones tourelées ou crénelées. Les figures de femmes que l'on voit ſur les médailles pour repréſenter des villes, des provinces ou des royaumes, ſont auſſi repréſentées avec la courone *murale*.

MURCI. On appeloit ainſi ceux qui, dans la crainte d'être obligés de porter les armes, ſe coupoient le pouce, *pollicem*, uſage qui paroît être l'étymologie du mot de poltron ou *pollice truncо*, dans la langue françoiſe. Quand ils étoient ainſi mutilés, ils ne pouvoient plus manier l'épée, & par-là étoient exempts du ſervice. On les appela *murcos*, par alluſion à la déeſſe *Murcia*, divinité de la pareſſe & de l'oiſiveté: *Nec eorum aliquando quiſquam*, dit Ammien Marcellin, *ut in Italia, munus martium pertimeſcens, pollicem ſibi præcidit, quos jocalitet murcos appellant* (*XV.* 12.).

MURCIA, déeſſe de la pareſſe, qui avoit un temple à Rome ſur le mont Aventin. C'étoit la divinité favorite du beau ſexe, au raport de Plutarque. Mais je crois qu'il confond cette divinité avec Vénus ſurnomée *Murtia*.

MURCUS, ſurnom de la famille STATIA.

MURENA, ſurnom des familles LICINIA & TERENTIA.

MUREX ferreus. *Voyez* CHAUSSE-TRAPE.

MUREX, coquillage qui ſervoit à faire la couleur pourpre par le moyen d'une liqueur renfermée dans ſon corps. Pline dit qu'on s'éforçoit de le prendre vivant, parce qu'il perdoit ce ſuc avec la vie: *Vivos capere contendunt, quia cum vita ſua ſuccum illum evomunt*. *Voyez* POURPRE.

MURGANTIA, dans le Samnium. MTPΓANTIA en caracteres étruſques.

Pellerin à publié une médaille de bronze autonome avec cette légende.

MURIA, eau dans laquelle on avoit diſſous du ſel marin. Les Romains en ſervoient ſur leurs tables, pour la mêler avec les mets, comme nous faiſons du ſel ſervi dans les ſalieres. Ils plongeoient dans la *muria* les poiſſons & les viandes qu'ils vouloient conſerver. On les appeloit alors *muriatica* (*Plaut. Poen.* 1. 2. 32.).

Ils appeloient *muria dura* une eau ſaturée de ſel marin, au point de n'en pouvoir plus diſſoudre. Columelle (*XII.* 6.) enſeigne le moyen d'obtenir la *muria dura*. Elle ſervoit pour leſſiver les olives.

Les médecins faiſoient un grand uſage de la *muria* pour laver les plaies, pour prévenir la gangrene, &c.

La *muria* la plus recherchée étoit celle d'Antibes, de Thurium (*Plin.* 31. 8.) & de la Dalmatie. On la faiſoit avec le ſang & les autres liqueurs qui s'écouloient des thons après leur mort. On la mêloit au *garum* pour le rendre plus fluide, & en faire un aſſaiſonement parfait, appelé *fauſſe-noire*.

Pollux (*VI.* 19.) & Athénée (*X.*) racontent qu'on propoſoit des énigmes, *gryphos*, dans les repas, que l'on donnoit un plat de viandes à celui qui les devinoit; mais que ceux qui ne les expliquoient pas, étoient condamnés à mêler de la *muria* dans leur boiſſon, & à en avaler une coupe ſans prendre haleine.

MURIATICA. Voyez MURIA.

MURIER. *Voyez* THISSÉ.

MURILEGULI, pêcheurs employés à recueillir les *murex* dont on tiroit la pourpre.

MURINES, *MURINITES*, } vin dans lequel on faiſoit diſſoudre de la myrrhe. Les romains prirent des Grecs ce goût bizâre, & les courtiſanes lui attribuerent une vertu excitative qui la leur faiſoit rechercher. *Murrhinum mihi adſit*, dit une d'elles dans un ancien comique, *quo virilibus armis occurram fortiuſcula*.

MURRHINS (Vaſes), *MURRHATA*, *MURRHINA*, dérivés de *MURRA*, pierre avec laquelle on les croyoit fabriqués. Parmi les riches dépouilles que Pompée, vainqueur de Mithridate & maître d'une partie de l'Aſie, fit voir à Rome, lorſqu'il obtint le triomphe, entre une infinité de bijoux de toute eſpece, de pierres précieuſes, & d'ouvrages ineſtimables où l'art le diſputoit à la nature, on admira pour la premiere fois pluſieurs de ces beaux *vaſes* appelés *vaſa murrhina*. C'étoit une nouveauté pour les Romains, une nouveauté de matiere fragile, & qu'on leur préſentoit comme une choſe auſſi rare qu'elle étoit parfaite; on en voulut à tout prix.

On vit un ancien conſul y conſumer tout ſon patrimoine, acheter un ſeul de ces vaſes 70 talens, qui font plus de 150 mille livres de notre monoie, & boire, tout briſé qu'il étoit, ſur ſes bords, avec la même ſatisfaction, & peut-être encore plus de délices, que quand il étoit entier. Mais Néron, & Pétrone le miniſtre de ſes plaiſirs, allerent bientôt au delà, & l'on n'oſe écrire les ſommes qu'ils y dépenſerent, on craint de n'être pas cru. Une pareille folie étoit digne d'un empereur, qui, après avoir raſſemblé autant qu'il avoit pu de *vaſes* de cette eſpece, & en avoir enrichi le théâtre ſur lequel il oſoit faire à la vue de toute la capitale, le perſonage d'acteur, ne rougiſſoit point de recueillir juſqu'aux débris de ces vaſes, de leur préparer un tombeau, & de les y placer, à la honte du ſiecle, avec le même appareil que s'il ſe fût agi de rendre un honneur ſemblable aux cendres d'Alexandre.

Il en coûta à Pétrone pour acquérir un baſſin, *trullum murrhinum*, 300 talens, qui réduits à leur moindre valeur font la ſomme de 720 mille livres; & Néron en dépenſa autant pour un vaſe à deux anſes de la même matiere.

Pline, qui s'eſt attaché à décrire l'auguſte cérémonie du triomphe de Pompée, d'après les actes mêmes qu'il avoit eus en communication, nous parle de *vaſes* faits avec de l'or & avec les pierres les plus précieuſes, qui ornerent ce triomphe, & qui étoient en grande abondance. C'étoient les *vaſes* de Mithridate, mais cet écrivain ne tarde pas à nous avertir que ce fut en cette occaſion qu'on vit paroître les premiers *vaſes murrhins*, *vaſes* qui furent reçus avec une admiration mêlée, ſi on peut le dire, de reſpect juſque-là que Pompée crut qu'il étoit de ſon devoir d'en conſacrer au moins ſix dans le temple de Jupiter-Capitolin.

Ces *vaſes* étoient précieux par leur belle forme, leur éclat, leur tranſparence en pluſieurs endroits. On n'eſt pas d'acord ſur leur matiere; mais on conçoit bien qu'elle n'étoit pas de myrrhe, ſubſtance réſino-gommeuſe; cette idée ſeroit ridicule.

Pluſieurs ſavans ont jugé que ces *vaſes* étoient d'une ſorte d'agate, comme, par exemple, de celle que Pline nomme *antachates*; mais cette conjecture très-vrai-ſemblable offre des difficultés apparentes. Ces *vaſes murrhins* étoient d'une grandeur conſidérable, ayant une même diſpoſition de figures, avec des ornemens de couleurs différentes du fond; or la nature produit rarement des morceaux d'agate d'une certaine étendue; on n'y trouve jamais les mêmes diſpoſitions de figures; il eſt contre le caractere de l'agate d'être liée en ſens contraire, comme il le faudroit, pour rencontrer dans le même morceau des ornemens d'une couleur différente du fond. Ces raiſons ont déterminé quelques ſavans à penſer que les *vaſes murrhins* étoient des procédés de l'art, & c'eſt peut-être le ſeul ſujet ſur lequel Jules-Céſar Scaliger & Jérôme Cardan ſe ſoient acordés. Ils ont avancé tous les deux que les *vaſes murrhins* venoient de l'Inde, & qu'ils étoient de porcelaine. Mariette a adopté la même opinion, & s'eſt ſi bien ataché à la faire valoir dans ſon Traité des pierres gravées, que Caylus avoue que ſes preuves l'ont convaincu. Elles ont paru au chevalier de Jaucourt d'autant plus vrai-ſemblables, que Properce dit poſitivement que les *vaſes murrhins* ſe faiſoient au moyen du feu:

Myrrheaque in parthis pocula cocta focis.

Voici l'opinion du ſavant Winckelmann ſur les *vaſes murrhins*. Il explique une cornaline de la collection de Stoſch, ſur laquelle eſt gravé un *vaſe murrhin* à anſes, auquel un dauphin placé au milieu de deux épis de blé ſert de ſupport; ſur le vaſe eſt un oiſeau. „ J'appele, dit-il, ce *vaſe* un *vaſe murrhin*, parce que nous avions dans notre cabinet un beau fragment d'un ſemblable vaſe à anſe, qui reſſembloit aſſez à celui que repréſente cette gravure. Nous y reconoiſſons tous les caracteres que Pline donne aux *vaſes murrhins* (*Lib. XXXVII.* 8.), & qui ſont ceux

de la belle ſorte d'agate, appelée *ſardonique*, parce qu'elle eſt compoſée en très-grande partie de (*Joan. de S. Laurent dello pietr. prez. degli ant. Diſſ. I. c. 9. in Diſſ. acad. cort. t. V.*) ſardoine. En comparant ce fragment avec d'autres de nos morceaux de vaſes de verre antiques, nous avons eu la ſatisfaction de trouver dans ceux-ci les débris même des *murrhins factices*, c'eſt-à-dire, de ceux avec leſquels l'art de la verrerie des anciens avoit cherché, ſelon Pline, à imiter les véritables *vaſes murrhins*: *Fit & album & murrhinum, aut hyacinthos ſaphiroſque imitatum, & omnibus aliis coloribus* (*Lib. XXXVI. 67. Arrian. Peripl. Genev. 1577. p. 2. & Diſſ. acad. cort. loc. cit. p. 45. not. C.*). Par-tout c'eſt le même caractere. Dans les véritables, on trouve formé naturélement ce que l'art a cherché à contre-faire dans les factices, c'eſt-à-dire, des lignes ou des veines qui forment des angles, des ſinuoſités, des cercles, de la tranſparence ou de l'opacité, & enfin de ces couleurs qu'on obſerve dans l'agate & dans la ſardoine, & rien de plus. Si les *vaſes murrhins* euſſent été de la porcelaine, on ne comprend pas comment un naturaliſte auſſi judicieux & auſſi bien informé que l'étoit Pline, auroit pu les comprendre toujours (*l. XXXIII. 11. 36. 1. 37. 8. 9. Conf. Pauſ. Arcad. lib. VIII. p. 636. l. I.*) parmi les pierres, & les diſtinguer d'avec les ouvrages de terre cuite. *In ſacris quidem*, dit-il dans un endroit (*Lib. XXXV. 46.*), *non murrhinas cryſtallinaſve, ſed fictilibus probabatur ſimpuvis*; & dans un autre endroit (*Ibid. 46.*): *Quoniam eo pervenit luxuria, ut etiam fictilia pluris conſtent quam murrhina*. Dans ce cas, faudroit dont convenir qu'il auroit très-mal caractériſé ces vaſes, & qu'en conſéquence on ne pouroit déduire de ſa deſcription quelle en étoit la nature. Il faudroit en conclure auſſi que cet auteur auroit très-mal caractériſé la différence qu'il fait des *murrhins* d'avec les autres vaſes factices, puiſqu'enfin la porcelaine n'eſt qu'une matiere factice, qui ſe fait comme les autres ouvrages de terre cuite, & qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que depuis plus de cent ans qu'on voyoit des *vaſes murrhins* à Rome, on fût encore alors à ignorer de quelle ſorte de matiere ils étoient fabriqués. Il y a plus; ſuppoſé que les *vaſes murrhins* euſſent été de la porcelaine peinte, ils auroient repréſenté quelque choſe, comme des fleurs, des arbres, des animaux & d'autres ſortes de figures. Je veux que tout cela eût été eſtropié, comme l'eſt tout ce que nous donna la peinture des Chinois. Cependant ce n'en auroit pas moins été quelque choſe de reconoiſſable. Mais les anciens avoient-ils moins des ieux que nous? Et pourquoi donc n'auroient-ils fait aucune mention de ces ſortes de figures, eux qui accoutumés aux productions des meilleurs pinceaux, auroient dû être choqués des diſpropoctions d'un deſſein irrégulier & bizâre? Les agates arboriſées, & ſurtout celles qu'on appele *pierres de Moka*, ne repréſentent rien d'exact dans les images qui s'y trouvent, ſi ce n'eſt à l'aide de l'imagination, dans laquelle le jeu des taches & des veines de la pierre, ainſi que l'a obſervé Pline (*Lib. II. 95. 37. 3.*), réveille les idées des choſes avec leſquelles elles ont une reſſemblance confuſe. Malgré cela néanmoins, les anciens ne laiſſerent pas que d'y faire attention, & le même Pline raporte qu'on y diſtinguoit (*Ibid. III. 54.*) des arbres, des bois, des fleuves, des animaux, & toutes ſortes de choſes „.

„ Mais s'il en eſt ainſi, ſi le naturaliſte que je cite, porta dans ſon hiſtoire naturele des regards curieux ſur tout ce qui fut produit par la nature, ou qui ſortit de la main de l'homme; ſi, en fait de peinture, depuis la *ſciographie* & le *monogramme*, qui furent les premiers élémens de l'art, il en ſuivit tous les progrès, & en parcourut toutes les parties juſqu'à l'encauſtique, la moſaique, l'art de faire des pâtes de verre de toutes ſortes de couleurs, & même celui de faire des toiles peintes à la façon de nos Indiens; s'il rendit dans ſes deſcriptions chaque choſe avec un caractere de vérité que de jour en jour on reconoît plus exact, comment peut-on penſer que lorſqu'il parle des *vaſes murrhins*, & qu'il n'y décrit que les qualités ordinaires des pierres, que des veines, que des taches & quelques dégradations de couleurs, comment, dis-je, peut-on penſer ſainement qu'il les repréſente comme quelque choſe de peint „?

„ Sur ce pied-là il s'enſuivroit donc que dans les deſcriptions qu'il fait de l'onyx & de la *ſardoine*, qui ne different des *vaſes murrhins* que par le caractere ſpécifique de chaque ſorte de ces pierres, on pouroit y trouver la même expreſſion d'un ouvrage de peinture. En effet, qu'à cette deſcription des *vaſes murrhins* „ *Splendor his ſine viribus* (*Lib. XXXVII. 2. 8.*) *nitorque verius quam ſplendor. Sed in pretio varietas colorum ſubinde circumagentibus ſe macalis in purpuram candoremque, & tertium ex utroque igneſcentem, velut per tranſitum coloris, in purpura aut rubeſcente lacteo. Sunt qui maxime in iis laudent extremitates & quoſdam colorum repercuſſus, quales in caleſti arcu ſpectamur. His macula pingues placent*. „ on compare la deſcription de la Sardoine (*Plin. l. XXXVII. 6. 23.*): „ *Cœperuntque pluribus coloribus . . . . . intelligi, radice nigra aut caruleum imitante, & ungue minium, incretum candido pingui, nec ſine quadam ſpe purpura candore in minium tranſeunte*. „ *Arabica excellunt candore circuli pralucido atque non gracili, neque in receſſu gemma, aut in dejectu ridente, ſed in ipſis umbonibus niteate, praterea ſubſtrato nigerrimo colore. Et hoc in indicis cereum aut corneum invenitur etiam circuli albi; quadam in iis caleſtis arcus anhelatio eſt . . . . . .*„ & celle de l'onyx (*Ibid. 24.*): „ *Veram autem onychem plurimas variaſque cum lacteis zonis habere venas, omnium in tranſitu colore inenarrabili*

& in unum redeunte concentum, ſuavitate grata „. Certainement en conſultant le ſens littéral, il n'y a dans tout cela que des traits fort reſſemblans. (*Diſſert. acad. corton. tom. V. lot. cit. pag. 57. ſeq.*), tels que des couleurs, & des couleurs qui ſe marient bien, des lignes ou des veines, & des taches circulaires qui s'uniſſent ou qui forment des cercles, & enfin dans la ſardoine & dans les *vaſes murrhins*, des taches d'un œil gras, & quelquefois de certaines réflexions de couleurs, comme celle qu'on voit briller dans l'arc-en-ciel „.

„ Les *vaſes murrhins* ne furent jamais de la porcelaine. S'ils euſſent été de cette matiere & les productions d'un peuple induſtrieux, depuis l'ouverture du commerce des Indes après Pompée, ils n'auroient jamais pu être auſſi rares ni auſſi chers qu'ils le furent juſqu'au temps de Pline. C'eſt un principe qu'en fait d'ouvrages de fabrique, la recherche fait naître la concurrence, & que celle-ci réduit bientôt les marchandiſes les plus cheres à un prix qui ſe regle ſur la nature de la choſe. Ces vaſes durent être ce que nous avons annoncé qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, des vaſes d'une agate précieuſe, où la nature & l'art pour les prodnire, tels que le luxe les vouloit, devoient avoir fait des éforts. Une piece d'une ſemblable agate, propre à être travaillée & à former un vaſe (*Plin. lib. XXXVII. 7.*) de trois *ſetiers* (ſi par hazard on en trouvoit), ſeroit encore aujourd'hui un morceau de grand prix; ce morceau, pour le faire travailler au touret par un artiſte du premier ordre, demanderoit des années de travail; ce ſeroient les années d'un maître de qui on paye ſouvent les momens fort chérement, & de plus il faudroit porter en compte le danger de ſe rompre, auquel pouroit être expoſé le vaſe en le travaillant. Ainſi, s'il y avoit encore à préſent le même goût & le même eſprit de luxe qu'il y eut autrefois pour la recherche de ces vaſes, on comprend qu'ils n'auroient point de prix, & que les particuliers les plus riches les payeroient avec la même prodigalité, avec laquelle les Romains payerent ceux qu'ils purent acquérir. Voilà ce que ſont les *vaſes murrhins*, il eſt abſurde de penſer qu'ils aient pu être de la porcelaine, matiere précieuſe qui entre dans notre luxe, mais dont chaque piece créée par la main de l'ouvrier dépend de la volonté de l'homme, & peut toujours ſe faire ſans d'inſurmontables difficultés, & s'obtenir à un juſte prix ſelon les regles qu'on obſerve dans le commerce „.

J'ai floté long-temps entre les deux opinions ſur la nature des vaſes *murrhins*; mais la vue du beau vaſe de ſardonix, placé jadis dans le tréſor de l'abbaye de Saint Denys, & la vue de l'agate appelée *de la Sainte-Chapelle*, m'avoient fait rejeter la porcelaine & adopter les ſardoines & les ſardonix. Chargé par l'aſſemblée nationale conſtituante, en 1791, de travailler à l'inventaire & à l'appréciation des objets renfermés dans le garde-meuble de la courone, j'ai trouvé amplement de quoi me confirmer dans cette opinion. Il y a entr'autres belles ſardonix deux vaſes; l'un, fait en aiguiere de dix pouces de haut ſur quatre de diametre, ayant ſon anſe priſe ſur piece; & le ſecond, creuſé en jate de dix pouces de diametre, qui ſont certainement antiques & des *murrhins*. L'aiguiere eſt toute entiere de ſardoine, couleur de caſé, rougeâtre & demi-tranſparente. De belles veines blanches, bleues, & d'autres nuances, circulent dans la jate, ſans lui ôter ſa demi-tranſparence: le fond eſt de la même couleur que l'aiguiere.

Les eſtimations des joailliers ont porté ces vaſes à 150,000 liv. chacun, quoiqu'il n'y eût aucune gravure en creux ni en relief, mais en conſidération de la beauté de la matiere, de la fineſſe du poli, & de la difficulté qu'il y a eu à évider l'aiguiere. Ces évaluations paroîtroient exagérées ſi l'on ignoroit que le vaſe antique du duc de Brunſwick, venant du ſac du palais des ducs de Mantoue, en 1631, a été eſtimé juſqu'à cent & cinquante mille écus d'Allemagne. Ce vaſe, fait en burete, eſt de ſardonix; ſa gravure de relief repréſente les myſteres de Cérès & de Bacchus; mais il n'a point d'anſe primitive, & ſon diametre n'eſt que de deux pouces & demi. (Montfaucon, *Antiq. expliq. pl. LXXVIII. du tome II.*)

L'agate réſiſtant au plus grand feu, les *murrhins* avoient éminemment la propriété de réſiſter à la chaleur des liqueurs bouillantes, comme Martial le fait obſerver:

Si calidum potas, ardenti murrha Falerno
Convenit, & melior fit ſapor inde mero.

L'ouvrage le plus complet & le mieux aprôfondi que nous ayons ſur les vaſes *murrhins*, eſt ſans contre-dit celui de Chriſtius, qui, à un paſſage près de Martial, dont il n'a point eu connoiſſance, produit généralement tout ce qu'on peut trouver ſur cette matiere dans les auteurs de l'antiquité (*voyez Joh. Frid. Chriſtii de* Murrhinis veterum *liber ſingularis. Lip.* 1743.); car pour les modernes, il les a aſſez négligés, & ne parle point même de ces détails curieux qu'on trouve dans le Gloſſaire de Ducange au mot *Madre*. Au reſte, Chriſtius prouve, par d'invincibles argumens, que les *murrhins* n'étoient pas des porcelaine, mais des pierres du genre des onyx. Voici le diſtique de Martial, que Chriſtius a omis:

Non bibimus vitro, tu murrha, Pontice, quare?
Predat perſpicuus ne duo vina calix.

Les anciens écrivains diſent que l'on fabriquoit de faux *murrhins*, particuliérement en Égypte. Caylus en poſſédoit pluſieurs débris (*Rec.*

d'Antiq. t. III. pl. 7. n. 1, 2 & 3. pl. 6. n. 2, 3 & 4. pl. 9. n. 4.).

„ La difficulté, dit M. Paw, eſt de ſavoir comment & avec quelle matiere les Égyptiens faiſoient les faux *murrhins*. On ſeroit d'abord porté à croire qu'ils employoient une eſpece d'alabaſtrite gypſeuſe, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point calcaire, & à laquelle on pouvoit faire eſſuyer un aſſez grand degré de feu pour y incorporer des couleurs: cette pierre ſe trouvoit en abondance dans les carrieres de l'Heptanomide, à ſoixante lieues ou à peu près au deſſous de Thebes; mais elle n'approchoit ni de la beauté ni de la fineſſe des alabaſtrites de la Carmanie. (M. Paw veut parler d'une ſubſtance vitrifiable.) „.

„ On embraſſeroit, dis-je, aſſez volontiers ce ſentiment, ſi Pline, lorſqu'il parle du *murrhin* adultéré, n'aſſuroit clairement que c'étoit du verre, *vitrum murrhinum*. Ainſi les Égyptiens n'altéroient point l'alabaſtrite de l'Heptanomide, mais employoient des pâtes de verre, avec leſquelles on pouvoit tromper de temps en temps ceux d'entre les Romains qui n'étoient point de grands connoiſſeurs; mais on trompoit infailliblement par ce moyen des nations aſſez groſſieres & barbares, comme les Moſchophages, & toutes celles qui habitoient le long de la côte orientale de l'Afrique, depuis la hauteur du quinzieme degré, juſqu'aux environs de Bérénice Épi-dires ou le cap Rasbel. Auſſi voyons-nous que la majeure partie des faux *murrhins* paſſoit dans les ports du golfe Arabique (*Peripl. Mar. Erythr. p.* 145.), où les vaiſſeaux s'en chargeoient pour les porter à ces peuples dont je viens de parler, & auxquels ces vaſes pouvoient ſervir à contenir toutes ſortes de liqueurs, pourvu qu'elles ne foſſeot ni bouillantes ni trop chaudes; car on peut bien croire que les faux *murrhins* ne réſiſtoient pas aux mêmes épreuves que les véritables, qui doivent avoir diſparu entiérement par les invaſions des barbares qui en auront enlevé & briſé une grande partie; & on peut ſoupçoner que ce qu'il y a eu de plus précieux en ce genre à Rome a paſſé enſuite à Conſtantinople, où il ſeroit impoſſible aujourd'hui de retrouver un ſeul débris de la ſtatue de verre coloré, dans le goût de l'émeraude, qu'on y voyoit au temps de l'empereur Théodoſe, & qui étoit de même, ſuivant la tradition conſervée dans Cédrene (*page* 322.), un ouvrage exécuté en Égypte ſous Séſoſtris. Si des monumens d'un tel volume ont été anéantis, il eſt aiſé de ſe figurer quel aura été le ſort des vaſes *murrhins*, preſque auſſi fragiles que le verre „.

MURRHA. *Voyez* MYRRHE.

MURROBATHARII. *Voyez* MYROBATHRARII.

MURTEA, *MURTIA*, } ſurnom donné à Vénus, à cauſe du *myrte* qui lui étoit conſacré.

MUSA, reine de Bithynie.

Il faut conſulter Maffei & M. Eckhel ſur cette reine & ſur la médaille qu'ils lui attribuent.

MUSA, arbre dont les feuilles forment la couronne d'Iris. *Voyez* IRIS.

MUSA, déeſſe des païens, qu'on invoquoit, & à laquelle on ſacrifioit, pour empêcher les médiſances; on la nommoit autrement *Tacita*. On la diſoit fille du fleuve Almon. Elle avoit été très-cauſeuſe, & elle avoit raporté à Junon les amours de Jupiter avec Juturna. Ce dieu en fut ſi irrité, qu'il lui coupa la langue, & ordona à Mercure de la conduire aux Enfers, parce qu'elle étoit indigne de voir le jour. Mercure, en la conduiſant, fut touché de ſa beauté, la ſéduiſit, & la rendit mere de deux enfans nommés *Lares*, qui furent les dieux tutélaires, ou les génies, qu'on croyoit être les gardiens des hommes pendant leur vie. Il ne faut pas la confondre avec *Mutimus*, dieu du ſilence, dont il ſera parlé ci-après.

MUSAGETES, ou le conducteur des muſes. Ce nom fut donné à Apollon, parce qu'on le repréſentoit ſouvent environé ou acompagné de ces doctes ſœurs. Hercule eut le même ſurnom. Le culte de l'Hercule *muſagetes* fut apporté de Grece à Rome par C. Fulvius qui lui bâtit un temple dans le cirque de Flaminius, où étoient auſſi les neuf ſœurs. Il les mit ſous la protection d'Hercule, parce que le héros doit procurer aux muſes du repos en les protégeant, & les muſes doivent célébrer la vertu d'Hercule. L'Hercule *muſagete* eſt déſigné par une lyre, qu'il tient d'une main, pendant qu'il s'apuie de l'autre ſur ſa maſſue.

MUSAICUM. *Voyez* MOSAÏQUE.

MUSARAIGNE. „ Entre les ſuperſtitions égyptiennes, dit Paw, il en eſt quelques-unes dont on ne découvre d'abord ni la cauſe prochaine, ni la cauſe éloignée. Telle eſt, par exemple, la dévotion envers les *Muſaraignes*, qu'on révéroit dans la ville d'Athribis, & qu'après leur mort on embaumoit pour les porter à Buto où étoit leur ſépulture, quoiqu'il y eût plus de dix-neuf lieues de diſtance de Buto à Athribis „.

„ Comme dans ce petit animal les ieux ſont preſqu'auſſi cachés que dans la taupe, Plutarque prétend que les Égyptiens le ſuppoſoient entiérement aveugle, & lui trouvoient quelque raport avec l'aſoibliſſement de la lumiere dans la lune qui décroît, & avec l'*Ather* ou cet attribut de la divinité qu'oo avoit perſonifié ſous ce nom là, & qui n'étoit autre choſe que l'incompréhenſibilité de Dieu, comparée aux plus épaiſſes ténebres de la nuit & du cahos. Mais avant qu'on ait pu parvenir à des ſimilitudes ſi forcées, ſi compliquées enfin, il faut bien qu'on ait reconu dans la *Muſaraigne* quelqu'autre propriété beaucoup plus naturele; & j'ai toujours ſoupçoné que les Égyptiens rangeoient cet animal, tout comme les naturaliſtes grecs, dans la claſſe des beletes, qu'on ne tuoit non plus que les ichneumons, que nous ſavons avoir été conſacrés à l'Hercule égyptien, qui ne fut jamais qu'une ſeule & même divinité avec Hercule de Thebes en Béotie. (Les

Grecs

Grecs nommoient la *Muſaraigne* ſouris-belete, parce qu'ils la croyoient compoſée de ces deux eſpeces : & elle reſſemble beaucoup à la belete, & point du tout à une araignée.) Mais, comme dans la Béotie on ne trouve point d'ichneumons, les Thébains avoient cru pouvoir, ſans aucune difficulté, les remplacer par les beletes, auxquelles ils rendoient un culte religieux. Et quoiqu'ils ſoient grecs de nation, dit Élien, ils ne méritent pas moins d'être à jamais l'objet de la riſée à cauſe d'une dévotion ſi impertinente. (*Thebani, quamvis natione graci, riſu ſunt obruendi, qui muſtelam, ut audio, religioſe colunt* (*De nat. animal. lib. XII. cap.* 3.) Mais la guerre que ces animaux font ſans ceſſe aux rats & aux ſouris, avoit porté les Égyptiens à les mettre ſous la protection des loix; & il leur a ſuffi de trouver dans la *Muſaraigne* quelque choſe qui reſſemblât tant ſoit peu à la belete, pour imaginer enſuite toute la doctrine ſymbolique dont on vient de parler „.

MUSC. „ En faiſant percer, dit Caylus (*Rec.* 5. *p.* 48.) devant moi un petit trou dans le deſſous de ce fragment d'albâtre égyptien, pour le poſer ſur un piédeſtal, le conſerver & le voir plus aiſément, le premier coup d'outil le diviſa en deux parties égales, & dans toute ſa longueur. Je ne doutai pas d'une câſſure; mais je fus étoné de voir que ce morceau avoit été travaillé dans cette intention, c'eſt-à-dire, évidé à deſſein, & qu'on avoit enſuite employé du gypſe ou des matieres calcaires très-fines, pour réunir les deux pieces. Cette opération avoit été ſi parfaitement exécutée, que mal-gré l'attention avec laquelle j'avois examiné ce morceau, je n'avois aperçu aucune apparence de réunion; ce qui prouve que l'ouvrage avoit été terminé après une opération, dont l'objet étoit l'introduction du *muſc*. En effet je le trouvai encore placé dans l'eſpace d'un carré long d'environ ſix lignes. Ce *muſc* en poudre exiſtoit donc quand les deux parties ſe ſéparerent. Je le fis tomber en l'examinant, & ſon parfum avoit conſervé toute ſa force. L'odeur pouvoit s'exhaler autrefois par les pores de cet albâtre, ou peut-être par des petits trous faits à ce deſſein, & que la craſſe ou les ordures ont bouché dans la ſuite; peut-être auſſi que l'exceſſive ardeur du ſoleil, à laquelle on expoſoit ce monument, ou même une chaleur artificiele, ſervoient à flater la ſuperſtition par l'odeur qui ſe communiquoit. Je croirois aſſez que l'on préféroit le dernier moyen. Car en faiſant recoler quelques-unes de ces petites figures égyptienes de terre cuite, & d'eſpece de porcelaine recouverte d'émail, elles ont rendu une odeur de *muſc*, quand on les a préſentées au feu néceſſaire à cette petite opération, & j'ai répété cinq ou ſix fois cette expérience; mais je n'ai point reconu que le *muſc* eût été introduit dans une chambre ou cellule, come je l'ai trouvé dans le ſphinx de ce numéro „.

MUSCA, nom ſous lequel on déſignoit à Rome un paraſite, c'eſt-à-dire, un homme qui recherche les bons repas, comme les mouches recherchent les viandes (*Plaute, Pœn.* 3. 3. 77.):

Lyc. *Hoſpitium te ajunt quaritare.* Col. *Quæſto.*
Lyc. *Ita illi dixerunt, qui hic a me abierunt modo,*
Te quaritare a muſcis. Col. *Minime gentium.*
Lyc. *Quid ita?* Col. *Quia a muſcis ſi mihi hoſpitium quærere,*
Advenienti huc irem in carcerem rella via.

Musca aenea, jeu d'enfans en uſage chez les Grecs, qui s'introduiſit chez les Romains, & qui eſt venu juſqu'à nous ſous le nom de *colin-maillart*. Pollux explique la maniere dont ce jeu ſe jouoit : *Muſca aenea : Faſcia pueri oculos obligantes, hic quidem convertitur clamans, aeneam venabor muſcam. Hi vero reſpondentes, venaberis, ſed non capies, fumculis ipſum cadunt, uſque dum aliquem arripuerit* (*IX.* 7.).

MUSCARII. Vitruve appele de ce nom des clous qui portoient auſſi ceux de *capitati* & de *bulla*. Ils étoient tous les trois relatifs aux divers ornemens qui en formoient les têtes. Le premier ſur-tout exprimoit les ſommités des fleurs de certaines plantes, telles que l'anis, le fenouil, &c. que l'on appeloit *muſcarium*, à cauſe de la reſſemblance avec les chaſſes-mouches employées dans les pays chauds. On en vint juſqu'à ſculpter en relief des mouches ſur les têtes de clous, & Paciandi en avoit acquis un à Rome pour le comte de Caylus. On voit dans la collection des antiques du roi deux clous à tête large & travaillés, que l'on croit avoir ſervi aux portes de bronze du Panthéon.

MUSCARIUS, ſurnom de Jupiter. Il ſignifie la même choſe qu'*Apomyius*. *Voyez* ce mot.

MUSCELLUS. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane raporte qu'un oracle ayant ordoné à un certain *Muſcellus* de bâtir une ville au lieu où la pluie le prendroit dans un temps ſerein, cet homme déſeſpéroit de pouvoir jamais obéir à l'oracle, parce qu'il ſavoit bien qu'il ne pouvoit y avoir de pluie ſans nuages; un jour qu'il étoit en Italie, & ſe promenoit fort inquiet, une femme qui étoit avec lui ſe mit à pleurer, & à verſer des torrens de larmes: le temps étoit alors fort pur & fort ſerein, & *Muſcellus* ne manqua pas de prendre ces larmes pour la pluie dont l'oracle avoit voulu parler. Il bâtit en ce lieu une ville de ſon nom.

MUSCULARII, MUSCULE, *MUSCULUS*. } Le *muſcule* ou *muſculus* étoit une machine de guerre des anciens, que faiſoient agir les *muſculatii*. Céſar (*De bello civil. l. II. c.* 10.) décrit une de ces machines que ſes ſol-

dats conſtruiſirent pendant le ſiége de Marſeille, pour aller à couvert juſqu'au pied de la muraille & la ſaper. Vigénere, dans ſa traduction de Céſar, l'appele un mantelet de charpentier. C'étoit comme un berceau de charpente couvert de terre, de tuiles, de peau crue, &c. Végece (*Liv. IV.* 16.) décrit la même machine; mais il dit qu'elle ſervoit aux ſoldats qui portoient de la terre & des pierres pour frayer le chemin aux tours roulantes. Le *muſcule* des anciens étoit une véritable tortue, fort baſſe, d'une très-grande longueur & en comble aigu. Nous l'appélerions aujourd'hui une galerie de charpente; il ſervoit pour aller à la muraille, & pour la renverſer par la ſape.

Le ſoldat ou travailleur faiſoit avancer devant lui cette machine par le moyen des roulettes ſur leſquelles elle étoit ſoutenue.

Céſar diſtingue ſouvent la tortue du *muſculr*. Le chevalier Folard dit que c'étoit une eſpece de mantelet ou gabion, fait en demi-cercle, ſervant pour l'uſage dont on vient de parler, par le moyen des rouletes, & il ſe moque de ceux qui en font une boîte carrée, renfermant uo reſſort qu'on faiſoit jouer par le moyen d'une manivele, pour dégrader & miner les murs de la ville aſſiégée.

L'Académie dit *muſcule*, & c'eſt le mot que l'on emploie ordinairement, à moins qu'on n'aime mieux ſe ſervir du mot latin *muſculus*.

MUSE. *Voyez* MUSES.

MUSEARII, ouvriers en moſaïque.

MUSEE, bâtiment deſtiné aux ſciences & aux arts. *Voyez MUSEUM*.

MUSÉES, fête que célébroient les Theſpiens, ſur le mont Hélicon, en l'honeur des muſes: On les célébroit avec toutes ſortes de jeux & de ſolemnités. Elles duroient neuf jours, à cauſe du nombre des muſes.

Les Macédoniens célébrojent auſſi les *Muſees*, *μουσῖα*, en l'honeur des muſes & de Jupiter; leur roi Archélaus avoit inſtitué ces fêtes.

MUSEIARIUS (*Gruter.* 586. 3.), ouvrier en moſaïque.

MUSES. Ces déeſſes ſi célebres chez les poëtes, étoient filles de Jupiter & de Mnémoſyne, dit Héſiode. Quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des dieux. Elles connoiſſoient le paſſé, le préſent & l'avenir, & rien ne réjouiſſoit tant la cour céleſte, que leurs voix & leurs concerts. Il n'y eut d'abord que trois *muſes*, au raport de Pauſanias, dont le culte fut établi dans la Grece par les Aloïdes, qui les nommerent *Mélété*, *Mnémé* & *Aoidé*, c'eſt-à-dire, *la Mémoire*, *la Meditation* & *le Chant*: d'où il eſt aiſé de juger qu'en donnant ces noms aux *muſes*, on ne faiſoit que perſonifier les trois choſes qui ſervent à compoſer un poëme. Héſiode eſt le premier qui ait compté neuf *muſes*.

Varron donne une raiſon ſinguliere de ce nombre de neuf: „La ville de Sycione, dit-il, donna ordre à trois ſculpteurs de faire chacun trois ſtatues des *muſes*, pour les mettre au temple d'Apollon, & les offrir à ce dieu, & cela dans le deſſein de les acheter de celui des ſculpteurs qui les auroit le mieux travaillées; mais s'étant rencontré que toutes celles des trois ſculpteurs étoient également belles, la ville les acheta pour les dédier à Apollon. Il a plu à Héſiode d'impoſer des noms à chacune de ces ſtatues. Ce n'eſt donc pas Jupiter, continue Varron, qui engendra neuf *muſes*; mais ce ſont trois ſculpteurs qui les ont faites. Il ne faut pas dire que cette ville avoit ordoné de faire ces trois ſtatues, parce que quelqu'un d'entr'eux les avoit vues en ſonge, ou parce qu'elles s'étoient préſentées à ſes ieux en ce nombre; mais parce qu'il n'y a que trois ſortes de ſons & de manieres de chanter, ſavoir de la voix & ſans inſtrument, du ſouffle avec des trompetes & des flûtes, & de la pulſation avec des cithares, des cymbales & d'autres inſtrumens ſemblables„. Voyez une autre raiſon du nombre de neuf, au mot PYTHUS.

Diodore donne encore aux *muſes* une autre origine. Oſiris, dit-il, aimoit la joie, & prenoit plaiſir au chant & à la danſe; il avoit toujours avec lui une troupe de muſiciens, parmi leſquels étoieot neuf filles, inſtruites de tous les arts qui ont raport à la muſique; c'eſt les Grecs qui les ont appelé les neuf *muſes*; elles étoient conduites par Apollon, frere du roi. M. Leclerc (dans ſes *Notes ſur Héſiode*) croit que la fable des *muſes* vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crete, & qui étoient compoſés de oeuf chanteuſes; que ce dieu n'a paſſé pour le pere des *muſes*, que parce qu'il eſt le premier parmi les Grecs qui ait eu uo concert réglé, & qu'on leur a donné Mnémoſyne pour mere, parce que c'eſt la Mémoire qui fouroit la matiere des vers & des poëmes.

L'opinion commune eſt donc qu'il y a oeuf *muſes*, qu'Héſiode a nommées en cet ordre: Clio, Euterpe, Thalie, Melpomene, Terpſichore, Érato, Polymnie, Uranie & Calliope, la plus ſavante d'entr'elles. „ On les fait préſider, dit encore Diodore, chacune en particulier à différens arts, comme à la muſique, à la poëſie, à la danſe, aux choeurs, à l'aſtrologie & à pluſieurs autres. Quelques-uns diſent qu'elles ſont vierges, parce que les vertus de l'éducation ſont inaltérables. (Il n'y en a preſque pas une à qui différens auteurs n'aient donné des enfans.) Elles ſont appelées *muſes*, d'un mot grec (*μυεῖν*, *inſtruire des choſes ſecretes*), qui ſignifie *expliquer les myſteres*, parce qu'elles ont enſeigné aux hommes des choſes très-curieuſes & très-importantes, mais qui ſont hors de la portée des ignorans. On dit que chacuo de leurs noms propres renferme une allégorie particuliere. Clio, par exemple, a été ainſi appelée parce que ceux qui ſont loués dans les vers acquierent une gloire immortele; Euter-

pe, à cauſe du plaiſir que la poéſie ſavante procure à ceux qui l'écoutent ; Thalie, pour dire qu'elle fleurira à jamais; Melpomene, pour ſignifier que la mélodie s'inſinue juſque dans le fond de l'âme des auditeurs ; Terpſichore, pour marquer le plaiſir que ceux qui ont appris les beaux arts, retirent de leurs études ; Érato ſemble indiquer que les gens ſavans s'attirent l'eſtime & l'amitié de tout le monde ; Polymnie avertit par ſon nom que pluſieurs poëtes ſont devenus illuſtres par le grand nombre d'hymnes qu'ils ont conſacrées aux dieux. On ſe ſouvient, en nommant Uranie, que ceux qu'elle inſtruit élevent leur contemplation & leur gloire même juſqu'au ciel. Enfin, la belle voix de Calliope lui a fait donner ce nom, pour nous apprendre que l'éloquence charme l'eſprit, & entraîne l'approbation des auditeurs „. On verra d'autres allégories dans l'article de chacune des *muſes*.

Les *muſes* furent non ſeulement ſurnomées déeſſes ; mais elles jouirent encore de tous les honneurs de la divinité ; on leur offroit des ſacrifices dans pluſieurs endroits de la Grece & de la Macédoine. Dans l'académie d'Athènes, elles avoient un autel ſur lequel on ſacrifioit ſouvent. Le mont Hélicon dans la Béotie leur étoit conſacré, & les Theſpiens y célébroient chaque année une fête en l'honneur des *muſes* dans laquelle il y avoit des prix pour les muſiciens. Rome avoit auſſi deux temples des *muſes* dans la premiere région de la ville, & un autre des camenes dans la même région. Mais perſone ne les a tant honorées que les poëtes, qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de leurs poëmes, comme des déeſſes capables de leur inſpirer cet enthouſiaſme qui eſt ſi eſſentiel à leur art.

Clio préſidoit à l'Hiſtoire, Melpomene à la tragédie, Thalie à la comédie, Euterpe à la flûte & aux autres inſtrumens à vent, Terpſichore avoit inventé la harpe, Érato la lyre & le luth, Calliope les vers héroïques ; Uranie étoit la déeſſe de l'aſtrologie, & Polymnie de la rhétorique. On les appeloit *Aganippides*, de la fontaine d'Hyppocrene qui avoit le nom d'*Aganippe* ; *Aonides*, des montagnes d'Aonie ; *Camana*, *a canendo*, chanter ; *Caſtalides*, de Caſtalie, fontaine du Parnaſſe ; *Heliconides*, d'Hélicon, montagne de Béotie ; *Meonides*, de Méonie ; *Olympiades*, du mont Olympe ; *Pegaſides*, à cauſe du cheval Pégaſe qui, d'un coup de pied, fit ſortir l'Hippocrene ; *Pierides*, du mont Piérius, où elles ſe plaiſoient à habiter ; *Theſpiades*, de Theſpie, ville de Béotie, où elles étoient ſingulièrement honorées.

Les *muſes* & les graces n'avoient le plus ſouvent qu'un même temple, pour déſigner l'union intime qui régnoit entre ces divinités. On ne faiſoit point de repas agréable ſans les y appeler les unes & les autres, & ſans les honorer de libations communes.

Héſiode, après avoir dit que les *muſes* ont établi leur ſéjour ſur l'Hélicon, ajoute que l'amour & les graces habitent auprès d'elles. L'amour n'y étoit pas déplacé ; car pluſieurs d'entr'elles céderent à ſon pouvoir. Orphée étoit fils de Calliope. Platon (*Sympoſ.*) parle des amours de Polymnie & d'Uranie. Quelques anciens dérivoient le nom d'Érato, *ἀπὸ τῶ ἐρᾶν*, de ſes amours. Les Sirenes, ſelon Apollonius (*VI.*), étoient iſſues de la violence que fit à Terpſichore le fleuve Aehéloüs.

„ On peut, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art.* 4. 2.), juger aiſément de la beauté que les anciens artiſtes affectoient aux *muſes*. On les voit repréſentées ſur différens monumens avec bien plus de variété dans le maintien, ainſi que dans la poſition & dans l'action, que les autres nymphes. Melpomene, la *muſe* tragique, ſe diſtingue de Thalie, la *muſe* comique, indépendamment des attributs qui la caractériſent ; & Thalie, ſans déſigner nommément les autres *muſes*, ſe diſtingue d'Érato & de Terpſichore, qui préſident à la danſe. Le caractere & le maintien de ces deux dernieres *muſes* auroient dû donner d'autres idées à ceux qui ont fait une déeſſe des fleurs de la fameuſe ſtatue qui eſt dans la cour du palais Farneſe, & qui releve de la main droite ſon vêtement de deſſous, à la maniere des jeunes danſeuſes. Induits en erreur par l'addition moderne d'une guirlande de fleurs qu'elle tient dans la main gauche, ils en ont fait une Flore, & elle n'eſt connue que ſous ce nom. Sans autre examen, cette dénomination a ſervi enſuite à faire donner le nom de Flore à toutes les figures de femmes, dont la tête eſt couronée de fleurs. Je ſai bien que les Romains avoient une déeſſe Flore ; mais cette divinité étoit inconnue aux Grecs, de qui nous admirons l'art dans ces ſortes de ſtatues. Or, comme il ſe trouve pluſieurs *muſes* beaucoup plus grandes que le naturel, parmi leſquelles celle qui a été métamorphoſée en Uranie, ſe voit auſſi au palais de Farneſe, je ſuis affirmé que cette prétendue Flore repréſente ou Érato ou Terpſichore „.

„ Comme il eſt difficile, dit Winckelmann, de diſtinguer la grâce ſublime de la grâce attrayante, il faut obſerver avec ſoin la premiere dans une *muſe*, plus grande que le naturel, & conſervée au palais Barberini, & tenant dans ſes mains une grande lyre nommée *barbiton*. Je crois que cette ſtatue eſt de la main d'Agélades, maître de Polyclete, & faite par conſéquent avant Phidias. Tandis que vous aurez l'eſprit encore rempli de cette figure, tranſportez-vous au jardin du Pape ſur le Quirinal, & contemplez-y une autre *muſe*, portant une lyre toute ſemblable & ayant un ajuſtement pareil à la premiere. Après avoir comparé l'un avec l'autre, vous trouverez la grâce attrayante imprimée à la belle tête de cette derniere figure „.

„ Une des plus anciennes ſtatues de l'art grec, qui ſoit à Rome, & qui date environ de la 77^e

Olympiade, eſt une *muſe* qui tient une grande lyre, & qui ſe trouve au palais Barberini ; cette figure, deux fois grande comme nature, porte ſous les caracteres de cette haute antiquité. En vertu de ces caracteres, elle pouroit être une des trois *muſes* exécutées par trois grands artiſtes : l'une, de la main de Canachus de Sicyone, tenoit deux flûtes ; l'autre, faite par Ariſtocle, frere de Canechus, avoit une lyre nommée *chelys* ; & la troiſieme, qui étoit un ouvrage d'Agéladas d'Argos, portoit une autre lyre appelée *barbytos*. Cette notice nous a été conſervée dans une épigremme d'Antipater (*Anthol. l. IV. c. 12. p. 334.*) Si cet Antipater eſt de Sidon, comme il le paroît par une autre épigramme faite ſur un Bacchus placé à côté de la ſtatue d'un Piſon, & compoſée ſans doute à Rome, il y a grande apparence que cette épigramme a pour objet les trois *muſes* qui étoient à Rome, & que notre poëte Sidonien a vécu dans cette ville. Ceci pouroit ſervir à prouver l'opinion que je cherche à établir ; du reſte, il n'eſt pas poſſible d'indiquer poſitivement la différence des divers inſtrumens de muſique que nous déſignons dans les langues modernes par le terme de *lyre*. Les auteurs anciens même confondent *lyra* avec *chelys* ; de ſorte qu'ils en attribuent l'invention tantôt à Mercure, tantôt à Apollon. Il s'enſuit toujours de là que *lyra* & *chelys* ont été ſinon le même inſtrument, du moins très-reſſemblant. On voit la *lyra* dans les mains d'une *muſe* des peintures d'Herculanum, avec cette inſcription : ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΛΥΡΑΝ ; c'étoit une petite lyre, & faite vrai-ſemblablement comme celle qui fut fabriquée par Mercure avec l'écaille d'une tortue, & qui s'appeloit de là *chelys* : c'eſt ſous cette forme qu'on voit cette lyre aux pieds de la ſtatue de Mercure dans la villa Négroni ; de là vient qu'Aretus nomme *chelys* la petite lyre (*Phænomen. 264.*), pour la diſtinguer ſans doute de la grande lyre, nommée *barbytos* ; & cela, non comme ſe l'imagine le ſcholieſte de ce poëte, parce qu'elle a peu de front. Quant à la lyre de la *muſe* du palais Barberini, elle eſt de la grande eſpece, & reſſemblante à celle que tient Apollon dans un autre tableau d'Herculanum (*t. III. tab. 12.*). Il paroît que cet inſtrument eſt le même que celui qui s'appele *barbytos*, & que Pollux nomme *barymitos*, c'eſt-à-dire, garni de groſſes cordes „.

„ En conſéquence de cette conjecture, je me figure que la *muſe* d'Ariſtocle aura tenu une petite lyre nommée *chelys*, & celle de la main d'Agéledes une grande lyre appelée *barbytos*. Il s'enſuivroit de là que la *muſe* Barberini ſeroit un ouvrage de ce dernier ſculpteur. Suidas ſe trompe lorſqu'il nomme l'auteur de cette *muſe* Geladas, au lieu d'Agéledas, faute que Kuſter n'a pas relevée dans la derniere édition du Lexicographe grec „.

„ La *muſe* du palais Barberini offre une ſingularité qui ſe voit auſſi à la tête coloſſale d'Antinoüs de Mondragone, près de Freſcati. À la tête de cet Antinous, la prunelle eſt faite de marbre Palombino, très-blanc, ſous le bord des paupieres, ainſi qu'aux points lacrymaux, il eſt reſté la trace d'une plaque d'argent très-mince, qui ſervoit, ſelon toutes les apparences, à revêtir entiérement la prunelle, avant qu'on eût mis celle qui exiſte aujourd'hui. L'objet qu'on ſe propoſoit étoit d'imiter, par l'éclat de l'argent, la véritable couleur de cette tunique brillante & blanche qu'on appele *la cornée*. Cette plaque d'argent eſt découpée tout autour, depuis le devant de la prunelle juſqu'au cercle de l'iris. Au centre de cette partie colorée de l'œil, il y a un trou encore plus profond, tant pour marquer l'iris, que pour indiquer la prunelle ; ce qu'on auroit fait avec deux différentes pierres précieuſes, afin de repréſenter les diverſes couleurs de l'œil. C'eſt de la même maniere qu'ont été incruſtés les ieux de la *muſe* Barberini, ainſi que nous en pouvons juger par la bordure d'argent qui regne tout autour des paupieres „.

Jamais on n'a vu les *muſes* avoir le ſein découvert. Ces divinités ſont toujours repréſentées vêtues avec la plus grande décence ; tandis que les nymphes ſont toujours peintes demi-nues. On peut les diſtinguer par ce caractere.

On voit les *muſes* ſur les médailles de la famille Pomponia, où elles font alluſion à ſon ſurnom *Muſa*. Elles ſont ſculptées ſur un ſarcophage du Capitole, ſur un ſecond de la villa Mattei, publié par Spon, Gronovius & Montfaucon, qui en a fait graver deux autres du muſeum Giuſtiniani ; ſur un troiſieme de Sainte-Marie ſur l'Aventin du prieuré de Malte à Rome, &c. Le plus ſouvent, les *muſes* y paroiſſent vêtues de longues tuniques & de manteaux très-amples, & portant une ou deux plumes droites dans leur chévelure, ſur le milieu du front, à la naiſſance des cheveux : ces plumes ſont une alluſion aux oiſeaux qu'elles prirent pour échaper à la violence de Piérius, roi de Thrace, ou plutôt aux ailes des ſirenes, qu'elles leur couperent après les avoir vaincues par leurs chants. On voit très-diſtinctement ces plumes ſur un bas-relief du palais Barberini, au muſeum du Capitole (*tome III. tab. 39.*), & à la villa Albani.

Phurnutus (*de natura Deor. c. 14. p. 161*) leur donne des couronnes de palmes ou de branches de palmier.

Sur un tombeau étruſque, publié par Gori (*Inſcr. étr. t. III. pl. 33.*), on voit les *muſes* qui tuent les filles de Piérius. Ces neuf déeſſes portent un diadême auquel ſont fixées deux plumes en deſſus & au milieu du front.

1. Euterpe tient deux flûtes, eſt vêtue d'une longue robe avec de grandes manches, & une ceinture large ſur le nombril.

2. Uranie a une ſphere à ſes pieds : on ne peut diſtinguer ſon habillement.

3. Polymnie, enveloppée dans un grand man-

teau, tient de la main gauche quelque choſe de peu diſtinct, peut-être une partie de ſon manteau ou plutôt un volume roulé.

4. Thalie. On n'en voit que la tête, & le maſque qui eſt à ſes pieds.

5. Terpſichore joue de la lyre avec un *plectrum* : elle porte une longue robe atachée avec la ceinture des femmes, & ayant des manches juſqu'à la moitié de l'avant-bras.

6. Calliope n'a aucun attribut, porte un manteau plié en baudrier autour de ſon corps : elle tient des deux mains une Piéride.

7. Clio ou Érato n'a aucun attribut, ne porte qu'une ſimple tunique avec un *amiculum*, ſans manches, & une ceinture : elle tient des deux mains une Piéride.

8. Érato ou Clio eſt vêtue comme 7 : elle tient deux courroies, & de la gauche une Piéride qu'ella châtie.

9. Melpomene eſt covelopée dans un grand manteau, & tient un poignard pointu.

On voit dans la collection des pierres gravées de Stoſch, ſur une pâte antique, la tête de Melpomene, *muſe* de la tragédie, regardant un maſque tragique. Ceux qui expliquent ce ſujet en diſant que c'eſt un oracle d'Orphée, n'ont pas conſulté les pierres gravées, où cette *muſe* eſt debout, apuiée ſur une colonne, tenant & regardant avec attentioo un maſque tragique, parfaitement reſſemblant à la prétendue tête d'Orphée. D'ailleurs, la tête ſur cette pâte, de même que ſur la gravure, où on a cru voir Virgile & Orphée, eſt ſans contre-dit un maſque tragique, comme démontra la touſe de cheveux élevée ſur la tête, appelée ὄγκος en grec. Ὄγκος étoit une coefure de cheveux qui alloit quelquefois en pointe, témoin quantité de pierres gravées, & non pas un cône tout nu, comme un chapeau poiotu, ainſi que le prétend Cuper.

Sur une pâte antique, Melpomene paroît à mi-corps, avec l'air penſif. De la main droite elle ſoutient le vêtement qui lui couvre le ſein, & de la gauche elle tient une branche de laurier, arbre conſacré aux *muſes*.

Sur une pâte de verre, dont l'original (*Muſ. Florentin. t. I. tab. XLIII. n. 11.*) eſt dans la galerie de Florence, paroît Melpomene, *muſe* de la tragédie. Celui qui a deſſiné cette pierre, a pris le volume roulé, qu'elle tient à la main gauche, pour une taſſe ; & ce que la *muſe* tient de la main droita, il l'a mis trop prés de la bouche. Gori n'en a donné aucune explication. Winckelmann prend ce que la *muſe* porta à la bouche, & tient du bout des doigts, pour quelque choſe qu'elle veut manger, & peut-être eſt-ce du laurier ; car les anciens croyoient que le laurier inſpiroit l'enthouſiaſme poétique : c'eſt par cette raiſon que les poëtes étoient appelés δαφνοφάγοι, *mangeurs de laurier* (*Lycophr. Caſſandr. v. 6.*).

Sur une prime d'émeraude, Melpomene debout, apuiée ſur un genou, ayant un maſque dans la maio droite, & dans la gauche une baguete.

Sur une cornaline, Melpomene debout devant une colonne, ayant un maſque en main.

Sur une pâte antique, Terpſichore debout, tenant la lyre en main.

Sur une autre pâte antique, la même *muſe* acordant ſa lyre.

Sur une cornaline, la même *muſe* aſſiſe, acordant ſa lyre.

Sur une pâte de verre, la même *muſe* ayant une lyre ornée d'une tête de Cupidon, apuiée ſur un arbre ; à ſon côté eſt un amour qui joue des deux flûtes.

Sur une prime d'émeraude, Euterpe jouant des deux flûtes ; à ſes pieds d'un côté eſt uo bâton paſtoral, & de l'autre une flûte à pluſieurs tuyaux.

Sur une ſardoine, la même *muſe*. On y aperçoit ſur les flûtes, comme dans d'autres gravures de la même collectioo, des éminences ou des eſpeces de petits tuyaux qui ſont placés ſur les trous (*Bartholin. de Tibiis p. 59.*)

Sur une ſardoine, Polymnie, *muſe* de la rhétorique, tenant à la main un volume roulé. On ne peut alléguer d'autre raiſon de cette dénomination que le rouleau, parce que dans les ſtatues & bas-reliefs antiques on le voit ordinairement à la main des rhéteurs & de ceux qui haranguoient. Une des *muſes* de l'apothéoſe d'Homere, priſe ſans fondement par Schott pour la Pythie, tient ce rouleau, en faiſant le geſte d'un orateur. Une figure de femme dans la même atitude, qui eſt debout cootre une colonne, ſur une médaille de la famille *Vibia* (*Vaillant, n. 20. Pembrocke p. 1. pl. 7.*), tient un rouleau ſemblable, & a été priſe pour Vénus avec le ſceptre, peut-être parce qu'elle eſt nue juſqu'aux cuiſſes. On voit encore ſur une médaille de Pruſias (*Teutam. Num. p. 297.*) une figure ſemblable, à la différence prés de la feuille qu'on prétend y trouver ; & Frœlich en a voulu faire une Sibylle ou une prêtreſſe de Cybele. Notre *muſe* a ſa robe retroſſée de même au deſſous de la ceinture, & juſque-là elle paroîtroit nue, ſans quelques petits plis de draperie qui prouvent le contraire. Je crois que les figures des médailles citées ſont habillées comme la nôtre, qui a ſon vêtement étroitement joint au corps.

Sur une ſardoine, la même *muſe* debout auprès d'une colonne, tenant un rouleau.

Sur une ſardoine, la même *muſe* aſſiſe, avec un rouleau en main.

Sur une ſardoine, Clio, *muſe* de l'hiſtoire, debout auprès d'une colonne, liſant un volume déroulé, qu'elle tient en main.

Sur une ſardoine, Clio, courbée & apuiée ſur le genou gauche, le pied poſé ſur un chapiteau d'ordre ionique : elle lit un volume où l'on voit des caracteres tracés ; à côté ſont les lettres

Sur une pâte antique, le même ſujet.

Sur une cornaline, Calliope, *muſe* de la poéſie héroïque, les bras envelopés dans ſon vêtement, & apuiées ſur une colonne.

Sur une pâte de verre, Uranie, *muſe* de l'aſtronomie, aſſiſe devant un globe, au deſſus duquel il y a un croiſſant & une étoile. (Voyez *Cauſei Gemmæ, tab.* 107.)

Sur une prime d'émeraude, Thalie, *muſe* de la comédie, aſſiſe ſur un autel, derriere lequel il y a une colonne ornée de feſtons; elle tient un maſque de la main droite, & derriere elle on voit un *pedum*, pour déſigner l'origine de la comédie, qui commença chez les bergers.

Sur une agate-onyx, Thalie aſſiſe, tenant en main un maſque & un bâton paſtoral.

Sur une cornaline, Thalie aſſiſe, tenant de la main droite un maſque & de la gauche un thyrſe.

Sur une cornaline, Thalie aſſiſe, avec un maſque en main, devant une colonne, ſur laquelle eſt placé un terme de Priape.

MUSEUM ou MUSÉE, lieu de la ville d'Alexandrie en Égypte, où l'on entretenoit aux dépens du public un certain nombre de gens de lettres diſtingués par leur mérite; comme l'on entretenoit à Athênes dans le Prytanée les perſones qui avoient rendu des ſervices importans à la république. Le nom des muſes, déeſſes & protectrices des beaux arts, étoit inconteſtablement l'origine de celui du *muſée*.

Le *muſée* ſitué dans le quartier d'Alexandrie appelé *Bruchion*, étoit, ſelon Strabon, un grand bâtiment orné de portiques & de galeries pour ſe promener, de grandes ſalles pour conférer ou converſer ſur des matieres de littérature, & d'un ſalon particulier où les ſavans mangeoient enſemble. Cet édifice étoit un monument de la magnificence des Ptolémées, amateurs & protecteurs des lettres.

Le *muſée* avoit des revenus particuliers pour l'entretien des bâtimens & de ceux qui l'habitoient. Un prêtre nommé par les rois d'Égypte, y préſidoit. Ceux qui demeuroient dans le *muſée*, ne contribuoient pas ſeulement de leurs ſoins à l'utilité de la bibliotheque, mais encore par les conférences qu'ils avoient entr'eux, ils entretenoient le goût des belles lettres, & excitoient l'émulation. Nouris & entretenus de tout ce qui leur étoit néceſſaire, ils pouvoient ſe livrer tout entiers à l'étude. Cette vie heureuſe & tranquille étoit la récompenſe, & en même temps la preuve du mérite & de la ſcience.

On ne ſait poſitivement ſi le *muſée* fut brûlé dans l'incendie qui conſuma la bibliotheque d'Alexandrie, lorſque Jules-Céſar aſſiégé dans le Bruchion, fut obligé de mettre le feu à la flote qui étoit dans le port voiſin de ce quartier. Si le *muſée* fut envelopé dans ce malheur, il eſt certain qu'il fut rétabli depuis; car Strabon qui écrivoit ſa géographie ſous Tibere, en parle comme d'un édifice ſubſiſtant de ſon temps.

Quoi qu'il en ſoit, les empereurs romains devenus maîtres de l'Égypte, ſe réſerverent le droit de nommer le prêtre qui préſidoit au *muſée*, comme avoient fait les Ptolémées.

L'empereur Claude fonda encore un nouveau *muſée* à Alexandrie, & lui donna ſon nom. Il ordona qu'on y lût attentivement les antiquités d'Étrurie & celles des Carthaginois qu'il avoit écrites en grec. Il y avoit donc des leçons réglées & des conférences faites par des profeſſeurs, très-fréquentées, & auxquelles les princes mêmes ne dédaignoient point d'aſſiſter. Spartien nous apprend qu'Hadrien étant venu à Alexandrie, y propoſa des queſtions aux philoſophes, & répondit à celles qu'ils lui firent, & qu'il acorda des places dans le *muſée* à pluſieurs ſavans.

La ville d'Alexandrie s'étant révoltée ſous l'empire d'Aurélien, le quartier de Bruchion où étoit placée la citadelle, fut aſſiégé & le *muſée* détruit. Depuis ce temps-là le temple de Sérapis & ſon *muſée* furent le réfuge des livres & des ſavans. Mais, ſous Théodoſe, Théophile, patriarche d'Alexandrie, fit démolir le temple & le *muſée*, en ſorte que la réputation de cette derniere école fut tout ce qui en ſubſiſta juſqu'à l'année 630 de Jéſus-Chriſt, que les Saraſins brûlerent les reſtes de la bibliotheque d'Alexandrie (*Mém. de l'Acad. tom.* IX.).

MUSÉE (*Géog. anc.*), colline de l'Attique dans la ville d'Athênes. On la trouve aujourd'hui au ſud-oueſt de la citadelle. Cette colline avoit tiré ſon nom de l'ancien poëte *Muſée*, fils d'Eumolpus. Une inſcription trouvée par Spon dans ce même lieu, dit que le tombeau de ce poëte étoit au port Phalere, & Pauſanias écrit qu'il étoit à la colline *muſée*. L'Iliſſus paſſe au pied de cette colline; mais il eſt preſque toujours ſec dans cet endroit, à moins que les pluies & les neiges du mont Hymete ne lui fourniſſent de l'eau; car les Turcs en ont détourné le lit.

Ce n'eſt pas de cette colline d'Athênes, mais du fameux bâtiment d'Alexandrie, que l'on a pris l'uſage de nommer *muſeum* le cabinet des gens de lettres, ainſi que tous les lieux où l'on s'applique à la culture des ſciences & des beaux arts. (D. J.)

MUSICA. Minerve la muſicienne avoit pris ce nom d'une ſtatue que Démétrius lui avoit conſacrée, où les ſerpens de la gorgone qui formoient ſon égide, réſonoient comme une cithare lorſqu'on les frapoit.

MUSICARIUS ingenioſiſſimus. On lit dans une inſcription recueillie par Gruter (654. 1.), cet éloge d'un muſicien.

MUSICIENS (Habillemens & conduite des). *Voyez* CITHAREDUS. Les jeux où l'on diſputoit des prix de muſique, avoient des loix particulieres dont on ne pouvoit s'écarter impunément. Un *muſicien*, par exemple, quelque fatigué qu'il

fût, n'avoit pas la liberté de s'asseoir; il n'osoit essuyer la sueur de son visage qu'avec un bout de sa robe. Il ne lui étoit pas permis de cracher à terre, &c. Tacite (*Annal. 16.*) représente l'empereur Néron soumis à ces loix sur le théâtre, & affectant une véritable crainte de les violer.

MUSIQUE. Nous dirons peu de chose de la *musique*, parce qu'elle aura un dictionaire particulier.

Les écrits qui nous restent de l'antiquité, & les recherches des modernes ne suffisent pas pour nous faire décider de la qualité & du mérite de la *musique* des anciens. D'un côté, le peu de monumens qui subsistent ne nous permet pas de juger jusqu'où ils ont poussé cet art. De l'autre, toutes les probabilités nous portent à croire qu'ils l'ont porté au plus haut point de la perfection, ainsi que les autres arts dans lesquels ils excelloient, & principalement ceux qui consistoient dans l'imitation. *Voyez* Acoans. La *musique* chez les anciens faisoit partie de l'éducation, comme on le voit dans Platon, qui, prescrivant la maniere dont les enfans doivent être élevés dans sa république, ordone entr'autres choses de les appliquer à la *musique* pendant trois ans. Non seulement elle faisoit partie de l'éducation des enfans, & elle étoit l'objet des études des plus savans hommes, mais on voit encore que ceux qui en faisoient une profession particuliere, étoient quelquefois élevés aux plus grandes dignités; témoin cet Isméniae, dont parle Élien (*Var. hist. lib. I. c. 21.*), qui fut envoyé ambassadeur en Perse; témoin le poëte Tirtée qui servit si heureusement les Lacédémoniens dans une bataille contre les Messéniens. Cela pouroit faire croire que les anciens savoient tirer de la *musique* des secours que nous ignorons, & qu'elle devoit leur servir pour des choses plus importantes que de simples divertissemens. Au reste, en considérant la *musique* seulement du côté de l'agrément, il y a lieu de croire qu'ils en faisoient on fréquent usage; elle régoit dans toutes leurs fêtes; elle accompagnoit presque toutes leurs poésies, & mêlant son harmonie propre à celle des vers, elle donnoit une nouvele force au sens des paroles. Aussi les Grecs sur-tout étoient-ils passionés pour la poésie & pour la *musique*.

Le judicieux Polybe nous dit que la *musique* étoit nécessaire pour adoucir les mœurs des Arcadiens, qui habitoient un pays où l'air est triste & froid; que ceux de Cyuete qui négligerent la *musique*, surpasserent en cruautés tous les Grecs, & qu'il n'y avoit point de ville où l'on eût vu autant de crimes. Athénée nous assure qu'autrefois toutes les loix divines & humaines, les exhortations à la vertu, la connoissance de ce qui concernoit les dieux & les hommes, les vies & les actions des personages illustres, étoient écrites en vers, & chantées publiquement par un chœur, au son des instrumens. On n'avoit point trouvé de moyen plus efficace pour graver dans l'esprit des hommes les principes de la morale, & la connoissance de leurs devoirs.

La *musique* faisoit partie de l'étude des anciens Pythagoriciens. Ils s'en servoient pour exciter l'esprit à des actions louables, & pour s'enflâmer de l'amour de la vertu. Selon ces philosophes, notre âme n'étoit, pour ainsi dire, formée que d'harmonie, & ils croyoient faire revivre par le moyen de la *musique* l'harmonie primitive des facultés de l'âme, c'est-à-dire, l'harmonie qui, selon eux, existoit avant qu'elle animât nos corps, & lorsqu'elle habitoit les cieux.

La plus ancienne *musique* des Grecs étoit sage, mâle, réglée, propre à former les mœurs, & inspirer le respect des dieux. Elle ne connoissoit que trois modes, qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre, le dorien qui étoit le plus grave, le lydien qui étoit le plus aigu, & le phrygien qui tenoit le milieu. Le premier étoit employé à la guerre & dans les cérémonies, le second dans les enterremens & les occasions de tristesse, & le troisieme dans tous les mysteres de la religion & dans ceux de l'amour. Ensuite on ajouta deux autres modes, qui furent l'*ionien*, placé entre le dorien & le phrygien, & l'*éolien*, entre le phrygien & le lydien. Enfin, on établit dix autres nouveaux modes, soit du côté de l'âpre, soit de celui du grave. Les cinq d'en-haut furent désignés par l'addition de la préposition *hyper* qui veut dire *sur*, & les cinq d'en-bas par la préposition *hypo* qui signifie *sous*. Mais Ptolémée réduisit ces quinze modes à sept, qui furent *l'hypo-dorien*, *l'hypo-phrygien*, *l'hypo-lydien*, *le dorien*, *le phrygien*, *le lydien* & *le mixo-lydien* ou *l'hyper-dorien*. Alors la *musique* des Grecs étoit à l'usage des théâtres, &, par les changemens qu'on y fit, elle ne fut plus guere propre qu'à exciter les passions les plus voluptueuses.

MUSIVARII, ouvriers en mosaïque.

MUSSIDIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en or.

C. en argent.

RR. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont *Longvs*, *Priscvs*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

MUSTACEUM, gâteau fait avec de la farine & du vin doux. Le jour des noces, on en envoyoit aux parens & aux amis; usage auquel Juvénal fait allusion, lorsqu'il exhorte à ne pas épouser une femme de mœurs déréglées (*Sat. 6. 202.*).

. . . . . *Ducendi nulla videtur*
Causa; nec est quare cœnam & mustacea perdas.

De là vint auſſi le proverbe: *Laureolam in muſtaceo quærere*, chercher de la gloire dans une entrepriſe frivole, par alluſion à la pareſſe des Pinariens, qui, étant arivés trop tard au ſacrifice que leur famille offroit à Hercule, conjointement avec les Potitiens, ne trouverent que le laurier dont on couvroit le gâteau offert à ce dieu. Ainſi Cicéron, en parlant de Bibulus qui étoit arivé après l'entiere défaite des habitans du mont Amanus, écrit à Atticus qu'il étoit venu *in muſtaceo laureolam quærere* (*Lib. V.* 20.).

MUTA, déeſſe du ſilence chez les Romains. Ils célébroient ſes fêtes le 12 des calendes de mars, c'eſt-à-dire, le 18 février. *Muta* étoit la même divinité qu'Agérone; ou plutôt *Muta* étoit-elle la déeſſe du ſilence en général, & Agérone celle du ſilence ſur le nom ſecret de la divinité tutélaire de Rome?

MUTATIONES, ſtations, poſtes, la même choſe que *manſio*. C'étoient des endroits fixés de diſtance en diſtance, où les couriers publics s'arrêtoient pour changer de chevaux & pour ſe repoſer. On évitoit ordinairement de les mettre dans des villes; mais on choiſiſſoit des villages & des bourgs non fermés, afin que de nuit comme de jour le ſervice ſe fît avec plus de facilité, & qu'on pût aiſément changer de chevaux pour continuer ſa route. Il n'y avoit qu'une différence entre les poſtes qui étoient appelés *mutationes*, & ceux qui étoient connus ſous le nom de *manſiones*; c'eſt que les premiers n'étoient deſtinés qu'à la courſe publique, au lieu que les derniers, outre cet uſage, étoient encore faits pour le logement des ſoldats: *Eas eſſe ſtationes, in quas ſe milites expeditionis tempore quieſcendi cauſa recipiebant*. D'ailleurs, les *manſiones* ne ſe trouvoient que d'une journée à l'autre, & les *mutationes* auſſi ſouvent qu'il falloit changer de chevaux.

MUTATORIUM Cæſaris, étoit, ſelon Rufin & Victor, une maiſon que Céſar, étant grand pontife, habita dans le premier quartier à la porte Capene, & dont Suétone parle. *Poſt autem pontificatum maximum in ſacra via domo publica*. Selon d'autres auteurs, c'étoient des maiſons agréables, où les empereurs romains ſe retiroient pour ſe délaſſer & changer d'air, telles que les *Thermes* d'Aurélien dont parle Vopiſcus: *Thermas ſuttanas, tyberina regione facere paravit hyemales*.

MUTH, ſurnom d'Iſis, que Plutarque dit avoir ſignifié mere. Il convenoit parfaitement à cette déeſſe que les Égyptiens confondoient avec la nature. Jablonski, recherchant l'origine du mot *Muth* dans la langue des Coptes, a trouvé qu'il vouloit dire celle qui tire de l'eau, & qu'il étoit analogue à l'humidité ſi néceſſaire à l'Égypte, que l'on croyoit obtenir d'Iſis.

MUTINUS. Turnebe (*Adverſar. lib. XVII.*) dit que c'étoit le dieu du ſilence, ainſi nommé de *mutire*, parler bas, ou parler entre les dents, comme font ceux qui n'oſent déclarer ouvertement leurs penſées. Mais on ne trouve ce dieu *Mutinus* ni dans les poëtes ni dans les mythologues. C'eſt une divinité créée par quelques modernes; à moins qu'ils n'aient voulu parler du dieu *Mutinus*, pris dans le ſens d'une divinité qui préſidoit au ſecret des actions cachées. Lucilius en fait mention dans ces vers:

Sed quid Mutino, ſubrectoque huic opu' ſigno?
Ut lurcaretur tardum, & carnaria furtim
Patrum conſiceret:

MUTINUS, *MUTUNUS*. Ce nom latin du Priape des Grecs étoit dérivé de μυτὸς ou μυττὸς, noms par leſquels les Éoliens & les Siciliens déſignoient le ſexe des femmes. Cette infâme divinité avoit à Rome, dans le quartier des Véliens un temple & une ſtatue très-obſcene, ſur les genoux de laquelle on avoit coutume de faire aſſeoir les nouveles mariées la veille de leurs noces, pour détourner les enchantemens. Arnobe & Lactance reprochent cet uſage aux païens. Le premier (*IV. p.* 131.) dit: *Etiamne Mutunus, cujus immanibus pudendis, horrentique faſcino, veſtras inequitare matronas, & auſpiciabile ducitis & optatis?* Le ſecond (*I.* 20.) *Mutinus, in cujus ſinu pudendo nubentes præſident, ut illarum pudicitiam prior deus delibaſſe videatur*.

MUTITATIO, coutume établie chez les Romains, qui conſiſtoit à inviter pour le lendemain chez ſoi ceux qu'on avoit eus pour convives chez un autre.

MYCALESSUS, dans la Bœotie. MY.

Eckhel attribue à cette ville une médaille d'argent autonome, avec la légende ci-deſſus & le bouclier bœotien.

MYCENE. *Voyez* MYKHΣ.

MYCONUS, île. MYKONIΩN.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont:

Deux épis d'orge.

Un raiſin.

On a frapé dans cette île, une médaille impériale greque en l'honneur d'Auguſte.

MYCONE, île de la Mer Égée, l'une des cyclades, ſervit, comme Gyaros, à aſſurer la ſituation de Délos, auparavant flotante; elle a environ trente-ſix mille de tour; on n'y trouve que deux montagnes peu elevées, quoique Virgile l'appele *celſa Mycone*.

Les poëtes avoient fait de cette île le tombeau des centaures défaits par Hercule, d'où étoit venu chez les anciens le proverbe, *tout à Mycone*, qu'on applique à ceux qui dans un diſcours veulent parler de tout, ramenant à leur ſujet des matieres tout-à-fait étrangeres.

MYGDON,

MYGDON, frere de l'amazone Hippolyte, fut tué par Hercule. *Voyez* HIPPOLYTE.

MYGDONIENE, ſurnom donné à Cybele, à cauſe du culte fameux dont on l'honoroit dans la Phrygie, pays auquel apartenoit la Mygdonie aſiatique.

MYGDONIENE, eſpece de flute des anciens, propre au mode phrygien, à ce que dit Bartholin dans ſon traité *De tibiis veter.*

MYGDONUS, frere d'Hercule & pere de Coræſus, qui pour cette raiſon fut appelé *Mygdonides*. *Voyez* CASSANDRE, CORÆSUS.

MYIAGRUS. Les Arcadiens, dit Pauſanias, ont des jours d'aſſemblées & de foires en l'honeur d'une certaine divinité qui eſt Minerve, ſelon toutes les apparences. Dans ces occaſions, ils ſacrifient premiérement à *Myiagrus*, adreſſant leurs vœux à ce héros, & l'invoquant par ſon nom. Avec cette précaution, ils ne ſont jamais incommodés des mouches durant leurs ſacrifices. Ce *Myiagrus* eſt un génie imaginaire, dont le nom eſt formé de μυῖα, mouche, & d'ἄγρα, capture, parce qu'on lui attribuoit la vertu de chaſſer les mouches pendant le ſacrifice. On trouve auſſi ce nom attribué à Hercule. *Voyez* APOMYIUS, MOUCHES.

Le peuple romain honoroit auſſi cette divinité imaginaire ſous le nom de *Myiodes*, parce que les mouches s'appelent en grec μυῖαι. Pline raporte qu'elles déſoloient les aſſiſtans aux jeux olympiques, mais qu'elles s'envoloient par nuages, & ſe jetoient ailleurs, auſſi-tôt qu'ils avoient ſacrifié un taureau au dieu *Myiodes*. Cependant on ne lui faiſoit que rarement cet honeur à Olympie, & ſeulement une fois dans le cours de pluſieurs années. Les Éliens, au contraire, encenſoient avec conſtance les autels de ce dieu, perſuadés que s'ils y manquoient, des flots de mouches viendroient infeſter leur pays ſur la fin de l'été, & y porter la peſte & la déſolation.

L'incommodité de tous ces inſectes, que nous appelons *mouches*, *moucherons*, *couſins*, eſt ſi grande dans les pays chauds, que la ſuperſtition s'eſt imaginé ſans peine qu'il ne falloit pas moins qu'un dieu pour les chaſſer, ou les faire périr; & comme il y avoit à Rome des expoſitions avantageuſes où l'on étoit moins incommodé de ces ſortes d'inſectes ailés, que dans d'autres quartiers, ce qui ſe trouvoit également vrai dans pluſieurs villes; le peuple ſe perſuada devoir cette faveur aux bontés éclatantes d'une divinité particuliere, qu'il nomma *Myiodes*, *Myiagrus*, *Apomyos*, ſuivant les lieux & les pays. (D. J.)

MYIODES, nom que Pline donne au dieu chaſſe-mouche ou *Myiagrus*. *Voyez* ce mot.

MYLASA ou MYLASSA, ville de la Carie, à 80 ſtades de la mer, ſelon Pauſanias. Elle étoit ſituée dans une riche campagne, au raport de Strabon, & elle paſſoit pour une des trois principales villes de la province. Il n'y en avoit point dans toute l'Ionie qui fut décorée de plus de temples, de portiques & d'autres édifices publics, parce qu'elle avoit dans ſon voiſinage une fameuſe carriere de très-beau marbre blanc. Jupiter Carien y avoit un temple célebre; ſa ſtatue tenoit à la main, au lieu du foudre, la hache d'amazones, qu'Hercule avoit raportée de ſon expédition contre ces guerrieres. On voit encore cette hache à deux tranchans ſur les médailles de *Mylaſa*; mais elle eſt mieux repréſentée ſur un bas-relief, où Jupiter Carien eſt nommé *Dolichenus*, du nom d'une île voiſine des côtes de la Carie.

MYLASA, en Carie. ΜΥΛΑΣΣΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont la bipenne & le trident.

Cette ville a fait fraper ſous l'autorité de ſes *ſcribes* des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguſte, d'Hadrien, de Caracalla, de Géta, d'Élagabale, de Septime Sévere.

MYLLITA. Les Aſſyriens donnent le nom de *Mylitta* à Uranie ou Vénus céleſte, ſelon Hérodote. Elle avoit ſous ce nom à Babylone un temple où ſe commettoient des abominations autoriſées & ordonées même par les loix du pays. Hérodote (*l. c.* 131.) dit que *Mylitta* étoit la même divinité qu'*Alitta* des Arabes & *Mithra* des Perſes (*Strabon.* 16.).

MYLOTHROS, dérivé de μύλος, meule. Euſtathe (*Iliad. Φ. p.* 1324.) dit que c'étoit une chanſon propre à ceux qui faiſoient agir la meule. Étoit-elle la même que l'épiaulie?

MYNDUS, en Carie. ΜΥΝΔΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent . . . . . *Pellerin.*

O. en or.

R. en bronze . . . . . *Hunter.*

Leurs types ordinaires ſont:

Un aigle éployé ſur un foudre.

Un foudre aîlé.

Un trépied.

Un arc & un carquois.

Cette ville a fait fraper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales greques en l'honeur de Vérus, de Sévere, de Domna.

MYNÈS, mari de Briſéis. *Voyez* BRISÉIS.

MYNITUS, un des ſept fils de Niobé, qui périrent ſous les traits d'Apollon, ſelon Apollodore.

MYOMANCIE, mot formé de μῦς, ſouris, & de μαντεία, divination. Il ſignifie maniere de prédire les événemens futurs par le moyen d'une ſouris.

Quelques auteurs regardent la *myomancie* comme une des plus anciennes manieres de deviner, & croient que c'eſt pour cela qu'Iſaie (*Liv. XVI.* 17.) compte la ſouris parmi les abominations des idolâtres. Mais outre qu'il n'eſt pas certain

que le mot hébreu employé par le prophete ſignifie une ſouris; il eſt évident que le prophete ne parle point en cet endroit de deviner par le moyen de cet animal, mais de l'abomination que commettoient contre la loi de Moyſe ceux qui mangeoient des ſouris, *abominationem & murem*, porte la Vulgate.

Les ſouris ou les rats entroient cependant pour quelque choſe dans le ſyſtême général de la divination parmi les Romains, & l'on tiroit des préſages malheureux ou de leur cri ou de leur voracité. Élien (*Liv. I.*) raconte que le cri aigu d'une ſouris ſuffit à Fabius Maximus pour ſe démettre de ſa dictature; &, ſelon Varron, Caſſius Flaminius quita la charge de général de la cavalerie ſur un pareil préſage. Plutarque, dans la vie de Marcellus, dit qu'on augura mal de la derniere campagne de ce conſul, parce que des rats avoient rongé l'or de Jupiter.

MYOPARO. Cicéron (*De republica*, 3.) parle de ce navire de corſaire: *Nam cum quareretur eos eo, quo ſcelere impulſus mare haberet infeſtum uno myoparone; eodem, inquit, quo tu orbem terræ!*

MYRA, dans la Lycie. MYPEΩN.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Antonin, de Plautille, de Gordien, de Tranquilline.

MYRIANDROS, dans la Cilicie. MYPIANΔPITΩN.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Antonin, de Marc Aurele.

MYRINA, en Æolie. MYPINAIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

R. en bronze.

Leur type ordinaire eſt ou une femme debout tenant une patere & une branche d'arbre, ou un vaſe.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Sabine, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Tranquilline, d'Élagabale.

Apollon, honoré d'un culte particulier à *Myrina*, en prit le ſurnom de *Myrinien*.

MYRIONIME, ou qui a mille noms. On appele ainſi Iſis & Oſiris, parce qu'ils renfermoient, diſoit-on, ſous différens noms, tous les dieux du paganiſme. Iſis étoit, ſelon ces auteurs, la Terre, Cérès, Junon, la Lune, Minerve, Cybele, Vénus, Diane, toute la Nature en un mot. De même Oſiris eſt Bacchus, le Soleil, Sérapis, Jupiter, Pluton, Pan, Apis, Adonis. *Myrionime* eſt formé de μύριοι, *innombrable, infini*, & de ὄνομα, *nom*.

MYRLEA, depuis Apamée, en Bythinie. MYP.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze. *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

MTPMHKEΣ. *Voyez* CESTE.

MYRMIDONS, peuples de Theſſalie, des environs du fleuve Pénée, qui ſuivirent Achille au ſiége de Troye. Ils avoient pris leur nom d'un de leurs rois, appelé *Myrmidon*.

On appela auſſi *myrmidons* les habitans dont l'île d'Égine fut repeuplée par la merveille racontée par Philoſtrate (*in Heroicis*). La peſte ayant déſolé ce pays, & fait périr preſque tous les habitans, Éaque qui en étoit roi, pria Jupiter de détourner ce fléau, & de remédier à la dévaſtation qu'il avoit cauſée. Il vit alors en ſonge ſortir du tronc d'un vieux chêne un grand nombre de fourmis qui, à meſure qu'elles paroiſſoient, étoient changées en hommes. Le lendemain matin à ſon réveil on vint lui annoncer que ſes états étoient plus peuplées qu'ils ne l'avoient été avant la peſte. *Voyez* ÉAQUE. Le nom de ces peuples vient du grec μύρμηξ ou μύρμος, fourmi.

Le ſurnom de *myrmidons* ou de fourmis fut donné, à ce que l'on conjecture, aux Éginetes, parce qu'ils creuſoient la terre pour y enfouir & conſerver les grains. D'autres l'attribuent à l'uſage où ils étoient de ſe creuſer des demeures ſous terra, à défaut de matériaux de conſtruction.

MYRMILLON. *Voyez* MIRMILLON.

MYROBATHRARII, *MYROBRECHARII*. On lit dans Plaute (*Aulul.* 3. 5. 37.):

Aut munulearii, aut murrobathrarii.

Lambin corrige ce texte, & reſtitue *myrobrecharii*, parfumeurs, ou ceux qui répandent les parfums.

MYRON, natif d'Éleuthere en Béotie, fit une vache d'airain qui imitoit tellement la nature que les taureaux s'y trompoient.

MYROPOLE, ville de Grece, près des Thermopiles, vis-à-vis d'Héraclée. Procope dit que le temps ayant ruiné les fortifications qu'on avoit faites au paſſage des Thermopiles, d'un côté par la ville d'Héraclée, & de l'autre par celle de *Myropole*, qui eſt proche de ce paſſage; Juſtinien répara les fortifications de ces deux places, & éleva un mur très-ſolide, par le moyen duquel il boucha cet endroit, qui étoit auparavant ouvert. Les Lacédémoniens furent invincibles tant que Sparte n'eut point de murailles; & dès que Juſtinien eût fini tant de beaux ouvrages décrits par Procope, les barbares les détruiſirent, pénétrerent de toutes parts, & firent écrouler l'empire. (D. J.)

MYRRHA, fille de Cinyras, roi de Cypre, devint ſi éperdument amoureuſe de ſon pere, qu'il lui fut impoſſible de réſiſter à ſa paſſion. Les uns ont dit que la colere du ſoleil fut cauſe

de cette paſſion; d'autres l'attribuent à Vénus irritée de ce que Cenchréis, mere de *Myrrha*, avoit préféré la beauté de ſa fille à celle de la déeſſe, ou de ce que *Myrrha* elle-même, en peignant ſes cheveux, avoit dit qu'ils étoient plus beaux que ceux de Vénus.

D'autres ont dit que *Myrrha* étoit fille de Cinyras, & que, pour ſatisfaire la paſſion qu'elle avoit conçue pour ſon pere, elle l'avoit enivré, & profitant de l'état de déraiſon où elle l'avoit réduit, elle avoit commis avec lui l'inceſte qui donna naiſſance à Adonis.

Ovide (*Metam.* 10.) raconte cette fable différemment; il dit que *Myrrha* éperdument amoureuſe de ſon pere, combatit ſa paſſion de toutes forces, & que ne pouvant la vaincre, elle avoit pris le parti de ſe pendre. Elle étoit déja attachée au fatal lacet, quand ſa nourice, attirée par le bruit, entra dans ſa chambre, coupa la corde, & déchira le nœud qui alloit étrangler *Myrrha*. A force de ſollicitations, la nourice arracha le ſecret de la princeſſe, & lui promit de lui faciliter les moyens de contenter ſes déſirs. Elle choiſit le temps où l'on célébroit les fêtes de Cérès, qui duroient neuf jours, pendant leſquels les femmes n'approchoient pas de leurs maris. La nourice propoſa à Cinyras de lui procurer pendant ce temps la compagnie d'une jeune fille de l'âge de la ſiene. La propoſition acceptée, *Myrrha* fut introduite pluſieurs nuits de ſuite dans le lit de ſon pere, ſans qu'il la connût. Il voulut enfin voir ſa maîtreſſe, & ayant découvert un flambeau qu'il avoit caché, il reconut ſa fille & ſon crime. Saiſi d'horreur, il ſe jete ſur ſon épée, ſa fille lui échape, & les ténebres la dérobent à ſa vengeance. Elle erra pendant neuf mois. Fatiguée enfin de tant de courſes, & encore plus de l'incommodité de ſa groſſeſſe, elle s'arrête dans le pays des Sabéens. Elle demanda aux dieux la punition qu'elle méritoit; mais, pour n'être pas l'opprobre & le ſcandale de la terre, ſi elle y reſtoit, ni la honte & l'éfroi des ombres, ſi elle deſcendoit aux Enfers, elle demanda d'être bannie de l'un & de l'autre empire, & par un prodige nouveau, de n'être ni morte ni vivante. Elle fut changée dans l'arbre réſineux qui porte ſon nom, & qui n'a ceſſé de pleurer le crime qui avoit occaſioné cette métamorphoſe. Cependant le fruit de ſon inceſte exiſtoit ſous l'écorce, & ne ſortit qu'au terme. Ce fut Adonis. *Voyez* ADONIS.

Sur une cornaline de Stoſch, on voit *Myrrha* qui vient ſolliciter au crime ſon pere Cinyras.

MYRRHE, ſuc réſino-gommeux qui découle d'un arbre cultivé ſeulement en Égypte, en Éthiopie, en Abyſſinie & au pays des Troglodytes, autrement dit la Côte d'Abex.

Cet arbre étoit originairement l'inceſtueuſe *Myrrha*, ſelon la fable.

Les anciens employerent la *myrrhe* pour la médecine & pour les parfums. Ils pouſſoient la ſenſualité juſqu'à en donner l'odeur à leurs boiſſons & à leurs vaſes à boire; ce qui fit croire à quelques-uns que certaines pierres ou agates dont étoient faits ces vaſes, avoient naturélement l'odeur de la *myrrhe*.

MYRRHE (Vin), *myrrhinum vinum*. C'étoit chez les anciens du vin mêlé d'un peu de *myrrhe*, pour le rendre meilleur & le conſerver plus long-temps. Suivant Aetius (*Tetrab. 4. ſerm. 41. pag.* 123.), on en faiſoit grand cas, ainſi que de quelques autres boiſſons *myrrhées*. Pline (*Liv. XIV. chap.* 13.) le dit auſſi: *Lautiſſima apud priſcos vina erant myrrhæ odore condita*. Les loix des douze tables défendoient d'en répandre ſur les morts.

Ce n'étoit pas de ce vin de *myrrhe* ſi priſé qu'on offroit à boire chez les Juifs aux ſupplicés, pour amortir, à ce qu'on croit, en eux le trop vif ſentiment de la douleur. Le vin *myrrhé* qu'on leur donnoit étoit une liqueur aſſoupiſſante, dans laquelle il entroit beaucoup de *myrrhe* qui la rendoit amere. Apulée (*Métam. liv. VIII.*) raconte qu'un certain homme s'étoit prémuni contre la violence des coups par une potion de *myrrhe*. Apparemment que c'étoit dans cette vue qu'on croyoit devoir donner du vin *myrrhé* aux ſupplicés chez les Juifs. Ce vin étoit ſans doute très-amer, puiſque S. Mathieu raporte que c'étoit du vin mêlé de fiel. Le fiel de S. Mathieu & la *myrrhe* de S. Marc (*ch.* 15. *v.* 23.) ne déſignent qu'une même choſe, c'eſt-à-dire, une boiſſon très-amere au goût. Th. Bartholin, *de vino myrrhato*, donne de plus grands détails ſur cet article. (D. J.)

MYRRHINITE, nom donné par quelques auteurs à une pierre qui avoit l'odeur de la myrrhe. Étoit-ce une odeur naturele ou un effet de l'art? c'eſt ce que nous ne pouvons décider aujourd'hui.

MYRRHITES, nom donné par les anciens naturaliſtes à une pierre jaunâtre & demi-tranſparente, que l'on ſoupçone être une agate jaûne.

MYRTE, arbriſſeau odorant & toujours vert. Il étoit conſacré à Vénus, parce qu'il lui avoit été un jour d'un grand ſecours. La déeſſe étant ſur le bord de la mer, dit Ovide (*au liv. IV. des Faſtes*), occupée à ſécher ſes beaux cheveux qu'elle avoit mouillés dans le bain, aperçut de loin des ſatyres, troupe pétulante, & qui ne reſpecte perſone. Auſſi-tôt elle alla ſe cacher ſous des *myrtes* touſus qui la déroberent parfaitement à tous les jeux. En mémoire de cet événement, elle affectiona cet arbriſſeau, & voulut que les dames dans le bain fuſſent couronées de *myrte*. Les courones de *myrte* ſe donnoient aux dieux Lâres, du moins dans les maiſons peu accommodées de la fortune, ſelon Horace (*L. III. od.* 23.).

A Athênes, les ſupplians & les magiſtrats por-

toient des courones de *myrte*, auſſi-bien que tous les vainqueurs dans les combats des jeux iſthmiques.

On s'en couronoit auſſi dans les feſtins. Les triomphateurs à Rome étoieot couronés de *myrte*. (*Pline*, 15. 29.)

On ne portoit jamais de *myrte* dans le temple de la Bonne-Déeſſe, parce qu'elle l'avoit en horreur. Plutarque en donne pour raiſon que le dieu Faune ayant un jour trouvé ſa femme priſe de vin, il la fouéta tant avec des verges de *myrte*, qu'il la fit mourir. S'étant enſuite repenti de la cruauté dont il avoit uſé à ſon égard, il la mit, pour la dédomager, au rang des divinités, ſous le nom de *Bonne-Déeſſe*. *Voy.* FATUA.

Le *myrte* étoit conſacré à Vénus, & c'étoit un motif de plus pour l'éloigner du temple de *Fatua*, qui ſe flatoit d'avoir ſévérement gardé la foi conjugale : *Itaque myrtum ut veneri ſacrum, abominantur*.

MYRTE. Le génie de la ville de Myrine tient, ſur quelques médailles, un rameau de *myrte*, par alluſion à ſon nom grec. (*Goltzius, Grac. tab.* 14.)

MYRTEA, ſurnom de Vénus, à cauſe du *myrte* qui lui étoit conſacré.

MYRTIL, fils de Mercure, étoit cocher d'Œnomaus, roi de Piſe, & par lui-même un homme conſidérable; car la qualité d'écuyer & de cocher étoit honorable en ce temps-là; & ſouvent les rois eux-mêmes, ou quelques princes de leur cour, conduiſoient leurs chariots. *Myrtil* conduiſoit les chevaux du roi avec tant d'adreſſe, dit Pauſanias, que ſur la fin de la courſe ſon maître atteignoit toujours ceux qui pour avoir Hippodamie oſoient entrer en lice avec lui, & auſſitôt il les perçoit de ſon javelot. *Myrtil*, devenu lui-même amoureux de la princeſſe, & o'oſant diſputer cootre ſon maître, continua les fonctions d'écuyer; mais on dit qu'il trahit Œnomaus eo faveur de Pélops, après avoir fait promettre à celui-ci qu'il le laiſſeroit jouir d'Hippodamie durant une nuit. Pélops enſuite, ſommé par *Myrtil* de lui tenir ſa promeſſe, fut ſi indigné de ſon audace, qu'il le jeta du haut de ſon navire dans la mer. On ajoute que ſon corps, pouſſé par les flots, fut recueilli par les Phénéates, qui lui donnerent la ſépulture derriere le temple de Mercure ſon pere, & qui célébrerent tous les ans ſon anniverſaire durant une nuit entiere. Pauſanias, parlant ailleurs de ces fameux déſaſtres arivés aux Pélopides, ajoute ces mots: S'ils ont payé la peine du crime de Pélops, & ſi les mânes vengeurs de *Myrtil* les ont pourſuivis juſqu'à ce point, il faut avouer que rien ne montre tant la vérité de ce que la Pythie dit un jour à quelqu'un qui la conſultoit ſur un faux ſerment : *Que quiconque ſe parjure, attire la colere du ciel ſur ſes enfans & ſur leurs deſcendans*. *Voyez* HIPPODAMIE, ŒNOMAUS, PELOPS, TARAXIPPUS.

MYSIE d'Aſie. Les habitans de cette contrée ont fait fraper des médailles greques en l'honeur de Domitien.

Pauſanias (*lib. II. c.* 18.) nomme auſſi *Myſie* une petite contrée du Péloponeſe, où étoit un temple fameux dédié à Cérès, & où l'on célébroit les *Myſies*. Le nom de *Myſie* donoé à ce canton, tiroit ſon origine d'un certain *Myſius*, que les habitans d'Argos diſoient avoir été hôte de Cérès.

MYSIES, fêtes en l'honeur de Cérès, qui ſe célébroient dans le Péloponeſe pendant trois jours; au troiſieme, les femmes chaſſoient du temple de la déeſſe les hommes & les chiens, & s'y reoſermoient pendant la journée avec les chienes. Le lendemain, elles rapeloient les hommes, & cette journée ſe paſſoit dans la joie & les feſtins. *Voyez* MYSIE.

MYSTAGOGUE, *μυσταγωγὸς*, étoit proprement, chez les anciens, celui qui introduiſoit les autres dans la connoiſſance des myſteres; mais dans Cicéron, ce mot déſignoit celui qui montroit les tréſors & les autres raretés des temples des dieux.

MYSTE. On appeloit *myſtes* ceux qui étoient initiés aux petits myſteres de Cérès, & ils ne pouvoient entrer que dans le veſtibule du temple. Il leur falloit au moins un an pour être admis aux grands myſteres & pour entrer dans le temple même. Au moment qu'ils jouiſſoient de cette prérogative, on les appeloit *époptes*, inſpecteurs, ou, comme nous dirions, *confreres*. Alors on leur montroit toutes les choſes ſacrées, excepté quelques-unes, qui étoient réſervées pour les prêtres ſeuls. Il étoit défendu de conférer en même temps à perſone les deux qualités de *myſte* & d'*épopte*. On ne viola la loi qu'eo faveur du roi Démétrius, qui, dans un même jour, fut fait initié & épopte. (*D. J.*)

MYSTERES. Les grecs ſe ſervoient des mots *μυστήρια*, *τελεταὶ*, *ὄργια*, pour exprimer les cérémonies ſecretes de leur eulte.

Caſaubon (*Exerc. ad Annal. Baron. XVI.*) & quelques autres ſavans dérivent le premier de *miſtar* ou *miſtor*, lequel ſignifie dans la langue hébraique *choſe cachée*. Mais Albert Schultens a réfuté cette étymologie, & il n'eſt point néceſſaire d'avoir recours aux langues orientales pour expliquer un terme grec. Clément d'Alexandrie dérive celui-ci *ἀπὸ τοῦ μύειν*, *exécration* (*Protr. p.* 12.), à cauſe de Bacchus, ou *ἀπὸ Μυσοῦντος*, nom d'uo athénien qui périt à la chaſſe *μυστήρια* différaot peu de *μυθήματα*, *choſes relatives a la chaſſe* (proprement *fabulæ venaticæ*, *ibid.*). Il eſt facile de s'apercevoir que ce ſavant Pere n'emploie ces étymologies que pour tourner en ridicule les objets de la religion greque. Les conjectures d'Iamblique & de Cornutus oe méritent point de crédit : le premier fait venir les *myſteres ἀπὸ τῶν μυῶν*, parce que la magie qu'on exerçoit par le moyen des rats étoit la plus ancienne (*Iambl.*

de amor. Rhod. & Sim. ap. Phot. cod. XCIV.); le ſecond, de *μυω*, *raſſaſier*; l'agriculture qui nous nourit étant due aux *myſteres* (*Cornutus*, *c. XXIII.*). Ces opinions ſont ridicules; celle qui dérive ce nom de *μῦθος*, eſt également fauſſe (*Etym. mag. in v.*).

Le mot *myſtere* eſt un ſubſtantif dérivé du verbe *μύειν*, *fermer*, d'où ſe forme naturélement *μυστήρια*, *ſilence*, *μύστης qui a la bouche fermée*. (*Euſtath. ad Homer. Iliad. l. XXIV. p.* 1492.)

Par *orgies*, on entendoit en général des cérémonies religieuſes (*Serv. ad Virg. Æn. l. VI. col.* 1067.); ce nom déſigna enſuite plus particuliérement les fêtes de Bacchus. Il continua cependant d'être employé, même ſur les monumens (*Chandl. Inscrip. l. CXXIII. p.* 78 *&c.*), pour déſigner les *myſteres* de Cérès: c'eſt pourquoi Clément d'Alexandrie le fait venir *ἀπὸ τῆς ὀργῆς*, de la colere de cette déeſſe contre Jupiter, parce qu'il avoit favoriſé l'enlévement de ſa fille (*Protr. p.* 12.). D'autres dérivent ce mot de *ὀρέγω*, *je déſire* (*Etym. Magn. in v.* Ὄργια), opinion qui n'eſt guere plus vrai-ſemblable que celle qui en rapporte l'origine *παρὰ τὸ ἔργειν τοὺς ἀμυήτους*, *éloigner les profanes* (*Schol. Apoll. l. I. v.* 925.). D'*ὄργια*, les Grecs firent *ὀργιάζειν* dont Platon ſe ſert pour *ſacrifier* (*in Phæd. p.* 346. *de Leg. l. IV. p.* 601.), & ils ont enſuite formé *ὀργιαστὴς*, *initié*, *ἀνόργιαστος*, *profane* (*Suid. in h. v. Tim. Lex. Plat. p.* 126-141, *& not. Cl. Ruhnken.*). Æneas Gaza appele les éclectiques *les myſtagogues des orgies de Platon* (*Dial. de Immort. anim. p.* 6.), c'eſt-à-dire, les interpretes de la doctrine ésotérique de ce philoſophe.

Horus de Thebes diſoit que les Téletes étoient de grandes fêtes, acompagnées de cérémonies myſtérieuſes (*Ap. Etymol. magn. in v.* Τελετή). Le grammairien Timée, & un ancien lexicographe, expliquent *τελεταὶ* par *cérémonies & ſacrifices myſtérieux* (*Tim. Lex. Plat. p.* 179. *Etym. magn. in v. ſupr. cit.*). Héſychius définit les Téletes par le nom de *fêtes* (*In v.* Τελεταί); mais il autoit dû, comme Philémon, dont M. de Villoiſon a publié des Extraits, déſigner l'acception propre de ce mot par l'épithete *myſtique* (*Excerpta Lexici inedita Philemonis in not. Villoiſon, ad Apollonii Lex. Homer. t. II. p.* 767.). En conſéquence, on appela les initiés τελούμενοι, & *τὸ τελεῖσθαι* fut employé *ἀντὶ τοῦ μυεῖσθαι*, pour *être initié* (*Ibid. t. II. p.* 767-68.). Télete étoit dérivé de *τέλος*, *fin*, *perfection* (*Eurip. Hyppol. v.* 25. *&c. &c.*). En effet, les Téletes étoient proprement la derniere initiation où les adeptes parfaits étoient admis (*Chryſip. ap. Etym. magn.*); ce qui engage Plutarque à dire *τέλος ἐποπτεία τελετῆς* (*Sympoſ. l. VIII. p.* 447. *t. II. op.*). Chryſippe explique les Téletes par *choſe finale*, parce que c'étoient les dernieres dont les initiés devoient être inſtruits (*ap. Etym. magn. l. C.*). Telle étoit la véritable ſignification de ce mot, dont cependant on ſe ſervit pour déſigner les *myſteres* en général, & quelquefois les fêtes & les ſacrifices. (Article extrait des *Recherches ſur les myſteres du paganiſme*, de M. le baron de Sainte Croix.)

Mysteres des Égyptiens.

„ Quand on conſidere l'habitude qu'avoient les prêtres égyptiens de méditer ſous terre, alors on n'eſt point étoné, dit M. Paw, que les prêtres en aient contracté l'habitude de cacher ſous un voile preſqu'impénétrable tout ce qu'ils ſavoient & tout ce qu'ils croyoient ſavoir; ce qui fait que dans beaucoup de circonſtances, il eſt auſſi difficile de déterminer juſqu'où s'étendoit leur érudition, que de ſavoir juſqu'où s'étendoit leur ignorance; & voilà pourquoi on a porté des jugemens ſi oppoſés touchant les bornes de leur philoſophie, que les uns renferment dans un cercle très-étroit, & que les autres portent à l'infini. Mais ce qu'il y a de vraiment intéreſſant à obſerver, c'eſt que cette coutume des prêtres de ſe retirer dans des ſouterrains, a donné lieu aux *myſteres* de l'antiquité dont ſans cela il n'eût jamais été queſtion dans le monde. On voit que par-tout où on reçut les *myſteres* de l'Égypte, on ſuivoit auſſi l'uſage de les célébrer dans des grotes ou ſouterrains; & ce ne fut que longtemps après, & lorſque cette inſtitution avoit été fort altérée, qu'on fit à cet égard des changemens. L'évêque Warburton a rempli toute l'Europe de ſes erreurs touchant le prétendu ſecret qu'on révéloit aux perſones initiées en Égypte; parce qu'il a pris pour une piece authentique la lettre écrite par Alexandre à ſa mere, tandis qu'elle a été manifeſtement ſuppoſée dans les ſiecles poſtérieurs à cette époque. M. Silhouette qui a traduit des fragmens de Warbueton, auroit dû s'apercevoir qu'il eſt ridicule de mettre en Égypte un grand-prêtre, nommé *Léon*; car jamais, avant la conquête d'Alexandre, aucun prêtre égyptien ne ſe nomma *Léon*; c'eſt comme ſi l'on diſoit, qu'il y a eu un empereur de la Chine, qui s'appeloit Charles Martel. (*Diſſertations ſur l'union de la religion, de la morale & de la politique, t. I. pag.* 237. M. Silhouette cite cette lettre d'Alexandre pour refuter l'abbé Pluche, qui croyoit que les *myſteres* étoient relatifs à l'agriculture.) J'inſiſterois ici davantage ſur la ſuppoſition de cette lettre, ſi elle n'étoit aujourd'hui reconue pour apocryphe par tous les véritables ſavans. D'ailleurs comment eût-on pu révéler que les dieux de l'Égypte avoient été des hommes, puiſqu'on ſait maintenant à n'en plus douter, que jamais les Égyptiens n'adoretent des hommes déifiés, & qu'ils avoient pour cette eſpece de culte une horreur inconcevable „?

„ *Les myſteres* paroiſſent avoir été dans leur origine une inſtruction ſecrete qu'on ne donnoit qu'aux prêtres, qui, avant leur conſécration, eſſuyoient une terreur panique; & ce n'étoit que par des routes ténébreuſes qu'on les conduiſoit enfin dans un endroit ſurs éclairé; ce qui fit naître l'idée de copier les phénomenes de la foudre

& du tonerre. Tous les prêtres de l'Égypte, ſans en excepter un ſul, devoient être initiés, comme Diodore le dit, à ce qu'on appeloit les *myſteres du dieu Pan*; de ſorte qu'il n'y en avoit pas qui n'eût eſſuyé la terreur panique dans l'obſcurité des ſouteraina „.

„ Il n'y a pas d'apparence qoe les Égyptiens aient admis aux grands *myſteres* des perſones qui n'étoieot point de l'ordre ſacerdotal, ſi l'on en excepte peut-être Pythagore. Quant aux petits *myſteres*, on y admit avec le temps tous ceux qui ſo préſentoient, hormis les criminels publics. Les vagabonds, qn'on prenoit pour des prêtres égyptiens dans la Grece & l'Italie, ſe faiſoient payer fort cher pour leurs initiations ou leurs *myſteres* „.

„ Quant aux argumens de Warburton, voici ſur quoi ils ſont principalement fondés. Comme ſon opinion eſt qu'on annonçoit l'unité de Dieu dans la célébration des *myſteres* qui avoient été originairement inſtitués en Égypte, il en réſulte, par une conſéquence néceſſaire, que les Égyptiens n'étoient point des athées; ſans quoi ils ſe feroient bien gardés d'annoncer l'unité de Dieu dans les *myſteres*, qui devinrent enſuite une branche de finances pour la république d'Athênes; car il falloit payer fort cher pour y être admis; & Apulée dit de Lucius, qu'à force de ſe faire initier, il s'étoit tellement apauvri, qu'il ne lui reſtoit plus qu'une robe, que les prêtres lui conſeilloient encore de vendre pour ſe faire recevoir de nouveau. (*Poſtremo juſſus, veſte ipſa mea quamvis parvula diſtracta, ſufficientem corrafi ſummulam, & idipſum præceptum fuerat ſpecialiter*. Met. lib. XI. p. 1016. Il eſt ici queſtion des *myſteres* d'Oſiris, qu'on célébroit à Rome: & on peut s'étoner que Warburton n'ait trouvé aleune difficulté à croire qu'on révéloit à des femmes & à des enfans, que Jupiter Capitolin étoit un homme déifié, indigne de leur encens & de leurs victimes, puiſque le Jupiter très-grand, très-bon, *optimus maximus*, n'étoit aſſurément point un homme déifié.) Tout ceci démontre que l'ouvrage d'Apulée, que Warburton a cru être une excellente apologie des *myſteres*, en eſt au contraire une cruele ſatyre, où ces vagabonds, qui ſe faiſoient paſſer pour des Égyptiens dans la Grece & en Italie, ſont appelés par ironie les aſtres terreſtres de la grande religion, *magnæ religionis terrena ſidera*; quoiſque ce fuſſent pour la plupart des ſcélérats dignes du dernier ſupplice, qui employoient les intrigues & les profanations les plus ſcandaleuſes pour dépouiller quelques dévots de leur argent; ils alloient même juſqu'au point de les dépouiller de leurs habits; tant ils avoient l'art de répandre le fanatiſme dans le cœur de la populace, dont ils favoriſoient d'ailleurs toutes les débauches „.

„ On ne doute plus que les hyérophantes grecs n'aient inſenſiblement fait de grands changemens à la doctrine des *myſteres* de Cérès Éleuſine. Et s'il eſt vrai que du temps de Cicéron ils annonçoient en ſecret que tous les dieux du paganiſme étoient des hommes déifiés, ils ſe ſont grôſſiérement trompés. Mais cette erreur même, en ſuppoſant qu'elle étoit inculquée aux initiés de la Grece, ne concernoit en quelque maniere que ce ſoit les véritables Égyptiens, qui n'allerent jamais à Athênes pour conſulter les hiérophantes ſur les différens points de leur religion, dont la doctrine me paroît avoir été telle que je tâcherai ici de l'eſpoſer. Ils avoient perſonifié les attributs de la divinité, mais en un ſens bien différent de celui des Indiens, qui ne ſe ſont atachés qu'à la puiſſance de créer, de conſerver, & de détruire; ce qu'ils déſignent par des termes allégoriques „.

Mysteres de Samothrace. Ils furent apportés à Troye par Dardanus, & de Troye en Italie par Énée. Les Veſtales étoient chargées, dit Denis d'Halycarnaſſe, de garder ces *myſteres*, dont elles ſeules avoient la connoiſſance. *Voyez* Samothrace.

Mysteres des Grecs. *Voyez* Corybantes, Cotitto, Curetes, Dactyles, Éleusinie, Jacchus, Priape, Orphique, Proserpine, Sabasiennes & Telchines.

Mysteres des barbares. *Voyez* Isiaques, Mithriaques, Samothrace.

Mysteres des Romains. *Voyez* Bonne-Déesse, & tous les précédens.

Mysteres (Fin des). L'empreſſement des orphiques à initier tout le monde fut la premiere cauſe du diſcrédit dans lequel tomberent inſenſiblement les *myſteres*. Il étoit déja ſi grand ſous les derniers Céſars, que les rites en étoient alors mal obſervés, ſuivant la remarque de Joſephe (*Contr. Appion. l. I. §. 22.*). La décadence alla toujours depois en augmentant. Les prêtres de Cybele y contribuerent beaucoup. On les voyoit par-tout jouer le rôle d'énergumenes, & ne ſe faire jamais reſpecter par l'honêteté de leurs mœurs. Ils portoient enſemble leur divinité, les objets de ſon culte myſtérieux, & leurs proviſions de toute eſpece. Apulée fait dire aſſez plaiſamment à Lucius métamorphoſé en âne, au ſervice de ces miniſtres errans & fanatiques, qu'il leur ſervoit à la fois de temple & de grenier: *Et horreum ſimul & templum incederem* (*Metam. liv. VIII. p.* 163.).

Cet écrivain paroît avoir eu en vue dans ſon ouvrage, de montrer toute l'extravagance & la turpitude des *Galles*, afin d'acréditer le culte ſecret des divinités égyptienes, qu'il vouloit oppoſer aux chrétiens. Il ſecondoit en cela les intentions des philoſophes éclectiques, cherchant à participer à toutes les initiations, à en rétablir les pratiques, & à remédier aux deſordre qui s'y commettoient. Les magiſtrats s'en embaraſſoient ſi peu, qu'ils ſouſroient qu'on en donnât impunément des repréſentations par les places & les

carrefours. Là des charlatans prétendoient initier la populace avec des cérémonies indécentes & tumultueuſes; qui ne différoient guere des bacchanales les plus licencieuſes (*Dion. Chryſ. or. XXXVI. p.* 457.). Dès les temps de Cicéron, les mots *myſteres* & *abomination* étoient preſque ſynonymes. Warburton qui fait cette remarque (*The div. leg. t. I. p.* 195.), croit avec raiſon que la repréſentation obſcène du *Phallus*, toutes les fables ſcandaleuſes dont elles étoit acompagnée, enfin le danger des aſſemblées nocturnes, ſont les véritables cauſes de la corruption totale des anciens *myſteres*. La derniere attira ſur-tout l'attention des empereurs chrétiens. Conſtance & Gratien défendoient de s'aſſembler la nuit (*Cod. Theodoſ. XVI. tit.* 10. §. 5. 7.); mais ſur les repréſentations de Prétextat (*Zozim. hiſt. liv. IV. p.* 756. *ed. Silb.*), leurs édits ne furent point exécutés à Éleuſis. La preſcription générale n'eut donc lieu que ſous Théodoſe, qui non ſeulement renouvela les loix de ſes prédéceſſeurs, mais encore fit démolir les temples (*Cod. Theodoſ. l. & tit. laudat.* §. 25. *Sozomen. Hiſt. eccl. l. IV. c.* 20. *Chron. Alex. p.* 704.). Les myſtagogues avoient prévu cet événement; & ne pouvant l'empêcher, ils voulurent avoir du moins la gloire de le prédire. Il n'ariva cependant pas au moment précis que l'hiérophante d'Éleuſis avoit fixé (*Eunap. vit. Maxim. p.* 92.).

Ce fut environ dix-huit cents ans après l'établiſſement des *myſteres* dans la Grece qu'ils ſe trouverent tous proſcrits & abolis. Ils auroient même été entiérement oubliés, ſi quelques ſectaires n'en euſſent initié ou fait revivre certaines pratiques. S. Épiphane va juſqu'à les regarder comme la cauſe de pluſieurs héréſies (*adv. Hareſ. l. III. c.* 12. *t. I. p.* 1094.). Tertullien reproche à celle des Valentiniens d'avoir dérobé ſes cérémonies à Éleuſis: *Eleuſinia Valentini ſecerant lenocinia* (*Tertull. adv. Valent. p.* 250.). Si nous avions plus de connoiſſance de la doctrine qui y étoit enſeignée, ſur-tout dans les derniers temps, il ſeroit poſſible d'en trouver les rapports avec l'opinion de ces hérétiques ſur les *Eons*. Cette derniere étoit conforme aux idées des nouveaux platoniciens, leſquelles ont certainement été adoptées par les hiérophantes. Peut-être que ceux-ci ſe ſervoient des mêmes mots myſtiques, dont l'interprétation dépendoit du ſyſtême qu'ils embraſſoient. Par exemple, les ſectaires dont je viens de parler appeloient *vanavin* l'initiation ou télete, qu'ils rendoient par le mot *lumiere* (*S. Epiph. adv. hareſ. t. I. p.* 165.), celle dont ils prétendoient éclairer les adeptes.

Beaufobre exclut avec raiſon du nombre des chrétiens les Ophites (*Hiſt. du Manich. tom. II. p.* 66.), parce qu'ils n'introduiſoient perſone dans leurs aſſemblées ſans que l'on n'eût prononcé des imprécations contre Jéſus (*Origen. contr. Celſ. p.* 294.). Cependant il eſt néceſſaire de faire ici mention d'eux. Perſuadés que le ſerpent qui avoit engagé le premier homme à manger du fruit défendu avoit rendu au genre humain un grand ſervice, ils tenoient enfermé avec reſpect, dans une corbeille, un de ces animaux. Au moment de la célébration des *myſteres*, la porte étoit ouverte à ce reptile, qu'ils regardoient comme un roi tombé du ciel. On l'appeloit alors; & s'il venoit, montoit ſur la table, & s'entortilloit autour des pains dont elle étoit couverte, le ſacrifice paſſoit pour parfait (*S. Epiph. op. laudat. t. I. p.* 272.).

Les termes myſtiques & la formule dont les Marcoſiens ſe ſervoient à l'égard de leurs adeptes, & les réponſes de ceux-ci annoncent clairement une initiation des rites obſervés dans les temples du paganiſme (*Ibid. pag.* 256.). Les Marcionites & les Tatianiens employoient beaucoup d'eau dans leurs cérémonies, & toujours d'une maniere fort myſtérieuſe (*Ibid. pag.* 304. 392.).

Les Peppuziens, qui confierent les fonctions du ſacerdoce, comme celles de la magiſtrature, aux perſones du ſexe, avoient une initiation où ils faiſoient apparoître des ſantômes. En prononçant certaines paroles, ils changeoient en bleu, dans un vaſe, la couleur pourpre qui avoit rapport aux élémens, & finiſſoient par admetre les femmes trompées ou abuſées par leurs maris ou leurs amans (*S. Epiph. anaceph. pag.* 141. *t. II. oper.*). Mais une horrible pratique qu'ils ſe permettoient, étoit, dit-on, celle d'égorger un jeune enfant (*Ibid. p.* 144.).

On ne vit jamais de ſemblables victimes dans le *Béma*, la fête ſecrete des Manichéens (*Beaufobre hiſt. du manich. t. II. p.* 713.). Après y avoir pris la nouriture, & invoqué la divinité ſous différens noms, ils ſe répandoient de l'huile ſur la tête. Leurs élus prononçoient le mot *Sabaoth*, qu'ils prétendoient déſigner le *Phallus*, & l'adoroient (*Epiph. adv. hareſ. liv. III. t. I. pag.* 1092.). On les accuſa d'une infamie révoltante, & dont l'impie le plus déterminé rougiroit (*S. Auguſt. de hareſ. c.* 46.). (Article extrait des *Recherches ſur les myſteres du paganiſme*, de M. le baron de Sainte-Croix).

Mystères (Secret des). Il étoit défendu de les divulguer directement ni indirectement, ſous peine de la vie. Diagoras Mélien fut pour cette ſeule raiſon proſcrit par les Athéniens, qui promirent un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui le prendroit vivant. Le poëte Eſchyle courut auſſi un très-grand danger, pour avoir fait quelqu'alluſion aux *myſteres* dans une de ſes tragédies. Alcibiade fut condamné à mort par contumace, dit Plutarque, pour avoir commis un ſacrilège envers Cérès, en contre-faiſant ſes *myſteres*, & en les montrant à ſes camarades dans ſa maiſon, comme fait le hyérophante lorſqu'il montre les choſes ſaintes, ſe nommant lui-même le grand prêtre, donnant à Politien le nom de

porte-flambeau, à Théodore celui de héraut, & à ſes autres camarades celui d'initiés ou de confreres contre les loix établies par les Eumolpides & par les prêtres du temple d'Éleuſis : pour punition duquel crime le peuple l'a condamné à mort, a confiſqué tous ſes biens, & a enjoint à tous les prêtres & à toutes les prêtreſſes de le maudire.

Voilà la teneur de l'arrêt contre ce grand capitaine, qui n'étoit vrai-ſemblablement que trop coupable du crime pour lequel il étoit condamné ; cependant une ſeule prêtreſſe eut le courage de s'oppoſer à ce décret, & allégua pour unique raiſon de ſon oppoſition, qu'elle étoit *prêtreſſe pour bénir, & non pas pour maudire*.

MYSTRUM, meſure anciénement uſitée en pharmacie. Il y avoit un *myſtrum magnum* & un *myſtrum parvum*. Le premier contenoit trois onces, deux grôs & deux ſcrupules de vin, ou trois onces d'huile ; le ſecond contenoit ſix drachmes, deux ſcrupules de vin, ou ſix drachmes d'huile.

MYTHOLOGIE. La *mythologie* des anciens commence par l'union de l'*Ouranus* ou du Ciel avec la Terre, & finit par le retour d'Ulyſſe à Ithaque. Toute cette période s'appeloit κύκλος μυθικὸς, *le cercle mythique* ou *le cours de toute la fable*. C'eſt de celle-là ſeule qu'il va être queſtion dans cet article.

Quant aux *mythologies* des barbares, tels que les Égyptiens, les Étruſques, les Gaulois, les Celtes, les Germains, les ſectateurs d'Odin, &c. on les cherchera aux articles de ces peuples.

La *mythologie*, ſelon Évhémere & Banier, eſt le culte qui a été rendu à des hommes par autorité publique, & qui a fait une des principales ſources de l'idolatrie. Ils ont penſé qu'il y a eu des hommes auxquels on a rendu véritablement les honeurs divins : que les Grecs n'avoient même guere d'autres dieux que des hommes déifiés. Diodore de Sicile ſuppoſe par-tout que les dieux avoient été des hommes ; il parle de Saturne, de Jupiter, d'Apollon, de Bacchus, & de tant d'autres, comme d'hommes illuſtres ; il entre dans le détail de leurs actions & de leurs conquêtes, de leurs amours & de leurs malheurs, ſans oublier l'hiſtoire de leur naiſſance, de leur mort, & ſouvent même de leur tombeau. Les anciens poëtes, Homere & Héſiode, qui ſont la généalogie de la plupart des dieux, ſont les plus anciens témoins de la tradition, qui portoit que les dieux avoient été des hommes. Les Grecs & les Romains ne ſont pas les ſeuls qui ont déifié des hommes ; les Égyptiens & les Phéniciens, les plus anciens peuples du monde, en avoient donné les premiers l'exemple. Ils avoient, ſelon leurs hiſtoriens, de deux ſortes de dieux ; les uns étoient immortels, comme le Soleil, la Lune, les Aſtres & les Élémens ; les autres, mortels, c'eſt-à-dire, les grands hommes qui, par leurs belles actions, avoient mérité d'être mis au rang des dieux immortels, & avoient, comme eux, des temples, des autels, un culte religieux. L'auteur du livre de la Sageſſe (*chap. XIV. ver.* 15 *& ſuiv.*), parlant des ſources de l'idolâtrie, cite, comme une des principales, le regret & l'amour d'un pere qui a perdu ſon fils dans un âge peu avancé : pour ſe conſoler de ſa mort, il fait faire la figure de cet enfant, & lui rend, dans ſa famille, les honeurs qui ne ſont dûs qu'à ſa divinité. De ſa famille, le culte ſe répand dans la ville ; & d'un dieu particulier, on en fait bientôt une divinité publique. C'eſt ainſi que la plupart des dieux du paganiſme ſe ſont formés ; car il ne faut pas croire qu'ils ne doivent leurs divinités qu'à l'imagination des poëtes, ce furent les peuples, les pontifes, les villes entieres, qui firent leur apothéoſe. Mais qui furent ceux qu'on déifia ainſi ? ce furent 1°. les anciens rois ; & comme on n'en connoiſſoit pas avant Uranie & Saturne, c'eſt pour cela qu'on les a regardés comme les plus anciennes divinités ; 2°. ceux qui avoient rendu aux hommes des ſervices conſidérables, ou par l'invention de quelque art néceſſaire à la vie, ou par leurs conquêtes & leurs victoires ; 3°. les anciens fondateurs des villes ; 4°. ceux qui avoient découvert quelque pays, ou y avoient conduit des colonies ; & tous ceux en un mot qui étoient devenus l'objet de la reconoiſſance publique ; 5°. ceux enfin que la flaterie éleva à ce rang, & de ce nombre furent les empereurs romains dont le ſénat ordonoit l'apothéoſe.

Dans combien d'erreurs ſont tombés nos meilleurs auteurs, en voulant perpétuélement expliquer les fables & les concilier avec l'hiſtoire ancienne des divers peuples du monde ! L'un, entêté des Phéniciens, les trouve par-tout, & cherche dans les équivoques fréquentes de leur langue, le dénoûment de toutes les fâbler : l'autre, charmé de l'antiquité des Égyptiens, les regarde comme les ſeuls peres de la théologie & de la religion des Grecs, & croit découvrir l'explication de leurs fables dans les interprétations capricieuſes de quelques hiéroglyphes obſcurs ; d'autres, apercevant dans la Bible quelques veſtiges de l'ancien héroïſme, placent l'origine des fables dans l'abus prétendu que les poëtes firent des livres de Moyſe, qu'ils ne connoiſſoient pas.

Tel de nos ſavans reconoît toutes les divinités du paganiſme chez les Syriens ; tel autre chez les Celtes ; quelques-uns juſque chez les Germains & les Suédois ; chacun ſe conduit de la même maniere que ſi les fables formoient chez les poëtes un corps ſuivi, fait par la même perſone, dans un même temps, dans un même pays, & ſur les mêmes principes.

Ainſi nos écrivains ſe ſont jetés dans mille erreurs différentes, pour vouloir nous donner des explications ſuivies de toute la *mythologie*. Chacun

em y a découvert ce que ſon génie particulier & le plan de ſes études l'ont porté à y chercher. Que dis-je! le phyſicien y trouve par allégorie les myſteres de la nature ; le politique, les rafinemens de la ſageſſe des gouvernemens ; le philoſophe, la plus belle morale ; l'alchimiſte même, les ſecrets de ſon art. Enfin, chacun a regardé la fâble comme un pays de conquête, où il a cru avoir droit de faire des irruptions conformes à ſon goût & à ſes intérêts.

Mythologie expliquée par M. Dupuis, de l'académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

M. Dupuis a donné, dans l'*Aſtronomie* de M. de Lalande (*tom. IV. p. 422 & ſuiv.*) l'explication de la *mythologie* par les conſtellations. Nous allons faire connoître ſon ſyſtême, en tranſcrivant ſes preuves les plus claires & les plus convaincantes.

„ L'Aſtronomie & la fâble, nées d'une ſource commune, mais à des époques différentes, unies dans leur marche pendant pluſieurs ſiecles, ſe ſont enfin diviſées en deux branches, de maniere à laiſſer ignorer aux âges ſuivans le point de réunion ou de départ. Ce n'eſt qu'en franchiſſant un eſpace de pluſieurs ſiecles, que nous pouvons voir l'aſtronomie faire éclôre de ſon ſein la poéſie, qui à ſon tour prête à la premiere ſon éclat & ſes grâces, & peuple d'Olympe de dieux. Ce fut-là, pour ainſi dire, le luxe de l'aſtronomie, & peut-être l'écueil de ſa grandeur : les fictions ingénieuſes plurent infiniment mieux que les obſervations exactes ; & le ciel phyſique fut oublié & méconnu ſous le voile brillant de l'allégorie „.

„ Les fâbles anciennes ne ſont donc autre choſe que les apparences céleſtes & les phénomenes de la nature, allégoriſés & embélis des charmes de la poéſie. Manilius (*lib. II. v. 37.*) dit :

Horum carminibus nihil eſt niſi fabula cœlum.

„ On trouve de ces fâbles aſtronomiques juſque chez les Arabes ; les étoiles y ſont nommées par leurs noms, mais elles y ſont perſonifiées. Nous en avons un exemple dans Albufarage (*ſpecimen hiſtoriarum, cum notis Pocoke, p. 131.*) & dans Ulug-Beigh : Sirius & Procyon ſont deux ſœurs, qui ont pour frere Canopus, qui épouſe Orion ; Canopus tue ſon épouſe, & lui-même eſt pourſuivi par ſes ſœurs „.

„ Ce roman aſtronomique eſt tout entier fondé ſur l'ordre & la ſucceſſion des levers & des couchers. Auſſi le même auteur (*page 101.*) remarque-t-il que les Arabes s'occupoient beaucoup d'obſervations de cette nature : *Noti illis erant ſtellarum ortus & obitus, item quænam ex illis ſita oppoſitæ ſint, ut oriente hac, illa occidat.* La fâble du mariage d'Atlas & d'Heſpérie, d'où naiſſent les pléiades, eſt de cette nature ; celle d'Atlas, ou du Bootès, pétrifiés par Perſée, ou détrôné par Chronus ; la pétrification d'Ariadne par le même Perſée dans Nonnus, &c. ſont formées ſur ces oppoſitions des levers & des couchers. Il en eſt de même des filiations que les Grecs établiſſoient entre les dieux ; des mariages, des morts qu'on chantoit dans les poëmes aſtronomiques ; mais ce qui nous en reſte dans les mythologues grecs, ſe réduit tout au plus à des fragmens : ce ſont les titres d'anciens poëmes ſur l'année & les ſaiſons, dans leſquels on faiſoit entrer les conſtellations, qui les annonçoient & ſembloient y préſider. Tels étoient les chants ſur les hyades, ſur Arcturus & ſur les ourſes, dont nous parle Virgile à la fin du premier livre de ſon Énéide. Ce poëte, pour ſe conformer aux uſages du ſiecle dans lequel il faiſoit vivre ſon héros, ſuppoſe qu'à la fin du repas la reine de Carthage fait des libations aux dieux, acompagnées de chants ſur les étoiles & ſur la nature :

. . . . . *Cithara crinitus Iopas*
Perſonat aurata, docuit qua maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, ſoliſque labores ;
Unde hominum genus & pecudes ; unde imber & ignes ;
Arcturum, pluviaſque hyadas, geminoſque triones.
(Æneid. liv. I. v. 744.)

„ Certainement ce n'étoit point par des chants ſur les étoiles qu'on terminoit les feſtins d'Auguſte ; mais Virgile, ſe tranſportant dans le ſiecle de Didon, a cru devoir peindre les mœurs de ſon ſiecle. En effet, nous remarquons que plus nous remontons vers l'origine des ſciences, plus nous trouvons les noms des étoiles employés dans les poëmes. Les ſaiſons & les heures de la nuit n'y ſont ordinairement déſignées que par des levers & des couchers, & des hauteurs d'étoiles, comme nous le voyons dans Homere, Héſiode, Théocrite, Anacréon, Euripide, &c. C'étoit un reſte de l'ancien langage poétique, dont nous ne trouvons plus de veſtiges dans les écrits de nos jours. Mais il eſt aſſez naturel d'imaginer que ſi les anciens, comme nous le ferons voir, révéroient les aſtres comme génies & agens de la divinité, ils ont dû chanter les étoiles ; en les chantant, ils célébroient les intelligences dépoſitaires d'une partie de la force motrice de l'univers : c'étoit la matiere de leurs hymnes ſacrés & la baſe de leur religion. Auſſi Virgile place-t-il ces chants au moment où les Tyriens & les Troyens font une libation à Jupiter ou à l'âme du monde, comme dit Macrobe, & conſéquemment à la ſuite d'une cérémonie religieuſe. On attribuoit à Orphée une aſtronomie & une théogonie, parce que la liaiſon de ces deux ſciences étoit ſi intime, que chanter les étoiles c'étoit chanter les dieux : de là ſont venues ſans doute, dans la

Grece, toutes les théogonies aſtronomiques & les coſmogonies allégoriques „ .

„ On n'imagine pas aujourd'hui ce qu'on pouroit dire ſur un ſujet en apparence auſſi ſtérile qu'un lever ou un coucher d'étoiles; & cependant on verra que le génie fécond des orientaux a tiré de ce fond aride les fictions les plus variées, & que les débris de ces vieux poëmes ſont encore aujourd'hui le dépôt le plus riche où la poéſie, la ſculpture & la peinture prenent les idées des grands tableaux qu'elles nous préſentent „ .

„ Au reſte, les anciens ſemblent nous en avoir averti. Lucien (*de Aſtrologia*, *t. I. p. 992.*) nous dit: *Licet potiſſimum ex Homero poeta Heſiodoque carminibus intelligere priſcorum fabulas cum aſtrologia conſentire . . . . . Nam quacumque de Veneris & Martis adulterio dixit, deque detectione, haud aliunde, quam ex hac ſcientia ſunt confecta*. On croyoit que certaines aventures de Mars & de Vénus ne peuvent s'expliquer que par les apparences céleſtes: donc ces divinités ſont elles-mêmes au nombre des corps céleſtes; & par une conſéquence aſſez naturele, on y doit trouver auſſi les autres dieux avec leſquels Mars & Vénus figurent dans les anciens poëmes, & avec leſquels ils ont une filiation commune. Auſſi voyons-nous que toutes les fois qu'Héſiode parle des dieux dans ſa Théogonie, il nous dit qu'ils ſont les enfans du ciel étoilé. „ Chantez, dit-il, „ ô muſes! les dieux immortels, enfans de la „ terre & du ciel étoilé, nés du ſein de la nuit, „ & alimentés par les eaux de l'Océan (*Héſiod. Théog. v.* 105.) „ . Eſt-il poſſible de mieux caractériſer la génération de pareilles divinités, que de les faire naître & ſe nourir au ſein même de l'élément duquel le ſoleil & les aſtres ſemblent ſortir chaque jour, & d'appeler ces dieux-étoiles les enfans de la nuit? N'eſt-ce pas dire clairement: les dieux que je vais chanter, & dont je donne la théogonie, ſont des aſtres? En effet, on en remarque pluſieurs qui ne ſont évidemment que le ſoleil & la lune, unis à des idées allégoriques ſur les ſaiſons. On y voit Crios au nombre des fils d'Uranus ou du Ciel; celui-ci eut pour fils, ſuivant Apollodore (*liv. I.*), Aſtérus, qui, ayant épouſé ſa couſine Aurore, fut le pere des aſtres & des vents: tout le reſte eſt du même genre; & bien des auteurs l'ont ſoupçoné ſans pouvoir le prouver, comme je crois être en état de le faire par le ſecours de l'aſtronomie „ .

On a dit ſouvent que les prétendues abſurdités de la théologie & de la *mythologie* des anciens n'étoient que des allégories; mais perſone n'a employé la clef aſtronomique & la théorie des levers & des couchers d'étoiles, & le paſſage du ſoleil dans les différentes conſtellations, pour expliquer les monumens, les ſymboles ſimples ou compoſés des divinités, & les fables de l'antiquité; il falloit, ſur-tout pour cela, faire uſage de la préceſſion des équinoxes, qui, déplaçant tout, & changeant les aſpects des cieux, a dû varier les alluſions, multiplier les génies, & changer les caracteres de l'écriture hiéroglyphique „ .

„ Cependant les Phéniciens, & les Égyptiens eux-mêmes, nous ont dit que c'étoit-là leur théogonie, & la baſe de leurs myſteres & de leurs fables. Sanchoniaton dit que ce ſont des allégories phyſico-coſmiques; & Iamblique (*Epiſtola ad Anebonem a Porphyrio allata.*) nous cite l'autorité de Chérémon & des plus ſavans prêtres égyptiens, qui diſoient que leur religion & leurs fables ſacrées rouloient ſur des levers & des couchers d'étoiles. *Charemon aliique multi, nil quidquam agnoſcunt ante mundum hunc aſpectabilem, nec alios Ægyptiorum in ipſis ſcriptorum ſuorum exordiis ponunt deos, præter vulgo dictos planetas & zodiaci ſigna, & ſtellas ſimul cum his in conſpectum venientes, ſectiones decanorum & horoſcopos.—Quippe videbat enim qui ſolem univerſi architectum eſſe dicerent, ab illis non ea tantum quæ ad Iſidem & Oſiridem pertinent, ſed etiam quidquid ſacrarum fabularum erat, partim in ſtellas, partim in lunæ varietatem, partim in ſolis curſum, vel in diurnum aut nocturnum hemiſphærium, vel in Nilum fluvium, cunctas denique in res naturales, nihil in naturas corporeæ molis carentes viventeſque conferri* „ .

„ Ce paſſage eſt fondamental pour mon ſyſtême; & je vais faire voir la vérité de ce que diſoit Chérémon, que les fables anciennes ne contienent qu'une théorie phyſico-aſtronomique, & ont pour objet les aſpects céleſtes & les agens de la nature. Cependant il paroît que les anciens n'ont pas borné là leur culte & leur adoration; leurs fables, quoiqu'expliquées en caracteres aſtronomiques, ſuppoſent toujours des intelligences unies aux corps céleſtes, une âme motrice de la nature, émanée elle-même du ſein de la divinité. C'eſt ſur cette âme répandue dans toutes les parties de la nature, & qui varie ſes formes à l'infini, à raiſon des effets qu'elle produit & des êtres différens qu'elle organiſe, que roule toute leur théogonie allégorique. Macrobe (*Somn. Scip. l. I. c. 9.*) diſtingue les différens degrés de l'Etre ſuprême: *Aut enim Deus ſummus eſt, aut mens ex eo nata, aut mundi anima . . . . .* Et il dit plus haut, que c'eſt ſur cette âme, ſource de toutes les autres âmes, & les puiſſances éthérées, que ſont faites les fables; c'eſt-à-dire, qu'elles ont pour objet le monde viſible & la force motrice qui l'anime: *Sciendum non in omnem diſputationem philoſophos admittere fabuloſa, ſed his uti ſolent, cum vel de anima, vel de aeris atherisve poteſtatibus, vel de cæteris diis loquuntur. Cæterum cum ad ſummum & principem omnium deum . . . . . tractatus ſe audet attollere, vel ad montem quam Græci νῶν appellant . . . . . ex ſummo natam, & profectam deo . . . nihil fabuloſum penitus aſſingunt . . . . . qui ſupra naturam ſunt, quo nihil fas eſt de fabulis pervenire . . . . . de anima non fruſtra ſe, nec ut oblectent, ad fabuloſa convertunt; ſed quia ſciunt animam eſſe*

naturæ apertam nudamque expoſitionem ſui . . . . Quæ aprudentibus arcana ſua velint per fabuloſa tradi. Les fables, ſelon lui, n'étoient donc que le voile ingénieux qu'une main prudente avoit jeté ſur les opérations de la nature; c'eſt donc la nature qui en fournit le fond, & c'eſt par elle qu'il faut les expliquer. Tout ceci ſera dévelopé beaucoup plus au long dans l'ouvrage dont ce Mémoire n'eſt qu'une eſquiſſe. En attendant, je donnerai ici quelques eſſais ſur la théologie ancienne, expliquée par des principes: on les trouvera dans ce Dictionaire aux articles BACCHUS, CADMUS, CHYMERE, HERCULE, JANUS, PHAETON, &c.

Les ſtatues & les images des génies-étoiles, continue M. Dupuis, doivent être également la repréſentation des conſtellations. Synéſius nous dit en effet que c'étoit avec des ſpheres que les prêtres égyptiens formoient les ſtatues compoſées de leurs génies; ce paſſage eſt précieux, je vais en extraire une partie, d'après la trad. latine: *Apud Ægyptios prophetæ vilium & profanarum rerum artificibus minime permittunt formare ſimulachra deorum ne ſcilicet ſu opere tranſgrederentur. Ipſi vero deſcendunt in ſacra antra, ubi ſecreto rem peragunt. Habent enim comaſteria, quæ urcæ ſunt, quaſdam, ut aiunt, occulentes ſpheras, quas ſi vulgus conſpiceret, moleſte ferret. Nam, quod intellectu facillimum eſt, deſpicit, & prodigioſis ei opus eſt mendaciis. Neque aliter fieri poteſt, cum ſit vulgus* (Synéſius in Calvitio.). L'évêque de Cyrene, qui nous atteſte ce fait, avoit vécu avec les prêtres égyptiens; & lorſqu'il nous parle de ces génies, il nous dit qu'il eſt défendu d'en dire davantage, mais que ceux qui ſont initiés l'entendent. Si c'étoit ſur des ſpheres que les prêtres égyptiens compoſoient les ſtatues ſymboliques de leurs dieux, c'eſt avec des ſpheres qu'il faut les décompoſer; ſi les fables ſacrées, comme le dit Chérémon, étoient faites ſur le mouvement du ſoleil & de la lune, ſur les douze ſignes du zôdiaque, ſur les aſpects des conſtellations entr'elles, & ſur leurs raports avec le ſoleil, la lune, la terre, le Nil, il faut donc prendre un globe, le monter à la latitude du pays où elles furent faites, fixer le point équinoxial à l'endroit du zôdiaque étoilé où il dût être, & alors obſerver à l'horizon quels aſtres par leur lever ou leur coucher annonçoient le ſoir & le matin, l'entrée du ſoleil dans chaque ſigne, & ſur-tout ceux qui fixoient les équinoxes & les ſolſtices. C'eſt par des obſervations de cette nature, faites ſur un globe & comparées avec les hiſtoires des différentes divinités, avec les attributs qu'on leur donnoit & les noms allégoriques qu'elles ont porté, & celui des conſtellations que je ſuis parvenu à lire dans l'écriture ſacrée, dont les conſtellations contienent pour ainſi dire l'alphabet.

Le culte rendu à l'âme de la nature, uni au culte du ſoleil, de la lune, des aſtres & des autres agens de la divinité, a formé la religion de preſque tous les peuples de l'univers. Les Grecs, dès la plus haute antiquité, n'adoroient que le ſoleil, la lune & les étoiles, ſuivant Platon. Hérodote aſſure que preſque tous les dieux de la Grece venoient d'Égypte, où, ſuivant Chérémon, on adoroit des aſtres. Le même Hérodote nous dit que cette religion étoit auſſi celle des Perſes, c'eſt-à-dire, d'un peuple conquérant qui avoit ſubjugué une partie de l'Afrique & preſque toute l'Aſie; que c'étoit celle des Africains, & celle des Scythes qui occupoient une vaſte étendue de pays au nord de l'Aſie.

Euſebe aſſure que c'étoit la religion des Phéniciens, qui l'avoient portée aux extrémités de l'univers, à la faveur d'un commerce qui embraſſoit tout le monde connu: *Phœnices quidem & Ægyptios omnium principes, ſoli, luna ac ſtellis divinitatem tribuiſſe, vulgatum eſt, uſque ſolis rerum omnium ortus & interitus cauſam aſſignaſſe; deinde vero, quæ paſſim ubique jactantur, Cosmosim & Cosmogoniam, in mundum, invexiſſe.* Euſebe dit donc que la plupart des théogonies répandues dans l'univers étoient venues des Phéniciens & des Égyptiens, & que ces peuples adoroient comme dieux le ſoleil, la lune & les aſtres, & les regardoient comme les cauſes uniques des générations & des deſtructions qui s'operent dans la nature. Il eſt donc clair que c'eſt par le ſoleil, la lune & les aſtres, qu'il faut expliquer les théogonies de ces peuples, & celles de tous les autres peuples qui ont emprunté d'eux leurs fables ingénieuſes.

M. Rabaud de Saint Étienne a ajouté aux principes de M. Dupuis pluſieurs idées très-ingénieuſes & très-ſolides. Il dit:

„ On a cru juſqu'à préſent que la *mythologie* étoit un corps d'hiſtoire mêlé de fables; & la theſe que je poſe, c'eſt que tout en eſt fabuleux. D'abord on ne peut me nier qu'il n'y ait dans la *mythologie* beaucoup de plantes, d'oiſeaux, d'inſectes métamorphoſés en homme, & deſquels elle nous dit que ce ſont des hommes qui ont été changés en ces animaux. Nous ne croyons pas, ſans doute, à ces métamorphoſes; mais on a eu quelque raiſon de faire ces hiſtoires, & il ne peut y en avoir d'autre que celle que j'ai dite, que dans un certain âge on peignit ſous les figures allégoriques les divers objets de la nature, & que l'on parla de ces figures comme ſi elles avoient de l'âme & de la vie. Nous commençons donc à poſer ici pour regle, qu'il ne faut pas admetre ſans examen tous les perſonages de la *mythologie*, & qu'il y en a certainement qui n'ont point exiſté du tout „.

„ Après cela, ſi nous regardons ces métamorphoſes ou changemens de formes comme une ſuite du langage figuré, bien loin de croire que Daphné ait été changée en laurier & Progné en hirondele, nous croirons au contraire que c'eſt l'hirondele & le laurier qui ont été métamorpho-

ſes en femmes. De là naît une vue féconde, où, ſi l'on veut, ce ſoupçon, qu'il faut prendre les métamorphoſes au rebours ; & qu'au lieu de croire que tel prince ou telle princeſſe aient été changés en montagne, c'eſt la montagne qui a été changée en prince ».

» Les métamorphoſes nous ſeront donc très-ſuſpectes. Quand on nous donnera une liſte de princes & de rois qui ont été changés en fleuves, en montagnes ou en oiſeaux, nous jugerons que ces perſonages entrent dans le catalogue des êtres fabuleux, ou du moins nous demanderons des preuves plus certaines de leur exiſtence. Il ne ſervira même de rien que nous trouvions ces perſonages dans une hiſtoire, parce que nous jugerons que l'hiſtorien s'eſt trompé, plutôt que de croire une abſurdité. Une fable n'eſt pas moins fable pour être dans un livre ; & tout ce qu'il pouroit ariver, c'eſt que nous dirigeaſſions notre critique ſur l'hiſtorien lui-même ; car après avoir examiné une hiſtoire ſuſpecte, je ne puis me diſpenſer d'examiner juſqu'à quel point celui qui la raconte eſt digne de foi ».

» Les hiſtoriens ſont venus après les poëtes, & ils les ont copiés. Ce qui prouve qu'ils les ont copiés, c'eſt que les poëtes chantent les aventures & les héros que les hiſtoriens ont mis en proſe. Lors donc que nous liſons les hiſtoriens, nous ne liſons que les poëtes ; mais ſi ces derniers ont conté des fables, quelle foi peut-on ajouter aux premiers?

» Cependant, dans la même époque où s'opérerent les métamorphoſes que je ne crois point, il me ſeroit difficile d'admetre des métamorphoſes que je cruſſe ; car les premieres ne furent imaginées que d'après une certaine tournure d'eſprit propre aux hommes qui les firent ; & s'ils appliquerent ce génie à une certaine quantité d'objets phyſiques, ils purent l'appliquer à un plus grand nombre d'objets. Non ſeulement ils le purent, mais ils le durent, puiſque c'étoit leur génie, & que leur langage & leur écriture étant figurés, ils ne pouvoient éviter d'appliquer leur génie à tous les objets qui ſont du reſſort de l'écriture & du langage. Tout ce qui a été écrit dans l'âge alphabetique, a été écrit ſelon l'alphabet ; tout ce qui a été écrit dans âge l'allégorique, dut l'être en allégoires ; car l'alphabet n'exiſtoit pas ».

» Toutes les fois donc que nous trouverons un prince dont l'exiſtence n'eſt fondée que ſur une métamorphoſe ou une allégorie, & que nous verrons dans la nature l'être qui lui eſt analogue, celui dans lequel il à été changé, nous ferons le raiſonement que j'ai dit : ce prince n'a pu être métamorphoſé en riviere, donc c'eſt la riviere qui a été changée en prince ; & ſi en parcourant toute la Grece je trouve par tout de ces changemens de figures, & que je me rapele ce que je ſai du génie de ces peuples, ma ſurpriſe ne ſera plus de ce que je trouve de tels rois ſur ma route, mais de ce qu'ils ne ſont pas tous dans le même génie, puiſqu'ils ſont tous contemporains, parens, amis ou ennemis les uns des autres ».

» De même, je ne crois point que les géans Encelade, Typhée, Briarée aient exiſté ; je ne crois pas non plus qu'ils aient été changés en montagnes, &, ſelon le principe que j'ai poſé, je conclus que ce ſont les montagnes qui ont été changées en géans : cette figure même me paroît belle ; elle eſt grande, ſans contre-dit, & digne de ſon objet. Mais ſi ce ne ſont que des géans allégoriques, je ne croirai ni à leurs peres, ni à leurs meres, ni peut-être aux héros qui les combatirent ; & marchant toujours entre les perſonages allégoriques & les êtres phyſiques qui leur correſpondent, il naîtra pour moi une conviction que rien ne poura ébranler ».

» Si, pourſuivant mon examen ſcrupuleux, je trouve que les êtres auxquels je ne crois plus ont des rélations de parenté ou d'aventure avec des perſonages auxquels je crois encore, il eſt certain que je dois m'arrêter & me défier de l'exiſtence de ceux-ci. Je ne crois pas que Progné ait été changée en hirondele, ni Philomele en roſſignol ; mais que ferai-je de Pandion leur pere, & de Térée, époux de l'une & beau-frere de l'autre ? Il eſt démontré pour moi que telle montagne n'a pas été un roi ; mais pourai-je croire à la femme & aux enfans de ce roi prétendu ? Et ſi je vois que cette femme & ces enfans ſont une fontaine, des rivieres & des villes voiſines, je ne douterai pas que *parenté*, en ſtyle allégorique, ne ſignifie *voiſinage*. Je retranche encore ces rois de l'hiſtoire ».

» La queſtion n'eſt donc pas d'examiner ſi les princes de ce temps-là purent donner leurs noms & ceux de leurs enfans aux royaumes, aux provinces, aux villes, aux fleuves, aux fontaines, aux montagnes, aux prairies, aux grotes : la queſtion eſt de ſavoir s'ils le firent ; car ſi, après avoir porté la lumiere dans toutes ces familles, nous avons été forcés d'écarter beaucoup de peres & d'enfans dont l'exiſtence eſt abſolument fauſſe, il ſe préſente une queſtion bien differente à examiner ; c'eſt de ſavoir ſi les princes qui reſtent ont une exiſtence plus réelle que ceux que nous avons expulſés de cette hiſtoire prétendue ».

» Il y a lieu de croire que non, parce que la multitude des perſonages fabuleux s'eſt tellement accrue par mes recherches, que la fable eſt déja preſque tout, & que je ne vois plus de vérité ; & comme *fable* eſt ici *allegorie*, je vois dans la *mythologie* un corps d'hiſtoire allégorique, ce qui me feroit volontiers préſumer que dans ce recueil ancien il n'y a point d'hiſtoire du tout. En effet, il y a plus de raiſon de conclure ici d'une exiſtence fauſſe à une exiſtence fauſſe, qu'à une exiſtence vraie. Quand je trouve tant d'êtres allégoriques, je ſuis fondé à croire que ceux aux-

quels ils ont afaire ſont allégoriques comme eux; mais il eſt impoſſible qu'un être allégorique me conduiſe à la connoiſſance d'un être réel; car il n'y a nulle liaiſon entre ce qui n'eſt pas & ce qui eſt „.

On trouvera dans ce Dictionaire un grand nombre d'articles extraits de l'ouvrage de M. Rabaud de Saint-Étienne. Les voici: *Céphée*, *Chronologie*, *Circé*, *Cycle*, *Cyclopes*, *Cycnus*, *Écueils*, *Éridan*, *Érymante*, *Fleuves*, *Fondateurs*, *Géographie*, *Gemeaux*, *Hyades*, *Jaſion*, *Jaſon*, *Jupiter*, *Mars*, *Marſyas*, *Médée*, *Mercure*, *Métamorphoſe*, *Montagnes*, *Niobé*, *Nymphes*, *Orion*, *Oſimandias*, *Pélaſge*, *Perſée*, *Phaéton*, *Pleïades*, *Port*, *Promontoire*, *Soleil*, *Spheres*, *Taureau*, *Théſée*, *Toiſon d'or*, *Vénus*, *Volcan*.

MYTHOS, la Fâble. Dans l'apothéôſe d'Homere, la Fâble eſt perſonifiée & repréſentée ſous la figure d'un jeune homme qui aſſiſte à un ſacrifice en qualité de Camille, tenant d'une main un préféricule, & de l'autre une patere. Comme le mot μῦθος en grec eſt maſculin, on a peint la Fâble en garçon.

MYTHRAS. *Voyez* MITHRA.

MYTILENE, dans l'île de Lesbos. ΜΤΤΙΛΗΝΑΙ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Une lyre.

Un terme.

Un trépied.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées ſous l'autorité de ſes préteurs en l'honeur de Céſar, de Livie, de Tibere, de Caligula, de Germanicus, d'Agrippine mere, de Julie, ſœur de Caligula, d'Hadrien, de M. Aurele, de Vérus, de Commode, de Criſpine, de Domna, de Caracalla, d'Alexandre-Sévere, de Valérien, de Gallien, de Salonine, de Matidie, de Plotine, d'Antonin, de Sévere.

MYTILUS, ſurnom de la famille PAPIA.

Fin du Tome Troiſieme.

238